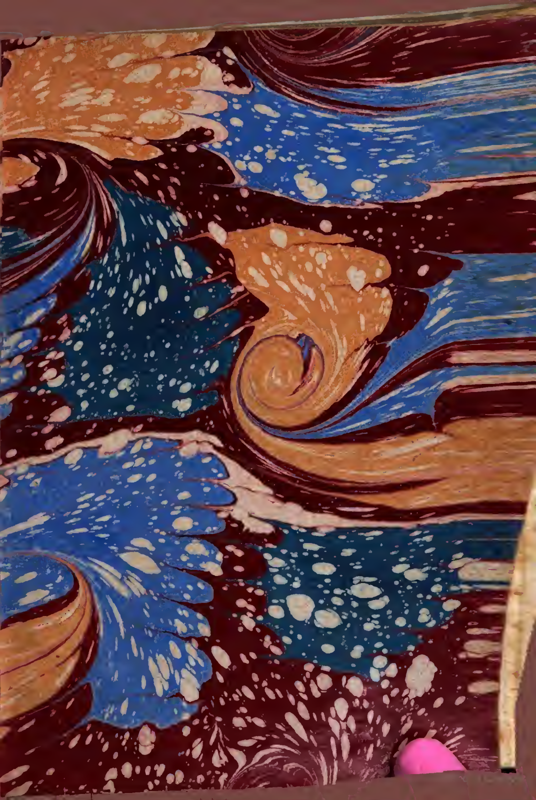
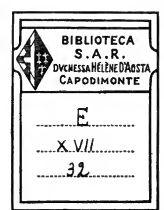



GALLIÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
HELENÆ
AÑ. DM
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
E
X VII
32


Digitized by Google



Hélène

CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES ANCIENNES

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HOMÈRE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR P. GIGUET

ONZIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

COULOMMIERS. — TYP. A. MOUSSIN

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HOMÈRE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR P. GIGUET

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION[1].

Le succès d'une traduction d'Homère, en ces temps d'agitation, est un heureux symptôme littéraire, surtout si l'on considère que, par la modicité de son prix, cette publication s'est volontairement destinée aux bibliothèques les plus modestes.

L'amour du vrai, le sentiment du beau ont en France de vastes et profondes racines. Dans les hautes régions intellectuelles, le goût peut s'égarer; les masses le conservent et empêchent qu'il ne se corrompe. Pour casser le jugement de l'hôtel Rambouillet, il y a toujours un tribunal suprême, prêt à encourager Molière ou la Fontaine.

Notre époque assurément a été, autant qu'aucune autre, féconde en puissants génies; qu'a-t-il manqué à ceux qui ont eu le tort et le malheur de ne point produire d'œuvres impérissables? La plupart ne se sont point souvenus que le vieil Homère chantait pour la foule, avec la sublime simplicité qu'elle aime; ils n'ont pas ré-

1. Publiée en 1852. La première édition est de 1844.

fléchi au sens de la légende qui le fait aveugle et pauvre, comme pour avertir les princes de la pensée, les rois de l'avenir, qu'ils ne doivent point avoir de regards pour les choses usuelles de la vie, et qu'occupant, en ce monde, une place assez belle, ils ne doivent prendre aucun souci des dignités, des honneurs, des biens dont les hommes disposent.

Si les futurs successeurs des poëtes nos contemporains ont le courage de choisir, à la manière d'Achille, entre l'éclat d'un jour et une longue renommée ; s'ils remontent aux sources limpides de la poésie, qui, de même que les sources du Scamandre, décrites dans l'*Iliade*, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a trois mille ans ; s'ils savent se borner, s'imposer la loi de ne point dépasser en nombre le peu de volumes qu'ont enfantés ceux que l'on relit toujours, nous pouvons, dans notre pays de retours soudains aux grandes choses, voir surgir une littérature saine, énergique, comme celle qu'a formée, au commencement du dix-septième siècle, l'étude approfondie de l'antiquité.

Tel est le cours que suivent les productions de l'esprit : les premiers-nés de la famille des chanteurs divins, ceux à qui seuls il puisse être jamais donné de prendre la nature sur le fait, n'ont pas d'autre sujet d'observation que l'homme même, entouré des magnificences de la création, et, dans l'ordre moral, aux prises avec des passions naïves, ardentes, secondées plutôt que restreintes par ses croyances religieuses.

Ces pères de la civilisation servent ensuite de modèles à leurs frères puînés ; les imitateurs sont imités à leur tour ; cependant, de reflet en reflet, à chaque dégrada-



tion, les formes perdent de leur netteté, les couleurs s'effacent, le nombre des admirateurs décroît. Ambitieux de les rappeler, les plus impatients parmi les derniers venus, oubliant que l'imagination n'est point la faculté de créer, mais celle de concevoir et de peindre vivement la réalité, s'épuisent en vains efforts pour donner de la vie aux fantômes de leurs rêves.

La décadence serait flagrante alors, s'il n'existait, comme en France, un fonds inépuisable de traditions pures, et un public préparé, par le culte qui le ramène instinctivement aux poëtes primitifs, à saluer de ses applaudissements les écrivains assez heureusement doués pour ne se présenter devant lui qu'après s'être abreuvés aux fleuves de beau langage, où nos plus beaux génies ont largement puisé.

On ne combat que selon ses forces, dit Homère; toutefois un traducteur, abrité sous ce grand nom, compte dans les luttes entre le bon et le mauvais goût; et lorsqu'il s'est attaché à reproduire le premier des poëtes, en se reportant à l'époque que celui-ci a chantée, avec ses idées comme elles ont dû lui être inspirées, et non avec les idées et les connaissances des temps modernes, lorsque cette fidélité de costume a été appréciée, lorsque son travail a reçu un favorable accueil, il a droit de se féliciter du rapport de sentiments qui, se manifestant entre le public et lui, constate une espérance de victoire pour la cause dont il appelle le triomphe.

Cette seconde édition eût été publiée depuis longtemps, sans les préoccupations des quatre années dernières. L'auteur a mis à profit ces retards pour se relire, serrer de plus en plus le texte, faire de nombreuses

corrections [1], et surtout se rapprocher de son but qu'il croit devoir ici rappeler.

Il ne s'est pas seulement proposé d'ouvrir Homère aux lecteurs étrangers à la langue grecque, il a voulu faire connaître ses deux épopées comme histoire universelle de l'âge des sociétés humaines, âge de grâce, de jeunesse, d'énergie créatrice, que l'on désigne sous le nom de temps héroïques. Il ne s'est donc pas borné, ainsi que ses devanciers, à copier le monument littéraire : il s'est de plus appliqué à dessiner en relief ses détails archéologiques, de telle sorte que l'on y pût déchiffrer les origines de l'histoire. En un mot, il a tenté de faire de sa traduction l'objet d'une de ces études sérieuses qui moralisent et fortifient.

1. Il a continué de se corriger à chaque tirage; mais ici les corrections ont été en si grand nombre qu'une entière réimpression est devenue nécessaire.

ILIADE.

CHANT PREMIER.

Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée, colère fatale qui répandit mille maux sur les Grecs, précipita chez Pluton les âmes pleines de force d'une foule de héros, et les livra eux-mêmes en proie aux oiseaux et aux chiens. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, du jour que, pour la première fois, une querelle désunit Agamemnon, roi des guerriers, et le divin Achille.

Quelle divinité fit naître entre eux cette discorde? le fils de Latone et de Jupiter. Irrité contre le roi, il frappe le camp d'une contagion cruelle, et les guerriers périssent. Car le fils d'Atrée a méprisé son prêtre Chrysès, lorsque, pour racheter sa fille, celui-ci est venu vers les légers vaisseaux des Achéens.

Le vieillard porte des présents infinis; il tient en ses mains, autour d'un sceptre d'or, les bandelettes du dieu qui lance au loin les traits; il implore tous les Grecs, et surtout les deux Atrides, chefs des guerriers.

« Fils d'Atrée, et vous, Achéens aux belles cnémides, puissent les dieux qui habitent les palais de l'Olympe vous accorder la ruine de la ville de Priam, et un heureux retour au sein de vos demeures! Mais rendez-moi ma fille chérie; et, pleins de respect pour le fils de Jupiter, pour Apollon qui lance au loin les traits, acceptez la rançon de Chryséis. »

Alors, tous les autres Grecs parlent en sa faveur; ils veulent honorer le prêtre et accepter les riches présents. Mais cela ne plaît pas au fils d'Atrée, Agamemnon; il chasse rudement Chrysès, et lui adresse ces paroles menaçantes :

« Prends garde, ô vieillard, que je ne te rencontre près de nos vaisseaux, soit que tu y restes maintenant, soit que tu y reviennes encore; ni le sceptre ni les bandelettes du dieu ne te sauveraient de ma colère. Je ne te rendrai point ta fille, qu'elle n'ait vieilli loin de sa patrie, dans mon palais en Argos, où elle tissera ma toile et partagera ma couche. Fuis donc, et cesse de m'irriter, si tu veux partir sans péril. »

Il dit : le vieillard tremblant obéit et s'en va en silence le long de la mer aux bruits tumultueux. Lorsqu'il s'est éloigné de la flotte, il adresse sa prière au dieu Phébus, qu'enfanta la blonde Latone :

« Exauce mes vœux, ô toi qui protéges Chryse et la divine Cilla, toi qui règnes puissamment sur Ténédos, dieu de Sminthe. Si jamais j'ai couvert le temple que tu aimes, si jamais j'ai brûlé pour toi les cuisses succulentes des chèvres et des taureaux, accomplis mes désirs : que tes traits fassent expier mes larmes aux fils de Danaüs. »

Ainsi parle le vieillard; Apollon entend sa prière, et il s'élance des cimes de l'Olympe; courroucé en son cœur, ayant aux épaules son arc et son carquois fermé; à chaque pas du dieu en colère, sur lui ses traits retentissent; et il s'avance redoutable comme la nuit. Bientôt, il s'arrête loin des navires, et lance une première flèche; l'arc d'argent rend un son terrible. Les mulets d'abord, et les chiens agiles sont frappés; mais le dieu dirige ensuite contre les guerriers un trait amer qui les atteint, et dès lors de nombreux bûchers ne cessent plus de consumer les morts. Pendant neuf jours, les traits d'Apollon volent sur le camp. Dans la dixième journée, Achille convoque tout le peuple à l'agora; car Junon, déesse aux bras blancs, inquiète pour les Argiens qu'elle voit succomber, lui a mis en l'esprit ce dessein. Lorsqu'ils sont tous réunis à l'assemblée, Achille aux pieds légers se lève, et leur adresse ce discours :

« Atride, je le vois, bientôt nous serons contraints d'errer encore sur les flots et de regagner nos demeures; si toutefois nous échappons à la mort, car la guerre à la fois et la peste moissonnent les Argiens. Mais, crois-moi, consultons un devin, un prêtre, un interprète des songes (les songes aussi viennent de Jupiter); qu'il nous dise pourquoi Phébus est si fort irrité. Sachons s'il se plaint pour des vœux ou pour des hécatombes; et s'il a dessein de détourner de nous la contagion, lorsque nous lui aurons donné sa part du fumet de nos agneaux et de nos chèvres les plus belles. »

A ces mots, Achille reprend sa place. Alors, Calchas, fils de Thestor, le plus infaillible des augures, se lève devant l'assemblée; il sait le présent, le passé, l'avenir; c'est lui qui a conduit la flotte jusqu'aux rivages d'Ilion, par la science divinatoire dont l'a doué Phébus. L'esprit plein de bienveillance, il harangue les Grecs, et dit :

« Achille, tu m'ordonnes d'interpréter le courroux d'Apollon, qui lance au loin les traits. Je le ferai ; mais fais attention, jure-moi de me défendre, résolûment, par ton bras et tes discours. Car, je le prévois, je vais courroucer un homme qui commande ici puissamment, et à qui tous les Achéens obéissent. Or, un roi l'emporte quand il s'irrite contre le faible; si d'abord il dissimule sa colère, il la nourrit en son sein jusqu'à ce qu'il l'assouvisse. Vois donc si tu me sauveras. »

Achille, reprenant, s'écrie : « Rassure-toi et explique-nous le signe divin comme tu l'as compris. Non, par Apollon cher à Jupiter, par le dieu que tu implores, ô Calchas, et grâce à qui tu nous dévoiles les augures, tant que je respirerai, tant que je verrai la lumière, nul des Grecs, près de nos vaisseaux, n'appesantira sur toi les mains; pas même si tes paroles désignent Agamemnon, qui maintenant se glorifie d'être le plus puissant de tous. »

Alors, le devin irréprochable est rassuré, et il dit : « Le dieu qui lance au loin les traits ne se plaint ni pour des vœux ni pour des hécatombes, mais à cause de son prêtre Chrysès qu'Atride a méprisé en refusant de lui rendre sa fille et d'accepter une juste rançon, et il vous envoie ces maux, et il vous en réserve encore. Il ne détournera pas les atteintes funestes de la contagion, que nous n'ayons renvoyé à un père chéri la jeune fille aux yeux vifs; sans présents, sans rançon, et conduit à Chryse une hécatombe sacrée ; alors, après nous l'être rendu propice, nous fléchirons le dieu. »

A ces mots, Calchas reprend sa place. Aussitôt le héros, fils d'Atrée, Agamemnon, au loin puissant se lève devant l'assemblée. Il gémit; une violente colère remplit son sein; ses yeux semblent des flammes étincelantes: il lance à Calchas un regard menaçant, et s'écrie :

« Devin des méchants, jamais tu ne m'as dit une bonne parole; sans cesse ton esprit se plaît à augurer des malheurs; tu ne dis rien, tu ne fais rien d'utile : maintenant encore, expliquant aux Grecs les augures, tu leur annonces que le dieu qui lance au loin les traits les frappe parce que j'ai refusé d'ac-

cepter la juste rançon de la jeune Chryséis. J'aime bien mieux en effet la garder chez moi; je la préfère à Clytemnestre, ma légitime épouse : elle ne lui est inférieure ni en beauté, ni en grâces, ni en esprit, ni en adresse dans ses travaux. Mais enfin, je consens à la rendre, si ce parti est le meilleur. Je désire, moi, que l'armée soit sauvée et non qu'elle périsse. Apprêtez-moi donc à l'instant une récompense, afin que, de tous les Grecs, je n'en sois point seul privé. Ce ne serait pas convenable, et vous êtes tous témoins que la mienne m'est ravie. »

L'impétueux et divin Achille lui répond en ces termes : « Glorieux Atride, le plus avide des hommes, comment les magnanimes Argiens te donneraient-ils une récompense? Ils n'ont point, que nous sachions, en commun, un amas de richesses; celles des villes que nous avons détruites, nous les avons partagées, et il ne convient pas de les redemander à l'armée pour les réunir de nouveau. Envoie donc au dieu cette jeune fille; nous te donnerons des présents triples et quadruples, si jamais Jupiter nous accorde de renverser les remparts superbes d'Ilion.

— Achille, s'écrie le puissant Agamemnon, héros semblable aux dieux, renonce à de tels artifices, vaillant comme tu l'es; n'espère ni me surprendre, ni me persuader. Veux-tu par hasard posséder une récompense, quand je me tiendrai tranquille, privé de la mienne? Est-ce pour cela que tu m'ordonnes de rendre ma captive? Eh bien, j'y consens, si les Grecs magnanimes m'accordent des présents qui charment également mon âme. S'ils me les refusent, moi-même je ravirai ta récompense, ou celle d'Ajax, ou celle d'Ulysse. Je l'entraînerai sous ma tente, et celui chez qui j'irai s'en irritera. Mais, nous délibérerons sur ce sujet une autre fois. Maintenant, lançons à la mer divine un noir vaisseau; confions-le à de hardis rameurs, qui conduiront une hécatombe et la belle Chryséis, sous les ordres de l'un des chefs, d'Ajax, d'Idoménée, du divin Ulysse ou de toi-même, fils de Pélée, le plus redoutable des héros, de toi qui nous rendras le dieu propice, après lui avoir sacrifié des victimes.

— Ah! s'écrie Achille en lui jetant un regard courroucé, cœur artificieux, front impudent, comment se trouve-t-il un seul Grec qui consente à t'obéir pour entreprendre des marches ou pour livrer des batailles! Je ne suis pas venu combattre ici par haine pour les vaillants Troyens; ils ne m'ont jamais offensé. Ils n'ont ravi ni mes coursiers ni mes taureaux; jamais, dans la Phthie, féconde nourricière des guerriers, ils n'ont ravagé mes moissons : car il y a entre nous trop de montagnes ombragées de



forêts, trop de flots retentissants. C'est donc toi que nous avons suivi devant Ilion pour te combler de joie, pour venger l'honneur de Ménélas et le tien, roi sans pudeur. Mais, tu nous dédaignes, tu nous méprises; tu me menaces d'enlever toi-même ma captive, conquise par de si rudes travaux, et que m'ont décernée les fils de l'Achaïe. Cependant, jamais ma récompense n'est égale à la tienne, lorsque les Grecs ont détruit quelque superbe ville des Troyens. Oui, mes bras soutiennent le fardeau de la cruelle guerre, et lorsque vient le partage des dépouilles, ton lot est toujours le plus précieux, et le mien le moindre; mais il m'est agréable, et je l'emporte vers mes navires, accablé de la fatigue des batailles. Eh bien, je pars, je retourne dans la Phthie; il vaut mieux pour moi rentrer aux demeures paternelles, avec mes navires. Je le sens, tu ne trouveras sur ces rives ni trésors ni richesses, après m'avoir outragé.

— Fuis! s'écrie Agamemnon, fuis, puisque ton cœur brûle de ce désir. Je ne te prierai point de rester ici à cause de moi; assez d'autres m'honoreront, et surtout le prévoyant fils de Saturne. Tu m'es le plus odieux des rois élèves de Jupiter; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles; tu t'enorgueillis de ta valeur, mais c'est un dieu qui te l'a donnée. Retourne aux demeures paternelles avec tes compagnons et tes vaisseaux; va régner sur les Myrmidons, je n'ai de toi aucun souci, et je dédaigne ton courroux. Voici ma menace; puisque Apollon m'enlève Chryséis, je vais la faire conduire à son père, sur un de mes navires, par mes compagnons; puis aussitôt je vole à ta tente, et moi-même je ravis la belle Briséis, ta récompense; tu sauras enfin que ma puissance l'emporte sur la tienne, et les autres Grecs craindront de s'égaler ou de se comparer à moi. »

Il dit, et une vive douleur vient au fils de Pélée; dans sa mâle poitrine son cœur agite, si, tirant le glaive acéré qui s'appuie sur sa forte cuisse, il écartera les Grecs et tuera le fils d'Atrée, ou s'il réprimera sa colère et calmera son âme. Pendant qu'en son esprit, il roule ce double dessein, il tire du fourreau sa grande épée; alors, Minerve descend du ciel. C'est Junon qui l'envoie; car elle a pour les deux héros le même amour, la même sollicitude. La déesse s'arrête derrière Achille, et, visible pour lui seul, elle saisit sa blonde chevelure; personne dans l'assemblée ne l'aperçoit. Achille, frappé de stupeur, se retourne, ses yeux brillent d'un éclat terrible, et il reconnaît Minerve; aussitôt, il lui adresse ces paroles rapides :

« Pourquoi venir auprès de moi, fille de Jupiter? Est-ce pour être témoin des outrages d'Agamemnon, fils d'Atrée? mais, je te le prédis, et je pense que cela s'accomplira : bientôt, son orgueil lui fera perdre la vie. »

La déesse aux yeux d'azur répond en ces termes : « Je descends des cieux pour apaiser ta colère : puissé-je te fléchir! C'est Junon qui m'envoie, car elle a pour vous deux le même amour, la même sollicitude. Mais, allons, mets fin à cette querelle; que ta forte main laisse reposer ton glaive. Outrage Atride en paroles comme elles te viendront à l'esprit; car, je te le prédis, et ma promesse s'accomplira : un jour viendra où, en expiation de cette offense, tu recevras trois fois autant de présents précieux. Modère-toi donc et obéis-nous. »

Le fougueux Achille répond à Minerve en ces termes : « O déesse, il faut que je cède à de telles paroles, quoiqu'en mon âme je sois violemment courroucé : c'est le parti le plus sage; et les dieux exaucent qui leur obéit. »

A ces mots, docile à la voix de Minerve, il appuie sa main pesante sur la poignée d'argent, et repousse dans le fourreau son redoutable glaive. La déesse remonte à l'Olympe, et se mêle, dans le palais du dieu qui porte l'égide, aux autres divinités. Achille cependant recommence à injurier Atride; car il n'a pas encore maîtrisé sa colère, et il dit :

« Roi pesant d'ivresse, œil de chien, cœur de cerf; jamais en ton âme tu n'oses t'armer pour les batailles parmi les Grecs, ni te placer en embuscade avec les plus vaillants héros. Tout cela te semble la mort. Certes, il est plus facile, au milieu du vaste camp, de reprendre les dons qu'on a faits à ceux qui te contredisent. O roi, tu dévores le peuple parce que tu règnes sur des lâches; sans cela, ô Atride, ce serait maintenant ton dernier outrage. Mais je te le prédis; j'en fais le serment solennel : oui, par ce sceptre, qui ne doit produire ni feuilles ni rameaux, depuis que, dans les montagnes, il a été séparé du tronc, et qui ne refleurira plus, puisque l'airain l'a dépouillé de son feuillage et de son écorce, par ce sceptre que maintenant tiennent entre leurs mains, lorsqu'ils rendent la justice, les fils de la Grèce, gardiens des coutumes dictées par Jupiter, je jure et c'est un grand serment, je jure qu'un jour tous les Grecs regretteront amèrement Achille; malgré ta douleur, tu ne pourras les secourir, lorsqu'en foule ils tomberont expirants, sous les coups de l'homicide Hector! Alors, tu consumeras ton âme, courroucé contre toi-même d'avoir méprisé le plus vaillant des Grecs. »

A ces mots, le fils de Pélée jette à terre le sceptre brillant de clous d'or, et reprend son siége; Atride, sur le sien, bouillonne de colère. Entre eux soudain se lève le conciliant Nestor, harmonieux orateur de Pylos; l'élocution découlait de ses lèvres plus douce que le miel. Déjà s'étaient éteintes deux générations d'hommes jadis nés et nourris comme lui dans la riante Pylos; il régnait sur la troisième. L'esprit plein de bienveillance, il harangue les Grecs, et leur dit :

« Hélas! quelle grande affliction vient à la terre achéenne! Certes Priam et les fils de Priam, et tous les autres Troyens se réjouiraient en leurs âmes, s'ils apprenaient ce que vous faites en vous querellant, vous qui, parmi les Grecs, excellez au conseil et dans les batailles! Mais, obéissez! tous les deux vous êtes nés longtemps après moi. Je me suis mêlé jadis à des héros plus illustres que vous, et jamais ils ne m'ont dédaigné. Non, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais des guerriers tels que Pirithoüs; Dryas, pasteur des peuples; Cœnée, Exadios, le divin Polyphème et Thésée, fils d'Égée, semblable aux immortels. Sans doute, ils étaient vaillants, ces hommes, les plus braves qu'ait nourris la terre, et ils combattaient de vaillants ennemis; les centaures des montagnes, qu'ils détruisirent d'une façon terrible. Et moi, je vécus parmi ces rois; eux-mêmes m'appelèrent auprès d'eux, et, parti de Pylos, j'allai les rejoindre loin des champs paternels; à leurs côtés je combattis selon mes forces. Or, nul des mortels qui respirent maintenant sur la terre ne pourrait lutter contre eux. Eh bien, au conseil, ils étaient d'accord avec moi et se laissaient persuader par mes discours. Obéissez-moi donc aussi, c'est le parti le plus sage. Atride, garde-toi, quelle que soit ta puissance, d'enlever la jeune captive; laisse-la au fils de Pélée, c'est la récompense que lui ont donnée les fils de la Grèce. Et toi, Achille, renonce à la pensée de soutenir une querelle contre un roi, plus que tous les rois décorés du sceptre, glorifié par Jupiter et comblé d'honneurs. Si tu le surpasses par la vaillance, si tu as pour mère une déesse, il est plus puissant que toi, et règne sur des peuples plus nombreux. Atride, réprime donc ta colère; oui, je t'en conjure, oublie ton ressentiment contre Achille, le plus ferme rempart des Achéens, dans cette guerre cruelle.

— Vieillard, répond le puissant Agamemnon, tout ce que tu viens de dire est selon la sagesse; mais ce guerrier veut se mettre au-dessus de tous, il veut commander, régner, donner des ordres à tous, et je sais quelqu'un qui n'entend pas lui obéir.

Si les dieux éternels l'ont fait vaillant, lui permettent-ils de prodiguer les outrages?

— Ah! s'écrie en l'interrompant le divin Achille, je mériterais les noms de lâche et de misérable, si je te cédais en toute chose quoi que tu dises; donne tes ordres à d'autres, et ne me commande plus, car je n'entends plus t'obéir. Mais, j'ai à te dire encore une parole; fais-la tomber en ton esprit: je n'en viendrai point aux mains pour ma captive, ni contre toi, ni contre personne, puisque, après me l'avoir donnée, vous allez me la reprendre. Toutefois, n'espère point enlever, contre ma volonté, rien de ce que renferme en outre mon vaisseau. Si tel est ton désir, allons, tente-le, afin que ceux-ci apprennent; soudain ton sang noir ruissellera sur mon javelot. »

Lorsque ainsi les rois se sont combattus face à face en paroles, ils se lèvent et rompent l'assemblée. Le fils de Pélée, suivi de Patrocle et de ses compagnons, se rend à ses tentes et à ses navires. Atride aussitôt lance à la mer un vaisseau léger; il y place vingt rameurs qu'il choisit; il y embarque pour le dieu l'hécatombe, et il y conduit lui-même la belle Chryséis. Le prudent Ulysse part à leur tête; ils voguent sur les sentiers humides. Cependant, Atride ordonne aux guerriers de purifier le camp; ils font leurs aspersions et jettent les souillures dans les flots. Ensuite, sur les bords de la mer inépuisable, ils sacrifient à Phébus des hécatombes entières de chèvres et de taureaux; le fumet des chairs rôties monte jusqu'au ciel, tourbillonnant avec la fumée. Tels sont, dans le camp, les travaux des Argiens; mais Agamemnon n'oublie point sa querelle, ni les menaces qu'il a faites au fils de Pélée. Il appelle Eurybate et Talthybios, qui tous les deux sont des hérauts et des serviteurs fidèles:

« Allez à la tente d'Achille; prenez par la main la belle Briséis, et amenez-la-moi. S'il refuse de vous la livrer, j'irai l'enlever moi-même à la tête d'une troupe nombreuse, et sa douleur en sera plus amère. »

C'est ainsi qu'il les congédie, et qu'il leur donne un ordre cruel. Les deux hérauts, à regret, s'en vont le long de la mer inépuisable, et bientôt arrivent au camp des Myrmidons. Ils trouvent Achille assis auprès de sa tente et de son noir vaisseau; leur aspect est loin de le réjouir; eux-mêmes, émus de crainte, et respectant le roi, s'arrêtent sans parler, sans dire leur message. Mais il le sait en son cœur, et il s'écrie:

« Salut, hérauts, envoyés de Jupiter et des guerriers; approchez, vous n'êtes point coupables envers moi, mais Agamemnon,

qui vous envoie à cause de la jeune Briséis. O Patrocle, élève de Jupiter, fais la venir ; donne-la-leur; qu'ils l'emmènent; mais je les prends à témoin devant les bienheureux immortels, devant les humains, devant ce roi intraitable.... si jamais on a besoin de mon bras pour préserver les autres Grecs de la honte d'une défaite.... Oui sans doute il est saisi d'une rage funeste. Il ne sait ni se souvenir ni prévoir, afin que les Argiens combattent avec sécurité devant leurs vaisseaux. »

Il dit, et Patrocle obéit à son compagnon bien-aimé; il fait sortir de la tente la belle Briséis, et la livre pour qu'on l'emmène; les hérauts retournent près des vaisseaux du roi de Mycènes, et la captive les suit à regret. Alors Achille, pleurant, loin de ses compagnons, s'assied à l'écart près des flots blanchissants du rivage, regardant au large les vagues sombres. Il implore à haute voix, les bras étendus, sa mère chérie :

« O Thétis, puisque tu m'as enfanté et que j'ai peu à vivre, Jupiter devrait au moins m'honorer; et maintenant il ne m'accorde pas la moindre gloire. Le puissant fils d'Atrée, Agamemnon, m'a méprisé, et m'a lui-même enlevé ma récompense que maintenant il possède. »

Ainsi parle Achille en pleurant; son auguste mère l'entend, assise au fond de l'abîme, auprès de Nérée. Soudain, comme une vapeur, elle sort des flots blanchissants du rivage, et s'assied auprès du héros, qui verse des larmes; de sa main elle le caresse et lui adresse ces paroles :

« Mon enfant, d'où viennent tes pleurs? pourquoi cette affliction qui te vient à l'âme? parle, dévoile-moi ta pensée, afin que nous la connaissions tous les deux.

— Tu le sais, répond en poussant de profonds soupirs l'impétueux Achille. A quoi bon te redire ce que tu n'ignores pas? Nous fondons sur Thèbes, ville sacrée d'Étion, nous la dévastons, nous enlevons toutes ses richesses. Les fils de la Grèce entre eux se les partagent avec équité, et choisissent pour Atride la belle Chryséis. Bientôt Chrysès, prêtre du dieu qui lance au loin les traits, vient près de nos vaisseaux pour racheter sa fille. Le vieillard porte des présents infinis; il tient en ses mains, autour d'un sceptre d'or, les bandelettes d'Apollon; il implore les Grecs et surtout les deux Atrides, chefs des guerriers. Alors tous les autres Grecs parlent en sa faveur; ils veulent honorer le prêtre, ils veulent accepter les riches présents. Mais cela ne plaît pas au fils d'Atrée; il chasse rudement le vieillard, et lui adresse des paroles violentes. Le vieillard, cour-

roucé, se retire, et Apollon exauce ses vœux, car son prêtre lui est cher. Il fait voler sur les Grecs un trait fatal; et dès lors les guerriers périssent en foule; les traits du dieu frappent de toutes parts le vaste camp des Argiens. Alors, un devin qui a tout compris nous explique l'augure d'Apollon, et aussitôt, le premier, je demande qu'on apaise le dieu. Mais la colère transporte Atride; il se lève, il fait des menaces qui déjà sont accomplies. Les Grecs aux yeux vifs renvoient à son père, sur un vaisseau léger, la belle Chryséis, et vont offrir au dieu des présents. Et maintenant, voici que de ma tente sortent les hérauts qui conduisent au fils d'Atrée la jeune Briséis que m'ont donnée les fils de la Grèce. O ma mère, si tu le peux, viens au secours de ton fils; monte au sommet do l'Olympe, implore Jupiter, s'il est vrai qu'un jour tu aies réjoui son cœur par tes discours et tes actions. Souvent je t'ai entendue, dans le palais de mon père, te glorifier et dire que, seule parmi les immortels, tu avais sauvé d'une honteuse défaite le dieu qui noircit les nuées, lorsque les autres divinités de l'Olympe, Junon, Neptune et Pallas, tentèrent de l'enchaîner. Mais, ô déesse! tu accours, tu détaches ses liens; tu appelles soudain, dans le vaste Olympe, le Titan aux cent bras que les dieux nomment Briarée, et les hommes Égéon. Plus puissant que son père, il se place, fier de sa gloire, devant le fils de Saturne; alors les bienheureux immortels tremblent devant lui, et renoncent à leur dessein. Aborde Jupiter, rappelle-lui ces souvenirs; embrasse ses genoux, obtiens qu'il consente à seconder les Troyens, à resserrer les Grecs près des poupes de leurs vaisseaux, sur les grèves de la mer, afin qu'ils jouissent de leur roi, et que le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, reconnaisse sa faute, quand il n'a point honoré le plus vaillant des Achéens.

— Hélas! reprend Thétis fondant en larmes, mon enfant, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir donné le jour pour ton malheur et le mien? Du moins, en repos près de la flotte, tu devais être exempt de chagrin et de pleurs puisque ta part de la vie est courte et touche presque à sa fin : tu es maintenant, plus que tous les hommes, infortuné et près du trépas. Ah! oui, dans mon palais je t'ai enfanté pour une destinée funeste. Mais je monterai sur les sommets neigeux de l'Olympe; je dirai ce que tu désires au dieu qui se plaît à lancer la foudre, si toutefois il m'écoute. Toi, cependant, reste oisif près de tes rapides navires, nourris ta colère contre les Grecs, éloigne-toi désormais des batailles. Hier, Jupiter, suivi de tous les autres dieux, est allé

jusqu'à l'Océan chez les irréprochables Ethiopiens, à un festin splendide. Le douzième jour il retournera dans l'Olympe, et soudain je franchirai le seuil de son palais d'airain, j'embrasserai ses genoux et j'espère le persuader. »

A ces mots, la déesse disparaît, laissant son fils courroucé en son cœur, à cause de la belle captive qu'on lui a enlevée violemment, malgré lui.

Cependant Ulysse, conduisant l'hécatombe sacrée, arrive devant Chryse. Lorsque le navire a pénétré dans la rade profonde, les rameurs plient les voiles, les posent au fond du noir vaisseau, relâchent vivement les cordages, et abaissent le mât dans le coursier; puis, à force de rames, ils poussent la nef dans le port, et, jetant les ancres, ils attachent les amarres. Alors ils descendent sur la grève et font débarquer l'hécatombe d'Apollon, que suit la belle Chryséis. Le prudent Ulysse conduit la jeune captive à l'autel, la présente à son père, et s'écrie :

« O Chrysès! Agamemnon, roi des guerriers, m'envoie t'amener ta fille, et sacrifier à Phébus en faveur des Grecs une hécatombe sacrée, afin que nous nous rendions propice ce dieu qui, maintenant, nous accable de maux. »

Il dit, et remet Chryséis dans les bras du vieillard, qui reçoit avec joie son enfant chérie. Bientôt les Grecs rangent autour du superbe autel l'hécatombe du dieu. Ensuite ils se lavent les mains et répandent l'orge sacrée; cependant Chrysès, levant les mains au ciel, fait entendre pour eux sa prière :

« Exauce-moi, dieu à l'arc d'argent, ô toi qui protéges Chryse et la divine Cilla, toi qui règnes puissamment sur Ténédos; déjà tu as écouté ma prière, et, pour m'honorer, tu as cruellement frappé l'armée des Argiens. Accomplis encore aujourd'hui mes vœux, détourne des fils de Danaüs le fléau qui les dévore. »

Telle fut sa prière, et Apollon l'entendit. Lorsqu'ils ont prié, lorsqu'ils ont répandu l'orge sacrée, ils élèvent les têtes des victimes, les égorgent, les dépouillent; séparent les cuisses[1], les enveloppent de graisse des deux côtés, et posent sur elles les entrailles saignantes. Le vieillard les brûle sur des rameaux secs, tandis qu'au-dessus de la flamme il répand des libations de vin plein de feu. Auprès de lui, les jeunes Grecs tiennent des broches à cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs des victimes, les traversent de broches, les rôtissent avec soin, et

1. Part des dieux.

les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin, ils mangent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Dès qu'ils ont chassé la faim et la soif, les jeunes gens couronnent de vin les urnes et le versent à la ronde, à pleines coupes. Durant tout le jour, les jeunes Grecs se rendent le dieu propice par leurs chants; ils font entendre son hymne, ils le célèbrent, et, en les écoutant, il charme ses esprits.

Cependant le soleil disparaît et fait place aux ténèbres; alors les Grecs dorment près des amarres de leur navire. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, ils s'embarquent et retournent au camp des Argiens. Apollon fait souffler pour eux un vent favorable. Ils dressent le mât, et déploient les voiles blanchissantes; le vent les gonfle. Le navire vole; les sombres flots battent ses flancs et mugissent: il fend la vague et poursuit sa route. Arrivés auprès de la grande armée des Achéens, les rameurs tirent leur noir vaisseau jusqu'au haut de la grève, le posent sur de grands étais, et se dispersent parmi les tentes et les navires.

Achille cependant nourrit sa colère : assis près de ses légers vaisseaux, il ne paraît plus à l'agora, honneur des guerriers; il ne paraît plus dans les batailles; mais il consume son cœur dans le repos, et regrette le cri de guerre et les combats.

Mais lorsque brille la douzième aurore, les dieux éternels reviennent tous ensemble dans l'Olympe, Jupiter à leur tête. Thétis alors n'oublie point les prières de son fils; elle sort des flots, monte à travers les airs au vaste ciel et à l'Olympe, et trouve Jupiter aux vastes regards assis loin des autres immortels, sur le sommet de la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Thétis s'arrête devant lui, de la main gauche embrasse ses genoux et de la droite lui touche le menton; puis elle implore le roi, fils de Saturne, et lui dit :

« Puissant Jupiter, si jamais, parmi les immortels, je t'ai servi par mes discours et mes actions, accomplis mes vœux, considère mon fils, de tous les héros le plus près du trépas; car Agamemnon, roi des guerriers, l'a méprisé en lui ravissant sa récompense. Mais ne laisse pas de le chérir, roi de l'Olympe, sage Jupiter; accorde aux Troyens la victoire jusqu'à ce que les Grecs glorifient Achille et l'élèvent en honneurs. »

Elle dit ; et le dieu, assembleur de nuages, reste longtemps sans répondre. Thétis presse ses genoux qu'elle tient toujours embrassés, et le supplie encore :

« Quelle crainte peut t'arrêter ? Parle sans détour, ou, par un signe de consentement, fais-moi une promesse, ou refuse-moi : que je sache jusqu'à quel point, parmi les immortels, je suis méprisée. »

Alors Jupiter pousse un long gémissement, et dit :

« Certes, c'est une fâcheuse affaire, tu vas me mettre en guerre avec Junon ; elle m'irritera par des paroles injurieuses, puisque sans cesse, par habitude, elle me querelle à l'assemblée des dieux, et me reproche de seconder les Troyens dans les batailles. Mais hâte-toi de t'éloigner, prends garde que Junon ne t'aperçoive ; je m'occuperai de faire ce que tu désires, et si tu veux, allons, pour te persuader, je vais faire un signe de ma tête. C'est parmi les immortels le gage le plus certain de ma parole ; car la promesse, confirmée par ce signe, je ne puis ni la révoquer, ni lui être infidèle, ni refuser de la remplir. »

A ces mots, le fils de Saturne, en agitant ses noirs sourcils, fait un signe de promesse ; sa chevelure divine frémit sur la tête immortelle du roi, et le vaste Olympe est ébranlé.

Après avoir ainsi délibéré, les deux divinités se séparent. La déesse, du haut de l'Olympe resplendissant, s'élance dans la profonde mer ; Jupiter rentre dans son palais. Tous les dieux se lèvent ensemble devant leur père. Personne n'ose, à sa venue, rester immobile ; mais tous se lèvent devant lui, et il s'assied sur son trône.

Cependant Junon n'a pas été sans l'apercevoir ; elle l'a vu se concerter avec Thétis aux pieds d'argent, fille du vieux Nérée. Soudain elle adresse au fils de Saturne ces paroles mordantes :

« Qui donc encore, parmi les immortels, ô dieu trompeur ! a tenu conseil avec toi ? Tu te plais sans cesse, loin de ma présence, à former de secrets desseins : il te semble insupportable de me confier les pensées que tu conçois.

— Junon, répond le père des dieux et des hommes, n'espère point connaître toutes mes résolutions : elles te seraient pénibles, quoique tu sois mon épouse. Ce qu'il est juste que tu entendes, personne avant toi ne le saura jamais parmi les dieux ni parmi les hommes. Mais ce qu'il me plaît de projeter à l'écart, ne l'examine pas, et garde-toi de m'interroger.

— Redoutable fils de Saturne, répond la vénérable Junon aux grands yeux, quelle parole as-tu dite ! T'ai-je jamais interrogé ? ai-je jamais examiné tes desseins ? ne les as-tu pas conçus en liberté, selon tes désirs ? Mais aujourd'hui je crains vivement que Thétis aux pieds d'argent, fille du vieillard de la mer, ne

te séduise. A travers les airs, elle est venue s'asseoir anprès de toi, elle t'a embrassé les genoux; et, si je ne me trompe, tu as confirmé d'un signe de tête la promesse sincère d'honorer Achille et de perdre, près de la flotte des Grecs, de nombreux héros.

—Malheureuse! s'écrie le fils de Saturne, toujours tu me soupçonnes, je ne puis échapper à tes regards; mais tu ne réussiras à rien qu'à t'éloigner de mon cœur, et ta douleur en sera plus amère. Si vraiment tout s'est passé comme tu le dis, c'est sans doute que je l'ai pour agréable. Reprends ta place en silence, et ne résiste pas à mes ordres. Vainement tous les dieux de l'Olympe s'avanceraient à ton secours; ils ne te sanveraient pas si j'appesantissais sur toi mon bras invincible. »

A ces mots, l'auguste Junon frémit; elle s'assied muette de crainte, et son cœur fléchit. Les dieux célestes gémissent dans le palais de Jupiter. Enfin Vnlcain, l'artisan illnstre, le premier, rompt le silence, et cherche par ses discours à consoler sa mère chérie :

« Certes, ce sera une fâcheuse affaire, une chose intolérable, si tous les deux vous allez vous quereller pour des humains; et si vous jetez le trouble parmi les dienx, nos bons repas seront sans charmes, puisque, parmi nous, le mal triomphera. Mais je conseille à ma mère, quoique prudente par elle-même, de se montrer gracieuse envers mon père chéri, de peur qu'il ne la gronde encore, et qu'il n'attriste nos festins. Car, si tel est le désir du dieu qui lance la foudre, il nous précipitera de nos trônes, puisqu'il nous surpasse de bien loin en puissance. O ma mère! apaise-le par de douces paroles, et soudain il nous redeviendra propice. »

A ces mots, Vulcain se lève, place entre les mains de sa mère une coupe profonde, et lui dit :

« O ma mère! quelle que soit ta douleur, supporte-la patiemment; je crains, moi qui te chéris, de te voir frappée sous mes yeux, et de ne pouvoir, malgré mon affliction, te porter secours, car il est difficile de s'opposer an roi de l'Olympe. Jadis déjà, lorsque je m'élançai, brûlant de te défendre, il me saisit par les pieds et me précipita du seuil divin : je roulai pendant tout le jour, et comme le soleil se couchait, je tombai, ayant à peine un souffle de vie, dans Lemnos, où les Sintiens me recueillirent et prirent soin de moi. »

Il dit; et Junon aux bras blancs se prend à sourire; elle sourit et accepte la coupe que lui présente son fils. Lui, cependant,

puise dans une urne le doux nectar, et, commençant par la droite, le verse à la ronde aux autres dieux. Un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels, lorsqu'ils voient Vulcain s'empresser dans le palais de Jupiter.

Ainsi, durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, il festinent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Ils ne manquent pas non plus des sons de la lyre gracieuse que tient Apollon, ni des chants des Muses, qui tour à tour font entendre leur belle voix.

Mais lorsque la brillante lumière du soleil a disparu, les dieux, songeant au repos, retournent aux palais qu'avec un art merveilleux leur a construits l'illustre Vulcain. Jupiter gagne la couche accoutumée, où il s'étend lorsque le doux sommeil vient à lui; il y monte pour dormir, ayant à ses côtés Junon au ône d'or.

CHANT II.

Les autres immortels et les guerriers dorment, enveloppés par la nuit. Jupiter seul ne cède point au profond sommeil; mais il agite, en son esprit, comment il honorera le fils de Pélée, et fera périr, près de la flotte, une foule de héros achéens. Enfin, il lui semble que ce qu'il a de mieux à faire est d'envoyer un songe trompeur au puissant Atride. Il l'appelle, et lui adresse ces rapides paroles :

« Vole, ô Songe trompeur, jusqu'aux vaisseaux légers des Grecs; pénètre sous la tente d'Agamemnon; répète-lui fidèlement ce que je vais te dire; exhorte-le à mettre sous les armes toutes les troupes argiennes. Le jour est arrivé où il va s'emparer de la vaste ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont mis fin à leurs dissentiments; Junon, par ses prières, les a tous fléchis, et de grandes calamités sont suspendues sur Ilion. »

Il dit : le Songe l'a entendu et s'envole. Bientôt il atteint les rapides vaisseaux des Grecs et s'introduit auprès d'Agamemnon; il le trouve endormi sous sa tente et à l'entour un sommeil divin est répandu; alors, il s'arrête au-dessus de sa tête, sous la figure de Nestor, fils de Nélée, celui de tous les vieillards qu'Agamemnon honore le plus. Semblable à lui, le Songe divin parle en ces termes :

« Tu dors, fils de l'illustre Atrée! Il ne convient pas qu'un homme qui gouverne, qu'un roi à qui les peuples et de si grands intérêts sont confiés, dorme toute la nuit. Saisis donc vite mes paroles: Jupiter m'envoie près de toi, du haut de ses lointaines demeures. Rempli de compassion et de sollicitude pour les Grecs, il t'exhorte à mettre sous les armes toutes leurs troupes. Le jour est arrivé où tu vas t'emparer de la vaste ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont mis fin à leurs dissentiments; Junon, par ses prières, les a tous fléchis, et de

grandes calamités sont suspendues sur Ilion par la main de Jupiter. Retiens ses ordres en ton esprit, prends garde que l'oubli ne les emporte lorsque le doux sommeil t'abandonnera. »

A ces mots il disparaît, et laisse Agamemnon espérer en son âme ce qui ne doit point s'accomplir. Le roi pense ce jour-là même enlever la ville de Priam: l'insensé! Mais il ignore les travaux que lui réserve Jupiter, qui est sur le point d'infliger aux Grecs et aux Troyens bien des douleurs, de leur arracher bien des gémissements, au fort de mêlées terribles. Cependant il se tire du sommeil et entend encore autour de lui murmurer la voix divine; il se lève, revêt une tunique moelleuse, neuve et magnifique, s'enveloppe d'un vaste manteau, attache sous ses pieds brillants de belles sandales, sur ses épaules jette son glaive orné de clous d'argent, saisit le sceptre incorruptible de son père, et, le tenant à la main, s'élance parmi les vaisseaux.

La déesse Aurore monte au vaste Olympe pour annoncer la lumière au fils de Saturne et aux autres immortels, lorsque le roi donne ordre aux hérauts à la voix sonore, de convoquer les Grecs à l'agora. Les hérauts obéissent et les guerriers accourent en foule.

Cependant, les chefs magnanimes d'abord tiennent conseil près du navire du roi de Pylos. Lorsque Atride les a réunis pour concerter avec eux de salutaires desseins :

« Amis, dit-il, prêtez-moi tous une oreille attentive. Pendant la profonde nuit, un Songe divin m'est apparu; semblable au noble Nestor, par la figure, la taille et le maintien; il s'arrête sur ma tête et m'adresse ces paroles :

« Tu dors, fils de l'illustre Atrée! Il ne convient pas qu'un « homme qui gouverne, qu'un roi à qui les peuples et de si grands « intérêts sont confiés, dorme toute la nuit. Saisis donc vite « mes paroles: Jupiter m'envoie près de toi, du haut de ses de- « meures lointaines. Rempli de compassion et de sollicitude pour « les Grecs, il t'exhorte à mettre sous les armes toutes leurs « troupes. Le jour est arrivé où tu vas t'emparer de la vaste « ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont « mis fin à leurs dissentiments; Junon, par ses prières, les a « tous fléchis, et de grandes calamités sont suspendues sur Ilion « par la main de Jupiter. Retiens ses ordres en ton esprit. » A ces mots il disparaît, et le doux sommeil m'abandonne. Voyons donc comment nous pourrons décider les fils de la Grèce à prendre les armes! Je veux les éprouver par mes discours, autant qu'il est permis; je leur ordonnerai de fuir sur leurs vaisseaux; vous, cependant, retenez-les par vos exhortations. »

Ainsi parle Agamemnon, qui reprend sa place. Alors se lève Nestor, roi de la sablonneuse Pylos; l'esprit plein de bienveillance, il leur dit:

« Amis, rois et chefs des Argiens, si tout autre qu'Atride nous racontait ce songe, nous penserions qu'il nous trompe, et nous aurions pour lui d'autant plus d'éloignement. Mais celui qui se glorifie d'être le plus grand de l'armée a vu lui-même; allons donc, et cherchons comment nous pourrons décider les fils de la Grèce à prendre les armes! »

A ces mots, il sort le premier du conseil; les autres chefs le suivent, et tous les rois ornés du sceptre obéissent au pasteur des peuples. Cependant la multitude s'empresse. Telles, d'une roche creuse, en troupes serrées, les abeilles sortent, se succèdent sans relâche, voltigent ensemble çà et là, et, comme les grains d'une grappe, s'arrêtent sur les fleurs du printemps : tels s'élancent des tentes et des navires de nombreux groupes de guerriers qui se rendent tour à tour à l'agora, devant le profond rivage de la mer. Au milieu d'eux la Renommée messagère de Jupiter s'enflamme et les excite à marcher. La foule s'accroît, l'agora s'agite, la terre gémit sous le poids des guerriers, un immense tumulte éclate. Neuf hérauts à grands cris les contiennent pour que la clameur s'apaise et qu'ils écoutent les rois élèves de Jupiter. Enfin la multitude, non sans peine, a pris place, tous sont assis; le bruit cesse, et le puissant Agamemnon se lève, tenant à la main le sceptre que jadis a fabriqué Vulcain. Ce dieu l'offrit au fils de Saturne; Jupiter en fit don au subtil meurtrier d'Argus; Mercure en gratifia Pélops, qui le donna au pasteur des peuples Atrée; celui-ci enfin, à sa mort, le laissa à Thyeste, riche en troupeaux, et Thyeste lui-même le transmit à Agamemnon, afin qu'il gouvernât de nombreuses îles et l'Argolide entière. Le roi, appuyé sur ce sceptre, prononce ces paroles rapides :

« Amis, héros issus de Danaüs, serviteurs de Mars, Jupiter, fils de Saturne, m'a jeté violemment dans les liens de la funeste Até [1]. Le cruel! il m'a jadis promis, par un signe de sa tête, que nous ne retournerions pas dans notre patrie avant d'avoir saccagé la forte Ilion, et maintenant il imagine une triste déception; il m'ordonne de regagner ignominieusement Argos, après avoir perdu tant de nos guerriers! Tel doit être sans doute le plaisir du tout-puissant Jupiter, par qui s'écroulent et s'écrouleront encore les faîtes des cités, puisqu'il est le plus fort; car

1. Déesse qui plonge dans l'égarement et le malheur. V. pages 128 et 278.

ce sera une honte même pour notre postérité quand on apprendra qu'une armée d'Achéens si nombreuse et si vaillante a fait la guerre sans succès contre des peuples inférieurs en nombre, et que l'on n'a pas entrevu le terme de tant de batailles. En effet, si nous voulions, Grecs et Troyens, conclure une sincère alliance, dénombrer les deux peuples, placer d'un côté tous les citoyens d'Ilion, ranger de l'autre les Grecs par dizaines, et prendre, pour verser le vin dans nos coupes, chaque guerrier troyen, plusieurs dizaines manqueraient encore d'échanson, tant, si je ne me trompe, le nombre des Argiens surpasse celui des habitants de Troie; mais ceux-ci sont secondés par des auxiliaires habiles à manier la lance, venus d'une multitude de villes. Ce sont ces vaillants guerriers qui me repoussent, et, malgré mes désirs, ne me permettent pas de renverser la superbe Troie. Déjà sont passées neuf années du grand Jupiter; déjà les poutres de nos navires se consument, et les cordages se dissolvent. Cependant, peut-être nos épouses, assises avec nos jeunes enfants dans nos palais, désirent-elles nous revoir, et l'entreprise qui nous a tous attirés ici demeure inachevée. Croyez-moi donc, et faisons tous ce que je vais dire : fuyons sur nos vaisseaux, aux champs paternels, car nous ne prendrons jamais la grande Ilion. »

Ce discours fait battre dans leur sein le cœur de ceux de la multitude qui n'ont point pris part au conseil. L'agora s'agite comme les grandes vagues de la mer d'Icare, lorsque Euros et Notos les soulèvent, se précipitant des nuées du père Jupiter. Telles, sous le souffle du rapide Zéphire, ondulent les riches moissons qu'il effleure en courbant les épis : ainsi frémit l'assemblée tout entière. Puis les uns s'élancent à grands cris vers la flotte, enveloppés d'un nuage de poussière que soulèvent leurs pas; d'autres s'exhortent mutuellement à saisir les vaisseaux, à les lancer à la mer divine, et ils commencent à déblayer les canaux [1]; la clameur de ceux qui brûlent de partir monte jusqu'au ciel, et ils retirent les étais sur lesquels posent les quilles des navires.

Alors peut-être, malgré la destinée, les Achéens seraient-ils partis, si Junon n'eût dit à Minerve :

« Hélas! infatigable fille du dieu qui porte l'égide, les Grecs vont-ils ainsi fuir sur le vaste dos des mers jusqu'en leurs demeures et en leur douce patrie? vont-ils ainsi laisser à

1. Fossés creusés du vaisseau au rivage.

Priam et aux Troyens la gloire et l'Argienne Hélène, pour qui nombre d'Achéens ont péri devant Ilion, loin des champs paternels? Mais hâte-toi de descendre dans les rangs des Grecs cuirassés d'airain; retiens chaque guerrier par des douces paroles, ne les laisse point lancer leurs vaisseaux à la mer divine. »

Elle dit: et, docile à ses ordres, Minerve prend son essor des cimes de l'Olympe, et arrive rapidement près des légers vaisseaux des Grecs; là elle trouve immobile Ulysse, égal en prudence à Jupiter; il n'a point saisi son noir navire, parce qu'une vive douleur lui est venue à l'âme. Minerve l'aborde et lui dit:

« Fils de Laërte, allez-vous ainsi fuir sur vos vaisseaux jusqu'en vos demeures et en votre douce patrie? allez-vous laisser à Priam et aux Troyens la gloire et l'Argienne Hélène, pour qui nombre d'Achéens ont péri devant Ilion, loin des champs paternels? Mais élance-toi parmi l'armée des Grecs; point de retard; retiens chaque guerrier par de douces paroles, ne les laisse point lancer leurs vaisseaux à la mer divine. »

Elle dit: et il entend la voix de la déesse; il s'élance, il jette son manteau que relève le héraut Eurybate d'Ithaque, son serviteur; il court au-devant d'Agamemnon, s'empare de l'incorruptible sceptre de ses aïeux, et, ce sceptre à la main, parcourt le camp et la flotte.

Chaque roi, chaque chef qu'il rencontre, il l'aborde et le retient par ces douces paroles:

« Ami, il ne te convient pas de trembler comme un lâche! Crois-moi, reprends ton siége, et fais asseoir tes guerriers. Car tu ne sais pas avec certitude quelle est la pensée d'Atride. Maintenant, il nous éprouve, et bientôt il châtiera les fils de la Grèce. Nous n'avons point tous entendu ce qu'il a dit au conseil. Craignez que dans son courroux, il ne réserve de grands maux aux fils de Danaüs. Le cœur d'un roi élève de Jupiter n'a rien que de magnanime; lui-même tient de Jupiter ses honneurs, et Jupiter le chérit. »

Mais s'il aperçoit un homme du vulgaire, s'il le surprend à crier inconsidérément, il le frappe du sceptre et le réprimande par ces dures paroles:

« Misérable! assieds-toi sans bouger, écoute les paroles de ceux qui valent mieux que toi, homme sans courage, sans vigueur. As-tu jamais compté au conseil, ou dans les batailles? et tous les Grecs ici sont-ils rois? C'est un pouvoir funeste que celui de plusieurs; il faut un seul roi, un seul chef, à qui le fils de Saturne, pour gouverner, accorde le sceptre et les droits. »

Ainsi, parlant en maître, il commande à l'armée. Bientôt tout entière, à grand bruit, elle revient à l'agora, des tentes et des navires. Tels les flots de la mer aux bruits tumultueux mugissent sur le vaste rivage, tandis qu'au large elle retentit.

Tous se tiennent tranquilles sur leurs siéges; les autres sont assis et seul Thersite crie encore; expert en paroles inconvenantes, sans mesure, partout il cherche témérairement querelle aux rois, sans souci de la bienséance, et pour exciter la risée des Grecs. C'est le plus vil des guerriers qui sont venus devant Ilion. Il est cagneux, il boite; ses épaules voûtées se rejoignent sur sa poitrine, et sa tête pointue est couverte à peine de quelques rares cheveux. Sa haine poursuit surtout le fils de Pélée et le noble Ulysse; sans cesse il les outrage. Maintenant c'est au divin Agamemnon que s'adressent ses injures amères et ses cris aigus. Les Grecs irrités en leur âme s'indignent. Mais il vocifère hautement et insulte par ce discours le fils d'Atrée :

« Agamemnon, de quoi te plains-tu encore? que te manque-t-il? Tes tentes sont remplies d'airain; elles renferment nombre de femmes d'élite que nous te donnons, tout d'abord, nous autres Achéens, quand nous avons pris quelque ville. Te faut-il de plus l'or que bientôt apportera d'Ilion l'un des anciens de Troie, pour racheter son fils chargé de liens et amené par moi-même, ou par tout autre guerrier? Te faut-il une nouvelle captive que tu retiennes à l'écart pour lui faire l'amour? Certes il ne convient pas que celui-là même qui commande mène à mal toute l'armée. O misérables! ô race ignominieuse! femmes Achéennes et non Achéens, retournons dans nos demeures avec nos vaisseaux. Laissons ce roi, devant Ilion, couver ses trésors; qu'il sache si nous lui sommes ou non de ressource, lui qui maintenant a offensé un héros plus vaillant que lui, en ravissant sa récompense. Mais Achille n'a ressenti qu'une faible colère; c'est un nonchalant, et sans cela, Atride, c'eût été ton dernier outrage. »

Ainsi Thersite invective Agamemnon, pasteur des peuples; mais bientôt le noble Ulysse s'arrête à ses côtés, lui lance un regard terrible, et le reprend par ces dures paroles :

« Thersite, discoureur inconsidéré, tais-toi, bien que ta voix soit harmonieuse; cesse de vouloir seul discuter avec les rois; je déclare que nul mortel n'est plus vil que toi de ceux qui sont venus avec les Atrides sous les murs d'Ilion. Ce n'est donc pas à toi de mêler toujours les rois à tes harangues, de leur prodiguer les injures et de songer au retour. Qui de nous connaît

notre fortune? Est-ce un bien, est-ce un mal, pour les fils de la Grèce, de rentrer en leur patrie? Maintenant tu insultes Agamemnon, pasteur des peuples. Parce que les héros issus de Danaüs lui ont beaucoup donné, tu le poursuis de tes paroles irritantes. Mais je te le prédis, et ma menace s'accomplira : si je te prends encore à extravaguer, comme en ce moment, je veux que la tête d'Ulysse roule de ses épaules, je veux n'être plus nommé le père de Télémaque, si je ne te saisis, si je ne te dépouille de tes vêtements, de ton manteau, de ta tunique, des derniers voiles de ta nudité, et si je ne te chasse de l'agora jusqu'à ton vaisseau, blessé de coups ignominieux, et poussant des cris de douleur. »

A ces mots, Ulysse le frappe du sceptre aux épaules. Thersite se courbe, et ses pleurs coulent abondamment; une tumeur sanglante s'élève sur ses chairs gonflées par les coups du sceptre d'or. Il s'assied tout tremblant. Dans sa douleur il regarde stupidement et essuie ses larmes. Les Grecs, malgré leurs soucis, éclatent de rire à son aspect, et se disent les uns aux autres :

« Grands dieux! le fils de Laërte a déjà fait mille choses excellentes, soit en ouvrant de sages avis, soit en dirigeant les batailles. Mais aujourd'hui il se surpasse encore, parmi les Argiens, en réprimant les discours de cet insolent parleur, que désormais son âme audacieuse ne poussera plus à poursuivre les rois de discours outrageants. »

Ainsi parle la multitude. Cependant Ulysse, destructeur des cités, reste debout, le sceptre à la main. A ses côtés, Minerve aux yeux d'azur, sous les traits d'un héraut, commande aux peuples le silence, afin que tous à la fois, les premiers et les derniers rangs des Grecs, entendent l'orateur et se pénètrent de ses avis. Ulysse, l'esprit plein de bienveillance, les harangue et dit :

« Atride, maintenant, les Grecs veulent te rendre, parmi les mortels, l'homme le plus digne de blâme. Ils ne rempliront pas la promesse, qu'en venant ici de la fertile Argos, ils t'ont faite de ne point partir avant d'avoir renversé la superbe Ilion. Comme de jeunes enfants, comme des veuves, ils se lamentent entre eux, et songent à s'en retourner dans leur patrie. Ah! sans doute c'est un mal inévitable que ce désir de retour causé par le chagrin; car on s'attriste lorsque, durant un mois avec son navire, on est retenu, loin d'une épouse chérie, par les tempêtes de l'hiver et les flots courroucés; et pour nous, qui demeurons ici, l'année neuf fois a recommencé son cours. Je ne m'indigne donc pas contre les Grecs s'ils s'affligent auprès de leurs

flotte. Mais il n'y a pas moins de honte à partir sans butin qu'à languir ici plus longtemps. O mes amis, encore quelques jours de constance; sachons si Calchas est ou non un devin digne de foi. Vous avez encore présent à l'esprit ce que je vais vous rappeler; vous en avez tous été témoins, vous que les Parques de la mort ne sont pas venues ravir, soit précédemment, soit en notre récente calamité. Lorsque la flotte des Grecs, assemblée en Aulide, s'apprêtait à porter le ravage chez le peuple de Priam, nous offrîmes aux dieux immortels, sur des autels sacrés, des hécatombes complètes, au pied d'un beau platane et autour d'une fontaine d'où s'échappait un ruisseau limpide. Alors nous voyons un grand prodige; un affreux dragon, le dos couvert de taches sanglantes, mis au jour par Jupiter lui-même, s'élance de l'autel sur le platane. Au plus haut de la cime sont cachés, sous le feuillage, les petits à peine éclos d'un passereau (ils sont huit, et la mère qui les a couvés est la neuvième). Le serpent les atteint et les dévore à faire pitié pendant qu'ils gazouillent. La mère plaintive voltige autour de sa couvée chérie. Comme elle pousse des cris perçants, il se retourne et la saisit par l'aile. Mais dès qu'il a mangé ses petits et elle-même, le dieu qui l'a fait apparaître le rend bien remarquable, car il en fait une pierre. A cette vue, nous sommes immobiles de stupeur. Ainsi les terribles prodiges des dieux se manifestent pendant notre hécatombe. Calchas aussitôt interprète le signe divin : « Pourquoi, ô Grecs, êtes-vous muets de surprise? Le pré« voyant Jupiter nous dévoile par ce grand prodige une longue « entreprise lentement accomplie dont la gloire sera impéris« sable; comme le dragon a dévoré les petits du passereau (ils « étaient huit, et la mère qui les a couvés était la neuvième), « nous, de même, durant autant d'années, nous combattrons aux « champs troyens, et dans la dixième année nous prendrons « la grande Ilion. « Voilà comme il parla, et ces choses sont près de s'accomplir. Croyez-moi donc, ô belliqueux Argiens, restons tous ici jusqu'à ce que nous ayons renversé la vaste ville de Priam. »

Il dit : les Grecs lui répondent par leurs acclamations; de toutes parts les navires répètent, avec un murmure terrible, le long applaudissement qu'excite le discours d'Ulysse. Alors le vénérable Nestor adresse ces paroles à l'assemblée :

« Grands dieux! vous raisonnez comme de jeunes enfants étrangers aux travaux de la guerre. Que deviendront nos traités et nos serments? La flamme va-t-elle anéantir les conseils, les

projets des guerriers, nos mutuelles promesses, auxquelles nous avions foi, et nos libations sans mélange ? Nous nous combattons en paroles, sans pouvoir rien imaginer d'utile, après être demeurés ici trop longtemps. Atride, sois comme jadis ferme en tes desseins; conduis l'armée à la terrible bataille ; laisse se consumer le seul, les deux seuls qui, se séparant des Achéens, feront le projet (et ils ne l'exécuteront pas) de retourner dans Argos avant que nous sachions si la promesse du dieu qui porte l'égide est ou n'est pas trompeuse; car j'affirme que Jupiter s'est déclaré pour nous, en inclinant la tête, le jour où les fils de Danaüs montèrent sur leurs vaisseaux, pour porter parmi les Troyens le carnage et la mort. Il a fait retentir la foudre à notre droite, et manifesté des signes favorables. Ne songez donc point au retour avant que chacun de vous ait couché avec la femme d'un Troyen, pour venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène. Mais s'il est quelque guerrier transporté du désir de revoir sa demeure, qu'il ose toucher à son noir navire, le premier il sera la proie de la mort et de la destinée violente. Cependant, Atride, médite sagement en toi-même, et laisse-toi persuader par autrui. Les conseils que je vais te faire entendre ne sont pas à négliger. Partage les guerriers par tribus, par familles. O roi, que les familles, que les tribus se prêtent un mutuel appui ; si tu ranges ainsi l'armée, si les Grecs t'obéissent, tu ne tarderas pas à connaître quels chefs, quels soldats manquent de courage ; tu distingueras aussi les plus vaillants, car tous combattront selon leur valeur ; tu sauras enfin si c'est par la volonté des dieux que tu ne t'empares pas d'Ilion, ou par la mollesse des guerriers et leur inhabileté dans les batailles. »

Le puissant Agamemnon, à son tour, parle en ces termes : « O vieillard, tu l'emportes à l'agora sur les fils de la Grèce. Plût à Jupiter, père des dieux, à Minerve, à Phébus, que parmi les Argiens il y eût, pour me seconder, dix conseillers tels que toi ! Bientôt la ville du roi Priam succomberait, prise et saccagée par nos mains ! Mais le fils de Saturne, le dieu qui porte l'égide, m'afflige, puisqu'il me jette dans une querelle et de vaines discordes. Achille et moi, pour la jeune captive, nous nous sommes combattus face à face en paroles, et le premier j'ai cédé à mon emportement. Si jamais nos volontés se réunissent, la ruine des Troyens ne sera plus différée même d'un instant. Amis, prenez maintenant le repas du matin, et tous ensemble marchons au combat. Aiguisez vos javelots ; ajustez vos bou-

cliers; donnez à vos rapides coursiers une abondante pâture; visitez avec soin vos chars; que toutes vos pensées se tournent vers la guerre. Songez comment nous consacrerons tout ce jour à l'horrible Mars; car, le combat engagé, il n'y aura plus de trêve, même de courte durée, jusqu'à ce que la nuit arrive et sépare les guerriers, malgré leur fureur. La sueur inondera sur votre sein le baudrier auquel est suspendu l'écu qui vous protége; vos mains se lasseront à tenir le javelot; les flancs de vos chevaux seront baignés d'écume, lorsqu'ils entraîneront vos chars éclatants. Mais celui chez qui je soupçonnerai le désir de s'éloigner du combat, de rester près des navires, il ne sera pas certain d'échapper aux chiens et aux vautours. »

Il dit : les Grecs répondent par leurs acclamations. Telle est la rumeur des vagues que Notos pousse sur une roche escarpée, toujours et de tous côtés battue par les vents et les flots. Les Grecs se lèvent, courent et se dispersent parmi les navires; ils allument des feux dans leurs tentes et prennent leur repas; chacun fait ses offrandes à l'un de ses dieux paternels; tous leur demandent de détourner loin d'eux la mort et les périls du combat. Cependant le roi des guerriers, Agamemnon, sacrifie au tout-puissant Jupiter un bœuf de cinq ans, florissant de graisse, et invite au festin les plus illustres chefs de l'armée : Nestor le premier, puis le roi Idoménée, les deux Ajax et le fils de Tydée; Ulysse, égal par sa prudence au souverain des dieux, est le sixième; le vaillant Ménélas, de lui-même, vient ensuite, car il sait quels soins occupent l'âme de son noble frère. Les héros entourent la victime, élèvent l'orge sacrée, et, au milieu d'eux, le puissant Agamemnon prononce cette prière :

« Jupiter très-glorieux, très-grand, assembleur de sombres nuages, habitant l'éther, que le soleil ne disparaisse pas pour faire place aux ténèbres, avant que nous ayons renversé le splendide palais de Priam, livré ses portes aux flammes dévorantes, déchiré la cuirasse d'Hector sur son sein, et autour de lui, fait mordre la poussière à ses nombreux compagnons. »

Il dit : mais le fils de Saturne ne promet point d'accomplir ces vœux; il accepte le sacrifice, mais il accroît le labeur des Achéens. Lorsque les héros ont prié et répandu l'orge sacrée, ils élèvent la tête de la victime, l'égorgent, la dépouillent, séparent les cuisses, les enveloppent de graisse des deux côtés, posent sur elles les entrailles saignantes, et les brûlent sur des rameaux sans feuilles en maintenant au-dessus de la

flamme les entrailles embrochées. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs de la victime, les traversent de broches, les rôtissent avec soin, et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin ; ils mangent, et personne, en son âme, ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Bientôt ils ont chassé la faim et la soif; alors le vénérable écuyer Nestor, le premier, prend la parole :

« Atride, glorieux roi des guerriers, ne demeurons plus ici, ne retardons pas plus longtemps l'œuvre qu'un dieu remet entre nos mains. Marchons; que les hérauts convoquent les Grecs cuirassés d'airain, et les rassemblent près des navires, tandis que nous nous répandrons parmi la grande armée des Argiens, et que soudain nous réveillerons la fureur de Mars. »

Il dit : le roi des guerriers, Agamemnon, docile à ses conseils, commande aussitôt aux hérauts à la voix sonore de convoquer au combat les Grecs à la belle chevelure; à leur appel, l'armée est rapidement réunie. Alors les rois chéris de Jupiter, autour d'Atride, se hâtent de former les lignes. Devant eux Minerve aux yeux d'azur porte la précieuse égide immortelle, incorruptible, que bordent cent franges d'or bien tressées, toutes du prix d'une hécatombe. Elle la tient, elle s'élance, elle presse les pas des guerriers, et souffle en leur âme l'ardeur des combats. Maintenant la guerre leur semble plus douce que le retour sur leurs vaisseaux dans leur chère patrie.

Comme le feu dévorant consume une immense forêt sur le sommet des monts, et projette au loin son éclat : de même, dès que l'armée est en marche, la splendeur de l'airain traverse l'éther et s'élève jusqu'au ciel. Telles, dans la prairie d'Asias ou sur les rives du Caïstre, de nombreuses troupes d'oiseaux sauvages, d'oies, de grues ou de cygnes au long cou, voltigent de toutes parts, se devancent tour à tour et s'arrêtent en poussant des cris aigus dont tout le pré retentit : de même, les nombreux bataillons sortent des vaisseaux et des tentes, et se répandent dans la plaine. Sous leurs pas, sous les pas des coursiers, la terre rend un mugissement terrible. Ils s'arrêtent dans les prés fleuris du Scamandre, innombrables comme les feuilles et les fleurs que le printemps fait éclore. Tels de nombreux essaims de mouches, au retour des chaleurs, volent en foule dans l'étable du pâtre lorsque le lait déborde des vases : aussi nombreux les Grecs font halte près du fleuve, et brûlent d'exterminer les Troyens.

De même que les chevriers séparent facilement leurs immenses troupeaux qui se sont mêlés dans le pâturage : ainsi les chefs séparent les Grecs pour les conduire au combat. Parmi eux le puissant Agamemnon a les yeux et la tête du dieu qui lance la foudre, la poitrine de Neptune, et la taille de Mars.

Tel au milieu du troupeau se distingue le taureau superbe dont le front s'élève au-dessus de la foule des génisses : tel ce jour-là Jupiter veut que le fils d'Atrée surpasse les nombreux et vaillants héros.

Dites-moi maintenant, Muses, qui habitez les palais de l'Olympe (car vous êtes déesses, vous êtes présentes à tout, vous savez tout, tandis que nous n'entendons, nous, que la renommée, et nous ignorons les choses mêmes) ; dites-moi quels furent les princes et les chefs des fils de Danaüs. Je ne pourrais rappeler ni nommer la foule, lors même que je serais doué de dix langues, de dix bouches, d'une voix infatigable et d'un cœur d'airain; lors même que les Muses, divinités de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide, me rappelleraient tous ceux qui vinrent aux champs d'Ilion. Je ne dirai donc que les chefs et le nombre des navires.

Les Béotiens sont commandés par Pénélée, Leitos, Arcésilas, Prothoénor, Clonios. Les uns habitaient Hyria, les rochers de l'Aulide, Schénos, Scole, la montagneuse Étéone, Thespie, Graïa, la vaste Mycalèse ; d'autres cultivaient les plaines d'Harma, d'Ilèse, d'Érythrée; d'autres encore sont venus d'Éléon, d'Hyla, de Pétéon, d'Ocalée, de la superbe ville de Médéon, de Copas, d'Eutrésis et de Thisbé, où abondent les colombes; d'autres de Coronée, de la verdoyante Haliarte ; d'autres de Platée ; d'autres de Glisas; d'autres de la superbe ville d'Hypothèbes et d'Oncheste la Sainte, où est le bois sacré de Neptune; d'autres d'Arné, aux vignobles fertiles ; d'autres de Midée, de la divine Nisa et enfin d'Anthédon, dernière ville de la Béotie. Ils amenèrent cinquante navires, et sur chacun montèrent cent vingt jeunes Béotiens.

Ceux d'Asplédon de d'Orchomène des Minyens sont conduits par Ascalaphe et par Ialmène, fils de Mars ; Astyoché leur donna le jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée. Le dieu de la guerre s'unit en secret à cette chaste vierge, dans ses appartements retirés, et ses fils ont rangé sous leurs ordres trente larges navires.

Schédios, Épistrophos, commandent les Phocéens, tous les deux fils du magnanime Iphite, fils de Naubole. Leurs guerriers

ont quitté : les uns Cyparisse, les rochers de Pytho, la divine Crisa, Daulis, Panopée; ceux-ci, Anémorée et Hyampolis; ceux-là les rives du divin Céphise; d'autres enfin, Lilaïa, sur les sources de ce beau fleuve. Quarante navires peints en noir les ont suivis, et ils rangent les Phocéens à la gauche des Béotiens.

L'agile fils d'Oïlée est à la tête des Locriens; sa petite taille est bien loin d'atteindre celle d'Ajax, fils de Télamon; il porte une cuirasse de lin. Mais par son adresse à lancer le javelot, il surpasse tous les Hellènes et les guerriers de l'Achaïe. Ses guerriers habitaient Cynos, Oponte, Calliaros, Bésa, Scarphe, la riante Augies, Tarphé et Thronios, sur les rives du Boagrios. Quarante navires l'ont suivi, montés par des Locriens qui habitent au delà de l'île sacrée d'Eubée.

Ceux d'Eubée sont les Abantes respirant la force, qui habitaient Chalcis, Érétrie, Histrée, fertile en raisins, Cérinthe que baigne la mer, et la ville escarpée de Dium; d'autres sont partis de Caryste et d'autres de Styra. Leur chef est Éléphénor, rejeton de Mars, fils du magnanime Chalcodon, prince des Abantes. Ces peuples l'ont suivi, légers à la course, le front couvert d'une chevelure flottante, habiles à manier le javelot et à briser, sur les poitrines ennemies, les cuirasses d'airain. Ils ont quarante vaisseaux peints en noir.

Ceux d'Athènes (ville magnifique, cité du magnanime Érechthée, que jadis éleva Minerve, et qu'enfanta la terre féconde; la déesse le reçut dans le riche temple où les jeunes Athéniens, lorsque chaque année est révolue, se la rendent propice par des offrandes de bœufs et d'agneaux) sont commandés par Ménesthée, fils de Pétéos. Nul aussi bien que lui, parmi les humains, ne sait ranger en bataille les chars et les guerriers couverts de boucliers. Le seul Nestor peut lui être comparé, et il est plus avancé en âge. Cinquante vaisseaux peints en noir l'ont suivi.

Ajax a conduit de Salamine douze navires, qu'il a placés près des phalanges d'Athènes.

Ceux d'Argos, de Tirynthe, fortifiée par des murs[1], d'Hermione, d'Asiné aux golfes profonds, de Trézènes, d'Éione, d'Épidaure aux riants vignobles; ceux d'Égine et de Masès, jeunes fils des Achéens, ont pour chefs: le vaillant Diomède, Sthénélos, fils chéri de l'illustre Capanée, et avec eux Euryale, héros semblable aux immortels, fils de Mécistée, né du roi Talaon;

1. Murs cyclopéens.

mais Diomède a le commandement suprême. Quatre-vingts vaisseaux peints en noir les ont suivis.

Ceux de Mycènes, ville magnifique; de la riche Corinthe, de la superbe Cléones; ceux d'Ornées, ceux de la riante Aréthyrée et de Sicyone, où Adraste régna le premier; ceux d'Hypérésie, de la ville escarpée de Gonôesse; ceux de Pellène, ceux d'Égion, de toute la côte et des plaines qui entourent la vaste Hélice, ont traversé les ondes sur cent navires. Le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, les commande. Les guerriers rangés sous ses ordres sont les plus nombreux et les plus braves; lui-même a revêtu l'airain étincelant, fier de ce que, parmi tant de héros, il est le plus remarquable par son pouvoir, par le nombre et la valeur de ses guerriers.

Ceux qui habitent, au fond d'une vallée profonde, la grande Lacédémone; ceux de Pharis, de Sparte, de Messa où abondent les colombes; ceux de Brysées, de la riante Augées; ceux d'Amyclée, d'Hélos que baigne la mer; ceux de Laas et ceux d'Œtyle, ont amené soixante navires. Ils obéissent au frère d'Agamemnon, au vaillant Ménélas. Pendant qu'ils s'arment à l'écart, le héros, au milieu d'eux, fier de son courage, les exhorte à combattre vaillamment; lui surtout brûle de venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène.

Ceux de Pylos, de la riante Arèné, de Thryon où l'on traverse l'Alphée, de la superbe Épy, de Cyparisse; ceux d'Amphigénie, de Ptélée, d'Hélos, et de Dorion, où les Muses, rencontrant, comme il revenait de chez Euryte, en Œcalie, le Thrace Thamyris, firent cesser ses chants divins, parce qu'il osa se glorifier de triompher même des Muses, filles du dieu qui porte l'égide. Mais les déesses, irritées, le privèrent de la vue, lui ravirent la divine poésie, et lui firent oublier les sons de la lyre. Quatre-vingt-dix profonds navires ont conduit ces guerriers, et le cavalier Nestor, héros de Gérénia, les commande.

Les peuples d'Arcadie, nourris au pied du mont escarpé de Cyllène, près de la tombe d'Épyte, hommes vaillants aux combats corps à corps, habitants de Phénée, d'Orchomène aux florissants troupeaux, de Rhipée, de Stratie, d'Énispé battue des vents, de Tégée, de la riante Mantinée, de Stymphale et de Parrhasie, ont vogué sur soixante-dix navires; ils sont commandés par le roi Agapénor, fils d'Ancée. De nombreux Arcadiens, guerriers expérimentés, ont monté sur des navires que leur a fournis Agamemnon pour traverser les sombres flots, car eux-mêmes sont étrangers aux travaux de la mer.

Ceux qui habitent Buprase, la vaste Élide, les champs que bornent Hyrminé, la lointaine Myrsine, Alise et la roche Olénique, obéissent à quatre chefs qui ont amené chacun dix vaisseaux légers que montent de nombreux Épéens. Ils sont commandés par Thalpios, fils de Ctéate; par Amphimaque, fils d'Euryte, né d'Actorion; par le vaillant Diorès, fils d'Amaryncée; et enfin par Polyxène, héros semblable aux immortels, fils d'Agasthène, né d'Augias.

Ceux de Dulichios et des Échinades, îles sacrées que baignent les flots de la mer en face de l'Élide, ont pour chef Mégès, l'égal de Mars, qui reçut le jour de Phylée, favori de Jupiter. Phylée, jadis, fuyant le courroux de son père, vint habiter Dulichios. Quarante navires peints en noir ont suivi son fils.

Ulysse commande aux magnanimes Cephalléniens, aux guerriers d'Ithaque; à ceux de l'ombreux Nérite, de Crocylées, de l'âpre Égilipe; à ceux de Samos, de Zacynthe et du continent opposé. Ulysse, égal en prudence à Jupiter, commande à ces guerriers. Douze navires, dont les flancs sont peints en rouge, l'ont suivi.

Les Étoliens ont pour chef Thoas, fils d'Andrémon; ils habitaient Pleuron, Olénos, Pylène, Chalcis que baigne la mer, et les rochers de Calydon. Les magnanimes fils d'Œnée ne sont plus, lui-même a terminé sa carrière, et le blond Méléagre est mort. C'est maintenant à Thoas qu'est confié le pouvoir sur les Étoliens. Quarante vaisseaux peints en noir l'ont suivi.

Idoménée, illustre par son javelot, commande les Crétois; les uns habitaient Gnose, Gortyne, fortifiée par des murs, Lyctos, Milet, la blanche Lycaste, Phestos et Rytion, cités célèbres; les autres ont quitté d'autres lieux de la Crète aux cent villes. Idoménée est leur chef, secondé par Mérion, l'égal du farouche Mars. Quatre-vingts noirs vaisseaux les ont suivis.

Tlépolème, grand et noble fils d'Hercule, a conduit de Rhodes neuf navires montés par des guerriers fougueux, rangés en trois cohortes sorties de Linde, d'Ialyse et de la blanche Camire. Ces guerriers ont pour chef Tlépolème, illustre par son javelot, né d'Hercule et de la belle Astyochée, que le héros enleva d'Éphyre sur les rives du Selleïs, lorsqu'il eut dévasté de nombreuses villes peuplées d'élèves de Jupiter. Tlépolème, nourri dans les superbes palais paternels, à peine sorti de l'enfance, tua l'oncle d'Alcide, Licymnios, rejeton de Mars, déjà touchant au seuil de la vieillesse. Soudain il construit des navires, rassemble de nombreux compagnons, et s'enfuit sur les flots pour échapper à la

vengeance des fils et des petits-fils d'Hercule. La mer le porte, après de cruelles traverses, sur les côtes de Rhodes, qu'il divise en trois parts, selon les tribus qui le suivent. Ses peuples sont chers à Jupiter, souverain des dieux et des humains, qui répand sur eux d'immenses richesses.

Nirée a conduit de Syma trois navires égaux. Fils d'Aglaé et du roi Charope, Nirée est, après l'irréprochable fils de Pélée, le plus beau des Grecs qui sont venus sous les remparts d'Ilion; mais il n'est point redoutable, et peu de troupes l'accompagnent.

Ceux de Nisyre, de Crapathe, de Casos, de Cos, ville d'Eurypyle, et des îles Calydnes, obéissent à Phidippe et à Antiphos, tous les deux fils du roi Thessale, l'un des Héraclides. Trente vastes navires sont rangés sous leurs ordres.

Après eux, ceux qui habitent l'Argos des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alope et de Trachis; ceux de la Phthie et de l'Hellade renommée par ses belles femmes, peuples qu'on nomme Myrmidons, Hellènes et Achéens, ont traversé les mers avec cinquante vaisseaux que commande Achille. Maintenant ils ne songent plus aux tumultueuses batailles; leur chef n'est plus là pour former leurs lignes; le fougueux fils de Pélée reste étendu près de ses navires, courroucé de l'enlèvement de la blonde Briséis, que lui-même, après de rudes labeurs, ravit dans Lyrnesse, lorsqu'il dévasta cette ville et les remparts de Thèbes, lorsqu'il terrassa Mynès et Épistrophe, belliqueux fils d'Évène, issus du roi Sélapios. Dans sa douleur, le héros reste oisif, mais bientôt il se relèvera terrible.

Ceux de Phylacé, des champs fleuris de Pyrase, consacrés à Cérès, d'Itone, mère des troupeaux, d'Antron que baigne la mer, de la verdoyante Ptélée, eurent pour chef le belliqueux Protésilas, aussi longtemps que ce héros respira; mais depuis longtemps la terre le recouvre; sa tendre épouse qu'il a laissée dans Phylacé, en ses demeures inachevées, a meurtri son beau visage : car un guerrier dardanien l'a terrassé lorsque, le premier des Grecs, il sauta de son navire. Mais ses troupes, qui le regrettent amèrement, ne sont point restées sans chefs. Elles se rangent maintenant sous les ordres du rejeton de Mars, Podarcès, fils d'Iphiclos, fils de l'opulent Phylaque. Podarcès, jeune frère du magnanime Protésilas, est moins beau et de moindre taille que le héros qui n'est plus. Ses troupes, malgré leurs regrets, ne manquent donc point de chef. Elles ont monté quarante noirs vaisseaux.

Ceux de Phères que baigne le lac Bœbis; ceux de Bœba, de

Glaphyre, de la superbe Iolcos, sont venus sur onze navires, que conduit Eumèle, fils d'Admète et d'Alceste, la plus noble des femmes, la plus belle des filles de Pélias.

Les sept navires de ceux de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée, de l'âpre Olizon, étaient commandés par Philoctète, habile archer. Cinquante rameurs par vaisseau l'ont suivi, tous archers redoutables dans les batailles. Mais leur prince, accablé d'atroces douleurs, gît dans l'île divine de Lemnos, où les Grecs l'ont abandonné, dévoré par la blessure incurable que lui a faite un serpent venimeux. C'est là que gît Philoctète, le cœur consumé de tristesse; mais bientôt, près de leurs navires, les Grecs se souviendront du héros. Cependant ses troupes qui le regrettent amèrement ne sont point restées sans chef; elles se rangent sous les ordres de Médon, bâtard d'Oïlée, qu'enfanta la belle Rhéna.

Ceux de Tricca, de l'âpre Ithome, ceux d'OEchalie, où régna jadis Euryte, obéissent aux deux fils d'Esculape, médecins renommés, Podalire et Machaon. Trente vastes navires les ont suivis.

Ceux d'Ormène, ceux qu'arrose la fontaine d'Hypérie, ceux d'Astérie et des cimes blanchissantes du Titane, sont commandés par Eurypyle, illustre fils d'Évaimon. Quarante noirs navires l'ont suivi.

Ceux d'Argisse, ceux de Gyrtone, d'Orthe, d'Élone, de la blanche Oloosson, ont pour chef l'inébranlable Polypœtès, fils de Pirithoüs, qui reçut le jour de l'immortel Jupiter (la belle Hippodamie conçut le fils de Pirithoüs le jour où le héros se vengea des centaures velus, les chassa du Pélion et les repoussa jusqu'aux montagnes des Éthices). Polypœtès n'est pas le seul chef; Léontée le seconde, rejeton de Mars, fils du magnanime Coron, issu de Cœnée. Quarante noirs navires l'ont transporté sur les mers.

Gunée a conduit de Cyphos vingt-deux vaisseaux que montèrent les Énianes, les innombrables Pérèbes dont les demeures s'élèvent autour de la froide Dodone, des riantes plaines arrosées par le Titarèse qui verse dans le Pénée son onde brillante, sans se confondre avec ses tourbillons argentés, mais en surnageant comme l'huile, car ses eaux légères sortent du formidable Styx, qui rend irrévocables les serments.

Enfin, l'agile Prothoos, fils de Tenthrédon, commande à ceux de Magnésie qui peuplent les rives du Pénée et les forêts agitées du Pélion. Quarante noirs vaisseaux l'ont suivi.

Tels sont les rois et les chefs des Argiens.

Muse, dis-moi quel est le plus vaillant héros, quels sont les meilleurs coursiers de ceux qui maintenant marchent avec Agamemnon. Les meilleurs coursiers sont les cavales du petit-fils de Phérès, Eumèle; leurs pieds sont aussi rapides que les ailes des oiseaux; de même couleur, de même âge, de même taille, nourries par Apollon au sein de la Piérie, elles répandent la terreur dans les batailles.

Le plus vaillant des guerriers est Ajax, fils de Télamon, tandis qu'Achille nourrit sa colère; car l'irréprochable fils de Pélée l'emporte de beaucoup sur lui, de même que ses chevaux sont les plus agiles. Mais ce héros, dans son courroux contre Atride, reste étendu près de ses navires; ses troupes s'exercent, sur le rivage de la mer, à lancer le disque, le javelot ou les flèches légères. Leurs coursiers, tranquilles près des chars, paissent le lotos et l'ache des marais, et les chars soigneusement recouverts reposent sous les tentes des guerriers. Ceux-ci regrettent l'inaction de leur chef belliqueux, et, sans combattre, promènent parmi le camp leur oisiveté.

Le reste des Grecs s'avance, et il semble que les flammes dévorent la plaine entière. Sous leurs pas la terre mugit, comme lorsque, plein de colère, le père des dieux lance la foudre sur Typhée, et frappe les montagnes d'Arime autour de la tombe où, dit-on, Typhée est étendu. Ainsi résonnent les champs troyens, sous les pas de la grande armée qui marche en avant et traverse rapidement la plaine.

Cependant Iris, aux pieds rapides comme les vents, envoyée par Jupiter, porte aux Troyens un triste message. Jeunes gens et vieillards, tous étaient rassemblés à l'agora, devant les portiques de Priam. L'agile déesse aborde le roi sous la figure de Polite, son fils, que le peuple avait placé en sentinelle et qui, confiant dans la rapidité de sa course, se tenait au sommet de la tombe du roi Ésyète, attentif aux mouvements que les Argiens feraient hors de l'enceinte de leurs navires. Iris emprunte la voix et les traits du jeune héros, et s'écrie :

« O vieillard, tu te plais aux longs discours comme aux jours de la paix, maintenant que la guerre cruelle a éclaté. Je me suis souvent élancé dans les mêlées terribles, mais je n'ai jamais vu l'armée ennemie si forte ni si belle. Elle traverse la plaine et vient assiéger Ilion, aussi nombreuse que les feuilles, que les sables du rivage; Hector, c'est à toi surtout que je m'adresse, suis mes conseils. La ville de Priam renferme une foule d'alliés aux langages divers; que chaque chef de ces nations

leur donne ses ordres; tu commanderas à tous, ô Hector! et tu rangeras les lignes des citoyens de Troie. »

Elle dit : Hector a reconnu la voix de la déesse; soudain il congédie l'assemblée, et le peuple entier court aux armes. Bientôt les portes s'ouvrent, et l'armée se précipite, à pied, sur des chars; le fracas de la guerre au loin retentit.

En avant de la ville s'élève une colline escarpée, isolée à l'extrémité de la plaine; les hommes l'appellent Batiée, les immortels la nomment tombeau de l'agile Myriné. C'est là que les Troyens et les alliés forment leurs rangs.

Le grand Hector, dont le casque lance des éclairs, commande les Troyens; sous ses ordres, les plus nombreux et les plus vaillants guerriers revêtent leurs armes, impatients de lancer leurs javelines.

Le noble fils d'Anchise, Énée est à la tête des Dardaniens. Ce héros a reçu le jour de l'auguste Vénus. Sur le sommet de l'Ida, la gracieuse déesse s'est unie à un mortel. Deux fils d'Anténor avec son fils partagent le commandement : Archiloque et Acamas, exercés à tous les combats.

Ceux qui, à l'extrémité de la Troade, au pied du mont Ida, habitent Zélie, riche peuple qu'abreuvent les eaux profondes de l'Ésèpe, obéissent à Pandaros, illustre fils de Lycaon, habile archer instruit par Apollon lui-même.

Ceux d'Adrastée de la ville d'Apèse, de Pityée, ceux qui habitent les hautes cimes du mont Térée, ont pour chefs Adraste et Amphios armé d'une cuirasse de lin; tous les deux fils de Mérops de Percose, devin infaillible, qui conjura ses fils de ne point partir pour la guerre dévorante; mais, poussés par les Parques fatales, ils furent sourds à ses prières.

Ceux de Percote, des rives du Practios, de Sestos, d'Abydos, de la divine Arisba, obéissent au noble Asios, fils d'Hyrtace, que de grands et superbes coursiers ont amené d'Arisba, arrosée par le fleuve Selléis.

Hippothoos commande les tribus de Pélasges, habiles à lancer le javelot, qui habitent la féconde Larisse; Pyléos le seconde, tous les deux rejetons de Mars, fils du Pélasge Léthos, né de Teutamis.

Acamas et le héros Piroos conduisent les Thraces que ceint le rapide Hellespont.

Euphème, fils de Trézène, élève de Jupiter, né de Céas, est le chef des Ciconiens belliqueux.

Pyrechme commande aux Péoniens à l'arc recourbé, peuple

lointain venu d'Amydone, arrosée par le large Axios, dont les eaux limpides débordent sur les campagnes.

Pylémène au cœur intrépide est à la tête des Paphlagoniens-Énètes, riches en mules sauvages, de Cytor, de Sésame, de ceux qui habitent les riantes demeures baignées par le fleuve Parthénios, de Cromna, d'Égiale et des hauteurs d'Érythine.

Épistrophos et Odios commandent aux Halisones, peuple lointain venu d'Alybe, d'où l'argent tire son origine.

Les Mysiens sont conduits par Chromis et par l'augure Eunome. Mais les augures ne lui feront point éviter la mort. Il succombera, sons les mains du fougueux Éacide, dans le sein du fleuve, où tant d'autres Troyens doivent périr.

Phorcys est à la tête des Phrygiens avec Ascanios, semblable à un dieu, venu de la lointaine Ascanie; tous les deux sont impatients de combattre dans la mêlée.

Les Méoniens ont pour chefs Mesthlès et Antiphos, fils de Talaïmène; tous les deux issus du lac de Gygée, ils conduisent les Méoniens, nés sous le mont Tmolos.

Nastès est à la tête des Cariens, au langage barbare, de Milet, du mont Phthiros ombragé de forêts, des bords du Méandre et des hautes cimes du Mycale. Nastès et Amphimaque commandent ces peuples, tous les deux fils illustres de Nomion. Amphimaque, dans les batailles, est couvert d'or comme une élégante vierge. L'insensé! sa parure ne le sauvera point de la cruelle mort; il succombera, sous les mains du fougueux Achille, dans le sein du fleuve, et son or sera la proie du belliqueux Éacide.

Enfin, Sarpédon et l'irréprochable Glaucos commandent les Lyciens, peuple lointain que baigne le Xanthe rapide.

CHANT III.

Lorsque, chacun avec ses chefs, ils se sont rangés en bataille, les Troyens s'avancent à grands cris, à grand fracas, comme des oiseaux. Tel monte jusqu'au ciel le cri rauque des grues, qui, fuyant les frimas et les grandes pluies de l'hiver, volent, avec bruit, jusqu'au cours de l'Océan, pour porter aux Pygmées le carnage et la mort; à travers les airs, elles transportent les combats cruels. Cependant les Grecs, respirant la fureur, marchent en silence, et brûlent en leur âme de se prêter un mutuel appui.

Tel Notos répand sur le sommet des monts un brouillard redouté des pâtres, et plus favorable aux larcins que la nuit obscure; car on ne voit pas plus loin qu'un jet de pierre : tels les pas des guerriers soulèvent un tourbillon de poussière; bientôt ils ont franchi la plaine. Lorsque, fondant les uns sur les autres, ils se sont rapprochés, Alexandre, beau comme un dieu s'élance hors des rangs troyens. Il a sur les épaules une pea de panthère, un arc recourbé et un glaive; ses mains brandissent deux javelots d'airain, et il provoque les plus vaillants des Grecs à un combat terrible.

Ménélas aussitôt le voit marcher d'un pas superbe, en avant de la foule. Tel se réjouit un lion affamé qui rencontre une grosse proie, une biche ou une chèvre sauvage; il la dévore, quoique de jeunes chasseurs et des chiens agiles soient prêts à s'élancer sur lui; tel Ménélas se réjouit à l'aspect du divin Alexandre; il espère punir un coupable, et soudain, il saute en armes de son char.

Mais à peine Alexandre le voit-il apparaître aux premiers rangs, que son cœur est abattu; il se retire parmi ses compagnons pour éviter la mort. Tel, à la vue d'un serpent, dans les halliers d'une montagne, le voyageur pâlit, bondit en arrière, et rebrousse chemin tout tremblant; tel le bel Alexandre,

redoutant Ménélas, fils d'Atrée, rentre dans la foule des Troyens.

Hector court à lui et le réprimande par ces paroles amères : « Funeste Pâris, excellent en apparence, perdu par les femmes, suborneur; plût aux dieux que tu ne fusses pas né, ou que tu fusses mort avant ton mariage; voilà ce que je voudrais, car mieux eût valu périr que de vivre en butte aux soupçons et aux outrages. Certes, les Achéens vont rire aux éclats de t'avoir pris, à cause de ta beauté, pour un des plus braves parmi les premiers combattants, quand ton âme est sans force, et que tu n'as point de valeur. Tel que tu es, après avoir réuni des compagnons dévoués, passé la mer sur tes vaisseaux, fréquenté des peuples étrangers, n'as-tu ravi de sa terre paternelle une noble femme, alliée à des guerriers intrépides, que pour être le fléau de ton père, de ta patrie, de tout le peuple, ta propre humiliation, la joie de nos ennemis? et n'aurais-tu pas pu attendre le martial Ménélas? tu saurais maintenant de quel guerrier tu possèdes la florissante épouse; à quoi t'eussent servi, traîné dans la poussière, ton luth, les dons de Vénus, ta chevelure et tes charmes? Mais les Troyens sont trop craintifs; ils auraient déjà dû t'envelopper d'un vêtement de pierre, pour te punir des maux que tu leur causes. »

Le divin Alexandre répond, en ces termes, à son frère : « Hector, tu ne me blâmes point sans raison et tu ne dépasses point les bornes. Ton cœur est toujours inflexible. Telle, sous la main de l'artisan occupé à construire un vaisseau, la hache pénètre dans le bois et ajoute à la force de l'homme : tel en ton sein repose un esprit imperturbable. Ne me reproche point les dons de la blonde Vénus. On n'est maître ni de refuser les nobles présents des dieux, lorsqu'ils les répandent sur nous, ni de les saisir. Si, maintenant, tu veux que je combatte, fais asseoir les autres Troyens et tous les Grecs. Mettez-moi aux prises avec le martial Ménélas pour Hélène et ses trésors. Quel que soit le plus vaillant et le victorieux, il enlèvera en son palais toutes ces richesses et la plus belle des femmes. Cependant les deux peuples jureront entre eux amitié et alliance; les Troyens habiteront leur contrée fertile; les Grecs retourneront dans Argos, féconde en coursiers, et dans l'Achaïe aux belles femmes. »

Ce discours remplit de joie le cœur d'Hector; il s'avance au milieu de l'arène, et de sa javeline contient les phalanges troyennes, qui toutes s'asseyent à l'instant. Cependant les Grecs font pleuvoir sur lui une grêle de flèches et de pierres;

mais Agamemnon, roi des guerriers, s'écrie d'une voix tonnante :

« Arrêtez, Argiens, ne lancez pas vos traits, fils de la Grèce, l'impétueux Hector semble prêt à nous parler. »

Ces mots suspendent le combat et font soudain naître un profond silence. Hector s'adresse aux deux armées : « Troyens, et vous Grecs aux belles cnémides, écoutez ce que propose Alexandre, auteur de cette guerre. Que les autres Troyens, que tous les Grecs déposent leurs armes sur les sillons fertiles, tandis qu'au milieu de l'arène il combattra, seul à seul, avec le martial Ménélas pour Hélène et pour ses trésors. Le vainqueur, quel qu'il soit, enlèvera en son palais toutes les richesses et la plus belle des femmes, et nous-mêmes, nous jurerons entre nous amitié et alliance. »

Il dit : et tous gardent un profond silence; enfin Ménélas, à la voix sonore, s'écrie : « Écoutez-moi maintenant. C'est surtout à mon âme qu'une vive douleur est venue. Je songe aussi à séparer les Grecs et les Troyens, car vous avez souffert bien des maux à cause de la querelle entre moi et Pâris qui l'a commencée. Quel que soit celui de nous qu'attendent la mort et le destin, qu'il meure, et que les autres aussitôt cessent de combattre. Amenez deux agneaux : l'un blanc, l'autre noir, pour les sacrifier à la terre et au soleil. Nous en offrirons un autre à Jupiter. Il faut aussi faire venir Priam : que ce roi puissant conclue lui-même l'alliance; car ses fils sont superbes et sans foi; l'un d'eux par orgueil pourrait violer l'alliance de Jupiter. L'esprit des jeunes guerriers est toujours inconstant; mais quand avec eux se trouve un vieillard, il considère à la fois le passé et l'avenir, afin que tout aille au mieux pour les deux partis. »

Ce discours réjouit les Grecs et les Troyens; ils espèrent voir la fin de cette guerre douloureuse. Les guerriers ramènent les chars dans les rangs, en descendent, détachent leurs armes, et les déposent à terre, les uns près des autres, ne laissant entre eux qu'un étroit espace. Hector envoie à la ville deux hérauts, pour apporter les victimes et faire venir Priam. Agamemnon, de son côté, ordonne à Talthybios de se rendre près des navires et de rapporter un agneau; il ne désobéit pas au divin fils d'Atrée.

Iris, cependant, descend auprès d'Hélène, sous la figure de l'une de ses belles-sœurs, de la plus belle des filles de Priam, de Laodicé, épouse du puissant Hélicaon, fils d'Anténor. La

déesse trouve Hélène dans son palais; elle tisse un grand manteau double de pourpre, et y trace à l'aiguille les nombreux combats que les Troyens habiles à dompter les coursiers, et les Grecs cuirassés d'airain, ont soutenus à cause d'elle, poussés par les mains de Mars. Iris aux pieds légers l'aborde, et lui dit :

« Suis-moi, nymphe chérie, viens contempler les actions surprenantes des Troyens et des Grecs qui tout à l'heure, avides de combats meurtriers, portaient, les uns contre les autres, la guerre déplorable; maintenant ils s'asseyent en silence, et suspendent la bataille. Ils s'appuient sur leurs boucliers, et, près d'eux, ils ont planté en terre leurs longues javelines. Cependant Alexandre et le martial Ménélas vont combattre pour toi, et tu seras appelée l'épouse chérie de celui qui remportera la victoire. »

En disant ces mots, la déesse lui inspire le désir de son premier époux, de sa patrie, de ses parents; soudain enveloppée d'un voile blanc, elle s'élance hors de sa chambre nuptiale, en versant des larmes de tendresse. Elle n'est point seule, deux suivantes l'accompagnent: Héthra, fille de Pitthée, et Clymène aux grands yeux. Bientôt elles arrivent aux portes de Scées, où, avec Priam, Panthos, Thymète, Lampos, Clytos et Hicétaon, rameau de Mars, sont assis Ucalégon et Anténor, tous les deux, hommes d'une prudence consommée. Ces chefs du peuple, au haut des portes de Scées, restent en repos. La vieillesse les éloigne des batailles; mais ils brillent par la sagesse de leurs discours. Telles les cigales au fond de la forêt, cachées dans le feuillage d'un grand arbre, font entendre leur voix délicate : tels les anciens de Troie se tiennent au haut de la tour. A l'approche d'Hélène, ils échangent entre eux, à voix basse, ces paroles rapides :

« Il n'y a point à s'indigner si, pour une telle femme, les Troyens et les Grecs endurent avec constance des maux affreux. Par ses traits et sa démarche, elle ressemble aux déesses immortelles. Cependant, quelle que soit sa beauté, qu'elle s'en retourne sur les vaisseaux des Grecs, pour ne point causer notre perte et celle de nos enfants ! »

C'est ainsi qu'ils parlent; cependant Priam appelle, à haute voix, la belle Argienne et lui dit : « Puisque tu viens devant nous, chère fille, assieds-toi près de moi; tu apercevras ton premier époux, tes parents, tes amis. A mes yeux tu n'es point coupable, mais les dieux, qui ont fait fondre sur moi les Grecs

et les fléaux de la guerre. Nomme-moi ce superbe guerrier, noble et de taille élevée; quel est-il parmi les Argiens? D'autres, sans doute, peuvent l'emporter par la taille; mais je n'ai jamais vu tant de beauté, ni de maintien si majestueux; il a bien l'air d'un roi. »

Hélène, la plus noble des femmes, lui répond en ces termes: « O père chéri, combien je te révère et suis tremblante devant toi! Pourquoi n'ai-je pas plutôt choisi la cruelle mort, lorsque, abandonnant ma chambre nuptiale, mes frères, ma fille bien-aimée et mes riantes compagnes, je suis venue ici avec ton fils? Mais cela n'est point arrivé, et je vis pour me consumer dans les larmes. Je te dirai tout ce que tu me demandes, tout ce qui t'intéresse. Ce héros est le puissant Agamemnon, fils d'Atrée; à la fois roi excellent et combattant redoutable; misérable que je suis, il était mon beau-frère, si le passé n'est pas un songe. »

Elle dit; et le vieillard, admirant le roi, s'écrie: « Heureux Atride, favori de la Fortune et de la Destinée, combien de fils de la Grèce t'obéissent! J'allai jadis dans la Phrygie aux vignobles fertiles. Là, je vis une multitude de combattants phrygiens, sous les ordres d'Otrée et de Mygdon, semblable aux dieux. Ils campaient aux bords du Sangaris; et moi, comme auxiliaire, je me mêlai parmi ces héros, lorsque les farouches Amazones vinrent les combattre. Mais ils n'étaient point si nombreux que les Achéens aux vifs regards. »

Le vieillard aperçoit ensuite Ulysse et continue ses questions: « Dis-moi, chère fille, quel est ce héros; il est sans doute de taille moindre qu'Agamemnon, fils d'Atrée, mais il semble plus large des épaules et de la poitrine; ses armes reposent sur les sillons fertiles; et lui, comme un chef, parcourt les rangs des guerriers; je le compare à un bélier à toison touffue qui marche au milieu d'un grand troupeau de brebis blanches.

Hélène, petite-fille de Jupiter, lui répond en ces termes: « Celui-ci est le fils de Laërte, l'astucieux Ulysse, nourri parmi le peuple de l'âpre Ithaque; il n'ignore aucune sorte de stratagèmes, et il brille par la sagesse de ses conseils. »

A ces mots, le prudent Anténor prend part à l'entretien: « O femme, s'écrie-t-il, oui, tu parles selon la vérité. Déjà le noble Ulysse est venu dans Ilion, à cause de toi, député par les Grecs avec Ménélas. Je les reçus comme hôtes; je les fêtai dans mes demeures; et je reconnus l'esprit, la sagesse profonde des deux héros. Lorsqu'ils se mêlaient aux Troyens assemblés, debout, Ménélas surpassait le roi d'Ithaque par la largeur des épaules;

assis, Ulysse avait plus de majesté. S'ils prenaient la parole et soutenaient leur avis, Ménélas s'exprimait brièvement et d'une voix sonore ; jamais il n'était prodigue de mots ; et quoique le plus jeune, il ne s'écartait point du sujet. Mais lorsque le prudent Ulysse s'était levé, il se tenait les yeux baissés, fixés à terre, n'inclinant son sceptre ni en avant ni en arrière, demeurant immobile comme un adolescent inexpérimenté ; on eût dit un homme troublé par la colère, et même hors de sens ; puis bientôt sa grande voix s'échappait de son sein, et ses paroles sortaient pressées comme un ouragan de neige. Alors aucun mortel n'eût osé disputer avec lui, et nous n'étions plus surpris de lui voir tant de beauté.

Le roi aperçoit ensuite Ajax, et continue ses questions : « Quel est cet autre Achéen, grand et beau ? il est le plus grand de tous, et a les plus larges épaules. » Hélène répond : « C'est le grand Ajax, rempart des Grecs. De cet autre côté, debout parmi les Crétois, est Idoménée, semblable à un dieu ; autour de lui se pressent les chefs de ses guerriers. Souvent, dans nos demeures, il a reçu de Ménélas l'hospitalité, lorsqu'il venait de la Crète. J'aperçois maintenant tous les autres Grecs aux yeux vifs, que je reconnaîtrais aisément, et dont il me serait facile de te dire les noms. Mais je ne puis voir deux héros : Castor, habile à dompter les coursiers, et Pollux, invincible au pugilat ; mes frères, nés de la même mère que moi. Est-ce qu'ils n'ont point quitté la riante Lacédémone ? ou bien, est-ce que maintenant ils restent sur les vaisseaux et ne veulent point se mêler aux combats, retenus par la crainte des outrages et par mon déshonneur ? »

Elle dit : mais déjà la terre, productrice des vivants, renfermait les deux héros dans Lacédémone même, au sein de leur patrie.

Les hérauts, cependant, descendent de la ville, et portent les offrandes témoignages du serment ; deux agneaux, et un vin délectable, doux fruit de la terre, que contient une outre de chèvre. Idéos, une urne resplendissante et une coupe d'or entre les mains, se place auprès du vieillard, et lui dit :

« Hâte-toi, fils de Laomédon, les princes des Troyens, habiles à dompter les coursiers, et des Grecs cuirassés d'airain, t'appellent dans la plaine afin de conclure une alliance sincère. Alexandre et le martial Ménélas veulent combattre, avec de longues javelines, pour la femme. Hélène et ses trésors suivront le vainqueur ; les deux peuples jureront entre eux amitié et

alliance; nous habiterons la fertile Ilion; les Grecs retourneront dans Argos, féconde en coursiers, et dans l'Achaïe aux belles femmes. »

Il dit: le vieillard frémit, et ordonne à ses compagnons d'atteler les chevaux; ils obéissent avec ardeur. Priam monte sur le char, et attire jusqu'à lui les rênes, tandis qu'Anténor prend place à ses côtés. Ils franchissent les portes de Scées, poussent les coursiers fougueux dans la plaine, et bientôt arrivent parmi les combattants; là ils descendent sur les sillons fertiles, et s'avancent entre les deux armées. A leur approche, le roi des guerriers, Agamemnon, et le prudent Ulysse se lèvent. Cependant les illustres hérauts conduisent l'offrande destinée aux dieux, témoignage du serment, mêlent dans l'urne le vin, et versent de l'eau sur les mains des rois. Alors Agamemnon, tirant le poignard toujours suspendu au fourreau de sa grande épée, tranche la laine soyeuse de la tête des agneaux, et les hérauts la partagent entre les chefs des Grecs et des Troyens. Au milieu d'eux, Atride, levant les mains au ciel, prononce à haute voix cette prière :

« Puissant Jupiter, qui règnes du haut de l'Ida, très-glorieux et très-grand; Soleil qui vois et entends toutes choses; Fleuves, Terre, et vous qui, au fond des enfers, punissez après leur mort les hommes coupables de faux serments, soyez nos témoins et maintenez notre alliance. Si Alexandre fait périr Ménélas, qu'il garde Hélène et tous ses trésors; et nous partons à l'instant avec nos vaisseaux. Si le blond Ménélas tue Pâris, Troyens, conduisez près de nous Hélène avec tous ses trésors, et payez aux Argiens un juste tribut qui se perpétuera chez les hommes à venir. Si, Alexandre mort, Priam et les fils de Priam nous refusent ce tribut, je combattrai pour l'obtenir, et je resterai ici jusqu'à ce que j'aie atteint le but de cette guerre. »

Il dit, et plonge son glaive dans le sein des agneaux qu'il dépose sur le sol, palpitants et déjà privés de la vie, car l'airain a détruit leur force. Les rois ensuite, avec leurs coupes, puisent dans l'urne le vin, dont ils font des libations en implorant les dieux éternels; alors chacun des Grecs et des Troyens s'écrie:

« Jupiter très-glorieux, très-grand, et vous dieux immortels! ceux qui les premiers violeront nos serments, que leur cervelle, que celle de leurs enfants soient répandues à terre comme ce vin; que leurs femmes passent dans les bras d'autres hommes. »

Ils disent: mais Jupiter ne les exauce point. Priam, fils de Dardanos, à son tour élève la voix:

« Écoutez-moi, dit-il, Troyens, et vous, Achéens aux belles cnémides, je retourne dans les murs escarpés d'Ilion ; je ne puis me résoudre à rester témoin du combat entre mon cher fils et le martial Ménélas. Jupiter et les autres immortels savent qui des deux est voué par le destin au trépas. »

A ces mots, semblable à un dieu, il place sur le char les victimes, monte et attire jusqu'à lui les rênes, tandis qu'Anténor prend place à ses côtés. Bientôt tous les deux s'en retournent et se dirigent vers Ilion.

Cependant Hector, fils de Priam, et le divin Ulysse, d'abord mesurent l'espace. Ensuite ils jettent les sorts dans un casque d'airain et l'agitent, pour désigner qui, le premier, lancera sa longue javeline. Les guerriers, alors, prient, et chacun des Grecs et des Troyens, les mains étendues vers les dieux, s'écrie :

« Puissant Jupiter, qui règnes du haut de l'Ida, très-glorieux et très-grand, quel que soit, des deux adversaires, celui qui a causé nos discordes, fais qu'il meure, qu'il descende au séjour de Pluton, et qu'entre nous se maintiennent l'amitié et l'alliance jurées. »

Tels sont leurs vœux : cependant le magnanime Hector agite les sorts, en détournant les regards, et fait jaillir celui de Pâris. Tous les guerriers s'asseyent dans les rangs, où chacun a déposé ses armes, et où sont arrêtés les coursiers agiles.

Alexandre revêt son armure. D'abord, il entoure ses jambes de belles cnémides, que maintiennent des agrafes d'argent; ensuite il se couvre de la cuirasse de son frère Lycaon, laquelle s'adapte à sa poitrine. Autour de ses épaules il jette son glaive d'airain, brillant de clous d'argent, et son bouclier vaste et solide. Sur sa belle tête il pose un casque superbe dont la crinière flotte, et dont la crête ondule de manière à inspirer de l'effroi. Enfin, il saisit une javeline aussi forte qu'il peut la manier. De son côté, Ménélas se couvre aussi d'airain. Lorsqu'ils se sont armés, chacun près des siens, ils s'avancent au milieu de l'arène, et se lancent des regards terribles. La frayeur saisit les spectateurs, Troyens et Grecs. Les deux héros s'arrêtent, l'un près de l'autre, dans l'espace qu'on a mesuré, brandissant avec fureur leurs longues javelines.

Alexandre, le premier, fait voler son trait et frappe l'écu d'Atride ; mais il ne peut rompre l'airain, et la pointe s'émousse sur le fort bouclier. Ménélas ensuite lance le javelot acéré en invoquant Jupiter :

« Roi, fils de Saturne, accorde-moi de me venger du divin

Alexandre qui, le premier, m'a fait une mortelle injure; dompte-le sous mon bras, afin que chez les hommes à venir on frémisse d'offenser un hôte qui vous accueille avec amitié. »

A ces mots, il fait voler sa longue javeline: elle part et atteint l'écu du fils de Priam; le trait impétueux traverse le bouclier resplendissant, enfonce la cuirasse, et, près des flancs, déchire la tunique du Troyen; mais il s'est détourné et il évite la sombre mort. Atride tire son glaive orné de clous d'argent l'élève et le laisse retomber sur le cône du casque; mais entre ses mains la lame se brise et vole en éclats. Atride, en gémissant, regarde le vaste ciel et s'écrie :

« Puissant Jupiter, il n'est point, parmi les immortels, de divinité plus cruelle que toi; quand je croyais faire expier à Pâris son injure, voilà qu'entre mes mains mon glaive s'est brisé, et mon trait tout à l'heure a volé sans l'atteindre. »

A ces mots, il s'élance sur Alexandre, saisit le sommet de son casque, et, revenant sur ses pas, l'attire du côté des Argiens; la courroie richement brodée qui, tendue sous le menton, retient le casque, serre son cou délicat et le suffoque. Alors Ménélas l'eût sans doute entraîné, et eût conquis une grande gloire, si Vénus ne l'eût aperçu, et n'eût rompu l'attache prise dans le cuir d'un taureau immolé. Le casque vide reste dans la forte main d'Atride, qui le fait tourbillonner jusqu'aux pieds des Grecs, où ses chers compagnons s'en emparent. Lui, cependant, se précipite, désirant avec fureur porter un coup mortel avec son javelot d'airain. Mais Vénus enlève facilement le fils de Priam, comme peut le faire une divinité; elle l'enveloppe d'un brouillard impénétrable, et le transporte dans sa chambre nuptiale, embaumée de parfums. Elle-même court appeler Hélène, la trouve sur la haute tour environnée d'une foule de Troyennes, l'aborde sous la figure d'une suivante, accablée d'années, habile à tisser la laine et chérie de sa maîtresse, que jadis elle a suivie de Lacédémone. Elle tire doucement son voile et appelle la belle Argienne.

« Suis-moi, dit-elle, Alexandre t'appelle pour que tu retournes en son palais. Lui-même, dans la chambre nuptiale, sur sa couche, rayonne de parure et de beauté; tu ne pourrais croire qu'il vient de combattre; tu dirais plutôt qu'il part pour la danse ou qu'il en arrive et se repose. »

Ces paroles émeuvent l'âme d'Hélène; elle reconnaît la déesse à son cou délicat, à son sein qui excite les désirs, à ses yeux étincelants. Saisie de frayeur, elle s'écrie :

« Cruelle, pourquoi veux-tu me séduire encore? Me conduiras-tu plus loin, dans l'une des villes populeuses des Phrygiens ou de la riante Méonie? Est-il en ces contrées quelqu'un qui te soit cher parmi les mortels? Est-ce parce que Ménélas, après avoir vaincu le divin Alexandre, désire m'emmener, odieuse que je suis, au sein des demeures paternelles, que déjà tu viens près de moi, méditant de nouveaux artifices? Que ne vas-tu toi-même t'asseoir auprès de lui? Renonce aux voies célestes; ne porte plus tes pas dans l'Olympe; mais veille toujours sur sa personne et supporte tout de lui, jusqu'à ce qu'il te prenne pour épouse ou pour esclave; pour moi, je refuse de te suivre, ce serait trop blâmable; non, je ne veux plus partager sa couche; toutes les Troyennes à l'avenir me couvriraient de honte; j'ai déjà en mon âme assez d'intolérables douleurs. »

Alors la divine Vénus se courrouce contre elle et lui dit; « Crains de m'irriter, malheureuse! prends garde que je ne t'abandonne, que je ne te haïsse autant que je t'ai aimée. Je saurai bien exciter la discorde entre les Grecs et les Troyens, et tu périras victime d'une destinée terrible. »

Elle dit: la petite-fille de Jupiter tremble, et, s'enveloppant de son voile éclatant de blancheur, elle suit la déesse en silence. Vénus la conduit et la rend invisible aux Troyennes.

Elles arrivent au palais magnifique d'Alexandre. Les suivantes retournent à leurs travaux, et la plus belle des femmes monte à sa chambre nuptiale. Là, Vénus, mère des sourires, lui présente un siége en face de son époux. Hélène, rejeton du dieu qui porte l'égide, s'assied; et, détournant les yeux, elle adresse ces paroles à Pâris :

« Tu reviens du combat, hélas! que n'as-tu succombé sous les coups d'un héros vaillant qui fut mon premier époux! tu te glorifiais de surpasser le belliqueux fils d'Atrée par la force de ton bras, par ton adresse à lancer le javelot; eh bien, que ne retournes-tu le provoquer encore? mais crois-moi, ne te hasarde plus à lutter contre le blond Ménélas, à le combattre follement, de peur que bientôt sa javeline ne t'ait dompté.

— Chère épouse, répond Pâris, ne tourmente point mon âme par des paroles amères. Ménélas maintenant vient de me vaincre par le secours de Minerve. A mon tour, je le vaincrai; car des divinités aussi me protégent. Mais allons, livrons-nous aux délices de l'amour. Jamais de tels transports n'ont troublé mes sens, lors même que, pour la première fois, au sortir de la riante Lacédémone, après avoir sillonné les flots, je te possédai



dans l'île de Cranaé. Aujourd'hui je me sens enivré de désirs plus vifs encore. »

Il dit, et prend place sur sa couche; son épouse le suit, et bientôt tous les deux s'abandonnent au sommeil.

Atride cependant court de tous côtés, comme une bête fauve, cherchant Pâris dans la foule; mais ni Troyens ni auxiliaires ne peuvent le lui montrer; personne, l'eût-il vu, n'est disposé à le cacher par amitié pour lui; car tous le haïssent à l'égal de la sombre mort. Alors le roi des guerriers, Agamemnon, leur adresse ce discours :

« Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens et auxiliaires, la victoire est visiblement au belliqueux Ménélas; rendez-nous donc l'Argienne Hélène et tous ses trésors, et payez-nous un juste tribut qui se perpétuera chez les hommes à venir. » Il dit : et les Grec applaudissent par leurs acclamations.

CHANT IV.

Les dieux, assis autour de Jupiter, dans sa cour pavée d'or, tiennent conseil, tandis que la noble Hébé leur verse le nectar que, tour à tour, ils reçoivent dans leurs coupes d'or en contemplant la ville des Troyens. Soudain le fils de Saturne tente d'irriter Junon par des paroles mordantes, et fait ce rapprochement :

« Deux déesses secondent Ménélas : l'Argienne Junon et Minerve, puissante protectrice; mais, assises au loin, elles se délectent à le suivre du regard, et Pâris a toujours à ses côtés Vénus, aux doux sourires, qui détourne de lui la mort. Elle vient encore de le sauver lorsqu'il croyait périr. Cependant la victoire est au fils d'Atrée; c'est à nous de décider ce qui doit s'ensuivre; si nous exciterons de nouveau la guerre terrible et le carnage; ou si, entre les peuples ennemis, nous rétablirons la paix. Si ce dernier parti est agréable à tous les dieux, les peuples du roi Priam continueront d'habiter sa ville, et Ménélas emmènera l'Argienne Hélène. »

Il dit : Junon et Minerve, assises l'une auprès de l'autre, murmurent sourdement, car toutes deux méditent la ruine des Troyens. Minerve garde le silence; elle s'irrite contre son père, et ressent une colère sauvage Mais Junon ne peut maîtriser le courroux qui bouillonne en son sein; elle s'écrie :

« Terrible fils de Saturne, quelle parole as-tu dite! veux-tu rendre vains mon labeur, mes sueurs, mes fatigues? J'ai harassé mes coursiers à rassembler une armée pour le malheur de Priam et de ses fils; sauve-les, mais ne crois pas que tous les autres dieux t'approuvent.

— Cruelle! répond Jupiter, en poussant un profond gémissement, quelle injure as-tu donc reçue de Priam et des fils de Priam, pour que tu désires avec une si implacable fureur la ruine d'Ilion? Si tu avais franchi ses portes, ses hauts remparts,

si tu avais dévoré les chairs crues de Priam, des fils de Priam et de tous les Troyens, peut-être, enfin, ta haine serait-elle assouvie? Fais donc ce que tu veux, de peur que ce dissentiment ne devienne plus tard entre nous une querelle terrible. Mais je te le déclare, fais tomber mes paroles en ton esprit : si jamais il me plait de dévaster une ville habitée par des hommes que tu chérisses, n'arrête pas ma colère et laisse-moi libre; car aujourd'hui je te cède à contre-cœur, quoique volontairement. Parmi les villes que, sous le soleil et sous le ciel étoilé, habitent les humains, je n'en honore pas une au fond de mon âme, autant que la sainte Ilion, et Priam et le peuple du belliqueux Priam. Jamais, chez eux, mon autel n'a manqué de mets également partagés, de libations et du fumet des sacrifices; car telle est la récompense qui nous échoit. »

La vénérable Junon répond en ces termes : « Trois villes entre toutes me sont chères : Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues. Détruis-les si elles te deviennent odieuses en ton cœur; je ne veux ni les défendre, ni te les disputer. Mais si je te les enviais, si je ne te permettais pas de les dévaster, je ne réussirais à rien, puisque tu es de beaucoup le plus puissant des immortels; il est digne de toi de ne point anéantir le fruit de mon labeur. Je suis une déesse issue du même sang que toi; je suis la plus honorée des enfants de Saturne, à cause de ma naissance, et parce que l'on m'appelle ton épouse, et que tu règnes sur tous les dieux. Concédons-nous donc, toi telle chose, moi telle autre, et toutes les divinités suivront notre exemple. Ordonne maintenant à Minerve de se rendre parmi les deux armées et de s'efforcer de faire rompre, par les Troyens plutôt que par les Grecs, l'alliance qu'ils ont jurée. »

Elle dit, et le père des dieux et des humains ne lui est point indocile. Soudain il adresse à Minerve ces paroles rapides : « Hâte-toi de te rendre entre les deux armées; efforce-toi de faire rompre, par les Troyens plutôt que par les Grecs, l'alliance qu'ils ont jurée. »

En parlant ainsi, il excite Minerve, déjà par elle-même brûlant d'ardeur. La déesse prend son essor et descend des cimes de l'Olympe. Telle une étoile qu'envoie le fils de l'artificieux Saturne, en présage aux matelots ou à une grande armée, resplendit et fait jaillir de nombreuses étincelles : telle Minerve s'élance à terre et se précipite au milieu de l'arène. L'effroi saisit les Troyens et les Grecs qui l'aperçoivent; les guerriers se disent entre eux :

« Sans doute le carnage et les combats terribles vont recommencer, ou Jupiter veut rétablir la paix entre les deux partis, car il est le dispensateur des guerres que se font les humains. »

Ainsi parlent les Grecs et les fils de Dardanos. La déesse se plonge dans la foule des Troyens, sous la figure d'un homme, de Laodocos, fils d'Anténor, intrépide combattant; elle cherche où peut être le divin Pandaros. Elle trouve enfin l'irréprochable et robuste fils de Lycaon, debout, immobile, au milieu des fortes lignes de troupes armées de boucliers qui l'ont suivi des bords de l'Ésèpe. Elle l'aborde et lui adresse ces paroles rapides :

« Veux-tu m'écouter, ô fils illustre de Lycaon? ose lancer à Ménélas une flèche rapide. Quelle gloire pour toi! quelle reconnaissance de la part des Troyens, et surtout du roi Alexandre! quels riches présents il t'offrirait, s'il voyait monter sur le triste bûcher le martial Atride dompté par tes traits! Crois-moi donc, perce d'une flèche le célèbre Ménélas; implore Apollon Lycien; voue à ce dieu, illustre par son arc, le sacrifice d'une noble hécatombe d'agneaux premiers-nés, à ton retour au sein de ton palais, dans la ville sainte de Zélie. »

Ainsi parle Minerve. L'insensé se laisse séduire, et soudain il retire de l'étui son arc brillant. Pandaros jadis surprit au saut d'un rocher une chèvre sauvage qu'il épiait; il lui perce la poitrine, la renverse, et, maître de ses cornes longues de seize palmes, il les livre à un artisan habile qui les polit, les rassemble et les orne d'une pointe d'or. C'est ce même arc que maintenant le héros ajuste avec soin; il le tend et l'appuie à terre, tandis que, devant lui, ses braves compagnons dressent leurs boucliers, de peur que les fils des Grecs ne l'attaquent avant que Ménélas soit blessé. Cependant il découvre le carquois, en retire une flèche intacte, empennée, mère des sombres douleurs; puis il ajuste sur le nerf le trait amer, et voue à Phébus Lycien, illustre par son arc, le sacrifice d'une noble hécatombe d'agneaux premiers-nés, à son retour au sein de son palais, dans la ville sainte de Zélie. Il saisit et tire à la fois l'extrémité échancrée de la flèche et le nerf, jusqu'à ce qu'il ait ramené sa main sur sa poitrine, et le fer sur l'arc; lorsqu'il a donné à son arme la forme d'un cercle, soudain l'arc frémit; le nerf résonne; le trait vole, impétueux, poussant la pointe aiguë, avide de se plonger dans la foule.

O Ménélas, les bienheureux immortels veillent sur toi, et surtout la fille de Jupiter qui se jette au-devant du trait dou-

loureux pour le détourner; aussi prompte à en amortir le coup que la mère à éloigner une mouche de son enfant doucement endormi, Minerve elle-même le dirige où les attaches d'or du baudrier se croisent et forment une seconde armure. La flèche amère tombe sur le baudrier, le traverse, s'enfonce dans la cuirasse, et perce enfin la légère ceinture que porte Atride, dernier rempart contre les traits déjà maintes fois éprouvé. La pointe de fer effleure l'épiderme du héros. Soudain de sa blessure un sang noir jaillit.

Tel est l'ivoire qu'une femme de Méonie ou de Carie a coloré de pourpre, et qui doit orner le frontail des coursiers; elle l'étale dans sa demeure, joyau convoité par la multitude, mais réservé aux rois; parure de l'attelage, honneur du cavalier: ainsi, Ménélas! tes cuisses robustes, tes jambes et tes beaux pieds sont teints de ton sang!

Agamemnon, roi des hommes, frémit à la vue du sang noir qui coule de la blessure. Ménélas lui-même d'abord frissonne; toutefois il aperçoit hors de ses chairs les pointes recourbées de la flèche et le nerf qui l'attache au bois; alors dans son sein ses esprits se raniment. Cependant ses compagnons gémissent, et le puissant Agamemnon, serrant la main de son frère, lui dit en poussant de profonds soupirs:

« Frère chéri, t'ai-je donc voué à la mort en faisant cette alliance, en t'envoyant seul combattre pour les Grecs contre les Troyens? Ainsi nos ennemis t'ont frappé; ils foulent aux pieds la foi jurée; mais notre traité, le sang des agneaux, nos libations sans mélange, nos mutuelles promesses auxquelles nous nous étions fiés, ne seront pas vains. Si soudain Jupiter ne les rend pas efficaces, il le fera plus tard, et ils ont donné pour gages d'une grande expiation leurs propres têtes, celles de leurs épouses et celles de leurs enfants. Oui, ma raison, mon cœur me le disent, le jour viendra où succomberont la sainte Ilion et Priam, et le peuple du belliqueux Priam. Sur eux tous Jupiter agitera sa sinistre égide, irrité de leur parjure, et leur punition ne sera pas incomplète. Mais, ô Ménélas! à cause de toi, je ressentirai une affreuse douleur, si tu expires, si tu as rempli ta part de la vie, et si je retourne honteusement dans l'aride Argos! car toi mort, les Grecs, aussitôt, se souviendront de la terre paternelle; ils laisseront à Priam, aux Troyens, la gloire et l'Argienne Hélène. Cependant tes os se consumeront, ensevelis dans les champs d'Ilion, pour une entreprise inachevée; et alors on dira, parmi les orgueilleux Troyens, en insul-

tant à la tombe de l'illustre Ménélas : « Puisse toujours s'assouvir ainsi la haine d'Agamemnon ! il a vainement conduit « ici la grande armée des Achéens ; maintenant il est retourné « dans sa douce patrie avec ses vaisseaux vides, abandonnant « le vaillant Ménélas ! » Voilà peut-être ce que l'un d'eux dira ; alors, que la vaste terre m'engloutisse ! »

Le blond Ménélas répond par ces paroles rassurantes : « Calme-toi, prends garde d'épouvanter l'armée. Le trait n'a point pénétré jusqu'en un lieu mortel ; mon baudrier m'a préservé, et, au-dessous, la cuirasse et la ceinture, que des forgerons ont fabriquée avec soin. »

Le puissant Agamemnon s'écrie : « Plaise aux dieux qu'il en soit ainsi, ô cher Ménélas ! mais qu'un médecin sonde ta blessure, et t'applique les baumes salutaires qui apaisent les sombres douleurs ! »

Puis, s'adressant au divin héraut : « Talthybios, dit-il, appelle promptement ici le guerrier Machaon, fils d'Esculape, irréprochable médecin, afin qu'il visite la blessure qu'un habile archer des rangs troyens ou lyciens vient de faire au vaillant Ménélas. A celui-là la gloire, à nous l'affliction. »

Il dit : le héraut, docile à ses ordres, court parmi l'armée des Grecs cuirassés d'airain, et cherche partout du regard le guerrier Machaon ; il l'aperçoit enfin immobile, au milieu des fortes lignes de troupes armées de boucliers qui l'ont suivi de Trica, féconde en coursiers. Talthybios se place auprès de lui et lui adresse ces paroles rapides :

« Hâte-toi, fils d'Esculape, le puissant Agamemnon t'appelle afin que tu visites la blessure qu'un habile archer des rangs troyens ou lyciens vient de faire au vaillant Ménélas ; à celui-là la gloire, à nous l'affliction ! »

Il dit et il a ému le cœur de Machaon ; tous les deux s'élancent en fendant la presse parmi la grande armée des Argiens. Lorsqu'ils arrivent au lieu où Ménélas blessé, semblable à un immortel, est entouré des chefs de l'armée, le fils d'Esculape arrache le trait du baudrier ; les pointes recourbées, en rebroussant, se brisent ; il détache ensuite le baudrier et au-dessous la cuirasse, puis la ceinture, que des forgerons ont fabriquée avec soin. Dès qu'il a examiné la plaie, il en suce le sang, puis il y répand avec adresse les baumes adoucissants dont jadis Chiron, plein de bienveillance, enseigna le secret à son père.

Tandis que les Grecs donnent des soins au vaillant Ménélas, les lignes des Troyens armés de boucliers s'avancent sur eux.

Alors ils se souviennent du combat, et de nouveau revêtent leurs armes.

En ce moment tu n'aurais point vu le divin Agamemnon dormir, ni trembler, ni refuser de combattre; mais il a hâte d'engager la bataille; il descend de son char orné d'airain; son serviteur Eurymédon, fils de Ptolémée né de Pirâs, retient les chevaux haletants, car il lui a recommandé d'être tout prêt, si lui-même vient à sentir la fatigue, pendant qu'il porte ses ordres à nombre de héros; il s'élance donc à pied et parcourt les lignes des combattants. Ceux des Grecs dont il remarque l'ardeur, il les aborde et, par ses discours, il les encourage:

« Argiens, ne laissez point ralentir votre impétueuse vaillance: Jupiter ne sera point l'auxiliaire des trompeurs. Nos ennemis, les premiers, ont rompu notre alliance; les vautours se repaîtront de leurs chairs délicates. Bientôt nous aurons détruit leur ville et nous emmènerons sur nos navires leurs épouses chéries et leurs tendres enfants. »

Ceux qui semblent hésiter à se jeter dans cette mêlée horrible, il les réprimande par des paroles amères:

« Grecs, hardis de loin, voués aux affronts, n'avez-vous pas de honte? D'où vient que vous demeurez là saisis de stupeur, comme de jeunes biches qui, après s'être épuisées à courir au travers de la plaine immense, s'arrêtent et ne sentent plus dans leurs entrailles de force qui les soutienne? Voilà comme vous êtes, interdits, immobiles, oubliant de combattre. Attendez-vous que les Troyens vous abordent près de vos navires, sur le rivage de la mer blanchissante, afin de savoir si le fils de Saturne étend les mains sur vous? »

En donnant ainsi ses ordres, le roi parcourt les lignes et il arrive, à travers la foule des combattants, auprès des Crétois. Les compagnons du belliqueux Idoménée sont déjà revêtus de leurs armures; lui-même, robuste comme un sanglier, s'élance aux premiers rangs, et Mérion excite les dernières phalanges. En les voyant, Atride se réjouit, et aussitôt il adresse à Idoménée ces douces paroles:

« Idoménée, je t'honore entre tous les Grecs, soit dans les batailles, soit en toute autre entreprise, et encore dans les festins où les chefs de l'armée mêlent dans les urnes profondes le vin d'honneur. Les autres Argiens boivent avec mesure, mais ta coupe, ainsi que la mienne, est toujours remplie, et tu peux la vider autant de fois que ton âme t'y invite. Maintenant vole au combat et sois tel que toujours tu te glorifies d'être. »

Idoménée, roi de Crète, lui répond en ces termes : « Atride, je serai toujours pour toi un compagnon chéri, comme je te l'ai promis en faisant un signe de ma tête ; mais excite les autres Argiens à la belle chevelure ; fais que nous ne tardions pas à combattre ; les Troyens ont violé notre alliance ; eh bien, la mort et les afflictions les attendent, car les premiers ils ont manqué à la foi jurée. »

Il dit : Atride, le cœur joyeux, poursuit sa course, arrive, à travers la foule des guerriers, auprès des Ajax, et les trouve déjà revêtus de leurs armures, suivis d'une épaisse nuée de fantassins. Telle une nuée noire, semblable à de la poix, traversant la mer et amenant une violente tempête, glisse sur les flots, chassée par le souffle de Zéphire ; le pâtre qui de loin l'aperçoit du haut d'un rocher, frémit et se hâte de pousser ses brebis au fond d'une grotte. Telles avec les Ajax marchent au combat de profondes phalanges de jeunes et impétueux guerriers, noires de boucliers et hérissées de piques. En les voyant, Atride se réjouit, et il leur adresse ces paroles rapides :

« Ajax, chefs des Grecs cuirassés d'airain, il ne convient pas de vous encourager, vous excitez assez de vous-mêmes vos compagnons à combattre vaillamment. Plût à Jupiter, père des dieux, à Minerve, à Phébus, que tous les Argiens renfermassent en leur sein des cœurs tels que le vôtre : bientôt la ville du roi Priam s'écroulerait prise et dévastée par nos mains. »

Après avoir ainsi parlé, il les quitte et marche vers d'autres guerriers. Bientôt il aborde Nestor, harmonieux orateur des Pyliens, qui range ses compagnons et les exhorte à combattre. Autour de lui sont le grand Pélagon, Alastor, Chromios, le roi Hémon et Bias, pasteur des peuples. Il place au premier rang les chars et les cavaliers ; puis derrière, les nombreux et robustes piétons, rempart de la guerre ; entre ces deux lignes, il pousse les hommes sans valeur, afin que bon gré mal gré, par contrainte, ils prennent part à la bataille. D'abord le héros adresse ces recommandations aux cavaliers :

« Contenez vos coursiers, leur dit-il ; ne rompez point vos rangs pour vous jeter dans la mêlée ; n'allez point, trop confiants dans votre force et votre adresse à manier vos attelages, vous élancer seuls en avant pour attaquer les Troyens. Que personne ne recule, car vous seriez faciles à vaincre. Si, du haut de son siége, un guerrier aborde un autre char, qu'il étende sa javeline, c'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux à

faire. Ainsi nos ancêtres, l'esprit plein de prudence, renversaient les murailles et les cités. »

Telles sont les exhortations du vieillard depuis longtemps sachant bien la guerre. En le voyant, Atride se réjouit et il lui adresse ces paroles rapides :

« O vieillard, quel cœur ta poitrine renferme! Pourquoi de même tes genoux n'ont-ils pas conservé leur souplesse, ton corps sa vigueur? mais la vieillesse impitoyable t'accable. Plût aux dieux que tout autre guerrier eût ton âge, et que tu fusses au nombre des jeunes combattants !

— Atride, répond le héros de Gérénia, je voudrais encore être ce que j'étais jadis, lorsque je fis succomber le divin Éreuthalion; mais les dieux n'accordent point à la fois tous leurs dons aux mortels. Si alors j'étais dans ma florissante jeunesse, maintenant la vieillesse à son tour m'atteint; je me mêlerai cependant aux cavaliers, je les encouragerai par mes conseils, par mes discours, c'est la récompense des vieillards. Ceux qui sont nés après moi, et qui peuvent se fier en leur force, lanceront des javelines. »

Il dit: Atride, le cœur joyeux, poursuit sa course et trouve le fils de Pétéos, Ménesthée, cavalier habile, debout au milieu des Athéniens, troupe d'élite. Près de là se tient le prudent Ulysse, avec les lignes inébranlables des Céphalléniens. Le cri de guerre de l'armée ne leur est point parvenu; des deux parts tout s'ébranle, et ils sont encore immobiles quand l'une des phalanges grecques vient déjà de fondre sur les Troyens qui s'avancent, et d'engager le combat. En les voyant, Agamemnon, roi des guerriers, les réprimande et leur adresse ces paroles rapides :

« O fils de Pétéos, d'un roi élève de Jupiter; et toi, cœur artificieux, fécond en redoutables stratagèmes, pourquoi, tout tremblants, restez-vous à l'écart et attendez-vous toute l'armée, vous à qui il appartient de courir, de vous montrer au premier rang, de vous jeter au fort de l'ardente mêlée? N'est-ce point vous que j'invite les premiers lorsque nous apprêtons un repas pour les anciens du peuple? Il vous est agréable alors de manger au gré de vos désirs les chairs rôties et de boire à pleines coupes le vin délectable; il vous est agréable maintenant de rester spectateurs, quand même dix bataillons grecs feraient voler avant vous l'inflexible airain!

— Atride, répond Ulysse en lançant sur lui un regard courroucé, quelle parole s'échappe de tes lèvres? comment dis-tu



que nous nous tenons loin du combat? Aussitôt que nous, Achéens, nous aurons réveillé contre les Troyens le farouche Mars, si tu le désires et si tu t'en inquiètes, tu verras combattre aux premiers rangs le père chéri de Télémaque; tu tiens donc de vains discours. »

Le puissant Agamemnon, le voyant courroucé, lui sourit et se rétracte en disant:

« Fils de Laërte, je ne te réprimanderai pas outre mesure, et je ne t'ordonne rien. Je sais trop quel cœur sage et prudent renferme ta poitrine. Oui, tes sentiments sont les miens. Marche donc, et si j'ai dit un mot qui t'afflige, nous réparerons cela plus tard; fassent les dieux immortels qu'autant en emporte le vent[1]. »

A ces mots il les quitte, et marche vers d'autres guerriers. Bientôt il trouve le magnanime Diomède, debout, immobile sur son char; auprès de lui se tient Sthénélos, fils de Capanée. En voyant le fils de Tydée, Agamemnon le réprimande, et lui adresse ces paroles rapides :

« Hélas! fils de l'illustre Tydée, pourquoi trembles-tu? pourquoi regardes-tu comment tu pourrais sortir de la mêlée? il plaisait à ton père, non de craindre comme toi, mais de combattre l'ennemi longtemps avant ses compagnons. Ainsi parlent de lui ceux qui l'ont vu à l'œuvre, car je n'ai point pris part à ses guerres, et n'en ai rien vu; mais, dit-on, il surpassait les autres Argiens. Toutefois il vint en paix dans Mycènes, où il reçut l'hospitalité lorsque, avec le roi Polynice, semblable aux dieux, il réunissait les troupes qui assiégèrent les remparts sacrés de Thèbes. Les deux rois demandèrent un vaillant corps de secours; le peuple applaudit et voulut le donner, mais Jupiter l'en détourna en manifestant des signes défavorables. Ils s'éloignèrent donc, et déjà ils avaient franchi une part du chemin, quand arrivés aux bords verdoyants de l'Asope couvert de joncs, les Grecs chargèrent Tydée d'un message. Ton père partit et trouva de nombreux fils de Cadmus à table, dans le palais du vaillant Étéocle. Là, quoique étranger, quoique seul au milieu d'un peuple ennemi, l'intrépide Tydée ne ressent aucun trouble; il provoque les Thébains à des épreuves et, en toutes, il est facilement vainqueur, car Minerve est pour lui une sûre protectrice. Les cavaliers thébains, pleins de dépit, placent sur la route qu'il suit à son retour une embuscade de cinquante

1. Ce proverbe est reproduit p. 459.

jeunes guerriers, conduits par deux chefs : Méon, fils d'Émon, semblable aux immortels, et l'inébranlable Lycophonte, fils d'Autophone. Cependant Tydée leur fait subir un sort ignominieux; il les tue tous, et n'en laisse échapper qu'un seul qui revient en sa demeure. Obéissant aux signes des dieux, il renvoya seulement Méon. Tel était l'Étolien Tydée; mais il a laissé un fils qui est loin de l'égaler dans les combats, s'il le surpasse par l'éloquence. »

Il dit : le robuste Diomède garde le silence et reçoit avec respect la réprimande du vénérable roi. C'est le fils de l'illustre Capanée qui répond :

« Ne mens pas, Atride, quand tu sais bien la vérité. Nous nous glorifions d'avoir été plus vaillants que nos pères. Nous avons pris Thèbes aux sept portes, avec une armée plus faible que la leur; nous avons forcé de formidables remparts, confiants dans les signes des dieux et dans l'appui de Jupiter. Mais nos pères, à cause de leur perversité, y périrent. Cesse donc de les honorer autant que nous. »

Le vaillant Diomède lance à son compagnon un regard courroucé et s'écrie : « Ami, assieds-toi, et garde le silence, obéis à mes ordres! Ce n'est pas moi qui blâmerai Agamemnon, pasteur des peuples, d'exciter les Argiens à combattre. Quelle gloire, en effet, pour lui, si les Grecs, ayant exterminé les Troyens, prenaient la sainte Ilion! Mais aussi quel deuil, quelle affliction l'accableraient, si les Argiens venaient à succomber! Marchons donc, et souvenons-nous de notre impétueuse valeur. »

Il dit, et saute en armes de son char. Autour de la poitrine du héros impatient, l'airain rend un son terrible qui eût glacé d'épouvante le plus hardi guerrier.

Telles, sur le rivage retentissant, les grandes vagues se soulèvent amoncelées par le souffle impétueux de Zéphire; d'abord elles se poussent les unes les autres, en pleine mer; puis, en frémissant, elles se brisent contre terre ou autour des promontoires, et leur dos gonflé lance des flots d'écume : telles s'ébranlent et se succèdent sans relâche les phalanges des Grecs qui se portent au combat. Chaque héros fait entendre ses ordres; les soldats obéissent en silence. Cette grande armée semble sans voix, tous se taisent attentifs aux commandements des chefs. Ils marchent en ordre, et, sur leur poitrine, les armes d'airain rayonnent et projettent au loin leur éclat. Les Troyens, de leur côté, sont comme les nombreuses brebis qui, dans l'étable d'un homme opulent, pendant que l'on trait leur lait

éblouissant de blancheur, répondent aux cris des tendres agneaux par un bêlement continuel : ainsi parmi l'armée des Troyens s'élève une immense clameur, car ces guerriers sont venus de plusieurs contrées lointaines, et n'ont ni le même cri de guerre, ni le même langage, ni les mêmes accents. Mars excite les uns, et Minerve, aux yeux d'azur, les autres. Là sont aussi l'Effroi, la Terreur, et la Discorde, insatiable de fureurs, sœur et compagne de l'homicide Mars, qui, faible en naissant, bientôt s'élève, et, en imprimant ses pas sur la terre, cache enfin son front dans les cieux. C'est elle qui, courant parmi la foule, répand des deux parts une rage également funeste, et accroît les gémissements des guerriers.

Lorsque, fondant l'une sur l'autre, les deux armées arrivent en un même lieu, la fureur des guerriers cuirassés d'airain éclate; les javelines volent, les armures sont frappées, les boucliers arrondis s'entre-choquent, le fracas de la guerre retentit. On entend alors les plaintes des mourants, et les paroles superbes des vainqueurs; la terre ruisselle de sang. Tels deux torrents gonflés par les pluies de l'hiver débordent de leurs lits profonds, se précipitent des flancs des montagnes, et réunissent au fond de la vallée leurs eaux impétueuses; tandis que le pâtre, du sommet lointain d'une colline, écoute leurs mugissements : tels se ruent au sein de la mêlée le Tumulte et la Terreur.

Antiloque, le premier, immole un guerrier troyen, revêtu d'une armure, brave parmi les premiers combattants : c'est Échépolos, fils de Thalysias; il le frappe sur le cône de son casque à flottante crinière; la pointe d'airain brise le front, et pénètre dans la cervelle; les ténèbres enveloppent les yeux du héros; il tombe comme une tour dans la terrible mêlée; aussitôt le puissant Éléphénor, fils de Chalcodon, chef magnanime des Abantes, saisit ses pieds et l'entraîne hors de la portée des traits, car il brûle de le dépouiller de ses armes. Mais son effort est de courte durée; le magnanime Agénor s'aperçoit qu'en tirant le corps il découvre ses flancs, car il se penche et s'écarte de son bouclier; soudain, il le frappe de sa lance d'airain et ôte à ses membres leur force. La vie l'abandonne, et, sur lui, le combat s'allume plus ardent encore. Les Grecs et les Troyens, semblables à des loups furieux, se précipitent et s'attaquent homme à homme.

Alors Ajax frappe un fils d'Anthémion, Simoïsios, jeune garçon florissant, que sa mère, en descendant de l'Ida après avoir,

avec ses parents, visité leurs troupeaux, enfanta sur les bords du Simoïs; à cause de cela, on le nomma Simoïsios; or il ne rendit point à son père, à sa mère chéris, le prix de leurs soins, et son âge fut de courte durée, tranché par le javelot du magnanime fils de Télamon. Comme ils marchaient l'un sur l'autre, Ajax le prévint, lui perça la poitrine, et fit ressortir, au-dessus de l'épaule, sa pointe d'airain. Il tomba dans la poussière. Tel un peuplier droit, nourri dans le terrain humide d'un pré, étalant une cime touffue, lorsqu'un charron l'a coupé avec le fer brillant, pour en faire les jantes courbes d'un superbe char, reste étendu et se dessèche sur les rives du fleuve : tel Simoïsios gît terrassé par Ajax, rejeton de Jupiter. Cependant un fils de Priam, Antiphos, dont la cuirasse étincelle, lance sur le vainqueur, au travers de la foule, son javelot aigu. Mais le trait s'égare et va se plonger dans l'aine de Leucos, valeureux compagnon d'Ulysse qui cherche à entraîner le corps; il le laisse échapper et tombe à ses côtés. Ulysse voit sa mort, et en son âme il ressent un vif courroux. Il s'élance aux premiers rangs, resplendissant d'airain, s'approche de l'ennemi et brandit sa javeline brillante, en promenant de tous côtés ses regards. Les Troyens se sont écartés quand son trait part et ne vole pas en vain; il atteint Démocoon, bâtard de Priam, venu d'Abydos traîné par des chevaux rapides. Ulysse, furieux de la mort de son compagnon, lui porte un coup de pique à la tempe, et pousse jusqu'à l'autre côté sa pointe d'airain. Les ténèbres enveloppent les yeux du Troyen; il tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Les premiers combattants aussitôt reculent, et avec eux l'illustre Hector. Les Achéens font entendre un cri de joie, entraînent les cadavres et se portent en avant.

Mais Apollon qui, du haut de Pergame, les contemple, s'indigne, et, pour encourager les Troyens, s'écrie : « En avant, cavaliers d'Ilion! ne cédez point le champ de bataille aux Grecs. Ils n'ont point des corps de marbre ou de fer, pour repousser l'airain tranchant qui les frappe; et Achille, fils de Thétis à la belle chevelure, n'est point dans leurs rangs; près des vaisseaux il se ronge l'âme et nourrit sa colère. »

Ainsi, du haut de la ville, parle ce dieu redoutable. Cependant la fille de Jupiter, l'illustre Minerve, encourage les Argiens, parcourt les rangs, exhorte ceux qu'elle voit hésiter ou fléchir.

Alors Diorée, fils d'Amaryncée, tombe enchaîné par la Parque; une pierre l'atteint au pied droit, lancée par un chef des guer-

riers thraces, Piroos, fils d'Imbras, qui est venu d'Énos. Le caillou cruel brise les deux muscles et les os. Le Grec tombe à la renverse, hors d'haleine, et tendant ses deux bras vers ses compagnons. Piroos accourt avant eux, lui plonge sa pique dans le flanc, et répand ses entrailles sur le sable; les ténèbres couvrent ses yeux.

Thoas l'Étolien fond sur le vainqueur, lance son javelot, et le blesse à la poitrine au-dessus de la mamelle; la pointe d'airain s'arrête dans le poumon. Alors Thoas s'approche, ramène sa javeline; puis, tirant son épée, la plonge dans le ventre de Piroos et lui arrache la vie. Mais il ne peut enlever ses armes. Les Thraces ses compagnons, aux cheveux noués sur la tête, tendent leurs longues javelines, et, tout robuste qu'est le grand et illustre Thoas, le forcent de reculer en chancelant. Ainsi les deux guerriers restent étendus l'un près de l'autre sur la poussière : l'un chef des Thraces, l'autre des Épéens; autour d'eux de nombreux héros succombent.

Alors on n'aurait rien trouvé à reprendre à ce combat furieux, si au milieu de l'arène, conduit par Minerve, on eût pu le contempler, sans craindre les traits. Car ce jour-là, beaucoup de Grecs et de Troyens, frappant du front la poussière, jonchèrent pêle-mêle les sillons.

CHANT V.

Alors Minerve donne au fils de Tydée la force et l'audace, pour qu'il se signale parmi les Argiens, et qu'il remporte une grande gloire; elle fait jaillir de son casque et de son bouclier une flamme infatigable, semblable à l'astre d'automne qui brille de son plus vif éclat, au sortir des bains de l'Océan; tel est le feu qui sort de la tête et des épaules du héros, lorsque la déesse le pousse, entre les deux armées, au fort du tumulte.

Parmi les Troyens vivait l'irréprochable Darès, homme opulent, prêtre de Vulcain, et père de deux fils : Phégée et Idéos, exercés à tous les combats. Ces jeunes guerriers, emportés par un même char, sortent de la foule, et courent au-devant de Diomède qui combat à pied. Des deux parts les héros s'avancent et se rapprochent. Phégée, le premier, lance sa longue javeline; mais la pointe d'airain effleure, sans l'atteindre, l'épaule droite de Diomède : celui-ci, à son tour, fait voler l'airain et ne laisse point échapper un trait inutile; il perce la poitrine du Troyen, qui roule à terre. Idéos aussitôt se précipite, abandonne le char, et n'ose point se placer devant son frère mort. Lui-même n'eût pas évité la sombre Parque; mais Vulcain, qui le protége, le sauve en l'enveloppant d'une nuée, afin que le vieillard ne soit pas tout à fait accablé de douleur. Le fils du magnanime Tydée entraîne les coursiers, et ordonne à ses compagnons de les conduire près des vaisseaux. Les Troyens magnanimes, à la vue des fils de Darès, l'un en fuite, l'autre étendu près de son char, sont troublés en leur âme. Cependant Minerve serre la main de l'impétueux Mars et s'écrie :

« Mars, Mars, fléau des humains, dieu sanglant, destructeur des remparts, ne laisserons-nous point les Troyens et les Grecs vider leurs querelles? Quel que soit le parti à qui le puissant Jupiter accorde la gloire, tenons-nous à l'écart, évitons le courroux du père des dieux. »

A ces mots, la déesse conduit hors de la mêlée l'impétueux Mars, et le fait asseoir sur les collines qui bordent le Scamandre. Alors les Grecs font fléchir les Troyens; chaque héros tue, parmi les chefs, un guerrier. D'abord, le roi des hommes précipite de son char le grand Odios, chef des Halisones. Comme il se retourne, Atride le frappe, entre les deux épaules, de sa pique, qui traverse la poitrine. Il tombe avec fracas, et, sur lui, ses armes retentissent.

Idoménée ensuite immole Phaistos, fils du Méonien Boros, qui vint de la fertile Tarné, en lui perçant l'épaule droite avec sa longue javeline, à l'instant où il monte sur le char; il tombe, et les horribles ténèbres de la mort l'enveloppent. Aussitôt les serviteurs d'Idoménée le dépouillent de ses armes.

Ménélas, de sa javeline aiguë, fait mordre la poussière à Scamandrios, fils de Strophie, terreur des bêtes fauves que nourrissent les forêts des montagnes. Diane elle-même lui a enseigné l'art de les percer de ses traits; mais ni la déesse chasseresse, ni son adresse à atteindre de loin, ne peuvent le sauver: comme il se retourne pour fuir, Atride le frappe de sa pique entre les deux épaules, et la plonge à travers sa poitrine; le guerrier tombe le front en avant, et sur lui ses armes retentissent.

Mérion immole Phéréclos, fils du constructeur Harmon, entre tous chéri de Minerve, lui-même habile à faire sortir de ses mains toutes sortes de beaux ouvrages. C'est lui qui construisit les navires égaux de Pâris, origine de tout le mal; car ils ont causé le malheur d'Ilion et le sien; mais il ne connaissait point les arrêts des dieux. Mérion, en poursuivant Phéréclos, le saisit et le frappe à la cuisse droite; la pointe d'airain passe sous l'os et déchire la vessie; le guerrier, en gémissant, tombe à genoux, et la mort l'enveloppe de ses ombres.

Mégès arrache la vie à Pédée, fils d'Anténor. Quoique bâtard, la noble Théano, pleine de grâce pour son époux, l'éleva avec autant de soins que ses propres fils. L'illustre fils de Phylée, la pique à la main, saute sur lui, et le frappe derrière la tête. La pointe acérée passe entre ses dents et tranche sa langue; il tombe dans la poussière en mordant le froid airain.

Eurypyle attaque le divin Hypsénor, fils du magnanime Dolopion, prêtre de Scamandre et révéré du peuple à l'égal d'un dieu. L'illustre fils d'Évaimon le voit fuir, fond sur lui le glaive à la main, le frappe à l'épaule, et tranche le bras pesant qui tombe tout sanglant sur les sillons. La sombre mort couvre les yeux du héros, et la Parque inexorable le saisit.

Pendant que ceux-ci sont à l'œuvre, dans la mêlée terrible, tu ne pourrais reconnaître de quelle armée est Diomède, s'il combat parmi les Troyens ou parmi les Grecs. Car il se précipite dans la plaine, comme un fleuve dont le cours, gonflé par les eaux de l'hiver, emporte les ponts, et déborde au-dessus des digues solidement construites. Les clôtures des vergers florissants n'arrêtent pas son irruption soudaine, quand les grandes pluies de Jupiter tombent avec force, et il dévaste les nombreux et riants travaux des jeunes laboureurs. Ainsi le fils de Tydée disperse les épaisses lignes des Troyens qui, malgré leur nombre, n'osent point lui tenir tête.

Cependant l'illustre fils de Lycaon le voit courir dans la plaine, et rompre les phalanges. Soudain il tend contre lui son arc recourbé; la flèche amère vole; et comme Diomède s'élance, elle l'atteint à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse, et pénètre par devant; le sang ruisselle sur l'armure du héros, et le fils de Lycaon se glorifie d'une voix tonnante :

« En avant, Troyens magnanimes, intrépides cavaliers! Je viens de blesser le plus vaillant des Grecs, et je pense qu'il ne résistera pas longtemps à ce trait, s'il est vrai que, de la Lycie, Apollon m'ait encouragé à quitter ma demeure. »

Telles furent ses paroles superbes; mais la flèche aiguë n'avait pas dompté le héros argien; il recule, et, s'arrêtant devant son char, il dit au fils de Capanée :

« Hâte-toi, cher Sthénélos, descends, viens retirer de mon épaule un trait amer! »

A ces mots, Sthénélos saute à terre, court auprès de lui, et arrache de l'épaule la flèche aiguë. Aussitôt le sang jaillit sur les contours de la cuirasse; alors Diomède prononce ce vœu:

« Exauce ma prière, infatigable fille du dieu qui porte l'égide; si jamais, dans l'ardeur des combats, tu as veillé sur mon père et sur moi, sois maintenant bienveillante, ô Minerve! fais que je tue cet homme; qu'il vienne affronter mon javelot, lui qui me prévenant m'a frappé et s'en glorifie. Il ne pense pas que je puisse voir encore longtemps l'éclatante lumière du soleil! »

Telle est sa prière. Minerve l'entend; elle rend à ses membres toute leur agilité, et, s'arrêtant à ses côtés, elle lui adresse ces paroles rapides :

« N'hésite pas maintenant, Diomède, à combattre les Troyens. J'ai fait pénétrer dans ton sein la force inébranlable qui animait Tydée; je viens de dissiper le nuage qui était devant tes yeux, afin que tu reconnaisses aisément, soit un dieu, soit un homme.

Si l'un des immortels vient ici pour t'éprouver, ne lutte pas contre lui. Mais si la fille de Jupiter, si Vénus paraît dans la bataille, frappe-la de ta javeline d'airain. »

A ces mots, la déesse s'éloigne, et le fils de Tydée s'élance au premier rang; il était déjà plein d'ardeur, maintenant sa fureur est triplée. Tel un lion dans un pâturage où paissent de grasses brebis, lorsqu'il saute dans les parcs, s'il est effleuré d'un trait, reçoit de nouvelles forces de la main qui sans le vaincre l'a frappé; le berger, n'osant plus lui faire obstacle, se retire dans sa cabane. Cependant le troupeau abandonné s'enfuit, se blottit, se serre, et le lion, bien repu, bondit enfin hors de la bergerie : tel le robuste Diomède se jette au milieu des Troyens.

D'abord il tue Astynoos et Hypéron, pasteur des peuples : l'un reçoit au-dessus de la mamelle la pointe du javelot; l'autre a la clavicule brisée par le tranchant du glaive, son cou est séparé de l'épaule et du dos. Il les abandonne étendus dans la poussière pour fondre sur Abas et Polyide, nés du vénérable Eurydamas, interprète des songes que le vieillard, en permettant à ses fils de partir, n'a point consultés. Le robuste Diomède les immole, et court attaquer Xanthe et Thoon, enfants chéris de Phénops que consume la triste vieillesse, et qui n'a plus engendré d'autres fils pour gouverner après lui ses riches domaines. Diomède leur arrache l'âme, et ne laisse à leur père que le deuil et les amers soucis, car il ne les recevra point vivants au retour de la guerre, et des parents se partageront son héritage.

Enfin, le héros saisit deux fils de Priam, emportés par un même char, Échémon et Chromios. Comme un lion, se ruant sur un grand troupeau, brise le cou d'une génisse ou d'un taureau paissant dans la forêt, ainsi le fils de Tydée les culbute du haut du siége, les dépouille de leurs armes, et ordonne à ses compagnons de conduire vers la flotte les deux coursiers.

A ce moment, Énée, qui le voit détruire les lignes des Troyens, s'élance au travers de la mêlée et du sifflement des traits; il cherche où peut être le divin Pandaros. Il trouve enfin l'irréprochable et vaillant fils de Lycaon, et l'aborde en s'écriant :

« Pandaros, où sont ton arc et tes flèches rapides? oublies-tu ta gloire? est-il parmi nous un guerrier qui te la dispute? et, dans la Lycie, le plus habile des archers peut-il se comparer à toi? Crois-moi donc, lève les mains vers Jupiter; puis, fais

voler un trait sur ce héros que je ne puis reconnaître. Vois comme il triomphe; il a déjà fait bien du mal aux Troyens, et détendu les genoux d'un grand nombre de braves combattants. Peut-être est-ce un dieu à qui nous négligeons de faire des sacrifices, et dont le courroux éclate. Certes, la colère des divinités est terrible.

— Énée, répond l'illustre fils de Lycaon, sage conseiller des Troyens, il me semble reconnaître le fils de Tydée; c'est bien là son écu, son casque allongé, ce sont ses coursiers rapides. Mais puis-je assurer que ce n'est point un dieu? si c'est le héros que je pense, le fils de Tydée, il ne promène pas ainsi sa furie, sans avoir à ses côtés l'un des immortels. Oui, sans doute, une divinité enveloppée d'un nuage l'accompagne, et détourne les traits près de l'atteindre. Déjà mon arc lui a lancé une flèche amère, et l'a blessé à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse; je croyais l'avoir précipité chez Pluton, et cependant le voilà plein de vie; un dieu nous poursuit donc de sa colère. Je n'ai point ici de chevaux ni de char. Il y a, dans les palais de Lycaon, onze beaux chars tous neufs, récemment faits; de vastes voiles les entourent, et deux chevaux, accouplés près de chacun de ces chars, paissent l'épeautre et l'orge mondée. A mon départ, le vénérable Lycaon me fit entendre de sages conseils; il m'ordonna de paraître au premier rang, dans les combats terribles, traîné par un char et des coursiers. Cet avis était peut-être de beaucoup le meilleur; mais le désir d'épargner mes chevaux, la crainte de les voir manquer de nourriture dans une ville assiégée, accoutumés comme ils le sont à se repaître abondamment, m'empêchèrent de le suivre. Je les laissai donc, et je vins à pied aux champs troyens, confiant dans mon arc qui, cependant, ne devait pas m'honorer. Déjà je l'ai dirigé sur deux des plus vaillants Grecs : sur Atride et Diomède; le sang a coulé de leurs blessures, mais je n'ai fait qu'exciter leur ardeur. Oui, c'est par un mauvais destin que j'ai retiré l'arc de la cheville où il était suspendu, le jour où, dans la riante Ilion, je vins commander les Troyens pour être agréable au divin Hector. Si jamais je retourne à Zélie, si de mes yeux je revois ma patrie, ma femme et les toits superbes de ma demeure : que soudain un ennemi fasse rouler ma tête, si je ne brise, si je ne jette dans la flamme du foyer cet arc étincelant, inutile compagnon dans les batailles. »

Énée, chef des Troyens, répond à son tour : « Ne tiens pas de tels discours; il n'en ira pas autrement, à moins que, marchant

avec mes chevaux et mon char, nous ne courions à la rencontre de ce guerrier pour tenter le sort des armes. Viens donc, monte à mes côtés; tu sauras quelle est la race des coursiers de Tros, aussi prompts, dans la plaine, à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper. Ces coursiers nous feront rentrer sains et saufs dans nos remparts, si Jupiter accorde la gloire au fils de Tydée. Viens, saisis les rênes et le fouet, et je me préparerai à combattre, ou charge-toi de recevoir le choc et je prendrai soin du char.

— Énée, répond l'illustre fils de Lycaon, tiens les rênes et guide tes coursiers; ils entraîneront plus facilement le char, conduits par une main accoutumée. Si nous sommes contraints de fuir, peut-être n'entendant plus ta voix se jetteraient-ils au hasard dans la foule, et frappés d'épouvante refuseraient-ils de nous éloigner du combat. Alors le fils de Tydée fondrait sur nous, nous immolerait et s'emparerait de l'attelage. Place-toi donc sur le char, et prends les rênes pendant que je soutiendrai son attaque, armé de l'airain aigu. »

A ces mots, ils montent tous deux sur le char, et, pleins d'ardeur, ils poussent les chevaux sur le fils de Tydée. Sthénélos les aperçoit et adresse à Diomède ces paroles rapides :

« Fils de Tydée, ami le plus cher à mon âme, je vois deux redoutables guerriers brûlant de lutter contre toi. Tous les deux sont doués d'une force redoutable : l'un est l'habile archer Pandaros qui se glorifie d'être fils de Lycaon; l'autre est Énée, fils d'Anchise et de Vénus. Viens donc, faisons reculer le char; ne te précipite pas ainsi parmi les premiers combattants, si tu ne veux perdre la vie. »

Diomède lance à son compagnon un regard indigné et s'écrie : « Ne me parle point de fuir, je ne pense pas que tu puisses me persuader; mes ancêtres ne m'ont appris ni à reculer, ni à craindre, et ma valeur est toujours inébranlable; je ne veux pas même monter sur le char, et je cours à pied au-devant d'eux. Minerve me défend de trembler, et leurs chevaux ne les sauveront pas l'un et l'autre, si toutefois l'un des deux nous échappe. Mais, je te le prescris, fais tomber mes paroles en ton âme : si la sage déesse m'accorde la gloire de les immoler, tends tes rênes, fixe-les au haut du char, arrête mes chevaux fougueux, fonds sur ceux d'Énée, et, des rangs troyens, pousse-les jusqu'à la foule des Grecs. Ils sont de cette race que jadis Jupiter donna au roi Tros en échange de son fils Ganymède; les plus légers de tous ceux qui respirent sous le soleil et l'aurore. Anchise,

roi des hommes, pour en dérober des rejetons, leur fit conduire ses cavales à l'insu de Laomédon, fils de Tros, et il eut six poulains, nés dans ses palais ; il en retient quatre qu'il nourrit à la crèche ; et ces deux que tu vois, arbitres de la fuite, il en fit présent à Énée. Ah! s'il nous est donné de les ravir, nous aurons une grande gloire. »

Durant cet entretien, les deux Troyens poussent leurs chevaux fougueux, et déjà ils sont près de Diomède; alors l'illustre fils de Lycaon, le premier, s'écrie :

« Vaillant fils du noble Tydée, héros au cœur intrépide, puisque ma flèche amère ne t'a point dompté, je vais maintenant essayer ma javeline ; puissé-je frapper juste. »

A ces mots, il brandit sa longue javeline, elle vole et atteint le bouclier de Diomède. La pointe d'airain le traverse, et pénètre jusqu'à la cuirasse ; alors l'illustre fils de Lycaon s'écrie d'une voix tonnante :

« Tu as dans le flanc une blessure, et je ne pense pas que tu respires longtemps encore ; tu m'as donc donné une grande gloire. »

Le robuste Diomède lui répond sans s'émouvoir : « Loin de m'atteindre, ton trait s'est égaré ; n'espérez pas de repos avant que l'un de vous tombe, et rassasie de son sang Mars, combattant infatigable. »

En disant ces mots, il lance son dard; Minerve elle-même pousse le trait au-dessus des narines de Pandaros, près des yeux. La pointe d'airain traverse les dents, tranche l'extrémité de la langue et ressort au-dessous du menton. Le héros tombe du char, et sur lui retentissent ses armes variées et brillantes ; ses forces, sa vie s'évanouissent, et les chevaux frissonnent d'effroi.

Alors Énée, couvert de son écu, s'élance, la javeline à la main, de peur que les Argiens n'entraînent le cadavre. Autour du héros il marche semblable à un lion, confiant dans ses forces; il étend sur lui sa javeline, son bouclier; et, brûlant d'immoler le guerrier qui viendrait le combattre, il jette des cris horribles. Mais le fils de Tydée prend dans sa forte main une pierre d'un poids énorme, telle que deux hommes de ceux qui maintenant respirent ne pourraient la porter; seul il la soulève et l'agite sans effort. De cette lourde pierre il frappe Énée à la cuisse, au lieu qu'on appelle le cotyle, où elle tourne sur la hanche. Le cotyle est froissé, les deux muscles qui le recouvrent sont rompus la peau est déchirée. Le héros tombe

à genoux, en pressant de sa forte main la terre ; une nuit sombre enveloppe ses yeux.

Alors sans doute le roi des hommes, Énée, aurait péri, s'il n'eût été promptement aperçu de Vénus sa mère, qui jadis l'eut d'Anchise, comme celui-ci paissait des taureaux. La déesse jette ses bras blancs autour de son fils bien-aimé, et le cache dans les plis de son riche manteau, rempart contre les traits, de peur que l'un des Grecs audacieux ne lui plonge dans la poitrine une lance d'airain, et ne lui arrache la vie; elle se hâte de l'entraîner loin du champ de bataille.

Cependant le fils de Capanée n'oublie point les ordres de Diomède; il retient ses coursiers hors du tumulte en fixant au haut du char ses rênes tendues; puis il fond sur ceux d'Énée, et, des rangs troyens, il les pousse jusqu'à la foule des Grecs; enfin il les donne à conduire vers la flotte, à Déipyle son compagnon chéri, celui de ses égaux en âge qu'il honore le plus, car tous deux ont les mêmes pensées; Sthénélos remonte sur le char, prend les rênes brillantes, et, plein d'ardeur, pousse ses vigoureux coursiers à la suite de Diomède. Ce héros, armé de l'airain cruel, s'élance sur Cypris ; il a reconnu que ce n'est point une déesse valeureuse, une de ces divinités qui, comme Minerve ou Bellone destructrice des cités, sont les arbitres des batailles; il la poursuit donc, et, comme elle rentre dans l'épaisse foule, il l'atteint. Alors le fils du magnanime Tydée étend sa javeline, fait un bond et blesse, avec l'airain aigu, la main délicate de la déesse; l'épiderme est déchiré au travers du manteau divin dont les Grâces elles-mêmes ont formé le tissu; sur la paume de la main coule le sang incorruptible de la déesse, liqueur subtile que laissent échapper les dieux bienheureux: car le froment ne fait point leur nourriture; ils ne boivent point le vin généreux; aussi n'ont-ils pas notre sang épais, et les appelle-t-on immortels. Vénus, en jetant de grands cris, laisse retomber son fils. Apollon le prend dans ses bras, le couvre d'une nuée sombre, et l'entraîne, de peur que l'un des Grecs audacieux ne plonge dans sa poitrine une lance d'airain, et ne lui arrache la vie. Diomède, d'une voix terrible, crie à la déesse :

« Fille de Jupiter, abandonne la guerre et le carnage. N'est-ce point assez de fasciner de faibles femmes? si jamais tu reviens parmi les guerriers, je pense que les combats, que leur nom seul, te feront désormais frémir. »

Il dit : Vénus éperdue s'éloigne accablée de souffrances. Iris,

aux pieds rapides comme le vent, la prend et la conduit hors de la mêlée. Sa peau tendre est couverte de taches bleuâtres; enfin elle trouve le fougueux Mars qui se repose à la gauche des Troyens, tandis qu'un brouillard épais renferme sa lance et ses rapides coursiers. Vénus tombe à genoux, et conjure ardemment le dieu de lui donner ses chevaux aux brides d'or.

« O frère chéri! prends pitié de ta sœur; donne-moi tes coursiers pour que je gagne l'Olympe, séjour des immortels. Je souffre cruellement de la blessure que m'a faite un guerrier mortel, le fils de Tydée qui maintenant combattrait même notre père Jupiter. »

Elle dit : Mars lui donne son char; elle s'y place, le cœur contristé; auprès d'elle Iris monte, prend dans ses mains les rênes, et excite les coursiers qui volent avec ardeur. Bientôt elles atteignent l'Olympe escarpé, séjour des immortels. Iris, aux pieds rapides comme le vent, arrête les chevaux, les détache du char, leur présente l'ambroisie. Cependant la divine Vénus tombe aux genoux de Dionée sa mère, qui serre dans ses bras son enfant chérie, la caresse de la main et lui dit :

« Quel dieu téméraire, ô chère enfant, a osé te maltraiter comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action? »

Vénus, aux doux sourires, lui répond en ces termes : « Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée parce que j'emportais hors du tumulte mon fils Énée, qui, de tous les humains, m'est le plus cher. La terrible bataille ne se livre pas seulement entre les Grecs et les Troyens; mais les fils de Danaüs maintenant combattent même les immortels.

— Ma fille, répond Dionée, noble entre toutes les déesses, patiente, supporte tout quoique contristée, car plusieurs habitants de l'Olympe ont souffert de la part des humains, en se nuisant les uns aux autres. Mars souffrit quand Otos et le robuste Éphialte, fils d'Aloé, l'enlacèrent dans des liens que rien ne pouvait rompre. Pendant treize mois il resta enchaîné au fond d'un cachot d'airain. Peut-être alors aurait péri l'insatiable dieu de la guerre, si la marâtre des deux héros, la belle Éribée, n'eût envoyé Mercure, qui le délivra clandestinement, ayant à peine un souffle de vie, tant les durs liens l'avaient dompté. Junon souffrit quand le fils d'Amphitryon lui plongea dans le sein une flèche à triple pointe; aussitôt elle fut en proie à d'intolérables douleurs. Pluton, grand parmi les divinités, souffrit quand le même homme lui lança, à la porte des

morts, une flèche rapide, et lui causa d'amères tortures. Alors, le cœur gémissant, il vint au palais de Jupiter, la flèche encore plongée dans sa forte épaule, et affligé en son âme. Pæon le guérit en lui appliquant ses baumes salutaires, car la mort n'avait point de prise sur un dieu. Telle fut l'audace de l'impétueux Hercule qui ne respectait rien, et dont les traits blessaient les immortels habitants de l'Olympe. Minerve maintenant a suscité contre toi cet autre héros. L'insensé! il n'a point présent à l'esprit que celui qui combat les dieux ne vit pas longtemps; ses enfants, après son retour, ne lui donnent pas, en se jouant sur ses genoux, le nom de père. Que le fils de Tydée réfléchisse; si robuste qu'il soit, qu'il craigne de tomber sous un bras plus redoutable que le tien; qu'il tremble que bientôt la chaste fille d'Adraste, Égialée, son excellente épouse, ne sorte de son sommeil, et n'éveille ses femmes pour exhaler ses regrets sur son légitime époux, le plus vaillant des Achéens. »

Elle dit, et de ses deux mains elle étanche le sang. Déjà la plaie se ferme; les douleurs aiguës sont calmées. Cependant Junon et Minerve, qui contemplent les deux déesses, tentent d'irriter le fils de Saturne par leurs paroles mordantes. Minerve, la première, s'écrie :

« Jupiter, ô mon père! ce que je vais dire va-t-il exciter ton courroux? Sans doute Vénus, en poussant quelque Argienne à suivre les Troyens qu'elle chérit tendrement, en caressant quelque Grecque aux longs voiles, a déchiré sa main délicate avec une agrafe d'or. »

Elle dit : le père des dieux et des hommes se prend à sourire; et, appelant la blonde Vénus, il lui dit : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés ; laisse-les au fougueux Mars, à Minerve; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres de l'hyménée. »

Tel est leur entretien. Cependant l'intrépide Diomède poursuit toujours Énée. Il n'ignore point que Phébus étend les mains sur lui; mais il ne respecte plus même un grand dieu; il brûle de tuer Énée et de ravir ses nobles armes; trois fois il se précipite prêt à l'immoler; trois fois Apollon repousse son bouclier étincelant. Mais lorsque, semblable à une divinité, il veut s'élancer une quatrième fois, le dieu qui lance au loin les traits, d'une voix terrible lui adresse ces menaces :

« Prends garde, fils de Tydée, éloigne-toi, crains de t'égaler aux dieux. La race des humains qui parcourt la terre ne ressemble en rien à la race des dieux immortels. »

Il dit : et le fils de Tydée recule, mais très-peu, pour éviter le courroux du dieu aux traits infaillibles. Apollon alors dépose Énée loin de la foule, dans la sainte Pergame, où son temple s'élève. Là, dans le vaste sanctuaire, Latone et Diane, fière de ses traits, prennent soin du héros et lui rendent tout son éclat. Cependant Apollon forme un fantôme semblable au fils d'Anchise par la figure et les armes. Autour de cette image, les Troyens et les nobles Grecs déchirent avec fureur les boucliers couverts de peaux de bœufs et les écus légers qui protégent leur poitrine. Enfin, Apollon s'adresse au dieu de la guerre : « Mars Mars, fléau des humains, dieu sanglant, destructeur des remparts, ne voudrais-tu pas te jeter dans la mêlée pour éloigner ce guerrier terrible, qui maintenant combattrait Jupiter? Déjà il a porté de près un coup à la main de Cypris, et tout à l'heure, ardent comme une divinité, il s'est élancé sur moi. »

Il dit et s'assied sur les sommets de Pergame, tandis que Mars se jette dans les lignes troyennes, afin de les exciter. Il emprunte la figure du fougueux Acamas, chef des Thraces, et s'adressant aux fils de Priam :

« Jusqu'à quand, leur dit-il, laisserez-vous les Grecs moissonner l'armée ; attendez-vous qu'ils combattent autour des portes? Un guerrier que nous honorions autant que le divin Hector est étendu dans la plaine. C'est Énée, fils du magnanime Anchise ; allons, sauvons du tumulte notre vaillant compagnon. »

Ces mots raniment toutes les forces, enflamment tous les courages ; alors Sarpédon adresse au noble Hector ces vifs reproches :

« Hector, qu'as-tu fait de ton ancienne vaillance? tu promettais de défendre la ville, sans troupes, sans alliés, seul avec tes frères et les gendres de Priam ; et moi je ne puis remarquer ni même apercevoir aucun d'eux ; ils tremblent comme, devant un lion, les chiens du berger ; et c'est nous qui soutenons le combat, nous qui ne sommes ici qu'auxiliaires et qui venons de loin. Car la Lycie, arrosée par le tourbillonnant Xanthe, est une contrée lointaine ; j'y ai laissé mon épouse chérie, mon enfant au berceau, et mes nombreux trésors, que convoite le pauvre. Je ne laisse pas toutefois d'exciter les Lyciens, et suis toujours prêt à combattre les guerriers, quoique je n'aie rien ici que les Grecs puissent me ravir et emporter. Hector! tu t'arrêtes ; tu n'exhortes pas même les autres Troyens à résister aux ennemis, à défendre leurs épouses. Prends garde qu'enveloppés comme dans un vaste filet de lin, vous ne deveniez la proie des

fils de Danaüs. Car ils ne tarderont pas à détruire votre belle cité. Il faut donc que tu songes nuit et jour à supplier les chefs des auxiliaires de tenir bon sans relâche, et d'oublier leurs graves sujets de plainte. »

Ainsi parle Sarpédon et son discours a mordu l'âme d'Hector. Le héros soudain saute en armes de son char, agite ses javelots, parcourt toute l'armée, excite les combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Grecs. Ceux-ci se serrent pour braver le choc. Personne ne songe à fuir. Tel, lorsque dans une aire sacrée, sous l'effort des vanneurs, la blonde Cérès, aidée par le souffle de la brise, sépare la paille du grain pesant, le monceau de paille est revêtu d'une poudre légère : ainsi les Grecs sont couverts d'une poussière blanchâtre que, dans leurs rangs, soulève jusqu'au ciel d'airain le trépignement des coursiers, maintenant que les deux armées de nouveau s'entremêlent et que les écuyers ont fait retourner leurs chars. Les combattants dirigent droit devant eux la force de leurs mains ; l'impétueux Mars couvre d'un nuage le champ de bataille qu'il parcourt pour seconder les Troyens ; il porte ses pas de toutes parts, docile aux prières que lui a faites Phébus, aussitôt qu'il a vu s'éloigner Minerve, protectrice des Argiens.

Apollon, alors, fait sortir Énée du sanctuaire et lui inspire une force nouvelle ; il paraît parmi ses compagnons, qui se réjouissent en le voyant sans blessure, plein de vie et brûlant d'ardeur. Toutefois ils ne l'interrogent pas ; les travaux que leur ont imposés Phébus, Mars, fléau des humains, et la Discorde insatiable de fureurs, ne leur en laissent pas le temps.

Cependant les deux Ajax, Ulysse, Diomède exhortent au combat les Grecs qui déjà, en leur âme, méprisent l'effort et les cris des Troyens. L'armée entière s'arrête avec fermeté ; telle, sous un ciel serein, la nue que le fils de Saturne a fixée sur le sommet d'une haute montagne, y reste immobile, tandis que sommeille la force de Borée et des autres vents impétueux dont le souffle dissipe les sombres nuages : ainsi les fils de Danaüs attendent intrépidement leurs ennemis, sans songer à fuir. Atride parcourt les rangs et prodigue ses ordres :

« Amis, soyez hommes, gardez un cœur imperturbable, que l'honneur vous soutienne dans cette violente mêlée ! La mort épargne plus qu'elle ne moissonne les guerriers qui craignent la honte ; et, pour les fuyards, il n'y a ni force ni gloire. »

En disant ces mots, le roi lance sa javeline et atteint un

chef valeureux, compagnon du grand Énée, Déicoon, fils de Pergase, que les Troyens honoraient autant que les fils de Priam, à cause de son ardeur à combattre au premier rang. Le puissant Agamemnon frappe son bouclier qui ne détourne point le trait; la pointe d'airain le traverse, déchire le baudrier et pénètre dans les flancs du héros. Il tombe avec fracas, et, sur lui, ses armes retentissent.

Alors Énée terrasse deux guerriers des plus vaillants parmi les Grecs, Créthon et Orsiloque, fils de Dioclès. Leur père habitait la superbe Phères; homme opulent, issu du fleuve Alphée qui coule largement sur la terre des Pyliens. Le fleuve donna le jour à Orsiloque, roi de peuples nombreux. Ce héros fut le père du magnanime Dioclès, et de Dioclès naquirent deux fils jumeaux, Créthon et Orsiloque, exercés à tous les combats. Tous deux, à peine sortis de l'enfance, montèrent sur de noirs vaisseaux et suivirent aux champs d'Ilion les autres Argiens, afin de venger l'honneur des fils d'Atrée. Mais la mort les y enveloppa de ses voiles! Comme deux lionceaux nourris par leur mère, au sommet des montagnes, dans les profondes retraites d'une forêt, dévastent les étables, ravissent les bœufs et les grasses brebis, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent sous les mains des pâtres qui les percent de l'airain aigu : ainsi, domptés par le bras du fils d'Anchise, les jeunes Grecs tombent, semblables à deux pins élancés.

Leur chute émeut de pitié le vaillant Ménélas qui s'élance au premier rang, resplendissant d'airain, en brandissant sa javaline. Mars excite son courage, pensant l'attirer et le faire périr sous les coups d'Énée. Antiloque, fils du magnanime Nestor, l'aperçoit et s'élance au premier rang; car il tremble que le pasteur des peuples ne succombe et n'entraîne avec lui le fruit de leurs travaux. Les deux rivaux déjà étendent les bras et croisent leurs javelines aiguës, brûlant de s'atteindre, lorsque Antiloque se place auprès d'Atride. Alors Énée, si vaillant qu'il soit, s'éloigne dès qu'il voit deux hommes réunis pour l'attendre. Ceux-ci entraînent les cadavres dans les rangs argiens, jettent les deux infortunés entre les mains de leurs compagnons, et retournent parmi les premiers combattants. Là ils immolent Pylémène, l'égal de Mars, chef des superbes Paphlagoniens, armés de boucliers. Atride, comme il s'arrête, lui brise la clavicule d'un coup de javeline, pendant qu'Antiloque, d'une énorme pierre, frappe au cou son écuyer Mydon, vaillant fils d'Atymnias, qui cherche à détourner ses chevaux. Les rênes, brillantes

d'ivoire, échappent de ses mains, et traînent dans la poussière; aussitôt Antiloque s'élance le glaive à la main et lui perce la tempe. Il tombe expirant; sa tête et son corps s'enfoncent dans le sable, qui, à cet endroit, est profond. Enfin ses coursiers, en trépignant, le font rouler sous leurs pieds; Antiloque les excite et pousse le char dans les rangs argiens.

Hector, à travers les lignes, aperçoit les vainqueurs; il s'élance sur eux à grands cris; une épaisse phalange de Troyens se précipite sur ses pas. Mars et l'auguste Bellone marchent à leur tête; la déesse entraîne dans la mêlée le terrible Tumulte; Mars agite entre ses mains une immense javeline, et se montre tantôt devant Hector, tantôt sur les traces du héros. Le vaillant Diomède reconnaît le dieu et frémit. Tel un voyageur égaré, qu'arrête au terme d'une immense plaine le cours impétueux d'un torrent qui coule vers la mer, épouvanté du fracas des flots écumeux, rebrousse chemin à pas précipités : ainsi le fils de Tydée recule et s'écrie :

« Amis, nous admirons le noble Hector, comme combattant habile à lancer le javelot; mais il a toujours auprès de lui l'un des dieux qui le préserve du mal. Maintenant Mars l'accompagne, semblable à un guerrier mortel. Ne laissez pas de faire face aux Troyens; toutefois cédons, et ne résistons pas aux dieux. »

Il dit: et cependant les Troyens approchent. Alors Hector immole deux combattants expérimentés qu'emporte un même char : Anchiale et Ménesthe.

Leur chute émeut de pitié le grand fils de Télamon. Il se porte en avant, s'arrête, fait voler sa javeline étincelante, et frappe Amphios, fils de Sélage, qui dans Apèse possédait de nombreux trésors et un immense bétail. Mais la destinée l'amena au secours d'Ilion; l'airain déchire son baudrier, et le long javelot pénètre dans ses flancs; il tombe avec fracas. L'illustre Ajax soudain s'élance pour enlever ses armes; aussitôt une grêle de dards aigus et brillants vole sur lui, et la plupart atteignent son bouclier. Cependant il appuie le pied sur le cadavre et ramène sa javeline, mais il ne peut ravir la belle armure, car les traits l'accablent. Il craint aussi d'être enveloppé par les phalanges serrées des braves Troyens; ceux-ci nombreux et forts tendent leurs javelines, et, tout robuste qu'est le grand et illustre fils de Télamon, ils le forcent de reculer. Tandis qu'ils sont à l'œuvre dans la mêlée terrible, la Parque inexorable amène devant le divin Sarpédon Tlépolème, grand

et vaillant Héraclide. Le fils et le petit-fils de Jupiter marchent l'un sur l'autre; bientôt ils se sont rapprochés; Tlépolème, le premier, s'écrie :

« Sarpédon, chef de Lyciens, quelle nécessité, guerrier inhabile, t'amène dans les batailles pour trembler? Ceux qui te disent né du dieu qui porte l'égide sont des imposteurs; car tu es bien inférieur aux hommes d'autrefois qui naquirent de Jupiter, et qui furent comme fut, dit-on, l'un d'eux : Hercule, mon inébranlable père, au cœur de lion; il vint ici jadis, à cause des coursiers de Laomédon, fils de Tros; avec six navires et une poignée de combattants, il renversa la grande Ilion, et fit de ses rues un désert. Mais toi, ton cœur est lâche, tes soldats périssent, et, fusses-tu plus vaillant, je pense que tu n'aurais encore amené de la Lycie aux Troyens qu'un secours inutile; car, dompté par mes mains, tu vas franchir les portes de Pluton. »

Sarpédon, chef des Lyciens, lui répond : « Tlépolème, ce héros détruisit en effet la sainte Troie à cause de la perversité de l'illustre Laomédon, qui reconnut ses bienfaits par des paroles outrageantes, et lui refusa les coursiers qui l'avaient attiré de si loin. Mais toi, je te le prédis, je vais te livrer à la mort et à la Parque noire. Dompté par ma javeline, tu donneras à moi la gloire, à l'agile Pluton ton âme. »

Pendant que Sarpédon parle, Tlépolème lève sa javeline de frêne, et les deux grands traits volent en même temps. Le fils d'Hercule tombe, la gorge traversée par l'airain fatal; la nuit sombre enveloppe ses yeux. Cependant sa longue javeline blesse à la cuisse le roi des Lyciens; la pointe impétueuse traverse les chairs et pénètre jusqu'à l'os; mais son père encore une fois le préserve de la mort.

Les nobles compagnons du divin Sarpédon l'emportent du champ de bataille, et tandis qu'ils l'entraînent, le trait lui cause de cruelles douleurs; nul parmi eux, en le faisant monter à la hâte sur son char, n'a songé à l'extraire de la blessure, tant était grande leur anxiété en lui donnant leurs soins.

Les Grecs de l'autre côté tirent Tlépolème hors de la mêlée. A cette vue, l'âme forte d'Ulysse est émue de colère; il agite en son esprit et en son cœur si d'abord il poursuivra le fils du retentissant Jupiter, ou s'il ravira la vie à de nombreux Lyciens. Mais la destinée ne veut pas que le généreux fils de Jupiter périsse sous l'airain aigu du magnanime Ulysse. Minerve tourne

donc son courroux contre la foule. Alors il moissonne Coranos, Alastor, Chromios, Alcandre, Halios, Noémon, Prytanis; et sans doute le divin Ulysse aurait fait encore des victimes, si Hector n'eût bientôt aperçu le carnage. Aussitôt, étincelant d'airain, le fils de Priam s'élance au premier rang, portant aux Grecs l'épouvante. Son approche réjouit le divin Sarpédon, qui lui adresse ces paroles lamentables :

« Fils de Priam, ne permets pas que je devienne la proie des Achéens; viens à mon secours; qu'au moins la vie m'abandonne dans vos murs. Car, je n'espère plus, par mon retour au sein de mon palais, dans ma douce patrie, combler de joie mon tendre enfant, mon épouse bien-aimée. »

Il dit : Hector, sans lui répondre, se précipite, brûlant de repousser les Grecs et d'immoler de nombreux héros. Cependant les nobles compagnons du roi lycien le déposent à l'ombre du superbe hêtre de Jupiter. Là le généreux Pélagon, qui était pour lui un compagnon bien-aimé, arrache de la plaie la lance de frêne. Alors son âme l'abandonne; un nuage se répand sur ses yeux. Mais bientôt il reprend ses esprits, et le souffle de Borée ranime son cœur défaillant.

Les Grecs, pressés par Hector et par le dieu de la guerre, ne se retournent point du côté de la flotte; ils ne se portent pas non plus en avant, mais ils reculent pas à pas, car ils n'ignorent point que Mars est dans les rangs ennemis. Quel guerrier tombe le premier sous les coups du fils de Priam et de l'inflexible dieu? Quel guerrier immolent-ils le dernier? Teuthras, semblable aux immortels; puis Oreste, habile à exciter les coursiers; Tréchos, l'un des Étoliens; OEnome; Hélénos, fils d'OEnops, et Oresbe au casque étincelant. Ce héros habitait Hyla, appliqué à faire valoir ses vastes domaines, qu'entourait le lac Céphise, près du riche peuple des Béotiens.

La ruine des Grecs, dans cette mêlée terrible, n'échappe pas aux regards de Junon; soudain elle adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Hélas! infatigable fille de Jupiter, nous aurons sans doute vainement promis à Ménélas qu'il ne retournerait pas dans sa patrie avant d'avoir renversé la superbe Ilion, si nous ne réprimons la fureur du farouche Mars. Mais suis-moi, et songeons à notre impétueuse valeur. »

Elle dit, et persuade la déesse aux yeux d'azur. Junon elle-même, auguste fille de Saturne, harnache les coursiers aux brides d'or, pendant que Hébé se hâte d'adapter aux deux ex-

trémités de l'essieu de fer les roues à huit rayons d'airain; les jantes sont d'or incorruptible, mais les bandes sont d'airain merveilleusement ajusté : travail admirable à voir. Les moyeux sont d'argent et le siége pose sur des courroies d'or et d'argent. Le devant du char forme un double pourtour d'où sort le timon d'argent. A son extrémité, la jeune déesse assujettit le magnifique joug d'or et les belles attaches d'or. Junon, avide de discorde et de guerre, amène sous le joug ses coursiers fougueux.

Cependant Minerve laisse tomber, sur le sol du palais paternel, le voile magnifiquement orné qu'elle-même a tissu de ses mains; puis elle revêt la cuirasse du dieu qui excite les nuées, et s'arme pour la guerre déplorable. Autour de ses épaules elle jette l'égide à franges, arme terrible que la crainte couronne de toutes parts. On y voit la Discorde, la Force et le Tumulte sanglant; on y voit encore la tête de la Gorgone, horrible monstre, prodige effrayant et divin. La déesse met sur son front un casque, bombé tout à l'entour, à quatre cônes d'or, qui pourrait couvrir les piétons de cent villes. Elle pose les pieds sur le char flamboyant et prend une lance pesante, immense, assez forte pour renverser les lignes des guerriers contre lesquels elle s'irrite, fille d'un père impétueux. Junon excite du fouet les chevaux rapides. Devant les déesses s'ouvrent d'elles-mêmes, avec fracas, les portes du ciel qui gardent les Saisons; ces divinités veillent sur le vaste ciel et sur l'Olympe; elles écartent ou rapprochent le nuage épais qui en ferme l'entrée. Junon et Minerve poussent, à travers les portes, les coursiers dociles à l'aiguillon, et elles trouvent Jupiter, assis loin des autres dieux, sur la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Junon, arrêtant le char, veut sonder les pensées de son époux.

« Puissant Jupiter, dit-elle, ne blâmes-tu point Mars de ses cruautés? Combien de Grecs, et quels vaillants hommes il vient de tuer témérairement, et non comme il convient : j'en suis navrée de douleur; cependant Cypris et Phébus se réjouissent paisiblement de leur ouvrage; ils excitent ce dieu insensé, qui ne connaît aucun droit. Puissant Jupiter, ne t'irriteras-tu point, si j'éloigne du combat Mars grièvement blessé ? »

Le dieu, assembleur de nuages, lui répond et dit : « Va, excite contre lui Minerve; c'est elle surtout qui est accoutumée à lui faire connaître les cruelles souffrances. »

Il dit : et Junon n'a garde de lui désobéir; elle fouette les

coursiers qui, déjà d'eux-mêmes, volent avec ardeur, à égale distance de la terre et du ciel étoilé. Autant d'espace embrasse dans les airs le regard d'un homme assis au sommet d'une roche escarpée, à contempler les sombres flots de la haute mer: autant les coursiers hennissants des immortels en franchissent d'un saut. Bientôt les déesses touchent aux remparts de Troie, aux rives où Scamandre et Simoïs réunissent leurs ondes. Là Junon arrête le char, dételle les coursiers, et les enveloppe d'un brouillard impénétrable, pendant que le dieu Simoïs fait naître pour eux une pâture divine.

Les déesses, en voltigeant comme de tendres colombes, s'éloignent, animées du désir de défendre les Achéens. Lorsqu'elles arrivent au lieu où combattent, de pied ferme, les plus nombreux et les plus vaillants, serrés autour du robuste Diomède, semblables à des lions furieux ou à des sangliers lents à se laisser vaincre, Junon s'arrête et pousse un grand cri; elle prend la figure du magnanime Stentor, héros à la voix d'airain, qui se fait entendre autant que cinquante guerriers.

« Quelle honte, ô Grecs nobles en apparence, et misérablement lâches! aussi longtemps qu'Achille se mêlait au combat, jamais les Troyens ne dépassaient les portes de Dardanos, tant ils redoutaient la lance impétueuse de ce héros; et maintenant ils combattent loin d'Ilion, près des navires! »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Cependant Minerve s'est élancée vers Diomède; elle le trouve près de son char; il expose au souffle du vent la blessure que lui a faite Pandaros. La sueur inonde sa poitrine sous le large baudrier qui soutient son écu; il souffre, et ses bras se fatiguent. Enfin, soulevant son baudrier, il étanche son sang noir, quand la déesse se place à côté du joug, et lui dit:

« Combien le fils de Tydée est loin de ressembler à son père! celui-ci était de petite taille, mais un guerrier. Même après que je lui eus défendu de combattre et de s'emporter, lorsque, seul des Argiens, il fut envoyé dans Thèbes, près des nombreux fils de Cadmus, après que je lui eus ordonné de prendre paisiblement part aux festins, dans leurs palais, excité par son cœur, comme toujours plein d'audace, il provoqua les jeunes Thébains et fut facilement vainqueur en toutes les épreuves, car j'étais pour lui une sûre protectrice. Maintenant, c'est auprès de toi que je me tiens; c'est toi que je protége; c'est toi que j'exhorte

à combattre les Troyens. Mais une fatigue invincible énerve tes forces, ou la crainte te serre le cœur et t'arrête. Oh! non, tu n'es point issu de l'illustre fils d'Œnée.

— O déesse, reprend Diomède, je te reconnais, fille du dieu qui porte l'égide, je veux te dire ma pensée sans détour et ne te rien céler. Je n'éprouve ni mollesse ni crainte; mais je n'ai point oublié tes ordres: tu m'as recommandé, si Vénus paraissait dans la mêlée, de la blesser avec l'airain aigu, mais de ne point combattre les autres immortels. J'ai donc reculé et ordonné aux Argiens de se réunir ici, car je vois Mars lui-même présider au combat.

— Fils de Tydée, répond la deesse, héros le plus cher à mon âme, ne redoute maintenant ni Mars ni aucun autre des immortels, car je veux être pour toi une sûre protectrice. Suismoi donc; dirige sur Mars tes coursiers fougueux; frappe-le de près; ne respecte point un dieu cruel, furieux, inconstant. Il promit jadis à Junon et à moi de seconder les Grecs, d'attaquer leurs ennemis, et tu le vois, oubliant sa parole, se mêler aux Troyens. »

A ces mots, elle entraîne par la main et pousse Sthénélos, qui soudain saute à terre. La déesse impatiente prend place sur le char à côté du divin Diomède. L'essieu de hêtre gémit sous le poids, car il porte une déesse terrible et un guerrier vaillant. Pallas saisit le fouet et les rênes, et dirige soudain contre Mars les coursiers fougueux. Le dieu cependant vient d'immoler le grand Périphas, le plus brave des Étoliens, fils de l'illustre Ochésios. Tout souillé de sang, il le dépouille de son armure. Alors Minerve, pour se rendre invisible à l'impétueuse divinité, couvre sa tête du casque de Pluton, et Mars, fléau des humains, n'aperçoit que le noble Diomède.

Il laisse Périphas étendu au lieu même où il lui a ravi l'âme, et se précipite sur le fils de Tydée. Les combattants marchent l'un sur l'autre; bientôt ils se sont rapprochés. Mars, le premier, avide de carnage, se penche en avant et fait passer, au-dessus du joug et des rênes, sa javeline d'airain; mais Minerve, de sa forte main, la saisit, et, l'écartant du char, fait qu'elle frappe à vide. Alors le robuste Diomède lance son trait, que Minerve pousse dans le flanc du dieu de la guerre, à travers sa ceinture. Le coup porte, la peau délicate est cruellement déchirée, et lorsque le héros ramène sa javeline, l'inflexible Mars jette un cri retentissant comme le cri de neuf ou dix mille guerriers livrés à la fureur des batailles. L'effroi s'empare des Grecs et

des Troyens, tant retentit la voix de l'insatiable dieu de la guerre.

Telles apparaissent, au-dessous des nuées, de sombres vapeurs rapidement poussées par la violence d'une tempête brûlante : tel l'inflexible dieu se montre aux yeux de Diomède, lorsqu'il se mêle aux nuages pour traverser le vaste ciel. Bientôt il atteint l'Olympe escarpé. Le cœur contristé, il s'assied auprès de Jupiter, et, montrant le sang immortel qui jaillit de sa blessure, il prononce en gémissant ces paroles rapides :

« Puissant Jupiter, n'es-tu pas saisi d'indignation, quand tu vois des actions aussi violentes? Chaque jour les dieux se tourmentent cruellement entre eux, par leurs desseins contraires, et pour l'amour des humains. Mais nous te désapprouvons tous, car tu as donné le jour à une déesse insensée, pernicieuse, qui ne se plaît que dans l'iniquité. Les autres dieux qui habitent l'Olympe t'obéissent, et tous nous nous soumettons à ta puissance. Elle seule, tu ne la contiens ni par tes châtiments, ni par tes ordres, et tu lui pardonnes tout, parce que seul tu as engendré cette divinité funeste. C'est elle qui maintenant excite à s'emporter contre les dieux le superbe Diomède; d'abord il a frappé la main de Cypris; puis il s'est rué sur moi, semblable à une divinité; et si mes pieds rapides ne m'avaient sauvé du péril, sans doute j'eusse longtemps souffert parmi les horreurs du carnage, ou, vivant, il m'eût étendu sans force sous les coups de l'airain. »

Jupiter lance à son fils un regard courroucé, et s'écrie : « Divinité inconstante, ne viens pas auprès de moi pour te plaindre; tu es le plus haïssable des habitants de l'Olympe; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles; tu as l'esprit inflexible et intraitable de ta mère Junon, que je puis à peine dompter par mes réprimandes; je soupçonne que maintenant tu souffres pour avoir suivi ses leçons. Mais je ne veux pas te laisser plus longtemps en proie à la douleur, car tu es mon fils, et c'est mon épouse qui t'a donné le jour. Cruel comme tu te montres, si tu étais issu d'une autre divinité, déjà depuis longtemps tu serais tombé au dernier rang des habitants du ciel. »

Il dit, et commande à Pæon de le guérir. Pæon, en versant sur la blessure des baumes salutaires, calme sa souffrance, car la mort n'a point de prise sur un dieu. Aussi promptement que, tourné par une main rapide, le lait liquide se caille, lorsqu'on



y verse le suc du figuier : aussi promptement est guéri l'impétueux Mars. Hébé le conduit au bain; puis, paré de riches vêtements, il s'assied auprès du fils de Saturne, et se complaît dans sa gloire.

Les deux déesses, l'Argienne Junon, et Minerve, puissante protectrice, rentrent au palais de Jupiter, lorsqu'elles ont éloigné du carnage Mars, fléau des humains.

CHANT VI.

Alors il n'y eut plus à cette terrible bataille que les Troyens et les Grecs, et longtemps elle flotta dans la plaine, entre le Simoïs et le cours du Xanthe, où ils se lancèrent tour à tour leurs javelines d'airain.

Ajax enfin, rempart de la Grèce, le premier rompit une phalange troyenne, et sauva ses compagnons en attaquant le plus vaillant des Thraces, Acamas, fils d'Eussor, guerrier grand et robuste. Il le frappe à la tête; sa pointe d'airain traverse le cône du casque à flottante crinière, brise le front et pénètre dans la cervelle; les ténèbres enveloppent les yeux du héros.

Ensuite le vaillant Diomède immole Axyle, fils de Teuthranis, qui habitait la riante Arisba, riche et chéri des humains, car son palais était bâti sur la route, et il les accueillait tous cordialement. Mais aucun de ses hôtes ne se jette au-devant du coup pour éloigner l'affreuse mort, et le fils de Tydée tue à la fois ce héros et son écuyer Calésios, qui tient les rênes des coursiers. Tous deux ensemble descendent aux demeures de Pluton.

Euryale fait périr Drésos et Opheltios; puis il s'élance sur Ésèpe et Pédase, que la naïade Abarbarée conçut de l'irréprochable Bucolion, premier-né de l'illustre Laomédon, fruit d'un amour clandestin. Bucolion, en paissant ses brebis, s'unit à la nymphe, qui donna le jour à deux jumeaux. Le fils de Mécistée fait évanouir la force de leurs beaux membres, et les dépouille de leurs armes. L'inébranlable Polypœtes terrasse Astyale. Ulysse, de sa javeline d'airain, tue Pidyte de Percose; et Teucer, le noble Arétaon. Antiloque, fils de Nestor, de sa pique étincelante, immole Ablère; et Agamemnon, roi des guerriers, Élatos qui habitait la ville escarpée de Pédase, sur les belles rives du Satnioïs. Phylaque veut fuir,

le héros Léitos lui fait mordre la poussière; et Mélanthios tombe sous les coups d'Eurypyle.

Ménélas prend vivant Adraste. Les chevaux du Troyen se sont jetés, pleins de trouble, dans les branches d'un tamaris; ils ont brisé l'extrémité du timon, et, dégagés du char, ils fuient vers la ville, où déjà la foule se précipite saisie d'épouvante; mais lui-même est tombé auprès de la roue; il frappe de son front la poussière, lorsque Atride s'arrête vers lui, et le menace de sa longue javeline. Adraste, alors, embrasse ses genoux et implore sa pitié :

« Épargne-moi, fils d'Atrée; accepte une juste rançon; de nombreux trésors sont renfermés dans le palais opulent de mon père : de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Il te donnerait des présents infinis, s'il me savait vivant sur les vaisseaux des Grecs. »

Il dit et touche le cœur du héros, qui déjà s'apprête à le donner à ses serviteurs pour qu'ils le conduisent vers la flotte, lorsque Agamemnon accourt et éclate en reproches :

« Faible Ménélas! pourquoi prendre un tel soin de ces hommes? Certes les Troyens ont bien agi en ta demeure. Que nul d'eux n'évite nos mains ni l'instant suprême, pas même l'enfant dans le sein de sa mère; qu'ils périssent tous ensemble sous les ruines d'Ilion, sans honneurs, sans sépulture. »

A ces justes réprimandes d'un frère, Ménélas change de sentiment; de sa forte main il repousse Adraste, que le puissant Agamemnon frappe dans le flanc. Le Troyen tombe à la renverse; Atride lui presse du pied la poitrine et retire sa javeline de frêne. Cependant Nestor encourage à grands cris les Argiens.

« Héros, fils de Danaüs, amis, serviteurs de Mars, que personne, se jetant sur le butin, ne reste en arrière pour retourner, les mains plus pleines, sur les vaisseaux. Mais tuons les hommes; ensuite, sur le champ de bataille, vous dépouillerez paisiblement les morts. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors les Troyens, vaincus par leur mollesse, auraient été refoulés dans Ilion par les Grecs intrépides, si le fils de Priam, Hélénos, le plus habile des interprètes du vol des oiseaux, s'approchant d'Énée et d'Hector, ne leur eût dit :

« Hector, Énée, c'est sur vous que pèse le labeur des Lyciens et des Troyens, car vous excellez en toute entreprise, au

conseil comme à la bataille; faites donc halte ici; retenez l'armée devant les portes, parcourez tous les rangs, empêchez nos guerriers de se jeter dans les bras de leurs femmes, et de se rendre la risée des ennemis. Lorsque vous aurez raffermi toutes les phalanges, nous resterons ici de pied ferme, et nous contiendrons les Grecs, quoique accablés de fatigue, car la nécessité nous fait loi. Hector, alors, retourne dans nos murs, dis à notre mère de rassembler les vénérables Troyennes, de les conduire sur le sommet de la citadelle, au temple de Minerve, d'ouvrir les portes de la sainte demeure, de déposer sur les genoux de la déesse le voile qui lui semble le plus précieux, le plus grand de ceux que renferme son palais, celui qu'elle préfère de beaucoup, enfin de promettre de lui sacrifier dans son temple douze génisses indomptées, si elle prend pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants; si elle consent à éloigner de nos remparts sacrés le fils de Tydée, guerrier farouche, terrible arbitre de la fuite, car je le crois le plus vaillant des Achéens. Achille lui-même, que l'on dit né d'une déesse, ne nous a jamais paru si redoutable. Sans doute, Diomède est transporté de rage, et il n'est point de bras qui puisse rivaliser avec le sien. »

Il dit : Hector n'est point indocile aux conseils de son frère; soudain il saute en armes de son char, agite ses javelots, parcourt toute l'armée, excite l'ardeur des combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Achéens. Ceux-ci reculent et suspendent le carnage; ils pensent que l'un des immortels vient de descendre du ciel étoilé pour porter secours aux Troyens, tant ils se sont promptement ralliés. Cependant Hector, d'une voix tonnante, encourage l'armée :

« Magnanimes Troyens, lointains auxiliaires, soyez hommes amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur, pendant que je rentre dans Ilion, pour recommander aux sages vieillards et à nos épouses d'implorer les dieux et de leur vouer des hécatombes. »

Il dit, et s'éloigne; la bordure du bouclier noir qui le couvre frappe à la fois ses talons et sa tête.

Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, et Diomède, brûlant de combattre, marchent l'un sur l'autre entre les deux armées. Déjà ils sont prêts de s'atteindre, lorsque le fils de Tydée, le premier, prononce ces paroles :

« Qui donc es-tu parmi les humains, ô le plus vaillant des

guerriers? je ne t'ai point encore aperçu dans les glorieuses batailles, et maintenant tu surpasses tes compagnons en audace, puisque tu attends ma javeline. Malheur à ceux dont les fils viennent au-devant de ma colère ; mais si, l'un des immortels, tu descends du ciel, je ne veux point combattre les divinités célestes. Car le fils de Dryas, le vaillant Lycurgue, n'a pas vécu longtemps après avoir fait la guerre aux dieux. Ce héros, jadis, poursuivit les nourrices du délirant Bacchus, sur le mont sacré de Nysa; frappées par l'homicide Lycurgue, les Bacchantes laissent tomber leurs thyrses ; le dieu effrayé se plonge dans les flots de la mer, et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein, tant les menaces d'un homme l'ont saisi d'épouvante. Mais les dieux s'indignèrent; le fils de Saturne priva Lycurgue de la vue, et sa vie ensuite fut de courte durée, car il était haï de tous les immortels. Je ne voudrais donc point lutter contre les divinités bienheureuses. Mais si tu es l'un des humains qui se nourrissent des fruits de la terre, approche encore, afin que tu atteignes plus vite les limites du trépas. »

L'illustre fils d'Hippoloque répond en ces termes : « Magnanime fils de Tydée, pourquoi me demander mon origine? Les générations des hommes sont comme celles des feuilles. Le vent jette les feuilles à terre, mais la féconde forêt en produit d'autres, et la saison du printemps revient; de même la race des humains naît et passe. Cependant, si tu désires aussi savoir ces choses, afin d'être bien informé sur notre famille, nombre de mortels la connaissent. Au fond de l'Argolide, fertile en coursiers, est la ville d'Éphyre, où régna le fils d'Éole, Sisyphe, le plus rusé des mortels. Ce héros donna le jour à Glaucos, et Glaucos engendra l'irréprochable Bellérophon, que les dieux dotèrent de la beauté et du mâle courage que l'on aime. Cependant Prœtos, en son âme, conçut contre lui des desseins funestes; d'abord il l'exila de la ville où il était de beaucoup le plus puissant des Achéens, car Jupiter les avait soumis à son sceptre. L'épouse de Prœtos, la divine Antée, désira éperdument s'unir en secret au héros Bellérophon. Mais elle ne put séduire son âme prudente, et trompant le roi Prœtos, elle lui dit :

« Meurs! ô Prœtos, ou fais périr Bellérophon, qui a voulu « s'unir avec moi d'amour quoique je ne le voulusse pas. »

« Elle dit, et la colère s'empare du roi. Toutefois, une crainte religieuse lui défend d'immoler le héros; mais il trace, dans une tablette pliée, des caractères de mort, lui remet ce signe

funeste, l'envoie en Lycie, et lui ordonne, afin qu'il périsse, de le montrer au roi son beau-père. Bellérophon part, mais les dieux veillent sur lui. Il arrive sur les rives du Xanthe, et le roi de cette vaste contrée l'honore avec joie. Pendant neuf jours il le fête comme un hôte, et chaque jour il sacrifie un taureau. Lorsque pour la dixième fois brille l'Aurore aux doigts de rose, il l'interroge, et demande à voir le signe et ce qu'il apporte de son gendre Prœtos. A peine a-t-il reçu ce fatal message, qu'il ordonne à Bellérophon de tuer l'invincible Chimère, qui était de la race des dieux et non des hommes. Lionne par la tête, elle avait un corps de chèvre et une queue de serpent: sa bouche vomissait des flammes impétueuses et terribles. Docile aux signes divins, Bellérophon l'extermina ; ensuite il combattit les illustres Solymes, et, si l'on en croit la renommée, jamais plus terrible combat ne fut soutenu contre des hommes; enfin, il détruisit les farouches Amazones. A son retour, le roi lui dresse une dernière et formidable embûche: il choisit, dans la vaste Lycie, les plus vaillants guerriers et les plaça sur son passage; mais pas un d'eux ne revit ses demeures: l'irréprochable Bellérophon les immola tous. Le roi alors reconnut en lui un digne rejeton des dieux. Il le retint en Lycie, lui fit épouser sa fille, et voulut qu'il partageât avec lui les honneurs de la royauté. Les Lyciens lui donnèrent à cultiver, parmi leurs champs, un vaste enclos, riche par ses vignes fécondes et ses moissons abondantes. L'illustre Bellérophon eut, de son épouse, trois enfants : Isandre, Hippoloque et Laodamie. Le prudent Jupiter s'unit à Laodamie, qui donna le jour au divin Sarpédon. Mais Bellérophon devint odieux à tous les immortels; seul il errait dans la plaine d'Alion, dévorant son âme, fuyant les sentiers fréquentés par les humains. Diane, irritée, perça de ses traits sa fille; et Mars, insatiable de guerre, tua son fils Isandre dans un combat contre les illustres Solymes. Hippoloque fut mon père, et je déclare être né de lui; il m'envoya dans Ilion en me recommandant surtout de combattre avec vaillance, et de me montrer partout aux premiers rangs, pour ne point ternir le nom de mes ancêtres, qui, dans Éphyre comme aux champs lyciens, se signalèrent parmi les plus braves. Telle est mon origine, tel est le sang dont je me glorifie de descendre. »

Il dit : Diomède, pénétré de joie, enfonce sa javeline dans les sillons fertiles, et adresse au pasteur des peuples ces douces paroles :

« Certes tu es pour moi un ancien hôte paternel, car le divin OEnée, mon aïeul, jadis reçut en ses palais l'irréprochable Bellérophon, et le retint durant vingt jours. Les deux héros se firent de nobles présents : OEnée offrit un baudrier brillant de pourpre, et Bellérophon, une coupe d'or qu'à mon départ j'ai laissée dans ma demeure. Je ne me souviens point de Tydée. J'étais encore enfant lorsqu'il se rendit à Thèbes, où périt l'armée des Achéens. Je suis donc, dans Argos et parmi les Grecs, ton hôte chéri ; tu seras le mien en Lycie, lorsque j'irai parmi ces peuples. Évitons, dans la mêlée, de croiser nos javelines. Assez d'autres Troyens ou auxiliaires, que j'aurai poursuivis ou que m'amèneront les dieux, tomberont sous mes coups; et toi, tu rencontreras assez d'Achéens que tu pourras immoler. Mais échangeons nos armes, que personne n'ignore que nous nous glorifions d'être hôtes l'un de l'autre, à cause de nos aïeux. »

A ces mots, les deux héros sautent de leurs chars, et, se serrant la main, cimentent une alliance inviolable. Alors Jupiter, fils de Saturne, ravit à Glaucos la raison, car il échange avec le fils de Tydée son armure : de l'or pour de l'airain ; le prix d'une hécatombe pour celui de neuf bœufs !

Hector cependant arrive près du hêtre et des portes de Scées. Autour de lui accourent les femmes et les filles troyennes; elles s'informent du sort de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, de leurs époux. Mais il leur prescrit d'aller toutes en ordre implorer les dieux, et sur beaucoup d'elles des calamités sont suspendues.

Bientôt il atteint le magnifique palais de Priam qu'entoure un portique éclatant; dans l'intérieur, il y a cinquante chambres nuptiales, construites, l'une près de l'autre, en pierres polies. Là reposent, auprès de leurs épouses, les fils de Priam. De l'autre côté, et en face, dans la cour des femmes, s'élèvent l'une près de l'autre, construites en pierres polies, douze chambres nuptiales aux toits superbes, où reposent, auprès de leurs chastes épouses, les gendres du roi. C'est là qu'Hector rencontre sa généreuse mère, comme elle va chez Laodicé, la plus belle de ses filles; Hécube lui prend la main, et s'écrie :

« Mon enfant, pourquoi, quittant la guerre où éclate l'audace, reviens-tu près de moi? Ah! sans doute, les cruels fils de la Grèce nous accablent en combattant sous nos remparts! Cependant ton cœur s'excite à monter au sommet de la citadelle pour lever les mains vers Jupiter. Mais arrête un moment;



je vais t'apporter un vin délectable; tu feras d'abord des libations à Jupiter et aux autres immortels; il te sera ensuite utile de boire à longs traits. Le vin ranime la force d'un guerrier épuisé de fatigue, et tu t'es fatigué en défendant tes compagnons.

— Ma vénérable mère, répond le magnanime Hector, ne m'apporte pas ce vin réjouissant, de peur que tu ne m'énerves, et que je n'oublie ma valeur; je crains d'ailleurs de faire des libations au père des dieux, avec des mains impures; il n'est point permis d'implorer, souillé de sang et de poussière, le puissant fils de Saturne. Mais toi, ma mère, rassemble les vénérables Troyennes; allez, avec des parfums, au temple de Minerve la meneuse de butin; dépose sur les genoux de la déesse le voile le plus précieux, le plus grand de ceux que renferme ton palais, celui que tu préfères de beaucoup, et promets de lui sacrifier dans son temple douze génisses indomptées, si elle prend pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants; si elle consent à éloigner de nos remparts sacrés le fils de Tydée, guerrier farouche, terrible arbitre de la fuite. Va donc au temple de Minerve, pendant que j'irai trouver Pâris, pour l'emmener avec moi, si toutefois il veut écouter mes conseils. Ah! puisse la terre l'engloutir, car le roi de l'Olympe l'a fait naître pour devenir le fléau des Troyens, du magnanime Priam et de ses fils! Si je le voyais descendre aux demeures de Pluton, mon âme à l'instant oublierait ses amers soucis. »

Il dit : Hécube le quitte et appelle dans le palais ses suivantes, qui vont par la ville convoquer les vénérables Troyennes. La reine cependant descend dans sa chambre parfumée, où sont ses voiles artistement variés, œuvre des femmes de Sidon, que Pâris lui-même amena de la Phénicie, lorsqu'il eut navigué sur la vaste mer, dans ce voyage où il ravit Hélène, issue d'un père puissant. Hécube choisit un voile et l'emporte pour l'offrir à Minerve. C'est le plus beau par ses couleurs variées, c'est aussi le plus grand; il brille comme un astre, et il est placé au-dessous de tous les autres. La reine sort du palais, accompagnée de nombreuses et vénérables Troyennes.

Elles arrivent au temple de Minerve, sur le sommet de la citadelle. La belle Théano, fille de Cissé, épouse d'Anténor, leur ouvre les portes; car les Troyennes l'ont nommée prêtresse de la déesse. Toutes les femmes, jetant des cris de détresse, lèvent leurs mains vers Minerve. Théano prend le voile, le place

sur les genoux de la fille du grand Jupiter, et en l'implorant lui adresse ces vœux :

« Auguste Minerve, sauvegarde de notre ville, ô la plus noble des déesses, brise la lance de Diomède. Fais que ce héros lui-même tombe, le front dans la poussière, devant les portes de Scées. Nous te sacrifierons dans ce temple douze génisses indomptées, si tu prends pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants. »

Telle est sa prière ; mais Minerve ne l'exauce point. Pendant que les femmes implorent la déesse, fille du grand Jupiter, Hector va au superbe palais qu'Alexandre lui-même a bâti, aidé des plus habiles ouvriers qui habitent la riche Ilion. Ceux-ci, près des demeures de Priam et d'Hector, sur le sommet de la citadelle, ont élevé sa maison, sa chambre de l'hyménée et ses portiques. Le héros y entre, tenant à la main une javeline de onze coudées, où brille une pointe d'airain qu'assujettit un anneau d'or. Il trouve Pâris dans sa chambre nuptiale, occupé à polir sa superbe armure : l'écu, la cuirasse et l'arc recourbé. L'Argienne Hélène, assise au milieu de ses femmes, dirige leurs merveilleux travaux.

Hector, en voyant son frère, lui adresse ces vifs reproches : « Méchant, il te sied mal de donner place en ton âme à la colère. L'armée succombe en soutenant la bataille devant nos superbes remparts. A cause de toi, la guerre s'est allumée autour de la ville ; toi-même, tu combattrais celui que tu verrais s'éloigner de cette mêlée terrible. Suis-moi donc, de peur que bientôt l'incendie ne dévore Ilion. »

Alexandre, beau comme un dieu, répond à son frère : « Hector, tu ne me blâmes point sans raison, et tu ne dépasses point les bornes. Écoute ma réponse et crois-moi. Je n'ai contre les Troyens ni haine ni colère. Si je reste dans ma chambre nuptiale, c'est pour donner cours à ma douleur. Maintenant Hélène, par de douces paroles, me persuade de retourner au combat. Je pense comme elle que c'est ce que j'ai de mieux à faire, car la victoire est inconstante. Attends-moi donc, je revêts mes armes d'airain ; ou précède-moi, je te suis et promets de te rejoindre. »

Il dit : Hector ne réplique pas, et la belle Hélène adresse au héros de douces paroles : « Frère d'une femme haïssable, déplorable cause de bien des maux, plût aux dieux que, le jour même où ma mère m'a enfantée, un terrible tourbillon de vent m'eût enlevée soit dans les montagnes, soit dans les flots de la

mer aux bruits tumultueux ! Les vagues m'auraient engloutie avant mes tristes aventures. Mais puisque les dieux avaient formé ces funestes desseins, pourquoi ne m'ont-ils pas donné pour époux un guerrier plus vaillant, qui sût sentir l'indignation et les outrages des hommes ? Hélas ! ton frère n'a pas une âme constante ; il ne l'aura jamais, et je crois qu'un jour il portera la peine de sa frivolité. Mais Hector, rentre, repose-toi sur ce siége ; c'est toi surtout que les périls environnent à cause de moi, misérable, et de l'injustice d'Alexandre. Oui, Jupiter nous a livrés à une destinée funeste ; il veut que nous soyons un sujet de chants pour la postérité.

— Ne me fais point asseoir, Hélène, répond le magnanime Hector ; si affectueuse que tu sois, tu ne me persuaderais pas ; déjà mon cœur m'excite à secourir les Troyens qui regrettent mon absence. Mais exhorte ton époux ; qu'il se hâte, qu'il me rejoigne dans la ville. Cependant j'irai jusqu'à mon palais ; je verrai ceux qui l'habitent, mon épouse chérie et mon fils au berceau. Sais-je si je reviendrai encore auprès d'eux, ou si dès maintenant les dieux ne veulent pas que je sois dompté par les mains des Grecs ? »

A ces mots, le brillant Hector s'éloigne, et d'un pas rapide se rend à sa superbe demeure. Mais il n'y trouve point Andromaque aux bras blancs : avec son enfant et l'une de ses femmes, elle se tient sur une haute tour, où elle gémit et répand des pleurs. Hector ne voit point dans son palais son irréprochable épouse ; alors il s'arrête sur le seuil et dit aux captives :

« Femmes, dites-moi la vérité, où est allée Andromaque hors de mon palais ? Est-ce auprès de l'une de mes sœurs ou de l'épouse de l'un de mes frères ? Ou bien est-elle au temple de Minerve, avec les autres Troyennes qui se rendent propice la redoutable déesse ?

— Hector, lui répond la diligente économe, puisque tu nous ordonnes de parler avec sincérité, Andromaque n'est point auprès de l'une de tes sœurs, ni de l'épouse de l'un de tes frères ; elle n'est point au temple de Minerve avec les autres Troyennes, qui se rendent propice la redoutable déesse ; mais elle est allée sur la grande tour d'Ilion, dès qu'elle a su que les Troyens étaient accablés et que les Grecs l'emportaient sur eux. Nous l'avons vue s'élancer vers le rempart, semblable à une femme hors de sens ; avec elle, la nourrice porte ton fils. »

Ainsi parle l'économe : Hector aussitôt sort de son palais, et, parcourant de nouveau les rues bien bâties, arrive à travers la

grande ville aux portes de Scées, par où il doit sortir dans la plaine. Alors, accourt à sa rencontre son épouse richement dotée, Andromaque, fille du magnanime Éétion, qui habitait dans l'Hypoplacie la ville de Thèbes, et régnait sur les Ciliciens. La fille de ce roi était unie au vaillant Hector. C'est elle qui maintenant rencontre le héros; sa suivante l'accompagne, portant sur son sein le tendre enfant qui ne parle point encore, leur rejeton bien-aimé, beau comme la plus brillante étoile. Son père lui a donné le nom de Scamandrios; mais le peuple l'appelle Astyanax [1], car c'est Hector seul qui protége Ilion. En voyant son fils, le héros sourit en silence, tandis qu'Andromaque, fondant en larmes, s'approche, lui prend la main et s'écrie :

« Cruel, ta valeur te perdra; tu es sans pitié pour ton enfant au berceau, et pour moi infortunée qui bientôt serai veuve; car les Grecs ne tarderont pas à te tuer en t'attaquant tous ensemble. Il vaudrait mieux pour moi, t'ayant perdu, descendre sous la terre ! Il ne me restera aucune joie quand tu auras subi le destin, mais des afflictions; je n'ai plus ni mon père, ni mon auguste mère. Le divin Achille, après avoir dévasté la célèbre ville des Ciliciens, Thèbes aux superbes portes, tua mon père Éétion. Mais une crainte religieuse lui défendit d'enlever ses dépouilles. Il brûla, dans ses armes merveilleuses, le corps du roi; et, sur lui, il éleva une tombe que les nymphes Orestiades, filles de Jupiter, entourèrent d'ormeaux. Dans nos demeures j'avais sept frères; tous, en un seul jour, furent précipités chez Pluton. L'impétueux Achille les immola comme ils gardaient nos taureaux et nos blanches brebis. Et ma mère qui régnait sur l'Hypoplacie ombragée de forêts! il la conduisit ici, avec tout le butin. Depuis il la délivra au prix de présents infinis; mais Diane, dans le palais paternel, la frappa de ses flèches. Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, mon frère et mon jeune époux. Prends pitié d'Andromaque, défends-toi du haut de nos tours, ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ton épouse. Range l'armée près du figuier sauvage. De ce côté surtout on peut monter à la ville; le mur s'affaisse, et trois fois les plus vaillants des Grecs, les deux Ajax, le célèbre Idoménée, les Atrides et l'intrépide Diomède, en ont tenté l'assaut; soit qu'un devin habile les ait instruits, soit que leur propre ardeur les ait entraînés. »

Le magnanime Hector lui répond en ces termes : « Femme,

1. Roi de la ville.

tes soucis sont les miens ; mais je rougirais devant les Troyens et les Troyennes au long voile, si, comme un lâche, j'évitais les batailles. Mon âme d'ailleurs s'y refuse. N'ai-je point appris à me conduire en brave, à combattre au premier rang, pour conserver la gloire de mon père et la mienne? Cependant mon cœur, ma raison, me le disent, le jour viendra où succomberont la sainte Ilion, et Priam, et le peuple du belliqueux Priam. Mais la douleur qu'auront alors les Troyens, celle d'Hécube elle-même et du roi mon père, celle de mes frères, qui, si braves et si nombreux, tomberont dans la poussière sous des mains ennemies, ne me sont pas à cœur autant que la tienne, lorsque l'un des Grecs t'emmènera baignée de larmes, après t'avoir ravi la liberté. Alors, dans Argos, tu tisseras de la toile pour autrui; le cœur plein d'amertume, tu puiseras de l'eau à la fontaine Messéis ou d'Hypérie, et une dure nécessité pèsera sur toi. Alors le passant, voyant tes pleurs, s'écriera : « Voici l'é-« pouse d'Hector, qui parmi les Troyens excellait à combattre, « lorsque autour d'Ilion on livrait ces grandes batailles. » Telles seront ses paroles, et elles renouvelleront ta douleur, car tu n'auras plus d'époux pour te préserver de la servitude. Ah! puissé-je être mort et enseveli sous la tombe, plutôt que d'entendre tes cris lorsque tu seras entraînée. »

A ces mots, l'illustre Hector étend les bras pour prendre son fils; mais l'enfant se détourne et se cache, en criant, dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture : troublé par l'aspect de son père, il a crainte de l'airain et de la crinière qu'il a vue flotter terriblement au sommet du casque; son père et son auguste mère sourient et soudain le héros enlève de sa tête le casque, qu'il pose resplendissant à terre; il donne un baiser à son enfant chéri, le berce dans ses bras, et adresse cette prière à Jupiter et aux autres immortels :

« Jupiter, et vous divinités, accordez-moi que cet enfant, que mon fils, se signale comme moi parmi les Troyens, qu'il soit comme moi fort, et qu'il règne puissamment sur Ilion; que l'on dise un jour, à son retour des combats : « Il est bien plus brave « que son père; qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de l'en-« nemi qu'il aura tué, et qu'en son âme, sa mère se réjouisse. »

Après cette prière, il remet l'enfant entre les mains de son épouse chérie, qui l'attire sur son sein parfumé et sourit en pleurant. Le héros, ému de pitié, la caresse de la main, et lui dit :

« Amie, ne t'afflige pas tant à cause de moi; nul, avant le

terme fatal, ne me précipitera chez Pluton. Je pense que personne, parmi les humains, lâche ou vaillant, dès qu'il a vu le jour, ne peut échapper au destin. Retourne donc dans mon palais; prends soin de tes travaux, du fuseau, de la toile; distribue à tes femmes leur tâche. Aux hommes nés dans Ilion, et surtout à moi, sont réservés les périls de la guerre. »

Il dit, et reprend son casque à flottante crinière. Son épouse chérie, regardant en arrière, et fondant en larmes, retourne au palais de l'homicide Hector. Bientôt elle en franchit les portes superbes, rejoint, dans les appartements intérieurs, ses nombreuses suivantes, et leur arrache des sanglots. Ainsi, dans la demeure d'Hector, encore plein de vie, elles le pleurent amèrement; car elles n'espèrent pas qu'il revienne de cette terrible guerre, échappant à la fureur et aux bras des Argiens.

Pâris, de son côté, ne tarde pas à sortir de sa haute demeure; dès qu'il a revêtu ses nobles armes étincelantes d'airain, il traverse d'un pas rapide les larges rues d'Ilion. Tel un coursier, retenu à l'étable et nourri de l'orge abondante, s'il vient à rompre ses liens, s'élance dans la campagne en piétinant; habitué à se baigner dans les ondes pures d'un fleuve, il court brillant d'orgueil; il lève sa tête superbe; sa crinière flotte sur ses épaules, et, fier de sa beauté, ses genoux l'emportent d'eux-mêmes aux pâturages accoutumés. Ainsi Pâris descend du sommet de Pergame, resplendissant sous son armure, autant que le soleil; il s'avance plein de joie; ses pieds légers l'entraînent. Bientôt il rejoint son divin frère Hector, comme il quitte le lieu où il vient de s'entretenir avec Andromaque. Alexandre, beau comme un dieu, parle le premier :

« Frère, sans doute je retiens ton ardeur par mes retards, et je n'arrive point aussi promptement que tu l'avais ordonné.

— Ami, répond le brillant Hector, nul, s'il est juste, ne dépréciera tes travaux guerriers; tu es brave, mon frère, mais tu te négliges, tu manques de volonté, et mon cœur est contristé quand j'entends les Troyens t'outrager, eux qui pour toi supportent le fardeau de la guerre. Mais marchons; nous reprendrons cet entretien, s'il plaît à Jupiter de nous permettre, dans nos palais, de dresser nos grandes urnes en hommes libres, et d'offrir des libations aux dieux immortels, lorsque nous aurons repoussé loin de Troie les Grecs aux belles cnémides. »

CHANT VII.

A ces mots, l'illustre Hector s'élance hors de la ville, son frère Alexandre marche avec lui; tous deux brûlent de combattre. Comme une brise favorable qu'un dieu envoie à des nautonniers suppliants, lorsqu'ils se sont épuisés à fendre les flots avec leurs rames bien polies, et que la fatigue les a énervés : tels les deux héros apparaissent aux Troyens qui les souhaitent. Aussitôt Pâris immole Ménesthios qui, dans Arna, reçut le jour du roi Aréithoos Corynète, et de Philoméduse aux grands yeux; Hector, au même instant, de son javelot aigu, frappe Éionée à la gorge sous le casque d'airain, et ôte à ses membres leur force. Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, chef des Lyciens, au fort de la mêlée, atteint le fils de Dexias, Iphinoos, au moment où il saute sur son char rapide. Le javelot lui traverse l'épaule, il roule à terre, et ses forces s'évanouissent.

Lorsque Minerve s'aperçoit que, dans cette terrible bataille, les Grecs périssent, elle prend son essor des cimes de l'Olympe, et descend vers la sainte Ilion. Apollon, qui du haut de Pergame l'observe et souhaite aux Troyens la victoire, court au-devant d'elle. Les deux divinités se rencontrent près du hêtre, et Phébus le premier parle en ces termes :

« O fille du grand Jupiter! pourquoi descends-tu de l'Olympe avec une nouvelle ardeur, et poussée par la colère? Est-ce pour assurer aux Grecs la victoire encore indécise? car sans doute, tu n'as aucune pitié de la détresse des Troyens. Mais puissé-je te persuader! écoute ce qui est de beaucoup préférable. Suspendons aujourd'hui la guerre et le carnage. Plus tard, les guerriers combattront jusqu'à ce que luise le dernier jour de Troie, puisqu'en votre cœur, ô déesses, il vous plaît de la détruire.

— Soit, répond Minerve, et c'est ce même dessein qui de l'Olympe m'amène parmi les Troyens et les Grecs. Dis-moi donc comment tu penses faire cesser le combat. »

Le roi, fils de Jupiter, répond : « Exaltons la valeur redoutable du belliqueux Hector; s'il provoquait l'un des Grecs aux cnémides d'airain à se mesurer seul à seul avec lui dans un combat terrible, les Grecs irrités exhorteraient un de leurs chefs à lutter contre le noble Hector. »

Il dit, et la déesse ne refuse pas son consentement. Hélénos, fils chéri de Priam, comme les deux divinités délibèrent, comprend en son âme le dessein qui leur plaît; soudain il s'approche d'Hector et lui dit :

« Hector fils de Priam, égal en sagesse à Jupiter, puissé-je te persuader moi qui suis ton frère! ordonne aux autres Troyens et à tous les Argiens de s'asseoir. Toi-même, provoque l'un des plus vaillants Grecs à se mesurer avec toi dans un combat terrible. Ton destin n'est point de succomber, ni de trouver la mort. J'ai entendu la voix des dieux éternels. »

Ces paroles comblent de joie le noble Hector. Il s'avance entre les deux armées, et contient les phalanges troyennes en étendant devant elles sa longue javeline. Toutes s'arrêtent; Agamemnon, de son côté, fait asseoir les Grecs. Les deux divinités, charmées de ce spectacle, prennent la forme de deux vautours, et se placent dans le feuillage du hêtre consacré à Jupiter.

Les lignes épaisses de guerriers s'asseyent, hérissées de casques, de boucliers et de javelines. Tels les flots frémissent, lorsque Zéphire fond soudain sur la mer, qui prend aussitôt une teinte sombre : tels s'agitent dans la plaine les rangs des Grecs et des Troyens. Hector, entre les deux armées, parle en ces termes :

« Écoutez-moi, Troyens, et vous, Achéens aux belles cnémides, je veux vous faire entendre ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Le fils de Saturne n'a pas maintenu notre alliance. Mais, dans sa pensée, il nous prépare des maux, aux uns comme aux autres, jusqu'à ce que vous preniez Troie aux superbes remparts, ou que vous succombiez près de votre flotte. Parmi vous se trouvent les plus braves de tous les Grecs. Si l'un d'eux est excité par son cœur à combattre contre moi, qu'il sorte des rangs pour se mesurer avec le divin Hector.

« Voici ce que je propose : Que Jupiter soit notre témoin; si ce héros me perce de sa longue javeline, il enlèvera mes armes et les emportera sur son vaisseau; mais il permettra que mon corps rentre dans mon palais, afin qu'après ma mort les Troyens et les femmes troyennes me livrent aux flammes du bûcher. Si

c'est moi qui l'immole, si Apollon m'accorde la gloire, j'enlèverai ses armes, je les emporterai dans la sainte Ilion, je les suspendrai dans le temple du dieu qui lance au loin les traits; mais je renverrai son cadavre sur la flotte, afin que les Grecs, à la belle chevelure, lui rendent les honneurs funèbres, et lui élèvent un tombeau sur les rives du vaste Hellespont. Qu'un jour, dans la postérité, sur les vaisseaux voguant vers cette plage, quelque navigateur s'écrie : « Voici la tombe d'un ancien héros qui jadis, « combattant avec valeur, périt sous les coups de l'illustre Hector. « Ainsi l'on parlera un jour, et ma gloire sera impérissable. »

Il dit : et tous les Grecs gardent le silence; ils rougissent de refuser; ils craignent d'accepter. Enfin, Ménélas se lève, et en gémissant leur adresse ces reproches :

« Hélas, vaniteuses Achéennes! car vous n'êtes point des hommes; ce sera pour nous un terrible sujet d'outrages, si personne, parmi les fils de Danaüs, n'ose affronter Hector. Puissiez-vous périr, vous tous qui restez immobiles, sans cœur et sans gloire! Eh bien, c'est moi qui prendrai les armes; après tout, les immortels seuls disposent de la victoire. »

A ces mots, il revêt ses belles armes; alors, ô Ménélas! auraient brillé les dernières lueurs de ta vie, sous le bras d'Hector plus redoutable que le tien, si les rois des Grecs ne t'eussent arrêté. Le puissant Agamemnon lui-même prend la main de son frère, et s'écrie :

« Ménélas, élève de Jupiter, tu es hors de sens, un tel délire ne te sied pas; contiens-toi, quelle que soit ta douleur, ne t'obstine point à combattre ce héros plus fort que toi : Hector, fils de Priam, que tous les autres redoutent. Achille lui-même, à qui de bien loin tu ne peux te comparer, frémit de se mesurer avec lui, dans les glorieuses batailles. Va donc t'asseoir parmi tes compagnons; les Grecs exciteront contre Hector un autre guerrier. Tout intrépide, tout insatiable de périls qu'est le fils de Priam, je pense qu'il se reposera volontiers, si toutefois il échappe à ce combat terrible. »

Ces paroles, ce sage conseil, calment les sens de Ménélas ; il obéit. Ses serviteurs détachent avec joie ses armes. Cependant Nestor se lève, et parle en ces termes aux Argiens :

« Hélas ! quelle grande affliction vient à la terre Achéenne ! comme gémirait le vieux Pélée, vaillant chef et orateur des Myrmidons, qui se réjouit tant jadis, quand il me questionna dans son palais, et que je lui appris l'origine et la parenté des héros grecs, s'il venait à savoir qu'ils tremblent devant Hector ! il

étendrait les mains vers les immortels, pour que son âme abandonnât ses membres, et qu'ils la fissent descendre aux demeures de Pluton. Puissent Jupiter, Minerve et Phébus me rendre la fleur de ma jeunesse, comme lorsque, près des bords rapides du Céladon, les Pyliens combattaient les Arcades, armés de javelots, sous les murs de Phée, au confluent du Jardanos. A la tête des ennemis, marchait Éreuthalion, guerrier semblable à un dieu, revêtu des armes du roi Aréithoos, du divin Aréithoos, que les héros et les femmes aux belles ceintures surnommaient Corynète, à cause de la massue de fer dont il rompait les phalanges, dédaignant les arcs et les longues javelines. Lycurgue le tua par ruse, et non par force, dans un sentier étroit où sa massue de fer fut une arme inutile. Lycurgue l'attaqua le premier, et de son javelot lui traversa le sein. Il frappa la terre de ses épaules, et le vainqueur le dépouilla des armes que lui avait données l'inflexible Mars. Toujours, depuis, Lycurgue les porta dans les batailles; et lorsque la vieillesse le retint dans son palais, il les transmit à Éreuthalion, son compagnon fidèle qui, revêtu de cette armure, provoquait les guerriers les plus vaillants. Mais ils tremblaient, ils craignaient, et nul n'osait; lorsque mon âme, inébranlable, m'inspira de combattre avec audace, quoique le plus jeune de l'armée. Je combattis, et Minerve me donna la gloire. Je tuai cet homme grand et robuste, et, gisant à mes pieds, il couvrit de toutes parts un vaste espace. Ah! si j'étais encore à cet âge florissant, si ma force était encore entière, le brillant Hector n'attendrait pas longtemps un adversaire. Mais parmi vous, qui êtes les plus braves des Grecs, personne n'est aussi prompt à lutter contre lui. »

A ces reproches du vieillard, neuf guerriers se lèvent: Agamemnon, roi des hommes, donne l'exemple; après lui, Diomède, robuste fils de Tydée; puis les Ajax, revêtus d'une force impétueuse; Idoménée et l'écuyer d'Idoménée, Mérion, l'égal de l'homicide Mars; Eurypyle, illustre fils d'Évaimon; Thoas, fils d'Andrémon; et le divin Ulysse. Tous veulent combattre Hector; Nestor parle derechef, et leur dit:

« Maintenant agitez les sorts. Celui qui sera désigné se dévouera pour les Grecs, et lui-même en son âme en recueillera le fruit, s'il échappe à cette lutte terrible. »

Il dit: chacun des héros trace un sort et le jette dans le casque d'Agamemnon. L'armée, les bras étendus vers les immortels, les implore, et tous les Grecs, levant les yeux au ciel, disent:

« Puissant Jupiter, que ce soit Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de la riche Mycènes. »

Cependant Nestor agite le casque, et en fait jaillir le sort que les Grecs eux-mêmes ont désiré : celui d'Ajax. Un héraut le prend, et, parcourant la foule en commençant par la droite, le présente aux chefs des Achéens. Ceux qui ne le reconnaissent point le refusent; mais lorsque le héraut, après l'avoir porté de toutes parts à travers la foule, arrive près d'Ajax, qui l'a tracé et jeté dans le casque, celui-ci tend la main, et l'autre le lui remet; le guerrier, en voyant son signe, l'a reconnu; il s'en réjouit en son âme, et, le laissant tomber à terre, il s'écrie:

« Amis, ce signe est le mien, et je m'en réjouis en mon âme, car j'espère l'emporter sur Hector. Je vais revêtir mon armure; cependant implorez le fils de Saturne, priez en silence pour que les Troyens n'entendent pas vos vœux, ou priez hautement, car en tout cas nous ne craignons personne. Nul ne pourrait me repousser, par force ou par adresse; je ne pense pas être né et avoir été élevé à Salamine pour rester malhabile à ce point. »

Il dit: et les Grecs, levant les regards vers le ciel, implorent en ces termes Jupiter : « Dieu puissant qui règnes du haut de l'Ida, très-grand et très-glorieux, fais qu'Ajax triomphe et donne-lui une belle renommée; mais si tu chéris Hector, si tu veilles sur ses jours, accorde aux deux héros une égale force et une égale gloire. »

Pendant leur prière, Ajax revêt l'airain étincelant. Bientôt son corps est couvert de sa belle armure; il s'élance. Tel marche le gigantesque dieu de la guerre, lorsqu'il se mêle aux humains que Jupiter livre à la Discorde dévorante et aux fureurs des batailles : tel marche le grand Ajax, rempart de la Grèce. Les traits empreints d'un terrible sourire, il s'avance d'un pas superbe, et brandit sa longue javeline. A son aspect les Argiens éprouvent une vive joie, et la terreur fait fléchir les genoux des Troyens. Hector lui-même sent son cœur battre dans sa forte poitrine; mais il ne peut fuir pour rentrer dans les rangs de ses compagnons, puisque c'est lui qui a provoqué les Grecs au combat.

Ajax approche et porte un bouclier semblable à une tour, où l'airain recouvre sept peaux de bœufs. Tychios, le plus habile des artisans, dans sa demeure à Hylée, a fait pour lui ce bouclier mobile, de sept peaux de taureaux robustes qu'il a revêtues d'airain. Ajax étend devant sa poitrine ce large bouclier, et, s'arrêtant près d'Hector, il lui fait ces menaces :

« Hector, maintenant tu vas éprouver, seul à seul, ce que sont les chefs des Achéens, même en l'absence de l'irrésistible Achille au cœur de lion. Ce héros reste oisif vers ses navires, à cause de sa colère contre Agamemnon, roi des peuples. Mais nous sommes vaillants et nombreux, nous qui te tiendrons tête avec joie. Commence donc à l'instant le combat. »

Le grand Hector, au casque étincelant, lui répond : « Ajax, rejeton de Jupiter, fils de Télamon, prince des peuples, ne m'éprouve pas comme un faible enfant, comme une femme inhabile aux travaux de la guerre. Je suis consommé dans l'art de combattre et d'immoler les héros. Je sais, d'une main ou de l'autre, mouvoir mon bouclier; il m'appartient de lutter avec audace; je sais, du haut d'un char, pousser dans la mêlée mes fougueuses cavales; dans un combat de pied ferme, je sais aussi me mouvoir moi-même, pour éviter les coups de Mars. Mais je ne veux point épier un héros tel que toi, ni te porter un coup perfide; attends mon javelot; puisse-t-il t'atteindre! »

A ces mots il brandit sa longue javeline; elle part, atteint le formidable bouclier d'Ajax, et perce sa huitième lame, celle d'airain; sa pointe infatigable pénètre à travers six peaux de bœufs; la septième l'arrête. A son tour, Ajax lance sa longue javeline, qui atteint le bouclier arrondi du fils de Priam, le traverse, entame la cuirasse, et près du flanc déchire la tunique du héros; mais celui-ci s'est détourné et il évite la sombre mort.

Tous deux ramènent leurs longues javelines, et fondent l'un sur l'autre, semblables à des lions affamés, ou à de robustes sangliers lents à se laisser vaincre. Le fils de Priam porte un coup au milieu du bouclier, mais sans le rompre; sa pointe s'émousse sur la lame d'airain. Alors, Ajax bondit, traverse de sa javeline l'écu du Troyen, repousse son élan et le blesse à la gorge, d'où soudain un sang noir jaillit; cependant Hector ne renonce point au combat. Il recule, et de sa forte main il ramasse à terre une pierre noire, grosse, raboteuse; il en frappe le centre du bouclier, et fait rendre à l'airain un long mugissement. Ajax, à son tour, soulève une pierre plus grosse encore; la lance, en tourbillonnant, lui donne une force immense, et la fait voler, lourde comme une meule, jusqu'à l'armure d'Hector, qui plie les genoux et tombe à la renverse, froissé par son bouclier. Mais aussitôt Apollon le relève.

Déjà, l'épée à la main, les deux guerriers vont se porter des coups furieux, lorsque les hérauts envoyés des dieux et des

hommes s'avancent : Idéos, des rangs troyens, et Talthybios du côté des Grecs, tons les deux d'une sagesse consommée.

Ils étendent leurs sceptres entre les combattants, et Idéos, fécond en prudents conseils, s'écrie :

« Cessez, ô mes chers fils, de lutter et de combattre. Jupiter, assembleur de nuages, vous chérit l'un et l'autre, et tous les deux vous êtes de vaillants guerriers. Les deux armées connaissent votre courage; mais déjà la nuit est venue, et il est sage de céder à la nuit.

— Idéos, répond le fils de Télamon, ordonne à Hector d'en décider. C'est lui qui a provoqué les plus vaillants des Argiens; qu'il prononce le premier, je suis prêt à vous obéir, s'il vous obéit.

— Ajax, dit à son tour le fils de Priam, un dieu t'a doné de la grandeur, de la force et de la prudence. Par ton adresse à lancer le javelot, tu l'emportes sur tous les Grecs. Suspendons maintenant notre combat. Plus tard, nous nous mesurerons encore, jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne à l'un de nous la victoire. Déjà la nuit est venue, et il est sage de céder à la nuit. Va donc combler de joie, près des vaisseaux, tous les Grecs, et surtout tes compagnons, tes amis. J'irai, moi, réjouir, dans la grande ville du roi Priam, les Troyens et les Troyennes aux longs voiles, qui, priant pour moi, sont entrés dans les temples des dieux. Mais échangeons de nobles présents, et que l'on dise parmi les deux armées : « S'ils se sont combattus « au sujet d'une douloureuse querelle, en se quittant, ils étaient « redevenus amis. »

A ces mots, il donne un glaive orné de clous d'argent, avec son fourreau, et un riche baudrier.

Ajax donne une brillante ceinture de pourpre.

Ils se séparent; l'un rejoint l'armée des Grecs, l'autre la foule des Troyens. Ceux-ci, qui tout à l'heure désespéraient du salut d'Hector, poussent des cris de joie lorsqu'ils le revoient vivant, sans grave blessure, ayant échappé aux mains invincibles dn vaillant Ajax; ils l'emmènent dans Ilion.

Les Grecs, de leur côté, conduisent près d'Agamemnon Ajax, fier de sa victoire. Lorsqu'ils sont entrés sous la tente d'Atride, le roi des guerriers sacrifie avec eux au tout-puissant Jupiter un taureau de cinq ans. Les héros écorchent la victime, s'empressent alentour, la dépècent, divisent adroitement les chairs, les traversent de broches, les rôtissent avec soin et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts sont terminés, le festin est prêt;

ils mangent et personne en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Le héros Agamemnon honore Ajax du dos entier de la victime. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Nestor, qui déjà a donné l'avis le plus sage, le premier, ouvre le conseil. L'esprit plein de bienveillance il dit :

« Atride, et vous, chefs des Grecs, de nombreux Argiens la belle chevelure ont succombé. L'airain cruel a répandu leur sang sur les belles rives du Scamandre, et leurs âmes sont descendues chez Pluton. Il te convient donc, à l'aurore, de suspendre les combats. Rassemblons l'armée; à l'aide de nos bœufs et de nos mules, amoncelons en cercle les morts; brûlons-les, à peu de distance des navires, et recueillons leurs ossements, afin de les remettre à leurs fils quand nous serons de retour dans notre chère patrie. Cependant élevons, pour eux tous, dans la plaine, un tombeau sur leur bûcher commun. Près de là, construisons aussitôt, afin de protéger la flotte et l'armée, de hautes tours et un rempart, percé de portes, pour le passage des chars; creusons au pied de ces murailles un profond fossé qui entourera le camp et arrêtera les hommes et les coursiers, si jamais les Troyens audacieux portent jusque-là leurs armes. » Il dit : et les rois applaudissent.

Cependant les Troyens, au sommet de la ville escarpée d'Ilion, devant les portiques de Priam, tiennent l'agora remplie de tumulte et de terreur. Le sage Anténor, le premier, parle en ces termes :

« Ecoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos, et vous, auxiliaires: je veux vous faire entendre ce que, dans mon sein, m'inspire mon cœur. Croyez-moi : donnons aux Atrides, pour qu'ils l'emmènent, l'Argienne Hélène, et avec elle tous ses trésors. Nous combattons maintenant contre la foi d'une alliance jurée, et je n'attends rien de bon pour nous, si vous ne faites ce que je dis. »

A ces mots, il reprend sa place. Alors le divin Alexandre, époux de la blonde Hélène, se lève et répond par ces paroles rapides :

« Anténor, sans doute ce discours ne peut m'être agréable; tu sais au besoin mieux penser et mieux dire; et s'il est vrai que tu parles sérieusement, c'est que les dieux eux-mêmes t'ont ravi la raison. Eh bien, je le déclare à la face des valeureux Troyens, je ne rendrai pas Hélène. Les trésors qu'avec elle j'ai apportés d'Argos en mon palais, je consens à les livrer tous, et j'y ajouterai de mes propres richesses. »

Il dit, et reprend sa place. Alors se lève Priam, issu de Dardanos, aussi sage que les dieux; l'esprit plein de bienveillance, il dit:

« Écoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos, et vous, auxiliaires: je veux vous faire entendre ce que dans mon sein mon cœur m'inspire. Prenez maintenant par la ville le repas accoutumé. Placez les gardes, et que chacun veille à son tour. Dès l'aurore Idéos gagnera la flotte pour faire connaître aux Atrides la promesse d'Alexandre, auteur de nos discordes. Il leur dira en outre de prudentes paroles, pour qu'ils consentent à suspendre les combats terribles, et nous laissent le temps de brûler nos morts. Nous combattrons ensuite jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne la victoire à l'une des deux armées. »

Il dit. Dociles à ce discours, les guerriers prennent ensemble le repas accoutumé. Aux premières lueurs de l'aurore, Idéos se rend vers la flotte et trouve les Grecs, favoris de Mars, à l'agora, près du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut, debout au milieu de l'assemblée, dit:

« Fils d'Atrée et vous Achéens aux belles cnémides, Priam et les Troyens illustres m'ordonnent de vous faire connaître les promesses d'Alexandre, auteur de nos discordes; puissent-elles vous être agréables! Tous les trésors que Pâris a conduits dans Troie, sur ses creux navires (que n'a-t-il d'abord péri!), il consent à vous les livrer; il y ajoutera une part des richesses qu'il a en son palais. Malgré les instances des Troyens, il refuse de rendre l'épouse légitime du glorieux Ménélas. Le roi veut encore que je vous propose de suspendre les combats terribles, et de nous donner le temps de brûler nos morts. Nous combattrons ensuite jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne la victoire à l'une des deux armées. »

Ainsi parle le héraut, et tous les Grecs gardent le silence; enfin le vaillant Diomède s'écrie:

« Gardons-nous d'accepter les richesses d'Alexandre; ne recevons pas Hélène elle-même. Il est visible, même pour un enfant, que la ruine des Troyens est suspendue sur leurs têtes. »

Il dit; et les fils de la Grèce poussent de vives acclamations, admirant le discours du fils de Tydée. Alors le puissant Agamemnon s'adresse au héraut:

« Idéos, tu entends la parole des Grecs; tu vois comme ils te répondent; pour moi, il me plaît qu'il en soit ainsi. Toutefois, je ne vous refuse pas le temps d'enterrer les morts. N'épargnons rien pour honorer ceux qui ont péri; apaisons-les promptement

par la flamme du bûcher. Que le tout-puissant Jupiter, époux de Junon, soit témoin de notre alliance. »

En disant ces mots, il étend son sceptre vers tous les immortels.

Alors Idéos retourne dans la sainte Ilion, où les Troyens et les Dardaniens réunis attendent avec impatience à l'agora le retour de leur envoyé. Il arrive, se place au milieu de l'enceinte, et rapporte fidèlement son message. Aussitôt ils s'apprêtent, les uns à ramener les cadavres, les autres à apporter du bois. Les Grecs, de leur côté, près des navires, exhortent les uns à ramener les morts, les autres à apporter du bois.

Le soleil, au sortir des flots paisibles du profond Océan, recommence à frapper de ses rayons les campagnes, et s'élève dans les cieux lorsque les deux armées accourent l'une au-devant de l'autre. Les guerriers d'abord ont peine à reconnaître leurs morts. Mais quand enfin, en les lavant avec de l'eau, ils ont effacé leurs taches sanglantes, ils les placent sur des chars et fondent en larmes. Cependant le grand Priam leur ordonne de comprimer ces pleurs, et c'est en silence, le cœur navré, que les Troyens amoncellent les corps sur l'immense bûcher. Lorsqu'ils les ont consumés dans la flamme, ils rentrent dans la sainte Ilion.

De même, de leur côté, les Grecs aux belles cnémides, le cœur navré, amoncellent les corps sur l'immense bûcher. Lorsqu'ils les ont consumés dans la flamme, ils retournent vers leurs vaisseaux.

L'aurore ne paraissait pas encore; mais la nuit allait faire place au jour, quand une troupe d'élite sortit du camp des Argiens, et éleva dans la plaine une seule tombe sur le bûcher commun. Près de là, les guerriers construisirent, afin de protéger la flotte et l'armée, de hautes tours et un rempart, qu'ils percèrent de portes pour le passage des chars. Au pied de ces murailles, ils creusèrent un large et profond fossé, qu'ils bordèrent intérieurement de palissades.

Tels furent les travaux des Grecs à la belle chevelure. Cependant les dieux assis autour de Jupiter, dieu de la foudre, contemplaient avec surprise ce grand ouvrage. Neptune, qui ébranle la terre, le premier, tint ce discours: « Puissant Jupiter, qui donc parmi les humains, sur la terre immense, fera part désormais aux dieux de ses desseins, de ses pensées? Ne vois-tu pas que déjà les Grecs à la belle chevelure ont construit un rempart devant leurs navires, et tout autour ont creusé un fossé, sans offrir aux immortels de nobles hécatombes? La re-

nommée de ces travaux se répandra partout où brille l'aurore, et l'on ne parlera plus des murailles qu'avec Phébus j'ai péniblement élevées autour de la ville du héros Laomédon. »

Le dieu assembleur de nuages lui répond en poussant un profond gémissement : « O Neptune, puissant au loin, quelle parole as-tu dite ! une divinité plus faible que toi, par le bras, par la sagesse, craindrait de concevoir une telle pensée ! Ta renommée subsistera partout où brille l'aurore ; cependant je te le permets, aussitôt que les Grecs à la belle chevelure retourneront sur leurs vaisseaux dans leur chère patrie, bouleverse de toutes parts cette haute muraille, engloutis-la dans la mer, recouvre de sable le vaste rivage, fais disparaître jusqu'aux traces du grand rempart des Grecs. »

Tel est leur entretien. Cependant le soleil se couche et le travail des Achéens est terminé. Alors ils sacrifient des bœufs sous leurs tentes, et prennent le repas du soir. De nombreux vaisseaux ont amené de Lemnos le vin qu'a envoyé le pasteur des peuples Eunée. Ce roi, qui reçut le jour de Jason et d'Hypsipyle, a fait présent aux seuls Atrides de mille mesures de vin. Les Achéens en achètent d'Agamemnon et de Ménélas ; ils donnent l'un de l'airain, l'autre du fer poli, celui-ci des peaux de taureaux, un autre des taureaux même ; d'autres encore donnent leurs captives, et tous préparent d'abondants festins. Enveloppés par la nuit, les Grecs dans leur camp, les Troyens et les auxiliaires dans Ilion prennent leur repas. En même temps le prévoyant Jupiter, méditant contre eux de funestes desseins, tonne avec fureur. La pâle terreur les saisit ; ils répandent le vin de leurs coupes, personne n'ose boire avant d'avoir offert des libations au tout-puissant fils de Saturne. Enfin ils gagnent leurs couches, et goûtent les douces faveurs du sommeil.

CHANT VIII.

L'Aurore au voile de safran se dispersait sur toute la terre, lorsque Jupiter, qui se réjouit de la foudre, tint l'assemblée des dieux, sur la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Il prit la parole, et les immortels lui prêtèrent une oreille attentive.

« Écoutez-moi, dit-il, vous tous, dieux et déesses ; je veux vous dire ce qu'en mon sein m'inspire mon cœur : que nulle déesse, que nul dieu ne tente d'enfreindre mes ordres ; mais, tous ensemble, approuvez-les, afin que j'accomplisse promptement mon œuvre. Celui que je verrai s'éloigner pour porter secours aux Grecs ou aux Troyens reviendra dans l'Olympe honteusement blessé ; ou je le saisirai et le plongerai dans le Tartare ténébreux, au plus profond du gouffre qui s'étend sous la terre ; au lieu où s'élèvent les portes de fer et le seuil d'airain, éloigné du palais de Pluton, autant que la terre l'est du ciel. Il saura désormais combien je l'emporte sur vous tous en puissance. Mais, ô immortels, faites-en l'épreuve, pour que nul ne l'ignore : laissez tomber du ciel une chaîne d'or ; suspendez-vous tous à son extrémité ; vous aurez beau vous fatiguer, vous n'attirerez pas du ciel vers la terre Jupiter, suprême arbitre. Mais si, à mon tour, il me plaisait de vous entraîner, j'attirerais la terre elle-même et la mer ; j'attacherais ensuite la chaîne autour du sommet de l'Olympe, et les choses resteraient à cette hauteur : tant je suis supérieur aux dieux et aux hommes. »

Il dit ; et les immortels gardent un morne silence, surpris de ce discours, car il a parlé avec véhémence. Enfin Minerve s'écrie :

« O notre père, ô le plus grand des rois, fils de Saturne, nous savons que ta force est invincible. Cependant nous pleurons sur les Grecs belliqueux, qui succomberont après avoir subi un malheureux sort ; nous nous abstiendrons de la guerre, puisque

tu l'ordonnes : mais nous inspirerons aux Argiens des résolutions salutaires, de peur qu'ils ne périssent tous à cause de ton courroux.

— Rassure-toi, fille chérie, répond en souriant l'assembleur de nuages, si je tiens maintenant un langage sévère; je veux toujours être doux pour toi. »

A ces mots, il place sous le joug ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or. Lui-même revet une armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char, et excite les coursiers, qui volent avec ardeur, à égale distance de la terre et du ciel étoilé. Il arrive à l'Ida, fécond en sources, terre nourricière des bêtes fauves, et descend sur le Gargare, où il a un bois sacré et un autel odorant. Là le père des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les dételle et les enveloppe d'un brouillard épais. Lui-même s'assied sur la cime extrême; il se complaît dans sa gloire; il contemple la ville des Troyens et la flotte des Grecs.

Les Achéens à la belle chevelure prennent rapidement sous leurs tentes le repas du matin, et aussitôt revêtent leurs armures. Les assiégés aussi s'arment dans la ville, en plus petit nombre; mais la nécessité fait loi, et ils ne sont pas moins ardents à s'élancer dans la plaine pour défendre leurs enfants et leurs femmes. Toutes les portes s'ouvrent; l'armée se précipite, à pied et sur des chars; un immense fracas retentit. Lorsque, fondant l'une sur l'autre, les deux armées arrivent en un même lieu, la fureur des guerriers cuirassés d'airain éclate, les javelines volent, les armures sont frappées, les boucliers arrondis s'entrechoquent; le fracas de la guerre retentit. On entend alors les gémissements des mourants, les paroles superbes des vainqueurs ; la terre ruisselle de sang.

Aussi longtemps que dure le matin et que le jour sacré grandit, les traits nombreux volent de part et d'autre, et les guerriers succombent. Mais lorsque le soleil parvient au milieu du ciel, le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or, y pose deux sorts mortels : celui des Troyens, habiles écuyers, celui des Grecs cuirassés d'airain, et les soulève en tenant le milieu. Aussitôt le jour fatal des Argiens l'emporte : leur sort s'arrête à la terre féconde ; celui des Troyens s'élève jusqu'au vaste ciel. Jupiter, alors, du haut de l'Ida, tonne avec fureur, et fait tomber dans les rangs argiens des éclairs flamboyants. A cette vue les héros se troublent, la pâle terreur les saisit. Idoménée, le premier, prend la fuite. Agamemnon, les deux Ajax,

favoris de Mars, le suivent. Nestor seul, sauvegarde de la Grèce, reste immobile, mais involontairement: son cheval de volée est blessé d'un trait lancé par le divin Alexandre, époux de la blonde Hélène; la flèche l'a frappé au sommet de la tête, à la naissance de la crinière, région très-mortelle. Dans sa douleur, le cheval a bondi, car l'airain a pénétré jusqu'à la cervelle; en se roulant autour du trait amer, il effarouche les autres chevaux. Enfin le vieillard se précipite avec son glaive et coupe les longes de la volée; mais à ce moment les cavales fougueuses d'Hector accourent à grand bruit, conduites par un guide audacieux, par Hector lui-même. Alors le vieux Nestor aurait perdu la vie, si le vaillant fils de Tydée ne l'eût aperçu. D'abord par ses cris terribles Diomède encourage le roi d'Ithaque:

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, pourquoi, après avoir tourné le dos, vas-tu comme un lâche te cacher dans la foule? prends garde qu'un trait ne te frappe par derrière. Arrête, et éloignons ensemble du vieillard ce héros farouche. »

Il dit; mais le divin et patient Ulysse, sans l'écouter, précipite sa course vers les vaisseaux des Grecs. Le fils de Tydée, alors, quoique seul, se mêle parmi les premiers combattants, s'arrête devant le char du vieux fils de Nélée et lui adresse ces paroles rapides: « O vieillard, de jeunes guerriers te pressent et tes forces sont énervées, la triste vieillesse t'accompagne, ton écuyer est faible et tes coursiers sont pesants. Monte sur mon char, tu sauras ce qu'est la race des coursiers de Tros, aussi prompts dans la plaine à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper. J'ai un jour enlevé à Enée ces arbitres de la fuite. Confie ton char à nos compagnons, et dirigeons le mien contre les cavaliers ennemis, afin qu'Hector apprenne si ma javeline aussi, dans mes mains, s'enflamme de fureur. » Il dit, et persuade le vieillard. Le généreux Eurymédon et le vaillant Sthénélos prennent soin de ses coursiers. Les deux héros montent sur le char de Diomède. Nestor saisit dans sa main les rênes merveilleuses et fouette les chevaux. Bientôt ils sont près d'Hector, et le fils de Tydée fait voler un trait sur lui; mais il ne l'atteint pas et frappe, près de la mamelle, le fils du superbe Thébas, Éniopée, qui tenait les rênes et qui soudain tombe du char; les chevaux fougueux reculent, et le Troyen perd la force et la vie. Une terrible douleur enveloppe les sens d'Hector, à cause de son compagnon; mais quels que soient ses regrets, il le laisse étendu sur le sable et cherche un hardi cocher. Ses coursiers ne manquent pas longtemps de guide; il voit l'audacieux fils

d'Iphitos, Archéptolème, le fait monter sur le siége et lui remet les rênes.

Il y aurait eu alors un désastre et des actions terribles ; peut-être les Troyens eussent-ils été renfermés dans Ilion comme des brebis dans leur parc, si soudain le père des dieux et des hommes n'avait pas tout vu. Il fait gronder le tonnerre et lance la foudre à terre, devant les chevaux de Diomède ; la flamme du soufre brûlant s'élève ; les coursiers éperdus frémissent sous le joug ; les rênes tombent des mains de Nestor, et le vieillard, tremblant, s'écrie : « Allons, fils de Tydée, laisse fuir tes coursiers fougueux ; ne vois-tu pas que nous n'avons aucun secours à attendre de Jupiter? c'est à Hector qu'il accorde aujourd'hui la gloire. Plus tard, si tel est son désir, il nous la donnera ; nul mortel, même le plus vaillant, ne détournerait la pensée de Jupiter ; car ce dieu l'emporte sur tous par sa puissance.

— O vieillard, répond le belliqueux Diomède, certes, tu parles selon la sagesse, mais une terrible douleur me vient à l'âme ; car Hector un jour dira dans ses harangues aux Troyens : « Le « fils de Tydée a fui devant moi jusqu'aux vaisseaux. » Voilà ce qu'il dira ; alors, que la vaste terre m'engloutisse !

— Fils de Tydée, répond le vieillard, hélas ! que dis-tu? Si Hector t'appelait faible et lâche, nul Troyen, nul Dardanien ne le croirait, ni surtout aucune des femmes troyennes dont tu as fait rouler dans la poussière les époux jeunes et vaillants. »

Il dit, en tournant ses coursiers, et les deux héros fuient poursuivis par les Troyens qui font pleuvoir sur eux une grêle de flèches amères en poussant de grands cris. Hector les outrage d'une voix tonnante :

« O fils de Tydée, les Grecs t'honoraient entre tous par le siége, les mets et les coupes toujours remplies. Maintenant ils te mépriseront, car tu es devenu comme une femme ; va-t'en à la malheure, vierge timide ! Non, tu ne franchiras pas, de mon plein gré, nos saints remparts, tu n'enlèveras pas sur tes vaisseaux nos épouses chéries ; longtemps avant je t'aurai donné la mort. »

A ces paroles, Diomède agite s'il ne retournera point son char pour le combattre face à face. Trois fois il roule ce dessein en son esprit, en son âme ; trois fois, des monts de l'Ida, le prévoyant Jupiter fait retentir la foudre, et montre aux Troyens le signe de la victoire. Hector, d'une voix tonnante, les encourage :

« Troyens, Lyciens, fils de Dardanos, soyez hommes ; amis,

souvenez-vous de votre impétueuse valeur. Je le reconnais : Jupiter, bienveillant pour nous, nous promet la victoire, une gloire immense et la ruine des Achéens. Les insensés ! ils ont élevé ce faible et méprisable rempart ; ont-ils cru contenir notre ardeur ? nos chevaux franchiront aisément leur fossé. Mais lorsque je serai parvenu près des vaisseaux, n'oubliez pas de faire étinceler la flamme. Je veux brûler la flotte et immoler, près de leurs vaisseaux, les Grecs terrifiés par l'incendie. »

Il dit ; puis il excite ses chevaux en ces termes : « Xanthe, Podarge, Œton, divin Lampos, voici le moment de reconnaître mes soins et ceux d'Andromaque, fille du magnanime Éétion. Souvent elle vous présente, avant de songer à moi qui me glorifie d'être son jeune époux, le doux froment et le vin mélangé que vous buvez au gré de vos désirs. Courage ! précipitez-vous, poursuivez ces héros. Puissions-nous prendre le bouclier de Nestor, dont la renommée est montée jusqu'au ciel ! on le dit d'or massif, ainsi que ses anneaux. Ou bien arrachons des épaules de Diomède sa cuirasse merveilleuse, œuvre de Vulcain. Ah ! si nous désarmons ces deux héros, nous pouvons espérer que cette nuit même les Grecs remonteront sur leurs vaisseaux rapides. »

Telles furent ses paroles superbes ; elles indignèrent l'auguste Junon, qui s'agita sur son trône et fit trembler le vaste Olympe. Puis, s'adressant au grand dieu Neptune, elle lui dit : « Hélas ! dieu au loin puissant, toi qui ébranles la terre, ton cœur n'est-il pas affligé du désastre des Grecs qui, dans Aigas et dans Hélice, te font de nombreuses et gracieuses offrandes ? Résous-toi à leur donner la victoire ! Oui, si nous voulions, nous divinités favorables aux Grecs, repousser les Troyens et contraindre Jupiter sur les sommets de l'Ida, où il s'assied à l'écart, il s'affligerait à son tour.

— Audacieuse Junon, répond en gémissant le dieu puissant qui ébranle la terre, quelle parole as-tu dite ? Je ne voudrais pas, même aidé de tous les dieux, combattre Jupiter, car sa puissance l'emporte de beaucoup sur la nôtre. »

Pendant que ces divinités s'entretiennent ainsi, la foule des fuyards, piétons et cavaliers, est entassée dans l'étroit espace que renferme le fossé, entre les vaisseaux et le rempart. Semblable au fougueux Mars, Hector les enveloppe, car Jupiter lui accorde la gloire. Peut-être dès lors aurait-il livré la flotte au feu dévorant, si Junon n'eût point pressé Agamemnon, qui déjà s'y efforçait, de ranimer les Grecs ; le roi s'élance à travers les

tentes et les navires, tenant dans sa forte main un vaste manteau de pourpre; il s'arrête sur le large vaisseau d'Ulysse, au centre de la flotte, pour se faire entendre jusqu'aux deux extrémités du camp, où, confiants en leur vaillance et en la force de leurs bras, Achille et le fils de Télamon avaient tiré leurs navires et dressé leurs tentes. Du haut du navire, Agamemnon, d'une voix tonnante, s'écrie :

« Quelle honte, ô Grecs nobles en apparence, et misérablement lâches! Que sont devenus vos superbes discours, quand nous nous disions les plus vaillants, et que vous parliez comme des fanfarons dans Lemnos, après avoir mangé les chairs abondantes des bœufs superbes et bu le vin délicieux dont vos urnes étaient couronnées? Vous promettiez de tenir tête dans les combats, chacun à cent, à deux cents Troyens; et maintenant nous ne valons pas Hector seul, qui bientôt livrera la flotte aux flammes dévorantes. Grand Jupiter, est-ce toi qui d'avance as frappé de cette infortune l'un des rois puissants, et qui lui ravis l'honneur? Cependant je ne pense point, en venant ici par malheur, avoir passé devant tes beaux autels sans y brûler pour toi des cuisses et de la graisse de taureau, désirant ruiner la grande Ilion. O Jupiter, accorde-moi ce don, permets-nous au moins de fuir et d'éviter la mort; ne souffre pas que les Grecs soient domptés par les Troyens. »

Il dit: le père des dieux eut pitié de ses larmes, et, d'un signe de tête, il promit que l'armée ne périrait pas. En même temps il fit apparaître un aigle, le plus infaillible des augures, tenant dans ses serres le faon d'un cerf agile, qu'il laissa tomber au pied du magnifique autel où les Grecs offraient des sacrifices au père des dieux, auteur de tous les présages. L'armée, à la vue de l'augure envoyé par Jupiter, se précipite avec plus d'ardeur sur les Troyens, et ne songe plus qu'à combattre.

Mais personne, parmi tant de vaillants héros, ne peut se glorifier d'avoir excité ses coursiers avant Diomède, de les avoir poussés avec ardeur au delà du retranchement, d'avoir combattu face à face. Longtemps avant tout autre, il tue, dans les rangs troyens, un guerrier pesamment armé, Agélas, fils de Pradmon. Comme il retourne ses coursiers pour fuir, Diomède saisit le moment, et lui plonge entre les épaules son javelot, qui ressort par la poitrine. Le Troyen tombe de son char, et sur lui ses armes retentissent. Après le fils de Tydée s'élancent les Atrides, Agamemnon et Ménélas; les Ajax, revêtus d'une force impétueuse, Idoménée et son écuyer Mérion, l'égal de

l'homicide Mars; Eurypyle, illustre fils d'Évaimon. Teucer, qui marche le neuvième, tend son arc et se tient sous le bouclier du fils de Télamon, que celui-ci soulève, pendant que son jeune frère promène ses regards sur la mêlée. Aussitôt que sa flèche atteint un guerrier et le fait rouler sans vie sur le sable, Teucer, comme un enfant auprès de sa mère, se retire près d'Ajax, qui le cache sous son bouclier brillant. Quel Troyen tombe le premier sous les coups de l'irréprochable héros? Orsiloque d'abord, puis Orménos, Ophéleste, Dœtor, Chromios; Lycophonte, beau comme un dieu; Amopaon, fils de Polyémon et Ménalippe. Teucer jonche la terre des corps de ces guerriers. Le roi des hommes, Agamemnon, se réjouit de le voir, avec cet arc puissant, détruire les phalanges troyennes. Il l'aborde, s'arrête et lui dit:

« Teucer, tête chérie, fils de Télamon, chef des guerriers, continue à lancer tes traits: plaise aux dieux que tu sois le soutien des Grecs et de ton père. Il a pris soin de ta première enfance, et, quoique bâtard, il t'a élevé dans son palais; tout loin qu'il est, fais-le grandir en gloire. Je te le prédis, ma parole s'accomplira. Si le dieu qui porte l'égide, si Minerve m'accordent la ruine de la grande Ilion, le premier, après moi, je veux que tu reçoives un présent d'honneur: ou un trépied, ou deux coursiers et leur char, ou une jeune captive qui partagera ta couche.

—Glorieux Atride, répond l'irréprochable Teucer, à quoi bon m'encourager, lorsque je suis plein d'ardeur? Je ne m'arrêterai point tant que je conserverai ma force; déjà depuis que nous repoussons les ennemis vers la ville, j'ai fait tomber des hommes après les avoir frappés de mes flèches; j'ai lancé huit traits amers, tous ont pénétré dans le corps de jeunes et vaillants guerriers; mais je ne puis atteindre ce chien transporté de rage. »

Il dit, et la corde de son arc fait voler un autre trait, qu'il dirige contre Hector; en son âme il brûle de le frapper; mais la flèche s'écarte et perce la poitrine de l'irréprochable Gorgythion, fils de Priam, né de la belle Castyanire, que ce roi jadis amena d'Ésymèthe, après l'avoir épousée. Entraînée par le poids de son casque, la tête du jeune Troyen s'incline, comme dans un jardin la tige du pavot sous le poids de ses fleurs et de la rosée du printemps. Cependant la corde de l'arc fait voler encore un trait que Teucer dirige contre Hector, car en son âme il brûle de le percer; il manque encore son but. Apollon

lui-même détourne la flèche, qui frappe à la poitrine, près de la mamelle, l'audacieux écuyer d'Hector, Archéptolème, avide de combats. Le Troyen tombe du char; les chevaux fougueux reculent, pendant que ses forces et la vie l'abandonnent. Une terrible douleur enveloppe les sens d'Hector, à cause de son compagnon; mais quels que soient ses regrets, il le laisse étendu sur le sable, et ordonne à son frère Cébrion, qui se trouve près de lui, de prendre les rênes. Cébrion obéit; alors Hector, resplendissant sous ses armes, saute à terre en jetant des cris terribles; de sa forte main il saisit une pierre et marche droit sur Teucer, car son âme lui ordonne de le frapper. Celui-ci vient de prendre dans son carquois une flèche amère et de la placer sur le nerf. Déjà il ramène la corde vers son épaule, où la clavicule sépare le cou de la poitrine, région très-mortelle, quand Hector l'atteint comme il cherche à le percer; la corde est rompue, le poignet est engourdi; Teucer tombe à genoux et laisse échapper l'arc. Ajax veille sur son frère; il se jette devant lui et le couvre de son bouclier. Deux de ses compagnons chéris, Mécistée, fils d'Echios, et le noble Alastor, le prennent ensuite dans leurs bras et l'emportent vers son vaisseau, poussant de profonds soupirs.

Soudain, le roi de l'Olympe excite de nouveau la fureur des Troyens; ils repoussent les Grecs jusqu'au fossé profond. Hector, fier de sa force, marche au premier rang. Tel un chien, lancé de toute la vitesse de ses pieds rapides à la poursuite d'un lion ou d'un sanglier, le mord aux cuisses et aux flancs, et regarde s'il se retourne : tel Hector presse les Grecs à la belle chevelure, et immole toujours le dernier. Ceux-ci cependant s'enfuient; mais, lorsqu'ils ont franchi la palissade et le fossé, nombre des leurs sont tombés sous les coups des Troyens; les autres s'arrêtent, se raffermissent près des vaisseaux, s'exhortent mutuellement, lèvent les mains vers tous les dieux, et prient à haute voix. Hector, de son côté, lance autour du camp ses coursiers à flottantes crinières; ses yeux étincellent comme ceux de la Gorgone ou du dévorant Mars.

Junon, déesse aux bras blancs, les voit; son cœur est ému de pitié. Soudain elle adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Hélas! fille de Jupiter, ne porterons-nous aucun secours, même tardif, aux Grecs qui succombent? Bientôt ils auront subi leur malheureux sort; ils vont périr victimes de l'impétuosité d'un seul homme. Ah! la fureur du fils de Priam n'est plus tolérable; il a causé bien des maux.

— Déjà, répond Minerve, il aurait perdu ses forces et la vie, vaincu sur sa terre paternelle par des bras argiens; mais mon père abandonne à la colère son méchant esprit. Le cruel! toujours trompeur, prêt à arrêter mon élan, il a oublié combien de fois j'ai sauvé son fils accablé par les travaux d'Eurysthée. Hercule pleurait en regardant le ciel; et souvent Jupiter me fit descendre à son secours. Si mon esprit prudent avait prévu ce qu'il fait maintenant, lorsque Eurysthée envoya le fils d'Alcmène au delà des fortes portes du palais de Pluton, pour amener de l'Érèbe le chien du terrible dieu des morts, il n'eût point échappé aux profonds abîmes du Styx. Maintenant Jupiter me hait; il n'accomplit que les volontés de Thétis, qui a embrassé ses genoux et de sa main droite lui a pressé le menton en le suppliant d'honorer Achille. Et il répétera encore que Minerve est sa fille chérie! Mais apprête tes coursiers, pendant que j'entrerai dans sa demeure et que je m'armerai pour les combats, je verrai si notre présence réjouira le bouillant Hector, lorsque nous apparaîtrons sur le champ de bataille. Sans doute plus d'un Troyen rassasiera de ses chairs et de sa graisse les chiens et les vautours, en tombant devant la flotte des Grecs. »

Elle dit; et Junon ne lui est point indocile. Elle court, elle harnache ses coursiers aux brides d'or. Cependant Minerve laisse tomber, sur le sol du palais paternel, le voile magnifiquement orné qu'elle-même a tissu de ses mains; puis elle revêt la cuirasse du dieu qui excite les nuées, et s'arme pour la guerre déplorable; elle pose les pieds sur le char flamboyant, et prend une lance pesante, immense, assez forte pour renverser les lignes des guerriers contre lesquels elle s'irrite, fille d'un père impétueux. Junon excite du fouet les chevaux rapides. Devant les déesses s'ouvrent elles-mêmes avec fracas les portes du ciel que gardent les Saisons: ces divinités veillent sur le vaste ciel et sur l'Olympe; elles écartent ou rapprochent le nuage épais qui en ferme l'entrée. Junon et Minerve poussent, à travers les portes, les coursiers dociles à l'aiguillon.

Jupiter cependant, du haut de l'Ida, les aperçoit, et ressent un terrible courroux; il ordonne à Iris aux ailes d'or de porter ce message.

« Vole, légère Iris, qu'elles s'en retournent. Ne leur permets pas de venir m'attaquer; ce serait un combat terrible. Oui, je le déclare, et ma parole s'accomplira, je meurtrirai sous le joug leurs coursiers fougueux; elles-mêmes, je les précipiterai

du siége, je ferai voler leur char en éclats, et ce n'est point en dix années que se guériront les blessures que leur fera ma foudre. Minerve saura ce que c'est que combattre son père. Je suis moins indigné et irrité contre Junon, car elle est accoutumée à contrarier mes desseins. »

Il dit. Iris se précipite, messagère rapide comme la tempête; elle vole des cimes de l'Ida au vaste Olympe; elle rencontre les déesses près de la dernière issue de ces monts aux vallées nombreuses, les arrête et leur répète les paroles de Jupiter :

« Où courez-vous? à quoi bon le courroux de votre cœur? Le fils de Saturne n'a pas permis que l'on secourût les Argiens. Écoutez les menaces de Jupiter, si réellement il les accomplit : il meurtrira sous le joug vos coursiers fougueux; vous-mêmes, il vous précipitera du siége; il fera voler le char en éclats, et ce ne sera pas en dix années que se guériront les blessures que vous fera sa foudre. Il veut, ô Minerve, que tu saches ce que c'est que combattre un père; il est moins indigné et irrité contre Junon, car elle est accoutumée à contrarier ses desseins. Mais toi, redoutable déesse, chienne impudente, s'il est vrai que tu oses lever contre Jupiter ta formidable lance!... » A ces mots, Iris, légère comme les vents, disparaît, et Junon s'adresse à Minerve : « Hélas! fille du dieu qui porte l'égide, je ne permettrai pas que pour des mortels nous combattions contre Jupiter. Que les guerriers succombent ou survivent selon leur fortune, et que le maître des dieux, exécutant ses projets, prononce entre les Grecs et les Troyens. »

Elle dit, et retourne le char; les Saisons détellent les coursiers à la belle crinière, les attachent devant les crèches divines, et appuient le char contre le mur éclatant. Les déesses cependant se placent sur des siéges d'or et se mêlent aux autres dieux, le cœur contristé. Jupiter alors dirige son char du haut de l'Ida vers l'Olympe, et revient à l'assemblée des dieux. L'illustre Neptume dételle les coursiers, pose le char sur une estrade, et le couvre d'un voile de lin. Jupiter lui-même s'assied sur un trône d'or, et sous ses pieds le vaste Olympe est ébranlé. Seules, loin de lui, Junon et Minerve restent assises sans rien dire, sans l'interroger; mais en son esprit, il les comprend, et il leur tient ce langage :

« Junon, Minerve, d'où vient votre tristesse? vous ne vous êtes point fatiguées, à perdre, dans ce combat glorieux, les Troyens que vous avez pris si terriblement en haine. Jamais tous les dieux de l'Olympe ne me feraient reculer, tant sont

redoutables ma force et mon bras. Vous avez tremblé de tous vos membres, avant d'avoir vu la guerre et les faits éclatants. Je le déclare, ma menace eût été accomplie; frappées de la foudre, vous ne seriez point rentrées sur votre char dans l'Olympe, où s'élèvent les demeures des immortels. »

Il dit : les déesses, assises l'une auprès de l'autre, murmurent sourdement, car tous deux méditent la ruine des Troyens. Minerve garde le silence, elle s'irrite contre son père et ressent une colère sauvage; mais Junon ne peut maîtriser le courroux qui bouillonne en son sein, elle s'écrie : « Terrible fils de Saturne, quelle parole as-tu dite? nous savons que ta force est invincible. Cependant nous pleurons sur les Grecs belliqueux, qui succomberont après avoir subi leur malheureux sort. Nous nous abstiendrons de la guerre, puisque tu l'ordonnes; mais nous inspirerons aux Argiens des résolutions salutaires, de peur qu'ils ne périssent tous, à cause de ton courroux.

— Auguste Junon, reprend le dieu, assembleur de nuages, à la prochaine aurore tu verras mieux, si tel est ton désir; tu verras le tout-puissant fils de Saturne détruire la grande armée des Achéens; car l'impétueux Hector ne cessera pas de combattre jusqu'à ce que l'agile fils de Pélée se lève, le jour où sur le corps de Patrocle on luttera avec fureur, sur un étroit espace auprès des vaisseaux. Ainsi l'a réglé le destin. Pour toi, je méprise ton courroux, lors même que tu irais aux derniers confins de la terre et de la mer où siégent Japet et Saturne; séjour que jamais ne charment l'éclat du soleil fils d'Hypérion, ni le souffle des vents, et qu'environnent les profonds abîmes du Tartare; lors même qu'errant çà et là sans but, tu irais jusqu'en ces lieux, je dédaignerais tes murmures; car nulle divinité moins que toi n'a de pudeur. »

Il dit : la déesse aux bras blancs garde le silence. Cependant la brillante lumière du soleil tombe dans l'Océan, et entraîne la nuit sombre sur les champs fertiles. Les Troyens voient à regret le jour disparaître; mais la nuit, vivement désirée, réjouit les Achéens. Alors l'illustre Hector tient l'assemblée des Troyens qu'il conduit loin des navires, sur les rives sinueuses du fleuve, hors du champ de carnage. Les héros descendent de leurs chars pour écouter son discours; il les harangue, et tient à la main une javeline de onze coudées, où brille une pointe d'airain qu'assujettit un anneau d'or; appuyé sur cette lance, il dit :

« Écoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos: et vous auxiliaires.

J'espérais aujourd'hui ne rentrer dans Ilion qu'après avoir exterminé les Achéens et détruit leur flotte; mais auparavant les ténèbres sont descendues sur le rivage de la mer, et elles ont sauvé les hommes et les vaisseaux. Il le faut, amis, cédons à la nuit sombre et disposons le repas du soir. Dételez les coursiers, placez devant eux une nourriture abondante; amenez promptement de la ville des bœufs, des brebis grasses; apportez de vos demeures du pain et du vin fortifiant, enfin amassez beaucoup de bois. Que jusqu'au lever de l'Aurore, fille du matin, nos feux multipliés brillent dans la plaine, et répandent leur éclat jusqu'aux cieux. Si, pendant la nuit, les Grecs essayent de fuir sur le dos de la vaste mer, ne leur permettons point de s'embarquer paisiblement et sans péril. Mais que quelques-uns des leurs aillent guérir dans leur patrie les blessures que feront nos traits et nos javelines, lorsqu'ils s'élanceront sur leurs navires, afin que désormais d'autres redoutent d'apporter aux Troyens la guerre déplorable. Cependant vous, hérauts, chers à Jupiter, portez dans Ilion ce message : que les jeunes adolescents, que les vieillards blanchis par les années, se rassemblent autour de la ville, sur les tours construites par les dieux. Que les femmes, chacune dans sa demeure, entretiennent un grand feu. Que tout le monde fasse constamment bonne garde, de peur qu'en l'absence des troupes une embuscade n'envahisse la ville. Magnanimes Troyens, exécutez mes ordres, je vous ai dit ce qui à présent est salutaire; tenez-le pour dit; à l'aurore je vous prescrirai ce qu'il faudra faire. Je conjure, plein d'espoir, Jupiter et les autres immortels, de chasser de nos rives ces chiens conduits par un destin funeste que des divinités néfastes transportent sur leurs noirs vaisseaux. Veillons toute la nuit; dès le matin nous prendrons les armes et nous réveillerons près de la flotte le farouche Mars. Je saurai si le fils de Tydée doit me repousser dans Ilion, ou si, le terrassant sous ma javeline d'airain, j'enlèverai ses dépouilles sanglantes. Demain il connaîtra sa vertu; il apprendra s'il peut soutenir l'effort de ma lance. Mais je pense que dès le lever du soleil, blessé au premier rang, il tombera dans la poussière, et autour de lui ses nombreux compagnons. Plût aux dieux que je fusse à l'abri des atteintes de la vieillesse et de la mort; que je reçusse les mêmes honneurs que Minerve et Apollon, aussi sûrement que ce jour apportera aux Argiens leur ruine! »

Tel est le discours d'Hector, les Troyens l'applaudissent; ils dételLent les coursiers qui sous le joug sont baignés d'écume;

chacun d'eux les attache au char avec des courroies. Cependant on se hâte d'amener de la ville des bœufs, des brebis succulentes; on apporte, chacun de sa demeure, du pain et du vin fortifiant; enfin on amasse beaucoup de bois. Les vents portent jusqu'au ciel le fumet qui s'élève de la plaine.

Pendant toute la nuit, les guerriers, remplis d'un noble orgueil, restent assis, en ordre de bataille, autour de leurs feux.

Ainsi, lorsque sur la voûte céleste les étoiles, autour de la lune éclatante, apparaissent dans toute leur beauté; lorsque pas un souffle ne trouble la sérénité de l'éther, les rochers, les hautes cimes des monts, les vastes forêts se dessinent vivement; l'immense profondeur des cieux semble ouverte, et tous les astres étincellent. A ce spectacle le pâtre est pénétré de joie : ainsi, entre la flotte et les rives du Xanthe, les feux des Troyens brillent devant Ilion. Mille feux sont allumés dans la plaine; autour de chacun, cinquante guerriers jouissent de l'éclat de la flamme. Les coursiers, en repos près des chars, se repaissent d'orge blanche et d'épeautre, et attendent le retour de l'aurore.

CHANT IX.

Pendant que les Troyens se tiennent sur leurs gardes, l'effroi surnaturel[1], compagnon de la pâle Terreur, s'empare des Achéens. Les plus vaillants sont frappés d'une douleur intolérable. Telle la mer poissonneuse est troublée, lorsque Zéphire et Borée, soufflant de la Thrace, la heurtent soudainement; alors la vague sombre s'élève, et les vents rejettent hors des flots beaucoup d'algues; telle, dans le sein des Grecs, leur âme est agitée. Agamemnon, le cœur blessé d'une grande affliction, parcourt le camp, et ordonne aux hérauts à la voix retentissante de convoquer chaque roi à l'assemblée, par son nom, sans clameur. Lui-même s'empresse d'appeler les plus proches. Tous bientôt s'asseyent à l'agora, navrés de tristesse; Agamemnon se lève et verse des larmes abondantes. Telle une source profonde, du haut d'une roche escarpée, laisse échapper un épais filet d'eau. Le roi, en poussant d'amers soupirs, adresse aux Grecs ce discours :

« Amis, rois et chefs des Argiens, Jupiter, fils de Saturne, m'a jeté violemment dans les liens de la funeste Até[2]. Le cruel! il m'a jadis promis, par un signe de tête, que nous ne retournerions pas dans notre patrie avant d'avoir saccagé la forte Ilion, et maintenant il imagine une triste déception; il m'ordonne de regagner ignominieusement Argos, après avoir perdu tant de nos guerriers! Tel doit être sans doute le plaisir du tout-puissant Jupiter, par qui s'écroulent et s'écrouleront encore les faîtes des cités, puisqu'il est le plus fort. Croyez-moi donc, et faisons tous ce que je vais dire: fuyons sur nos vaisseaux aux champs paternels, car nous ne prendrons jamais la grande Ilion. »

1. La terreur panique.
2. Voy. p. 18.

Il dit : tous gardent un profond silence. Les fils des Grecs restent longtemps muets ; enfin le vaillant Diomède s'écrie :

« Atride, je combattrai le premier tes paroles imprudentes, c'est le droit de l'agora, n'en sois pas irrité, toi qui as d'abord outragé ma valeur parmi les Achéens, en me disant faible et lâche. Tout cela est su des jeunes gens comme des vieillards. Ah! pour toi, le fils du pénétrant Saturne a divisé ses dons : il t'a doué du sceptre et des honneurs du premier rang ; mais il t'a refusé la vaillance, qui est au-dessus de toutes les forces. Méchant! Supposes-tu vraiment que les Achéens sont faibles et lâches comme tu le dis? Mais si ton âme est si impatiente du retour, pars, voici les chemins, et les nombreux vaisseaux que tu as amenés de Mycènes sont là, près de la mer! Les autres Argiens resteront, jusqu'à ce que nous ayons saccagé la ville de Priam. Si eux aussi veulent fuir, avec leurs vaisseaux, dans leur douce patrie, Sthénélos et moi nous combattrons tant que nous n'aurons point vu le dernier jour d'Ilion; car nous sommes venus ici avec l'aide d'un dieu. »

Il dit ; et les Grecs, par leurs acclamations, répondent à ce discours qu'ils admirent. Alors Nestor se lève et parle en ces termes :

« Fils de Tydée, tu l'emportes dans les combats par ta valeur, tu ne l'emportes pas moins dans le conseil parmi les héros de ton âge. Nul des Grecs ne peut blâmer tes paroles, ni les contredire ; mais tu n'es point allé au but où doivent tendre nos discours. Tu es jeune encore, et tu pourrais être le dernier-né de mes fils; toutefois tu parles aux rois de la Grèce avec une prudence consommée, et selon la justice. Poursuivons, je me glorifie d'être né longtemps avant toi ; je parlerai donc et je dirai tout ce qu'il convient de dire, et nul ne dédaignera mes paroles, pas même le puissant Agamemnon. L'homme sans famille, sans toit, sans foyer, peut seul se plaire aux discordes civiles. Maintenant cédons à la nuit sombre, apprêtons le repas du soir; que des gardes soient choisis pour veiller hors des murs, près du retranchement. Je recommande ce soin aux jeunes guerriers; c'est à toi, fils d'Atrée, de leur en donner l'ordre, car tu as ici le pouvoir suprême. Cependant, offre un festin aux rois ; cela te sied, et n'est point hors de propos; sous tes tentes abonde le vin, que chaque jour les vaisseaux des Grecs transportent des côtes de la Thrace, tu as tout ce qu'il faut pour recevoir, et tu commandes à beaucoup de serviteurs. Les anciens rassemblés, tu obéiras à celui qui te conseillera le mieux; tous les

Achéens ont grand besoin de bons et sages avis, au moment où les ennemis allument leurs feux près des vaisseaux. Ah! qui pourrait se réjouir quand cette nuit doit décider de la perte ou du salut de l'armée? »

Il dit: tous l'entendent avec faveur et s empressent de lui obéir. Les gardes sortent en armes, commandés par Thrasymède, pasteur des peuples, fils de Nestor; Ascalaphe et Ialmène, tous deux fils de Mars; Mérion, Apharée, Déipyre et le divin fils de Créon, Lycomède. Les sept chefs des gardes prennent chacun cent jeunes guerriers, qui marchent en ordre, portant dans leurs mains de longues javelines. Ils se placent entre le mur et le fossé, allument des feux et préparent leur repas.

Atride cependant conduit ensemble sous sa tente les chefs des Grecs et leur offre un abondant festin. Les convives étendent les bras et prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Nestor, dont l'avis d'abord a été jugé le plus sage, ouvre le conseil; l'esprit plein de bienveillance, il dit:

« Atride, illustre roi des guerriers, tu seras le premier, tu seras le dernier objet de ce discours; tu règnes sur des peuples nombreux; pour que tu les gouvernes, Jupiter t'a donné le sceptre et les droits. Il t'appartient surtout d'exposer tes avis, d'écouter et de mettre à exécution celui d'un autre, à qui son cœur inspirerait de parler pour le bien de tous; c'est à toi de décider lequel devra prévaloir.

« Je dirai ce qu'il y a de mieux à faire; selon moi, personne n'aura une pensée meilleure que celle qui roule en mon esprit, non pas seulement aujourd'hui, mais, dès longtemps, depuis le jour, ô rejeton de Jupiter, où tu as enlevé de la tente d'Achille furieux la jeune Briséis, malgré notre sentiment. Que ne t'ai-je point dit alors pour t'en empêcher! cependant, emporté par ton âme superbe, tu as offensé, en ravissant et en retenant sa récompense, le vaillant héros que les immortels eux-mêmes honorent. Mais examinons encore en ce moment comment nous étant réconciliés avec le fils de Pélée, nous l'apaiserons par des présents magnifiques et de douces paroles. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond en ces termes:

« O vieillard, ce n'est point à tort que tu as exposé mes fautes. J'ai failli, et ne le nie pas. Le héros que chérit Jupiter vaut une armée, et maintenant, pour l'honorer, ce dieu accable les Argiens. Mais si j'ai cédé à un égarement funeste, je veux aujour-

d'hui fléchir le fils de Pélée et lui offrir des présents infinis. Écoutez-moi, tels seront ces nobles dons : sept trépieds neufs, dix talents d'or, vingt bassins resplendissants; douze vigoureux coursiers, vainqueurs à la course, où leur légèreté remporte le prix. L'homme à qui surviendrait autant d'or qu'ils m'en ont rapporté des jeux, n'en manquerait pas et ne serait point pauvre. Je lui donnerai encore sept femmes lesbiennes irréprochables, habiles aux ouvrages de la main, que lui-même a ravies dans la populeuse Lesbos, et que j'ai choisies, car elles l'emportaient en beauté sur les autres captives. Je les lui donnerai; avec elles sera celle que je lui ai enlevée, la jeune Briséis, et j'attesterai par un grand serment que jamais je ne lui ai fait partager ma couche, comme il arrive entre hommes et femmes. Voilà les dons que je lui destine aujourd'hui. Mais si les dieux nous accordent la ruine de la grande ville de Priam, qu'il remplisse son navire d'or et d'airain; lorsque les Grecs partageront les dépouilles, qu'il vienne et qu'il choisisse lui-même vingt femmes troyennes, les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin, si nous retournons aux champs fertiles d'Argos en Achaïe, qu'il soit mon gendre, et je l'honorerai à l'égal d'Oreste, mon fils bien-aimé, nourri dans l'abondance. J'ai trois filles en mes palais superbes : Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse; qu'il conduise au palais de Pélée celle qu'il voudra, sans lui offrir de présents. C'est moi qui ferai des dons délectables, et jamais père n'en fit de pareils à sa fille. Je lui donnerai sept villes illustres : Cardamylée, Énope, la verdoyante Hira, la divine Phères, Anthée aux gras pâturages, la riante Épée, et Pédase, où croît la vigne. Toutes sont assises sur les bords de la mer, près de la sablonneuse Pylos. Leurs citoyens nombreux possèdent beaucoup de bœufs et de brebis ; par leurs offrandes, ils l'honoreront comme une divinité, et sous son sceptre ils payeront de riches tributs : voilà ce que je lui donnerai, s'il cesse d'être en colère. Ah! qu'il cède! Pluton est inflexible, indomptable, mais c'est de toutes les divinités la plus odieuse aux humains. Qu'Achille se soumette donc à moi, puisque je suis plus roi que lui, et que je me glorifie d'être plus avancé en âge.

— Glorieux fils d'Atrée, roi des hommes, répond Nestor, sans doute on ne peut mépriser les dons que tu offres au roi Achille. Ordonnons à des envoyés de se rendre à l'instant sous la tente du fils de Pélée; allons, je vais voir et les désigner moi-même; qu'ils m'obéissent. Phénix d'abord, favori de Jupiter, les conduira; je choisis ensuite le grand Ajax et le divin Ulysse; les

hérauts Odios et Eurybate les accompagneront. Maintenant apportez de l'eau pour nous laver les mains, et ordonnez qu'on fasse silence, pendant que nous invoquerons Jupiter; puisse-t-il avoir pitié de nous! »

Il dit : et ce discours est agréable à tous. Aussitôt les hérauts leur versent de l'eau sur les mains. Les jeunes Grecs couronnent de vin les urnes et le distribuent à la ronde à pleines coupes; les convives font des libations, et boivent autant que leur âme le désire; puis les envoyés sortent de la tente d'Atride. Le vieux Nestor, tournant vers chacun d'eux ses regards, et surtout vers Ulysse, les exhorte à ne rien négliger pour fléchir l'irréprochable fils de Pélée.

Les héros suivent le rivage de la mer aux bruits tumultueux et prient ardemment Neptune; ils demandent au dieu qui ceint la terre de toucher aisément le grand cœur d'Achille.

Lorsqu'ils arrivent sous les tentes des Myrmidons, Achille charme son âme par les sons d'une belle lyre artistement travaillée, surmontée d'un joug d'argent, qu'il a enlevée parmi les trésors de la ville d'Éétion. Il en charme son âme, et il chante la gloire des guerriers. Le seul Patrocle, vis-à-vis, est assis en silence, toujours prêt à servir Éacide, lorsque ses chants ont cessé. Les envoyés entrent, Ulysse à leur tête, et s'arrêtent devant Achille. Le héros étonné se lève sans quitter sa lyre, abandonnant son siége. Patrocle aussi, à l'aspect de ces hôtes, est debout, et le rapide Achille, les prenant par la main, s'écrie :

« Je vous salue, que vous veniez comme amis, ou qu'une impérieuse nécessité vous amène; car quel que soit mon courroux, c'est vous que je chéris le plus parmi les Achéens. »

Il dit, les entraîne, les fait asseoir sur des siéges couverts de tapis de pourpre, et s'adresse au fils de Ménétios :

« Patrocle, place devant nous ma plus grande urne, mélange du vin avec peu d'eau et donne-nous à chacun une coupe, car des hommes qui me sont chers sont venus sous mon toit. »

Patrocle se hâte d'obéir à son compagnon chéri. Achille cependant dresse à la lueur du foyer un large billot, où il étend le dos d'une brebis, celui d'une chèvre grasse et celui d'un porc succulent. Automédon tient les chairs tandis que le fils de Pélée les découpe, les divise en morceaux et les perce de broches. Le fils de Ménétios, semblable aux immortels, allume un grand feu. Lorsque la flamme s'affaisse et qu'il ne reste plus qu'un ardent brasier, il étale les charbons et pose au-dessus les broches que soulèvent des crémaillères; enfin, il répand sur les chairs le

sel sacré. Bientôt elles sont rôties et placées sur la table. Patrocle alors apporte le pain, et sert dans de belles corbeilles la part de chaque convive. Achille de son côté distribue les chairs, s'assied en fasse d'Ulysse contre le mur opposé, et ordonne à son compagnon chéri de sacrifier aux dieux. Celui-ci jette dans le foyer les prémices. Les héros ensuite étendent les mains et saisissent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Ajax fait signe à Phénix. Ulysse s'en aperçoit, et, remplissant de vin sa coupe, il l'incline vers le fils de Pélée, puis il dit :

« Salut, Achille, on ne manque pas de mets également distribués, soit sous la tente d'Agamemnon, soit maintenant sous la tienne, car il est en votre pouvoir d'offrir beaucoup de mets excellents. Mais ce n'est point le moment de songer aux agréables festins. O fils de Jupiter, nous prévoyons et nous craignons de grandes calamités; nous en sommes à douter si nous sauverons ou si nous perdrons nos superbes navires, à moins que tu ne déploies ta valeur; car, près du rempart et de la flotte, les fiers Troyens et les lointains auxiliaires ont assis leur camp. La plaine est couverte de leurs feux; ils disent que nous ne pouvons plus résister, et qu'ils vont assaillir nos noirs vaisseaux. Le fils de Saturne fait gronder la foudre, et à leur droite ses signes éclatent. Hector, fier de sa force et de l'appui de Jupiter, exhale une terrible fureur; il n'honore plus ni les autres dieux, ni les hommes. Une rage indomptable le transporte; il invoque à grands cris l'aurore; il jure de saper les extrémités de nos vaisseaux, de les livrer aux flammes dévorantes, et d'immoler les Grecs terrifiés par l'incendie. Je crains vivement en mon âme que les dieux n'accomplissent ses menaces, et que nous ne soyons déjà destinés à périr devant Ilion, loin des champs fertiles de la Grèce. Lève-toi donc, ô fils de Pélée, si tu veux, même tardivement, sauver de la fureur des Troyens les fils de Danaüs maintenant accablés. Plus tard tu serais toi-même pénétré de douleur, car il n'y a plus de remède quand le mal est fait; tandis qu'il en est temps encore, songe à éloigner les Grecs le jour fatal. Ami, rappelle-toi les exhortations de Pélée lorsqu'il t'envoya de la Phthie à l'armée d'Agamemnon. « Mon fils, dit-il, « Minerve et Junon te donneront, s'il leur plaît, la valeur; toi, « modère les emportements de ton cœur, la bienveillance vaut « mieux; fuis les funestes discordes, et les jeunes guerriers « comme les vieillards t'accorderont plus d'honneurs. » Ainsi parla ton vénérable père; mais tu l'as oublié! Ah! maintenant

apaise ton déplorable courroux. Si tu renonces à ta colère, Agamemnon te comblera de nobles présents; écoute-moi : tels sont les dons qu'Atride promet de faire conduire sous tes tentes :

« Sept trépieds neufs, dix talents d'or, vingt bassins resplendissants; douze vigoureux coursiers, vainqueurs à la course, où leur légèreté remporte le prix. L'homme à qui surviendrait autant d'or qu'ils lui en ont rapporté des jeux n'en manquerait pas et ne serait point pauvre. Il te donnera encore sept femmes lesbiennes, irréprochables, habiles aux travaux de leur sexe; toi-même, jadis, tu les as ravies dans la populeuse Lesbos, et il les a choisies, car elles l'emportaient en beauté sur les autres captives. Il te les donnera; avec elles sera celle qu'il t'a enlevée, la jeune Briséis, et il attestera par un grand serment que jamais il ne lui a fait partager sa couche, comme il arrive entre hommes et femmes. Voilà les dons qu'il te destine aujourd'hui. Mais si les dieux nous accordent la ruine de la grande ville de Priam, tu rempliras ton vaisseau d'or et d'airain; lorsque les Grecs se partageront les dépouilles, tu y viendras et tu choisiras vingt femmes troyennes les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin, si nous retournons aux champs fertiles d'Argos, en Achaïe, tu seras son gendre, et il t'honorera à l'égal d'Oreste, son fils bien-aimé, nourri au sein de l'abondance. Il a dans ses superbes palais trois jeunes filles : Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse; tu conduiras au palais de Pélée celle que tu voudras, sans lui offrir de présents. C'est lui qui te fera des dons délectables, et jamais père n'en fit de pareils à sa fille. Il te donnera sept villes illustres : Cardamylée, Énope, la verdoyante Hira, la divine Phères; Anthée, aux gras pâturages; la riante Épée, et Pédase où croît la vigne. Toutes sont assises sur les bords de la mer, près de la sablonneuse Pylos. Leurs citoyens nombreux possèdent beaucoup de bœufs et de brebis; par leurs offrandes, ils t'honoreront comme une divinité, et sous ton sceptre ils payeront de riches tributs : tels seront ses présents si tu cesses d'être en colère. Mais si ta haine contre Atride l'emporte; si tu repousses ses dons, du moins prends en pitié les autres Argiens que dans leur camp la douleur accable, et qui t'honoreront comme un dieu. Certes tu acquerras chez eux une grande gloire; car tu feras tomber sous tes coups Hector; une funeste rage le transporte, et il s'approchera de toi, puisqu'il dit que nul des Grecs que la flotte a conduits sur ce rivage ne peut se comparer à lui. »

Le fougueux Achille répond en ces termes :

« Fils de Laërte, élève de Jupiter, artificieux Ulysse, il me sied de te dire, sans ménagement, ce que je veux et ce qui sera, afin qu'assis à mes côtés, vous ne me fassiez pas entendre vos doléances tour à tour. Je hais autant que les portes de l'enfer celui qui cache une pensée en son âme, et parle d'autre sorte. Écoutez donc ce qui vaut mieux, selon moi : je n'entends point me laisser fléchir par Agamemnon, ni par les autres Grecs, car chez eux, point de reconnaissance quand on combat sans relâche des peuples ennemis; même part à l'oisif et à celui qui aurait eu toujours les armes à la main; mêmes honneurs au lâche qu'au vaillant; et que l'on ne fasse rien ou que l'on soit sans cesse à l'œuvre, on meurt pareillement. Quel fruit ai-je retiré des peines que j'ai souffertes en mon cœur, en exposant chaque jour ma vie dans les batailles? Comme l'oiseau qui ne prend pour lui que le mal, et porte à ses petits la pâture qu'il a ramassée, j'ai passé de nombreuses nuits sans sommeil et consumé mes journées dans de sanglantes mêlées, pour l'honneur de vos femmes; j'ai saccagé, à la tête de la flotte, douze villes, demeures des hommes, et, à la tête de l'armée, onze cités dans les champs fertiles de Troie; j'en ai enlevé de nombreuses et riches dépouilles, que j'ai portées à Atride; il les a reçues, après être resté en arrière, près des navires, et il a pris l'habitude d'en garder beaucoup, d'en distribuer peu. Mais à chacun des rois et des chefs de l'armée, il a donné une récompense, et à ceux-là du moins il la laisse, tandis que seul il me prive de la mienne; il possède la femme que j'ai préférée; eh bien, que, reposant auprès d'elle, il en goûte les charmes!

« Pourquoi faut-il que les Grecs combattent les Troyens? Pourquoi les fils d'Atrée ont-ils rassemblé l'armée qu'ils ont conduite ici à cause de la blonde Hélène? Les Atrides sont-ils donc les seuls mortels qui aiment leurs femmes? Tout homme bon et prudent aime la sienne et en prend soin. Moi aussi je l'aimais de toute mon âme, quoique captive.

« Agamemnon m'a enlevé ma récompense, il m'a montré sa perfidie; maintenant que je suis averti, qu'il cesse de me tenter encore, il ne me persuadera pas.

« Qu'il examine donc avec toi, Ulysse, et avec les autres rois, comment vous éloignerez des vaisseaux les flammes ennemies. Déjà sans moi, le fils d'Atrée n'a-t-il pas fait de grandes choses? n'a-t-il pas élevé une muraille, creusé autour un large et profond retranchement, planté des palissades? Mais il ne lui est pas si facile de soutenir le choc de l'homicide Hector. Aussi long-



temps que j'ai combattu dans les rangs des Grecs, ce héros n'osait point porter la bataille hors des murs d'Ilion; il n'osait pas dépasser les portes de Scées, ni le hêtre. Un jour seulement il s'arrêta pour m'attendre, et à peine échappa-t-il à ma fureur. Puisque je ne veux plus désormais combattre le divin Hector, demain, après avoir sacrifié à Jupiter et à tous les dieux, je lancerai à la mer mes navires bien chargés : tu en seras témoin, Ulysse, si tel est ton désir, et si tu y prends intérêt; tu verras, dès l'aurore, mes vaisseaux sillonner l'Hellespont poissonneux, et sur leurs bancs d'ardents rameurs. Si le puissant Neptune nous accorde une heureuse traversée, nous atteindrons dans la troisième journée les fertiles rivages de la Phthie. Là, j'ai de nombreux trésors que j'ai laissés en venant ici, par malheur. J'y joindrai l'or, l'airain étincelant, le fer poli et les femmes à la taille gracieuse qui me sont échues par le sort, car la récompense que m'avait donnée Atride m'a été outrageusement reprise par ce roi puissant. Répétez-lui ouvertement mes paroles, afin que les autres Grecs fassent éclater leur indignation, si, toujours impudent, il veut encore tromper l'un d'eux. Mais si insolent qu'il soit, il n'osera pas me braver en face.

« Non, je ne veux avec lui ni conseil ni œuvre. Il m'a déjà trompé et offensé; c'est assez, il ne m'abusera plus par des promesses. Qu'il coure sans entrave à sa perte, car le prévoyant Jupiter lui a ravi l'esprit.

« Ses dons me sont odieux, et lui, je le méprise comme un Carien[1]. Dût-il m'offrir dix fois, vingt fois autant de richesses qu'il en a ou en aura un jour; autant qu'il en arrive dans Orchomène, ou dans Thèbes d'Égypte, dont les palais en sont remplis, dont les cent portes s'ouvrent pour laisser sortir chacune deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars; dût-il m'offrir autant de joyaux précieux qu'il y a de grains de sable et de poussière, jamais Agamemnon ne me fléchira, qu'il n'ait, jusqu'au bout, expié son intolérable outrage. Je n'épouserai point sa fille, fût-elle en beauté la rivale de la belle Vénus, fût-elle par son art et son adresse l'égale de Minerve; je ne serai pas son gendre, il peut jeter les yeux sur un autre Grec, plus selon son cœur et plus puissant que moi. Si les dieux me sauvent de la mort, si je rentre dans ma patrie, Pélée lui-même me donnera une épouse. Assez de jeunes vierges habitent l'Hellade et la Phthie, filles des héros qui défendent les cités. Celle que

1. Indigène dépossédé par les colons ioniens de l'Asie.

j'aurai préférée sera mon épouse chérie; mon cœur généreux m'inspire de borner là mes souhaits : de m'unir à une femme gracieuse et de jouir des possessions que Pélée a acquises.

« Toutes les richesses que renfermait, dit-on, la grande ville de Troie, aux jours de la paix avant l'arrivée des Grecs, ou que contient dans l'âpre Delphes, le seuil de pierre du dieu aux infaillibles traits, ne valent pas ma vie. On peut ravir à main armée des bœufs, de grasses brebis; on peut gagner de nobles trépieds, des coursiers à la blonde crinière; mais l'âme de l'homme, on ne peut la rappeler ni la reconquérir, dès qu'en s'exhalant elle a franchi ses lèvres. Thétis, ma mère, aux pieds d'argent, m'a montré deux chemins ouverts par le sort pour me conduire au terme de la vie : si je reste aux champs troyens, si je combats autour d'Ilion, c'en est fait de mon retour, et j'acquiers une gloire éternelle; si je rentre dans ma douce patrie, c'en est fait de ma gloire, mais je dois jouir d'une heureuse vieillesse, longtemps hors de l'atteinte des traits de la mort. J'exhorte les autres Grecs à voguer vers leurs demeures. Jamais vous ne verrez le dernier jour de la ville escarpée de Priam. Jupiter lui-même au-dessus d'elle étend les mains, et c'est lui qui a exalté le courage de ses guerriers. Allez donc rejoindre les chefs des Grecs, rapportez-leur ce message (car telle est la récompense des anciens). Ils chercheront, en leur esprit, un plan plus efficace pour sauver la flotte et l'armée. Je persiste dans ma colère, et le moyen de salut qu'ils ont imaginé leur échappe. Que Phénix reste auprès de moi pour dormir; demain il me suivra dans notre douce patrie, s'il le veut, car je ne l'emmènerai point par contrainte. »

Il dit. Les héros gardent un morne silence, consternés de ce discours et de la dureté de ce refus; enfin, le vénérable Phénix prend la parole, fondant en larmes, car il craint pour les vaisseaux des Grecs :

« Si vraiment, illustre Achille, ton retour est arrêté dans ton esprit, si tu refuses d'éloigner la flamme de nos vaisseaux rapides, parce que la colère est tombée en ton âme, comment, mon cher fils, resterais-je seul ici, loin de toi? C'est avec toi que le vénérable Pélée m'a fait partir, le jour où de la Phthie il t'envoya près d'Agamemnon, jeune encore, ignorant la guerre inexorable et les luttes de l'agora, où se signalent encore les héros. Ton père, à cause de cela m'a fait partir pour que je t'enseignasse ces choses, et que tu devinsses un orateur et un guer-

rier. Rester ici loin de toi, mon cher enfant, je ne le voudrais pas, lors même qu'un dieu me promettrait de me délivrer de la vieillesse, de me ramener à la fleur de mes années, comme j'étais lorsque jadis je quittai l'Hellade aux belles femmes, fuyant l'indignation de mon père Amyntor, fils d'Ormène, qui était irrité contre moi à cause de sa blonde captive; il l'aimait et méprisait son épouse ma mère. Celle-ci toujours me conjurait de séduire sa rivale, afin qu'elle hait le vieillard; elle me persuada et je lui obéis. Mon père, aussitôt, l'ayant appris, prononça de nombreuses imprécations, et demanda aux cruelles Furies que jamais, sur ses genoux, il ne fît asseoir un fils né de moi. Ces divinités, le Jupiter infernal, la terrible Proserpine, devaient accomplir sa malédiction. Dès lors, mon âme ne put souffrir que je demeurasse plus longtemps dans les palais d'un père irrité. Cependant ses amis, ses parents, accoururent du voisinage, me supplièrent longtemps et me retinrent malgré moi. Mais ils égorgèrent ses grasses brebis et ses bœufs superbes; ils passèrent dans la flamme de Vulcain ses porcs succulents; le vin du vieillard coula, de ses grands vases de terre, à pleines coupes. Durant neuf nuits ils dormirent autour de moi, et chacun à son tour veillait pour me garder. Le feu ne s'éteignait jamais; tant sous le portique de la cour bien fermée, que dans le vestibule, devant les portes de ma chambre. Mais lorsque la dixième nuit eut étendu sur moi ses ténèbres, je brisai les portes solidement ajustées de ma chambre; je sortis; je franchis, sans peine, le mur de la cour; j'échappai aux regards des esclaves et des gardes. Je m'enfuis au loin, au travers de la vaste Hellade, et j'arrivai dans la Phthie, mère féconde des troupeaux, auprès du roi Pélée. Il m'accueillit avec bienveillance, et me chérit autant qu'un père aime un fils unique, né dans ses vieux jours, au sein de vastes domaines. Il me donna de grandes richesses et un peuple nombreux. Je régnai sur les Dolopes à l'extrémité de la Phthie. Ensuite, ô divin Achille, t'aimant de toute mon âme, je t'ai fait ce que tu es; tu ne voulais pas aller avec un autre au festin, ni manger dans le palais, si, t'ayant assis sur mes genoux, je ne découpais les viandes dont je te rassasiais, et si je ne te faisais boire du vin. Combien de fois tu as arrosé ma tunique, sur mon sein, des breuvages que tu rejetais dans tes caprices d'enfant! De toi j'ai tout souffert, et j'ai enduré bien des fatigues; pensant que les dieux ne m'avaient pas accordé de fils, ô Achille, je faisais de toi mon fils, afin qu'un jour tu détournasses de moi les amers outrages.

« O mon enfant dompte ta grande âme! Il ne te sied pas de montrer un cœur sans miséricorde. Les dieux mêmes, qui prévalent par la vertu, l'honneur et la force, ne sont pas inflexibles. Le suppliant, eût-il failli, ou enfreint leurs ordres, les apaise par les sacrifices, les vœux, les libations et le fumet des victimes. Les Prières aussi sont filles du grand Jupiter : boiteuses, ridées, l'œil incertain, elles ont à cœur de marcher derrière Até; mais celle-ci est robuste et a le pied ferme, aussi elle les dépasse en courant; elle les prévient sur toute la terre et nuit aux humains; les Prières la suivent et guérissent les maux qu'elle à faits. Celui qui, à leur approche, révère ces filles de Jupiter, elles le servent, elles exaucent ses vœux. Mais malheur à qui les repousse et les chasse avec dureté : elles remontent alors vers le fils de Saturne; elles le conjurent de faire poursuivre par Até cet homme superbe, pour que la cruelle déesse le frappe et le punisse.

« Achille, et toi aussi accorde aux filles de Jupiter le respect qui fléchit l'esprit des sages héros. Si le fils d'Atrée ne t'apportait point de présents, s'il n'en promettait point pour l'avenir, s'il persévérait dans sa haine, je ne t'engagerais point à oublier ton ressentiment pour secourir les Achéens, quelle que soit leur détresse. Mais il te donne sur-le-champ beaucoup, et te promet plus encore; il envoie, pour te supplier, les plus illustres des Grecs, choisis parmi toute l'armée, ceux que tu chéris le plus. Ne les déshonore pas en méprisant leur démarche et leurs discours; auparavant, il n'y avait rien à dire à ta colère; mais la renommée ne nous a-t-elle pas appris que les anciens héros, lorsqu'un violent courroux les avait enflammés, se laissaient fléchir par les présents et les supplications?

« Je me souviens d'un fait déjà loin de nous. Non, il n'est pas récent; mais, tel qu'il s'est passé, je vais vous le dire à vous qui êtes tous nos amis :

« Les Curètes faisaient la guerre aux intrépides Étoliens, sous les murs de Calydon, et les guerriers s'entre-tuaient. Les Étoliens défendaient la riante Calydon; les Curètes, avec la fureur de Mars, brûlaient de la dévaster; car Diane au trône d'or leur avait apporté le malheur, irritée contre Œnée qui, dans ses champs fertiles, ne lui avait point offert les prémices de sa moisson, pendant que les autres dieux prenaient part au festin de ses hécatombes; soit oubli, soit imprudence, Diane, fille du grand Jupiter, fut la seule à qui il ne fit pas un sacrifice, et ce fut une grande faute. Dans son courroux, elle suscite un sanglier fa-

rouche, aux terribles défenses, qui fait habituellement beaucoup de dégâts dans les champs d'OEnée, et jette à terre, les uns sur les autres, nombre de grands arbres, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs fruits. Le fils d'OEnée, Méléagre, le tua, après avoir convoqué, des villes voisines, une foule de chasseurs avec leurs chiens; c'était une bête redoutable; il n'eût pas suffi, pour la vaincre, d'un petit nombre d'hommes, et elle en fit monter plus d'un sur le triste bûcher. Ensuite, à son sujet, la déesse excita une grande et tumultueuse guerre entre les Étoliens et les Curètes, qui se disputèrent la tête et la dépouille velue du sanglier.

« Aussi longtemps que combattit Méléagre, favori de Mars, les Curètes furent battus; malgré leur nombre, ils ne purent tenir près des murailles. Mais lorsque la colère, qui gonfle en leur sein le cœur même des sages, eut pénétré dans l'âme de Méléagre, et qu'il se fut courroucé contre Althée, sa mère, il resta oisif auprès de son épouse, la belle Cléopatre, fille de la nymphe Marpisse, l'une des légères Éfénines, et d'Idée, le plus robuste des hommes de ces temps-là, et si vaillant qu'il tendit son arc et prépara ses flèches contre le roi Phébus-Apollon, à cause de la nymphe à la démarche légère. Dans leur palais, le père et l'auguste mère de Cléopatre la surnommaient Alcyone, parce que sa mère avait pleuré, ayant le même malheur[1] que la triste Alcyone, lorsque Phébus l'avait elle-même ravie.

« Méléagre, étendu sur un lit auprès d'elle, nourrissait sa déplorable colère, causée par les malédictions d'Althée; celle-ci, affligée du meurtre de ses frères, invoquait les dieux; elle frappait de ses deux mains la terre féconde; elle conjurait, à genoux, le sein sillonné de larmes, Pluton et Proserpine de donner la mort au fils né de ses entrailles. Or, du fond de l'Érèbe, Érinnys l'écoutait, déesse au cœur impitoyable, toujours errant dans les ténèbres.

« Bientôt, les Curètes sapent leurs remparts; le tumulte et le combat éclatent autour des portes de la ville; les chefs du peuple prient Méléagre; ils lui envoient les illustres prêtres des dieux pour qu'il vienne les défendre; ils lui promettent un don magnifique; ils l'invitent à choisir, au lieu le plus fertile de la riante plaine de Calydon, un superbe enclos de cinquante arpents, moitié en vignobles, moitié en terres de labour. Le vieux Œnée surtout, monté près du seuil élevé de sa chambre nup-

1. Le malheur d'être séparée de son époux.

tiale, ébranle les portes épaisses et l'implore longuement; ses sœurs, son auguste mère aussi viennent le supplier; il les repousse; ses plus chers compagnons les remplacent; mais son cœur reste inflexible, tant que la chambre nuptiale n'est pas elle-même menacée; enfin les Curètes ont forcé les murailles; la ville est en flammes. Alors la gracieuse épouse de Méléagre le prie en pleurant. Elle lui retrace les malheurs d'une ville prise d'assaut : les citoyens massacrés, les palais réduits en cendre, les enfants, les femmes à la belle ceinture traînés en esclavage. Ces terribles misères émeuvent son âme : il marche revêtu de ses armes resplendissantes; et, n'obéissant qu'à son âme, il détourne le jour fatal des Étoliens. Ceux-ci ne lui firent point de dons agréables et nombreux, parce que, de lui-même, il les avait sauvés. Ami, ne songe pas à faire de même; prends garde qu'une divinité ne t'y excite; il serait moins profitable pour toi de ne secourir les vaisseaux que lorsqu'ils seraient en flammes. Mais accepte les présents, suis-nous; et les Grecs t'honoreront comme une divinité. Si plus tard tu viens au combat, sans que les dons t'y entraînent, ils ne t'accorderont pas autant d'honneurs, quand même tu repousserais au loin la guerre. »

Achille lui répond en ces termes : « Vénérable Phénix, ô mon père! je n'en ai pas besoin, je le sens, j'ai été honoré par la volonté de Jupiter qui me protégera, près de mes vaisseaux, aussi longtemps que je conserverai le souffle dans mon sein, et que mes genoux pourront se mouvoir.

« Mais, je te le déclare, fais tomber ces paroles en ton esprit : que tes pleurs, que ton affliction ne troublent point mon âme pour l'amour d'Agamemnon. Tu ne dois pas l'aimer, si tu crains de me devenir odieux, à moi qui te chéris. Il est bon que tu donnes du souci à qui me tourmente. Règne avec moi, et reçois la moitié de mes honneurs; que ceux-ci reportent leur message; pour toi, reste ici étendu sur une molle couche. Au lever de l'aurore, nous délibérerons ensemble si nous retournerons dans notre patrie, ou si nous demeurerons encore. »

Sans rien ajouter, Achille, de ses sourcils, fait signe à Patrocle de dresser pour Phénix un lit épais, afin que les deux héros songent aussitôt à sortir de sa tente. Alors Ajax, fils de Télamon, semblable aux dieux, parle en ces termes :

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, partons; je ne vois pas de terme à nos discours, et nous ne réussirons point par cette voie; notre devoir aussi est de rapporter aux Grecs notre message, quoique défavorable, car ils sont sans doute encore assis

à nous attendre. Achille renferme en son sein un cœur superbe et farouche; homme dur, il n'a aucun égard pour l'amitié de ses compagnons, de ceux qui, près des vaisseaux, l'honorent au-dessus de tous les mortels. Héros sans miséricorde! n'accepte-t-on pas la rançon du meurtre d'un frère et même d'un fils? Oui, le meurtrier reste parmi le peuple lorsqu'il a beaucoup payé, l'autre réprime son cœur et son ressentiment en recevant une riche rançon. Mais les dieux ont fait entrer dans son sein une colère cruelle et implacable, à cause d'une seule captive; or, maintenant nous t'en offrons sept des plus belles, et, outre cela, de nombreux trésors; calme-toi donc, et honore ton toit hospitalier! car nous sommes tes hôtes, envoyés par l'armée entière, et nous désirons être aimés et chéris de toi plus que tous les autres Grecs. »

Achille aux pieds légers lui répond en ces termes : « Je crois bien que tu m'as parlé selon ton âme, ô Ajax! mais mon cœur se gonfle de colère au souvenir de cet Atride, qui, au milieu des Grecs, m'a méprisé comme un vil transfuge. Allez donc, et rapportez votre message; je ne veux plus songer à la guerre sanglante, avant que le divin Hector parvienne, en immolant les Grecs, jusqu'au camp des Myrmidons, et lance sur nos vaisseaux la flamme dévorante. C'est près de ma tente et de mon navire que j'entends, quelle que soit son ardeur, éloigner du combat Hector. »

Il dit : les héros saisissent des coupes profondes et font des libations. Enfin ils retournent vers la flotte; Ulysse marche en avant. Patrocle cependant a ordonné à ses compagnons et aux captives de dresser promptement pour Phénix un lit épais. Les captives ont obéi; elles ont étendu des peaux d'agneau, des couvertures, et le tissu délicat du lin. Sur cette couche, le vieillard repose jusqu'au lever de la divine Aurore. Achille s'endort dans un réduit de sa solide tente; auprès de lui est une captive qu'il a amenée de Lesbos, la belle Diomède, fille de Phorbas. Patrocle a sa couche de l'autre côté; auprès de lui dort la gracieuse Iphis, dont Achille lui a fait présent lorsqu'il a pris Scyros, ville escarpée d'Ényée.

Les héros, de leur côté, arrivent sous la tente d'Atride; les fils des Grecs se lèvent avec empressement, les prennent par la main, leur présentent des coupes d'or, et les interrogent. Agamemnon, roi des hommes, le premier, leur adresse ces questions :

« Dis-nous, noble Ulysse, honneur de la Grèce, s'il consent

à préserver de la flamme ennemie les vaisseaux des Grecs, ou s'il refuse, et si la colère maîtrise encore son cœur superbe.

— Fils d'Atrée, lui répond le patient et divin Ulysse, il ne veut point éteindre sa colère, mais il en est de plus en plus rempli. Il repousse toi et tes dons; il t'exhorte à examiner avec les autres Grecs comment tu sauveras la flotte et l'armée. Lui-même menace, aux premières lueurs du jour, de lancer ses navires à la mer; et il conseille aux autres rois de voguer vers leur patrie. Vous ne verrez jamais, dit-il, le dernier jour d'Ilion; le puissant Jupiter au-dessus d'elle étend les mains, et c'est lui qui a exalté le courage de ses guerriers. Telles sont ses paroles; ceux qui m'ont suivi, Ajax et les hérauts, tous les deux hommes prudents, peuvent les redire. Le vieillard Phénix est resté sous sa tente; Achille l'invite demain à le suivre, sur ses vaisseaux, dans leur douce patrie, s'il le veut, car il ne l'emmènera pas par contrainte. »

Il dit : et les rois gardent un profond silence, surpris de ce discours et de la véhémence d'Achille. Longtemps, dans leur douleur, les fils de la Grèce restent muets; enfin le vaillant Diomède s'écrie :

« Fils d'Atrée, glorieux roi des hommes, Agamemnon, plût aux dieux que tu n'eusses pas supplié l'irréprochable fils de Pélée en lui offrant des présents infinis! Son cœur, déjà si orgueilleux, tu l'as rendu plus superbe encore. Ne nous occupons plus de lui; qu'il parte, qu'il demeure, nous le verrons revenir au combat, quand son âme et quelque dieu l'y exciteront. Mais écoutez mes paroles, et laissez-vous persuader. Allez dormir, maintenant que vous avez ranimé votre cœur par l'abondance des mets et du vin, car c'est force et vaillance. Aux premières lueurs de la belle Aurore aux doigts de rose, Atride, hâte-toi de ranger, devant les vaisseaux, les guerriers et les chars, exhorte-les, et, toi-même, combats au premier rang. »

Il dit : les rois applaudissent, et admirent le discours du noble fils de Tydée. Ils font des libations, se rendent chacun sous sa tente, s'étendent sur leurs couches et goûtent les douces faveurs du sommeil.

CHANT X.

Les autres chefs des Achéens, domptés par le doux sommeil, dorment, près des vaisseaux enveloppés par la nuit ; mais le sommeil ne s'empare pas d'Agamemnon, pasteur des peuples, qui roule en son esprit une foule de pensées. Tel l'époux de Junon lance éclairs sur éclairs, quand il prépare de grandes pluies, ou de la grêle, ou de la neige, dans la saison où elle couvre les campagnes, ou peut-être l'effroyable gueule d'une amère bataille, tel Atride soupire fréquemment du plus profond de son cœur ; son âme est pleine de trouble. Regarde-t-il le camp des Troyens, les feux innombrables allumés devant Ilion, le son des chalumeaux et des flûtes, le tumulte des guerriers le frappent de surprise ; voit-il la flotte et l'armée des Grecs, il s'arrache les cheveux jusqu'à la racine, accusant Jupiter ; en son cœur glorieux, il pousse de longs gémissements.

Enfin il lui semble que ce qu'il a de mieux à faire est d'aller trouver Nestor ; peut-être prendra-t-il quelque résolution salutaire qui détourne des Grecs le malheur. Il se lève, couvre sa poitrine d'une cuirasse, attache sous ses pieds brillants de belles sandales, s'enveloppe de la peau fauve et lustrée d'un grand lion qui le couvre tout entier, et saisit une javeline.

Les mêmes terreurs agitent Ménélas. Le sommeil aussi a fui ses paupières ; il tremble que les Grecs ne périssent, après être venus à cause de lui sur l'immense étendue des eaux, pour livrer, devant Ilion, de terribles batailles. Soudain il enveloppe ses larges épaules de la peau tachetée d'une panthère, pose sur sa tête un casque d'airain, et de sa forte main saisit un javelot. Il sort pour réveiller son frère, qui règne puissamment sur tous les Achéens et que le peuple honore comme un dieu. Il le trouve près de l'extrémité de son vaisseau, se couvrant de ses belles armes, et sa présence réjouit Agamemnon. Le premier Ménélas lui parle en ces termes :

« Frère, pourquoi t'armer ainsi? As-tu dessein d'envoyer un de nos compagnons épier les Troyens? Je crains fort que nul ne te promette une telle œuvre, et n'ose seul, par la nuit divine, épier les guerriers ennemis. S'il en est un, certes c'est un cœur audacieux. »

Le puissant Agamemnon reprend : « O Ménélas, nous avons l'un et l'autre besoin de salutaires conseils, qui tirent du péril et sauvent la flotte et les Argiens. L'esprit de Jupiter a changé : ce dieu préfère aux nôtres les sacrifices d'Hector; car je n'ai jamais vu, je n'ai jamais ouï qu'en un jour un seul homme ait songé à faire autant d'exploits terribles que ce héros, cher à Jupiter, et qui n'est fils ni d'un dieu ni d'une déesse, en vient d'accomplir contre les Grecs; il a fait de telles choses, il leur a causé de tels maux que, longtemps et au loin, ils les auront sur le cœur. Mais pars, appelle Idoménée et Ajax; pour moi je vais auprès de Nestor, l'exhorter à se lever; s'il consent à venir près de la cohorte sacrée des gardes et à leur donner de nouveaux ordres, c'est à lui surtout qu'ils obéiront; son fils et Mérion les commandent, et nous les leur avons principalement confiés.

— Comment dois-je entendre tes paroles? répond Ménélas. Faut-il ici t'attendre avec eux ou te rejoindre après les avoir convoqués?

— Va avec eux au rendez-vous, reprend le grand Atride, de peur qu'en nous cherchant nous ne nous égarions; car les chemins qui sillonnent le camp sont nombreux. Fais entendre ta voix pendant ta marche; commande que l'on veille; adjure chaque homme par son père, par sa famille; honore-les tous; garde-toi de paroles superbes; nous aussi, travaillons de toutes nos forces : Jupiter, dès notre naissance, nous a imposé cette dure loi. »

Après ces avertissements, il congédie son frère, et va chercher Nestor; il le trouve, à côté de sa tente et de son vaisseau, étendu sur une couche moelleuse; près de lui reposent ses armes où l'airain étincelle : son bouclier, deux javelots et un casque; puis le baudrier merveilleux dont le vieillard se ceint la taille lorsqu'à la tête de ses guerriers il s'élance au fort des mêlées meurtrières; car il ne cède pas à la triste vieillesse. Nestor s'éveille, se lève à demi, appuyé sur le coude, soulève la tête et interroge Atride.

« Qui es-tu, toi qui seul, pendant la nuit obscure, erres parmi la flotte et le camp, tandis que les autres mortels sont

endormis ? Cherches-tu l'un des gardes ou quelque compagnon ? Parle, ne m'aborde pas en silence : que demandes-tu ?

— O fils de Nélée, répond le roi des hommes, Nestor, honneur de la Grèce, reconnais Agamemnon ; plus que tous les mortels, Jupiter m'a plongé en un labeur qui n'aura pas de fin, tant que je conserverai le souffle dans ma poitrine et que mes genoux pourront se mouvoir. Je viens ici parce que le doux sommeil n'est point descendu sur mes paupières ; l'issue des batailles, les malheurs des Grecs me préoccupent ; de terribles craintes viennent m'assaillir sur le sort des fils de Danaüs. Mon âme a perdu sa fermeté ; mon esprit chancelle ; mon cœur s'élance hors de ma poitrine, et tout mon corps frémit. Ami, si tu veux me seconder, puisque le sommeil aussi t'abandonne, suis-moi ; rendons-nous près des gardes ; voyons si, cédant à la fatigue, ils s'assoupissent et oublient tout à fait de veiller. Les ennemis ne sont que trop près, et nous ignorons s'ils n'ont point le dessein de nous attaquer pendant la nuit.

— Roi des hommes, répond le noble Nestor, glorieux Atride, le prévoyant Jupiter ne comblera peut-être pas les espérances d'Hector ; lui aussi, je pense, ressentira des soucis cuisants, si Achille chasse enfin de son cœur sa funeste colère. Je n'hésite pas à te suivre ; éveillons les autres héros : Diomède, Ulysse, l'agile fils d'Oïlée et le robuste Mégès ; faisons appeler aussi le grand Ajax, semblable aux dieux, et le roi Idoménée : car leurs vaisseaux sont loin de nous. Et Ménélas, lui que j'honore et que j'aime ! je l'accablerai de reproches ; dusses-tu m'en reprendre, j'éclaterai. Eh quoi, il dort ! à toi seul il laisse les fatigues ! Ne devait-il pas exciter les autres chefs, et partager tes travaux, puisqu'une intolérable nécessité pèse sur nous ? »

Le roi des hommes répond : « O vieillard, je t'ai quelquefois exhorté à le réprimander. Souvent il s'arrête et ne veut pas agir, non de propos délibéré, par mollesse ou faute de prudence, mais parce qu'il me regarde, et attend l'exemple de moi. Il s'est tout à l'heure éveillé le premier ; je l'ai rencontré, et l'ai envoyé près de ceux que tu demandes. Marchons, nous les trouverons devant les portes, parmi les gardes. C'est là que je lui ai dit de les conduire.

— Puisqu'il en est ainsi, reprend Nestor, personne parmi les Grecs ne lui fera de reproches, et ne refusera de lui obéir lorsqu'il lui donnera des ordres et animera sa valeur. »

A ces mots, le vieillard couvre sa poitrine d'une cuirasse ; attache sous ses pieds brillants de belles sandales ; agrafe un

double manteau de pourpre, vaste tissu formé d'une laine épaisse; saisit une forte lance à pointe d'airain, et marche le long des vaisseaux des Grecs. D'abord, par ses cris, il arrache au sommeil Ulysse, dont la prudence égale celle de Jupiter. Sa voix pénètre dans l'âme du héros, qui aussitôt sort de sa tente, et leur adresse ces paroles :

« Pourquoi seuls errez-vous dans le camp durant la nuit divine? Qu'arrive-t-il de si pressant?

— Noble fils de Laërte, dit le vieillard de Gérénia, artificieux Ulysse, ne te mets pas en colère; songe à l'affliction qui accable les Achéens; suis-nous, et réveillons les chefs avec lesquels il convient d'agiter s'il faut fuir ou combattre. »

Il dit : le prudent Ulysse rentre pour jeter sur ses épaules un bouclier, puis il les accompagne. Tous ensemble se rendent près du fils de Tydée, et le trouvent hors de sa tente, avec ses armes. Autour de lui, ses compagnons dorment, le bouclier sous la tête, la javeline droit en terre. Les pointes d'airain brillent comme des éclairs. Le héros lui-même est plongé dans un profond sommeil, étendu sur une peau de bœuf sauvage, la tête soutenue par un tapis brillant. Nestor s'approche, de la pointe du pied lui pousse le talon, et le réprimande en ces termes :

« Debout, fils de Tydée. Pourquoi sommeilles-tu durant la nuit entière? N'entends-tu pas le tumulte des Troyens campés sur la colline, à l'extrémité de la plaine, près de nos vaisseaux, et séparés de nous par un court espace? »

Il dit : aussitôt le fils de Tydée s'arrache au sommeil, et prononce ces paroles rapides :

« O vieillard, que tu es dur pour toi! jamais tu ne cesses d'agir; n'est-il point dans l'armée de jeunes guerriers pour parcourir le camp et réveiller les rois? Mais, Nestor, tu es infatigable.

— Ami, que tu parles sagement! répond le vieillard. J'ai d'irréprochables fils; j'ai des compagnons nombreux qui pourraient sans doute parcourir le camp et convoquer les rois; mais une extrême nécessité fait violence aux Grecs. Notre salut ou notre ruine repose sur le tranchant d'un rasoir. Mais tu es jeune charge-toi d'avertir Mégès et le fils d'Oïlée, puisque tu as compassion de moi. »

Il dit : et Diomède jette autour de ses épaules la peau lustrée d'un grand lion, qui le couvre tout entier; il saisit son javelot, s'élance, réveille les deux chefs, et les conduit.

Bientôt ils se mêlent aux gardes, et ne trouvent point leurs chefs endormis. Ceux-ci sont assis en armes et ils veillent.

Comme des chiens, dans une étable, gardent les brebis avec inquiétude, après avoir entendu les rugissements d'une bête fauve qui descend des montagnes, à travers la forêt, tandis que contre elle s'élève un bruit confus d'aboiements et de cris; alors c'en est fait de leur sommeil : de même, il n'y a plus de sommeil pour ceux qui gardent le camp pendant cette cruelle nuit. Toujours tournés vers la plaine, ils écoutent si les Troyens approchent; Nestor, en les voyant, se réjouit, et il les encourage en ces termes :

« Chers enfants! c'est ainsi qu'il faut veiller; craignez de céder au sommeil : nous serions bientôt le jouet des ennemis. »

A ces mots, le vieillard franchit le fossé. Les rois convoqués au conseil le suivent, entraînant avec eux, pour y prendre part, Mérion et le vaillant fils de Nestor. Les chefs s'asseyent, dans un lieu pur, hors du champ de carnage, là même où Hector, vainqueur des Grecs, a ordonné la retraite, quand la nuit l'a enveloppé de ténèbres. C'est en ce lieu qu'ils délibèrent. Nestor, le premier, prend la parole : « Amis, dit-il, n'est-il point un guerrier qui, confiant en son cœur audacieux, ose se rendre près des Troyens superbes? Peut-être surprendrait-il, hors de leur camp, l'un des ennemis, ou bien il entendrait les discours qu'ils tiennent, se consultant entre eux; il saurait s'ils ont dessein de rester sur la colline sans approcher davantage des vaisseaux ou de rentrer dans Ilion, après avoir vaincu les Grecs; il écouterait toutes ces choses. Puisse-t-il ensuite revenir sain et sauf auprès de nous! il aura sous le ciel, parmi les hommes, une grande renommée, et nous lui ferons un don magnifique. Chacun des chefs qui commandent sur la flotte lui donnera une brebis noire et son agneau à la mamelle, présent incomparable; et toujours il prendra place aux repas des sacrifices et à nos festins. »

Il dit; et, d'abord, tous gardent le silence; enfin Diomède s'écrie : « Nestor, mon âme et mon généreux cœur me décident à pénétrer dans le camp des Troyens qui sont tout près de nous. Mais si l'un de mes compagnons voulait me suivre, j'aurais plus de confiance et d'audace. Lorsque deux hommes marchent ensemble, l'un reconnait avant l'autre ce qui les fera réussir : un seul peut le concevoir; mais son esprit est plus lent, et ses desseins moins affermis. »

Il dit; et plusieurs demandent à le suivre : les deux Ajax,

serviteurs de Mars, le veulent; Mérion le veut; le fils de Nestor le veut; Ménélas, illustre fils d'Atrée, le veut. Le fort Ulysse aussi brûle de pénétrer parmi la foule des Troyens, car son cœur est toujours plein d'audace. Le roi des guerriers, Agamemnon, leur parle en ces termes :

« Diomède, ami le plus cher à mon âme, emmène celui que tu préfères, le plus vaillant de ceux que voici, puisque plusieurs en ont le désir. Mais garde-toi de considérer la naissance et de laisser là, par respect, le meilleur, pour choisir le moindre, celui-ci étant plus roi. »

Il parle en ces termes, craignant pour le blond Ménélas. Le vaillant fils de Tydée reprend : « Puisque vous m'encouragez à choisir mon compagnon, comment pourrais-je oublier le divin Ulysse? Son âme généreuse, son cœur dévoué excellent en toute entreprise, et Pallas le chérit. Ensemble, nous reviendrions même des flammes, car jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne.

— Fils de Tydée, dit à son tour le noble et patient Ulysse, ne me loue pas outre mesure, et ne me rabaisse pas. Tu parles devant les Achéens, et ils savent à quoi s'en tenir. Mais marchons ; la nuit s'écoule, l'aurore n'est pas éloignée, et les astres précipitent leur course. Des trois parts de la nuit, deux déjà sont passées, et il ne nous reste que la dernière. »

Il dit; et tous deux revêtent des armes terribles. Diomède a laissé près des vaisseaux son glaive; l'intrépide Thrasymède lui donne son bouclier et une épée à deux tranchants. Le héros pose sur sa tête le casque de cuir de bœuf, sans cimier, sans aigrette, dont se servent les jeunes guerriers. Ulysse reçoit de Mérion un arc, un carquois et un glaive; il couvre sa tête d'un casque de peau, doublé de courroies solides, entouré des dents blanches d'un sanglier rangées de tous côtés avec art, et au fond garni de laine épaisse. Jadis, lorsque Autolycos força dans Éléon le redoutable palais d'Amyntor, fils d'Ormène, il ravit ce casque, qu'il donna à Amphidamas de Cythère, pour qu'il l'emportât à Scandie. Amphidamas en fit présent à Molos, son hôte, et celui-ci le fit porter à son fils Mérion. Maintenant il protége la tête d'Ulysse.

A peine les deux rois ont-ils revêtu ces armes terribles, qu'ils s'élancent et quittent leurs vaillants compagnons. Aussitôt Minerve envoie à leur droite, sur le bord de la route, un héron, que l'obscurité de la nuit leur cache, mais dont ils entendent le cri.

Ulysse se réjouit de cet augure et implore Minerve. « Exauce-moi, fille du dieu qui porte l'égide, tu m'assistes toujours dans mes travaux; aucune de mes entreprises n'échappe à tes regards. Maintenant surtout protége-moi, Minerve ; fais que nous revenions glorieusement près de nos vaisseaux, après avoir accompli des exploits que les Troyens aient longtemps sur le cœur. »

Après lui, Diomède s'adresse à la déesse infatigable : « Fille de Jupiter, entends aussi mes vœux; accompagne-moi, comme jadis tu accompagnas mon père dans Thèbes, où les Grecs l'envoyèrent eu message, lorsque l'armée s'arrêta sur les bords de l'Asope; Tydée portait aux fils de Cadmus des paroles pacifiques, et, à son retour, il accomplit de grandes choses, grâce à toi, auguste déesse, qui veillais sur lui. Sois-moi, comme à lui, favorable, et ne m'abandonne pas. Je te sacrifierai une génisse d'un an au large front, encore indomptée; je te la sacrifierai, et autour de ses cornes je répandrai de l'or. »

Telles furent leurs prières; la déesse les exauça. Après qu'ils ont imploré la fille de Jupiter, ils s'avancent comme deux lions, pendant la nuit obscure, à travers le carnage et les armes ensanglantées.

Hector, de son côté, n'a pas permis aux généreux Troyens de se livrer toute la nnit au sommeil; mais il a couvoqué tous les rois et les chefs de l'armée. Lorsqu'il les a réunis, il concerte avec eux une résolution salutaire :

« Qui parmi vons, dit-il, pour un magnifique présent, me promettra l'œuvre que je vais dire? La récompense sera suffisante. Je donnerai un char et deux superbes coursiers, les plus beaux qui soient près des vaisseaux légers des Argiens, à celui qui osera (et il remportera en outre de la gloire) s'approcher de la flotte des Grecs pour apprendre s'ils se gardent comme d'habitude, ou si vaincus par la fatigue, consternés de leur défaite, ils projettent entre eux de fuir, et ne veulent plus même veiller pendant la nuit. »

Il dit, et tous gardent le silence. Parmi les Troyeus vivait Dolon, né d'Eumède, divin héraut, riche par ses amas d'airain et d'or. Fils unique et frère de cinq sœurs, Dolon était de chétive apparence, mais très-agile. C'est lni enfin qui se lève et dit :

« Hector, mon âme et mon cœur généreux me décident à aller écouter les Grecs jusque vers leurs vaisseaux. Mais, éteuds ce sceptre, jure-moi de me donner les coursiers et le char,

orné d'airain, qui emportent l'irréprochable fils de Pélée. Je ne serai point un observateur inhabile, et ne tromperai point ton attente; je veux pénétrer jusque dans le camp ennemi, jusqu'au navire d'Agamemnon, où sans doute les rois tiennent conseil, et agitent s'ils doivent fuir ou combattre. »

Il dit. Hector prend en ses mains le sceptre et prononce ce serment : « J'atteste Jupiter, bruyant époux de Junon, que nul autre, parmi les Troyens, ne sera traîné par ces coursiers. Je te promets qu'ils te feront briller d'un inaltérable éclat. »

Il dit et il fait un faux serment, mais il excite l'ardeur de Dolon, qui, aussitôt, jette sur ses épaules un arc recourbé, s'enveloppe de la dépouille d'un loup blanc, couvre sa tête d'un casque de peau de belette, et saisit une pique aiguë. Alors il sort du camp et se dirige vers les vaisseaux. Mais il ne doit point rapporter à Hector son message. Lorsqu'il a quitté la foule des chevaux et des guerriers, il s'élance sur la route avec ardeur. Le divin Ulysse l'aperçoit et dit à Diomède :

« Cet homme, ô fils de Tydée! vient du camp ennemi. Va-t-il observer nos vaisseaux? vient-il dépouiller nos morts? laissons-le nous dépasser dans la plaine; puis nous fondrons sur lui, et nous le saisirons promptement. Si toutefois il nous devance à la course, avec ta javeline, pousse-le toujours du côté de la flotte en lui coupant le retour vers Ilion. «

A ces mots, tous deux se cachent près de la route, parmi les morts. Dolon, dans son imprévoyance, ne tarde pas à les dépasser. Dès qu'il s'est éloigné de la longueur du sillon que creusent des mules (lesquelles sont préférables aux bœufs pour traîner, dans une profonde jachère, la solide charrue), les deux héros le poursuivent. Il entend leurs pas et s'arrête, espérant, en son âme, que, par l'ordre d'Hector, ses compagnons accourent du camp pour le rappeler. Mais à une portée de javelot il reconnaît des Achéens. Aussitôt ses genoux l'emportent, et il fuit; ses adversaires n'ont pas moins de hâte à le poursuivre. Tels deux bons chiens de chasse, aux fortes dents, pressent sans relâche, dans les bois, un faon ou un lièvre qui, après avoir jeté un cri, s'efforce de leur échapper : ainsi le fils de Tydée et Ulysse, ayant séparé Dolon des Troyens, le poursuivent avec ardeur. Déjà il est près de tomber au milieu des gardes en fuyant du côté des vaisseaux. Alors Minerve anime de plus de force le fils de Tydée, de peur que l'un des Grecs ne le prévienne, ne se glorifie d'avoir frappé d'abord, et ne lui laisse porter que le second coup. Diomède, agitant donc son javelot, s'écrie :

« Arrête, ou ce trait va t'atteindre, et je te prédis que tu n'éviteras pas longtemps la mort dont ma main te menace. »

A ces mots, il lance sa javeline et se garde de frapper le Troyen; mais la pointe d'airain effleure l'épaule droite de Dolon, et se plonge devant lui dans le sable. Il s'arrête frappé d'épouvante, sa voix tremble, ses dents claquent, il pâlit de terreur; les héros haletants l'atteignent, et lui saisissent les mains, tandis qu'en pleurant il leur dit :

« Épargnez-moi, et je me rachèterai. Ma demeure renferme de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Mon père vous donnerait des présents infinis s'il me savait vivant sur les vaisseaux des Grecs. »

L'artificieux Ulysse lui répond : « Rassure-toi, que la mort ne soit point avec ton esprit; mais parle avec sincérité. Pourquoi viens-tu seul, du camp vers les vaisseaux, pendant la nuit obscure, lorsque les autres humains sont endormis? est-ce pour dépouiller les morts? est-ce Hector qui t'envoie pour reconnaître ce qui se passe près de notre flotte? est-ce ton âme qui t'excite? »

Dolon lui répond en tremblant de tous ses membres : « C'est Hector qui, malgré ma volonté, m'a plongé dans d'affreux malheurs, en me promettant les coursiers d'Achille et son char orné d'airain. Il m'a ordonné d'aller, pendant la nuit obscure et rapide, près des guerriers ennemis, pour reconnaître s'ils se gardent, comme d'habitude, ou si vaincus par la fatigue, consternés de leur défaite, ils projettent entre eux de fuir, et ne veulent plus même veiller pendant la nuit.

— Certes, dit en souriant l'artificieux Ulysse, ton âme a ambitionné une grande récompense. Les coursiers de l'illustre Éacide! ces coursiers que des mains mortelles ont peine à dompter, et que, le seul Achille, née d'une mère immortelle, peut soumettre au joug! Mais parle avec sincérité. Où, en venant ici, as-tu laissé Hector? où reposent ses armes, ses chevaux? où sont les gardes? où campe la foule des Troyens? quel dessein méditent-ils entre eux? désirent-ils rester sur la colline sans approcher davantage des vaisseaux? veulent-ils rentrer dans Ilion, après avoir vaincu les Grecs?

— Je vais, dit Dolon, répondre à toutes tes questions avec sincérité. Hector, parmi les chefs qui assistent au conseil, délibère hors du tumulte, auprès du tombeau du divin Ilos. On n'a point choisi de troupes pour veiller à la sûreté du camp; mais, assis autour des grands feux qu'ils ont allumés, les

Troyens, cédant à la nécessité, loin de dormir, s'excitent les uns les autres à faire bonne garde ; cependant les illustres auxiliaires s'abandonnent au sommeil; ils n'ont point avec eux leurs femmes ni leurs enfants, et ils laissent aux citoyens d'Ilion le soin de se garder.

— Mais, reprend l'artificieux Ulysse, reposent-ils à l'écart ou pêle-mêle avec les illustres Troyens? ne me laisse rien ignorer.

— Je vais, reprend le fils d'Eumède, répondre sans détour à cette question. Sur les bords de la mer reposent : les Cariens, les Péoniens à l'arc recourbé, les Lélèges, les Caucones et les divins Pélasges; vers Thymbra, se sont arrêtés les Lyciens, les Mysiens superbes, les Phrygiens dompteurs de coursiers, les Méoniens qui combattent sur des chars. Mais à quoi bon ces détails? si votre désir est de pénétrer dans la foule des Troyens, les Thraces arrivés récemment sont campés à l'écart, à l'extrémité de l'armée, commandés par leur roi Rhésos. J'ai vu ses grands et superbes coursiers, plus blancs que la neige, légers comme les vents, et son char où brillent l'argent et l'or. Il a aussi des armes d'or grandes et merveilleuses à voir, dignes plutôt des dieux que d'un mortel. Mais conduisez-moi maintenant vers vos vaisseaux légers, ou laissez-moi ici fortement enchaîné, afin qu'à votre retour vous ayez reconnu si je vous dis vrai ou si je vous abuse? »

Diomède lui lance un regard terrible en s'écriant : « Dolon, quoique tu nous aies dit des choses bonnes à savoir, puisque tu es tombé dans nos mains, ne laisse pas pénétrer en ton âme l'espoir d'échapper. Si nous te délivrons maintenant ou plus tard, tu reviendras près de la flotte pour nous épier ou pour nous combattre. Mais si, terrassé par mes mains, tu perds à l'instant la vie, tu ne nuiras jamais aux Achéens. »

A ces mots, Dolon étend sa forte main pour prendre en suppliant le menton de Diomède ; mais le héros lui porte, de son glaive, un coup furieux au milieu de la gorge, et tranche les deux muscles. Il parlait encore lorsque sa tête tombe dans la poussière. Les deux rois enlèvent ensuite son casque, sa peau de loup, son arc flexible et son grand javelot. Ulysse soulève ces dépouilles, et les consacre à Minerve, qu'il implore en ces termes :

« Déesse, accepte ces armes; la première des divinités de l'Olympe, nous t'adressons nos vœux. Maintenant, conduis-nous où reposent les Thraces et leurs coursiers. »

Après cette prière, Ulysse suspend l'armure au tronc d'un tamaris, qu'il rend reconnaissable en attachant ensemble ses larges rameaux et les roseaux qui l'entourent, de peur de passer auprès sans le voir, en revenant par l'obscurité de la nuit. Ensuite ils marchent en avant, à travers les armes, à travers les flots de sang noir, et parviennent bientôt au quartier des Thraces. Ceux-ci dorment, vaincus par la fatigue, et leurs belles armures, rangées sur trois files, reposent à terre, à leurs côtés. Près de chaque guerrier sont ses deux chevaux. Rhésos dort au centre du camp. A côté de lui, ses rapides coursiers sont attachés, par des courroies, derrière le char.

Le premier, Ulysse l'aperçoit, et le montrant à Diomède : « Voici, dit-il, l'homme, voici les chevaux dont nous a parlé Dolon, que nous venons d'immoler ; courage ! déploie ta redoutable valeur; il ne te sied pas de te tenir en repos, puisque tu as tes armes. Délie cet attelage, ou, si tu le préfères, attaque les hommes, et je me charge des coursiers. »

Il dit; et Minerve inspire au fils de Tydée une force divine. Il promène tout autour de lui la mort. Les guerriers que frappe son glaive poussent des gémissements affreux; la terre ruisselle de sang.

Comme un lion surprend, sans leurs pâtres, des troupeaux de chèvres ou de brebis, et fond sur elles plein de rage : ainsi le fils de Tydée se précipite sur les Thraces, jusqu'à ce qu'il ait immolé douze guerriers. Cependant, dès que son glaive a porté le coup mortel, Ulysse, qui le suit, saisit les pieds du cadavre et l'entraîne. Il veut, en son âme, que les chevaux traversent facilement le carnage, et ne soient pas effarouchés en passant sur les morts, car ils n'y sont pas accoutumés. Mais, lorsque le fils de Tydée est parvenu près du roi, c'est le treizième à qui il arrache la douce vie, et il le frappe déjà gémissant, parce que pendant cette nuit, un mauvais songe, semblable au fils de Tydée, s'est posé sur sa tête, par la volonté de Minerve. Alors, le fils d'Ulysse détache les coursiers, les accouple avec leurs harnais, et, les frappant de son arc, les pousse hors de la foule, car il a négligé de s'emparer, sur le magnifique char, du fouet étincelant.

Lorsqu'il est hors de péril, il avertit par un sifflement le divin fils de Tydée. Celui-ci ne bouge pas, et se demande s'il ne fera rien de plus hardi, s'il tuera encore plus de Thraces, ou bien s'il ravira le char où sont les armes d'or, soit en le tirant par le timon, soit en l'emportant après l'avoir soulevé. Tandis

qu'il agite ces desseins en son esprit, Minerve s'approche et lui dit :

« Magnanime fils de Tydée, souviens-toi du retour auprès de la flotte. Prends garde qu'une divinité ne réveille les Troyens, et que tu ne t'en ailles en fuyant. »

Elle dit : il ne méconnaît pas la voix de la déesse. Soudain il monte sur les coursiers qu'Ulysse frappe de son arc. Tous deux volent vers la flotte des Grecs. Cependant le dieu à l'arc d'argent, Apollon n'a pas en vain surveillé Minerve; il la voit, comme elle accompagne le fils de Tydée. Son cœur soudain s'irrite contre la déesse; il descend parmi la foule des Troyens, et réveille Hippocoon, chef des Thraces, parent robuste de Rhésos. Ce guerrier se lève, et quand il voit la place vide où étaient les chevaux, et les hommes palpitant au milieu de l'effroyable carnage, il gémit en appelant son infortuné compagnon. Les Troyens accourent et jettent des cris tumultueux; ils s'étonnent de cet audacieux exploit, d'autant plus que ceux qui l'ont accompli s'en sont retournés vers la flotte.

Ceux-ci cependant retrouvent le lieu où périt l'envoyé d'Hector. Ulysse arrête un moment les coursiers rapides; Diomède saute à terre, lui remet les dépouilles sanglantes, reprend sa place, et excite les chevaux, qui volent avec ardeur. Nestor, le premier, entend le bruit des pas et s'écrie :

« Amis, vais-je mentir ou dire vrai? mais mon cœur m'ordonne de parler; le trépignement de chevaux rapides frappe mes oreilles. Puissent déjà Ulysse et le fort Diomède ramener du camp ennemi de nobles coursiers! Mais je tremble que nos chefs les plus vaillants n'aient eu à souffrir de la foule tumultueuse de Troyens. »

A peine a-t-il achevé ces mots, que les deux héros arrivent et mettent pied à terre. Les rois ravis les saluent de la main, et leur adressent des paroles flatteuses. Le vieillard de Gérénia les interroge le premier :

« Noble Ulysse, honneur de la Grèce, comment avez-vous eu ces chevaux? est-ce en pénétrant parmi les Troyens? ou bien un dieu est-il venu à votre rencontre et vous en a-t-il fait présent? Ils ont l'éclat des rayons du soleil. Je combats toujours dans la mêlée; je puis me glorifier, malgré ma vieillesse, de ne point rester auprès des vaisseaux. Cependant je n'ai jamais aperçu de tels coursiers. Je pense donc que c'est un don des immortels. Jupiter vous chérit tous les deux, ainsi que sa fille l'infatigable Minerve.

— O fils de Nélée, répond Ulysse, honneur de la Grèce, un dieu qui le voudrait donnerait facilement des chevaux, même plus beaux que ceux-ci, puisque les dieux sont de beaucoup les plus puissants; mais ces coursiers, sur lesquels tu me questionnes, ô vieillard, sont thraces et arrivés récemment. L'intrépide Diomède a fait périr leur roi et, autour de lui douze de ses plus vaillants compagnons; de plus, nous avions déjà tué près des vaisseaux un treizième homme : un envoyé qu'Hector et les illustres Troyens avaient chargé d'observer notre armée. »

Il dit, et, le cœur rempli de joie, il franchit avec les coursiers le retranchement. Les rois, partageant son allégresse, l'accompagnent jusqu'à la superbe tente du fils de Tydée. Là ils attachent les chevaux à la crèche où les agiles coursiers de Diomède paissent le doux froment. Ulysse suspend à l'extrémité de son vaisseau les armes sanglantes de Dolon, jusqu'à ce qu'elles soient consacrées à Minerve par un sacrifice. Les deux héros se plongent dans la mer, enlèvent la sueur qui les inonde, et baignent leurs cous, leurs jambes, leurs fortes cuisses. Aussitôt que la vague a fait disparaître de leurs membres les flots de sueur, et que leur cœur s'est ranimé, ils descendent dans leurs riches baignoires. Enfin, après le bain, ils se parfument d'une huile épaisse, ils prennent le repas du matin et, puisant dans une urne pleine, ils font à Minerve des libations de vin délectable.

CHANT XI.

L'Aurore abandonnait sa couche et le beau Tithon pour ramener la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Jupiter lança, sur les vaisseaux rapides des Achéens, la Discorde cruelle, portant dans ses mains le signe des combats; elle s'arrête sur le navire élevé d'Ulysse, au centre de la flotte, pour se faire entendre jusqu'aux deux extrémités du camp, où, confiants en leur valeur et en la force de leurs bras, Achille et le fils de Télamon avaient tiré leurs navires et dressé leurs tentes. Elle s'arrête et jette un cri perçant qui fait entrer dans l'âme des Grecs le courage de soutenir sans relâche la guerre et la bataille. Les combats maintenant leur semblent plus doux que le retour, sur leurs vaisseaux, dans leur chère patrie.

Atride alors, d'une voix tonnante, ordonne aux Grecs de ceindre leurs armes; lui-même revêt l'airain étincelant. D'abord il attache de riches cnémides que maintiennent autour de ses jambes des agrafes d'argent; ensuite il couvre sa poitrine d'une belle cuirasse, présent du roi Cinyre, témoignage de bonne amitié; car celui-ci, instruit dans Chypre, par la grande voix de la Renommée, du prochain départ de la flotte des Grecs pour les rivages d'Ilion, et voulant plaire à leur roi, lui fit don de cette riche cuirasse. Elle a dix cannelures d'émail foncé, douze d'or et vingt d'étain. Trois dragons d'émail rayonnent jusqu'au col, semblables aux iris que Jupiter fixa dans la nuée, présage pour les humains. Autour de ses épaules, Atride jette son glaive brillant de clous d'or, renfermé dans un fourreau d'argent que soutient une ceinture d'or. Il se couvre tout entier d'un beau bouclier, facile à mouvoir, travail merveilleux : dix cercles d'airain en forment la bordure, puis il y a vingt bossettes d'étain blanches, et au centre une bossette d'émail noirâtre, couronnée de la Gorgone aux atroces regards qu'entourent l'Effroi et la Terreur. Un baudrier d'argent le soutient, sillonné par un ser-

pent d'émail dont le col étale en cercle trois têtes. Sur son front Agamemnon pose un casque bombé tout alentour, à quatre cônes et à flottante crinière; l'aigrette qui le surmonte s'agite en ondulations terribles. Enfin il saisit deux forts javelots dont la pointe d'airain resplendit jusqu'au ciel. Et pour honorer le roi de la riche Mycènes, Junon et Minerve au-dessus de sa tête font retentir la foudre.

Les héros commandent à leurs écuyers de retenir les coursiers en ordre au delà du retranchement, tandis qu'eux-mêmes s'élancent à pied, revêtus de leurs armes. Une immense clameur s'élève avant l'aurore. Les combattants, après s'être rangés devant le fossé, précèdent de beaucoup les chars qui les suivent pas à pas, mais le fils de Saturne excite parmi eux un funeste tumulte; et, du haut de l'éther, il fait tomber une rosée sanglante, parce qu'il va bientôt précipiter chez Pluton de nombreuses et vaillantes têtes.

De leur côté, les Troyens, sur le tertre de la plaine, se forment autour du grand Hector, de l'irréprochable Polydamas, d'Énée, que parmi les Troyens le peuple honore comme un dieu; de Polybe, du noble Agénor et du jeune Acamas, semblable aux immortels, tous trois fils d'Anténor. Hector, au premier rang, porte un bouclier arrondi. Telle sort des nuées l'étoile funeste, brillante, et, par intervalles, voilée encore par le sombre nuage : tel Hector tantôt apparaît parmi les premiers combattants, tantôt rentre dans la foule pour donner ses ordres aux dernières files. Tout son corps couvert d'airain brille comme la foudre du dieu qui porte l'égide.

Tels les serviteurs d'un homme opulent partent des deux extrémités de ses guérets, et se rejoignent au travers des riches moissons en faisant tomber les gerbes fréquentes de froment et d'orge : tels les Grecs et les Troyens fondent les uns sur les autres et s'entre-tuent; personne ne songe à la fuite désastreuse. Les deux armées se présentent un front également inébranlable. Les guerriers s'élancent comme des loups furieux. A leur vue la cruelle Discorde se réjouit; seule des immortels, elle assiste à cette bataille. Les autres divinités ne se mêlent point aux combattants; paisibles, elles reposent sur l'Olympe, dans leurs superbes demeures. Elles se plaignent de Jupiter, parce qu'il veut accorder la victoire aux Troyens; mais le dieu tout-puissant n'en tient aucun compte; il s'assied à l'écart; il se complaît dans sa gloire; il contemple la grande ville des Troyens, la flotte des Grecs, la splendeur de l'airain, les morts et les victorieux.

Aussi longtemps que dure le matin, et que le jour sacré grandit, les traits des deux parts atteignent, et les guerriers périssent. Mais lorsque, au fond de la vallée, le bûcheron prépare son repas du matin, lorsqu'à couper de grands arbres il a fatigué ses bras, lorsque la satiété lui vient en l'âme, et que le désir d'une douce nourriture s'empare de ses sens : alors les Grecs s'exhortent mutuellement, et par leur valeur rompent les phalanges ennemies. Agamemnon, le premier, bondit hors des rangs et tue Bianor, pasteur des peuples, puis son écuyer, Oïlée. Celui-ci, sautant du siége, vient à sa rencontre. Atride, comme il s'élance, le frappe au milieu du front; son lourd casque d'airain n'arrête point la javeline; elle le traverse, brise l'os, écrase la cervelle. Oïlée succombe au fort de son ardeur; le roi des hommes enlève les cuirasses des deux guerriers, et les laisse dans la poussière, la poitrine dépouillée.

Il marche ensuite pour immoler Isos et Antiphos, fils de Priam : l'un né de son épouse, l'autre illégitime, tous deux emportés par un même char. Le bâtard tient les rênes, Antiphos combat à ses côtés. Jadis, sur les pentes de l'Ida, Achille surprit ces héros comme ils paissaient leurs brebis; il les lia avec de l'osier tendre, et les délivra au prix d'une riche rançon. Maintenant le puissant Agamemnon terrasse Isos d'un coup de javelot près de la mamelle ; puis il porte à l'oreille d'Antiphos un coup de glaive et le fait tomber de son char. Le roi se hâte de les dépouiller de leurs nobles armes et les reconnaît, car il les vit près des vaisseaux lorsque le fougueux Achille les fit prisonniers. Tel un lion écrase, sans efforts, les tendres faons d'une biche légère, quand, les prenant au gîte, il les saisit dans ses fortes dents, et fait évanouir leur vie délicate; cependant la mère survient et ne peut les secourir, car un affreux tremblement lui vient; soudain elle prend son élan, et, à travers les halliers, à travers les chênes touffus, haletante, baignée d'écume, elle fuit la fureur du lion terrible : de même, nul parmi les Troyens ne peut sauver les deux fils de Priam; tous prennent la fuite devant les Grecs. Pisandre et l'inébranlable Hippoloque, fils du belliqueux Antimaque, qui, gagné par l'or et les riches présents de Pâris, ne permit pas de rendre Hélène au blond Ménélas, sont alors pris, par Agamemnon, sur un même char. Lorsque, semblable à un lion, il apparaît devant eux, leurs fougueux coursiers les ont emportés; car, dans leur trouble, ils ont laissé tomber les rênes éclatantes. Du haut du siége, ils se prosternent, et supplient le roi :

« Épargne-nous, fils d'Atrée, accepte une juste rançon. De nombreux trésors sont renfermés dans le palais d'Antimaque : de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Notre père te donnerait des présents infinis, s'il nous savait vivants sur les vaisseaux des Grecs. »

C'est ainsi qu'en pleurant ils adressent au roi ces douces paroles. Ce n'est point une douce réponse qui frappe leurs oreilles.

« Puisque vous êtes les fils du belliqueux Antimaque, qui jadis dans l'assemblée des Troyens, où Ménélas et le divin Ulysse s'étaient rendus, porteurs de nos messages, conseilla de les tuer, et de ne point les laisser retourner parmi les Grecs, maintenant vous allez expier les outrages de votre père. »

Il dit, et, d'un coup de javelot à la poitrine, il fait rouler du char Pisandre, qui tombe à la renverse. Hippoloque saute et veut fuir, Agamemnon le tue à terre; de son glaive il lui tranche la tête et les bras; puis, comme un tronc d'arbre, il le ponsse à travers la foule. Atride les abandonne et se précipite, suivi des autres Achéens, où le désordre est le plus grand parmi les phalanges ennemies. Les piétons immolent les piétons forcés à fuir, les cavaliers immolent les cavaliers. Leurs pas, les pas retentissants de leurs coursiers soulèvent un immense nuage de poussière qui couvre la plaine. Le puissant Agamemnon, tuant toujours, poursuit les fuyards, et ne cesse pas d'encourager les Grecs. Tels les arbres sont consumés jusqu'à la racine, lorsque la flamme, promenée de toutes parts par des tourbillons de vent, dévore une forêt que la hache n'a jamais entamée : ainsi, sous les coups d'Atride, tombent les têtes des Troyens fugitifs. Nombre de chevaux au col superbe entraînent à grand bruit, dans la plaine, les chars vides, et regrettent leurs nobles écuyers. Ceux-ci sont étendus sur la terre, plus agréables désormais aux vautours qu'à leurs épouses.

Jupiter conduit Hector, fils de Priam, hors de la portée des traits, hors de la poussière, hors du sang, hors du tumultueux champ de carnage. Agamemnon ne cesse pas de poursuivre les vaincus ni d'exhorter énergiquement les victorieux. Déjà, dans leur fuite, les Troyens ont laissé derrière eux, au milieu de la plaine, la tombe d'Ilos, héros dardanien du temps passé; déjà ils approchent du figuier, car la ville est leur désir. Cependant Atride, en poussant de terribles cris, s'élance sur leurs pas et souille de sang ses mains invincibles. Lorsque les premiers ont atteint les portes Scées et le hêtre, ils s'arrêtent et se rallient.

Le reste est encore répandu confusément dans la plaine, comme des génisses qu'un lion disperse pendant le calme de la nuit; toutes fuient, mais une seule doit périr; le lion, de ses dents irrésistibles, brise le cou de celle que d'abord il saisit; puis il hume son sang et tous ses viscères : ainsi Agamemnon se précipite sur les Troyens, et toujours immole le dernier. Les vaincus disparaissent devant lui, et de nombreuses victimes, sous les coups de sa javeline furieuse, tombent de leurs chars, en avant ou à la renverse. Bientôt les Troyens touchent à la ville et aux superbes remparts. Alors le père des dieux et des hommes descend du ciel et s'assied sur les cimes de l'Ida, fécond en sources; il tient dans ses mains la foudre, et commande à Iris aux ailes d'or de porter ce message :

« Vole, légère Iris, et répète à Hector mes paroles : Aussi longtemps qu'il verra le pasteur des peuples, Agamemnon, se précipiter avec fureur aux premiers rangs, et détruire les lignes des guerriers, qu'il se tienne à l'écart en ordonnant à d'autres héros de soutenir la terrible bataille. Mais aussitôt qu'Atride, frappé d'un javelot ou atteint d'une flèche, montera sur son char, j'accorderai la victoire au fils de Priam; à son tour, il répandra le carnage entre la ville et les vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil descende et se plonge dans les ténèbres sacrées. »

Iris, aux pieds rapides comme le vent, ne lui désobéit pas; elle descend des cimes de l'Ida vers la sainte Ilion ; elle trouve le noble fils de l'illustre Priam debout sur son char, et, l'abordant, elle lui dit :

« Hector, égal en prudence à Jupiter, ce dieu tout-puissant m'envoie te repéter ces paroles : Aussi longtemps que tu verras le pasteur des peuples, Agamemnon, se précipiter avec fureur aux premiers rangs, et détruire les lignes des guerriers, abstiens-toi de combattre, et ordonne à d'autres héros de soutenir la terrible bataille. Mais aussitôt qu'Atride, frappé d'une lance ou atteint d'une flèche, montera sur son char, Jupiter t'accordera la victoire; à ton tour, tu répandras le carnage entre la ville et les vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil descende et se plonge dans les ténèbres sacrées. »

A ces mots, l'agile déesse disparaît. Hector saute en armes de son char, agite ses javelots, parcourt toute l'armée, excite l'ardeur des combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Grecs. Ceux-ci, de leur côté, serrent leurs phalanges, tiennent bon, et se préparent pour un

nouveau choc. Le seul Atride se précipite hors des rangs, car il veut combattre bien en avant de la foule.

Muses, habitantes des palais de l'Olympe, dites-moi maintenant quel héros, parmi les Troyens ou les illustres auxiliaires, s'avança le premier contre Agamemnon.

Iphidamas, fils d'Anténor, grand et beau, nourri dans la fertile Thrace, mère des brebis. Son aïeul maternel, Cissée, père de la belle Théano, l'éleva dans ses palais, dès sa tendre enfance ; et lorsqu'il eut atteint la florissante et glorieuse jeunesse, pour le retenir, il lui donna sa fille en mariage. Au bruit de l'expédition des Grecs, il quitta sa jeune épouse, et vint jusqu'à Percote avec douze vaisseaux, qu'il laissa dans ce port pour conduire par terre sa troupe dans Ilion. C'est lui qui s'avance contre Atride. Ils marchent l'un sur l'autre, et bientôt se sont rapprochés ; Agamemnon fait voler un trait inutile : sa javeline s'est détournée ; Iphidamas le frappe à la ceinture, au-dessous de la cuirasse, et, sans quitter son javelot, il le pousse se fiant en sa main robuste ; mais il ne peut percer le baudrier : la pointe d'airain rencontre une lame d'argent et s'émousse comme du plomb. Alors le fils d'Atrée, intrépide autant qu'un lion, saisit le frêne et le tire à lui ; il désarme Iphidamas, puis, d'un coup de glaive il tranche son cou délicat et lui arrache la vie. Ainsi l'infortuné, en secourant sa ville paternelle, tombe et s'endort d'un sommeil d'airain, loin de sa jeune et légitime épouse ; à peine a-t-il eu le temps d'apercevoir ses charmes, et il a fait de nombreux présents ! Déjà il a donné cent bœufs, et, parmi ses innombrables troupeaux de chèvres et de brebis, il a promis d'en choisir mille. Maintenant Agamemnon le dépouille ; et, chargé de ses belles armes, il rentre dans la foule des Grecs.

A la vue de son frère expirant, Coon, le plus illustre parmi les guerriers, et le premier-né d'Anténor, est saisi d'une douleur qui lui obscurcit les yeux ; il se glisse à côté d'Agamemnon, s'arrête inaperçu, et le blesse au-dessous du coude, au milieu de l'avant-bras. La pointe brillante de son javelot traverse les chairs. Le roi des hommes frémit, mais n'abandonne point le combat. Armé d'une javeline impétueuse comme la tempête, il se jette sur Coon ; celui-ci, plein d'ardeur, déjà tire par les pieds son frère, et appelle à grands cris les plus vaillants. Comme il l'entraîne vers la foule, Agamemnon le frappe au-dessous de son bouclier ; il tombe évanoui, et, sur le corps d'Iphidamas, le vainqueur lui tranche la tête. Ainsi, sous les coups d'Atride, les

fils d'Anténor, ayant accompli leur destinée, descendent aux demeures de Pluton.

Le roi cependant continue d'attaquer les lignes des guerriers avec sa javeline, son glaive et d'énormes pierres, aussi longtemps que le sang tiède sort de sa blessure. Mais lorsque la plaie est desséchée, lorsque le sang s'arrête, des douleurs aiguës surmontent les forces d'Atride; tel est le trait aigu, pénétrant qui frappe la femme en couche, lancé par les cruelles Ilithyies, filles de Junon, arbitres des douleurs amères : telles sont les douleurs qui surmontent les forces d'Atride; il saute sur son char et ordonne à son écuyer de le conduire vers les vaisseaux; car son cœur est accablé. Il crie aux Grecs d'une voix tonnante :

« Amis, chefs et rois des Argiens, c'est à vous maintenant d'éloigner de notre flotte la terrible bataille, puisque Jupiter ne m'accorde pas de combattre les Troyens jusqu'à la fin de la journée. »

Il dit; et son écuyer fouette, vers les vaisseaux, les nobles coursiers, qui volent avec ardeur; leur poitrine se couvre d'écume, leurs pieds soulèvent la poussière, tandis qu'ils entraînent loin de la bataille leur roi affligé.

Dès qu'Hector voit Agamemnon s'éloigner, d'une voix tonnante il exhorte les Troyens et les Lyciens :

« Troyens, Lyciens, vaillants fils de Dardanos, soyez hommes; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur; un homme, le plus brave de tous, est parti, et Jupiter m'accorde la victoire. Allons, poussez droit sur les braves Argiens vos vigoureux coursiers, et vous aussi vous remporterez une gloire que rien jamais ne surpassera. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages. Tel un chasseur lance ses chiens aux dents blanches sur un lion ou sur un farouche sanglier : ainsi le grand fils de Priam, égal au dévorant Mars, excite les magnanimes Troyens contre les Grecs. Lui-même hors des rangs s'élance plein de courage et tombe dans la mêlée. Telle la tempête, bondissant du haut des nuages, soulève les sombres flots de la haute mer.

Quel fut alors le premier, quel fut le dernier de ceux qui tombèrent sous les coups d'Hector, fils de Priam, lorsque Jupiter lui eut accordé la victoire ?

D'abord Asæos, Autonoos, Opite; ensuite Dolops, fils de Clytios; Opheltion, Agélas, Asymne, Oros et l'inébranlable Hipponoos. Tels furent ceux des chefs qu'immola Hector. Et parmi la

multitude! Autant Zéphyre, lorsqu'il repousse à coups redoublés les nuées rassemblées par le rapide Notos, roule de flots gonflés et fait voler de flocons d'écume sous son souffle impétueux: autant le fils de Priam moissonne de têtes vulgaires.

Il y aurait eu alors un désastre et des actions terribles; peut-être les Grecs fugitifs auraient-ils succombé près des vaisseaux, si Ulysse n'eût exhorté le fils de Tydée : « Diomède, s'écrie-t-il, pourquoi donc avons-nous oublié maintenant notre impétueuse valeur? Viens, ami, combats à mes côtés. Quel opprobre, si le brillant Hector s'empare de la flotte! »

Le robuste Diomède lui répond en ces termes : « Sans doute, je tiendrai bon et je ne manquerai pas d'audace; mais notre résistance ne nous servira pas longtemps; Jupiter aime mieux donner aux Troyens qu'à nous la victoire. »

Il dit, et fait tomber de son char Thymbras, en le perçant de sa lance à la mamelle gauche, pendant qu'Ulysse immole le noble Molion, écuyer de ce roi. Ils les abandonnent après les avoir mis hors de combat, et s'élancent dans les rangs ennemis, où ils portent le trouble. Tels deux sangliers rebroussent résolûment sur les chiens qui les chassent : ainsi les héros, par ce soudain retour, culbutent les Troyens, et les Achéens respirent, échappant avec joie à la fureur d'Hector.

Les deux rois prennent ensuite un char et deux guerriers vaillants, fils de Mérops de Percose, habile entre tous dans la science divinatoire. Mérops supplia ses fils de ne point partir pour la guerre dévorante; mais, sourds à ses prières, ils se laissèrent entraîner par les Parques de la sombre mort. Le fils de Tydée leur enleva l'âme et la vie, et les dépouilla de leurs armes, pendant qu'Ulysse immolait Hippodame et Hypéroque.

Alors le fils de Saturne, qui du haut de l'Ida les contemple, rétablit l'égalité du combat, et de part et d'autre on s'entretue. Diomède, de sa lance, frappe à la cuisse Agastrophe, fils de Pæon. Ce héros n'a point auprès de lui ses chevaux pour fuir, car il a fait une grande faute; son écuyer les retient en arrière pendant qu'il combat aux premiers rangs où il perd sa douce vie. Hector s'en aperçoit et soudain poussant des cris terribles, il s'élance contre les deux rois, suivi des phalanges troyennes. Diomède frémit et adresse à Ulysse ces paroles :

« C'est sur nous que roule ce fléau : le fougueux Hector; courage, tenons ferme, repoussons-le sans reculer. »

Il dit, et, brandissant sa longue javeline, il la lance après avoir visé, et ne manque pas son but; il frappe sur la tête d'Hector le



haut de son casque; mais l'airain repousse l'airain, et la pointe du javelot ne pénètre point jusqu'aux chairs; la triple lame du casque allongé les préserve (don précieux de Phébus). Hector se retire rapidement, se mêle à la foule, et tombe à genoux en se soutenant de sa forte main. Les ombres de la nuit voilent ses yeux. Pendant que Diomède court au loin après sa javeline, parmi les premiers combattants, jusqu'au lieu où elle gît à terre, Hector reprend ses sens, saute sur son char, le ramène dans la foule et évite la sombre Parque. Diomède fond sur lui, le javelot à la main, et s'écrie :

« Chien, tu échappes encore une fois à la mort; certes le mal a passé près de toi; mais Apollon t'a sauvé, car toujours tu songes à le prier lorsque tu te hasardes dans la tempête des traits; sans doute je te tuerai à une autre rencontre, pourvu que l'un des dieux veuille me seconder. Maintenant je vais attaquer d'autres Troyens, n'importe qui je trouve. »

Il dit, puis il dépouille le fils de Pæon. Cependant Alexandre, l'époux de la blonde Hélène, appuyé sur la colonne du tombeau d'Ilos, tend son arc contre le fils de Tydée. Diomède arrachait du corps d'Agastrophe sa cuirasse éclatante, son bouclier, son casque pesant, lorsque Pâris, tenant la poignée de l'arc, laisse échapper une flèche qui ne vole pas en vain ; elle traverse les phalanges du pied droit, et s'enfonce dans la terre, tandis que Pâris, riant de bon cœur, sort de son embuscade, et s'écrie en se glorifiant :

« Tu es blessé ; je ne t'ai point lancé une flèche inutile ; que ne s'est-elle plongée dans tes flancs ! tu périrais, et les Troyens alors respireraient, eux qui devant toi sont saisis de terreur, comme les chèvres bêlantes, devant un lion.

— Archer insolent, répond sans s'émouvoir le fort Diomède, fier de ton adresse ; guetteur de filles ! que ne fais-tu face à face avec moi l'épreuve de nos armes? Tu verrais à quoi sont bons ton arc et tes traits nombreux ; tu m'as effleuré le pied et tu te glorifies ; je ne m'en inquiète pas plus que si quelque femme ou quelque enfant étourdi m'avait blessé. C'est un trait sans force que celui d'un homme lâche et méprisable ; les miens sont plus mordants. Malheur à celui qui reçoit leurs moindres atteintes ! à l'instant il perd la vie ; sa jeune épouse se déchire le visage, ses enfants sont orphelins ; son sang rougit la terre, et la corruption le consume, plus entouré d'oiseaux de proie que de femmes. »

Comme il dit ces mots, Ulysse accourt et se place devant lui.

Alors il s assied en arrière, et arrache de son pied le trait aigu; au même moment, sa blessure lui cause d'intolérables souffrances. Il monte sur son char et ordonne à l'écuyer de le conduire vers les vaisseaux; car son cœur est accablé. Ulysse est resté seul. Personne parmi les Grecs ne le seconde; tous ont pris la fuite. Il gémit et entretient ainsi son magnanime cœur :

« Hélas! que faire? Trembler devant cette multitude et la fuir! Certes ce serait un grand mal; être pris ici seul! ce serait bien pis encore; car le fils de Saturne a mis en fuite les autres Grecs. O mon cœur! pourquoi délibérer? Ne sais-je pas que le lâche seul s'éloigne du péril? Le vaillant guerrier n'a qu'un devoir : c'est de combattre avec constance, soit qu'il frappe, soit qu'il reçoive les coups de l'ennemi. »

Tandis qu'il roule ses pensées en son esprit et en son âme, les lignes des Troyens, armés de boucliers, marchent sur lui, l'entourent, et renferment au milieu d'elles leur fléau. Ainsi, lorsque des jeunes hommes et des chiens chassent au sanglier, la bête furieuse sort du fond des halliers en aiguisant ses défenses blanches dans ses mâchoires recourbées, mais les chasseurs s'élancent en cercle, et, malgré son horrible aspect, malgré ses grincements de dents, ils ne lâchent pied sur aucun point : ainsi les Troyens se précipitent autour d'Ulysse, favori de Jupiter. Le héros bondit, la pique au poing, et frappe d'abord l'irréprochable Déiopite; il tue ensuite Thoon et Ennome. Chersidamas alors saute de son char; Ulysse, au-dessous du bouclier, le frappe au nombril; il roule dans la poussière et presse la terre de ses mains. Le roi d'Ithaque laisse là ces guerriers et porte un coup de pique à Charops, fils d'Hippase, frère du noble Socos. Celui-ci, semblable à un dieu, accourt le secourir, et lorsqu'il s'est approché, il s'écrie :

« Illustre Ulysse, insatiable de travaux et de stratagèmes, aujourd'hui tu triompheras de deux fils d'Hippase, tu auras immolé deux tels hommes, et enlevé leurs armures; ou, frappé par mon javelot, tu perdras la vie. »

A ces mots, il porte un coup au bouclier du héros; sa pique impétueuse le traverse, pénètre dans les lames de la cuirasse, et déchire les chairs au-dessus des poumons. Minerve ne permet pas qu'elle plonge jusqu'aux entrailles. Ulysse sent que la blessure n'est pas mortelle; il recule, et adresse à Socos ces paroles :

« Infortuné! le moment suprême est arrivé pour toi; tu me forces d'abandonner le combat, mais je pense que tu connaîtras

aujourd'hui la mort et la sombre Parque. Terrassé par ma javeline, tu donneras à moi la gloire, et à Pluton ton âme »

Il dit, Socos se trouble et veut fuir. Ulysse, comme il se retourne, le frappe entre les deux épaules ; la pointe d'airain ressort par la poitrine ; il roule avec fracas, et le vainqueur, en se glorifiant, s'écrie :

« O Socos, fils d'Hippase, la mort est plus agile que toi ; elle t'a saisi, tu n'as pu fuir. Infortuné ! ton père et ta vénérable mère ne te fermeront point les yeux ; mais les oiseaux de proie seront ton cortége, en te battant de leurs ailes épaisses ; pour moi, si je meurs, les nobles Argiens célébreront mes funérailles. »

Il dit, et retire de son bouclier et de sa blessure le javelot de Socos. Aussitôt son sang jaillit, et la douleur l'accable. Les Troyens magnanimes, à la vue du sang du héros, s'encouragent et s'avancent en foule sur lui. Cependant il recule en appelant le secours de ses compagnons. Trois fois il crie aussi fort que peut crier un homme ; trois fois le martial Ménélas l'entend, et s'approchant soudain du fils de Télamon :

« Ajax, dit-il, la voix de l'intrépide Ulysse est venue jusqu'à moi, semblable au cri de détresse d'un guerrier que les Troyens auraient seul enveloppé au fort de cette mêlée terrible. Courons au travers de la foule ; ce qu'il y a de mieux à faire est de le secourir. Je tremble que, seul au milieu des ennemis, il ne succombe malgré sa valeur, et ne prépare aux Grecs de cruels regrets. »

A ces mots, il s'élance. Ajax, semblable à un dieu, le suit. Bientôt ils trouvent Ulysse, favori de Jupiter, entouré de Troyens qui le pressent tous à la fois. Tels, dans les montagnes, de sanguinaires chacals accourent auprès d'un vieux cerf qu'une flèche a blessé, et que ses pieds ont emporté loin du chasseur, aussi longtemps que son sang est resté tiède et que ses genoux ont pu se mouvoir ; mais aussitôt qu'il a succombé à sa blessure, les féroces chacals le mettent en lambeaux dans la montagne, au fond d'une forêt sombre, lorsque le destin amène un lion terrible ; aussitôt les chacals s'évadent, et le lion dévore cette proie. Ainsi de braves et nombreux Troyens environnent Ulysse, et pendant que le héros, en promenant sa javeline, éloigne le moment fatal, Ajax, avec son bouclier haut comme une tour, se place à ses côtés. A l'instant les Troyens s'enfuient pêle-mêle ; et Ménélas, prenant dans ses bras le roi d'Ithaque, l'entraîne hors de la mêlée, tandis qu'un serviteur fait approcher le char d'Atride.

Ajax cependant s'élance et tue Doryclos, bâtard de Priam; puis il frappe Pandocos, Lysandre, Pyrase et Pylarte. Comme un torrent, gonflé par les grandes pluies de Jupiter, déborde dans la plaine du haut des montagnes, entraîne des sapins, de grands chênes, et jette enfin à la mer tous ces débris : ainsi le grand Ajax répand le trouble sur le champ de bataille, en taillant en pièces hommes et coursiers.

Hector ne sait rien de ces désastres, car il soutient le combat à l'extrême gauche de l'armée, sur les rives du Scamandre. Là surtout tombent les têtes des guerriers; là s'élèvent de terribles clameurs, autour du magnanime Nestor et du martial Idoménée. L'audacieux Hector se précipite, lance sur eux ses coursiers, fait voler sa javeline, accomplit de terribles exploits, et promène le ravage dans les phalanges des jeunes guerriers. Toutefois, les intrépides Argiens ne lui auraient point ouvert le passage, si Alexandre, l'époux de la blonde Hélène, n'eût mis hors de combat Machaon, vaillant pasteur des peuples, en le blessant à l'épaule droite, d'une flèche à trois pointes. De ce moment, les plus valeureux Grecs craignent qu'en fléchissant ils n'exposent ce héros à périr, et Idoménée dit au roi de Pylos :

« O Nestor, fils de Nélée! honneur de la Grèce, monte sur ton char, hâte-toi, emmène Machaon; conduis-le rapidement vers la flotte. Un médecin vaut à lui seul plusieurs combattants; il sait retirer les traits des blessures, et calmer par des baumes adoucissants les sombres douleurs. »

Il dit, et Nestor ne lui désobéit pas; soudain il monte sur son char. Machaon, fils de l'irréprochable médecin Esculape, se place à ses côtés. Le vieux roi fouette ses coursiers, qui volent avec ardeur vers la flotte, car ce retour leur est agréable.

Cependant Cébrion, du haut du char d'Hector, aperçoit le désordre des Troyens.

« Hector, s'écrie-t-il, pendant qu'à l'extrémité du champ de bataille nous nous jetons jusque dans les rangs ennemis, les autres Troyens fuient confusément avec leurs coursiers. C'est Ajax, fils de Télamon, qui les épouvante. Je le reconnais au large bouclier qui couvre ses épaules; poussons donc notre char de ce côté, où s'élève un inextinguible tumulte, où les cavaliers et les piétons s'entre-tuent avec fureur. »

Il dit, et, de son fouet bruyant, il excite ses coursiers. Ceux-ci, dociles à la main qui les frappe, emportent rapidement le char entre les deux armées, foulant aux pieds les cadavres et les armes. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent



des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char. Hector brûle de s'élancer sur les lignes des ennemis et de les rompre; déjà il répand, parmi les Achéens, un trouble funeste; car son ardeur ne se ralentit pas, et il les entame à coups de glaive, de javeline, ou en les écrasant d'énormes pierres. Toutefois il évite de combattre contre le fils de Télamon.

Jupiter cependant frappe Ajax d'une terreur subite. Le héros s'arrête étonné, rejette sur ses épaules son épais bouclier, et s'éloigne en frémissant, sans perdre de vue la foule. Comme une bête fauve, il tourne souvent ses regards du côté de l'ennemi, et se retire pas à pas. Tel, un lion est chassé d'une étable à bœufs par les chiens et les pâtres; ils ont veillé toute la nuit pour l'empêcher de se repaître de la graisse de leur bétail, et quoiqu'il se soit élancé, avide de chairs, il n'a point réussi; il a été repoussé par une grêle de traits ou de torches enflammées partant de mains audacieuses; enfin il en frémit et, malgré sa rage, il s'éloigne à l'aurore, le cœur plein de tristesse : ainsi Ajax, l'âme navrée, s'éloigne des Troyens, bien à regret, car il craint pour la flotte des Grecs. Tel un âne, aux pieds lents, entre dans un champ de blé, malgré les enfants qui le gardent; ils accourent, et brisent sur son dos leurs bâtons; mais il ne cesse pas de paître, car leurs mains sont débiles; et à peine leur cède-t-il, lorsqu'il est rassasié : ainsi le fils de Télamon est assailli sans relâche par les fiers Troyens et leurs auxiliaires; ils frappent de leurs javelots son énorme bouclier, mais, par des élans soudains, il rappelle souvent son impétueuse valeur; il se retourne, arrête l'effort de leurs phalanges, puis se remet à fuir. Il les empêche ainsi d'arriver tous ensemble près des vaisseaux. Seul, entre les deux armées, il tient bon et se précipite parfois en avant. Cependant les traits continuent à voler, lancés par des mains audacieuses : les uns destinés à traverser son large bouclier s'y arrêtent, et d'autres, quoique avides de sa chair, au lieu d'en jouir restent plongés dans le sable.

L'illustre fils d'Évaimon, Eurypyle, le voit, accablé par une grêle de traits; il accourt, se place auprès de lui, et fait voler son javelot étincelant, qui frappe Apison, pasteur des peuples, fils de Phausias, et pénètre dans le foie sous le diaphragme; aussitôt le guerrier tombe sans vie. Eurypyle s'élance et le dépouille de ses armes. Comme il emporte l'armure, le divin Alexandre l'aperçoit, et tire son arc; la flèche part, et le blesse à la cuisse droite : soudain le roseau se brise, la cuisse s'en-

gourdit; le héros, pour éviter la mort, se hâte de rentrer dans les rangs de ses compagnons, en s'écriant d'une voix tonnante :

« Amis, chefs et rois des Argiens, retournez-vous; faites halte, éloignez d'Ajax le noir trépas, car les traits l'accablent et je doute qu'il échappe à cette terrible mêlée; défendez donc le grand fils de Télamon. » Ainsi parle Eurypyle blessé; mais c'est autour de lui que ses compagnons s'empressent, le bouclier serré contre l'épaule, le javelot en arrêt; Ajax court les rejoindre et fait face aux Troyens.

Tandis qu'ils combattent, ardents comme la flamme, les cavales écumantes du fils de Nélée ramènent du combat Machaon, pasteur des peuples. Achille les aperçoit, car, debout sur la poupe de son vaste navire, il contemple ce cruel labeur, ce tumulte déplorable. Soudain le héros appelle son compagnon Patrocle; sa voix pénètre jusqu'aux tentes, et Patrocle en sort semblable à Mars. Telle est l'origine de son malheur.

C'est lui qui le premier interroge son ami. « Pourquoi m'appeler, ô fils de Pélée? Qu'as-tu besoin de moi? »

Achille aux pieds légers lui répond : « Noble fils de Ménétios, ami le plus cher à mon âme, je vois à mes genoux les Grecs suppliants; une intolérable nécessité pèse sur eux. Cours donc, Patrocle, favori de Jupiter; interroge Nestor. Quel est le chef qu'il emmène blessé hors du champ de bataille? Sa taille est bien celle de Machaon, fils d'Esculape; mais je n'ai pu distinguer ses traits, et les chevaux ardents l'emportent hors de ma vue. » Il dit : Patrocle, obéissant à son compagnon chéri, court à travers le camp et la flotte des Grecs.

Cependant Nestor arrive à sa tente, et s'élance à terre avec le fils d'Esculape. Tandis que le serviteur du vieillard, Eurymédon, dételle les coursiers, les héros étanchent la sueur qui a trempé leurs tuniques, en se tenant sous la brise de la mer; puis ils entrent et s'asseyent sur des siéges. La blonde Hécamède leur prépare un breuvage. Fille du magnanime Arsinoé, le vieillard l'amena de Ténédos, lorsque Achille eut détruit cette ville; les Grecs alors en firent choix pour lui, parce qu'il excellait dans les conseils. Elle dresse devant eux une table belle et polie, aux pieds d'azur; elle y pose d'abord une corbeille d'airain qui contient du miel frais, de l'oignon, assaisonnement du vin, et de la farine sacrée; elle y met ensuite une coupe magnifique que le vieillard apporta de ses demeures. Ornée de clous d'or, elle a quatre anses, et au-dessous il y a deux pieds, autour de chacun mangent deux colombes d'or. Un

autre que Nestor, lorsqu'elle était remplie, l'eût difficilement soulevée; il la porte sans effort. La jeune captive, belle comme une déesse, y mêle d'eau le vin de Pramnios; avec une râpe d'airain, elle y fait tomber en poudre du fromage de chèvre, et répand sur ce mélange de la farine blanche. Lorsqu'elle a préparé ce breuvage, elle invite les héros à boire; ils boivent, puis dès qu'ils ont chassé la soif dévorante, ils parlent tour à tour, et se charment par leur entretien.

Bientôt Patrocle, semblable à un dieu, paraît à l'entrée de la tente; le vieillard l'aperçoit, se lève de son siége étincelant, lui prend la main, et le convie à s'asseoir; mais Patrocle résiste et lui dit :

« Vénérable élève de Jupiter, ce n'est point le temps du repos; je ne puis t'obéir. Il est irascible et redoutable, le héros qui m'envoie te demander quel combattant tu as ramené blessé. Maintenant je le reconnais, je vois Machaon, pasteur des peuples; il faut donc que je retourne auprès d'Achille pour lui rapporter mon message. Tu sais assez, ô Nestor, combien ce héros est terrible; il aurait bientôt fait de l'innocent un coupable.

— Ah ! s'écrie le vieillard, d'où vient cette pitié d'Achille pour les Grecs que des traits ont blessés? Ne sait-il pas quel deuil enveloppe l'armée entière? Les plus vaillants sont étendus sur leurs navires, frappés ou atteints. Le robuste fils de Tydée, Diomède, est blessé d'une flèche; un javelot a frappé Ulysse; un autre, Agamemnom. Celui-ci, que tu vois toi-même, je viens de le ramener du combat, atteint d'un trait qu'a fait voler un arc. Mais Achille, malgré sa vertu, n'a des Argiens ni souci ni compassion. Demeurera-t-il oisif, jusqu'à ce que près du rivage, malgré les efforts des Grecs, leurs vaisseaux légers soient livrés aux flammes, et eux-mêmes en même temps exterminés? Je n'ai pas conservé la force que j'avais jadis en mes membres flexibles. Que ne suis-je dans ma florissante jeunesse, que n'ai-je toute ma vigueur, comme lorsqu'une discorde sanglante s'éleva entre ceux de Pylos et les Épéens, à cause d'un enlèvement de grands troupeaux! Alors je fis tomber sous mes coups Itymonée, vaillant fils d'Hypéroque, qui habitait l'Élide, comme j'enlevais par représailles ses propres bœufs. Il voulut les défendre, mais, frappé de ma javeline, il tomba au premier rang; ses sauvages compagnons prirent la fuite, et nous emmenâmes du champ de bataille un immense butin : cinquante troupeaux de bœufs, autant de troupeaux de brebis, autant de troupeaux de porcs, autant de grands troupeaux de chèvres; cent cin-

quante cavales baies et de nombreux poulains à la mamelle. Nous chassons notre conquête jusque dans la ville de Pylos, où nous arrivons pendant la nuit. Nélée se réjouit en son âme; car c'est la première fois que je marche au combat, et mon succès est grand. Dès l'aurore, les hérauts font retentir leur voix et convoquent ceux de Pylos, à qui quelque chose est dû en la riche Élide. Les chefs du peuple se rassemblent et font le partage. Les Épéens devaient à beaucoup des nôtres; nous étions alors à Pylos, en petit nombre, très-maltraités; car dans les années précédentes, Hercule, en ravageant notre territoire, avait immolé les premiers de la ville. Des douze fils de l'irréprochable Nélée, j'étais resté seul : tous les autres avaient péri; et les fiers Épéens, le cœur plein d'injustice, nous accablaient d'outrages. Le vieux Nélée surtout avait beaucoup à réclamer des Épéens; quatre de ses coursiers, dressés à la course, se rendaient aux jeux avec leurs chars pour disputer un trépied. Le roi des Épéens Augéas les retint, et ne renvoya que l'écuyer, navré de la perte de ses chevaux. Les rapports de ce serviteur, l'action en elle-même, irritèrent Nélée, qui obtint une grande part du butin : trois cents têtes de bétail et leurs pâtres pour former un grand troupeau de bœufs et un troupeau de brebis. Le reste fut donné au peuple et réparti de telle sorte que chacun en eut une juste part. Nous étions occupés à ce partage, et nous faisions dans la ville des sacrifices aux dieux, lorsque, le troisième jour, les Épéens surviennent en grand nombre. Coursiers, combattants, accourent en armes, les rangs serrés, et parmi eux sont les deux fils de Molione, enfants encore, et inhabiles à déployer leur impétueuse valeur. Sur les bords de l'Alphée, aux confins de la sablonneuse Pylos, s'élève au sommet d'une colline la ville de Thryon. Nos ennemis l'assiégent, brûlant de la détruire; déjà ils ont traversé toute la plaine, lorsque, pendant la nuit, Minerve descend de l'Olympe, nous apporte cette nouvelle et nous appelle aux armes. Elle rassemble sans peine, dans Pylos, des guerriers plein d'ardeur. Cependant Nélée, qui se méfie de mon inexpérience, cache mes coursiers et me défend de prendre les armes. Mais je pars à pied, et tel que j'étais, guidé par Minerve, je me signale parmi nos cavaliers. Près d'Arène, où le fleuve Minyée se jette dans la mer, nous attendons l'aurore divine, entourés des cohortes de fantassins; nous partons en armes les rangs serrés, et, vers le milieu du jour, l'armée entière arrive sur les rives saintes de l'Alphée. Là, nous offrons au tout-puissant Jupiter de solennels

sacrifices; au fleuve Alphée, un taureau; à Neptune, un taureau; et à Minerve aux yeux bleus, une génisse indomptée. Nous prenons ensuite, dans les rangs, le repas du soir, et chacun, sans quitter son armure, dort sur les rives du fleuve. Cependant les superbes Épéens serrent de près la ville, impatients de la dévaster. Mais nous les prévenons, et nous faisons apparaître à leurs yeux les rudes travaux de Mars. Lorsque le soleil resplendissant se montre sur la terre, nous implorons Jupiter et Minerve; puis nous nous portons ensemble au combat. Aussitôt que les Épéens et ceux de Pylos en viennent aux mains, le premier, je tue un héros et m'empare de son char : c'est Mulios, gendre d'Augéas; il avait épousé l'aînée de ses filles, la blonde Agamède, qui connaissait toutes les plantes salutaires que nourrissent les champs. Comme il marche contre moi, je lui lance ma javeline, il roule dans la poussière; aussitôt je saute sur son char, et je reste parmi les premiers combattants. Les fiers Épéens s'enfuirent pêle-mêle lorsqu'ils virent tomber le héros qui commandait les chars, et le plus vaillant de leur armée. Je me précipite sur eux, semblable à une noire tempête; je saisis cinquante chars, et sur chacun, deux guerriers, percés de ma javeline, perdent la vie. Sans doute j'aurais immolé les deux jeunes fils d'Actor et de Molione, si leur aïeul Neptune ne les eût sauvés du combat en les enveloppant d'un brouillard épais. Alors Jupiter accorde aux Pyliens une grande victoire. Nous poursuivons les vaincus à travers la vaste plaine; nous exterminons les combattants; nous enlevons leurs armures; nous poussons nos chevaux jusqu'à la fertile Buprase, jusqu'à la roche Olénique et aux collines d'Alise. De là Minerve ramena l'armée, et je ne cessai qu'après avoir tué leur dernier homme. Les Achéens triomphants revinrent de Buprase à Pylos, rendant grâces, parmi les immortels, à Jupiter, et, parmi les hommes, à Nestor.

« Tel j'étais jadis parmi les guerriers, si le passé n'est pas un songe; mais Achille ne se sert que pour lui de sa valeur. Un jour il ressentira de violents regrets lorsque l'armée sera détruite. Ami, rappelle-toi les exhortations de Ménétios lorsque, de la Phthie, il t'envoya près d'Agamemnon. Nous étions dans le palais, le noble Ulysse et moi; nous entendîmes tout ce qu'il te prescrivit. Nous parcourions alors la Grèce fertile, pour rassembler ses héros. Parvenus aux demeures d'Éacide, nous y trouvons Ménétios avec Achille et toi. Le vieillard Pélée brûlait dans l'enceinte de ses cours, pour Jupiter Tonnant, les cuisses

grasses d'un taureau; il tenait une coupe d'or et répandait sur la flamme du sacrifice des libations d'un vin généreux; vous étiez occupés à préparer les chairs de la victime. Nous, cependant, nous nous tenions sous le portique. Achille surpris s'élance : il nous prend la main, nous introduit, nous invite à nous asseoir et nous présente le repas qu'il est d'usage d'offrir à des hôtes. Lorsque nous sommes rassasiés de mets et de breuvage, je commence mon discours en vous exhortant à nous suivre; vous nous écoutez avec transport, et les deux vieillards vous adressent de nombreuses instructions : « Achille, s'écrie Pélée, « combats toujours vaillamment, et surpasse les autres guer-« riers en vertu. Cependant Ménétios te dit : Mon fils, Achille « l'emporte sur toi par la naissance, mais tu comptes plus d'an-« nées. Il est d'une force supérieure à la tienne, mais tu peux « lui parler raison; inspire-le, sois son guide. Il t'obéira, « pourvu que tu lui donnes de bons conseils. » Ainsi parla le vieillard, mais tu l'as oublié. Voici le moment de donner à Achille de sages conseils, peut-être les écoutera-t-il; qui sait si, à l'aide d'une divinité secourable, tes paroles ne toucheront pas son cœur? C'est un bon avertissement que celui d'un ami. Si en son esprit il évite les menaces de quelque augure, si son auguste mère lui a parlé au nom de Jupiter, que du moins il t'envoie au secours de l'armée, avec ses Myrmidons, peut-être sauveras-tu les Grecs; qu'il te permette de revêtir ses armes, peut-être les Troyens, te prenant pour lui, s'éloigneront-ils du champ de bataille, et les fils belliqueux des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment; le repos est rare à la guerre : il sera donc facile à vos troupes fraîches, du premier choc, de repousser, dans leurs remparts, loin du camp, des guerriers que la fatigue accable. »

Il dit; et ces paroles ont ému l'âme de Patrocle, qui court à travers le camp pour rejoindre Achille. Mais arrivé près des vaisseaux d'Ulysse, où se tenait l'agora, où l'on rendait la justice, où étaient dressés les autels, il rencontre le généreux Eurypyle, la cuisse traversée d'une flèche. Ce héros revient du combat en boitant, la sueur inonde son front et ses épaules, et de sa grave blessure s'écoule un sang noir; toutefois son cœur est inébranlable. A sa vue, le vaillant fils de Ménétios est ému de compassion, et dans sa douleur il lui adresse ces paroles rapides :

« Hélas! malheureux rois et chefs des Argiens, ainsi loin de vos amis, loin de votre terre paternelle, vous deviez donc ras-

sasier de votre graisse blanche les rapides chiens de Troie! Noble Eurypyle, les Grecs résisteront-ils au formidable fils de Priam, ou périront-ils terrassés par son javelot?

— O Patrocle, reprend le blessé, il n'est point de salut pour les Grecs, ils tomberont près de leur flotte. Déjà tous ceux qui, jadis, luttaient avec le plus de valeur, sont étendus sur leurs vaisseaux, atteints ou frappés par des mains troyennes; et la force des vainqueurs ne cesse de s'accroître. Mais sauve-moi en me conduisant jusqu'à mon navire; retire de ma cuisse le trait amer; enlèves-en le sang noir avec de l'eau tiède; et verse sur ma blessure les baumes adoucissants et salutaires, dont on dit qu'Achille t'a donné le secret que lui apprit Chiron, le plus juste des centaures : car, des deux médecins, Podalire et Machaon, l'un, si je ne me trompe, est dans sa tente blessé, manquant lui-même d'un médecin expérimenté; l'autre, dans la plaine, soutient le combat contre les Troyens.

— Noble Eurypyle, répond Patrocle, quelle sera l'issue de ces événements? que ferons-nous? Je vais rapporter au belliqueux Achille un message du vieillard de Gérénia, sauvegarde des Achéens. Cependant je ne t'abandonnerai pas dans ta détresse. »

Il dit; et de sa forte poitrine, il soutient le héros jusque dans sa tente. A sa vue, un serviteur fait un lit de peaux de bœuf; Patrocle l'y étend; puis, avec son poignard, il retire de sa cuisse le trait aigu, baigne d'eau tiède le sang noir, et applique sur la plaie une racine amère qu'il a broyée dans ses mains et qui efface les douleurs. Déjà Eurypyle cesse de souffrir, sa blessure se ferme et le sang s'arrête.

CHANT XII.

Tandis que le généreux fils de Ménétios soignait sous sa tente Eurypyle blessé, la mêlée devenait terrible. Le fossé, le large rempart qui le couronnait et qui étreignait les vaisseaux n'allaient plus protéger le camp des Argiens. Lorsqu'ils construisirent le mur, ils n'offrirent point aux dieux de belles hécatombes pour qu'il défendît la flotte et l'immense butin qu'elle renfermait; il avait donc été bâti contre le gré des immortels, et il ne fut pas de longue durée. Tant que vécut Hector, que le fils de Pélée conserva sa colère, et que la ville de Priam ne fut plus saccagée, le rempart des Grecs resta debout. Mais, dans la dixième année, les plus braves Troyens n'étaient plus; parmi les Argiens, les uns avaient péri, les autres survivaient; alors la grande Ilion fut détruite, et les vainqueurs retournèrent, sur leurs vaisseaux, dans leur chère patrie. Aussitôt Apollon et Neptune résolurent de ruiner le rempart, et rassemblèrent l'effort de tous les fleuves qui des pentes de l'Ida coulent à la mer: le Rhésos, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodios, le Granique, l'Ésèpe, le divin Scamandre et le Simoïs, dont les rives virent tomber dans la poudre nombre de casques, nombre de boucliers et le sang des demi-dieux. Apollon détourna ces torrents et, durant neuf jours, il fit battre la muraille par leurs cours réunis. Cependant, afin de la submerger promptement sous les eaux de la mer, Jupiter répandit une pluie continuelle; Neptune lui-même, le trident à la main, conduisit les flots soulevés, et fit rouler dans la mer les rochers et les énormes poutres sur lesquels les Grecs, au prix de cruelles fatigues, avaient assis les fondations. Le mur fut bientôt de niveau avec le cours de l'Hellespont rapide, et le sable, en couvrant le vaste rivage, fit disparaître à jamais ses traces. Les fleuves alors rentrèrent dans les lits où jusque-là s'étaient écoulées leurs belles ondes.

Ainsi devaient faire plus tard Apollon et Neptune. Maintenant

autour du solide rempart la guerre et le tumulte éclatent, les poutres des tours retentissent sous les coups redoublés des assiégeants. Les Grecs, domptés par le fouet de Jupiter, sont renfermés vers la flotte et tremblent devant Hector, violent arbitre de la fuite. Ce héros ne cesse de combattre, semblable à la tempête. Comme un sanglier ou un lion fier de sa force se retourne contre les chiens et les chasseurs, ceux-ci se serrent, lui font face, s'arrêtent et lancent leurs traits nombreux; mais son cœur altier ne sent point la crainte, il ne songe pas à fuir, et son audace le perd; souvent, par une irruption soudaine, il sonde la force des lignes de chasseurs, et partout où il fonce elles cèdent et s'éloignent devant lui. Tel Hector, en se précipitant au fort de la mêlée, la fait onduler et anime ses compagnons à pénétrer dans le camp. Cependant ses coursiers fougueux hésitent; ils s'arrêtent, en hennissant, sur le bord du fossé qui les effraye : trop large pour qu'ils le sautent, trop profond pour qu'ils le traversent facilement; des deux côtés le talus est rapide, et sur la crête du revers les Grecs ont planté de grandes et fortes palissades à têtes aiguisées. Un coursier traînant un char léger eût difficilement surmonté ces obstacles. Les hommes de pied sont impatients de tenter l'entreprise; alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector et lui dit :

« Hector, et vous, chefs des Troyens et des auxiliaires, nous excitons témérairement nos chevaux rapides à traverser le retranchement : l'entreprise n'est point facile; des palissades aiguës couronnent le revers intérieur, et derrière elles est le rempart. On ne peut y descendre pour combattre avec des chars. Le défilé est étroit, et je crois que nous y péririons. S'il est vrai que Jupiter Tonnant ait résolu d'anéantir les Grecs et de seconder les Troyens, je voudrais que cela fût fait sur-le-champ et qu'ils succombassent ici sans gloire, loin de leur patrie. Mais s'ils reprennent l'attaque; si, en rebroussant, ils nous repoussent des vaisseaux, nous serons culbutés dans ce fossé profond, et je ne pense pas qu'un seul Troyen échappe, quand les Achéens auront fait volte-face, pour en porter la nouvelle dans Ilion. Mais allons, et faisons tous comme je vais dire. Que nos écuyers retiennent les chevaux au bord du fossé. Nous, à pied, couverts de nos armes, nous suivrons en foule Hector; et les Grecs ne nous résisteront pas, si réellement ils touchent à leur perte. »

Ce sage conseil plaît à Hector, qui soudain saute en armes de son char; nul des autres Troyens ne demeure auprès de ses

chevaux; tous à son exemple mettent pied à terre. Ils commandent à leurs écuyers de ranger les chars, et de retenir les coursiers sur le bord du fossé. Ensuite ils se divisent et forment cinq colonnes qui suivent leurs chefs.

Les uns se rangent sous Hector et l'irréprochable Polydamas; ce sont les plus braves, les plus nombreux, les plus impatients de rompre le rempart et de combattre près des vaisseaux. Cébrion est leur troisième chef; car Hector a laissé le char entre des mains moins vaillantes. La seconde colonne est commandée par Agénor, Pâris et Alcathoos. Deux fils de Priam, Hélénos et Déiphobe, semblables aux dieux, conduisent la troisième, et ils ont avec eux Asios, fils d'Hyrtace, que ses chevaux ardents ont amené des bords du Selleïs, de la ville d'Arisba. La quatrième est sous les ordres du bel Énée, fils d'Anchise, et des deux fils d'Anténor: Archiloque et Acamas, exercés à tous les combats. Enfin, la cinquième, où se trouvent les illustres alliés, est commandée par Sarpédon, et il s'est adjoint Glaucos et le martial Astéropée. Tels sont les chefs que dans l'armée Hector regarde comme les plus vaillants après lui, car il les surpasse tous. Les colonnes se serrent, s'unissent en se couvrant de boucliers, et fondent, pleines d'ardeur, sur les Grecs, car elles espèrent que ceux-ci ne pourront plus résister et qu'ils vont assaillir leurs noirs vaisseaux.

Ainsi marchent les Troyens et les auxiliaires dociles aux sages conseils de Polydamas; le seul Asios, chef des guerriers, a refusé d'abandonner à son écuyer son attelage; et, du haut de son char, il s'élance à l'attaque de la flotte. L'insensé ! il ne devait point éviter la triste mort ni revenir avec ses chevaux dans les remparts d'Ilion. La Parque sinistre auparavant l'enveloppa et il tomba sous le javelot de l'illustre fils de Deucalion. Asios marche contre la gauche de la flotte, par où les Grecs ramènent de la plaine leurs chars et leurs coursiers. C'est par là qu'il s'élance, et il trouve ouvertes les portes dont on n'a pas encore poussé les battants ni le long verrou. Des hommes les maintiennent, attendant s'ils sauveront encore quelques fuyards. Asios, plein d'ardeur, y dirige ses coursiers; ses compagnons le suivent en jetant de grands cris; ils espèrent, les insensés! que les Grecs ne pourront plus résister, et qu'ils vont assaillir leurs noirs vaisseaux. Mais ils se heurtent, en avant de la porte, contre deux héros vaillants, fils magnanimes des belliqueux Lapithes. L'un est le robuste Polypœtès, fils de Pirithoüs; l'autre est Léontée, l'égal de l'homicide Mars. Tous les deux se tien-

nent devant la haute porte. Tels, sur les montagnes, deux grands chênes à cimes élevées, fermes sur leurs larges racines, bravent chaque jour les tempêtes et la pluie : tels les deux Lapithes, fiers de leur force et de leur valeur, attendent le grand Asios et ne songent point à fuir. Les assaillants marchent droit au rempart, à grand fracas, le bouclier sur la tête, conduits par le roi Asios, par Iamène, Oreste, Adamas, fils d'Asios, Thoon et Énomaos. Cependant les deux Lapithes appellent à la défense des navires les Grecs abrités par le rempart. Mais lorsqu'ils voient les Troyens voler à l'assaut, et dans leur camp éclater le tumulte et la terreur, ils sortent seuls et combattent en avant de la porte, semblables à deux sangliers qui, dans les montagnes, au bruit des chiens et des chasseurs, rebroussanttête baissée, brisent et déracinent alentour les arbres de la forêt, et font grincer leurs défenses jusqu'à ce qu'un trait leur ait arraché la vie. Sur la poitrine des héros, l'airain brillant, frappé de toutes parts, retentit avec un pareil fracas ; mais ils sont inébranlables, et se confient autant dans leurs forces que dans la troupe qui, rangée derrière eux sur le mur, fait pleuvoir une grêle de pierres pour se défendre et sauver le camp et la flotte. Telle, lorsqu'un vent violent ébranle les nuées sombres, la neige tombe à flocons pressés sur les fertiles campagnes, ainsi volent les traits des mains grecques ou des mains troyennes. Les casques, les boucliers, frappés par d'énormes pierres, résonnent sourdement.

Alors Asios, fils d'Hyrtace, en gémissant, se frappe la cuisse, et le cœur navré, s'écrie : « O puissant Jupiter ! et toi aussi tu deviens un trompeur : comment aurais-je pu croire que les héros grecs soutiendraient l'effort de nos mains invincibles? Cependant ils résistent aussi hardiment que les guêpes ou les abeilles, qui, dans l'âpre sentier où elles ont fait leur demeure, loin d'abandonner le creux qui les abrite, défendent leurs essaims contre les chasseurs opiniâtres. Oui, c'est ainsi que deux héros, quoique seuls, sont résolus à périr ou à nous immoler plutôt que d'abandonner les portes du camp. »

Il dit : mais Jupiter n'écoute point ce discours; c'est à Hector qu'il réserve la victoire.

Les autres héros soutiennent le combat autour des autres portes; mais il me serait difficile de tout raconter, comme un dieu. De toutes parts, autour du mur, les pierres volent et font jaillir des étincelles. Les Grecs sont accablés de douleur; mais la nécessité les contraint de défendre la flotte, et leurs divinités protectrices s'affligent en leur âme.

Les deux Lapithes promènent autour d'eux le carnage. Polypœtès, robuste fils de Pirithoüs, porte un coup de sa javeline au casque de Damas. L'airain ne résiste pas, l'os est brisé, la cervelle est écrasée; le Troyen succombe au fort de son ardeur. Polypœtès immole aussitôt Pylon et Ormène; Léontée, rejeton de Mars, terrasse de son javelot le fils d'Antimaque, Hippomachos, qu'il atteint au milieu de la ceinture; puis, tirant du fourreau sa tranchante épée, il se jette dans la foule, et frappe de près Antiphate, qu'il étend à la renverse sur le sol; il jonche ensuite les fertiles sillons des cadavres de Ménon, d'Iamène et d'Oreste.

Pendant que les Lapithes dépouillent ces guerriers de leurs armes, l'élite des jeunes héros s'élance à la suite d'Hector et de Polydamas; ce sont les plus braves, les plus nombreux, les plus impatients de rompre le rempart et d'incendier les vaisseaux. Parvenus au bord du fossé, ils hésitent encore : car un augure leur apparaît comme ils se disposent à le franchir. C'est un aigle au vol altier qui plane sur la gauche des assiégeants, et porte dans ses serres un grand serpent couleur de sang, vivant encore. Le dragon palpitant n'oublie point de combattre; car il se redresse et mord à la poitrine près, du cou, l'aigle qui, vaincu par la souffrance, le laisse enfin échapper; il tombe à terre au milieu de la foule, et l'oiseau, poussant de grands cris, abandonne son vol au souffle du vent. Les Troyens frémissent à la vue du reptile étendu à leurs pieds, signe du dieu qui porte l'égide. Alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector, et lui dit :

« Hector, tu me contredis toujours quand il m'arrive dans nos assemblées de donner de bons conseils; mais il est indigne d'un citoyen de parler contre la raison au conseil ou à la guerre, et d'ajouter à ton autorité. Je dirai donc encore aujourd'hui ce qui me semble le plus salutaire. Gardons-nous d'aller combattre les Grecs jusque sur leurs vaisseaux; voici ce que je prévois, si c'est vraiment un augure qui vient d'apparaître aux Troyens impatients de franchir le fossé. Nous avons vu cet aigle au vol altier planer sur notre gauche et porter dans ses serres un dragon couleur de sang, vivant encore. Nous l'avons vu bientôt, loin de son aire, laisser échapper la proie dont il n'a pu réussir à repaître ses aiglons. Ainsi nous, lors même qu'à toute force nous aurions rompu les portes et le rempart des Grecs; lors même que nos ennemis plieraient devant nous : ce n'est point en ordre que nous reprendrions les mêmes

chemins. Oui, nous abandonnerions de nombreux combattants que les Grecs auraient déchirés en défendant leur flotte. Tel serait le sens de cet augure pour qui saurait interpréter les signes divins ; et le peuple lui obéirait. »

Le brave Hector lui lance un regard terrible, et s'écrie : « Polydamas, sans doute ce discours ne m'est point agréable ; tu sais, au besoin, mieux penser et mieux dire, et s'il est vrai que tu parles sérieusement, c'est que les dieux t'ont ravi la raison, puisque tu ordonnes de mépriser la volonté du tout-puissant Jupiter, d'oublier des promesses qu'il nous a faites, d'un signe de tête, et d'obéir à des oiseaux aux ailes étendues. Pour moi, je n'ai point de tels soucis. Je ne m'inquiète point s'ils volent à ma droite, du côté de l'aurore et du soleil ; ou à ma gauche, vers les ténèbres immenses. Amis, obéissons à la volonté du grand Jupiter, qui règne sur tous les humains et sur les immortels. Le meilleur des augures est de combattre pour sa patrie. Polydamas, pourquoi redoutes-tu les périls de la guerre ? Dussions-nous tomber sous les coups des Grecs, autour de la flotte, n'aie point peur d'y périr, car ton cœur ne t'exciterait pas à rester inébranlable ni à pousser en avant. Mais si tu t'éloignes de la mêlée, si par tes perfides paroles tu détournes du combat un seul de nos guerriers, soudain frappé par ma lance, tu perdras la vie. »

Il dit, et commande l'assaut. L'armée à grands cris s'élance sur ses pas. Au-dessus de leurs têtes, Jupiter soulève, des sommets de l'Ida, un tourbillon de vent qui souffle la poussière droit sur les vaisseaux ; il amollit le courage des Grecs, et assure la victoire au fils de Priam et aux Troyens. Ceux-ci, confiants dans leur vigueur et dans les signes de Jupiter, s'efforcent de rompre le rempart. Ils arrachent les créneaux, démolissent les parapets, ébranlent avec des leviers les grandes pierres que les Grecs ont d'abord plantées dans le sol pour soutenir les tours, et cherchent à les déraciner, espérant ouvrir la brèche. Les Grecs cependant, loin de reculer, couvrent de leurs boucliers les parapets, d'où ils frappent les ennemis qui s'avancent sous le mur. Les deux Ajax donnent leurs ordres du haut des tours, parcourent les rangs et encouragent les assiégés. A ceux qu'ils voient abandonner le combat, ils adressent tantôt des paroles flatteuses, tantôt de durs reproches.

« Amis, s'écrient-ils, vaillants, médiocres ou faibles, puisque enfin il n'est pas donné à tous de se signaler également dans les batailles, il y a maintenant à faire pour chacun ; vous le

voyez vous-mêmes. Que nul ne se retire du côté des vaisseaux, aux cris de cet homme menaçant : mais tenez-lui tête ; exhortez-vous mutuellement. Puisse Jupiter nous accorder de le repousser et de le poursuivre jusqu'aux murs d'Ilion ! »

En parlant ainsi tous les deux devant l'armée, ils entretiennent le courage des Grecs. Comme dans un jour d'hiver, lorsqu'il plaît au prévoyant fils de Saturne de montrer ses traits, et de répandre sur les humains de tristes frimas, les vents se taisent et la neige ne cesse point de tomber à gros flocons, jusqu'à ce qu'elle couvre les promontoires, les orgueilleuses cimes des montagnes, les vertes prairies et les féconds travaux des laboureurs : le dieu la répand aussi sur les rivages de la mer écumeuse ; mais là, le mouvement des flots la fait disparaître ; tout le reste est voilé par la neige qu'a lancée le souverain des dieux. Ainsi des deux parts volent une grêle de pierres que se lancent à l'envi les Grecs et les Troyens. Tout autour du camp s'élève un effroyable fracas.

Cependant Hector et les Troyens n'auraient pas dès lors rompu la muraille, la porte du rempart ni le long verrou, si le prudent Jupiter n'eût poussé sur les Grecs son fils Sarpédon avec l'ardeur d'un lion qui attaque des taureaux. Ce héros étend devant sa poitrine son bouclier arrondi, beau, brillant d'airain, revêtu de lames que l'artisan a forgées ; au-dessous il a cousu d'épaisses peaux de bœuf, et il les a bordées de baguettes d'or. Couvert de ce bouclier, Sarpédon brandit deux javelots et s'avance. Tel un lion né dans les montagnes, qui, longtemps affamé, est enfin excité par son cœur audacieux à enlever des brebis jusque dans la forte demeure des hommes, où des chiens et des pâtres armés font bonne garde, s'obstine à ne point s'éloigner sans tenter une attaque ; il s'élance et ravit sa proie, si d'abord il ne reçoit d'une main agile un trait meurtrier : tel le divin Sarpédon est entraîné par son âme généreuse à fondre impétueusement jusqu'au rempart et à détruire les parapets. Il s'adresse en ces termes à Glaucos, fils d'Hippoloque :

« Glaucos, pourquoi dans la Lycie nous honore-t-on par le siége, les mets et les coupes toujours remplies ? Pourquoi tout le peuple nous considère-t-il comme des dieux ? Pourquoi sur les rives du Xanthe cultivons-nous un immense et riant domaine, riche par ses vignes fécondes et ses abondantes moissons ? Il nous sied aujourd'hui, à nous qui sommes parmi les premiers des Lyciens, de tenir ferme et de prendre part à l'ardente mêlée, afin que nos hommes d'élite se disent entre eux : « Ce n'est

« pas sans gloire que nos rois gouvernent la Lycie, mangent des « brebis grasses et boivent du bon vin, puisqu'ils ont une mâle « vigueur et qu'ils combattent au premier rang. » Ami, si, échappant à cette guerre, nous devions pour toujours être exempts de la vieillesse et de la mort, je resterais moi-même en arrière, et je ne t'enverrais pas au fort des batailles glorieuses. Mais mille morts sont incessamment suspendues sur nos têtes; il ne nous est accordé ni de les éviter ni de les fuir. Marchons donc, et donnons à quelque ennemi ou à nous-mêmes une grande gloire ! »

Il dit : Glaucos, sans hésiter, lui obéit. Tous deux s'élancent, entraînant la nombreuse troupe de Lyciens.

A leur aspect, le fils de Pétéos, Ménesthée, frémit, car ils apportent le malheur et marchent à l'assaut de la tour qu'il défend. Il promène ses regards sur la muraille, et cherche à voir quelqu'un des chefs qui puisse venir au secours de ses compagnons. Il aperçoit les Ajax, fermes à leur poste, insatiables de combats, et, près d'eux, Teucer, qui vient de sortir de sa tente. Mais il n'y a pas à les appeler à haute voix au milieu du tumulte qui s'élève jusqu'au ciel : tant résonnent, sous de terribles coups, les boucliers, les casques à crinière, les portes, que partout on attaque, et que les Troyens s'efforcent de rompre pour pénétrer dans le camp. Alors Ménesthée envoie près d'Ajax le héraut Thootès.

« Noble Thootès, lui dit-il, cours, appelle le divin Ajax ou plutôt les deux Ajax, c'est ce qu'il y a de mieux à faire; car ici va s'accomplir notre ruine. Les chefs des Lyciens fondent sur nous avec la rage habituelle qui les transporte dans les cruels combats. Mais si ces deux héros aussi sont engagés dans une lutte pénible, amène au moins le grand fils de Télamon et Teucer, archer redoutable. »

Le héraut, docile à ses ordres, court le long du rempart, rejoint les Ajax, et aussitôt leur dit :

« Ajax, nobles chefs des Grecs, cuirassés d'airain, le fils de Pétéos, élève de Jupiter, m'envoie près de vous; prêtez-lui votre secours, ne fût-ce qu'un moment, tous deux, si vous pouvez me suivre. C'est ce qu'il y a de mieux à faire; car de son côté va s'accomplir notre ruine. Les chefs des Lyciens fondent sur lui avec la rage habituelle qui les transporte dans les cruels combats; mais si vous-mêmes êtes aussi engagés dans une lutte pénible, que le grand fils de Télamon au moins vienne, accompagné de Teucer, archer redoutable. »

Le grand Ajax obéit, et dit rapidement au fils d'Oïlée :

« Ajax, sois inébranlable ici avec le vaillant Lycomède; ne vous lassez point d'encourager les Grecs à combattre avec constance. Moi, je vais là-bas prendre part à la lutte, et je reviendrai dès que je les aurai mis hors de péril. »

A ces mots, Ajax, fils de Télamon, s'éloigne avec Teucer, né du même père que lui. Pandion les suit, portant l'arc recourbé. Lorsque, par l'intérieur du rempart, ils sont parvenus à la tour que défend le magnanime Ménesthée, les Achéens sont vivement pressés; car les illustres rois et chefs lyciens montent à l'assaut, semblables à un noir tourbillon. Tous les deux aussitôt s'élancent pour les combattre face à face, et leur cri de guerre retentit.

Ajax, le premier, tue l'un des compagnons de Sarpédon, le magnanime Épiclée; il le frappe d'une grosse pierre brute, qui, dans l'intérieur du mur, était posée auprès d'un créneau, telle que de ses deux mains un homme, dans la force de la jeunesse (de ceux qui maintenant existent), aurait peine à la soulever; Ajax l'enlève et la lance de haut; elle rompt le casque à quatre cônes, et broie tout le crâne du Lycien. Celui-ci, comme un plongeur, tombe de la tour, et la vie abandonne ses ossements. Teucer ensuite, du haut du mur, voit à découvert le bras du vaillant Glaucos, qui escalade le mur; il le blesse d'une flèche et le met hors de combat. Glaucos, en se cachant, se glisse à terre, afin que nul des Achéens ne le voie blessé et ne se glorifie à haute voix. Une vive douleur vient à Sarpédon dès qu'il s'en aperçoit; mais il n'oublie point le combat; il atteint de sa javeline Alcmaon, fils de Thestor; il le blesse et ramène son arme ; l'Achéen entraîné tombe le front en avant, et, sur lui, ses armes revêtues d'airain retentissent. Sarpédon alors saisit de sa forte main un créneau, et le fait tout entier rouler à ses pieds; le mur est dégarni; le chemin est ouvert pour la multitude.

Ajax, Teucer se jettent sur Sarpédon; ce dernier l'atteint à la poitrine, d'une flèche qui s'émousse sur le baudrier brillant du vaste bouclier; car Jupiter écarte de son fils la mort, et ne permet pas qu'il périsse près des vaisseaux. Mais Ajax s'élance et frappe le bouclier même; la pointe d'airain le traverse, et malgré son ardeur le héros est vivement repoussé; il recule à quelques pas du rempart; toutefois, loin de se retirer, il espère en son âme remporter la victoire : il se retourne, et exhorte les nobles Lyciens.

« O Lyciens, pourquoi laissez-vous reposer votre impétueuse valeur? Il m'est difficile, quelle que soit ma force, après avoir

seul rompu le rempart, de frayer le chemin jusqu'aux vaisseaux. Suivez-moi donc tous à la fois; l'œuvre du plus grand nombre est aussi la meilleure. »

Il dit : ses compagnons, émus des reproches de leur roi, attaquent, autour de lui, avec plus de fureur. Les Grecs, de leur côté, dans l'intérieur du mur, renforcent leur phalange, et un rude labeur leur apparaît; car les généreux Lyciens ont rompu le mur, mais ils ne peuvent se frayer un chemin jusqu'aux vaisseaux; les belliqueux Grecs les arrêtent, mais ils ne peuvent les éloigner de la brèche dès qu'ils s'en sont approchés. Tels deux hommes, en désaccord pour le partage d'un champ commun, ont la mesure à la main, et, pour que chaque lot soit égal, se disputent jusqu'au moindre espace : tels les combattants se heurtent, séparés par le parapet. Oh! combien de grands boucliers ou de légers écus sont brisés sur la poitrine des héros! malheur à qui veut fuir et découvre ses épaules! L'airain aussitôt les déchire; quelques-uns même sont blessés au travers de leurs armures. Les tours, les créneaux ruissellent du sang des Grecs et des Lyciens. Ceux-ci s'efforcent vainement de mettre en fuite les assiégés : des deux parts on se contient également. Telles sont les balances d'une pauvre ouvrière pleine d'équité, lorsque tenant d'un côté les poids, de l'autre la laine, elle soutient les plateaux et les égalise, afin d'emporter pour ses enfants un chétif salaire : telle est l'égalité du combat, jusqu'à ce que Jupiter comble de gloire le fils de Priam, qui le premier franchit le rempart des Grecs. Ce héros s'écrie d'une voix tonnante :

« En avant, braves Troyens! rompez la muraille, et lancez sur les navires le feu dévorant! »

C'est ainsi qu'il parle pour les encourager; tous l'entendent, et tous se précipitent en foule sur le mur, ils montent aux créneaux la javeline au poing. Cependant Hector arrache une pierre pointue, et grosse à sa base, posée devant la porte, telle que deux hommes des plus forts parmi le peuple (de ceux qui maintenant existent) ne l'élèveraient pas facilement depuis le sol jusqu'à leur chariot. Le héros seul l'agite sans effort : tant pour lui le fils de Saturne l'a rendue légère.

Tel le berger tient facilement d'une main la molle toison d'un bélier, qui est pour lui un léger fardeau, tel Hector soulève la pierre et la dirige contre le battant de la porte. De doubles ais d'une forte épaisseur ferment solidement l'ouverture, affermis à l'intérieur par deux verrous qui se croisent et que tra-

verse une cheville. Le héros s'en est approché : pour ne poin* porter un coup inutile, il écarte les jambes, affermit ses pieds à terre et frappe entre les deux battants. Les gonds sont brisés; la pierre tombe lourdement, au travers de la porte, qui rend un long mugissement; les verrous cèdent, les battants volent en éclats, rompus par la violence du choc. L'illustre Hector aussitôt saute dans le camp, terrible comme la nuit rapide. Tout son corps resplendit d'airain d'un aspect formidable. Ses mains brandissent deux javelots. Un dieu seul pourrait l'arrêter, lorsqu'en bondissant il franchit la porte; ses yeux lancent des flammes; il se tourne vers les Troyens, il les exhorte à le suivre. Sa voix tonnante les entraîne. La muraille est partout escaladée, les portes solides sont enfoncées, les Grecs fuient jusqu'à leurs vaisseaux, le tumulte est horrible.

CHANT XIII.

Lorsque Jupiter eut poussé jusqu'au rivage Hector et les Troyens, il les laissa soutenir sans relâche les angoisses et le fardeau du combat. Ses yeux étincelants se détournèrent pour s'arrêter sur la terre des Thraces, habiles à dompter les coursiers; des Mysiens, guerriers intrépides; des illustres Hippomolgues, qui se nourrissent de laitage; et des Abiens, les plus justes des hommes.

Il ne ramène plus vers Ilion ses regards pénétrants; il ne soupçonne pas, en son âme, qu'aucun des immortels survienne pour seconder les Grecs ou les Troyens. Mais le dieu puissant qui ébranle la terre ne l'a pas en vain surveillé. Assis dans Samothrace, sur la cime d'un mont ombragé de forêts, Neptune est sorti des flots pour contempler de ce lieu la guerre et les combats. Son coup d'œil embrasse l'Ida tout entier, la ville de Priam et la grande flotte des Atrides. Il a pitié des Grecs vaincus par les Troyens, et il ressent contre Jupiter une indignation violente. Soudain, d'un pas rapide, il descend des sommets escarpés. La haute montagne et la forêt tremblent sous ses pieds immortels; il a fait trois pas, au quatrième il atteint le but : c'est Aigas, où, au fond de l'abîme, s'élèvent ses éternelles et superbes demeures resplendissantes d'or. Neptune entre dans son palais, place sous le joug ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or, revêt son armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char et le lance sur les flots; les monstres marins, reconnaissant leur maître, sortent de leurs retraites et bondissent de joie; la mer s'entr'ouvre avec amour, les coursiers volent rapidement, et sous le char l'essieu d'airain n'est pas même humecté. Le dieu est arrivé près de la flotte des Grecs.

Au fond de la vaste mer, entre Ténédos et l'âpre Imbros, il est une grotte profonde. Neptune y conduit ses coursiers,

les dételle, place devant eux une nourriture divine, et retient leurs pieds dans des liens d'or, qu'ils ne peuvent délier ni rompre, afin qu'immobiles ils attendent le retour de leur roi. Lui-même se rend à l'armée des Argiens. Les Troyens, à grands cris, à grand fracas, à rangs serrés, semblables à la flamme ou à la tempête, suivent, avec une insatiable rage, Hector, fils de Priam; ils espèrent enlever les navires, et alentour immoler tous les Grecs.

Mais le dieu qui ébranle la terre est sorti des flots pour encourager les vaincus; il emprunte la figure, l'infatigable voix de Calchas, et s'adresse aux Ajax, déjà par eux-mêmes remplis d'ardeur :

« Braves Ajax, sauvez l'armée! souvenez-vous de votre vaillance et non de la pâle terreur. Partout ailleurs, je ne redoute pas les bras victorieux de nos ennemis; s'ils ont en foule franchi le rempart, les Grecs les contiendront; ici seulement je tremble qu'il ne nous arrive malheur, où commande ce héros transporté de rage, Hector ardent comme la flamme. Il se glorifie d'être né du tout-puissant Jupiter. Ah! puisse un dieu vous inspirer de lui opposer vos fortes poitrines, et de rallier nos guerriers. Malgré son impétuosité, vous l'auriez bientôt repoussé loin des vaisseaux, lors même que le roi de l'Olympe l'exciterait. »

A ces mots, Neptune les frappe tous deux de sa baguette, les anime d'une force indomptable, et rend légers leurs membres. Tel l'épervier rapide prend son essor du haut d'une roche escarpée, et se précipite dans la plaine à la poursuite d'un faible oiseau : tel, en quittant le héros, s'élance le dieu que le fils d'Oïlée, le premier, reconnaît.

« Fils de Télamon, s'écrie-t-il, sans doute l'un des immortels qui habitent l'Olympe a pris la figure du devin pour nous ordonner de ranimer la guerre près des vaisseaux. Ce n'est point là Calchas, interprète des augures; j'en juge aux traces que laissent derrière lui ses pas pendant qu'il s'éloigne; les dieux eux-mêmes sont faciles à reconnaître. Je sens d'ailleurs, en mon sein, mon cœur battre pour les combats; mes bras, mes pieds pareillement s'agitent. »

Ajax, fils de Télamon, lui répond en ces termes : « Je sens comme toi mes mains invincibles frémir d'ardeur autour de mon javelot; ma force s'exalte et mes pieds m'entraînent. Je brûle de lutter seul à seul contre Hector, dont la vaillance est infatigable. »

Tel est leur entretien ; ils se réjouissent du combat dont Neptune vient de leur souffler le désir. Cependant, aux derniers rangs, le dieu encourage les autres Grecs, qui, près des rapides vaisseaux, raniment leur propre cœur. La fatigue a énervé leurs membres, et une vive douleur leur est venue à l'âme, quand ils ont vu les Troyens franchir en foule la haute muraille ; ils les regardent ; ils répandent des larmes ; ils n'espèrent plus échapper à la mort. Mais Neptune se mêle parmi ces héros, et n'a point de peine à exciter leurs phalanges ; ses exhortations d'abord s'adressent à Teucer, Leitos, Pénélée, Thoas, Déipyre, Mérion, Antiloque, tous chefs de la guerre. Le dieu réveille leur courage par ces paroles rapides :

« Quelle honte, ô jeunes Argiens ! je comptais sur vous pour sauver la flotte, si vous combattiez ; mais, si vous vous éloignez de l'ardente mêlée, le jour luit où nous serons vaincus par les Troyens. Hélas ! j'aurai donc vu de mes yeux ce grand prodige, cette effroyable merveille que je n'aurais jamais cru devoir s'accomplir ! Les Troyens arrivés jusqu'à la flotte ! Eux si longtemps semblables à des biches promptes à fuir ; sans cesse errant à l'aventure dans les forêts, faibles, inhabiles à combattre, proie habituelle des chacals, des panthères et des loups ; eux qui, jusqu'à ce jour, ne s'étaient point hasardés un moment à résister en face à la valeur et aux bras des Achéens, ils combattent maintenant, loin de la ville, près de nos vaisseaux, à cause de la mauvaise action du chef, et de la nonchalance des guerriers qui, n'étant plus d'accord avec lui, refusent de défendre la flotte et sont tués alentour. Les insensés ! S'il est vrai que le puissant Agamemnon ait failli en outrageant le fougueux Achille, est-ce à nous de rester oisifs pendant la bataille ? Mais guérissons-nous ; l'esprit des bons n'est pas incurable ; c'est mal à vous d'oublier votre impétueuse vaillance, vous les plus braves de l'armée. Je pardonne au lâche de fuir dans la mêlée ; mais, contre vous, je m'indigne jusqu'au fond du cœur. Amis, bientôt votre mollesse aura comblé nos maux ! Ah ! que mes reproches, qu'une juste honte pénètrent dans vos âmes ! Car nous soutenons une terrible lutte ! Déjà le bouillant Hector a brisé les portes, les verrous, et il a porté la guerre jusqu'à nos navires. »

Le discours de Neptune enflamme les héros. Bientôt autour des Ajax sont formées des phalanges impénétrables, auxquelles Mars lui-même, et Minerve, qui excite les armées, eussent applaudi. Les braves d'élite attendent, de pied ferme, les Troyens

et le divin Hector. Ils se serrent javelot contre javelot, bouclier contre bouclier, casque contre casque, homme contre homme; les crinières, au-dessus des cônes étincelants, se touchent et se confondent dans une seule ondulation, tant les rangs sont pressés. Les javelines, soulevées par des mains audacieuses, s'agitent; les hommes sont résolus à marcher droit à l'ennemi, et brûlent de combattre.

De leur côté, les Troyens en foule poussent en avant; Hector marche à leur tête, et se précipite avec ardeur. Telle, du haut d'un mont, une roche destructive, déracinée par un torrent gonflé de pluies, se détache, vole en bondissant, et, au travers de la forêt qui retentit, roule avec violence jusqu'à la plaine, où enfin elle s'arrête malgré son élan impétueux: tel Hector menace de répandre le carnage jusqu'à la mer, à travers les tentes et les vaisseaux. Mais bientôt il se heurte contre l'épaisse phalange des Grecs, et sa rage est enfin contenue. Alors, les fils des Achéens le repoussent à coups redoublés de glaives et de piques aiguës. Il combat en reculant, et s'écrie d'une voix tonnante:

« Troyens, Lyciens, intrépides fils de Dardanos, de la constance! les Argiens ne me résisteront pas longtemps. Ils se sont serrés comme une muraille; mais, je l'espère, ils céderont à ma javeline, s'il est vrai que le plus grand des dieux, que l'époux de l'auguste Junon lui-même m'excite. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Déiphobe sort des rangs plein d'un noble orgueil; il marche légèrement et, se couvrant de son bouclier, il avance pas à pas; alors Mérion fait voler sur lui son javelot étincelant, qui ne s'égare pas, et l'atteint tandis que, craignant le trait, il étend en avant son bouclier; le long frêne frappe et se brise près de la pointe. Aussitôt Mérion se retire dans les rangs de ses compagnons, doublement courroucé d'avoir perdu à la fois son arme et la victoire; sans s'arrêter, il court aux tentes pour choisir une autre javeline parmi celles qui y sont déposées.

Les autres Grecs cependant combattent et jettent une immense clameur. Teucer, le premier, fait expirer un Troyen: le vaillant Imbrios, fils de Mentor, riche en coursiers. Avant l'arrivée des Grecs, il habitait Pédée, et avait épousé Médésicaste, fille naturelle de Priam. Mais lorsque la guerre eut éclaté, il revint dans Ilion, et se signala parmi les Troyens. Priam le reçut dans son palais et l'honora autant que ses fils. Le jeune fils de Télamon le perce au-dessous de l'oreille, et ramène sa grande javeline. Il tombe comme un frêne qui, sur le sommet

d'un pic éminent, abattu par l'airain, étend à terre son tendre feuillage; tel il tombe, et sur lui ses armes retentissent. Teucer s'élance, brûlant de le dépouiller. Hector aussitôt fait voler son javelot étincelant; mais Teucer le voit, se détourne et évite à peine la pointe acérée, qui perce à la poitrine un autre guerrier accourant des navires. C'est Amphimaque, fils de Ctéate, issu de Neptune; il expire en tombant, et sur lui ses armes retentissent. Hector s'élance pour enlever de sa tête le casque à crinière flottante. Ajax l'arrête en étendant sa longue javeline; il ne peut déchirer un corps couvert de toutes parts d'une formidable armure, mais il porte au bouclier du héros un coup violent et le repousse. Hector recule et abandonne les deux cadavres, que les Grecs entraînent. Le noble Stichios et Ménesthée, chefs des Athéniens, tirent Amphimaque dans les rangs des Grecs. Les Ajax, guerriers ardents et impétueux, saisissent Imbrios. Tels deux lions arrachent une chèvre aux dents des chiens et l'emportent au fond de halliers touffus, en la soutenant dans leurs fortes mâchoires : ainsi les deux vaillants Ajax soulèvent le Troyen et le dépouillent de ses armes. Le fils d'Oïlée, irrité de la mort d'Amphimaque, tranche le cou d'Imbrios, prend sa tête et la fait rouler comme une balle dans la mêlée. Elle s'arrête sur la poussière aux pieds d'Hector.

Cependant Neptune, courroucé en son cœur de la mort de son petit-fils, tombé dans cette lutte terrible, se remet à courir le long des tentes et des vaisseaux, excite ceux qu'il trouve en arrière, et prépare des peines aux Troyens. Idoménée d'abord le rencontre en quittant l'un de ses compagnons qui vient de s'éloigner du combat, blessé au jarret par l'airain aigu. Ses amis l'ont transporté; et, après l'avoir confié aux médecins, Idoménée va s'armer sous sa tente, impatient de prendre part à la bataille.

Le puissant Neptune, empruntant la voix de Thoas, fils d'Andrémon, qui, dans Pleuron et la haute Calydon, régnait sur tous les Étoliens, honoré par ses peuples à l'égal des dieux :

« Idoménée, s'écrie-t-il, conseil de la Crète, que sont devenues les menaces que les Grecs ne cessaient de faire contre les Troyens?

— O Thoas! répond le prince des Crétois, si je ne me trompe, aucun de nos guerriers n'est maintenant coupable; nous combattons tous avec constance; la pâle terreur ne retient personne; nul parmi nous, vaincu par la mollesse, n'évite les périls de la bataille. Mais tel doit être sans doute le plaisir du

tout-puissant Jupiter; il veut que les Grecs périssent ici sans gloire loin d'Argos ! O Thoas ! chef inébranlable, toujours prêt à encourager les moins hardis, ne t'éloigne pas aujourd'hui du tumulte; exhorte chaque guerrier.

— Idoménée, répond le dieu, puisse-t-il ne jamais revenir des champs d'Ilion, mais être ici le jouet des chiens, celui qui, dans ce péril, quittera volontairement la mêlée! Crois-moi donc, prends tes armes et suis-moi; hâtons-nous de tenter à nous deux quelque action utile aux Achéens; deux hommes faibles réunis ont de la valeur, et nous, nous saurions attaquer même les plus braves. »

Il dit, et rentre au fort du combat. Idoménée bientôt est sous sa tente; il a couvert son corps de belles armes; il a saisi deux javelots; il s'élance. Telle brille la foudre que le fils de Saturne, de ses mains puissantes, lance du sommet étincelant de l'Olympe lorsqu'il montre ses signes aux mortels : tel resplendit l'airain sur la poitrine du héros, qui court à pas précipités quand Mérion, son fidèle serviteur, arrive près de la tente où il va chercher une javeline. Le vaillant Idoménée l'appelle.

« Agile Mérion, fils de Molos, le plus chéri de mes compagnons, qui t'amène hors des périls de la mêlée? es-tu blessé? la pointe d'un trait t'accable-t-elle? viens-tu m'apporter un message? Je n'ai pas le désir de m'arrêter ici, mais je brûle de combattre.

— Idoménée, reprend le prudent Mérion, je vais chercher si, sous ta tente, il ne reste pas un javelot; le mien s'est brisé sur l'écu du farouche Déiphobe.

— Tu trouveras, reprend le roi de Crète, autant de javelots que tu peux en désirer, un seul ou vingt, si tu veux. Ceux que j'ai enlevés aux Troyens tombés sous mes coups sont suspendus au mur éclatant de mon portique, car je me glorifie de n'avoir jamais combattu de loin. Aussi ai-je des javelines, des écus bombés, des casques et des cuirasses brillantes.

— Et moi aussi, dit Mérion, j'ai sous ma tente et dans mon noir vaisseau de nombreuses dépouilles des Troyens; mais le chemin est long pour aller les prendre. Et moi aussi, je me glorifie de n'oublier jamais ma vaillance dans les combats glorieux, où je me tiens toujours au premier rang, dès que la guerre éclate. Sans doute, au fort du tumulte, je puis être inaperçu de quelque autre Achéen, mais toi je pense que tu me connais.

— Je sais, reprend le roi, je sais quel homme tu es. à quoi

bon me parler de ta valeur? Si maintenant nous tous, les plus braves des Grecs, nous étions choisis pour une embuscade (c'est là surtout que se reconnaît l'intrépidité des héros, c'est là que se manifestent la faiblesse et l'audace : le lâche change à chaque instant de couleur ; il ne réprime pas l'agitation de son âme, et ne peut demeurer en repos; il s'accroupit, il s'assied sur ses deux pieds ; son cœur, troublé par la pensée de la mort, bat avec violence dans sa poitrine ; ses dents claquent : le brave ne change point de couleur ; il ne sent pas la moindre crainte ; dès qu'il a pris sa place dans l'embuscade, parmi les guerriers, il brûle d'en venir promptement aux mains et de livrer un combat terrible), qui pourrait trouver à redire à ton courage ou à la vigueur de tes coups? Et si un trait venait à te frapper ou à t'atteindre, il te percerait le sein et non les épaules, et tu serais alors aux premiers rangs. Mais ne nous arrêtons pas ici à tenir ces vains discours, que l'on pourrait nous reprocher outre mesure ; entre, et prends une javeline impétueuse. »

Il dit : Mérion, l'égal de l'audacieux Mars, saisit rapidement dans la tente une javeline d'airain, et rejoint Idoménée, impatient du combat. Tel Mars, fléau des humains, se jette dans les batailles, suivi de la Terreur, son enfant chérie, robuste et intrépide, que les braves eux-mêmes ont ressentie; les deux divinités sortent en armes de la Thrace, et s'élancent parmi les Éphyres, ou les Phlégiens, non qu'elles exaucent les deux partis, mais parce qu'à l'un d'eux elles donnent la victoire : tels Mérion et le roi Idoménée marchent au combat, revêtus d'airain étincelant. Mérion, le premier, interroge le fils de Deucalion. « Par où désires-tu entrer dans la mêlée? est-ce par la droite, est-ce au centre de l'armée, ou bien à l'aile gauche? car je pense qu'en ce moment, les Achéens, nulle part, ne manquent d'ennemis à combattre. »

Idoménée répond : « Au centre, il y a d'autres défenseurs que nous : les deux Ajax sont là avec Teucer, le meilleur archer des Grecs, vaillant encore à combattre de pied ferme. Ces héros suffisent à rassasier l'ardeur impétueuse d'Hector. Sans doute le fils de Priam est redoutable ; mais il lui sera difficile, quelle que soit son impatience, de triompher de leurs bras invincibles et d'embraser les navires, à moins que Jupiter lui-même ne fasse tomber sur la flotte un trait enflammé de la foudre. Jamais le noble fils de Télamon ne cédera la victoire à un mortel nourri des dons de Cérès, vulnérable par l'airain ou

par de grands rochers. Non, hormis à la course, Ajax, dans l'arène, ne reculerait pas même devant l'irrésistible fils de Pélée. Marchons donc à la gauche du camp, nous ne tarderons pas à donner de la gloire à quelque Troyen ou à nous-mêmes. »

Il dit : Mérion, l'égal de l'impétueux Mars, s'élance en avant jusqu'à ce qu'ils arrivent dans les rangs à l'endroit que le roi a désigné. A l'apparition d'Idoménée, semblable, par sa force, à la flamme; de Mérion, avec ses armes brillantes, les Troyens dans la mêlée s'exhortent, se serrent et s'élancent contre les deux héros ; bientôt on s'entre-choque avec une égale fureur près des navires. Comme en un jour de sécheresse, au temps où les chemins sont très-poudreux, les vents sonores excitent une tempête, et en se heurtant soulèvent de grands nuages de poussière : telle la lutte se concentre, et des deux parts on brûle de s'entre-tuer avec l'airain aigu; la plaine se hérisse de longues javelines frémissantes, qui déchirent les chairs des guerriers. Les yeux sont éblouis de l'éclat de l'airain que projettent, dans ce choc tumultueux, les casques, les cuirasses, les boucliers étincelants. Il eût eu le cœur bien résolu, celui qui se fût réjoui à l'aspect d'un tel labeur et n'en eût pas été contristé !

Là, deux puissants fils de Saturne, animés de désirs contraires, répandent sur les héros des maux cruels. Jupiter, pour honorer Achille, veut donner la victoire au fils de Priam et aux Troyens : mais il ne songe pas à perdre l'armée des Grecs devant Ilion : il a dessein seulement de glorifier Thétis et son fils magnanime. Neptune, pour encourager les Grecs, est sorti secrètement de la mer écumeuse ; il s'afflige de leur défaite ; il s'indigne contre Jupiter. Tous les deux ont la même origine et le même père; mais Jupiter est né le premier, et l'emporte par la science. Aussi Neptune évite-t-il de secourir les Grecs ouvertement; il ranime les rangs en se cachant sous la figure d'un guerrier.

Ces dieux ont étendu sur les deux partis la chaîne du violent combat et de la guerre égale pour tous, chaîne que l'on ne peut dénouer ni rompre. Ils se la disputent, et font fléchir les genoux de maints guerriers. Alors, quoique ses cheveux grisonnent, Idoménée, en exhortant les Grecs, bondit parmi les Troyens, qu'il frappe de terreur; car il tue Otryonée de Cabèse, qui, récemment attiré par la nouvelle de la guerre, a demandé Cassandre, la plus belle des filles de Priam. Il n'a point offert de présents, mais il a promis une grande œuvre : celle de repousser les

Grecs loin d'Ilion, malgré leur résistance. Le vénérable Priam, en retour, a juré de lui accorder sa fille ; et, se fiant à la parole du roi, il combat vaillamment. Comme il marche d'un pas superbe, Idoménée étend sa javeline étincelante, et le frappe ; sa cuirasse d'airain ne peut le protéger ; blessé au flanc, il tombe avec fracas. Idoménée, en se glorifiant, s'écrie :

« Otryonée, je te louerai au-dessus de tous les mortels, si tu accomplis tout ce que tu as promis au vieillard Priam ; tu en attends, en retour, l'hymen de sa fille. Eh bien, c'est nous qui nous chargeons de te marier et nous tiendrons parole ; nous ferons venir de l'Argolide la plus belle des filles d'Agamemnon, tu seras son époux si tu veux avec nous renverser la grande Ilion. Suis-nous, viens sur nos vaisseaux ; viens convenir de tes noces ; nous aussi, nous sommes des beaux-pères généreux. »

A ces mots, il saisit le pied d'Otryonée, et l'entraîne à travers la violente mêlée. Brûlant de le défendre, Asios accourt à pied devant ses chevaux dont il sent toujours l'haleine, et que son écuyer contient. Il aspire en son cœur à frapper le roi de la Crète. Mais celui-ci le prévient, et, de sa pique, il lui perce la gorge au-dessous du menton. L'airain pénètre tout entier ; Asios tombe. Tel sur une montagne le chêne, le peuplier ou le pin à haute tige, tombe frappé par la hache affilée de l'habile artisan qui construit un vaisseau ; ainsi le héros gît devant son char ; il gémit et presse de ses mains la poussière ensanglantée. Le cocher, hors de sens, frappé de stupeur, n'a plus le courage de tourner les chevaux pour échapper aux coups de l'ennemi. Le vaillant Antiloque le perce de sa pique. La cuirasse d'airain ne le garantit pas, et la pointe pénètre dans ses flancs : il tombe en râlant, tandis que le fils du magnanime Nestor pousse ses coursiers des rangs troyens parmi les Grecs.

Déiphobe, affligé à cause d'Asios, s'approche et fait voler son javelot étincelant sur Idoménée, qui le voit et évite la pointe d'airain en se ramassant tout entier sous son large bouclier formé de peaux de bœuf, de lames d'airain, et muni de deux poignées. La javeline passe par-dessus, l'effleure et le fait résonner sourdement ; elle n'est point vainement partie d'une main robuste ; car elle frappe le fils d'Hippasis, Hypsénor, pasteur des peuples, lui traverse le foie au-dessous du diaphragme, et lui fait soudain fléchir les genoux. Déiphobe se glorifie terriblement, et s'écrie d'une voix tonnante :

« Du moins Asios n'est point mort sans vengeance. Oui, je

l'espère, même en allant chez Pluton aux portes bien fermées, il se réjouira en son âme, car je lui ai donné un compagnon. »

Il dit, et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'était glorifié : il a ému surtout l'âme de l'illustre Antiloque, qui, malgré sa douleur, ne délaisse point son compagnon chéri ; pour le défendre, il s'élance devant lui et le couvre de son bouclier, tandis que deux de ses compagnons, Mécistée, fils d'Échios, et le noble Alastor, accourent et l'emportent sur les vaisseaux, poussant de profonds soupirs.

Idoménée cependant ne laisse pas reposer sa grande valeur ; il désire toujours plonger quelque Troyen dans la sombre nuit, ou tomber lui-même avec fracas en préservant les Grecs de leur ruine. Alors il attaque Alcathoos, fils d'Ésyétès, élève de Jupiter. Ce héros est gendre d'Anchise ; il a épousé l'aînée de ses filles, Hippodamie, que dans leur palais chérissaient en leur cœur son père et sa vénérable mère. Elle excellait parmi toutes les vierges de son âge par la beauté, les travaux et l'esprit. A cause de cela, Alcathoos, illustre parmi tous les guerriers, était devenu son époux au sein de la grande Ilion. Neptune le dompte par la main d'Idoménée : il fascine ses yeux, enchaîne ses forces et lui ôte le pouvoir ou de fuir en arrière, ou d'éviter le coup ; mais comme une colonne ou comme un grand arbre, le héros se tient immobile. Idoménée le frappe de son javelot en pleine poitrine et brise sa cuirasse d'airain, qui, auparavant, détournait de lui la mort, et qui rend un son rauque, déchirée par le trait aigu : le Troyen tombe avec fracas ; l'arme est plongée dans son cœur, dont les derniers battements font vibrer tout le frêne, jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime. Idoménée se glorifie terriblement et s'écrie d'une voix tonnante :

« Déiphobe, que t'en semble ? suis-je en arrière ? Trois guerriers tués pour un seul, après que tu t'es glorifié sans raison ! Ami, viens donc à ton tour te placer devant moi, afin que tu saches quel je suis, moi, rejeton de Jupiter, qui suis venu vous combattre. Ce Dieu eut pour fils Minos, protecteur des Crétois ; Minos engendra l'irréprochable Deucalion, Deucalion fut mon père, et je règne dans la vaste Crète sur des peuples nombreux ; mes navires m'ont amené sur ces rivages pour ta ruine, pour celle de ton père et du reste des Troyens. »

Il dit : et Déiphobe agite en son âme s'il reculera pour s'associer quelqu'un des Troyens magnanimes, ou si seul il tentera le combat. Enfin il lui paraît préférable de rejoindre Énée, qu'il

trouve inactif à l'extrémité des rangs. Ce héros nourrit contre le noble Priam une secrète colère : car, malgré sa vaillance, le roi ne lui rend pas assez d'honneurs. Déiphobe l'aborde et lui dit :

« Énée, conseil des Troyens, c'est à toi surtout maintenant de sauver ton beau-frère, si tu en as quelque souci. Suis-moi donc ; accours à la défense d'Alcathoos, qui, jadis ayant épousé ta sœur, prit soin de ton enfance dans son palais. L'illustre Idoménée vient de le faire périr. »

Il dit : l'âme d'Énée est émue dans ses entrailles ; avide de combat, il marche sur Idoménée. Mais le héros crétois, loin de s'effrayer comme un enfant, reste immobile. Tel, au sein des montagnes, un sanglier fier de sa force, le dos hérissé, les yeux étincelants, brave en un lieu désert le bruit des chasseurs dont il est assailli, aiguise ses dents, et s'apprête à repousser les chiens et les hommes : ainsi l'illustre Idoménée, sans reculer, attend Énée qui s'avance rapidement ; il appelle ceux de ses compagnons qu'il aperçoit : Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion, Antiloque, arbitres des batailles. Pour les exhorter, il leur adresse ces paroles rapides :

« Accourez, amis ! je suis seul, venez me secourir ; je crains vivement Énée qui marche sur moi d'un pas rapide. Il est très-redoutable et tue nombre d'hommes dans les batailles ; il est dans la fleur de la jeunesse, temps de la plus grande force. Si tous les deux nous étions du même âge, avec l'ardeur qui nous anime, bientôt l'un de nous remporterait une grande victoire. »

Il dit : les Grecs n'ont plus qu'une âme ; tous s'arrêtent auprès du roi, le bouclier à l'épaule. Énée cependant appelle ceux de ses compagnons qu'il aperçoit : Déiphobe, Pâris, le noble Agénor, tous comme lui chefs des Troyens. Sous leurs pas, la foule se précipite ; comme, après le bélier, le troupeau court pour boire au sortir du pâturage ; le berger cependant se réjouit en son cœur : ainsi l'âme d'Énée tressaille de joie dans ses entrailles à la vue du nombreux bataillon qui le suit. Les guerriers se ruent autour d'Alcathoos ; sur eux, l'airain, frappé par les grands javelots, rend des sons terribles ! Deux héros surtout se signalent, Énée et le roi de Crète, rivaux de Mars ; ils brûlent de s'entre-déchirer avec le dur airain. Énée, le premier, fait voler son javelot sur Idoménée ; celui-ci, qui le voit, évite le trait qui s'égare et vibre dans la terre, car s'il n'atteint personne, il a été lancé par une main robuste. Idoménée alors frappe Énomon, brise sa cuirasse et fait jaillir ses entrailles ; le guerrier,

en tombant, presse de ses mains la terre. Idoménée retire du corps sa longue javeline, mais il ne peut enlever l'armure, tant il est accablé de traits. Déjà ses genoux n'ont plus assez de fermeté pour qu'il se précipite à la suite de son javelot, ou pour qu'il s'échappe en courant. C'est de près qu'il combat pour éloigner la mort; ses pieds ne peuvent l'emporter rapidement hors du champ de bataille; comme il recule lentement, Déiphobe fait voler sur lui son javelot, car il est toujours maîtrisé par la colère; mais le trait s'égare et traverse l'épaule d'Ascalaphe, fils de Mars. Le guerrier tombe dans la poudre, et presse de ses mains la terre. Le fougueux et bruyant dieu de la guerre ignore que son fils succombe dans ce choc terrible; mais assis au sommet de l'Olympe, sous les nuées d'or, il est enchaîné par la volonté de Jupiter : les autres immortels sont aussi retenus loin des combats.

Cependant les guerriers se ruent autour d'Ascalaphe; Déiphobe a ravi son casque étincelant; mais Mérion, l'égal du fougueux Mars, s'élance et de son javelot frappe au bras le Troyen victorieux; le casque allongé s'échappe de ses mains et tombe à terre en résonnant. Mérion bondit une seconde fois comme un vautour, arrache de la blessure sa javeline impétueuse, la ramène et se retire dans les rangs de ses compagnons. Polite prend dans ses bras son frère Déiphobe et l'entraîne loin de la guerre déplorable, jusqu'à ce qu'ils arrivent au lieu où ses coursiers rapides, que maintient un écuyer, sont restés en arrière. Bientôt le char emporte vers Ilion Déiphobe, qui pousse de profonds soupirs, car il souffre cruellement, et le sang coule de sa blessure. Les autres guerriers continuent à combattre, et une immense clameur s'élève dans la plaine. Énée fond sur Apharée, fils de Calétor, qui le menace; il le frappe à la gorge de son javelot acéré; la tête du guerrier s'affaisse sans que son bouclier ni son casque se détachent; la mort dévorante se répand sur lui.

Thoon veut fuir; Antiloque le voit, bondit en avant, le frappe et ouvre la veine qui court le long du dos jusqu'à la nuque; il la coupe tout entière. Thoon tombe à la renverse dans la poudre en étendant les bras vers ses compagnons. Antiloque se jette sur lui, observe de tous côtés et le dépouille de ses armes. Les Troyens s'arrêtent, tournent autour du fils de Nestor et frappent son vaste bouclier, mais ne peuvent avec le dur airain déchirer son corps délicat; car Neptune est là qui préserve des traits ce jeune héros. Cependant, si près des ennemis, Antiloque

se tourne de leur côté, et ne laisse pas reposer sa javeline; il l'agite sans cesse en tourbillon, et délibère s'il la fera voler sur un guerrier, ou s'il frappera de près.

Adamas, fils d'Asios, l'aperçoit comme il vise sur la foule; il le prévient, fond sur lui, la pique au poing, et frappe le centre de son bouclier. Mais Neptune, lui refusant une telle vie, rend sans effet son javelot, dont moitié se fixe dans le bouclier comme s'il avait été durci au feu, et moitié tombe à terre. Adamas, pour éviter la mort, se réfugie dans les rangs de ses compagnons. Tandis qu'il recule, Mérion bondit en avant, et lui porte un coup de javelot au-dessous du nombril, région où Mars inflige aux misérables humains la plus cruelle blessure. C'est là que l'airain plonge, et le guerrier tombe en se débattant sous le frêne; comme un taureau que, sur les montagnes, des bouviers ont enchaîné, et qu'ils entraînent malgré sa résistance : ainsi le fils d'Asios se débat, mais peu d'instants encore, car Mérion s'approche et retire du corps le trait mortel; alors les ténèbres enveloppent ses yeux.

Cependant Hélénos, de son grand glaive de Thrace, frappe Déipyre à la tempe ; il fend le casque, qui est lancé au loin, tombe dans la poussière et roule sous les pieds des combattants, jusqu'à ce qu'un Grec le relève. Une nuit sombre se répand sur les paupières du guerrier.

A cette vue, une vive douleur saisit le vaillant Ménélas; il s'élance, et, brandissant son javelot, il menace Hélénos. Le fils de Priam tend son arc recourbé: tous les deux font voler en même temps, l'un la flèche que pousse la corde de l'arc, l'autre son javelot aigu qu'il lance avec ardeur. La flèche d'Hélénos atteint la poitrine d'Atride, mais elle rebondit sur la cuirasse. Tels dans une aire les fèves noires et les pois chiches sautent hors du large van, poussés par une brise sonore et par l'effort du vanneur: ainsi, repoussée par la cuirasse de l'illustre Ménélas, la flèche amère s'envole et s'égare au loin. De son côté, Atride frappe de son javelot la main qui tient encore l'arc étincelant; l'airain traverse les chairs et se fixe dans l'arc. Hélénos, pour éviter la mort, se réfugie au milieu de ses compagnons, et laisse pendre sa main traînant le long frêne. Le magnanime Agénor l'en arrache, et, de la fronde de laine que tient un serviteur, il panse la blessure.

Alors Pisandre se dirige sur le vainqueur; la destinée cruelle et la Parque l'entraînent pour être dompté par toi, noble Ménélas, au fort de cette mêlée terrible. Les deux héros marchent

l'un contre l'autre et s'abordent. La javeline du fils d'Atrée se détourne et manque Pisandre; celui-ci atteint le bouclier sans pouvoir en traverser l'airain; les fortes lames résistent, et son trait se brise près de la pointe: toutefois il se réjouit, se croyant vainqueur, quand Atride, le glaive à la main, saute sur lui; alors il prend sous son bouclier le manche d'olivier d'une belle hache d'airain, œuvre d'un artisan habile, et les combattants s'attaquent corps à corps. Le Troyen porte un coup de hache à l'aigrette du casque d'airain, mais Ménélas lui enfonce son glaive dans le front à la racine du nez; tous les os alentour craquent, les yeux sanglants jaillissent dans la poussière aux pieds de Pisandre : lui-même se courbe et tombe. Le vainqueur pose le pied sur sa poitrine, détache ses armes, et, se glorifiant, s'écrie :

« Perfides Troyens, insatiables de combats, c'est ainsi que nous vous forcerons d'abandonner nos vaisseaux; vous n'aviez pas besoin d'ajouter de nouveaux affronts à l'offense que vous m'avez faite, chiens cruels. Vous ne craignez pas en votre âme le courroux de Jupiter hospitalier qui doit un jour renverser votre ville, parce que sans motif vous m'avez enlevé, avec des richesses infinies, mon épouse légitime, qui vous avait accueillis comme des hôtes! Vous voulez maintenant livrer nos vaisseaux à la flamme dévorante et massacrer les héros grecs ; mais, quelle que soit votre rage, vous serez réprimés dans les batailles. Jupiter, dieu puissant, qui surpasses, dit-on, en sagesse les autres êtres, hommes et dieux, c'est cependant par toi que ces choses arrivent; comment peux-tu favoriser ces insolents Troyens, dont les emportements sont toujours coupables, et qui ne se lassent point des combats ni de la guerre impitoyable?

« Toutes choses amènent la satiété : le sommeil, l'amour, les doux chants, les danses gracieuses, plaisirs plus désirés que la guerre; les Troyens seuls sont insatiables de batailles. »

Comme il finit ces mots, Ménélas a achevé de détacher du corps les armes ensanglantées; il les donne à ses compagnons, et retourne se mêler aux premiers rangs. Alors Harpalion, fils de Pylémène, l'attaque. Ce héros jadis a suivi son père pour combattre aux champs d'Ilion, et ne doit point revoir sa douce patrie. La pique au poing, il frappe le milieu du bouclier d'Atride, mais sans le traverser; aussitôt il recule dans les rangs de ses compagnons pour éviter la mort, regardant de tous côtés si l'airain ne menace pas de l'atteindre. Tandis qu'il s'éloigne, Mérion fait voler sur lui une flèche acérée et le frappe à la

cuisse droite; le trait passe sous l'os et déchire la vessie; il tombe, exhalant l'âme, dans les bras de ses compagnons, et se tord comme un vermisseau; des flots de sang noir coulent de sa blessure et ruissellent sur le sable. Les magnanimes Paphlagoniens s'empressent autour de lui; ils le placent sur son char, et, plongés dans la douleur, ils l'entraînent vers les remparts sacrés d'Ilion. Parmi eux, Pylémène fond en larmes, car la mort de son fils n'est pas encore vengée.

Cependant sa chute excite le courroux de Pâris, car, parmi les nombreux Paphlagoniens, il était son hôte. Plein de fureur, le héros fait voler une flèche amère. Dans les rangs argiens combat un fils du devin Polyide, Euchénor, homme riche et vaillant, qui habitait Corinthe; il n'ignorait pas, en montant sur la flotte, le destin qui l'attendait; souvent le noble vieillard Polyide lui répétait ces paroles : « Tu mourras dans mes palais d'une maladie cruelle, ou près des vaisseaux des Grecs tu seras immolé par les Troyens. » Néanmoins, afin de ne point ressentir de douleurs en son âme, il évita tout à la fois l'amende que lui eussent fait payer les Grecs, et une triste maladie. La flèche le perce au-dessous de l'oreille. Soudain la vie abandonne ses membres, et l'horrible obscurité le saisit.

Tandis que de ce côté ils combattent ardents comme la flamme, Hector ignore qu'à la gauche de la flotte ses guerriers succombent sous les coups des Argiens, et que ceux-ci sont près de remporter la victoire, tant le dieu qui ceint la terre enflamme les phalanges et protége fortement les héros. Mais le fils de Priam reste au lieu même où d'abord il a forcé d'assaut les portes et le rempart, après avoir rompu les lignes des Grecs cuirassés d'airain. C'est là que les vaisseaux du fils d'Oïlée et de Protésilas ont été tirés près de la mer écumeuse, et leur file correspond à la moindre élévation du rempart; c'est là que se heurtent, avec le plus de fureur, hommes et coursiers. Les Béotiens, les Ioniens d'Athènes aux longues tuniques, les Locriens, les Phthiotes et les illustres Épéens des Échinades défendent les vaisseaux avec vigueur. Toutefois, ils ne peuvent en éloigner le divin Hector. Ceux d'Athènes ont été choisis pour former le premier rang; le fils de Pétéos, Ménesthée, les commande, secondé par Phidas, Stichios et le fort Bias; viennent ensuite les Épéens sous Mégès, fils de Phylée, Amphion et Drachios; à la tête des Phthiotes sont Médon et l'intrépide Podarcès : le premier, bâtard du divin Oïlée, est frère d'Ajax, mais il habite Phylacé, loin de sa patrie, depuis qu'il a fait périr le frère de sa marâtre

Ériopides; le second est fils d'Iphiclos. Ces héros, à la tête des magnanimes Phthiotes, pour sauver les navires, combattent en armes parmi les Béotiens.

Ajax, fils agile d'Oïlée, ne se sépare jamais, pas même un moment, d'Ajax, fils de Télamon. Comme dans un guéret des bœufs noirs tirent d'une ardeur égale la pesante charrue, et, le front baigné de sueur, attelés au même joug, ouvrent le sol et tracent avec force un sillon : ainsi les deux Ajax réunis se tiennent l'un auprès de l'autre; mais autour du fils de Télamon des compagnons braves et nombreux s'empressent et portent son bouclier, lorsque la fatigue et la sueur affaissent ses genoux. Les magnanimes Locriens ne suivent pas le fils d'Oïlée : leur cœur n'est point ferme dans les combats corps à corps; ils n'ont point de casques d'airain à crinière; ils n'ont point de boucliers arrondis ni de lances de frêne; mais ils sont venus aux champs d'Ilion, confiants dans leurs arcs et dans leurs frondes de laine tressée; avec ces armes, ils ne cessent d'accabler les Troyens et de rompre leurs phalanges. Tandis que les hommes pesamment armés résistent à Hector et aux Troyens, les Locriens, en seconde ligne, couverts par le premier rang, lancent des pierres ou des traits, troublent l'ennemi et lui font négliger le combat.

Alors peut-être, les Troyens auraient-ils reculé depuis les tentes et les vaisseaux jusqu'aux murs d'Ilion d'une manière déplorable, si Polydamas n'eût ainsi parlé à l'audacieux fils de Priam :

« Hector, tu es toujours indocile aux avertissements. Parce qu'un dieu t'a donné d'exceller dans les combats, prétends-tu l'emporter aussi sur les autres au conseil? Cependant tu ne peux tout embrasser. Les dieux accordent à l'un la vaillance, à l'autre la danse, le chant et la lyre; tel autre est doué par le prévoyant Jupiter d'une âme prudente; celui-là est utile aux hommes, il sauve la ville, et lui-même il sait ce qu'il vaut. Je t'indique donc le parti qui me semble le plus salutaire. De toutes parts la guerre ardente t'environne; et les Troyens magnanimes, depuis qu'ils ont franchi la muraille, ou se tiennent en armes à l'écart, ou luttent, avec l'infériorité du nombre, dispersés autour des vaisseaux. Recule donc et convoque ici nos plus vaillants guerriers; nous délibérerons tous ensemble si nous devons assaillir la flotte (pourvu qu'un dieu veuille nous donner la victoire!), ou si nous nous éloignerons pendant que la retraite nous est assurée. Je crains que les Grecs ne vengent les

affronts qu'hier ils ont reçus; car cet homme insatiable de batailles est toujours près des navires, et je doute que longtemps il s'abstienne de combattre. »

Ce discours irréprochable ne déplaît point à Hector; soudain le héros répond en ces termes :

« Polydamas, retiens ici les plus vaillants. Je cours là-bas prendre part à la lutte, et je reviens près de toi dès que j'aurai donné des ordres salutaires. »

Il dit, et s'élance en poussant de grands cris; ses armes brillent comme un mont couvert de neige, et il vole dans les rangs des Troyens et des alliés. A sa voix, les héros accourent pour se ranger autour du généreux Polydamas, fils de Panthos. Cependant il cherche, parmi les premiers combattants, Déiphobe, le vaillant Hélénos; Adamas, fils d'Asios; Asios, fils d'Hyrtace; mais il ne peut les trouver vivants ou sans blessures : les uns sont morts et gisent devant les vaisseaux des Argiens; les autres, atteints ou frappés, se sont réfugiés dans Ilion. Bientôt Hector rencontre, à l'extrême gauche du camp, le divin Alexandre, époux d'Hélène à la belle chevelure, encourageant ses compagnons, les excitant à combattre; il l'aborde et le réprimande par ces paroles amères :

« Funeste Pâris, excellent en apparence, perdu par les femmes, suborneur, où sont Déiphobe, le vaillant Hélénos, Adamas, fils d'Asios, et Asios, fils d'Hyrtace? où est Otryonée? Ah! la grande Ilion s'écroule, et maintenant sa ruine entière est certaine.

— Mon frère, répond Alexandre, beau comme un dieu, puisque ton cœur fait d'un innocent un coupable, il faut bien que quelque autre fois je me sois, plus qu'aujourd'hui, éloigné de la guerre, mais ma mère ne m'a pas enfanté sans valeur. Du moment où tu as entraîné les alliés à combattre près de la flotte, nous n'avons point cessé de ce côté de lutter contre les Grecs. Ils sont morts, les héros que tu me demandes. Seuls Hélénos et Déiphobe, tous les deux blessés à la main par de longs javelots, survivent; le fils de Saturne les a sauvés du carnage. Conduis-nous maintenant où ton âme te l'ordonne, nous te suivrons tous avec ardeur; et je te promets de ne point manquer de courage, tant que je conserverai ma force. Quel guerrier peut, malgré son désir, combattre outre sa force? »

Ces paroles fléchissent le cœur du héros; il emmène Pâris au fort de la mêlée, où sont déjà Cébrion, Polydamas, Phalcès,

Orthéos; Polyphète, semblable aux dieux; Palmys, Ascanios et Morys, fils d'Hippotion. Ces derniers ont la veille relevé les auxiliaires de la fertile Ascanie, et déjà Jupiter les pousse au combat.

Ils sont réunis, ils marchent. Telle une violente trombe de vent, pendant que Jupiter tonne, dévaste la campagne, bouleverse avec un horrible fracas la mer aux bruits tumultueux, gonfle et blanchit d'écume les grandes vagues qui se succèdent en bouillonnant : ainsi les Troyens suivent leurs chefs; et leurs lignes serrées, étincelantes d'airain, succèdent à d'autres lignes. Hector, l'égal du dévorant Mars, les conduit. Il tend devant sa poitrine un bouclier rond, formé d'épaisses peaux de bœufs, revêtues d'airain; sur son front, son casque lance des éclairs, et de toutes parts il sonde la force des phalanges ennemies. Il s'en approche. Couvert de son bouclier, il cherche à les faire fléchir; mais le cœur des Grecs reste imperturbable, et Ajax lui-même, s'avançant d'un pas superbe, le provoque le premier :

« Viens plus près de moi, brave Hector. Pourquoi tenter d'effrayer les Argiens? Nous ne sommes pas d'inhabiles guerriers, mais nous sommes domptés par le fouet du puissant Jupiter. Sans doute, en ton âme tu espères saccager la flotte; mais nos bras sauront la défendre. Longtemps avant qu'elle soit en péril, votre ville superbe sera prise et dévastée par nos mains. Toi-même, je pense que le moment approche où, fuyant, tu supplieras Jupiter et les autres immortels de donner les ailes de l'épervier aux cavales qui t'emporteront vers Ilion, enveloppé d'un nuage de poussière. »

Comme il achève ces mots, un oiseau fend l'air à sa droite; les Grecs reconnaissent l'aigle au vol altier, et, rassurés par cet augure, ils font entendre des cris de joie.

Hector cependant lui répond : « Ajax, superbe en paroles, discoureur inconsidéré, qu'as-tu dit? Que ne suis-je le fils de Jupiter et de l'auguste Junon! que ne suis-je sans cesse honoré à l'égal de Minerve et de Phébus, aussi certainement que ce jour apporte de grandes calamités aux Achéens! Tu périras dans leurs rangs si tu t'exposes aux coups de ma javeline qui déchirera ton corps délicat. Oui, les chiens et les vautours de Troie se rassasieront de tes chairs et de ta graisse, lorsque tu seras étendu devant les vaisseaux. »

Après avoir ainsi parlé, il se porte en avant; ses compagnons le suivent à grands cris; derrière eux, le reste de l'armée jette

une immense clameur. De leur côté, les Grecs poussent leur cri de guerre; ils n'oublient point leur vertu, et ils attendent le choc des plus vaillants Troyens.

Le fracas des deux armées s'élève jusqu'à l'éther, jusqu'aux splendeurs du souverain des dieux.

CHANT XIV.

Quoique le vieillard Nestor fût encore à boire, il ne laissa pas d'entendre les cris, et il dit au fils d'Esculape : « Considère, divin Machaon, comment finira cette bataille ; le tumulte des jeunes combattants s'accroît auprès des vaisseaux ; reste assis et bois du vin généreux, jusqu'à ce que la blonde Hécamède ait préparé un bain chaud et lavé la poussière et le sang qui te souillent ; pour moi, je vais où je pourrai tout voir. »

A ces mots, il se couvre du bouclier de Thrasymède, qui l'a laissé là, et combat avec le sien ; il prend une forte lance à pointe d'airain, et s'arrête à l'entrée de la tente, où il a sous les yeux un cruel spectacle : les Grecs vivement pressés, plus loin les fiers Troyens qui les poussent, et, derrière ceux-ci, le rempart abattu. Telle, la vaste mer, quand elle pressent les coups rapides des vents sonores, quand ses flots silencieux sont devenus noirâtres, ne les roule d'aucun côté, dans l'attente du souffle impétueux que va choisir Jupiter : ainsi le noble vieillard s'arrête indécis, agitant en son âme s'il se jettera dans la mêlée parmi les fils de Danaüs, ou s'il rejoindra le roi des guerriers, Agamemnon. Il lui paraît enfin préférable d'aller trouver Atride.

Les combattants cependant s'entre-tuent ; l'airain impénétrable résonne sur leurs poitrines frappées par les glaives et les piques à deux pointes. A ce moment, les rois, élèves de Jupiter, que l'airain a blessés, Diomède, Ulysse, Agamemnon, venant de leurs navires, rencontrent Nestor. Une première ligne de vaisseaux était rangée, loin du champ de bataille, sur les bords de la mer écumeuse. Les autres avaient été tirés par échelons jusque dans la plaine, et le mur étreignait les extrémités de la dernière ligne. Le rivage, malgré son étendue, n'aurait pu contenir toute la flotte ; l'armée eût été resserrée dans un espace trop étroit. Les vaisseaux étaient donc placés en files, et rem-

plissaient entièrement les vastes contours du golfe qu'embrassaient les deux promontoires. Les rois, pour contempler la bataille, marchaient ensemble appuyés sur leurs javelots, le cœur dévoré de soucis. L'apparition du vénérable Nestor leur glace l'âme.

« Fils de Nélée, s'écrie Agamemnon, honneur de la Grèce, pourquoi, quittant la guerre meurtrière, reviens-tu dans le camp? Je tremble que le fougueux Hector n'accomplisse la menace qu'il a faite dans l'assemblée des Troyens, de ne point s'éloigner d'ici pour rentrer dans Ilion avant d'avoir incendié les navires et exterminé les Argiens. Voilà ce qu'il a dit, et il va tenir parole. Hélas! sans doute tous les Grecs ont fait entrer contre moi la colère en leur âme, et, comme Achille, ils refusent de combattre près de la flotte.

— Ah! répond Nestor, ce que tu redoutes est fait, et Jupiter lui-même n'y changerait rien; l'enceinte du camp, que nous croyions, pour nous et pour la flotte, un rempart inexpugnable, est renversée. On combat maintenant avec fureur et sans relâche vers les vaisseaux. Même en regardant bien, tu ne discernerais pas de quel côté surtout les Grecs fléchissent; partout ils succombent en foule, et le tumulte s'élève jusqu'au ciel. Considérons donc comment finira cette lutte, et si le conseil y peut rien. Toutefois, je ne vous exhorte point à rentrer dans la mêlée. Ce n'est point aux blessés qu'il convient de combattre.

— Nestor, répond Atride, puisque la bataille est engagée près de nos poupes, ce mur, ce retranchement qui ont coûté tant de fatigues aux Grecs, cette enceinte, dont ils espéraient couvrir la flotte et les guerriers, ont été inutiles! Ah! sans doute le tout-puissant Jupiter désire que les Grecs périssent sans gloire loin d'Argos. Je n'ignorais pas jadis quand il secondait de bon cœur les fils de Danaüs; je vois maintenant qu'après avoir enchaîné nos bras et notre force il honore les Troyens autant que des dieux. Croyez-moi donc, et faisons comme je vais dire : traînons les vaisseaux les plus près du rivage, tirons-les à la mer, jetons l'ancre, attendons la nuit divine : peut-être forcera-t-elle les Troyens à interrompre le combat; nous pourrons alors lancer le reste de la flotte. Ce n'est point une honte de profiter de la nuit pour nous soustraire à notre perte, et la fuite est préférable à la captivité. »

Ulysse, fécond en conseils, lui lance un regard indigné et s'écrie : « Atride, quelle parole s'échappe de tes lèvres! Malheureux! que n'es-tu le chef d'une armée sans honneur, et non

de nous, que Jupiter a voués, de l'enfance à la vieillesse, à terminer les plus rudes guerres, jusqu'à ce que la mort nous consume! As-tu donc véritablement la pensée de fuir loin de la grande ville des Troyens, pour laquelle nous avons déjà tant souffert? Ah! garde le silence de peur que d'autres, parmi les Grecs, n'entendent ces mots qu'un homme sachant ce qu'il convient de dire, un roi portant sceptre, un chef d'armée ayant sous ses ordres autant de troupes qu'il y a d'Achéens soumis à ton pouvoir, n'aurait pas laissés sortir de sa bouche. Oui, sans doute, je le réprouve, le conseil que tu nous donnes de tirer nos vaisseaux à la mer pendant la bataille, au milieu des clameurs. N'est-ce point là surtout ce que souhaitent les Troyens, quoique déjà victorieux? N'est-ce point assurer notre ruine? Comment, en effet, les Grecs résisteront-ils au choc, pendant que nous traînerons les vaisseaux? ils regarderont derrière eux et abandonneront précipitamment le combat. Ton conseil, ô roi des hommes! est donc très-funeste.

— Ulysse, répond le fils d'Atrée, tes graves reproches pénètrent en mon âme; mais je n'ai point ordonné aux fils des Grecs de tirer, contre leur gré, les vaisseaux à la mer; que l'un de nous, maintenant, jeune ou vieux, ouvre un meilleur avis, il est sûr de me combler de joie.

— L'homme est près de vous, s'écrie l'indomptable Diomède, nous ne le chercherons pas longtemps, si vous voulez me croire sans vous fâcher, parce que je suis le plus jeune parmi vous. Moi aussi je me glorifie d'être issu d'un noble sang et d'un père illustre : de Tydée, que dans Thèbes un vaste tombeau recouvre. Trois fils irréprochables naquirent de Porthée, et habitèrent Pleuron et la haute Calydon. Les deux aînés furent Agrios et Mélas; l'écuyer OEnée, père de Tydée, fut le troisième, et au-dessus d'eux par la valeur. Ce héros vécut dans sa patrie; mais mon père, après de longs voyages, vint habiter Argos : car telle fut la volonté de Jupiter et des autres dieux. Tydée épousa l'une des filles d'Adraste, et posséda une vaste demeure, riche en trésors, entourée de champs fertiles, plantés de belles allées d'arbres. Tydée eut des troupeaux nombreux. Il surpassa tous les Achéens par son adresse à lancer le javelot. Mais vous devez vous-mêmes avoir ouï ces choses comme véritables; sachant donc que je ne suis ni d'une basse origine ni sans vertu, vous ne mépriserez point les bons conseils que je vais vous donner :

« Amis, transportons-nous sur le champ de bataille, malgré nos souffrances; que la nécessité fasse loi. Toutefois tenons-

nous hors de la portée des traits, de peur que l'un de nous ne reçoive blessure sur blessure. Mais exhortons et poussons contre l'ennemi ceux des Grecs qui, pour satisfaire à leur courroux, se tiennent à l'écart et ne combattent pas. »

Il dit : les héros ne sont point sourds à sa voix; ils partent. A leur tête s'élance le roi des hommes, Agamemnon. Le divin Neptune ne les a pas en vain surveillés; sous la figure d'un vieillard, il s'approche, prend la main droite du fils d'Atrée et lui dit :

« Atride, sans doute le fils de Pélée se réjouit en son cœur cruel à la vue du carnage et de la fuite des Grecs, car il n'a pas l'ombre de pitié : qu'il meure tel qu'il est; qu'un dieu l'anéantisse! Cependant les bienheureux immortels ne sont pas tout à fait courroucés contre toi. Oui, les chefs et les rois troyens feront encore voler la poussière dans la vaste plaine; tu les verras eux-mêmes fuir vers Ilion, loin des tentes et des vaisseaux. »

A ces mots, il jette un grand cri et se précipite en avant. Autant retentit la clameur de neuf ou dix mille guerriers livrés aux fureurs de Mars, autant résonne, hors de la poitrine du puissant Neptune, sa formidable voix. Elle enflamme les Grecs d'un courage intrépide, et leurs forces redoublent.

Junon, au trône d'or, se lève, regarde des cimes de l'Olympe, et reconnaît son frère comme il s'empresse dans la mêlée; son cœur en tressaille de joie. Elle voit plus loin, assis sur la crête la plus élevée de l'Ida, fécond en sources, Jupiter, qu'en son âme elle hait. Aussitôt l'auguste déesse médite sur le moyen de tromper son époux, et il lui semble que ce qu'elle a de mieux à faire est d'aller sur l'Ida, après s'être bien parée, afin de voir s'il ne désirerait pas dormir à ses côtés, et si elle ne pourrait pas verser sur ses paupières et son âme prudente un sommeil profond et délectable. Soudain elle entre dans la chambre que son fils Vulcain lui a construite en adaptant de fortes portes au seuil avec un verrou secret que nulle autre divinité ne peut ouvrir. La déesse y pénètre et ferme les portes brillantes. D'abord, avec l'ambroisie, elle purifie de toute souillure son corps attrayant et se parfume d'une huile divine qui lui a été offerte en sacrifice, dont l'odeur, quand on la remue, se répand à la fois dans le palais de Jupiter, sur la terre et dans le ciel. Lorsqu'elle s'est parfumée, elle se peigne, forme de ses mains les belles tresses qui tombent d'une tête immortelle, et revêt une tunique divine, œuvre admirable de Minerve, ornée de dessins merveilleux. Des agrafes d'or l'attachent à sa poitrine; une ceinture à

cent franges la serre sur sa taille. La plus noble des déesses passe dans ses oreilles adroitement percées des pendants d'un travail délicat, ornés de trois brillants resplendissants d'une grâce infinie. Ensuite elle s'enveloppe d'un voile superbe, éclatant de fraîcheur, blanc comme le soleil; elle attache sous ses pieds éblouissants de belles saudales. Puis, lorsqu'elle s'est parée de tous ces ornements, elle sort de sa chambre nuptiale, appelle Vénus, l'emmène loin des autres dieux et lui dit : « Chère enfant, m'accorderas-tu ce que je vais te demander? ou me refuseras-tu, courroucée de ce que je seconde les Grecs et toi les Troyens?

— Junon, lui répond Vénus, noble fille de Saturne, dévoile-moi ta pensée; mon cœur me porte à l'accomplir, si je le puis, et si rien ne s'y oppose. »

Alors l'artificieuse Junon répond : « Confie-moi l'amour et les désirs qui te servent à subjuguer les dieux et les mortels. Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, l'Océan, père des dieux, et la vénérable Téthys, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures. Rhéa m'avait confiée à leurs soins, lorsque Jupiter, au large regard, exila Saturne sous la terre et la mer inépuisable. Je vais les visiter et mettre fin à leurs querelles : déjà, depuis longtemps, ils se tiennent éloignés l'un de l'autre, et des caresses du lit nuptial, car la colère est tombée en leur âme. Si je pouvais les réconcilier par de douces paroles et leur faire partager la même couche, toujours ils me nommeraient chère et vénérable.

— O Junon! répond Vénus, qui aime les sourires, je ne puis ni ne dois refuser ce que tu demandes, toi qui dors dans les bras du souverain des dieux! »

A ces mots, elle détache de son sein la ceinture merveilleuse et variée où sont tracés tous les attraits, les tendres caresses, le désirs, les secrets entretiens, et ces mots qui captivent l'âme même du sage. Vénus la dépose dans les mains de l'épouse de Jupiter et lui dit :

« Prends cette ceinture brodée en laquelle toutes choses se trouvent; cache-la dans ton sein. Je ne pense pas que tu reviennes sans accomplir ce que tu as dessein d'exécuter. »

Elle dit : et l'auguste déesse se prend à sourire, elle sourit et cache dans son sein la ceinture. Vénus rentre au palais de Jupiter; et Junon, d'un essor rapide, quittant les cimes de l'Olympe, descend dans la Piérie et la riante Émathie. Elle traverse ensuite les cimes élevées des monts neigeux de la Thrace,

ses pieds effleurent à peine la terre. Des sommets de l'Athos, elle gagne la mer écumeuse et Lemnos, ville du divin Thoas. Là elle aborde le Sommeil, frère de la Mort, lui prend la main et lui adresse ces paroles :

« Sommeil, roi des dieux et des hommes, si déjà jadis tu as cédé à ma prière, aujourd'hui encore sois docile à ma voix, et tous les jours je t'en saurai gré ; verse sur les paupières et sur les yeux étincelants de Jupiter un doux assoupissement, dès que je serai dans ses bras. Je te ferai des présents : un superbe trône d'or incorruptible, que te fabriquera avec art mon fils Vulcain ; j'y joindrai une escabelle sur laquelle tu poseras tes pieds brillants durant les grands festins. »

Le paisible Sommeil répond en ces termes : « Junon, auguste déesse, fille du grand Saturne, sans doute j'assoupirais facilement tout autre dieu, fût-ce le fleuve Océan, origine de toutes choses. Mais je ne m'approcherai point de Jupiter ; je ne l'endormirai point, si lui-même ne me l'ordonne. Je suis devenu sage, depuis ce que tu m'as fait faire jadis, le jour où son magnanime fils voguait des rivages d'Ilion, après avoir détruit la ville des Troyens. Doucement répandu autour du dieu qui porte l'égide, j'endormis sa prudence, tandis qu'en ton cœur tu préparais à son fils mille maux. Bientôt tu excitas contre lui la violence des tempêtes ; tu le poussas loin de ses amis, dans l'île populeuse de Cos. A son réveil, le père des dieux, indigné, exhale son courroux, et frappe d'épouvante les autres dieux dans les palais immortels ; c'est surtout moi qu'il cherche, il veut m'anéantir en me précipitant de l'éther dans la mer ; mais je me réfugie auprès de la Nuit, qui dompte les dieux et les hommes et qui me sauve. Jupiter se calma, malgré sa fureur, car il craignit de déplaire à la Nuit rapide ; et maintenant encore tu veux m'entraîner dans un nouveau péril.

— Sommeil, répond la déesse, pourquoi ces pensées? Crois-tu que Jupiter seconde les Troyens comme son fils Hercule, et qu'à cause d'eux il se mette de même en courroux? Suis-moi, et je t'unirai à l'une des plus jeunes Grâces ; tu donneras enfin le doux nom d'épouse à Pasithéa, que tous les jours tu désires »

Elle dit : le Sommeil, pénétré d'une douce joie, lui répond : « Jure-moi par l'onde inviolable du Styx, en touchant d'une main la fertile terre et de l'autre la surface unie de la mer, prends à témoin tous les dieux infernaux, cortége de Saturne, que tu me donneras pour épouse Pasithéa, l'une des plus jeunes Grâces, que tous les jours je désire. »

Il dit : et Junon, aux bras blancs, n'hésite pas à lui complaire ; elle fait le serment comme il l'a demandé ; elle atteste tous les dieux qui résident sous le Tartare et que l'on nomme Titans. Cependant, après qu'elle a juré et fini le serment, les deux divinités abandonnent Lemnos et la ville d'Imbros. Enveloppées d'un brouillard, elles achèvent promptement leur route. Elles atteignent Lectos au pied de l'Ida, fécond en sources, asile des bêtes fauves. Là elles quittent l'Hellespont et montent sur le rivage; leurs pas ébranlent la cime des arbres de la forêt. Le Sommeil s'arrête hors de la vue de Jupiter, et se cache dans le feuillage d'un pin gigantesque, le plus haut de ceux qu'a fécondés l'Ida, et qui s'élance jusqu'à l'éther. Là, couvert par des rameaux épais, il se pose et prend la forme d'un oiseau criard, que, dans les montagnes, les dieux nomment chalcis, et les hommes, cymindis. Cependant Junon gravit rapidement le Gargaros, l'un des pics du haut Ida, et Jupiter, assembleur de nuages, l'aperçoit. Aussitôt le désir voile son âme prudente, comme lorsque pour la première fois il entra dans sa couche, à l'insu de leurs parents. Il court au-devant d'elle et lui dit :

« Junon, quel sujet te fait quitter l'Olympe et t'amène ici ? Je ne vois point tes coursiers ni le char qui te transporte. »

L'artificieuse Junon lui répond en ces termes : « Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, l'Océan, père des dieux, et la vénérable Téthys, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures ; je vais les visiter et mettre fin à leurs querelles. Déjà, depuis longtemps, ils se tiennent éloignés l'un de l'autre et des caresses du lit nuptial, car la colère est tombée en leur âme. J'ai laissé au pied de l'Ida les coursiers qui m'entraîneront sur la terre et sur la surface des eaux. C'est pour toi qu'en partant de l'Olympe j'ai voulu passer par ici, de peur que tu ne t'irrites contre moi, si, sans t'avertir, je me rends au palais du rapide Océan.

— Junon, répond l'assembleur de nuages, tu peux aller là plus tard ; mais viens, et nous d'abord, reposons-nous, et livrons-nous aux délices de l'amour ; jamais déesse ni mortelle ne m'inspirèrent tant de désirs : ni l'épouse d'Ixion, qui enfanta Pirithoüs non moins vaillant que les dieux ; ni la fille d'Acrise, Danaé, mère de Persée, le plus illustre des hommes ; ni la fille du glorieux Phénix, qui donna le jour à Minos et à Rhadamanthe ; ni dans Thèbes, Alcmène, mère d'Hercule à l'âme indomptable, et Sémélé, mère de Bacchus, joie des humains. Non, la blonde Cérès, Latone et

toi-même, ne m'avez jamais inspiré l'amour que je ressens pour toi, ni les désirs qui me transportent.

— Redoutable Jupiter, répond l'artificieuse déesse, quelle parole as-tu dite! tu veux te livrer à l'amour maintenant sur le mont Ida, où tout est visible! Mais si l'un des dieux vient à nous apercevoir dormant, et s'en va le raconter à tous les immortels, je n'oserai jamais, en sortant de tes bras, retourner dans ton palais; car j'aurais fait une chose blâmable; mais si réellement tu l'exiges, si cela est agréable à ton cœur, il y a une chambre nuptiale que t'a construite ton fils Vulcain, et dont le seuil est fermé de portes épaisses; allons-y, sur notre couche, puisque en cet instant il te plaît de dormir à mes côtés.

— Ne crains point, ô Junon! reprend Jupiter, d'être aperçue des dieux ni des mortels.Je vais t'envelopper d'une nuée d'or, que le soleil lui-même ne pourrait percer de sa pénétrante lumière ni de ses regards auxquels rien n'échappe. »

A ces mots, le fils de Saturne presse dans ses bras son auguste épouse; alentour la terre produit une herbe nouvelle; le lotos humide de rosée, le crocus, l'hyacinthe douce et touffue, les soulèvent mollement. Ils s'étendent sur ce lit, enveloppés d'un superbe nuage d'or, d'où s'échappent de brillantes gouttes de rosée. Ainsi, dans les bras de Junon, le père des dieux, dompté par l'amour et le sommeil, s'endort paisiblement sur le sommet du Gargaros. Aussitôt le Sommeil court près de la flotte des Grecs, pour en avertir le dieu qui ébranle la terre. Il l'aborde et lui dit : « Neptune, secours maintenant à ton gré les Achéens, donne-leur de la gloire, au moins pour un moment, tandis que Jupiter dort encore. Je l'ai profondément assoupi, et Junon l'a séduit pour qu'il se livre avec elle à l'amour. »

Le dieu s'envole parmi les illustres tribus des humains, après avoir animé Neptune à secourir les Grecs. Celui-ci aussitôt s'élance hors des rangs, et s'écrie :

« Argiens, céderons-nous encore une fois la victoire au fils de Priam, pour qu'il s'empare de la flotte, et qu'il remporte une grande gloire? Du moins, il le dit et s'en glorifie, encouragé par la colère et l'inaction d'Achille. Mais nous ne regretterions pas le fils de Pélée, si nous nous exhortions à nous prêter un mutuel appui. Amis,faisons tous ce que je vais dire; couvrons-nous des plus grands et des meilleurs boucliers. Posons sur nos têtes des casques d'airain; dans nos mains, saisissons

les plus longues javelines ; marchons. Je veux vous conduire, et je doute que le fils de Priam tienne bon, quelle que soit son ardeur. O vous dont la valeur dans les batailles est inébranlable, et dont les armures sont légères, donnez-les aux moins robustes qui vous céderont leurs vastes boucliers. »

Il dit : les Grecs, dociles à sa voix, s'empressent de lui obéir. Les rois eux-mêmes, Diomède, Ulysse, Agamemnon, malgré leurs blessures, les mettent en bataille, passent dans tous les rangs et président à l'échange des armes. Le fort prend les fortes armures ; le faible, celles qui résisteraient moins. Lorsque les héros ont entouré leurs corps de l'airain brillant, ils s'élancent. A leur tête marche le dieu qui ébranle la terre. Neptune tient en sa robuste main une longue et formidable épée, semblable à la foudre. Il ne lui est pas permis de s'en servir dans la mêlée ; mais la crainte contient les hommes. Hector, de son côté, rétablit les rangs des Troyens. Ainsi, Neptune aux cheveux d'azur et l'illustre Hector préparent le combat terrible : celui-ci seconde les Troyens ; l'autre les Grecs. Les vagues bruissent vers les tentes et les navires, et les deux armées s'ébranlent à grands cris. Le fracas des flots de la mer poussés par la violence de Borée sur les brisants du rivage ; le craquement de l'incendie qui, sur les montagnes, dévore une vaste forêt ; le mugissement des vents sonores qui luttent avec fureur contre les chênes aux grands rameaux, ne sont pas plus terribles que l'immense clameur des Troyens et des Grecs, au moment où ils se précipitent les uns contre les autres. L'illustre Hector, le premier, fait voler son javelot sur Ajax qui d'abord s'est retourné droit devant lui. Le trait ne s'égare pas ; il frappe où les deux baudriers se croisent sur la poitrine, soutenant : l'un, le bouclier ; l'autre, le glaive orné de clous d'argent. Tous deux préservent les chairs délicates. Hector, courroucé de ce que ses mains ont laissé échapper un trait inutile, recule dans les rangs de ses compagnons pour éviter la mort. A son tour, le grand fils de Télamon, comme il se retire, saisit une pierre parmi celles qui retiennent les navires, et qui roulent en grand nombre sous les pieds des combattants ; il la lance en tournant ; elle tourbillonne, passe au-dessus du bouclier et frappe Hector à la poitrine, près du cou. Comme un chêne, déraciné par la foudre impétueuse du puissant Jupiter, tombe en répandant une forte odeur de soufre, et terrifie les plus hardis témoins de sa chute, tant sont redoutables les traits du souverain des dieux : tel tombe soudain dans la poussière le

robuste Hector; sa javeline échappe de ses mains, sans que son casque ni son bouclier se détachent, et autour de lui ses armes d'airain résonnent. Les fils des Argiens s'élancent en poussant un immense cri de joie; ils espèrent l'enlever, et font voler une grêle de traits. Mais aucun d'eux ne blesse le pasteur des peuples; déjà les plus vaillants se sont jetés devant lui : Polydamas, Énée, le divin Agénor, Sarpédon, roi des Lyciens, et l'irréprochable Glaucos. Il n'est parmi les guerriers personne qui n'accoure, qui ne le couvre de son large bouclier. Cependant ses compagnons le prennent dans leurs bras, et l'enlèvent de la mêlée jusqu'au lieu où ses coursiers rapides sont restés à l'écart, attelés au char resplendissant et maintenus par un écuyer. Bientôt le char emporte vers Ilion le héros, qui pousse de profonds soupirs.

Lorsqu'ils arrivent aux bords limpides du sinueux Xanthe aux belles ondes, fleuve né de Jupiter, les amis du héros le descendent du char et le baignent d'eau fraîche; il reprend ses esprits, entr'ouvre les yeux, se met à genoux et vomit un sang noir; puis il s'étend de nouveau sur le sable, et une sombre nuit enveloppe ses paupières. Le coup qui l'a frappé dompte encore son âme. Dès qu'ils ont vu partir Hector, les Grecs attaquent les Troyens avec plus de fureur et ne songent plus qu'à combattre. Alors, le premier, Ajax, fils d'Oïlée, bondit, le javelot au poing, sur Satnios, fils d'Énops. Ce héros était né d'une irréprochable naïade qui lui avait donné le jour pendant qu'Énops paissait ses troupeaux sur les rives du Satnioïs. Le fils d'Oïlée lui plonge sa pique dans le flanc. Ses épaules frappent la terre, et autour de son corps les Grecs et les Troyens engagent un terrible combat.

Polydamas, brandissant sa javeline, accourt pour le défendre et blesse à l'épaule droite Prothœnor fils d'Aréilycos; le trait rapide traverse l'épaule; le héros tombe dans la poudre et de ses mains presse la terre. Polydamas se glorifie terriblement, et s'écrie :

« Non, ce n'est point un vain trait qu'a encore lancé la forte main du fils de Panthos; un héros grec l'a reçu dans ses entrailles, et je pense qu'il s'en appuiera pour descendre au palais de Pluton. »

Il dit, et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'est glorifié; ses paroles émeuvent surtout l'âme de l'illustre Ajax, fils de Télamon, car c'est près de lui qu'est tombé le guerrier. Il dirige aussitôt sur le Troyen, qui recule, son javelot étince-

lant : Polydamas saute obliquement, et évite la sombre mort. Mais les dieux ont condamné Archéloque, fils d'Anténor : l'airain l'atteint à la jointure du col et de la tête, brise la dernière vertèbre et tranche les deux muscles ; il tombe ; sa tête, sa bouche, ses narines, frappent le sol avant ses genoux.

Ajax, à son tour, brave le vaillant fils de Panthos : « Vois, Polydamas, et réponds-moi sincèrement, n'ai-je pas terrassé un guerrier digne d'expier la mort de Prothœnor ? il ne me paraît point sans valeur, ni d'une ignoble origine ; il a tous les traits de la famille d'Anténor, et ce doit être son frère ou son fils. »

Il parle ainsi, le connaissant bien, et l'âme des Troyens est saisie de douleur. Alors Acamas, protégeant son frère, porte un coup de lance au Béotien Promachos, qui déjà le tire par les pieds ; il se glorifie terriblement et s'écrie :

« Argiens, voués aux flèches, insatiables de menaces, ce n'est pas à nous seuls que sont réservés le mal et les afflictions ; la mort aussi souvent vous atteint. Voyez comme il dort dans vos rangs, Promachos, dompté par ma javeline. Mon frère n'a pas attendu longtemps sa vengeance. Certes, tout homme désire laisser, au sein de ses demeures, un frère qui le venge dans les combats. »

Il dit : et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'est glorifie ; ses paroles émeuvent surtout l'âme du belliqueux Pénélée, qui se précipite sur Acamas. Celui-ci n'attend pas le choc du roi Pénélée, dont la pique perce Ilionée, fils de Phorbas, riche en menus troupeaux, plus que nul autre Troyen, aimé de Mercure qui lui a donné de grands biens ; or de lui, la mère d'Ilionée n'a pas eu d'autre enfant. La javeline le frappe sous les sourcils à la naissance de l'œil, fait jaillir la pupille, traverse l'œil et se fixe dans le crâne ; il tombe, les deux mains étendues. Pénélée alors, de son glaive, lui tranche le cou, et fait rouler à terre la tête avec le casque, le javelot encore enfoncé dans l'œil. Pénélée la ramasse comme une tête de pavot, la montre aux Troyens, et en se glorifiant, il s'écrie :

« O Troyens ! allez dire aux parents chéris de l'illustre Ilionée de gémir dans leur palais ; l'épouse de Promachos ne se réjouira pas du retour de son époux chéri, lorsque la flotte aura ramené de ces rivages les jeunes guerriers grecs. »

A ces mots, la pâle Terreur saisit tous les Troyens : chacun d'eux regarde de toutes parts comment il évitera l'instant suprême.

Muses qui habitez les célestes demeures, dites-moi maintenant quel héros parmi les Grecs enleva le premier de sanglantes dépouilles, lorsque l'illustre Neptune eut fait pencher la bataille.

Ajax, fils de Télamon, frappe le premier Hyrtios, fils de Gyrtias, chef des magnanimes Mysiens ; Antiloque tue et dépouille Phalcès et Mermeros ; Mérion tue Morys et Hippotion ; Teucer : Prothoor et Périphète ; Ménélas, enfin, perce le flanc d'Hypérénor, pasteur des peuples ; l'airain déchire les entrailles du héros et les entraîne ; son âme s'échappe à la hâte par cette horrible blessure, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Le léger fils d'Oïlée immole encore de nombreux guerriers : car il n'a point son égal pour atteindre les ennemis contre qui Jupiter a suscité la Terreur.

CHANT XV

Lorsque les fuyards eurent franchi les palissades et le fossé, où beaucoup succombèrent, ils firent halte et se rallièrent près de leurs chars, pâles de terreur. A ce moment Jupiter s'éveille sur les cimes de l'Ida, aux côtés de Junon. Il se lève ; il s'arrête et voit les Troyens vivement pressés, plus loin les Grecs qui les poussent, et dans leurs rangs le roi Neptune. Il aperçoit enfin dans la plaine, entouré de ses compagnons, Hector étendu sur le sable, hors de sens, respirant à peine et vomissant un sang noir, car ce n'est pas une faible main qui l'a frappé. A cet aspect le père des dieux et des hommes est ému de compassion ; il lance sur Junon un regard terrible et s'écrie :

« Insensée, sans doute tes méchants artifices ont éloigné du combat le divin Hector, et l'armée est en fuite. Je ne sais si je ne dois encore te faire recueillir la première le fruit de tes détestables embûches et te meurtrir de coups ! Ne te souvient-il plus du jour où, lancée dans les airs, une enclume à chaque pied, les mains enchaînées dans des liens d'or inextricables, je t'avais suspendue parmi l'éther et les nuées ? Les divinités s'indignaient dans le vaste Olympe ; elles s'approchaient de toi et ne pouvaient te délier ; sans considérer qui le tenta, je le saisis, je le précipitai du seuil divin, et il tomba défaillant sur la terre. Mais mon courroux causé par les maux sans relâche que tu infligeais au divin Hercule, n'en fut pas apaisé. Aidée du souffle de Borée, tu avais livré ce héros à la fureur des tempêtes ; tu l'avais lancé sur la mer inépuisable, tu l'avais jeté sur la plage de l'île populeuse de Cos, et tu méditais sa perte ; mais je le tirai de ce lieu d'exil et je le ramenai dans Argos, éprouvé par de nombreux travaux. Rappelle-toi ces souvenirs et renonce à tes ruses ; ne crois pas profiter de tes perfides caresses, tu auras vainement quitté le séjour des dieux. »

A ces mots, l'auguste Junon frémit et lui répond en ces

termes : « J'atteste la terre, le vaste ciel qui la recouvre et les ondes infernales du Styx, serment le plus redoutable, même pour les dieux; j'atteste ta tête sacrée et la couche de notre hymen (jamais je ne l'attesterais en vain) : ce n'est pas par ma volonté que le puissant Neptune, secondant les Grecs, accable Hector et les Troyens. Ce dieu obéit à son propre cœur, ému de pitié pour les Achéens qu'il voit accablés près de leurs vaisseaux. Mais, pour te plaire, je l'exhorterai à s'éloigner, ô puissant Jupiter, et à se rendre où tu l'ordonneras. »

Le père des dieux et des hommes sourit et reprend : « Auguste Junon, si ta pensée correspondait à la mienne, lorsque tu siéges parmi les dieux, Neptune, quels que soient ses desseins, changerait bientôt de sentiment pour se mettre d'accord avec nous. Si donc tes paroles sont sincères, va dans l'assemblée des immortels, et fais venir ici la légère Iris avec l'illustre archer Phébus, afin que la déesse aille dans les rangs argiens et qu'elle dise au roi Neptune de quitter le champ de bataille pour rentrer dans son palais. Apollon, de son côté, excitera Hector à combattre, lui donnera une vigueur nouvelle et lui fera oublier les douleurs qui maintenant ont abattu son âme. Ce héros soudain repoussera les Grecs et suscitera contre eux la pâle Terreur. Ils fuiront, ils succomberont près des vaisseaux du fils de Pélée; Achille alors enverra pour les secourir son compagnon chéri. Patrocle périra devant les remparts de Troie, sous les coups de l'illustre Hector, après avoir moissonné une foule de jeunes guerriers, et parmi eux mon fils, le divin Sarpédon. Enfin Achille furieux tuera le noble Hector. De ce moment j'accorderai toujours aux Argiens la victoire, jusqu'à ce que, Minerve les ayant inspirés, ils détruisent la superbe Ilion. Mais aussi longtemps que je n'aurai pas accompli les vœux d'Achille, je ne calmerai pas ma colère; je ne permettrai à aucun des immortels de seconder les Grecs. J'en ai fait la promesse, confirmée d'un signe de tête, le jour où Thétis, embrassant mes genoux, m'a conjuré d'honorer le redoutable Achille. »

Il dit : et Junon aux bras blancs, se montrant docile à ses ordres, part du sommet de l'Ida pour l'Olympe. Telle s'élance la pensée d'un homme, lorsque, ayant parcouru beaucoup de contrées, il se dit en son cœur : « J'étais là, » et se rappelle de nombreux souvenirs : aussi rapide vole l'impatiente Junon. Elle arrive sur les cimes de l'Olympe; elle se rend à l'assemblée des immortels dans le palais de Jupiter. A sa vue tous se lèvent, l'accueillent et la saluent avec leurs coupes. La déesse refuse

celles des autres dieux pour accepter la coupe de la belle Thémis, qui, accourant au-devant d'elle, lui adresse ces paroles :

« Junon, pourquoi ce prompt retour? D'où vient que tu sembles troublée? C'est sans doute le fils de Saturne, ton époux, qui t'a frappée d'épouvante ?

—Thémis, répond l'auguste déesse, cesse de m'interroger ; tu connais aussi le cœur impérieux de ce dieu cruel. Mais reprends ta part de ces mets également divisés ; tu apprendras, en même temps que les autres immortels, quels funestes événements annonce Jupiter. Je doute qu'ils réjouissent pareillement soit les hommes, soit les divinités, si toutefois il en est maintenant encore qui prennent gaiement leur repas. »

A ces mots, la majestueuse Junon s'assied sur son trône ; les dieux gémissent dans le palais de Jupiter. L'auguste déesse a le sourire sur les lèvres ; mais il n'y a point de joie sur son front, au-dessus de ses noirs sourcils, et pleine d'indignation, elle dit à toute l'assemblée :

« Insensés, qui follement nous courrouçons contre Jupiter, et qui nous approchons de lui pour le subjuguer par la force ou par la persuasion ! Assis à l'écart, il nous dédaigne, il nous méprise, il se glorifie d'être le plus fort et le plus puissant des dieux ; souffrez donc les afflictions qu'il envoie à chacun de vous. Déjà, je le crains, le malheur atteint Mars. Son fils, celui des humains qu'il chérissait le plus, Ascalaphe qui, dit-on, est né de l'impétueux Mars, a succombé dans la lutte. »

A ces mots, Mars frappe de ses deux mains ses robustes cuisses, et en pleurant s'écrie :

« Dieux habitants de l'Olympe, ne me reprochez pas de venger la mort de mon fils ; je veux descendre vers les vaisseaux des Grecs ; dussé-je, frappé de la foudre, être étendu parmi les cadavres dans le sang et la poussière ! »

Il dit, et commande à l'Effroi, à la Terreur, d'atteler ses coursiers; lui-même revêt une armure étincelante ; et sans doute il aurait excité contre les immortels le plus terrible courroux de Jupiter, si Minerve, pleine do crainte pour tout l'Olympe, sautant de son trône, ne se fût placée sur le seuil divin. Elle arrache de la tête de Mars son casque, de ses épaules son bouclier, de ses mains sa formidable javeline, et le retient par ce discours :

« Dieu sans entrailles, insensé! tu péris! n'as-tu donc point d'oreilles pour entendre ? as-tu perdu tout sentiment, toute pudeur? n'as-tu pas compris les paroles de la noble Junon, qui tout

à l'heure était auprès de Jupiter? Veux-tu toi-même, accablé de maux, revenir ici, par contrainte, le cœur contristé, attirant sur tous les autres dieux des calamités cruelles? Soudain le maître du tonnerre abandonnera les Grecs, les Troyens, et viendra nous troubler dans l'Olympe; il nous saisira tour à tour, coupables ou innocents. Je t'ordonne donc de calmer le courroux que te cause la mort de ton fils. Déjà, de plus vaillants, de plus forts que lui ont succombé; d'autres périront encore. Il serait difficile de préserver de la mort ceux qui sont nés parmi les humains. »

Elle dit, elle force l'impétueux Mars à se placer sur son trône. Junon, ayant alors appelé hors du palais Apollon et Iris, messagère des immortels, leur adresse ces paroles :

« Jupiter vous ordonne d'aller rapidement sur les sommets de l'Ida : partez, voyez-le face à face; faites ce qu'il vous prescrira. »

Elle dit, rentre et s'assied sur son trône. Les deux divinités s'élancent et prennent leur essor vers l'Ida, fécond en sources, asile des bêtes fauves. Bientôt elles l'atteignent, et trouvent Jupiter assis sur la crête du Gargaros, entouré d'un nuage odorant. Elles s'approchent de l'assembleur de nuages et s'arrêtent devant lui. Jupiter, en son âme, n'est nullement courroucé de les voir, parce que toutes deux ont obéi promptement à Junon, son épouse chérie; d'abord, il dit à Iris :

« Vole rapidement, légère Iris, porte au roi Neptune cet ordre, et ne sois point une messagère infidèle; commande-lui de s'éloigner des combats, pour retourner à l'assemblée des dieux, ou dans le vaste sein des flots. S'il n'obéit pas à mes paroles, s'il les méprise, qu'il considère en son esprit et en son cœur que, malgré sa force, il ne pourrait me tenir tête. Car je me glorifie d'être le plus puissant et le premier-né. Mais il ne craint pas, en son âme, de s'égaler à moi, devant qui tremblent les autres dieux. »

Il dit · Iris aux pieds rapides comme le vent, docile à la voix de Jupiter, descend de l'Ida aux champs sacrés d'Ilion. Comme tombe du haut des nues, sous le souffle impétueux de Borée, la neige glacée ou la grêle : aussi rapide vole, pleine d'impatience, la légère Iris; elle s'approche de l'illustre Neptune et lui dit : « O toi qui ébranles la terre, dieu aux cheveux d'azur, je t'apporte un message de Jupiter : il t'ordonne de t'éloigner des combats, pour retourner à l'assemblée des immortels, ou dans le vaste sein des flots. Si tu n'obéis pas à ses paroles, si tu les méprises, il menace de descendre auprès de toi pour te contraindre; cependant il t'exhorte à éviter son bras, car il se glo-

rifie d'être le plus puissant et le premier-né. Mais tu ne crains pas, en ton âme, de t'égaler à lui, devant qui tremblent les autres dieux. »

L'illustre Neptune pousse un profond soupir, et s'écrie : « Hélas! s'il est tout-puissant, que son langage respire d'orgueil! Quoi! me contraindre par la force, moi, son égal en honneurs! Saturne donna le jour à trois frères que Rhéa porta dans son sein : Jupiter et moi; le troisième est Pluton, qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots, et chacun eut sa part d'honneurs : lorsque l'on eut agité les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse; à Pluton échurent les immenses ténèbres. Jupiter obtint le vaste ciel au sein de l'air et des nuées ; la terre et le vaste Olympe restèrent en commun. Je ne suis point soumis à la volonté de Jupiter; qu'il jouisse en paix, fier de sa puissance, de la part que le sort lui a faite, et qu'il ne tente pas de me faire peur de sa force, comme si j'étais un lâche; mieux vaudrait pour lui s'en prendre à ses fils et à ses filles, et garder pour ceux-là ses paroles menaçantes; il faut bien qu'ils l'écoutent quand il les réprimande.

— Neptune, reprend la légère Iris aux pieds rapides comme le vent, dois-je reporter à Jupiter ces paroles altières? ne changeras-tu point? L'esprit des bons revient facilement, et tu sais que les Furies sont toujours au service des premiers-nés.

— Iris, répond le dieu qui ébranle la terre, tu parles selon la sagesse; il est bon que le porteur d'un message connaisse la justice. Mais quelle terrible douleur vient au cœur et à l'âme, lorsque celui que le sort et la destinée ont fait votre égal vous outrage par des paroles irritantes! Toutefois, malgré mon indignation, je céderai; mais, je te le prédis, et je fais cette menace du fond de l'âme : si, contre ma volonté, celle de Minerve, de Junon, de Mercure et du roi Vulcain, il épargne la grande Ilion, s'il refuse de la détruire et d'accorder aux Grecs une immense victoire, qu'il sache que notre colère sera implacable. »

A ces mots, Neptune abandonne l'armée et se plonge dans l'Hellespont. Les héros achéens aussitôt sentent le regret de son absence. Cependant Jupiter donne ses ordres à Phébus :

« Maintenant, cher Apollon, cours auprès d'Hector. Déjà le dieu qui ceint la terre est dans le sein des flots, évitant mon redoutable courroux; oui, notre lutte eût retenti jusqu'au séjour des dieux infernaux, cortége de Saturne. Sans doute il vaut beaucoup mieux pour moi, pour lui-même, qu'au lieu d'écouter son indignation il ait cédé : car cela n'eût pas fini sans

sueur. Mais, ô Phébus, saisis dans tes mains l'égide aux franges d'or; agite-la devant les Grecs et frappe-les d'épouvante. Prends soin ensuite de l'illustre Hector, ranime sa vigueur, jusqu'à ce que les Argiens, en fuyant, retournent à leurs navires et aux rives de l'Hellespont. Je délibérerai alors comment je leur accorderai de reprendre haleine. »

Soudain Apollon, docile aux ordres de son père, descend des cimes de l'Ida, semblable à l'épervier rapide, terreur des colombes, le plus agile des oiseaux; il trouve le noble Hector non plus étendu, mais assis; le héros reprend ses esprits; il reconnaît ses compagnons qui l'entourent; il respire; sa sueur est étanchée; déjà la volonté de Jupiter le ranime. Apollon se place à ses côtés, et dit :

« Pourquoi, fils de Priam, te tenir à l'écart, loin de la mêlée? devrais-tu rester assis, défaillant? sans doute une vive douleur t'est venue.

— Ah! répond Hector d'une voix éteinte, qui es-tu, ô le meilleur des dieux, toi qui m'adresses à moi-même ces questions? Ignores-tu que près des vaisseaux, comme j'immolais ses compagnons, le vaillant Ajax m'a frappé la poitrine d'une énorme pierre et a soudain arrêté mon impétueuse valeur? J'ai cru voir aujourd'hui les morts et les palais de Pluton, car j'avais exhalé mon âme.

— Rassure-toi maintenant, répond le dieu. Le fils de Saturne, des sommets de l'Ida, envoie, pour te venir en aide et te défendre, un protecteur tel que Phébus-Apollon au glaive d'or : c'est moi qui toujours vous sauve, toi et ta patrie. Debout, brave Hector! excite tes nombreux écuyers à pousser jusqu'aux navires leurs coursiers fougueux. Je vous précéderai, j'aplanirai les chemins que suivront les chars, et je ferai fuir les héros achéens. »

A ces mots, Phébus donne au pasteur des peuples une force divine. Tel un coursier retenu à l'étable, et nourri de l'orge abondante, s'il vient à rompre ses liens, s'élance dans la campagne en piétinant; habitué à se baigner dans les ondes pures d'un fleuve, il court brillant d'orgueil; il lève sa tête superbe; sa crinière flotte autour de ses épaules, et, fier de sa beauté, ses genoux le portent d'eux-mêmes aux pâturages accoutumés : tel Hector, ranimé par la voix du dieu, retrouve l'agilité de ses membres et pousse les écuyers troyens. Souvent les chiens et les chasseurs sont lancés sur un cerf cornu ou sur une chèvre sauvage, qu'abrite une roche escarpée, au fond d'une forêt im-

pénétrable; mais la tremblante bête n'est point destinée à tomber sous leurs coups; car, attiré par leurs cris, apparaît devant eux un lion à l'énorme crinière, qui, malgré leur ardeur, les met en fuite : ainsi les Grecs, qui jusque-là poursuivent en foule les Troyens et les frappent sans relâche de leurs glaives, de leurs piques à deux pointes, dès qu'ils voient Hector parcourir les lignes des guerriers, sont saisis d'effroi, et leur cœur est abattu. Alors Thoas, fils d'Andrémon, prend la parole; le plus brave des Étoliens, il excelle à combattre corps à corps et à lancer le javelot; quelques Grecs à peine l'emportent sur lui à l'agora, lorsque les jeunes héros rivalisent d'éloquence. Pour eux plein de bienveillance, il les harangue et dit :

« Dieux, quel grand prodige éclate à mes regards! Hector est debout, il a encore une fois évité les Parques; certes nous espérions tous qu'il avait succombé sous le bras d'Ajax; mais l'un des immortels l'a sauvé, et je prévois que ce héros qui a fait périr une foule d'Argiens est près maintenant de faire de même; sans Jupiter il ne reparaîtrait pas aux premiers rangs, avec une telle ardeur. Croyez-moi donc, et faisons tous comme je vais dire. Ordonnons à la multitude de reculer jusqu'aux vaisseaux. Cependant nous qui, sur le champ de bataille, nous glorifions d'être les plus vaillants, serrons-nous, baissons nos javelines, bravons le premier choc. Hector, malgré son ardeur, hésitera à se lancer dans la foule des Grecs. »

Il dit et les Achéens lui obéissent; les uns entourant Ajax, le roi Idoménée, Teucer, Mérion, Mégès, pareil à Mars, raniment le combat, rallient les plus vaillants et font face au fils de Priam et aux Troyens; derrière eux les autres, la multitude font retraite vers les vaisseaux.

Les Troyens, les rangs serrés, poussent en avant; à leur tête, Hector marche d'un pas superbe, mais Apollon le précède enveloppé d'un nuage et portant l'horrible égide hérissée de franges, œuvre admirable de Vulcain, donnée par ce dieu à Jupiter, pour l'effroi des mortels. Phébus la tient dans ses mains divines et dirige l'armée.

Les Grecs, les rangs serrés, tiennent bon; de part et d'autre un cri strident retentit. Les flèches volent, poussées par les nerfs tendus, et des javelots nombreux s'échappent de mains audacieuses; les uns percent la poitrine des jeunes guerriers, d'autres tombent au milieu de l'arène avant d'atteindre les combattants, et, quoique désirant se rassasier de chair, restent enfoncés dans le sable. Aussi longtemps que dans les mains

d'Apollon l'égide reste immobile, des deux parts les traits volent et les guerriers périssent. Mais lorsqu'il l'agite en tournant ses regards sur les Argiens, lorsqu'il jette au-dessus de leur tête un cri formidable, leur cœur en leur sein s'amollit; ils ne se souviennent plus de leur impétueuse valeur.

Tel se met en désordre un troupeau de bœufs ou de brebis sur lequel deux bêtes fauves fondent durant les dernières heures d'une nuit obscure, en l'absence du berger : ainsi fuient les Argiens éperdus; car sur eux Apollon pousse la Terreur, et parmi les Troyens il ramène la victoire. Alors la mêlée s'étend, se disperse, et chacun des chefs immole un guerrier. Hector tue Stichios et Arcésilas : l'un, chef des Béotiens cuirassés d'airain; l'autre, fidèle compagnon du magnanime Ménesthée. Énée fait mordre la poussière à Médon et Iasos. Médon, bâtard du divin Oïlée, est frère d'Ajax; mais il habitait Phylacée, loin de sa patrie, depuis que sa main avait mortellement frappé le frère de sa marâtre Ériopis. Iasos commandait les Athéniens, et passait pour le fils de Sphélos, fils de Bucolis. Au premier rang, Polydamas tue Mécistée, et Polite Échios; le noble Agénor terrasse Clonios; enfin, comme Déiochos se retourne et veut fuir, Pâris le perce de sa javeline, au-dessus de l'épaule, et plonge dans ses chairs l'airain tout entier.

Tandis que les vainqueurs les dépouillent de leurs armes, les Grecs se précipitent dans le fossé, franchissent les palissades, et s'enfuient confusément, contraints à se renfermer dans leurs murailles. Hector, d'une voix tonnante, encourage les Troyens : « Ruez-vous sur les vaisseaux, laissons là ces dépouilles sanglantes; celui de vous que je verrai s'éloigner de la flotte, je lui promets la mort; ses frères, ses sœurs n'allumeront point son bûcher, mais les chiens le traîneront devant les murs de Troie. »

A ces mots, de son fouet il frappe ses coursiers aux épaules, et donne ses ordres aux Troyens dans les rangs. Ils le suivent tous et, à grands cris, lancent leurs chars; un terrible fracas retentit. Devant eux, Apollon s'avance, et, de son pied culbutant au milieu du fossé la terre qui le borde, jette sur leurs pas un vaste pont, large de la portée d'un trait lancé d'une main robuste. Leurs phalanges déployées le traversent, et, à leur tête, Apollon agite la précieuse égide. Le dieu détruit le rempart des Grecs sans plus d'effort que n'en fait un enfant qui, sur les bords de la mer, pousse des pieds et des mains, et confond, en se jouant, les édifices de sable qu'il vient d'élever.

Ainsi, puissant Apollon, tu bouleverses ce mur qui a coûté tant de peines et de fatigues aux Argiens, et tu les mets en fuite. Toutefois ils s'arrêtent vers les vaisseaux; alors ils s'exhortent mutuellement, et, les mains étendues, ils implorent à haute voix tous les dieux. Le vieillard de Gérénia, Nestor, sauvegarde des Grecs, surtout lève les mains vers le ciel, et prie en ces termes :

« Puissant Jupiter, si jamais dans la fertile Argolide les héros grecs, brûlant pour toi les cuisses succulentes des bœufs ou des agneaux, t'ont demandé leur retour; si d'un signe de consentement, tu leur en as fait la promesse, ne l'oublie point, roi de l'Olympe, éloigne leur dernier jour, ne permets pas aux Troyens de les accabler. »

Tels furent les vœux du vénérable fils de Nélée. Le sage Jupiter les entend, et fait retentir un grand coup de tonnerre. Les Troyens, au bruit de la foudre, s'élancent avec plus de fureur et ne songent qu'à combattre. Tels les immenses flots de la pleine mer, excités par la violence des vents, car c'est là surtout ce qui les gonfle, débordent au-dessus des flancs d'un navire : ainsi les assaillants, à grands cris, franchissent le rempart. Lorsqu'ils ont fait passer leurs coursiers, ils combattent corps à corps près de la flotte. Du haut des chars, ils attaquent armés de leurs piques à deux pointes. Les Grecs, montés sur les navires, les repoussent avec de grandes javelines déposées au fond des vaisseaux pour les batailles navales, armes solides dont le tranchant est revêtu d'airain.

Patrocle, aussi longtemps que les Grecs et les Troyens combattirent autour du mur, hors de l'enceinte qui étreignait les vaisseaux, resta dans la tente du vaillant Eurypyle, à le charmer par son entretien, et à verser sur sa blessure les baumes qui calment les sombres douleurs. Mais lorqu'il voit les Troyens franchir le rempart, et les Grecs fuir en tumulte à grands cris, il pousse un profond gémissement, et, laissant tomber sur ses cuisses ses fortes mains, il dit en pleurant :

« Eurypyle, je vais te faire faute, mais je ne puis demeurer plns longtemps ici. La lutte est devenue terrible; qu'un de tes compagnons se tienne auprès de toi et te récrée ; je cours auprès d'Achille pour l'exciter à combattre. Qui sait si, à l'aide d'une divinité secourable, mes paroles ne toucheront pas son cœur? C'est un bon avertissement que celui d'un ami. »

Il dit : ses pieds l'emportent. Cependant les Grecs soutiennent le choc; mais quoique les assaillants soient les moins

nombreux, ils ne peuvent les repousser. Les Troyens, de leur côté, ne peuvent ni rompre les phalanges, ni pénétrer au milieu des tentes et des navires. Tel est tendu le cordeau d'un habile et sage ouvrier qui, inspiré par les conseils de Minerve, aligne le bois dont il construit un navire : tel est le front de toute la bataille, et, des deux parts, on combat pour la flotte.

Hector s'attaque à l'illustre Ajax; ils luttent avec effort auprès d'un navire : ils sont impuissants, Hector à éloigner Ajax et à embraser les vaisseaux, Ajax à repousser Hector que conduit un dieu. Soudain l'illustre fils de Télamon perce d'un coup de lance la poitrine de Calétor, fils de Clytios, comme il portait la flamme sur un navire; le Troyen tombe avec fracas, et ses mains laissent échapper la torche allumée. Hector voit un héros de son sang rouler dans la poussière devant le noir vaisseau; aussitôt, d'une voix tonnante, il encourage les Lyciens et les Troyens : « Troyens, Lyciens, vaillants fils de Dardanos, que nul de vous, en cet étroit espace, n'abandonne maintenant le combat; sauvez le fils de Clytios qui vient de succomber dans cette mêlée terrible ; ne souffrez point que les Grecs le dépouillent de ses armes. »

Il dit, et lance contre Ajax son javelot étincelant : le trait n'atteint point le héros, mais auprès de lui, il frappe à la tête, audessus de l'oreille, Lycophron, fils de Mastor, fidèle compagnon d'Ajax. Ce guerrier habitait Salamine, loin de la divine Cythère, sa patrie, depuis qu'il avait tué un citoyen de cette île; il tombe à la renverse devant l'extrémité du vaisseau ; ses membres ont perdu leur force.

Ajax frémit et appelant son frère : « Teucer, dit-il, la mort nous a ravi notre fidèle compagnon : le fils de Mastor, qui de Cythère vint habiter nos palais, et que nous honorions autant que nos parents chéris ; le magnanime Hector l'a frappé. Où sont donc les flèches mortelles et l'arc que t'a donnés Phébus Apollon ? »

Teucer a compris, il accourt auprès d'Ajax, tenant en ses mains l'arc flexible et le carquois rempli de flèches. Bientôt ses traits volent sur les Troyens. Clitos, illustre fils de Pisénor, le premier, est atteint. Il conduisait le char du vaillant Polydamas, et, pour plaire à Hector et aux Troyens, il s'exerçait à pousser les cavales fougueuses où il y avait le plus de phalanges en désordre. Le malheur fond sur lui rapidement, et les ardents désirs de ses compagnons ne peuvent l'en préserver. La flèche siffle et le frappe au cou par derrière; il tombe du

siége, ses cavales reculent et font résonner le char abandonné. Le roi Polydamas aussitôt s'en aperçoit, court devant les coursiers, les confie à Astynoos, fils de Protiaon. « Ne me perds point de vue, lui dit-il; conduis toujours près de moi mon char, tandis que je retourne combattre au premier rang. »

Teucer, cependant, tire de son carquois une autre flèche qu'il destine au noble Hector; car s'il l'eût tué quand il se signalait, il eût mis fin à cette mêlée terrible au milieu de la flotte. Mais il ne peut se cacher du prévoyant Jupiter qui veille au salut du héros, et prive de la victoire le fils de Télamon. Au moment où Teucer tend son arc infaillible, le père des dieux brise le nerf entre ses mains; l'arc s'en échappe, et la flèche chargée d'airain s'égare. Teucer alors en frémissant s'écrie :

« Ajax, hélas! une divinité sans doute nous enlève nos moyens de combat. Elle m'arrache mon arc et brise le nerf nouveau que j'ai moi-même adapté dès l'aurore, espérant qu'il ferait voler un grand nombre de traits.

— Ami, répond le magnanime fils de Télamon, laisse reposer ton arc et tes flèches rapides, puisqu'un dieu les rend inutiles; couvre tes épaules d'un bouclier, saisis un long javelot, viens combattre les Troyens et encourager le reste de l'armée. Quoique vaincus, ne laissons point enlever, sans péril, nos superbes navires, et ne songeons qu'à résister vaillamment. »

Il dit : Teucer court déposer l'arc dans sa tente, jette sur ses épaules un bouclier à quatre lames, couvre sa noble tête d'un casque splendide, dont la crinière flotte, et dont la crête ondule terriblement. Enfin il saisit une forte javeline à pointe d'airain, puis il vole et se place à côté d'Ajax.

Lorsque Hector voit qu'un dieu l'a privé de ses flèches, il encourage d'une voix tonnante les Troyens et les Lyciens :

« Troyens, Lyciens, vaillants fils de Dardanos, soyez hommes, amis; près de la flotte des Grecs souvenez-vous de votre impétueuse valeur; déjà je vois un terrible archer que Jupiter a privé de ses flèches. Il est facile de discerner à quels mortels le fils de Saturne accorde son appui; non-seulement il donne aux uns une grande gloire, mais il abaisse les autres, et refuse de les protéger. Maintenant il affaiblit les Grecs, et c'est nous qu'il assiste; attaquez donc la flotte, les rangs serrés. Celui que la lance ou le javelot aura mortellement frappé, qu'il meure; il ne sera pas sans gloire s'il subit le destin en combattant pour la patrie; loin de là, si les Achéens vaincus s'en retournent

sur leurs navires, il aura sauvé sa femme, ses enfants, leur postérité; il aura conservé intacts son toit et ses domaines. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages. Ajax, de son côté, exhorte ses compagnons :

« Achéens, ô honte, il est maintenant certain qu'il faut périr ou nous sauver en éloignant de la flotte le péril. Espérez-vous, si le brillant Hector s'empare des navires, faire retraite à pied jusqu'en votre patrie? N'entendez-vous point comme Hector excite son armée? comme sa rage le porte à incendier nos vaisseaux? Ce n'est point à la danse qu'il invite ses compagnons, mais à la guerre. Un seul parti nous reste, c'est de nous prendre corps à corps avec l'ennemi; mourons promptement ou sauvons hardiment notre vie, plutôt que de nous consumer dans un long combat, dans une lutte indécise, contre des hommes moins vaillants que nous. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors Hector immole Schédios, fils de Périmède, chef des Phocéens. Ajax tue Laodamas, chef des fantassins, illustre fils d'Anténor. Polydamas fait périr Otos de Cyllène, compagnon de Mégès, magnanime chef des Épéens. A cette vue, Mégès se précipite sur le héros troyen, mais celui-ci s'écarte, et la javeline lancée contre lui s'égare. Apollon ne permet pas qu'il succombe aux premiers rangs; l'airain perce la poitrine de Cresmos, qui tombe avec fracas. Mégès aussitôt le dépouille de ses armes. Cependant un impétueux combattant, habile à manier le javelot, né du généreux Lampos, fils de Laomédon, Dolops s'élance et perce le bouclier du fils de Phylée; mais l'airain ne peut pénétrer à travers les bossettes de son épaisse cuirasse. Phylée apporta jadis d'Éphyre, qu'arrose le fleuve Selléïs, cette bonne armure, présent du roi des hommes Euphète, pour qu'il la revêtit et qu'elle le préservât dans les batailles : aujourd'hui c'est son fils qu'elle sauve du trépas. Mégès, à son tour, lève son javelot aigu qui retombe sur le sommet du casque de Dolops; la crinière s'en détache, et, brillante d'une fraîche couleur de pourpre, elle roule dans la poussière. Le Troyen persiste à combattre, espérant encore la victoire, quand le martial Ménélas arrive, le javelot à la main, au secours de Mégès, s'arrête inaperçu derrière Dolops, et le frappe à l'épaule. L'airain ressort à travers la poitrine; le guerrier s'affaisse, le front en avant, et les deux rois se jettent sur lui pour enlever ses armes. Hector, à cette vue, exhorte les héros issus du sang de Laomédon. Ses vifs reproches s'adressent surtout au fils d'Hicétaon,

au généreux Mélanippe. Pendant la paix, Mélanippe faisait paître dans Percote ses troupeaux de bœufs. Mais, après que les vaisseaux des Grecs eurent abordé aux champs troyens, il revint dans Ilion, et s'illustra dans les batailles. Priam le reçut dans sa demeure, et l'honora autant que ses fils. Hector lui adresse ces paroles :

« Ainsi, Mélanippe, nous abandonnons la victoire? Ton cœur n'est point ému de la mort d'un héros de ton sang? ne vois-tu pas comme on arrache les armes du généreux Dolops? Suis-moi donc, il ne nous sied pas de combattre de loin, aussi longtemps que nous n'aurons point exterminé les Grecs, ou qu'ils n'auront point forcé les hautes murailles d'Ilion, en passant sur nos cadavres. »

Il dit, et marche en avant. Mélanippe le suit, semblable à un dieu. Le magnanime fils de Télamon, de son côté, excite les Argiens :

« Amis, soyez hommes, gardez une âme imperturbable, que l'honneur vous soutienne dans cette violente mêlée. La mort épargne plus qu'elle ne moissonne les guerriers qui craignent la honte, et pour les fuyards il n'y a ni force ni gloire. »

Il dit : les Grecs brûlent de repousser l'ennemi, recueillent ce discours en leur âme, et couvrent leurs vaisseaux d'un mur d'airain. Cependant Jupiter ranime les Troyens ; et, d'un autre côté, le vaillant Ménélas exhorte Antiloque à combattre :

« Antiloque, nul parmi les Grecs n'est plus jeune que toi ; nul ne l'emporte à la course, nul ne te surpasse par la vaillance; puisses-tu te précipiter sur un héros troyen et le faire périr! »

Après l'avoir excité par ces paroles, il se retire; Antiloque bondit hors des rangs, et, jetant autour de lui ses regards, fait voler sa brillante javeline. Les Troyens se sont écartés, quand son trait part et ne vole pas en vain ; il perce la poitrine du magnanime Mélanippe qui s'avance pour combattre ; le héros tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Tel un chien de chasse se jette sur le faon que son maître vient de frapper mortellement au sortir de son gîte : tel sur toi, Mélanippe, l'intrépide Antiloque se précipite pour enlever tes armes; mais il ne peut se cacher du divin Hector, qui traverse, en courant, la mêlée et va l'assaillir. Antiloque, malgré sa valeur, ne l'attend pas et s'enfuit. Telle une bête farouche, si elle a fait périr un chien, ou même le pâtre qui veille sur le troupeau, prend la fuite avant que la foule des hommes se rassemble contre elle : ainsi s'échappe le fils de Nestor. Hector et les

Troyens font pleuvoir sur lui une grêle de traits meurtriers, et poussent de grands cris ; mais il ne s'arrête et ne se retourne qu'après avoir rejoint les rangs de ses compagnons.

Les Troyens cependant, tels que des lions affamés, fondent sur les vaisseaux ; ils accomplissent les desseins de Jupiter, qui sans cesse ranime leur force et amollit le cœur des Argiens : il ravit à ceux-ci la victoire et il excite leurs ennemis. En son âme, il veut donner à Hector fils de Priam la gloire de lancer sur les noirs navires l'infatigable feu, pour que la prière injuste de Thétis soit exaucée. Il attend la flamme qui, à ses yeux, doit jaillir des vaisseaux.

De ce moment, il a dessein de poursuivre à leur tour les Troyens et de rendre aux Argiens la victoire. Il anime donc à l'attaque des vaisseaux Hector, déjà plein d'ardeur. Le fils de Priam s'élance aussi furieux que Mars ou que le feu destructeur qui, sur les montagnes, éclate dans les profondeurs d'une vaste forêt. Sa bouche écume, ses yeux, sous son front menaçant, brillent d'un éclat terrible ; sur sa tête, son casque s'agite et lance des éclairs. Jupiter lui-même le seconde : car, parmi tant de héros, seul il l'honore et le glorifie. Mais ses jours seront de courte durée ; déjà Minerve presse son instant fatal, et le réserve au bras puissant d'Achille. Le héros brûle de rompre les files des guerriers ; il les sonde où il voit les rangs les plus serrés, les armes les plus belles. Toutefois il échoue, malgré son ardeur ; longtemps les Grecs, serrés comme un mur, soutiennent le choc. Telle une roche escarpée, sur les rives écumeuses de la mer, brave la violence des vents sonores et des grandes vagues qui se brisent sur elle : ainsi les Grecs restent inébranlables et ne songent point à fuir. Mais enfin Hector, brillant comme la flamme, tombe sur eux partout à la fois. Telle l'infatigable mer, soulevée par la tempête, bat les flancs d'un vaisseau léger et le couvre tout entier d'écume, tandis que le vent s'engouffre avec un fracas terrible dans les voiles frémissantes : alors les pâles nautoniers tremblent au fond de l'âme, car ils voguent à peine séparés de la mort ; comme eux les Grecs ont le cœur torturé. Souvent un lion dévorant attaque soudain les innombrables génisses qui paissent l'herbe fraîche d'une immense prairie ; parmi elles, le pâtre, inhabile à combattre la bête redoutable, ne pouvant les défendre, marche tantôt devant, tantôt derrière le troupeau ; mais le lion bondit au milieu et dévore une génisse, tandis que les autres se dispersent épouvantées : ainsi tous les Grecs sont enfin mis en fuite

par Hector et par le puissant Jupiter. Le héros troyen n'a cependant fait périr qu'un seul guerrier : Périphas de Mycènes, fils de Coprée, qui jadis portait au divin Hercule les messages du roi Eurysthée. Né d'un indigne père, Périphas excellait par toutes les vertus. Léger à la course, vaillant dans les batailles, sage parmi les premiers de Mycènes, c'est lui qui donne à Hector une immense gloire. Comme il se retourne, il heurte le bord du vaste bouclier qui couvre tout son corps et le défend des traits ; ses pieds s'embarrassent ; il tombe à la renverse, et son casque rend un son terrible. Aussitôt Hector voit sa chute, s'élance sur lui, enfonce son javelot dans sa poitrine et lui arrache la vie tout près de ses chers compagnons qui, malgré leur douleur, ne peuvent le secourir, tant ils redoutent le divin Hector.

Ils ont maintenant devant leur front les vaisseaux qui les premiers ont été tirés sur le rivage, et dont les flancs les protégent. Répandus dans les intervalles, une nécessité cruelle les force d'abandonner la pointe des premiers navires ; mais ils s'arrêtent, reforment leurs rangs devant les tentes et ne se dispersent point dans le camp. La honte, la crainte les retiennent, et ils ne cessent de s'encourager mutuellement à grands cris. Nestor, surtout, sauvegarde des Grecs, atteste leurs parents et adresse à chaque guerrier son ardente prière :

« Amis, s'écrie-t-il, soyez hommes, et, dans votre âme, craignez le blâme des hommes. Souvenez-vous de vos enfants, de vos femmes, des domaines que vous avez laissés dans votre patrie ; souvenez-vous de vos parents vivants ou morts. Au nom de ceux qui ne sont pas ici, je vous en conjure, restez inébranlables, gardez-vous de prendre la fuite. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors Minerve disperse le nuage épais qu'un dieu a répandu sur les Grecs ; une vive lumière éclaire d'une part les vaisseaux, d'autre part le champ de bataille. Hector, bouillant de valeur, et ses compagnons apparaissent à ceux qui naguère se sont retirés sans combattre, comme à ceux qui ont seuls soutenu la lutte jusqu'à la flotte.

Cependant il ne plaît point à Ajax, en son grand cœur, de rester où s'arrête l'armée. Il s'avance à grands pas sur le tillac des premiers navires et brandit une javeline de combat naval, longue de vingt-deux coudées, que des clous raffermissent. Tel un habile cavalier, réunissant de front quatre chevaux, les pousse à travers la plaine, vers la grande ville, en suivant la voie pu-

blique ; les hommes, les femmes accourent en foule et l'admirent; sans s'arrêter et sans hésiter, il saute, et, tandis que ses coursiers volent, il passe légèrement de l'un à l'autre : ainsi le fils de Télamon parcourt à grands pas le tillac des vaisseaux légers; sa voix monte jusqu'à l'éther ; sans cesse il jette des cris terribles et ordonne aux Grecs de sauver le camp et la flotte. Hector, de son côté, ne reste pas dans les rangs des Troyens. Comme un aigle noir fond sur une nuée d'oies sauvages, de grues, ou de cygnes au long cou, qui sur les rives d'un fleuve cherchent leur nourriture : tel Hector s'élance et se place auprès d'un navire. Jupiter le pousse de sa main puissante, et sur ses pas entraîne toute l'armée. Le terrible combat s'engage plus ardent que jamais au milieu de la flotte. A voir cette fureur, on eût dit que, frais et intacts, ils s'entre-choquaient pour la première fois. Telles sont, des deux parts, les pensées qui les agitent : les Grecs ne croient pas échapper au carnage; tous craignent de périr. Les Troyens ne doutent pas d'incendier la flotte et d'exterminer les héros argiens. Voilà ce qu'ils redoutent ou espèrent, et ils se heurtent avec fracas. Hector s'attache à l'extrémité du superbe navire qui a conduit Protésilas aux champs troyens, et ne doit point le rendre à sa patrie. En se disputant ce vaisseau, les Grecs, les Troyens s'abordent et s'entre-tuent. Les flèches, les javelots ne suffisent plus à leur rage; ils n'ont qu'une âme, et ils combattent de près avec les haches aiguisées, les piques à deux pointes, les doubles haches et les longues épées. Combien de magnifiques glaives s'échappent des mains des héros expirants ou roulent avec le corps de ceux qu'ils ont percés! La terre est noircie par les flots de sang Mais Hector n'abandonne point le navire qu'il a saisi; ses mains tiennent la bannière, et il donne ses ordres aux Troyens :

« Apportez la flamme, serrez-vous, soutenez le combat. Jupiter nous l'accorde enfin, ce jour qui doit effacer tous nos maux, ce jour où elle va tomber entre nos mains, la flotte qui, voguant, malgré les dieux, nous accable de douleur, grâce à la faiblesse des vieillards. Oui, les anciens toujours m'empêchèrent de combattre près des navires et retinrent l'armée; mais Jupiter troublait nos esprits, et c'est lui qui maintenant nous encourage. »

Ces paroles les enivrent, ils tombent avec plus de fureur sur les Grecs : Ajax fléchit, car une nuée de traits l'accable ; mais il recule pas à pas et n'espère plus éviter la mort; il abandonne la pointe et le tillac du navire, et se retire sur le banc à sept

pieds. Là, il s'arrête, regarde de toutes parts ; et dès qu'il voit un Troyen apporter la flamme infatigable, il l'éloigne avec sa javeline, et ne cesse, d'une voix terrible, d'encourager les guerriers : « Héros, fils de Danaüs, favoris de Mars, soyez hommes ; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur. Pensez-vous derrière vous trouver des auxiliaires ou un mur plus solide que le nôtre, un inexpugnable retranchement? Non, non, il n'y a point de ville fortifiée pour nous prêter l'appui de ses tours et le secours de ses guerriers. Mais, enfermés par la mer dans les champs troyens, nous sommes loin de notre patrie. Notre salut repose entre nos mains, et non dans la tiédeur du combat. »

Il dit, et promène avec fureur son arme redoutable. Le Troyen qu'Hector excite et qui pour lui plaire apporte la flamme, Ajax le frappe de sa grande javeline. Il immole ainsi, devant les vaisseaux, douze guerriers.

CHANT XVI.

Tandis qu'ils combattaient devant le vaisseau, Patrocle revint auprès d'Achille, en versant des larmes abondantes comme l'épais filet d'eau qui, du haut d'un roc escarpé, s'échappe d'une fontaine profonde. A sa vue, l'impétueux Achille, ému de pitié, s'écrie : « O Patrocle! pourquoi pleures-tu comme une petite fille qui court après sa mère, exige qu'elle la porte, s'attache à sa robe, la retient quoiqu'elle ait hâte, et la regarde tout en larmes pour être prise à bras? Tu pleures comme elle à chaudes larmes; quelle sinistre nouvelle vont apprendre les Myrmidons, ou vais-je apprendre moi-même? seul aurais-tu reçu de la Phthie un funeste message? On dit que le fils d'Actor, Ménétios, est plein de vie; Pélée fils d'Éaque respire aussi parmi les siens. Certes, la mort de ces deux héros nous accablerait de tristesse. Ou bien t'affliges-tu pour les Argiens qui succombent devant la flotte, à cause de leur injustice? dévoile-moi ta pensée, afin que nous la connaissions tous les deux. »

Patrocle exhale un profond soupir et répond : « O fils de Pélée, Achille, le plus redoutable des héros, ne t'indigne pas; trop de douleur est venue aux Achéens! Les plus vaillants de l'armée, atteints ou frappés, sont étendus sur leurs navires. Le fort Diomède est blessé d'un trait; l'illustre Ulysse, Atride, ont été frappés par des javelines; une flèche a percé la cuisse d'Eurypyle. Autour de ces rois, des médecins habiles s'empressent et pansent leurs blessures; mais tu es inflexible. Puissé-je ne jamais ressentir une colère semblable à celle que tu conserves, héros farouche! Qui donc désormais recueillera le fruit de ta valeur, si tu ne veux sauver les Argiens d'une honteuse défaite? Cruel, tu n'es point fils du généreux Pélée et de la déesse Thétis! tu sors des flots de la mer ou du sein des rochers, car ton cœur est inexorable. Si, en secret, tu évites les menaces de quelque augure, si ta mère t'a parlé, au nom de Jupiter, envoie-

moi au secours de l'armée, avec tes Myrmidons; peut-être la sauverai-je. Laisse-moi revêtir tes armes : peut-être les Troyens, me prenant pour toi, s'éloigneront-ils du champ de bataille; les belliqueux fils des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment. Le repos est rare à la guerre; il sera donc facile à nos troupes fraîches, du premier choc, de repousser dans la ville, loin de la flotte et du camp, des guerriers que la fatigue accable. »

Telle est sa prière, l'insensé! c'est la triste mort, c'est le destin qu'il appelle. Achille, après un long gémissement, lui répond : « Noble Patrocle, hélas ! qu'as-tu dit? Non, sans doute, je n'évite pas les menaces d'un augure, et Thétis ne m'a pas parlé au nom de Jupiter. Mais une douleur poignante remplit mon cœur et mon âme, depuis que cet homme, qui a le souverain pouvoir, a résolu de me dépouiller, moi, son égal, et m'a ravi ma récompense; voilà d'où vient mon affliction, car j'ai cruellement souffert. La jeune captive que les enfants des Grecs m'ont choisie pour récompense, et que ma javeline avait conquise dans sa patrie prise d'assaut, le puissant Agamemnon, le fils d'Atrée l'a fait arracher de mes bras sans plus d'égards que pour un vil transfuge. Mais laissons là le passé : je ne voulais pas conserver une haine éternelle; je m'étais, il est vrai, promis de ne renoncer à ma colère que quand la bataille et les clameurs menaceraient mes vaisseaux. Toutefois, Patrocle, revêts mon armure, marche à la tête des Myrmidons; j'aperçois une nuée profonde de Troyens se ruer autour de la flotte; ils ont renfermé les Argiens vers le rivage de la mer, et leur laissent à peine un reste d'espace. Ilion tout entier se précipite et croit saisir la victoire. Ils ne voient plus mon casque étinceler au premier rang. Ah! comme ils fuiraient, comme ils rempliraient les sillons de leurs cadavres, si le puissant Agamemnon avait été juste envers moi! et maintenant ils assiégent notre armée. La javeline furieuse de Diomède n'est plus là pour détourner les maux des Argiens; je n'entends plus la voix d'Atride sortir de sa tête odieuse, mais celle de l'homicide Hector, encourageant les Troyens, retentit à mes oreilles. C'est le tumulte de leur triomphe qui remplit le champ de bataille. N'importe, ô Patrocle, préserve la flotte de sa destruction, attaque-les bravement; qu'ils cessent de porter la flamme sur les vaisseaux; qu'ils ne nous privent point de notre retour dans notre chère patrie. Mais obéis-moi, Patrocle; puissent tous mes conseils te persuader, dépose-les en ton âme, et les Grecs me

combleront d'honneurs; ils me rendront ma belle captive; ils m'enverront de splendides présents. Chasse ces ennemis loin de la flotte, et reviens aussitôt; lors même que l'auguste époux de Junon t'accorderait la victoire, ne te laisse point entraîner à combattre sans moi les Troyens belliqueux : tu me rendrais moins honorable. Garde-toi des joies de la lutte et du champ de bataille; et ne conduis point l'armée sur Ilion, en tuant les ennemis, de peur que l'un des dieux éternels ne descende de l'Olympe : Apollon surtout, qui lance au loin les traits, chérit les Troyens. Reviens après avoir assuré le salut de la flotte, et laisse le combat se prolonger dans la plaine. O Jupiter, ô Minerve, ô Apollon, faites que nul des Troyens, que nul des Grecs n'évite le trépas, que Patrocle et moi survivions au carnage, et qu'il nous soit donné de renverser seuls les remparts sacrés d'Ilion. »

Tandis que les deux héros s'entretiennent en ces termes, la constance d'Ajax s'épuise; les traits de toutes parts l'accablent. Il est vaincu par la volonté de Jupiter et par les coups redoublés des illustres Troyens. Sur son front, le casque d'airain retentit horriblement, car l'aigrette brillante est le but de tous les traits; il sent la fatigue gagner le bras qui soutient avec force son énorme bouclier; mais la nuée de traits qui l'enveloppe ne le fait point reculer. Cependant sa respiration devient de plus en plus pénible; sur tous ses membres ruisselle une sueur abondante. Il ne peut reprendre haleine; pour lui, le péril est sans relâche aggravé par de nouveaux périls.

Maintenant, ô Muses qui habitez les palais de l'Olympe, dites-moi comment d'abord la flamme tomba sur les vaisseaux des Grecs. Hector s'approche du javelot d'Ajax et le frappe de sa longue épée, où l'airain se joint au frêne : d'un seul coup il abat la pointe acérée, qui tombe à terre et retentit. Le fils de Télamon n'a plus dans les mains qu'une arme inutile; il s'en aperçoit, et son âme irréprochable reconnaît en frémissant l'œuvre des dieux : car c'est Jupiter, père de la foudre, qui lui ôte ses moyens de combat et veut accorder aux Troyens la victoire. Ajax enfin s'éloigne; les vainqueurs lancent sur le vaisseau léger la flamme infatigable. En un instant le feu se communique et embrase l'extrémité du navire. A cette vue, Achille se frappe les cuisses et s'écrie :

« Hâte-toi, noble et vaillant Patrocle, voilà la flamme ennemie qui s'attache aux vaisseaux! Craignons maintenant que les Troyens ne prennent la flotte et ne rendent impossible le retour

des Argiens. Revêts à l'instant mon armure, pendant que je rassemblerai mes guerriers. »

Il dit : et Patrocle s'arme de l'airain brillant, entoure ses jambes de riches cnémides que maintiennent des agrafes d'argent couvre sa poitrine de la cuirasse étincelante de l'impétueux fils de Pélée, jette sur ses épaules son glaive d'airain orné de clous d'argent, et saisit le large et solide bouclier du héros. Ensuite il pose sur sa noble tête le casque splendide dont la crinière flotte et dont la crête ondule terriblement. Enfin il prend deux forts javelots adaptés à ses mains. La formidable javeline d'Éacide est la seule de ses armes qu'il ne lui emprunte pas ; nul parmi les Crecs ne peut la brandir. Jadis, pour son père chéri, Chiron choisit, sur les cimes du Pélion, un énorme frêne funeste à bien des héros; Achille seul le manie facilement. Patrocle commande à Automédon d'atteler promptement les coursiers; c'est, après le fils de Pélée, celui qu'il honore le plus et en qui il se fie le plus pour n'être ému d'aucune menace. Automédon place sous le joug les chevaux rapides, Xanthe et Balie, aussi légers que les vents. Podarge, l'une des harpies, les conçut du souffle de Zéphyre, comme elle paissait dans une prairie, sur les rives du fleuve Océan. Au delà du timon il attache à la volée l'irréprochable Pédase, qu'Achille enleva de la ville d'Éétion. Pédase est sujet à la mort, mais il ne cède en rien aux coursiers immortels.

Cependant Achille presse les Myrmidons et les appelle aux armes : tous parmi les tentes se couvrent d'airain. Tels des loups carnassiers dont la faim a excité le courage, ayant dévoré dans les montagnes un grand et vieux cerf, courent en troupe, les mâchoires ensanglantées, pour laper de leurs langues minces la surface des fontaines profondes; ils vomissent des chairs saignantes, et dans leur sein leur cœur est sans crainte, car l'estomac les sollicite encore : tels les chefs et les héros myrmidons entourent, enflammés de courage, le vaillant ami de l'impétueux Éacide. Au milieu d'eux, Achille encourage les combattants et les écuyers.

Cinquante vaisseaux légers ont conduit au rivage de Troie ce héros cher à Jupiter; chacun d'eux contenait cinquante guerriers, assis sur les bancs des rameurs. Achille leur a donné cinq chefs, en qui il se confie pour les commander, et s'est réservé la puissance suprême. A la tête de l'un de ces corps, marche Ménesthie, né de Sperchios, fleuve issu de Jupiter; la belle Polydore, fille de Pélée, lui donna le jour. Mortelle, elle s'unit

à un dieu, à l'infatigable Sperchios ; depuis elle épousa le fils de Périérée, Boros, qui la combla de riches présents, et qui passe pour le père de Ménesthie. Une seconde ligne est guidée par le martial Eudore, né d'une vierge. La fille de Phylas, Polymèle, habile à conduire les chœurs gracieux, l'enfanta. Elle fut aimée du puissant meurtrier d'Argus qui la vit au milieu de ses compagnes, comme elles célébraient, par leurs danses et leurs chants, Diane chasseresse. Aussitôt il s'introduisit dans sa chambre virginale, et partagea secrètement sa couche ; elle en eut un fils : Eudore, illustre par sa valeur et son agilité. Après qu'Ilithye, mère des douleurs, l'eut amené à la lumière et qu'il eut vu les rayons du soleil, le vaillant fils d'Actor, Échéclès, emmena sa mère dans ses demeures et la combla de riches présents. Le vaillant Phylas nourrit l'enfant avec soin et le chérit aussi tendrement que s'il eût été son fils. Le martial fils de Mémale, Pisandre, commande la troisième ligne. Après Patrocle, c'est lui, parmi les Myrmidons, qui lance le mieux un javelot. Le vieil écuyer Phénix conduit la quatrième. Alcimédon, fils irréprochable de Laërcée, commande la cinquième. Lorsqu'Achille les a tous rangés avec leurs chefs, il leur adresse ces paroles sévères : « Myrmidons, que nul de vous n'oublie les menaces que, près de nos vaisseaux légers, vous ne cessiez de faire contre les Troyens. Aussi longtemps que durait ma colère, chacun de vous se plaignait de moi et disait : « Cruel fils de Pélée, « ta mère t'a nourri de fiel, homme impitoyable, qui retiens ici « tes compagnons contre leur gré ; retournons avec nos navires « dans notre patrie, puisqu'un tel courroux est tombé en ton « âme. » Telles étaient vos paroles quand vous étiez réunis, Eh bien, la voilà, cette grande bataille que vous avez tant désirée. Qu'il marche aux Troyens, celui dont le sein renferme un noble cœur. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages ; aux ordres du roi, les rangs se serrent. Telles se joignent les fortes pierres brutes qu'un homme ajuste pour bâtir, à l'épreuve des vents impétueux, les murs de sa superbe demeure : telles se touchent les armures, homme contre homme, casque contre casque, bouclier contre bouclier ; les crinières flottantes semblent ne former qu'une vaste ondulation, tant les guerriers sont pressés. Deux héros seuls sont en armes hors des rangs : Automédon et Patrocle ; ils n'ont qu'une pensée, celle de porter les premiers coups. Achille cependant rentre dans sa tente, lève le couvercle d'un coffre très-orné que Thé-

tis lui donna lors de son départ, rempli de tuniques, de tapis épais, de vastes manteaux; il en retire une coupe précieuse. Nul autre homme n'y boit du vin, et à nul des dieux, avec elle, il ne fait de libations, hormis Jupiter. Il la prend, l'éclaircit avec du soufre et la plonge dans le courant d'une eau pure; il se lave ensuite les mains et puise du vin plein de feu; enfin il se place au milieu des guerriers, et, les yeux levés au ciel, il fait des libations en implorant Jupiter, que charme la foudre. Le maître des dieux est attentif à sa prière.

« Jupiter, s'écrie le héros, roi de Dodone et des Pélasges, qui habites loin de nous et gouvernes Dodone aux hivers rigoureux, entouré des Selles, tes interprètes, dormant à terre, les pieds non lavés, déjà tu as exaucé mes vœux, tu m'as honoré en affligeant les Grecs; accomplis encore une fois mes désirs : je reste au milieu de mes vaisseaux et j'envoie au combat, à la tête des nombreux Myrmidons, mon compagnon chéri. Puissant Jupiter, envoie avec lui la victoire, enhardis son cœur en sa poitrine; qu'Hector apprenne si Patrocle sait combattre sans moi, ou si ses mains invincibles n'exercent leur fureur que lorsque je me mêle aux combattants. Lorsqu'il aura repoussé la guerre et le tumulte loin des navires, fais qu'il revienne sain et sauf, sous mes tentes, avec toutes mes armes et ses braves compagnons. »

Telle fut sa prière. Jupiter l'entendit et ne l'exauça pas tout entière : il permit que Patrocle éloignât des vaisseaux le combat et le péril; mais il lui refusa le retour et le salut. Achille, après avoir fait ses libations et adressé ses vœux à Jupiter, rentra, remit dans le coffre la précieuse coupe, et revint à l'entrée de sa tente, résolu à rester spectateur du combat terrible entre les Troyens et les Grecs.

Ceux-ci, couverts de leurs armes, marchent en ordre et suivent le magnanime Patrocle jusqu'au moment où pleins d'un noble orgueil, ils se ruent sur les Troyens. Telles des guêpes dont le nid borde un sentier fréquenté par des enfants qui ont coutume de les irriter (insensés qui préparent un malheur public!), si un voyageur par mégarde les excite, sortent en foule, et, le cœur plein de vaillance, défendent leurs essaims : tels les Myrmidons, pleins d'audace et d'ardeur, se précipitent des vaisseaux. Une immense clameur s'élève. Patrocle, d'une voix tonnante, encourage ses guerriers :

« Myrmidons, soldats du fils de Pélée, soyez hommes, amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur. C'est ainsi que nous

honorerons Achille, le plus brave des Argiens, nous ses belliqueux compagnons. Qu'il comprenne sa faute, le puissant Atride qui a méprisé le plus illustre héros de l'armée. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages; les rangs serrés, ils tombent sur les Troyens; autour d'eux la flotte retentit de leur terrible cri de guerre.

A la vue du vaillant fils de Ménétios et de son compagnon, revêtus d'armes étincelantes, les Troyens ont le cœur troublé, leurs rangs tourbillonnent; ils pensent que l'impétueux fils de Pélée, ayant renoncé à sa colère, accourt de ses vaisseaux, réconcilié avec les autres Grecs. Ils cherchent du regard comment ils éviteront le trépas.

Cependant Patrocle se dirige au centre de la mêlée, et, le premier, fait voler son javelot brillant au fort du tumulte, près de l'extrémité du navire de Protésilas. Il atteint, à l'épaule droite, Pyrechme, qui des rives du large Axios conduisit les Péoniens d'Amydone. Le héros tombe dans la poussière en gémissant. Les Péoniens aussitôt prennent la fuite, saisis d'épouvante à la chute de leur chef, le plus vaillant de tous au combat. Patrocle soudain repousse loin du navire les torches menaçantes et éteint la flamme qui le consume. Les assaillants abandonnent la nef à demi brûlée et fuient confusément, tandis que les Grecs sortent en foule de leurs vaisseaux; le tumulte est horrible. Lorsque le dieu de la foudre éloigne l'épaisse nuée qui assombrit la crête d'une haute montagne, un nouveau jour éclaire les rochers, les cimes et les bois; du haut des cieux l'immense éther s'entr'ouvre : ainsi les Grecs, délivrés des flammes ennemies, reprennent haleine, mais le combat n'est pas à son terme. Les Troyens ne cèdent pas le champ de bataille; la nécessité les éloigne des vaisseaux, mais ils résistent encore.

Cependant la mêlée s'étend, se disperse, et chacun des chefs immole un guerrier. Le vaillant fils de Ménétios, le premier, perce de son javelot aigu la cuisse d'Aréilycos fuyant, lui brise l'os, et le renverse la tête en avant. Ménélas blesse à la poitrine Thoas qui se couvre mal de son bouclier; il fait évanouir ses forces. Mégès prévient l'attaque d'Amphiclos et le frappe au bas de la jambe, région où les muscles ont le plus d'épaisseur; l'airain tranche et traverse tous les nerfs du héros; les ténèbres couvrent ses yeux. Antiloque, fils de Nestor, plonge sa javeline dans le flanc d'Atymnios et le terrasse à ses pieds. Maris, irrité de la mort de son frère, se jette devant le cadavre et brandit sur Antiloque sa longue javeline. Le divin Thrasymède,

avant que le trait parte, lance le sien, qui ne s'égare pas du but. La pointe d'airain, près de l'épaule, tranche à la fois tous les muscles et jette à terre l'os tout entier. Maris expire en tombant; ses armes retentissent et les ténèbres enveloppent ses yeux. Sous les coups de deux frères, deux frères descendent dans l'Érèbe, tous deux forts compagnons de Sarpédon, habiles à lancer le javelot, fils d'Amisodare que nourrit l'indomptable Chimère, fléau des mortels. Ajax, fils d'Oïlée, saute sur Cléobule et le prend vivant, embarrassé dans la foule, mais à l'instant il l'immole et lui enfonce son glaive dans la gorge; la lame entière est tiède de sang; la mort, aux teintes violettes, et la Parque cruelle éteignent les yeux de Cléobule.

Lycon et Pénélée s'attaquent mutuellement, mais leurs javelots s'égarent et volent inutiles. Tous deux alors tirent l'épée. Lycon laisse tomber la sienne sur le cône du casque à flottante crinière, mais il se brise à la poignée, tandis que Pénélée lui perce le cou au-dessous de l'oreille, et plonge dans la blessure son glaive tout entier. La tête se détache du corps, à peine retenue par la peau; le cadavre s'affaisse. Mérion, aux pieds rapides, atteint Acamas, et le frappe à l'épaule droite comme il monte sur son char: il roule à terre, et l'obscurité se répand sur ses yeux. Idoménée du cruel airain frappe à la bouche Érymas; l'arme traverse toute la têto au-dessous de la cervelle, les os sont brisés, les dents sont ébranlées; le sang remplit les deux yeux, et s'échappe des narines et de la bouche entr'ouverte. La sombre nuée de la mort environne le Troyen.

Ainsi chacun des chefs grecs tue un guerrier. Tels des loups cruels fondant avec fureur, au sommet des montagnes, sur des chevreaux ou des agneaux que l'imprévoyance des pâtres a dispersés, les ravissent, aussitôt vus, et les déchirent tout tremblants : tels les Grecs se ruent sur les Troyens. Ceux-ci ne songent plus qu'à la fuite tumultueuse et oublient leur impétueuse valeur.

Cependant le grand Ajax brûle d'atteindre Hector. Celui-ci, guidé par son expérience, couvre ses larges épaules de son vaste bouclier, considère le sifflement des flèches, le choc des javelots, et comprend l'inconstance de la victoire ; mais il ne recule point et veille au salut de ses chers compagnons.

Telle s'échappe des cimes de l'Olympe une sombre nuée qui s'étend jusqu'au ciel, lorsque Jupiter voile par une tempête la sérénité de l'éther : tels s'élancent des navires le Tumulte et la Terreur; l'armée d'Ilion ne passe pas en bon ordre le re-

tranchement; mais les chevaux rapides d'Hector l'entraînent en armes, et il laisse là les Troyens que le fossé profond retient contre leur gré. Combien de coursiers fougueux, en se précipitant au pied des talus, brisent le timon, et abandonnent les chars de leurs maîtres! Patrocle, encourageant sans relâche les Achéens, médite la ruine des vaincus; il les poursuit, et fuyant, à grands cris, ils couvrent éperdus tous les chemins; des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux nuées; les coursiers, au sortir du camp, retournent vers la ville.

Patrocle se jette au fort du tumulte, pousse son char et lance des menaces. Les héros roulent la tête la première sous les essieux, tandis que les chars vides sont renversés avec fracas. Le fossé n'arrête point les coursiers immortels, don sans prix que les dieux firent à Pélée. Ils le franchissent emportés par leur ardeur. Patrocle n'est pas moins ardent; son cœur l'excite à frapper Hector, qu'emportent les agiles cavales troyennes. Souvent la terre dépouillée gémit sous le poids des sombres tempêtes, dans les journées d'automne, où Jupiter verse d'abondantes pluies, irrité contre les humains qui, à l'agora, jugent avec violence en torturant le droit, chassent la justice et ne craignent pas la vengeance des dieux : alors tous les fleuves débordent; les torrents déchirent les flancs des collines; ces ondes gonflées se précipitent de la cime des monts, courent à grand bruit jusqu'à la mer, et détruisent les travaux du laboureur. Aussi rapides, aussi bruyantes, fuient en hennissant les cavales des Troyens.

Cependant Patrocle a rompu les premières phalanges; maintenant il repousse les fuyards vers les vaisseaux, et ne leur permet pas de satisfaire leur vif désir de monter dans Ilion: mais entre le fleuve, entre la flotte et le rempart, il promène la mort et la vengeance. D'abord, de son long et brillant javelot, il blesse à la poitrine Pronoos, qui se couvre mal de son bouclier; il fait évanouir ses forces; le héros tombe avec fracas. Un second choc atteint Thestor, fils d'Énops, qui s'est affaissé sur le siége; dans le trouble de ses esprits, ses mains ont abandonné les rênes. Patrocle le frappe à la joue droite, pousse au travers des dents sa javeline, et, en la ramenant, l'entraîne hors du char. Tel un homme, assis sur un promontoire, tire de la mer, à l'aide du lin et de l'airain brillant, un poisson sacré: ainsi Patrocle l'attire de son siége, la bouche entr'ouverte par la pointe du javelot; puis il le jette à terre, le front en avant; il tombe, et le souffle l'abandonne. Cepen-

dant Éryale menace le vainqueur ; Patrocle lui lance une pierre, l'atteint à la tête, et dans son casque solide lui fracasse le crâne ; il tombe en avant, et la mort dévorante se répand autour de lui. Ensuite Patrocle, à coups pressés, étend, sur les fertiles sillons, Érymas, Amphotéros, Épalte, Tlépolème fils de Damastor, Échios, Pyris, Iphée, Évippe et Polymèle, fils d'Argée.

Sarpédon, à la vue de ses compagnons vaincus par le fils de Ménétios, et dépouillés de leurs armes, éclate en reproches contre les nobles Lyciens : « Quelle honte, ô Lyciens ! où courez-vous ? reprenez courage, car je vais, moi, au-devant de cet homme, afin de savoir quel il est, lui qui maintenant l'emporte ; certes il a fait beaucoup de mal aux Troyens ; il a fait fléchir les genoux de bien des braves. »

Il dit, et saute en armes de son char. Patrocle le voit et met pied à terre. Tels deux vautours, aux serres aiguës, aux becs recourbés, combattent sur une haute roche, en jetant des cris stridents : ainsi les deux héros fondent l'un sur l'autre à grands cris. Le fils de Saturne les contemple, et le cœur ému de pitié, il s'adresse à Junon, son épouse et sa sœur :

« Hélas ! le destin l'a voulu, Sarpédon, que je chéris le plus parmi les hommes, va succomber sous les coups de Patrocle. Dans mon sein mon cœur est partagé, et j'agite si je l'enlèverai vivant du combat lamentable, pour le porter au milieu du peuple opulent de la Lycie, ou si je permettrai qu'il soit vaincu par les mains du fils de Ménétios. »

L'auguste Junon lui répond en ces termes : « O le plus redoutable des dieux, fils de Saturne ! quelle parole as-tu dite ? Un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort ; accomplis tes désirs, mais nul des dieux ne t'approuvera. Je te dis plus, fais entrer mes paroles en ton esprit : si tu envoies Sarpédon vivant dans ses demeures, prends garde que d'autres dieux ne veuillent ensuite faire échapper leurs enfants aux désastreuses batailles. Plusieurs fils des immortels combattent à cause de la vaste ville de Priam ; quel sera le courroux de leurs pères ! Malgré ton amour pour Sarpédon, malgré la pitié qui émeut ton cœur, permets que dans cette mêlée terrible il soit vaincu par les mains du fils de Ménétios ; mais aussitôt que l'âme et la vie l'auront abandonné, ordonne à la Mort et au Sommeil de le transporter dans la riche contrée des Lyciens. Là, ses frères et ses amis célébreront ses funérailles, l'enseveliront sous une tombe et lui élèveront

une colonne, car telle est la récompense des morts. » Elle dit, et persuade le père des dieux et des hommes. Il répand sur la terre une rosée sanglante, pour honorer son fils bien-aimé que Patrocle est près d'immoler, dans les champs fertiles d'Ilion, loin de sa patrie.

Déjà les deux héros, marchant l'un contre l'autre, vont se rencontrer, lorsque Patrocle frappe au flanc l'illustre Thrasymèle, vaillant écuyer du roi, et lui arrache la vie. Sarpédon lance son javelot étincelant; mais le trait s'égare et traverse l'épaule droite de Pédas, qui hennit, en exhalant l'âme, et tombe gémissant sur le sable pendant que sa vie s'envole. Les deux autres coursiers font un écart; le joug craque et les rênes s'embarrassent, car le cheval de volée gît dans la poussière. L'illustre Automédon voit aussitôt le remède; il tire la longue épée qui s'appuie sur sa cuisse robuste, et sans hésitation coupe les longes de la volée. Xanthe et Balie se rapprochent, se redressent, et obéissent au frein, tandis que les deux héros recommencent à combattre.

Sarpédon porte encore un coup inutile; la pointe de son javelot effleure, sans l'atteindre, l'épaule gauche du fils de Ménétios. Patrocle, à son tour, lance son arme, et ce n'est point un vain trait qui s'échappe de ses mains; l'airain pénètre au lieu où les viscères se réunissent autour du cœur. Sarpédon tombe. Tel, au sommet d'un pic élevé, le chêne, le peuplier ou le pin à haute tige, roule frappé par la hache tranchante de l'habile artisan qui construit un vaisseau : ainsi le héros est gisant devant son char, gémissant et pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Comme un taureau fauve, le plus superbe parmi les bœufs au pied flexible, qu'un lion surprend au milieu du troupeau, périt en mugissant sous les dents de la terrible bête; ainsi le roi des Lyciens, mortellement atteint par le bras de Patrocle, s'emporte encore, et appelant son compagnon fidèle :

« Cher Glaucos, dit-il, héros intrépide, il te sied maintenant de lutter et de montrer de l'audace. Que la guerre furieuse soit ton désir, si tu as du courage. D'abord appelle, de toutes parts, les chefs des Lyciens. Livrez, autour de Sarpédon, un combat terrible; fais toi-même voler pour moi l'airain étincelant. Quelle honte, quel opprobre pèserait sur ta tête, tous les jours de ta vie, si les Grecs enlevaient mon armure, quand je serai mort sur cette terre, près de leur flotte! Sois donc inébranlable, et enflamme toute l'armée. »

Comme il achève ces mots, les voiles de la mort envelop-

pent ses yeux et son visage. Patrocle lui met le pied sur la poitrine et arrache, de la blessure, son trait qui entraîne les viscères et l'âme de Sarpédon. Les Myrmidons arrêtent ses coursiers haletants, qui veulent fuir et abandonner le char où leurs maîtres ne sont plus.

A sa voix, une vive douleur est venue à Glaucos ; il ne peut le défendre, et son cœur est troublé. D'une main, il soutient son bras blessé, car il souffre encore cruellement du trait que Teucer, en combattant pour ses compagnons, lui a lancé à l'assaut du rempart. Alors il adresse ces vœux au dieu des archers :

« O roi ! soit de la riche contrée des Lyciens, soit du haut des murs d'Ilion, écoute ma prière. Tu peux, de toutes parts, entendre le cri de détresse d'un homme affligé comme je le suis. Vois cette grave blessure ; des douleurs aiguës m'accablent ; le sang ne s'étanche pas, et mon bras jusqu'à l'épaule est appesanti. Je ne puis tenir ma javeline ni combattre au premier rang. Cependant un vaillant héros, Sarpédon, fils de Jupiter, a péri délaissé par le maître des dieux. O roi ! guéris ma blessure, calme mes souffrances, rends-moi mes forces, fais que je puisse exciter l'ardeur des Lyciens, et lutter pour sauver mon compagnon qui n'est plus. »

Telle est sa prière ; soudain Apollon l'exauce, suspend les douleurs, arrête le sang noir qui coule de la profonde blessure, et fait entrer en son cœur une divine audace. Glaucos le reconnaît, et se réjouit de ce que le dieu l'a exaucé. D'abord, il parcourt les rangs et encourage les chefs des Lyciens à défendre Sarpédon ; ensuite il se porte à grands pas parmi les Troyens. Il aborde Polydamas, fils de Panthos ; le noble Agénor, Énée ; Hector, couvert d'airain, et leur adresse ces paroles rapides : « Hector, tu ne songes pas aux alliés qui, pour l'amour de toi, perdent la vie loin de leurs amis et de leurs champs paternels ; tu ne veux point les secourir ; Sarpédon est mort ! le roi des Lyciens, le héros qui protégeait notre patrie par sa vaillance et sa justice, vient de succomber. Mars l'a frappé d'un javelot d'airain par les mains de Patrocle. Accourez donc, amis ; que la colère transporte vos âmes. Craignez que les Myrmidons n'enlèvent son armure et ne l'outragent gisant, irrités à cause des Grecs qui ont péri, et que nous avons immolés autour des vaisseaux. »

A ces mots, une intolérable douleur saisit tous les Troyens ; car Sarpédon, roi d'une nation étrangère, était cependant la sauve-

garde de leur ville; de nombreux héros marchaient sous ses ordres, et il les surpassait tous dans les combats. Furieux, ils se dirigent contre les Grecs; à leur tête marche Hector qui brûle de venger Sarpédon. Cependant, le généreux fils de Ménétios encourage les Grecs à braver le choc. Il s'adresse d'abord aux Ajax, déjà par eux-mêmes remplis d'ardeur :

« Ajax, n'hésitez pas maintenant à repousser l'ennemi, vous toujours les plus vaillants. Il est là étendu, l'homme qui le premier escalada le rempart des Grecs, Sarpédon. Puissions-nous ravir son cadavre, le dépouiller de ses armes, l'accabler d'outrages et faire tomber sous nos coups quelqu'un de ses défenseurs! »

Il dit, et déjà les Ajax sont résolus à soutenir le choc. Des deux côtés les phalanges se raffermissent; Troyens et Lyciens, Myrmidons et Grecs se confondent pour combattre autour d'un cadavre; leur clameur est terrible; les armes des guerriers s'entre-choquent avec fracas. Cependant Jupiter étend sur cette mêlée cruelle une obscurité funeste, afin de rendre plus sanglante encore la lutte qui s'engage sur le corps de son fils chéri.

Les Troyens d'abord font reculer les Grecs aux yeux vifs; l'un des plus illustres Myrmidons est frappé, c'est le divin Épigée, fils du magnanime Agaclès. Il régnait autrefois sur la populeuse Budie; mais, ayant tué son vaillant beau-frère, il vint en suppliant près de Pélée et de Thétis, qui l'envoyèrent, à la suite de l'irrésistible Achille, pour combattre les Troyens dans les plaines d'Ilion féconde en coursiers. Comme il posait ses mains sur Sarpédon, l'illustre Hector lui lance une pierre, l'atteint à la tête et lui fracasse le crâne dans son casque d'airain. Il tombe, la tête en avant, sur le cadavre, et la mort l'enveloppe. A cette vue, Patrocle est pénétré de douleur; il pousse droit aux premiers rangs, semblable à un épervier rapide qui met en fuite les geais et les étourneaux. Ainsi, divin fils de Ménétios, tu te précipites sur les Troyens et les Lyciens, irrité en ton cœur de la mort de ton compagnon. D'une pierre le héros frappe au cou Sthénélas, fils chéri d'Ithœmène, et brise tous ses muscles; les premiers combattants reculent, et avec eux Hector.

Aussi loin que porte un javelot léger, lancé par un héros dans les jeux ou dans les combats contre des ennemis intrépides, autant les Troyens cèdent d'espace aux Grecs qui les repoussent. Glaucos, le premier, se retourne et tue le magnanime

Bathyclée, fils chéri de Chalcone, dont les demeures sont en Hellade et dont les domaines et les trésors surpassent ceux des autres Myrmidons. Près de saisir Glaucos, celui-ci se retourne brusquement et, de son javelot, le frappe au sein. Il tombe avec fracas; les Grecs sont saisis de douleur, car c'est un brave qui a succombé; les Troyens poussent un cri de joie, s'arrêtent et serrent leurs rangs autour de lui. Mais ses compagnons, loin d'oublier leur valeur, reprennent l'attaque hardiment. Alors Mérion immole un guerrier troyen revêtu d'une armure : c'est l'audacieux Laogone, fils d'un prêtre de Jupiter, d'Onétor que le peuple honore à l'égal des dieux. Mérion l'atteint au-dessous de l'oreille; soudain la vie abandonne ses membres, et les affreuses ténèbres l'environnent. Cependant Énée fait voler contre Mérion son javelot d'airain, espérant, tandis qu'il s'avance, pénétrer au-dessous du bouclier. Mais le héros le voit, se penche en avant et évite le trait, qui derrière lui s'enfonce dans le sable en frémissant. Le long frêne, toujours en pénétrant dans le sol, vibre jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime; car si le trait est inutile, c'est du moins une main robuste qui l'a lancé. Énée, plein de colère, s'écrie :

« Mérion, quoique tu sois agile et bon danseur, ma javeline t'aurait soudain donné du repos pour toujours, si je t'eusse atteint.

— Énée, lui répond l'illustre Mérion, sans doute tu es plein de valeur, mais il te serait difficile d'éteindre la vie de tous les hommes qui te tiendront tête. Tu es aussi sujet à la mort; et si ma javeline venait à te frapper, soudain, malgré ta bravoure et ta confiance en tes forces, tu donnerais à moi la gloire et à Pluton ton âme. »

Il dit; et le fils de Ménétios lui adresse ces reproches : « Mérion, à quoi bon, brave comme tu l'es, parler de la sorte? Ami, ce ne sont pas les paroles outrageantes qui éloigneront les Troyens de ce cadavre, c'est le trépas d'un de leurs chefs. A la guerre, le bras; au conseil, l'éloquence. Ici, point de longs discours, mais de terribles coups. »

En disant ces mots, le héros marche en avant; Mérion le suit, semblable à un dieu. Comme au sein d'une vaste forêt, au fond d'une vallée, la cognée des bûcherons frappe avec fracas et retentit au loin : ainsi, dans toute l'étendue de la plaine, l'airain, le cuir des boucliers, résonnent sous les coups des glaives et des javelots à deux pointes. Déjà l'œil le plus exercé aurait à peine

reconnu le noble Sarpédon; car les traits, le sang, la poussière, le couvrent tout entier. La foule des héros sans cesse entoure son cadavre, tumultueuse, bruyante, comme les mouches qui, au retour du printemps, bourdonnent dans une laiterie autour des vases remplis de lait. Jupiter ne peut détourner de l'affreuse mêlée ses yeux pénétrants; mais il la contemple toujours et réfléchit profondément en son esprit sur la mort de Patrocle. Il agite si dès lors, au fort de cette âpre lutte, l'illustre Hector le frappera de l'airain, sur le corps du divin Sarpédon, et le dépouillera de ses armes, ou s'il accroîtra encore le labeur des nombreux combattants. Il lui paraît enfin préférable que le vaillant compagnon d'Achille, en semant sur ses pas le carnage, repousse vers Ilion Hector et les Troyens. D'abord le père des dieux amollit le courage d'Hector, qui soudain monte sur son char, le retourne et s'enfuit en ordonnant aux Troyens de le suivre; car il reconnaît de quel côté penchent les balances sacrées de Jupiter. Les généreux Lyciens n'ont pas plus de constance. Ils prennent la fuite, saisis d'horreur à la vue de leur roi gisant, le cœur percé, sous un monceau de cadavres; car nombre de héros sont tombés autour de lui pendant que le fils de Saturne entretenait la violence de la lutte. Les vainqueurs enfin dépouillent Sarpédon de ses armes resplendissantes, et Patrocle ordonne à ses compagnons de les porter sur ses navires. Alors le dieu assembleur de nuages s'adresse à Phébus: « Maintenant, cher Apollon, retire Sarpédon de la mêlée; transporte-le à l'écart pour le purifier du sang qui le souille; plonge-le dans le courant du fleuve; puis, quand tu l'auras parfumé d'ambroisie, et couvert de vêtements incorruptibles, confie-le à deux conducteurs rapides, à la Mort et à son frère jumeau le Sommeil, qui le déposeront promptement chez le peuple opulent de la vaste Lycie. Là, ses frères et ses amis célébreront ses funérailles, l'enseveliront sous une tombe et lui élèveront une colonne; car telle est la récompense des morts. »

Il dit: Apollon, docile à la voix de son père, descend des sommets de l'Ida dans la terrible mêlée, en retire aussitôt le divin Sarpédon, le transporte à l'écart, le plonge dans le courant du fleuve, le parfume d'ambroisie, le couvre de vêtements incorruptibles, et le confie à deux conducteurs rapides, à la Mort et au Sommeil, frères jumeaux, qui volent et le déposent chez le peuple opulent de la vaste Lycie.

Patrocle cependant presse Automédon, excite ses coursiers, se lance à la poursuite des Troyens et des Lyciens, et c'est une

grande faute. L'insensé! s'il avait retenu la parole d'Achille, il eût évité la sombre Parque. Mais les desseins de Jupiter prévalent toujours sur ceux des humains. Il met en fuite l'homme vaillant que lui-même a poussé au combat, et lui ravit facilement la victoire. Alors c'est encore lui qui laisse libre la fureur du héros.

Patrocle, quel fut le premier, quel fut le dernier de ceux qui tombèrent sous tes coups, au moment où les dieux t'appelaient à la mort?

Adraste d'abord, puis Autonoos, Échéclos, Périmos, fils de Mégas, Épistore, Mélanippe, Élasos, Mulios et Pylarte. Ces héros périrent; le reste de l'armée trouva son salut dans la fuite.

Peut-être dès ce moment les fils des Grecs auraient-ils pris la superbe Troie, par les mains de Patrocle, si le protecteur des Troyens, Apollon, qui méditait sa perte, ne se fût placé sur une tour. Trois fois le héros s'élance jusqu'à l'angle saillant de la haute muraille; trois fois Apollon le repousse en frappant de ses mains immortelles son bouclier étincelant; mais lorsque, semblable à une divinité, il veut se précipiter une quatrième fois, Apollon, d'une voix terrible, lui fait entendre ces menaces :

« Retire-toi, divin Patrocle : ce n'est point sous ta javeline que le destin veut faire tomber la ville des Troyens généreux, ni sous celle d'Achille qui vaut bien mieux que toi. »

Il dit : et Patrocle s'éloigne à grands pas, fuyant le courroux du dieu aux traits infaillibles.

Hector, cependant, arrête ses chevaux près de la porte de Scées, indécis s'il doit combattre et les pousser encore dans la mêlée, ou s'il ordonnera aux Troyens de se réunir derrière les murailles. Comme il agite ce double dessein, Phébus se place à ses côtés, sous la figure du jeune et vaillant Asios, fils de Dymas et frère d'Hécube. Ce héros était l'oncle d'Hector et habitait en Phrygie sur les rives du Sangaris. Le dieu prend sa ressemblance et dit :

« Hector, pourquoi cesses-tu de combattre? Cela ne te sied pas. Que ne te suis-je supérieur en force autant que je te le cède! soudain je te ferais repentir d'avoir quitté la mêlée. Reprends courage, pousse tes coursiers fougueux contre Patrocle. Si tu pouvais le faire succomber! Si Apollon t'accordait la victoire! »

A ces mots, le dieu rentre parmi le labeur des guerriers. De son côté, l'illustre Hector ordonne au vaillant Cébrion d'exciter ses cavales et de les mener au combat. Cependant Apollon s'est

jeté au fort du tumulte ; il sème parmi les Grecs un trouble funeste et rend aux Troyens la victoire. Hector ne s'arrête point à la foule des ennemis; il ne frappe personne; c'est sur le seul fils de Ménétios qu'il pousse ses vigoureux coursiers. Patrocle, en le voyant, saute de son char, serre dans sa main gauche son javelot, et de l'autre saisit une pierre luisante, hérissée de pointes, que sa main cache tout entière; il la lance ensuite avec effort; elle s'éloigne à peine du but et ne vole pas en vain; elle frappe au front l'écuyer d'Hector, Cébrion, qui tient les rênes, et lui fend les sourcils; l'os ne résiste pas; ses yeux jaillissent à ses pieds dans la poussière ; comme un plongeur, il tombe hors du char superbe; la vie aussitôt abandonne ses ossements, et Patrocle en raillant s'écrie : « O dieu! quel homme agile! comme il plonge! que de gens il nourrirait de coquillages en sautant de son navire au fond de la mer, fût-elle houleuse, lui qui, en pleine campagne, plonge si facilement d'un char! Certes, c'est parmi les Troyens que l'on trouve de bons plongeurs. »

A ces mots, il bondit sur Cébrion avec l'impétuosité d'un lion qui, dévastant une étable, court recevoir une blessure mortelle et se perd par trop d'ardeur. Ainsi, Patrocle, tu fonds avec fureur sur le corps du guerrier! Hector aussitôt saute à terre, et les deux héros combattent pour le cadavre. Tels deux lions affamés, dans les montagnes, se disputent avec rage la biche qu'ils ont tuée; ainsi combattent, pour le bâtard de l'illustre Priam, les deux chefs de la guerre : Patrocle, fils de Ménétios, et l'illustre Hector, brûlant l'un et l'autre de se déchirer avec l'airain cruel. Hector prend la tête de son compagnon, et ne lâche point prise; Patrocle tient les pieds. Les Troyens, les Grecs accourent et engagent une lutte terrible.

Tels, lorsque Euros et Notos s'engouffrent au fond des vallées et de leur choc furieux ébranlent la profondeur des forêts, les hêtres, les frênes, les cornouillers à l'écorce épaisse gémissent et entrelacent leurs énormes rameaux qui se brisent avec fracas : tels les Troyens et les Grecs autour de Cébrion se heurtent et s'entr'égorgent. Nul ne songe à fuir; les javelines plongent dans les armures, les flèches volent, de nombreux cailloux brisent les boucliers des combattants. Cébrion cependant couvre de son vaste corps un vaste espace et gît dans un tourbillon de poussière, ne se souvenant déjà plus de son adresse à diriger les coursiers. Tant que le soleil éclaire le milieu du ciel, les traits se croisent des deux parts et les guerriers succombent; mais

lorsque, déclinant, il indique le moment de délier les bœufs du laboureur, les Grecs l'emportent outre mesure; ils entraînent Cébrion hors de la mêlée, loin du tumulte, et le dépouillent de ses armes.

Patrocle, méditant encore la ruine des ennemis, fond sur eux : trois fois il se précipite fougueux comme Mars en poussant des hurlements terribles; trois fois il fait tomber sous ses coups neuf guerriers. Mais lorsque, semblable à une divinité, il s'élance une quatrième fois, alors, ô Patrocle, brillent les dernières lueurs de ta vie! Contre toi Phébus s'avance, terrible, au fort de la violente mêlée. Le héros ne voit point ce dieu qui se cache dans la foule, enveloppé d'un brouillard épais. Phébus s'arrête derrière lui, et, laissant tomber une main pesante, le frappe au dos entre ses larges épaules; les yeux lui tournent convulsivement; Phébus détache de sa tête le casque d'Achille, l'airain résonnant roule sous les pieds des chevaux; la crinière est souillée de poussière et de sang. Il n'était point accoutumé, ce noble casque, à se traîner dans la poudre, mais il couvrait le front et les traits majestueux du divin Achille. Maintenant Jupiter veut qu'Hector le porte aussi sur sa tête, au moment où la mort est près de lui. Le long javelot de Patrocle, grand et solide, se brise entre ses mains; son vaste bouclier glisse à terre avec le baudrier qui le soutient, et le roi Apollon, fils de Jupiter, dépouille le héros de sa cuirasse. Son âme est saisie de stupeur, son beau corps s'affaisse, il s'arrête plein de trouble. Cependant un guerrier dardanien s'approche par derrière, et, de sa javeline d'airain, le blesse entre le deux épaules; c'est Euphorbe, fils de Panthos, qui l'emporte sur ses jeunes compagnons, autant par son agilité, que par son adresse à lancer le javelot et à diriger les coursiers. Déjà, depuis qu'il pousse son char dans les combats, il a précipité de leurs siéges vingt guerriers. C'est lui, ô Patrocle! qui te porte le premier coup, mais il ne te renverse pas. Dès qu'il a ramené sa javeline, il se retire en arrière, et se mêle parmi la foule : Patrocle, sans armes, l'effraye encore, et il n'ose l'affronter. Le fils de Ménétios, cependant, accablé par un dieu, blessé par l'airain, recule et cherche derrière ses compagnons à éviter la mort.

Hector, lorsqu'il voit le héros magnanime déjà blessé, le poursuit jusqu'au milieu des rangs, et le frappe au flanc de sa javeline qu'il lui plonge dans les entrailles; il tombe avec fracas, et l'armée des Grecs est saisie de douleur. Tel le lion force un sanglier infatigable, quand ils combattent fièrement sur le sommet des

monts pour un rare filet d'eau, où tous les deux ont voulu boire; mais le lion est de beaucoup le plus robuste, et il dompte enfin le sanglier haletant : ainsi le fils de Priam terrasse de sa javeline l'homicide fils de Ménétios, et lui arrache la vie. Hector se glorifiant s'écrie : « Patrocle, sans doute tu croyais dévaster notre ville, tu croyais priver de leur liberté les femmes troyennes, et les conduire sur tes vaisseaux dans les champs de ta patrie. Insensé! c'est pour elles que les fougueux coursiers d'Hector l'entraînent au combat. C'est pour éloigner d'elles le jour de l'esclavage que moi-même j'excelle par ma javeline, parmi les belliqueux Troyens. Toi, sur cette terre, des vautours te dévoreront. Infortuné! à quoi te sert l'amitié du vaillant Achille? Sans doute en te congédiant (lui qui restait sous sa tente), il t'a prodigué ces ordres : « Ne reviens point auprès de moi, brave « Patrocle, ne reviens point vers la flotte, avant d'avoir arraché « de sa poitrine la cuirasse sanglante d'Hector. » Telles étaient sans doute ses paroles, et dans ta folie elles te persuadaient.

— Ah! répond d'une voix éteinte le noble Patrocle, maintenant tu triomphes; le fils de Saturne et Phébus te donnent la victoire. Ces divinités m'ont facilement dompté en me dépouillant de mes armes. Sans elles j'aurais bravé l'effort de vingt guerriers tels que toi; tous eussent succombé, percés par ma javeline. Mais l'inexorable Parque et le fils de Latone m'ont perdu, puis, parmi les hommes, Euphorbe; tu ne m'as porté que le troisième coup. Mais je te le prédis, fais entrer mes paroles en ton âme, tes jours sont comptés; déjà je vois près de toi la mort et le destin violent qui te vaincront par les mains de l'irréprochable Éacide. » Il dit, et les voiles de la mort l'enveloppent; son âme abandonne ses membres et s'envole chez Pluton en pleurant son triste sort, sa force, sa jeunesse.

Il n'est plus, et le fils de Priam l'outrage encore : « Patrocle, pourquoi me prédire mon dernier moment? qui sait si d'abord le fils de Thétis à la belle chevelure ne tombera pas sous mes coups? »

A ces mots il appuie son pied sur le cadavre, en retire sa javeline, et le repousse dans la poussière. Soudain il se précipite contre Automédon, compagnon divin du fougueux Éacide : il brûle de le percer; mais les chevaux immortels, don superbe que les dieux ont fait à Pélée, enlèvent le héros.

CHANT XVII.

Ménélas s'aperçut que Patrocle avait succombé sous les coups des Troyens, au fort du tumulte. Il se porte à travers les premiers rangs, resplendissant d'airain, et marche autour de lui. Ainsi tourne autour de son tendre rejeton, plaintive, ne sachant rien encore de la maternité, la génisse qui vient d'enfanter pour la première fois : de même le blond Ménélas marche autour de Patrocle ; il étend devant lui son javelot, résolu à tuer quiconque viendrait l'assaillir. Cependant le fils de Panthos songe aussi à Patrocle gisant ; il s'arrête près de lui et menace le belliqueux Atride :

« Ménélas, recule, abandonne ce corps, cède-moi ces sanglantes dépouilles. Nul mortel avant moi, parmi les Troyens ou les illustres alliés, n'a frappé de sa javeline le fils de Ménétios. Laisse-moi donc recueillir une grande gloire, si tu ne veux que je te perce et que je t'arrache la vie. »

Le blond Ménélas pousse un profond soupir et s'écrie : « Puissant Jupiter, il n'est pas bienséant de se tant glorifier ; la panthère, le lion, le sanglier, si fier de son indomptable force, n'ont pas l'audace des fils belliqueux de Panthos. Cependant, le dompteur de coursiers Hypérénor n'a pas joui longtemps de sa florissante jeunesse, après qu'il m'eut outragé et attendu : il me disait le plus lâche des Achéens, et moi je dis qu'il n'a plus réjoui du bruit de ses pas son épouse chérie et ses vénérables parents. Je briserai de même tes forces si tu me résistes. Crois-moi donc, fuis, cours te cacher dans la foule, renonce à me tenir tête, avant qu'il t'arrive malheur ; l'insensé même se rend à l'évidence d'un fait accompli. »

Euphorbe, loin d'obéir, s'écrie : « Vaillant élève de Jupiter, tu vas maintenant expier la mort de mon frère, dont tu t'enorgueillis. Tu as rendu veuve son épouse dans la chambre de son récent hyménée, et tu as causé à ses parents une tristesse et un

deuil inexprimables ; certes, je calmerais la douleur de ces infortunés si, leur portant ta tête et tes armes, je les déposais entre les mains de Panthos et de la vénérable Phrontis. Mais ne tardons pas davantage à nous mettre à l'œuvre, et à éprouver nos armes, soit pour la victoire, soit pour la fuite. »

A ces mots, il frappe l'écu d'Atride ; mais il ne peut le rompre, et la pointe s'émousse sur la forte armure. Ménélas ensuite, en invoquant Jupiter, fond le javelot à la main sur Euphorbe qui recule ; il l'atteint au-dessous du menton ; et, confiant dans la force de son bras, il appuie sur le cou délicat, que l'airain à l'instant traverse. Le Dardanien tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent ; le sang ruisselle sur ses cheveux beaux comme ceux des Grâces, et sur ses tresses que retiennent l'or et l'argent. Tel un jeune plant d'olivier que le laboureur élève en un lieu solitaire, arrosé par une source abondante, beau, plein de séve, caressé par le souffle des vents, est couvert de fleurs fraîches et blanches, quand soudain accourt la tempête qui l'enveloppe de ses tourbillons, le déracine et l'étend sur les sillons fertiles : tel le belliqueux fils de Panthos tombe sous les coups de Ménélas, qui le dépouille de ses armes.

Tels, contre un lion nourri dans les montagnes, fier de sa force, qui fond sur des génisses, enlève la reine du troupeau, brise de ses dents terribles le cou de sa proie, la déchire et hume le sang et les viscères, les chiens et les pâtres poussent de loin de grands cris sans oser l'attaquer, car la pâle terreur les retient : ainsi, parmi les Troyens, nul n'a l'audace d'attaquer le glorieux Ménélas. Alors Atride aurait enlevé facilement les nobles armes du fils de Panthos, si Phébus ne lui eût porté envie. Ce dieu excite Hector, égal au fougueux Mars ; il emprunte la figure de Mentès, chef des Ciconiens, et s'adressant au fils de Priam, il lui adresse ces paroles rapides :

« Hector, ainsi maintenant tu cours après ce qu'on ne peut atteindre, après les chevaux du belliqueux Éacide ; ils sont difficiles à dompter et à soumettre au joug pour tout autre qu'Achille, né d'une déesse. Cependant Ménélas défend le corps de Patrocle ; il vient de tuer Euphorbe et d'éteindre son impétueuse vaillance ! »

Il dit, et rentre dans la foule ; une sombre douleur enveloppe les sens d'Hector. Le héros porte ses regards sur les lignes et voit tout à la fois le roi grec détachant les armes d'Euphorbe, celui-ci étendu sur la poussière, et le sang coulant à flots de sa blessure. Aussitôt, couvert de l'airain brillant, il jette des cris

aigus, et s'élance semblable à l'inextinguible feu de Vulcain. Atride entend sa voix retentissante; il gémit et entretient de ces pensées son cœur magnanime :

« Hélas! si j'abandonne ces belles armes et Patrocle, qui pour ma gloire est ici gisant, j'ai à craindre que quelque fils de Danaüs ne me voie et ne s'indigne contre moi, et si, par honte, je combats le divin Hector et ses compagnons, j'ai à craindre que plusieurs n'entourent un homme seul; car Hector amène ici tous les Troyens. Mais pourquoi mon cœur hésite-t-il? quand un guerrier veut, contre une divinité, combattre celui qu'elle honore, bientôt quelque grand fléau fond sur lui. Qui pourrait me blâmer en me voyant reculer devant le fils de Priam, qu'une divinité conduit? Ah! si j'entendais la voix d'Ajax! Nous reviendrions ensemble, et nous nous souviendrions du combat, même contre un dieu. Puissions-nous rendre au noble Achille le corps de son compagnon chéri; notre infortune serait plus supportable. »

Pendant qu'il roule ces pensées en son esprit, la colonne troyenne arrive, Hector à sa tête. Ménélas abandonne le cadavre, mais il regarde en arrière. Ainsi, lorsque les pâtres et les chiens chassent d'une étable, à coups de lance et à grands cris, un lion à l'énorme crinière, son cœur vaillant tressaille dans sa poitrine, et il s'éloigne à regret : tel le blond Ménélas s'éloigne de Patrocle, s'arrête et se retourne après avoir rejoint la foule, toujours cherchant du regard le grand Ajax. Bientôt il l'aperçoit à l'extrême gauche, où il raffermit ses compagnons et ranime leur ardeur, car Phébus les a frappés d'une terreur divine. Ménélas vole auprès de lui et l'exhorte en ces termes :

« Ajax, viens, ami, hâtons-nous de combattre pour Patrocle; puissions-nous rendre au moins au noble Achille son corps dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector. »

Ces paroles émeuvent l'âme du belliqueux Ajax, qui, avec Ménélas, court aux premiers rangs. Hector cependant s'est emparé des belles armes de Patrocle; il l'entraîne pour lui trancher la tête et livrer le corps aux chiens. Mais Ajax s'approche couvert d'un bouclier haut comme une tour. Hector recule, rejoint la foule de ses compagnons, monte sur son char, et ordonne aux Troyens de porter dans Ilion les belles armes, afin qu'elles lui donnent une grande gloire. Ajax étend au-dessus de Patrocle son large bouclier et s'arrête. Comme une lionne autour de ses lionceaux, lorsque les conduisant dans les bois, elle rencontre soudain une troupe de chasseurs, se confie en sa

force et fronce ses sourcils qui voilent à demi ses yeux : ainsi le grand Ajax protége le héros. A ses côtés se tient le brave Ménélas, ayant en l'âme une affliction toujours croissante.

Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, chef des Lyciens, lance à Hector des regards indignés, et lui adresse ces durs reproches :

« Hector, noble en apparence, tu laisses beaucoup à désirer dans les batailles ; certes tu as sans raison une bonne renommée, car tu prends aisément la fuite ! Réfléchis donc comment, avec les Troyens seuls, tu sauveras tes remparts, car nul des Lyciens ne prétend plus longtemps combattre autour d'Ilion, puisqu'on ne leur sait point gré de ce qu'ils luttent sans relâche contre de vaillants ennemis. Malheureux ! comment, dans la mêlée, sauverais-tu un guerrier obscur, lorsque tu as laissé en proie aux Argiens Sarpédon, ton hôte et ton auxiliaire, lui qui durant sa vie fut ta sauvegarde et celle de ta ville ? Et tu n'as pas eu le courage de le préserver des chiens. Si dès maintenant les guerriers lyciens veulent m'en croire, nous retournerons dans nos demeures, et bientôt l'on verra luire le dernier jour de Troie. Ah ! si tes compagnons portaient un cœur intrépide, s'ils étaient animés de la confiance de guerriers combattant pour leur patrie, soudain nous entraînerions Patrocle, nous l'enlèverions du champ de bataille, nous ferions entrer son cadavre dans la vaste ville du roi Priam. Alors les Argiens s'empresseraient de nous rendre les belles armes de Sarpédon, et nous le ramènerions dans Troie. Songe que le héros tué était l'ami du plus brave des Achéens, du chef d'hommes vaillants ; mais tu n'oses t'arrêter devant le magnanime Ajax ; tu crains de le voir de tes yeux, durant les batailles, et de te mesurer avec lui, car il est plus vaillant que toi.

— Glaucos, répond Hector en lui lançant un regard indigné, pourquoi, tel que tu es, parles-tu avec arrogance ? Hélas ! je te croyais le plus prudent des guerriers qui habitent la fertile Lycie, et maintenant à cause de ton langage je trouve à redire à ton esprit. Tu prétends que je n'ai point tenu tête au grand Ajax. Je n'ai jamais redouté ni les batailles, ni le bruit des coursiers ; mais toujours la pensée de Jupiter prévaut, il met en fuite l'homme le plus vaillant que lui-même a poussé au combat, et lui ravit facilement la victoire. Ami, viens, reste auprès de moi et vois-moi à l'œuvre ; vois si, à la face du jour, je serai, comme tu l'as dit, sans courage, ou si je saurai repousser celui des fils de Danaüs, fût-ce le plus vaillant, qui voudrait défendre Patrocle. »

Il dit, et d'une voix tonnante il encourage les Troyens : « Troyens, enfants de Dardanos, valeureux Lyciens, soyez hommes; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur, tandis que je vais revêtir les belles armes d'Achille, dont j'ai dépouillé le vaillant Patrocle. »

A ces mots, Hector s'éloigne de l ardent combat, en courant de ses pieds rapides après ses compagnons. Il les rejoint à peu de distance, comme ils portent dans Ilion les belles armes d'Achille. Alors il s'arrête hors du champ de bataille, et il change d'armure, ordonnant aux Troyens belliqueux d'emporter dans la ville ses propres armes, tandis qu'il revêt les armes impérissables d'Achille, don précieux que jadis les immortels firent à Pélée. Ce héros, accablé d'ans, les donna à son noble fils, qui ne doit point les porter jusqu'à la vieillesse.

Lorsque Jupiter le voit à l'écart, couvert des armes du divin Éacide, il secoue la tête, et entretient son cœur magnanime de ces pensées :

« Infortuné! la mort n'est point avec ton esprit, et cependant elle est près de toi; tu revêts l'armure impérissable d'un héros que redoutent tous les guerriers; mais, si tu as immolé son compagnon vaillant et doux, tu n'as point toi-même, et selon la convenance, enlevé ces armes de la tête et du sein de Patrocle. Cependant je veux t'accorder une grande victoire pour prix de ta vie, car tu ne retourneras plus dans ton palais; Andromaque ne recevra pas de tes mains les armes du fils de Pélée. »

A ces mots, le fils de Saturne fait de ses noirs sourcils un signe de promesse; l'armure s'adapte aux membres d'Hector; l'horrible Mars s'empare de lui; son sein est rempli de force et de vaillance. Il rejoint à grands cris les illustres auxiliaires, et il leur apparaît à tous resplendissant sous les armes du fils de Pélée. Soudain il les encourage, et s'adressant à chacun des chefs : Mesthlès, Glaucos, Médon, Thersiloque, Astéropée, Disénor, Hippothoos, Phorcys, Chromios et l'augure Ennome, il prononce ces paroles rapides :

« Tribus nombreuses des auxiliaires nos voisins, prêtez-moi une oreille attentive. Ce n'est pas par besoin ou désir d'une vaine multitude que je vous ai attirés chacun de votre ville, mais pour qu'avec moi vous défendiez de bon cœur, contre les Grecs belliqueux, nos femmes et nos enfants. Dans cette pensée, j'épuise les peuples pour vous nourrir et vous faire des présents, et j'accrois votre courage. Que tout homme donc marche droit à l'ennemi, qu'il périsse ou se sauve. Telle est la loi de la

guerre. Celui de vous qui entraînera vers Ilion le corps de Patrocle, et qui fera reculer Ajax, je lui donnerai la moitié des dépouilles ; l'autre moitié sera pour moi ; sa gloire égalera la mienne. »

Il dit : les Lyciens serrent les rangs, tendent leurs javelines, fondent sur les fils de Danaüs. Tous, au fond de leur cœur, espèrent arracher le cadavre malgré le fils de Télamon. Les insensés ! combien des leurs vont expirer sur Patrocle ! Ajax cependant s'adresse à Ménélas :

« Ami, élève de Jupiter, n'espérons pas survivre à cette bataille. Ce n'est plus pour Patrocle, qui bientôt repaîtra dans Troie les chiens et les vautours, que maintenant il faut craindre, mais pour ma tête et pour la tienne. Vois Hector, cette nuée de la guerre, il va tout envelopper ; sans doute notre dernier jour luit ; crois-moi donc, appelle les plus vaillants des Grecs ; puissent-ils entendre ta voix ! »

Il dit : Ménélas s'empresse de lui obéir, il convoque à grands cris les Achéens :

« Amis, rois et chefs des Grecs, vous qui buvez du vin aux festins publics des Atrides, et commandez notre armée, vous qui tenez de Jupiter vos honneurs et votre gloire, il m'est difficile de vous reconnaître, tant est violente l'ardeur de ce combat ; accourez de vous-mêmes, hâtez-vous ; que votre cœur s'indigne de ce que Patrocle va devenir le jouet des chiens de Troie. »

Il dit : et l'agile fils d'Oïlée, le premier, l'entend et accourt au milieu du tumulte ; Idoménée, Mérion le suivent. Mais qui pourrait rappeler les noms des héros qui, après eux, s'élancent et raniment le combat ? Les Troyens toutefois, les rangs serrés, poussent en avant ; Hector marche à leur tête. Comme à son embouchure un fleuve issu de Jupiter lutte en frémissant contre les vagues immenses, tandis qu'à l'entour les rivages élevés mugissent et rejettent les flots qui les frappent : aussi bruyants les Troyens marchent à grands cris. Mais les Grecs n'ont qu'une âme ; ils se pressent immobiles autour de Patrocle ; leurs boucliers d'airain leur servent de rempart. Cependant le fils de Saturne répand, sur leurs casques étincelants, un brouillard épais. Le fils de Ménétios lui était cher lorsqu'il respirait sous la tente d'Achille ; il lui eût été odieux de l'abandonner en proie aux chiens d'Ilion, et il excite ses compagnons à le défendre.

Les Troyens repoussent d'abord les Grecs, qui reculent en

désordre et abandonnent le cadavre ; toutefois, quel que soit le désir des vainqueurs, leurs javelines n'atteignent personne. Aussitôt, ils entraînent le corps; mais les Achéens ne s'éloignent qu'un moment, car Ajax qui, après Achille, les surpasse tous en beauté comme en courage, ne tarde pas à les ramener. Il s'élance droit aux premiers rangs. Tel un sanglier furieux, que poursuivent dans les montagnes des chiens et des chasseurs, les disperse sans peine, lorsqu'il rebrousse brusquement au fond des halliers : ainsi l'illustre Ajax, fils du noble Télamon, attaque et dissipe les phalanges troyennes, comme elles se ruent autour de Patrocle, brûlant de l'enlever dans Ilion, et de remporter la victoire.

Le fils illustre du Pélasge Léthos, Hippothoos a passé son baudrier autour des pieds du héros, et il l'entraîne à travers la violente mêlée, car il désire plaire à Hector et aux Troyens. Le malheur ne tarde pas à fondre sur lui, et malgré leurs vœux, ses compagnons ne peuvent l'en préserver. L'intrépide fils de Télamon bondit à travers la foule, et porte un coup de javeline sur son casque d'airain ; le trait, poussé par une main robuste, fend l'armure aux crins ondoyants, et sur le frêne la cervelle sanglante s'écoule de la plaie. Les forces du guerrier l'abandonnent, ses mains laissent retomber à terre les pieds du noble Patrocle, et lui-même gît étendu sur le cadavre, loin de la fertile Larisse. Il ne rendit pas à son père, à sa mère chérie, le prix de leurs soins ; et son âge fut de courte durée, tranché par le javelot du magnanime Ajax. Hector alors lance au vainqueur son javelot étincelant ; mais celui-ci l'a vu : il se détourne et évite à peine le trait acéré, qui atteint à la gorge le vaillant Schédios, fils d'Iphite, le plus brave des Phocéens. Il habitait, dans l'illustre Panope, de vastes palais, et régnait sur des peuples nombreux. La pointe d'airain le frappe à la clavicule et ressort au-dessus de l'épaule; il tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Ajax, au même instant, frappe au flanc le fils belliqueux de Phœnops, Phorcys, qui défend Hippothoos; l'airain brise sa cuirasse, déchire ses chairs, et entraîne ses entrailles ; le héros tombe dans la poudre, ses mains pressent la terre. Le premier rang des Troyens recule, et avec eux l'illustre Hector. Les Argiens jettent un grand cri, et entraînent, avec leurs morts, Phorcys et Hippothoos, qu'ils dépouillent de leurs armes.

Alors les Troyens, devant les Grecs belliqueux, auraient fui jusque dans Ilion, vaincus par leur mollesse ; et les Argiens,

malgré la volonté de Jupiter, auraient forcé la victoire, par leur vaillance et leur vigueur, si Apollon lui-même n'eût excité Énée, sous la figure du héraut Périphas, fils d'Épyte. Serviteur du vieillard Anchise, Périphas aussi est parvenu à la vieillesse, sachant donner de bons conseils. Phébus prend sa ressemblance et s'écrie :

« Énée, comment, même malgré une divinité ennemie, sauveriez-vous Ilion? En imitant d'autres hommes que j'ai vus jadis, confiants en leur force, en leur nombre, en leur courage, quoique commandant une armée craintive. C'est à vous plutôt qu'aux Grecs que Jupiter a promis la victoire, et vous fuyez, et vous n'osez combattre ! »

Il dit : Énée le regarde en face, et reconnaît le dieu qui lance au loin les traits. Aussitôt il s'adresse à Hector d'une voix terrible :

« Hector, et vous chefs des Troyens et des alliés, quelle honte! vous fuyez jusque dans Ilion, devant les belliqueux Achéens, et l'un des immortels, à l'instant, me révèle que Jupiter, arbitre souverain des combats, est notre auxiliaire. Précipitons-nous donc sur les Grecs; ne souffrons pas qu'ils emportent paisiblement Patrocle du côté des vaisseaux. »

A ces mots, il s'élance hors des rangs; les Troyens se retournent et tiennent tête à leurs ennemis. Énée alors terrasse d'un coup de javeline Liocrite, fils d'Arisbas, compagnon de Lycomède, celui-ci ému de pitié, accourt près de lui, lance son javelot étincelant, frappe au foie, sous le diaphragme, Apisaon, fils d'Hippasis, et soudain fait fléchir ses genoux. Il était venu de la fertile Péonie, et, dans les batailles, il se signalait auprès du martial Astéropée. Celui-ci ému de pitié, à cause de sa chute, s'élance résolu à combattre les Grecs. Mais il ne le peut; ceux qui sont autour de Patrocle se font un rempart de leurs boucliers, et tendent en avant leurs javelines. Ajax parcourt les lignes, et ne cesse d'enflammer leur courage. « Ne reculez point, s'écrie le héros, ne vous éloignez pas de Patrocle ; gardez-vous de lutter hors des rangs; protégeons le cadavre et combattons de près. » Tels sont les ordres du grand Ajax. Cependant la terre ruisselle de sang, jonchée des morts qui tombent des deux parts. Les Troyens, les généreux alliés succombent, et les Grecs ne se défendent point sans pertes ; mais ils périssent en plus petit nombre, car ils n'oublient point de se prêter un appui mutuel, et en se serrant, ils éloignent la mort.

Tandis qu'ils combattaient ardents comme le feu, on aurait

pu croire que le soleil et la lune étaient anéantis : un brouillard épais enveloppait l'étroite arène où les héros soutenaient la bataille, autour du fils de Ménétios. Les autres combattants, Troyens et Grecs, étaient mollement engagés, sous un ciel serein; au-dessus de leurs têtes, le soleil brillait d'un vif éclat, et pas nne nuée ne se voyait au-dessus de la plaine ni sur les montagnes. Ils s'attaquaient donc par intervalles, évitant de part et d'autre les traits menrtriers, et séparés par une large distance. Au centre seulement planaient les douleurs, l'obscurité, le carnage; et les braves étaient déchirés par l'airain. Deux guerriers illustres, Thrasymède et Antiloque, ignoraient encore la mort de l'irréprocbable Patrocle. Ils le croyaient plein de vie, promenant sa fureur contre les Troyens, pendant qu'eux-mêmes se bornaient à prévenir la fuite et la mort de leurs compagnons, et combattaient de loin, fidèles aux ordres que leur avait donnés Nestor, au sortir du camp. Mais, autour du vaillant compagnon dn fougueux Éacide, l'affreuse lutte se prolonge jusqu'au déclin du jour; les guerriers sont accablés de fatigue; une sueur abondante, tonjours renouvelée, souille leurs membres et leur visage. Tels des serviteurs à qui leur maître commande de tendre la peau imprégnée de graisse d'un énorme taureau, la prennent, se placent en cercle, loin les uns des autres, et la tirent avec effort; bientôt l'humeur légère s'écoule, la graisse pénètre à mesure que l'on tire, et le cuir est enfin tendu : ainsi tour à tour les phalanges rivales entraînent le cadavre dans un étroit espace, tantôt d'une part, tantôt d'une autre. Les Troyens espèrent l'emporter dans Ilion, les Grecs le ramener près de leur flotte. Ils s'entre-choquent avec une fureur sauvage. Mars, dieu des armées, Minerve en furie eussent applaudi à leur vaillance.

Tel est le rude labeur que, ce jour-là, Jupiter inflige aux héros et aux coursiers autour de Patrocle. Le noble Achille cependant ne savait rien de son ami qui déjà n'était plus, tant le combat, s'éloignant des vaisseaux, s'était rapproché des remparts de Troie. Loin de soupçonner sa mort, il s'attendait à le voir reparaître dès qu'il aurait touché aux portes de Scées; car il n'espérait pas que Patrocle pût sans lui, ni même avec lui, renverser la grande Ilion. Il n'ignorait point la volonté de Jupiter : souvent sa mère en secret la lui avait révélée; mais, en ce moment, elle se gardait de lui apprendre le terrible malheur qui venait de s'accomplir : la mort de son compagnon le plus chéri.



Les héros n'abandonnent point le cadavre ; la javeline en arrêt, ils se chargent sans relâche et s'entre-tuent. Les Grecs cuirassés d'airain s'encouragent mutuellement par ces paroles :

« Amis, quelle honte pour nous de retourner vers la flotte ! Ah ! que plutôt la terre ici nous engloutisse ! Périssons tous plutôt que de permettre aux Troyens d'entraîner Patrocle dans Ilion, et de remporter la victoire. »

De leur côté les magnanimes Troyens se disent entre eux : « Amis, dussions-nous tous ensemble être terrassés par la Parque autour de ce guerrier, que nul parmi nous n'abandonne le combat. » Telles sont leurs paroles, elles entretiennent leur ardeur.

Tandis qu'ils luttent avec fureur, un fracas de fer monte, à travers l'inépuisable éther, jusqu'au ciel d'airain.

Les chevaux d'Éacide pleuraient, loin du combat, depuis le moment où ils avaient compris que leur guide accoutumé était tombé dans la poussière, sous les coups de l'homicide Hector. Vainement le vaillant fils de Diorès, Automédon, les excite, tantôt en les frappant avec son fouet léger, tantôt en leur adressant des paroles caressantes ou des menaces ; ils refusent soit de se porter dans la mêlée, soit de retourner vers la flotte sur les rives de l'Hellespont, et restent immobiles comme la colonne qui s'élève sur le tombeau d'un guerrier ou d'une femme illustre. C'est ainsi qu'ils se tiennent attelés au char magnifique, la tête penchée jusqu'à terre ; des larmes brûlantes s'échappent de leurs paupières, et coulent sur le sable, tant ils regrettent Patrocle ! Leur riche crinière est souillée, et flotte en cercle autour du joug qui les réunit. Le fils de Saturne voit ces pleurs, son âme est émue de pitié ; il secoue la tête, et entretient son magnanime cœur de ces pensées :

« Malheureux ! pourquoi les dieux vous ont-ils donnés à Pélée, roi mortel, vous que ne doivent atteindre ni la vieillesse, ni la mort ? Est-ce pour que vous connaissiez aussi les afflictions des humains ? Certes, il n'est rien de plus infortuné que l'homme parmi tout ce qui respire et se meut sur la terre ! Mais Hector ne montera point le char magnifique que vous entraînez ; je ne le souffrirai pas ; n'est-ce pas assez qu'il ait revêtu l'armure d'Achille, et qu'il s'en glorifie ? Amis, je vais donner, à vous la volonté d'obéir à Automédon, et à vos genoux la force de le conduire sain et sauf loin du péril ; aux Troyens, j'accorde la gloire de reporter le carnage vers la flotte, jusqu'à ce que le soleil fasse place aux ténèbres sacrées de la nuit. »

Il dit, et donne aux coursiers une vigueur divine; ils secouent la poudre de leurs crinières, et font voler le char rapide entre les deux armées. Du haut de son siége, Automédon, malgré sa douleur, combat en les poussant; tel un vautour s'élance sur un troupeau d'oies. Tantôt il évite facilement les rangs ennemis, tantôt il se plonge facilement dans l'épaisse mêlée, et la poursuit; mais lorsqu'il a mis les hommes en déroute il ne peut les immoler. Comment seul, sur le char sacré, eût-il à la fois retenu les rênes et lancé le javelot? Enfin un de ses compagnons l'aperçoit : c'est Alcimédon, fils de Laërcée et petit-fils d'Émon.

« Automédon, dit-il en s'arrêtant près du char, quel dieu trouble ton esprit, et t'inspire un dessein insensé? tu combats seul aux premiers rangs ! Hélas! ton noble compagnon a succombé, et le divin Hector se glorifie revêtu des armes d'Éacide!

— Alcimédon, répond le fils de Diorès, quel autre que toi, parmi les Grecs, eût pu dompter des coursiers immortels? Patrocle seul, lorsqu'il était plein de vie; mais il est maintenant au pouvoir de la Parque et de la Mort. Viens donc prendre le fouet et les rênes, je mettrai pied à terre et lancerai mon javelot. »

Il dit : Alcimédon, monté sur le char rapide, saisit le fouet et les rênes; Automédon descend; l'illustre Hector s'en aperçoit et il adresse ces paroles à Énée :

« Fils d'Anchise, je vois les coursiers du fougueux Éacide accourir dans la mêlée, guidés par des mains inhabiles. Sans doute je m'en rendrais maître, si en ton âme tu voulais me seconder; précipitons-nous sur ces guerriers, ils n'oseront point nous attendre pour combattre. »

Énée consent, et les deux héros s'élancent en couvrant leurs épaules de solides boucliers de cuir de bœuf revêtu de lames d'airain. Chromios et le divin Arétos les accompagnent. Ils espèrent, en leur âme, tuer les deux Myrmidons et ravir leurs superbes coursiers. Les insensés! ils ne doivent point revenir sans perte. Automédon implore Jupiter, et le sein plein de valeur, il dit à son compagnon fidèle :

« Alcimédon, retiens ces chevaux près de moi, que mes épaules sentent leur haleine; je ne pense pas que la fureur du fils de Priam s'apaise avant que, nous ayant tués, il ait pris les chevaux d'Achille et dispersé les Grecs, ou que lui-même aux premiers rangs tombe entre nos mains. » Il dit, puis il appelle les Ajax et Ménélas :



« Ajax, chefs des Argiens, Ménélas, confiez Patrocle aux plus vaillants, qu'ils le protégent, qu'ils contiennent les lignes ennemies ; et vous, détournez loin de nous, qui sommes vivants, le terme fatal. C'est sur nous qu'Hector, Énée et les plus braves des Troyens vont faire tomber le poids de la guerre. Mais notre sort est entre les mains des dieux. Je me confie en Jupiter, et je lance mon javelot. »

A ces mots il brandit et lance une longue javeline; elle frappe le bouclier d'Arétos qui ne l'arrête pas; l'airain le traverse, perce le baudrier et pénètre dans les flancs du héros.

Lorsqu'un homme alerte, tenant une hache aiguisée, frappe au-dessus des cornes un bœuf superbe, le nerf est tranché, la victime fait un bond et tombe : tel Arétos bondit et tombe à la renverse, le trait frémit dans ses entrailles, ses forces s'évanouissent. Hector aussitôt fait voler contre Automédon son javelot étincelant. Celui-ci le voit, se penche en avant et évite le long frêne qui, au-dessus de ses épaules, pénètre dans le sol et vibre jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime. Les deux héros, le glaive à la main, se seraient jetés l'un sur l'autre ; mais les Ajax les séparent, accourant furieux, au travers de la mêlée, à la voix de leur compagnon. Alors Hector, Énée, le divin Chromios reculent quelque peu effrayés, et abandonnent Arétos, étendu, le sein déchiré. Automédon, égal au fougueux Mars, le dépouille de ses armes et, se glorifiant, s'écrie :

« Certes, j'ai maintenant un peu soulagé mon cœur du chagrin de la mort de Patrocle, quoique celui-ci ne le vaille pas. »

Il dit, place sur le char les dépouilles sanglantes, et monte lui-même, les pieds et les mains souillés de sang, semblable au lion qui vient de dévorer un taureau.

La violence de la lutte se reporte vers Patrocle, amère, pleine de larmes. Minerve descend du ciel pour entretenir le combat; c'est Jupiter qui l'envoie, son cœur hésite et il veut maintenant encourager les Grecs. Tel s'étend sur les cieux un arc-en-ciel pourpré, signe de guerre ou des froides tempêtes qui interrompent sur la terre le travail des humains, et contristent les troupeaux : ainsi, la déesse, enveloppée d'un nuage épais, se glisse parmi les Argiens et ranime leur ardeur. Elle emprunte la figure et l'infatigable voix de Phénix, et, rencontrant le vaillant Ménélas, elle l'excite et lui dit :

« Ménélas, quelle honte, quel opprobre pour toi, si les chiens agiles se disputent sous les murs d'Ilion le fidèle com-

pagnon d'Éacide ! C'est donc à toi de montrer une constance inébranlable et d'encourager toute l'armée. »

Ménélas lui répond : « Vénérable Phénix, ô mon père, si Minerve soutenait mes forces, si elle écartait cette impétueuse nuée de traits, sans doute ma constance serait inébranlable, et je protégerais Patrocle, car en mourant il a cruellement affligé mon âme. Mais Hector a la force terrible du feu, ses armes d'airain ne cessent point de répandre le carnage, et c'est à lui que Jupiter accorde la victoire. »

Il dit : et la déesse se réjouit de ce qu'il l'invoque la première parmi les immortels. Aussitôt, elle anime ses genoux et ses épaules d'une force invincible; elle lui inspire l'audace d'une mouche qui, toujours chassée, s'obstine toujours à mordre, car le sang humain lui est doux. Telle est l'ardeur dont la poitrine du héros est remplie. Il s'approche de Patrocle et lance son javelot étincelant. Parmi les Troyens combattait le fils d'Éétion, Podès, homme opulent et brave; Hector surtout l'honorait : c'était son compagnon et son convive chéri. Comme il s'empresse de fuir, le trait du blond Ménélas perce son baudrier, et pénètre dans ses flancs; il tombe avec fracas. Atride aussitôt l'entraîne vers la foule des Argiens.

Cependant Apollon aborde Hector et l'encourage; il a pris la figure de Phœnops, fils d'Asios, demeurant dans Abydos et le plus aimé des hôtes du fils de Priam. Semblable à ce héros, le dieu s'écrie : « Hector, quel Argien penses-tu désormais effrayer, si tu fuis devant Ménélas, jusqu'à ce jour guerrier peu redoutable ? Maintenant il enlève seul des rangs troyens le corps de ton compagnon fidèle, du vaillant Podès, fils d'Éétion, qu'il vient d'immoler parmi les premiers combattants. »

Il dit : un sombre nuage de douleur enveloppe les sens du héros. Hector s'élance hors des lignes, revêtu de l'airain étincelant. A ce moment, le fils de Saturne, saisissant l'égide aux franges d'or, polie comme le marbre, couvre de nuées les cimes de l'Ida; puis il lance la foudre, tonne avec fureur, agite son bouclier, donne la victoire aux Troyens, et met les Grecs en déroute.

Le Béotien Pénélée est le premier à fuir; comme toujours, il tourne le front devant l'ennemi, quand Polydamas accourt, lui porte un coup de javeline, effleure l'épaule et laboure les chairs jusqu'à l'os. Cependant Hector approche, la pique au poing, déchire la main de Léitos, fils du magnanime Alectryon, et le met hors de combat; Léitos s'éloigne en regardant

de toutes parts; il n'espère plus se servir de son bras, ni tenir sa javeline pour combattre les Troyens. Hector le poursuit, brûlant de l'atteindre encore, lorsque Idoménée lui porte un coup de javelot à la poitrine. Mais, au-dessous de la pointe d'airain, le long frêne se brise. Les Troyens poussent un cri; Hector à l'instant fait voler son javelot sur le fils de Deucalion, qui se tient debout sur son char; le trait s'écarte à peine et atteint Cœranos, écuyer de Mérion, qu'il a suivi des superbes remparts de Lyctos. Idoménée est sorti du camp à pied, et sa mort eût donné aux Troyens une grande gloire, si Cœranos ne lui eût bientôt amené des coursiers rapides; il le sauve, il éloigne son jour fatal, mais lui-même perd la vie sous les coups de l'homicide Hector. Le javelot le frappe entre l'oreille et la mâchoire; la pointe brise ses dents et tranche sa langue; il roule du char et laisse tomber les rênes. Mais Mérion se penche, se hâte de les saisir, et dit à Idoménée : « Fouette maintenant jusqu'à la flotte; tu le vois, il n'est plus de victoire pour les Argiens. »

Il dit : et le roi pousse ses superbes coursiers vers les navires; car la terreur est tombée en son âme. Ménélas et le magnanime Ajax comprennent aussi que Jupiter donne aux Troyens la victoire jusque-là indécise. Le noble fils de Télamon, le premier, prononce ce discours :

« Amis, l'insensé même reconnaîtrait que Jupiter seconde les Troyens. Tous leurs traits portent; qu'ils partent d'une main vaillante ou d'une main sans vigueur; Jupiter les dirige. Les nôtres volent vainement et se perdent sur le sable. Examinons donc ce qu'il y a de mieux à faire pour entraîner le corps et combler de joie, par notre retour, nos compagnons chéris. Ils s'affligent sans doute en nous voyant dans cette mêlée terrible; ils n'espèrent pas que la fureur d'Hector s'arrête avant que ses mains invincibles aient assailli nos noirs vaisseaux. N'est-il point parmi nous un messager rapide, pour courir auprès du fils de Pélée? Car je pense qu'il ne sait pas encore la funeste nouvelle : la mort de son compagnon chéri. Hélas! dans l'affreuse obscurité qui enveloppe les guerriers et les chars, je ne puis distinguer celui que je désire. Puissant Jupiter, délivre les Grecs de ce sombre brouillard; rends-nous la douce lueur du jour; permets que nous puissions voir de nos yeux; fais-nous périr à la lumière, puisqu'il te plaît que les Argiens périssent. »

Il dit : et le père des dieux, touché de ses larmes, soudain

dissipe l'obscurité; le brouillard fuit, le soleil rayonne, le champ de bataille entier resplendit; alors Ajax dit à Ménélas :

« Maintenant, Ménélas, cherche parmi les vivants Antiloque, fils du magnanime Nestor; qu'il coure jusqu'au vaillant Achille; qu'il lui apprenne que son compagnon le plus cher a succombé.»

Il dit : le fils d'Atrée, prompt à lui obéir, s'élance. Tel un lion est chassé d'une étable à bœufs par les chiens et les pâtres; ils ont veillé toute la nuit pour l'empêcher de se repaître de la graisse de leur bétail, et quoiqu'il se soit élancé, avide de chairs, il n'a point réussi; il a été repoussé par une grêle de traits et de torches enflammées, qu'ont lancés des mains audacieuses; enfin il en frémit, et, malgré sa rage, il s'éloigne à l'aurore, le cœur plein de tristesse : tel s'éloigne à regret de Patrocle le vaillant Ménélas, après avoir fait nombre d'exhortations à Mérion et aux Ajax : car il tremble que les Grecs ne prennent la fuite et ne le laissent en proie aux ennemis.

« Ajax, dit-il, chefs des Grecs, et toi Mérion, n'allez pas, en ce moment, oublier quelle fut la bonté de l'infortuné Patrocle; tant qu'il respira, il fut pour nous plein de douceur. Hélas! il est maintenant au pouvoir de la Mort et de la Parque. »

Il dit, et court, embrassant de son regard toute la plaine. Tel l'aigle, qui, dit-on, a de tous les oiseaux du ciel l'œil le plus pénétrant, aperçoit du plus haut des airs le lièvre blotti sous un buisson touffu, fond sur lui, le saisit rapidement et lui arrache la vie : ainsi, divin Atride, tes yeux se tournent de toutes parts sur les groupes de tes nombreux compagnons; tu cherches à reconnaître si le fils de Nestor est encore parmi les vivants. Le héros l'aperçoit enfin à l'extrême gauche de l'armée, où il raffermit les Grecs et les excite à combattre. Le blond Ménélas y court, et lui dit :

« Antiloque, viens auprès de moi; viens apprendre une funeste nouvelle. Pourquoi faut-il que de tels malheurs arrivent? Sans doute tu as compris que Jupiter nous accable de fléaux et que la victoire est aux Troyens. Le plus vaillant des Grecs, Patrocle, est mort, et de cruels regrets sont réservés aux fils de Danaüs! Ami, vole vers Achille, dis-lui qu'il se hâte de sauver son cadavre dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector. »

A ces mots, Antiloque frémit; il demeure muet, ses yeux sont gonflés de larmes, les sanglots arrêtent sa voix; mais il ne néglige point l'ordre de Ménélas. Il s'élance et confie ses

armes à son compagnon Laodocos, qui a dirigé près de lui ses vigoureux coursiers. Bientôt ses pieds agiles volent loin du champ de bataille, et, fondant en larmes, il porte au fils de Pélée le funeste message.

Ton courage se refuse, ô Ménélas! à rester parmi ses compagnons affligés, et à remplacer Antiloque que regrettent vivement les Pyliens. Mais Atride place à leur tête le divin Thrasymède, et lui-même a hâte de défendre Patrocle; il ne s'arrête qu'auprès des Ajax, et il leur dit :

« Je viens d'envoyer vers la flotte, au fougueux Achille, le rapide Antiloque. Mais je doute que, malgré sa colère contre Hector, le fils de Pélée vienne à notre secours. Peut-il, sans armure, combattre les vainqueurs? C'est donc à nous d'examiner ce que nous avons de mieux à faire pour entraîner le corps, et pour éviter le destin et la sombre mort, en nous éloignant nous-mêmes du tumulte des Troyens. »

Le grand Ajax répond : « Tu parles selon la sagesse, illustre Ménélas; baisse-toi vite avec Mérion, prenez le corps de Patrocle, et portez-le promptement hors de la mêlée. Derrière vous, le fils d'Oïlée et moi, nous résisterons au divin Hector et aux Troyens; nous portons tous deux le même nom, nous avons un même courage, et déjà, rivalisant de constance, nous avons soutenu l'un auprès de l'autre la fureur de Mars. »

Il dit : les deux héros, de leurs bras, soulèvent le cadavre et l'emportent. A cette vue les Troyens poussent de grands cris et se précipitent, semblables à des chiens qui, devant de jeunes chasseurs, se jettent avec fureur sur un sanglier blessé, et courent sur ses traces prêts à le dévorer; mais lui, fier de sa force, rebrousse; alors tous reculent, et, se culbutant les uns les autres, s'enfuient : de même les Troyens les serrent de près en foule, et les poursuivent à coups de glaives et de javelots à deux pointes. Mais lorsque les Ajax se retournent contre eux et s'arrêtent, ils changent de couleur, nul n'ose sortir des rangs pour combattre, et enlever le cadavre.

Ainsi, Mérion et Ménélas entraînent avec ardeur le corps du côté des vaisseaux. Cependant le combat s'anime sur leurs pas, atroce, semblable à unimpétueux incendie qui envahit une cité, demeure des humains, et la consume soudainement; les maisons alors s'affaissent dans les flammes immenses, et le vent à l'entour mugit. Ainsi, l'horrible fracas des chars et des guerriers poursuit les Grecs dans leur retraite. Tels, avec effort, accablés de fatigue, inondés de sueur, des mulets, revêtus d'une force

invincible, traînent, du haut des montagnes, au travers d'un âpre sentier, les poutres et les larges planches dont on veut construire un vaisseau : tels les deux héros entraînent le corps avec ardeur. Derrière eux, les Ajax contiennent les ennemis. Comme un tertre boisé qui s'élève au milieu de la plaine contient les flots gonflés d'un fleuve, et, en résistant à la force du torrent, lui donne un autre cours : ainsi, les Ajax derrière l'armée répriment les Troyens. Ceux-ci cependant ne se lassent point de les poursuivre, et surtout, parmi eux, Énée et l'illustre Hector. Comme une nuée d'étourneaux ou de geais au cri plaintif fuient à la vue de l'épervier, terreur des petits oiseaux, qui fond sur eux et les menace de la mort : de même, les Grecs, poussés par Hector et le fils d'Anchise, s'éloignent en jetant de grands cris, et oublient de combattre. Les bords et le fond du fossé sont jonchés de belles armes que laissent échapper les mains des fuyards : mais les guerriers ne touchent pas encore au terme de cette terrible bataille.

CHANT XVIII.

Tandis qu'ils combattaient ainsi, semblables à la flamme, Antiloque, messager rapide, parvint auprès du fils de Pélée, et le trouva devant ses superbes navires, songeant, en son âme, à ce qui était accompli; en gémissant, il disait à son cœur magnanime : « Hélas! pourquoi les Grecs, repoussés vers la flotte, fuient-ils en désordre à travers la plaine? Les dieux vont-ils réaliser les cruels soucis de mon âme, ainsi qu'autrefois me l'a prédit ma mère, en m'apprenant que, moi vivant encore, le plus brave des Myrmidons, frappé par les Troyens, quitterait la lumière du soleil? Ah! sans doute, déjà le vaillant fils de Ménétios est mort! L'infortuné! ne lui avais-je point ordonné de rentrer dans le camp dès qu'il aurait éteint le feu ennemi, et de ne point combattre Hector! »

Comme il roule ces pensées en son esprit, en son âme, le fils de l'illustre Nestor, versant des larmes brûlantes, arrive et lui apporte le terrible message.

« O fils de Pélée, quelle funeste nouvelle tu vas entendre! Pourquoi faut-il que de pareils malheurs arrivent? Patrocle est mort! on combat autour de son corps dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector! »

Un sombre nuage de douleur enveloppe le héros. De ses deux mains, il prend de la cendre mêlée de suie, la répand sur sa tête et souille son gracieux visage. La poussière noire s'attache à ses vêtements parfumés. Bientôt, il arrache sa belle chevelure, se roule de désespoir, et de son grand corps couvre un vaste espace. Les captives conquises par son bras et par celui de Patrocle, l'âme navrée, accourent hors des tentes en poussant de grands cris et s'empressent autour du belliqueux Achille. Elles se meurtrissent le sein, et leurs genoux fléchissent. Antiloque aussi s'afflige et fond en larmes; il retient dans ses mains les mains de son ami, dont le noble cœur est torturé; il tremble

que le héros ne se coupe la gorge avec son fer. Achille cependant fait entendre d'affreux gémissements ; au fond des abîmes écumeux, l'auguste Thétis, assise auprès du vieux Nérée, l'entend et aussitôt sanglote. Autour d'elle sont rassemblées toutes les déesses Néréides, qui sont dans les abîmes de la mer ; il y a là : Glauca, Thalie, Cymodocée, Nisea, Spio, Thoé, Alia aux grands yeux, Cymothoé, Actée, Limnoria, Mélite, Jaïra, Amphidoé, Agavé, Doto, Proto, Phérouse, Dynamène, Dexamène, Amphinome; Callianire, Doris, Panope, la célèbre Galatée, Némerte, Apseude, Callianasse; il y a là encore Clymène, Ianire, Ianasse, Maïra, Orithye, la blonde Amathie et les autres Néréides qui sont dans les abîmes de la mer ; elles remplissent une grotte argentée. Toutes à l'envi se frappent le sein, et Thétis commence ainsi les lamentations : « Écoutez-moi, Néréides, mes sœurs, sachez toutes quelles angoisses endure mon âme ; ah ! malheureuse ! ah ! mère infortunée du plus vaillant des hommes ! Hélas ! ce fils si beau, si brave, ce héros le plus illustre des héros, à peine a-t-il grandi semblable à un arbuste, à peine l'ai-je élevé, comme une tendre fleur dans un terrain fertile, que je l'ai envoyé sur des navires, aux champs d'Ilion, pour combattre les Troyens ; et je ne l'accueillerai point de retour en sa patrie, dans la demeure de Pélée ; et tandis qu'il respire, qu'il voit encore la lumière du soleil, il s'afflige et je ne puis rien pour lui. Cependant je pars, je verrai mon enfant bien-aimé, je saurai quelle douleur est venue l'atteindre pendant qu'il s'éloigne des combats. »

Elle dit, et sort de la grotte ; ses sœurs éplorées l'accompagnent; les flots s'écartent devant elles. Lorsqu'elles atteignent les plaines fécondes de Troie, elles montent soudain sur le rivage, au lieu que les Myrmidons ont choisi pour ranger vers la tente d'Achille leurs nombreux vaisseaux. L'auguste mère du héros entend ses profonds soupirs, s'arrête auprès de lui et jette un cri perçant. Elle embrasse la tête de son fils, et prononce en pleurant ces paroles rapides :

« Mon enfant, d'où viennent tes pleurs? quelle douleur est entrée en ton âme ? parle, ne me cache rien. Jupiter n'a-t-il point accompli la promesse qu'il m'a faite à ta prière, de contraindre tous les Grecs, privés de l'appui de ton bras, à s'entasser autour de leurs vaisseaux, et à subir de cruels outrages ?

— O ma mère ! répond Achille, soupirant profondément, Jupiter ne m'a point trompé. Ces choses sont accomplies. Mais quelle joie m'en revient-il, puisque mon compagnon le plus cher, Pa-

trocle, a succombé? Celui que j'honorais au-dessus de tous, et autant que ma tête, je l'ai perdu! Et mes armes! Hector, après l'avoir immolé, l'a dépouillé de mes grandes armes, si merveilleuses à voir, si belles, don sans prix que les dieux firent à Pélée, le jour où ils te firent entrer dans la couche d'un mortel. Ah! que n'es-tu restée parmi les déesses de la mer! pourquoi Pélée n'a-t-il point épousé une femme sujette à la mort? C'est donc pour que tu ressentes en ton âme mille douleurs à cause de son fils qui mourra et que tu n'accueilleras point, de retour dans les demeures paternelles? car mon cœur me défend de vivre, de respirer encore parmi les humains, si bientôt je ne perce de ma javeline le cruel Hector, si je ne lui arrache l'âme, si je ne lui fais expier la mort du fils de Ménétios.

— Ah! s'écrie Thétis, fondant en larmes, ta vie sera courte, mon enfant, si tu parles ainsi; aussitôt Hector tué, ton trépas est proche.

— Mourons! reprend Achille, en gémissant, puisqu'il ne m'a pas été donné de défendre mon compagnon qui n'est plus; il est tombé loin de sa patrie, et je n'étais point là pour détourner la mort! Mourons à l'instant, puisque je ne dois point retourner en nos demeures, puisque je n'ai pu sauver ni Patrocle, ni les nombreux amis qu'a moissonnés le noble Hector. Je reste assis près de mes navires, inutile fardeau de la terre, tel que je suis, moi que nul des Achéens n'égale dans les batailles, quoique d'autres à l'agora me surpassent. Ah! périsse la discorde parmi les dieux et parmi les mortels! périsse la colère qui souvent entraîne à mal faire même le sage, qui, plus douce que le miel que l'on répand goutte à goutte, se glisse comme une vapeur, et gonfle la poitrine des humains! Voilà comme le roi des hommes Agamemnon m'a courroucé. Mais laissons là le passé, si cruel qu'il soit; soumettons notre âme à la nécessité. Maintenant courons, cherchons Hector, le meurtrier de cette tête si chère; puis nous recevrons le trépas, quand il plaira à Jupiter et aux autres immortels de nous l'envoyer. A-t-il évité le terme fatal, le vaillant Hercule, si aimé du souverain des dieux? Non, la Parque et la haine de Junon l'ont dompté. Qu'il en soit ainsi de moi si telle est aussi ma destinée; s'il faut périr, vienne ma sépulture! Maintenant ne songeons qu'à recueillir une immense gloire. Que les Troyennes, que les filles de Dardanos à la taille gracieuse, s'apprêtent à essuyer des deux mains les larmes qui vont couvrir leur tendre visage! Je vais leur arracher de cruels soupirs; qu'elles reconnaissent que longtemps mon bras s'est

reposé! Et toi, ô ma mère! si tu m'aimes, ne cherche point à m'éloigner des batailles, tu ne me persuaderais pas.

— O mon fils! répond la déesse aux pieds d'argent, tu dis vrai, sans doute il est beau de secourir ses amis en péril, et de repousser loin d'eux le terme fatal; mais tes belles armes sont chez les Troyens; tes armes d'airain si éclatantes, le brillant Hector en a couvert sa poitrine, et il en triomphe. Mais je ne pense pas qu'il se glorifie longtemps, car la mort est près de lui. Évite donc les travaux de Mars, jusqu'à ce que tu me voies de retour ici, devant tes yeux. Demain, au lever du soleil, je t'apporterai des armes magnifiques fabriquées par Vulcain. »

Elle dit, et se tournant vers ses sœurs : « Vous, ajoute-t-elle, rentrez dans le vaste sein des flots; retournez auprès du vieux Nérée, dans les demeures paternelles; dites-lui tout; pour moi, je monte à l'Olympe; je vais demander à l'habile Vulcain, pour mon fils, des armes nobles et resplendissantes. »

Les Néréides aussitôt se plongent dans les flots de la mer; Thétis, la déesse aux pieds d'argent, se dirige vers l'Olympe, afin d'obtenir pour son fils chéri de nobles armes.

Ses pieds la portent jusqu'aux demeures des dieux. Cependant les Grecs, au milieu d'un affreux tumulte, fuient devant l'homicide Hector, et parviennent près de la flotte et de l'Hellespont, sans avoir pu mettre hors de péril le corps de Patrocle. Les guerriers, les chars, et surtout le fils de Priam qui s'avance avec la violence d'un incendie, l'ont encore atteint. Trois fois l'illustre Hector, brûlant de le ravir, saisit ses pieds, et d'une voix tonnante encourage les Troyens. Trois fois les deux Ajax, revêtus d'une force impétueuse, le repoussent loin du cadavre; mais le héros, au même instant, confiant dans sa valeur, tantôt se précipite, avec une rage nouvelle, sur la foule des combattants, tantôt s'arrête à quelques pas, en jetant de grands cris, et ne cède jamais le champ de bataille. Tel un lion affamé s'acharne à sa proie, et brave les pâtres qui s'efforcent de lui faire lâcher prise : ainsi, malgré les Ajax, Hector sans s'effrayer menace le héros qui n'est plus. Peut-être l'eût-il enlevé, peut-être eût-il remporté une grande gloire, si Iris aux pieds rapides comme le vent ne fût venue de l'Olympe ordonner au fils de Pélée de prendre les armes. C'est Junon qui l'envoie à l'insu de Jupiter et des autres dieux. La divine messagère s'arrête près d'Achille et lui fait entendre ces paroles :

« Hâte-toi, fils de Pélée! ô le plus redoutable des hommes! viens au secours de Patrocle, pour qui se livre, près des vais-

seaux, un combat furieux. Que de héros succombent, les uns en s'efforçant de le sauver, les autres en se ruant pour le ravir, et le traîner sur les collines d'Ilion! Mais le plus ardent est l'illustre Hector; son âme lui ordonne de planter sur un poteau sa tête, après l'avoir séparée du cou délicat; hâte-toi donc! sors de ton repos: que cet affront touche ton âme : Patrocle devenir le jouet des chiens de Troie! Quelle honte pour toi si son cadavre est enfin outragé !

— Auguste Iris, répond l'impétueux Achille, quelle divinité t'envoie auprès de moi?

— C'est, reprend Iris, Junon illustre épouse de Jupiter. Son glorieux époux l'ignore, et personne ne le sait parmi les immortels qui habitent les cimes neigeuses de l'Olympe.

— Ah! s'écrie le héros, comment puis-je me jeter dans la mêlée? Ceux-ci ont mes armes, et ma mère chérie ne me permet point de prendre part au combat que, de mes yeux, je ne l'aie vue ici de retour m'apporter une superbe armure fabriquée par Vulcain. Quelles armes d'ailleurs, parmi celles de nos guerriers, pourrais-je revêtir, si ce n'est le bouclier du fils de Télamon? Mais sans doute Ajax combat aux premiers rangs, où sa javeline porte la mort pour sauver Patrocle qui n'est plus.

— Nous n'ignorons pas, répond Iris, en quelles mains sont tes belles armes; mais parais au bord du retranchement; que les Troyens t'aperçoivent; sans doute ils seront frappés de terreur, et s'éloigneront du combat. Les belliqueux fils des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment; le repos est rare à la guerre. »

Elle dit et disparaît. Cependant Achille se lève ; autour de ses fortes épaules Minerve jette l'égide, et l'auguste déesse couronne la tête du héros d'une nuée d'or, d'où flamboie un feu resplendissant.

Telle, dans une île lointaine, du sein d'une ville que pressent des ennemis, s'élève vers l'éther une épaisse fumée. Après avoir, hors des murs, consacré tout le jour à l'horrible Mars, les assiégés, dès le coucher du soleil, embrasent des bûchers épais, dont l'éclat se reflète au loin : ils espèrent que leurs voisins apercevront ces signaux, et peut-être mettront à flot leurs navires, pour les préserver du mal. Telle au-dessus de la tête d'Achille brille une flamme, dont l'éclat monte jusqu'à l'éther. Le héros s'arrête sur le fossé hors du rempart; respectant les ordres de sa prudente mère, il ne se mêle point à la foule des Grecs. Il s'ar-

rête et jette un cri; à sa voix s'unit la voix de Minerve; il excite dans les rangs troyens un horrible tumulte.

Tel retentit le son strident de la trompette que font entendre, autour d'une ville assiégée, des ennemis inexorables : telle retentit la voix d'Éacide.

Les Troyens, au bruit de cette voix d'airain, ont l'âme troublée; les chevaux à la noble crinière pressentent le carnage et font retourner les chars; les écuyers sont saisis d'effroi à la vue de cet infatigable feu, de cette flamme ardente, horrible, que Minerve ne cesse d'animer sur la tête du magnanime fils de Pélée. Trois fois la grande voix du noble Achille s'élève au-dessus du retranchement; trois fois les Troyens et leurs illustres alliés s'entremêlent. Douze héros des plus vaillants périssent frappés par leurs propres javelines, écrasés par leurs propres chars. Alors les Grecs entraînent avec joie Patrocle hors de la portée des traits, et le déposent sur sa couche. Ses compagnons chéris l'entourent en pleurant. L'impétueux Achille ne tarde pas à les rejoindre, et des larmes brûlantes s'échappent de ses paupières, lorsqu'il voit étendu sur un lit funèbre, déchiré par l'airain aigu, le fidèle compagnon que lui-même a envoyé à la bataille, avec ses chevaux et son char, et qu'il ne devait point recevoir à son retour.

Cependant l'auguste Junon envoie, contre son gré, le soleil infatigable sous ses flots de l'Océan; il se couche, et les nobles Grecs trouvent enfin le terme de cette terrible bataille.

Les Troyens aussi quittent le champ de carnage, et dételient des chars leurs coursiers rapides. Avant de songer au repas du soir, ils se forment en assemblée. Tous se tiennent debout, saisis d'effroi ; nul n'oserait s'asseoir, parce qu'Achille est apparu, après s'être longtemps éloigné du combat. Le prudent Polydamas, fils de Panthos, prend le premier la parole, car il est le seul qui prévoie l'avenir et connaisse le passé; compagnon d'Hector, nés dans la même nuit, l'un l'emportait par la valeur, l'autre par l'éloquence.

« Amis, dit-il, réfléchissez bien, car moi, je vous conjure de rentrer dès ce moment dans nos murs, et de ne point attendre en pleine campagne, vers les vaisseaux, le retour de la divine aurore; nous sommes ici trop loin d'Ilion. Aussi longtemps que cet homme a gardé sa colère contre le noble Agamemnon, les Argiens étaient plus faciles à combattre. Je me réjouissais moi-même de passer les nuits devant la flotte; j'espérais aussi que nous la prendrions; mais maintenant je redoute l'impétueux fils

de Pélée; son âme est tellement superbe, qu'il ne se bornera pas à batailler dans la plaine, où les Troyens et les Grecs s'attaquent avec une égale fureur; mais il voudra d'abord s'emparer de la ville et de nos nobles épouses. Marchons donc vers Ilion, obéissez-moi, car il en sera ainsi. En ce moment, la nuit divine seule retient l'impétueux Achille; si demain, en armes, il fond sur nous ici même, tel de vous alors le reconnaîtra bien. Ceux qui pourront s'échapper rentreront dans notre ville sacrée. Mais combien seront la proie des chiens et des vautours! Ah! puissé-je ne jamais l'apprendre! Amis, que ce discours vous persuade, quels que soient vos regrets! Nous resterons toute la nuit assemblés, nous raffermirons notre courage; nos tours, nos hautes portes, leurs longs battants fermés, ajustés, maintenus, sauveront la ville. Demain dès l'aurore nous nous rangerons en armes sur nos remparts, et si le fils de Pélée sort du camp, il ne lui sera pas facile de nous donner l'assaut; il regagnera ses navires après avoir mis ses coursiers hors d'haleine en tournant autour de la ville; son âme ne lui permettra pas de s'y précipiter; jamais il ne la dévastera; auparavant nos chiens agiles l'auront dévoré. »

Il dit; et le brillant Hector lui lance un regard courroucé en s'écriant: « Polydamas! sans doute ces paroles ne peuvent m'être agréables; tu nous exhortes à nous réfugier dans Ilion; mais n'êtes-vous point las de vous cacher derrière des murailles? Jadis, les mortels célébraient la ville de Priam et ses trésors d'or et d'airain. Déjà les plus précieux ornements de nos palais ont péri; déjà beaucoup de nos richesses ont été vendues dans la Phrygie et la riante Méonie, depuis que Jupiter nous a fait sentir son courroux. Et maintenant que le fils de Saturne m'a donné la victoire, que j'ai repoussé les Grecs vers leurs vaisseaux, que je les ai resserrés sur les bords de la mer.... Insensé! garde-toi de faire connaître aux citoyens de telles pensées; nul des Troyens ne serait tenté de t'obéir, et je ne le souffrirais pas. Amis, faisons tous ce que je vais dire. Prenez maintenant le repas du soir sans rompre les rangs; n'oubliez point de vous garder, et que chacun veille à son tour. Celui qui s'afflige au sujet de ses richesses n'a qu'à les rassembler et à les distribuer à l'armée pour qu'elle les consume; mieux vaut en faire jouir quelqu'un de nous que les Grecs. Demain, aux premières lueurs de l'aurore, nous nous armerons et nous ranimerons le farouche Mars, près des vaisseaux. Si en effet le divin Achille s'est montré hors du camp, il ne combattra pas si facilement qu'il le dé-

sire; je ne le fuirai point, je lui tiendrai tête : l'un de nous deux remportera une éclatante victoire. Mars est pour tous, et tel souvent périt qui jusqu'alors a tué. »

Ainsi parle Hector, et les Troyens lui répondent par leurs acclamations. Les insensés! Minerve leur a ravi l'esprit; ils applaudissent aux funestes conseils d'Hector, et méprisent les sages avis de Polydamas. L'armée ensuite, sans rompre l'ordre de bataille, prend le repas du soir. De leur côté, les Grecs, enveloppés par la nuit, gémissent auprès de Patrocle; le fils de Pélée commence ces longues lamentations; les mains posées sur la poitrine de son vaillant ami, il sanglote fréquemment. Tel un lion à l'énorme crinière, à qui, au fond d'une épaisse forêt, un chasseur vient d'enlever ses lionceaux, de retour dans son antre est frappé de douleur; bientôt la colère le transporte, il sort, il parcourt les vallons, il cherche en tous lieux les traces du ravisseur : tel le fils de Pélée soupire du plus profond de son cœur et dit aux Myrmidons : « Grands dieux! quelle vaine parole j'ai prononcée, le jour où je rassurai dans son palais le héros Ménétios! Je lui promis de ramener à Oponte son illustre fils, lorsqu'il aurait renversé Troie et obteuu sa part du butin. Mais Jupiter n'accomplit point tous les desseins des mortels. Tous les deux le destin nous a voués à rougir de notre sang les mêmes campagnes, ici, près d'Ilion. Le vénérable Pélée et Thétis ma mère ne m'accueilleront pas, de retour en la demeure paternelle; mais cette terre me consumera! O Patrocle! puisque je ne dois y être enseveli qu'après toi, je ne célébrerai point tes funérailles avant d'apporter ici les armes et la tête d'Hector, ton audacieux meurtrier; en témoignage de ma colère, je trancherai, sur ton bûcher, les têtes de douze jeunes et beaux Troyens. Jusque-là tu resteras étendu près de mes noirs vaisseaux; autour de toi gémiront nuit et jour les Troyennes et les filles de Dardanos, conquises par notre valeur, dans les opulentes villes que nous avons dévastées. »

Il dit, puis il ordonne à ses compagnons de placer sur le feu un vaste trépied, afin de laver promptement le corps, que souille un sang noir. Prompts à lui obéir, ils posent le vase sur un brasier ardent; ils le remplissent, et au-dessous ils apportent un monceau de bois; la flamme embrasse les flancs du trépied, et l'eau bientôt s'échauffe. Lorsqu'elle a bouillonné dans le brillant airain, ils lavent le corps, le frottent d'une huile épaisse, et dans les blessures font couler un baume de neuf ans. Ils l'étendent ensuite sur une couche funèbre, le couvrent des pieds à la

tête d'un tissu léger, et jettent au-dessus un voile blanc. Ces soins accomplis, l'impétueux Achille et les Myrmidons soupirent et gémissent enveloppés par la nuit.

Cependant Jupiter adresse ces paroles à Junon, sa sœur et son épouse :

« Auguste déesse, tu triomphes : l'impétueux Achille sort enfin de son repos; ah! sans doute, les Grecs à la belle chevelure sont issus de toi! »

« Cruel fils de Saturne! reprend la déesse, quelle parole as-tu dite? Eh quoi! un homme pourra contre un autre homme accomplir ses desseins, quoique sujet à la mort, et moins que nous doué de sagesse! Et moi qui m'enorgueillis d'être appelée l'épouse et la sœur du souverain des immortels, moi, la plus noble des déesses, je n'aurais pu assouvir ma colère et préparer la ruine des Troyens? »

Tel est leur entretien. Cependant Thétis aux pieds d'argent arrive au palais de Vulcain, demeure d'airain, impérissable, étincelante, superbe parmi celles des immortels, œuvre du dieu difforme. Thétis le trouve actif, couvert de sueur, tournant autour de ses soufflets : car il a fabriqué à la fois vingt trépieds, posés autour du mur de son solide palais; il en a mis le fond sur des roues d'or, afin que d'eux-mêmes, chose merveilleuse! ils se rendent à l'assemblée des dieux et reviennent d'eux-mêmes à leur place. Ils sont achevés, sauf les anses; Vulcain les ajuste et forge des liens. Tandis qu'il y travaille avec habileté, la déesse aux pieds d'argent approche. L'épouse de l'illustre Vulcain, parée d'élégantes bandelettes, la belle Charis l'aperçoit la première; elle lui prend la main et lui dit :

« Déesse au long voile, chère et vénérable Thétis, pourquoi viens-tu dans nos demeures que tu n'as jamais fréquentées? Suis-moi, je vais t'offrir les mets que l'on présente à des hôtes. »

A ces mots, la noble déesse introduit Thétis dans l'intérieur du palais, la fait asseoir sur un trône splendide orné de clous d'argent, artistement fabriqué, glisse sous ses pieds une escabelle, et appelle en ces termes son ingénieux époux :

« Accours, ô Vulcain! Thétis a maintenant besoin de toi. »

L'illustre dieu lui répond : « Certes il y a chez moi une grande et vénérable déesse. C'est elle qui m'a sauvé, lorsque, tombé de haut, les douleurs m'étaient venues par la volonté de mon impudente mère qui désirait cacher ma difformité! J'aurais enduré des maux infinis si Thétis, si Eurynome, fille de l'Océan aux longs reflux, ne m'eussent reçu dans leur sein. Ré-

fugié pendant neuf ans dans une grotte profonde, tandis qu'autour de nous les flots écumeux de l'Océan immense coulaient en murmurant, j'ai fabriqué pour elles des bijoux merveilleux: des agrafes, des bracelets, des anneaux, des pendants d'oreilles, des colliers. Nul autre ne le soupçonnait parmi les dieux ni parmi les hommes, mais Eurynome et Thétis le savaient, et elles m'ont sauvé. La belle Thétis maintenant vient dans mon palais; puissé-je m'acquitter envers elle! Charis, présente-lui les mets de l'hospitalité, tandis que je vais faire reposer mes soufflets et mes fourneaux. »

A ces mots, le dieu grand et monstrueux quitte son enclume en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous sa masse; il détourne ses soufflets du foyer et rassemble tous ses outils dans un coffre d'argent; ensuite, avec une éponge, il essuie sa figure, ses mains, son cou nerveux et sa poitrine velue ; puis il revêt une tunique, saisit un sceptre solide et sort en boitant. Des statues d'or le soutiennent, semblables à des adolescents animés; la force, la pensée, la voix leur ont été données; les dieux immortels leur ont enseigné leur devoir. Elles ne s'éloignent point des deux côtés du roi. Celui-ci marche péniblement. Lorsqu'il est près de Thétis, il s'assied sur un trône resplendissant, prend la main de la déesse, et lui dit :

« Déesse au long voile, chère et vénérable Thétis, pourquoi viens-tu dans nos demeures que jamais tu n'as fréquentées? Parle, quel est ton désir? mon cœur m'ordonne de l'accomplir, si je le puis et si rien ne s'y oppose.

—Vulcain, répond Thétis éplorée, nulle des déités de l'Olympe n'a l'âme affligée de tant de peines, de douleurs si accablantes, que celles dont me frappe Jupiter. Seule des Néréides, le fils de Saturne m'a soumise à un héros, à Pélée, fils d'Éaque, et, bien à contre-cœur, j'ai souffert la couche d'un mortel. Maintenant, accablé de vieillesse, mon époux languit dans son palais. Mais ce n'est point assez : j'ai enfanté, j'ai nourri un fils, le plus illustre des héros; à peine a-t-il grandi, semblable à un arbuste, à peine l'ai-je élevé, comme une tendre fleur dans un terrain fertile, que je l'ai envoyé sur des navires aux champs d'Ilion pour combattre les Troyens; et je ne l'accueillerai point, de retour en sa patrie, dans la demeure de Pélée; et tandis qu'il respire, qu'il voit encore la lumière du soleil, il s'afflige et je ne puis rien pour lui. Les fils des Argiens avaient choisi pour sa récompense une jeune vierge que le roi Agamemnon lui a ravie; et dès lors, plein de colère, il consume son âme. Cependant les

Troyens repoussent les Grecs, les renferment dans leur camp, et les rois implorent Achille en lui promettant des présents riches et infinis; il refuse de les sauver, mais il revêt Patrocle de ses armes, et l'envoie au combat avec ses nombreux compagnons. Pendant tout le jour ils luttent vers les portes de Scées; et la ville aurait succombé, si Apollon, quand le vaillant fils de Ménétios venait de faire beaucoup de mal aux Troyens, ne l'eût tué au premier rang, et n'eût accordé la victoire au fils de Priam. Voilà pourquoi je viens maintenant à tes genoux. Je t'en conjure, donne à mon fils, à ce fils qui doit si peu vivre, donne-lui un casque, une cuirasse, un bouclier, de belles cnémides que retiendront des agrafes : car les armes qu'il avait, son fidèle compagnon, vaincu par les Troyens, les a perdues, et lui cependant reste étendu à terre, le cœur contristé.

— Calme-toi, répond Vulcain; que ton âme quitte ce souci. Plût aux dieux qu'il me fût donné de soustraire à la mort ton fils chéri, quand viendra l'instant funeste, aussi facilement que je vais faire pour lui de belles armes que les humains ne pourront contempler sans admiration ! »

Il dit, et à l'instant il retourne à ses fourneaux, dirige les soufflets vers la forge, et leur ordonne d'activer la flamme. Tous à la fois agissent sur vingt creusets, et répandent de toutes parts une ardeur habilement mesurée, selon les travaux que médite Vulcain; tantôt ils précipitent leurs exhalaisons, tantôt ils les ralentissent. Le dieu place sur le foyer l'airain indomptable, l'étain, l'argent et l'or précieux ; il affermit ensuite sur sa base une large enclume, prend d'une main un lourd marteau et de l'autre des tenailles.

Il fabrique d'abord un bouclier vaste et solide, l'orne partout, et le borde d'un triple cercle d'une blancheur éblouissante, d'où sort le baudrier d'argent. Cinq lames forment le bouclier, et Vulcain fait sur la surface nombre de belles ciselures. Il représente la Terre, le Ciel, la Mer, le Soleil infatigable et la pleine Lune ; il représente tous les signes dont le ciel est couronné : les Pléiades, les Hyades, le fort Orion, l'Ourse que l'on appelle aussi le chariot, qui tourne aux mêmes lieux, en regardant Orion, et seule n'a point de part aux bains de l'Océan.

Vulcain représente encore deux belles villes, demeures des hommes; dans l'une on célèbre des noces et l'on fait de grands festins. A la lueur des flambeaux, on conduit les épousées par la ville, hors de la chambre nuptiale, et l'on invoque à grands cris l'hyménée; de jeunes danseurs forment de gracieuses



rondes ; au centre, la flûte et la lyre frappent l'air de leurs sons, et les femmes, attirées sous leurs portiques, admirent ce spectacle. Plus loin, à l'agora, une grande foule est rassemblée ; de violents débats s'élèvent : il s'agit du rachat d'un meurtre ; l'un des plaideurs affirme l'avoir entièrement payé, et le déclare aux citoyens : l'autre nie l'avoir reçu. Tous deux désirent que les juges en décident. Le peuple, prenant parti pour l'un ou pour l'antre, applaudit celui qu'il favorise. Les hérauts réclament le silence ; et les anciens, assis dans l'enceinte sacrée, sur des pierres polies, empruntent les sceptres des hérauts à la voix retentissante. Ils s'appuient sur ces sceptres, lorsqu'ils se lèvent et prononcent tour à tour leur sentence. Devant enx, sont deux talents d'or destinés à celni qui a le mieux prouvé la justice de sa cause.

Autour de l'autre ville, sont rangées denx armées dont les armes étincellent. Les assiégeants agitent un double projet qui lenr plaît également : ou de tout détruire, ou d'obtenir la moitié des richesses que renferme la noble cité. Mais les assiégés refusent de se rendre ; ils s'arment pour une embnscade ; ils laissent à la garde des remparts leurs épouses chéries, leurs tendres enfants et les hommes que la vieillesse accable ; puis ils franchissent les portes. A leur tête marchent Pallas et Mars, tous les deux d'or, revêtus de tuniques d'or ; à leur grande taille, à l'éclat de lenrs armures, on reconnaît des dieux : le peuple est un peu moindre. Arrivés au lieu de l'embuscade, au gué du fleuve limpide où se baignent les troupeaux, ils s'arrêtent sans se dépouiller de l'airain brillant, et placent en avant deux sentinelles, pour leur signaler l'approche des brebis et des noirs taureaux. Bientôt le bétail s'avance, deux pâtres le conduisent, et du son de la flûte charment leur labeur, ne soupçonnant point d'embûches. Les citoyens les voient les premiers, s'élancent, saisissent les bœufs, les blanches brebis, et massacrent les bergers. Cependant la rumeur, le mugissement des bœufs parviennent jusqu'à l'assemblée des assiégeants. Sondain ceux-ci montent sur leurs coursiers rapides, et atteignent en un moment le bord du flenve, où le combat s'engage. Les javelines d'airain se croisent et portent de terribles coups. On distingne dans la mêlée la Discorde, le Tumulte et la Destinée destructive qui frappe l'nn d'une cruelle blessure, épargne celui-ci, et tire par les pieds, sur le champ de bataille, cet autre que la mort vient de terrasser ; un vaste manteau enveloppe ses épaules et ruisselle de sang humain. L'art de Vulcain anime ces figures ;

on les voit combattre; on les voit, des deux parts, emporter les morts.

Vient ensuite une vaste et molle jachère, terrain fertile qui se façonne trois fois; plusieurs hommes le labourent; ils retournent le joug, et se dirigent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; à leur retour vers la limite du champ, un serviteur leur verse une coupe d'un vin délicieux; puis ils recommencent de nouveaux sillons, impatients de revenir encore au terme du profond guéret. Prodige de l'art! le champ d'or prend sous leurs pas une teinte noire, comme celle de la terre fraîchement remuée.

Plus loin, le dieu représente un enclos couvert d'une abondante récolte. Les moissonneurs y travaillent, la faucille à la main, et, le long des sillons, jettent à terre de nouvelles poignées d'épis que derrière eux des enfants ramassent, portent à bras, et tendent sans relâche à trois botteleurs, occupés à lier en gerbes celles qui sont déjà tombées. Au milieu de ses serviteurs, le roi de ce champ, debout sur les sillons, appuyé sur son sceptre, les regarde en silence, et se réjouit en son cœur. A l'écart, les hérauts préparent sous un chêne un abondant repas; ils ont sacrifié un énorme taureau qu'ils apprêtent; les femmes les secondent en saupoudrant les chairs de blanche farine.

Vulcain représente encore une belle vigne dont les rameaux d'or plient sous le faix des grappes de raisins pourprés; des pieux d'argent bien alignés la soutiennent; un fossé d'émail et une haie d'étain l'entourent; un seul sentier la traverse, pour les porteurs au temps de la vendange; des vierges et des jeunes gens aux fraîches pensées recueillent, dans des corbeilles tressées, le fruit délectable. Au milieu d'eux, un enfant tire de son luth de doux sons, et accompagne sa voix gracieuse du léger frémissement des cordes. Les vendangeurs frappent du pied la terre en cadence, et répètent en chœur ses chants.

Plus loin il trace un troupeau de bœufs à la tête superbe, où se mêlent l'or et l'étain; ils se ruent en mugissant hors de l'étable, et vont au pâturage sur les rives du fleuve retentissant, bordé de frêles roseaux. Quatre pâtres d'or conduisent les bœufs, et neuf chiens agiles les escortent. Soudain deux lions horribles enlèvent, à la tête du troupeau, un taureau qui beugle avec force; les chiens, les jeunes gens s'élancent; mais les lions, déchirant leur victime, hument son sang et ses viscères. Vainement les pâtres les poursuivent en excitant leurs chiens;

ceux-ci n'osent aborder les terribles bêtes, et se contentent de les serrer de près en aboyant, mais en les évitant toujours.

Le dieu représente encore, dans un riant vallon, un vaste pré où paissent de grandes et blanches brebis; près de là sont les étables, les parcs et les chaumières des bergers.

Il trace ensuite un chœur semblable à ceux que jadis, dans la vaste Gnosse, Dédale forma pour Ariane à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes, se tenant par la main, frappent du pied la terre. De longs vêtements d'un lin fin et léger, des couronnes de fleurs, parent les jeunes filles. Les danseurs ont revêtu des tuniques d'un tissu riche et brillant comme de l'huile; leurs épées d'or sont suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt le chœur entier, aussi léger qu'expert, tourne rapidement comme la roue du potier, lorsqu'il éprouve si elle peut seconder l'adresse de ses mains. Tantôt ils se séparent et forment de gracieuses lignes qui s'avancent l'une au-devant de l'autre. La foule les admire et se délecte à ces jeux. Un poëte divin, en s'accompagnant de la lyre, les anime par ses chants. Deux agiles danseurs, dès qu'il commence, répondent à sa voix, et pirouettent au milieu du chœur.

Enfin Vulcain, avec la même habileté, trace au bord de ce bouclier merveilleux le grand fleuve Océan.

Lorsqu'il a achevé le bouclier vaste et solide, il fait la cuirasse, dont l'éclat surpasse l'éclat de la flamme; il fabrique un casque splendide, pesant, qui doit s'adapter au front du héros; il y ajoute une crinière d'or; enfin il fait avec le flexible étain de superbes cnémides.

A peine a-t-il achevé l'armure entière, que l'illustre Vulcain s'empresse de la placer devant la mère d'Achille. Celle-ci, rapide comme l'épervier, enlève les armes éblouissantes, présent d'un dieu, et se précipite du sommet neigeux de l'Olympe.

CHANT XIX.

L'Aurore au voile de safran s'élevait au-dessus des flots de l'Océan, pour ramener la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Thétis, portant les dons de Vulcain, arriva près des navires. Elle trouve son fils chéri pleurant, et tenant Patrocle embrassé ; autour de lui, ses compagnons gémissent. L'auguste déesse s'arrête au milieu des guerriers, serre les mains d'Achille, et lui dit :

« Mon enfant, quelle que soit notre douleur, laissons Patrocle sur cette couche funèbre. C'est par la volonté des dieux que la mort l'a frappé. Toi, reçois de Vulcain ces nobles armes ; jamais mortel n'en a revêtu d'aussi belles. »

Elle dit, et les dépose devant Achille ; la merveilleuse armure résonne, et les Myrmidons sont saisis d'effroi ; nul n'ose en soutenir l'aspect ; tous se détournent épouvantés. Mais Achille la contemple, et sa colère redouble ; ses yeux brillent d'un éclat terrible, des flammes s'échappent de ses paupières. Il se délecte à tenir de ses mains les dons superbes du dieu. Lorsqu'il a charmé son âme à les regarder, il adresse à Thétis ces paroles rapides :

« O ma mère, c'est vraiment un dieu qui m'envoie ces armes : il appartient aux immortels de faire de pareils ouvrages, et non aux humains. Je vais à l'instant les revêtir. Cependant je crains que des mouches ne pénètrent dans les blessures que l'airain a faites au vaillant fils de Ménétios, n'engendrent des vers, et ne souillent ce corps où la vie est éteinte ; je crains que toutes ses chairs ne se corrompent.

— Mon fils, répond la déesse aux pieds d'argent, que ton âme quitte ce souci ; je m'efforcerai moi-même d'éloigner les essaims destructeurs qui dévorent les guerriers tués dans les combats. Quand Patrocle serait ici gisant l'année entière, son corps resterait intact et ses souillures s'effaceraient. Appelle

donc à l'agora les héros grecs ; renonce à ta colère contre Agamemnon, pasteur des peuples ; arme-toi sur-le-champ pour la guerre, et revêts-toi de toute ta valeur. »

En achevant ces mots, elle lui inspire une divine audace ; puis elle fait couler, dans les narines de Patrocle, l'ambroisie et le nectar pourpré qui doivent le rendre incorruptible.

Le noble Achille, cependant, s'avance sur le rivage de la mer, pousse des cris terribles, et met en mouvement les héros grecs. Tous ceux qui auparavant ne quittaient point les vaisseaux ; les pilotes eux-mêmes, qui tiennent le gouvernail ; les intendants qui, sur la flotte, ont le soin de distribuer les vivres, vont à l'agora, parce qu'Achille est apparu, après s'être longtemps éloigné des batailles. Alors, deux favoris de Mars, l'inébranlable fils de Tydée et le divin Ulysse, marchent en boitant, appuyés sur leurs javelines, car ils ont été grièvement blessés, et ils prennent place parmi les anciens. Le chef des guerriers, Agamemnon, arrive le dernier, ayant aussi une blessure ; car, au fort de la mêlée, Coon, fils d'Anténor, l'a frappé avec l'airain aigu. Lorsque tous les Grecs sont rassemblés, l'impétueux Achille se lève, et prononce ce discours :

« Atride, ceci eût mieux valu pour nous deux, pour toi comme pour moi, dès le jour où, le cœur affligé, et poussés par la dévorante Discorde, nous nous sommes emportés à cause de la jeune captive. Plût aux dieux que sur mes navires Diane l'eût frappée de ses traits le jour où je l'enlevai après avoir saccagé Lyrnesse ! Combien de Grecs vivraient encore qui ont mordu la poussière, frappés par la main des ennemis pendant que je gardais ma colère qui fut si profitable à Hector et aux Troyens ! Je pense que les Grecs conserveront longtemps le souvenir de nos dissensions funestes. Mais laissons là le passé, si cruel qu'il soit ; soumettons notre âme à la nécessité. Aujourd'hui je renonce à ma colère, il ne me sied pas de la garder toujours. Atride, excite, sans retard, au combat les Grecs à la belle chevelure, afin que, marchant contre les Troyens, j'éprouve s'ils seront tentés encore de veiller près de nos navires. Tel parmi leurs guerriers, s'il peut échapper à ma javeline, dans cette ardente bataille, ne pliera pas sans joie ses genoux pour se reposer. »

Il dit : et les Achéens se réjouissent de ce que le magnanime fils de Pélée renonce à sa colère. Le roi des hommes, Agamemnon', sans s'éloigner de son siége pour se placer au milieu de l'agora, leur parle en ces termes :

« Amis, héros argiens, serviteurs de Mars, il est bon d'écouter attentivement celui qui s'est levé ; il ne convient point de l'interrompre, car sa tâche est pénible, quelle que soit son habileté. Comment parler ou entendre, au milieu du tumulte d'une assemblée nombreuse? Le plus sonore harangueur est lui-même arrêté. Pour moi, c'est avec le fils d'Éacide que je veux m'expliquer; mais vous, Argiens, écoutez, et que chacun de vous se pénètre de mes paroles. Vous ne m'avez point épargné vos reproches, cependant je ne suis point coupable ; mais Jupiter, Érinnys, toujours errant dans les ténèbres, et le Destin, qui à l'agora ont plongé dans mon sein la farouche Até, le jour où je ravis au divin Achille sa récompense ; qu'eussé-je fait? Une divinité disposait de moi : la redoutable Até, fille de Jupiter, déité destructive qui n'épargne personne. Ses pieds sont délicats ; elle ne touche point la terre ; elle marche sur la tête des humains, blessant les uns, enlaçant les autres dans ses rets; Jupiter lui-même a senti son atteinte, lui que l'on dit le plus puissant parmi les dieux et les hommes. Elle aida Junon, par ses artifices, à l'emporter, malgré la faiblesse de son sexe, sur son époux, le jour où, dans Thèbes aux belles murailles, Alcmène allait enfanter le vaillant Hercule; Jupiter, alors se glorifiant, tint à l'assemblée des dieux ce discours :

« Écoutez-moi tous, dieux et déesses, je veux vous apprendre « ce qu'en mon sein mon âme m'inspire. Aujourd'hui même « Ilithyie, arbitre des douleurs, va mettre à la lumière, parmi « les hommes issus de mon sang, un enfant qui dominera sur « tous ses voisins.

« — Tu nous trompes, s'écrie l'auguste Junon, le cœur plein « d'artifices; tu ne veux point accomplir ce que tu nous an- « nonces ; mais allons, jure-moi, affirme, par un irrévocable « serment, qu'il dominera en effet sur tous ses voisins, l'enfant « issu de ta race qui aujourd'hui sortira des entrailles d'une « femme ! »

« Elle dit : Jupiter, sans soupçonner la fraude, prononce le formidable serment, et il fait une grande faute. Junon aussitôt se précipite des sommets de l'Olympe et descend dans Argos en Achaïe : elle n'ignorait pas que la noble épouse de Sthénélos, fils de Persée, portait dans son sein, depuis sept mois, un fils chéri ; et prématurément elle le mit au jour. Cependant elle suspendit les douleurs d'Alcmène, et retarda ses couches. Puis retournant auprès du fils de Saturne, elle lui dit : « Jupi- « ter, toi qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une

« grave parole ; cet homme illustre qui régnera sur les Grecs « vient de naître, c'est Eurysthée, fils de Sthénélos; il sort de « ton sang, et n'est point indigne de la souveraine puissance. » Elle dit, et frappe d'une douleur aiguë le cœur profond de son époux. Soudain, dans sa colère, le dieu saisit Até par sa brillante chevelure ; s'engage, par un irrévocable serment, à ne jamais permettre le retour dans l'Olympe, ni dans le ciel étoilé, de cette déité qui n'épargne personne ; et, de toute la force de son bras, la précipite du ciel. Aussitôt elle tombe sur la terre, et longtemps encore elle fit gémir Jupiter, lorsqu'il vit son fils chéri accablé par Eurysthée de travaux outrageants.

« Et moi, lorsque naguère le brillant et redoutable Hector moissonnait les Argiens, vers les vaisseaux, je ne pouvais méconnaître cette déesse. Mais si j'ai failli, si Jupiter m'a troublé la raison, Achille, je veux aujourd'hui t'apaiser, et te donner des présents infinis. Cependant, vole au combat, enflamme toute l'armée; je t'offre tous les dons que déjà, sous ta tente, t'a promis Ulysse. Si tu désires les attendre, quoique impatient de la bataille, mes serviteurs les iront prendre sur mes navires et te les porteront, pour que tu voies s'ils sont à ton gré.

— Atride, répond Achille, glorieux roi des hommes, tu es le maître de m'envoyer des présents convenables ou de les garder en ton pouvoir; ne songeons maintenant qu'à retourner au combat; il ne nous sied pas de consumer ici le temps en vains discours; ne différons pas, car une grande œuvre nous reste à faire ; que chacun de vous revoie Achille aux premiers rangs, immolant de sa javeline d'airain les phalanges troyennes; que chacun de vous se souvienne d'attaquer corps à corps un ennemi. »

Ulysse, fertile en sages conseils, après lui, parle en ces termes : « Achille, semblable aux dieux, quelle que soit ta valeur, n'entraîne pas les fils des Grecs à combattre les Troyens, près d'Ilion, avant d'avoir pris le repas du matin : la lutte ne sera pas de courte durée, une fois que les phalanges en viendront aux mains, et que les dieux, des deux parts, les animeront. Ordonne donc aux Argiens de se rassasier, près de leurs vaisseaux, de vin et de mets, car c'est force et valeur. Quel guerrier peut combattre, sans nourriture, depuis la première lueur du jour jusqu'au coucher du soleil? Malgré son ardeur, ses membres, à son insu, s'appesantissent; la faim, la soif le surprennent, et ses genoux fléchissent. Mais s'il est rassasié, durant tout le jour il luttera contre les ennemis; dans sa poi-

trine, son cœur battra plein d'audace; il n'éprouvera point de fatigue avant que la bataille ait cessé. Crois-moi donc, disperse l'armée, et que l'on prépare le repas. Cependant qu'Agamemnon, roi des hommes, fasse transporter ses présents au milieu de l'agora, pour que les Grecs les voient, et que tu te réjouisses en ton cœur; que de plus, il jure debout devant l'armée que jamais Briséis n'a partagé sa couche, et qu'enfin ton âme soit satisfaite. Ensuite, sous sa tente, un festin abondant vous réunira, et tu auras obtenu tout ce qu'exige une réparation sincère. Toi, fils d'Atrée, tu seras plus équitable à l'avenir : car un héros n'est point blâmable lorsqu'il contraint l'offenseur à l'apaiser.

— Fils de Laërte, répond Agamemnon, je me réjouis d'avoir entendu ton discours; tu as tout rappelé et prescrit avec une irréprochable sagesse. Oui certes, je ferai ce serment, mon cœur me l'ordonne, et je ne me parjurerai pas devant un dieu. Achille, malgré ton impatience de combattre, demeure un moment, demeurez tous, ô Grecs, ici rassemblés; attendez les présents, attendez que nous ayons conclu une alliance sincère. Ulysse, je te l'ordonne, choisis parmi l'armée l'élite des jeunes héros; apportez de mes navires les présents que je destine à Achille, et que déjà je lui ai promis; amenez aussi les captives. Talthybios cependant se hâtera de préparer dans le vaste camp des Grecs un sanglier que nous sacrifierons à Jupiter et au Soleil. »

L'impétueux Achille prend alors la parole, et s'écrie : « Atride, il vaudrait mieux, pour s'occuper de ces choses, attendre d'autres temps, quand il y aurait quelque trêve à la bataille, et que la colère serait moins violente en mon sein. Ne sont-ils pas gisants, le corps déchiré, ceux que le fils de Priam a vaincus, quand Jupiter lui donnait la victoire? et vous avez hâte de vous rendre au festin! Moi, dès maintenant j'exhorterais les Grecs à courir au combat à jeun, sans rien prendre; il sera temps de préparer des mets abondants, après le coucher du soleil, quand nous aurons vengé nos injures. Jusque-là nul breuvage, nul aliment ne franchiront mes lèvres : car mon compagnon chéri, cruellement meurtri par l'airain, gît étendu sous ma tente, tourné vers le portique, entouré de ses amis en larmes. Ah! je n'ai dans l'âme d'autre désir que le sang, le carnage et les terribles gémissements des guerriers.

— O Achille, fils de Pélée, reprend Ulysse, ô le plus vaillant des Grecs, tu es plus fort que moi, et tu ne l'emportes pas médiocrement par ton javelot; mais je te surpasserais beaucoup

en sagesse, puisque je suis né le premier et que j'ai plus de science. Que mes paroles donc fassent patienter ton cœur. Les hommes se lassent vite d'un combat où l'airain jette à terre beaucoup d'épis ; et la moisson devient moins abondante, aussitôt que Jupiter, arbitre des batailles, a fait pencher ses balances. Il ne faut jamais que les Grecs jeûnent en pleurant leurs morts; car chaque jour ils tombent épars et nombreux. Quand donc quelqu'un de nous se remettrait-il de sa peine? Il convient toutefois d'ensevelir ceux qui ont péri, et de consacrer un jour aux larmes, mais sans rien perdre de la fermeté de son âme. Quant à ceux qui survivent aux terribles batailles, ils doivent se souvenir de chasser la faim et la soif, afin qu'avec plus de constance, revêtus de l'airain inflexible, nous combattions sans relâche nos rivaux. Amis, que nul parmi vous n'attende de nouvelles exhortations ; un dernier ordre tournerait à malheur, pour celui qui demeurerait en arrière près des vaisseaux! Sortons donc tous ensemble ; marchons aux Troyens, et réveillons le farouche Mars. »

A ces mots il prend les fils de l'illustre Nestor; il prend Mégès, Thoas, Mérion, Lycomède, fils de Créon et Mélanippe. Ces héros le suivent sous la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée. Aussitôt dit, aussitôt fait; ils en apportent sept trépieds, comme Atride l'a promis, et vingt bassins éclatants ; ils amènent douze chevaux; ils conduisent encore sept femmes accomplies, habiles aux travaux de leur sexe; la belle Briséis est la huitième. Ulysse à leur tête porte dix talents d'or complets, qu'il a pesés ; les jeunes Grecs sont chargés des autres présents. Ils les déposent au milieu de l'assemblée, et Agamemnon se lève. Cependant Talthybios, dont la voix égale celle des dieux, entraîne un sanglier, et se place devant le pasteur des peuples. Atride tire le poignard toujours suspendu au fourreau de sa grande épée. Il enlève à la victime les soies prémices du sacrifice ; puis, les mains étendues, il adresse sa prière à Jupiter. Les Grecs, comme il convient, se tiennent immobiles en écoutant leur roi. Celui-ci, ayant achevé sa prière, lève les yeux au ciel et s'écrie :

« J'atteste d'abord Jupiter, le plus puissant et le meilleur des dieux ; j'atteste la Terre, le Soleil, et les Érinnyes qui sous la terre font expier aux humains les serments trompeurs; jamais je n'ai mis la main sur la jeune Briséis ni sous prétexte de lui faire partager ma couche, ni pour quoi que ce soit; elle a toujours été respectée sous ma tente. Si je fais un faux ser-

ment, que les dieux m'accablent des maux dont ils punissent le parjure ! »

Il dit, et plonge l'airain dans le cou de la victime. Talthybios la fait tourbillonner et la lance dans les flots blanchissants qui baignent le rivage, pour qu'elle serve de pâture aux monstres marins. Alors Achille se lève au milieu des Grecs belliqueux, et parle en ces termes :

« Puissant Jupiter, à quels égarements as-tu voué les mortels? Jamais Atride n'aurait si fort excité ma colère; jamais il ne m'aurait follement enlevé la jeune fille, contre mon gré, si le fils de Saturne n'eût résolu de moissonner une foule de héros grecs. Maintenant allez prendre le repas du matin, puis, nous nous porterons tous ensemble au combat. »

A ces mots, il congédie la mobile assemblée; les guerriers se dispersent, et chacun gagne son vaisseau. Cependant les vaillants Myrmidons enlèvent les présents, les transportent vers les navires du divin Achille, et les déposent dans ses tentes; les captives s'asseyent, et les nobles écuyers poussent les coursiers parmi les grands troupeaux. Alors Briséis, semblable à la blonde Vénus, aperçoit Patrocle, déchiré par l'airain aigu. Elle se précipite sur lui en jetant un cri perçant; de ses mains, elle meurtrit son sein, son cou délicat, son charmant visage, et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie :

« Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée! en quittant cette tente je te laissai vivant, et à mon retour, ô chef des peuples! je te trouve mort. Ah! comme mes malheurs s'enchaînent sans fin! le jeune époux que m'avaient choisi mon père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré par l'airain aigu. J'ai vu le même jour succomber les trois frères chéris que ma mère a enfantés. O Patrocle! tu voulais arrêter mes pleurs, lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon époux et détruit la ville du divin Mynès; tu me disais que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme, me conduirait dans la Phthie sur ses navires, et célébrerait les fêtes de notre hymen au pays des Myrmidons. Et maintenant c'est sur toi que je verse des larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur. »

A ces mots, elle sanglote, et les autres captives gémissent, en apparence sur Patrocle, mais réellement sur leurs propres malheurs. Cependant les rois des Grecs, s'empressant autour d'Achille, le supplient de prendre quelque nourriture; mais il refuse en soupirant :

« Je vous en conjure, ô compagnons bien-aimés ! puissé-je vous persuader, cessez de m'exhorter à rassasier mon âme de mets et de vin, car une terrible douleur s'est emparée de moi ; j'attendrai sans en souffrir jusqu'au coucher du soleil. »

Il dit : et les rois s'éloignent ; mais les deux Atrides, Ulysse, Nestor, Idoménée et le vieil écuyer Phénix, demeurent, et s'efforcent vainement de charmer ses peines ; rien ne peut l'en distraire avant qu'il se plonge dans le tumulte du combat sanglant. Il se souvient; de frépuents soupirs s'échappent de sa poitrine; il s'écrie :

« Infortuné ! c'était toi naguère, ô le plus cher de mes compagnons! qui préparais avec zèle et promptitude le repas abondant que nous prenions sous nos tentes, quand les Grecs avaient hâte de porter chez les écuyers troyens le déplorable Mars. Maintenant tu es là étendu le sein déchiré; et à cause de mes regrets, mon cœur s'abstient des mets et du vin que j'ai ici. Non, jamais douleur si cruelle ne pourrait m'atteindre; pas même si j'apprenais la mort de mon père, qui peut-être maintenant, dans la Phthie, verse d'abondantes larmes au penser de son fils, qui, loin de lui, sur une terre étrangère, fait la guerre aux Troyens au sujet de la détestable Hélène; pas même si je perdais mon fils chéri, qu on élève à Scyros, si toutefois il respire encore, Néoptolème, doué d'une beauté divine. J'ai longtemps espéré que je périrais seul aux champs troyens, loin du rivage d'Argos. Je pensais, ô Patrocle ! que tu retournerais dans la Phthie ; que, pour l'y conduire sur ton noir vaisseau, tu prendrais mon fils à Scyros, que tu le mettrais en possession de mes domaines, de mes captives, de mes superbes demeures; car, sans doute, Pélée aussi a vu son dernier jour, ou bien il traîne un triste reste de vie, accablé par l'odieuse vieillesse, et tremblant sans cesse de voir apparaître le messager funeste qui doit lui annoncer ma mort. »

Il dit : ses sanglots redoublent, et les rois, au souvenir des choses que chacun d'eux a laissées dans son palais, se prennent à pleurer. Jupiter les voit s'affligeant, et, le cœur ému de pitié, il adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Ma fille, tu abandonnes sans doute un homme excellent ; tu n'as plus, en ton âme, de souci du noble Achille ; le voilà devant ses navires, pleurant son compagnon bien-aimé ; les autres chassent la faim et la soif ; Achille reste à jeun, sans rien prendre. Va donc, fais couler dans sa poitrine le nectar et la divine ambroisie, de peur qu'il ne sente la faim. »

Ce discours excite la déesse, déjà par elle-même bien disposée. Aussitôt, comme un aigle de mer, au cri perçant, aux ailes étendues, elle s'élance du ciel à travers l'éther. Tandis que parmi le camp les Grecs revêtent leurs armes, Minerve fait couler dans la poitrine du fils de Pélée le nectar et la divine ambroisie, de peur que la triste faim ne fasse fléchir ses genoux; puis elle remonte à l'impérissable palais de son père tout-puissant. Les guerriers cependant se répandent hors des navires. Tels d'épais flocons de neige glacée, envoyés par Jupiter, voltigent sous le souffle impétueux de Borée : aussi nombreux brillent, autour des vaisseaux, les casques étincelants, les boucliers, les javelines de frêne et les cuirasses impénétables. Leur éclat monte jusqu'au ciel; à l'entour, la terre sourit à la splendeur de l'airain, et sous les pas des guerriers s'élève un sourd frémissement. Au milieu des siens, s'arme le divin Achille; ses dents claquent, ses yeux lancent des flammes, et son âme est pénétrée d'une intolérable douleur. Transporté de fureur contre le peuple de Priam, il a hâte de revêtir les présents de Vulcain. D'abord il entoure ses jambes des riches cnémides que maintiennent des agrafes d'argent; ensuite il couvre sa poitrine de la cuirasse; il jette autour de ses épaules le glaive d'airain, orné de clous d'argent; puis, il saisit le grand et solide bouclier qui resplendit au loin comme la pleine lune. Telle aux yeux des nautoniers, que les vents entraînent, malgré leurs efforts, loin des rives amies, apparaît la flamme d'un brasier qui brûle dans un lieu solitaire, au sommet d'une montagne : tels rayonnent jusqu'au ciel les feux du bouclier divin. Enfin, le héros soulève et pose sur sa tête le casque pesant qui scintille comme un astre; autour de la crête flotte l'épaisse crinière d'or que Vulcain y a répandue. Le divin Achille fait mouvoir, dans ses armes, ses membres vigoureux; il essaye si elles s'adaptent à ses formes, si elles se prêtent à tous ses mouvements; mais, pour lui, ce sont des ailes qui soulèvent le pasteur des peuples. Alors, il retire du fourreau la javeline de son père, arme formidable que nul parmi les Grecs ne peut brandir. Jadis, pour l'illustre Pélée, Chiron choisit, sur les cimes du Pélion, un énorme frêne, funeste à bien des héros; Achille seul le manie facilement. Cependant Alcime et Automédon attellent les coursiers qu'assujettissent au joug de belles courroies; ils leur passent le frein dans la mâchoire, et étendent les rênes en arrière jusqu'au siége inébranlable. Automédon tient le fouet dans ses mains habiles et saute sur le char. Achille, revêtu d'or et d'airain, monte après

lui, et resplendit sous son armure, autant que l'infatigable soleil. Sa voix terrible encourage les coursiers de Pélée.

« Xanthe et Balie, illustre race de Podarge, songez à ramener votre maître dans les rangs des Grecs, lorsque nous cesserons de combattre; et ne le laissez pas mort, dans la plaine, comme Patrocle. »

A ces mots, sous le joug, son cheval Xanthe, aux pieds agiles, lui parle; il incline soudain la tête, et toute sa crinière tombant de son collier descend jusqu'au sol; c'est Junon, déesse aux bras blancs, qui l'a doué de la voix.

« Oui, sans doute, dit-il, impétueux Achille, nous te sauverons encore; toutefois, le jour de ton trépas approche, et nous n'en serons point coupables, mais un dieu puissant et l'inexorable Parque. Ce n'est pas que nous ayons eu lenteur ni mollesse, si les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses armes; mais le dieu très-puissant qu'enfanta la belle Latone a tué ton compagnon au premier rang, et a donné la victoire au divin Hector. Dussions-nous courir aussi vite que Zéphyre, le plus rapide des vents, ta destinée est toujours de tomber sous les coups d'un homme et d'un dieu. »

Il dit, et soudain les Érinnyes arrêtent sa voix; l'impétueux Achille lui répond tout courroucé:

« Xanthe, pourquoi prédire ma mort? cela ne te sied point. Je n'ignore pas que ma destinée est de périr sur ces rives, loin de mon père et de ma mère chérie. Mais qu'importe? je ne me reposerai pas avant d'avoir lassé les Troyens de nous livrer des batailles. »

A ces mots, il jette de grands cris, et pousse son char au premier rang.

CHANT XX.

Tandis qu'autour de toi, fils de Pélée, insatiable de batailles, les Grecs s'arment devant les vaisseaux, les Troyens aussi s'apprêtent sur la colline qui domine la plaine.

Cependant Jupiter ordonne à Thémis de descendre des sommets de l'Olympe, et de convoquer l'assemblée des immortels. Elle vole çà et là, et partout elle invite les dieux à se rendre auprès de Jupiter. Nul hormis l'Océan ne s'abstient parmi les fleuves, ni parmi les nymphes qui habitent les belles forêts, les fontaines, les rivières et les verdoyantes prairies; tous arrivent au palais de l'assembleur de nuages, et prennent place devant l'éclatant portique qu'avec habileté Vulcain a construit pour son redoutable père. Bientôt tous sont réunis autour du fils de Saturne. Neptune lui-même n'a point été indocile à la voix de la déesse; il est sorti des flots, et s'est mêlé parmi les autres dieux. Assis au premier rang, c'est lui qui s'informe des desseins de Jupiter.

« Pourquoi, dieu que charme la foudre, convoques-tu de nouveau l'assemblée des immortels? médites-tu sur le sort des Grecs et des Troyens qui sont prêts à se livrer un combat terrible? »

Jupiter lui répond en ces termes :

« Tu pénètres, ô Neptune, les volontés que renferme mon sein. Oui, c'est à cause d'Ilion que je vous ai rassemblés : au jour de sa ruine elle est encore l'objet de mes soins. Toutefois, je vais rester assis sur une des cimes de l'Olympe, d'où je charmerai mes sens à contempler le combat. Vous, immortels, partez, répandez-vous parmi les deux armées, portez secours à ceux pour qui penche votre esprit. Si je laisse Achille seul attaquer les Troyens, ils ne tiendront pas longtemps devant lui, eux qui naguère à son seul aspect ont tremblé d'épouvante. Maintenant, transporté de rage à cause de la mort de son ami, je crains qu'il ne renverse les remparts d'Ilion malgré la destinée. »

Ainsi parle le fils de Saturne, et il rend le combat inévitable.

Les immortels, emportés par leurs sentiments divers, s'élancent dans la mêlée. Junon descend près de la flotte avec Minerve, Neptune qui ceint la terre, et l'utile Mercure, doué d'un esprit subtil; Vulcain, fier de sa force, les suit en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous le poids de son corps.

Les Troyens ont pour eux : Mars au casque étincelant, Phébus à la longue chevelure, Diane fière de ses flèches, Latone, Xanthe, et Vénus, qui aime les sourires.

Tant que ces divinités se tinrent loin des guerriers mortels, les Grecs se glorifièrent, car l'apparition d'Achille, longtemps éloigné des batailles, les avait enflammés; et les Troyens, saisis de frayeur, se prirent à trembler à l'aspect du fougueux Éacide, brillant sous ses armes, semblable à Mars, fléau des humains. Mais à peine les dieux descendus de l'Olympe se sont-ils mêlés à la foule des combattants, que l'irrésistible Discorde surgit et excite tous les guerriers. Minerve crie, tantôt des bords du fossé creusé devant le rempart des Grecs, tantôt du rivage retentissant. Mars, semblable à une sombre tempête, crie, soit du sommet de la ville des Troyens, soit en courant sur les riantes collines que côtoie le Simoïs.

Aussitôt que les bienheureux immortels ont poussé, l'une contre l'autre, les deux armées, et qu'eux-mêmes entre eux ont ramené la funeste Discorde, Jupiter, du haut de son trône, lance les terribles éclats de la foudre, et Neptune fait trembler l'immense terre. Il ébranle à la fois les hautes cimes des montagnes; l'Ida, du sommet aux racines; la ville des Troyens, et les vaisseaux des Grecs. Le roi des morts, Pluton, dans ses demeures souterraines, est frappé d'épouvante; il saute de son trône en jetant un cri d'effroi; il craint que les coups formidables de Neptune n'entr'ouvrent la terre, et ne montrent aux yeux des humains et des immortels les demeures ténébreuses, redoutables, dont les dieux eux-mêmes ont horreur. Tel est le fracas que fait naître le choc des divinités livrées à la Discorde.

Contre le roi Neptune, s'arrête Phébus Apollon, armé de ses flèches rapides; devant le farouche Mars est Minerve; à Junon s'oppose la sœur du dieu qui lance au loin les traits, Diane fière de ses flèches, armée d'un arc d'or. Latone tient tête au puissant Mercure; et à Vulcain, le grand fleuve tourbillonnant que les humains nomment Scamandre, et qui parmi les immortels a le nom de Xanthe.

Ainsi les dieux s'avancent les uns contre les autres. Cependant

Achille brûle de se plonger dans la foule des Troyens, et de rencontrer Hector; son âme l'excite à rassasier du sang de ce héros l'invincible dieu de la guerre. Alors, Apollon dirige contre lui Énée, à qui il inspire une force divine; empruntant la figure et la voix de Lycaon, fils de Priam, il aborde le fils d'Anchise, et lui dit :

« Énée, que sont devenues les menaces qu'en vidant ta coupe tu faisais devant les rois troyens? Ne promettais-tu pas de lutter contre le fils de Pélée?

— Fils de Priam, reprend le héros, pourquoi, contre mes désirs, m'exhorter à combattre le superbe Éacide? Ce ne serait point la première fois que je me mesurerais avec lui; déjà sa javeline m'a mis en fuite dans l'Ida, lorsqu'il tomba sur nos grands troupeaux, et dévasta Lyrnesse et Pédase. Jupiter me sauva en excitant ma force et la rapidité de mes genoux. Certes, j'aurais été dompté par les bras d'Achille et de Minerve, qui, précédant ce héros, lui donnait la victoire, et l'animait à exterminer les Troyens et les Léléges. Il n'appartient point à un mortel de le combattre : toujours à ses côtés marche une divinité qui éloigne de lui le péril, tandis que ses traits volent au but et ne s'arrêtent point avant d'avoir déchiré les chairs des guerriers. Si un dieu rendait entre nous les chances égales, Achille, fût-il tout d'airain, comme il s'en glorifie, ne me vaincrait pas aisément.

— Eh bien donc, ô héros, reprend Apollon, invoque pareillement les dieux éternels! On te dit fils de Vénus, fille de Jupiter; Achille est né d'une divinité d'un moindre rang : car ta mère est issue du maître des dieux, et la sienne du vieux Nérée. Dirige donc droit contre lui l'airain inflexible; ne redoute ni ses injures ni ses menaces. »

Il dit, et inspire au pasteur des peuples une force divine. Énée s'élance à travers les premiers combattants, resplendissant d'airain, et n'échappe point aux regards de Junon; elle le voit hors de la foule des guerriers s'avancer contre Achille, et, réunissant près d'elle les dieux favorables aux Grecs, elle leur dit :

« Songez, ô Minerve! ô Neptune! à l'issue de ce combat; Énée marche contre Éacide, car Apollon l'excite. Croyez-moi, repoussons ce dieu, ou que l'un de nous se tienne auprès du fils de Pélée, et lui donne une grande force, de peur que le cœur ne vienne à lui manquer, et afin qu'il sache combien il est cher aux plus grands des immortels. Car ceux qui derechef, comme précédemment, secondent les Troyens, sont sans puissance. Nous

sommes tous descendus de l'Olympe, et nous prenons part au combat pour qu'Achille aujourd'hui ne reçoive des ennemis aucune atteinte. Plus tard, au gré du lin que la Parque a filé pour lui dès sa naissance, il obéira à sa destinée. Mais s'il n'est point informé de ces choses par la voix des dieux, il sera glacé de crainte en voyant apparaître une divinité au fort de la bataille; les dieux sont effrayants lorsqu'ils se manifestent aux regards des humains.

— Junon, répond Neptune, ne t'irrite point outre mesure, cela ne te sied pas; car nous sommes de beaucoup les plus puissants, et je ne voudrais pas engager la lutte contre les autres dieux. Éloignons-nous donc, et, tranquilles sur ces hauteurs, laissons aux guerriers le soin de combattre. Si Mars, si Phébus nous provoquent en arrêtant le fils de Pélée, en enchaînant sa valeur, aussitôt nous en viendrons aux mains, et je pense que, bientôt domptés par nos bras irrésistibles, ils fuiront au sein de l'Olympe pour se mêler à l'assemblée des immortels. »

A ces mots, le dieu qui ébranle la terre les conduit sur le haut rempart du divin Hercule, que jadis Pallas et les Troyens construisirent pour servir à ce héros de refuge contre le monstre marin, lorsque du rivage il l'aurait poursuivi dans la plaine. Là, Neptune se repose, avec les autres divinités, enveloppé d'un nuage impénétrable.

D'un autre côté, au sommet des riantes collines du Simoïs, autour de toi, noble Phébus, et de Mars, destructeur des cités, les dieux favorables aux Troyens s'asseyent. Ainsi des deux parts les divinités immobiles mûrissent leurs desseins; des deux parts elles hésitent à commencer le terrible combat, auquel Jupiter du haut de son trône les convie.

Cependant les deux armées remplissent la plaine, et partout resplendit l'airain des guerriers et des chars. La terre résonne sous les pas précipités de cette immense foule. Deux héros dont la valeur excelle marchent au milieu de l'arène, et brûlent de se combattre : Énée, fils d'Anchise, et le divin Achille.

Énée, le premier, s'avance, menaçant; il agite la crinière de son casque d'airain; il étend devant sa poitrine son bouclier redoutable, il brandit sa longue javeline. Achille s'élance au-devant de lui. Tel est un lion destructeur que les pâtres, que tout le peuple de la contrée ont résolu de faire périr : d'abord, il les méprise; mais lorsque l'un des jeunes et impétueux guerriers l'a frappé de son javelot, il se ramasse, la gueule béante, les dents ruisselantes d'écume; son vaillant cœur en son sein murmure; de

sa queue il se bat les flancs et s'anime à combattre; ses yeux étincellent; enfin, il bondit avec fureur droit devant lui, ou pour déchirer l'un des pâtres, ou pour périr aux premiers rangs : ainsi le courroux, le généreux cœur d'Achille, l'excitent à se porter au-devant du magnanime fils d'Anchise. Ils marchent l'un contre l'autre, et bientôt ils se sont rapprochés. Alors, le premier, le divin et fougueux Éacide prononce ces paroles :

« Énée, pourquoi t'éloigner autant de la foule et t'arrêter devant moi? Est-ce que ton cœur t'entraîne à me combattre parce que tu espères régner sur les Troyens avec les mêmes honneurs que Priam? Mais dusses-tu m'immoler, Priam ne te remettra pas entre les mains une si haute récompense; il a des fils, et son âme est prudente. Peut-être les Troyens, si tu me fais périr, te donneront-ils à cultiver de leurs champs un immense et riant domaine, riche par ses vignes fécondes et par ses abondantes moissons; mais je ne crois point que ce soit facile. Déjà, si je ne me trompe, ma javeline t'a mis en fuite. Ne te souvient-il plus du jour où je te séparai seul de tes grands troupeaux, et te chassai rapidement des pentes de l'Ida? Tu ne t'es point retourné quand mes pieds rapides te poursuivaient; tu t'es hâté de chercher un refuge dans Lyrnesse. Je dévastai cette ville à l'aide de Jupiter et de Minerve; je ravis ses femmes et les privai de leur liberté. Toutefois le fils de Saturne et les autres dieux te sauvèrent; mais je ne pense point que maintenant ils soient prêts à te protéger, comme se l'est persuadé ton âme. Crois-moi donc, fuis, va te cacher dans la foule; renonce à te tenir devant moi, avant qu'il t'arrive malheur. L'insensé même se rend à l'évidence d'un fait accompli.

— Fils de Pélée, répond Énée, n'espère pas m'effrayer comme un enfant, par tes discours; moi aussi je sais dire des paroles mordantes et tenir des propos insolents; mais instruits, par les nobles entretiens des hommes, des choses que nous n'avons point vues, nous connaissons, l'un et l'autre, notre origine et nos ancêtres. On te dit né de l'irréprochable Éacide, et ta mère est la belle Thétis, l'une des Néréides. Moi, je me glorifie d'être fils du magnanime Anchise; ma mère est Vénus. Aujourd'hui tes parents ou les miens pleureront leur enfant chéri; car je ne pense pas que de vaines paroles nous séparent et nous éloignent du combat. Cependant, si tu désires aussi savoir ces choses, afin d'être bien informé sur notre famille, nombre de mortels la connaissent.

« Dardanos, le premier, reçut le jour de Jupiter, et fonda

Dardanie. Alors la sainte Ilion, demeure des hommes, n'était point bâtie dans la plaine. Les peuples habitaient encore le pied de l'Ida, fécond en sources. Dardanos eut un fils, le roi Érichthonios, le plus opulent des mortels; trois mille cavales erraient dans ses humides pâturages, fières de leurs tendres rejetons. Borée, comme elles paissaient, fut enflammé pour elles d'amoureux désirs; il prit la forme d'un coursier à noire crinière, et les fit concevoir. Elles enfantèrent douze jeunes cavales si légères, que, lancées à la course, sur les champs fertiles, elles effleuraient, sans les rompre, les têtes des épis, et, sur le dos de la vaste mer, elles glissaient au sommet des vagues d'eau salée. Érichthonios donna le jour à Tros, roi des Troyens. Tros eut trois fils irréprochables : Ilos, Assaracos et le divin Ganymède, le plus beau des mortels, que les dieux enlevèrent à cause de sa beauté pour être l'échanson de Jupiter, et pour vivre au sein de l'Olympe. Ilos fut le père de l'irréprochable Laomédon; et ce héros engendra Tithon, Priam, Lampos, Clytios et Hicétaon, rameau de Mars. Assaracos eut pour fils Capys, qui donna le jour à Anchise. Je suis le fils d'Anchise, et le divin Hector celui de Priam. Telle est mon origine; tel est le sang dont je m'enorgueillis de descendre. Jupiter augmente ou diminue la vertu des humains, au gré de ses désirs; car il est le plus puissant de tous. Mais, allons, au milieu de cette mêlée terrible, ne parlons pas ainsi comme des enfants; nous pourrions de part et d'autre nous dire beaucoup de mots outrageux; un navire à cent rames n'en supporterait point le poids; la langue des humains se plie à des discours divers et infinis. Le champ, çà et là, en est vaste. A une injure, je puis répondre par une injure. Mais quelle nécessité d'échanger entre nous des outrages comme deux femmes qui, transportées par la discorde, s'accablent d'insultes en pleine rue, et mêlent à la vérité des mensonges! La colère seule commande de telles choses. Quant à tes menaces, elles ne détourneront pas ma bouillante valeur, avant que nous ayons combattu. Que tardons-nous? Goûtons de plus près nos javelines d'airain. »

A ces mots, Énée fait voler son trait sur le bouclier terrible; la pointe d'airain le frappe; il retentit horriblement; Achille, de sa forte main, l'étend devant sa poitrine, de peur que l'arme du magnanime Énée ne le traverse. L'insensé! il oublie que les illustres présents des dieux sont à l'abri du faible pouvoir des mortels! La longue javeline du vaillant Énée ne brise point le bouclier que préserve l'or, don précieux de Vulcain. Elle entame deux lames, et il en reste trois; car Vulcain a adapté cinq

lames : les deux premières sont d'airain, les deux inférieures d'étain ; celle du milieu seule est d'or ; c'est celle-ci qui arrête le trait du fils d'Anchise.

Achille ensuite fait voler sa longue javeline, et frappe la bordure du bouclier de son rival, au lieu où l'airain et la peau qu'i recouvre ont la moindre épaisseur. Le frêne du Pélion y pénètre avec impétuosité; l'armure craque. Énée, craignant qu'il ne la traverse, se ramasse, et la tend au loin devant lui. La javeline frémissante enlève les deux lames du bouclier, effleure les épaules du héros, et se fixe en terre derrière lui.

Il a évité le trait redoutable ; mais une douleur violente est répandue sur ses yeux, et il tremble en le voyant vibrer près de lui. Cependant Achille se précipite plein d'ardeur, le glaive à la main, en poussant des cris horribles. Énée saisit un caillou d'un poids énorme que deux hommes, de ceux qui maintenant existent, ne pourraient porter ; seul, il le soulève sans effort. Alors, ou bien Énée aurait détourné le coup mortel, en frappant de cette pierre, soit le bouclier, soit le casque du fils de Pélée ; ou bien celui-ci, de son glaive, lui aurait ravi le jour, si Neptune, qui ébranle la terre, veillant sur eux, n'eût adressé ces paroles aux autres divinités :

« Hélas ! ô douleur ! le magnanime Énée, dompté par Achille, va descendre chez Pluton. L'insensé ! il s'est laissé séduire par le dieu qui lance au loin les traits, et Phébus ne fait rien pour le soustraire à la triste mort. Pourquoi ce héros, qui n'est point coupable, endurerait-il à tort les maux réservés à autrui? Toujours Énée consacre d'agréables offrandes aux dieux qui habitent le vaste ciel. Croyez-moi donc, arrachons-le nous-mêmes au trépas. Craignons le courroux de Jupiter si Achille vient à l'immoler ; la destinée veut qu'il échappe ; elle défend que la race de Dardanos s'éteigne et disparaisse. Ce héros, de tous ceux qui sont nés de ses amours avec des mortelles, était le plus cher au fils de Saturne, et la race de Priam lui est devenue odieuse. Oui, bientôt à jamais régneront sur les Troyens Énée et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront ensuite. »

L'auguste Junon s'écrie : « O Neptune, délibère en ton esprit si tu sauveras Énée, ou si tu l'abandonneras à la fureur du fils d'Éacide, qui va le dompter malgré sa valeur. Nous avons maintes fois juré devant tous les dieux, Pallas et moi, de ne jamais porter secours aux Troyens pour éloigner d'eux le trépas, lors même que tout Ilion serait la proie des flammes, et que les belliqueux fils de la Grèce l'auraient embrasée. »

En entendant ces mots, Neptune s'élance dans la foule, au travers du sifflement des traits, et se rend au lieu où combattent Énée et l'illustre Achille. Soudain il répand devant les yeux du fils de Pélée un sombre brouillard; puis il pose devant ses pieds le frêne à pointe d'airain, qu'il a retiré de l'écu du magnanime Énée; enfin, de sa main divine il soulève celui-ci, et d'un bond lui fait franchir plusieurs lignes de chars et de guerriers. Le héros se trouve en un instant à l'extrémité de l'armée, où les Caucones sont armés pour le combat. Neptune avant de le quitter lui adresse ces paroles rapides :

« Énée, quel dieu t'ordonne de combattre témérairement Achille, qui plus que toi est fort et cher aux immortels? Crois-moi, recule lorsque tu te trouveras en sa présence, si tu ne veux, malgré la destinée, descendre aux demeures de Pluton. Mais lorsque Achille aura subi le sort et le trépas, ose alors combattre sans cesse au premier rang : nul autre, parmi les Grecs, ne peut te donner la mort. »

Il dit, et le laisse là, n'ayant plus rien à lui révéler; aussitôt après, il dissipe la vapeur divine qui voile les yeux d'Achille. Le héros, en recouvrant la vue, gémit et dit en son cœur magnanime :

« Grands dieux! quel prodige! voici sur les sillons ma grande javeline, et je ne vois pas l'homme à qui je l'ai lancée, brûlant de le faire périr. Ah! sans doute, Énée aussi est cher aux immortels! Je croyais qu'il s'en glorifiait à tort. Qu'il échappe donc, mais son âme ne le poussera plus à lutter contre moi; c'est assez pour lui d'éviter la mort. Mais, après avoir exhorté les belliqueux Achéens, je marcherai contre d'autres Troyens pour me mesurer avec eux. »

Il dit, s'élance à travers les lignes, et donne ses ordres à chaque guerrier. « Nobles Grecs, ne craignez pas d'aborder les Troyens; courage, marchez homme contre homme, combattez avec ardeur; il me serait difficile, si vaillant que je sois, de repousser tant de héros et de les attaquer tous. Mars, Minerve eux-mêmes ne s'en prendraient pas, pour la combattre de front, à une telle multitude. Toutefois, sans reprendre haleine, sans ménager mon ardeur ni la force de mes pieds et de mes bras, je me précipite sur tous les rangs ennemis, et je ne pense pas que je doive réjouir celui des Troyens qui se heurtera contre ma javeline. »

Ainsi le fils de Pélée anime les Grecs. Cependant l'illustre Hector encourage les Troyens et leur promet de braver Achille.

« Magnanimes Troyens, s'écrie-t-il, ne redoutez point le fils de Pélée. Moi aussi je combattrais en paroles même les immortels ; il est moins facile de les attaquer avec le javelot, car ils nous surpassent en puissance. Achille ne fera pas tout ce qu'il dit ; car s'il remplit telle promesse, il ne tient telle autre qu'à demi. Je cours au-devant de lui, dussent ses bras ressembler à des flammes, oui, dussent ses bras ressembler à des flammes, et sa force à celle du fer rouge. »

Ainsi le fils de Priam anime les Troyens ; soudain ils étendent en avant leurs javelines ; les rangs furieux se confondent : le tumulte est horrible. Cependant Phébus s'approche d'Hector, et lui dit :

« Fils de Priam, ne combats pas corps à corps Achille ; attends son choc, dans les rangs, hors du fracas, de peur que sa javeline ne t'atteigne, ou que de près il ne te frappe d'un coup d'épée. »

Il dit : Hector rentre dans la foule des guerriers ; la voix du dieu le frappe de crainte. Alors, Achille se rue au milieu des Troyens, plein d'une force indomptable ; il pousse d'horribles cris et tue le premier le vaillant Iphition, fils d'Otrynte, chef de nombreux guerriers ; une naïade l'enfanta sous les neiges du Tmole, parmi le riche peuple d'Hydé. Le divin Achille, comme il marche sur lui, l'atteint de sa javeline au milieu du front, et lui fend tout le crâne. Le héros tombe avec fracas, et le vainqueur, se glorifiant, dit :

« Te voilà étendu, fils d'Otrynte, ô le plus redoutable de tous les humains ! tu trouves ici la mort, et ta famille est sur les rives du lac Gygès, qui baigne tes champs paternels près du poissonneux Hyllos et du profond Hermos. »

Pendant qu'il se glorifie, les ténèbres voilent les yeux d'Iphition, et les roues des chars que les Grecs poussent en avant le mettent en lambeaux. Achille renverse ensuite Démoléon, fils d'Anténor, combattant inébranlable ; il le frappe à la tempe ; le casque d'airain n'arrête pas la pointe de son javelot ; elle le traverse, brise l'os, écrase la cervelle et dompte le vaillant Troyen au fort de son ardeur. Ensuite, comme Hippodamas saute de son char et veut fuir, il le perce entre les épaules : le Troyen exhale son âme en gémissant. Tel un taureau, que de jeunes hommes entraînent devant le roi Neptune, pousse de longs mugissements dont le dieu se réjouit : ainsi râle le guerrier blessé, jusqu'à ce que son âme généreuse abandonne ses ossements. Cependant Achille a tourné son javelot contre le

divin Polydore, fils de Priam; le vieillard lui avait défendu de combattre, parce qu'il était né le dernier de ses nombreux enfants, et qu'il était le plus tendrement chéri. Il l'emportait sur tous ses frères à la course ; or, ce jour-là, pour faire paraître follement son agilité, il se mêla parmi les premiers rangs jusqu'à ce qu'il eût reçu le coup fatal. Le fougueux et divin Achille, comme il prend son élan, le perce de sa pointe mortelle, au milieu du dos, où les anneaux d'or du baudrier se croisent et forment une double cuirasse. L'airain traverse le corps et ressort en avant. Polydore, en gémissant, tombe à genoux; les affreuses ténèbres l'enveloppent, et, dès qu'il se sent fléchir, il retient, de ses deux mains, ses entrailles.

Hector aperçoit son frère bien-aimé qui tombe à terre et tient en ses mains ses entrailles. Un nuage de douleur aussitôt se répand sur ses yeux; il ne peut se résigner plus longtemps à demeurer à l'écart; ardent comme la flamme, il marche au-devant d'Achille et brandit son javelot aigu. A peine le fils de Pélée l'a-t-il vu, qu'il s'élance et dit, en se glorifiant :

« Il approche donc, cet homme qui a si cruellement torturé mon âme, ce meurtrier de mon compagnon chéri; puissions-nous cesser enfin de nous fuir mutuellement sur le champ de bataille. »

Il dit, et lançant sur Hector un regard foudroyant, il ajoute : « Viens donc plus près encore, afin que tu atteignes plus vite les limites du trépas.

— Fils de Pélée, lui répond sans s'émouvoir le brillant Hector, n'espère pas m'effrayer comme un enfant par tes discours. Moi aussi je sais dire des paroles mordantes et tenir des propos insolents; je sais de plus que tu es brave et que je vaux moins que toi. Mais notre sort est entre les mains des dieux ; peut-être, quoique le plus faible, t'arracherai-je la vie en lançant ma javeline; mon trait aussi porte une pointe acérée. »

En disant ces mots, il brandit et fait voler son long frêne que Minerve aussitôt repousse d'un souffle, loin de l'illustre Achille. Elle a soufflé doucement, et déjà la javeline, retournant devant Hector, tombe à ses pieds. Alors Achille s'élance plein de rage; il désire avec fureur immoler le héros, il jette des cris horribles. Mais Apollon saisit Hector et l'enlève facilement, comme peut le faire un dieu: puis il l'enveloppe d'un brouillard épais.

Trois fois le fougueux et divin Achille bondit, le javelot à la main; trois fois il frappe la profonde nuée. Lorsque, semblable

à une divinité, pour la quatrième fois il se précipite, il fait entendre rapidement ces menaces :

« Chien! tu échappes encore une fois à la mort qui a passé près de toi : Apollon t'a sauvé, car toujours tu songes à le prier, quand tu te hasardes dans la tempête des traits. Mais je te ferai mordre la poussière si je te rencontre encore, et que l'un des dieux veuille me seconder. Maintenant je vais poursuivre tous ceux que mes bras pourront atteindre. »

A ces mots il frappe à la gorge Dryops, qui tombe à ses pieds et qu'il abandonne. D'un coup de javelot au genou, il arrête dans sa course Démochos, issu de Philétor, guerrier grand et valeureux; puis de son glaive il lui arrache la vie. Les fils de Bias, Laogonos et Dardanos, s'avancent sur un même char; il se précipite et les fait rouler dans la poussière, l'un atteint par son javelot, l'autre frappé par l'épée. Tros, fils d'Alastor, se jette à ses genoux, les embrasse, et lui demande la vie : « Congédie-moi vivant et ne m'immole point, nous sommes du même âge ; aie pitié de ma jeunesse. » L'insensé! il ignore qu'Achille est inexorable. Ce n'était pas un homme doux, d'humeur affable, mais très-emporté. Il lui embrasse les genoux, il l'implore avec ardeur, mais le héros lui porte de son glaive un coup terrible au sein; le foie sort de la blessure avec des flots d'un sang noir qui ruisselle sur sa poitrine; sa vie s'échappe, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Achille s'approche de Mulios, et de sa pique le frappe à l'oreille ; à l'instant la pointe ressort par l'autre oreille. Après cela, il plonge son glaive dans la tête d'Échéclos, fils d'Agénor; la lame est tiède de sang jusqu'à la garde; la sombre Mort, la Parque violente saisissent le Troyen. Il pousse ensuite sa pointe d'airain au travers du coude de Deucalion, au lieu où les muscles se réunissent. Le guerrier laisse tomber son bras appesanti, et attend la mort, qu'il voit inévitable. Achille tire son glaive, et fait rouler au loin la tête et le casque; la moelle s'échappe des vertèbres, et le tronc reste étendu sur la poussière. Alors Achille marche sur l'irréprochable fils de Piroos, Rigmos, qui vint des champs fertiles de la Thrace. Il le frappe de son javelot, au milieu du corps ; l'airain pénètre dans ses poumons; il tombe de son char; son écuyer Aréithoos retourne les coursiers pour fuir; le trait d'Achille le frappe entre les épaules et le précipite du char; les chevaux s'emportent éperdus.

Telle, dans les profondes vallées d'une montagne aride, la flamme d'un terrible incendie promène sa fureur, dévore l'im-

mense forêt, et tourbillonne au gré de tous les vents : tel Achille furieux, semblable à une divinité redoutable, sillonne le vaste champ de bataille, et répand partout la mort et le carnage ; la terre ruisselle de sang.

Souvent des taureaux au large front, réunis sous un joug, foulent sur le sol uni d'une aire les épis d'orge blanche ; et la paille légère se sépare rapidement du grain sous les pieds des bœufs mugissants : ainsi, poussés par le magnanime fils de Pélée, les chevaux vigoureux foulent aux pieds les morts et les armures. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char. Achille est insatiable de gloire ; ses mains invincibles sont couvertes de sang et de poussière.

CHANT XXI.

Au gué de l'impétueux Xanthe, fleuve limpide issu de l'immortel Jupiter, Achille rompt les Troyens. Il chasse les uns vers Ilion et les disperse tout tremblants, par cette même plaine où la veille les Grecs s'étaient enfuis éperdus, lorsque la fureur d'Hector triomphait ; et Junon, pour les ralentir, étend sur eux un épais brouillard. L'autre moitié se précipite dans le lit profond du fleuve aux flots argentés. Les guerriers tombent avec fracas, l'onde retentit; les rives escarpées, au loin, rendent un son prolongé. Ils nagent en jetant des cris, et luttent épars contre les tourbillons. Telles, chassées par une vive flamme, qui soudain éclate, des sauterelles sautillent épouvantées jusqu'aux bords du fleuve ; mais l'infatigable feu les atteint et elles se plongent dans les eaux : ainsi devant Achille, Xanthe, aux gouffres profonds, se remplit d'une foule confuse de chars et de guerriers.

Le heros, cependant, issu de Jupiter, laisse sur le rivage, appuyée contre un tamaris, sa redoutable javeline, et, armé seulement du glaive, il s'élance semblable à une divinité. Ah! quels affreux exploits il médite! quels coups il porte en faisant tournoyer son bras! quels gémissements! quel carnage! comme l'onde se colore de sang! Tels, devant un énorme dauphin, les autres poissons s'enfuient frappés d'effroi, et remplissent les grottes secrètes des rades paisibles, car il dévore tout ce qu'il saisit : ainsi les Troyens, au travers des tourbillons impetueux, se blottissent sous les berges du Xanthe. Lorsque Achille a fatigué son bras à ces massacres, il choisit dans le fleuve douze jeunes captifs, expiation de la mort du fils de Ménétios; il les entraîne sur le rivage, frappés de stupeur comme des faons: il leur attache les mains derrière le dos avec les gracieuses ceintures qu'eux-mêmes portent autour de leurs ondoyantes tuniques ; il ordonne à ses compagnons de les con-

duire vers ses vaisseaux. Ensuite il revient sur ses pas, se portant avec ardeur à de nouveaux meurtres.

Alors il rencontre, sortant du fleuve, Lycaon fils de Priam, que jadis, dans une marche nocturne, il a lui-même capturé sur les champs de son père, et emmené malgré sa résistance comme il coupait, avec l'airain tranchant, des rejetons de figuier, pour en tresser le devant d'un char; le divin Achille survint lui apportant un mal imprévu, le conduisit sur son navire, et le mit en vente dans la populeuse Lemnos. Le fils de Jason en donna le prix; Étion d'Imbros, hôte du jeune Troyen, l'ayant racheté en échange d'une grosse rançon, l'envoya dans la ville sacrée d'Arisbas, d'où il revint aux palais paternels après avoir échappé à la captivité. Pendant onze jours, il délecta son âme avec ses compagnons chéris; mais, dans la douzième journée, un dieu le fit retomber dans les redoutables mains d'Achille, qui devait l'envoyer aux demeures de Pluton où il ne voulait pas aller. Achille l'aperçoit nu, sans casque, sans bouclier, sans javeline : car il a jeté ses armes sur la rive, et il sort du fleuve, baigné de sueur, rompu de fatigue. A son aspect le héros, en gémissant, se dit en son cœur magnanime :

« Grands dieux ! quel prodige éclate à mes regards ! sans doute les superbes Troyens, que mon bras a immolés, reviendront des profondes ténèbres, puisque je revois celui-ci, qui, évitant le jour funeste, avait été vendu dans la divine Lemnos. La vaste étendue de la mer écumeuse, qui, malgré leurs désirs, retient tant de mortels, ne l'a point arrêté! Faisons-lui donc goûter la pointe de mon javelot; sachons s'il reviendra encore, ou si la terre saura le renfermer, elle qui enchaîne les plus vaillants. »

Comme le héros immobile agite ce dessein, Lycaon, tremblant, l'aborde ayant hâte d'embrasser ses genoux; en son âme il veut échapper à la Mort affreuse et à la sombre Parque. Cependant Achille, impatient de le frapper, a levé sa javeline; il l'évite en se prosternant; elle passe au-dessus de sa tête, et se fixe en terre, quoique avide de sang humain. D'une main il la saisit et ne la laisse pas aller, de l'autre il embrasse les genoux du fils de Pélée, et il prononce ces paroles rapides :

« Achille, je t'implore, prends pitié de moi; considère ma jeunesse. Je suis pour toi un suppliant digne de respect, car j'ai goûté à ta table le blé de Cérès, lorsque tu m'as enlevé de notre bel enclos pour me conduire et me vendre dans la divine Lemnos, loin de mon père et des miens. Je t'ai valu une

hécatombe; ma rançon aujourd'hui serait d'un triple prix. Voici la douzième aurore depuis qu'après de cruelles souffrances j'ai revu Troie, et il faut qu'une destinée mortelle me fasse tomber dans tes mains! Ah! sans doute je suis odieux à Jupiter, qui me livre encore à ta fureur. Pour quelle courte vie m'a enfanté ma mère Laothoa, fille du vieillard Altès, qui règne sur les belliqueux Léléges, et possède, aux bords du Satnioïs, la ville escarpée de Pédase! Priam eut la fille de ce roi et beaucoup d'autres femmes. Elle fut mère de deux fils que, tous les deux, tu auras fait périr. Déjà, au premier rang des piétons, ta javeline a terrassé Polydore comparable aux dieux. Maintenant je vais ici succomber, car je n'espère pas échapper de tes mains, puisqu'une divinité funeste m'a conduit. Mais je te le déclare, fais entrer mes paroles en ton esprit, épargne-moi, je ne suis pas né des mêmes entrailles qu'Hector, qui a tué ton ami vaillant et doux. »

Telles sont les supplications de l'illustre fils de Priam ; ce n'est pas une douce réponse qui frappe ses oreilles :

« Insensé! ne me parle pas de rançon, cesse tes vains discours. Avant que Patrocle eût reçu le coup fatal, il m'était agréable d'épargner les Troyens; j'en ai pris beaucoup et je les ai vendus. Mais aujourd'hui, de tous ceux que, devant Ilion, un dieu fera tomber entre mes mains, surtout des fils de Priam, nul n'échappera à la mort. Meurs donc, ami, meurs aussi; à quoi bon ces plaintes? Patrocle lui-même est mort, et il valait mieux que toi. Ne vois-tu pas comme je suis grand et beau? je suis né d'un père illustre et d'une mère immortelle : eh bien! moi pareillement, la Mort et la Parque violente me saisiront, soit au lever de l'aurore, soit au coucher du soleil, soit au milieu du jour, lorsqu'un guerrier tranchera ma vie avec l'airain d'un javelot ou d'une flèche rapide. »

A ces mots, Lycaon sent son cœur défaillir et ses genoux plier; il laisse aller la javeline, et s'assied en étendant les bras. Achille tire son glaive à double tranchant, le frappe à la gorge, et plonge dans son sein la lame tout entière; il tombe le front en avant, son sang noir ruisselle et couvre les sillons. Achille le prend par le pied, le pousse dans le courant qui doit l'entraîner, et s'écrie en se glorifiant :

« Étends-toi là, parmi les poissons, qui viendront hardiment humer le sang de ta blessure; ta mère ne versera pas de pleurs sur ta couche funèbre, mais l'impétueux Scamandre te portera dans le sein des vastes flots. Là, quelque monstre marin, bondissant sur la surface frémissante des vagues sombres, se re-

paîtra de la graisse blanche de Lycaon. Périssez, en attendant le dernier jour d'Ilion, vous qui fuyez, tandis que derrière vous je répands le carnage. Il ne vous sauvera pas, quelque rapides que soient ses flots argentés, ce fleuve auquel vous avez sacrifié tant de taureaux, tant de nobles coursiers, que vous précipitiez vivants dans ses avides tourbillons; comme ces victimes, périssez d'une mort affreuse, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez tous expié le meurtre de Patrocle et les maux des Achéens, que vous avez immolés près de nos rapides vaisseaux, lorsque je m'éloignais des batailles. »

A ces mots, le fleuve ressent un violent courroux, et agite en son cœur comment il forcera le divin Achille à cesser de combattre, et préviendra la ruine des Troyens. Cependant le fils de Pélée, armé de sa longue javeline, s'élance, brûlant de l'immoler, sur Astéropée, fils de Pélégon, né du fleuve Axios, au large courant, et de Péribée, la plus âgée des filles d'Acessamène. Le fleuve tourbillonnant s'unit à la jeune vierge, Achille fond sur son petit-fils, qui, tenant dans chaque main un javelot, l'attend sans s'émouvoir; car Xanthe vient de lui donner une force divine, irrité, à cause des jeunes guerriers qu'Achille a, sans pitié, tués dans ses ondes. Les deux héros marchent l'un contre l'autre et bientôt se sont rapprochés. Le divin et fougueux Achille le premier s'écrie :

« Qui donc es-tu parmi les humains, et quelle est ta patrie, ô toi qui oses m'affronter? Malheur à ceux dont les fils viennent au-devant de ma colère.

— Magnanime Éacide, répond l'illustre fils de Pélégon, pourquoi me demander mon origine? Je viens d'une contrée lointaine, de la fertile Péonie, je commande les guerriers péoniens armés de longs javelots. Déjà l'aurore s'est montrée onze fois depuis mon arrivée dans Ilion. Je suis issu du fleuve Axios, au large courant, d'Axios dont les ondes sont les plus belles de celles qui arrosent la terre. Ce dieu engendra Pélégon, illustre par sa javeline, et l'on dit que je dois le jour à ce héros. Maintenant, ô noble Achille! combattons. »

C'est ainsi qu'il parle en menaçant. Cependant le divin Achille soulève le frêne du Pélion, tandis que le héros Astéropée, qui est ambidextre, le manque à la fois de ses deux javelots. L'un atteint le bouclier, mais il ne peut rompre l'or, présent de Vulcain; l'autre écorche le coude du bras droit d'Achille, fait jaillir un sang noir, passe outre et se plonge dans le sable, quoique avide de se rassasier de chairs.

A son tour, Achille, brûlant de tuer Astéropée, lance son trait, si souvent infaillible ; mais cette fois il s'égare, va frapper la haute berge du fleuve, et en vibrant, s'enfonce à moitié dans le sol. Le héros, transporté de rage, tire l'épée qui s'appuie contre sa forte cuisse, et bondit sur le Péonien. Celui-ci cependant, d'une main robuste, s'efforce, mais vainement, d'arracher le redoutable frêne : trois fois, impatient de s'en emparer, il l'ébranle; trois fois sa force s'épuise. Enfin, il tente de le briser en le courbant; mais Achille le prévient, et d'un coup de glaive lui arrache la vie. L'airain déchire ses flancs; toutes ses entrailles tombent à terre. Le héros expire, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Achille saute sur sa poitrine, le dépouille de ses armes, et, en se glorifiant, il s'écrie :

« Reste ainsi étendu. La lutte est terrible contre les descendants de Jupiter, même pour les rejetons d'un fleuve. A t'entendre, tu tirais ton origine de l'Axios au large courant; moi, je me glorifie d'être issu du grand Jupiter. Le guerrier qui m'a engendré règne sur les nombreux Myrmidons : c'est Pélée, fils d'Éaque, et son père est né du souverain des dieux, dont la race ne l'emporte pas moins sur celle des fleuves que lui sur ces divinités. Tu as là près de toi le vaste Xanthe; vois s'il ne peut rien pour toi. Non, il n'est point possible de combattre le fils de Saturne. Le roi Achéloüs lui-même ne rivaliserait pas avec lui, ni le grand et profond Océan d'où viennent tous les fleuves, la mer entière, les puits et les fontaines. L'Océan aussi redoute la foudre du maître du tonnerre, et lorsque du haut des cieux elle gronde, il frémit. »

Il dit, arrache de la berge sa lance d'airain, et abandonne le guerrier sans vie. Astéropée gît sur le sable; l'eau profonde le baigne; autour de lui, les anguilles, les poissons s'empressent, arrachent la graisse de ses reins et la dévorent avec avidité.

Les Péoniens, à la vue de leur chef, dompté dans une lutte terrible par la forte épée d'Éacide, ont fui au travers des tourbillons du fleuve. Le vainqueur se rue sur eux et fait périr Thersiloque, Mydon, Astypyle, Mnésos, Thrasios, Énios, Ophéleste. Sans doute il aurait encore immolé nombre de victimes, si Xanthe courroucé, prenant la figure d'un héros, ne lui eût fait entendre, du fond d'un gouffre, ces paroles menaçantes :

« O Achille ! tu ne l'emportes pas moins sur les autres mortels en iniquité qu'en valeur, et les dieux eux-mêmes te protégent. Si le fils de Saturne te permet d'exterminer tous les fils

de Dardanos, chasse-les de mon sein, et fais tes grandes actions dans la plaine. Mon cours si limpide est encombré de cadavres, je ne puis plus verser à la mer divine mes flots arrêtés par les morts; et toi tu portes de terribles coups; crois-moi donc, arrête ce carnage, car, ô chef des guerriers! tu me saisis de stupeur. »

Achille lui répond en ces termes : « Tes désirs, ô Scamandre, s'accompliront; mais je ne cesserai pas d'immoler les orgueilleux Troyens, avant de les avoir enfermés dans les murs, et de m'être mesuré avec Hector : il faut qu'il me dompte ou qu'il tombe sous mes coups. »

Il dit; puis, semblable à une divinité funeste, il fond sur les Troyens; alors le fleuve s'adresse à Phébus :

« Hélas! tu oublies les desseins du fils de Saturne, qui t'a prescrit de rester parmi les Troyens et de les défendre jusqu'aux dernières lueurs du soir, jusqu'à ce que les champs se couvrent de ténèbres. »

Comme il dit ces mots, Achille prend son élan de la rive et se jette au milieu du courant. Le fleuve soudain se gonfle avec furie; son cours tout entier s'émeut et bouillonne; il soulève les nombreux cadavres amoncelés dans son sein par les mains du fils de Pélée, et, mugissant comme un taureau, il les rejette sur la terre. Cependant il sauve ceux qui respirent encore, et les cache ou sous ses ondes pures, ou sous ses tourbillons immenses, tandis qu'autour du héros il amasse des flots terribles qui heurtent et pressent son bouclier. Déjà, celui-ci ne peut plus s'affermir sur ses pieds; il saisit les branches d'un ormeau grand et touffu. L'arbre entr'ouvre la berge, en se déracinant, s'affaisse tout entier, contient le courant avec ses rameaux nombreux et sert de pont au fils de Pélée, qui bientôt, non sans avoir senti la crainte, sautant hors du lit du fleuve, vole dans la plaine de toute la légèreté de ses pieds rapides. Mais le grand dieu, loin de l'abandonner, pousse sur lui ses vagues troublées, et le force à cesser de combattre, pour prévenir la ruine des Troyens.

Achille fait des bonds aussi longs que la portée d'une javeline : tel est l'essor de l'aigle aux ailes noires, de l'aigle chasseur, le plus fort, le plus agile des oiseaux. Sur sa poitrine, l'airain rend un son effrayant. Il fuit et se détourne; mais le fleuve, à grand fracas, ne cesse de le poursuivre. Comme un fontainier, qui, à travers les plantes d'un jardin, voulant conduire l'eau d'une source profonde, a, de son hoyau, rejeté tous les obstacles hors de la rigole, voit bientôt l'onde s'écouler avec un doux murmure

en agitant les cailloux et le dépasser lui-même, car la pente est rapide : ainsi, malgré sa légèreté, Achille est toujours atteint par le flot du fleuve, car la force des dieux surpasse celle des humains. Autant de fois le héros s'arrête pour tenir tête à Xanthe et reconnaître si les dieux immortels qui habitent le vaste ciel sont tous à le poursuivre, autant de fois le grand flot du fleuve issu de Jupiter se gonfle près de ses épaules ; alors, le cœur plein de tristesse, il échappe par un nouveau bond ; mais la vague, victorieuse de ses genoux, suit ses détours, le presse, et sous ses pieds dévore la poussière. Enfin en gémissant il regarde le vaste ciel, et s'écrie :

« Puissant Jupiter, n'est-il point parmi les immortels de dieu qui, ayant compassion de moi, se charge de me soustraire à la fureur du fleuve ? viennent ensuite les maux que l'avenir me destine. Mais de tous les êtres célestes, nul n'est aussi coupable que ma mère chérie. Combien elle m'a trompé par ses paroles mensongères, en me disant que sous les remparts des Troyens je périrais percé par les flèches rapides d'Apollon ! Que n'ai-je succombé sous les coups d'Hector, le plus brave des guerriers que nourrisse cette terre ! Il eût immolé un vaillant héros, et, vaillant lui-même, il m'eût dépouillé de mes armes. Maintenant, je suis voué à une mort sans gloire dans ce grand fleuve, comme un jeune porcher que, pendant l'hiver, engloutit le torrent qu'il veut traverser ! »

Il dit : soudain Neptune et Minerve, sous la figure de deux guerriers, accourent, l'abordent, de leurs mains prennent ses mains et le raffermissent par leurs discours. Neptune, le premier, prend la parole :

« Fils de Pélée, cesse de craindre, calme-toi. Nous sommes des dieux et nous venons à ton aide, du consentement de Jupiter. Reconnais Neptune et Minerve. Tu n'es point destiné à être dompté par un fleuve ; celui-ci cessera de te poursuivre ; bientôt il s'arrêtera comme tu verras toi-même. Écoute nos conseils, puissent-ils te convaincre ! Ne laisse point reposer ton bras avant d'avoir enfermé dans les nobles remparts d'Ilion tous ceux de l'armée troyenne qui échapperont au carnage. Tu arracheras à Hector son âme ; puis tu retourneras vers tes vaisseaux, et nous t'aurons fait remporter une grande gloire. »

A ces mots, les deux divinités retournent parmi les immortels ; le héros s'élance dans la plaine ; les avertissements des dieux l'ont animé d'une nouvelle ardeur. A l'entour, tout est inondé ; nombre de belles armes des jeunes combattants qu'Achille a im-

molés, flottent avec les cadavres, mais le héros bondit au delà des vagues, qui déjà cessent de l'étreindre, tant Minerve lui a donné de force. Cependant Scamandre, loin d'apaiser sa fureur, s'irrite encore contre le fils de Pélée, excite ses ondes, les soulève, et, à haute voix, appelle Simoïs.

« Frère chéri, s'écrie-t-il, réunissons-nous pour contenir un homme, sinon il va dévaster la grande ville du roi Priam ; les Troyens ne lui résisteront plus. Accours pour les défendre, remplis ton lit de l'eau de toutes les fontaines, de tous les torrents tes tributaires, rassemble d'immenses flots, roule à grands fracas des rochers, des troncs d'arbres ; éloignons ce héros farouche, qui maintenant triomphe et veut faire autant que les dieux. Et moi, je dis que sa beauté, sa vigueur et ses belles armes ne lui serviront de rien, quand elles seront englouties au fond de mon cours et recouvertes de vase ; lui-même, je veux l'enfouir dans le sable ; je veux lui donner pour tombe un amas de débris. Jamais les Argiens ne sauront où recueillir ses ossements, tant je l'aurai profondément couvert de limon ; ce sera son sépulcre, et lorsque ses compagnons célébreront ses funérailles, ils n'auront point à remuer la terre pour la verser sur lui. »

A ces mots le dieu, bouillonnant, se gonfle, fond sur le héros, et en murmurant soulève, avec des flots d'écume, le sang et les morts ; l'onde souillée du fleuve issu de Jupiter monte, se dresse, et en retombant saisit le fils de Pélée, quand Junon jette un cri d'effroi. La déesse tremble qu'Achille ne soit entraîné par le grand fleuve aux immenses tourbillons. Soudain elle appelle Vulcain, son fils chéri :

« Hâte-toi, ô mon fils ; nous croyons que, pour combattre, l'impétueux Xanthe est ton égal ; vole défendre Achille, déploie beaucoup de flammes. Cependant je vais appeler Zéphyre et Notos, et faire souffler de l'Hellespont une violente tempête qui promènera l'incendie jusqu'à ce qu'il ait dévoré les têtes et les armures des Troyens. Toi, mon fils, sur les rives de Xanthe, consume les arbres ; pousse le feu même dans son sein ; n'écoute ni ses menaces ni ses douces paroles ; n'arrête point ta fureur, avant que, par un cri, je t'annonce qu'il est temps d'éteindre la flamme infatigable. »

Elle dit, et déjà son fils a dirigé ses feux divins ; d'abord, il les promène dans la campagne, et brûle les cadavres nombreux qui gisent pêle-mêle depuis qu'Achille les a frappés ; en un instant la terre se dessèche, et l'inondation est contenue. Tel, en automne, Borée étanche promptement les champs que

la pluie vient d'humecter, et réjouit le labloureur : ainsi Vulcain assainit la plaine entière et consume les morts ; il tourne ensuite contre Xanthe ses traits étincelants. Les ormeaux s'enflamment, puis les saules, les tamaris, les lotos, les joncs, le souchet ; toutes les plantes qui croissent sur les belles rives du fleuve ; les anguilles, les poissons souffrent, et se plongent, çà et là, au plus profond de ses ondes et de ses tourbillons, accablés par le souffle de Vulcain. Le fleuve lui-même ressent la flamme, et s'écrie :

« O Vulcain ! nul des immortels ne peut s'égaler à toi ; je ne veux plus combattre ni toi ni tes flammes. Laissons là nos querelles, que le divin Achille chasse à l'instant les Troyens de leur ville. Qu'ai-je à faire dans cette guerre, et pourquoi les secourir ? »

Il dit : la flamme le dévore ; ses belles ondes bruissent. Telle, dans une chaudière sous laquelle brûlent des rameaux secs, et qu'embrassent de grandes flammes, la graisse d'un porc succulent fond et bout à gros bouillons : telles les belles ondes du fleuve bouillonnent échauffées par le feu ; il ne songe plus à couler ; son cours est suspendu, car le souffle de Vulcain l'a dompté. Alors il implore Junon en ces termes :

« Junon, pourquoi ton fils s'est-il acharné à troubler mon cours plutôt que celui de tout autre fleuve ? Je ne suis pas aussi coupable envers toi que les autres divinités favorables aux Troyens. Mais si tu l'ordonnes, j'abandonnerai ceux-ci ; qu'il s'arrête donc ce dieu, je te jure de ne jamais éloigner d'eux le jour fatal, même lorsque Ilion serait livrée en proie aux flammes dévorantes, et que les belliqueux fils de la Grèce l'auraient incendiée. »

Junon entend ces paroles. Aussitôt elle s'adresse à son fils chéri : « Cesse, mon illustre fils ; il ne convient point, à cause des mortels, de tant maltraiter un dieu. »

A ces mots, Vulcain éteint la flamme divine, et les belles ondes du fleuve rentrent dans leur lit. Xanthe est vaincu ; les deux rivaux s'arrêtent ; Junon elle-même, malgré son courroux, les a calmés.

Mais alors, la Discorde cruelle tombe de tout son poids sur les autres dieux, et souffle dans les cœurs des desseins opposés. Soudain ils se heurtent avec un fracas terrible ; la vaste terre retentit ; le ciel immense répète des sons stridents. Jupiter les entend du haut de l'Olympe ; il rit en son cœur et se réjouit de voir les dieux livrés à la Discorde. Déjà ils s'abordent, et le

premier, Mars, destructeur des armures, s'élançant sur Minerve, le javelot à la main, lui adresse ces paroles outrageantes :

« Pourquoi, chienne impudente, appeler parmi les dieux la Discorde ? tu as une insatiable audace, et ton cœur est gonflé d'orgueil. Ne te souvient-il pas que tu as excité Diomède à me porter un coup de son javelot étincelant ? C'est toi qui dirigeais son bras, et qui as déchiré mon corps divin. J'espère que tu vas tout à l'heure expier le mal que tu as fait. »

Il dit, et frappe l'égide, arme horrible qui résisterait même à la foudre de Jupiter. Le sanglant Mars la frappe de son grand javelot. La déesse recule, et, de sa forte main, saisit dans la plaine une énorme pierre, que jadis les premiers hommes ont posée en ce lieu pour marquer la limite d'un champ. Elle la lance, et atteint à la gorge le dieu de la guerre dont les genoux fléchissent ; il tombe et couvre sept plèthres ; sa chevelure est souillée de poussière. Autour de lui ses armes retentissent. Minerve rit de joie, et en se glorifiant elle s'écrie :

« Insensé, n'avais-tu pas considéré, jusqu'à ce moment, combien je puis me glorifier de l'emporter sur toi, pour comparer ta force à la mienne ? Sans doute tu ressens l'effet des malédictions de ta mère irritée de ce que tu as abandonné les Grecs pour secourir les perfides Troyens. »

A ces mots, elle détourne ses regards étincelants. Cependant Vénus, fille de Jupiter, prend par la main et emmène le dieu blessé qui pousse de profonds soupirs, ayant peine à ranimer ses esprits. Junon les aperçoit, et s'adressant à Minerve :

« Hélas ! infatigable fille du maître de l'égide, vois encore cette chienne impudente, qui, au travers du tumulte, conduit hors de la mêlée, Mars, fléau des humains. Que tardes-tu à la poursuivre ? »

Elle dit : Minerve, se réjouit en son âme, s'élance et laisse tomber sa forte main sur le sein de la déesse, qui sent son cœur défaillir et ses genoux plier. Les deux divinités vaincues gisent étendues sur les sillons fertiles, et Minerve, en se glorifiant, s'écrie :

« Puissent ainsi tomber tous ceux qui secondent les Troyens et combattent contre les Grecs ! Que n'ont-ils le même cœur, la même force que Vénus, qui, pour secourir Mars, est venue au-devant de ma colère ! déjà depuis longtemps nous aurions terminé cette guerre, et Ilion serait renversée. »

Elle dit, et Junon, déesse aux bras blancs, sourit. Cependant le puissant Neptune provoque Phébus :

« Apollon, pourquoi nous tenir à l'écart? Cela ne nous sied pas, quand les autres dieux nous donnent l'exemple. Ne rougirions-nous pas de retourner, sans combattre, dans le palais d'airain de Jupiter? Commence donc, tu es le plus jeune. Il serait honteux pour moi de porter les premiers coups, car je suis né le premier, et j'ai plus de science que toi. Insensé! cœur irréfléchi! ne te souvient-il plus des maux que nous avons soufferts devant Ilion? Nous quittons l'Olympe, seuls; et, moyennant un prix convenu, nous nous louons à gages pour un an, à l'orgueilleux Laomédon; il nous donne ses ordres; je construis la ville et le rempart des Troyens; j'élève des murs larges et superbes, qui rendent leur ville inexpugnable. Cependant, Phébus, tu conduis dans les forêts de l'Ida ses grands troupeaux. Mais lorsque les riantes saisons eurent amené le terme de notre labeur, ce roi violent nous priva de notre salaire, et nous chassa après nous avoir menacés, toi Phébus, de t'enchaîner les pieds et les mains, et de te vendre dans une île lointaine; et nous deux, en joignant le geste à la parole, d'employer l'airain pour nous couper les oreilles. Nous partîmes, l'âme pleine de courroux, indignés de n'avoir point reçu la récompense qui nous avait été promise. Est-ce à cause de ces outrages que tu te dévoues à ses peuples, au lieu de te réunir à nous pour précipiter la ruine des Troyens parjures, de leurs tendres enfants et de leurs chastes épouses?

—Neptune, répond le dieu qui lance au loin les traits, tu dirais que je ne suis pas sain d'esprit, si je combattais contre toi pour de misérables mortels, qui, semblables aux feuilles, aujourd'hui pleins de vie se nourrissent des fruits de la terre, et demain vont être consumés misérablement. Mais abstenons-nous, en cet instant, de nous combattre, et laissons les autres dieux s'attaquer. »

Il dit, et recule; car il redoute d'en venir aux mains avec le frère de son père. Sa sœur, terreur des bêtes fauves, Diane chasseresse, l'interpelle et l'accable d'injures:

« Tu fuis, dieu qui atteins de loin; tu cèdes à Neptune la victoire! Tu lui donnes un vain orgueil! Insensé! pourquoi t'armer d'un arc inutile? Je ne t'entendrai donc plus, dans les demeures célestes, te glorifier comme jadis, parmi les immortels, d'être prêt à combattre Neptune. »

Elle dit: et son frère s'éloigne sans répondre; mais la vénérable épouse de Jupiter, enflammée de courroux, poursuit de ses outrages la déesse qui se réjouit de ses flèches:

« Comment, chienne audacieuse, oses-tu t'arrêter devant moi ? il te serait difficile de me résister, malgré ton arc; quoique Jupiter t'ait donné contre les femmes un cœur de lion, et le pouvoir de tuer parmi elles qui tu veux. Mais crois-moi, il vaudrait mieux poursuivre dans les forêts les bêtes fauves et les cerfs, que de lutter contre de plus forts que toi; sans doute tu as le désir d'être instruite par un combat, afin de bien savoir combien je te suis supérieure, puisque tu viens au-devant de ma colère ? »

A ces mots, de la main gauche, elle saisit les deux bras de Diane; de la droite elle enlève, de ses épaules, l'arc et le carquois; puis, en souriant, elle en frappe les joues de la déesse, qu'elle fait tournoyer. Cependant les flèches légères se répandent sur le sable, et Diane, fondant en larmes, s'enfuit comme une colombe qui, à la vue de l'épervier, se blottit dans le creux d'une roche, car le terme fatal n'est pas encore venu pour elle; ainsi elle s'échappe en pleurant et abandonne son arc. Alors, Mercure s'adresse à Latone :

« Je ne te combattrai point, ô Latone! il est téméraire de s'armer contre les épouses du dieu assembleur de nuages; va, parmi les immortels, te glorifier de m'avoir vaincu par ta force irrésistible. »

Il dit : Latone rassemble les traits épars qui sont tombés dans le flots de poussière ; elle prend le carquois et l'arc, puis elle suit sa fille. Diane bientôt a regagné l'Olympe ; elle entre dans le palais d'airain de Jupiter, et, tout en larmes, la jeune vierge s'assied sur les genoux du dieu tout-puissant; son voile divin frémit; le fils de Saturne la presse sur son sein et l'interroge avec un doux sourire :

« Quel dieu téméraire, ô cher enfant, a osé te maltraiter comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action ? »

La déesse chasseresse répond : « O mon père, c'est Junon; c'est ton épouse, c'est elle qui, parmi les dieux, amène la Discorde. »

Tel est leur entretien. Cependant Phébus a pénétré dans la sainte Ilion pour veiller à ses superbes remparts, de peur que ce jour-là même les Grecs ne les renversent malgré la destinée. Le reste des immortels, les uns transportés de colère, les autres pleins d'orgueil, retournent au sein de l'Olympe, et se placent sur leurs trônes auprès de Jupiter.

Achille, dans la plaine, ne cesse de tailler en pièces hommes et coursiers. Telle, dans une ville la flamme d'un incendie

excité par la colère des dieux monte jusqu'au vaste ciel et cause à tous des soucis, à plusieurs une grande affliction : tel le fils de Pélée répand sur les Troyens des soucis et des afflictions.

Priam, du haut de la tour divine, aperçoit le grand Achille, Il voit devant lui fuir en désordre les Troyens, qui n'ont plus l'ombre de valeur ; il gémit ; il descend de la tour, et appelant, près du rempart, les illustres gardiens des portes, il leur dit :

« Tenez dans vos mains les battants ouverts jusqu'à ce que l'armée en fuite soit rentrée dans nos murs. Car Achille la presse, et nous touchons au comble de nos malheurs. Quand nos guerriers respireront rassemblés dans la ville, fermez de nouveau nos portes solides ; je crains que ce héros funeste ne se rue jusqu'au sein d'Ilion. »

Il dit : les gardiens font tomber les verrous, poussent les battants, et sauvent l'armée. Cependant Apollon s'élance hors des portes, pour prévenir la ruine des Troyens, qui, dévorés par la soif, couverts de poussière, fuient de la plaine droit dans la ville, et derrière les remparts. Achille, le cœur plein de rage, transporté d'un insatiable désir de gloire, les poursuit de sa redoutable javeline. Alors, les fils de la Grèce auraient pris la grande Ilion, si Phébus n'eût excité le divin Agénor, fils d'Anténor, héros irréprochable et robuste. Il lui inspire, en son cœur, une divine audace ; et s'appuyant au hêtre, couvert d'un brouillard impénétrable, il se tient à ses côtés pour écarter les Parques pesantes de la mort. Le héros, à la vue du terrible Achille, s'arrête et l'attend, mais son âme flotte ; il soupire et se dit en son cœur magnanime :

« Malheur à moi ! si je fuis devant le vaillant Achille par les mêmes chemins où se précipite la foule épouvantée, il me prendra comme elle, et m'égorgera sans défense. Si, laissant ce héros la poursuivre, je m'éloignais du rempart, si d'un pied rapide, à travers la plaine, je gagnais les pentes de l'Ida, je trouverais dans la profonde forêt un refuge ; puis, au soir, après m'être plongé dans le fleuve, après avoir rafraîchi mon corps baigné de sueur, je rentrerais dans Ilion. Mais, ô mon cœur ! pourquoi délibérer ? il me verrait m'écarter de la ville ; il s'élancerait sur moi ; il me saisirait grâce à la rapidité de ses pieds, et je ne pourrais plus éviter la Parque, car sa force surpasse celle des autres humains. Ah ! devant nos portes, marchons à sa rencontre ; son corps aussi sans doute est vulnérable par l'airain, et ne renferme qu'une âme. Oui, les hommes le disent mortel, quoique Jupiter lui donne la victoire. »

Il dit, et ramassé sous ses armes il attend Éacide, qu'en son cœur il est résolu à combattre. Telle une panthère s'élance d'un lieu touffu contre le chasseur, sans que les aboiements la troublent ni la fassent fuir ; un trait la frappe, et, le javelot dans le sein, elle ne perd rien de sa valeur avant d'avoir combattu ou succombé : tel le divin Agénor, loin de fuir, brûle de se mesurer avec Achille. Couvert de son bouclier, il brandit sa javeline et s'écrie :

« Tu espères, illustre Achille, saccager aujourd'hui la ville des généreux Troyens. Insensé ! Ilion vous coûtera encore bien des larmes ; elle renferme nombre de vaillants guerriers, prêts à défendre leur patrie, leurs parents, leurs épouses, leurs fils. Et toi, malgré ton audace, malgré ta formidable valeur, c'est ici que tu trouveras la mort. »

Il dit : le trait vole sans s'égarer, et atteint au-dessous du genou la cnémide d'étain qui résonne terriblement. L'airain ne pénètre pas ; repoussé par l'armure qu'un dieu vient de fabriquer, il rebondit, et le fils de Pélée fond à son tour sur le divin Agénor. Mais Apollon lui ravit la victoire ; il saisit le héros troyen, l'enveloppe d'un nuage impénétrable, et le fait rentrer sans blessure. Enfin, par ses artifices, il éloigne de l'armée Achille ; court devant lui sous la figure du fils d'Anténor ; l'entraîne à le poursuivre dans la plaine fertile, sur les bords du Scamandre, et le devance à peine ; il l'allèche par cette ruse ; car le héros aux pieds légers espère toujours le prendre. Alors la foule des fuyards se précipite et rentre avec joie dans la ville, qu'elle remplit. Ceux que leurs pieds et leurs genoux ont enfin sauvés ne songent plus à se rallier hors des murs ; ils ne songent pas à connaître ceux qui échappent, ou ceux qui ont succombé ; mais ils se répandent, pleins d'impatience, dans tout Ilion.

CHANT XXII.

Les Troyens, tremblants comme des biches, ont fui dans la ville. Adossés à leurs superbes créneaux, ils étanchent la sueur qui les inonde, ils boivent, ils apaisent leur soif, tandis que les Grecs, s'approchent des remparts, le bouclier à l'épaule. Alors la Parque dévorante enchaîne Hector devant Ilion, hors des portes de Scées. Cependant Phébus dit au bouillant Achille :

« Pourquoi, fils de Pélée, étant mortel, poursuis-tu de tes pieds rapides un dieu immortel? Tu n'as pu reconnaître en moi une divinité, tant la fureur te transporte. Tu ne songes plus aux Troyens que tu as dispersés. Mais ils se sont renfermés dans leurs murs pendant que tu t'égarais sur mes traces ; ne crois point me faire périr, je ne suis point sujet à la mort. »

« O Phébus, ô le plus cruel des dieux ! répond en gémissant le fougueux fils de Pélée, quel mal tu m'as fait en me détournant loin des remparts ! Combien de guerriers encore auraient mordu la poussière, au lieu de rentrer dans Ilion ! Tu m'as privé d'une grande gloire, et tu les as sauvés facilement, sans craindre d'en être puni. Ah ! comme je me vengerais sur toi, si j'en avais la force ! »

A ces mots, il s'élance vers la ville, plein d'un noble orgueil, rapide comme un coursier qui dans les jeux fait voler un char, et allonge facilement le pas dans la plaine : ainsi le fils de Pélée meut rapidement ses pieds et ses genoux.

Le vieillard Priam l'aperçoit, le premier, traversant la plaine et rayonnant comme l'astre d'automne, qui, pendant la nuit obscure, entouré de nombreuses étoiles, l'emporte sur elles par son éclat (on appelle Chien d'Orion cet astre brillant et de mauvais présage, et il apporte aux misérables mortels une chaleur brûlante) ; tel, dans la course rapide du héros, l'airain qui le couvre resplendit. Le vieillard gémit, se frappe la tête, lève les bras au ciel, pousse des cris lamentables et implore son fils

bien-aimé. Hector, cependant, enflammé du désir de combattre Achille, reste inébranlable devant les portes. Le déplorable vieillard étend vers lui les mains, et s'écrie :

« Hector, cher enfant, seul, loin des autres, n'attends pas cet homme, de peur que, bientôt, dompté par le fils de Pélée, tu ne reçoives la mort : car il est plus fort que toi. Le cruel, que n'est-il aimé des immortels autant que de moi? les chiens et les vautours l'auraient vite dévoré gisant, et sans doute le chagrin cuisant sortirait de mon sein. Car c'est lui qui m'a privé de tant de fils vaillants, en les tuant ou en les faisant vendre dans les îles lointaines. Aujourd'hui encore, parmi les Troyens réfugiés dans nos murs, je ne puis voir mes deux fils, Lycaon et Polydore, que m'a donnés Laothoa, la meilleure des femmes; s'ils sont vivants dans le camp ennemi, nous les délivrerons à prix d'or et d'airain ; il n'en manque pas en nos demeures, et le célèbre vieillard Altès a beaucoup donné à sa fille. S'ils sont morts, s'ils sont descendus chez Pluton, à nous l'affliction, à sa mère et à moi qui les avons engendrés. Mais, ô Hector ! tu adouciras les peines de mes peuples, si tu échappes au bras d'Achille. Rentre dans nos murailles, ô mon cher fils, pour que tu sauves les Troyens et les Troyennes ; ne donne pas tant de gloire au fils de Pélée ; toi-même ne t'ôte pas la vie ; aie pitié de ton malheureux père, qui a encore toute sa prudence. Infortuné ! le fils de Saturne, sur le seuil de la vieillesse, me fera périr par un destin cruel, et me rendra témoin des plus horribles misères : mes fils immolés, mes filles captives, leurs couches nuptiales renversées, leurs tendres enfants précipités à terre au milieu d'un affreux tumulte, enfin mes brus entraînées par les mains outrageantes des Grecs. Pour combler ces malheurs, moi-même, devant mes portiques, lorsqu'un guerrier, m'ayant atteint ou frappé d'un trait d'airain, aura séparé mon âme de mon corps, je serai traîné par les chiens nourris de ma table, gardiens des portes de mon palais; et, après avoir dévoré mes chairs, abreuvés de mon sang, saisis de rage, ils expireront sous mon vestibule. Qu'un jeune guerrier, dans les batailles, meure déchiré par l'airain aigu, il gît, et cela lui sied ; quoique mort, en lui tout paraît beau. Mais que des chiens souillent les cheveux blancs, la barbe blanche, la pudeur d'un vieillard, ah ! c'est pour les infortunés mortels l'objet le plus digne de pitié. »

Telles sont les prières du vieillard. Cependant, de ses deux mains, il s'arrache les cheveux; mais il ne fléchit pas l'âme

d'Hector. Sa mère alors gémit baignée de larmes; elle découvre son sein; elle soulève ses mamelles, et en sanglotant elle s'écrie :

« Hector, mon enfant, respecte mon sein, aie pitié de ta mère. Si jadis ces mamelles ont apaisé tes cris, ne l'oublie point, fils bien-aimé, combats du haut des remparts ce héros terrible; ne l'attends pas seul. Insensé ! s'il te tue, ô mon rejeton chéri, ni moi qui t'ai enfanté, ni ton attrayante épouse, ne pleureront sur ta couche funèbre; mais bien loin de nous, vers la flotte ennemie, des chiens agiles te dévoreront. »

Ainsi, tous les deux parlent, en pleurant, à leur fils, et le supplient avec force; mais ils ne fléchissent pas l'âme d'Hector. Le héros attend le terrible Achille qui déjà s'approche. Ainsi, dans les montagnes, près de son trou, un serpent repu de plantes vénéneuses, transporté de colère, brave le pâtre, et lance d'horribles regards, en tournant devant son repaire : ainsi Hector, plein d'une inextinguible fureur, loin de reculer, appuie son bouclier brillant sur une tour en saillie, et tout contristé, il se dit en son grand cœur :

« Malheur à moi si je franchis les portes et le rempart! j'essuierai tout d'abord les reproches de Polydamas qui me conseilla de ramener les Troyens dans Ilion, pendant cette nuit funeste où apparut le divin Achille; je ne l'écoutai point, quoique cela eût mieux valu. Maintenant que, par mon imprévoyance, j'ai perdu l'armée, je redoute les Troyens et les Troyennes aux longs voiles; je crains qu'un homme moins vaillant que moi ne dise : « Hector trop confiant dans ses forces a « perdu l'armée. » Voilà ce qu'on dira. Ah! ce que j'ai de mieux à faire est de ne rentrer qu'après avoir tué Achille, ou de mourir glorieusement pour la patrie. Si je déposais mon bouclier, mon casque pesant, si j'appuyais ma javeline contre le rempart, pour courir au-devant de l'irréprochable Achille, et lui promettre l'Argienne Hélène avec tous les trésors qu'Alexandre a transportés dans la Troade sur ses vaisseaux profonds ! Elle est la cause de la guerre; donnons-la aux Atrides pour qu'ils l'emmènent. Nous partagerions ensuite entre les Grecs la moitié des autres richesses. Je ferais prêter par les chefs des Troyens le serment de ne rien celer et de faire deux parts de tout ce qu'ils possèdent. Mais, ô mon cœur! pourquoi délibérer ? Je n'irai point auprès de cet homme; il n'aurait pour moi aucune compassion, il ne me respecterait pas; sans hésiter, il me tuerait nu, il me tuerait comme une femme, puisque j'aurais dépouillé

mon armure; ce n'est pas le moment de causer avec lui du chêne et du rocher comme les vierges et les jeunes hommes, dans leurs secrets entretiens. Non, il vaut mieux combattre, et connaître au plus tôt à qui Jupiter réserve la victoire. »

Tandis qu'Hector, immobile, roule ces pensées en son esprit, Achille, semblable à l'irrésistible Mars, s'avance et brandit, à la hauteur de son épaule droite, le frêne du Pélion. Sur sa poitrine, l'airain resplendit comme la flamme étincelante ou le soleil levant. A son aspect, Hector, saisi de crainte, n'ose plus l'attendre; et, laissant derrière lui les portes, il s'enfuit. Le fils de Pélée, confiant dans ses pieds agiles, s'élance sur ses pas. Tel le milan des montagnes, le plus rapide des oiseaux, fond droit sur la tendre colombe; vainement elle cherche à s'échapper par ses détours; il s'en rapproche sans cesse en poussant des cris aigus, et son cœur lui ordonne de la saisir: tel Achille, brûlant d'ardeur, se précipite sur Hector, qui, sous le mur des Troyens, fuit de toute la force de ses genoux. Les deux héros par le chemin des chars, près de la muraille, courent de la colline du guet au figuier battu des vents, et arrivent aux deux belles fontaines d'où s'échappent deux sources du tourbillonnant Scamandre. L'une verse de l'eau tiède, couronnée de fumée comme le feu du foyer; l'autre, même au fort des chaleurs, jaillit semblable à la grêle, à la neige froide, ou à l'eau glacée. Sur les fontaines sont construits en pierre les vastes et beaux lavoirs où les épouses et les gracieuses filles des Troyens lavaient leurs riches vêtements, jadis aux jours de paix, avant l'irruption des fils de la Grèce. Les deux rivaux les dépassent; le premier fuit, le second s'efforce de l'atteindre. Celui qui veut s'échapper est un brave, celui qui le poursuit rapidement est plus brave encore. Ce n'est point pour une victime ou pour la dépouille d'un taureau qu'ils luttent, car tels sont, parmi les guerriers, les prix de l'agilité; mais ils courent pour se disputer l'âme du divin Hector.

Dans les jeux funèbres en l'honneur d'un héros, un grand prix est offert: un trépied ou une captive; alors les coursiers s'élancent légèrement vers le but: aussi rapides les deux guerriers passent et repassent trois fois devant la ville de Priam. Tous les immortels les contemplent, et le père des dieux et des hommes prononce ce discours:

« Hélas! mes regards, près des murs d'Ilion, suivent un héros qui m'est cher et que l'on poursuit avec ardeur. Mon cœur gémit pour Hector, qui tant de fois, sur le mont de l'Ida ou au sommet de la ville, a brûlé pour moi la chair des taureaux. Maintenant

le divin Achille le poursuit de toute la vitesse de ses pieds, devant la ville de Priam. Mais, ô divinités, réfléchissez, décidez si nous le sauverons de la mort, ou si maintenant nous le terrasserons, malgré sa vaillance, sous la main du fils de Pélée. »

A ces mots, Minerve s'écrie : « O mon père, quelle parole as-tu dite ? un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort ? accomplis tes désirs, mais nul des dieux ne t'approuvera.

— Rassure-toi, fille chérie, répond le dieu qui agite les nnées. Si je tiens maintenant un langage sévère, je veux être doux pour toi ; fais donc ce que tu as à cœur, et que rien ne t'arrête. »

Il dit, et excite la déesse qui, déjà par elle-même, brûlant d'impatience, prend son essor des cimes de l'Olympe.

Cependant le fougueux Achille ne cesse de pousser, de troubler Hector. Tel, dans les montagnes, un chien poursuit à travers les vallons et les halliers le faon qu'il a fait lever de son gîte ; la tremblante bête se blottit sons un arbuste, mais il n'a point perdu ses traces, et enfin il la retrouve : tel Hector ne peut se soustraire aux regards du fils de Pélée. Autant de fois il veut s'élancer vers les portes de Dardanos, vers les remparts, d'où il pourrait recevoir le secours d'nne grêle de traits : autant de fois Achille, qui lui-même conserve toujours l'avance du côté de la ville, le prévient, se jette devant lui, et le repousse dans la plaine. Souvent dans un songe on ne peut ponrsuivre l'ennemi qui vous échappe ; ou bien, comme ses pas, les vôtres sont enchaînés : ainsi luttent les deux héros : Achille ne réussit pas à saisir Hector ; celui-ci ne réussit pas à se mettre en sûreté. Mais comment le fils de Priam eût-il si longtemps évité les Parques mortelles, si jusqu'au dernier moment Apollon ne se fût mis à ses côtés pour soutenir la force et la légèreté de ses genoux ?

Achille, cependant, fait signe de la tête à l'armée : il ne veut point permettre qu'on lance contre Hector un trait amer, il craint que quelque autre ne recueille la gloire et ne lui laisse porter que le second coup. Déjà, pour la quatrième fois, ils reviennent près des fontaines lorsque le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or et y pose deux sorts du long sommeil de la mort : celui d'Achille et celui du fils de Priam, et les soulève en tenant le milieu. Le jour fatal d'Hector l'emporte et descend jusque chez Pluton ; alors Apollon l'abandonne. Cependant Minerve s'approche dn fils de Pélée, et lui adresse ces paroles rapides :

« J'espère enfin, illustre Achille, favori de Jupiter, que nous

allons remporter pour les Achéens une grande victoire, en tuant Hector près de la flotte, si insatiable qu'il soit de batailles. Il ne lui est plus loisible de nous échapper, quand même Apollon, prosterné devant le maître de l'égide, se donnerait encore beaucoup de peine pour le sauver. Arrête-toi donc et reprends haleine. Je vais l'aborder pour lui persuader de te combattre. »

Ainsi parle Minerve. Achille obéit et se réjouit en son cœur. Il s'arrête et s'appuie sur sa javeline à pointe d'airain. Soudain la déesse le quitte et va trouver le divin Hector. Empruntant la figure et la voix infatigable de Déiphobe, elle se place à ses côtés et lui adresse ces paroles rapides :

« Frère, le fougueux Achille te presse cruellement en te poursuivant de toute la légèreté de ses pieds, devant la ville de Priam ; mais crois-moi, cesse de fuir ; tenons-lui tête, et nous le repousserons.

— Déiphobe, répond le grand Hector, tu as toujours été pour moi le plus chéri des frères qui doivent le jour à Priam et à l'auguste Hécube. Désormais en mon esprit je t'honorerai plus encore, toi qui, après avoir tout vu de tes yeux, oses, à cause de moi, sortir des murs, où tous les autres Troyens se tiennent renfermés.

— Frère, reprend Minerve, mon père et ma vénérable mère, et autour d'eux mes compagnons, m'ont tour à tour supplié, en embrassant mes genoux, de rester auprès d'eux (tant ils sont tous frappés de terreur) ; mais mon âme était accablée d'une affliction violente. Maintenant combattons avec ardeur, n'épargnons point les traits, sachons si Achille doit nous faire périr et emporter à ses navires nos dépouilles sanglantes, ou s'il doit être dompté par ton javelot. »

Elle dit, et, pour le mieux tromper, elle s'élance en avant ; les deux héros, marchant l'un contre l'autre, se sont bientôt rapprochés ; le grand Hector, le premier, parle en ces termes :

« Je ne chercherai plus comme tout à l'heure à t'éviter, ô Achille ! trois fois, devant la divine ville de Priam, j'ai hésité à braver ton attaque. Maintenant mon âme m'ordonne de te tenir tête ; je vais périr ou te tuer. Mais, crois-moi, prenons à témoin les dieux, ce sont les meilleurs garants des serments et des traités. Si Jupiter m'accorde une difficile victoire, si je t'arrache la vie, loin de t'accabler d'outrages, après avoir enlevé tes nobles armes, ô Achille, je rendrai ton corps aux Argiens ; fais-moi une semblable promesse.

— Ah ! répond Achille en lui jetant un regard terrible, Hector,

que parles-tu de traités, toi que je ne puis oublier! Est-il entre les hommes et les lions un pacte sincère? Les loups et les agneaux sont-ils jamais d'accord? Non, non, sans cesse ils désirent leur ruine mutuelle. De même entre nous une haine irréconciliable! entre nous point de traités avant que l'un ou l'autre tombe et rassasie de son sang l'invincible Mars. Rappelle toute ta force, voici le moment de déployer ton audace et ton adresse à lancer le javelot. Ne cherche point de refuge; bientôt sous ma javeline Minerve va te terrasser; tu vas expier d'un seul coup toutes les souffrances de mes compagnons que dans ta furie tu as immolés. »

Il dit, en brandissant sa longue javeline, elle vole; l'illustre Hector, qui l'a épiée, l'évite en se penchant à terre. La pointe d'airain passe au-dessus de sa tête et se fixe dans le sable. Mais Minerve l'arrache et la rend au fils de Pélée, sans qu'Hector l'aperçoive. Ce héros, cependant, dit à l'irréprochable Achille :

« Tu ne m'as point frappé, héros semblable aux dieux. Il n'est point vrai que Jupiter t'ait révélé mon destin, comme tu le disais. Mais tu n'épargnes pas les discours artificieux pour me pénétrer de terreur et me faire oublier ma vertu; toutefois n'espère point me faire fuir, ni m'atteindre par derrière. Allons, blesse-moi au sein, si un dieu te l'accorde, pendant que je marche droit à toi; et d'abord évite mon trait d'airain, puisse-t-il se plonger tout entier dans tes flancs! Ah! comme après ta mort cette guerre serait légère aux Troyens dont tu es le plus terrible fléau! »

Il dit, en brandissant sa longue javeline; elle vole sans s'égarer, et frappe le milieu du divin bouclier, qui la repousse au loin. Hector, irrité de ce qu'un trait inutile s'est échappé de ses mains, s'arrête consterné, car il n'a plus de javelot; il appelle à grands cris Déiphobe, et lui demande un trait; mais Déiphobe n'est plus là. Le héros ne s'abuse plus et s'écrie :

« Hélas! sans doute les dieux immortels m'appellent à la mort; je croyais que le héros Déiphobe était auprès de moi, mais il est resté dans les murs, et Minerve m'a trompé. Déjà la mort cruelle approche; elle n'est pas loin; elle est inévitable. Sans doute, telle est depuis longtemps la volonté de Jupiter et de son fils qui lance au loin les traits : tous les deux longtemps me protégèrent de bon cœur. Maintenant au contraire c'est la Parque qui vient à moi. Mourons, mais bravement, avec gloire, après avoir fait de grandes choses dont s'entretiendront les races futures. »

Il dit, et tire la grande et tranchante épée suspendue à ses



flancs, se ramasse sous ses armes et fond sur Achille. Tel l'aigle au vol altier, à travers les sombres nuages, descend dans la plaine pour saisir un tendre agneau ou un lièvre timide : tel Hector s'élance le glaive à la main. Achille aussi se précipite. L'âme remplie d'une colère sauvage, la poitrine couverte de son bouclier merveilleux, il agite sur sa tête son casque à quatre cônes, et fait onduler l'épaisse crinière d'or que Vulcain a répandue autour de la crête. Comme dans la nuit obscure, Hespéros, le plus beau des astres qui parcourent le ciel, surpasse en éclat toutes les étoiles : ainsi brille la pointe acérée qu'Achille brandit de la main droite, pensant à mal contre le divin Hector, cherchant des yeux sur son beau corps par où surtout il serait vulnérable, car il est tout couvert des armes d'airain dont il a dépouillé Patrocle après lui avoir donné la mort. Il voit enfin la gorge à découvert, où la clavicule sépare le cou des épaules et où l'anéantissement de la vie est le plus soudain. Le divin Achille y pousse son javelot ; la pointe plonge tout entière dans le cou délicat, mais elle ne tranche pas les conduits de la voix, et permet au vaincu de répondre aux paroles superbes du vainqueur ; il tombe dans la poussière, et aussitôt le divin Achille, en se glorifiant, s'écrie :

« Hector, tu croyais sans péril immoler Patrocle, tu ne songeais pas à moi, qui n'étais pas à ses côtés. Insensé ! n'étais-je point vers les vaisseaux, moi vengeur plus vaillant que lui. moi qui viens de faire fléchir tes genoux ! Les chiens et les vautours te déchireront ignominieusement, et les Grecs rendront à Patrocle les honneurs funèbres.

— Ah ! répond Hector d'une voix éteinte, je t'en conjure par ta vie, par tes genoux, par tes parents, ne me laisse pas dévorer par les chiens ! Accepte les monceaux d'or et d'airain que t'offriront mon père et ma vénérable mère, accorde-leur d'emporter mon corps dans leur palais, afin que les Troyens et les Troyennes me livrent au bûcher funèbre.

— Chien ! répond Achille en lui jetant un regard farouche, ne m'implore point par mes genoux, par mes parents. Ah ! que n'ai-je la force et le courage de déchirer et de manger tes chairs crues, à cause de ce que tu m'as fait ! Non, non, rien n'éloignera de ta tête les chiens insatiables ; dût-on m'apporter et déposer ici dix rançons, vingt rançons, dût-on encore m'en promettre, dût Priam offrir de te racheter au poids de l'or, la mère qui t'a enfanté ne pleurera point sur ta couche funèbre, mais tu seras la proie des chiens et des vautours

— Ah ! répond Hector expirant, je te connaissais bien, et j'ai pressenti que rien ne pouvait te fléchir. Ton sein renferme un cœur de fer; songe maintenant que j'aurai causé contre toi la colère des dieux, le jour où Pâris et Phébus, malgré ta vaillance, te feront périr aux portes de Scées. »

Il dit, et les voiles de la mort l'enveloppent; son âme abandonne ses membres, et s'envole chez Pluton en pleurant son sort, sa force, sa jeunesse. Il n'est plus, et le divin Achille l'outrage encore :

« Meurs, et je subirai mon sort lorsque Jupiter et les autres dieux voudront qu'il s'accomplisse. »

A ces mots, il retire sa javeline d'airain, la pose à l'écart, et dépouille le héros de sa belle armure ensanglantée. Tous les fils des Grecs accourent; ils admirent la grande taille et la divine beauté d'Hector. Personne ne l'approche sans le frapper, et à son aspect ils se disent entre eux :

« Grands dieux ! combien Hector est plus doux à toucher que le jour où il lançait la flamme dévorante sur nos vaisseaux ! »

A cet outrage, chacun ajoute une blessure; mais bientôt Achille a achevé d'enlever ses armes, alors il se place au milieu des Grecs, et leur dit :

« Amis, rois et chefs des Argiens, puisque les dieux nous ont donné de vaincre cet homme qui à lui seul nous a fait plus de mal que tous les autres ensemble, voyez si les armes à la main nous ne tenterons rien sur Ilion, pour reconnaître ce que les Troyens ont dans l'esprit; soit que, Hector immolé, ils veuillent abandonner leurs murs, soit que, malgré sa mort, ils se décident à s'y maintenir. Mais pourquoi mon âme agite-t-elle de semblables pensées ? Hélas ! il est encore étendu près des vaisseaux, sans pleurs, sans honneurs funèbres, Patrocle, dont jamais je ne perdrai le souvenir aussi longtemps que je serai parmi les vivants, et que mes genoux pourront se mouvoir. Oui, jusque dans les enfers, même si l'on y oublie les morts, je conserverai la mémoire de mon compagnon chéri. Partons donc, jeunes fils de la Grèce, traînons vers les vaisseaux ce cadavre, et faites entendre le chant de victoire ; nous remportons une grande gloire, nous avons immolé le divin Hector que, dans Ilion, les Troyens honoraient comme une divinité. »

Il dit, et, préparant au héros de cruels outrages, il perce les muscles de ses deux pieds, de la cheville au talon, y fait passer des courroies, et les attache au char, en laissant traîner la tête ; enfin, il monte sur le char, où il place les nobles armes qu'il

vient d'enlever, et excite ses coursiers, déjà eux-mêmes pleins d'ardeur. Hector est entraîné, et fait voler la poussière. Ses cheveux noirs sont épars ; et sa tête, naguère pleine de grâce, sillonne la poudre, maintenant que Jupiter l'abandonne sur les champs paternels aux outrages des ennemis.

Pendant que cette tête est souillée de poussière, Hécube s'arrache les cheveux, rejette au loin son voile éclatant, et, sans perdre de vue son fils, fait entendre des gémissements affreux. Le déplorable Priam à ses côtés sanglote ; autour d'eux, et parmi toute la ville, l'armée pousse des cris de désespoir, plus amers encore que si le faîte de la sourcilleuse Ilion s'écroulait dans les flammes. Le peuple a peine à retenir le vieillard, qui, dans sa douleur, veut franchir les portes de Dardanos et courir aux Argiens.

« Ah ! s'écrie-t-il en se prosternant dans la fange, et en implorant tour à tour chaque guerrier, amis, malgré vos inquiétudes, laissez-moi, seul, sortir de la ville pour que j'aille à la flotte des Grecs : je me présenterai en suppliant devant cet homme violent et farouche ; peut-être respectera-t-il l'âge et aura-t-il pitié de la vieillesse. Les ans aussi accablent son père Pélée, qui l'a engendré et élevé pour devenir le fléau des Troyens. Hélas ! c'est moi surtout qu'il a comblé de maux. Combien il m'a ravi de fils florissants de jeunesse ! mais, quelle que soit ma douleur, je ne pleure point sur eux tous autant que sur un seul, dont le regret amer me fait descendre aux demeures de Pluton, Hector.... Ah ! que n'est-il mort entre mes bras ! nous nous serions rassasiés de pleurs et de deuil, moi et la malheureuse mère qui l'a enfanté. »

C'est ainsi qu'il parle en pleurant ; les citoyens lui répondent par des gémissements, et, parmi les Troyennes, Hécube donne le signal des grandes lamentations :

« Mon enfant, pourquoi vivrais-je encore, misérable, accablée de terribles douleurs, puisque tu as succombé, toi qui, nuit et jour, dans Ilion, étais mon orgueil ; toi, le salut des Troyens et des Troyennes, qui t'honoraient comme une divinité ! Lorsque tu respirais tu faisais leur gloire, et maintenant te voilà au pouvoir de la Mort et de la Parque. »

Ainsi parle Hécube en pleurant. Cependant Andromaque ne savait rien d'Hector ; il ne s'était point trouvé de messager fidèle pour lui apprendre que son époux était resté hors des portes. Dans les appartements retirés de sa haute demeure, elle tissait une toile double, éclatante de pourpre, l'ornait de

fleurs diverses, et ordonnait à ses belles captives, au sein de son palais, de poser sur la flamme un large trépied, de préparer un bain d'eau chaude pour son époux, à son retour du combat. L'infortunée ! elle ignorait que, déjà bien loin des bains, Minerve, par les mains d'Achille, l'avait dompté. Tout à coup elle entend les cris de détresse qui éclatent du haut de la tour divine; soudain tout son corps frémit, la navette s'échappe de ses mains; et, s'adressant aux suivantes, elle s'écrie :

« Venez, que deux de vous m'accompagnent, sachons qui cause cette rumeur, j'ai reconnu la voix de ma vénérable belle-mère. Je sens dans mon sein mon cœur bondir jusqu'à mes lèvres, et mes genoux se dérobent sous moi; sans doute un malheur prochain menace les fils de Priam : ah! puissé-je ne jamais l'apprendre ! Mais je tremble que le divin Achille ne sépare de la ville l'audacieux Hector, ne le poursuive dans la plaine, n'éteigne pour jamais cette funeste ardeur qui l'entraîne toujours hors de la foule des guerriers, et le porte à déployer aux premiers rangs son incomparable vaillance. »

En disant ces mots, elle s'élance hors de son palais, le cœur palpitant, l'esprit égaré. Ses suivantes l'accompagnent. A peine arrivée au sommet de la tour, au milieu de la foule des guerriers, elle s'arrête et promène partout ses regards au-dessus de la muraille. Alors elle voit traîné devant Ilion son époux que les fougueux coursiers emportent sans pitié vers les vaisseaux. A cet aspect, une nuit affreuse voile ses paupières, elle tombe à la renverse en exhalant son âme. Loin de sa tête se répandent ses rubans éclatants, ses bandelettes, son réseau, le tissu qui retient sa chevelure, et le voile que lui donna la blonde Vénus le jour où le brillant Hector l'emmena du palais d'Éétion après l'avoir comblée de présents. Autour d'elle, les sœurs de son époux et les femmes de ses frères s'empressent et la prennent entre leurs bras, saisie d'un trouble mortel. Enfin elle respire, ses esprits se raniment, et, au milieu des Troyens, elle prononce ces paroles entrecoupées de sanglots :

« Hector, ô malheur! nous avons donc reçu le jour pour une seule destinée, toi au sein d'Ilion dans les palais de Priam; moi dans Thèbes, en la demeure d'Éétion qui me nourrit dès mes tendres années : père infortuné d'une fille malheureuse. Ah ! pourquoi suis-je née ! Maintenant tu descends chez Pluton sous les abîmes de la terre, et tu m'abandonnes livrée à un deuil affreux, veuve dans ton palais. Et notre enfant, encore au berceau, né de toi et de moi dans nos afflictions ! Tu ne seras

pas son appui, puisque tu meurs, Hector, ni lui le tien. Dût-il échapper à cette guerre lamentable, toujours à l'avenir il ressentira la peine et de secrètes inquiétudes; car des étrangers lui raviront son héritage. Le jour où il devient orphelin, un enfant n'a plus de jeunes amis. Le visage abattu, les yeux baignés de larmes, pauvre, il va trouver les compagnons de son père, retient l'un par son manteau, l'autre par sa tunique; et si l'un d'eux, enfin ému de pitié, lui présente un instant sa coupe, à peine lui est-il permis d'en humecter ses lèvres, jamais son palais ne s'en abreuve à loisir. L'enfant fier de ses deux parents le chasse du festin avec outrage, et le frappe en s'écriant : « Sors honteusement d'ici, ton père ne s'assied point « à notre table. » C'est ainsi qu'Astyanax reviendra inondé de larmes, auprès de sa mère, de la veuve d'Hector! Hélas! naguère, sur les genoux du héros, il se nourrissait de la moelle et de la graisse des succulentes brebis; puis, quand le sommeil fermait sa paupière et mettait un terme à ses jeux, le cœur rassasié de délices, il reposait, bercé par les bras de sa nourrice, sur une couche moelleuse. Ah! quelle sera ta misère, privé de ton père bien-aimé, Astyanax! c'est le nom que te donnent les Troyens, car, ô Hector! toi seul défendais leurs portes et leurs remparts élevés. Maintenant, devant les vaisseaux, loin de tes parents, tu seras rongé des vers après avoir rassasié les chiens; tu resteras nu pendant que dans ton palais sont renfermés de riches et gracieux vêtements, tissus par les mains des captives. Je veux tous les livrer aux flammes; hélas! ils ne te serviront plus, et puisqu'ils ne doivent point t'ensevelir, que du moins ils soient brûlés en ton honneur, devant les Troyens et les Troyennes. »

Ce discours, entrecoupé de sanglots, arrache aux femmes de longs gémissements.

CHANT XXIII.

Tandis que les Troyens se lamentent dans la ville, les Grecs, arrivés près de leur flotte et de l'Hellespont, se dispersent et se rendent chacun à son vaisseau. Mais Achille ne permet pas aux Myrmidons de rompre leurs rangs. Entouré de ses compagnons belliqueux, il leur adresse ces paroles :

« Myrmidons, écuyers habiles, mes compagnons chéris, laissons encore nos coursiers sous le joug, poussons nos chars près de Patrocle, et pleurons sur lui, car telle est la récompense des morts. Lorsque nous aurons charmé nos âmes de tristesse et de deuil, nous détellerons nos coursiers, puis ici même nous prendrons ensemble le repas du soir. »

Il dit : et tous à la fois gémissent. Achille marche à leur tête. Trois fois, fondant en larmes, ils dirigent leurs coursiers autour du mort, et chez eux Thétis excite le désir des pleurs. Les larmes des guerriers ruissellent le long de leurs armures et tomhent sur le sable, tant ils regrettent le terrible arhitre de la fuite.

Achille leur donne l'exemple des grandes lamentations; il pose ses mains homicides sur le sein de son compagnon, il s'écrie :

« Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures de Pluton; tout ce que je t'ai promis, je vais l'accomplir; après avoir traîné près de toi Hector, je le livrerai aux chiens pour qu'ils le dévorent cru; ensuite, plein de colère à cause de ta mort, j'égorgerai douze beaux enfants des Troyens devant ton bûcher. »

Il dit, et préparant au divin Hector de nouveaux outrages, il l'étend le front sur la poussière, près de la couche du fils de Ménétios. Cependant ses compagnons détachent leurs armes éclatantes d'airain, mettent en liberté les coursiers hennissants, et s'asseyent en foule autour du vaisseau d'Éacide, qui leur offre un abondant repas funèbre. Nombre de bœufs, de brebis

et de chèvres bêlantes, sont étendus, égorgés par le fer, et des porcs florissants de graisse passent dans la flamme de Vulcain. Autour de Patrocle le sang coule à grands flots.

Cependant, les Grecs conduisent auprès du divin Atride le fils de Pélée; ils l'ont persuadé à grand'peine, tant son cœur est courroucé. Dès qu'ils entrent sous la tente d'Agamemnon, le roi commande aux hérauts à la voix sonore de mettre au feu un large trépied, et d'exhorter Achille à effacer le sang dont il est souillé. Mais le héros refuse sévèrement et atteste les immortels :

« Par Jupiter, le plus grand et le plus puissant des dieux, il ne m'est point permis d'approcher les bains de ma tête avant d'avoir déposé Patrocle sur le bûcher, puis élevé sa tombe et sacrifié ma chevelure. Non, jamais, aussi longtemps que je resterai parmi les vivants, mon âme ne ressentira pareille douleur. Maintenant il faut céder à la nécessité d'un triste festin. Demain à l'aurore Agamemnon, roi des hommes, fera rassembler autant de bois qu'il convient pour un bûcher, tel que le mort que l'on y déposera descende satisfait au sein des ténèbres immenses, et que l'infatigable flamme le consume, afin de le soustraire rapidement à nos regards. L'armée ensuite reprendra ses travaux. »

Il dit : dociles à ses paroles, tous obéissent et prennent part au festin qu'on a préparé. Nul en son âme ne peut se plaindre de n'en avoir point une juste part. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, chacun gagne sa tente pour se livrer au repos.

Achille, sur le rivage de la mer aux bruits tumultueux, se couche, en poussant de profonds soupirs, au milieu des Myrmidons, en un lieu pur, où murmurent les flots. Bientôt le sommeil le saisit et dissipe les soucis de son cœur en se répandant profondément autour de lui, car ses beaux membres se sont fatigués à poursuivre Hector devant Ilion. Alors survient l'âme de l'infortuné Patrocle, en tout semblable à lui-même par la figure et la voix, enveloppée de vêtements semblables aux siens. Elle se pose sur la tête d'Achille et lui dit :

« Tu dors, Achille ! m'as-tu oublié ? tu me négliges, non vivant mais mort. Ne tarde pas à m'ensevelir, et je franchirai les portes de Pluton. Les âmes, images de ceux qui ne sont plus, me repoussent et ne me permettent point de me mêler avec elles au delà du fleuve, mais j'erre au hasard devant le palais infernal. Donne-moi ta main, je te la demande en pleurant, car je ne reviendrai plus du sombre séjour lorsque vous m'aurez

livré au bûcher. Hélas! l'un et l'autre pleins de vie, assis loin de nos chers compagnons, nous n'arrêterons plus entre nous de secrets desseins; l'odieuse Parque à laquelle, dès ma naissance, j'étais réservé, m'a englouti. Et toi aussi, divin Achille, ta destinée est de périr sous les murs des glorieux Troyens. Mais je vais te parler et te charger d'autre chose, si tu y consens : ô Achille! que l'on ne dépose pas mes ossements loin des tiens; qu'ils soient ensemble, de même qu'ensemble nous avons été nourris dans tes demeures, où, encore adolescent, Ménétios me conduisit d'Oponte à cause d'un meurtre déplorable, lorsqu'au jeu, transporté d'une folle colère, je fis périr involontairement le fils d'Amphidamas. Alors Pélée m'accueillit, m'éleva comme un fils et me nomma ton compagnon : que pareillement la même urne d'or, que t'a donnée ton auguste mère, renferme nos ossements.

— Pourquoi, répond Achille, es-tu venue me trouver, ô tête chérie? pourquoi me prescrire de telles choses? mais je les ferai toutes pour toi; j'obéirai à tout ce que tu me commandes; approche, et dans un court embrassement charmons-nous de tristesse et de larmes. »

En achevant ces mots, il étend les bras et ne peut rien saisir : l'âme, comme une fumée légère, s'enfonce dans la terre et disparaît en bruissant. Achille troublé se lève, et, frappant des mains, prononce ces lugubres paroles :

« Grands dieux! même dans la demeure de Pluton, il est donc quelque âme, quelque image, mais il ne reste plus de sensations. L'âme de l'infortuné Patrocle, enveloppée par la nuit, s'est tenue près de moi, éplorée, gémissante, et m'a prescrit ses désirs. Elle lui ressemblait prodigieusement. »

Il dit, et ranime chez ses compagnons le désir des pleurs; ils se lamentent encore lorsque l'Aurore aux doigts de rose brille autour du déplorable Patrocle. Alors le puissant Agamemnon fait sortir des tentes les hommes et les mulets pour amener le bois du bûcher. A leur tête se place un homme vaillant : Mérion, écuyer du généreux Idoménée. Les guerriers partent, la hache à la main, munis de cordes solides, et font marcher devant eux les mulets. Ils gravissent de nombreux coteaux, descendent dans les vallons, traversent des plateaux, des chemins tortueux, et parviennent enfin aux pentes de l'Ida : aussitôt, l'airain tranche, à coups pressés, les chênes aux longs rameaux, qui tombent à grand fracas; on les fend; on en charge les mulets, qui bientôt, impatients de sentir la plaine, impri-

ment leurs pieds sur le sol, et traversent de nouveau les broussailles touffues. Les hommes suivent, transportant, selon l'ordre de Mérion, des troncs entiers. Ils déposent leurs fardeaux sur le rivage, où Achille a résolu d'élever le tombeau de Patrocle et le sien.

Déjà l'immense monceau de bois est à terre, et les guerriers à l'entour sont assis à rangs pressés. Alors Achille ordonne aux Myrmidons de ceindre l'airain et de placer leurs coursiers sous le joug. Ils s'empressent, ils revêtent leurs armes; les combattants, les écuyers se placent sur les chars qui ouvrent la marche; après eux viennent les nombreux piétons, épais comme une nuée; au milieu de leurs rangs, les amis de Patrocle le portent et le couvrent de leurs chevelures; tous en font le sacrifice, et la jettent sur son corps. Derrière lui, le divin Achille, contristé, tient sa tête, car c'est son compagnon irréprochable qu'il conduit aux demeures de Pluton.

Arrivés au lieu indiqué par Achille, ils déposent le cadavre, et sur-le-champ lui dressent un bûcher convenable. Cependant le héros conçoit une autre pensée; il s'éloigne, coupe sa blonde et florissante chevelure, dès longtemps consacrée au fleuve Sperchios, puis, les regards tournées vers les sombres flots de la haute mer, il s'écrie en gémissant:

« Sperchios, vainement Pélée, mon père, a fait vœu de te sacrifier ma chevelure, aussitôt mon retour dans ma douce patrie, puis de t'offrir une sainte hécatombe, et d'immoler cinquante superbes béliers, près des fontaines où s'élèvent ton bois sacré et ton autel odorant. Tel fut le vœu du vieillard; mais tu n'as pas fait ce qu'il espérait; maintenant, puisque jamais je ne reverrai les champs paternels, qu'il me soit permis de donner ma chevelure au héros Patrocle, afin qu'il l'emporte. »

A ces mots, il place entre les mains de son compagnon sa belle chevelure, et ranime chez tous les Grecs le désir des pleurs. La lumière du soleil aurait disparu avant que leurs sanglots eussent cessé, si le divin Achille, se plaçant près d'Agamemnon, ne lui eût dit:

« Atride, c'est à toi surtout qu'obéit l'armée; il y a terme au deuil; disperse-la, qu'elle s'éloigne du bûcher, et prépare le repas; nous ferons le reste, nous qui principalement devons des soins au mort; que les rois seuls nous assistent. »

Agamemnon, après l'avoir entendu, disperse la multitude parmi les vaisseaux. Les seuls guerriers chargés des soins funèbres restent auprès de Patrocle et amoncellent le bois. Ils

dressent un bûcher de cent pieds dans tous les sens, et au faîte, le cœur plein de tristesse, ils déposent le cadavre. Ils écorchent ensuite et préparent nombre de succulentes brebis et de bœufs au pas lent. Achille en ôte la graisse dont il couvre le corps des pieds à la tête, et à l'entour il entasse le reste des chairs. Contre la couche funèbre il place les amphores d'huile et de miel; après cela il place sur le monceau, non sans gémir amèrement, quatre coursiers superbes. Le roi avait neuf chiens nourris de sa table, il en égorge deux et les jette parmi les victimes; puis, il immole les douze jeunes fils des fiers Troyens (car en son esprit il a résolu une mauvaise action), et il anime contre le bûcher la force indomptable du feu pour qu'elle s'en repaisse. Enfin en sanglotant il invoque son compagnon :

« Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures de Pluton; j'aurai bientôt achevé d'accomplir tout ce que je t'ai promis. La flamme va consumer en même temps que toi douze vaillants fils des fiers Troyens, et le vaillant fils de Priam, Hector, ne sera point la proie du feu, mais des chiens dévorants. »

Telles sont ses menaces, mais les chiens n'entourent point Hector : jour et nuit, la fille de Jupiter, Vénus, les éloigne. De peur qu'en le traînant, Achille ne le mette en lambeaux, elle répand sur lui de l'huile de rose incorruptible; et de peur que la force du soleil ne dessèche ses nerfs et ses membres, Phébus enveloppe le lieu où il est étendu d'une nuée sombre qui s'élève jusqu'au ciel.

Cependant le bûcher de Patrocle n'est pas encore enflammé. Achille conçoit une nouvelle pensée ; il s'éloigne pour prier les deux vents, Zéphyre et Borée, en leur promettant de nobles sacrifices. Il remplit une coupe d'or, il leur fait des libations; il les conjure d'accourir et d'exciter la flamme pour que le corps soit promptement consumé. La légère Iris entend ces vœux; elle s'élance afin de presser les vents. Ceux-ci sont réunis, chez l'impétueux Zéphyre, à un grand festin, lorsque Iris arrive au seuil de leur grotte; à la vue de la déesse, tous se lèvent et l'invitent à s'asseoir, mais elle refuse et leur dit :

« Point de repos! je retourne sur les bords de l'Océan chez les Éthiopiens, qui offrent des hécatombes aux immortels ; je veux aussi prendre part à ce banquet sacré. Mais Achille prie le retentissant Zéphyre et Borée d'accourir. Il leur promet de solennels sacrifices s'ils veulent exciter la flamme du bûcher où Patrocle est étendu, entouré de tous les Grecs en larmes. »

A ces mots, Iris s'éloigne ; les vents surgissent à grand fra-



cas, et poussent devant eux les nuées. Bientôt, ils se répandent sur la mer; leur souffle sonore soulève les vagues; ils arrivent aux champs fertiles d'Ilion où, fondant sur le bûcher, ils l'embrasent; la flamme ardente mugit. Toute la nuit ils l'entretiennent avec de longs sifflements. Toute la nuit, Achille, une double coupe d'or à la main, puise dans une urne d'or le vin qu'il verse et dont il humecte la terre, appelant à grands cris l'âme de l'infortuné Patrocle. Tel un père se lamente en brûlant les ossements de son fils nouvellement marié, qui, par sa mort, a contristé ses infortunés parents: tel Achille se lamente en brûlant les ossements de son compagnon; tel il tourne autour du bûcher et pousse de profonds soupirs. Enfin, l'étoile du matin vient annoncer le jour à la terre, et précède l'Aurore au voile de safran, qui, bientôt après, se disperse sur les flots; alors, la flamme languit et ne tarde pas à s'éteindre; les vents aussitôt retournent dans leur grotte au travers de la mer de Thrace, dont les flots gonflés gémissent. Cependant le fils de Pélée s'étend à terre, à l'écart, accablé de fatigue; soudain le doux sommeil vient à lui. Mais les héros se rassemblent autour des Atrides; le bruit de leurs pas, leur tumulte le réveille; il se lève et leur adresse ce discours:

« Atrides, et vous chefs des Argiens, d'abord avec le vin éteignez le bûcher, partout où s'est promenée la flamme; rassemblons ensuite les ossements du fils de Ménétios, et discernons-les bien (ils sont, au reste, faciles à reconnaître: Patrocle était étendu au milieu du bûcher, et les victimes, hommes et chevaux, brûlaient pêle-mêle, à l'écart sur les bords). Déposons-les, revêtus d'une double enveloppe degraisse, au fond d'une urne d'or, en attendant le jour où moi-même je descendrai chez Pluton. Je ne vous prescris point d'élever une vaste tombe; qu'elle soit telle qu'il convient. Plus tard, ceux de vous, ô Grecs! qui après moi serez encore vivants sur la flotte, vous l'érigerez haute et large, au gré de vos désirs. »

Il dit: et les rois obéissent au fougueux Éacide. D'abord avec le vin ils éteignent le bûcher, partout où s'est promenée la flamme. Soudain un profond monceau de cendres tombe. Alors, en pleurant leur compagnon plein de douceur, ils rassemblent ses ossements, revêtus d'une double enveloppe de graisse, dans une urne d'or qu'ils déposent sous sa tente et qu'ils voilent d'un léger tissu. Ensuite, ils tracent le cercle de la tombe, en jettent les fondations autour du bûcher, et à l'instant amoncellent la terre; lorsqu'elle est assez élevée, ils retournent à leurs rangs.

Mais Achille retient l'armée et la fait asseoir en une vaste enceinte, dans laquelle on amène de ses navires les prix des jeux funèbres : des bassins, des trépieds, des coursiers, des mules, des taureaux au front superbe, des captives à la taille gracieuse, et du fer blanchâtre.

D'abord il place devant les Achéens les magnifiques prix de la course des chars. Le premier est une femme irréprochable, habile aux travaux de son sexe, et un trépied à anses contenant vingt-deux mesures ; le second, une jument indomptée de six ans, et bientôt mère d'un mulet ; le troisième, une chaudière, encore blanche, qui n'a point été au feu, contenant quatre mesures ; le quatrième, deux talents d'or ; et le cinquième, une urne à deux anses qui ne va pas au feu.

Achille, debout, parle en ces termes : « Atrides, et vous Grecs, les prix déposés dans cette enceinte attendent les écuyers. Si, entre nous, nous célébrions d'autres jeux, j'emporterais le premier prix dans ma tente ; vous n'ignorez pas combien excellent mes coursiers, car ils sont immortels. Neptune en a fait présent à mon père, qui lui-même me les a donnés. Mais aujourd'hui, mes coursiers et moi, nous devons rester en repos. Hélas ! ils ont perdu leur bon écuyer, qui souvent faisait couler de l'huile sur leur crinière, après l'avoir lavée avec de l'eau pure ; maintenant ils le pleurent, ils laissent traîner sur le sable leurs crins flottants et se tiennent immobiles, le cœur plein de tristesse. Préparez-vous donc dans le camp, vous qui vous fiez à vos chevaux et à vos chars. »

Ainsi parle le fils de Pélée, et bientôt les habiles écuyers se rassemblent. Le roi des guerriers, Eumèle, fils chéri d'Admète, se lève le premier, car il excelle à guider un char. Après lui se présente le robuste Diomède, et il a conduit sous son joug les coursiers troyens qu'il a ravis à Énée le jour où Phébus sauva ce héros. Vient ensuite le fils d'Atrée, le blond Ménélas, rejeton de Jupiter, menant sous son joug deux chevaux agiles : Podarge qui lui appartient, et Éthée, bonne jument d'Agamemnon. Échépole, fils d'Anchise, en fit don au grand Atride, pour ne point le suivre aux bords troyens, et pour se délecter en restant chez lui, car Jupiter lui avait donné de grandes richesses, et il habitait Sicyone. Ménélas se sert de cette cavale légère à la course. Antiloque est le quatrième à disposer son attelage. Nés dans Pylos, ses chevaux agiles sont attachés à son char, quand son père s'approche, et au jeune héros déjà plein de prudence adresse ces sages conseils :

« Antiloque, certes, malgré ta jeunesse, Jupiter et Neptune te chérissent, et ils t'ont appris les exercices divers de l'écuyer; je n'ai donc que faire de te parler longuement. Tu excelles pour tourner à propos autour de la borne; cependant, tes chevaux sont lents à la course, et je prévois que tu en souffriras; les autres ont des attelages plus agiles, mais nul ne sait mieux que toi prendre une résolution. Courage donc, ami! en ton cœur rappelle toute ton adresse et ne laisse pas échapper les prix. Le constructeur excelle par l'art plutôt que par la force; c'est par l'art que le pilote, sur les sombres flots de la haute mer, gouverne son léger navire battu des vents. Par l'art aussi, l'écuyer l'emporte sur l'écuyer. Celui qui se fie seulement à ses chevaux, à son char, les laisse imprudemment se détourner du droit chemin; ils s'écartent dans la largeur de l'arène, sans qu'il les contienne. Mais l'homme habile qui conduit des chevaux médiocres regarde toujours la borne, ne tourne que lorsqu'il l'atteint, et n'oublie pas d'abord comment il doit étendre les rênes. En les tenant d'une main sûre, il considère celui qui le précède. Je vais te montrer le terme, trop apparent pour échapper à tes regards. Vois, hors de terre, haut d'une brasse, ce bois desséché; c'est le tronc d'un chêne ou d'un sapin qu'ont respecté les saisons, et que flanquent deux pierres blanches à l'endroit où le chemin se resserre, au milieu d'une plaine unie. Tombeau d'un ancien héros, ou borne des hommes du temps passé, aujourd'hui, le noble Achille l'a pris pour terme. C'est là qu'il faut toucher en poussant droit ton char; penche-toi sur le siége un peu à la gauche des coursiers; pique, en criant, le cheval de droite, et ne le tiens pas trop en bride; que ton cheval de gauche serre la borne, de sorte que le moyeu semble la raser; mais évite qu'il ne la heurte, de peur de blesser ton attelage, ou de briser ton char, à la grande joie des autres et à ta honte. Cher fils, sois prudent et attentif. Si tu tournes au delà de la borne en l'effleurant, personne n'osera te suivre ni te dépasser, pas même si derrière toi l'on poussait le divin coursier d'Adraste, Arion, de race immortelle, ou ceux que, sur ces rivages, a nourris Laomédon. »

En achevant ces mots, le fils de Nélée retourne à sa place et s'assied, après avoir donné à son noble fils de complètes instructions.

Mérion est le cinquième qui prépare ses coursiers à belles crinières. Les héros montent sur leurs siéges, et jettent leurs sorts que le fils de Pélée agite. Celui d'Antiloque jaillit le

premier; viennent ensuite ceux d'Eumèle, de Ménélas, de Mérion; enfin, le dernier est le sort de Diomède, le plus vaillant de tous. Ils se rangent en ligne. Achille leur signale au loin en rase campagne la borne près de laquelle il a envoyé le divin Phénix, écuyer de son père, pour contempler attentivement la course et rapporter la vérité.

Tous à la fois élèvent leurs fouets, frappent et excitent par leurs cris les coursiers, qui soudain franchissent la plaine et s'éloignent rapidement des vaisseaux. Sous leur poitrail, des nuages de poussière tourbillonnent; leurs crinières flottent au vent; les chars tantôt rasent les sillons fertiles, tantôt sont transportés dans les airs; mais les héros restent inébranlables sur leurs siéges; chaque cœur bat; tous désirent la victoire; ils ne cessent d'exhorter leurs coursiers, qui volent dans la plaine en soulevant la poudre.

Déjà les chevaux fougueux ont atteint le terme de leur course, et vont revenir vers le rivage de la mer blanchissante. Alors brille la vertu des héros; alors les attelages sont lancés à toute bride. Bientôt les cavales d'Eumèle l'emportent en avant; les chevaux troyens de Diomède suivent et semblent prêts à monter sur le char; leur haleine échauffe les larges épaules du fils d'Admète; la tête tendue jusqu'à lui, ils volent, et sans doute Diomède l'aurait dépassé ou aurait rendu la victoire douteuse, si Phébus, irrité contre lui, n'eût fait tomber de ses mains le fouet étincelant. Les yeux du héros indigné se remplissent de larmes; car les cavales galopent plus rapidement encore, et ses chevaux sont retardés faute de l'aiguillon qu'un dieu leur a ravi. Mais Minerve a vu l'artifice; soudain elle s'élance auprès du fils de Tydée, lui donne un fouet, et anime ses coursiers d'une force nouvelle. Ensuite la déesse courroucée s'approche du fils d'Admète et brise son joug; les cavales s'emportent hors de la carrière; le timon se détache, et le héros lui-même, du haut de son siége, tombe à côté de la roue. Ses bras, son nez, sa bouche sont déchirés; son front, au-dessus des sourcils, est ouvert; ses yeux se gonflent de larmes; les sanglots étouffent sa voix. Diomède le dépasse, pousse son char, et bondit loin en avant de ses rivaux. Minerve anime la vigueur de ses coursiers, et lui assure la gloire. Après lui court le blond Ménélas, puis Antiloque qui presse les chevaux du vénérable Nestor.

« Ventre à terre! allongez le pas! je ne veux point vous faire lutter avec ceux que conduit l'illustre Diomède. Minerve elle-même redouble leur agilité et lui donne la victoire; mais attei-

gnez le char d'Atride, ne l'abandonnez pas. Vivement! ne souffrez pas qu'une cavale, qu'Éthée, vous couvre de honte. Pourquoi êtes-vous en arrière, vous, les plus vaillants? Je vous le prédis, et ma parole s'accomplira, vous ne recevrez plus les soins de Nestor, pasteur des peuples, et soudain il vous tuera avec l'airain aigu, si par votre mollesse nous ne remportons que l'un des derniers prix. Allons! poursuivez, hâtez-vous, fiez-vous à ma dextérité; je saurai dépasser Atride dans le défilé, que je ne perdrai point de vue. »

Il dit: les chevaux, redoutant l'indignation de leur roi, courent un moment avec plus d'ardeur; bientôt l'inébranlable Antiloque aperçoit le défilé. C'est un ravin formé par des amas de pluie qui ont affaissé le sol et rompu la route. Ménélas allait s'y engager, attentif à éviter la rencontre d'un autre char, lorsque Antiloque détourne légèrement son attelage, le pousse hors du chemin, et s'élance à la suite d'Atride, dont il s'éloigne à peine. Le roi est saisi de crainte et s'écrie:

« Antiloque, tu gouvernes témérairement tes chevaux; retiens-les, car ici le chemin se resserre, et bientôt tu auras plus d'espace; ne va pas heurter mon char et nous perdre tous les deux. »

Il dit: le fils de Nestor feint de ne pas l'entendre, aiguillonne de nouveau ses coursiers, et les presse plus vivement encore. Autant porte un disque lancé à tour de bras par un jeune guerrier qui éprouve sa florissante vigueur: autant le char parcourt de terrain. Alors les cavales de Ménélas reculent; le roi de lui-même renonce à les exciter, de peur que les attelages ne s'entre-choquent dans le défilé, ne renversent les chars, et ne fassent rouler dans la poussière les héros, au moment où ils se disputent la victoire. Ménélas indigné s'écrie:

« Antiloque, personne parmi les mortels n'est aussi perfide que toi, cours à ta perte; car nous nous trompions lorsque entre tous les Grecs nous te croyions doué de prudence. Mais tu ne seras pas mis en possession du prix sans prêter serment. »

Puis animant ses coursiers, il leur dit: « Gardez-vous d'une fatale lenteur; malgré votre dépit, ne vous arrêtez pas; ceux-ci avant vous sentiront la fatigue; dès longtemps ils regrettent leur jeunesse. »

Il dit: les coursiers, redoutant l'indignation de leur roi, s'élancent avec plus d'ardeur, et bientôt ont rejoint le char d'Antiloque.

Les Grecs cependant, assis dans l'enceinte, contemplent les

chars qui volent dans la plaine au milieu d'un tourbillon de poussière. Idoménée, le premier, aperçoit les coursiers. Placé, hors de la foule, sur le sommet d'une éminence, malgré la distance, il reconnaît la voix qui les encourage, et bientôt il distingue en avant un cheval remarquable; car sur sa robe baie éclatante se dessine au front une marque blanche, ronde comme la lune. Idoménée soudain se lève et dit aux Argiens :

« Amis, chefs et rois de la Grèce, suis-je le seul à voir les chars? D'autres chevaux, un autre écuyer que ceux que nous attendions, me semblent arriver les premiers. Sans doute les cavales d'Eumèle se sont blessées dans l'arène, car jusqu'ici elles ont été les plus agiles. Je les ai d'ailleurs vues les premières près de tourner la borne; maintenant je ne puis les découvrir, quoique mes regards embrassent toute l'étendue des champs troyens, ou le guide a laissé échapper les rênes, ou il n'a pas su les diriger autour de la borne, et l'a maladroitement dépassée. N'en doutons pas, Eumèle est tombé près du terme, son char est brisé, et ses juments s'emportent hors des chemins, l'âme saisie de fureur. Mais levez-vous, regardez vous-mêmes; quand à moi, je ne distingue pas bien; toutefois l'homme me paraît de race étolienne. Oui, c'est l'un des rois argiens; c'est Diomède, robuste fils de l'illustre Tydée. »

Il se tait, et l'agile Ajax, fils d'Oïlée, le contredit avec aigreur : « Idoménée, s'écrie-t-il, pourquoi d'abord parler au hasard? Ce sont les rapides cavales qui courent au loin dans la vaste arène. Tu n'es point le plus jeune parmi les Grecs, et tes yeux sont affaiblis; toutefois tu parles toujours avec témérité : est-ce à toi qu'il convient de prononcer si vivement? N'est-il point ici de meilleurs juges? Oui, les coursiers d'Eumèle sont, comme toujours, les premiers, et lui-même n'a pas cessé de tenir les rênes.

— Ajax, reprend, plein de courroux, le chef des Crétois, âcre discoureur, tu excelles aux outrages (en toute autre chose, tu le cèdes aux Argiens), car ton âme manque de bienveillance. Promettons à l'instant chacun un trépied ou un riche bassin; prenons pour arbitre Agamemnon, fils d'Atrée, qu'il dise si les juments s'avancent les premières, pour que tu l'apprennes en payant. »

Il dit : et Ajax irrité se lève de nouveau, prêt à répondre par des paroles injurieuses; sans doute la discorde les aurait l'un et l'autre emportés plus loin, si Achille lui-même, se levant, n'eût prononcé ces mots :

« Cessez, ô Ajax! ô Idoménée! cessez vos discours outrageants; il ne vous sied pas de parler ainsi, et certes vous blâmeriez, chez d'autres, de tels emportements; reprenez vos siéges, et regardez attentivement les chars, qui bientôt vont arriver près de nous; vous reconnaîtrez alors l'un et l'autre les chevaux des Argiens, les seconds comme les premiers. »

Comme il dit ces mots, le fils de Tydée apparaît, près de l'enceinte, poursuivant sa course victorieuse, pressant à coups de fouet ses chevaux. Ceux-ci, transportés dans les airs, franchissent rapidement l'espace. Ils ne cessent de lancer sur leur vaillant guide des flocons de poussière. Derrière eux, le char resplendissant d'or et d'étain vole si légèrement, que les bandes des roues tracent à peine sur l'arène un faible sillon. Diomède s'arrête au milieu de l'enceinte. La sueur ruisselle jusqu'à terre du poitrail et de la crinière des coursiers. Le héros saute de son siége éclatant et appuie son fouet sur le joug. Cependant Sthénélos, sans perdre de temps, saisit le prix, et ordonne à ses compagnons rayonnants d'orgueil de conduire la captive à ses navires, et d'emporter le large trépied pendant que lui-même dételle les chevaux.

A ce moment, Antiloque, après avoir devancé Ménélas, moins par vitesse que par artifice, pousse son char dans l'enceinte. Atride le suit de près. Autant le coursier devance le char, lorsqu'il l'entraîne dans la plaine, et que, de l'extrémité de sa queue, il effleure les bandes des roues: autant l'irréprochable Antiloque devance Ménélas. D'abord il le dépassait d'un jet de disque, mais la bonne jument d'Agamemnon, Éthée à la belle crinière, a redoublé d'efforts; Atride a rejoint le jeune héros, et s'ils avaient été au commencement de la carrière, il eût repris l'avance; il n'eût pas laissé la victoire incertaine. Vient ensuite Mérion, vaillant écuyer d'Idoménée, distant de Ménélas de toute la portée d'un trait; car ses coursiers sont les plus lents, et lui-même est l'écuyer le moins habile. Le fils d'Admète arrive le dernier de tous; il traîne lui-même son beau char, et pousse en avant ses cavales. A son aspect le divin Achille est ému de compassion; il se lève et adresse aux Argiens ces paroles rapides:

« Un héros illustre, le dernier, pousse son attelage; amis, croyez-moi, donnons-lui le prix qui lui convient: le second, et que le fils de Tydée conserve le premier. »

Il dit: les rois applaudissent, et Eumèle aurait alors emmené la cavale (car les Grecs l'approuvaient), si Antiloque, fils

du magnanime Nestor, se levant, n'eût appelé du jugement d'Achille.

« O fils de Pélée! quel courroux m'animera contre toi, si tu exécutes ce dessein! Tu veux m'enlever le prix, pensant que, si vaillant que soit Eumèle, son char et ses chevaux rapides ont été empêchés. Mais que n'a-t-il imploré les dieux! sans doute il ne fût point arrivé le dernier. Si tu es ému de son malheur, si en ton âme il t'est cher, il y a sous ta tente beaucoup d'or; il y a de l'airain, des troupeaux, des captives et de forts coursiers. Prends-en pour lui donner un prix, même meilleur, plus tard, ou dès maintenant, afin que les Grecs t'approuvent. Pour moi, je ne céderai pas le mien; que celui des hommes qui songerait à me le disputer les armes à la main, tente cette épreuve. »

Il dit: le divin et fougueux Achille, plein de grâce pour Antiloque, qui est pour lui un compagnon chéri, lui répond en souriant :

« Antiloque, puisque tu m'invites à prendre en ma demeure un autre prix et à le donner au fils d'Admète, je le ferai. Je lui donnerai la cuirasse que j'ai enlevée au noble Astéropée ; elle est d'airain, et sur les bords tourne un filet d'étain resplendissant. Ce don sera pour lui très-précieux. »

A ces mots, le héros ordonne à Automédon, son compagnon chéri, d'aller la chercher sous sa tente. Automédon vole et la lui rapporte; alors il la pose entre les mains d'Eumèle, qui l'accepte plein de joie.

Cependant Ménélas, le cœur contristé, se lève animé contre Antiloque d'un violent courroux. Il saisit le sceptre d'un héraut qui ordonne aux Argiens de faire silence, et, semblable à un dieu, il parle en ces termes :

« Antiloque, ô toi précédemment si sage, qu'as-tu fait? tu as terni ma vertu, tu as empêché mes chevaux en jetant devant eux les tiens, dont l'infériorité est manifeste. Mais, ô chefs et rois des Argiens, jugez entre nous sans faveur. Je ne veux point que l'on puisse dire parmi les Grecs: « Ménélas étant venu à « bout d'Antiloque par des mensonges, s'en va et emmène à « tort la cavale, car si lui-même est le plus fort et le plus vail« lant, ses chevaux sont bien moindres. » Mais je vais prononcer moi-même la sentence, et je ne pense pas que personne parmi les Grecs la désapprouve, car elle sera irréprochable. Antiloque, viens, selon l'usage, auprès de moi, ô rejeton de Jupiter; place-toi debout devant tes coursiers et ton char, prends dans tes

mains le fouet dont tu les excitais, touche tes coursiers et atteste Neptune que c'est involontairement et non par artifice que tu as embarrassé mon char.

— Pardonne-moi, répond le sage Antiloque, je suis beaucoup plus jeune que toi, ô roi Ménélas; tu es le meilleur et le plus âgé; tu n'ignores point à combien d'égarements est sujet le jeune âge; alors l'esprit est prompt et irréfléchi. Que ton âme soit donc indulgente. Je te donnerai moi-même la jument que j'ai conquise; si, parmi ce que j'ai sous ma tente, tu exiges quelque chose de plus précieux, j'aime mieux te l'offrir à l'instant, ô rejeton de Jupiter, que d'être à jamais banni de ton cœur, et coupable envers les immortels. »

A ces mots, le fils du magnanime Nestor, conduisant la cavale, la présente à Ménélas dont l'âme se réjouit. Telle, tandis que les champs frissonnent, la rosée du matin se répand sur de jeunes épis : telle, ô Ménélas, une douce joie pénètre en ton cœur !

Atride reprend et lui adresse ces paroles rapides : « Antiloque, c'est moi qui veux te céder et oublier mon courroux. Jamais tu n'avais manqué de sagesse jusqu'à ce moment où le jeune âge l'a emporté sur la raison ; évite, à l'avenir, de tromper ceux qui valent mieux que toi. Nul autre parmi les Grecs ne m'eût si promptement apaisé; mais que de fatigues, que de souffrances n'avez-vous pas endurées à cause de moi, toi, ton noble père et ton frère Thrasymède ! Je suis donc fléchi par ta prière, et quoique la cavale m'appartienne, prends-la; que tous les Grecs sachent que mon cœur n'est ni superbe ni cruel. »

A ces mots, il donne la cavale à Noémon, compagnon d'Antiloque, pour qu'il l'emmène ; lui-même a reçu la chaudière resplendissante. Ensuite Mérion, qui est arrivé le quatrième, enlève les deux talents d'or. Cependant, le cinquième prix, l'urne à deux anses, n'a point été gagnée. Achille la prend, la porte à travers l'assemblée, s'arrête près de Nestor, et la lui offre en disant :

« Prends cette urne, ô vieillard, qu'elle te soit précieuse; conserve-la en souvenir des funérailles de Patrocle, car tu ne le reverras plus parmi les Argiens. Je te donne ce prix sans que tu concoures, soit au pugilat, soit à la lutte, soit aux exercices du javelot, soit à la course à pied, puisque la triste vieillesse t'appesantit. »

A ces mots il pose l'urne entre les mains de Nestor, qui l'accepte plein de joie et répond :

« O mon fils, tes paroles respirent la sagesse. En effet, je n'ai

plus le pied ferme, ami; et mes bras à côté de mes épaules ne se meuvent pas facilement. Que ne suis-je encore dans ma florissante jeunesse; que n'ai-je toute ma vigueur, comme lorsque les Épéens célébrèrent les funérailles du roi Amaryncée, dans Buprase, où les fils de ce héros offrirent de nobles présents. Alors, aucun guerrier ne pouvait se comparer à moi, ni parmi les Épéens, ni parmi ceux de Pylos, ni parmi les Étoliens superbes. Au pugilat je l'emportai sur Clytomède, fils d'Énops; je vainquis à la lutte Ancée, de Pleuron, qui me tint tête; et, malgré sa légèreté, je dépassai Iphiclos à la course. Mon javelot vola plus loin que ceux de Phylée et de Polydore. Les fils d'Actor seuls poussèrent leur char avant le mien; ils étaient deux, leur nombre les servit, et ils désiraient ardemment cette victoire, pour laquelle on avait réservé les plus grands prix. Ces deux frères étaient jumeaux: l'un d'une main forte tenait les rênes et dirigeait les chevaux, l'autre les excitait avec le fouet. Tel j'étais jadis; maintenant c'est aux jeunes guerriers qu'appartiennent les épreuves. Il faut que j'obéisse à la triste vieillesse; alors je me mêlais aux héros. Mais poursuis, honore ton compagnon par des jeux funèbres. Cependant j'accepte le présent que tu m'offres, et mon cœur ressent une douce joie, car toujours tu te souviens d'un vieillard qui te chérit, et tu n'oublies point de lui rendre les honneurs qu'il doit recevoir parmi les Grecs. Veuillent les dieux, pour t'en récompenser, te donner abondance de biens. »

Il dit: Éacide, après avoir prêté au fils de Nélée une oreille attentive, s'éloigne à travers la foule épaisse des Argiens, et aussitôt place devant l'assemblée les prix du terrible pugilat: d'abord une mule vigoureuse de six ans, indomptée et presque indomptable; puis, pour le vaincu, une double coupe.

« Atride, dit-il, et vous Grecs, j'invite deux hommes experts au pugilat à venir lever les bras, se frapper tour à tour, et se disputer ces prix. Celui à qui, en présence de toute l'armée, Phébus assurera la victoire, conduira sous sa tente la mule laborieuse; le vaincu emportera la double coupe. »

A ces mots soudain se lève un homme grand et beau, redoutable au pugilat: c'est Épéos, fils de Panopée; il pose ses mains sur la mule laborieuse, et s'écrie:

« Qu'il approche donc celui qui gagnera la coupe; car, je le pense, nul parmi les Grecs ne prétend à me vaincre, ni à remporter le premier prix. Oui, je me glorifie de les surpasser tous. N'est-ce point assez d'être inférieur dans les batailles? mais

qui peut partout exceller? Je le prédis, et ma promesse s'accomplira, je disloquerai le corps de mon rival, je lui briserai les os; que ceux qui veulent prendre soin de lui demeurent ici en foule pour l'emporter, lorsque la force de mes bras l'aura terrassé. »

Il dit: et tous gardent un morne silence. Le seul Euryale enfin se lève, guerrier semblable à un dieu, fils de Mécistée, né du roi Talaon, qui jadis se rendit à Thèbes, aux jeux funèbres d'OEdipe, et triompha de tous les fils de Cadmus. Diomède, qui lui souhaite la victoire, en l'encourageant par des paroles, s'empresse autour de lui. D'abord il le ceint fortement; puis il lui donne des courroies, prises dans un cuir de bœuf sauvage. Les deux combattants, serrés dans leurs ceintures, descendent au milieu de l'arène, lèvent ensemble l'une contre l'autre leurs mains robustes et les laissent retomber. Leurs bras pesants se croisent, leurs dents claquent avec un fracas horrible; des flots de sueur inondent leurs corps. Enfin le divin Épéos fond sur son rival et, malgré sa surveillance, le frappe au visage. Euryale ne résiste pas à ce terrible coup, ses beaux membres s'affaissent. Tel, hors de la mer, frissonnant sous le souffle de Borée, un poisson, près du rivage, saute et soudain disparaît: aussi promptement tombe le héros frappé. Mais le magnanime Épéos le prend dans ses fortes mains, le soulève et le confie à ses amis empressés, qui, sans oublier de prendre la coupe, le conduisent hors de l'enceinte; ses pieds se traînent avec peine; il penche la tête; il vomit un sang épais; son esprit est égaré.

Achille, aussitôt, montre aux yeux des Argiens le prix du troisième combat: de la lutte pénible. Au vainqueur il destine un large trépied à l'épreuve de la flamme, qu'entre eux les fils de la Grèce évaluent douze taureaux. Le vaincu doit recevoir une captive, habile aux travaux de son sexe, d'une valeur de quatre taureaux. Le fils de Pélée se lève en s'écriant:

« Debout, ô vous qui voulez disputer ces prix. » Il dit: le grand Ajax, fils de Télamon, se lève le premier, et après lui le prudent Ulysse, fécond en stratagèmes. Ils se ceignent, descendent au milieu de l'arène et s'embrassent de leurs fortes mains, serrés comme les solives qu'un habile artisan assemble au faîte d'un édifice pour le défendre des vents. Leurs dos bruissent comprimés par des bras robustes. Une sueur abondante en découle; d'épaisses tumeurs rouges de sang courent sur leurs flancs et sur leurs épaules. Tous les deux sont enflammés du désir de vaincre et de remporter le superbe trépied. Ulysse ne

22

peut renverser Ajax; celui-ci n'a pas plus de prise : car Ulysse est doué d'une force invincible. Lorsque déjà cette longue lutte a fatigué les Achéens, le fils de Télamon s'écrie :

« Rejeton des dieux, artificieux Ulysse, ou soulève-moi, ou laisse-moi te soulever ; Jupiter disposera de la victoire. » A ces mots il soulève le fils de Laërte ; celui-ci n'oublie point ses ruses ; d'un coup au jarret, il fait fléchir Ajax ; le héros tombe à la renverse, Ulysse sur sa poitrine. L'armée frappée d'admiration les contemple. Ulysse, à son tour, veut soulever son rival ; mais à peine peut-il l'ébranler, et, au milieu de ses efforts, ses genoux enfin plient. Les deux héros, l'un près de l'autre, roulent sur le sol et se couvrent de poussière. Sans doute ils se seraient levés pour se prendre corps à corps une troisième fois, si Achille lui-même ne les eût prévenus.

« Cessez de lutter, leur dit-il ; ne consumez pas vainement vos forces ; la victoire vous appartient à tous les deux. Séparez-vous et acceptez des prix d'une égale valeur ; les Grecs se livreront à d'autres jeux. »

Il dit : et les héros, dociles à ces paroles, s'empressent de lui obéir ; ils secouent la poussière qui les souille, et se revêtent de leurs tuniques.

Aussitôt Achille place aux yeux des Argiens les prix de la course : d'abord une urne d'argent contenant six mesures, la plus belle de toutes celles qui existent sur la terre ; car les ingénieux Sidoniens l'ont merveilleusement ornée, et des Phéniciens, qui la transportaient sur les sombres flots, s'étant arrêtés au port de Lemnos, en ont fait présent à Thoas. Plus tard Eunée, fils de Jason, la donna au héros Patrocle pour payer Lycaon, fils de Priam ; et maintenant Achille, aux jeux funèbres de son compagnon, l'offre à celui qui sera le plus léger à la course. Le second prix est un bœuf florissant d'embonpoint, et le troisième un demi-talent d'or. Achille se lève et crie : « Debout, ô vous qui voulez disputer ces prix. »

Il dit : le rapide fils d'Oïlée se lève, et après lui Ulysse, puis Antiloque, qui surpasse par sa légèreté tous les autres guerriers de son âge. Les trois héros se placent en ligne ; Achille leur signale la borne ; à partir des barrières, l'arène est ouverte pour eux. Bientôt le fils d'Oïlée apparaît en avant ; Ulysse le suit. Aussi près de son beau sein est la navette d'une femme, lorsque de ses mains tendues, elle tire, hors de la chaîne, le fil de la trame, aussi près d'Ajax court le fils de Laërte. Ses pieds s'impriment sur les traces des pas de son rival avant que la

poussière qu'il soulève soit dissipée; et, toujours courant avec rapidité, il répand son haleine autour de la tête du héros. Les Grecs lui souhaitent tous la victoire; ils crient et l'exhortent à se hâter. Lorsque l'un et l'autre touchent au terme de leur course, en son âme, Ulysse invoque Minerve. « Exauce-moi, bonne déesse, viens ouvertement au secours de mes pieds. »

Telle est sa prière, que Pallas exauce; elle rend légers ses pieds et ses mains; puis, au moment où ils vont atteindre les prix, Ajax, en courant, glisse sur l'amas de fumier qu'ont répandu les bœufs mugissants immolés à cause de Patrocle, car la déesse l'a poussé; il se remplit de fange la bouche et les narines; cependant le patient et divin Ulysse enlève l'urne, puisqu'il est arrivé le premier; ensuite l'illustre Ajax prend le bœuf par les cornes, et, secouant la fange qui le souille, dit aux Argiens :

« Hélas! Minerve a embarrassé mes pieds, car depuis longtemps elle se tient comme une mère auprès d'Ulysse, et toujours elle l'assiste. »

Il dit et tous les Achéens rient de lui aux éclats. Cependant Antiloque s'empare du dernier prix, et dit en souriant à l'assemblée :

« O mes amis, faut-il vous répéter ce que vous n'ignorez pas? Les immortels, aujourd'hui encore, veulent honorer les années, car Ajax est à peine plus âgé que moi, et le vainqueur est de la première génération des premiers hommes; mais on le dit d'une verte vieillesse, et, hormis Achille, il serait difficile aux Argiens de lutter de vitesse avec lui. »

Il dit, et glorifie l'agile fils de Pélée, qui lui répond en ces termes :

« Antiloque, tu n'auras pas vainement prononcé mes louanges, et, au prix qui t'appartient, je veux ajouter un demi-talent d'or. »

A ces mots, il met entre ses mains un demi-talent, qu'Antiloque accepte plein de joie. Ensuite Achille dépose dans l'assemblée une longue javeline, un casque, un bouclier, armure de Sarpédon, que Patrocle ravit à ce héros. Achille, se levant dit :

« J'invite deux guerriers parmi les plus vaillants à disputer ce prix; qu'ils revêtent leurs armes; qu'ils brandissent l'airain aigu; qu'ils fassent devant l'assemblée l'épreuve de leur courage. Le premier qui atteindra le beau corps de son rival, et qui fera couler son sang, malgré ses armes, recevra le magni-



fique glaive de Thrace, orné de clous d'argent, que j'ai ravi au noble Astéropée. L'armure de Sarpédon appartiendra en commun aux deux combattants, et je les réunirai sous ma tente à un abondant festin. »

Il dit : le grand Ajax, fils de Télamon, se lève, puis aussitôt le robuste Diomède. Les deux héros à l'écart revêtent leurs armes et descendent ensemble dans l'arène, ardents à combattre; leur aspect est terrible; l'épouvante saisit tous les Argiens. Ils marchent l'un contre l'autre, et bientôt se sont rapprochés. Trois fois ils prennent leur élan; trois fois ils bondissent et s'attaquent. Enfin Ajax frappe l'écu de Diomède, mais il ne peut atteindre le corps que protége la cuirasse. Cependant le fils de Tydée, au-dessus de l'énorme bouclier d'Ajax, ne cesse de lui tenir près du cou la pointe de son javelot brillant. A cet aspect, les Grecs, craignant pour la vie du fils de Télamon, ordonnent de mettre fin au combat, et de partager également les prix. Mais Achille décerne au fils de Tydée le grand glaive avec son fourreau et le baudrier qui le soutient.

Ensuite Achille dépose devant l'assemblée un bloc de fer brut, que jadis lançait le fort Éétion. Lorsque le divin fils de Pélée ravit le jour à ce héros, il emporta son disque sur ses navires avec tous les autres trésors. Achille, se levant, dit aux Argiens :

« Debout, vous qui voulez disputer ce prix ! Si vastes que soient ses champs fertiles, celui qui l'emportera sera dispensé, pendant cinq ans, d'envoyer à la ville chercher du fer pour ses pâtres ou ses laboureurs : ce disque lui en fournira. »

Il dit : soudain le divin Polypœtès se lève, puis aussitôt le robuste Léontée, ensuite Ajax, fils de Télamon, et le noble Épéos. Ils se placent en ordre : Épéos, le premier, saisit le disque et le lance en tourbillonnant, à la grande risée des Grecs. Léontée, rameau de Mars, fait la seconde épreuve. Après lui, le grand Ajax, d'une main robuste, dépasso les deux marques. Enfin vient le tour de Polypœtès. Aussi loin un bouvier jette sa houlette, qui vole au-dessus du troupeau, aussi loin Polypœtès dépasse ses concurrents. Les Grecs jettent un cri, et les compagnons du vainqueur emportent à son navire le prix offert par le roi.

Achille alors dépose pour les archers des haches de fer : dix haches simples et dix haches à double tranchant ; ensuite il dresse au loin, dans l'arène, le mât d'un navire, et à son extrémité il attache, par un léger lien, les pieds d'une tremblante

colombe qu'il indique pour but aux archers. « Celui, dit-il, qui frappera ce timide oiseau emportera les doubles haches. Celui qui, moins habile, atteindra le lien, sans toucher la colombe, n'obtiendra que les haches simples. »

A ces mots, le roi Teucer se lève, et à l'instant Mérion, noble écuyer du roi de Crète. Les héros agitent leurs sorts dans un casque d'airain. Celui de Teucer jaillit le premier. Soudain, d'une main forte, il lance une flèche ; mais il oublie de vouer à Phébus le sacrifice d'une hécatombe solennelle d'agneaux premiers-nés, et il ne touche point la colombe, car ce dieu lui porte envie. Sa flèche traverse le lien près des pieds du tendre oiseau, qui prend aussitôt son essor vers le ciel, tandis que le lien tombe à terre. Les Grecs font retentir l'enceinte de leurs applaudissements. Cependant la flèche de Mérion est prête ; il ajuste rapidement son arc, voue à Phébus le sacrifice d'une solennelle hécatombe d'agneaux premiers-nés, et suit du regard la tremblante colombe qui déjà vole au sein des nuages. Soudain le trait part, atteint sous les ailes l'oiseau qui plane en tournoyant, traverse son corps et revient se plonger en terre, aux pieds de Mérion. La colombe, les ailes pendantes, retombe sur le mât, où son cou reste suspendu ; mais bientôt son âme s'envole, et elle roule au loin dans l'arène. L'armée la contemple avec admiration. Mérion enlève les doubles haches. Teucer fait porter les haches simples sur ses vaisseaux.

Enfin le fils de Pélée, déposant dans l'assemblée une longue javeline et un bassin neuf orné de fleurs de la valeur d'un bœuf superbe, convoque les guerriers habiles à lancer le javelot.

Le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, se lève, et après lui Mérion, noble écuyer du roi de Crète; mais Achille leur adresse ces paroles :

« Atride, nous n'ignorons pas combien tu es au-dessus de tous les guerriers, ni combien tu l'emportes par ta force et ton adresse à lancer le javelot; accepte donc ce bassin, fais-le porter à tes navires, et si tu y consens en ton âme, nous donnerons cette javeline au noble Mérion. »

Il dit : le roi des guerriers, Agamemnon, empressé de lui complaire, présente à Mérion le javelot d'airain, et remet entre les mains du héraut Talthybios le prix magnifique que lui a offert Achille

---

CHANT XXIV.

L'assemblée se sépare, les guerriers dispersés retournent à leurs navires, prennent le repas du soir, et goûtent le doux sommeil. Cependant Achille pleure, se souvenant de son compagnon chéri ; loin de céder au sommeil qui dompte toutes choses, il s'agite péniblement ; il regrette la noble valeur de Patrocle, sa mâle vigueur ; il repasse en son esprit leurs communes entreprises et les maux qu'ils ont soufferts dans les combats ou sur les flots courroucés. A ces souvenirs, il fond en larmes, et se couche tour à tour sur les côtés, sur le sein ou sur le dos. Toutes les nuits, il se lève, et hors de soi il parcourt les grèves de l'Hellespont, où l'aurore le surprend lorsqu'elle apparaît sur la mer et les rivages. Alors, il place sous le joug ses coursiers agiles, et, pour traîner Hector, il l'attache derrière son char. Trois fois il tourne autour de la tombe du fils de Ménétios. Enfin il rentre sous sa tente, cherche le repos, et abandonne son ennemi étendu le front dans la poussière. Mais Apollon, rempli de pitié pour le héros troyen, malgré sa mort, le préserve de toute souillure. Il le couvre tout entier de l'égide d'or, et lorsque Achille l'entraîne, il l'empêche de tomber en lambeaux.

Pendant qu'Achille furieux outrage le noble Hector, les bienheureux immortels le contemplent et sont émus de compassion ; ils exhortent fréquemment le meurtrier d'Argus à le dérober, et ce dessein leur sourit à tous, hormis à l'épouse de Jupiter, à Neptune et à la vierge aux yeux d'azur. Ces divinités conservent leur implacable haine contre la sainte Ilion, et Priam et son peuple, à cause de l'injure de Pâris qui méprisa les déesses, lorsqu'elles vinrent en sa cabane de pâtre, et préféra celle qui lui fit le don funeste de la lubricité. Lorsque enfin brille la douzième aurore, Phébus tient ce discours aux immortels :

« Vous êtes cruels, dieux de l'Olympe, vous êtes pervers. Combien Hector n'a-t-il pas consumé pour vous de cuisses de taureaux et de chèvres accomplies! Maintenant quoique mort, vous n'osez point le sauver et le ramener aux regards de son épouse, de sa mère, de son enfant, de son père Priam, de tout le peuple qui s'empresserait de le livrer au bûcher et de célébrer ses funérailles. Mais, ô divinités! vous aimez mieux assister le farouche fils de Pélée, esprit inique, cœur inflexible. Il ne connaît que la férocité; tel un lion, fier de sa force invincible et de son cœur audacieux, fond sur le troupeau du pâtre pour saisir sa proie: de même Achille a perdu toute pitié et n'a pas la pudeur qui nuit aux hommes ou leur est utile. Il est inévitable que l'on perde quelqu'un de cher, soit un fils, soit un frère sorti des mêmes entrailles. Mais lorsqu'on a gémi et pleuré, on se calme; car les destins ont doué l'homme d'une âme patiente. Cependant Achille, depuis qu'il a ravi le jour au noble Hector, l'attache à son char, et le traîne autour de la tombe de son compagnon chéri. Ce n'est pas bien à lui; il n'y gagnera rien; qu'il prenne garde même de nous irriter, quelle que soit sa valeur, car ses outrages s'attaquent à une terre insensible.

— Certes, il en serait ainsi, répond avec colère la blanche Junon, si vous aviez réservé les mêmes honneurs au fils de Priam et au divin Achille. Hector, guerrier mortel, a sucé le lait d'une mortelle; mais Achille sort du sang d'une déesse que moi-même j'ai nourrie et élevée, que j'ai donnée pour épouse au noble Éacide, héros aimé des immortels. Vous tous, dieux et déesses, avez pris part au repas de noces, et tu y étais toi-même avec ta lyre, dieu sans foi, compagnon des méchants.

— Junon, s'écrie alors Jupiter, garde-toi de t'indigner contre les dieux; les honneurs accordés à ces deux héros ne seront pas les mêmes; mais de tous les mortels qui habitent Ilion, Hector était le plus cher aux immortels aussi bien qu'à moi. Jamais il n'oubliait de nous présenter d'agréables offrandes; jamais mon autel n'a manqué des mets qui conviennent aux immortels, de libations, de fumet de chairs rôties; car telle est la récompense qui nous est échue en partage. Toutefois n'essayons pas de le dérober, nous ne pourrions l'enlever à l'insu d'Achille, car Thétis est auprès de lui nuit et jour; mais que l'un des dieux l'appelle auprès de moi; je lui ferai entendre de sages paroles, afin que son fils accepte les présents de Priam, et délivre Hector. »

A ces mots Iris se lève, messagère rapide comme le vent; entre Samos et l'âpre Imbros, elle saute dans les sombres flots de la haute mer, et les rivages gémissent; elle glisse jusqu'au fond de l'abîme, semblable au plomb qui, fixé aux cornes d'un bœuf sauvage, va porter la mort aux poissons. Elle trouve, assise dans une grotte profonde, Thétis entourée des nombreuses nymphes de la mer. Au milieu de cette assemblée, la déesse pleure la destinée de son irréprochable fils, qu'elle doit perdre loin de sa patrie, dans les champs fertiles de Troie. Iris l'aborde, et lui dit :

« Debout, ô Thétis, viens trouver Jupiter, qui se connaît en résolutions immuables. La déesse aux pieds d'argent lui répond : Pourquoi ce grand dieu m'appelle-t-il ? Je crains de me mêler parmi les immortels, car mon âme renferme de cruelles douleurs. Je te suis toutefois, et, quoi qu'il me dise, il n'aura point prononcé une parole vaine. »

A ces mots l'auguste déesse, enveloppée d'un voile noir, le plus sombre de ses vêtements, part; Iris aux pieds rapides comme le vent la conduit. Sous leurs pas, les flots de la mer se retirent; elles montent sur le rivage et s'élancent au ciel, où elles trouvent le fils de Saturne assis au sein de l'assemblée des dieux, bienheureux, éternels. La déesse prend place auprès de Jupiter. Minerve lui cède son trône, et Junon pose entre ses mains une coupe d'or en lui adressant des paroles consolantes. Thétis, après avoir bu, lui rend sa coupe. Alors le père des dieux et des hommes prononce ce discours :

« Malgré tes soucis que je connais, ô Thétis, malgré le deuil de ton âme, tu es venue sur l'Olympe. Apprends pourquoi je t'ai appelée ici. Depuis neuf jours la discorde s'est glissée parmi les immortels, au sujet d'Hector et d'Achille destructeur des cités. On exhorte fréquemment le subtil meurtrier d'Argus à dérober le cadavre. Mais, pour conserver à l'avenir ton amitié et ton respect, je réserve à ton fils la gloire de le délivrer. Va donc à l'instant au camp des Argiens et donne-lui tes ordres. Dis-lui que les dieux, que surtout Jupiter, s'irritent contre lui, parce que plein de fureur il retient Hector près des navires et n'a pas accepté de rançon : peut-être aura-t-il de moi quelque crainte, et le rendra-t-il. Cependant je vais envoyer la rapide Iris auprès du magnanime Priam, pour qu'il rachète son fils chéri, qu'il aille à la flotte des Grecs, et qu'il porte à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse. »

Il dit : la déesse aux pieds d'argent, docile à ses ordres,

prend son essor des cimes de l'Olympe, et arrive à la tente de son fils, qu'elle trouve poussant de profonds soupirs. Autour de lui, ses compagnons s'empressent et préparent le festin. Pour eux une brebis à grande toison est sacrifiée sous la tente. L'auguste mère du héros s'assied auprès de lui, le caresse de la main et lui parle en ces termes :

« Mon enfant, jusqu'à quand, toujours en pleurs, veux-tu consumer ton âme, sans te souvenir des mets ni de ta couche? il est bon cependant de s'unir à une femme; car tu n'as pas longtemps à vivre, et déjà près de toi sont la mort et la Parque inexorable. Mais prête-moi une oreille attentive, je t'apporte un message de Jupiter ; les dieux, et lui surtout, s'irritent contre toi, parce que plein de fureur tu retiens Hector près de tes navires, et refuses de le rendre. Crois-moi donc, délivre-le et accepte une juste rançon.

— Ah! répond l'impétueux Achille, puisque Jupiter commande, et que tel est son désir, fais venir celui qui doit m'offrir des présents et emmener le cadavre. »

Pendant que près de la flotte la déesse et son fils échangent rapidement nombre de paroles, le fils de Saturne ordonne à Iris de se rendre dans la sainte Ilion.

« Vole rapidement, légère Iris, quitte les cimes de l'Olympe, porte dans Ilion ce message au magnanime Priam : qu'il rachète Hector, qu'il aille à la flotte des Grecs; qu'il offre au fils de Pélée des présents tels que son âme s'en réjouisse ; mais seul, sans qu'aucun autre Troyen l'accompagne, hormis un vénérable héraut pour diriger les mules et le chariot qui rapportera dans la ville son fils qu'Achille a terrassé. Qu'il n'ait en son esprit ni terreur ni pensée de la mort. Nous lui donnerons pour guide le meurtrier d'Argus, qui le conduira jusques auprès d'Achille. Une fois introduit dans la tente du héros, celui-ci ne le tuera pas, et il le défendra de toute violence ; car il n'est pas sans prudence, sans égards, sans devoirs, et il sera attentif à épargner un suppliant. »

Il dit : Iris se lève, messagère rapide comme le vent, et parvient au palais de Priam, où elle trouve le deuil et les cris de douleur. Les fils du vieux roi, assis autour de leur père dans la cour intérieure, souillent de larmes leurs vêtements. Le vieillard s'enveloppe dans les plis de son manteau, la tête, les épaules couvertes de la fange qu'en se roulant à terre il a ramassée à pleines mains. Ses filles et ses brus remplissent le palais de leurs sanglots au souvenir des héros vaillants et nom-

breux qui, sous les coups des Argiens, ont perdu la vie. La messagère s'arrête auprès de Priam, et lui parle en adoucissant la voix, car il est tout tremblant :

« Rassure tes esprits, Priam, rejeton de Dardanos, n'aie point de crainte, je ne viens pas ici pour te présager des malheurs, mais, te voulant moi-même du bien, je te suis envoyée par Jupiter qui, dans ses lointaines demeures, est plein de souci, de compassion pour toi. Le roi de l'Olympe t'exhorte à racheter le noble Hector et à porter à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse ; mais seul, sans qu'aucun autre Troyen t'accompagne, hormis un vénérable héraut pour diriger les mules et le chariot rapide qui ramènera dans la ville ton fils qu'Achille a terrassé. N'aie en ton esprit ni terreur ni pensée de la mort ; tu auras pour guide le meurtrier d'Argus qui te conduira jusques auprès d'Achille. Une fois introduit dans la tente du héros, celui-ci ne te tuera pas, et il te défendra de toute violence ; car il n'est pas sans prudence, sans égards, sans devoirs, et il sera attentif à épargner un suppliant. »

A ces mots, la déesse aux pieds rapides s'éloigne, le roi ordonne à ses fils de préparer le chariot léger que traînent les mules et d'y assujettir une corbeille. Lui-même gagne la chambre nuptiale, appartement superbe et parfumé construit en cèdre et renfermant de nombreux trésors ; là, il appelle son épouse Hécube, et lui dit :

« Chère épouse, un message m'est venu de Jupiter, roi de l'Olympe, pour que je rachète mon fils chéri, que j'aille près des vaisseaux des Grecs, et que je porte à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse. Ne me cache pas ce que tu en penses. Mon courage et mon cœur m'ordonnent fortement de me rendre au vaste camp des Argiens. »

Il dit : sa vénérable épouse pleure, et répond à ce discours : « Hélas ! où est allé le bon sens qui te rendait célèbre, autant chez les étrangers que parmi tes peuples ! Quoi, tu veux, seul, te rendre vers les vaisseaux des Grecs, devant un guerrier qui t'a tué tant de fils vaillants ! Ah ! tu as un cœur de fer ! Mais s'il te saisit, lorsqu'il t'aura vu devant lui, cet homme cruel et sans foi, il n'aura pour toi ni pitié ni respect. Pleurons donc Hector à l'écart, assis en nos demeures ; sans doute la Parque inexorable dès sa naissance lui a filé du lin, pour que loin de ses parents il servît de pâture aux chiens agiles de cet homme violent. Que ne suis-je plongée au milieu de ses entrailles, tenant son foie et le dévorant ! Alors il serait puni justement

de ce qu'il fait à mon fils : un héros qui n'est point mort lâchement, mais debout, pour les Troyens et les Troyennes, sans songer à se cacher ni à fuir.

— Ne me retiens pas lorsque je veux partir, répond le divin Priam ; ne sois pas, toi-même, dans mon palais un sinistre augure, tu ne me persuaderas pas. Si l'ordre m'était apporté par un mortel, devin, sacrificateur ou prêtre, nous penserions qu'il nous trompe et nous aurions pour lui d'autant plus d'éloignement. Mais j'ai moi-même entendu la déesse ; je l'ai vue devant mes yeux, je pars donc, et ma parole ne sera pas vaine. Si ma destinée est de périr près des vaisseaux des Grecs, j'y consens ; qu'Achille me frappe aussitôt que j'aurai serré mon fils dans mes bras, aussitôt que j'aurai satisfait mon désir de pleurer sur Hector. »

A ces mots, il soulève les riches couvercles de ses coffres ; il en retire douze voiles magnifiques, douze simples couvertures, autant de tapis, autant de riches manteaux et de tuniques qui s'y assortissent ; il prend dix talents d'or entiers, deux trépieds splendides, quatre bassins et une coupe superbe, noble présent que jadis lui offrirent les Thraces, lorsqu'il fut député près d'eux ; le vieillard ne songe pas à la conserver dans son palais, tant, en son âme, il désire racheter son fils chéri. Il chasse ensuite les Troyens rassemblés devant ses portiques, et leur adresse ces paroles amères :

« Fuyez, insolents ! voués aux affronts, n'avez-vous point aussi à pleurer dans vos demeures pour venir ici m'attrister ? ou bien trouvez-vous que ce n'est pas assez des maux dont m'a comblé Jupiter en me ravissant le plus vaillant de mes fils ? Mais vous-mêmes vous verrez ; lui mort, vous serez pour les Argiens plus faciles à vaincre. Ah ! que ne puis-je descendre au séjour de Pluton avant la ruine de notre patrie ! »

A ces mots, il les poursuit de sa baguette et les chasse. Les Troyens fuient le courroux du vieillard qui réprimande ses neuf fils : Hélénos, Pâris, le noble Agathon, Pammone, Antiphon, le vaillant Polite, Déiphobe, Hippothoos, et l'illustre Dios. Priam irrité leur donne ses ordres mêlés de reproches :

« Hâtez-vous, enfants dégénérés, opprobre de votre père. Que n'êtes-vous tous ensemble, au lieu d'Hector, étendus près des navires ! Hélas ! mes malheurs n'ont-ils pas comblé la mesure, puisque, après avoir donné le jour, dans la grande Ilion, à des fils vaillants, je ne crois pas qu'il m'en reste un seul ? Mestor, beau comme les immortels ; Troïle, cavalier inébranlable ; et le

noble Hector, qui, parmi les humains, avait le maintien d'un dieu, et qui semblait né, non d'un mortel, mais d'une divinité! Mars me les a ravis et ne m'a laissé que ces guerriers, tous voués aux affronts, fourbes, habiles à conduire des chœurs de danses et à enlever au peuple des chèvres et des agneaux. Ne pourriez-vous au moins me préparer promptement ce char, y placer ces trésors, afin que je me mette en route! »

Il dit : et les héros, redoutant l'indignation de leur père, entraînent le chariot léger que doivent tirer des mules, beau, nouvellement fabriqué; ils y fixent une corbeille; ils descendent du clou le joug de buis à bossette où sont adaptés des anneaux; ils emportent aussi la courroie qui l'attache, longue de neuf coudées; ils le placent en ajustant le trou à la cheville de l'extrémité du timon; ils l'affermissent en passant la courroie autour du timon, et en la ramenant trois fois des côtés à la bossette du joug; enfin dans les nœuds successifs ils insinuent la pointe de la courroie. Ensuite, ils transportent et entassent sur le chariot les présents infinis qui doivent racheter la tête d'Hector; puis, ils placent sous le joug les mules au pied ferme, don précieux que jadis les Mysiens firent au roi Priam. Pour leur père, ils amènent les coursiers que sa main a nourris dans ses riches étables; et le roi lui-même, avec le sage héraut, les attache au joug, au sein du palais. Alors, Hécube, le cœur contristé, s'approche du vieillard, tenant en ses mains une coupe d'or remplie d'un vin délectable, pour l'inviter, avant son départ, à faire des libations. La reine s'arrête devant les coursiers et s'écrie :

« Prends cette coupe; fais des libations à Jupiter, demande-lui de revenir du camp ennemi en ton palais, puisque malgré moi ton âme te pousse à te rendre vers les vaisseaux. Implore donc le fils de Saturne, qui, du haut de l'Ida, contemple Ilion; supplie-le de t'envoyer à droite l'oiseau rapide, celui des oiseaux qui lui est le plus cher, celui dont la force est la plus grande; que tu le voies de tes yeux, pour que tu ailles avec confiance près des fils de Danaüs. Si Jupiter ne t'accordait pas ce message, ah! quels que soient tes désirs, ce n'est pas moi qui t'exhorterais à te rendre vers la flotte des Argiens.

— O femme, reprend le divin Priam, je ne serai point indocile à tes conseils; il est toujours utile d'élever les mains vers Jupiter : puisse-t-il avoir compassion de nous. »

Comme il dit ces mots, le vieillard ordonne à la prudente économe du palais de verser sur ses mains une eau limpide. La suivante approche, tenant le bassin et l'aiguière. Lorsque Priam

s'est lavé les mains, il prend la coupe que lui présente Hécube, et, se tenant au centre de la cour, il fait ses libations ; puis, les yeux levés au ciel, il prononce à haute voix cette prière :

« Puissant Jupiter, dieu très-glorieux, très-grand, qui règnes du haut de l'Ida, fais qu'en arrivant chez Achille je lui sois agréable, et qu'il ait pitié de moi. Envoie-moi à droite l'oiseau rapide, celui des oiseaux qui t'est le plus cher, et dont la force est la plus grande. Que moi-même je le voie de mes yeux, et que je me rende avec confiance auprès des fils de Danaüs. »

Telle est sa prière ; le prévoyant Jupiter soudain l'exauce et envoie l'aigle, le plus sûr des augures parmi ceux qui volent sous le ciel ; c'est Morphnos, oiseau chasseur, qu'on appelle aussi Percnos. Aussi large s'ouvre la porte de la haute chambre nuptiale d'un homme opulent : autant s'ouvrent des deux côtés les ailes de cet aigle, lorsqu'il apparaît, prenant son essor à droite, et au-dessus de la ville. Les Troyens à cet aspect se rassurent, et leur âme est réjouie ; le vieillard se hâte de monter sur le char, puis il le pousse hors du vestibule et du palais retentissant. D'abord les mules emportent la litière à quatre roues, que conduit le prudent Idéos ; derrière, sont les coursiers que le roi presse vivement à travers la ville. Tous les siens l'escortent et laissent couler leurs larmes, comme s'il marchait à la mort. Lorsqu'ils sont descendus de la ville, et que les chars roulent dans la plaine, les fils et les gendres du roi retournent dans Ilion. Mais les deux vieillards qui s'aventurent dans la campagne ne sont point inaperçus de Jupiter ; à leur aspect il est ému de pitié, et soudain il dit à Mercure, son fils chéri :

« Mercure, c'est toi surtout qui prends plaisir à fréquenter les humains, et tu exauces qui tu veux : va donc et conduis Priam jusqu'aux vaisseaux ; fais que personne parmi les Grecs ne le voie avant qu'il arrive auprès du fils de Pélée. »

Il dit : et le messager, meurtrier d'Argus, docile à cet ordre, soudain attache sous ses pieds les belles et divines sandales d'or qui le portent, soit sur les flots, soit sur la terre immense, aussi rapide que le souffle des vents. Il saisit ensuite le rameau qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les yeux des humains, ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés ; cette baguette à la main, Mercure prend son vol, et, en un instant, parvient près de l'Hellespont, aux champs troyens. Il marche, semblable à un fils de race royale dont la barbe commence à pousser, moment où la jeunesse a le plus de grâce.

Les deux vieillards, arrivés près du tombeau d'Ilos, arrêtent

les mules et les coursiers pour qu'ils boivent dans les eaux du fleuve. Déjà les ténèbres sont descendues sur la terre, lorsque Idéos, apercevant non loin de là Mercure, le fait remarquer à Priam, et lui dit : « Sois attentif, ô petit-fils de Dardanos, nous avons maintenant besoin de toute notre prudence : je vois un guerrier qui bientôt va nous perdre ; crois-moi, fuyons sur le char, ou embrassons ses genoux et implorons sa pitié. »

Ces paroles troublent l'esprit du vénérable roi ; il est frappé d'une cruelle épouvante, son corps frissonne, ses cheveux se hérissent, et il s'arrête éperdu. Cependant Mercure l'aborde, et, lui prenant la main, l'interroge en ces termes :

« O mon père, où conduis-tu tes coursiers et tes mules pendant la nuit divine, lorsque tous les autres mortels sont endormis ? Ne crains-tu pas la violence des Grecs, de tes ennemis qui t'environnent ? Si l'un d'eux te voyait dans l'obscurité conduisant de telles richesses, quelle serait ta pensée ? Tu n'es plus jeune, et c'est un vieillard qui t'accompagne ; comment éloignerais-tu le premier guerrier qui t'attaquerait ? Mais, loin de te nuire, je veux te défendre des autres Argiens, car tes traits me rappellent ceux d'un père chéri.

— Cher enfant, répond le divin Priam, tu parles selon la vérité ; mais sans doute l'un des dieux étend sur moi ses mains, et envoie, par bonheur, à ma rencontre un guide tel que toi, admirable par la taille, par la grâce, et doué d'un esprit prudent. Heureux les parents à qui tu dois le jour !

— O vieillard, répond le meurtrier d'Argus, tes paroles respirent la sagesse ; mais réponds avec sincérité : où conduis-tu ces nombreux et riches trésors ? est-ce à des hommes étrangers, pour qu'ils te les conservent ? ou bien, saisis de crainte, abandonnez-vous tous la sainte Ilion ? car ton fils, le héros vaillant qui, dans les combats, ne le cédait point aux Grecs, a succombé.

— Qui donc es-tu, ô jeune homme ? répond le divin Priam ; de quels parents es-tu né, toi qui me parles si bien de la mort de mon malheureux fils ?

— Tu veux me tenter, ô vieillard ! reprend Mercure, tu veux m'interroger sur le divin Hector. Souvent dans les batailles je l'ai vu immoler les Grecs, refoulés près de leurs vaisseaux ; je l'ai vu les déchirer avec l'airain aigu. Immobiles, nous admirions sa vaillance ; car Achille, courroucé contre Atride, ne nous permettait pas de combattre. Je suis un serviteur du fils de Pélée, le même navire nous a conduits. Je suis né parmi les

Myrmidons ; mon père est Polyctor, homme opulent, et comme toi accablé par la vieillesse ; six de ses fils sont restés auprès de lui ; je suis le septième. Le sort, agité entre nous, m'a désigné pour suivre Achille, qui maintenant m'a envoyé des navires observer la plaine ; car, dès l'aurore, les Grecs aux yeux vifs porteront la guerre sous les remparts d'Ilion. Le repos leur pèse et les rois ne peuvent contenir leur ardeur.

— Ah ! reprend le divin vieillard, puisque tu es l'un des compagnons d'Achille, je t'en conjure, réponds avec sincérité, dis-moi si mon fils est encore près des vaisseaux, ou si déjà le fils de Pélée a partagé ses membres et les a jetés aux chiens.

— O vieillard, répond le dieu, ni les chiens ni les oiseaux n'ont dévoré ton fils ; il gît encore près du vaisseau d'Achille, parmi les tentes. L'aurore a paru douze fois depuis qu'il est là couché, et ses chairs ne se corrompent pas ; les vers qui se repaissent des guerriers tués dans les batailles ne l'ont point attaqué. Achille le traîne impitoyablement autour de la tombe de son ami, dès que brille le jour ; mais il ne le souille pas ; à le voir, tu admirerais toi-même comme il est frais ; le sang qui le couvrait est enlevé, il n'a plus de taches ; ses blessures sont fermées, toutes ses blessures, car beaucoup de héros l'ont frappé avec l'airain. Ah ! sans doute, les bienheureux immortels veillent sur ton fils, malgré sa mort, parce qu'en leur cœur il leur était cher. »

Ces paroles réjouissent le vénérable Priam, qui s'écrie : « O cher enfant ! oui, il est salutaire d'offrir aux immortels les présents qui leur sont dus ; jamais Hector, mon fils (si le passé n'est pas un songe), n'a négligé dans ses demeures les dieux qui habitent l'Olympe ; à leur tour, ils se souviennent de lui, même lorsque la Parque le possède. Mais accepte de ma main cette riche coupe, et, pour que je délivre mon fils, conduis-moi, avec l'aide des dieux, jusqu'à ce que je sois entré sous la tente d'Achille.

— O vieillard, reprend Mercure, tu veux tenter ma jeunesse ; et tu ne me persuaderas pas en m'invitant à accepter des présents à l'insu d'Achille, car je le crains en mon âme et j'aurais honte de lui rien prendre, au risque de m'attirer quelque malheur. Toutefois je te conduirai ; j'irais même jusqu'à l'illustre Argos, soit sur un rapide navire, soit par terre, et nul, méprisant ton guide, ne s'attaquerait à toi. »

A ces mots, Mercure saute sur le char et prend vivement le fouet et les rênes. Aussitôt il inspire aux mules et aux coursiers

une force divine. Bientôt ils parviennent près du retranchement et des tours qui couvrent les vaisseaux, et trouvent les premières gardes préparant leur repas. Le meurtrier d'Argus répand sur leurs paupières un sommeil soudain; puis, il ouvre les portes, retire la barrière, et introduit dans le camp Priam avec les riches présents que contient le chariot. Enfin, ils arrivent à la tente élevée que les Myrmidons ont construite pour leur roi, après avoir coupé des troncs de sapin; et ils l'ont couverte d'un toit de joncs épais, moissonnés dans la prairie; et ils l'ont entourée d'une vaste cour fermée par de fortes palissades; la porte est maintenue par une seule barrière de sapin; mais il faut trois hommes des plus robustes parmi les Grecs pour l'ouvrir et la refermer. Achille seul la soulève facilement. Le dieu l'ouvre devant le vieillard, fait rouler dans l'enceinte les riches présents destinés au fils de Pélée, et, sautant à terre, s'écrie:

« O vieillard! je suis Mercure, l'un des dieux immortels; je suis venu parce que mon père a voulu que je fusse ton guide; je ne tarderai pas à revenir, et ne paraîtrai pas devant Achille; il ne convient pas qu'un dieu immortel favorise si ouvertement un mortel. Toi, Priam, pénètre dans la tente, embrasse les genoux du fils de Pélée, prie-le au nom de son père, de sa mère, de son fils, afin de lui toucher le cœur. »

A ces mots, Mercure s'éloigne et retourne dans le vaste Olympe; Priam saute à terre, laissant en dehors Idéos pour contenir les mules et les coursiers, et il va droit à la demeure où se tient Achille, favori de Jupiter; il l'y trouve; ses compagnons sont ailleurs; les seuls Automédon et Alcime, rejetons de Mars, s'empressent autour de lui; il vient de manger et de boire; il a fini, et la table est encore dressée. Le grand Priam entre inaperçu, s'approche du héros, embrasse ses genoux et baise les mains terribles, homicides, qui ont immolé tant de ses fils. Lorsque la puissante Até s'est emparée d'un homme; que celui-ci, après avoir commis un meurtre en sa patrie, se réfugie au sein d'une ville étrangère, dans le palais d'un citoyen opulent, ceux qui le voient sont saisis de surprise: ainsi Achille et ses compagnons, stupéfaits, s'étonnent à l'aspect du divin Priam; ils échangent tous trois un rapide regard. Cependant Priam suppliant s'écrie:

« Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux; il est de mon âge et comme moi sur le triste seuil de la vieillesse. Peut-être aussi ses voisins l'accablent-ils, et nul n'est là pour le préserver du mal et de la ruine. Mais lui! il te sait vivant et

se réjouit en son âme; et tous les jours il espère voir son fils chéri revenant de Troie. Pour moi, mes malheurs ont comblé la mesure; j'ai engendré dans la grande Ilion de vaillants fils, et je crois qu'aucun ne m'est resté. Ils étaient cinquante lorsque vinrent les fils de la Grèce, dix-neuf nés des mêmes entrailles, et les autres des femmes qui sont en mon palais. Le farouche Mars leur a fait à presque tous fléchir les genoux. Mais celui que seul j'avais encore, qui défendait la ville et nous-mêmes, tu l'as tué récemment, lorsqu'il combattait pour la patrie : Hector.... C'est à cause de lui que je viens maintenant près des vaisseaux des Grecs, et pour le racheter, je t'apporte des présents infinis. Crains les dieux, ô Achille! prends pitié de moi, au souvenir de ton père; je suis plus que lui digne de compassion: j'ai fait ce que sur la terre nul des hommes n'eût osé. J'ai attiré jusqu'à mes lèvres la main qui m'a ravi mes fils. »

Il dit, et fait naître chez le héros le regret de son père et le désir des pleurs. Achille prend la main du vieillard et l'éloigne doucement; puis tous les deux se souviennent. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure amèrement le vaillant Hector; Achille verse des larmes sur son père et aussi sur Patrocle. Leurs sanglots retentissent dans la demeure du guerrier. Enfin le divin Achille a charmé son âme de pleurs; les regrets se sont effacés de ses sens et de son esprit; il se lève soudain de son siége; de sa main il relève le vieillard, ayant pitié de ses cheveux blancs, de sa barbe blanche. Alors il lui adresse ces paroles rapides:

« Infortuné! oui, tu as souffert bien des maux en ton âme. Comment as-tu osé venir seul près des vaisseaux des Grecs, devant un homme qui a tué tant de tes vaillants fils? Sans doute tu as un cœur de fer. Mais, crois-moi, assieds-toi sur ce siége. Quelles que soient nos afflictions, renfermons-les en notre âme; car de quelle utilité sont les pleurs? vivre dans la douleur, tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels; eux seuls sont exempts de soucis. Deux tonneaux sont placés devant le seuil de Jupiter, et contiennent les dons qu'il répand: l'un le mal, l'autre le bien. Celui à qui le dieu que charme la foudre en distribue, après les avoir mélangés, rencontre tantôt le mal, tantôt le bien; celui pour qui il puise seulement à la source des douleurs est voué aux outrages; la faim dévorante le chasse par toute la terre, il erre en tous lieux, et n'est honoré ni par les dieux ni par les mortels. Ainsi les dieux ont fait à Pélée de beaux présents dès sa naissance; il a excellé parmi

les autres humains par ses trésors et ses domaines; il règne encore sur les Myrmidons, et, simple mortel, les dieux lui ont donné pour épouse une déesse. Mais à lui aussi Jupiter a imposé sa part de malheur; il ne lui est point né, dans son palais, de nombreux enfants qui doivent être rois; il a un seul fils dont les jours sont comptés; et je ne suis point l'appui de sa vieillesse; et loin de ma patrie, je reste aux champs troyens pour ta ruine et celle de ta famille. Toi aussi, vieillard, nous avons ouï dire que jadis tu étais opulent; tous ceux qui au-dessus de nous habitent Lesbos, séjour de Macaris, et plus loin encore, la Phrygie et l'immense Hellespont, rapportent que tu brillais par tes trésors et tes fils. Mais, depuis que les divinités célestes ont fait fondre sur toi le fléau de la guerre, les combats et le carnage sans cesse enveloppent Ilion. Supporte ces maux, ne nourris point en ton âme un deuil éternel. C'est vainement que tu t'affliges sur ton fils; tu ne le rappelleras pas à la lumière ; tu seras plutôt encore atteint de quelque autre malheur.

— Ah ! répond le divin vieillard, ne me fais point asseoir, élève de Jupiter, tandis qu'Hector est étendu sans sépulture dans l'enceinte de tes tentes. Rends-moi mon fils; que je le voie de mes yeux; accepte les nombreux trésors que je t'apporte; puisses-tu en jouir, puisses-tu retourner dans ta patrie, toi qui maintenant m'as permis de vivre et de goûter la douce lumière du soleil ! »

Achille lance à Priam un regard courroucé, en s'écriant : « Ne m'irrite pas, ô vieillard ! j'ai résolu de te rendre Hector; ma mère, la néréide à qui je dois le jour, me l'a prescrit au nom de Jupiter. Je comprends, Priam, tu ne peux me cacher que l'un des dieux t'a guidé vers les vaisseaux légers des Grecs. Jamais mortel n'eût osé, même à la fleur de l'âge, venir dans mon camp; il n'eût point trompé les regards des sentinelles ; il n'eût point facilement refermé la barrière de mes portes. Cesse donc de réveiller les douleurs de mon âme, si tu ne veux que je te chasse, quoique suppliant, et que j'enfreigne les ordres de Jupiter. »

Il dit : le vénérable Priam, frappé de crainte, se soumet à ses ordres. Alors le fils de Pélée, semblable à un lion, saute hors de sa tente; il n'est pas seul : deux serviteurs l'accompagnent : Alcime et le héros Automédon; ceux de ses compagnons que, depuis la mort de Patrocle, il honore le plus. Ils dételient les mules et les coursiers, introduisent le héraut du roi, le font asseoir sur un siége, et retirent du brillant chariot les

présents infinis, rançon de la tête d'Hector. Ils ne laissent que deux manteaux et une tunique tissue. Achille veut rendre le corps enveloppé de ces vêtements, pour qu'il retourne dans Ilion. Il appelle les captives, leur ordonne de laver, de parfumer le cadavre, et de se tenir à l'écart, de peur que Priam n'aperçoive son fils, qu'à cet aspect le vieillard affligé ne s'emporte, ne l'offense, et que lui-même ne le tue, au mépris des ordres de Jupiter.

Lorsque les captives ont lavé et parfumé le corps, elles le revêtent de la tunique et d'un beau manteau. Achille lui-même le soulève, l'étend sur une litière, puis, aidé de ses compagnons, il le place sur le chariot. Ensuite, en gémissant, il appelle son ami, et lui adresse ces paroles :

« Pardonne, ô Patrocle, si au séjour de Pluton tu apprends que j'ai rendu à son père le divin Hector. Priam m'a offert de nobles présents, et je t'en donnerai la part qui te revient. »

A ces mots le divin Achille rentre dans sa tente, reprend sa place sur le siége où d'abord il était assis en face de Priam, et adresse au roi ces paroles :

« Ton fils t'est rendu, vieillard, comme tu me l'as demandé ; il est étendu sur sa couche. Aux premières lueurs de l'aurore, en l'emmenant tu le contempleras. Maintenant n'oublions point le repas du soir. La belle Niobé elle-même a songé à prendre de la nourriture, quand, dans ses demeures, ses douze enfants venaient de périr : six filles et six fils florissants de jeunesse, frappés : les vierges par les flèches de Diane, et les jeunes hommes par les traits de l'arc d'argent d'Apollon, courroucé contre Niobé parce qu'elle s'était comparée à la belle Latone, disant : « Elle n'a que deux enfants, tandis que j'en ai un grand « nombre. » Mais les deux tuèrent le grand nombre. Pendant neuf jours, ceux-ci restèrent étendus, baignés dans leur sang, et personne ne les ensevelit ; car le fils de Saturne avait transformé le peuple en pierres. Dans la dixième journée, les dieux célestes leur donnèrent la sépulture. Alors, fatiguée de larmes, la mère se souvint de prendre des aliments. Maintenant, sur l'âpre Sipyle, parmi les rochers des montagnes désertes, où sont, dit-on, les demeures des Nymphes qui dansent sur les rives de l'Achéloüs, Niobé, quoique changée en pierre, ressent encore les douleurs que les dieux lui ont envoyées. Crois-moi donc, divin vieillard, nous aussi songeons au repas ; tu pleureras de nouveau ton fils chéri, lorsque tu l'auras conduit dans Ilion, car il t'arrachera encore bien des larmes. »

A ces mots, le rapide Achille se lève et immole une brebis blanche. Ses compagnons la dépouillent et l'apprêtent comme de coutume; ils la dépècent adroitement, la fixent sur des broches et la rôtissent avec soin. Enfin, ils la retirent de l'ardent foyer. Cependant, Automédon place sur la table, dans de belles corbeilles, le pain qu'il a partagé, et Achille distribue les chairs. Les héros, étendant les mains, prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Priam, rejeton de Dardanos, contemple avec admiration Achille, sa grande taille, sa beauté comparable à celle des immortels. Achille n'admire pas moins Priam, rejeton de Dardanos, son vénérable aspect et ses sages discours. Lorsqu'ils se sont charmés à se regarder mutuellement, le divin vieillard, le premier, parle en ces termes:

« Laisse-moi à l'instant me reposer, ô élève de Jupiter; que sur nos couches nous goûtions enfin le doux sommeil. Mes paupières n'ont pas voilé mes yeux depuis que sous ton bras mon fils a perdu la vie; mais, prosterné dans la fange au sein de mon palais, je n'ai pas cessé de gémir, de repasser en mon cœur mille souvenirs cuisants. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai mangé des mets, j'ai fait passer du vin dans mon gosier; auparavant je n'en avais pas goûté. »

Il dit: et Achille ordonne à ses compagnons et aux captives de dresser des lits sous ses portiques; d'entasser de belles couvertures; d'étendre au-dessus des tapis, et de les recouvrir de manteaux épais. Les captives sortent de la tente, des torches à la main, et bientôt elles ont préparé deux couches. Alors Achille trompe Priam par une frayeur simulée: « Tu dormiras hors de ma tente, cher vieillard, de peur que l'un des conseillers des Grecs ne te surprenne, car ils viennent sans cesse auprès de moi concerter leurs desseins, comme il est juste. Si l'un d'eux te voyait pendant la nuit rapide, il en préviendrait aussitôt Agamemnon, pasteur des peuples, et la délivrance de ton fils serait retardée. Mais allons, dis-moi exactement combien de jours il te faut pour célébrer les funérailles du divin Hector; pendant tout ce temps je resterai en repos, et je retiendrai l'armée.

— Ah! répond le divin vieillard, si tu veux que je rende au divin Hector les honneurs funèbres, en m'accordant cela, Achille, tu me feras une grande grâce. Tu sais que nous sommes renfermés dans nos murailles, le chemin est long par où nous pouvons amener du bois de la montagne, et les Troyens sont

frappés de crainte. Il nous faudrait neuf jours pour pleurer dans nos palais. Dans la dixième journée nous ensevelirions Hector, et le peuple prendrait le repas funèbre : le onzième jour nous élèverions la tombe. Enfin, à la douzième aurore, nous recommencerions à combattre, si toutefois nous y étions contraints.

— Tout cela s'accomplira, vieillard, reprend le divin Achille ; je suspendrai la guerre durant tout le temps que tu demandes. »

A ces mots, il serre, de la main droite, la main du vénérable roi pour effacer de son âme tonte crainte. Alors Priam et Idéos se couchent sous le vestibule de la tente. Achille dort en un lieu retiré de sa demeure ; la belle Briséis repose à ses côtés. Les autres mortels et les dieux, enveloppés par la nuit, sont domptés par le doux sommeil. Mercure seul reste éveillé, agitant en son âme comment il reconduira loin des vaisseaux le roi Priam, en le dérobant aux regards des gardes sacrées. Bientôt il se pose au-dessus de la tête du roi, et lui adresse ces paroles :

« O vieillard, tu crois donc n'avoir rien à craindre, pour dormir si profondément au milieu de tes ennemis, parce qu'Achille t'a épargné ? Tu viens de racheter ton fils bien-aimé et tu as donné beaucoup. Mais, pour te racheter vivant, les fils qui te restent devraient donner trois fois plus, si Agamemnon, fils d'Atrée, et les autres Grecs te savaient ici. »

Ainsi parle le dieu, et le vieillard effrayé réveille le héraut. Mercure se hâte d'atteler pour eux les mules et les coursiers, et bientôt il les pousse rapidement au travers du camp, où personne ne les voit. Lorsqu'ils arrivent au gué du beau fleuve tourbillonnant, Xanthe issu de Jupiter, Mercure retourne au vaste Olympe. A ce moment, l'aurore au voile de safran se disperse sur toute la terre ; les deux vieillards, restés seuls, soupirent, gémissent et lancent leurs coursiers vers la ville, tandis que les mules emportent le cadavre. Personne, parmi les Troyens, ou leurs femmes à la taille gracieuse, ne les reconnaît avant Cassandre, belle comme Vénus. Du haut de Pergame, elle aperçoit son père chéri, debout sur le char, et le héraut à la voix sonore. Elle voit aussi son frère étendu sur sa couche dans le chariot traîné par les mules. Aussitôt elle pousse des sanglots, et s'écrie par toute la ville :

« Voyez, Troyens et Troyennes, accourez au-devant d'Hector, si jamais vous l'avez salué, lorsque, vivant, il revenait du combat, car il était la joie de la ville et de tout le peuple. » Elle

dit : et tous sortent ; ni homme ni femme ne demeure dans la ville ; une intolérable affliction leur vient à tous ; ils rencontrent près des portes le corps que l'on ramène, et les premières, son épouse chérie, sa vénérable mère, se jettent sur le char, s'arrachent les cheveux et touchent la tête du héros. La foule les entoure et fond en larmes. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils auraient, devant les portes, pleuré sur Hector, si, du haut de son char, le vieillard ne se fût écrié : « Livrez-moi le passage, puis vous vous rassasierez de deuil, lorsque j'aurai conduit Hector dans mon palais.

A ces mots, la foule s'écarte, le chariot roule dans Ilion, et bientôt il arrive au superbe palais. Le corps est placé sur une couche ; auprès de lui se tiennent des chanteurs qui commencent les lamentations. Pendant qu'ils font entendre un chant mêlé de soupirs, les femmes à l'entour gémissent. La blanche Andromaque donne le signal du deuil ; elle tient entre ses mains la tête de l'homicide Hector, et s'écrie :

« Cher époux, tu péris à la fleur de l'âge, tu me laisses veuve dans notre palais, et le fils encore au berceau, né de toi et de moi, dans notre infortune, je ne crois pas qu'il parvienne jamais à l'adolescence. Longtemps avant, le faîte d'Ilion s'écroulera ; car tu n'es plus, toi, sa sauvegarde, toi qui défendais ses remparts, toi qui protégeais les chastes Troyennes et leurs enfants. Ah ! bientôt, sur les vaisseaux profonds des Grecs, elles seront enlevées, et moi parmi elles. O mon fils ! tu suivras ta mère. Tu feras d'indignes labeurs, sous les yeux d'un maître farouche ; ou bien l'un des Grecs, te vouant à une mort affreuse, te saisira de sa main et te précipitera du haut d'une tour, irrité de ce qu'Hector a fait périr son frère, ou son père, ou son fils ; car bien des Achéens, tués par Hector, ont mordu la poussière. Ton père était terrible dans les combats sanglants ; aussi le peuple le pleure par toute la ville. O Hector ! tu plonges dans une douleur, dans un deuil inexprimable, ton père, ta vénérable mère, et moi surtout à qui il ne reste que d'affreuses afflictions. Hélas ! en expirant tu ne m'as pas tendu les mains, tu ne m'as point adressé quelque sage parole dont le souvenir nuit et jour eût fait couler mes larmes. »

Ainsi parle Andromaque en pleurant ; à l'entour, les femmes gémissent, et après elle Hécube donne le signal du deuil.

« Hector, s'écrie-t-elle, ô de tous mes fils le plus cher à mon âme, lorsque tu respirais, tu étais aimé des immortels ; maintenant, après que la Parque et la Mort t'ont ravi, ils prennent

encore soin de toi. Achille vendait ceux de mes autres fils qui tombaient entre ses mains, et les envoyait au delà de la mer, à Samos, à Imbros ou dans l'âpre Lemnos. Mais toi, après qu'avec l'airain aigu il t'a ôté la vie, après que, sans pouvoir le rappeler à la lumière, il t'a traîné autour de la tombe de Patrocle, que tu as immolé, tu es gisant dans nos demeures, semblable aux morts nouvellement tués, que Phébus atteint de ses traits les plus doux. »

Ainsi parle Hécube en pleurant, et elle excite un gémissement immense. Hélène, la troisième, donne le signal du deuil.

« Hector, ô de tous mes frères le plus cher à mon âme, car Alexandre, beau comme un dieu, est devenu mon époux, après m'avoir conduite aux champs troyens. Ah! que ne suis-je plutôt descendue chez Pluton! Déjà vingt ans se sont écoulés depuis que j'ai abandonné ma patrie, et jamais un reproche, une parole amère ne s'est échappée de tes lèvres. Et si, dans nos palais, l'un de mes beaux-frères, l'une des sœurs, l'une des belles-sœurs de mon époux, ou Hécube elle-même m'outrageait (Priam a toujours été pour moi doux comme un père), tu l'arrêtais par tes paroles pleines de bonté, par tes discours affables. Hélas! maintenant, le cœur contristé, je pleure sur toi et sur moi, misérable! car il n'est plus dans la vaste Ilion personne qui m'aime, qui me pardonne; et je suis odieuse à tout un peuple. »

Ainsi parle Hélène en sanglotant, et ce discours fait gémir l'immense foule. Alors Priam leur adresse ses ordres :

« Maintenant, ô Troyens, amenez du bois dans la ville. Ne craignez point en votre cœur les fortes embuscades des Argiens; Achille, en me congédiant, m'a promis, près des vaisseaux, de ne point nous attaquer avant la douzième aurore. »

Il dit : le peuple place sous le joug les bœufs et les mules, et se rassemble devant les murailles. Pendant neuf jours, ils amoncellent une immense quantité de bois. Lorsque la dixième aurore apporte la lumière aux mortels, les Troyens éplorés enlèvent l'audacieux Hector, posent son cadavre au faîte du bûcher, et font briller la flamme. Le jour suivant, aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, le peuple se réunit autour du bûcher. Dès que tous les citoyens y sont rassemblés, avec le vin ils éteignent le bûcher, partout où s'est promenée la flamme; alors les frères, les amis du héros, en gémissant, le visage inondé de larmes abon-

dentes, recueillent ses ossements, les renferment dans une urne, l'enveloppent de voiles sombres d'un riche tissu, et la descendent dans une fosse profonde qu'ils recouvrent de larges et fortes pierres; enfin ils élèvent la tombe, et placent autour des sentinelles, de peur que les Grecs ne fondent sur eux avant qu'ils aient achevé leur ouvrage. Lorsque la tombe est élevée, ils s'éloignent et vont s'asseoir au splendide festin des funérailles, dans le palais du roi Priam. Tels sont les honneurs funèbres que rendent les Troyens au magnanime Hector.

L'ODYSSÉE



L'ODYSSÉE.

CHANT PREMIER.

Muse, chante ce héros plein d'artifices qui longtemps erra, lorsqu'il eut renversé la sainte Ilion. Il visita de nombreuses cités, et connut les mœurs des peuples divers. Il souffrit, sur la vaste mer, des maux cruels en cherchant à conserver sa vie et à ramener ses compagnons; mais il ne put les sauver, quelle que fût l'ardeur de ses vœux; tous périrent à cause de leur perversité. Les insensés! ils dévorèrent les bœufs du Soleil, et ce dieu leur ravit l'instant du retour. Déesse, fille de Jupiter, au gré de tes inspirations, raconte-nous ces aventures.

Déjà tous les autres rois qu'a épargnés la mort, sont chez eux, ayant échappé aux flots et aux batailles. Lui seul soupire encore après son retour et son épouse; l'auguste nymphe Calypso, noble parmi les déesses, le retient dans ses grottes profondes, et le désire pour époux. Cependant les années se sont écoulées, et le temps est accompli que les dieux ont marqué pour qu'il revienne en sa demeure à Ithaque, où, même parmi les siens, il doit encore subir de terribles épreuves. Tous les dieux ont compassion de lui, hormis Neptune, qui en veut toujours au divin Ulysse, avant qu'il arrive dans sa patrie.

Maintenant Neptune est allé visiter au loin les Éthiopiens, qui, aux extrémités de la terre, sont divisés en deux parts, et demeurent les uns où le soleil se couche, les autres où il se lève. Le dieu prend part à des hécatombes de taureaux et de brebis, et se délecte assis à leurs festins. Les autres immortels sont rassemblés dans le palais de Jupiter. Le père des dieux et des hommes

le premier rompt le silence. Il se rappelle en son âme le bel Égisthe, tué récemment par Oreste, illustre fils d'Agamemnon; à ce souvenir, il s'écrie :

« Hélas ! comme aujourd'hui les mortels inculpent les dieux! ils disent que leurs maux viennent de nous, et c'est leur propre perversité qui, outre le destin, attire sur eux le malheur. Ainsi naguère Égisthe, contre le sort, a pris pour femme l'épouse légitime d'Atride, et a donné la mort à ce héros, aussitôt son retour, quoique sachant sa propre fin ; nous la lui avions annoncée nous-mêmes, lui ayant envoyé le subtil meurtrier d'Argus, pour qu'il ne tuât pas le fils d'Atrée, et qu'il ne convoitât pas sa femme : car, dit-il, « Oreste vengera son père dès « que sorti de l'adolescence il regrettera sa patrie. » Telles furent ses paroles; mais, malgré leur sagesse, elles ne fléchirent point l'esprit d'Égisthe, qui vient d'expier tout à la fois. »

A son tour, Minerve aux yeux d'azur dit ; « O notre père ! ô le plus puissant des rois ! oui, ce héros est étendu, frappé d'un coup mérité. Périsse de même quiconque l'imitera ! Mais mon cœur est déchiré au penser de l'illustre Ulysse ! L'infortuné ! loin des siens, que de maux il endure ! Au sein d'une île ombragée de forêts, qui sort des flots au faîte de la mer, il habite le séjour de la fille du farouche Atlas ; ce dieu tout à la fois connaît les gouffres de l'abîme, et soutient lui-même les longues colonnes qui tiennent séparés la terre et le ciel. Sa fille retient cet infortuné fondant en larmes. Sans cesse, par des paroles tendres et décevantes, elle cherche à le charmer, afin qu'il perde le souvenir d'Ithaque. Mais Ulysse brûle d'apercevoir la fumée des toits de sa patrie, et il invoque la mort. Ah ! ton cœur ne sera-t-il pas touché, dieu de l'Olympe ? Ulysse, près des vaisseaux argiens, dans les vastes champs d'Ilion, a-t-il jamais négligé tes sacrifices ? Pourquoi donc es-tu maintenant si fort irrité contre lui, puissant Jupiter ?

— Mon enfant, reprend le dieu qui excite les nuées, quelles paroles s'échappent de tes lèvres ! Comment oublierais-je le noble Ulysse? Ne surpasse-t-il pas tous les mortels par son esprit? N'a-t-il pas offert les plus beaux sacrifices aux divinités qui habitent le vaste ciel ? Mais le dieu qui ceint la terre est toujours irrité contre lui; car il a privé de la vue son fils Polyphème, le plus fort des Cyclopes, né de la nymphe Thoosa, fille de Phorcys, l'un des princes de l'inépuisable mer, avec qui dans une grotte profonde s'unit le puissant Neptune ; et

depuis ce jour, s'il épargne la vie d'Ulysse, il le fait errer loin des champs paternels. Mais, croyez-moi, examinons tous comment nous assurerons le retour du héros. Neptune renoncera à sa colère ; car il ne peut s'opposer aux désirs de tous les immortels. »

A son tour, Minerve aux yeux d'azur dit : « O notre père ! ô le plus grand des rois ! s'il est enfin agréable aux bienheureux immortels de faire rentrer en sa demeure l'illustre Ulysse, envoie maintenant à l'île d'Ogygie Mercure, subtil meurtrier d'Argus; que sans retard il fasse connaître à la gracieuse nymphe notre ferme volonté sur le retour du héros, afin qu'aussitôt, il parte. Moi, cependant, je vais descendre dans Ithaque, encourager Télémaque, et lui mettre de la force en l'âme, afin qu'il convoque à l'agora les Grecs à flottante chevelure, qu'il interdise à tous les prétendants de dévorer chaque jour ses succulentes brebis, ses bœufs au pied flexible. Je l'enverrai ensuite à Sparte et à la sablonneuse Pylos, s'informer du retour de son père s'il peut en entendre parler; il se fera par ce voyage une bonne renommée parmi les humains. »

A ces mots, la déesse attache sous ses pieds de belles sandales d'or incorruptible qui la portent, aussi rapide que le souffle des vents, sur les flots et sur l'immense terre. Elle saisit une javeline, à pointe d'airain, immense, pesante, assez forte pour terrasser les lignes des héros contre lesquels elle s'irrite, fille d'un père impétueux. La déesse s'élance des cimes de l'Olympe, prend la figure d'un hôte d'Ulysse, de Mentès, chef des Taphiens, et s'arrête dans la ville d'Ithaque, sous le portique extérieur du palais. A ce moment, les prétendants audacieux, assis sur les peaux des bœufs qu'eux-mêmes ont immolés, se délectent, devant les portes, à de paisibles jeux. Pour eux, les hérauts et des serviteurs empressés mêlent dans les urnes l'eau et le vin, lavent avec des éponges les tables qu'ils couvrent de mets, et divisent les chairs abondantes.

Télémaque, semblable à un dieu, le premier aperçoit la déesse; assis parmi les prétendants, le cœur contristé, il voit en son esprit son vaillant père : Si, survenant n'importe d'où, il dispersait dans ses demeures les prétendants, s'il recouvrait ses honneurs, s'il reprenait possession de ses richesses! Telles sont ses pensées, lorsque, assis parmi les prétendants, il aperçoit Minerve. Il s'élance vers le portique, indigné en son âme de ce qu'un hôte est resté si longtemps sur le seuil

du palais ; il l'aborde, lui prend la main droite, saisit sa javeline, et lui adresse ces paroles rapides :

« Salut, ô mon hôte ! sois fêté parmi nous ; lorsque tu seras rassasié de nos mets, tu nous feras connaître de quoi tu as besoin. »

A ces mots, il conduit la déesse, qui le suit. A peine entrés dans la haute demeure, Télémaque appuie la javeline devant une longue colonne, au râtelier poli où sont dressées les nombreuses lances du vaillant Ulysse. Il fait asseoir Minerve sur un trône qu'il recouvre de beaux tissus de lin ; sous ses pieds est une escabelle. Enfin lui-même attire un siége à ses côtés, loin des prétendants superbes, afin de l'interroger sur son père absent, et de peur que son hôte, importuné par le tumulte, ne prenne sans plaisir son repas, parmi ces orgueilleux. Une suivante répand d'une belle aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont ils se lavent les mains ; pnis elle dresse devant eux une table polie, que la vénérable économe, pleine de grâce pour les convives, couvre de pain et de mets abondants. L'écuyer tranchant leur présente ensuite les bassins remplis de chairs diverses, et place devant eux des coupes d'or, et un héraut s'approche fréquemment pour leur verser du vin.

Bientôt entrent les fiers prétendants, qui s'asseyent en ordre sur les trônes et sur les siéges. Les hérants répandent de l'eau sur leurs mains, et les captives amoncellent le pain dans les corbeilles. Ils étendent les bras et prennent les mets placés devant eux, tandis que de jeunes garçons couronnent de vin les urnes profondes. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, ils n'ont plus en l'esprit que les chants et la danse, délices des festins. Un héraut présente une lyre magnifique à Phémios qui, par contrainte, chante parmi les prétendants de Pénélope, et qni fait retentir les cordes sonores pour préluder à ses chants divins.

Cependant Télémaque s'entretient avec la déesse aux yeux d'azur, et penche la tête vers elle pour n'être entendu que d'elle seule.

« Cher hôte, me blâmeras-tu de ce que je vais te dire ? il est facile à ces hommes de ne songer qu'aux chants et aux accords de la lyre, car ils dévorent gratuitement les richesses d'autrui : d'un héros dont les ossements blanchis se consument à la pluie sur une plage, ou sont le jouet des vagues de la mer. Ah ! s'ils le voyaient de retour au sein d'Ithaque, comme ils souhaiteraient, plus que de l'or et de riches vêtements, des

pieds légers et rapides! Mais il a succombé, victime d'une destinée funeste, et rien ne peut adoucir notre peine : pas même si l'un des humains, qui habitent la terre, nous annonçait que nous devons le revoir. Hélas! le jour du retour lui a été ravi. Mais, ô mon hôte! parle avec sincérité, dis-moi qui tu es parmi les hommes ; d'où es-tu? où sont ta cité, ta famille? sur quel navire as-tu fendu les flots ? comment tes nautonniers t'ont-ils amené dans Ithaque? chez quels peuples se glorifient-ils d'avoir reçu le jour? car je ne pense pas que tu aies pu venir à pied en cette île. Dis-moi toutes ces choses avec franchise, afin que je sache si tu viens ici pour la première fois ou si tu es un hôte de mon père. Un grand nombre d'étrangers visitaient notre demeure, car Ulysse aimait à fréquenter les humains.

— Oui, reprend Minerve, je te dirai toutes ces choses avec sincérité; je me glorifie d'être Mentès, fils du belliqueux Anchiale; je règne sur les Taphiens, hardis navigateurs; je suis venu maintenant avec mon navire et mes compagnons, en sillonnant la sombre mer, pour commercer avec des peuples étrangers. Je vais à Témèse chercher de l'airain, et j'y porte du fer resplendissant; mon vaisseau stationne hors de la ville sur les grèves du port Reithrée, au pied du mont Néios, ombragé de forêts. Ton père et moi nous nous honorons dès notre naissance d'une mutuelle hospitalité, comme tu pourras l'apprendre du vénérable Laërte. Ce héros, dit-on, ne paraît plus à la ville; mais, dans ses champs lointains, il est accablé de douleurs, seul, avec une vieille suivante qui lui sert à boire et à manger, quand il a fatigué ses membres à se traîner dans les fertiles vignobles de son enclos. Je suis venu ici parce que l'on m'avait dit que ton père était parmi son peuple; mais les dieux l'ont égaré en route; car le divin Ulysse est encore vivant sur la terre. Sans doute, au sein de la vaste mer, dans une île battue des flots, il est retenu par des hommes cruels et sauvages; mais je te prédis ce que les dieux immortels inspirent à mon âme et ce qui s'accomplira, comme je pense, quoique je ne sois ni un devin ni un habile augure. Il ne sera pas longtemps encore éloigné de sa chère patrie; lors même que des liens de fer l'enchaîneraient, il imaginera comment revenir, car il est plein d'artifices. Maintenant, ami, parle avec sincérité. Est-il possible qu'Ulysse ait un fils tel que je te vois! Oui, ta tête, ton visage ressemblent beaucoup aux siens. Combien de fois nous nous sommes, comme ici, réunis, avant qu'il se soit embarqué pour

Ilion, sur de larges navires, avec les plus vaillants Argiens ! depuis ce jour nous ne nous sommes plus revus.

— O mon hôte ! reprend Télémaque, je te répondrai sans détour. Ma mère dit que je suis le fils d'Ulysse, mais moi je l'ignore : qui donc est certain de connaître son père ? que ne suis-je le fils d'un homme heureux que la vieillesse eût atteint au milieu de ses possessions ! mais le héros dont on me fait descendre est le plus infortuné des mortels. Voilà ce que tu voulais savoir.

— Les dieux, dit à son tour Minerve, ne t'ont point donné une naissance obscure, puisque, tel que je te vois, tu as reçu le jour de Pénélope. Mais, parle avec sincérité, quel est ce festin ? quelle est cette foule ? qu'as-tu besoin de ces nombreux convives ? Célèbre-t-on une fête, un hyménée ? Ce n'est point là un repas par écot. Comme ces jeunes hommes me semblent insolents et superbes en la demeure d'Ulysse ! Tout étranger doué de sagesse ne peut que s'indigner à la vue de tant d'impudeur.

— O mon hôte, reprend le prudent Télémaque, tu m'interroges encore. Sans doute cette demeure devait être opulente et irréprochable, quand son maître était parmi les siens. Les dieux jaloux l'ont bien changée en rendant ce héros le plus ignoré de tous les mortels. Ah ! je le pleurerais moins amèrement si, entouré de ses compagnons, il avait succombé aux champs troyens, ou, au retour de la guerre, dans les bras de ses parents, de ses amis : alors toute la Grèce eût élevé sa tombe, et il eût remporté pour son fils, à l'avenir, une grande gloire. Mais les harpies l'ont obscurément enlevé. Il a disparu sans éclat, sans laisser de traces, et il ne me reste que le deuil et les pleurs. Toutefois, ce n'est pas à cause de lui seul que je m'afflige, que je gémis ; les dieux m'ont encore accablé d'autres soucis cruels. Tous les hommes puissants qui gouvernent les îles de Dulichios, de Samos, de Zacynthe ombragée de forêts ; ceux qui dominent dans l'âpre Ithaque sont les prétendants de ma mère et ruinent ma maison. Pénélope n'ose repousser un odieux hymen, elle ne peut se décider à l'accomplir. Eux cependant dévorent et consument mes biens ; et ils ne tarderont pas à me faire périr moi-même.

— Grands dieux ! s'écrie Minerve émue de pitié, est-ce à ce point que tu souffres de l'absence d'Ulysse ? Comme il ferait sentir son bras pesant à ces prétendants téméraires, si, à cet instant, il survenait et se tenait debout sous son portique, avec

un casque, un bouclier et deux javelots; tel que je le vis pour la première fois dans notre demeure, buvant et se délectant, lorsqu'il revient d'Éphyre et du foyer d'Illos, fils de Merméris. Ulysse s'était rendu dans cette contrée, sur un léger vaisseau, pour acheter les venins homicides dont il voulait imprégner ses traits d'airain. Illos les lui refusa, par crainte des dieux éternels; mais mon père lui en donna, car il l'aimait beaucoup. Si, tel qu'il était alors, Ulysse se jetait au milieu des prétendants, ah! que leur sort serait promptement accompli! que leurs noces auraient d'amertume! Mais doit-il ou non se venger, de retour en son palais? C'est entre les mains des dieux. Ami, je te conjure d'examiner comment tu chasseras de ta demeure les amants de Pénélope: sois attentif et tiens compte de mes conseils. Demain convoque à l'agora les héros achéens, dis-leur à tous ce qui arrive; prends les dieux à témoin; ordonne aux prétendants de se rendre chacun à ses domaines; que ta mère, si, en son âme, elle désire un nouvel époux, retourne dans le palais de son puissant père. C'est là que ses parents feront la noce et qu'ils prépareront les dons nombreux que doit recevoir une fille chérie. Pour toi, je vais te suggérer un hardi dessein, si tu veux m'écouter: garnis de vingt rameurs un vaisseau, le meilleur que tu trouveras, et va t'enquérir de ton père si longtemps absent; vois si l'un des mortels peut t'en rien dire, ou si tu entendras la voix de Jupiter qui surtout donne des nouvelles. Rends-toi d'abord à Pylos, et questionne le divin Nestor; de là tu iras à Sparte, chez le blond Ménélas, qui, le dernier des Achéens, est rentré dans sa patrie. Si ce que tu recueilles te fait croire que ton père vit et qu'il reviendra; malgré tes tourments, tu attendras encore une année. Si tu es assuré qu'il a cessé de vivre, que tu ne dois plus le revoir, tu reviendras en ces demeures, tu lui élèveras une tombe, et tu célébreras de magnifiques funérailles dignes d'un héros tel que lui. Enfin tu donneras à ta mère un nouvel époux. Ces soins accomplis, toutes tes pensées, toute ton âme s'appliqueront à faire périr les prétendants en ton palais, soit ouvertement, soit par des embûches. Il ne te sied plus de songer encore à des frivolités, puisque tu es désormais sorti de l'adolescence. Ignores-tu quelle gloire s'est acquise, parmi tous les hommes, le divin Oreste, pour avoir immolé le perfide Égisthe, meurtrier de son illustre père? Toi, mon cher fils, que je vois grand et beau, toi aussi sois vaillant, afin que même dans l'avenir chacun parle bien de toi. Mais il faut que je rejoigne mon navire et mes com-

pagnons, qui s'impatientent peut-être de mon absence. Cependant, songe à mes avis et ne les néglige pas.

— Cher hôte, reprend le prudent Télémaque, certes tu m'as parlé avec bienveillance, comme un père à son fils; de tels conseils, je ne les oublierai jamais. Mais, crois-moi, reste encore, quelle que soit ton impatience. Ne retourne point à ton navire avant de t'être baigné et d'avoir charmé ton cœur; puis avec joie tu emporteras un présent précieux et beau, un joyau que je te donnerai, tel qu'on les offre aux hôtes que l'on chérit.

— Ne me retiens point, répond Minerve; je désire continuer ma route; le présent que ton cœur t'ordonne de m'offrir, donne-le-moi quand je reviendrai, pour que je l'emporte en ma demeure, si beau qu'il soit; il te vaudra un don équivalent. »

A ces mots, la déesse disparaît, s'envole semblable à l'oiseau Énopée, et dans l'âme de Télémaque souffle une audace, une force divine, un souvenir de son père, plus puissant, plus vif. Ce héros en son esprit la comprend, et son cœur est ému : car il pense que c'est une divinité. Soudain, semblable aux immortels, il rejoint les prétendants.

L'illustre poëte les charme; assis en silence, ils l'écoutent. Phémios célèbre le triste retour que des rivages troyens Minerve a préparé aux Grecs.

De l'appartement supérieur, la fille d'Icare, la prudente Pénélope entend les chants divins. Soudain elle descend les degrés de sa chambre, non point seule, car deux suivantes l'accompagnent. Bientôt la plus noble des femmes arrive près des prétendants, s'arrête sur le seuil et tire devant son visage un voile éclatant. Les chastes suivantes se tiennent à ses côtés; tandis que, fondant en larmes, elle dit à l'illustre poëte :

« Phémios, tu sais beaucoup d'autres chants qui charment les humains; tu sais les travaux des mortels et des dieux que célèbrent les poëtes. Fais-leur-en donc entendre quelqu'un, et qu'en silence ils continuent de boire. Quitte ce sujet lugubre qui toujours en mon sein me perce le cœur; un deuil immense est descendu principalement sur moi, tant je regrette cette tête que je ne puis oublier, ce héros dont la gloire est répandue dans l'Hellade entière et jusqu'au centre de l'Argolide.

— Ma mère, s'écrie le prudent Télémaque, pourquoi reprocher à notre poëte chéri de nous charmer au gré de ses inspirations? Les poëtes ne sont pas coupables; mais Jupiter, qui dispose, comme il lui plaît, du sort des humains. On ne peut

blâmer Phémios de chanter les malheurs des fils de Danaüs. Les hommes applaudissent toujours le chant le plus nouveau; sache en ton âme, en ton cœur, l'écouter avec résignation. Ulysse n'est point le seul, aux champs troyens, qui ait perdu le jour du retour. Combien d'autres héros ont succombé! Retourne donc à ton appartement; occupe-toi de tes travaux, du fuseau, de la toile; ordonne à tes femmes d'achever leur tâche: les discours sont réservés aux hommes, et à moi surtout qui suis le maître dans ce palais. »

Pénélope, surprise, remonte à ses appartements, car elle a recueilli en son âme le sage discours de son fils. Lorsqu'elle y est rentrée avec ses compagnes, elle pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'à ce que Minerve répande sur ses paupières un doux assoupissement.

Cependant les prétendants, enivrés du désir de partager sa couche, remplissent de leurs clameurs tumultueuses le palais que déjà les ombres du soir enveloppent; alors le prudent Télémaque, le premier, leur adresse ces paroles:

« Prétendants de ma mère, ô vous dont l'arrogance est intolérable, goûtons maintenant les délices du repas, et cessez vos cris: ne vaut-il pas mieux écouter un tel poëte qui par ses accents est comparable aux immortels? Dès l'aurore, nous irons tous prendre place à l'agora; là, je veux exprimer sans détour ma volonté de vous faire sortir d'ici. Allez chercher d'autres festins; dévorez vos propres richesses; invitez-vous tour à tour. Mais s'il vous paraît préférable et plus juste de consumer gratuitement les biens d'un seul, continuez; moi, j'invoquerai les dieux éternels. Puisse Jupiter faire tomber sur vous une punition méritée! puissiez-vous périr sans vengeance dans mon palais! »

Il dit: les prétendants se mordent les lèvres de dépit, stupéfaits de la hardiesse de ce discours.

C'est Antinoos, fils d'Eupithée, qui rompt le silence. « Télémaque, s'écrie-t-il, sans doute les dieux eux-mêmes t'enseignent ce langage superbe; ils t'inspirent de nous parler avec audace. Craignons que Jupiter ne te fasse roi de l'île d'Ithaque, comme t'y destine ton origine paternelle.

— Antinoos, reprend le prudent Télémaque, tu vas encore t'irriter de mes paroles; oui, je voudrais accepter de Jupiter ce pouvoir royal; penses-tu que ce soit le plus grand des maux? Non, non, ce n'est pour personne un malheur de régner; on a bientôt un opulent palais, on est comblé d'honneurs. Mais



dans l'île d'Ithaque, il est assez d'autre rois, jeunes et vieux; quelqu'un d'eux régnera, puisque le divin Ulysse a cessé de vivre. Moi, du moins, je serai maître de ma demeure et des esclaves, que pour moi mon noble père a vaillamment enlevées. »

Eurymaque, fils de Polybe, à son tour, s'exprime en ces termes: « Qui doit régner en Ithaque sur les Argiens? C'est entre les mains des dieux. Conserve tes richesses, gouverne ta maison; aussi longtemps que notre patrie sera habitée, ne crains pas que personne, malgré toi, ne ravisse avec violence tes trésors. Cependant, ami, je veux te questionner sur ton hôte. D'où est cet homme? dans quelle contrée se glorifie-t-il d'avoir reçu le jour? Où sont sa famille et ses champs paternels? sans doute il vient te réclamer une dette, ou t'annoncer le retour de ton père; comme soudain il s'en est allé, sans attendre qu'on le reconnût! Il n'a cependant rien que de noble en son apparence.

— Eurymaque, reprend le prudent Télémaque, il n'est point de retour pour mon père! il n'est plus de message auquel je puisse avoir foi, et je ne prête aucune attention aux devins que ma mère interroge dans sa demeure. Ce héros est un hôte de mon père, il vient de Taphos, et se glorifie d'être Mentès, fils du belliqueux Anchiale; il règne sur les Taphiens, navigateurs habiles. »

Ainsi parle Télémaque, mais en son esprit il a reconnu une divinité immortelle. Les prétendants aussitôt se livrent aux plaisirs de la danse et des chants jusqu'à ce que le soir arrive. La sombre nuit descend enfin, tandis qu'ils se réjouissent; chacun alors se retire pour dormir en sa demeure. Télémaque aussi, roulant en son esprit nombre de pensées, va se mettre au lit, dans la cour intérieure, où, sur une éminence, sa chambre a été construite. Devant lui marche avec des torches enflammées la chaste et prudente Euryclée, fils d'Ops, né de Pisénor. Jadis, dans la fleur de sa jeunesse, Laërte l'acheta de ses propres richesses, au prix de vingt taureaux. Il l'honora en son palais à l'égal de sa chaste épouse, et, de peur d'exciter la colère de la reine, jamais il n'admit Euryclée dans sa couche. C'est elle qui accompagne Télémaque avec des flambeaux; c'est elle, de toutes les captives, qui le chérit le plus; c'est elle qui, quand il était petit, lui a donné des soins. Le héros ouvre la porte de sa chambre solidement construite, s'assied sur sa couche et se dépouille de sa tunique moelleuse. Il la remet entre les mains

de la prudente vieille, qui la plie et la suspend à une cheville près du lit. Euryclée sort de l'appartement, ferme la porte en tirant l'anneau d'argent, et assujettit le verrou au moyen d'une courroie. Télémaque, durant toute la nuit, enveloppé dans une toison moelleuse, repasse en son âme le voyage dont lui a parlé Minerve.

CHANT II.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, le fils chéri d'Ulysse abandonne sa couche, se couvre de ses vêtements, jette autour de ses épaules un glaive acéré, et sous ses pieds brillants attache de belles sandales. Il s'élance de son appartement, semblable à un immortel, et aussitôt il ordonne aux hérauts de convoquer l'assemblée. Leur voix sonore retentit, et les Grecs à flottante chevelure accourent rapidement. Lorsque tous les citoyens sont réunis, Télémaque entre à l'agora, une longue javeline à la main; il n'est point seul, deux chiens aux pieds agiles le suivent; Minerve a répandu sur toute sa personne une grâce divine, et le peuple entier, comme il s'avance, l'admire. Il s'assied sur le siége d'Ulysse, que lui cèdent les vieillards.

Le héros Égyptios, le premier, prend la parole ; déjà courbé par les ans, il a beaucoup de science. Son fils chéri, le vaillant Antiphos, est parti pour les rivages d'Ilion avec le divin Ulysse ; mais le farouche Cyclope l'a tué dans sa grotte profonde, et de ses chairs a fait son dernier festin. Égyptios a encore trois fils : l'un d'eux, Eurynome, se mêle parmi les prétendants ; les deux autres sont occupés sans relâche aux champs paternels. Mais le vieillard, plongé dans la tristesse, ne peut oublier Antiphos ; il adresse donc à l'assemblée ce discours, entrecoupé de pleurs :

« Soyez attentifs, ô citoyens d'Ithaque, à ce que je vais dire. Nous ne sommes point venus à l'agora, nous ne nous sommes point assis sur nos siéges, depuis le jour où le divin Ulysse est monté sur un large navire. Qui donc aujourd'hui nous rassemble? A qui, des jeunes hommes ou des anciens du peuple, est venu ce besoin? a-t-il reçu de l'armée un heureux message ? veut-il nous communiquer ce que le premier il aurait appris, ou bien a-t-il à nous entretenir d'un intérêt public ? Il me sem-

ble bon et sage; puisse Jupiter lui être favorable et accomplir ce qu'il médite en son esprit ! »

Il dit: et ce présage réjouit le fils chéri d'Ulysse, qui soudain se lève, brûlant de se faire entendre, se place au milieu de l'agora, prend à la main le sceptre du sage héraut Pisénor, et, se tournant du côté d'Égyptios, s'écrie :

« O vieillard ! l'homme n'est pas loin, et tu sauras bientôt que c'est moi qui ai convoqué le peuple. Certes, les afflictions, plus qu'à tout autre, me sont venues. Je n'ai point reçu de l'armée un heureux message; je n'ai point à vous communiquer ce que le premier j'aurais appris; je n'ai point à vous entretenir d'un intérêt public, mais de mes propres affaires, et du double malheur qui fond sur ma famille. D'abord, j'ai perdu mon noble père, qui jadis a régné sur vous avec une douceur paternelle, et maintenant (calamité beaucoup plus déplorable encore, désastre qui bientôt aura ruiné ma maison et détruit toutes mes richesses!) des prétendants, malgré sa volonté, assiégent ma mère. Ce sont les fils chéris des chefs de cette assemblée. Ils redoutent de se rendre au palais du père de Pénélope; d'Icare, qui cependant doterait sa fille et l'accorderait à celui qui lui serait agréable. Mais chaque jour ils envahissent ma demeure; sacrifient mes bœufs, mes brebis, mes chèvres succulentes; les dévorent gratuitement, boivent mon vin généreux, et consument toutes choses avec profusion. Car, il n'y a point ici un héros tel qu'Ulysse pour repousser l'iniquité de mon palais. Pour nous, nous ne sommes pas capables de nous défendre; en vérité, nous finirons par être tout à fait misérables, et nous n'avons point appris à combattre. Sans doute, je chasserais les prétendants, si j'en avais la puissance, car leurs actions deviennent intolérables, et ma maison, par eux, périt honteusement. C'est à vous, ô citoyens ! à faire éclater une juste indignation; craignez le blâme des peuples voisins et la colère des dieux, prenez garde qu'ils ne vous fassent expier ces méfaits. Par Jupiter, par Thémis, qui rassemble, maintient et dissout les assemblées des humains, je vous en conjure, amis, secourez-moi; qu'il me soit permis de me livrer seul à ma douleur. Avez-vous à reprocher à l'illustre Ulysse quelques usurpations? est-ce pour vous en venger que vous vous montrez mes ennemis, que vous excitez les prétendants contre moi? Alors je trouverais préférable que vous consumassiez vous-mêmes mes trésors et mes troupeaux. S'il en était ainsi, bientôt viendrait une mutuelle expiation, nous nous expliquerions enfin en présence de tout

Ithaque, et nous nous ferions des restitutions réciproques. Maintenant vous affligez mon âme d'un chagrin sans remède. »

Ainsi parle Télémaque d'un ton courroucé, puis il jette à terre son sceptre et fond en larmes. Tout le peuple est ému de compassion; l'assemblée entière garde un morne silence; personne n'ose répondre à ces reproches amers. Le seul Antinoos enfin parle à son tour :

« Télémaque, discoureur hautain, esprit indomptable, qu'as-tu dit pour nous déshonorer? tu voudrais que la honte s'attachât à nous. Cependant, les prétendants ne sont point coupables envers toi; mais ta propre mère, qui certes est féconde en ruses. Voilà déjà trois ans et bientôt quatre qu'elle trompe le cœur des jeunes Grecs; elle leur donne à tous de l'espoir; elle fait des promesses à chacun; elle envoie des messages; mais elle a en l'âme des pensées opposées. Enfin, elle imagine un nouvel artifice, et se met à tisser, dans son palais, une toile immense et délicate, en nous disant: « O mes jeunes prétendants! puisque le divin Ulysse « a cessé de vivre, attendez, pour presser mon mariage, que ce « voile soit achevé ; permettez que mes fils ne soient point per- « dus. C'est le linceul du héros Laërte; quand enfin la Parque « inexorable le plongera dans le long sommeil de la mort; vous « ne voudriez pas que, parmi le peuple, l'une des Achéennes « me reprochât d'inhumer sans linceul un roi qui a possédé tant « de domaines. » Elle dit, et notre cœur généreux se laisse persuader. Dès lors, chaque jour, elle tisse l'immense toile, et la nuit, à la lueur des flambeaux, elle défait son ouvrage. Pendant trois ans, elle eut l'adresse de se cacher de nous, et nous la crûmes. Mais lorsque vint la quatrième année, lorsque les saisons recommencèrent leurs cours, une de ses femmes, qui connaissait son secret, nous le dévoila. Nous la surprîmes comme elle défaisait sa grande toile, et, quoiqu'elle ne le voulût pas, elle fut contrainte à l'achever. Voilà ce que les prétendants ont à te répondre, afin qu'en ton âme tu ne l'ignores pas, et que tous les Grecs l'apprennent. Congédie donc ta mère, ordonne-lui de s'unir à celui que son père choisira et qui lui plaît à elle-même. Sans doute, en son âme, elle se fie aux dons nombreux de Minerve, à son habileté à faire de merveilleux ouvrages, à son esprit exquis, à ses stratagèmes; car nous n'avons rien entendu de semblable des femmes des anciens jours; des belles Grecques, que jadis on admira, des Tyro, des Alcmène, des Mycène aux cheveux tressés. Nulle d'elles n'eut de telles inventions; mais Pénélope ne pense pas avec justice, et si elle veut

encore longtemps affliger les fils de la Grèce, ils dévoreront tes troupeaux et tes trésors tant qu'elle conservera la volonté que maintenant les dieux ont placée dans son sein. Elle se fera une grande gloire, mais elle te laissera le regret d'une grande part de tes richesses. Nous ne retournerons pas à nos travaux, nous ne sortirons pas de ce palais qu'elle n'ait épousé celui des Achéens qu'elle voudra choisir.

— Antinoos, répond le prudent Télémaque, il ne m'est en aucune façon possible de renvoyer, contre son gré, de ma demeure, celle qui m'a enfanté et nourri. Mon père, sur une terre lointaine, vit encore ou a succombé ; et j'aurai la douleur de rendre beaucoup à Icare, si je prends sur moi de congédier ma mère. Au mal que j'endurerai à cause de son père, les dieux ajouteront d'autres maux, après qu'en quittant mes foyers, elle aura appelé contre moi les Furies ; et j'aurai encouru le juste blâme des hommes. Non, jamais un tel ordre ne sortira de mes lèvres. Si votre âme s'indigne de ma résolution, sortez d'ici, allez chercher d'autres festins, dévorez vos propres richesses, invitez-vous tour à tour. S'il vous paraît préférable et plus juste de consumer gratuitement les biens d'un seul, continuez ; moi, j'implorerai les dieux éternels. Puisse Jupiter faire tomber sur vous une punition méritée ; puissiez-vous périr sans vengeance dans mon palais ! »

Comme il dit ces mots, le prévoyant fils de Saturne fait voler de la cime extrême des monts deux aigles qui, s'abandonnant au souffle des vents, déploient, l'un près de l'autre, leurs vastes ailes. Lorsqu'ils arrivent au-dessus du centre de la bruyante agora, ils tournoient en battant des ailes. Ils regardent les têtes des Grecs assemblés et leur présagent la mort. Cependant, de leurs fortes serres, ils se déchirent la tête et le cou, puis ils prennent leur essor à travers la ville et les demeures des Achéens. Ceux-ci, à l'aspect des oiseaux, sont frappés de stupeur, et cherchent en leur âme quels événements ils annoncent. Alors le vénérable héros Halithersès, fils de Mastor, prend la parole ; il est, parmi ses contemporains, le seul qui excelle à discerner les augures et à révéler la destinée ; l'esprit plein de bienveillance, il s'exprime en ces termes :

« Écoutez ce que je vais dire, ô citoyens d'Ithaque ! je m'adresse surtout aux prétendants ; une grande calamité roule au-dessus d'eux ; Ulysse ne sera pas longtemps encore loin des siens ; déjà peut-être, près de ce rivage, leur prépare-t-il le carnage et la mort ; peut-être de cruels malheurs frapperont-ils en

outre un grand nombre de ceux qui habitent Ithaque. Délibérons donc, amis, sur le moyen d'expulser les prétendants, ou qu'eux-mêmes s'éloignent, ce qui vaudrait beaucoup mieux. Je ne suis point un devin inexpert, mais je parle avec certitude. Oui, elles sont près de se vérifier les paroles que j'ai dites au roi lorsque les Grecs voguèrent vers Ilion, et qu'à leur tête partit l'ingénieux Ulysse. Je prédis qu'il endurerait bien des maux; qu'après avoir perdu ses compagnons, méconnaissable pour tous, il reviendrait en sa demeure dans la vingtième année. Maintenant ces choses vont s'accomplir.

— Vieillard, s'écrie Eurymaque, fils de Polybe, crois-moi, va dans ta demeure exercer ta science divinatoire en faveur de tes enfants, de crainte que l'avenir ne leur prépare quelque affliction. Je serai ici un devin beaucoup plus habile que toi. Assez d'oiseaux volent sous les rayons du soleil; ils ne dévoilent pas tous la destinée. Sans doute, Ulysse est mort au loin; que n'as-tu péri avec lui! tu n'interpréterais pas ainsi le signe des dieux; tu n'affligerais pas Télémaque courroucé, dans le désir de recevoir un riche présent, si toutefois il t'en fait un. Mais je te le prédis, et ma promesse s'accomplira, si parce que tu sais de vieilles choses et beaucoup, tu excites la colère d'un homme plus jeune que toi, en le trompant par tes paroles, il n'en sera d'abord que plus tourmenté; tu auras beau dire, il ne pourra rien contre nous; cependant, ô vieillard! nous t'infligerons une amende que tu ne payeras point sans gémir; ta douleur sera dure à supporter. Devant l'assemblée, je conseille à Télémaque de renvoyer sa mère auprès d'Icare; c'est là que ses parents feront la noce et qu'ils prépareront les nombreux présents que doit recevoir une fille chérie; jusque-là je ne pense point que les fils des Grecs s'abstiennent de la poursuite qui l'afflige; car nous ne craignons personne, pas même Télémaque, quoiqu'il parle beaucoup. Nous ne tenons aucun compte, ô vieillard, des prédictions que tu tires des augures; elles ne s'accompliront pas, et tu ne nous seras que plus odieux! nous continuerons donc à consumer ses biens, qui diminueront chaque jour, tant que Pénélope différera de choisir pour époux l'un des Achéens. C'est à cause de sa vertu que passant nos journées dans l'attente, nous sommes tous rivaux, au lieu de rechercher chacun en d'autres demeures une femme digne de nous.

— Eurymaque, reprend le prudent fils d'Ulysse, et vous tous, illustres prétendants, je ne veux ni vous parler, ni vous implorer plus longtemps. Les dieux et tous les Grecs sont maintenant in-

formés. Mais allons, donnez-moi un léger navire et vingt compagnons qui fendront avec moi les routes incertaines de la mer; je vais à Sparte et à la sablonneuse Pylos m'enquérir de mon père, si longtemps absent, voir si l'un des mortels peut m'en rien dire, ou si j'entendrai cette voix de Jupiter, qui surtout donne des nouvelles. Si ce que je recueille me fait croire qu'il vit et qu'il reviendra; malgré mes tourments, j'attendrai encore une année. Si je suis assuré qu'il a cessé de vivre, que je ne dois plus le revoir, je reviendrai dans mes demeures, je lui élèverai une tombe et je célébrerai de magnifiques funérailles, dignes d'un héros tel que lui. Enfin, je donnerai ma mère à un nouvel époux. »

A ces mots, il reprend sa place. Alors se lève, devant l'assemblée, Mentor, qui jadis fut le compagnon de l'irréprochable Ulysse. Le roi, à son départ, lui confia sa maison, commit ses biens à sa garde, et voulut qu'on obéît au vieillard. L'esprit plein de bienveillance, il prononce ce discours :

« Écoutez ce que je vais dire, ô citoyens d'Ithaque : craignez que les rois décorés du sceptre ne veuillent plus à l'avenir être débonnaires et doux; craignez que, loin d'observer en leur esprit la justice, ils ne soient cruels et ne pratiquent l'iniquité, si personne ne garde le souvenir du divin Ulysse parmi le peuple sur lequel il régna toujours avec la bonté d'un père. Non, certes, ce n'est point aux prétendants audacieux que je reproche leurs violences : ils les commettent, entraînés par un fol esprit; car c'est au risque de leurs têtes qu'ils consument, par force, la maison d'Ulysse; les insensés ne croient pas qu'il puisse revenir! Mais c'est contre le peuple entier que je m'indigne; c'est contre vous tous, qui siégez ici sans rien dire et qui, nombreux comme vous l'êtes, ne réprimez pas par des paroles le petit nombre des prétendants. »

Léocrite, fils d'Événor, à son tour, s'écrie : « Mentor! insensé, que dis-tu, quand tu excites le peuple à nous réprimer? Il serait difficile, même à beaucoup d'hommes, de lutter contre nous, au moment du repas. Ulysse lui-même, s'il revenait soudain; s'il voulait chasser de la salle du festin les prétendants illustres, n'apporterait point de joie à Pénélope, qui désire si ardemment son retour; eût-il une nombreuse suite, il trouverait ici une mort ignominieuse. Tu n'as donc point parlé avec sagesse. O citoyens, croyez-moi, dispersez-vous, retournez chacun à vos travaux. Mentor et Halithersès prépareront le voyage de Télémaque, puisque dès l'enfance ils ont été les compagnons de son

père. Mais, je le crois, il restera longtemps en repos dans Ithaque à consulter les étrangers, et ce dessein ne s'accomplira pas. »

Il dit : et soudain il rompt l'assemblée. Les citoyens se rendent chacun en sa demeure, tandis que les prétendants retournent au palais du divin Ulysse. Télémaque cependant s'éloigne le long du rivage de la mer et, se lavant les mains dans les flots blanchissants, il implore Minerve :

« Exauce-moi, déesse qui vins hier à mon foyer, et qui m'ordonnas de traverser les sombres flots pour m'enquérir du retour de mon père si longtemps absent ; les Grecs s'y opposent, et surtout les cruels prétendants. »

Comme il achève sa prière, Minerve paraît à ses côtés, emprunte la figure et la voix de Mentor, et lui adresse ces paroles rapides :

« Télémaque, tu ne manqueras ni de prudence, ni de courage, si la vigueur de ton père, soit qu'il parlât, soit qu'il agît, s'est insinuée en ton âme. Non, tu n'auras point en vain projeté ton voyage ; il se fera. Si tu n'étais issu de ce héros et de Pénélope, je n'espérerais pas que tu misses à fin une telle entreprise. Il n'est guère de fils semblables à leurs pères ; la plupart valent moins ; très-peu sont meilleurs. Mais puisque tu ne dois manquer ni de prudence ni de courage, puisque tu n'es pas dénué de la sagesse d'Ulysse, je crois que l'œuvre s'accomplira. Ne t'occupe plus des desseins des prétendants insensés : ils n'ont ni prévoyance ni justice ; ils ne songent ni à la mort ni à la sombre Parque, qui déjà s'approche, et doit en un seul jour les perdre tous. Ne retarde pas le voyage que tu as résolu ; je suis pour toi un compagnon paternel, et c'est moi qui t'équiperai un léger navire ; je te suivrai moi-même. Cependant rentre dans ton palais, mêle-toi parmi les prétendants ; puis tu prépareras nos provisions ; tu feras renfermer le vin dans des amphores, et la farine, moelle des guerriers, dans des outres épaisses. Je cours parmi le peuple pour choisir promptement des compagnons volontaires. Assez de navires neufs ou éprouvés se trouvent dans Ithaque ; je vais examiner quel est le meilleur ; bientôt nous l'appareillerons et nous le lancerons sur les vastes flots. »

Ainsi parle Minerve, fille de Jupiter. Télémaque s'éloigne aussitôt qu'il a entendu la voix de la déesse. Le cœur contristé, il rentre dans sa demeure ; les audacieux prétendants sont occupés à dépouiller les chevreaux, et à flamber dans la cour les porcs succulents. Antinoos, en riant, accourt à sa rencontre, lui prend la main, et lui dit :

« Télémaque, discoureur hautain, esprit indomptable, chasse de ton sein les mauvaises pensées et les mauvaises paroles. Viens avec nous, comme à l'ordinaire, manger et boire. Les Achéens te prépareront toutes choses : un vaisseau, des rameurs, afin que bientôt tu partes pour la divine Pylos, et que tu puisses t'informer de ton illustre père.

— Antinoos, reprend le fils d'Ulysse, il ne m'est plus possible désormais, hommes téméraires, ni de manger avec vous à contre-cœur, ni de me réjouir inconsidérément. N'est-ce pas assez que déjà, ô prétendants, vous ayez dévoré une si grande part de mes richesses, quand j'étais un enfant? Aujourd'hui j'ai grandi ; j'ai recueilli les avis que j'ai entendus, et mon cœur en ma poitrine s'est fortifié. Oui, je veux tenter de vous apporter la mort, soit que je parte pour Pylos, soit ici parmi le peuple. Mais je ferai ce voyage, je n'en aurai point parlé en vain ; je le ferai comme passager, au prix d'un salaire, car je n'ai ni vaisseaux, ni rameurs ; il vous a semblé meilleur qu'il en fût ainsi. »

A ces mots, il retire brusquement sa main de la main d'Antinoos. Cependant les prétendants, au sein du palais, s'empressent de préparer le festin ; ils outragent Télémaque ; ils le raillent, et se disent entre eux :

« N'en doutons plus, Télémaque médite notre perte. Il va ramener des défenseurs de la sablonneuse Pylos ou de Sparte ; du moins il le désire ardemment. Peut-être veut-il aller dans la féconde terre d'Éphyre, pour en rapporter des venins homicides, les jeter dans nos breuvages, et nous faire périr tous à la fois.

— Qui sait, ajoute un autre, si, monté sur un large navire, errant comme Ulysse, il ne périra pas lui-même loin des siens? Ce serait pour nous une peine de plus ; il faudrait partager entre nous ses domaines, puis laisser cette demeure à sa mère et à celui qui l'épouserait. »

Tels sont leurs propos. Le héros cependant descend au vaste et haut cellier de son père, où sont des amas d'or et d'airain, des vêtements dans des coffres, et quantité d'huile parfumée ; il y a aussi, rangés en ordre contre le mur, des tonneaux de vin vieux ; douce liqueur, breuvage pur et divin, que l'on réserve pour Ulysse, si jamais il revient dans ses foyers, après avoir souffert des maux infinis. Une forte porte à deux battants en ferme l'entrée, et une femme expérimentée, l'économe Euryclée, fille d'Ops, a tout sous sa garde, et s'y tient nuit et jour. Télémaque l'appelle et lui dit : « Nourrice, allons, puise dans les

amphores, du bon vin, le plus délectable après celui que tu conserves pour cet infortuné, si jamais Ulysse, nourrisson de Jupiter, revient après avoir échappé aux Parques et à la mort. Remplis de ce vin douze vases, et recouvre-les avec soin. Verse aussi de la farine dans des outres solides : il m'en faut vingt mesures ; garde-moi le secret et rassemble ces provisions. Au soir je viendrai les enlever, lorsque ma mère, montée dans son appartement, ne songera plus qu'au repos. Je pars pour Sparte et pour la sablonneuse Pylos, où je m'informerai du retour d'un père chéri. »

Il dit ; et sa chère nourrice se prend à pleurer. Elle lui adresse, en gémissant, ces paroles rapides :

« O cher enfant ! comment un tel dessein s'est-il formé dans ton esprit ? Eh quoi ! tu veux parcourir une si vaste part de la terre, toi fils unique et bien-aimé ? Le noble Ulysse a succombé, loin de sa patrie, chez des peuples inconnus ! Et les prétendants, aussitôt ton départ, vont songer à mal contre toi ; ils te feront périr par leurs embûches, et se partageront tes richesses. Oh ! reste ici parmi les tiens ! est-ce à toi de souffrir mille maux et d'errer sur l'inépuisable mer ?

— Rassure-toi, nourrice, reprend le prudent Télémaque ; je ne me suis point résolu sans le conseil d'une divinité. Mais jure-moi de ne rien révéler à ma mère avant le onzième ou le douzième jour, à moins qu'elle ne désire me voir ou qu'elle n'apprenne mon départ ; car je crains qu'en pleurant elle ne frappe son beau corps. »

Il dit : la nourrice prononce le grand serment des dieux ; lorsqu'elle a juré et achevé le serment, elle se hâte de puiser le vin dans les amphores ; elle verse la farine dans les outres solides, tandis que Télémaque rentre dans le palais et se mêle à la foule des prétendants.

Alors Minerve conçoit une autre pensée ; elle prend sa ressemblance et parcourt toute la ville. Elle aborde chacun des hommes qu'elle a choisis en lui ordonnant de se trouver, au soir, vers le vaisseau léger. Enfin elle demande un navire à Noémon, illustre fils de Phronios, qui le lui promet avec joie.

Cependant le soleil descend sous les flots ; les ombres enveloppent toutes les rues de la ville ; la déesse lance à la mer le vaisseau rapide, fait placer dans ses flancs tous les agrès, et le fait stationner à l'extrémité du port. Ses braves compagnons arrivent tous à la fois ; elle les encourage par ses discours.

Puis Minerve conçoit une autre pensée ; elle se rend au

palais du divin Ulysse et répand un doux sommeil sur les prétendants. Pour eux le vin n'a plus de saveur, et la coupe s'échappe de leurs mains; ils s'en vont par la ville pour dormir; nul ne reste assis, dès que le sommeil est tombé sur leurs paupières. Aussitôt la déesse aux yeux d'azur emprunte la voix et la figure de Mentor, appelle Télémaque hors de ses superbes demeures, et lui dit :

« Télémaque, déjà tous tes compagnons aux belles cnémides sont assis, prêts à se servir de leurs rames; ils attendent tes ordres. Partons donc et ne différons pas plus longtemps notre voyage. »

A ces mots, Pallas le conduit rapidement, et il s'élance sur les traces de la déesse. Lorsqu'ils arrivent près de la mer et du navire, ils trouvent sur le rivage leurs jeunes compagnons.

Télémaque leur dit : « Suivez-moi, mes amis, venez chercher les provisions ; elles sont amoncelées dans ma demeure; ni ma mère ni les captives ne soupçonnent mon départ; une seule est dans notre secret. »

A ces mots, il ouvre la marche : tous ses compagnons le suivent, et bientôt ils rapportent les vivres, qu'ils placent dans les flancs du navire, comme l'indique le fils chéri d'Ulysse. Celui-ci s'embarque, guidé par Minerve, qui s'assied à la poupe, et le fait placer à ses côtés. Ses amis détachent les amarres; montent à leur tour sur le vaisseau, et remplissent les bancs des rameurs. La déesse fait souffler derrière eux un vent favorable. Zéphyre les pousse et retentit sur les sombres flots. Télémaque ordonne à ses compagnons de lier les agrès; dociles à sa voix, ils élèvent le mât de sapin sur sa base, le fixent avec des câbles, et déploient les voiles blanchissantes que retiennent des courroies; le vent les gonfle par le milieu. Le navire vole, les flots sombres battent ses flancs et mugissent ; les vagues s'affaissent, et il fend sa route. Lorsque les agrès sont attachés dans le noir vaisseau, les rameurs, debout, couronnent de vin leurs coupes, offrent des libations aux dieux éternels, et surtout à la fille du puissant Jupiter. Pendant toute la nuit, et aux premières lueurs de l'aurore, le navire parcourt l'humide chemin.

CHANT III.

Le soleil abandonnait les flots resplendissants, et s'élevait dans les cieux d'airain, afin d'apparaître aux dieux et aux mortels sur la terre fertile, lorsque la nef atteignit la superbe ville de Nélée. Les Pyliens, répandus le long de la côte, offraient en sacrifice à Neptune des taureaux noirs et sans tache. Ils étaient assis sur neuf gradins, cinq cents par gradin, et chaque gradin avait neuf taureaux.

Déjà, ils avaient goûté les entrailles, et brûlé sur l'autel les cuisses pour le dieu, quand les rameurs poussent le vaisseau dans le port, carguent les voiles, jettent l'ancre et sautent à terre. Télémaque lui-même sort du navire, et Minerve le conduit. Alors la déesse aux yeux d'azur lui adresse ces paroles :

« Télémaque, il ne te siérait plus de faire voir la moindre timidité, maintenant que tu as fendu les flots pour apprendre quelle terre recouvre ton père, et comment il est mort. Marche droit à Nestor, dompteur de coursiers ; sachons quelle pensée renferme son sein ; conjure-le de te dire la vérité ; il ne la déguisera pas, car il est d'une prudence consommée.

— O Mentor, répond le sage Télémaque, comment l'aborder? comment le saluer ? je suis inexpert en discours sérieux ; à mon âge, on éprouve de l'embarras à questionner un vieillard.

— Télémaque, reprend Minerve, ou toi-même concevras en ton esprit ce qu'il faut dire, ou bien une divinité te l'inspirera, car je ne crois pas que tu sois né ni que tu aies grandi sans la faveur des dieux. »

A ces mots, Pallas le guide rapidement, et il s'élance sur les traces de la déesse. Bientôt ils arrivent au milieu des Pyliens assemblés, où Nestor est assis avec ses enfants. Autour du roi, ses compagnons disposent le festin, font rôtir les chairs et les traversent de broches. A la vue de leurs hôtes, ils courent en foule au-devant d'eux, les saluent de la main et les invitent à

s'asseoir. Pisistrate, fils de Nestor, le premier les aborde, les prend tous les deux par la main, et les place au banquet, auprès de son frère Thrasymède et de son père, sur de moelleuses toisons qui recouvrent le sable du rivage. Il leur présente ensuite des portions d'entrailles, et verse du vin dans une coupe d'or qu'il incline vers la fille de Jupiter en disant :

« Prie maintenant, ô mon hôte! le roi Neptune, car le festin auquel je vous convie lui est consacré ; lorsque, comme il est d'usage, tu l'auras imploré en faisant des libations, tu passeras la coupe à ton compagnon, afin qu'à son tour il répande ce vin délectable ; lui aussi sans doute prie les dieux. Tous les hommes ont besoin du secours des immortels, mais il est le plus jeune, il est de mon âge ; c'est donc à toi le premier que je donnerai la coupe d'or. »

A ces mots, Pisistrate place entre les mains de la déesse la coupe de doux vin, et Minerve se réjouit de la prudence et de la justice du héros, parce qu'il s'est adressé à elle la première. Aussitôt, elle implore avec ferveur le puissant roi Neptune.

« Exauce-moi, dieu qui ébranles la terre, ne nous empêche pas, nous qui te prions, d'accomplir nos projets; honore les premiers, Nestor et ses fils; ensuite donne à tous les autres Pyliens une gracieuse récompense à cause de leur illustre hécatombe. Enfin, accorde à Télémaque et à moi un heureux retour, et le succès de l'entreprise qui nous amène ici sur un rapide navire. »

Tels sont les vœux qu'elle-même accomplit; elle passe ensuite à Télémaque la belle double coupe. A l'instant, le fils chéri d'Ulysse prononce sa prière. Cependant les Pyliens ont rôti les chairs supérieures des victimes; ils les retirent de l'ardent foyer, les distribuent et commencent le splendide festin. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, le cavalier Nestor, le premier prend la parole :

« Maintenant que nos hôtes se sont rassasiés à notre repas, il est plus convenable de leur demander qui ils sont. O mes hôtes! qui êtes-vous? d'où venez-vous en sillonnant les humides chemins? naviguez-vous pour quelque négoce, ou à l'aventure tels que les pirates, qui errent en exposant leur vie, et portent le malheur chez les étrangers ? »

Le prudent Télémaque lui répond avec assurance; car Minerve elle-même lui a donné de la hardiesse, afin qu'il s'informe de son père absent, et qu'il se fasse parmi les humains une bonne renommée :

« O Nestor, fils de Nélée ! honneur des Achéens ! tu demandes d'où nous sommes, et mon devoir est de te le dire ; nous venons d'Ithaque pour une affaire non publique, mais privée, que voici : parmi vous j'entendrai peut-être parler de la grande gloire de mon père, du patient Ulysse, qui, dit-on, en combattant à tes côtés, a renversé la ville des Troyens. Nous savons en quels lieux ont succombé les héros grecs, après avoir lutté aux champs d'Ilion. Mais le fils de Saturne a réservé pour mon père une mort ignorée ; nul ne peut m'apprendre avec certitude où il a cessé de vivre : s'il est tombé sur la terre, frappé par des peuples ennemis, ou s'il a été emporté au sein de la mer par les vagues d'Amphitrite. Je viens donc maintenant à tes genoux voir si tu consentiras à me raconter sa triste fin, soit que tu l'aies vue de tes yeux, soit que tu aies ouï le récit de quelque homme ayant erré ; car plus que nul autre sa mère l'a enfanté pour la douleur. N'adoucis rien par respect ou par pitié ; rapporte-moi fidèlement ce que tu as vu. Je t'en conjure, si Ulysse, t'ayant promis mot ou œuvre, chez le peuple troyen, où les Grecs ont enduré tant de maux, a tenu parole ; ne l'oublie pas, et dis-moi la vérité.

— Ami, répond Nestor, tu réveilles en mon cœur le souvenir des maux que les inébranlables fils de la Grèce ont soufferts chez ce peuple, soit lorsque, errant avec nos vaisseaux sur la mer brumeuse, nous allions, pour faire du butin, où l'ordonnait Achille, soit lorsque nous combattions devant la grande ville du roi Priam. Là sont morts nos plus vaillants : le martial Ajax, Achille, Patrocle, semblable aux dieux, et mon fils chéri, en même temps robuste et beau, Antiloque, qui se signalait par son courage et son agilité. Mais ce ne furent point toutes nos afflictions ! qui donc parmi les mortels les redirait toutes ? si tu restais ici cinq ou six ans à m'interroger sur ce que les Achéens ont souffert en cette contrée, avant que j'aie achevé, tu retournerais contristé dans ta douce patrie.

« Pendant neuf ans nous attaquâmes par mille stratagèmes la ville assiégée, et le fils de Saturne eut peine à nous donner la victoire. Mais qui eût alors osé s'égaler au héros qui nous surpassait tous par ses nombreux artifices, au divin Ulysse, à ton père, s'il est vrai que tu lui doives le jour ? Oui, plus je te contemple, plus je suis frappé d'admiration : car c'est assurément le même langage, et l'on ne croirait pas qu'un si jeune homme pût ainsi parler comme lui. Devant Ilion, jamais le noble Ulysse et moi nous n'étions d'avis différent à l'a-

gora ni dans le conseil ; nous n'avions qu'une âme, et nous discernions par notre sagesse ce que les Achéens avaient de mieux à faire. Mais enfin nous renversons la ville escarpée de Priam, nous montons sur nos navires, et un dieu disperse les Grecs. Déjà Jupiter en son esprit leur prépare un funeste retour. Ils ne sont pas tous prudents et justes ; un grand nombre va trouver la mort à cause du terrible courroux de Minerve qui jette la discorde entre les Atrides. Les deux frères convoquent l'assemblée imprudemment, et, contre l'usage, au soleil couchant ; les Grecs accourent appesantis par le vin, et apprennent des rois pour quel motif ils sont réunis. Ménélas leur ordonne de songer à partir dès l'instant sur le vaste dos de la mer. Mais cela ne plaît nullement à Agamemnon qui veut au contraire retenir l'armée et sacrifier de saintes hécatombes, afin d'apaiser la terrible colère de Minerve. L'insensé ! il ignore qu'il n'est pas en son pouvoir de fléchir la déesse, car l'esprit des dieux éternels ne revient pas si promptement. Tandis que les fils d'Atrée, debout, échangent des paroles amères, les Grecs, emportés par des avis opposés, se lèvent avec un effroyable tumulte. La nuit, nous sommeillons, agitant les uns contre les autres des projets haineux. Hélas ! Jupiter a préparé pour nous le mal dont nous allons souffrir. Aux premières lueurs du matin, nous lançons à la mer divine nos vaisseaux que nous chargeons de nos trésors et des captives à la taille gracieuse ; mais la moitié de l'armée reste immobile autour d'Agamemnon, pasteur des peuples. L'autre moitié montée sur ses navires fait force de rames et vogue rapidement ; un dieu a calmé l'immense étendue des flots ; nous arrivons à Ténédos, et, brûlant de revoir nos demeures, nous offrons un sacrifice aux immortels. Mais Jupiter n'a pas en l'esprit d'assurer notre retour ; le cruel fait naître encore parmi nous une fatale discorde. Plusieurs chefs nous abandonnent et remontent sur leurs navires avec Ulysse pour rebrousser chemin et être agréables à Agamemnon. Cependant, je rassemble les vaisseaux qui me suivent, et nous fuyons, car nous pressentons les terribles desseins d'un dieu. Le martial fils de Tydée fuit avec nous et excite ses compagnons. Le blond Ménélas enfin part, et nous retrouve plus tard à Lesbos, délibérant sur la longue course qu'il nous reste à faire. Devions-nous naviguer au-dessus de l'âpre Chios, et serrer l'île de Psyrie, en la laissant à notre gauche ? fallait-il passer au-dessous de Chios et longer Mimas agitée par les vents ? Nous demandons au dieu de nous montrer un signe ; il nous

exauce, et nous ordonne de sillonner la pleine mer en voguant vers l'Eubée, si nous voulons éviter notre perte. Un vent sonore commence à s'élever; les navires volent sur les flots poissonneux, et à la nuit ils abordent à Géreste. Nous avons traversé une grande mer, et nous consacrons à Neptune de nombreuses cuisses de taureaux. Quatre jours après, la flotte et les compagnons de Diomède entrent dans Argos; je poursuis ma route vers Pylos. Le vent que le dieu d'abord a fait souffler pour nous n'est point encore tombé, et je revois ma ville, ô mon fils! sans avoir rien appris du sort des Grecs, qui alors avaient péri ou s'étaient sauvés. Ce que depuis l'on m'a raconté au sein de mes demeures, je vais, comme il est juste, te le faire connaître sans rien te celer. On assure que les Myrmidons aux longues javelines, conduits par l'illustre fils du magnanime Achille, ont heureusement atteint leurs rivages. Le noble fils de Péan, Philoctète, a eu pareillement un heureux retour; Idoménée a ramené dans les villes de la Crète ceux de ses compagnons que la guerre a épargnés; les flots ne lui ont ravi personne. Sans doute vous aussi, dans votre île lointaine, vous avez ouï comment est rentré Atride, à qui Égisthe avait préparé une triste mort. Mais celui-ci a subi une punition cruelle, tant il est heureux pour le héros qui n'est plus de laisser un fils qui le venge. Le divin Oreste a immolé le perfide meurtrier de son illustre père. Et toi, mon cher fils, que je vois grand et beau, toi aussi sois vaillant, afin que même dans l'avenir chacun parle bien de toi.

— O Nestor! reprend Télémaque, fils de Nélée, honneur des Achéens! certes celui-là s'est vengé; les Grecs lui donneront une grande gloire, et on en parlera dans l'avenir; veuillent aussi les dieux me donner le pouvoir de faire expier aux prétendants leur odieuse témérité! car ils m'outragent et méditent ma ruine. Mais les dieux n'ont destiné à un semblable bonheur, ni moi, ni mon père, et aujourd'hui il faut tout endurer.

— O mon fils! reprend Nestor, que dis-tu? quels souvenirs tu me rappelles! On dit en effet que de nombreux prétendants, rassemblés malgré toi dans ton palais, à cause de ta mère, te veulent du mal. Mais parle: leur cèdes-tu sans résistance, ou le peuple entier, dirigé par la voix des dieux, t'a-t-il pris en haine. Qui sait si ton père survenant ne punira pas ces violences, soit seul, soit avec le secours des citoyens? Puisse Minerve t'aimer comme elle aimait l'illustre Ulysse chez le peuple de Priam, lorsque avec les Grecs nous endurions tant de maux. Je

n'ai jamais vu les dieux protéger aussi manifestement un héros que Minerve protégeait Ulysse. Si elle montrait pour toi le même amour, la même sollicitude, ah! que tous ces prétendants oublieraient bientôt leurs désirs d'hyménée!

— O vieillard, répond Télémaque, je ne pense pas que cette parole s'accomplisse, car tu dis de très-grandes choses, et l'admiration me saisit; mais, quand je l'espérerais, cela n'arriverait pas, même si telle était la volonté des dieux.

— Télémaque, s'écrie alors Minerve, quelle parole s'échappe de tes lèvres! il est facile aux dieux, quand ils le veulent, de sauver un mortel, même de loin. Pour moi, j'aimerais mieux, après de cruelles fatigues, revoir ma demeure et goûter l'instant du retour, que de périr, aussitôt rentré dans mes foyers, comme Agamemnon qui a succombé par la perfidie de son épouse et d'Égisthe. Mais les dieux eux-mêmes ne peuvent préserver du sort commun un héros qu'ils chérissent, lorsque la fatale Parque l'a saisi pour le plonger dans le profond sommeil de la mort.

— Mentor, reprend Télémaque, cessons cet entretien, quelque intérêt que nous y prenions; il n'est plus de retour pour Ulysse! dès longtemps les dieux avaient résolu sa perte. Mais je veux interroger le fils de Nélée sur un autre sujet, car il excelle en sagesse et en science; il a, dit-on, régné sur trois générations, et, à son aspect, il me semble l'un des immortels. O Nestor, fils de Nélée! dis-moi la vérité: comment est mort le puissant Agamemnon; quel trépas lui a préparé le perfide Égisthe, car il a immolé un roi beaucoup plus vaillant que lui. Où était alors Ménélas? il n'était pas sans doute en Argolide, mais il errait au loin parmi des peuples étrangers, et Égisthe, enhardi par son absence, a frappé le héros?

— Oui, mon fils, répond Nestor, je te raconterai avec exactitude ces événements, et tu soupçonnes déjà ce qui s'est passé. Si, à son retour de Troie, le blond Ménélas avait trouvé vivant le perfide Égisthe, celui-ci eût péri sans que l'on élevât sur ses restes une tombe; les chiens et les vautours l'eussent dévoré dans les champs, loin de la ville; nulle femme n'eût versé sur lui des pleurs, car il avait tramé une œuvre terrible. Tandis qu'au siége d'Ilion nous accomplissions de grandes choses, Égisthe, tranquille en un lieu retiré de la fertile Argolide, cherchait, par ses discours, à séduire l'épouse d'Agamemnon. Longtemps, la noble Clytemnestre refusa cette action honteuse: elle n'écoutait que sa raison, et auprès d'elle était un poëte à qui,

en partant pour Troie, Atride avait ordonné de garder son épouse. Mais lorsque la destinée des dieux l'eut enchaînée pour qu'elle succombât, Égisthe conduisit le chanteur dans une île déserte, où il fut abandonné pour servir de proie et de pâture aux vautours. Alors, transportés des mêmes désirs, Égisthe la conduisit en sa demeure. Combien sur de saints autels ne consuma-t-il pas pour les dieux de cuisses de victimes! Combien ne consacra-t-il pas d'ornements, de précieux tissus et de monceaux d'or, fier d'avoir enfin accompli ce qu'en son âme il n'eût jamais espéré! Ménélas et moi, cependant, nous fendons ensemble les flots, au retour d'Ilion, connaissant notre mutuelle amitié. Lorsque nous arrivons devant Sunium, promontoire sacré des Athéniens, Phébus atteint de ses plus doux traits le pilote de Ménélas, et le tue. Phrontis, fils d'Onétor, le plus habile des humains à conduire un navire au plus fort de la tempête, tombe comme il tenait le gouvernail. Atride, malgré son impatience, s'arrête en ce lieu pour ensevelir son compagnon et célébrer ses funérailles. Aussitôt qu'il reprend sa route, et que ses larges navires voguent sur la sombre mer, il arrive rapidement vers le mont escarpé de Malée; mais Jupiter, qui veut lui faire faire un pénible chemin, déchaîne le souffle des vents sonores; les flots se gonflent, immenses, hauts comme des montagnes; les vaisseaux se séparent, la tempête les pousse en Crète, au pays des Cydoniens, sur les rives du Jardanos. Du sein de la mer, aux confins de Gortyne, s'élève, au-dessus des flots brumeux, une roche plane et à pic, où Notos précipite les grandes vagues du côté de Phestos, à gauche du promontoire; cette pierre, de peu d'étendue, divise la masse des flots. C'est là que vient échouer la flotte; les hommes à peine évitent le trépas, mais les vagues brisent les navires contre les écueils. Cependant l'onde et les vents emportent jusqu'au fleuve Égyptos cinq voiles aux proues noires. Ménélas, amassant en ces contrées de nombreuses richesses et de l'or, vogua parmi ces peuples étrangers. Ce fut alors qu'Égisthe conçut dans Mycènes ses funestes desseins, fit périr Atride et soumit le peuple à son pouvoir. Pendant sept ans il régna sur la riche Mycènes. Dans le cours de la huitième année, pour son malheur, le noble Oreste revint d'Athènes et tua le perfide meurtrier de son illustre père. Lorsqu'il l'eut immolé, il fit asseoir les Argiens au repas funèbre de sa détestable mère et du lâche Égisthe. Le même jour arriva Ménélas avec ses vaisseaux chargés d'or autant qu'ils en pouvaient contenir. Toi, mon cher fils, ne sois pas longtemps à

errer loin de ta demeure; ne laisse pas tes richesses à la merci des hommes superbes qui remplissent ton palais, si tu ne veux qu'ils dévorent et partagent tes domaines: tu aurais fait un voyage inutile; toutefois je t'exhorte à te rendre auprès de Ménélas. Il est arrivé récemment de pays lointains, de contrées d'où sans doute, en son âme, n'espérerait plus revenir, celui que d'abord les tempêtes y auraient poussé, à travers une mer tellement vaste, que les oiseaux ne la passent point dans la même année, parce qu'elle est grande et terrible. Pars donc avec ton navire et tes compagnons: si tu préfères la route de terre, il y a pour toi un char et des chevaux, et mes fils qui te conduiront à la divine Lacédémone, où est le blond Ménélas. Conjure-le de te dire la vérité: il ne la déguisera pas, car il est d'une prudence consommée. »

Il dit: cependant le soleil se couche et fait place aux ténèbres; Minerve alors prononce ces mots :

« O vieillard! tu parles selon la sagesse. Mais, allons, tranchez les langues des victimes, mélangez le vin, offrons des libations à Neptune et aux autres dieux; puis songeons au repos, car le temps du sommeil est venu. Déjà la lumière est plongée sous les ténèbres; il convient maintenant, non de rester plus longtemps assis au festin des immortels, mais de retourner à la ville. »

Ainsi parle la fille de Jupiter, et ils font ce qu'elle a dit. Les hérauts leur versent de l'eau sur les mains; les jeunes gens couronnent de vin les urnes et le distribuent à la ronde à pleines coupes. Les Grecs jettent dans la flamme les langues des victimes, et debout répandent leurs libations; lorsqu'ils les ont faites et qu'ils ont bu autant que le désire leur âme, Minerve et le divin Télémaque demandent à se rendre à leur navire. Mais Nestor irrité les retient par ces paroles :

« Puissent Jupiter et tous les autres dieux empêcher que vous alliez à votre vaisseau rapide comme si vous étiez chez un pauvre, sans vêtements, qui n'aurait dans sa maison ni tapis ni manteaux où dorment mollement ses hôtes; mais j'ai des toisons et de belles couvertures, et jamais le fils chéri d'un héros tel qu'Ulysse n'ira reposer sur les bancs d'un vaisseau aussi longtemps que je vivrai et qu'après moi mes fils donneront l'hospitalité à quiconque viendra dans mon palais. »

Minerve reprend : « Tout cela est bien dit, cher vieillard; il convient que Télémaque t'obéisse, c'est ce qu'il a de mieux à faire; qu'il aille donc avec toi dormir dans ton palais. Moi, je

retourne sur notre noir vaisseau, afin d'entretenir l'ardeur de nos compagnons et de leur donner des ordres. Je me glorifie d'être parmi eux le seul avancé en âge; les autres sont des contemporains de Télémaque, qui le suivent par dévouement pour lui. Je vais maintenant me reposer dans le navire; et aux premières lueurs de l'aurore, je me rendrai chez les fiers Caucones pour réclamer une dette ancienne et considérable. Cependant, Nestor, après que le fils d'Ulysse sera arrivé en ta demeure, tu le feras partir avec un char et l'un de tes fils, et tu lui donneras tes coursiers les plus rapides et les plus vigoureux. »

A ces mots, la déesse disparaît sous la forme d'un aigle. Les spectateurs sont frappés de surprise; le vieillard, transporté d'admiration, saisit la main de Télémaque, et s'écrie :

« O mon fils! je ne pense pas que tu sois sans vertu ni sans valeur, toi que, si jeune, les dieux escortent; ce n'est rien moins qu'une divinité de l'Olympe : Tritogénie fille de Jupiter, c'est elle qui honora ton noble père parmi tous les Argiens. O reine! sois-moi propice, accorde aussi une gloire éclatante à moi, à mes enfants, et à ma vénérable épouse. Je te sacrifierai une génisse d'un an au large front, que jamais homme n'a placée sous le joug, je te la sacrifierai, et autour de ses cornes je répandrai de l'or. »

Telle est sa prière, et Minerve l'entend. Cependant, entouré de ses fils et de ses gendres, il retourne à son palais. Lorsqu'ils arrivent aux nobles demeures du roi, ils s'asseyent en ordre sur de longs siéges et sur des trônes. Pour eux, le vieillard couronne l'urne d'un vin délectable de onze ans, dont l'économe enlève le couvercle. C'est ce vin que Nestor mélange dans l'urne; il en fait des libations, et prie la fille du dieu qui porte l'égide.

Lorsqu'ils ont fait des libations et bu autant que le désire leur âme, chacun en sa demeure se livre au sommeil. Nestor a fait dresser pour Télémaque, fils chéri du divin Ulysse, un lit sous le portique sonore. Auprès de lui, repose le vaillant Pisistrate, chef des guerriers, celui des fils du roi qui n'est pas encore marié. Nestor lui-même dort dans l'appartement retiré de son superbe palais, où sa vénérable épouse a préparé sa couche.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, Nestor se lève, sort du palais et s'assied devant ses hautes portes, sur des pierres blanches et polies, frottées d'un enduit luisant. C'était là jadis que s'asseyait Nélée, roi com-

parable aux dieux. Mais, dompté par la Parque, il est depuis longtemps descendu aux demeures de Pluton, et maintenant Nestor, rempart des Achéens, le remplace et tient le sceptre. Autour de lui se rassemblent ses fils, au sortir de leurs chambres nuptiales : Échéphron, Stratios, Persée, Arétos et le divin Thrasymède ; le héros Pisistrate est le sixième. Ils amènent auprès du roi, Télémaque, beau comme un dieu ; et Nestor, le premier, prend la parole :

« Hâtez-vous, chers enfants, accomplissez mes désirs : d'abord rendons-nous propice Minerve, qui s'est manifestée à nous au splendide festin du dieu ; que l'un de vous aille aux champs chercher une génisse que conduira le bouvier, et qu'il revienne aussitôt : un second courra au navire du magnanime Télémaque et, hormis deux rameurs, amènera tous ses compagnons ; un troisième appellera le batteur d'or Laercée, afin qu'il répande de l'or sur les cornes de la génisse ; les autres resteront auprès de moi. Cependant ordonnez aux captives de préparer un noble festin, d'apporter des siéges, du bois et de l'eau pure. »

Il dit : et tous s'empressent de lui obéir. La génisse est amenée des champs. Les compagnons du magnanime Télémaque accourent du vaisseau rapide, et l'habile artisan arrive tenant à la main les outils d'airain, instruments de son art : une enclume, un marteau et des tenailles bien fabriquées, avec lesquels il travaille l'or. Enfin Minerve elle-même descend pour prendre sa part du sacrifice. Le fils de Nélée donne de l'or que l'artisan habile répand avec art autour des cornes de la victime, afin qu'à la vue de cet ornement la déesse se réjouisse. Stratios et le divin Échéphron entraînent la génisse par les cornes. Arétos sort du palais et porte, dans un bassin orné de fleurs, l'eau dont ils doivent se laver les mains ; il porte de l'autre main la corbeille qui contient l'orge sacrée ; l'intrépide Thrasymède, armé d'une hache tranchante, se tient prêt à porter le coup mortel ; enfin Persée tient le vase à recueillir le sang. Cependant Nestor, le premier, répand l'orge et l'eau pure, en adressant à Minerve nombre de prières, et en jetant au feu les poils de la tête de la victime.

Lorsqu'ils ont prié, lorsqu'ils ont répandu l'orge sacrée, soudain le fils de Nestor, le vaillant Thrasymède, se rapproche, et frappe. Sa hache tranche les muscles du cou, et fait évanouir les forces de la génisse. Cependant les filles, les brus et la vénérable épouse de Nestor, Eurydice, l'aînée des filles de Cly-



mène, jettent de grands cris. On relève ensuite la génisse du vaste espace qu'elle couvre ; on la soutient ; Pisistrate, chef des guerriers, l'égorge ; des flots de sang noir s'écoulent, et la vie enfin abandonne ses ossements. Alors on se hâte de la dépecer. On sépare les cuisses, selon l'usage ; on les enveloppe de graisse des deux côtés, et l'on pose sur elles les entrailles saignantes. Le vieillard les brûle sur des rameaux secs, tandis qu'au-dessus de la flamme il répand des libations de vin généreux. Auprès de lui, les jeunes Grecs soutiennent les chairs à l'aide des broches à cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs de la victime, les traversent de broches et les rôtissent avec soin, en tenant dans leurs mains les broches acérées. Cependant la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor, conduit Télémaque au bain. Dès qu'elle l'a baigné et parfumé d'huile d'olive, elle le revêt d'une tunique et d'un léger manteau. Le héros sort du bain, semblable par le maintien aux immortels, et s'assied près de Nestor, pasteur des peuples. Déjà les Grecs ont rôti les chairs extérieures de la victime ; ils les retirent de l'ardent foyer, et prennent le repas, après s'être assis; des hommes habiles se lèvent pour verser dans des coupes d'or le vin délectable. Bientôt ils ont chassé la faim et la soif. Alors, Nestor le premier prend la parole :

« Allons, mes fils, placez sous le joug, pour Télémaque, et attelez à un char des coursiers à noble crinière, afin qu'il continue son voyage. »

Il dit : et tous s'empressent de lui obéir ; aussitôt ils attachent au joug des chevaux fougueux ; l'économe dépose dans le char du pain, du vin et des mets dignes des rois élèves de Jupiter. Télémaque monte sur le char magnifique ; auprès de lui Pisistrate, fils de Nestor, chef des guerriers, ayant pris le fouet et les rênes, excite les coursiers. Ceux-ci s'élancent, volent avec ardeur dans la campagne et abandonnent la ville escarpée de Pylos. Durant tout le jour, ils ne laissent point reposer le joug qui les contient des deux côtés du timon.

Le soleil se couche, les ténèbres obscurcissent tous les chemins. Les héros arrivent à Phères, en la demeure de Dioclès, issu d'Orsiloque, qui reçut le jour du fleuve Alphée. Là, ils dorment toute la nuit, et le roi leur offre les présents de l'hospitalité.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, ils attellent les coursiers et remontent sur le

char éclatant, qu'ils poussent hors du vestibule, sous le portique sonore. Pisistrate fouette les coursiers, qui volent avec ardeur; ils arrivent à une plaine qui porte du froment, et leur voyage est achevé, tant les chevaux les ont emportés rapidement; à ce moment le soleil se couche ; les ténèbres obscurcissent tous les chemins.

CHANT IV.

Les deux jeunes héros ont atteint la vallée de Lacédémone, où il y a de nombreux ravins; ils se rendent au palais du glorieux Ménélas. Le roi, entouré de nombreux citoyens, célèbre en sa demeure le festin nuptial de son fils et de son irréprochable fille qu'il envoie au fils de l'impétueux Achille. Sous les murs d'Ilion il a promis et juré cet hymen que maintenant les dieux accomplissent. Des coursiers, dos chars conduisent Hermione à l'illustre ville des Myrmidons, sur lesquels règne son époux. Ménélas unit une jeune Spartiate, fille d'Alector, au robuste Mégapenthès, que, déjà avancé en âge, il eut de l'une de ses captives; car les dieux n'ont point accordé d'enfants à Hélène depuis qu'elle a donné le jour à sa gracieuse fille, aussi belle que la blonde Vénus.

Tandis que les amis et les voisins du glorieux Ménélas, en ses hautes et vastes demeures, prennent leur repas, un chanteur divin s'accompagne de la lyre, et deux danseurs pirouettent au milieu des convives, depuis que le chant a commencé. A ce moment, le héros Télémaque et l'illustre fils de Nestor arrêtent leurs coursiers sous le portique. Le fort Étéonée, serviteur du glorieux Atride, accourt au bruit, les voit et s'élance dans le palais pour annoncer leur venue au pasteur des peuples. Il l'aborde et lui adresse ces paroles rapides :

« Voici deux hôtes, ô Ménélas ! deux guerriers semblables aux rejetons de Jupiter. Dis-moi si nous dételleroas leurs coursiers rapides, ou si nous les enverrons ailleurs chercher qui les accueille.

— Fils de Boéthès, s'écrie le blond Ménélas en gémissant, jusqu'à ce jour tu avais montré de la sagesse; mais maintenant tu parles comme un enfant insensé. Combien de fois n'avons-nous pas goûté les mets de l'hospitalité chez des peuples lointains, avant de revenir ici ? Puisse Jupiter avoir fait cesser à jamais

nos souffrances ! Va donc dételer les chevaux, et convier nos hôtes au festin. »

Il dit : Étéonée se hâte de sortir du palais, en appelant les autres fidèles serviteurs qui le suivent. Ils dételient les chevaux écumants, les attachent devant la crèche, leur donnent de l'épeautre mêlé d'orge blanche, et appuient le char au mur resplendissant. Ensuite ils introduisent les hôtes dans le palais divin. Ceux-ci contemplent avec admiration la demeure du roi, élève de Jupiter. Tel brille d'un vif éclat le soleil ou la lune, telle resplendit la demeure du glorieux Ménélas. Lorsqu'ils se sont charmés à regarder de tous leurs yeux, ils entrent dans de belles baignoires; des captives les baignent, les parfument d'huile d'olive, les revêtent de tuniques et de manteaux moelleux; enfin ils s'asseyent sur des trônes auprès du fils d'Atrée. Une suivante répand d'une riche aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont ils se lavent les mains; puis elle dresse devant eux une table polie, que la vénérable économe, pleine de grâce pour les convives, couvre de pain et de mets abondants. L'écuyer tranchant leur présente ensuite le bassin rempli de chairs diverses, et pose devant eux des coupes d'or. Ménélas leur tend la main droite et dit :

« Prenez ces mets et réjouissez-vous; lorsque vous aurez mangé à notre table, nous vous demanderons qui vous êtes parmi les hommes. Car vous n'êtes point issus d'une race dégénérée, mais de rois décorés du sceptre; jamais parents indignes n'ont eu des fils tels que vous. »

A ces mots, il leur donne le dos succulent d'une génisse rôtie, récompense qu'on a placée près de lui. Ils étendent les mains, et prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque, pour être entendu seulement de Pisistrate, penche vers lui la tête et dit :

« O fils de Nestor! ami le plus cher à mon âme, considère dans ce palais retentissant la splendeur de l'airain, de l'or, de l'émail, de l'argent et de l'ivoire : telle est sans doute à l'intérieur la demeure de Jupiter Olympien; qu'il y a ici de belles choses! à les voir je suis émerveillé. »

Le blond Ménélas entend ce qu'il dit, et aussitôt il adresse aux deux hôtes ces paroles rapides:

« O mes chers fils! nul parmi les mortels ne peut le disputer à Jupiter : ses palais, ses trésors sont impérissables; chez les humains, tel pourrait rivaliser avec moi en richesses, tel autre me cède. J'ai beaucoup souffert, j'ai beaucoup erré avec mes

vaisseaux, avant de ramener ces choses en ma patrie, où je suis revenu la huitième année. J'ai parcouru Chypre, la Phénicie, l'Égypte ; j'ai visité les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes ; j'ai vu la Libye, où les agneaux aussitôt nés ont des cornes, où les brebis mettent bas trois fois dans le cours de l'année. En cette contrée, le pâtre aussi bien que le roi ne manque jamais de fromage, ni de chairs, ni de lait ; car l'allaitement est perpétuel. Tandis qu'errant au loin je recueillais des trésors, un traître, secondé par les artifices de la cruelle Clytemnestre, frappa mon frère d'un coup inopiné, et, à cause de cela, je n'ai aucune joie à régner sur tant de possessions. Mais vos pères, quels qu'ils soient, ont dû vous instruire de ces aventures. J'ai supporté des maux infinis ; j'ai détruit une cité florissante qui renfermait un immense butin. Eh bien ! je voudrais n'en avoir que le tiers ou le quart dans ma demeure et savoir vivants les héros qui ont succombé devant la grande Ilion, loin de la fertile Argos ! Mais je verse sur eux des larmes amères. Souvent assis ici même, tantôt je charme mon âme de tristesse ; tantôt j'y mets trêve, car on en est bientôt rassasié. Dans ma douleur, un seul de ces héros me coûte autant de pleurs que tous les autres, son souvenir me fait haïr le sommeil et les aliments ; c'est que nul des Achéens ne s'est fatigué et n'a souffert autant qu'Ulysse. Que de soucis lui étaient réservés ! et à moi quelle affliction, à cause de sa longue absence ! Nous ignorons s'il vit encore ou s'il a succombé ; et sans doute son vieux père Laërte, la prudente Pénélope, Télémaque qu'il a laissé encore enfant dans son palais, ne cessent de le pleurer. »

Il dit : ce discours fait naître chez Télémaque le désir de pleurer son père : lorsqu'il entend parler d'Ulysse, des larmes tombent de ses yeux jusqu'à terre ; des deux mains il soulève son manteau de pourpre et se cache le visage. Mais déjà Ménélas l'a reconnu, et il agite en son esprit et en son cœur s'il le laissera le premier lui rappeler son père, ou si d'abord, l'interrogeant, il le fera parler.

Tandis qu'en son âme il roule ce double dessein, Hélène, semblable à la fière Diane, descend de sa chambre parfumée, Adraste avance pour elle un siége élégant ; Alcippe apporte un tapis de laine moelleuse, et Phylo lui présente une corbeille d'argent, don d'Alcandre, épouse de Polybe, qui habite Thèbes d'Égypte, où de splendides palais renferment d'immenses richesses. Ménélas lui-même reçut de Polybe deux baignoires d'argent, deux trépieds et dix talents d'or ; et de son côté,



Alcandre combla Hélène de magnifiques présents. Elle lui donna une quenouille d'or, et cette corbeille d'argent, ronde, bordée d'un cercle d'or. Phylo la lui apporte remplie de fils faits avec soin, et dessus est posée la quenouille couverte de laine violette. Hélène prend place sur le siége, pose ses pieds sur une escabelle, et questionne aussitôt son époux :

« Savons-nous, ô Ménélas ! qui sont nos hôtes? vais-je mentir ou dire vrai? mais mon cœur m'ordonne de parler. Je ne pense pas qu'il y ait eu jamais autant de ressemblance parmi les hommes ou parmi les femmes (à cet aspect je suis émerveillée) qu'entre celui-ci et le fils du magnanime Ulysse, Télémaque qu'il laissa encore enfant dans son palais, lorsque à cause de moi, misérable ! les Grecs portèrent aux champs d'Ilion la guerre où éclate l'audace.

— Femme, répond le blond Ménélas, ce que tu dis était déjà dans ma pensée; oui, ce sont là les pieds et les mains d'Ulysse, ce sont ses yeux étincelants, sa tête et sa chevelure. A l'instant même, je parlais des souvenirs du héros, des travaux qu'il a supportés avec moi, et notre jeune hôte a laissé échapper de ses yeux des larmes amères, et il s'est caché le visage, en soulevant son manteau de pourpre. »

Pisistrate, à son tour, prononce ces mots : « Atride, oui tu dis vrai; c'est le fils d'Ulysse. Mais il a du bon sens; il vient pour la première fois dans ton palais, et il croirait malséant de faire entendre des paroles inconsidérées devant toi dont la voix nous charme comme celle d'un dieu. Nestor m'a envoyé pour l'accompagner et lui servir de guide; il brûlait de te voir pour obtenir de toi des conseils ou des secours. Le fils d'un père absent souffre mille maux en son palais, quand il n'a pas de nombreux défenseurs. Tel est le sort de Télémaque : son père n'est pas de retour, et parmi le peuple d'Ithaque il n'est personne qui chasse de sa maison l'iniquité.

— Grands dieux ! s'écrie le blond Ménélas, j'ai donc en ma demeure le fils d'un héros qui m'est si cher, et qui, à cause de moi, a subi tant d'épreuves ! Oui, je me promettais à son retour de l'honorer plus que tous les Grecs, si le dieu de l'Olympe nous avait accordé de traverser heureusement les flots sur nos rapides navires. Je l'aurais établi dans l'une des villes de l'Argolide soumises à mon pouvoir, après en avoir fait partir les habitants; je lui aurais bâti un palais; il eût amené d'Ithaque ses trésors, sa famille, tout son peuple. Souvent nous nous fussions réunis, et rien n'eût pu rompre notre union pleine de

charmes, avant que les sombres nuages de la mort nous eussent enveloppés. Mais le même dieu qui le retient seul, sans retour, devait sans doute nous envier cette félicité. »

Il dit : et ce discours fait naître chez tous les convives le désir des larmes : l'Argienne Hélène pleure; Télémaque et Atride pleurent, et le fils de Nestor a les yeux baignés de larmes : car en son âme il se rappelle l'irréprochable Antiloque, que le fils de la brillante Aurore a fait tomber sous ses coups. A ce souvenir il s'écrie :

« Atride, le vénérable Nestor, lorsque dans son palais nous nous entretenions de toi, m'a souvent répété que tu excellais par ta prudence; maintenant donc, si cela est possible, laisse-toi persuader. Je n'aime pas les gémissements pendant le repas du soir: mais l'aurore fille du matin reviendra; je ne trouve pas malséant de pleurer celui des humains qui est mort et a subi la destinée. Telle est la seule récompense que reçoivent les infortunés mortels; on leur consacre des chevelures, et sur ses joues on laisse couler des pleurs. Et moi aussi, j'ai perdu un frère qui n'était pas le moins brave des Argiens, tu ne dois pas l'ignorer. Je n'ai point pris part à ses batailles, je n'en ai rien vu; mais on dit qu'Antiloque se signalait parmi les plus vaillants, par son courage et son agilité.

— Ami, répond le fils d'Atrée, ce que tu dis est ce que dirait et ferait un homme prudent et plus âgé que toi. Tu parles avec sagesse, étant né d'un père tel que le tien. Il est facile de reconnaître la race d'un héros, doué par Jupiter d'une heureuse naissance et d'un heureux hyménée. Tel est Nestor, à qui tous les jours ce dieu accorde de vieillir paisiblement dans son palais, entouré de fils sensés et intrépides. Oui, suspendons les pleurs qui nous sont échappés; ne nous occupons que de notre repas, et qu'on nous verse de l'eau sur les mains. Aux premières lueurs de l'aurore, Télémaque et moi nous échangerons de longs discours, et nous nous entretiendrons mutuellement. »

A ces mots Asphalion, fidèle serviteur du glorieux Ménélas, leur verse de l'eau sur les mains; ensuite ils étendent les bras et saisissent les mets placés devant eux.

Alors Hélène, issue de Jupiter, conçoit une autre pensée. Soudain elle verse dans le vin mélangé un baume qui apaise la colère, chasse les soucis et efface le souvenir de tous les maux. Celui qui en aurait bu ne verserait plus de larmes durant tout le jour, lors même qu'il perdrait son père et sa mère; lors même que, devant ses yeux, l'airain déchirerait son frère ou



son fils chéri. La petite-fille de Jupiter possède cette bienfaisante liqueur, que lui donna Polydamne, épouse de Thon, en Égypte, où la terre produit en abondance des baumes, les uns salutaires, les autres nuisibles; où chaque médecin excelle et descend de Péon. Lorsque Hélène a préparé ce breuvage, elle ordonne de le verser, et dit :

« Ménélas, et vous, fils d'hommes vaillants, puisque le dieu Jupiter envoie tantôt à l'un, tantôt à l'autre, le bien ou le mal, car il peut toutes choses; mangez maintenant, assis dans ce palais, et charmez-vous par des paroles qui vous plaisent; car je vais vous en dire. Je n'énumérerai cependant pas tous les travaux du patient Ulysse; je vous raconterai seulement ce qu'un jour a fait et osé ce guerrier intrépide chez le peuple troyen, où vous, Achéens, vous avez enduré tant de maux. Il se fait à lui-même d'ignobles meurtrissures; il jette autour de ses épaules de vils lambeaux, comme un esclave, et il s'introduit dans la vaste ville de Priam, déguisé en mendiant, bien différent de ce qu'il est auprès de la flotte des Grecs. C'est ainsi qu'il pénètre au milieu des Troyens, personne ne soupçonne sa présence; moi seule, malgré son déguisement, je le reconnais et l'interroge ; il a d'abord l'art d'éluder mes questions. Cependant, lorsque je l'ai conduit au bain, lorsque je l'ai parfumé d'huile et couvert de vêtements, je m'engage par un serment terrible à ne point le signaler au peuple de Priam avant qu'il soit arrivé aux vaisseaux et aux tentes. Alors il me dévoile les desseins des Grecs; puis, de son long glaive d'airain, il immole une foule de citoyens d'Ilion et retourne parmi les Argiens leur portant de nombreuses informations, tandis que les Troyennes poussent des cris perçants. Mais moi, en mon cœur, je me réjouissais; déjà mon âme aspirait à revoir cette demeure, et je gémissais sur la faute où Vénus m'avait entraînée en me conduisant là, loin de ma douce patrie, loin de mon enfant, de ma chambre nuptiale, d'un époux doué de tant d'esprit et de beauté.

— Femme, s'écrie le blond Ménélas, tu parles selon la sagesse; j'ai observé les conseils et l'esprit d'une foule de héros; j'ai parcouru de vastes contrées, mais je n'ai jamais connu de cœur comparable à celui d'Ulysse. Je vous raconterai seulement ce qu'a fait et osé ce guerrier intrépide, dans le cheval artistement construit où s'étaient renfermés les plus vaillants des Grecs, pour porter au milieu des Troyens le carnage et la mort! Tu vins alors près de nous; sans doute un dieu favorable à nos

ennemis t'inspirait; le divin Déiphode était à tes côtés. Trois fois tu fais le tour de la caverneuse machine, tu la frappes, tu appelles les chefs des Argiens en imitant la voix de leurs épouses. Assis au centre, le fils de Tydée, Ulysse et moi, prêtons l'oreille quand tu cries. Entraîné par un désir impétueux, je veux avec Diomède sortir ou te répondre ; Ulysse nous arrête et nous retient malgré notre ardeur. Cependant tous les autres Grecs gardent le silence, le seul Anticlos s'apprête à te parler ; mais Ulysse sauve l'armée en lui pressant les mâchoires de sa forte main et en le contenant jusqu'au moment où Minerve enfin t'éloigne.

— Atride, reprend le prudent Télémaque, c'est d'autant plus douloureux puisque ces hauts faits ne l'ont point préservé de la mort; et pourtant il avait en son sein un cœur de fer. Mais fais dresser nos couches afin que nous goûtions les douceurs du sommeil. »

Il dit : et l'Argienne Hélène ordonne aux captives d'entasser sous le portique de belles couvertures pourprées, d'étendre au-dessus des tapis, et de les recouvrir de manteaux épais. Les captives sortent du palais portant à la main des torches enflammées. Elles étendent des lits, et un héraut y conduit les hôtes. Télémaque et le fils de Nestor se couchent sous le portique. Atride dort dans l'appartement retiré de sa superbe demeure ; Hélène, la plus belle des femmes, repose à ses côtés.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, Ménélas s'élance de sa couche, se couvre de ses vêtements, jette autour de ses épaules un glaive acéré, et sous ses pieds attache de riches sandales. Il sort du palais, semblable par sa démarche à un immortel, et, s'asseyant auprès du fils d'Ulysse, il lui dit :

« Quelle nécessité, ô Télémaque, t'amène à la divine Lacédémone, sur le vaste dos des mers? Est-ce une affaire publique, est-ce un intérêt privé? réponds-moi avec franchise.

— Atride, reprend Télémaque, je suis venu pour recueillir quelque rumeur sur mon père. Ma maison est consumée, mes florissants travaux périssent, ma demeure est pleine d'ennemis ; mes succulentes brebis, mes bœufs au front superbe sont dévorés par les prétendants de Pénélope, hommes arrogants et téméraires. Je viens donc maintenant à tes genoux voir si tu consentiras à me raconter la triste fin d'Ulysse, soit que tu l'ai vue de tes yeux, soit que tu aies ouï le récit de quelque homme ayant erré ; car plus que nul autre sa mère l'a enfanté pour la douleur. N'adoucis rien par respect ou par pitié; rapporte-moi

fidèlement ce que tu as vu. Je t'en conjure, si le vaillant Ulysse, t'ayant promis mot ou œuvre, chez le peuple troyen, où les Grecs ont enduré tant de maux, a tenu parole, ne l'oublie pas et dis-moi la vérité.

— Grands dieux ! s'écrie en gémissant le blond Ménélas, des lâches veulent entrer dans la couche d'un héros ! Tels les deux faons à la mamelle qu'une biche a déposés dans l'antre d'un lion formidable, tandis qu'elle va paître parmi les collines ou les vallons verdoyants, sont tués misérablement par la farouche bête qui rentre soudain au gîte : tels ces insolents subiront sous les coups d'Ulysse une mort ignominieuse. Plaise à Jupiter, à Minerve, à Phébus, qu'il se mêle à la foule des prétendants, tel qu'il se montra dans la superbe Lesbos, quand il terrassa rudement le fils de Philomèle, aux yeux des Argiens réjouis. Ah ! que leur sort serait promptement accompli, que leurs noces auraient d'amertume ! Ce que tu me demandes en m'implorant, je vais te le dire sans détour, comme je l'ai su du véridique vieillard de la mer, dont je ne veux point te celer les paroles. Malgré mon impatience de revoir ma patrie, les dieux me retinrent encore en Égypte, où j'avais négligé de leur sacrifier de complètes hécatombes. Les dieux ne veulent point que nous oubliions leurs préceptes. Au sein des flots, devant l'Égypte, est une île que l'on nomme Pharos, aussi éloignée du fleuve qu'en un jour franchit d'espace un navire poussé en poupe par les vents sonores. Là se trouve une rade sûre d'où les nautoniers, après avoir puisé l'eau d'une source profonde, lancent leurs vaisseaux à la mer. Les dieux m'y retinrent vingt jours. Les vents qui font glisser les navires sur le vaste dos des plaines liquides, laissèrent reposer les vagues. Mes provisions se seraient épuisées comme la force de mes hommes, si une divinité, émue de compassion, n'était venue à mon secours. C'était Idothée, fille du généreux Protée, vieillard de la mer. J'avais touché son cœur, et elle me rencontra comme j'errais seul loin de mes compagnons qui, çà et là autour de l'île, pêchaient sans cesse avec des hameçons recourbés, car la faim tourmentait leurs entrailles. La déesse m'aborde et me dit :

« Tu es insensé, ô mon hôte, ton esprit est troublé, ou tu te « plais à rester sur cette rive, et les douleurs ont pour toi des « charmes, puisque si longtemps tu es retenu dans notre île, « sans pouvoir trouver de terme à ce séjour, tandis que le cœur « de tes compagnons se consume. »

« Elle dit : et je m'empresse de répondre : « Qui que tu sois

« parmi les déesses, je ne te cacherai point que je suis retenu « sur ces rivages contre mon gré. Mais il faut que j'aie offensé « l'un des immortels qui habitent le vaste ciel ; fais-moi con« naître (car les divinités savent toutes choses) quel dieu me « ferme le chemin et s'oppose à mon retour au travers de la « mer poissonneuse.

« — Mon hôte ! reprend aussitôt la déesse, je veux te parler « avec sincérité. Cette île est fréquentée par le véridique vieil« lard de la mer, l'immortel Protée d'Égypte. Sujet de Nep« tune, il connaît toutes les profondeurs de l'abîme ; on dit « qu'il est mon père, et que je lui dois le jour. Si tu peux le « surprendre, le saisir, il te dévoilera ta route ; il t'indiquera « comment tu traverseras la mer poissonneuse. Il te dira aussi, « ô élève de Jupiter ! si tu le désires, les événements heureux « ou funestes qui s'accomplissent en ta demeure pendant tes « longs et pénibles voyages. »

« Elle dit : et je lui réponds : « Enseigne-moi maintenant par « quelle embûche je surprendrai le divin vieillard ; je crains « que me voyant, ou pressentant mon approche, il ne m'évite, « car les divinités ne se laissent pas aisément vaincre par un « mortel.

« — O mon hôte, reprend aussitôt la plus noble des déesses, je « veux te parler avec sincérité. Lorsque le soleil est au milieu « du ciel, le véridique vieillard sort des flots, poussé par le « souffle de Zéphyre et caché dans les sombres rides de la mer « frémissante : au sortir de l'onde, il repose sous une vaste « grotte ; autour de lui les phoques de la belle Halosydne dor« ment en troupe hors des vagues écumantes, exhalant l'odeur « suffocante de l'abîme salé. Aux premières lueurs de l'Aurore, « je te conduirai dans cette retraite, et vous placerai tour à « tour, toi-même et trois de tes plus vaillants compagnons que « tu auras choisis. Écoute maintenant toutes les ruses du vieil« lard : d'abord il comptera les phoques, sur ses cinq doigts, « et les visitera avec soin ; puis il s'étendra au milieu d'eux « comme un pâtre au milieu de son troupeau. Aussitôt que « vous le verrez assoupi, rappelez votre force, votre valeur, et « saisissez-le malgré ses ardents efforts pour vous échapper. Il « essayera toutes les formes qui se voient sur la terre et se « fera serpent, onde, infatigable feu ; retenez-le, serrez-le plus « fortement que jamais. Lorsque enfin il t'interrogera en repre« nant la figure que vous lui aurez vue quand il dormait, la « violence ne sera plus nécessaire. Héros, tu délieras le vieil-

« lard, puis tu lui demanderas quel est celui des dieux qui t'af-
« flige; il te dévoilera ta route; il t'indiquera comment tu tra-
« verseras la mer poissonneuse. »

« A ces mots, elle se plonge dans les flots écumeux. Le cœur violemment agité, je retourne vers mes navires qui sont tirés sur le sable; je rejoins ma flotte; nous préparons le repas du soir; la nuit divine survient, et nous dormons sur le rivage.

« Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, je m'avance vers les bords de l'immense mer, en adressant nombre de prières aux dieux. J'emmène avec moi trois de mes compagnons en qui surtout j'avais confiance pour toute entreprise. Cependant la déesse, résolue à tromper son père, est sortie du vaste sein des flots, elle nous a apporté quatre peaux de phoque; elle a creusé dans la grève des couches, et s'est assise à nous attendre; nous l'abordons, elle nous enfouit tour à tour dans le sable, et sur chacun de nous elle jette une peau de phoque. C'était une pénible embuscade, car l'odeur affreuse des nourrissons de l'abîme nous tourmentait cruellement. Qui pourrait reposer près d'un monstre marin? Mais la déesse, imaginant un puissant moyen de nous être utile, nous secourut encore; elle fit entrer dans nos narines de l'ambroisie dont le doux parfum l'emporta sur l'horrible exhalaison des cétacés. Pendant la matinée entière, nous restons immobiles et d'un cœur patient. Enfin les phoques s'élancent en foule de la mer et se couchent en ordre le long de la côte; le vieillard sort des flots au milieu du jour, rejoint ses phoques florissants, parcourt leurs lignes et en vérifie le nombre. C'est par nous qu'il commence à compter, et en son âme il ne soupçonne pas le stratagème. Ensuite il se couche, nous accourons à grands cris et nous l'enlaçons de nos bras. Le vieillard n'oublie pas ses artifices : d'abord il se fait lion à énorme crinière, puis dragon, puis panthère, et terrible sanglier; puis encore onde limpide et arbre au beau feuillage. Nous, d'un cœur patient, nous ne cessons de le retenir avec vigueur. Lorsque le malicieux vieillard se sent épuisé, il m'interroge et s'écrie :

« Fils d'Atrée, quel dieu a tenu conseil avec toi pour que,
« t'étant mis en embuscade, tu me saisisses, contre mon gré?
« Que te faut-il? »

« Il dit, et je me hâte de répondre : « Tu le sais, ô vieillard!
« pourquoi me tromper encore par tes questions? Tu n'ignores
« pas que depuis longtemps je suis retenu dans cette île sans
« pouvoir trouver d'issue; cependant mon cœur se consume;

« fais-moi donc connaître (car les divinités savent toutes choses) « quel dieu me ferme le chemin et s'oppose à mon retour au « travers de la mer poissonneuse. »

« A ces mots, il répond : « Eh mais, tu devais d'abord, avant « de t'embarquer, offrir des sacrifices à Jupiter et aux autres « immortels, afin d'arriver promptement dans ta patrie, en sil- « lonnant les sombres flots. La destinée s'oppose à ce que tu « revoies les tiens et ta splendide demeure et les champs de ta « patrie, si de nouveau tu ne remontes les ondes d'Égyptos, fleuve « rempli par Jupiter, afin d'immoler de saintes hécatombes aux « dieux immortels qui habitent le vaste ciel. Alors ils t'accor- « deront de faire le voyage que tu brûles d'achever. »

« Il dit : et mon cœur se brise, car il faut retourner en Égypte sur les flots brumeux en reprenant un long et périlleux chemin ! Cependant je réponds à Protée : « Je ferai, ô vieillard, tout ce « que tu m'ordonnes; mais dis-moi avec sincérité si tous les « Grecs, dont, à notre départ de Troie, Nestor et moi nous nous « sommes séparés, sont sauvés avec nos navires, ou si quel- « qu'un d'eux a péri d'une mort imprévue, soit sur les flots, « soit dans les bras de ses amis, après avoir terminé la guerre ?

« — Atride, reprend-il, pourquoi me faire ces questions ? qu'as- « tu besoin de connaître ma pensée ? Je ne crois pas que tu « restes longtemps sans larmes lorsque tu auras tout appris. « Beaucoup de héros ont succombé, beaucoup respirent encore. « Toi-même tu sais ce qui s'est passé dans les combats. Au « retour, deux seulement des chefs des Grecs cuirassés d'airain « ont péri ; un troisième est encore retenu vivant quelque part « au milieu de la vaste mer. Ajax a trouvé la mort près des « navires à longues rames. Neptune d'abord le poussa sur les « immenses rochers des Gyres et le préserva de la fureur des « vagues; il aurait alors évité le trépas malgré la haine de Mi- « nerve, s'il n'eût prononcé une parole superbe, et ce fut une « grande faute. « Oui, s'écrie-t-il, malgré les dieux, j'échappe au « vaste abîme de la mer. » Mais Neptune entend ce téméraire « discours. Aussitôt il saisit de sa forte main son trident redou- « table; il en frappe l'une des Gyres et l'entr'ouvre. Une part « reste debout ; l'autre, celle où Ajax, après s'y être assis, a « fait une grande faute, s'écroule, et l'entraîne sous les flots « au loin agités. Ainsi périt le fils d'Oïlée après avoir bu l'onde « amère. Secouru par l'auguste Junon, ton frère d'abord évita « la mort et se sauva avec ses navires ; mais lorsqu'il arrive « vers le mont escarpé de Malée, une tempête l'emporte gé-

« missant sur la mer poissonneuse. Néanmoins, même de là, le « retour paraissait sans péril; les dieux changent les vents, et « les Achéens sont enfin chez eux; mais à l'extrémité de la « contrée, où jadis demeurait Thyeste, et où demeure Égisthe, « Atride descend plein de joie sur les champs paternels; il baise « le sol de sa patrie; il verse des larmes brûlantes à la vue de « cette terre bien-aimée. Cependant du haut d'une éminence « un émissaire l'épie : le traître Égisthe l'a placé en sentinelle « en lui promettant deux talents d'or, et toute l'année il veille, « de peur qu'Agamemnon n'arrive inaperçu et ne se rappelle « son impétueuse valeur. Il s'empresse d'annoncer sa venue au « pasteur des peuples. Aussitôt le plan du perfide Égisthe est « préparé. Il choisit parmi le peuple vingt hommes des plus « vaillants, les place en embuscade, et ordonne de disposer le « festin dans une autre salle; puis, roulant d'atroces pensées, « il s'avance avec des chevaux et des chars à la rencontre « d'Agamemnon pour le convier; il emmène ton frère qui ne « prévoit pas sa fin prochaine, et il l'immole au milieu du re- « pas, comme un bœuf à l'étable. Les meurtriers n'épargnent « aucun des compagnons qui ont suivi le fils d'Atrée, ni même « ceux de leur maître. Tous périssent dans ce palais. »

« Ainsi parle Protée : cependant mon âme se brise, je tombe sur le sable en gémissant; mon cœur ne veut plus que je vive, que je voie encore la lumière du soleil; mais lorsque je me suis roulé à terre, et que je suis rassasié de pleurs, le véridique vieillard reprend :

« Fils d'Atrée, ne reste pas longtemps oisif à fondre en « larmes; ta douleur ne remédiera à rien; songe plutôt à re- « tourner promptement dans ta patrie; ou bien tu trouveras « Égisthe encore vivant, ou Oreste aura prévenu ta vengeance, « et tu assisteras au repas funèbre du meurtrier de ton frère. »

« Il dit : malgré mon affliction, mon cœur et mon âme de nouveau se réjouissent en mon sein, et j'adresse encore au vieillard ces paroles rapides : « Je sais maintenant ceux qui « ont péri, nomme-moi ce héros qui est retenu vivant au mi- « lieu de la vaste mer, ou qui est mort. Quels que soient mes « soucis, je désire le connaître.

« — C'est, reprend Protée, le fils de Laërte qui habitait Itha- « que. Je l'ai vu fondant en larmes brûlantes dans l'île et les de- « meures de la nymphe Calypso, qui le retient par contrainte. « Il lui est impossible de retourner en sa patrie : car il n'a « plus ni vaisseaux ni compagnons pour le conduire sur le

« vaste dos des plaines liquides. Toi, Ménélas, parce que « en épousant Hélène tu es devenu gendre de Jupiter, tu n'es « point condamné à mourir ni à subir le destin dans Argos fé- « conde en coursiers. Mais les dieux t'enverront aux champs « Élysées, aux confins de la terre où déjà réside le blond Rha- « damanthe. En ces lieux la vie est facile aux hommes, ils ne « connaissent point les neiges, les longues pluies, les frimas; « mais toujours l'Océan, pour les rafraîchir, exhale la douce « haleine de Zéphyre. »

« A ces mots, il se plonge dans les flots écumeux; le cœur violemment agité, je retourne vers mes navires avec mes divins compagnons; nous rejoignons ma flotte, nous préparons le repas du soir, la nuit survient, et nous dormons sur le rivage. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, nous tirons à flot les navires, nous dressons nos mâts, nous tendons les voiles; mes compagnons remplissent les bancs, s'asseyent en ordre et frappent de leurs rames les vagues blanchissantes. J'arrête bientôt mes voiles dans le fleuve Égyptos, rempli par Jupiter, et je sacrifie de complètes hécatombes. Aussitôt que j'ai calmé le courroux des dieux éternels, j'élève une tombe à mon frère pour laisser de lui un immortel souvenir. Ces devoirs accomplis, je remets à la voile, les dieux m'accordent un vent favorable, et me conduisent promptement au sein de ma patrie. Maintenant, ami, demeure dans mon palais jusqu'à la onzième ou la douzième journée. Alors je te congédierai avec honneur et te comblerai de nobles présents : trois coursiers et un char splendide; je te donnerai en outre une riche coupe, afin qu'en faisant des libations aux dieux immortels tu te souviennes de moi tous les jours de ta vie.

— Atride, reprend le prudent Télémaque, ne me retiens pas longtemps ici. Certes, je resterais assis auprès de toi durant une année entière, et le regret de ma demeure ou de mes parents ne me prendrait pas, tant je trouve de charmes à tes paroles et à tes récits; mais tandis que tu veux me garder longtemps, déjà dans la riante Pylos, mes compagnons me désirent. Quant au présent que tu me destines, que ce soit quelque objet précieux, car je ne conduirai point de coursiers dans Ithaque. Je te les laisserai pour qu'ils te complaisent. Tu règnes sur de vastes plaines, où le lotos et le souchet marécageux croissent en abondance, où foisonnent le froment, l'épeautre et l'orge. Il n'y a point dans ma patrie de prés ni d'espace pour les chars. Elle ne nourrit que des chèvres et est plus

agréable que les pâturages à chevaux. Aucune des îles que battent les flots n'est propre aux courses de chars, ni ne produit de gras pâturages, et Ithaque est la plus âpre. »

Il dit : le vaillant Ménélas sourit, le caresse de la main, et reprend : « Tu sors d'un bon sang, cher fils, on le voit à tes discours ; je changerai ce don, cela est en mon pouvoir ; je te donnerai de tous les joyaux que renferme mon palais le plus beau, le plus précieux. Tu emporteras une urne d'un travail admirable ; elle est d'argent massif, et bordée d'un cerclè d'or ; c'est l'œuvre de Vulcain. Le héros Phédime, roi des Sidoniens, m'en fit présent lorsqu'il m'accueillit dans sa demeure, à mon retour d'Ilion, et je veux te la donner. »

Tandis qu'ils s'entretiennent ainsi, les convives reviennent dans la demeure du divin roi. Les uns conduisent des brebis, d'autres apportent du vin, source de force ; leurs épouses, aux belles bandelettes, leur font porter du pain. Ainsi, dans le palais on apprête le repas.

Cependant les amants de Pénélope, devant la demeure d'Ulysse, au milieu de la cour pavée où toujours s'est montrée leur arrogance, se récréent à lancer le disque et les traits. Antinoos est assis avec Eurymaque, beau comme un dieu : ce sont les chefs des prétendants, et ils surpassent les autres en valeur. Noémon, fils de Phronios, les aborde, et adresse à Antinoos ces questions :

« Sait-on, fils d'Eupithée, quand Télémaque revient de la sablonneuse Pylos ? Il navigue sur mon vaisseau, qui me serait maintenant nécessaire pour me rendre dans la vaste Élide ; j'ai dans cette contrée douze cavales qui ont mis bas des mulets encore indomptés ; je voudrais en amener un et le soumettre au joug. »

Il dit, et ceux-ci sont surpris en leur cœur, car ils ignorent que Télémaque est parti pour la ville de Nélée ; mais ils le croient quelque part aux champs, chez le porcher ou vers ses brebis.

Antinoos répond au fils de Phronios : « Dis-moi la vérité, quand est-il parti ? Quels jeunes Grecs l'accompagnent ? Les a-t-il choisis parmi les citoyens ? A-t-il emmené des mercenaires ou ses esclaves ? Il a donc pu accomplir son dessein ? Donne-moi tous ces détails sans détour, afin que je sache s'il t'a pris malgré toi ton navire, ou si touché de ses paroles amicales tu le lui as volontairement prêté.

— Je le lui ai volontairement prêté, répond le fils de Phro-

nios : qu'eût fait tout autre, si un tel homme, l'âme pleine de soucis, le lui eût demandé? Il eût été difficile de ne le lui point donner. Les jeunes Grecs qui l'accompagnent sont des premiers du peuple et pris parmi nous. J'ai vu s'embarquer à leur tête Mentor, ou plutôt un dieu qui lui ressemble parfaitement, car (et j'en suis tout surpris), hier, sous l'aurore, j'ai rencontré le divin Mentor ici, et cependant il s'était embarqué pour Pylos. »

A ces mots Noémon retourne à la demeure de son père, et les deux prétendants, en leur cœur audacieux, sont frappés d'étonnement. Bientôt tous les amants de Pénélope s'asseyent ensemble et abandonnent leurs jeux. Antinoos leur adresse ce discours; son âme est contristée, une violente colère remplit son sein; ses yeux semblent des flammes étincelantes.

« Hélas! quelle grande entreprise audacieusement exécutée que ce voyage de Télémaque! Nous ne croyions pas qu'il pût l'accomplir. Eh quoi! un jeune enfant, contre le gré de tant d'hommes, aura lancé à la mer un navire; il aura choisi les plus considérables parmi le peuple! La première chose qu'il fera sera de nous nuire; puisse Jupiter lui ôter la force avant qu'il ait préparé notre ruine! Mais allons, donnez-moi un rapide navire et vingt compagnons; j'attendrai son retour en embuscade dans le passage entre Ithaque et l'âpre Samos, et il aura entrepris à cause de son père une navigation périlleuse. »

Il dit : les prétendants l'approuvent, donnent leurs ordres et se lèvent pour entrer dans le palais d'Ulysse. Cependant Pénélope n'est pas longtemps à apprendre leur funeste projet; c'est le héraut Médon qui l'en informe. Placé sur le seuil de la cour, il a surpris le dessein qu'on ourdit à l'intérieur. Aussitôt il traverse le palais pour avertir Pénélope; à son entrée la reine s'écrie :

« Héraut, pourquoi les prétendants t'envoient-ils? Est-ce pour ordonner aux captives du noble Ulysse de suspendre leurs travaux et de préparer leur festin? Ah! s'ils ne m'avaient point recherchée! s'ils ne s'étaient jamais réunis! enfin, s'ils prenaient ici, ce soir, tous ensemble, leur suprême repas! O vous qui consumez les richesses du sage Télémaque, vous n'avez donc jadis, quand vous étiez enfants, rien appris de vos pères? Ignorez-vous quel fut Ulysse? A qui jamais de tout le peuple a-t-il fait injure? Qui a-t-il blessé par ses discours? C'est la coutume des rois divins: ils haïront tel homme, ils aimeront tel autre; mais lui, il n'a fait de mal à personne. Vous

faites donc voir votre mauvais cœur et votre perversité, et vous n'avez aucune reconnaissance de ses bienfaits! »

— Reine, reprend le prudent Médon, plût aux dieux que ce fût ton plus grand malheur! mais les prétendants ont conçu un dessein plus grave et plus cruel; veuille Jupiter ne le point accomplir! Ils ont résolu de tuer Télémaque à son retour; car il est allé à la riante Pylos et à la grande Lacédémone pour s'informer de son père. »

Il dit; Pénélope sent son cœur faillir et ses genoux plier. Longtemps elle demeure muette, sans mot dire, ses yeux sont gonflés de larmes, les sanglots arrêtent sa voix, enfin elle lui dit :

« Héraut, pourquoi mon enfant est-il parti? Il n'avait que faire de monter sur un rapide navire, sur un de ces coursiers de la mer qui transportent les humains à travers les vastes plaines liquides. Hélas! veut-il que son nom même périsse parmi les hommes?

— Je ne sais, reprend le prudent Médon, si l'un des dieux l'a excité, ou si son propre cœur l'a poussé à se rendre à Pylos, pour apprendre s'il est quelque espoir de retour pour son père, ou comment il est mort. » A ces mots, le héraut s'éloigne au travers du palais.

Une douleur dévorante s'est répandue autour de Pénélope; elle ne peut se résoudre à s'asseoir sur des siéges, et il y en a beaucoup en sa demeure; mais assise sur le seuil de son appartement magnifique, elle se lamente pitoyablement; alentour gémissent toutes les captives, jeunes et vieilles, que renferme le palais. Pénélope, dans son deuil profond, leur dit :

« Écoutez, chères amies, le roi de l'Olympe m'a comblée d'affliction plus que toutes les femmes nées et élevées avec moi. D'abord j'ai perdu mon noble époux, héros au cœur de lion, le plus illustre des Grecs par toutes ses vertus, dont la renommée s'est répandue sur la vaste Hellade et jusqu'au centre de l'Argolide; et maintenant les tempêtes me ravissent sans gloire mon fils bien-aimé, avant que j'aie appris son départ. Cruelles! et pas une de vous ne s'est mis en l'esprit qu'il fallait m'éveiller, et vous saviez toutes qu'il s'embarquait sur un léger et noir vaisseau! Que n'ai-je appris ce projet de voyage! ou il serait resté malgré ses désirs, ou il m'eût laissée morte dans ce palais. Mais que l'on appelle promptement le vieillard Dolios, l'esclave qui cultive mon fertile verger, celui que m'a donné mon père lorsque je vins dans Ithaque, afin qu'il aille

tout dire à Laërte, et voir si celui-ci ne prendrait pas une résolution salutaire; s'il ne sortirait pas pour se lamenter, devant un peuple qui désire voir s'éteindre la race de mon divin époux!

— Nymphe chérie, s'écrie la fidèle nourrice Euryclée, tue-moi avec l'airain aigu, ou souffre-moi près de toi; je ne veux rien te celer; je savais tout, c'est moi qui lui ai porté tout ce qu'il demandait : de la farine et du vin délectable. Il m'a fait prêter un terrible serment; j'ai juré de ne te rien révéler avant le douzième jour, si tu ne désirais pas le voir, ou si tu n'apprenais pas son départ. Il craignait qu'en pleurant tu ne frappasses ton beau corps. Mais baigne-toi, revêts-toi de vêtements frais; monte avec tes femmes à l'appartement supérieur, et implore Minerve, fille du dieu qui porte l'égide. C'est elle qui sauvera ton fils de la mort; n'afflige point un vieillard désolé. Je ne puis croire que la race des fils d'Arcésios soit haïe des divinités bienheureuses. Il en survivra quelqu'un pour gouverner ce superbe palais et les domaines lointains. »

Ces paroles adoucissent la douleur de la reine; ses larmes s'arrêtent; elle se baigne, revêt des vêtements frais, monte avec ses femmes à l'appartement supérieur, met dans une corbeille de l'orge sacrée, et adresse à Minerve ces vœux :

« Exauce-moi, infatigable fille du dieu qui porte l'égide : si jamais dans ses demeures l'artificieux Ulysse a brûlé pour toi les cuisses succulentes des bœufs et des agneaux, souviens-toi maintenant de ses sacrifices, et sauve mon fils chéri. Éloigne les audacieux prétendants. »

A ces mots, elle pousse de lamentables cris; la déesse entend sa prière. Cependant, ses prétendants remplissent de tumulte le palais que déjà voile l'ombre du soir. Ces jeunes téméraires se disent entre eux :

« Sans doute la reine si recherchée prépare nos noces; elle ne songe pas que la mort menace son fils. » Tels sont leurs propos; car eux-mêmes ignorent ce qui s'est passé.

Mais Antinoos s'écrie : « Imprudents, cessez ces arrogants discours, craignez qu'on ne les reporte à Pénélope; levez-vous, et accomplissons en silence ce projet que vous avez tous approuvé. »

Il dit, et choisit vingt hommes vaillants qu'il conduit près d'un vaisseau rapide sur le rivage de la mer. D'abord ils lancent le navire sur l'abîme salé, puis ils placent le mât et la voile ; ils assujettissent les rames avec des courroies,

ils étendent la voile blanchissante, et de fiers serviteurs leur apportent des armes. Ils s'embarquent, poussent le navire au large, et prennent sur les bancs leur repas, en attendant le soir.

La prudente Pénélope cependant, à l'appartement supérieur, s'étend sur sa couche sans prendre de nourriture, sans goûter ni mets ni breuvage. Une seule pensée l'agite : si son irréprochable fils évitera la mort ou s'il succombera sous les coups des audacieux prétendants. Autant un lion pris, resserré par la foule des chasseurs dans un cercle perfide, est ému de crainte : autant la reine s'inquiète, jusqu'à ce que le profond sommeil la saisisse. Elle s'endort enfin, et ses membres s'engourdissent dans le repos.

Minerve, cependant, conçoit une nouvelle pensée; elle forme un fantôme semblable à Iphthimé, femme d'Eumèle de Phères, fille du magnanime Icare, et l'envoie dans la demeure du divin Ulysse, pour calmer les douleurs et sécher les larmes de la reine affligée. Le fantôme s'introduit dans la chambre nuptiale en se glissant le long de la courroie qui retient le verrou. Il s'arrête sur la tête de la reine, et lui dit :

« Tu dors, Pénélope, ton cœur est affligé, mais les dieux te défendent de t'abandonner aux pleurs, à la tristesse; oui, tu reverras ton fils, qui n'a jamais offensé les immortels. »

La prudente Pénélope, plongée dans un doux sommeil vers la porte des songes, lui répond : « Pourquoi, chère sœur, venir en ce palais, que jamais tu n'as fréquenté, car trop de distance nous sépare? Pourquoi m'ordonner de calmer les larmes et les afflictions sans nombre qui m'irritent l'esprit et le cœur? D'abord j'ai perdu mon noble époux, héros au cœur de lion, le plus illustre des Grecs par toutes ses vertus, dont la renommée s'est répandue dans la vaste Hellade et jusqu'au centre de l'Argolide, et maintenant mon fils bien-aimé s'est embarqué sur un navire; l'imprudent! inexpert aux discours, aux travaux humains, c'est sur lui que je m'afflige plus que sur son père. Hélas! je tremble qu'il ne lui arrive malheur sur les flots ou parmi les peuples étrangers. Beaucoup d'ennemis lui dressent des embûches et brûlent de le faire périr avant qu'il revienne en sa patrie.

— Rassure-toi, lui répond le pâle fantôme, bannis de ton esprit toutes ces frayeurs, ton fils est escorté par une divinité telle que les autres hommes désireraient ardemment l'avoir à leurs côtés, car elle le peut : c'est Minerve qui a pitié de tes

douleurs. C'est elle qui m'envoie près de toi pour te l'annoncer.

— Si tu es une divinité, reprend la prudente Pénélope, si tu as entendu la voix de la déesse, parle-moi aussi de mon époux infortuné ; respire-t-il, voit-il la douce lumière du soleil? ou bien a-t-il cessé de vivre, est-il descendu au séjour de Pluton?

— Je ne te parlerai point maintenant de ce héros, répond le pâle fantôme : il est vivant ou il est mort. C'est fort mal de dire de vaines paroles. »

A ces mots, il s'échappe de la chambre le long du verrou, sur le souffle des vents. La fille d'Icare s'éveille et se réjouit en son cœur de ce qu'un songe, digne de foi, est venu la visiter pendant la nuit obscure.

Les prétendants sillonnent les chemins humides, méditant en leur esprit la mort de Télémaque. Dans le bras de la mer qui sépare Ithaque de l'âpre Samos, s'élève la petite île rocheuse d'Astéris où se trouvent des ports accessibles et sûrs. C'est là que les Achéens se mettent en embuscade.

CHANT V.

L'Aurore abandonnait la couche du beau Tithon, pour porter la lumière aux immortels et aux humains. Cependant, les dieux étaient assis à l'assemblée, autour de Jupiter tonnant, le plus puissant de tous, quand Minerve, se souvenant, leur dit les nombreuses afflictions d'Ulysse ; car il lui tient au cœur de le savoir dans la demeure d'une nymphe.

« Jupiter, notre père, et vous, bienheureux immortels, craignez que les rois décorés du sceptre ne veuillent plus à l'avenir être débonnaires et doux ; craignez que, loin d'observer en leur esprit la justice, ils ne soient cruels et ne pratiquent l'iniquité, si personne ne garde le souvenir du divin Ulysse parmi le peuple sur lequel il a toujours régné avec la bonté d'un père. Hélas ! accablé de douleur, il est étendu dans l'île qu'habite la nymphe Calypso. Elle le retient par contrainte, et il ne peut retourner aux champs de sa patrie, car il n'a ni navires ni compagnons pour le conduire sur le vaste dos de la mer. Maintenant les prétendants veulent immoler son fils bien-aimé avant que celui-ci revoie sa demeure : car il s'est rendu à la riante Pylos et à la grande Lacédémone, pour s'informer du héros.

— Mon enfant, s'écrie le dieu qui excite les nuées, quelle parole s'échappe de tes lèvres ! n'as-tu pas toi-même résolu qu'Ulysse, revenant, se vengerait de ces hommes? Guide donc habilement Télémaque, car tu le peux, de sorte qu'il arrive sain et sauf en sa patrie, et que les prétendants retournent en arrière avec leur navire. »

Il dit ; et s'adressant à Mercure, son fils chéri, Jupiter ajoute : « Mercure, car même pour autre chose tu es aussi un messager, fais connaître à la nymphe gracieuse notre ferme volonté sur le retour du patient Ulysse ; qu'il parte et que nul dieu, nul mortel ne l'accompagne ; seul, sur un radeau bien assem-

blé, souffrant beaucoup de maux, il arrivera dans la vingtième journée à la féconde Schérie, terre des Phéaciens, proches parents des dieux. Ces peuples en leur cœur l'honoreront comme une divinité, le reconduiront sur un vaisseau dans sa douce patrie et le combleront de présents, d'or, d'airain et de vêtements, en tel nombre qu il n'en eût point tant rapporté de Troie, s'il était revenu sain et sauf avec sa part de bntin. C'est ainsi qu'il est destiné à revoir les siens, à rentrer dans son palais superbe et dans les domaines de ses pères. »

Il dit : le messager meurtrier d'Argus ne lui désobéit pas ; soudain il attache sous ses pieds les belles et divines sandales d'or, qui le portent, soit sur les flots, soit sur la terre immense, aussi vite que le souffle des vents. Il saisit ensuite le rameau qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les yeux des humains ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés. Cette baguette à la main, Mercure prend son vol, descend dans la Piérie ; de l'éther tombe sur les flots et s'élance, semblable à la mouette qui, le long des golfes redoutés de la mer inépuisable, poursuit les poissons et plonge ses fortes ailes dans l'écume salée. Ainsi le dieu glisse sur l'immensité des vagues. Bientôt il arrive à l'île lointaine, sort des sombres flots et marche sur la côte jusqu'à l'entrée de la grotte profonde, qu'habite la nymphe gracieuse, et où elle se trouve à ce moment. Un grand fen brûle sur le foyer ; la douce odeur des cèdres et des thuias fendus et embrasés se répand au loin et parfume l'île entière. La nymphe, chantant d'une voix ravissante, tisse, et fait courir sa navette d'or sur le métier. Autour de la grotte, s'élève une verte forêt d'annes, de peupliers et de cyprès embaumés où font leur nid des oiseanx au vol rapide : la chouette, l'épervier et la corneille marine, à langue allongée, toujours attentive à ce qui se passe sur la mer. L'extérieur de la vaste grotte est tapissé d'une vigne aux jeunes rameaux chargés de grappes de raisin. Quatre fontaines disposées en ordre laissent échapper une eau limpide ; elles sont l'une près de l'autre et se répandent de toutes parts. Alentour est une molle prairie où fleurissent l'ache et la violette. Ce riant séjour charmerait les sens même des dieux ; aussi Mercure s'arrête et ne pénètre dans la grotte qu'après avoir tout admiré. Calypso, noble parmi toutes les déesses, aussitôt le reconnaît ; car les immortels se connaissent entre eux, même lorsque l'un d'eux demeure très-loin. Mais le dieu n'aperçoit point le magnanime Ulysse. Ce héros, assis sur le rivage, toujours au même lieu, pleure, les regards fixés sur les flots tumul-

tueux ; l'âme déchirée par les chagrins, les sanglots, les soupirs, il ne cesse de répandre des larmes.

La noble nymphe se lève de son trône étincelant et interroge Mercure.

« Dieu au rameau d'or, dieu que j'aime et révère, pourquoi venir en ma demeure que jamais tu n'as fréquentée? Parle, dévoile ta pensée ; mon cœur m'ordonne de l'accomplir, si cela est en mon pouvoir et si rien ne s'y oppose. Mais suis-moi, je vais t'offrir les mets que l'on présente à des hôtes. »

A ces mots, la déesse dresse une table, la couvre d'ambroisie, et mélange le nectar pourpré. Le messager, meurtrier d'Argus, mange et boit ; lorsqu'en son âme il est rassasié, il répond à la nymphe :

« Tu demandes, ô déesse, ce qui attire un dieu près de toi ; je vais te le dire avec sincérité, puisque tel est ton désir. Jupiter. contre mon gré, m'a ordonné de venir ici ; car qui voudrait, sans contrainte, traverser l'immensité des sombres flots, loin des demeures des mortels qui offrent aux dieux des sacrifices et de solennelles hécatombes? Mais il ne nous est point permis de rendre vaine ni de transgresser la volonté de Jupiter. Or, il dit qu'en ton île est retenu le plus infortuné de tous ces hommes qui, pendant neuf ans, ont combattu devant la ville de Priam et l'ont renversée dans la dixième année. Ils s'embarquent pour leurs demeures ; mais sur la route ils offensent Minerve, qui soulève contre eux les vents contraires et les vagues tumultueuses. Ce héros perd tous ses compagnons ; les tempêtes et les flots le portent sur tes rivages. Maintenant Jupiter t'ordonne de le congédier sans retard. La Parque ne doit pas le saisir loin de sa patrie ; il est destiné à revoir les siens, à rentrer dans son palais superbe et dans les domaines de ses pères. »

A ces mots Calypso frémit, et répond par ces paroles rapides :

« Vous êtes cruels, ô dieux de l'Olympe, vous êtes les plus jaloux de tous les immortels ; vous ne pouvez pardonner aux déesses qui admettent ouvertement dans leur couche un mortel qui leur est cher et dont elles veulent faire leur époux. Ainsi, lorsque l'Aurore aux doigts de rose ravit Orion, vous lui portâtes envie jusqu'au jour où la chaste Diane fit tomber sur le héros, dans Ortygie, ses flèches les plus douces, qui le tuèrent. Ainsi, lorsque Cérès aux belles tresses, cédant aux désirs de son âme, s'unit d'amour à Jasion dans les guérets d'un champ fertile, Jupiter ne l'ignora pas, et il lança sur lui les traits enflammés de la

foudre. C'est moi maintenant que vous attaquez, ô dieux, parce que je retiens en ma demeure un mortel que j'ai sauvé du trépas ; seul, il tourbillonnait sur sa carène, débris de son vaisseau fendu par la foudre au milieu de la sombre mer. Tous ses vaillants compagnons avaient péri, quand la tempête et les flots le portèrent sur ce rivage. Je l'aimai, je lui donnai asile. J'espérais le faire immortel et le mettre à l'abri des atteintes de la vieillesse ; mais il ne nous est point permis de rendre vaine ni de transgresser la volonté de Jupiter. Qu'Ulysse erre donc encore sur les vagues agitées, puisque ce dieu l'ordonne ; cependant je ne le ferai pas escorter, car je n'ai ni navires ni rameurs pour le conduire sur le vaste dos des mers ; mais je lui suggérerai ce qu'il a de mieux à faire, et ne lui cacherai point comment il retournera sain et sauf en sa patrie.

— C'est ainsi, répond Mercure, qu'il faut à l'instant le congédier, si tu ne veux irriter le souverain des dieux, et, plus tard, ressentir son courroux. »

A ces mots le puissant meurtrier d'Argus s'éloigne, et l'auguste nymphe, docile aux ordres de Jupiter, rejoint le magnanime Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage, les yeux baignés de larmes intarissables. Sa douce vie s'écoule à pleurer son retour, car la déesse ne lui plaît plus : la nuit, par contrainte, il dort dans la vaste grotte, il repose sans amour auprès de celle qui l'aime ; mais durant la journée entière, étendu sur les rochers, sur les grèves, les regards fixés sur les flots tumultueux, l'âme déchirée par les chagrins, les sanglots, les soupirs, il ne cesse de répandre des larmes.

La nymphe l'aborde et lui dit : « Infortuné, cesse de gémir sur ces rives, ne consume pas ta vie. Je consens à te laisser partir ; va donc, abats de grands arbres, façonne avec l'airain un large radeau, et surmonte-le d'un tillac pour qu'il te transporte sur les flots brumeux. J'y placerai en abondance du pain, de l'eau et du vin pourpré qui te préserveront du besoin ; je te revêtirai de moelleux tissus, et je t'enverrai un vent favorable afin que tu retournes sain et sauf en ta patrie, si tel est le vœu des dieux habitants du vaste ciel, qui sont plus capables que moi de concevoir et d'exécuter. »

A ces mots, le divin et patient Ulysse frémit et prononce ces paroles rapides : « O déesse ! tu médites d'autres desseins ; tu ne songes point à mon départ lorsque tu m'ordonnes de traverser sur un radeau l'immensité des mers, voyage périlleux et terrible, que ne feraient même pas de rapides navires, bondissant de joie

sous le vent favorable que fait souffler Jupiter. Je ne m'embarquerai point sur un radeau, contre ton gré, si tu refuses de me jurer solennellement que tu n'as pas préparé pour moi un autre malheur. »

Il dit : l'auguste nymphe sourit, le caresse de la main et lui répond : « Tu manques de franchise et tu sais prendre tes précautions, puisque tu as imaginé de me tenir un tel langage ; oui, j'atteste la terre, le vaste ciel qui la recouvre et les ondes souterraines du Styx (serment le plus grand et le plus redoutable pour les dieux bienheureux) que je n'ai point préparé pour toi d'autre malheur. Mais je pense et te conseillerai ce que je ferais pour moi-même si le même besoin m'y forçait. Mon esprit est juste, ô Ulysse ; mon sein ne renferme pas un cœur de fer, et je suis accessible à la pitié. »

A ces mots, elle le conduit rapidement ; il s'élance sur les traces de la déesse. Ils arrivent à la vaste grotte, et le héros s'assied sur le trône d'où naguère s'est levé Mercure. La déesse lui présente les mets et le breuvage dont se nourrissent les mortels ; elle-même prend place à sa table ; ses nymphes lui apportent le nectar et l'ambroisie ; ils étendent les mains et saisissent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont achevé le repas, Calypso, la première, s'exprime en ces termes :

« Fils de Laërte, tu veux donc sans retard retourner dans tes demeures, dans ta douce patrie ? Eh bien, malgré cela, je te salue ! Mais si tu pouvais savoir combien la destinée te réserve encore de peines avant que tu arrives aux champs paternels, tu resterais ici avec moi en cette demeure, et tu serais immortel, bien que tu désires voir ton épouse, après qui tous les jours tu ne cesses de soupirer. Je me glorifie pourtant de ne lui céder ni en beauté ni en grâces ; car il n'est point juste que les mortelles rivalisent de formes et de maintien avec les déesses.

— Auguste nymphe, répond Ulysse, quant à cela ne t'irrite point contre moi : ne sais-je pas moi-même combien la prudente Pénélope te cède en attraits, en grandeur ? elle est mortelle, et tu ne connaîtras ni la vieillesse, ni la mort ; et cependant il est vrai que j'aspire tous les jours à rentrer dans ma demeure, à voir le jour du retour. Si sur les sombres flots quelqu'un des dieux me frappe encore, je le supporterai ; mon sein renferme un cœur éprouvé ; car j'ai eu bien des souffrances, bien des fatigues, sur la mer et dans les batailles ; qu'après celles-là m'advienne encore ce malheur. »

Il dit. le soleil disparaît et fait place aux ténèbres. Le héros

et la nymphe se retirent dans un secret réduit de la grotte, partagent la même couche et se livrent aux délices de l'amour.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, Ulysse revêt soudain sa tunique et son manteau; la déesse elle-même se couvre d'un vaste tissu léger, gracieux, éclatant de blancheur; elle entoure sa taille d'une magnifique ceinture d'or, et sur sa tête elle pose un voile. Résolue à congédier le magnanime Ulysse, elle lui donne une forte hache d'airain à double tranchant, à manche d'olivier. Elle lui donne encore une doloire affilée, et le conduit à l'extrémité de l'île, où abondent de grands arbres : des aunes, des peupliers et des pins qui cachent leurs cimes dans les cieux; bois aride dès longtemps desséché qui flottera légèrement sur l'onde. Lorsqu'elle lui a montré ce lieu de la féconde forêt, l'auguste Calypso retourne à sa demeure. Aussitôt le héros frappe et a bientôt achevé sa tâche; il a jeté vingt arbres par terre; il les ébranche avec l'airain, les équarrit et les aligne au cordeau. Cependant la déesse apporte des tarières; alors il perce les pièces de bois, les assemble, les maintient avec des clous et des chevilles. Telle est la cale d'un vaste vaisseau de transport que façonne l'artisan expérimenté : aussi grand est le large radeau que construit Ulysse. Pour former les côtes il ajuste de longues planches à de forts étais et les surmonte d'un long tillac. Il fabrique tour à tour le mât, l'antenne et le gouvernail, qu'il entoure de claies de saule pour contenir les flots; il leste le radeau avec de grands monceaux de bois. A ce moment Calypso lui apporte la toile à voile, qu'il taille artistement, et il attache les drisses, les cordages, les boulines; enfin, avec des leviers, il lance sa frêle nef à la vaste mer.

Le quatrième jour ses travaux s'achèvent. Dans la cinquième journée Calypso lui permet d'abandonner son île. Elle le baigne, le couvre de vêtements parfumés, place sur le navire une grande outre pleine d'eau, une outre moindre contenant du vin pourpré, un sac de cuir rempli de mets abondants; puis elle fait souffler derrière lui un vent tiède et favorable. Le divin Ulysse, le cœur rempli de joie, étend la voile; il s'assied, et à l'aide du gouvernail, il dirige son radeau d'une main ferme et habile. Le sommeil n'approche point de ses paupières. Il contemple les Pléiades, le Bouvier lent à descendre sous les ténèbres; l'Ourse, que l'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours au même lieu en regardant Orion, et seule n'a point part aux bains de l'Océan. La déesse a prescrit au héros de naviguer en la lais-

sant à sa gauche. Pendant dix-sept jours il fend les flots. Dans la dix-huitième journée, il aperçoit les montagnes ombragées de la terre des Phéaciens. C'est l'île la plus proche ; elle lui apparaît dans les brumes de la mer, comme un bouclier.

Le puissant Neptune alors revient de l'Éthiopie ; du haut des monts des Solymes, il aperçoit Ulysse luttant contre les flots ; aussitôt il ressent un violent courroux, et, secouant la tête, il se dit en son cœur :

« Hélas ! pendant que j'étais chez les Éthiopiens, les dieux ont changé le sort d'Ulysse ; déjà il approche de la terre des Phéaciens où, s'il y aborde, la destinée veut qu'il se dégage de sa longue chaîne de misère ; mais je pense le pousser encore à satiété dans le malheur. »

A ces mots le dieu rassemble les nuées, saisit son trident, agite les flots, déchaîne tous les vents, excite toutes les tempêtes. De sombres nuages voilent à la fois la mer et les rivages, la nuit se précipite du ciel. Euros, Notos se heurtent avec le violent Zéphyre et l'impétueux Borée, et soulèvent d'immenses vagues. Ulysse sent son cœur faillir et ses genoux plier ; en gémissant, il se dit en son cœur magnanime :

« Infortuné, que vais-je devenir? Hélas ! je crains que la déesse n'ait dit vrai, quand elle m'a prédit qu'avant d'aborder aux champs de ma patrie, j'éprouverais encore de cruelles peines ; sa parole est près de s'accomplir. De quelles nuées Jupiter couronne le vaste ciel ! Comme la mer bouillonne ! Quels tourbillons de vents ! Ah ! voici mon instant suprême ! Trois et quatre fois heureux les fils de Danaos qui, dans les vastes champs d'Ilion, ont perdu la vie pour l'amour des Atrides ! Plût aux dieux que j'eusse succombé le jour où la multitude des Troyens me pressait de ses javelots autour du corps d'Achille ! les Grecs eussent célébré mes funérailles et m'eussent rendu gloire. Aujourd'hui la Parque me réserve un trépas misérable ! »

Comme il disait ces mots, une lame terrible, impétueuse, s'abat sur le radeau qu'elle fait tourbillonner, et l'en enlève lui-même ; le gouvernail est arraché de ses mains ; les vents confondus brisent le mât, lancent au loin la voile et l'antenne, et retiennent longtemps Ulysse sous les eaux. Les vêtements que lui a donnés la déesse s'appesantissent, et il ne peut se dégager des flots tumultueux. Enfin il reparaît, vomissant l'onde amère ; l'écume salée ruisselle de sa chevelure ; mais malgré sa douleur, il n'oublie point le radeau ; il fend la vague avec vigueur ; il le saisit ; il s'y assied ; il évite encore le terme fatal. Cepen-

dant, la mer l'emporte au hasard. Tel, en automne, Borée chasse dans la plaine les amas de broussailles sèches : ainsi les vents le poussent çà et là. Tantôt Notos le cède à la violence de Borée ; tantôt c'est Zéphyre qui l'arrache au souffle d'Euros.

Cependant Ino, fille de Cadmus, l'aperçoit. Jadis mortelle, maintenant, sous le nom de Leucothée, elle participe, au sein de la mer, aux honneurs des dieux. Les souffrances du héros l'émeuvent de pitié ; elle prend la forme d'un plongeon, sort des vagues en voltigeant, se pose sur le radeau, et dit :

« Infortuné ! pourquoi le dieu qui ébranle la terre est-il si fort irrité contre toi, qu'il te prépare nombre de malheurs ? Mais, malgré ses désirs, il ne te fera pas succomber ; tu me sembles plein de sagesse ; fais ceci : dépouille tes vêtements, abandonne à la tempête ton radeau ; nage de toute la force de tes bras jusqu'à la terre des Phéaciens, où la destinée veut que tu échappes. Étends sur ton sein cette bandelette immortelle qui te sauvera du péril et de la mort. Aussitôt que tes mains auront touché le rivage, tu la rejetteras au loin dans les sombres flots, et toi-même tu t'éloigneras. »

A ces mots, la déesse donne au héros la bandelette, et soudain se plonge dans les flots tumultueux ; les sombres vagues aussitôt effacent ses traces. Cependant le divin et patient Ulysse hésite ; et, en gémissant, il entretient ainsi son cœur magnanime :

« Hélas ! je crains que l'un des immortels ne m'entraîne dans un piége en me conseillant d'abandonner mon radeau, je ne lui obéirai nullement ; car la terre où je dois échapper au trépas était bien loin lorsqu'elle m'est apparue. Mais voici ce que je ferai, et il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux : aussi longtemps que les poutres qui me portent seront maintenues par leurs liens, j'y resterai et j'endurerai patiemment mes maux. Si les immenses vagues les dispersent, il sera temps de m'élancer à la nage : je n'aurai plus que ce moyen de salut. »

Tandis qu'il agite ces pensées en son esprit et en son cœur, Neptune soulève une énorme vague qui retombe avec fureur et entraîne le héros. Comme le souffle impétueux des vents dissipe un amas de paille : ainsi les flots dispersent les grandes poutres du radeau. Ulysse en saisit une et la dirige comme un cheval de main. Alors il se dépouille des vêtements que lui a donnés Calypso ; il étend sur son sein la bandelette de Leucothée ; il se penche en avant sur l'onde ; il la fend de ses bras vigoureux, et nage avec ardeur. Le puissant Neptune l'aperçoit, et secouant la tête, il se dit en son âme :

« Souffre d'amères douleurs, sois battu par les flots jusqu'à ce que tu te mêles à ce peuple issu de Jupiter. Désormais, j'espère, tu ne te plaindras pas de n'avoir pas eu assez de mal. »

A ces mots, le dieu fouette ses coursiers à superbe crinière, et arrive à Aigas, où s'élèvent ses nobles demeures.

Cependant Minerve conçoit une nouvelle pensée; elle enchaîne le souffle de tous les vents: elle leur ordonne de se calmer et de rentrer dans leurs retraites; elle ne laisse libre que le rapide Borée, et elle pousse en avant les flots, afin qu'Ulysse échappe à la Parque, et arrive chez les Phéaciens. Alors le héros est encore emporté par des lames épaisses pendant deux jours et deux nuits, et à chaque instant son cœur entrevoit la mort. Mais lorsque la blonde Aurore commence la troisième journée, le vent s'apaise et fait place à un calme profond. Ulysse, soulevé par une vague, regarde devant lui et à peu de distance aperçoit la terre. Telle éclate la joie de tendres fils, lorsque leur père chéri revient à la santé, après avoir été longtemps consumé par la maladie et les douleurs dont une divinité funeste l'avait accablé; mais les dieux comblent ses vœux et le délivrent du mal: telle éclate la joie d'Ulysse lorsqu'il reconnaît la terre et les forêts. Il nage avec plus de force, impatient de poser le pied sur ce rivage. Déjà il en est à la portée de la voix; il entend le fracas des flots qui se brisent sur les écueils: car le choc des grandes vagues contre l'aride falaise retentit épouvantable, et la mer au loin est couverte d'écume. Mais il n'y a point là une rade paisible, un port, asile sûr des vaisseaux; partout de hauts promontoires, des rochers des récifs! Alors il sent son cœur faillir et ses genoux plier; il gémit et entretient ainsi son magnanime cœur:

« Hélas! Jupiter me montre un rivage inespéré: avant de l'atteindre, j'ai fendu les flots furieux; et maintenant je ne vois pas d'issue pour sortir de la mer écumeuse; je n'aperçois que d'effrayants écueils autour desquels grondent les vagues mugissantes; et de la profondeur de l'abîme s'élèvent des roches escarpées! Où pourrai-je prendre pied, et échapper enfin au malheur? Comment éviter, si je sors de l'eau, que le flux ne me jette sur ces récifs inabordables? Ah! je me serai donc consumé en efforts inutiles? Et si je nage encore jusqu'à ce que je rencontre un port ou une grève, la tempête ne va-t-elle pas me ressaisir et m'emporter gémissant, au milieu des flots poissonneux de la haute mer? Une divinité ennemie ne suscitera-telle pas contre moi l'un de ces monstres marins que nourrit l'illustre Am-

phitrite ? Car je sais que l'illustre Neptune est irrité contre moi. »

Tandis qu'il roule ces pensées en son esprit et en son cœur, une immense vague le pousse sur l'âpre rivage. Alors ses chairs auraient été déchirées et ses os brisés, si Minerve ne l'eût inspiré ; des deux mains, il saisit la roche, et l'embrasse en gémissant, jusqu'à ce que la vague ait passé au delà. Il échappe ainsi à la mort; mais le reflux fond sur lui, le frappe et l'entraîne au loin dans la haute mer. Comme le nautile que l'on détache du sol emporte à ses pieds de nombreux cailloux: ainsi la roche retient l'épiderme des fortes mains du héros. Cependant la mer le recouvre, et sans doute l'infortuné fils de Laërte eût péri malgré la destinée, si Minerve ne l'avait point doué de prudence. Il revient à la surface de l'eau, il fend à la nage le courant qui va frapper la côte, et les regards fixés sur l'île, il cherche une rade où le rivage s'affaisse. Enfin il arrive devant l'embouchure d'un fleuve limpide qui lui semble un refuge assuré ; car les roches alentour sont aplanies et le défendent contre les vents. Ulysse reconnaît que c'est de l'eau courante, et en son âme fait cette prière :

« Exauce mes vœux, qui que tu sois, ô roi ! je t'aborde après t'avoir bien désiré, à peine échappé aux flots et à la fureur de Neptune. L'homme errant est révéré des dieux immortels, et c'est un homme errant qui entre dans tes ondes, en t'implorant après des terribles fatigues. Prends pitié de mes maux, ô roi, je m'honore d'être ton suppliant. »

Il dit : et le dieu soudain suspend son cours, contient les vagues, présente au héros une onde paisible, et le sauve sur le sable de son embouchure. Ulysse est épuisé; ses genoux, ses bras fléchissent, la mer a dompté son cœur. Tout son corps est gonflé; une eau saumâtre remplit sa bouche, ses narines; il s'étend sur le rivage, hors d'haleine, sans voix, sans force, accablé d'une fatigue intolérable. Mais bientôt il respire; ses sens, son cœur se réveillent; alors il détache de sa poitrine la bandelette de la déesse et la lance dans les eaux du fleuve qui l'emporte soudain à la mer où Ino la saisit. Cependant Ulysse s'éloigne, se cache dans les joncs; et après avoir baisé la terre, il entretient ainsi, en gémissant, son magnanime cœur :

« Hélas ! que faire ? que va-t-il maintenant enfin m'arriver ? Si je passe la nuit à m'inquiéter auprès du fleuve d'où avant l'aurore une pénétrante brise s'exhale, le froid, la fraîche rosée, dompteront mon âme affaiblie. Si je monte sur la colline

dans la forêt ombragée, je goûterai enfin le doux sommeil, sous des arbres touffus, à moins que le froid et la fatigue ne le chassent de mes paupières. Mais ne dois-je pas craindre de devenir la proie et la pâture des animaux féroces ? »

Tout considéré, ce dernier parti lui paraît préférable ; il se dirige vers la forêt ; il la trouve près du rivage et se met sous deux arbres voisins l'un de l'autre, également touffus : l'un est un olivier, l'autre un olivier sauvage. Ni le souffle humide des vents, ni les rayons ardents du soleil, ni même les grandes pluies ne pénètrent au travers de leur épais feuillage ; tant leurs rameaux immenses se sont entrelacés. Ulysse pénètre sous ces arbres ; aussitôt de ses mains il forme un large lit de feuilles ; car il y en a là un tel amas que deux ou trois hommes s'y abriteraient contre l'hiver le plus rigoureux. Le divin et patient Ulysse en le voyant se réjouit ; il se couche au milieu, et amoncelle des feuilles pour s'en recouvrir tout entier. Tel le pâtre qui habite l'extrémité d'une terre, loin de tout voisinage, cache un tison sous des cendres noires, pour conserver le germe du feu qu'il ne pourrait pas ailleurs se procurer ; ainsi Ulysse est caché sous le feuillage. Minerve répand sur ses yeux un doux sommeil et affaisse ses paupières, afin qu'au plus vite il se délasse de ses cruelles fatigues.

CHANT VI.

Tandis que dort en ce lieu le divin et patient Ulysse, vaincu par le sommeil et la fatigue, Minerve se rend à la ville et parmi le peuple des Phéaciens. Ils habitaient jadis la vaste Hypérie, près des Cyclopes, hommes pleins d'arrogance qui ravageaient leurs terres, et les surpassaient en force. Le divin Nausithoos les en fit sortir et les conduisit à l'île de Schérie, loin du reste des mortels. Il entoura la ville d'un rempart, bâtit les demeures des citoyens, les temples des dieux, et partagea les champs. Mais déjà ce héros, dompté par la Parque, est descendu chez Pluton. Alcinoos le remplace, et les dieux eux-mêmes lui ont enseigné la sagesse. Minerve se dirige vers son palais pour préparer le retour du magnanime Ulysse. Elle pénètre dans le riche appartement où repose la jeune Nausicaa, fille du magnanime Alcinoos, semblable par le maintien et la beauté aux divinités immortelles. Des deux côtés du seuil, dont les portes éclatantes sont fermées, dorment deux suivantes douées de beauté par les Grâces.

La déesse, comme le souffle des vents, se glisse sur la couche de la jeune vierge, s'arrête au-dessus de sa tête, emprunte la figure de la fille de l'illustre marin Dymas, sa compagne chérie, née en même temps qu'elle, et lui adresse ces paroles :

« Nausicaa, pourquoi ta mère t'a-t-elle enfantée si négligente ? Tes riches vêtements sont étendus sans soin, et le jour de ton mariage approche, où tu dois toi-même te revêtir des plus beaux, et en donner aussi à ceux qui te conduiront. Tu acquerras ainsi parmi les hommes une bonne renommée, et tu réjouiras ton père et ton auguste mère. Crois-moi donc, allons au lavoir dès l'aurore ; je t'accompagnerai et travaillerai avec toi ; car tu ne seras plus longtemps vierge. Déjà les premiers des Phéaciens te recherchent, et ta famille aussi est de ce peuple. Exhorte donc, aux premières lueurs du matin, ton il-

lustre père à préparer des mules et un chariot qui transporteront les ceintures, les voiles et les couvertures brillantes. Il vaudra bien mieux toi-même monter sur le char que d'aller à pied ; car le chemin est long qui de la ville conduit au lavoir. »

A ces mots, Minerve disparaît et remonte dans l'Olympe, où, dit-on, s'élèvent les paisibles demeures des dieux; séjour que les vents n'ébranlent pas, que la pluie ne mouille pas, que la neige n'effleure pas; mais l'air y est pur et sans nuage ; une éclatante lumière y brille, et les bienheureux immortels tous les jours s'y délectent. C'est là que retourne Minerve lorsqu'elle a donné ses conseils à la fille d'Alcinoos.

A ce moment, l'aurore paraît et réveille la jeune Nausicaa; toute émue du songe qu'elle admire, elle descend dans le palais pour parler à son père chéri et à son auguste mère. Elle les y trouve tous les deux; sa mère, assise au foyer avec ses femmes, tourne le fuseau chargé de laine pourprée; et, franchissant ses portes, Alcinoos se rend au conseil, où l'ont appelé les Phéaciens, avec les autres rois. Elle aborde son père et lui dit :

« Père chéri, ne me feras-tu point préparer un grand et rapide chariot, afin que j'emporte au lavoir nos riches vêtements ? car ils sont étendus pleins de souillures, et il te sied, quand tu es avec les premiers du peuple, de t'asseoir au conseil vêtu d'habits sans tache. Tu as dans ton palais cinq fils. Deux sont mariés; les autres, encore dans leur florissante jeunesse, veulent toujours aller à la danse avec des vêtements frais lavés, et c'est moi que ce soin regarde. »

Elle dit, sans oser parler à son père chéri de ses noces prochaines. Mais il a tout compris, et il lui répond : « Je ne te refuse point mes mules, enfant, ni rien autre chose ; va, mes serviteurs te prépareront un chariot de transport grand et rapide. »

A ces mots, il donne ses ordres aux serviteurs ; prompts à lui obéir, ils sortent et disposent le grand chariot ; ils amènent sous le timon les mules et les attachent au joug. Nausicaa descend les riches vêtements, qu'elle entasse sur le char, tandis que sa mère remplit une corbeille de mets abondants et variés, et verse du vin dans une outre de chèvre. La jeune fille monte, et sa mère lui donne dans une fiole d'or de l'huile liquide pour se parfumer avec ses suivantes. Alors elle saisit le fouet et les rênes, puis excite les mules. Celles-ci, en piétinant à grand bruit, s'élancent pleines d'ardeur et emportent les vêtements avec Nausicaa, qui n'est point seule, car toutes ses femmes l'accompagnent.

Lorsqu'elles arrivent aux bords riants du fleuve limpide, où sont creusés des lavoirs toujours pleins d'une eau claire et abondante qui efface toutes les souillures, elles détachent du chariot les mules et les poussent le long du fleuve tourbillonnant, pour qu'elles paissent un gazon doux comme le miel. Cependant les jeunes filles prennent à bras les vêtements, les plongent dans l'eau profonde, et les foulent de leurs pieds, au fond des lavoirs, en disputant de vitesse. Bientôt elles les ont lavés, elles en ont fait disparaître toutes les souillures ; alors elles les étendent avec soin sur les cailloux de la grève que la mer a nettoyés de ses eaux ; puis, tandis qu'ils sèchent aux rayons ardents du soleil, elles-mêmes se baignent, se parfument d'huile et prennent leur repas sur la rive du fleuve. Quand maîtresse et suivantes sont rassasiées, elles ôtent leurs bandelettes ; elles jouent à la balle, et la blanche Nausicaa commence le chant. Telle la fière Diane, chassant avec délices les sangliers ou les cerfs agiles, franchit l'Érymanthe ou l'âpre Taygète, entourée des nymphes des champs qui prennent part à ses jeux, tandis que Latone en son cœur est pénétrée de joie; la jeune déesse surpasse ses compagnes de toute la tête, et, quoique toutes soient belles, on la reconnait facilement. Telle la jeune vierge excelle au milieu de ses femmes.

Mais enfin arrive le moment où il faut atteler les mules et partir, après avoir plié les riches vêtements; alors Minerve conçoit une nouvelle pensée pour qu'Ulysse se réveille, qu'il voie la belle jeune fille, et qu'elle le conduise à la ville des Phéaciens. La reine lance la balle à l'une de ses suivantes, manque son but et fait tomber la balle dans le rapide courant du fleuve. Les jeunes femmes jettent un grand cri ; le divin Ulysse s'éveille, se met sur son séant et délibère en son cœur :

« Hélas! où suis-je? Quels mortels habitent cette terre? sont-ils superbes, sauvages et injustes? Sont-ils hospitaliers, et en leur esprit craignent-ils les dieux? Des voix de jeunes femmes sont venues jusqu'à moi, comme si c'étaient des voix de nymphes qui habitent les cimes des monts, les sources des fleuves et les prés verdoyants. Peut-être suis-je près d'êtres humains qui parlent? Allons, je veux moi-même examiner et voir. »

A ces mots, le divin Ulysse abandonne sa couche, et, de sa forte main, arrache d'un arbre un rameau touffu pour voiler sa nudité. Il s'élance comme un lion nourri dans les montagnes, qui, fier de sa force, brave la pluie et les vents, et saute, les yeux enflammés, sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs

agiles; ou, pressé par la faim, tente de pénétrer dans la solide demeure des troupeaux. Ainsi Ulysse, malgré sa nudité, va se mêler parmi les blondes jeunes filles : car la nécessité le contraint. Il leur paraît horrible, tant l'eau de la mer l'a défiguré! Elles fuient toutes tremblantes vers les rochers du rivage. La seule fille d'Alcinoos reste immobile; Minerve lui a donné de la hardiesse, et l'a délivrée de la crainte; elle s'arrête et regarde le héros. Cependant, celui-ci délibère s'il implorera la belle vierge en embrassant ses genoux, ou si de loin il la suppliera doucement de lui montrer la ville et de lui donner des vêtements. Enfin il lui semble mieux de la prier de loin par de douces paroles, de peur qu'en saisissant ses genoux il n'irrite l'esprit de la jeune vierge. Aussitôt il lui tient ce discours plein d'adresse :

« Déesse ou mortelle, ô reine! je m'agenouille devant toi. Si tu es l'une des divinités qui habitent le vaste ciel, à ta beauté, à ta grâce, à ta grandeur, je reconnais Diane, fille du grand Jupiter. Si tu es l'une des mortelles qui vivent sur la terre, trois fois heureux ton père et ton auguste mère; trois fois heureux tes frères chéris. Sans doute leur âme est toujours épanouie à cause de toi, quand ils voient un tel rejeton entrer dans le chœur des danses. Mais combien sera plus heureux encore celui qui t'emmènera, chargée de présents, dans sa riche demeure! Non, jamais, parmi les mortels, mes yeux ne contemplèrent tant de beauté chez homme ni femme; à ton aspect l'admiration me transporte. Un jour, à Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis, élancée comme toi, une jeune tige de palmier (j'ai visité ces lieux; une suite nombreuse m'accompagnait dans ce voyage qui devait m'être si funeste). Quand je la vis, mon âme fut longtemps surprise, car la terre n'avait pas encore produit un si bel arbre. Ainsi, ô jeune femme, je m'étonne à ta vue, je t'admire, et je n'ose embrasser tes genoux. De terribles malheurs m'accablent; hier, après vingt jours, j'ai échappé à la sombre mer, où depuis l'île d'Ogygie m'ont entraîné les vagues et les rapides tempêtes; maintenant une divinité me jette sur ce rivage, et sans doute l'infortune va m'atteindre encore. Je n'espère pas qu'elle s'arrête, et auparavant les dieux accompliront nombre de choses. Mais, ô reine, prends pitié de moi; c'est à toi la première que je m'adresse après avoir bien souffert. Je ne sais rien des autres habitants de cette terre; montre-moi leur ville, et donne-moi pour me couvrir quelque haillon ou une enveloppe de vêtements, si, en venant ici, tu en as apporté. Que les dieux

t'accordent ce que ton âme désire : un époux, une maison et la douce concorde. Non, rien n'est meilleur et plus heureux qu'une famille gouvernée par l'esprit uni de l'homme et de la femme; c'est le désespoir des envieux et la joie des cœurs bienveillants, mais eux-mêmes surtout jouissent de leur félicité.

— O mon hôte! répond la blanche Nausicaa, je te donne ce nom, car tu ne parais ni bas ni insensé : Jupiter lui-même distribue le bonheur aux mortels, bons ou méchants, à chacun comme il lui plaît. La part qu'il t'a faite, il faut que tu l'acceptes d'un cœur patient. Maintenant, puisque tu as atteint notre île et notre cité, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de ce qui convient à un suppliant éprouvé par l'infortune. Je te condnirai jusqu'à la ville, et je vais te dire le nom du peuple qui l'habite. Ce sont les Phéaciens, et moi je suis la fille du magnanime Alcinoos, qui tient des citoyens sa force et sa puissance. »

Elle dit, et s'adressant à ses femmes, elle leur donne ses ordres : « Venez près de moi, chères compagnes; où fuyez-vous à la vue de cet homme? Le prenez-vous pour un ennemi? Nous n'en avons point maintenant parmi les mortels, et nous n'en verrons point naître pour porter la guerre chez les Phéaciens. Nous sommes chers aux immortels; nous habitons loin des autres contrées, aux extrémités de la mer tumultueuse, et nous ne communiquons pas avec les peuples étrangers. Mais ce malhenreux, errant, arrive ici il faut dès ce moment le recevoir amicalement. Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par Jupiter, et les modestes dons qu'on leur fait lui sont agréables. Donnez donc à notre hôte, ô mes suivantes, des mets et du vin; baignez-le dans le fleuve, à l'abri du souffle des vents. »

A ces mots, les jeunes filles s'arrêtent et s'encouragent mntuellement; puis, dociles aux ordres de Nausicaa, elles conduisent Ulysse dans un lieu abrité; placent anprès de lni des vêtements : une tunique et nn manteau; lui donnent la fiole d'or contenant l'hnile liquide et l'engagent à se plonger dans l'eau courante du fleuve. Alors le divin Ulysse leur adresse ces mots :

« Éloignez-vous, ô suivantes! laissez-moi seul enlever l'écume qui souille mes épaules; laissez-moi me parfumer, il y a longtemps que l'hnile n'a coulé sur mon corps. Je ne me baignerai point devant vous; le respect me défend de me tenir nu au milieu de jeunes filles. »

Il dit : elles s'éloignent et vont rapporter ce discours à Nausicaa. Cependant le divin Ulysse lave dans le fleuve son dos et

ses larges épaules; il purge sa tête des souillures de la mer écumeuse. Après le bain il se parfume d'huile, puis il se couvre des vêtements que lui a donnés la jeune vierge. Minerve alors le fait paraître plus grand et plns majestueux; elle fait tomber de sa tête les tresses onduleuses de sa chevelure, semblables aux fleurs de l'hyacinthe. Tel un artisan habile, que Vulcain et Minerve ont doué de leur art ingénieux, fait couler de l'or sur de l'argent, et perfectionne de gracieux travaux : ainsi la déesse répand sur la tête et sur les épaules du héros une grâce divine.

Il s'assied à l'écart sur le rivage de la mer, éblouissant de grâce et de beauté. Nausicaa l'admire et dit à ses suivantes :

« Écoutez, mes blanches compagnes, ce que je vais vous dire. Ce n'est point contre la volonté des divinités de l'Olympe que cet homme arrive parmi les nobles Phéaciens. Je l'avais trouvé d'abord de pauvre apparence, et maintenant il est comparable aux dieux qui habitent le vaste ciel. Oh! si, demeurant ici, un tel homme était appelé mon époux, s'il lui plaisait d'y rester! Mais, ô mes suivantes, donnez à notre hôte des mets et du vin. »

Elle dit : et ses femmes s'empressent de lui obéir; elles placent près du héros les mets et le breuvage; il boit et mange avidement, car il est resté bien des jours sans nourriture. Cependant la blanche Nausicaa conçoit une autre pensée. Elle pose dans le chariot les vêtements après les avoir repliés; elle attache les mules sous le joug; elle monte, et adresse à Ulysse ces exhortations :

« Debout, ô mon hôte! viens à la ville; je te conduirai jusqu'à la demeure de mon illustre père, où je pense que tu rencontreras les plus illustres des Phéaciens; tu ne me parais pas manquer de sens; fais donc comme je vais dire. Tant que nous traverserons les champs et les travaux des hommes, marche rapidement avec mes femmes près du chariot; j'ouvrirai le chemin. Mais lorsque nous arriverons à la ville qu'entourent des remparts élevés, que partage un vaste port dont l'entrée est étroite, où chacun a pour ses navires une station quand on les y a tirés, et où s'élève, devant le superbe temple de Neptune, l'agora pavée de pierres énormes habilement ajustées (c'est là que l'on prend soin des agrès, des mâts, des cordages, et que l'on polit les rames, car les Phéaciens ne s'occupent ni de l'arc ni du carquois, mais des mâts, mais des rames, mais des navires qui les transportent pleins d'allégresse sur la mer écu-

meuse), je veux éviter les mauvais propos; je craindrais le blâme des passants; il y a bien des insolents parmi le peuple, et le plus vil nous rencontrant pourrait dire : « Quel est donc « cet hôte si beau, si majestueux, qui accompagne Nausicaa? où « l'a-t-elle trouvé? sans doute ce sera bientôt son époux; ou « peut-être, c'est quelque homme qui vient de loin, qu'elle a « recueilli errant hors de son vaisseau, car il n'y a personne « près de nous; ou bien encore, c'est un dieu qu'elle a bien « prié, qui est descendu du ciel, et elle le possédera toujours. « Certes, il valait mieux pour elle courir au-devant d'un « mari étranger, puisque chez les Phéaciens elle méprise ses « nobles et nombreux prétendants. » Tels seraient leurs discours et ils me couvriraient de confusion. Moi-même, je m'indignerais contre celle qui, sans l'aveu de ses parents chéris, se mêlerait parmi des hommes avant de s'être mariée publiquement. Retiens donc mes conseils, ô mon hôte! pour que tu obtiennes promptement de mon père une escorte et ton retour.

« Nous trouverons sur le bord du chemin un riant bosquet de peupliers consacré à Minerve; une fontaine s'en échappe; de vertes prairies l'entourent, et mon père a dans ce lieu son enclos et son verger, distant de la ville de la portée de la voix. Tu t'y arrêteras jusqu'à ce que nous ayons franchi les remparts et gagné le palais. Lorsque tu supposeras que nous y sommes arrivées, pars, et demande le palais du magnanime Alcinoos. Il est facile à reconnaître, un enfant t'y conduirait; car nulle demeure chez les Phéaciens ne peut se comparer à celle du héros. Dès que tu en auras franchi le seuil et le vestibule, traverse rapidement la grande salle, et va trouver ma mère; assise près de son foyer, à l'ardeur du feu, elle tourne le fuseau chargé de laine pourprée d'un aspect merveilleux; elle s'appuie sur une colonne, ses femmes sont assises derrière elle, et à ses côtés est le trône où mon père s'assied pour boire du vin, comme un immortel. Sans t'arrêter devant lui, étends les mains et embrasse les genoux de ma mère, afin que tu goûtes promptement et plein d'allégresse l'instant désiré du retour. Si loin que tu doives aller, si ma mère, en son âme, t'est favorable, tu peux espérer de revoir les tiens, ta superbe demeure et les champs de ta patrie. »

A ces mots, elle excite les mules de son fouet étincelant. Celles-ci soudain quittent les rives du fleuve, et en piétinant s'élancent avec ardeur. Nausicaa, habile à manier les rênes, les contient pour que ses suivantes et Ulysse puissent la suivre à pied.

Cependant le soleil se couche et l'on arrive au bois sacré de Minerve, où le héros s'arrête et prie aussitôt la fille du grand Jupiter :

« Exauce mes vœux, infatigable fille du dieu qui porte l'égide. Si tu ne m'as pas ouï, quand frappé par Neptune, j'étais submergé, écoute-moi maintenant, accorde-moi de pénétrer dans la ville des Phéaciens et d'exciter leur pitié. »

Tels sont ses vœux, que Minerve exauce, sans lui apparaître, de peur d'offenser le frère de Jupiter, qui en veut toujours terriblement au divin Ulysse avant qu'il arrive en sa patrie.

CHANT VII.

Pendant que le divin et patient Ulysse adresse à Minerve sa prière, les fortes mules emportent jusque dans la ville la jeune Nausicaa. Bientôt elle arrive devant le superbe palais de son père et s'arrête sous le portique. Ses frères accourent et s'empressent autour d'elle, semblables à des dieux. Ils dételient les mules et rentrent dans le palais les riches vêtements. Elle-même gagne son appartement où une vieille Épirote, Euryméduse, allume le feu. Jadis des vaisseaux l'amenèrent de l'Épire et le peuple la choisit pour récompense d'Alcinoos; car il règne sur les Phéaciens qui l'écoutent comme une divinité. Euryméduse allaita dans le palais la blanche Nausicaa. C'est elle qui allume le feu, et, dans sa chambre, prépare le repas du soir.

Cependant Ulysse se lève pour se rendre à la ville. Minerve, qui veille tendrement sur lui, l'enveloppe d'un brouillard impénétrable de peur que l'un des fiers Phéaciens, le rencontrant, ne l'outrage par ses discours et ne lui demande qui il est. Mais lorsqu'il est près de s'introduire dans la riante cité, la déesse lui apparaît sous la figure d'une jeune vierge tenant en ses mains une urne. Elle s'arrête devant lui, et il la questionne.

« Chère enfant, pourrais-tu me conduire à la demeure du héros Alcinoos qui règne sur ces peuples? hôte éprouvé par l'infortune, je viens d'une contrée bien lointaine et je ne connais aucun des mortels qui habitent cette ville et ces champs.

— Hôte vénérable, reprend Minerve, je t'indiquerai le palais que tu demandes, il est près de la demeure de mon irréprochable père. Mais suis-moi en silence, je te montrerai le chemin; ne fais attention et ne parle à aucun de ces hommes; ils accueillent mal les hôtes; ils ne traitent pas amicalement ceux qui arrivent de loin. Confiants dans la légèreté de leurs navires, ils sillonnent la vaste mer; Neptune les favorise, et leurs vaisseaux

s'élancent prompts comme le vol des oiseaux ou comme la pensée. »

A ces mots, Minerve le conduit rapidement, et il s'élance sur les traces de la déesse; il passe à travers la ville, au milieu des Phéaciens, sans être aperçu; Minerve, qui veille tendrement sur lui, ne le permet pas, et elle l'enveloppe d'un brouillard impénétrable. Cependant il admire le port, les navires, l'agora des héros et les vastes remparts fortifiés de palissades, d'un aspect merveilleux. Bientôt ils arrivent devant le superbe palais du roi, et Minerve la première parle en ces termes :

« Voici, hôte vénérable, la demeure que tu demandes; tu trouveras au festin les rois élèves de Jupiter. Entre sans crainte : l'homme résolu réussit le mieux dans ses entreprises, de quelque lieu qu'il vienne. Aborde d'abord la reine, on l'appelle Arété et elle est bien nommée [1]; elle descend des mêmes aïeux que le roi Alcinoos. Neptune d'abord donna le jour à Nausithoos qu'enfanta la belle Péribée, la plus jeune fille du magnanime Eurymédon, qui régna sur les fiers géants. Mais ce roi perdit son peuple coupable, et lui-même succomba. Sa fille s'unit à Neptune et devint mère du magnanime Nausithoos qui régna sur les Phéaciens. Nausithoos engendra Rhexénor et Alcinoos. Le premier, à peine marié, tomba frappé des traits d'Apollon, sans avoir eu de fils, et ne laissa qu'une fille. Alcinoos la prit pour épouse, et de toutes les femmes qui sous les lois d'un époux gouvernent leur famille, nulle n'est plus honorée que ne l'est Arété, de ses enfants, d'Alcinoos lui-même, du peuple entier qui la regarde comme une divinité, et la salue à haute voix lorsqu'elle paraît dans la ville. Jamais elle ne manque de bonnes pensées, et pleine de bienveillance, elle apaise les discordes entre les citoyens. Si son âme t'est favorable, tu peux espérer de revoir les tiens, ta superbe demeure et les champs de ta patrie. »

A ces mots, Minerve disparaît, s'élance sur la mer inépuisable, abandonne la riante Schérie, arrive à Marathon et au sein de la magnifique Athènes, où elle descend dans la forte demeure d'Érechée. Cependant Ulysse s'approche de l'illustre palais d'Alcinoos; il s'arrête avant de franchir le seuil d'airain, le cœur vivement ému. Tel brille d'un vif éclat le soleil ou la lune, telle resplendit la haute demeure du magnanime Alcinoos. Des deux côtés du seuil, des murs d'airain s'étendent et

1. Arété veut dire désirée.

se rejoignent au fond du palais, leur faîte est en émail; les portes intérieures sont d'or; le seuil est d'airain, avec des montants et un linteau d'argent; l'anneau est d'or; en dehors se tiennent des chiens d'or et d'argent que Vulcain a fabriqués avec un art merveilleux pour garder le palais du magnanime Alcinoos, et qui ne doivent éprouver ni la vieillesse ni la mort. Dans la cour, des trônes couverts de voiles légers, œuvre des femmes, s'étendent autour de l'enceinte, des deux côtés du seuil, jusqu'aux appartements. Là siégent les chefs des Phéaciens; là, durant toute l'année, ils boivent et mangent sans cesse. Sur des autels bien construits, s'élèvent des statuettes d'or de jeunes adolescents qui tiennent entre leurs mains des torches embrasées, et qui la nuit éclairent les convives d'Alcinoos. Le palais renferme cinquante femmes captives: les unes broient des grains sous la meule; d'autres sont assises, et tissent la toile, leur fuseau tourne en des mains aussi mobiles que le feuillage des hauts peupliers; leurs tissus serrés brillent comme de l'huile liquide. Autant les Phéaciens excellent parmi les hommes à pousser sur les vagues un vaisseau léger, autant les femmes sont habiles à tisser la toile. Minerve elle-même les a douées d'un esprit intelligent et d'un grand savoir en riches travaux. Hors de la cour, près des portes, est un vaste jardin de quatre mesures; de toutes parts une haie l'entoure, et des arbres d'une riche séve y croissent chargés des plus beaux fruits : de poires, de grenades, de magnifiques pommes, de douces figues et d'olives verdoyantes. Jamais ils ne chôment; ni l'hiver ni les longues chaleurs de l'été ne leur nuisent. Toujours le souffle de Zéphyre fait mûrir les uns, tandis que les autres se forment. À la poire flétrie succède la poire nouvelle, la pomme remplace la pomme, la figue une autre figue, et la grappe une autre grappe. Sur les rameaux de la vigne féconde que l'on a plantée, les raisins sont à la fois desséchés au soleil, en un lieu aplani, dégagé de feuillage, ou cueillis, ou pressurés; à côté du raisin à peine hors de fleur, se colore le raisin déjà mûr. Enfin à l'extrémité de l'enclos, un potager abonde toute l'année en légumes divers. Deux fontaines répandent leurs ondes : l'une au travers du jardin entier; l'autre sous le seuil de la cour devant le superbe palais, et les citoyens viennent y puiser. Tels sont les nobles présents que les dieux ont faits à l'illustre Alcinoos.

Ulysse s'arrête et regarde; lorsqu'en son âme il a tout admiré, il franchit à grands pas le seuil et pénètre dans le palais.

A ce moment, les rois et les chefs des Phéaciens font des libations au subtil meurtrier d'Argus, c'est par lui qu'ils les finissent, lorsqu'ils songent au repos. Cependant, le divin et patient Ulysse traverse le palais, toujours enveloppé du brouillard que Minerve a répandu sur lui. Enfin il parvient auprès d'Arété et du roi Alcinoos. Alors, le héros embrasse les genoux de la reine, et soudain la nuée divine se dissipe. A son aspect tous les convives sont muets de stupeur; ils le contemplent avec admiration, tandis qu'il prononce cette prière :

« Arété, fille du divin Rhexénor, après de nombreuses souffrances, je viens à tes genoux, devant ton époux et devant tes convives; puissent les dieux leur accorder une heureuse vie; puissent-ils transmettre à leurs fils les trésors que renferment leurs palais et les récompenses qu'ils ont reçues des peuples. Mais hâtez-vous de me conduire sur les flots; que je revoie enfin ma patrie. Hélas, depuis longtemps séparé des miens, j'endure des maux cruels! »

A ces mots, il s'assied sur la cendre devant la flamme du foyer. Les Phéaciens cependant gardent tous un profond silence; enfin le vénérable Échénéos prend la parole : c'est le plus ancien du peuple, il brille par son éloquence et par l'expérience des choses passées. L'esprit rempli de bienveillance, il s'écrie :

« Alcinoos, ce n'est pas bien à toi, et il ne sied pas de laisser un hôte assis sur la cendre du foyer; nous attendons tous avec anxiété ce que tu vas résoudre. Mais, allons, relève ton hôte, convie-le à s'asseoir sur un trône orné de clous d'argent, et commande aux hérauts de mélanger le vin; nous ferons des libations à Jupiter-Tonnant, protecteur des suppliants dignes de respect. Cependant, que l'économe serve à l'étranger des mets qu'elle tient sous sa garde. »

A peine Alcinoos a-t-il entendu ce discours, qu'il prend la main de l'illustre et prudent Ulysse; il le relève du foyer et l'assied sur le trône éclatant que lui cède le fort Laodamas, le plus chéri de ses fils, toujours placé à ses côtés. Une suivante verse d'une riche aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont il se lave les mains, puis elle dresse devant lui une table polie que la vénérable économe, pleine de grâce pour les convives, couvre de pain et de mets abondants. Le divin et patient Ulysse boit et mange, tandis qu'Alcinoos appelle un héraut et lui dit :

« Pontonoos, mélange le vin dans l'urne profonde et distribue-le à tous les convives. Nous ferons des libations à Jupiter-Tonnant, protecteur des suppliants dignes de respect. »

Il dit : Pontonoos mêle le vin délectable et le distribue à la ronde dans des coupes. Lorsque les Phéaciens ont fait des libations, et qu'ils ont bu autant que le désire leur âme, Alcinoos leur adresse ce discours :

« Rois et chefs des Phéaciens, prêtez-moi tous une oreille attentive, je veux vous faire connaître ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Notre festin est terminé ; allez maintenant dormir dans vos demeures. Demain à l'aurore nous convierons, en plus grand nombre, les anciens du peuple ; nous fêterons, dans ce palais, notre hôte ; et nous offrirons aux dieux un beau sacrifice. Ensuite, nous songerons à reconduire ce héros, afin que le cœur plein d'allégresse il parvienne rapidement, sans peine et sans péril, aux champs de sa patrie, si lointains qu'ils soient. Nous veillerons à ce que dans son voyage il n'éprouve aucune affliction, avant d'avoir marché sur sa terre paternelle. Là, plus tard, au gré du lin que les Parques pesantes ont filé pour lui dès que sa mère l'a enfanté, il obéira à sa destinée. Si c'est l'un des immortels descendus des cieux, les dieux auraient donc formé quelque nouveau dessein : dès longtemps ils se manifestent à nous ; lorsque nous immolons d'illustres hécatombes, ils prennent place à nos fêtes, et s'asseyent à nos tables mêmes ; enfin lorsque l'un des Phéaciens, dans une course solitaire, les rencontre sur sa route, ils ne se rendent point invisibles pour lui : car nous sommes leurs proches, comme les Cyclopes et les farouches tribus des géants.

— Alcinoos, répond l'artificieux Ulysse, que ton esprit quitte cette pensée. Je ne ressemble ni par la beauté ni par le maintien aux divinités qui habitent le vaste ciel, mais aux frêles humains. C'est aux mortels que vous savez surtout accablés de douleurs qu'il faut me comparer ; je pourrais plus que nul autre vous raconter des infortunes que j'ai souffertes par la volonté des dieux. Mais permettez que j'achève mon repas, malgré mes soucis ; rien n'est plus importun qu'un estomac affamé, il rappelle au soin de lui-même le misérable dont le cœur est en deuil. Moi aussi, j'ai l'âme pleine de tristesse ; cependant la faim et la soif me font oublier mes maux, et je cède à la nécessité de me rassasier. O Phéaciens ! hâtez-vous dès les premières lueurs de l'aurore de faire reconduire un infortuné dans sa patrie. Qu'après tant d'afflictions, la vie ne me quitte pas sans que j'aie revu mes domaines, mes captives et ma superbe demeure. »

Il dit : les Phéaciens applaudissent à son discours, et promet-

tent de reconduire un hôte qui s'exprime avec tant de sagesse. Lorsqu'ils ont fait des libations et bu du vin autant que le désire leur âme, ils vont dormir, chacun en sa demeure, et laissent dans le palais le divin Ulysse. Arété et le divin Alcinoos restent assis à côté du héros, tandis que les suivantes mettent en ordre les vases qui servent au festin.

Arété la première rompt le silence; elle a reconnu le manteau, la tunique, les magnifiques vêtements qu'elle-même a tissus avec ses femmes, et elle adresse au héros ces paroles rapides :

« O mon hôte, je te ferai d'abord ces questions : Qui es-tu, d'où es-tu parmi les hommes? qui t'a donné ces vêtements? N'as-tu pas dit qu'errant sur les mers, tu étais arrivé ici?

— Reine, reprend le prudent Ulysse, il me serait difficile de te faire à l'instant le récit de toutes mes souffrances, car les dieux célestes m'en ont envoyé beaucoup. Mais je vais te dire ce que tu demandes. Du sein des mers lointaines sort l'île d'Ogygie, où demeure la fille d'Atlas, l'artificieuse et belle Calypso, divinité redoutable, que ne fréquentent ni les dieux ni les humains. Une destinée funeste me conduisit à son foyer, seul, car Jupiter fit tomber les feux ardents de la foudre, et fendit mon navire au milieu des sombres flots; tous mes braves compagnons périrent, tandis que mes bras s'attachèrent à la carène. Pendant neuf jours les vagues m'entraînèrent, et, la dixième nuit, les dieux me poussèrent sur l'île de la belle Calypso, divinité redoutable. Elle m'accueillit avec tendresse, elle me combla de soins; elle me nourrit et me dit souvent qu'elle me mettrait pour toujours à l'abri de la vieillesse et de la mort; mais elle ne put fléchir le cœur que renferme mon sein. Je passai près d'elle sept années, mouillant sans cesse de mes pleurs les vêtements immortels qu'elle me donnait. Lorsque vint le cours de la huitième année, la déesse elle-même m'ordonna de presser mon retour, soit que Jupiter lui eût envoyé un message, soit que ses sentiments eussent changé. Elle me congédia sur un radeau bien assemblé, me donna en abondance des mets, du vin, des vêtements immortels, et fit souffler derrière ma barque un vent favorable et doux. Pendant dix-sept jours je sillonnai sans peine les vastes flots; à la dix-huitième aurore, les monts ombragés de votre île m'apparurent, et mon cœur ressentit une vive allégresse. Infortuné! j'allais encore éprouver de cruelles souffrances par la volonté de Neptune. Le dieu qui ébranle la terre, soudain

excite contre moi les vents, me ferme les chemins, et soulève la mer immense; les vagues ne me laissent plus voguer, gémissant, sur mon radeau. Enfin, un tourbillon le brise, et je fends à la nage les flots courroucés, jusqu'à ce que les vents et l'onde me poussent sur ce rivage. Alors la vague m'eût jeté sur de vastes rochers, sur des écueils affreux. Mais je m'élance de nouveau et je nage jusqu'à ce que j'entre dans le fleuve en un lieu qui me semble accessible, où les rochers s'aplanissent, où le vent n'a plus de prise. Là, je tombe, puis je recueille mes esprits. Cependant, la nuit divine survient; je sors de ce fleuve issu de Jupiter, et je m'en éloigne pour dormir sous des arbres touffus, dans un vaste lit de feuilles. Les dieux répandent sur mes paupières un long sommeil, et quoique contristé en mon cœur, je dors la nuit entière; je dors encore le matin, et au milieu du jour; le soleil se couchait quand je m'éveille. Alors j'entends les jeux des compagnes de ta fille, et je l'aperçois elle-même sur le rivage de la mer au milieu de ses femmes, semblable à une divinité. Je l'implore, et je lui trouve un excellent esprit, tel qu'on n'espère pas le rencontrer chez une jeune vierge, car toujours le jeune âge manque de prudence. Elle me donne des mets abondants et du vin pourpré, elle me fait baigner dans le fleuve et m'offre ces vêtements. Voilà ce que j'ai à te dire, tout affligé que je suis, et tout cela est véritable.

— O mon hôte! reprend Alcinoos, certes ma fille n'a point songé à ce qu'elle devait faire, puisqu'elle ne t'a point amené près de nous avec ses compagnes; et c'est elle que, la première, tu as suppliée.

— Héros, répond l'artificieux Ulysse, n'accuse pas à cause de cela ton irréprochable fille; elle m'avait ordonné de la suivre avec ses femmes. Mais je n'en ai rien fait par respect pour sa jeunesse, de peur qu'en ton âme, en me voyant, tu ne ressentisses de la colère. Car sur la terre, la race des hommes est soupçonneuse!

— O mon hôte! s'écrie Alcinoos, mon sein ne renferme point un cœur si prompt à se courroucer; il vaut toujours mieux se conformer en tout à la justice. Veuillent le puissant Jupiter, Minerve et Phébus, ô mortel, dont les sentiments se rapportent aux miens! que tu demeures ici, que tu deviennes l'époux de ma fille, et que tu sois appelé mon gendre. Je te donnerais une maison et des richesses, s'il te plaisait de rester auprès de nous. Mais nul des Phéaciens ne te retiendra contre ton

gré; cela ne pourrait être agréable au père des dieux. Demain, j'assurerai ton retour, afin que tu le saches bien; jusque-là, étendu sur un lit, cède au sommeil. Mes rameurs profiteront du calme pour te conduire dans ta patrie, dans ta demeure, ou en quelque lieu que tu veuilles te rendre; dussent-ils voguer au delà de l'Eubée, de toutes les terres la plus lointaine, s'il faut en croire ceux de notre peuple qui la virent lorsqu'ils y menèrent le blond Rhadamanthe pour visiter Titye, fils de la terre. En un seul jour, ils parvinrent sans fatigue à cette contrée, et revinrent en leurs foyers. Tu éprouveras toi-même combien mes navires excellent, et comme nos jeunes gens sont habiles à faire jaillir l'eau de la mer avec leurs rames. »

A ces mots, le divin et patient Ulysse est pénétré d'une vive joie, et soudain il prononce cette prière :

« Puissant Jupiter, accomplis les promesses d'Alcinoos, et que sa gloire impérissable se répande sur toute la terre, si je revois ma patrie. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, la blanche Arété ordonne aux suivantes de préparer une couche sous le portique, d'entasser de belles couvertures de pourpre, d'étendre au-dessus des tapis, et de les recouvrir de manteaux épais. Les femmes sortent du palais, portant à la main des torches enflammées; elles dressent le lit avec empressement, et debout devant Ulysse, elles l'avertissent en ces termes : « Ta couche est préparée, ô notre hôte! va maintenant dormir. »

Elles disent : et il lui semble doux de s'étendre sur une couche. Ainsi le divin et patient Ulysse dort dans un lit moelleux, sous le retentissant portique. Alcinoos lui-même dort dans l'appartement retiré de sa superbe demeure. L'auguste reine repose à ses côtés sur le lit qu'elle a fait.

CHANT VIII.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, Alcinoos abandonne sa conche ; Ulysse aussi se lève, et le roi le conduit à l'agora des Phéaciens, près des vaisseaux. Ils entrent et se placent l'un à côté de l'autre sur des pierres polies, pendant que Minerve, pour préparer le retour d'Ulysse, parcourt la ville sous la figure du héraut de l'illustre Alcinoos, aborde chaque citoyen et lui dit :

« Hâtez-vous, chefs et rois des Phéaciens, allez à l'agora, afin d'entendre l'hôte qui vient d'arriver au palais, après avoir longtemps erré sur les flots. Il ressemble, par son maintien, aux immortels. »

Elle dit, et dans toutes les âmes, elle excite le désir. L'agora, les siéges se remplissent rapidement de citoyens assemblés ; la plupart admirent l'illustre fils de Laërte : car Minerve a répandu sur sa tête et sur ses épaules une grâce divine. Elle le fait paraître plus grand et plus majestueux, pour qu'il soit à la fois, aux Phéaciens, plus cher, plus redoutable, plus digne de respect, et qu'il sorte triomphant des épreuves auxquelles ils vont le soumettre. Lorsqu'ils sont réunis, Alcinoos leur adresse ce discours :

« Rois et chefs des Phéaciens, prêtez-moi tous une oreille attentive : je veux vous apprendre ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Cet hôte, j'ignore qui il est, a pénétré dans ma demeure, après de longues courses. Est-il des peuples qui habitent du côté de l'Aurore ou du côté d'Hespéros ? je ne sais, mais il nous demande de le reconduire sans délai dans sa patrie. Hâtons-nous donc, comme nous l'avons toujours fait, de lui donner une escorte. Jamais étranger, entré comme suppliant sous mon toit, n'est resté longtemps à gémir à cause de son retour. Allons, lançons à la mer divine un noir vaisseau nou-

vellement construit ; choisissons, parmi le peuple, cinquante-deux jeunes gens d'une adresse éprouvée. O jeunes Phéaciens, voici ce que je vous ordonne ! assujettissez à leurs bancs toutes les rames ; puis revenez, et préparez dans mon palais un rapide festin, je vous traiterai tous parfaitement ; et vous, rois décorés du sceptre, venez dans ma belle demeure, où nous fêterons notre hôte ; que nul ne refuse, et convoquez le divin poëte Démodocos, car les dieux l'ont, plus que tout autre, doué de chants qui charment, quand son âme l'excite à chanter. »

A ces mots, Alcinoos ouvre la marche, et les rois, décorés du sceptre, le suivent. Un héraut court à la demeure du chantre divin. Le peuple choisit cinquante-deux jeunes gens, qui, comme il leur a été ordonné, se rendent au bord de l'inépuisable mer. Ils arrivent près du navire, ils le lancent sur les flots ; ils y placent le mât et la voile ; ils assujettissent convenablement toutes les rames avec de fortes courroies ; ils étendent la voile blanchissante, et poussent le navire en un mouillage profond. Ces apprêts terminés, ils se rendent au vaste palais de l'illustre Alcinoos. Les portiques, les cours, les salles se remplissent de citoyens rassemblés : jeunes hommes et vieillards, la multitude est grande. Alcinoos immole pour eux douze brebis, huit porcs aux dents blanches, et deux bœufs au front superbe. Ils dépouillent les victimes et préparent le repas délectable. Cependant le héraut arrive et conduit le poëte aimé. La Muse le chérit plus que tous les mortels ; elle lui a donné le bien et le mal ; elle l'a privé de la vue, mais elle l'a doué des doux chants. Pontonoos, pour lui, place au milieu des convives un trône orné de clous d'argent, appuyé à une haute colonne ; au-dessus de sa tête, il suspend la lyre harmonieuse, et lui enseigne comment il pourra l'atteindre ; enfin il dresse une table sur laquelle il pose une corbeille et une coupe remplie, afin que Démodocos boive au gré des désirs de son âme. Les convives, étendant les mains, saisissent les mets placés devant eux.

Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, la Muse inspire au poëte de célébrer la gloire des guerriers, et de faire entendre un chant dont alors la renommée s'élève jusqu'au vaste ciel. Il dit la querelle d'Ulysse et du fils de Pélée, qui, jadis, au splendide festin consacré aux dieux, s'attaquèrent par des paroles amères ; tandis que le roi des hommes se réjouissait en voyant les premiers des Grecs livrés à la discorde ; car, à l'origine des malheurs qui devaient fondre sur les Grecs et sur les Troyens, par la volonté du grand Jupiter, Agamemnon, dans

la riante Pytho, avait franchi le seuil de pierre pour consulter Apollon, et le dieu lui avait prédit ce qui alors arrivait.

L'illustre poëte chante donc ces aventures. Cependant Ulysse prend, de ses fortes mains, son grand manteau de pourpre, le tire sur sa tête et cache son majestueux visage ; car il a honte de laisser voir aux Phéaciens les larmes qui s'échappent de ses yeux. Mais lorsque le chantre divin s'arrête, le héros sèche ses pleurs, laisse retomber le manteau, soulève sa coupe profonde et fait des libations aux dieux; puis, aussitôt que Démodocos recommence, excité par les Phéaciens ravis, Ulysse, de nouveau, se voile la tête, et se prend à pleurer. Il dérobe à tous les regards les larmes qu'il répand; le seul Alcinoos, assis à ses côtés, l'observe, voit sa douleur, entend ses profonds soupirs; aussitôt, s'adressant aux convives, il s'écrie :

« Écoutez-moi, chefs et rois des Phéaciens, notre âme est rassasiée du repas et de la lyre, compagne des festins abondants; sortons maintenant, livrons-nous à tous nos jeux; que notre hôte dise aux siens, à son retour dans sa demeure, combien nous excellons au pugilat, à la lutte, au saut et à la course. »

A ces mots, il ouvre la marche et l'assemblée le suit. Le héraut suspend à la colonne la lyre harmonieuse, prend par la main Démodocos, le conduit hors de la salle et le guide sur les traces des premiers des Phéaciens, qui vont admirer les jeux. Ils se rendent à l'agora; des milliers de citoyens les suivent. Déjà une nombreuse et vaillante jeunesse s'apprête : Acronée se lève et après lui Ocyale, Elatrée, Nautès, Prymne, Anchiale, Éretmès, Pontée, Prorès, Thoon, Anabésinée, Amphiale, fils de Polynée, issu de Tectonis; Euryale, l'égal de l'homicide Mars ; Naubolide, de tous les Phéaciens le plus beau, le plus gracieux après l'irréprochable Laodamas. Les trois irréprochables fils d'Alcinoos : Laodamas, Halios, Clytonée, beau comme un dieu se lèvent pareillement. D'abord ils s'exercent à la course; la barrière tombe, l'arène s'ouvre devant eux; tous ensemble s'élancent, volent et soulèvent sous leurs pas un nuage de poussière. Le plus agile est l'irréprochable Clytonée. Autant, dans les guérets, en creusant un sillon, les mules parcourent d'espace, autant il laisse en arrière ses rivaux, lorsque, le premier, il revient devant le peuple. Les héros font ensuite la rude épreuve de la lutte, où Euryale triomphe des plus vaillants. Amphiale est celui de tous qui saute le mieux. Élatrée lance le plus loin le disque, et le vaillant fils d'Alcinoos, Laodamas, est

vainqueur au pugilat. Lorsqu'ils ont charmé leur esprit par les combats, Laodamas s'écrie :

« Venez, mes amis, demandons à notre hôte si lui aussi s'est exercé à nos jeux. Il n'a pas le maintien d'un homme sans valeur : voyez ses cuisses, ses deux bras, son cou vigoureux et sa large poitrine. Il lui reste encore une fleur de jeunesse, malgré les souffrances qui l'ont brisé ; car je ne pense pas qu'il y ait rien de pire que la mer pour épuiser un homme, si robuste qu'il soit.

— Laodamas, répond Euryale, tu parles selon la sagesse ; aborde donc notre hôte, provoque-le, et fais-lui connaître nos désirs. »

A ces mots, le noble fils d'Alcinoos s'arrête auprès d'Ulysse, au milieu de l'arène, et lui dit :

« Allons, hôte vénérable, essaye de nos jeux, si tu en as l'expérience ; vraisemblablement tu en sais quelques-uns. Il n'y a point pour l'homme de plus grande gloire que d'agir des pieds et des bras. Viens donc lutter ; dissipe les soucis de ton âme. Ton départ n'en sera pas retardé ; déjà ton navire est à flot et tes compagnons sont prêts.

— Laodamas, répond le prudent Ulysse, pourquoi m'invitez-vous en me raillant ? Les chagrins plutôt que les jeux sont en mon esprit. Que n'ai-je point souffert ? quelles fatigues n'ai-je point endurées ? et maintenant, à votre agora, je suis assis en suppliant pour obtenir mon retour du roi et de tout le peuple. »

Alors Euryale se place devant le héros et l'injurie en ces termes : « O notre hôte ! tu ne nous parais pas habile aux combats que se livrent les humains. Tu ressembles moins à un athlète qu'au chef des nautonniers d'un vaisseau marchand préoccupé, sur toutes choses, de provisions de vivres et de gros profits.

— Mon hôte, répond Ulysse en lui lançant un regard courroucé, tu n'as pas bien dit. Tu ressembles, toi, à un insensé. Ainsi les dieux n'accordent pas leurs dons à tous les hommes ; aux uns ils refusent la beauté, à d'autres la sagesse ou l'éloquence. L'un a un humble maintien, mais un dieu le relève par le don de la parole ; le peuple est charmé lorsqu'il apparaît ; il s'énonce avec une assurance douce et modeste ; il domine l'agora, puis lorsqu'il traverse la ville, on le contemple comme une divinité. Un autre est comparable par sa beauté aux immortels, mais il ne fait entendre que des propos disgracieux. Ainsi, tu excelles par les grâces extérieures ; un dieu même n'y changerait rien, mais ton esprit est frivole ; tes mots inconsi-

dérés ont soulevé mon cœur dans ma poitrine. Je ne suis pas si novice aux luttes que tu le dis : je crois avoir été de ceux qui combattent au premier rang, lorsque je pouvais me confier a ma jeunesse, à la force de mes bras. Maintenant les douleurs, l'infortune m'ont accablé. Que n'ai-je point souffert dans les batailles ou en sillonnant les flots furieux! Mais malgré mes fatigues infinies, je m'exercerai à vos jeux ; tu m'as mordu au cœur, et tes paroles m'entraînent. »

Il dit, et sans quitter son manteau, le héros saute dans l'arène, saisit un disque énorme, plus large et plus pesant que ceux des Phéaciens, et de sa forte main le lance en tourbillonnant. La pierre mugit; les Phéaciens baissent la tête pendant le vol rapide du disque qui tombe bien au delà des marques des autres héros. Pallas accourt, pose une marque, et, sous la figure d'un mortel, s'écrie :

« Un aveugle, ô notre hôte! distinguerait ta marque au toucher, car loin de se confondre avec les précédentes elle les dépasse toutes. Rassure-toi donc sur cette épreuve, nul des Phéaciens ne t'atteindra ni ne l'emportera sur toi. »

Ces mots de la déesse remplissent de joie le cœur d'Ulysse, parce qu'il voit dans l'enceinte un compagnon bienveillant, et, d'une voix radoucie, il s'adresse aux Phéaciens :

« Allons, jeunes héros, atteignez ce disque et je ne tarderai pas à en jeter un autre à la même distance ou même encore plus loin. Si le cœur ou l'âme de l'un de vous le lui ordonne, qu'il tente l'épreuve ; car vous m'avez profondément courroucé. Le pugilat, la lutte, la course, je ne refuse rien, et, de tous les Phéaciens, Laodamas est le seul avec qui je ne veux point entrer en lice; il est mon hôte, et l'insensé, l'homme sans valeur, seuls, au sein d'un peuple étranger, rivaliseraient aux jeux avec un hôte; ils perdraient ainsi le droit d'être respectés. Mais parmi tout le peuple, je ne dédaigne, je ne repousse personne. Je brûle de connaître votre adresse, et de la mettre à l'essai. Non, non, je ne suis pas inexpert à vos jeux. Je sais fort bien manier un arc poli ; le premier je frapperais dans la mêlée un ennemi au milieu de ses nombreux compagnons, malgré les traits qui s'échapperaient de leurs mains. Aux champs d'Ilion, quand nous lancions des flèches, Philoctète, seul des archers grecs, l'emportait sur moi. Je puis me glorifier d'être le plus habile après lui, de tous les mortels qui maintenant goûtent les fruits de la terre. Je ne voudrais pas le disputer aux héros des temps passés : à Hercule, à Euryte l'Œchalien ; ceux-là lut-

taient contre les immortels eux-mêmes. Aussi le grand Euryte périt jeune; la vieillesse ne vint pas l'atteindre dans son palais; mais Apollon courroucé le perça de ses traits, parce qu'il l'avait provoqué. Ma main lance un javelot aussi loin que va la flèche d'un autre. Ce n'est qu'à la course que je craindrais d'être vaincu par l'un des Phéaciens; les fatigues de la mer m'ont affaibli; l'abondance ne régnait pas toujours sur mon navire, et mon ancienne vigueur a abandonné mes membres. »

Il dit, et tous gardent un profond silence; Alcinoos seul répond enfin :

« O mon hôte, tes paroles ne me sont pas désagréables; tu veux nous montrer la prouesse qui partout t'accompagne. Les discours téméraires d'Euryale ont excité ton ardeur et ta colère; mais quel mortel trouverait à redire à ta valeur, à moins d'avoir perdu la raison! Crois-moi donc, et comprends ce que je vais dire, afin que tu le répètes à quelque autre, lorsque, dans ton palais, assis au festin avec ta femme et tes enfants, tu te souviendras de notre vertu et des travaux que, dès le temps de nos aïeux, Jupiter nous a imposés. Nous ne sommes point invincibles à la lutte ni au pugilat; mais notre légèreté à la course est incomparable, et nos vaisseaux sont de tous les vaisseaux les plus rapides. Les longs festins, les accords de la lyre, les danses nous sont toujours chers; nous aimons les riches vêtements souvent renouvelés, les bains tièdes et le lit. Accourez, jeunes danseurs phéaciens, venez montrer votre souplesse; que notre hôte, à son retour dans sa demeure, dise aux siens combien nous excellons par notre navigation, notre légèreté à la course, nos chœurs de danses gracieuses et nos chants. Que l'un de vous s'empresse d'apporter la lyre harmonieuse de Démodocos, qu'il a laissée dans la salle du festin. »

Ainsi parle Alcinoos, semblable à une divinité; un héraut se lève pour aller querir la lyre harmonieuse en la demeure du roi. Aussitôt les neuf arbitres, choisis parmi le peuple, se lèvent. Ce sont eux qui dans les jeux règlent habituellement toutes choses. Ils aplanissent l'espace et disposent une vaste enceinte. Le héraut revient et remet la lyre harmonieuse à Démodocos, qui descend au milieu de l'arène; autour de lui se placent les adolescents habiles à former des chœurs; ils frappent de leurs pieds la divine enceinte. Ulysse contemple la légèreté de leurs pas, et en son âme les admire.

Cependant, le poëte, en s'accompagnant de sa lyre, fait entendre un chant gracieux sur les amours de Mars et de la belle Vénus,

qui s'unirent en secret dans le palais de la déesse. Mars fit de nombreux présents, et déshonora la couche de Vulcain. Mais le Soleil les vit et vint l'avertir. Aussitôt qu'il eut ouï ce douloureux message, Vulcain trama de mauvais desseins, au fond de son cœur. Il gagne sa forge, dispose une forte enclume, et fabrique des liens qu'on ne peut ni dénouer, ni déplacer, ni rompre.

A peine, plein de courroux contre Mars, a-t-il préparé l'artifice, qu'il rentre dans la chambre nuptiale ; il suspend en cercle ces inextricables liens, qui, invisibles même aux dieux, descendent des poutres, et, déliés comme des fils d'araignée, enveloppent sa couche. Alors il feint de se rendre à Lemnos, ville superbe qu'il chérit le plus sur la terre. Mars ne l'a pas épié en vain ; il l'a vu s'éloigner, il accourt à son palais, enivré des désirs que lui inspire la belle Cythérée. La riante déesse est assise, et revient de visiter son puissant père. Mars pénètre dans sa demeure, lui prend la main, et lui adresse ces paroles :

« Viens, ma bien-aimée, allons nous mettre au lit. Vulcain n'est plus parmi nous, et sans doute il est déjà dans Lemnos chez les Sintiens au langage barbare. »

Il dit : et il semble doux à la déesse de dormir avec lui ; tous deux montent sur la couche, et soudain les filets, habilement préparés par l'ingénieux artisan, se répandent à l'entour. Ils ne peuvent ni se dégager ni se mouvoir, et ils comprennent qu'il n'y a point pour eux de fuite. Cependant, l'Illustre boiteux approche ; il est revenu sur ses pas avant d'arriver à Lemnos. Le Soleil a veillé pour lui, et lui a tout dit. Il rentre dans son palais, le cœur dévoré de rage ; une colère sauvage le transporte, il s'arrête sous le portique, et d'une voix terrible il convoque tous les dieux :

« Puissant Jupiter, et vous, bienheureux immortels, accourez, venez rire et vous indigner. Parce que je suis difforme, la fille de Jupiter, Vénus me méprise toujours, et elle aime le farouche Mars qui est beau et leste, tandis que je suis infirme ; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de mes deux parents qui n'auraient pas dû m'enfanter. Voyez comme ils se sont endormis sur mon lit, en se caressant ; je suis navré quand je les regarde ; toutefois j'espère que bientôt, ils ne voudront plus d'un tel repos, même pour un moment, et en auront assez de ma couche, quoiqu'ils s'aiment bien. Cependant, mon piége et mes filets les retiendront jusqu'à ce que le père de Vénus m'ait rendu les présents d'hymen que je lui ai faits à cause de l'impudente épouse dont l'inconstance égale la beauté. »

A ces mots, les dieux se rassemblent dans le palais à base d'airain. Neptune, qui ceint la terre, l'utile Mercure et le roi qui lance au loin les traits arrivent les premiers. Mais la pudeur retient chez elles les déesses. Les dieux, dispensateurs des biens, s'arrêtent sous le portique ; un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels, lorsqu'ils voient l'ouvrage merveilleux du prudent Vulcain ; ils se disent entre eux :

« Les mauvaises actions ne profitent pas. Le pesant atteint l'agile : Vulcain, quoique boiteux et lent, l'emporte, grâce à son adresse, sur Mars, le plus rapide des dieux, et il obtiendra l'amende due pour l'adultère. »

Tels sont leurs propos. Cependant Apollon dit à Mercure : « O fils de Jupiter, messager, dispensateur des biens, sans doute, à ce prix, tu consentirais à reposer à côté de la belle Vénus ? — Plût aux dieux! répond Mercure ; dussé-je être enveloppé de liens trois fois aussi pesants, dussent tous les dieux et toutes les déesses en être témoins, oui, sans doute, je voudrais partager la couche de la belle Vénus. »

Il dit : et les rires des dieux redoublent. Mais Neptune n'a pas envie de rire; il ne cesse de conjurer l'ingénieux Vulcain de délivrer Mars, et il lui adresse ces paroles rapides :

« Romps ces liens, et je te promets que ce dieu, au gré de tes désirs, te payera l'amende qu'il est juste de recevoir entre dieux immortels.

— Ah! reprend l'illustre boiteux, ne me donne pas de tels ordres. La caution des méchants est une méchante caution. Comment pourrais-je te contraindre dans l'assemblée des immortels, si Mars fuyait, ayant échappé à sa dette et à mes liens?

— Si Mars, s'écrie Neptune, pour se soustraire à sa dette, prend la fuite, je te payerai moi-même.

— Ah! dit enfin le dieu outragé, je ne puis ni ne dois refuser ta parole. »

A ces mots, il détache les filets. Les amants, aussitôt délivrés, prennent leur essor. Mars vole jusqu'en Thrace ; Vénus, qui aime les sourires, se rend dans Chypre, à Paphos, où elle a un bois sacré et un autel odorant. Là, les Grâces la plongent dans le bain, la parfument d'une huile incorruptible, comme celle dont se servent les dieux éternels, et la couvrent de vêtements précieux d'un aspect admirable.

Tels sont les chants de l'illustre poëte. Ulysse, ainsi que tous les Phéaciens, les écoute l'esprit charmé.

Alcinoos ordonne ensuite à Laodamas et à Halios de danser

seuls ; car l'un et l'autre excellent. Les deux jeunes héros prennent dans leurs mains un beau ballon de pourpre qu'a fabriqué pour eux l'illustre Polybe. L'un, se courbant en arrière, le fait voler jusqu'aux sombres nuages ; l'autre bondit et le recueille avant d'être retombé sur ses pieds. Lorsqu'ils ont longtemps à ce jeu déployé leur adresse, ils exécutent sur le sol de l'enceinte une danse où chacun s'avance tour à tour. La brillante jeunesse que renferme l'agora les applaudit; une immense rumeur éclate, et le divin Ulysse dit au roi :

« Ce n'est point à tort que tu as vanté le talent des danseurs phéaciens ; nul ne les surpasse, et à les voir l'admiration me transporte. »

Ces mots réjouissent le puissant Alcinoos, qui aussitôt s'écrie :

« Écoutez, chefs et princes des Phéaciens. Notre hôte me semble très-sensé ; allons, faisons-lui, comme il convient, un présent d'hospitalité. Douze illustres rois commandent à ce peuple, et moi je suis le treizième. Que chacun apporte un frais manteau, une tunique et un talent d'or. Apportons tout de suite ces dons, tous ensemble, afin que notre hôte les ayant en son pouvoir s'asseye au festin l'âme pleine de joie. Euryale l'apaisera lui-même par ses discours et par un présent ; car il a prononcé des paroles inconsidérées. »

Il dit : tous l'approuvent, et chacun envoie son héraut pour qu'on apporte les présents. Euryale répond en ces termes au roi :

« Puissant Alcinoos, ô le plus illustre de tout le peuple ! oui, j'apaiserai notre hôte, comme tu m'y invites. Je lui offre ce glaive d'airain à poignée d'argent et le fourreau de frais ivoire qui le renferme. Ce don lui sera d'un grand prix. »

Il dit, pose le glaive entre les mains d'Ulysse, et ajoute : « Salut, hôte vénérable ! Si j'ai dit un mot qui t'afflige, qu'autant en emporte le vent ! Puissent les dieux t'accorder de revoir ton épouse et de retourner dans ta patrie ! Trop longtemps, loin des tiens, tu es éprouvé par l'infortune.

— Et toi, reprend Ulysse, ami, je te salue ; que les immortels te rendent heureux ! Puisses-tu n'avoir jamais à regretter ce glaive que tu me donnes en m'apaisant par tes paroles ! »

Il dit, et jette sur ses épaules le glaive orné de clous d'argent. Le soleil cependant se couche, et les nobles présents sont arrivés ; les illustres hérauts les portent au palais, et les remettent aux fils de l'irréprochable roi ; ceux-ci les déposent devant leur vénérable mère. Alcinoos de son côté conduit les Phéaciens en

sa demeure, les fait asseoir sur des trônes élevés, et dit à son épouse :

« Viens, femme, avec le plus beau de tes coffres précieux où tu placeras un manteau et une tunique. Faites chauffer au feu de l'airain ; que l'eau bouillonne ; que s'étant baigné et ayant vu tous les dons étalés ici qu'ont apportés les irréprochables Phéaciens, notre hôte se délecte à notre repas et aux chants du poëte. Pour moi, je lui donnerai cette coupe qui m'appartient (elle est de toute beauté et d'or), afin que dans son palais, en faisant des libations à Jupiter et aux autres dieux, il se souvienne de moi tous les jours de sa vie. »

Il dit : Arété ordonne à ses femmes de mettre au plus vite un grand trépied sur le feu ; elles posent sur un brasier le trépied des bains, y versent de l'eau et glissent au-dessous des rameaux, qu'elles allument. Les flammes pressent les flancs du vase d'airain ; bientôt l'onde bouillonne. Cependant Arété, pour son hôte, descend de la chambre nuptiale un coffre précieux, et y renferme les magnifiques présents, les vêtements et l'or que lui ont donnés les Phéaciens. Elle y ajoute elle-même un manteau et une riche tunique, et adresse au héros ces paroles rapides :

« Examine toi-même le couvercle et ferme-le d'un nœud pour qu'on ne te dérobe rien en route, si tu viens à t'endormir lorsque le noir vaisseau fendra les vagues. »

Le patient Ulysse l'a entendue ; il ajuste le couvercle et le ferme aussitôt d'un nœud compliqué, dont l'auguste Circé lui a enseigné le secret. A ce moment, l'économe l'invite à entrer dans la baignoire ; il voit avec joie un bain chaud, car il n'en a point pris depuis qu'il a quitté la blonde Calypso, et, dans Ogygie, il recevait les soins que reçoit un dieu. Lorsque les captives l'ont baigné, elles le parfument d'huile, l'enveloppent d'une tunique et d'un superbe manteau. Il sort de la baignoire, et va se mêler à l'assemblée des hommes invités pour boire du vin. Nausicaa s'arrête près du seuil de la superbe demeure, voit de ses yeux Ulysse, l'admire et lui adresse ces paroles rapides :

« Je te salue, ô mon hôte, afin que même en ta terre paternelle, tu ne m'oublies jamais ; car c'est à moi la première que tu dois la vie.

— Nausicaa, répond Ulysse, fille du magnanime Alcinoos, si le puissant époux de Junon veut que je goûte l'instant du retour et que je rentre dans ma demeure, là, comme à une divinité, je t'adresserai tous les jours des vœux. C'est toi, ô jeune vierge, qui m'as sauvé »

Il dit, et s'assied sur un trône à côté du roi Alcinoos. Déjà l'on divise les chairs et l'on mélange le vin. Le héraut arrive, conduisant le gracieux chanteur Démodocos. Il le place au milieu des convives et l'appuie contre une haute colonne. Alors Ulysse remet au héraut une forte part de dos de porc, couverte d'une graisse succulente, et lui dit :

« Héraut, porte ce mets à Démodocos, qu'il le mange ; moi aussi dans ma détresse je lui serai agréable. Les poëtes ont part aux respects et aux hommages de tous les mortels. La Muse elle-même leur a enseigné leur art, et elle chérit la tribu des chantres divins. »

Il dit : Pontonoos pose le mets dans les mains du héros Démodocos ; celui-ci l'accepte et s'en réjouit en son âme. Les convives cependant étendent les bras, et saisissent les chairs placées devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, le prudent Ulysse s adresse au poëte et lui dit :

« O Démodocos ! je t'honore au-dessus de tous les mortels, soit que la Muse, fille de Jupiter, soit que Phébus lui-même t'aient enseigné ; car tu chantes, selon la vérité, les malheurs des Achéens, leurs entreprises, leurs fatigues, leurs misères, comme si tu avais été toi-même à cette guerre, ou comme si tu avais ouï l'un d'eux. Eh bien, continue ; chante le cheval de bois, œuvre d'Épéos et de Minerve, présent trompeur que le divin Ulysse introduisit jusqu'à la citadelle, rempli de guerriers qui renversèrent Ilion. Si tu me racontes exactement ces aventures, je proclamerai, devant tous les hommes, qu'un dieu bienveillant t'a doué des chants divins. »

A ces mots, le poëte, inspiré des dieux, commence et chante. Il raconte d'abord comment les Grecs s'embarquent sur leur flotte, la poussent au large et livrent aux flammes le camp et les tentes. Mais déjà d'autres Argiens sont assis autour de l'illustre Ulysse au milieu de l'agora d'Ilion, cachés dans les flancs du cheval que les Troyens eux-mêmes ont traîné jusqu'au sein de la citadelle. Le cheval est donc là debout, et les citoyens assis alentour prononcent mille discours confus. Trois desseins surtout leur plaisent : ou de déchirer ce bois creux avec le fer, ou de le hisser au sommet de la montagne, et de le précipiter sur la roche, ou enfin de le conserver comme une offrande propre à charmer les dieux. C'est le dernier parti qui doit être préféré ; car leur destinée est de périr, lorsque la ville aura renfermé le grand cheval de bois où sont assis les plus vaillants des Grecs, portant aux Troyens la mort et le carnage. Démodocos ensuite

raconte comment les fils des Grecs dévastèrent Ilion en se précipitant de leur large embuscade. Enfin, changeant de manière, il chante encore la ruine de la ville escarpée : Ulysse semblable à Mars, marchant avec le divin Ménélas sur le palais de Déiphobe, le terrible combat qui se livra sous ses murs, et la victoire que leur assura la magnanime Pallas.

L'illustre poëte chante donc ces aventures. Cependant, Ulysse est vivement ému ; des larmes s'échappent de ses paupières et couvrent son visage. Telle une femme pleure lorsqu'elle embrasse l'époux chéri qu'elle a vu tomber devant les remparts. Il n'a pu sauver sa patrie, ses enfants ; témoin de sa mort et de ses derniers soupirs, elle se jette sur son corps en poussant des cris lamentables ; derrière elle, les vainqueurs frappent de leurs javelots son dos et ses épaules, et l'emmènent en esclavage, où elle ne connaîtra plus que le travail et les soucis ; son visage est altéré par une douleur digne de compassion. Tel Ulysse pleure à faire pitié. Il cache à tous les regards les larmes qu'il répand ; le seul Alcinoos assis à ses côtés l'observe, voit sa douleur, entend ses profonds soupirs, et soudain s'adressant aux Phéaciens, il dit :

« Écoutez-moi, chefs et rois des Phéaciens ; que Démodocos fasse taire sa lyre harmonieuse. Ses chants ne sont pas pareillement agréables à tous les convives. Depuis que nous sommes à table et que le divin poëte s'est levé, notre hôte n'a point cessé de répandre des larmes amères ; la douleur sans doute a envahi son âme. Croyez-moi donc, que le poëte s'arrête, et que nous tous, hôte et convives qui l'accueillons, soyons également charmés ; cela vaut beaucoup mieux. Pour cet hôte digne de respect, nous avons préparé son retour et de nobles présents que nous lui offrons avec tendresse. L'hôte, le suppliant, est un frère pour l'homme dont on peut encore émouvoir les entrailles. C'est pourquoi, ô étranger, ne me cache rien, ne dissimule pas ; il te sied de me répondre avec franchise. Dis-moi comment te nommaient ton père, ta mère, tes voisins et les habitants de ta cité. Il n'est personne parmi les humains, juste ou pervers, qui dès sa naissance n'ait reçu un nom. Ses parents lui en donnent un lorsqu'il est enfanté. Fais-moi connaître aussi ta patrie, ton peuple, ta cité, afin que mes vaisseaux, méditant avec intelligence, t'y conduisent. Les navires phéaciens n'ont point de pilotes ; ils n'ont point comme les autres de gouvernails qui les dirigent. Mais d'eux-mêmes ils connaissent l'esprit et les pensées des humains. Les cités, les champs fertiles, les divers

peuples, leur sont pareillement connus, et ils sillonnent rapidement les vagues de la mer, enveloppés de vapeurs et de brouillards, sans jamais craindre ni tempêtes ni naufrages. Toutefois j'ai souvent entendu mon père Nausithoos nous prédire que Neptune, irrité de nous voir, sans péril, reconduire tous ceux qui sont jetés sur nos rivages, détruirait, à son retour d'une course sur les flots brumeux, un superbe navire des Phéaciens, et suspendrait devant notre ville une immense montagne. Telle fut la prédiction du vieillard. S'accomplira-t-elle? restera-t-elle sans effet? C'est le dieu qui en disposera selon ses désirs. Mais raconte-nous avec sincérité où tu as été le jouet des flots; en quelles contrées tu as abordé; quelles villes superbes tu as visitées, cruelles, sauvages, injustes ou hospitalières et d'un esprit agréable aux dieux. Dis-nous pourquoi tu ne peux sans gémir entendre rappeler le sort des Argiens et des citoyens d'Ilion. Les dieux eux-mêmes l'ont préparé et ont fait périr une foule de héros, pour que la postérité les célèbre à jamais par ses chants. Un de tes proches a-t-il péri devant la ville de Priam? As-tu perdu un noble gendre, un glorieux beau-père, les plus chéris des mortels après notre sang? Est-ce un vaillant compagnon que tu regrettes? Un compagnon doué de prudence n'est pas moins aimé qu'un frère. »

CHANT IX.

« Puissant Alcinoos, répond le sage Ulysse, ô le plus illustre de tout le peuple! il est vraiment bon d'entendre un tel poëte, qui par ses accents est comparable aux immortels; je ne pense pas qu'il y ait rien de plus gracieux que de voir tout un peuple rempli d'allégresse, assis dans le palais à un festin délectable, suspendu à la voix du chanteur divin. Cependant, les tables sont couvertes de pain et de chairs succulentes; et l'échanson, puisant le vin d'une urne profonde, le verse et le distribue à pleines coupes. Tout cela semble à mon âme le comble de la félicité. Mais ton cœur se sent porté à m'interroger sur mes lamentables infortunes; hélas! tu veux redoubler mes douleurs et mes sanglots. Par où commencer ce récit déplorable? comment le finir? les dieux célestes m'ont accablé de tant d'afflictions! Mais d'abord apprends mon nom, connaissez-moi tous, et qu'après avoir évité le trépas, je devienne à jamais votre hôte malgré l'éloignement de ma patrie.

« Je suis Ulysse, fils de Laërte; tous les hommes prennent intérêt à mes stratagèmes; ma gloire est montée jusqu'au ciel. J'habite la riante Ithaque, où domine le mont Nérite, dont le feuillage est toujours agité par les vents; alentour, la mer est parsemée d'îles voisines les unes des autres : Dulichios, Samos et Zacynthe ombragée de forêts, toutes du côté de l'aurore et du soleil. Ithaque, plus humble, s'en éloigne, et la dernière sort des flots, du côté des ténèbres. Apre contrée, mais nourricière d'une vaillante jeunesse, nulle terre ne me semble plus douce : ni celle où me retint Calypso, la plus noble des nymphes, ni l'île d'Éa, où voulut m'enchaîner l'artificieuse Circé. Ces deux déesses me désirèrent pour époux, mais elles ne purent fléchir le cœur que renferme mon sein; tant sont puissants et doux les souvenirs de la famille et de la patrie, pour l'homme jeté, loin

de ses parents, sur une terre étrangère, même en une opulente demeure.

« Maintenant je vais vous raconter le pénible retour qu'après la ruine de Troie m'a réservé Jupiter.

« Au sortir d'Ilion, le vent me pousse à Ismare, sur les côtes des Ciconiens. Je saccage la ville, je détruis le peuple; nous prenons les femmes et beaucoup de richesses; nous en faisons le partage, et personne ne s'éloigne sans une égale part de butin. Alors, j'ordonne aux miens de fuir d'un pas rapide; mais les insensés refusent de m'obéir. Ils se gorgent, sur le rivage, de vin, et de la chair des brebis et des bœufs au front superbe. Cependant, quelques fugitifs ont invoqué le secours d'autres Ciconiens, vaillants et nombreux, qui, près de leur ville, habitent l'intérieur des terres; habiles à combattre sur des chars, et, s'il le faut, à pied, ils accourent aux premières lueurs du jour, nombreux comme les feuilles ou les fleurs qu'un printemps fait éclore. La mauvaise destinée de Jupiter s'élève contre nous, infortunés! pour que nous souffrions des maux infinis. Les ennemis portent le combat vers nos vaisseaux légers, et des deux parts nous nous lançons de longues javelines d'airain. Tant que dure le matin, et que le jour sacré grandit, nous les contenons, malgré leur grand nombre. Mais lorsque le soleil en déclinant indique le moment de délier les bœufs du laboureur, les Grecs sont vaincus. Six guerriers par vaisseau périssent; les autres échappent à la mort et à la Parque.

« Nous fendons de nouveau les ondes, le cœur contristé; la joie de notre salut est troublée par le regret de nos bien-aimés compagnons, et nous ne poussons pas nos vaisseaux au large, sans avoir trois fois appelé à grands cris chacun des infortunés qui ont succombé dans les champs des Ciconiens. Cependant, Jupiter, assembleur de nuages, excite le souffle de Borée et soulève une terrible tempête; bientôt les nuées enveloppent la terre et les flots; la nuit se précipite du ciel; la violence du vent emporte les navires hors de leur route et met en pièces les voiles, que nous déposons au fond de la carène, en redoutant la mort. Après de violents efforts, nous tirons les vaisseaux sur la grève, où, durant deux jours et deux nuits, nous restons étendus, l'âme accablée par la fatigue et la douleur. Enfin, lorsque la blonde Aurore ramène la troisième journée, nous dressons les mâts, nous étendons les voiles blanchissantes, nous prenons place sur les bancs; le vent et les pilotes nous dirigent. Déjà nous espérons atteindre sans péril notre patrie. Mais,

comme nous doublons le cap Malée, les vagues, le courant et le souffle de Borée nous poussent au delà de Cythère.

« Pendant neuf jours, les vents contraires nous emportent sur la mer poissonneuse. Le dixième jour nous débarquons au pays des Lotophages, dont l'aliment est une fleur; nous montons sur la rive ; nous puisons de l'eau fraîche, et mes compagnons prennent leur repas près de la flotte. Aussitôt que nous sommes rassasiés de mets et de breuvage, je choisis deux guerriers et un héraut à qui j'ordonne de s'enfoncer dans les terres pour reconnaître quels mortels les habitent. Bientôt ils se mêlent au peuple des Lotophages. Ces hommes ne méditent point la mort de nos envoyés, mais ils leur présentent le lotos ; et à peine nos compagnons ont-ils goûté ce doux fruit, qu'ils ne songent ni à me rapporter le message, ni à revoir nos champs paternels : leur seul désir est de rester avec les Lotophages, de se repaître de ce mets et d'oublier leur retour. Je les entraîne par force sur les vaisseaux, malgré leurs plaintes; je les fais charger de liens, et j'ordonne à mes autres compagnons chéris de s'embarquer rapidement, de peur qu'en goûtant le lotos, ils n'oublient leur retour. Bientôt ils remplissent les bancs, s'asseyent en ordre, et frappent de leurs rames les vagues blanchissantes.

« Nous sillonnons de nouveau la mer, le cœur contristé, et nous arrivons à la terre des Cyclopes, hommes superbes et sans lois, qui, confiants dans les dieux immortels, ne labourent point leurs champs, et ne sèment de leurs mains aucune plante ; car pour eux, sans semences, sans culture, croissent le froment, l'orge et des vignes chargées d'énormes grappes que nourrissent les pluies de Jupiter. Ils n'ont ni agora, ni conseil, ni coutumes. Mais sur le sommet des hautes montagnes, ils habitent des cavernes profondes, et chacun règle sa famille sans s'occuper de ses voisins.

« Devant le port de la terre des Cyclopes s'étend, à peu de distance, une petite île couverte de forêts; les chèvres sauvages y pullulent à l'infini. Jamais les pas des humains ne les troublent; jamais elles ne sont poursuivies par des chasseurs accoutumés à braver la fatigue et les souffrances dans les bois et sur la cime des monts. Contrée inculte et agreste, elle n'est foulée ni par le pâtre, ni par le laboureur. Vide d'hommes, elle ne nourrit que ses chèvres bêlantes. Les Cyclopes n'ont point de vaisseaux aux flancs coloriés; ils n'ont point d'artisans habiles pour en construire à leur usage, afin que, comme ceux qui, en passant la mer, vont les uns chez les autres, ils visitent

les cités des humains et puissent peupler cette île inhabitée. Elle est loin d'être stérile; elle produirait les fruits de toutes les saisons. Sur le bord de la mer écumeuse, il y a une molle prairie bien arrosée. La vigne y serait impérissable; ce sol uni et fertile donnerait chaque été de riches moissons. Son port est si tranquille, qu'il n'est besoin ni de cordages, ni d'ancres pour assujettir les vaisseaux. On peut rester dans ces ondes jusqu'à ce que l'âme des nautoniers les excite à en sortir, et que le vent souffle. Au fond du port coule, du sein d'une grotte, l'eau limpide d'une fontaine qu'entourent des peupliers. C'est là que la mer nous pousse et qu'un dieu nous conduit, pendant une nuit obscure qui ne laisse aucun objet visible. Un brouillard épais enveloppe les navires; la lune, voilée par des nuées profondes, ne brille plus au ciel. Personne parmi nous n'aperçoit la côte. Nous ne voyons point les grandes vagues qui roulent jusqu'au rivage avant que nos vaisseaux y aient abordé. Lorsqu'ils s'arrêtent, nous plions les voiles, nous descendons sur la grève, et, plongés dans le sommeil, nous attendons le jour.

« Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, émerveillés à la vue de l'île, nous en faisons le tour. Les nymphes, filles de Jupiter, poussent devant nous pour notre repas les chèvres des montagnes. Aussitôt, nous retirons de chaque vaisseau des piques à longues pointes et des arcs recourbés; nous nous divisons en trois corps; nos traits volent, et bientôt un dieu nous accorde une chasse abondante. Douze vaisseaux m'accompagnent, à chacun le sort donne neuf chèvres: le mien seul en obtient une de plus.

« Durant tout le jour, jusqu'à ce que le soleil disparaisse, nous mangeons en repos des chairs abondantes, et nous buvons un vin délectable : car nous n'avons pas encore épuisé les nombreuses amphores que nous avons remplies quand nous avons pillé la ville sacrée des Ciconiens. Cependant, nous apercevons, au-dessus de la terre prochaine des Cyclopes, des tourbillons de fumée; les éclats de leur voix, le bêlement de leurs chèvres et de leurs agneaux arrivent jusqu'à nous.

« Le soleil se couche et fait place aux ténèbres; nous dormons étendus sur le rivage. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, je convoque l'assemblée, et je parle en ces termes :

« O mes compagnons chéris! restez tous ici, tandis que seul « avec mon navire et mes rameurs, j'irai reconnaître quels mor-

« tels habitent cette contrée : s'ils sont superbes, sauvages, in« justes, ou s'ils sont hospitaliers et craignant les dieux. »

« A ces mots, je monte sur mon navire, j'ordonne à mes compagnons de me suivre et de délier les amarres. Bientôt ils sont embarqués, ils remplissent les bancs, s'asseyent en ordre et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Nous ne tardons pas à atteindre la rive prochaine; et, près de la mer, à l'extrémité de la contrée, nous voyons une immense caverne ombragée de lauriers touffus, où sont les parcs d'un nombreux troupeau de brebis et de chèvres; alentour est une basse-cour fermée d'un mur construit avec de grands sapins et des chênes à hautes cimes, sur des fondations en pierre. C'est la demeure d'un homme monstrueux qui, seul à l'écart, prend soin de son troupeau; il ne fréquente point les autres mortels; mais dans sa solitude il pratique l'iniquité. Rien n'est prodigieux comme ce monstre : il ne ressemble pas aux autres humains qui se nourrissent de froment, mais au pic chevelu d'une haute montagne qui s'élève et domine les autres sommités.

« J'ordonne à mes compagnons chéris de rester près des ancres et de garder le navire ; puis, choisissant les douze plus vaillants, je pars avec eux et j'emporte une outre remplie d'un délectable vin noir, que m'a donné Maron, fils d'Évanthée, prêtre d'Apollon à Ismare. Par respect pour les dieux, nous avons épargné, dans le bois sacré qu'ils habitent, Maron et sa famille, et il m'a fait de beaux présents : sept talents d'or admirablement travaillé, une urne d'argent massif et douze amphores remplies d'un vin délectable, breuvage pur et divin. Personne, dans sa demeure, parmi ses suivantes ou ses captifs, ne sait qu'il le possède; lui seul, sa femme, ses enfants et l'économe connaissent son secret. Lorsqu'on buvait ce vin pourpré, doux comme le miel, on en versait une coupe pleine dans vingt mesures d'eau; alors encore il exhalait un parfum délicieux, et l'on se félicitait de ne s'en être point abstenu. J'emporte de ce breuvage une grande outre, et dans un coffret des provisions ; car mon cœur audacieux pressent que je vais voir quelque homme farouche, doué d'une force extrême, ignorant la justice et les lois.

« Nous arrivons promptement à son antre sans l'y trouver ; déjà il a conduit au pâturage ses riches troupeaux ; nous entrons, et nous admirons tout ce qui frappe nos regards : des claies s'affaissant sous le poids des fromages; des parcs où sont renfermés, en ordre et séparément, les chevreaux, les agneaux ;

d'un côté les nouveau-nés, d'un autre les plus anciens, et à part ceux qui sont nés entre les deux : enfin des terrines qui regorgent de petit-lait et des vases préparés pour traire. Mes compagnons me conjurent d'enlever les fromages, de quitter ce séjour, de pousser à grands pas hors de l'étable jusqu'à notre rapide navire les agneaux et les chevreaux, puis de fendre l'onde amère. Je ne me laisse point persuader, quoique cela eût beaucoup mieux valu. Je veux voir le Cyclope; j'espère obtenir de lui les présents de l'hospitalité. Hélas ! son aspect ne devait point apporter de joie à mes compagnons.

« Nous ranimons le foyer, nous sacrifions aux dieux et nous nous rassasions de fromages que nous prenons dans la grotte, où nous restons en repos à attendre que le Cyclope revienne du pâturage. Il arrive portant un énorme monceau de bois desséché pour préparer son repas. A l'entrée de la caverne, le monstre se débarrasse de son fardeau, qui tombe avec un fracas terrible. Saisis de crainte, nous nous jetons dans un coin obscur ; de son côté, il pousse dans la vaste grotte toutes les têtes de son riche troupeau qu'il doit traire, ne laissant hors de cette profonde étable que les mâles, boucs ou béliers. Lorsque les femelles y sont toutes, il soulève et place à l'entrée une roche d'un poids énorme que vingt-deux forts chariots à quatre roues ne pourraient ébranler : telle est la haute pierre dont il ferme la porte. Il s'assied, trait en ordre les brebis et les chèvres bêlantes, et près de chacune d'elles place ses petits. Ensuite il fait cailler la moitié du lait éblouissant de blancheur, et le recueille dans des corbeilles tressées. L'autre moitié reste dans les vases ; il la réserve pour la prendre et la boire à souper ; ces travaux terminés, il allume un grand feu, nous aperçoit et s'écrie :

« Étrangers, qui êtes-vous? d'où venez-vous, en sillonnant « les humides chemins ? naviguez-vous pour quelque négoce? « ou bien à l'aventure comme des pirates qui, en exposant leur « vie, vont porter le malheur chez les peuples lointains ? »

« Il dit, et notre cœur se brise à cette voix terrible, à l'aspect affreux du monstre ; je trouve cependant des paroles pour lui répondre.

« Nous sommes des Grecs errant, depuis Troie, au gré de « tous les vents et des grandes vagues de la mer; nous brû- « lons de revoir nos demeures, et nous sommes poussés sur « d'autres routes; telle devait être sans doute la volonté de « Jupiter. Nous nous glorifions d'être de l'armée d'Agamem-

« non, fils d'Atrée, dont la renommée sous les cieux est main-
« tenant la plus grande ; car il a détruit une cité puissante, et « vaincu des peuples nombreux. Nous venons embrasser tes « genoux, espérant de toi l'hospitalité, ou les présents que l'on « offre à des hôtes. Respecte les dieux, homme excellent, nous « sommes tes suppliants, et Jupiter est le protecteur des sup- « pliants et des hôtes dignes de vénération. »

« Telles sont mes paroles ; mais il me répond d'un cœur impitoyable : « Étranger, tu es un insensé, ou tu viens de « contrées lointaines, toi qui m'exhortes à craindre les dieux, « à me garder de leur colère. Les Cyclopes n'ont aucun souci « de Jupiter, ni des bienheureux immortels, car nous sommes « de beaucoup les plus forts. Ne crois donc pas que, pour évi- « ter la haine de Jupiter, je consente, à moins que mon âme « ne me l'ordonne, à épargner tes compagnons ni toi-même. « Mais dis-moi où tu as laissé ton beau navire ; est-ce loin, « est-ce près de ma demeure ? ne me laisse rien ignorer. »

« Il dit, et me tend un piége ; mais j'en sais long ; il ne m'échappe pas, et je le trompe à mon tour par une réponse artificieuse :

« Les vents ont poussé mon navire hors des flots, et Neptune « l'a brisé sur les écueils d'un promontoire aux confins de votre « terre ; mes compagnons et moi nous avons évité l'instant su- « prême. »

« Je dis : et son âme impitoyable ne lui inspire point de réponse ; mais il se lève, jette les mains sur mes compagnons, en saisit deux, et comme de jeunes chiens, les brise contre le sol. Leurs cervelles s'écoulent et arrosent la terre. Le monstre les coupe par morceaux, prépare son repas, et les dévore aussi avide qu'un lion nourri dans les montagnes, sans rien laisser de leurs entrailles, de leurs chairs, de leurs os à moelle. Cependant, à ce cruel spectacle, nous élevons en pleurant nos mains vers Jupiter ; le désespoir s'empare de notre âme. Lorsque le Cyclope a gorgé son vaste sein de chairs humaines et de grands traits de lait pur, il s'étend au milieu de l'antre parmi ses troupeaux. Alors, en mon cœur magnanime, je projette de fondre sur lui, de tirer mon glaive acéré, et après l'avoir palpé, de le frapper à la poitrine, au lieu où le foie se joint au diaphragme. Mais une autre pensée me retient : nous eussions péri d'une mort affreuse ; jamais nos mains n'eussent pu mouvoir l'énorme rocher dont il avait fermé l'entrée de la caverne.

« Nous sommes donc contraints d'attendre en gémissant le

retour de la divine lumière. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, le monstre allume un grand feu, trait en ordre son riche troupeau, et remet les petits auprès de leurs mères. Ces travaux activement terminés, il saisit encore deux de mes compagnons, et prépare son repas du matin. Lorsqu'il est rassasié, il pousse hors de l'antre son florissant troupeau, après avoir enlevé facilement la grande pierre de la porte; puis, il la remet comme on place le couvercle d'un carquois, et en sifflant, il conduit le troupeau sur la montagne. Je reste dans la grotte, roulant au plus profond de mon âme de terribles desseins. Quelle sera ma vengeance? Comment Minerve me donnera-t-elle la gloire? Enfin ce projet me paraît le meilleur : le long des parcs gisait l'énorme massue du Cyclope; c'était un olivier vert qu'il avait coupé pour le porter lorsqu'il serait sec. Au premier coup d'œil, nous l'eussions pris pour le mât d'un large vaisseau de transport à vingt rameurs, faisant des voyages en pleine mer: telles étaient, à le voir, sa grosseur et sa longueur. J'en tranche un épieu de la longueur d'une brasse; je l'apporte à mes compagnons, et leur ordonne de l'équarrir. Ils m'obéissent; puis, je l'aiguise et le durcis en le passant dans l'ardent foyer; enfin je le cache bien, sous un amas du fumier qui est abondamment répandu dans toute la caverne. Cependant, j'exhorte mes compagnons à agiter les sorts pour savoir ceux qui oseront soulever avec moi l'épieu pour le plonger dans l'œil du monstre, lorsque le doux sommeil sera venu à lui; les quatre que j'aurais voulu choisir sont désignés par le sort; je dois être le cinquième, eux-mêmes m'y convient. Au soir, le Cyclope revient du pâturage; aussitôt, il pousse au fond de l'antre son troupeau tout entier; il ne laisse pas les mâles hors de cette profonde étable, soit qu'il ait conçu des soupçons, soit qu'un dieu en ait ainsi ordonné. A peine a-t-il soulevé et posé sur le seuil l'énorme rocher, qu'il s'assied et trait en ordre les brebis et les chèvres bêlantes; puis il remet les petits auprès de leurs mères. Ces travaux activement terminés, il saisit encore deux de mes compagnons et prépare son repas du soir. A ce moment, je m'approche de lui, tenant à la main une coupe pleine de vin pourpré, et je dis :

« Cyclope, prends et bois ce vin maintenant que tu es ras-« sasié de chair humaine, afin que tu apprennes quel breuvage « recélait notre vaisseau. Je l'ai apporté et t'en verserais en-« core, si, ému de pitié, tu me renvoyais dans ma demeure. « Mais ta fureur ne connaît pas de bornes. Insensé! comment

« veux-tu qu'à l'avenir personne, parmi les nombreux humains, « aborde à ce rivage, si tu nous traites avec iniquité ! »

« A ces mots, il prend la coupe, la vide, se délecte en buvant ce doux breuvage, et m'en demande encore :

« Donne-m'en encore de bon cœur, et fais-moi soudain con- « naître ton nom, afin que je te fasse un présent hospitalier dont « tu seras réjoui. La terre féconde des Cyclopes produit aussi « du vin que nous tirons de raisins abondants, nourris des « pluies de Jupiter; mais celui-ci est une émanation du nectar « et de l'ambroisie. »

« Il dit : et de nouveau je lui présente une coupe pleine de ce vin brûlant. Trois fois je la remplis, trois fois il la vide comme un insensé. Lorsque le vin a enveloppé les sens du Cyclope, je lui adresse ces paroles flatteuses :

« Cyclope, tu me demandes mon illustre nom, je vais te le « dire, et tu me feras le présent d'hospitalité que tu m'as pro- « mis. Mon nom est Personne; ma mère, mon père m'ont ap- « pelé Personne, et c'est ainsi que me nomment tous mes com- « pagnons. »

« Je dis : et il me répond d'un cœur impitoyable : « Je mangerai « Personne le dernier, après ses compagnons ; les autres d'a- « bord ; ce sera mon présent. »

« A ces mots, il tombe à la renverse, et s'étend le cou penché, pris par le sommeil qui dompte tous les êtres. Cependant, l'ivresse l'appesantit, et sa bouche vomit, avec le vin, des lambeaux de chair humaine. Soudain, pour échauffer l'épieu, je le glisse sous la cendre du foyer, et par mes paroles j'encourage mes compagnons, pour que la peur ne les fasse pas reculer. Déjà l'épieu d'olivier, quoique vert encore, rougit et est près de prendre flamme, lorsque je le retire. Alors, entouré de mes compagnons, je m'approche du monstre; une divinité leur inspire une grande audace; ils plongent au milieu de l'œil du Cyclope la pointe de l'épieu, et le maintiennent avec force, tandis que, pesant sur son autre extrémité, je le tourne vivement. Tel un artisan troue de sa tarière le bois dont il construit un navire, ses aides des deux côtés la maintiennent avec des courroies, et elle tourne sans s'arrêter : ainsi nous faisons tourner dans l'œil du Cyclope l'épieu brûlant sur lequel le sang coule et bouillonne ; la vapeur de sa pupille embrasée consume ses sourcils et ses paupières ; et les racines de l'œil, atteintes par le feu, frémissent. Ainsi, lorsqu'un forgeron trempe dans l'eau froide une grande hache ou une doloire, elle fait entendre un

bruit strident (c'est ce qui donne au fer sa force) : ainsi l'œil frémit autour de l'épieu d'olivier. Le monstre jette un cri épouvantable; les rochers alentour le répètent; saisis de crainte, nous fuyons ; il retire de son œil l'épieu souillé de sang ; puis, hors de soi, il le rejette au loin, et à grands cris il appelle les Cyclopes qui, dans son voisinage, habitent les cavernes des cimes battues par les vents. A sa voix, ils accourent de toutes parts, et, de l'entrée de sa grotte, ils lui demandent quel est le sujet de ses plaintes.

« Polyphème, quelles souffrances peuvent t'arracher de si « hautes clameurs pendant la nuit divine ? Pourquoi donc in- « terrompre notre sommeil ? Est-ce de peur que l'on ne t'en- « lève tes troupeaux ? est-ce de peur que l'on ne te tue par force « ou par ruse ?

« — Amis, reprend du fond de son antre le robuste Poly- « phème, on me tue par ruse et non par force : c'est Personne. »

« A ces mots, les Cyclopes lui répondent ces paroles rapides : « Personne, dis-tu ? tu es donc seul ? Il ne nous est point donné « d'éviter le mal que nous envoie le grand Jupiter; implore le « secours du roi Neptune, ton père. »

« Ils disent : ils s'éloignent, et mon cœur se réjouit de ce que mon nom et mon irréprochable ruse les ont trompés. Le monstre cependant souffre de cruelles douleurs ; il soupire, et de ses mains tremblantes, il soulève à tâtons le rocher qui ferme la grotte ; il s'assied à l'entrée et étend les bras, espérant que nous allons chercher à nous échapper pêle-mêle avec les brebis, et qu'il va nous saisir. Ainsi, il me prend encore pour un insensé. Mais je médite par quel moyen prompt et sûr je sauverai de la mort mes compagnons et moi. Mon esprit trame de nombreux stratagèmes, car il y va de la vie, et un grand fléau est proche. Or, voici ce qui en mon âme me paraît le meilleur. Il y a là de grands et superbes béliers, dont la toison touffue est de couleur sombre. Sans bruit, je les réunis trois à trois avec de l'osier tendre sur lequel dormait le monstrueux et cruel Cyclope. Celui du milieu porte un homme; les deux autres, en marchant à ses côtés, doivent sauver mes compagnons. Trois béliers portent un homme. Je réserve pour moi le bélier le plus fort de tout le troupeau; je le prends par le dos, je me roule dans la toison touffue de son ventre, et de mes mains je m'entortille solidement avec sa longue laine ; j'arme mon cœur de patience. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendons le jour divin.

« Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, le Cyclope pousse au pâturage les mâles de son troupeau; les femelles, qu'il n'a pu traire, les mamelles gonflées de lait, bêlent dans leurs parcs. Leur maître, accablé de cruelles souffrances, effleure de ses mains au passage le dos de tous les béliers, et l'insensé ne s'aperçoit pas que, sous leurs poitrines touffues, mes compagnons sont attachés. Le bélier qui me porte sort le dernier : car il est appesanti par sa toison et par moi qui pense si sagement. Polyphème le retient et lui dit :

« Cher bélier, pourquoi donc aujourd'hui sors-tu si tard de « mon antre ? Tu n'es point accoutumé à rester en arrière; « mais à la tête du troupeau tu marches d'un pas superbe, « pour paître les tendres fleurs des prairies. Le premier tu ar« rives au bord des fleuves; le premier, le soir, tu reviens « avec ardeur à la bergerie, et te voici maintenant le plus lent « de tous. Regrettes-tu l'œil de ton maître, qu'un misérable « mortel lui a crevé, aidé de ses tristes compagnons, après avoir « dompté mes sens avec le vin ? Ce Personne, je ne le crois « nullement sauvé de la mort ; et toi, si tu sentais comme ton « maître, si tu pouvais me parler, tu me dirais où il se cache « pour éviter ma colère. Soudain je le briserais ; sa cervelle jail« lirait de toutes parts sur le sol de ma caverne, et mon cœur « serait soulagé des maux que m'a causés ce chétif Personne.»

« A ces mots, il laisse passer le bélier. A peu de distance de la grotte et de la cour, je me détache le premier de dessous le bélier, puis je détache mes compagnons. Aussitôt, nous détournons à grands pas le riche troupeau et nous le poussons devant nous jusqu'à notre navire. Ceux de nous qui viennent d'échapper à la mort sont bienvenus en se montrant à nos compagnons chéris, mais ceux-ci pleurent nos morts, et gémissent. Je les arrête d'un signe de mes sourcils, je réprime ces larmes; j'ordonne de jeter promptement le troupeau dans le navire, et de fendre l'onde amère; ils s'embarquent soudain, remplissent les bancs, s'asseyent en ordre, et frappent de leurs rames la mer blanchissante.

« Lorsque nous nous sommes éloignés à la portée de la voix, j'adresse au Cyclope ces paroles mordantes :

« Polyphème, tu n'as point dévoré dans ton antre, avec une « violence atroce, les compagnons d'un homme sans valeur, « et tu devais expier ton iniquité, ô mortel téméraire qui n'as « point craint de te repaître d'hôtes assis à ton foyer! Jupiter « et les dieux immortels t'ont puni. »

30

« Je dis, et ces mots l'ont transporté d'une plus terrible colère; il arrache la cime escarpée d'une grande montagne, il la lance, elle tombe devant notre navire; peu s'en faut qu'elle n'atteigne l'extrémité de la proue. La mer reflue sous le choc de l'immense rocher, le flot nous pousse de nouveau vers le rivage, et nous force de toucher terre; mais saisissant une longue pique de combat naval, je l'appuie sur la côte et j'en éloigne le navire. J'exhorte mes compagnons; je leur ordonne, d'un signe de tête, de se courber sur leurs bancs pour éviter notre ruine; ils se penchent en avant et font force de rames. Lorsque enfin nous sommes à une distance double, je veux parler encore au Cyclope; mes compagnons, par leurs prières, cherchent à me retenir.

« Malheureux! disent-ils à l'envi, pourquoi veux-tu irriter « ce mortel farouche, qui en nous jetant maintenant une roche « a entraîné le navire vers son île, où nous avons pensé périr? « S'il vient encore à entendre tes cris, il brisera nos têtes et « le bois qui nous porte, en nous accablant avec un âpre ro- « cher, car il peut l'envoyer jusqu'à nous. » Ils disent, mais ils ne fléchissent pas mon cœur magnanime, et, emporté par la colère, j'interpelle encore le monstre.

« Cyclope, si parmi les humains on t'interroge sur la perte « ignominieuse de ta vue, tu diras qui te l'a ravie. C'est Ulysse « destructeur des cités, fils de Laërte, dont la demeure est « dans Ithaque. »

« Ainsi je parle; il répond, en gémissant : « Grands dieux, « voilà sans doute l'accomplissement des anciens augures. « Jadis vécut parmi nous un noble et grand devin, Télémos, « fils d'Eurymès, qui excellait dans la science divinatoire, et « qui, en expliquant aux Cyclopes les signes divins, atteignit « une extrême vieillesse. Il me prédit tout ce que je devais « éprouver; que je serais privé de la vue par les mains d'U- « lysse. Et moi, j'étais toujours dans l'attente d'un homme « grand et beau, doué d'une force redoutable. Et c'est toi, « homme petit, chétif, sans valeur, qui m'as ôté la vue, après « m'avoir dompté par le vin. Mais, approche, ô Ulysse! afin « que je te fasse les présents d'hospitalité, et que je prie l'il- « lustre Neptune de te servir de guide : je suis son fils, il se « glorifie de m'avoir donné le jour. Lui seul, et nul autre « parmi les bienheureux immortels, ou parmi les humains, « lui seul me guérira, si tel est son désir. »

« Il dit, et je lui réponds : « Puisse le coup dont je t'ai

« frappé te précipiter aux demeures de Pluton, sans âme et « sans vie, aussi sûrement que Neptune ne te rendra jamais « la vue! » A ces mots, les mains étendues vers le ciel étoilé, il implore le roi Neptune.

« Exauce-moi, s'écrie-t-il, dieu qui ébranles la terre! s'il est « vrai que je sois né de toi, et que tu t'en glorifies, fais que « jamais Ulysse, destructeur des cités, fils de Laërte, dont la « demeure est dans Ithaque, ne rentre en son palais. Toutefois, « si sa destinée est de revoir les siens, d'aborder à ses champs « paternels, de s'abriter sous son toit superbe, qu'il y arrive « tard et misérablement, sur un vaisseau étranger, après avoir « perdu tous ses compagnons, enfin que, chez lui encore, il « trouve des afflictions. »

« Telle fut sa prière, et Neptune l'écouta. Il soulève ensuite une roche plus grande que la première et la lance en tourbillonnant avec une force terrible. Cette fois elle tombe à l'arrière de notre vaisseau; peu s'en faut qu'elle n'atteigne l'extrémité de la poupe. La mer se gonfle sous le choc du rocher, mais la vague nous emporte en avant et nous force de toucher terre. Alors, nous arrivons à l'île, où le reste de la flotte nous attend. Autour des navires mes compagnons désolés sont assis et désirent ardemment notre retour. Nous poussons notre vaisseau sur la grève; nous débarquons, nous tirons de ses flancs le troupeau du Cyclope. Nous le partageons, et personne ne s'éloigne sans une part égale de butin. Mes braves compagnons seulement me donnent, outre mon lot, le bélier qui m'a porté, et soudain, l'ayant sacrifié sur le rivage, je brûle ses cuisses pour Jupiter, fils de Saturne, qui règne sur tous les êtres. Mais ce dieu n'agrée point mon offrande, et il ne cesse de méditer comment il détruira mes navires et mes chers compagnons. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous mangeons en repos les chairs abondantes et nous buvons le vin délectable. Le soleil disparaît et fait place aux ténèbres; nous dormons étendus sur les bords de la mer.

« Au premières lueurs de la fille du matin, de l'Anrore aux doigts de rose, j'excite mes compagnons; je leur ordonne de s'embarquer, de détacher les amarres. Ils remplissent les bancs, s'asseyent en ordre et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Nous fendons de nouveau les ondes, le cœur contristé; la joie de notre salut est troublée par le regret de nos compagnons chéris.

CHANT X.

« Nous abordons à l'île flottante d'Éolie, séjour d'Eole, fils d'Hippotès, cher aux dieux immortels. Un inébranlable mur d'airain, assis sur une roche escarpée, l'entoure de toutes parts. Dans le palais ses douze enfants ont vu le jour : six filles et six fils florissants de jeunesse. Il a donné les vierges pour épouses à leurs frères; toujours ils sont à table auprès d'un père chéri, d'une mère vénérable, et devant eux, il y a des mets infinis. Durant le jour, la cour et le palais retentissent, pleins du fumet des chairs rôties, et la nuit ils dorment à côté de leurs chastes épouses, sur des tapis épais et sur des couches artistement creusées.

« Nous entrons dans la ville et dans la demeure d'Éole. Durant un mois entier il me fête et me demande chaque chose, sur Ilion, sur la flotte d'Atride, sur le retour des Grecs; et moi je lui raconte tout fidèlement. Mais lorsqu'à mon tour je le prie de me laisser partir et de me congédier, il ne me refuse nullement, et me prépare un secours pour la route. Il me donne une outre formée de la dépouille d'un bœuf de neuf ans, où il enchaîne les tumultueuses tempêtes : car Jupiter l'a commis à la garde des vents, et il les apaise ou les excite selon ses désirs. Au fond de mon vaste navire, il attache l'outre avec un câble d'argent, de peur que le moindre souffle ne s'en échappe. Le seul Zéphyre reste en liberté, pour emporter sur les flots mes compagnons et mes vaisseaux. Hélas! ses vœux ne devaient point s'accomplir, nous devions nous perdre par notre imprudence.

« Pendant neuf jours et neuf nuits, nous voguons sans relâche; dans la dixième journée, nous apercevons les champs de ma patrie; déjà nous voyons ceux qui allument des feux près du rivage. Alors, accablé de fatigue, je cède au doux sommeil, car je n'ai pas un instant quitté le gouvernail, je n'ai

pas voulu le confier à un autre, afin d'atteindre plus promptement les champs paternels. Cependant, mes compagnons s'entretiennent de moi; ils s'imaginent que j'emporte en ma demeure de l'or et de l'argent, présents d'Éole, magnanime fils d'Hippotès.

« Grands dieux, s'écrient-ils en se regardant entre eux, « comme Ulysse est chéri et honoré de tous les mortels dont il « visite les cités et les champs! Il rapporte d'Ilion, pour sa part « du butin, de nombreux trésors; et nous, après avoir fait le « même voyage, nous rentrerons au logis les mains vides. Il « fallait qu'Éole, par amitié et pour lui être agréable, lui fit ces « dons. Mais hâtons-nous de savoir ce que renferme cette outre, « et combien elle recèle d'or et d'argent. »

« Ainsi parlent mes compagnons, et ce mauvais dessein prévaut. Ils ouvrent l'outre, d'où soudain s'échappent tous les vents. La tempête les enveloppe et les entraîne, fondant en larmes, sur la haute mer, loin de la terre paternelle. A ce moment je m'éveille, et j'agite en mon cœur irréprochable si je me laisserai tomber de mon navire pour périr dans les flots, ou si, restant parmi les vivants, je supporterai sans me plaindre ce nouveau malheur. Je me décide à patienter et à vivre. Je m'enveloppe et m'étends dans mon navire, pendant que mes compagnons gémissent; la violente tempête me jette de nouveau dans l'île d'Éole. Nous montons sur le rivage, nous faisons de l'eau, et mes rameurs, près de la flotte, prennent à la hâte leur repas. Lorsque nous sommes rassasiés de mets et de breuvages, j'emmène un guerrier et un héraut, puis nous gagnons le palais superbe d'Éole; nous trouvons le roi dînant avec ses enfants et son épouse; nous entrons dans le palais et nous nous asseyons près du seuil. L'âme frappée de surprise, nos hôtes nous interrogent en ces termes :

« Quoi! de retour ici, ô Ulysse! Quelle divinité funeste est « venue fondre sur toi? Certes nous t'avions préparé avec em« pressement un secours de route, pour te faire arriver en ta « patrie, en ta demeure, ou autre part s'il t'eût été agréable. »

« Ils disent : et moi, le cœur contristé, je leur réponds : « Mes « méchants compagnons m'ont perdu, et, avant eux, le cruel « sommeil; mais sauvez-moi, chers amis, vous le pouvez « encore. »

« C'est ainsi que je tente de les toucher par de douces paroles, mais ils gardent le silence, et le roi se charge de me répondre :

« Fuis à l'instant de cette île, va-t'en à la malheure! ô le « plus blâmable des humains! Il n'est point permis d'accueillir « ni d'assister un homme haï des bienheureux immortels. Fuis, « puisque tu reviens ici détesté des dieux! »

« A ces mots, il me chasse de sa demeure malgré mes profonds soupirs. Nous sillonnons de nouveau la mer, le cœur contristé; l'âme de mes compagnons est accablée de la navigation pénible à laquelle nous contraint notre folie, car nul désormais ne nous protége.

« Pendant six jours et six nuits nous voguons sans relâche. Dans la septième journée nous abordons en Lestrygonie, à Télépyle, ville escarpée de Lamos. En cette contrée le pâtre, en rentrant son troupeau, appelle le pâtre qui l'entend et fait sortir le sien. Là, un homme sans sommeil pourrait gagner double salaire à faire paître d'abord les bœufs, puis les brebis à la toison argentée, tant les chemins du jour sont près de ceux de la nuit. Nous pénétrons dans le port superbe, autour duquel règne de toutes parts une roche à pic, et dont l'entrée est resserrée par deux hauts promontoires. Mes compagnons poussent leurs vaisseaux dans l'intérieur du port, et les attachent les uns près des autres, car jamais vague grande ni petite ne s'y gonfle, et il est toujours calme et limpide. Moi seul, je retiens en dehors mon vaisseau, que j'amarre près de l'ouverture en passant des câbles entre les rochers. Je monte ensuite sur une colline escarpée, et je m'arrête sans apercevoir ni les travaux des hommes ni ceux des bœufs. Nous voyons seulement de la fumée qui s'élève au-dessus du sol : je choisis alors deux guerriers et un héraut à qui j'ordonne de s'enfoncer dans les terres pour reconnaître quels mortels les habitent. Ils partent en suivant un chemin frayé, par où les chariots transportent à la ville le bois des hautes montagnes. Ils rencontrent près des portes une jeune vierge qui en sort pour aller chercher de l'eau : c'est la noble fille du Lestrygon Antiphate; elle descend à la belle fontaine d'Artacie, où le peuple va puiser. Mes compagnons l'abordent et lui demandent quel est le roi de cette contrée et sur qui il règne. Elle leur désigne aussitôt le superbe palais de son père; ils s'y dirigent. Mais à peine ont-ils pénétré dans cette vaste demeure, qu'ils trouvent une femme aussi haute que la cime d'une montagne. Cet aspect les glace d'effroi. La reine cependant fait revenir de l'agora l'illustre Antiphate, son époux, qui soudain médite leur perte. Il saisit l'un de mes compagnons et prépare son repas. Les deux autres s'élancent et fuient rapidement jusqu'aux vais-

seaux. Le roi cependant fait retentir sa voix par toute la ville, les forts Lestrygons l'entendent, et de toutes parts accourent en foule semblables, non à des hommes, mais à des géants. Du haut des rochers, ils lancent sur la flotte des pierres énormes. Un horrible tumulte s'élève; les cris des mourants se mêlent au fracas des navires brisés. Les Lestrygons embrochent les Grecs comme des poissons, et emportent ces mets affreux. Pendant qu'ils tuent ceux des miens qu'emprisonne le port profond, je tire mon glaive acéré et je tranche le câble qui retient mon vaisseau. Aussitôt, j'encourage mes compagnons; je leur ordonne de remplir les bancs pour éviter notre ruine. Ils m'obéissent, et font force de rames, car ils redoutent le trépas. Mon navire fuit à la hâte, sur les flots, les atteintes de cette pluie de pierres, mais tous les autres, en ce lieu, périssent à la fois.

« Nous sillonnons de nouveau la mer, le cœur contristé; la joie de notre salut est troublée par le regret de nos compagnons chéris. Nous abordons ensuite à l'île d'Éa, qu'habite la blonde Circé, divinité redoutable, parlant le langage des humains, sœur du prudent Éétès; tous les deux ont pour père le Soleil, qui porte aux mortels la lumière; leur mère est Persée, fille de l'Océan. Nous poussons en silence le vaisseau jusqu'au rivage, dans une rade propice, où l'un des dieux nous conduit. Nous débarquons, et pendant deux jours nous restons étendus sur la grève, accablés de fatigue, l'âme dévorée de douleurs. Lorsque la blonde Aurore amène la troisième journée, je saisis ma javeline et mon glaive; je pars du navire et je monte rapidement sur une colline d'où je puisse voir les travaux des mortels, ou entendre leur voix. Arrivé sur le sommet, je m'arrête, et j'aperçois de la fumée qui, au-dessus de la vaste terre, s'élève du palais de Circé à travers une forêt de grands chênes. J'agite en mon esprit et en mon âme si j'irai m'informer au lieu où j'ai vu la sombre fumée. Mais il me semble préférable de retourner d'abord près de mon navire, de faire prendre un repas à mes compagnons, et d'envoyer ensuite dans l'intérieur de l'île. Déjà je suis près du rivage, lorsqu'un dieu, ému de pitié de mon isolement, envoie sur ma route un grand cerf au bois majestueux, qui, poussé par l'ardeur du soleil, descend des pâturages de la forêt, pour s'abreuver dans les ondes du fleuve. Comme il bondit dans la plaine, je le frappe au milieu du dos; ma javeline d'airain le traverse de part en part; il tombe en bramant sur la poussière, et sa vie s'exhale. Je mets le pied sur lui, je retire le trait de sa blessure; je le dépose à terre; je coupe des branches pliantes,

et j'en tresse un lien, long d'une brasse, dont j'attache ensemble les quatre pieds de la monstrueuse bête. Je pars en la portant autour de mon cou, et en m'appuyant sur ma javeline, car je n'aurais pu la maintenir d'une seule main sur mon épaule, tant sa taille était prodigieuse. Arrivé devant mon navire, je me débarrasse de ce fardeau, et par des paroles encourageantes, je ranime mes compagnons, en m'adressant à chacun d'eux :

« Amis, quelles que soient nos souffrances, nous ne descen-« drons point aux demeures de Pluton avant le jour marqué « par la destinée. Croyez-moi donc, souvenez-vous des mets et « du vin, tant qu'il nous en restera dans notre navire ; ne vous « laissez pas consumer par la faim. »

« A ces mots, mes compagnons, dociles à ma voix, rejettent les vêtements dont ils se sont enveloppés, et admirent sur le rivage le cerf dont la taille est prodigieuse. Lorsqu'ils en ont charmé leurs regards, ils se lavent les mains et préparent un noble repas. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous restons assis, à manger les chairs abondantes et à boire le vin délectable; le soleil disparaît et fait place aux ténèbres, et nous dormons sur le bord de la mer. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, je convoque l'assemblée, et je prononce ce discours :

« Quels que soient les maux qui nous accablent, ô mes com-« pagnons! écoutez ce que je vais dire. Amis, nous ignorons si « ces lieux sont du côté des ténèbres où le soleil descend sous « la terre, ou bien du côté de l'aurore, où il se lève. Délibérons « donc promptement, s'il y a lieu de délibérer ; pour moi, je ne « le crois point, car du haut d'une colline escarpée j'ai aperçu « l'île entière, la mer sans bornes la ceint de toutes parts ; elle « est d'une humble étendue, et au milieu de l'île, j'ai vu de « mes yeux de la fumée s'élever au-dessus d'une forêt de grands « chênes. »

« Je dis, et leur cœur est brisé au souvenir des cruautés du Lestrygon Antiphate, et de la violence du Cyclope anthropophage. Ils gémissent amèrement et répandent des larmes abondantes. Mais de quelle utilité sont les pleurs? Je divise mes compagnons en deux troupes, et à chacune je donne un chef: moi à la première, et à la seconde le divin Euryloque. Nous nous hâtons d'agiter les sorts dans un casque d'airain : c'est celui du magnanime Euryloque qui en jaillit. Il part en pleurant, avec vingt-deux compagnons, et nous laisse gémissants sur le rivage. Ils trouvent au fond d'un vallon, au milieu d'une clai-

rière, le superbe palais de Circé, bâti en pierres polies. Il y a tout autour des loups de montagne et des lions qu'elle a charmés, en leur donnant de perfides breuvages; loin de se jeter sur les hommes, ils les caressent en remuant leur longue queue. Tels, autour de leur maître, les chiens s'empressent en le flattant au sortir du festin, car il leur apporte toujours quelques mets; tels, autour de mes compagnons, ces loups aux fortes griffes et ces lions terribles s'avancent en flattant. Les Grecs, frappés de crainte à la vue de ces monstres effroyables, s'arrêtent devant le portique de la blonde déesse. Ils entendent, dans le palais, Circé qui chante d'une voix mélodieuse en tissant une grande toile impérissable, légère, gracieuse et belle comme les travaux des déesses. Alors, Polite, l'un des chefs de mes compagnons, celui que j'estime et chéris le plus, leur parle le premier :

« Amis, une femme ou une déesse, dans ce palais, tisse une « grande toile, et chante merveilleusement; tous les murs en « retentissent. Ne perdons pas de temps, et poussons un cri. »

« Il dit : et tous appellent à haute voix; soudain Circé se montre, ouvre ses portes éclatantes, et les invite à entrer. Ils la suivent étourdiment. Euryloque, soupçonnant un piége, reste seul hors du palais. La déesse introduit mes compagnons, les fait asseoir sur des siéges; puis, pour eux, mélange, avec du vin de Pramnios, du fromage, de la farine et du miel nouveau; mais elle glisse dans ces aliments des poisons funestes, afin qu'ils perdent tous le souvenir de leur terre paternelle. Aussitôt que leurs lèvres ont touché ce perfide breuvage, la déesse les frappe d'une baguette et les renferme dans l'étable à porcs. Ils ont le corps, les soies, la tête, le grognement des pourceaux, quoiqu'ils aient conservé la pensée. Circé les renferme fondant en larmes, ensuite elle leur présente des glands et des cornouilles, mets ordinaires des porcs qui ont la terre pour couche.

« Cependant Euryloque ne tarde pas à revenir près du vaisseau pour nous informer du triste sort de ses compagnons. Mais il ne peut dire mot quoiqu'il le désire, car son cœur est frappé d'une grande affliction ses yeux sont remplis de larmes, et il n'a que deuil en son âme. Lorsque enfin nous l'interrogeons tous avec anxiété, il nous fait le récit de la perte de ses compagnons.

« Nous traversons selon tes ordres, ô Ulysse! le bois de « grands chênes; nous trouvons au fond d'une vallée, au mi- « lieu d'une clairière, un superbe palais bâti en pierres polies.

« Dans l'intérieur, une femme ou une déesse tisse une grande « toile, et chante à pleine voix. Nous l'appelons à grands cris; « soudain elle se montre, ouvre ses portes éclatantes, et nous « invite à entrer. Mes compagnons la suivent étourdiment; moi « seul je reste hors du palais, car je soupçonne un piége. Tous « les autres disparaissent à la fois. Je n'ai vu revenir aucun « d'eux, quoique longtemps j'aie épié leur retour. »

« Il dit : aussitôt je jette sur mes épaules un arc recourbé et une grande épée d'airain ornée de clous d'argent, et j'ordonne à Euryloque de me conduire par le chemin qu'il a suivi; mais il se jette à mes genoux, les embrasse, et en pleurant il me conjure par ces paroles rapides :

« Élève de Jupiter, ne m'entraîne pas là contre mon gré; « laisse-moi ici, car je sais que tu ne reviendras jamais toi-« même, et que tu ne ramèneras aucun de nos compagnons. « Mais avec ceux qui nous restent fuyons au plus tôt, tandis « qu'il est temps encore d'éviter le trépas.

« — Euryloque, lui dis-je, reste près du navire à te gorger « de mets et de vin; je pars, une nécessité impérieuse me l'or-« donne. »

« A ces mots je m'éloigne du rivage, je m'aventure dans la forêt sacrée, et déjà je suis près d'atteindre la superbe demeure de l'empoisonneuse Circé, lorsque Mercure, dieu au rameau d'or, vient à ma rencontre sur le chemin du palais, sous les traits d'un jeune adolescent dont la barbe commence à pousser, moment où la jeunesse a le plus de grâces. Il me serre la main et dit :

« Infortuné! où donc vas-tu, seul au travers de ces collines « en des lieux inconnus? tes compagnons sont renfermés, par « Circé, comme des pourceaux, dans de fortes étables. Si tu vas « les délivrer, je ne pense pas que tu reviennes toi-même; tu « resteras là comme eux. Mais je veux te préserver du mal et te « sauver. Prends cette plante salutaire, conserve-la et pénètre « dans la demeure de Circé, tu éloigneras ainsi de ta tête le jour « fatal. Apprends de moi toutes les méchantes ruses de la nym-« phe. Elle te préparera un mélange et versera dans tes ali-« ments des poisons funestes; elle ne réussira pas à te char-« mer : la plante salutaire que je vais te donner s'y opposera. « Je n'omets rien, écoute : aussitôt que Circé te frappera de sa « longue baguette, tire ton glaive acéré, fonds sur elle, comme « si tu voulais la tuer. Saisie de crainte, elle t'invitera à parta-« ger sa couche. Ne refuse pas de dormir avec une divinité, afin

« qu'elle délivre tes compagnons et t'accueille toi-même. Mais « d'abord ordonne-lui de prononcer le grand serment des im- « mortels, de peur qu'elle ne te tende d'autres piéges et que, « dépouillé de tes vêtements, elle ne te prive de ta force et de « la virilité. »

« En achevant, Mercure me donne la plante salutaire qu'il arrache du sol et dont il m'apprend la nature. Sa racine est noire et sa fleur blanche comme du lait. Les dieux l'appellent moly; il est difficile aux humains de l'arracher, mais les dieux peuvent toutes choses. Mercure s'élève ensuite au-dessus de l'île ombragée de forêts et remonte au vaste Olympe. Je poursuis ma route vers le palais de Circé, le cœur violemment ému.

« Je m'arrête devant le portique de la belle déesse et je l'appelle à grands cris; elle entend ma voix, se montre aussitôt, ouvre les portes éclatantes, et m'invite à entrer. Je la suis, le cœur contristé; elle m'introduit et me fait asseoir sur un magnifique trône orné de clous d'argent, d'un travail merveilleux; mes pieds posent sur une escabelle. Cependant la déesse compose dans une coupe d'or le mélange que je vais boire, et, méditant en son âme de cruels desseins, elle y répand ses poisons. Elle me le présente, je bois; et pendant que sa baguette me frappe, elle prononce ces mots : « Va maintenant te coucher à l'étable, « avec tes compagnons. » Mais le charme est sans effet; je tire mon glaive acéré, je fonds sur la déesse, comme si je voulais la tuer.

« Elle jette un grand cri, se baisse, embrasse mes genoux, et tout en larmes, m'adresse ces paroles rapides :

« Qui donc et d'où es-tu parmi les humains? où sont ta cité, « ta famille? Je suis frappée de surprise, de ce qu'en prenant « ce breuvage tu n'as pas été subjugué; nul homme n'a pu y « résister, dès qu'il en a eu mouillé ses lèvres. Ton sein renferme « un esprit inébranlable, ou tu es Ulysse, dont Mercure m'a tou- « jours prédit la venue dans mon île, au retour d'Ilion. Crois-moi, « remets ton glaive dans le fourreau, viens partager ma couche, « unissons-nous d'amour, et confions-nous l'un à l'autre.

« — O Circé! lui dis-je, comment oses-tu me prier d'être clé- « ment pour toi qui as fait de mes compagnons des pourceaux, « et qui me tenant ici m'invites traîtreusement à partager ta « couche, afin que, dépouillé de vêtements, tu me prives de mes « forces et de la virilité? Non, je ne dormirai point avec toi, « déesse! si tu refuses de t'engager par le plus terrible ser- « ment à ne point me tendre de nouveaux piéges. »

« Je dis, et soudain elle prononce le serment que j'ai demandé. Lorsqu'elle a juré et achevé le serment, j'entre dans la couche de la belle Circé. Cependant, ses suivantes s'empressent dans le palais ; elles sont quatre à la servir, nées des fontaines, des bois sacrés et des fleuves divins qui portent à la mer leurs belles ondes. L'une pose sur les trônes les belles couvertures de pourpre, et, au-dessus, des tissus de lin. La seconde dresse devant les trônes des tables d'argent qu'elle couvre de corbeilles d'or. La troisième mélange dans une urne d'argent le vin doux comme le miel, et distribue des coupes d'or. La quatrième apporte de l'eau, et sous un vaste trépied allume un grand feu; l'onde frémit, et lorsqu'elle a bouillonné dans l'airain retentissant, la jeune nymphe me met dans la baignoire, et me lave la tête et les épaules, après avoir agréablement attiédi l'eau du trépied, jusqu'à ce que la fatigue ait abandonné mes membres. Aussitôt que la jeune nymphe m'a baigné et parfumé d'huile d'olive, elle me revêt d'une tunique et d'un superbe manteau. Elle me fait ensuite asseoir sur un magnifique trône orné de clous d'argent d'un travail merveilleux ; sous mes pieds est une escabelle. Une suivante répand d'une aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont je me lave les mains, puis elle approche de moi une table polie ; enfin la vénérable économe, pleine de grâce pour les convives, apporte du pain et couvre la table de mets abondants.

« La déesse alors m'invite à manger, mais cela ne me plaît pas : je reste immobile sur mon siége, distrait, le cœur agité de tristes soupçons. La nymphe s'aperçoit que je n'étends point les bras vers les mets ; elle voit ma cruelle affliction, et se penchant vers moi, elle m'adresse ces paroles rapides :

« Pourquoi donc, Ulysse, rester immobile et muet? Pourquoi, « consumant ton cœur, n'oses-tu toucher aux mets ni au breu- « vage? redoutes-tu quelques piéges? Il ne te convient plus de « craindre ; n'as-tu pas entendu mon inviolable serment?

« — O Circé ! lui dis-je, quel homme, à moins d'être injuste, « pourrait se rassasier de chairs et de vin, avant d'avoir délivré « et d'avoir vu de ses yeux ses chers compagnons? S'il te plaît « que je prenne part de bon cœur à ton festin, délivre, fais que « je voie de mes yeux mes chers compagnons. »

« Je dis, et Circé sort du palais, sa baguette à la main, ouvre les portes de l'étable, et fait sortir mes compagnons semblables à des porcs de neuf ans. Lorsqu'ils sont rangés devant moi, elle s'en approche et les frotte d'un baume salutaire : aussitôt tom-

bent de leurs membres les longues soies qu'a fait croître le poison funeste que leur a donné d'abord l'auguste Circé. Ils redeviennent des hommes plus jeunes qu'ils n'étaient auparavant; ils semblent plus grands et plus beaux. Tous me reconnaissent, me serrent les mains et répandent de douces larmes de joie ; le palais en retentit; la nymphe elle-même est émue de pitié. Noble parmi toutes les déesses, elle vient à moi et me dit :

« Divin fils de Laërte, ingénieux Ulysse, retourne à l'instant « vers le bord de la mer, fais tirer sur le rivage le navire, fais « cacher dans une grotte tes trésors et les agrès, et reviens aus« sitôt avec tes compagnons chéris. »

« Elle dit : et mon cœur généreux est persuadé. Je vais rapidement au bord de la mer ; je trouve vers mon vaisseau mes compagnons chéris gémissant amèrement et versant des larmes abondantes. Telles des génisses, parquées au milieu des champs, lorsque leurs mères reviennent rassasiées du pâturage, s'élancent au-devant d'elles, sans que les parcs les arrêtent, et courent à leur rencontre en poussant de longs mugissements : tels, à ma vue, mes compagnons s'empressent autour de moi et m'embrassent, fondant en larmes. Leur âme n'est pas moins émue que s'ils revoyaient l'âpre Ithaque et les murs de la ville où ils sont nés. Ils m'adressent ces paroles rapides entrecoupées de sanglots :

« En te revoyant, ô élève de Jupiter ! nous éprouvons autant « de joie que si nous abordions à notre patrie ; mais raconte« nous comment ont péri nos compagnons. »

« Ils disent, et je leur adresse ces douces paroles : « Tirons « le navire à terre ; cachons dans une grotte nos trésors, nos « agrès, et hâtez-vous de me suivre tous. Vous reverrez vos « compagnons, en la demeure sacrée de Circé ; ils boivent et « mangent, car ils ont de tout abondamment. »

« A ces mots, ils obéissent ; le seul Euryloque veut encore retenir tous mes compagnons, et leur adresse ces paroles rapides :

« Ah malheureux ! où courons-nous ? pourquoi désirez-vous « connaître ces maux et allez-vous au palais de Circé ? Elle fera « de vous des porcs, des loups, des lions, et vous serez contraints « de garder sa demeure. Rappelez-vous comme le Cyclope a « traité nos compagnons quand ils sont entrés dans son étable « où les a suivis l'audacieux Ulysse. Ils ont péri victimes de la « folie de leur roi ! »

« Il dit : en mon esprit j'agite si, tirant ma longue épée, je ferai voler sa tête sur le sable, quoique mon parent très-proche.

Mais, par leurs douces paroles, mes compagnons me détournent de ce dessoin.

« O élève de Jupiter ! laissons-le, si tu l'ordonnes ; qu'il reste « auprès du vaisseau, qu'il le garde. Cependant, conduis-nous « au palais sacré de la nymphe. »

« A ces mots, nous nous éloignons du rivage, et Euryloque nous suit, car il redoute mes terribles menaces. Cependant Circé, dans son palais, baigne avec soin mes autres compagnons, les parfume d'huile, les revêt de tuniques et de manteaux. Nous les retrouvons mangeant bien dans la grande salle. Lorsque tous mes compagnons sont enfin réunis, ils se racontent tout les uns aux autres ; ils pleurent, ils sanglotent, et le palais retentit de leurs soupirs. Noble parmi toutes les déesses, Circé vient à moi et me dit :

« Divin fils de Laërte, ce n'est pas le moment d'exciter parmi « vous les pleurs. Je n'ignore pas moi-même combien de maux « vous avez soufferts sur la mer poissonneuse, et combien, sur « la terre, des hommes cruels vous ont causé d'infortunes. « Croyez-moi, mangez ces mets, buvez ce vin, rappelez dans « votre sein ce courage que vous aviez lorsque, pour la pre- « mière fois, vous avez quitté la terre paternelle, l'âpre Ithaque. « Aujourd'hui le souvenir de vos courses pénibles vous a décou- « ragés et affaiblis ; votre cœur n'a plus jamais de joie, tant « sont nombreux les maux qui vous ont accablés. »

« Elle dit, et persuade notre cœur généreux. Durant une année entière nous restons dans cette île, et tous les jours nous mangeons des chairs abondantes, nous buvons du vin délectable. Mais déjà une autre année commence, les saisons ont achevé leur cours, les mois se sont évanouis, et les longs jours sont passés; alors, mes chers compagnons m'appellent et me disent :

« Ami, souviens-toi de ta patrie, si la destinée veut que tu « échappes à tant de périls, pour revoir ta superbe demeure et « les champs paternels. »

« Ces paroles persuadent mon cœur généreux. Durant tout le jour jusqu'au coucher du soleil, assis dans la salle du festin, nous nous rassasions de chairs abondantes et de vins délicieux ; lorsque le soleil disparaît pour faire place aux ténèbres, mes compagnons dorment dans le palais, enveloppé des ombres de la nuit. Mais lorsque la belle Circé m'a reçu dans sa couche, je l'implore en embrassant ses genoux. La déesse est attentive à mes plaintes, et je lui adresse ces paroles rapides :

« O Circé ! remplis ta promesse de me renvoyer en ma de-« meure. Je suis entraîné par mon âme et par mes compagnons « qui consument mon cœur et m'entourent en larmes, aussitôt « que tu t'éloignes de moi.

« — Divin fils de Laërte, reprend Circé noble parmi toutes les « déesses, vous ne resterez point malgré vous dans ma demeure ; « mais il faut avant tout que vous fassiez un autre voyage, et « que vous alliez au palais de Pluton et de l'inexorable Proser-« pine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, devin privé « de la vue, dont l'esprit a conservé sa force. Il est le seul à qui « Proserpine, quoique mort, ait accordé la science et la pensée ; « les autres ne sont que des ombres qui voltigent. »

« Elle dit, et mon âme se brise ; je pleure assis sur la couche de la déesse ; mon cœur ne veut plus que je vive, que je voie encore la lumière du soleil ; mais lorsque je me suis roulé sur le lit et que je suis rassasié de larmes, je réponds en ces termes à la nymphe :

« O Circé ! qui me guidera dans ce voyage ? et qui donc avec « un navire aborda jamais aux demeures de Pluton ?

« — Ulysse, reprend la déesse, ne te mets pas en peine d'un « guide ; dresse le mât, étends la voile blanchissante, reste « immobile, abandonne-toi au souffle de Borée. Lorsqu'il aura « porté ton navire au travers des flots de l'Océan jusqu'aux « humbles rivages et au bois sacré de Proserpine, où croissent « de grands peupliers et des saules sans fruits, aborde, et va « toi-même au sombre séjour de Pluton. Là, tombent dans l'A-« chéron le Pyriphlégéthon et le Cocyte qui emprunte ses ondes « au Styx. Une roche marque le confluent de ces deux fleuves « tumultueux. Tu t'en approcheras, ô héros, je te le recom-« mande ; tu creuseras un fossé d'une coudée, en tous sens, et « tu feras des libations pour tous les morts : la première sera « de lait mélangé de miel ; la seconde d'un vin délectable · « la troisième d'eau limpide ; tu répandras ensuite de la pure « fleur de farine. Cependant, invoque les têtes sans force des « morts, promets de leur sacrifier dans ton palais, à ton retour « à Ithaque, la meilleure de tes génisses stériles, de brû-« ler pour eux tous un bûcher couvert de dons précieux, et « d'immoler à part, pour Tirésias seul, un bélier noir sans tache, « le plus noble du troupeau.

« Lorsque tu auras imploré l'illustre essaim des morts, « tourne-toi vers l'Érèbe, plonge de loin tes regards avides sur « le cours du torrent ; immole à l'instant un bélier et une bre-

« bis noirs, et tu verras accourir en foule les âmes de ceux qui « ne sont plus. Ordonne alors à tes compagnons de dépouiller « les victimes, de les consumer, et d'adresser des prières aux « dieux : surtout au puissant Pluton et à l'inexorable Proser- « pine. Toi, cependant, assis devant le fossé, le glaive à la « main, ne permets pas aux têtes sans force des morts de s'ap- « procher du sang, avant que tu aies interrogé Tirésias. Ce de- « vin, ô chef des peuples ! ne tardera pas à t'aborder ; c'est lui « qui t'enseignera ta route, le terme de tes voyages, le moment « de ton retour, et le moyen de traverser les flots poisson- « neux. »

« Comme la déesse achève, l'Aurore brille. Circé me revêt d'une tunique et d'un manteau. Elle-même se couvre d'un vaste tissu, léger, gracieux, éclatant de blancheur, que maintient une ceinture d'or ; enfin, elle met un voile sur sa tête. Cependant, je m'élance dans le palais, et j'excite mes compagnons, en adressant à chacun ces douces paroles :

« Hâtez-vous, arrachez-vous au doux sommeil ; partons, l'au- « guste Circé elle-même me l'a dit. »

« Ces mots persuadent leur cœur généreux ; mais je n'emmène pas de là, sans mal, tous mes compagnons : l'un d'eux, Elpénor, jeune, de peu de valeur à la guerre, et d'un faible esprit, appesanti par le vin, a été chercher le sommeil loin des autres Grecs, sur le toit du palais sacré de la déesse, rafraîchi par le souffle des vents. Au bruit de notre départ, il se réveille soudain, et il oublie où il est. Au lieu de descendre par la longue échelle, il tombe brusquement du faîte et se brise le cou ; son âme s'envole chez Pluton. Cependant, mes compagnons sont réunis, et je leur adresse ce discours :

« Vous pensiez, ô mes amis ! que nous partions pour notre « demeure ; mais Circé nous prescrit un autre voyage : elle « nous envoie au palais de Pluton et de l'inexorable Proser- « pine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. »

« A ces mots, leur âme se brise. Ils s'asseyent en pleurant et s'arrachent les cheveux ; mais de quelle utilité sont les larmes ? Nous gagnons tristement notre navire et le rivage, sans cesser de verser des pleurs. Déjà Circé a placé dans le navire un bélier et une brebis noirs ; elle nous a caché sa marche, elle nous a précédés sans peine, car qui pourrait, malgré les immortels, les suivre du regard, lorsqu'ils vont çà et là?

CHANT XI.

« A peine arrivés sur la plage, nous lançons à la mer divine notre vaisseau ; nous y plaçons le mât, la voile, les victimes. Enfin nous nous embarquons, le cœur contristé, les yeux baignés de larmes. Circé, divinité redoutable, excite derrière nous un vent propice, excellent compagnon qui gonfle la voile. Tous les agrès sont placés, nous restons en repos sur nos bancs, le vent et le pilote nous dirigent. Durant un jour entier, le vaisseau vogue à pleine voile ; le soleil disparaît, les ombres obscurcissent tous les chemins, et nous atteignons la rive opposée de l'Océan aux profonds abîmes. C'est là que s'élève la ville des Cimmériens, peuples toujours enveloppés de nuées et de brouillards. Jamais le soleil ne les regarde de ses rayons, soit qu'il monte dans le ciel étoilé, soit que du ciel il redescende sur la terre ; mais une nuit lamentable est toujours étendue sur ces infortunés mortels. Nous abordons au rivage, nous y arrêtons le navire et nous côtoyons le cours de l'Océan jusqu'aux lieux que nous a indiqués la déesse.

« Là, pendant qu'Euryloque et Périmède retiennent les victimes, je tire mon glaive acéré ; je creuse une fosse d'une coudée en tous sens, et j'y fais pour tous les morts des libations : l'une de lait et de miel, la seconde d'un vin délectable, la troisième d'eau limpide ; enfin, j'y répands de la pure fleur de farine. Cependant, j'invoque les têtes sans force des morts, je promets de leur sacrifier dans mon palais, à mon retour à Ithaque, la meilleure de mes génisses stériles, de brûler pour eux tous un bûcher couvert de dons précieux, et d'immoler, à part, pour Tirésias seul, un bélier noir sans tache, le plus noble du troupeau. Lorsque, par mes prières et mes vœux, j'ai imploré l'essaim des morts, je saisis les victimes, je les égorge au-dessus de la fosse où ruisselle un sang noir. Alors

accourent en foule et sortent, des flots de l'Érèbe, les âmes de ceux qui ne sont plus. Jeunes femmes, vifs adolescents, vieillards éprouvés par les souffrances, tendres vierges, le cœur gros de peines récentes, guerriers blessés par des javelots d'airain, revêtus d'armes sanglantes, tous s'empressent en grand nombre tout autour de la fosse avec un frémissement horrible. La pâle terreur me saisit; j'anime le zèle de mes compagnons, je leur ordonne d'enlever la dépouille des victimes dont l'airain a tranché la vie, de les brûler, et d'adresser des prières aux dieux : surtout au puissant Pluton et à l'inexorable Proserpine. Cependant, assis devant la fosse, le glaive à la main, je ne permets pas aux têtes sans force des morts de s'approcher du sang, avant que j'aie interrogé Tirésias.

« Mais d'abord, l'âme de mon compagnon Elpénor m'apparaît; car nous ne l'avons pas enseveli au sein de la vaste terre, et nous avons laissé son corps dans le palais de Circé, sans pleurer sur lui, sans célébrer ses funérailles : tant d'autres soins nous pressaient. En le voyant, je pleure, et, le cœur ému de compassion, je lui adresse ces paroles rapides :

« Elpénor, comment es-tu venu au sein des immenses ténè-« bres? A pied, tu as devancé moi et mon navire! »

« Je dis, et il répond en gémissant : « Divin fils de Laërte, « ingénieux Ulysse, un excès de vin et la volonté d'une divinité « funeste m'ont fait périr. Je m'étais couché sur le toit du « palais de Circé; je ne songeai point à descendre par la lon-« gue échelle; je tombai du faîte; je me brisai le cou, et « mon âme s'envola chez Pluton. Maintenant, je t'implore par « ceux des tiens qui ne sont point ici, par ton épouse, par ton « père qui, quand tu étais petit, t'a donné des soins, par Télé-« maque, seul enfant que tu aies laissé dans ton palais. Je « sais qu'après avoir quitté la demeure de Pluton, tu arrêteras « ton navire à l'île d'Éa. O roi, garde-toi de m'y oublier; ne la « quitte pas pour continuer ta route, sans pleurer sur moi, sans « m'inhumer, de peur je ne devienne pour toi, de la part des « dieux, un sujet de colère; mais fais-moi brûler avec toutes « mes armes, et pour que les hommes à venir s'occupent de « moi, élève, au bord de la mer, la tombe d'un infortuné sur « laquelle tu planteras la rame dont je me servais pendant ma « vie, lorsque j'étais parmi mes compagnons.

« — Infortuné! lui dis-je, tous tes désirs sont accomplis. »

« C'est ainsi qu'immobiles nous échangeons de tristes paroles : moi d'un côté de la fosse le glaive étendu sur le sang,

et de l'autre côté l'image de mon compagnon me faisant ce long récit.

« Alors, survient l'âme de ma mère qui n'est plus, l'âme d'Anticlée, fille du magnanime Autolycos, que j'ai laissée pleine de vie à mon départ pour la sainte Ilion; en la voyant, je pleure, et mon âme est émue de pitié; mais malgré ma vive peine, avant d'avoir interrogé Tirésias, je ne permets point à ma mère de s'approcher du sang. Enfin l'âme du devin de Thèbes arrive, un sceptre d'or à la main; elle me reconnait et s'écrie :

« Fils de Laërte, artificieux Ulysse, pourquoi donc, ô infor- « tuné, quittant la lumière du soleil, viens-tu visiter les morts « et leur lamentable séjour? Mais éloigne-toi de la fosse, détourne « ton glaive tranchant, laisse-moi boire de ce sang, et je te « dirai des choses véritables. »

« Il dit : je m'éloigne; je remets dans le fourreau mon glaive à clous d'argent; le devin infaillible hume le sang noir, puis il m'adresse ces mots :

« Illustre Ulysse, tu désires un retour facile, mais un dieu te « le rendra pénible : je n'espère pas que Neptune oublie le « courroux qu'en son âme il nourrit contre toi, depuis que tu as « privé de la vue son fils chéri. Toutefois, malgré sa haine, « après d'affreuses souffrances, vous échapperez, si tu veux « contenir ton esprit et celui de tes compagnons. Au sortir de « la mer orageuse, tu pousseras ton navire vers l'île de Thri- « nacie, où vous trouverez, paissant, les bœufs et les riches « brebis du soleil, qui voit tout et entend toutes choses. Si tu « les respectes, si le soin de ton retour l'emporte, après d'af- « freuses souffrances, vous reverrez tous Ithaque. Si tu y touches, « je te prédis la ruine de ton navire et de tes compagnons. Seul, si « toutefois tu échappes, tu rentreras tard et misérablement dans « ta patrie, sur un navire étranger, ayant perdu tous les tiens, « et, en ta demeure, tu trouveras encore des afflictions : des « hommes superbes dévorant tes richesses, prétendant à l'hy « men de ta divine épouse, et lui offrant des présents. Mais à « ton arrivée, tu puniras leur violence; ensuite, lorsque dans « ton palais tu auras immolé les prétendants, soit par ruse, soit « ouvertement, le glaive à la main, tu partiras encore, et tu « parcourras les cités, en portant une rame, jusqu'à ce que tu « parviennes chez des peuples ignorants des choses de la mer, « ne mêlant point de sel à leurs aliments, ne sachant ce qu'est « un vaisseau aux flancs coloriés, ni une rame, aile d'un navire. « Je vais t'indiquer un signe manifeste, et ces peuples ne te se

« ront pas cachés : tu rencontreras un autre voyageur qui « croira que sur ton épaule tu portes un fléau. A ce moment, tu « planteras ta rame en terre et tu sacrifieras solennellement « à Neptune un bélier, un verrat et un taureau; retourne alors « à Ithaque et immole, selon leur rang, à tous les dieux qui « habitent le vaste ciel, de saintes hécatombes. Pour toi, hors « de la mer, une douce mort viendra et t'enlèvera accablé d une « heureuse vieillésse, entouré de peuples opulents; je t'ai pré- « dit la vérité.

« — Tirésias, lui dis-je, sans doute tu m'annonces les décrets « des dieux; mais parle avec sincérité, j'aperçois l'âme de ma « mère qui n'est plus; elle se tient en silence près du sang et « n'ose ni regarder en face son fils ni lui parler. Apprends-moi « donc, ô roi! comment elle pourra me reconnaître.

« — Je vais te dire et te mettre en l'esprit une chose facile, « reprend Tirésias. Ceux des morts à qui tu permettras de goûter « de ce sang te parleront selon la vérité; ceux que tu repousseras « s'éloigneront aussitôt. »

« A ces mots, l'âme du roi Tirésias retourne au palais de Pluton après m'avoir appris l'avenir. Cependant je reste immobile jusqu'à ce que ma mère vienne et hume le sang noir. Aussitôt elle me reconnaît, et, en gémissant, elle m'adresse ces paroles rapides :

« O mon fils! comment es-tu descendu vivant au sein des « immenses ténèbres? Il n'est pas facile aux humains de les vi- « siter; car nous sommes séparés d'eux par de grands fleuves, « par des courants terribles, et surtout par l'Océan que l'on ne « peut traverser qu'avec un bon navire, et non à pied. Est-ce « en errant à ton retour de Troie, que tu as été poussé ici avec « tes compagnons et ton vaisseau? As-tu été si longtemps sans « revoir ton Ithaque, tes palais, ta chaste épouse?

« — O ma mère! lui dis-je, la nécessité m'a conduit au palais « de Pluton pour interroger l'âme du Thébain Tirésias. Je n'ai « point approché de l'Achaïe, je n'ai point revu ma terre pa- « ternelle, mais j'ai toujours erré, l'âme navrée de douleur, « du jour que, pour la première fois, j'ai suivi le divin Aga- « memnon aux champs troyens pour combattre le peuple de « Priam. Mais, réponds avec sincérité; comment la Parque t'a- « t-elle soumis au long sommeil de la mort? As-tu souffert d'une « longue maladie, ou Diane t'attaquant a-t-elle fait tomber sur « toi ses traits les plus doux? Parle-moi de mon père, de mon « fils que j'ai laissé en péril; jouissent-ils encore de mes hon-

« neurs? Un étranger s'en est-il déjà mis en possession, parce « que le peuple pense que je ne reviendrai jamais? Parle-moi de « ma noble épouse, dévoile-moi ses projets, ses pensées. Reste- « t-elle auprès de son enfant? garde-t-elle fidèlement mes ri- « chesses, ou déjà l'un des premiers de la Grèce l'a-t-il conduite « en sa maison?

« — O mon fils! reprend ma vénérable mère, Pénélope, d'une « âme patiente, demeure en ton palais, où elle consume ses « nuits et ses journées dans les larmes, dans les soupirs. Per- « sonne ne s'est emparé de ton beau domaine, Télémaque le « cultive paisiblement et s'assied à des festins de sacrifice, « comme il sied à un homme qui distribue la justice d'en pré- « parer, car tous les citoyens le convient. Ton père ne veut plus « quitter son champ; jamais il ne paraît à la ville. Il ne veut « plus de couche moelleuse, de manteaux, de couvertures écla- « tantes. Mais l'hiver, il repose avec ses esclaves dans sa de- « meure, sur la cendre du foyer, et il couvre son corps d'hum- « bles vêtements; puis, lorsque reviennent l'été et le fécond « automne, partout, dans son vignoble, on lui dresse à terre « des lits de feuilles mortes, où il s'étend, le cœur contristé, « l'esprit pénétré d'une douleur toujours croissante, pleurant « ton sort funeste; il est en outre affligé par la dure vieillesse; « c'est ainsi que j'ai péri et subi ma destinée. Diane, au sein de mon « palais, ne m'a point frappée de ses traits les plus doux, et je « n'ai point été atteinte d'une de ces maladies qui épuisent et « séparent l'âme du corps; mais c'est le regret de toi, ô mon « fils! c'est le souvenir de ta sagesse, de ta bonté, qui m'a ôté « la vie. »

« Elle dit, et moi, le cœur vivement agité, je veux embrasser l'âme de ma mère qui n'est plus; trois fois, entraîné par mes désirs, je m'élance; trois fois elle s'échappe de mes bras, comme une ombre, comme un songe. Une douleur plus vive me vient au cœur, et je lui adresse ces paroles rapides :

« O ma mère! pourquoi ne te tiens-tu pas immobile quand « je veux te saisir? Même chez Pluton, les bras entrelacés, « nous aurions charmé notre douleur par des larmes. N'es-tu « qu'une vaine image, envoyée par l'illustre Proserpine, pour « me faire plus encore souffrir et soupirer?

« — O mon cher fils! reprit ma vénérable mère, ô le plus in- « fortuné de tous les mortels! Proserpine, fille de Jupiter, ne « te trompe pas; hélas! tel est le sort des humains lorsqu'ils « ne sont plus; les nerfs ne soutiennent plus les chairs ni les

« os, mais l'irrésistible flamme du bûcher dompte tout à la fois « nerfs, chairs et ossements, aussitôt que la vie a abandonné les « membres; cependant, l'âme qui s'en est échappée, voltige « comme un songe. Mais, hâte-toi de revoir la lumière; retiens « tous ces secrets dont le récit charmera la chaste Pénélope. »

« Tel est mon entretien avec ma mère. Cependant, je vois accourir, excitées par l'illustre Proserpine, les épouses et les filles des plus célèbres héros. Elles s'empressent autour de la fosse, et je songe comment je les interrogerai tour à tour. Enfin il me paraît préférable de tirer le glaive tranchant qui s'appuie sur ma forte cuisse, et de ne point souffrir que toutes ensemble goûtent le sang noir des victimes. Elles attendent à la file; chacune à son tour me fait connaître son origine, et je les questionne toutes.

« La première est Tyro, fille d'un noble père; elle me dit qu'elle doit le jour à l'irréprochable Salmonée et qu'elle a épousé Créthée, fils d'Éole. Éprise du divin Énipée, le plus beau des fleuves qui coulent sur la terre, elle aimait à errer sur ses riantes rives. Soudain, Neptune sortit des flots à l'embouchure du fleuve impétueux, dont il emprunta la figure; une vague azurée, haute comme une montagne, se courba et enveloppa le dieu et la jeune mortelle. Neptune alors dénoua sa ceinture virginale et répandit sur elle un doux sommeil. Lorsqu'il eut assouvi ses désirs, il serra la main de Tyro et lui dit :

« O femme! réjouis-toi de mon amour; l'amour des immor- « tels n'est point stérile. Dans le cours de l'année tu seras mère « de deux beaux enfants; nourris-les et prends soin d'eux. « Maintenant, retourne en ta demeure, et garde-toi de me nom- « mer, je suis le puissant Neptune. »

« A ces mots, il se plongea dans les flots écumeux. Tyro cependant porta dans son sein deux fils à qui elle donna le jour; Pélias et Nélée, inébranlables serviteurs du grand Jupiter. Pélias, riche en troupeaux, habita la vaste Iolchos, et Nélée fut le fondateur de la sablonneuse Pylos. La reine des femmes eut ensuite de son époux, Éson, Phérès, et le dompteur de coursiers Amythaon.

« Après Tyro vint Antiope, fille d'Asope, qui se glorifia d'avoir dormi dans les bras de Jupiter, et enfanta deux fils : Amphion et Zéthos. Ces deux héros les premiers fondèrent Thèbes aux sept portes, et l'entourèrent de remparts. Malgré leur vaillance, ils n'eussent pu, si elle n'eût eu de fortes tours, habiter la vaste Thèbes.

« Je vois ensuite Alcmène, épouse d'Amphitryon, qui conçut, dans les bras du grand Jupiter, l'audacieux Hercule au cœur de lion. Puis Mégare, fille du magnanime Créon, épouse de l'indomptable fils d'Amphitryon.

« Puis la mère d'OEdipe, la belle Épicaste. Cette reine, dans l'ignorance de son esprit, commit une action terrible : elle épousa son fils après qu'il eut immolé le héros de qui il était né. Les dieux voulurent que ces choses fussent dévoilées : alors OEdipe, par la volonté funeste des immortels, régna sur les Cadméens, souffrant dans la riante Thèbes d'affreuses peines. La reine, vaincue par la douleur, s'en alla chez Pluton, après avoir suspendu à une poutre de son palais un lacet fatal. Elle laissa son infortuné fils en proie aux intolérables tourments que peuvent causer les furies d'une mère.

« Je vois aussi la belle Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion, fils d'Iase, qu'en ces temps, à cause de sa beauté, Nélée prit pour épouse, après l'avoir comblée de présents. Jadis, Amphion régna puissamment sur Orchomène des Minyens ; Chloris régna sur la riante Pylos et donna le jour à d'illustres enfants : Nestor, Chromios et le vaillant Périclymène ; elle fut ensuite mère de la généreuse Péro, admiration des mortels, dont tous les héros du voisinage recherchèrent l'hyménée. Mais Nélée ne voulut la promettre qu'à celui qui dans Phylacé ravirait les bœufs au front superbe du puissant Iphiclos, entreprise difficile ! un seul osa jurer de l'accomplir; c'était un devin irréprochable. Mais la destinée d'un dieu, la valeur des pâtres et des liens cruels l'enchaînèrent. Cependant, les jours, les mois s'écoulèrent; l'année finit et les saisons recommencèrent leur cours. Alors, le puissant Iphiclos le délivra, après qu'il lui eut expliqué tous les augures. Ainsi s'accomplirent les desseins de Jupiter.

« Je vois ensuite Léda, épouse de Tyndare et mère de deux héros : Castor, habile à dompter les coursiers rapides, et Pollux, invincible au pugilat. La terre nourricière les recouvre encore vivants, et dans les enfers Jupiter les honore ; ils vivent et meurent tour à tour, et participent aux honneurs divins.

« Après Léda, vient Iphimédie, épouse d'Aloé, qui se glorifia de l'amour de Neptune ; elle eut de ce dieu, qui ébranle la terre, deux fils dont les jours étaient comptés : le divin Otos et l'illustre Éphialte, après Orion, les plus grands et les plus beaux héros que nourrit la terre féconde. A neuf ans, leur ceinture avait neuf coudées, et leur stature neuf brasses. Alors ils menacèrent de porter aux immortels, dans le sein de l'Olympe, la

guerre tumultueuse et les alarmes. Ils s'efforcèrent, pour escalader le ciel, d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, et sur l'Ossa le Pélion ombragé de forêts, et ils eussent réussi, s'ils avaient atteint l'âge de puberté. Mais le fils de Jupiter et de la blonde Latone les fit périr l'un et l'autre, avant qu'un léger duvet fleurît sur leur visage, et que leur menton fût caché par une barbe naissante.

« Je vois ensuite Phèdre, Procris et la fille du sage Minos, la belle Ariane, que jadis Thésée enleva de la Crète pour la conduire dans les murs sacrés d'Athènes, mais il ne parvint pas à la posséder : Diane, dans l'île de Dia, tua la jeune vierge accusée par Bacchus.

« Je vois encore Méra, Clymène et l'odieuse Ériphile, qui pour de l'or trahit son époux. Mais avant que j'aie pu vous énumérer, vous nommer toutes les femmes ou filles de héros qui s'offrirent à ma vue, la nuit silencieuse aurait dès longtemps terminé son cours. Voici le moment de dormir, soit que je reste ici, soit que j'aille sur le navire parmi mes compagnons; car le soin de mon départ regarde les immortels et vous, ô mes hôtes! »

Ainsi parla Ulysse, et les convives, transportés de plaisir, gardent un profond silence dans le palais qu'enveloppent les ténèbres. La blanche Arété, la première, leur adresse ces paroles :

« O Phéaciens! que pensez-vous de cet homme, de sa beauté, de sa taille majestueuse, de son esprit inébranlable? C'est mon hôte, et tous, vous avez part au même honneur. Ne nous empressons donc pas de le congédier, et, dans son indigence, ne lui épargnez pas les présents : assez de richesses, grâce à la faveur des dieux, sont renfermées dans vos palais.

— Amis, s'écrie le héros Échénéos, de tous les Phéaciens le plus avancé en âge, notre sage reine n'a rien dit hors de propos ni contre notre attente; obéissez-lui, mais c'est d'Alcinoos que dépendent la parole et l'œuvre.

— Ah! reprend Alcinoos, aussi vrai que je vis et que je règne sur les Phéaciens, il sera fait comme il vient d'être dit. O notre hôte! malgré ton impatience reste avec nous jusqu'à l'aurore, nous aurons alors rassemblé tous nos présents. Le soin de ton départ nous regarde tous, et surtout moi; car mon pouvoir est établi sur le peuple.

— Puissant Alcinoos, répond Ulysse, ô le plus illustre de tout le peuple! lors même que vous m'exhorteriez à rester auprès

de vous, durant une année entière, si vous vous occupiez de mon départ; si vous m'offriez de nobles présents, je céderais sans peine à vos désirs : car il vaudra d'autant mieux pour moi rentrer dans ma patrie que j'aurai les mains plus pleines. J'en serai plus honorable et plus cher à tous les hommes qui me verront arriver à Ithaque.

— O Ulysse! dit Alcinoos, à te voir nous ne pouvons te prendre pour un imposteur, pour un de ces vagabonds que nourrit en grand nombre la terre, et qui arrangent des mensonges où nul ne connait rien. Pour toi, tu joins à l'éloquence la noblesse d'esprit; tu nous as d'ailleurs fait des récits sur les maux affreux de tous les Grecs et sur les tiens, en homme exactement informé, comme nous les fait notre chanteur. Mais parle et dis-nous, avec sincérité, si tu as vu quelques-uns des divins compagnons qui t'ont suivi devant Ilion, et qui aux champs troyens ont trouvé la mort. La nuit est de longue durée; ce n'est pas encore le moment de dormir dans le palais; raconte-nous tes merveilleuses actions, nous sommes prêts à t'entendre jusqu'à l'aurore, si tu ne crains pas jusque-là de nous parler de tes infortunes.

— Puissant Alcinoos, reprend le sage Ulysse, ô le plus illustre de tout le peuple! il y a temps pour les longs récits et temps pour le sommeil; mais si tu désires m'entendre encore, je ne refuserai pas de vous raconter d'autres choses plus lamentables : les malheurs des Grecs qui, plus tard, ont péri ; ils avaient échappé à cette cruelle guerre, et ils ont trouvé la mort à leur retour par la perfidie d'une méchante femme.

« La chaste Proserpine a dispersé çà et là les âmes des femmes, et je vois s'approcher l'âme dolente d'Agamemnon, fils d'Atrée, entourée de celles de ses compagnons qui, en même temps que lui, ont reçu le coup mortel dans le palais d'Égisthe. Aussitôt qu'il a goûté le sang noir, le roi me reconnait et pleure amèrement; il verse des torrents de larmes, étend vers moi les mains et brûle de m'embrasser. Mais il a perdu la force qui jadis animait ses membres flexibles; en le voyant, je pleure, mon âme est émue de compassion, et je lui adresse ces paroles rapides :

« Glorieux Atride, roi des guerriers, Agamemnon, comment « la Parque t'a-t-elle soumis au long sommeil de la mort? Est- « ce Neptune qui t'a dompté sur ta flotte en soulevant la furie « des terribles tempêtes? Est-ce sur la terre un peuple ennemi

« dont tu ravissais les brebis et les bœufs, ou dont tu attaquais « la ville pour t'emparer des femmes?

« — Divin fils de Laërte, reprend Atride, Neptune ne m'a point « dompté sur ma flotte en soulevant la furie des terribles tem- « pêtes. Je n'ai point été frappé sur la terre par des peuples « ennemis. Mais Égisthe, avec une perfide épouse, a préparé « ma mort et mon instant fatal : il m'invite, et au milieu du « festin, il m'immole comme un bœuf à l'étable. Tel est le mi- « sérable trépas qui m'est réservé; autour de moi mes compa- « gnons sont à l'instant égorgés comme des pourceaux, qu'un « homme riche et puissant fait tuer en foule pour une noce, un « repas d'amis, ou un splendide festin. Tu as déjà vu tuer bien « des hommes, soit isolément, soit dans des mêlées terribles. « Mais, en voyant ce massacre, tu aurais gémi en ton âme. Pêle- « mêle avec les urnes, les tables couvertes de mets, au milieu « des flots de sang, nous gisons dans la salle du festin. Alors, « j'entends les cris affreux de la fille de Priam, de Cassandre, « que la perfide Clytemnestre immole auprès de moi; expirant, « je soulève les bras, et je cherche mon glaive. L'impudente « femme s'éloigne et je descends au séjour de Pluton, sans « qu'elle ait fermé ma bouche ni mes yeux. Non, rien n'est « plus horrible, rien n'est plus audacieux qu'une femme qui « s'est mis en l'esprit des actions odieuses, comme celle que « Clytemnestre a commise en préparant la mort de son légi- « time époux. Certes, je croyais rentrer dans ma demeure à la « grande joie de mes enfants et de mes captifs; mais cette « femme, habile à mal faire, s'est couverte d'un opprobre qui « désormais rejaillira sur toutes les autres, même sur les plus « vertueuses. »

« Il dit, et je lui réponds : « Grands dieux! il est donc vrai « qu'à cause des mauvais desseins des femmes, le puissant Ju- « piter, dès l'origine, a pris en haine la race d'Atrée; beaucoup « ont péri pour Hélène, et quand tu étais au loin, Clytemnes- « tre préparait ses artifices.

« — Garde-toi donc, reprend Atride, d'être toi-même trop bon « pour une femme; ne lui dévoile jamais tout, de telle sorte « qu'elle soit bien informée; mais dis-lui telle chose, et que « telle autre lui reste cachée. Cependant, Ulysse, ce n'est « point Pénélope qui répandra ton sang. La fille d'Icare est « prudente, et son esprit est plein de sagesse. Jeune épouse « encore, lorsqu'à notre départ pour la guerre nous l'avons « laissée dans Ithaque, son enfant était suspendu à son sein

« Maintenant, il s'assied parmi les hommes, et il est heureux, « car son père, de retour, le verra, et il embrassera son père, « comme il convient. Et moi, ma cruelle épouse ne m'a pas « même permis de voir mon fils, d'en rassasier mes regards; « elle m'a d'abord porté le coup mortel. Je te le dis donc, fais « entrer mes paroles en ton âme, aborde à ta douce patrie non « ouvertement, mais en secret; car il ne faut point se confier « aux femmes. Apprends-moi maintenant, sans déguiser la vé- « rité, si tu as entendu parler de mon fils qui vit encore, ou « dans Orchomène, ou dans la sablonneuse Pylos, ou chez Mé- « nélas, à Sparte? car le divin Oreste n'est point mort sur la « terre.

« — Atride, lui dis-je, pourquoi m'adresser ces questions? je ne « sais si ton fils est vivant ou mort; il n'est point bon de dire « de vaines paroles. »

« Pendant qu'immobiles et baignés de larmes nous nous entretenons tristement, surviennent l'âme d'Achille, celles de Patrocle, de l'irréprochable Antiloque et d'Ajax, qui pour la taille et la beauté était le premier des Grecs après le fils d'Éacide. Je me laisse reconnaître par l'âme d'Achille, et en gémissant, elle m'adresse ces paroles rapides :

« Divin fils de Laërte, infortuné! comment ton esprit a-t-il « pu te résoudre à surpasser tous tes travaux? Quoi! tu oses « descendre chez Pluton où demeurent les morts privés de « sens, images des hommes qui ne sont plus?

« — O Achille! lui dis-je, ô le plus vaillant de tous les Achéens! « la nécessité m'a contraint de venir prendre conseil de Tiré- « sias, pour apprendre comment je retournerai dans l'âpre « Ithaque! Car je n'ai point approché de la Grèce; je n'ai « point revu mes champs paternels; toujours je suis en butte « aux souffrances. Et toi, Achille, quel mortel a jamais été ou « sera jamais plus heureux que toi? Vivant, les Argiens t'ho- « noraient comme une divinité, et dans les enfers tu domines « sur toutes les âmes. Ne te plains pas, ô Achille! d'avoir subi « le trépas.

« — Noble Ulysse, s'écrie soudain le héros, ne me parle pas « de la mort; j'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme « voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que « de régner sur tous ceux qui ne sont plus. Mais, parle-moi de « mon noble fils. Vous a-t-il ou non rejoints à la guerre pour « combattre aux premiers rangs? Dis-moi ce que tu as pu ap- « prendre de l'irréprochable Pélée. Jouit-il encore de ses hon-

« neurs parmi les nombreux Myrmidons? ou dans la Phthie et « l'Hellade est-il dédaigné parce que la vieillesse l'appesantit? « Ah! pour le préserver des outrages, je ne suis plus sous les « rayons du soleil, tel que j'étais jadis aux champs d'Ilion, « lorsqu'en combattant pour les Grecs, j'immolai tant de héros! « Puissé-je ainsi paraître, ne fût-ce qu'un instant, dans le pa- « lais de mon père ! Comme je rendrais redoutable mon audace « et mes mains invincibles à ceux qui lui font violence et lui « disputent ses honneurs!

« — Achille, lui dis-je, je n'ai rien appris de l'irréprochable « Pélée, mais je puis, avec certitude, te parler de ton fils chéri « Néoptolème; moi-même, sur un large navire, je le conduisis « de l'île de Scyros au camp des Argiens. Là, si nous délibé- « rions au conseil, toujours le premier il prenait la parole avec « une justesse qui ne s'égarait jamais. Le divin Nestor et moi, « seuls nous l'emportions sur lui. Si nous portions la guerre « sous les murs de Troie, jamais il ne restait dans les rangs ni « dans la foule, mais il s'élançait au loin, en avant, et son ar- « deur ne le cédait à personne. Dans les mêlées terribles, com- « bien de héros tombèrent sous ses coups! Je ne puis te nom- « mer tous ceux qu'il a immolés en combattant pour les Grecs. « Mais je puis te dire comment il a tué Eurypyle, fils de Télè- « phe, chef des Cétéens, le plus beau des mortels après le « divin Memnon. Ce héros périt frappé par l'airain de Néopto- « lème, et autour de lui ses nombreux compagnons furent mois- « sonnés à cause des présents des femmes. Lorsque enfin les « plus vaillants des Grecs se placent dans le cheval de bois, « construit par Épéos, ils me confient tout et me chargent de « fermer et d'ouvrir ce redoutable piége. Cependant, les rois et « les chefs des Grecs essuient leurs larmes, et sont tout trem- « blants; je ne vois que ton fils garder toujours un œil sec, et ne « point changer de couleur. Ah! comme il me suppliait de le « faire sortir des flancs du cheval! comme il serrait la poignée « de son glaive et sa pesante javeline! comme il brûlait de « porter le carnage parmi les Troyens! La ville escarpée de « Priam dévastée, Néoptolème, riche d'une immense part de « butin, et d'une récompense, s'embarque sain et sauf, et plus « heureux qu'on ne l'est souvent dans les furieuses mêlées de « Mars, jamais de près ni de loin l'airain ne l'a blessé. »

« A ces mots, l'âme du fougueux Achille, joyeuse d'apprendre de moi que son fils est un héros, franchit d'un pas superbe la vaste prairie des enfers.

« Alors, les âmes dolentes de ceux qui ne sont plus approchent, et chacune me raconte ses peines. Seule, l'âme d'Ajax, fils de Télamon, se tient à l'écart, courroucée encore de la victoire que j'ai remportée, lorsque, près des vaisseaux, nous nous sommes disputé les armes d'Achille. L'auguste Thétis les avait placées devant nous, et nous prîmes pour juges les fils des Troyens et Minerve. Hélas ! pourquoi l'ai-je obtenu, ce funeste triomphe, qui précipita dans la tombe cette noble tête, cet Ajax, le plus beau, le plus vaillant des Grecs après l'irréprochable fils de Pélée. Cependant, j'adresse au héros ces douces paroles :

« Ajax, fils de l'irréprochable Télamon, ne devrais-tu donc « pas, après la mort, oublier le courroux qui t'anime contre « moi, à cause de ces armes fatales que les dieux nous donnè- « rent pour le malheur des Argiens? Elles t'ont fait périr, toi, « notre rempart, et nous Achéens, nous pleurons toujours ta « mort autant que celle d'Achille. Mais personne n'est coupable « que Jupiter, dont la haine redoutable poursuivait notre ar- « mée, et qui t'a livré à la Parque. Approche, ô roi ! laisse-toi « fléchir, dompte ta haine et ton cœur obstiné ! »

« Je dis; mais, sans me répondre, il va se confondre dans l'Érèbe avec la foule des âmes. Cependant, malgré sa colère, il m'eût parlé ou je lui aurais encore parlé moi-même, mais mon cœur était impatient de contempler d'autres ombres.

« Alors j'aperçois Minos, illustre fils de Jupiter; assis, un sceptre d'or à la main, il rend la justice aux morts. Ceux-ci s'asseyent et se lèvent tour à tour pour exposer leurs droits devant les larges portes du palais de Pluton. Je reconnais ensuite le géant Orion, qui chasse encore dans la prairie d'asphodèle les bêtes fauves que jadis il a tuées dans les montagnes incultes ; il tient sa massue d'airain qui ne peut être brisée.

« Après lui, je vois Titye, fils de l'illustre Terre, étendu sur le sol dont il couvre neuf plèthres. Deux vautours attachés à ses flancs déchirent ses entrailles et lui dévorent le foie, sans que ses mains puissent les éloigner; car il a violemment outragé Latone, fidèle épouse de Jupiter, comme elle se rendait à Pytho, à travers la plaine riante de Panopée.

« Mes yeux aperçoivent Tantale, plongé jusqu'au menton dans les flots d'un lac où il endure de terribles souffrances. Tourmenté par la soif, il ne lui est point accordé de puiser de quoi

boire. Dès que le vieillard se penche pour se désaltérer, l'onde soudain fuit et s'abîme; il n'apparaît sous ses pieds qu'une terre noire que les dieux ont desséchée. Cependant, des arbres au front superbe laissent pendre, jusque sur sa tête, des poires, des grenades, des pommes, de douces figues et de vertes olives. Dès que le vieillard étend les mains pour les saisir, le vent les enlève jusqu'aux sombres nuées.

« Je vois aussi Sisyphe, accablé de terribles souffrances : il soulève des deux bras une énorme roche, et la roule avec de pénibles efforts jusqu'au sommet d'un mont; lorsqu'il est près d'atteindre la crête, Crataïs elle-même le repousse, et fait retomber la roche jusque dans la plaine. Soudain, il tend ses muscles et recommence son labeur; la sueur ruisselle sur son corps, et la poussière vole au-dessus de sa tête.

« Je vois encore Hercule, ou plutôt son image; car lui-même, heureux époux de la jeune Hébé, goûte le bonheur parmi lés dieux. Autour de lui, les morts jettent des cris aigus comme ceux des oiseaux, et s'enfuient de toutes parts. Il s'avance, effrayant comme la nuit obscure, tenant un arc tendu, et sur la corde une flèche, portant partout des regards terribles comme un sagittaire prêt à faire voler ses traits. Sur sa poitrine est un prodigieux baudrier d'or, chef-d'œuvre d'un habile artiste, chargé d'ornements admirables : d'ours, de sangliers, de lions farouches, de combats, de batailles, de scènes d'homicide et de carnage. Le héros au premier aspect me reconnaît, et en gémissant m'adresse ces paroles rapides :

« Divin fils de Laërte, infortuné ! sans doute une destinée fu-
« neste te conduit, comme celle qui m'accabla tant que je vécus
« sous les rayons du soleil. Je devais le jour au puissant fils de
« Saturne, mais j'étais tourmenté de peines infinies; je subissais
« la loi d'un être qui m'était inférieur, et qui m'ordonnait sans
« relâche de pénibles travaux. Un jour aussi il m'envoya dans
« ce séjour pour enlever Cerbère; il croyait m'avoir imposé la
« plus terrible épreuve; mais protégé par Minerve et Mercure,
« j'entraînai le chien des enfers, et le lui conduisis. »

« A ces mots, Hercule retourne à la demeure de Pluton. Cependant, je reste immobile dans l'espoir de contempler encore quelques héros des temps passés, et sans doute j'eusse vu ceux que je désirais : Thésée, Pirithoüs, nobles fils des dieux; mais la foule des morts devint si tumultueuse, leur frémissement devint si horrible, que la pâle terreur me saisit. Je tremble que du fond des enfers l'inexorable Proserpine ne m'envoie la formi-

dable tête de la monstrueuse Gorgone. Soudain je reviens à mon vaisseau, et j'ordonne à mes compagnons de s'embarquer et de détacher les amarres. Bientôt ils remplissent les bancs; le courant de l'onde nous emporte sur le fleuve Océan, aidés d'abord des efforts des rameurs, et ensuite d'un vent favorable.

CHANT XII.

« Le navire sort du cours du fleuve Océan, et en voguant sur la vaste mer du côté où le soleil commence sa course, où l'Aurore, fille du matin, a sa demeure et les chœurs de ses danses, il arrive à l'île d'Éa. Nous le tirons sur la grève, nous débarquons, et, plongés dans le sommeil, nous attendons le jour.

« Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, j'envoie mes compagnons chercher au palais de Circé, Elpénor qui n'est plus ; nous abattons les arbres qui croissent au plus haut de la falaise ; et, le cœur contristé, les yeux baignés de larmes, nous ensevelissons le corps ; quand la flamme l'a consumé avec ses armes, nous élevons une tombe sur laquelle nous dressons une colonne. Enfin, au sommet de la tombe, nous plantons la rame d'Elpénor. Tels sont nos travaux, mais, revenus des enfers, nous ne sommes point inaperçus de Circé ; elle vient vers nous à la hâte après s'être parée; ses femmes l'accompagnent et nous apportent du pain, des chairs abondantes et du vin plein de feu. Noble entre toutes les déesses, la nymphe s'arrête au milieu de nous et s'écrie :

« Infortunés ! vous avez donc visité vivants les sombres de-
« meures de Pluton. Deux fois vous connaîtrez la mort, et les
« autres humains ne meurent qu'une fois. Mais croyez-moi,
« rassasiez-vous, ici, jusqu'à la fin du jour, de mets et de breu-
« vages. Aux premières lueurs du matin, vous sillonnerez les
« flots, je vous enseignerai la route ; je vous signalerai chaque
« chose, de peur que quelque méchant artifice ne vous fasse
« souffrir encore sur la terre ou sur les vagues. »

« Elle dit, et persuade notre cœur généreux. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous mangeons en repos les chairs abondantes et nous buvons du vin délectable. Le soleil disparait et fait place aux ténèbres, mes compagnons s'étendent près de nos amarres. Cependant Circé me prend la main, m'en-

traîne à l'écart, m'invite à partager sa couche, et me demande le récit de mon voyage que je lui détaille sans rien omettre. L'auguste déesse à son tour m'adresse ces paroles :

« Voilà donc une chose achevée ; sois maintenant attentif à « ce que je vais dire ; un dieu d'ailleurs te le rappellera. Tu ren- « contreras d'abord les Sirènes. Elles charment tous les hommes « qui s'approchent d'elles ; malheur à qui, par ignorance, les « aborde et les écoute ; jamais sa femme, ni ses tendres enfants, « ne se réjouiront de son retour, ni ne se tiendront auprès de lui. « Mais les Sirènes le charmeront par leur chant harmonieux, « assises dans une prairie, entourées d'un monceau d'ossements « humains et de chairs que la corruption consume. Éloigne-toi « donc rapidement ; bouche les oreilles de tes compagnons avec « de la cire amollie ; prends garde qu'aucun d'eux ne les entende. « Écoute-les, toi, si tel est ton désir ; mais fais-toi fortement « attacher au mât, debout, pieds et mains liés, afin que tu les « entendes avec délices. Si ensuite tu implores tes compagnons, « si tu leur ordonnes de te délivrer, qu'ils te chargent de plus « de liens.

« Aussitôt que les rameurs t'auront poussé au delà, tu verras « deux routes ; mais je ne puis te dire exactement laquelle tu « dois suivre ; ce sera à toi d'en décider ; je vais te parler de « l'une et de l'autre. D'une part, sont des roches escarpées, sur « lesquelles se brisent avec fracas les grandes vagues d'Amphi- « trite. Les dieux bienheureux les appellent errantes. Jamais les « oiseaux ne peuvent les franchir, pas même les tendres colombes « qui portent l'ambroisie au puissant Jupiter. La roche lisse en « ravit toujours quelqu'une, mais le père en envoie aussitôt une « autre, pour que leur nombre soit toujours le même. Nul vais- « seau, après s'en être approché, ne peut fuir ; soudain les flots « amers, les tempêtes mêlées d'une flamme dévorante emportent « ses débris et les cadavres des matelots. Un seul les a traver- « sées : Argo, cher aux dieux et aux hommes, voguant des « royaumes d'Éétès, fut près d'être jeté sur ces immenses ro- « chers, mais par amour pour le héros Jason, Junon elle-même « le sauva.

« Il y a là, d'autre part, deux écueils ; l'un porte jusqu'au « ciel sa cime aiguë, toujours enveloppée d'un nuage azuré que « rien ne dissipe, et que jamais l'éther ne remplace, même aux « jours sereins de l'été et de l'automne. Jamais mortel, eût-il « vingt bras et vingt pieds, ne pourrait gravir ni descendre « cette roche, lisse comme si on l'eût polie de tous les côtés. Au

32

« milieu du récif, s'ouvre, du côté des ténèbres, une sombre ca-
« verne tournée vers l'Érèbe ; noble Ulysse, dirige sur elle ton
« navire. Un homme dans la fleur de la jeunesse, placé sur les
« bancs des rameurs, ne pourrait atteindre d'une flèche cet
« antre profond, où réside Scylla, monstre farouche dont la voix
« terrible retentit comme les rugissements d'un jeune lion. Son
« lugubre aspect afflige même les dieux : douze pieds difformes
« soutiennent son corps d'où sortent six cous allongés et six têtes
« horribles. De triples rangées de dents fortes et serrées rem-
« plissent ses gueules, séjour de la sombre Mort. Cachée jusqu'à
« la ceinture au fond du formidable gouffre, elle n'en fait sortir
« que ses têtes, et plongeant autour de l'écueil, elle pêche des
« dauphins, des chiens de mer, et ceux enfin qu'elle peut saisir
« des monstres nombreux, nourris par la bruyante Amphitrite.
« Quels nautoniers pourraient se glorifier d'avoir passé à sa por-
« tée sains et saufs avec un navire ? chaque tête enlève, des
« bancs, un rameur !

« Voisin du premier, l'autre récif, ô Ulysse, te paraîtra moins
« élevé ; tes flèches en atteindraient la cime ; un immense figuier
« sauvage étend à sa base un verdoyant feuillage, et au-des-
« sous, la divine Charybde engloutit l'onde amère. Trois fois
« dans le cours de la journée elle rejette le flot qu'elle a en-
« gouffré, trois fois elle l'absorbe encore avec une rapidité ter-
« rible. Si à ce moment tu arrivais, tu serais entraîné dans l'a-
« bîme, et Neptune lui-même ne pourrait empêcher ta perte :
« il faut donc serrer Scylla et pousser rapidement ton navire,
« car il vaut mieux avoir à regretter six de tes compagnons
« que de les perdre tous à la fois.

« — O Circé ! m'écriai-je, réponds-moi sans détour : après avoir
« évité la dévorante Charybde, pourrai-je attaquer le monstre
« lorsqu'il s'élancera sur mes compagnons ?

« — Ah ! reprend la noble déesse, insensé, peux-tu songer encore
« aux combats ? Ne céderas-tu pas, même aux immortels ? Scylla
« n'est point sujette à la mort. Divinité farouche, terrible, et
« inattaquable, rien ne peut préserver de ses atteintes ; il vaut
« mieux la fuir rapidement. Si tu tardes, si tu saisis tes armes
« près du rocher, je tremble que, se précipitant de nouveau,
« elle n'atteigne un pareil nombre de têtes, et qu'elle ne sai-
« sisse encore six rameurs. Vogue donc avec effort, et invoque
« Crataïs, mère de Scylla, qui l'a enfantée pour le malheur des
« humains. Elle seule peut la calmer et l'empêcher de vous
« assaillir deux fois. Tu aborderas ensuite à l'île de Thrinacie.

« C'est en ce séjour que paissent les bœufs et les riches brebis « du soleil. Le dieu a autant de grands troupeaux que de ber- « geries : sept de chaque sorte, tous de cinquante têtes ; ils « n'ont point de rejetons et sont à l'abri de la mort et de la « vieillesse. Deux nymphes aux cheveux élégamment tressés « prennent soin de ces troupeaux : Phaétuse et Lampétie, filles « du Soleil et de la divine Néara. Lorsque leur auguste mère « les eut enfantées et nourries, elle leur donna pour séjour l'île « lointaine de Thrinacie, et leur confia la garde des brebis et « des bœufs superbes de leur père. Si tu respectes ces troupeaux, « si le soin de ton retour l'emporte, malgré d'affreuses souf- « frances, vous reverrez tous Ithaque. Mais si tu y touches, je « te prédis la ruine de ton navire et de tes compagnons ; seul, « si toutefois tu échappes, tu rentreras tard et misérablement « dans ta patrie, affligé de la perte de tous les tiens. »

« Comme elle achève, l'Aurore brille aux cieux ; Circé s'éloigne à travers l'île, je regagne mon navire ; j'exhorte mes compagnons à s'embarquer, à détacher les amarres. Soudain, ils remplissent leurs bancs, s'asseyent en ordre et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Circé, divinité redoutable, fait souffler sur notre poupe un vent propice, excellent compagnon qui gonfle la voile. Tous les agrès sont placés, nous sommes assis sur nos bancs, le vent et le pilote nous dirigent.

« Alors, le cœur contristé, j'adresse à mes compagnons ces paroles :

« Amis, il ne faut pas que les décrets divins que m'a révélés « Circé soient connus d'un seul ou même de deux de nous ; « je vais vous les apprendre, afin que nous sachions tous com- « ment nous pouvons périr ou éviter la mort et la Parque fa- « tale. Circé nous ordonne d'abord de nous garder du chant « des divines Sirènes et de leur prairie couverte de fleurs. « Elle ne permet qu'à moi de les écouter, pourvu que vous « m'attachiez debout au mât, avec une lourde chaîne, et que « j'y demeure immobile. Si ensuite je vous implore, et si je vous « ordonne de me délivrer, chargez-moi de plus de liens. »

« Pendant que je dis ces choses à mes compagnons, le navire arrive rapidement près de l'île des Sirènes, tant le vent nous est propice ; mais à ce moment il s'apaise, un calme profond succède, et une divinité assoupit les flots. Mes compagnons se lèvent pour plier la voile, qu'ils laissent tomber au fond du navire. Ils reprennent ensuite leurs rames, et, courbés sur les bancs, ils font blanchir les ondes sous leurs coups re-

doublés. Cependant, je divise avec mon glaive un énorme disque de cire. De ma forte main j'en amollis les parcelles. La cire cède bientôt à mes efforts, secondés par l'ardeur du soleil; je fais approcher en ordre mes compagnons, et je leur bouche les oreilles. Eux, aussitôt, m'attachent au mât, debout, pieds et mains liés, puis ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer écumeuse. Ils se hâtent, et déjà nous approchons du rivage à la portée de la voix. Les Sirènes aperçoivent le vaisseau qui, près de leur plage, fend légèrement les ondes; soudain, elles entonnent leurs chants harmonieux.

« Viens à nous, glorieux Ulysse, honneur de la Grèce; ar-« rête ton navire, afin d'entendre notre voix. Jamais on ne « passe outre, avec un vaisseau, avant d'avoir ouï les doux « chants qui s'échappent de nos lèvres, puis l'on s'éloigne « transporté de plaisir et sachant bien plus de choses. Nous « n'ignorons rien de ce que les Grecs et les Troyens ont souf-« fert dans les vastes plaines d'Ilion; par la volonté des dieux, « nous sommes instruites de tout ce qui arrive sur la terre « fertile. »

« Ainsi elles chantent et font entendre de belles voix; mon cœur brûle de les écouter encore; j'ordonne à mes compagnons, en agitant mes sourcils, de rompre mes liens. Mais ils font force de rames, tandis qu'Euryloque et Périmède se lèvent et me chargent de plus de liens. Enfin, nous nous éloignons; je ne distingue plus la voix ni le chant des Sirènes; alors je rends l'ouïe à mes compagnons, et à leur tour ils me délivrent. Mais, à peine avons-nous perdu de vue cette île, que d'immenses vagues, qu'une épaisse fumée, qu'un fracas terrible nous frappent d'épouvante. Mes compagnons tremblants laissent échapper leurs rames qui bruissent et tombent dans les flots; le vaisseau s'arrête puisqu'on ne rame plus. Cependant je m'élance, je cours sur les bancs, je me retourne vers chaque homme; je les encourage par de douces paroles :

« O mes amis! ne sommes-nous pas éprouvés par l'infor-« tune? n'avons-nous pas évité un plus grave péril, lorsque le « Cyclope nous retint dans son antre profond, avec une vio-« lence farouche? Mais ma vertu, ma résolution, mon génie, « nous ont sauvés de ce lieu funeste. Je pense que sans doute « vous vous en souviendrez; maintenant donc courage, et obéis-« sez-moi. Courbez-vous sur vos bancs, serrez vos rames, « frappez vivement les vagues épaisses. Puisse Jupiter nous « faire éviter la mort; et toi, pilote, écoute ce que je te recom-

« mande, fais-le entrer en ton âme, car tu tiens le timon du « vaisseau : gouverne toujours en dehors de cette fumée, de « cette vague furieuse ; serre avec constance l'autre écueil, de « peur qu'à ton insu, le navire ne se jette de l'autre côté, et « que tu ne nous précipites dans le malheur. »

« A ces mots, ils s'empressent de m'obéir. Mais je ne leur ai rien dit de Scylla, mal irrémédiable, pour ne point leur inspirer une terreur qui peut-être leur eût fait abandonner les rames, et les eût entraînés à se blottir tous au fond du vaisseau. Cependant, j'oublie moi-même les pénibles ordres de Circé, qui m'a défendu de prendre les armes. Je revêts mon armure étincelante, et tenant à la main deux longues javelines, je monte sur le banc de la proue. Là, j'espère découvrir le premier l'affreuse Scylla, comme elle va fondre sur mes compagnons, toutefois je ne puis l'apercevoir : mes yeux se fatiguent à plonger de toutes parts autour de la roche brumeuse. Nous entrons en gémissant dans le formidable détroit ; d'un côté s'élève Scylla, et de l'autre, la divine Charybde engloutit avec un fracas terrible les flots de l'onde amère. Lorsqu'elle les vomit, l'eau bouillonne en mugissant comme un bassin sur un ardent brasier, et l'écume jaillissant retombe sur les deux écueils. Lorsqu'elle les absorbe, elle paraît agitée jusque dans ses entrailles ; la roche à l'entour retentit comme le tonnerre, et la terre entr'ouverte laisse apercevoir dans ses flancs un sable d'une couleur lugubre. La pâle terreur saisit mes compagnons, tous nos regards sont tournés vers Charybde, et c'est d'elle que nous attendons avec effroi notre perte. Cependant, Scylla enlève du navire six de mes compagnons, les plus vaillants, les plus robustes. A ce bruit, je jette un coup d'œil sur les bancs des rameurs et déjà je vois dans les airs leurs pieds et leurs bras ; j'entends leurs voix déchirantes ; ils appellent encore Ulysse, et dans leur détresse, ils m'invoquent pour la dernière fois.

« Comme sur un promontoire, le pêcheur à l'extrémité d'un long rameau lance aux petits poissons un appât que renferme la corne d'un bœuf nourri au pâturage, puis les enlève et les jette pantelants sur la rive ; telle Scylla ravit mes compagnons palpitants et les dévore sur le seuil de son antre. Cependant, ils jettent des cris, et dans cette lutte affreuse, ils étendent vers moi les mains. J'ai vu de mes yeux ce spectacle, le plus affligeant de tous ceux dont j'ai eu à souffrir, en cherchant mon chemin sur les flots !

« Enfin, nous fuyons la formidable Charybde et Scylla ; bien-

tôt, nous sommes en vue de l'île irréprochable du dieu. C'est là que paissent les magnifiques bœufs au front large, et les florissantes brebis du Soleil. Déjà, de mon navire, j'entends le mugissement des bœufs à l'étable, et le bêlement des brebis. Soudain je sens retomber sur mon âme les avertissements du devin Tirésias, et les instances que m'a faites Circé d'éviter l'île du Soleil, dieu qui charme les humains. Alors, le cœur contristé, j'adresse ces paroles à mes compagnons : « Amis, malgré vos « souffrances, soyez attentifs à mes paroles, apprenez les con- « seils du devin Tirésias et de Circé. La noble déesse surtout « m'a prescrit d'éviter l'île du Soleil, dieu qui charme les hu- « mains; car, m'a-t-elle dit, nous serions exposés aux plus cruelles « infortunes. Poussez donc au delà notre noir vaisseau.»

« A ces mots, leur cœur se brise. Soudain, Euryloque me réplique par ces terribles paroles :

« Ulysse, tu es cruel, ta force est grande, tes membres sont « infatigables, et à tes yeux tout est de fer. Quoi ! tu défends à « tes compagnons, vaincus par le sommeil et la fatigue, de dé- « barquer dans cette île où nous eussions préparé un abondant « repas; tu nous ordonnes de naviguer à l'aventure pendant « la nuit rapide, d'errer loin de la terre au milieu des flots bru- « meux. Mais n'est-ce pas à la nuit que s'élèvent les vents vio- « lents qui détruisent les vaisseaux? où trouverons-nous un « refuge, si une soudaine tempête éclate, si nous sommes en « butte à la violence de Notos et de Zéphyre, qui surtout sub- « mergent les navires, même malgré les dieux? Croyez-moi « donc, cédons à la nuit sombre, et, près de notre vaisseau « léger, préparons notre repas. A l'aurore nous nous embar- « querons et nous sillonnerons la vaste mer. »

« Il dit : tous nos compagnons applaudissent, et je reconnais qu'une divinité a résolu notre ruine. Je leur adresse soudain ces paroles rapides :

« Euryloque, je suis seul, et vous me faites violence. Du « moins, engagez-vous tous par le plus solennel serment, jurez- « le : si nous trouvons de grands troupeaux de bœufs ou de « riches bergeries, qu'aucun de vous ne soit assez pervers « pour les immoler ; rassasiez-vous, sans autre désir, des mets « que nous a donnés l'immortelle Circé. »

« Je dis, et soudain ils m'obéissent. Lorsqu'ils ont juré et achevé le serment, nous arrêtons notre navire dans le port profond près d'une onde douce; mes compagnons débarquent et préparent leur repas. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif,

ils pleurent, au souvenir de nos compagnons chéris qu'a dévorés Scylla ; mais, pendant qu'ils versent des larmes, le doux sommeil vient à eux.

« Au tiers de la nuit, comme les étoiles déclinent, Jupiter, assembleur de nuages, excite un vent violent et soulève une terrible tempête ; bientôt les nuées enveloppent la terre et les flots, une profonde obscurité se précipite du ciel. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, nous traînons le navire et nous le mettons à l'abri dans une immense grotte, où les nymphes ont des siéges, et où elles conduisent leurs belles danses. Aussitôt je convoque tous mes compagnons et leur adresse ce discours :

« O mes amis ! vous avez dans le navire des mets et du vin, « ne touchons donc pas aux troupeaux de cette île, si nous ne « voulons qu'il nous arrive malheur. Ces bœufs et ces floris- « santes brebis sont ceux d'un dieu formidable, du Soleil qui « voit et entend toutes choses. »

« Je dis, et leur cœur généreux est persuadé. Durant un mois entier, Notos ne cesse pas de souffler, Euros seul fait aussi sentir son haleine ; les autres vents se taisent. Aussi longtemps qu'il nous reste des mets et du vin pourpré, mes compagnons, malgré leurs désirs, s'abstiennent des bœufs divins. Enfin, nos provisions étant épuisées, pressés par la nécessité, ils chassent et pêchent avec des hameçons recourbés, prenant oiseaux et poissons, tout ce qui leur tombe sous la main ; car la faim tourmente nos entrailles ; alors, je m'enfonce dans l'île pour implorer les dieux, espérant que l'un d'eux m'enseignera comment je pourrai partir. Je m'éloigne de mes compagnons, et, en un lieu abrité des vents, je me lave les mains, puis j'adresse à haute voix ma prière aux dieux qui habitent l'Olympe. Mais ils répandent sur mes paupières un doux sommeil.

« Cependant, Euryloque le premier inspire à mes compagnons de funestes desseins : « Amis, s'écrie-t-il, malgré vos « souffrances, soyez attentifs à mes conseils : toutes les morts « sont affreuses pour les misérables humains, mais mourir de « faim est ce qu'il y a de plus déplorable. Croyez-moi donc, « entraînons parmi les troupeaux du Soleil les bœufs les plus « gras, sacrifions-les aux dieux qui habitent le vaste ciel. Si ja- « mais nous revoyons Ithaque, notre chère patrie, nous élève- « rons un riche temple au Soleil, et nous y placerons de nom- « breuses et nobles offrandes. Si le dieu, courroucé à cause de « ses bœufs, veut abîmer le navire, si les autres immortels y

« consentent, j'aime mieux perdre en un instant la vie, suffoqué « par les flots, que de languir plus longtemps dans cette île « désolée. »

« Ainsi parle Euryloque, et tous mes compagnons applaudissent. Soudain ils entraînent les bœufs les plus gras; car les magnifiques bœufs au large front paissent près du navire. Ils les entourent et adressent leurs vœux aux immortels; les tendres feuilles d'un grand chêne leur tiennent lieu de l'orge blanche qui manque dans le vaisseau. Lorsqu'ils ont prié, ils égorgent les victimes, les dépouillent, séparent les cuisses, les enveloppent de graisse et posent sur elles les entrailles saignantes; ils n'ont point de vin pour faire des libations sur le foyer du sacrifice; ils répandent de l'eau limpide pendant que les entrailles rôtissent. Bientôt les cuisses sont consumées, ils ont goûté les entrailles, alors ils divisent toutes les chairs et les traversent de broches. A ce moment, le profond sommeil abandonne mes paupières, et je retourne vers la plage. En approchant du navire, le doux fumet des chairs rôties parvient jusqu'à moi; aussitôt, en gémissant, j'implore à grands cris les dieux immortels. « Jupiter et vous divinités bienheureuses, « c'est pour notre perte que vous m'avez plongé dans un funeste « sommeil; mes compagnons, livrés à eux-mêmes, ont commis « une action terrible. »

« Cependant Lampétie, au long voile, va rapidement rapporter au Soleil que nous avons tué ses bœufs. Soudain, le cœur gonflé de courroux, il s'adresse aux immortels :

« Puissant Jupiter, et vous, dieux bienheureux, éternels! punissez les compagnons d'Ulysse, fils de Laërte; dans leur « orgueil, ils viennent d'immoler les bœufs qui réjouissaient « mes regards, lorsque je remontais au ciel ou redescendais « sur la terre. Si vous ne m'accordez pas une juste vengeance, « je m'en irai chez Pluton, et désormais j'éclairerai les morts.

« — Soleil, répond le dieu qui rassemble les nuées, continue à « éclairer les dieux et les frêles humains sur la terre fertile; « je ne tarderai pas à frapper le vaisseau d'Ulysse des rayons « ardents de la foudre, et je le briserai au milieu des sombres « flots. »

« Telles furent les menaces de Jupiter. La blonde Calypso apprit de Mercure l'entretien des dieux et me le fit connaître.

« Aussitôt arrivé près de la plage et du vaisseau, j'aborde mes compagnons et les accable de reproches, mais le mal est sans remède. Les bœufs n'existent plus, et déjà les signes des dieux

éclatent : les peaux rampent, les chairs rôties ou crues mugissent autour des broches ; c'est comme si les bœufs eux-mêmes mugissaient.

« Pendant six jours mes compagnons se repaissent des meilleurs bœufs du Soleil. Lorsque le fils de Saturne a fait luire sur eux la septième journée, la tempête apaise sa fureur. Soudain, nous nous embarquons et nous lançons le navire à la haute mer. Nous dressons le mât, nous étendons la voile blanchissante. Bientôt nous avons perdu de vue l'île, et nulle autre terre n'apparaît ; nous ne voyons que le ciel et la mer, lorsque le fils de Saturne suspend au-dessus du navire une sombre nuée. La mer à l'entour s'obscurcit, notre marche est ralentie ; au même instant, Zéphyre avec fracas soulève une furieuse tempête ; la violence du vent rompt les deux câbles du mât ; il est jeté dans la cale avec tous ses agrès. En tombant, il atteint le pilote sur la poupe, le frappe à la tête, lui brise le crâne, et le précipite de son banc, semblable à un plongeur ; son âme généreuse abandonne ses ossements. Cependant, Jupiter tonne et lance sur nous la foudre ; sous ses coups redoublés le navire tourbillonne et se remplit de soufre. Mes compagnons éperdus roulent dans l'abîme ; le flot les emporte autour du noir navire, semblables à des oiseaux de mer, et un dieu leur interdit le retour. Moi cependant, je marche à grands pas dans le vaisseau, jusqu'à ce que l'onde enlève ses flancs. La carène, sans agrès, devient le jouet des vagues ; le mât a été cassé près de la cale, mais une forte courroie y est restée ; je m'en sers pour l'attacher à la quille, et je m'assieds sur ce frêle radeau qu'entraîne la tempête ; Zéphire alors apaise sa fureur. Notos accourt aussitôt, sujet de nouvelles angoisses ; car il faut que je traverse encore le gouffre de Charybde. Je vogue toute la nuit ; au soleil levant, j'arrive vers la roche de Scylla et l'horrible Charybde ; à ce moment, celle-ci engloutit l'onde amère, mais je saisis les branches du figuier et je m'y tiens suspendu comme une chauve-souris, sans pouvoir affermir mes pieds ni monter jusqu'au tronc de l'arbre ; car je suis loin des racines, et je ne tiens que l'extrémité des longs et grands rameaux qui couvrent le gouffre de leur ombrage. Cependant, je m'y maintiens avec constance, jusqu'à ce qu'il vomisse le mât et la carène. Qu'ils revinrent tard au gré de mes désirs ! Au moment où le juge quitte, pour se rendre au repas du soir, l'agora où il prononce sur les différends des jeunes hommes, mon esquif sort de l'abîme, je laisse aller, pour qu'il m'emporte, mes pieds et mes mains, et je tombe à grand fracas

tout près des grandes poutres; j'y remonte, m'y assieds et me sers de mes mains comme de rames. Le père des dieux et des hommes permet que Scylla ne m'aperçoive pas : sans quoi je n'eusse point évité une affreuse mort. Pendant neuf jours encore le courant m'entraîne. Dans la dixième nuit, les dieux me poussent à l'île d'Ogygie qu'habite Calypso, déesse redoutable, parlant le langage des hommes; elle m'accueille et prend soin de moi; mais à quoi bon redire ces choses? hier, dans ton palais, devant ta chaste épouse, je les ai racontées, et il m'est odieux de recommencer un récit fait exactement.

CHANT XIII.

Ulysse se tait, et les convives, transportés de plaisir, gardent un profond silence dans le palais qu'enveloppent les ténèbres. Alcinoos le premier répond au héros :

« O Ulysse! si tu as souffert bien des maux, je ne pense pas, puisque tu es entré dans mon superbe palais à base d'airain, que tu erres encore avant de retourner en ta patrie. Et vous qui, assis à mes festins, écoutant notre poëte, mangez, et buvez le vin d'honneur, voici ce que je recommande à chacun de vous. Déjà, dans un coffre précieux, sont renfermés les vêtements, l'or artistement travaillé, et tous les autres présents qu'ont faits à notre hôte les chefs des Phéaciens; donnons-lui chacun encore un bassin et un grand trépied; nous en recueillerons ensuite l'équivalent parmi tout le peuple, car il serait dur de faire à nous seuls et gratuitement de telles largesses. »

Ainsi parle Alcinoos : ses convives applaudissent et se séparent pour dormir chacun en sa demeure. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, ils s'empressent autour du vaisseau, et y portent le noble airain. Alcinoos lui-même descend dans le navire, et fait ranger les trésors sous les bancs, de peur qu'en gagnant leurs bancs les rameurs ne s'y heurtent. Ces soins accomplis, ils se rendent au palais et préparent le repas.

Le roi, pour eux, sacrifie un bœuf au fils de Saturne, à Jupiter qui règne sur toutes choses. Les cuisses consumées, ils prennent avec joie le festin, tandis qu'au centre de la salle le chanteur divin Démodocos, honoré de tout le peuple, fait retentir sa voix. Cependant, Ulysse ne cesse de tourner ses regards vers le soleil étincelant; il lui tarde qu'il se couche, car il voudrait déjà partir. Tel le laboureur, désirant son repas du soir, lorsque, durant tout le jour, ses deux bœufs noirs ont traîné la forte charrue, se réjouit au déclin du jour, et, les genoux accablés

de fatigue, regagne son foyer ; tel Ulysse voit avec joie s'effacer la lumière ; aussitôt, il adresse ces paroles aux Phéaciens et surtout à leur roi :

« Puissant Alcinoos ! ô le plus illustre de tout le peuple ! faites une dernière libation et congédiez-moi bien dispos. Je vous salue, nobles hôtes. Déjà sont prêts, ce qu'a désiré mon âme, une escorte et des dons précieux (veuillent les dieux célestes que j'en jouisse). Puissé-je, à mon retour, trouver en mon palais mon irréprochable épouse et mes fidèles serviteurs. Vous qui demeurez ici, puissiez-vous faire la joie de vos femmes et de vos enfants, puissent les dieux vous accorder toutes sortes de prospérités et vous préserver de toute calamité publique ! »

Il dit : les Phéaciens applaudissent et s'écrient qu'il faut congédier leur hôte, parce qu'il a parlé comme il convient ; alors Alcinoos donne ses ordres au héraut :

« Pontonoos, mélange du vin dans l'urne et distribue-le à tous les convives, afin qu'ayant prié le grand Jupiter, nous fassions escorter notre hôte jusqu'en sa patrie. »

Il dit : Pontonoos mélange le vin fortifiant, et le distribue à la ronde à tous les convives. Ceux-ci, sans quitter leurs siéges, font des libations aux dieux bienheureux qui habitent le vaste ciel. Le divin Ulysse se lève, met une coupe profonde dans la main d'Arété, et lui adresse ces paroles rapides :

« O reine ! puisses-tu goûter une joie inaltérable, jusqu'aux jours où fondront sur toi la vieillesse et la mort, que les humains ne peuvent éviter. Je retourne dans ma patrie ; jouis dans ce palais du bonheur que te donnent tes enfants, tes peuples et le roi Alcinoos. »

A ces mots, le divin Ulysse franchit le seuil ; le héraut, envoyé par le roi, le précède et le conduit à son vaisseau rapide ; Arété le fait suivre par des captives qui portent, l'une un manteau nouvellement lavé et une riche tunique, la seconde un coffret pesant, une autre enfin des mets et du vin pourpré.

Ils arrivent au rivage, et les illustres rameurs prennent ces choses avec les mets et le breuvage, les placent dans le navire, et disposent sur le pont des couvertures et des tissus de lin pour que le héros dorme sans que rien le réveille. Enfin Ulysse s'embarque et se couche en silence. Les Phéaciens s'asseyent en ordre sur les bancs, détachent l'amarre de la pierre trouée, se courbent et frappent la mer de leurs rames. Alors, un sommeil profond, doux, inaltérable, semblable à la mort, se répand sur les paupières du héros. Tels, dans la plaine, quatre mâles cour-

siers attelés au même char, excités par un fouet mordant, se précipitent à la fois, semblent transportés dans les airs, et franchissent rapidement le chemin : telle vole la poupe, tandis que derrière elle les sombres vagues de la mer aux bruits tumultueux se soulèvent avec fureur; sa fermeté égale sa vitesse, et l'épervier même, le plus agile des oiseaux, n'eût pu la suivre. Ainsi dans sa course rapide le navire sillonne la vaste mer, portant ce roi sage comme les immortels, ce héros éprouvé par de nombreuses souffrances qui ont assailli son âme dans les combats ou sur les flots agités. Maintenant il dort sans crainte et il a oublié tous ses maux.

Au lever de la plus brillante étoile, de celle qui surtout annonce les lueurs de l'Aurore, fille du matin, le vaisseau aborde à l'île désirée.

En un lieu d'Ithaque est le port de Phorcys, vieillard de la mer; deux promontoires escarpés, en formant le contour, le défendent de la fureur des grandes vagues et des vents sonores. Les vaisseaux qui en ont franchi l'entrée peuvent stationner sans amarres. A son extrémité s'élève un olivier touffu dont l'ombrage cache une grotte délicieuse, séjour sombre et sacré des Naïades. Dans cet asile, rafraîchi par une fontaine intarissable, sont renfermées des urnes et des amphores de pierre. Les abeilles y déposent leur miel, et sur de grands métiers de roche les Nymphes tissent des toiles de pourpre d'un aspect admirable. Elle a deux portes : l'une, sous le souffle de Borée, est à l'usage des humains; l'autre, du côté de Notos, est plus divine. Jamais homme n'entre par là; c'est le chemin des immortels.

L'olivier, la grotte, sont bien connus des Phéaciens : c'est là qu'ils se dirigent. Le vaisseau s'élance à demi sur la grève, tant est forte l'impulsion des rameurs. Ceux-ci débarquent, transportent d'abord Ulysse encore plongé dans un profond sommeil, et le déposent sur le sable, enveloppé de brillantes couvertures et de tissus de lin. Ils vont ensuite chercher les trésors que, dans le palais d'Alcinoos, les illustres Phéaciens, inspirés par la magnanime Minerve, ont donnés au héros, et ils les entassent hors du chemin, au pied de l'olivier, de peur qu'un passant, avant le réveil d'Ulysse, n'y porte les mains. Enfin, ils s'en retournent chez eux.

Cependant, Neptune se souvient de ses menaces contre le divin Ulysse, et soudain il sonde les desseins de Jupiter.

« Dieu puissant! qui donc désormais parmi les dieux voudra m'honorer, si des mortels issus de mon sang, si les Phéaciens

me méprisent? Je croyais soumettre encore Ulysse à de longues épreuves avant de lui laisser revoir sa demeure, sans lui interdire un retour que toi-même as promis et juré. Mais les Phéaciens viennent de le conduire à travers les flots et de le déposer endormi sur la plage d'Ithaque. Ils l'ont comblé de présents: d'or, d'airain, de tissus précieux, si nombreux, qu'il n'en eût point tant rapporté de Troie s'il lui avait été donné de revenir sain et sauf avec sa part de butin.

— Hélas! s'écrie Jupiter, puissant Neptune, que dis-tu? les dieux ne te méprisent pas; il serait périlleux de blesser par des outrages le premier-né, le plus excellent des immortels. Si quelqu'un parmi les hommes, entraîné par sa force et sa violence, ne t'honore en rien, il ne tient qu'à toi de te venger dans la suite; agis selon tes désirs et satisfais ton âme.

— Dieu entouré de nuées sombres, reprend Neptune, je ferais à l'instant comme tu dis, mais je crains toujours ton courroux, et je l'évite; mon désir est d'abîmer leur beau navire dans les flots à son retour d'Ithaque, afin qu'à l'avenir ce peuple cesse de reconduire les étrangers; ensuite, je cacherai la ville derrière une immense montagne.

— Frère chéri, répond Jupiter, je crois comme toi que c'est ce qu'il y a de mieux à faire: quand, de la ville, les citoyens apercevront le navire, change-le en un rocher tout à fait semblable, afin que tous les hommes soient frappés d'admiration; cache ensuite la ville derrière une immense montagne. »

A peine Neptune a-t-il entendu ces mots, qu'il s'élance vers Schérie où sont les Phéaciens. Là, il s'arrête, et le vaisseau rapidement poussé n'est pas loin; le dieu s'en approche, laisse tomber sur lui sa main pesante, le change en pierre, le rend immobile et s'en va aussitôt. Alors, les Phéaciens, illustres navigateurs, échangent des paroles rapides et se disent entre eux :

« Grands dieux! qui donc a enchaîné dans la mer notre vaisseau léger, près de rentrer dans le port? »

Tels sont leurs propos, car ils ne soupçonnent point ce qui est arrivé; Alcinoos les harangue et leur dit :

« Grands dieux! les voici donc vérifiées les antiques prédictions de mon père; il me disait souvent que Neptune était courroucé contre nous, parce que nous étions, sans péril, les conducteurs de tous les hommes, et il disait qu'un jour l'un des plus beaux navires des Phéaciens, au retour d'une conduite lointaine, serait abîmé dans les flots brumeux, et qu'une mon-

tagne cacherait notre ville. Tels étaient les disconrs du vieillard, et maintenant toutes ces choses s'accomplissent. Mais allons, et faisons tous comme je vais dire. Abstenons-nous d'escorter aucun des mortels, quel que soit celui qui viendra désormais en notre ville. Cependant, sacrifions à Neptune douze taureaux choisis; pnisse-t-il nous prendre en compassion et ne point cacher notre ville derrière une immense montagne! »

Il dit : les Phéaciens, frappés de crainte, préparent les taureaux, tandis que les chefs et les princes du peuple, debout autour de l'autel, implorent le roi Neptune.

Le divin Ulysse de son côté, dormant sur la terre de sa patrie, se réveille. Après une si longue absence, il ne la reconnaît pas, car Minerve l'a enveloppée de brouillard, pour qu'il demeure lui-même inconnu, et qu'elle l'informe de toutes choses. Elle ne veut point que son épouse, que ses amis, que ses concitoyens apprennent son retour avant qu'il ait puni l'insolence des prétendants. Tout apparaît donc au roi sous une autre forme : les chemins, le port, les hauts rochers, les arbres verdoyants. Il se lève, il contemple la terre paternelle, et se prend à pleurer; de sa forte main, il se frappe les cuisses en gémissant, et s'écrie :

« Hélas! où suis-je? quels mortels habitent cette terre? Sont-ils superbes, sauvages, injustes? Sont-ils hospitaliers, et en leur esprit craignent-ils les dieux? Où porterai-je ces nombreux trésors? où vais-je moi-même errer? Pourqnoi les Phéaciens ne m'ont-ils pas emmené d'ici? Je serais arrivé chez quelque autre roi qui m'eût accueilli et eût assuré mon retour. Sais-je maintenant où m'arrêter, et pnis-je abandonner mes richesses, pour qu'elles deviennent la proie des étrangers? Grands dieux! ils sont donc trompeurs et iniques; les princes et les chefs des Phéaciens qui m'ont déposé sur une terre inconnue, après m'avoir promis de me conduire à la riante Ithaque? Venge-moi, Jupiter, puissant dieu des suppliants, toi qui surveilles les humains et punis l'injustice. Mais comptons ces trésors, sachons si sur leur navire ils n'en ont rien emporté. »

A ces mots, le héros compte ses riches trépieds, ses bassins, l'or et les vêtements d'un tissu merveilleux. Rien ne manque, mais il pleure sa patrie. Il se roule en gémissant sur le rivage de la mer au bruit tumultueux, lorsque Minerve l'aborde sous la figure d'un jeune homme qui paît les brebis. De formes délicates comme les fils des rois, elle a sur ses épaules un ample vêtement richement tissu; sous ses pieds brillants, des sandales;

et à la main, un javelot. Le héros, réjoui de la voir, court à sa rencontre et lui adresse ces paroles rapides :

« Ami, puisque le premier je te trouve sur cette rive, je te salue, puisses-tu en m'abordant m'être favorable ; sauve ces trésors et moi-même ; je t'implore comme une divinité et j'embrasse tes genoux. Dis-moi sans détour, ne me laisse pas ignorer quelle est cette contrée ; quels mortels l'habitent : est-ce une île riante ? est-ce un promontoire que projette un continent fertile ?

— Étranger, répond la déesse, tu es hors de sens, ou tu arrives de bien loin, toi qui m'interroges sur cette terre ; elle n'est pas à ce point inconnue. Des peuples nombreux ont appris sa gloire, soit qu'ils vivent sous l'aurore et le soleil, soit que par derrière ils habitent du côté des ténèbres immenses. Si elle est âpre, si elle ne nourrit point de coursiers, dans sa médiocre étendue, elle n'est pas infertile : on y recueille abondamment le froment et le vin, fécondés par des pluies fréquentes et de fraîches rosées ; nuls pâturages ne sont plus aimés des chèvres et des génisses. Ses forêts produisent une grande variété d'arbres, et des fontaines intarissables arrosent ses vallons. Son nom, ô étranger, est parvenu jusqu'aux champs troyens ; et même sur ces rives que l'on dit si loin de l'Achaïe, on connaît Ithaque. »

Ces mots pénètrent de joie le divin et patient Ulysse ; il entend avec transport le nom de sa chère patrie sortir des lèvres de Pallas, fille du grand Jupiter ; il adresse à la déesse ces paroles rapides en déguisant la vérité, et il prend son récit à rebours, car il roule toujours en son sein nombre d'artifices :

« Moi aussi, dans la vaste et lointaine île de Crète, j'ai entendu parler d'Ithaque. C'est donc en cette contrée que j'arrive avec mes trésors. J'en ai laissé autant à mes enfants, car je fuis ma patrie où j'ai fait périr le fils chéri d'Idoménée, Orsiloque aux pieds légers, le plus agile de tous les Crétois, parce qu'il avait voulu que je n'eusse aucune part du butin de Troie, pour lequel j'avais cependant bien souffert dans les combats ou sur les flots tumultueux. Mais il avait voulu m'en priver parce que je ne servais pas aux champs troyens pour être agréable à son père, et que j'étais le chef d'autres guerriers. Or, comme il revenait des champs avec un seul compagnon, je me plaçai en embuscade, près de la route, et je le perçai de mon javelot d'airain. La nuit sombre voilait le ciel et nul des hommes ne nous vit ; je le tuai inaperçu, et aussitôt après lui avoir ôté la vie, étant allé sur un vaisseau, je suppliai de nobles Phéniciens ; je leur donnai une juste part de mes trésors, et je leur prescrivis de me débarquer

à Pylos ou dans l'Élide divine, où règnent les Épéens. Mais la violence des vents les en éloigna, malgré leurs efforts, car ils ne voulaient point me tromper. Pendant la nuit, nous sommes poussés à l'aventure sur cette côte. Nous nous hâtons d'entrer dans le port, et, malgré notre défaillance, nous ne songeons point à prendre de repas. Nous débarquons, nous nous étendons sur le rivage, et le doux sommeil me saisit bien fatigué. Les Phéniciens, cependant, tirent du vaisseau mes trésors et les déposent à mes côtés sur le sable. Aussitôt, ils se rembarquent et voguent vers la superbe Sidon, et moi, je demeure ici, le cœur contristé. »

Il dit : et Minerve sourit; de sa main elle le caresse, se montre sous la figure d'une belle femme de taille majestueuse, habile aux travaux de son sexe, et prononce ces paroles rapides :

« Qu'il faudrait d'adresse même à un dieu pour te vaincre en stratagèmes ! Méchant, plein d'artifices, insatiable de ruses, tu ne devais donc pas, même dans ta patrie, renoncer aux paroles trompeuses qui au fond de l'âme te sont chères. Avec moi n'use pas de ces détours, ils nous sont également connus. Si tu l'emportes sur tous les humains en sagesse et en éloquence, je suis célèbre parmi les dieux par la prudence et l'habileté. Mais comment as-tu méconnu Minerve, fille de Jupiter, qui toujours dans tes épreuves t'assiste et veille sur toi, qui t'a fait aimer de tous les Phéaciens? Je viens ici pour préparer avec toi quelque plan, et cacher les trésors qu'à ton départ, et par mes inspirations, t'a donnés ce peuple illustre. Je te dirai aussi que le destin veut que tu souffres encore dans ton superbe palais ; soumets-toi à la nécessité : ne parle de tes courses et de ton arrivée à personne, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, mais endure en silence tes nombreuses douleurs et les injures des hommes violents.

— O déesse ! reprend Ulysse, il est difficile aux humains les plus expérimentés de te reconnaître lorsque tu les abordes, car tu prends toutes les formes. Je n'ignore pas que jadis tu étais pour moi pleine de douceur, lorsqu'aux champs d'Ilion les fils de la Grèce livraient de terribles batailles. Mais du jour que nous eûmes renversé la ville escarpée de Priam, que nous nous fûmes embarqués, et qu'une divinité contraire eut dispersé nos vaisseaux, je ne t'ai plus revue, fille de Jupiter ; jamais je n'ai senti ta présence sur mon navire pour détourner de moi les peines. Le cœur abattu, j'ai toujours erré jusqu'à ce que les dieux m'aient délivré du mal. Enfin, chez les riches Phéaciens tu m'as rassuré

par tes discours, tu m'as toi-même conduit dans la ville. Maintenant, au nom de ton père, j'embrasse tes genoux. Je ne crois pas encore être arrivé à Ithaque ; je suis en quelque autre contrée ; tout ce que tu dis n'est que raillerie, et tu veux me tromper. Je t'en conjure donc, dis-moi s'il est vrai que j'aie atteint ma patrie.

— Ah ! s'écrie Minerve, tu as encore dans le cœur une telle pensée. Puis-je donc t'abandonner dans ton infortune, toi si éloquent, si pénétrant, si sage ? Quel autre mortel, à son retour de longues courses, ne brûlerait du désir de voir, dans son palais, sa femme et ses enfants ? Mais toi, avant d'apprendre et de raconter, tu veux éprouver Pénélope qui se tient avec constance enfermée en ta demeure, où elle consume ses nuits et ses journées dans les larmes, dans les soupirs. Pour moi, je n'ai jamais manqué de confiance ; je savais en mon âme que tu reviendrais après avoir perdu tous tes compagnons ; mais je ne voulais pas combattre le frère de mon père, Neptune, qui te hait de tout son cœur parce que tu as privé de la vue son fils chéri. Maintenant je vais te montrer les sites d'Ithaque, et tes doutes s'effaceront. Voici le port de Phorcys, vieillard de la mer ; voici, à l'extrémité du port, l'olivier touffu, et, sous son ombrage, une grotte délicieuse, séjour sombre et sacré des Naïades. C'est cette grotte voûtée où souvent tu sacrifias aux Nymphes d'entières hécatombes ; voici le mont Nérite, ombragé de forêts. »

En disant ces mots, la déesse dissipe le brouillard, et la terre apparaît ; le divin et patient Ulysse est pénétré de joie ; il contemple avec transport le sol de sa patrie ; il baise les sillons fertiles, et soudain, les mains étendues, il adresse ses vœux aux Nymphes :

« Naïades, filles de Jupiter, je n'espérais plus vous revoir : je vous salue et vous fais de douces prières ; je vous offrirai, comme jadis, de nobles présents, si la fille de Jupiter veut que je conserve la vie et que mon fils croisse en âge.

— Rassure-toi, lui dit Minerve, que ton âme ne conserve pas de tels soucis ; hâtons-nous de cacher, dans le réduit secret de la grotte divine, tes trésors qui te seront ainsi conservés ; puis délibérons sur ce qu'il nous reste à faire. »

A ces mots, la déesse pénètre dans la grotte sombre et cherche la plus obscure retraite. Cependant, Ulysse se hâte d'y transporter l'or, l'airain inflexible, et les riches vêtements que lui ont donnés les Phéaciens. Il les place bien, et la déesse pose une pierre devant la porte Ils s'asseyent ensuite au pied de l'olivier

sacré, et se concertent sur le moyen de faire périr les superbes prétendants. Minerve, la première, prend la parole :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, examine comment tu appesantiras tes mains sur les Grecs arrogants qui depuis trois années agissent en maîtres dans ta maison, prétendent à l'hymen de ta divine épouse et lui font des présents. Pénélope, l'âme toujours affligée de ton absence, leur donne à tous de l'espoir, fait à chacun des promesses, et leur envoie des messages; mais elle a en l'âme des pensées opposées.

— Grands dieux! s'écrie le héros, si tu ne m'eusses éclairé, j'aurais donc, dans mon palais, péri comme Agamemnon. Allons, prépare un plan pour que je me venge d'eux tous. Reste auprès de moi, inspire à mon cœur une divine audace, comme au jour où nous avons renversé les beaux remparts d'Ilion. O Minerve! si tu me protéges encore aussi ardemment, je n'hésiterai pas, avec ton secours, auguste déesse, à combattre trois cents guerriers.

— Oui, reprend Minerve, je serai près de toi, et tu n'échapperas pas à mes regards lorsque nous agirons. Je le prévois, plus d'un de ces prétendants qui dévorent tes richesses souillera largement le sol de son sang et de sa cervelle. Mais il faut que je te rende méconnaissable pour tous les mortels. Je vais rider ta peau délicate sur des membres courbés; je vais détruire ta blonde chevelure ; je vais te revêtir de ces lambeaux qui rendent odieux aux hommes celui qui les porte; je vais rendre rouges tes yeux si beaux. Tu apparaîtras comme un vil mendiant aux prétendants, à ta femme, au fils que tu as laissé dans ton palais. Rends-toi d'abord chez le gardien de tes porcs. Plein d'amour pour toi, il chérit également ton fils et la prudente Pénélope. Tu le trouveras près de ses troupeaux, qui, non loin de la roche du Corbeau et de la fontaine Aréthuse, s'engraissent en paissant les glands dont ils se délectent, et en buvant une eau bourbeuse. Reste auprès de lui, et interroge-le avec détail jusqu'à mon retour de Sparte, où je vais appeler Télémaque. Ton fils chéri, ô Ulysse! est allé à la vaste Lacédémone, chez le blond Ménélas, pour recueillir sur toi quelques nouvelles, et savoir si tu existes encore.

— Ah! s'écrie le héros, pourquoi ne l'avoir point rassuré, toi qui connais toutes choses? Veux-tu qu'errant aussi sur l'inépuisable mer, il endure de cruelles souffrances, tandis que des étrangers dévorent ses richesses?

— Ne t'inquiète pas trop de ton fils, reprend la déesse, je

l'ai guidé moi-même, pour que ce voyage lui donne une bonne renommée. Mais, il le fait sans péril, et maintenant il est paisiblement arrivé dans le palais d'Atride, où règne l'abondance. Les jeunes prétendants, il est vrai, montés sur un noir navire, lui dressent une embuscade et brûlent de le faire périr, avant qu'il revoie sa patrie. Mais je ne crois pas qu'ils y réussissent; auparavant la terre ensevelira plus d'un de ces audacieux qui dévorent tes richesses. »

En achevant ces mots, Minerve, d'une baguette, touche le héros, et soudain sa peau délicate est ridée ; ses membres se courbent; sa blonde chevelure disparaît, tout son corps est empreint des signes de la décrépitude; ses yeux, si beaux, deviennent rouges; il est vêtu d'un ignoble haillon que recouvre une tunique enfumée, tout en lambeaux, pleine de souillures; enfin, au lieu d'un manteau, la déesse l'enveloppe de la peau pelée d'un grand cerf, et elle lui donne un bâton et une vile besace attachée par un cuir tordu.

Leurs plans arrêtés, ils se séparent; la déesse vole vers la grande Lacédémone, auprès du fils d'Ulysse.

CHANT XIV.

Cependant Ulysse s'éloigne du port et monte, par un âpre sentier, à travers les forêts et les collines, où lui a dit Minerve, chez son pâtre divin, le plus diligent des serviteurs qu'il a jadis achetés et qui veillent sur ses domaines.

Il le trouve assis sous le portique, au lieu où, dans une clairière, il a bâti de belles et grandes étables isolées. Le pâtre lui-même, en l'absence du roi, sans le secours de sa maîtresse ni du vénérable Laërte, les a construites en pierres brutes, et les a encloses d'une haie d'épines. L'extérieur est fortifié par des palissades de cœur de chêne, solides et serrées. Dans l'intérieur de la cour s'élèvent, les unes près des autres, douze étables où couchent les porcs. Chacune d'elles renferme cinquante femelles pleines qui s'étendent sur le sol. Les mâles dorment en plein air. Ils sont moins nombreux, car les divins prétendants les dévorent, et, chaque jour, le pâtre leur envoie le meilleur de tous ceux qui sont robustes et gras. Il n'en reste que trois cent soixante. A l'entour veillent quatre chiens semblables à des bêtes fauves, nourris par la main d'Eumée, chef des pasteurs. Celui-ci, à ce moment, taille des sandales à l'entour de ses pieds, dans une peau de bœuf bien teinte. Les autres serviteurs sont dispersés dans l'île avec leurs troupeaux. Ils sont trois; le quatrième, contraint par la nécessité, est allé à la ville conduire aux superbes prétendants le porc le plus beau, pour qu'ils le sacrifient et rassasient leur âme de ses chairs délicates.

Soudain les chiens aperçoivent Ulysse; ils courent sur lui en aboyant; le héros, prudemment, s'assied, et son bâton lui tombe de la main. Peut-être cependant, devant l'étable qui lui appartient, eût-il souffert d'indignes douleurs; mais le pâtre court de toute la vitesse de ses pieds, s'élance hors du portique, laisse à terre la peau de bœuf, rappelle à grands cris ses chiens, les chasse à coups de pierres, et dit à son roi :

« O vieillard! peu s'en est fallu que ces chiens ne t'aient déchiré et ne m'aient couvert d'opprobre. Les dieux m'ont envoyé pourtant assez de douleurs. Je demeure ici, le cœur contristé, pleurant un maître divin, et je nourris, pour les voir dévorés par des étrangers, ses troupeaux succulents. Et lui, peut-être tourmenté par la faim, est-il errant chez des peuples lointains, si toutefois il vit encore, s'il voit la douce lumière du soleil. Mais suis-moi, vieillard, entrons dans ma cabane, afin que, rassasié selon les désirs de ton âme de mets et de vin, tu me dises d'où tu es et quels maux tu as soufferts. »

A ces mots, le divin pâtre conduit le héros à sa cabane, l'introduit et le fait asseoir sur des rameaux touffus qu'il recouvre de la peau velue d'une grande chèvre sauvage posée sur son lit. Ulysse se réjouit d'un si bon accueil et s'écrie :

« O mon hôte, que Jupiter et les autres immortels accomplissent tes vœux, ô toi qui me reçois si cordialement! »

Pasteur Eumée, tu réponds : « Je n'ai point coutume de mépriser un étranger, fût-il plus misérable que toi. Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par Jupiter, et nos modestes dons lui sont agréables : car nous ne pouvons guère; et telle est la condition des esclaves, toujours tremblants, qui obéissent à de jeunes maîtres. Hélas! les dieux empêchent le retour de celui qui me chérissait. Celui-là m'eût donné des richesses, une maison, une part dans ses champs et une femme attrayante, comme le fait un maître bienfaisant quand son serviteur a souffert de rudes fatigues, et qu'un dieu a fécondé ses travaux. Mon labeur, grâce aux dieux, partout prospère, et mon maître m'eût libéralement récompensé s'il eût vieilli dans cette île. Mais il n'est plus; ah! la race d'Hélène aurait dû périr tout entière, puisqu'elle a causé la mort de tant de héros! Mon maître aussi, pour venger l'honneur d'Atride, est allé aux rivages d'Ilion et a combattu les Troyens. »

En disant ces mots, Eumée relève sa tunique, qu'il passe dans sa ceinture; puis, il va à l'étable où est le troupeau de jeunes porcs, en prend deux, les apporte et les sacrifie. Il brûle ensuite leurs soies, divise les chairs et les traverse de broches. Lorsqu'elles sont rôties, sans les retirer des broches, il les pose brûlantes devant Ulysse, les saupoudre de blanche farine, mélange dans un vase de bois du vin doux comme le miel, et, s'asseyant vis-à-vis le héros, il l'excite par ces paroles :

« Rassasie-toi, ô mon hôte, de ce mets abandonné aux serviteurs; les prétendants se réservent les porcs les plus gras,

sans songer, en leur âme, à la pitié ni à la vengeance. Cependant, les dieux bienheureux haïssent la violence et honorent parmi les hommes la justice et l'équité! Les ennemis eux-mêmes, lorsqu'ils fondent sur une terre étrangère et s'emparent du butin que leur accorde le fils de Saturne, remplissent leurs navires, et s'en retournent chez eux, mais la crainte d'une terrible punition leur tombe en l'esprit. Quant à ces prétendants, il faut qu'ils sachent quelque chose, et que la voix des dieux leur ait appris la mort déplorable de mon maître, puisqu'ils ne veulent ni se conformer aux coutumes en recherchant Pénélope, ni retourner dans leurs demeures. Ils dévorent audacieusement et sans trouble les trésors du roi et n'y mettent pas d'épargne. Toutes les nuits, tous les jours qui nous viennent de Jupiter, ils font plusieurs sacrifices. Cependant, ils puisent sans mesure dans les amphores et consomment le vin. Que de richesses avait mon maître! nul roi n'en possède autant, ni sur le continent ni dans Ithaque elle-même. Vingt hommes réunis ne rassembleraient pas de tels biens. Je vais te les détailler : sur le continent, douze grands troupeaux de bœufs, autant de bergeries, antant d'étables à porcs, autant de larges étables de chèvres, sont surveillés par des étrangers ou par ses propres pâtres. Dans Ithaque, à l'extrémité de l'île, paissent onze riches troupeaux de chèvres, que gardent des hommes entendus. Chaque jour, l'un d'eux condnit aux prétendants celle des chèvres qui leur semble la plus grasse et la plus belle. Moi, j'ai soin de ces porcs et je leur envoie anssi le plus beau. »

Pendant que parle Eumée, le héros mange les chairs et boit avidement le vin; il garde le silence et médite la ruine des prétendants. Lorsqu'il a fait son repas, et s'est fortifié le cœur avec les mets, Eumée remplit de vin la coupe dont il s'est servi et la lui présente ; Ulysse la prend, se réjouit en son âme, et adresse au porcher ces paroles rapides :

« Ami, quel est donc ce roi si riche et si puissant qui t'a acheté de ses propres trésors ? Tu dis qu'il a péri en vengeant l'honneur d'Agamemnon. Nomme-le-moi; peut-être ne m'est-il pas inconnu ; Jupiter et les autres immortels savent si je l'ai rencontré, et si je viens vous apporter de ses nouvelles; car j'ai erré dans bien des contrées. »

Pasteur Eumée, tu réponds : « Vieillard! jamais vagabond, l'annonçant à sa femme et à son fils, ne les persuaderait. Que de mendiants dénués de tout trompent et se gardent bien de dire la vérité! Ceux qui arrivent à Ithaque, et que ma mai-

tresse reçoit, l'abusent par de vains discours. Elle les accueille généreusement, les fête et les interroge avec détail ; puis, elle gémit, et des larmes s'échappent de ses paupières, comme il convient à une femme dont l'époux a péri dans les contrées lointaines. Et toi aussi, vieillard, tu aurais bientôt fabriqué une histoire mensongère pour qu'elle te donne des vêtements : un manteau, une tunique. Hélas ! mon maître n'est plus ! déjà les chiens et les oiseaux doivent avoir arraché la peau qui couvrait ses ossements ; ou bien, après que dans les flots les poissons l'ont dévoré, ses os ont été jetés sur le rivage, et ils sont enfouis sous des monceaux de sable. C'est ainsi qu'il a péri, ne laissant à ses amis et surtout à moi que des chagrins cuisants. Où trouver désormais un maître aussi doux, en quelque lieu que j'aille, même si je retourne en la demeure de mes parents, où ils m'ont élevé ? je ne pleure point tant mon père et ma mère, quel que soit mon désir de les revoir en ma patrie, que le divin Ulysse. Le regret de son absence me consume. Malgré son éloignement, ô mon hôte ! je ne prononce point son nom sans respect, tant il m'aimait et était bienveillant pour moi. Oui, quoique absent, je l'appelle encore mon ami.

— Cher hôte, reprend le patient et divin Ulysse, si tu refuses de m'entendre, si tu ne crois pas qu'il revienne, si ton cœur est toujours méfiant, je n'en dirai pas moins, et ce ne sera pas en vain, mais sous la foi du serment, qu'Ulysse reviendra. Que l'on me récompense de cet heureux message aussitôt qu'il sera rentré dans son palais; que l'on me donne alors de beaux vêtements : une tunique, un manteau. Avant ce jour, malgré mon indigence, je ne voudrais rien accepter. Je hais autant que les portes de l'enfer celui qui, cédant à la pauvreté, abuse les hommes par de vains mensonges. Je prends à témoin Jupiter et cette table hospitalière et le foyer de l'irréprochable Ulysse, où je me suis reposé, que ces choses s'accompliront comme je vais te le dire. Avant que le soleil ait achevé de marquer l'année, avant que ce mois soit écoulé, oui, pendant cette première décade même, Ulysse sera de retour en sa demeure, et punira ceux qui ont méprisé chez lui son épouse et son fils. »

Pasteur Eumée, tu reprends : « Vieillard, ce n'est point moi qui te récompenserai de cet heureux message; jamais Ulysse ne rentrera dans son palais. Mais, bois paisiblement; parlons d'autre chose, et ne réveillons pas ces souvenirs qui affligent toujours mon âme. Ne rétracte pas toutefois ton serment ; puisse Ulysse arriver au gré de mes désirs, de ceux de Péné-

lope, du vénérable Laërte et de Télémaque semblable aux dieux. Hélas! ce pauvre enfant me fait aujourd'hui pleurer sans fin. Les dieux l'ont nourri comme un tendre arbrisseau; j'espérais que, parmi les hommes, il ne serait point inférieur à son père chéri, ni par le maintien ni par la beauté; mais sans doute l'un des immortels ou peut-être un mortel a troublé ses sens, jusque-là si paisibles. Il est allé à la riante Pylos, pour apprendre des nouvelles de son père. Les illustres prétendants, à son retour, lui dressent une embuscade, et veulent faire disparaître obscurément d'Ithaque la race du divin Arcésios. Mais c'est assez parler de lui, soit que ses ennemis doivent le saisir, soit qu'il leur doive échapper, et que Jupiter le protége. O vieillard! raconte-moi tes infortunes; réponds-moi avec sincérité: qui es-tu parmi les hommes? d'où es-tu? où sont ta cité, ta famille? sur quel vaisseau as-tu fendu les flots? comment des rameurs t'ont-ils amené dans Ithaque? chez quel peuple se glorifient-ils d'avoir reçu le jour? car je ne pense pas que tu aies pu venir à pied en cette île.

— Oui, reprend Ulysse, je te ferai un récit sincère. Mais, dussent tes mets et ton vin être inépuisables; dussions-nous rester paisiblement assis en cette demeure, tandis que d'autres se livrent au travail, il me serait facile, durant une année entière, de te raconter les souffrances sans nombre que j'ai endurées par la volonté des dieux.

« Je me glorifie d'avoir vu le jour dans la vaste Crète; je suis né d'un homme opulent qui eut de son épouse et nourrit dans son palais plusieurs fils légitimes; ma mère fut une concubine achetée; mais mon père, Castor, fils d'Hylax, m'honorait autant que les enfants issus de son mariage; et lui, parmi le peuple crétois, était honoré comme une divinité, à cause de ses grands domaines, de ses richesses et de ses fils glorieux. Enfin, les Parques mortelles l'emportèrent aux demeures de Pluton; mes frères partagèrent son héritage, tirèrent leurs lots au sort et me donnèrent une maison, avec une faible part de ses trésors. Mais, à cause de ma vertu, j'épousai la fille d'hommes opulents; car je n'étais ni frivole ni lâche. Je suis bien flétri; toutefois, à voir le chaume, tu peux juger; et certes des maux infinis m'ont accablé! Minerve et Mars m'avaient accordé l'audace, l'impétuosité irrésistible. Si, méditant la ruine des ennemis, j'avais choisi pour une embuscade nos guerriers les plus vaillants, jamais mon âme généreuse n'était préoccupée de la mort; le javelot à la main, je

bondissais hors des rangs, et j'immolais parmi mes adversaires ceux que je surpassais en agilité : tel j'étais dans les batailles. Je n'aimais point les travaux paisibles, ni les soins intérieurs qui forment une belle famille ; les vaisseaux, les rames, les combats, les javelots aigus et les flèches sujet de tristesse, qui glacent d'effroi le reste des humains, étaient seuls ma joie ; un dieu me les avait mis en l'esprit. C'est ainsi que les mortels sont entraînés par leurs goûts divers. Avant le départ des fils de la Grèce pour Ilion, déjà neuf fois j'avais conduit contre les peuples étrangers des guerriers et des vaisseaux rapides, et toutes choses m'étaient échues en abondance. Je choisissais d'abord une juste part du butin, le sort disposait du reste et me donnait encore beaucoup ; ma maison s'accroissait rapidement, je devenais chez les Crétois redoutable et digne de respect. Lorsque le prévoyant Jupiter eut résolu l'expédition funeste qui devait coûter la vie à tant de héros, les peuples m'ordonnèrent, ainsi qu'à l'illustre Idoménée, de les conduire sur des vaisseaux aux champs troyens. Il n'y avait pas moyen de refuser, car la clameur du public était menaçante. Les fils de la Grèce combattirent neuf ans sur ces bords. Dans la dixième année nous dévastons la ville de Priam ; nous nous embarquons pour revenir en nos demeures ; mais un dieu disperse les Grecs. Pour moi, misérable ! Jupiter réserve de nouvelles infortunes. Je n'y restai qu'un mois, charmé de mes enfants, de mon épouse légitime et de mes richesses ; puis mon cœur m'inspira de voguer vers l'Égypte avec de beaux navires et de divins compagnons. J'équipe neuf vaisseaux, en un moment je rassemble des hommes.

« Pendant six jours mes rameurs festinent ; je leur prodigue les victimes pour offrir aux dieux des sacrifices, et pour préparer leurs repas. Le septième jour nous nous embarquons, nous sillonnons les flots sous un ciel serein ; le souffle favorable de Borée nous éloigne de la vaste Crète aussi rapidement que le courant d'un fleuve. Pas un de mes navires ne souffre ; mais allègres, pleins de santé, nous restons en repos sur nos bancs, le vent et les pilotes nous dirigent. En cinq jours, nous parvenons au beau fleuve Égyptos. J'arrête mes navires dans ses ondes, et j'ordonne à mes compagnons de ne point s'écarter, et de garder la flotte ; j'envoie seulement des éclaireurs à la découverte. Mais emportés par leur audace, confiants dans leurs forces, ils ravagent les champs magnifiques des Égyptiens, entraînent les femmes, les tendres enfants, massacrent les guer-

riers. Le tumulte parvient soudain jusqu'à la ville. Les citoyens, attirés par les cris, accourent aux premières lueurs de l'aurore; la plaine, couverte de piétons et de chars, resplendit d'airain. Jupiter, qui aime la foudre, frappe mes compagnons d'un effroi funeste ; ils n'osent affronter les assaillants, le trépas de tous côtés les environne; la plupart tombent percés par l'airain aigu, le reste, pris vivant, est condamné à de durs travaux. Cependant, le fils de Saturne m'inspire cette résolution (n'eût-il pas mieux valu périr et accomplir en Égypte ma destinée, puisque d'autres maux m'attendaient?) : je rejette aussitôt de ma tête mon casque superbe, et de mes épaules mon bouclier; ma main laisse échapper ma javeline; je cours au-devant des chevaux du roi, et j'embrasse ses genoux. Il prend pitié de moi, me sauve, me fait placer sur le char et m'emmène, tout en larmes, à son palais. Cependant, ses guerriers fondent sur moi, et, transportés de colère, me menacent de leurs javelots; mais il les apaise, car il redoute la vengeance de Jupiter-Hospitalier, qui surtout s'indigne des actions des coupables.

« Je demeurai sept ans en cette contrée, et j'amassai de grandes richesses parmi les Égyptiens, car ils me firent tous des présents. Pendant le cours de la huitième année, vint un homme de la Phénicie, habile trompeur, dont les ruses avaient déjà causé bien du mal aux humains. Il me persuada, par ses artifices, de le suivre dans sa patrie, où étaient sa demeure et ses trésors. Je passai près de lui une année entière; les mois, les jours s'écoulèrent, l'année finit, et les saisons recommencèrent leur cours; alors, tramant de nouveaux stratagèmes, il me plaça sur un navire, sous prétexte de conduire avec lui le chargement jusqu'aux ports de la Libye, réellement pour me vendre, et tirer de moi un prix considérable. Je le suis, non sans soupçons, mais par contrainte. Le navire vogue sous un ciel serein, le souffle favorable de Borée l'emporte en vue de la Crète. Toutefois, Jupiter médite notre ruine. Déjà nous avons perdu de vue le rivage, nulle autre terre ne nous apparaît; nous ne voyons plus que le ciel et la vaste étendue des flots, lorsque ce dieu suspend au-dessus du navire une sombre nuée; la mer alentour s'obscurcit. Cependant, le fils de Saturne tonne et lance sur nous la foudre; sous ses coups redoublés, le navire tourbillonne et se remplit de soufre; les Phéniciens, éperdus, roulent dans l'abîme. Le flot les emporte autour du noir vaisseau, semblables à des oiseaux de mer, et un dieu leur interdit le retour. Jupiter me jette dans la main un long mât pour que,

malgré ma douleur, j'échappe encore à la Parque. J'embrasse ce débris et m'abandonne à la fureur des vents. Pendant neuf jours, ils m'entraînent, et à la dixième nuit, par une obscurité profonde, une immense vague me jette sur la terre des Thesprotes. En ce pays, le héros Phidon, roi des Thesprotes, prit soin de moi gratuitement, car son fils chéri, étant survenu, et m'ayant trouvé vaincu par le froid et la fatigue, me releva de sa main et m'emmena à la maison paternelle, où il me donna des vêtements : une tunique, un manteau.

« C'est en ce lieu que j'entendis parler d'Ulysse ; Phidon me raconta qu'il lui avait donné l'hospitalité et qu'il l'avait fêté dans sa demeure, comme il voguait vers Ithaque. Il me fit voir les trésors que ton maître a recueillis : de l'airain, de l'or, du fer difficile à travailler, biens assez précieux pour nourrir jusqu'à sa dixième génération. Ces immenses richesses sont renfermées dans le palais du roi ; il assure qu'Ulysse s'est rendu à Dodone pour entendre du chêne divin, au feuillage élevé, les desseins de Jupiter ; pour savoir si, après une si longue absence, il doit revenir parmi le peuple d'Ithaque en secret ou bien ouvertement. Phidon me jura, en faisant des libations, que le navire et les rameurs qui doivent ramener Ulysse dans sa douce patrie étaient déjà préparés. Mais je partis avant le retour du héros. Phidon profita pour me congédier d'un vaisseau thesprote qui se rendait à Dulichios, et ordonna que l'on me conduisît avec soin au roi Acaste. Mais les matelots trament contre moi un mauvais dessein, pour que j'épuise toutes les infortunes. Dès que le navire est loin de la côte, ils s'apprêtent à me ravir la liberté ; ils m'arrachent mes vêtements : ma tunique, mon manteau ; ils jettent autour de mon corps un misérable haillon, une tunique en lambeaux, ceux que tu vois sous tes yeux. Le soir même nous touchons aux champs cultivés de la riante Ithaque. Alors ils m'attachent fermement aux bancs du vaisseau par de solides cordages. Ensuite ils débarquent et se hâtent près du rivage de prendre leur repas. Cependant, les dieux dénouent facilement mes liens : j'enveloppe ma tête avec ce haillon ; je glisse le long du gouvernail, et bientôt ma poitrine presse les flots ; j'étends les deux mains, je fends la vague à la nage, je gagne la rive en m'éloignant de ces hommes cruels. Enfin, je monte sur la côte, en un lieu où de grands chênes étendent leurs rameaux. Là, je me cache ; cependant, ils me cherchent en murmurant ; mais ils voient enfin que c'est peine perdue, et ils remontent sur le navire : les dieux eux-

mêmes m'ont dérobé à leurs regards, et me conduisent à la demeure d'un homme qui sait les choses, puisque la destinée veut que je vive encore.

— Hôte infortuné! s'écrie le fidèle pasteur, que ton récit m'a ému l'âme! que de souffrances! que de courses sans termes! Mais, en me parlant d'Ulysse, tu ne m'as rien dit de sensé, hélas! tu ne peux me convaincre. Il ne te sied nullement, tel que tu es, de parler avec légèreté. Je ne sais que trop quel est le retour d'Ulysse; il faut que mon maître soit haï de tous les immortels, puisqu'ils ne l'ont point fait périr sous les coups des Troyens, ou après la guerre entre les bras de ses amis. Les Grecs alors lui eussent élevé une tombe, et il eût remporté pour son fils à l'avenir une grande gloire; mais les harpies l'ont obscurément enlevé, et moi je vis ici, solitaire auprès de mes troupeaux. Je ne vais jamais à la ville, à moins que la prudente Pénélope ne me demande, lorsqu'elle a reçu quelque nouvelle. Alors, tout son entourage s'assied et s'enquiert : ceux qui regrettent leur roi absent depuis de longues années, comme ceux qui dévorent gratuitement ses richesses. Mais je ne puis avec joie questionner ou parler sur ce sujet, depuis qu'un Étolien m'a trompé par ses discours. Il avait tué un homme, et après avoir erré dans bien des contrées, il vint en ma demeure; je l'accueillis avec bienveillance. Alors, il m'assura que dans la Crète, auprès d'Idoménée, il avait vu mon maître, occupé à réparer ses navires que la tempête avait brisés. « Oui, dit-il, « Ulysse reviendra pendant cet été ou à l'automne, avec d'im« menses richesses et tous ses compagnons divins. » Et toi, vieillard, éprouvé par tant de misères, puisqu'une divinité t'a conduit près de moi, ne cherche pas, par des mensonges, à te rendre agréable, à me charmer : ce ne sont point tes promesses qui te feront révérer et chérir; mais la crainte de Jupiter Hospitalier et la compassion que je ressens pour toi.

— Ah! répond le prudent Ulysse, ton sein renferme un cœur plein de méfiance. Quoi, mes serments ne peuvent t'ébranler! mais faisons un accord, et qu'au-dessus de nous les dieux, habitants de l'Olympe, soient nos témoins. Si ton roi revient en sa maison, tu me donneras des vêtements : une tunique, un manteau, et tu me feras conduire à Dulichios, selon le désir de mon âme; s'il ne revient pas comme je te l'annonce, fais-moi saisir par tes serviteurs et précipitez-moi du haut d'un rocher, afin que les vagabonds à l'avenir cessent leurs vains mensonges.

— O mon hôte! s'écrie le pasteur divin, cette action, parmi les hommes, maintenant et à l'avenir, ternirait ma renommée et l'éclat de ma vertu. Eh quoi! après t'avoir introduit dans ma demeure et donné l'hospitalité, je te priverais de la vie, et i'oserais encore implorer Jupiter! Mais voici le moment de prendre de la nourritnre; bientôt mes compagnons vont arriver, afin qu'à mon foyer nous préparions un abondant repas. »

Comme ils achèvent cet entretien, les troupeaux et les pâtres approchent. Ceux-ci renferment les porcs dans les étables où ils passent la nuit; l'air retentit de l'immense rumeur de ces nombreux troupeaux. Cependant, le divin Eumée donne ses ordres à ses compagnons.

« Conduisez-moi un porc des plns succulents, afin que je le sacrifie pour cet hôte qui vient de contrées lointaines. Nous-mêmes nous nous délecterons à ce repas. N'avons-nous pas assez d'afflictions, nous qui faisons paître ces animaux à dents blanches, et qui voyons des étrangers dévorer gratuitement le fruit de notre labeur! »

A ces mots, il fend du bois avec l'airain tranchant; ses compagnons amènent un porc de cinq ans, florissant de graisse, qu'ils étendent devant le foyer. Mais Eumée n'oublie point les immortels; car il est plein de bons sentiments. Pour les prémices, il enlève les soies de la tête de la victime et les jette dans la flamme, en suppliant tous les dieux de ramener dans sa demeure le prudent Ulysse. Ensuite, il soulève un éclat de chêne qu'il s'est réservé, quand il a fendu le bois, et en frappe la victime que la vie abandonne à l'instant. Les pâtres soudain la font saigner, la brûlent et ouvrent ses flancs. Eumée, pour en faire l'offrande, prend des morceaux crus de tous les membres, les couvre de graisse et les jette dans l'ardent foyer en les saupoudrant d'orge sacrée. Alors, ils divisent les chairs, les traversent de broches, les rôtissent avec soin, les retirent du feu et les placent sur la table. Eumée, debout, les distribue, car son esprit n'ignore rien de ce qui est équitable; il fait d'abord sept parts en priant; il consacre la première aux nymphes et à Mercure, fils de Maïa, en leur faisant vœux; il donne chacune des autres à chaque convive, et honore Ulysse en lui offrant le dos entier du porc aux dents blanches. Le roi, en son âme, s'en glorifie, et lui adresse ces paroles :

« Puisses-tu, ô Eumée! être toujours chéri du fils de Saturne, toi qui, tel que je suis, m'honores de ce mets succulent.

— Rassasie-toi, cher hôte, reprend Eumée, jouis de ce que

j'ai, autant que j'ai pu t'en offrir; le dieu donnera telle chose et refusera telle autre, selon que le voudra son âme : car il peut tout. »

Il dit, et offre aux dieux éternels les prémices. Après avoir fait des libations de vin plein de feu, il remet la coupe à Ulysse, destructeur des cités, qui s'est assis près de sa portion. Le pain est distribué par Mésaulios, serviteur qu'Eumée lui-même a acheté en l'absence de son maître, sans le secours de Pénélope ni du vénérable Laërte. Des navigateurs taphiens le lui ont vendu, et il l'a payé de ses propres richesses.

Les convives étendent les bras, et prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Mésaulios enlève le pain, et les pâtres rassasiés se lèvent pour gagner leurs couches. La nuit tombe triste et obscure; Jupiter ne cesse pas de répandre de la pluie, et l'humide Zéphire souffle avec violence. Alors, Ulysse, pour éprouver le chef des pâtres, qui prend de lui des soins si attentifs, et voir s'il se dépouillera de son manteau pour le lui donner, ou s'il demandera celui d'un de ses serviteurs, raconte cette aventure :

« Écoutez-moi maintenant, Eumée, et vous, ses compagnons, je vais dire quelque chose à ma gloire : le vin qui trouble la raison m'excite ; or, il inspire des chants au sage, le livre à d'aimables rires, l'entraîne aux chœurs de danse, et souvent lui arrache un mot qu'il eût mieux valu taire. Donc, puisque ma langue se dénoue, je ne cacherai pas ma pensée. Que ne suis-je dans ma florissante jeunesse, que n'ai-je toute ma vigueur, comme lorsque, devant Ilion, nous conduisîmes une embuscade ! Ulysse, Ménélas la commandaient; j'étais le troisième chef, eux-mêmes m'avaient choisi. Nous arrivons près de la ville, au pied de ses murs escarpés; nous nous étendons en armes devant la citadelle, au milieu d'épaisses broussailles, sur les herbages d'un sol marécageux. La nuit devient mauvaise ; Borée fait tomber sur nous son souffle glacé et répand une neige fine et froide comme les frimas ; nos boucliers sont couverts de givre. Mes compagnons cependant, enveloppés dans leurs tuniques et dans leurs manteaux, les épaules garanties par leurs boucliers, dorment paisiblement. Mais en partant, j'ai laissé sous ma tente mon épais manteau. Imprudent ! j'étais loin de prévoir un froid si vif; je n'avais donc que mon bouclier et mon baudrier brillant. Au dernier tiers de la nuit, comme les astres sont sur leur déclin, je pousse du coude Ulysse, mon voisin, et lui adresse ces paroles, qu'aussitôt il comprend :

« Noble fils de Laërte, je ne serai pas longtemps encore au « nombre des vivants : l'hiver va me dompter ; je n'ai point de « manteau ; une divinité m'a trompé en me persuadant que ma « tunique suffisait, et maintenant il ne peut être question de « fuir. »

« Je dis : et, toujours aussi prompt à conseiller qu'à combattre, déjà son plan est arrêté :

« — Tais-toi, me répond-il à voix basse, prends garde qu'un « autre que moi ne t'entende. » Puis, la tête appuyée sur le « bras, il crie :

« — Amis, écoutez-moi : un songe divin m'est venu pendant « mon sommeil. Nous sommes loin de la flotte ; puisse l'un de « nous courir vers Agamemnon, pour qu'il excite un plus grand « nombre de Grecs à sortir du camp ! »

« A ces mots, Thoas, fils d'Andrémon, soudain se lève, se débarrasse de son manteau de pourpre et s'élance vers les vaisseaux. Je m'enveloppe de son vêtement, et je dors paisiblement jusqu'au lever de l'aurore. Que ne suis-je dans ma florissante jeunesse, que n'ai-je toute ma vigueur ! l'un des pâtres me donnerait son manteau, par amour et par respect pour un homme courageux. Maintenant, revêtu de misérables haillons, je ne recueille que des mépris.

— O vieillard ! répond Eumée, ton récit est irréprochable, et tu n'auras point inutilement parlé avec tant d'à-propos. Non, tu ne manqueras maintenant ni d'un manteau, ni de ce qui est dû à un suppliant venu de contrées lointaines. Mais, à l'aurore, il faudra reprendre tes haillons. Nous n'avons point ici de nombreux manteaux ni des tuniques à changer ; une seule suffit à chaque homme. Mais le fils chéri d'Ulysse, dès son retour, te donnera lui-même des vêtements : une tunique, un manteau, et te fera conduire où ton âme et ton cœur le désirent. »

A ces mots, il se lève et dresse, près du feu, un lit, qu'il recouvre de peaux de chèvres et de brebis. Ulysse s'y étend, et le pâtre jette sur lui un épais et vaste manteau qui lui sert à changer, et dont il se revêt lorsqu'une pluie violente inonde les champs.

Ainsi repose Ulysse ; les jeunes pâtres se couchent auprès de lui. Mais Eumée ne peut se résoudre à dormir loin de ses troupeaux ; il sort avec ses armes. Ulysse se réjouit du soin qu'en son absence il prend de ses richesses. D'abord le serviteur, autour de ses fortes épaules, jette un glaive acéré ; il s'enve-

loppe la peau velue d'une grande chèvre, et saisit une javeline aiguë, pour se défendre des chiens et des voleurs. C'est ainsi qu'Eumée, près de ses troupeaux, va chercher le sommeil dans une grotte profonde, où dorment ses porcs, à l'abri du souffle de Borée.

CHANT XV.

Pallas vole jusqu'à la vaste Lacédémone, pour exciter le fils illustre du magnanime Ulysse à hâter son retour. Elle trouve les deux jeunes héros couchés sous le vestibule du glorieux Ménélas. Pisistrate dort paisiblement, mais le doux sommeil n'a point gagné Télémaque; pendant la nuit profonde, il repasse en son âme les inquiétudes que lui donne son père, lorsque Minerve l'aborde et lui dit :

« Télémaque, il n'est point bon d'errer plus longtemps loin de ta demeure ; ne laisse pas tes richesses à la merci des hommes superbes qui la remplissent, si tu ne veux qu'ils dévorent tout et se partagent tes domaines : tu aurais fait un voyage inutile. Exhorte donc promptement le vaillant Ménélas à te congédier, afin que tu trouves encore chez toi ton irréprochable mère. Déjà son père et ses frères la pressent de prendre pour époux Eurymaque qui se distingue parmi les prétendants par ses dons, et promet la plus riche dot. Prends garde que, malgré toi, l'on n'emporte de ton palais une part de tes trésors. Tu sais quelle âme renferme le sein d'une femme; elle veut toujours augmenter ses domaines, n'importe qui elle ait épousé; le souvenir de ses premiers enfants, de l'homme qui n'est plus et qui l'a prise vierge, s'efface, et jamais elle ne s'informe d'eux. Pars donc, et, jusqu'au jour où les dieux te montreront une glorieuse épouse, confie tes richesses à celle de tes captives qui te semble la plus fidèle. Maintenant, j'ai à te dire encore un mot; dépose-le en ton esprit : Les plus braves des prétendants sont placés en embuscade dans un détroit, entre Ithaque et l'âpre Samos. Ils brûlent de te faire périr avant que tu abordes en ta chère patrie. Mais je ne pense pas que leur dessein s'accomplisse; auparavant, la terre couvrira plusieurs de ceux qui dévorent tes richesses. Gouverne hors des îles; vogue pendant la nuit. Celui des immortels qui veille à ton salut fera

souffler pour toi un vent favorable. Aussitôt que tu auras touché le rivage d'Ithaque, débarque seul ; envoie ensuite à la ville le navire avec tous tes compagnons, et rends-toi chez ton pâtre Eumée, qui est bien disposé en ta faveur. Tu dormiras là et tu lui diras d'aller jusqu'à la ville annoncer à Pénélope que tu es revenu sain et sauf de Pylos. »

À ces mots, la déesse s'éloigne et rentre au vaste Olympe ; le héros cependant pousse, de la pointe du pied, le talon de Pisistrate, l'éveille, et lui dit :

« Debout, fils de Nestor, conduis sous le joug tes forts coursiers, afin que nous achevions notre voyage.

— Ami, reprend Pisistrate, quelle que soit notre impatience, nous ne pouvons marcher dans l'obscurité de la nuit, mais l'aurore ne tardera pas à reparaître; attends que l'illustre Atride puisse placer des présents sur le char, et te congédie avec des paroles pleines de bonté, car on se souvient tous les jours de l'homme qui vous a fait amitié. »

Comme il dit ces mots, l'aurore brille, et le vaillant Ménélas, abandonnant la couche où repose encore la blonde Hélène, se rend près des jeunes héros. En le voyant, le fils chéri d'Ulysse se hâte de revêtir sa tunique et de jeter sur ses fortes épaules son grand manteau ; il sort du vestibule et s'écrie :

« Fils d'Atrée, congédie-moi dès ce moment, renvoie-moi dans ma chère patrie; en mon cœur j'aspire à revoir mes foyers.

— O Télémaque ! répond Ménélas, puisque tel est ton désir, je ne te retiendrai pas plus longtemps. Je m'indigne contre l'homme qui fête avec excès ses hôtes, ou qui les prend trop en aversion; mieux vaut, en tout, une juste mesure. Il est aussi mal de faire partir l'étranger disposé à demeurer encore, que de retenir l'hôte impatient de son retour : il est bienséant de lui faire amitié quand il est là, et de le congédier aussitôt que c'est son désir. Toutefois, attends que je place sur ton char de riches présents que tu verras de tes yeux. Je vais ordonner aux femmes de préparer le repas du matin, avec les mets abondants que renferme ce palais. Il vous sera aussi glorieux qu'utile de traverser une vaste étendue de la terre, après vous être rassasiés. S'il te plaît de parcourir l'Hellade et l'Argolide, je t'accompagnerai moi-même; je placerai mes coursiers sous le joug ; je t'introduirai dans les cités des héros, tous s'empresseront de t'offrir des présents : des trépieds d'airain, de riches bassins, des mules, des coupes d'or.

— Atride, reprend le fils d'Ulysse, tous mes vœux sont de rentrer en ma demeure : à mon départ, je n'ai laissé personne pour conserver mes richesses, et je crains, en cherchant mon divin père, ou de périr moi-même, ou de perdre chez moi quelque objet précieux. »

Après avoir entendu ces paroles, Ménélas ordonne soudain à son épouse et aux captives de préparer le repas du matin, avec les mets abondants que renferme le palais. A ce moment, au sortir de sa couche, arrive, auprès du roi, Étéonée, fils de Boéthès, qui demeure dans le voisinage. Atride lui ordonne d'allumer le feu et de rôtir les chairs. Celui-ci s'empresse d'obéir. Cependant, Ménélas retourne à son appartement parfumé. Il n'est point seul, Hélène et Mégapenthès l'accompagnent. Bientôt, ils arrivent où sont déposés ses trésors. Atride prend une coupe profonde et ordonne à son fils d'emporter l'urne d'argent. Hélène s'arrête devant les coffres où sont étendus ses tissus magnifiquement ornés, travail de ses mains. La noble femme en retire un voile, c'est le plus beau par ses ornements, c'est aussi le plus grand; il brille comme un astre, et il est placé au-dessous de tous les autres. Tous les trois traversent de nouveau le palais. Lorsqu'ils ont rejoint Télémaque, le blond Ménélas lui dit :

« Puisse Jupiter amener à bonne fin ton retour, au gré de tes désirs! Je vais te donner le plus précieux, le plus beau de tous les joyaux que renferme mon palais. Accepte cette urne d'un travail merveilleux, elle est d'argent massif, une bordure d'or la couronne; c'est l'œuvre de Vulcain. Le héros Phédime, roi des Sidoniens, m'en fit présent lorsqu'il m'accueillit dans sa demeure, à mon retour d'Ilion. Je te la donne aujourd'hui. »

En disant ces mots, le héros Atride lui remet dans les mains la coupe profonde; le robuste Mégapenthès pose devant lui l'urne d'argent qu'il apporte. Enfin la belle Hélène, tenant le grand voile, approche à son tour, et dit :

« Et moi aussi, cher enfant, je te donne, en souvenir de moi, ce travail de mes mains; au moment d'un hymen désiré, que ton épouse le porte. Jusque-là, qu'il reste chez toi, auprès de ta mère chérie. Puisses-tu rentrer en ta superbe demeure et en ta patrie, et t'y réjouir. »

Elle dit, et lui remet dans les mains le beau voile, qu'il accepte avec joie. Le héros Pisistrate place les nobles présents dans une corbeille, et les admire en son âme. Alors, le blond Ménélas les conduit dans l'intérieur du palais. Ils s'asseyent



sur des siéges et sur des trônes. Une suivante verse d'une aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont ils se lavent les mains; puis elle dresse devant eux une table polie, que la vénérable économe, pleine de grâces pour les convives, couvre de pain et de mets abondants. Étéonée divise les chairs et les distribue. Le fils de l'illustre Ménélas verse le vin. Les convives étendent les bras, et saisissent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque et le fils de Nestor attellent les coursiers, et montent sur le char; ils sortent du vestibule et du portique retentissant. Le blond Ménélas les suit, tenant à la main une coupe d'or remplie d'un vin délectable, pour qu'en partant ils fassent encore une libation. Le roi vénérable s'arrête devant l'attelage, et inclinant vers eux la coupe, il dit :

« Salut, jeunes héros, portez mes vœux à Nestor, pasteur des peuples; il eut toujours pour moi la bonté d'un père, lorsque les fils de la Grèce combattaient aux champs d'Ilion.

— O noble élève Jupiter! répond le prudent Télémaque, nous rapporterons fidèlement tes paroles au vénérable Nestor. Puissé-je pareillement, après mon retour dans Ithaque, dire à Ulysse, en sa demeure, que j'ai reçu de toi toutes sortes d'amitiés, et que je rapporte nombre de joyaux de prix. »

Comme il achève, à sa droite vole un augure : c'est un grand aigle qui emporte dans ses serres une grasse oie blanche, nourrie dans la cour du roi, Les serviteurs et les femmes le poursuivent de leurs cris; l'aigle se rapproche toujours du char et prend son essor à la droite des chevaux; à cette vue, tous se réjouissent, leur cœur s'épanouit, et le fils de Nestor, le premier, prend la parole :

« Considère, ô Ménélas ! si c'est pour nous ou pour toi-même qu'un dieu fait apparaître ce signe. »

Pendant que le martial fils d'Atrée réfléchit et médite une sage réponse, Hélène le prévient.

« Écoutez, dit-elle, l'interprétation de l'augure, comme les dieux me l'inspirent et comme je sens qu'elle s'accomplira. De même que l'aigle, descendu des montagnes où vivent sa race et ses aiglons, a saisi dans ses fortes serres l'oie nourrie en nos demeures, de même Ulysse, après de cruelles infortunes et de longues courses, reviendra dans son palais et se vengera. Déjà, peut-être, il est dans sa patrie, où il prépare la ruine de tous les prétendants.

— Ah ! s'écrie le prudent Télémaque, puisse Jupiter accom-

plir cette promesse, et désormais je t'adresserai mes vœux comme à une divinité! »

A ces mots, il excite les coursiers, qui volent avec ardeur à travers la ville et les champs. Pendant tout le jour, ils ne laissent point reposer le joug qui les unit. Le soleil se couche, les ténèbres obscurcissent tous les chemins. Les héros arrivent à Phères en la demeure de Dioclès, fils d'Orsiloque, issu du fleuve Alphée. Là, ils reposent toute la nuit, et le roi leur offre les présents de l'hospitalité. Au premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, ils attellent les coursiers, et remontent sur le char éclatant, qu'ils poussent hors du vestibule, sous le portique sonore. Les héros fouettent les coursiers, qui volent avec ardeur. Bientôt ils atteignent la ville escarpée de Pylos; alors Télémaque dit au fils de Nestor :

« Ami, comment, après me l'avoir promis, feras-tu ce que je vais dire? nous sommes hôtes à jamais par l'amitié de nos pères, par l'âge et par ce voyage qui surtout doit unir nos âmes. Ne me conduis point au delà de mon navire; mais laisse-moi descendre ici, de peur que le vieillard, dans le désir de me fêter, ne me retienne malgré moi en son palais, quand il faut que je parte au plus vite. »

Il dit : le fils de Nestor réfléchit en son âme comment, selon la justice, il remplira ses promesses. Enfin ce parti lui semble le meilleur : il dirige ses coursiers vers le rivage, atteint le navire, fait placer dans ses flancs les nobles dons de Ménélas, l'or et les vêtements, et par ces paroles rapides il anime l'ardeur de son ami :

« Hâte-toi maintenant de t'embarquer, presse tes compagnons, avant que je rentre au palais et que j'aie parlé à mon père. Je connais les emportements de son cœur, il ne te laissera pas partir, et lui-même viendra te chercher jusqu'ici. Je ne pense pas qu'alors il s'en retourne à vide, et je m'attends en tout cas à voir éclater son courroux. »

A ces mots, Pisistrate pousse les coursiers à flottante crinière vers Pylos, et bientôt il arrive au palais. Cependant, Télémaque exhorte ses compagnons à se hâter.

« Gréez le navire, ô mes amis, embarquez-vous à l'instant et sillonnons les flots. »

Il dit : prompts à lui obéir, soudain ils remplissent leurs bancs. Pendant ces apprêts, le héros adresse ses vœux à Minerve, et, près de l'extrémité du navire, il fait des libations, lorsque accourt un étranger qui s'est enfui d'Argos, où il a tué un ci-

toyen. Devin de naissance, telle est son origine : Mélampe jadis habita Pylos, mère des troupeaux, où s'élevait son opulente demeure ; mais il l'abandonna et se réfugia chez un autre peuple pour éviter la haine de Nélée, le plus illustre des humains. Ce roi, durant une année entière, retint par violence ses nombreuses richesses, tandis que dans le palais, bâti par Phylaque, lui-même était chargé de liens et souffrait de cruelles douleurs à cause de la grave injure que, pour mériter la belle Péro, il avait faite à Iphiclos : car la farouche Érinnys avait inspiré son esprit. Mais enfin Mélampe évita la mort, poussa jusque dans Pylos les bœufs mugissants du roi de Phylacé, tira vengeance de l'injustice du divin Nélée, fit épouser à son frère la fille de ce roi, et s'exila dans Argos, féconde en coursiers, où sa destinée était d'achever sa carrière en régnant sur des peuples nombreux. En cette contrée, il s'unit à une autre femme; il construisit un superbe palais, et donna le jour à deux fils vaillants : Antiphate et Mantios. Antiphate fut le père du magnanime Oïclée et d'Amphiaraos, sauveur du peuple, héros que Jupiter et Phébus chérirent en leur cœur d'un amour sans bornes. Cependant, il ne parvint pas au seuil de la vieillesse ; mais, victime de la trahison de sa femme, que séduisirent des présents, il périt devant Thèbes et laissa deux fils : Amphiloque et Alcméon. Mantios engendra Polyphide et Clitos. L'Aurore, éprise de la beauté de Clitos, l'enleva et le transporta parmi les immortels. Mais Apollon, après la mort d'Amphiaraos, voulut que le superbe Polyphide fût de tous les humains le devin le plus infaillible; et ce héros, irrité contre son père, émigra dans l'Hypérésie, qu'il habita en interprétant à tous les mortels les signes des dieux. C'est son fils qui maintenant survient, et dont le nom est Théoclymène. Il s'arrête auprès de Télémaque au moment où, vers le navire, le fils d'Ulysse adresse ses vœux à Minerve et répand des libations.

« Ami, s'écrie-t-il, ô toi qui fais ici cette offrande, je t'en conjure, par la divinité que tu honores, par ta tête, par celle de tes compagnons, réponds à mes questions avec sincérité, ne me cèle rien : qui es-tu parmi les hommes ? d'où es-tu? où sont ta cité, ta famille ?

— Étranger, reprend le prudent Télémaque, je te dirai ces choses sans déguisement. Je suis d'une famille d'Ithaque ; mon père est Ulysse, si le passé n'est pas un songe; mais il a péri d'une mort déplorable : c'est pour m'enquérir de lui après sa longue absence que j'ai pris mon navire et mes compagnons.

— Et moi, reprend Théoclymène semblable à un dieu, j'abandonne ma patrie, où j'ai tué un citoyen de la contrée. Ses nombreux frères, ses compagnons habitent Argos, féconde en coursiers, et ont un grand pouvoir parmi les Grecs; je fuis pour éviter de leurs mains la mort et la sombre Parque. Hélas! ma destinée est d'errer désormais parmi les humains. Mais reçois-moi sur ton navire, je t'aborde en suppliant, ne souffre pas qu'ils m'arrachent la vie : car sans doute ils me poursuivent.

— Je ne te repousserai pas contre ton gré, répond le prudent Télémaque. Viens donc avec moi, nous t'accueillerons selon notre fortune. »

En disant ces mots, il prend au devin sa javeline, qu'il pose sur le pont. Il s'embarque, s'assied à la poupe et place à ses côtés Théoclymène. Ses compagnons, à sa voix, détachent les amarres, disposent les agrès, dressent le mât sur sa base, l'assujettissent par des cordages et étendent la voile blanchissante que retiennent des courroies. Minerve leur envoie un vent favorable, qui souffle vivement sous un ciel serein; le navire vole et fend les flots amers. Le soleil se couche, les ténèbres obscurcissent tous les chemins. Déjà, poussée par le vent de Jupiter, la voile passe devant Phéas et longe les côtes de l'Élide divine, où règnent les Épéens. Enfin, le héros s'engage au milieu des îles hérissées de rochers que l'on appelle rapides, et se demande s'il évitera la mort, ou s'il va périr.

Cependant, Ulysse et le divin Eumée, avec les pâtres, prennent dans l'étable le repas du soir. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Ulysse, pour éprouver le pâtre et savoir s'il le retiendra près de lui ou s'il le fera partir pour la ville, prend la parole, et dit :

« Écoutez-moi, Eumée, et vous, ses compagnons. A l'aurore je désire me rendre à la ville pour y mendier; je crains de vous être à charge; donnez-moi un bon conseil et un guide sûr qui m'y conduise. Cédant à la nécessité, j'errerai par la ville, pour voir si on me tendra la coupe et le pain! J'entrerai aussi dans le palais du divin Ulysse; je parlerai de ce héros à la prudente Pénélope, et je me mêlerai à la foule des prétendants audacieux. Peut-être se chargeront-ils de me nourrir : car ils regorgent de mets abondants. J'exécuterais bientôt d'ailleurs les travaux qu'il leur plairait de me commander. Je te le dis, retiens-le bien, et crois ma parole : grâce au subtil Mercure, qui honore et fait fructifier les travaux des humains, nul autre mortel ne pourrait disputer avec moi d'adresse: faire du feu,

fendre le bois, préparer les repas, rôtir les chairs et verser le vin; en un mot, s'acquitter des soins que le pauvre rend aux hommes opulents. »

Pasteur Eumée, tu réponds en gémissant : « O mon hôte! quelle pensée te vient en l'esprit! Tu es impatient de courir à ta perte si tu veux te mêler à la foule des prétendants, dont l'orgueil et la violence montent jusqu'au ciel de fer. Leurs serviteurs ne te ressemblent guère; ce sont des jeunes gens bien vêtus de manteaux et de tuniques; la tête parfumée, le visage riant, ils s'empressent autour de leurs tables polies, pliant sous le faix des mets et du vin. Reste avec nous; qui donc ici crains-tu d'importuner? ce n'est ni moi ni mes compagnons. Attends le retour du fils chéri d'Ulysse. Celui-là te donnera des vêtements: un manteau, une tunique, et te fera conduire où ton cœur et ton âme le désirent.

— Eumée, reprend le divin et patient Ulysse, ô toi qui mets fin à mes courses, à mes terribles infortunes, puisse Jupiter t'aimer autant que je te chéris! Rien n'est pire pour les hommes que les courses vagabondes; le fatal estomac leur cause de cruels soucis, quand ils sont errants, aux prises avec la misère et les douleurs. Mais puisque tu me retiens, puisque tu m'ordonnes d'attendre Télémaque, parle-moi de la mère du divin Ulysse et de son père, qui déjà, à son départ, touchaient au seuil de la vieillesse : jouissent-ils encore de la douce lumière du soleil? sont-ils aux demeures de Pluton?

— O mon hôte! reprend le chef des pâtres, je te dirai ces choses sans déguisement. Laërte respire encore, mais toujours il supplie Jupiter pour que la vie abandonne ses membres en sa demeure, car il regrette amèrement son fils, et sa prudente épouse. C'est elle surtout qui, par son trépas, l'a plongé dans l'affliction et lui a fait sentir prématurément la vieillesse. Anticlée n'a pu supporter l'absence de son illustre fils; elle a péri d'une mort déplorable. Plaise aux dieux que de même je ne perde point tous ceux que dans cette île je chérissais et qui me traitaient avec bienveillance. Aussi longtemps que vécut l'épouse de Laërte, malgré sa douleur, j'étais heureux de la questionner et de m'entretenir avec elle. Jadis, elle-même m'éleva près de la chaste Ctimène, sa noble fille, la plus jeune de ses enfants; elle nous honora presque également. Mais aussitôt qu'ensemble nous parvînmes à l'adolescence, Ctimène épousa un habitant de Samos, qui fit à ses parents des présents infinis. Alors, Anticlée me donna pour me vêtir : une tunique, un manteau, de belles

sandales, m'envoya aux champs, et eut toujours pour moi le cœur d'une mère ; maintenant ces biens me manquent. Si les bienheureux immortels ont fait fructifier le labeur où je m'applique, si je n'ai jamais senti la faim ni la soif, si j'ai pu faire des présents à des hommes infortunés, dignes de respect, hélas! il ne m'est plus donné d'entendre les douces paroles ou de recevoir les marques d'amitié de Pénélope. L'infortune et des hommes audacieux ont envahi son foyer ; les esclaves ont cependant bien besoin de parler à leur maîtresse, de l'interroger, de boire et de manger chez elle, et de rapporter aux champs ces présents qui réjouissent l'âme d'un serviteur.

— Hélas ! s'écrie Ulysse, tu as donc dès ton enfance erré loin de ta patrie et de tes parents! Fais-moi le récit de tes aventures sans en rien omettre. Es-tu né dans une vaste ville, où demeuraient ton père, ta vénérable mère, et que la guerre a dévastée? Ou bien, seul, près de tes brebis, de tes bœufs, des ennemis t'ont-ils enlevé sur leur navire pour te transporter à la maison du maître à qui ils t'ont vendu un bon prix?

— O mon hôte ! reprend le chef des pâtres, puisque tu m'interroges, puisque tu me demandes mes aventures, garde le silence, jouis de ce moment de loisir, et bois de mon vin. La nuit est longue et laisse le temps de se délecter à des récits, et de goûter le bienfaisant sommeil. Il n'est point à propos que tu te couches avant le temps; trop de sommeil aussi attriste. Celui de vous que son cœur et son âme invitent au repos peut sortir. Aux premières lueurs de l'aurore, il prendra le repas du matin et conduira les troupeaux de mon maître. Nous, sous mon toit, après avoir bu et mangé, tour à tour, nous réveillerons le souvenir plein de douceur de nos déplorables misères : hélas! l'homme trouve des charmes même dans ses maux lorsqu'il a beaucoup souffert et beaucoup erré. Je vais donc te raconter mes aventures, puisque tu désires les connaître.

« Il est une île qu'on appelle Syra, peut-être connais-tu ce nom ; elle est située du côté de la course du soleil, au-dessus d'Ortygie ; moins peuplée, mais riante, fertile en vin et en froment, nourricière des bœufs et des brebis. Ses habitants ne connaissent ni la famine ni les tristes maladies qui affligent les infortunés mortels. Après que, dans la ville, les générations des hommes, se succédant, ont vieilli, Apollon accourt avec Diane et les frappe de ses traits les plus doux. Deux villes se sont partagé tout le territoire. Mon père Ctésios, fils d'Ormène, semblable aux immortels, régnait sur l'une et l'autre, lorsque arri-

vèrent, avec un navire chargé d'une infinité de joyaux, des Phéniciens, navigateurs habiles, mais trompeurs. Mon père, dans son palais, possédait une femme de la Phénicie, grande, belle, habile aux arts de son sexe. Les rusés étrangers la séduisirent. D'abord, comme il l'avait envoyée au lavoir, l'un d'eux, près du vaisseau, s'unit d'amour avec elle; enivrantes caresses qui égarent l'esprit des femmes, même des plus sages. Alors, il la questionne, lui demande qui elle est, quelle est sa patrie. Aussitôt, elle lui parle des superbes demeures paternelles.

« Je me glorifie, dit-elle, d'être née à Sidon, riche en airain; « je suis fille de l'opulent Arybas; des pirates taphiens m'ont « enlevée comme je revenais des champs, et m'ont amenée à la « maison du maître à qui ils m'ont vendue un bon prix.

« — Ah! reprend le Phénicien, que ne reviens-tu dans ta pa- « trie avec nous! tu reverrais le toit superbe de ton père et « de ta mère, car ils vivent encore, et on les dit opulents.

« — Je le ferai, répond-elle, si vous voulez, ô matelots, « m'assurer, par un serment, que vous me conduirez saine et « sauve chez mon père.

« Elle dit : et tous prêtent le serment qu'elle a demandé. Lorsqu'ils ont juré et achevé le serment :

« Silence, maintenant! s'écrie-t-elle. Gardez-vous dans les « rues ou près de la fontaine de m'adresser la parole, de peur « qu'on n'avertisse le vieillard : s'il concevait des soupçons, il me « chargerait de liens et préparerait votre perte. Mais renfermez « en vos esprits notre entretien; hâtez-vous de faire vos échan- « ges; dès que le navire sera de nouveau rempli, envoyez-moi « promptement un message, je vous porterai autant d'or qu'il « m'en tombera sous la main. Mais je voudrais vous donner autre « chose encore en payement de mon passage! Je prends soin, « dans le palais, du fils de mon maître, enfant toujours prêt à « courir hors du logis; je tâcherai de l'emmener à votre vais- « seau, afin que vous en tiriez grand profit lorsque vous le « vendrez chez des peuples lointains, car il vaut déjà cher. »

« A ces mots, elle s'en va et rentre au palais. Les Phéniciens restent près de nous l'année entière; ils acquièrent dans leur vaste vaisseau beaucoup de marchandises. Enfin, le chargement du retour est achevé; alors, ils envoient un message pour avertir la captive. C'est un homme plein d'artifice qui apporte au palais de mon père un collier d'or et d'émaux. Mon auguste mère et ses femmes se le passent de main en main, le dévorent du regard et en offrent un prix. Lui cependant fait en silence à

la Phénicienne un signe qu'elle comprend, puis il retourne vers le navire. Aussitôt, elle m'entraîne en me tirant par la main, franchit le seuil du palais, et trouve dans le vestibule les coupes et les tables d'hommes qui venaient de dîner, et qui avaient suivi mon père, pour siéger à l'assemblée du peuple. L'audacieuse captive saisit et cache dans son sein trois coupes qu'elle emporte. Je la suis avec l'insouciance de mon âge. Le soleil se couche, les ténèbres enveloppent tous les chemins; nous arrivons d'un pas rapide au port, où se trouve le vaisseau léger des Phéniciens. Ils s'embarquent, nous prennent avec eux, et fendent les sentiers humides; Jupiter leur envoie un vent favorable. Pendant six jours et six nuits nous voguons sans relâche. Mais, lorsque le fils de Saturne ramène la septième journée, Diane, fière de ses traits, frappe la Phénicienne; elle tombe avec fracas dans la sentine comme un oiseau de mer. Les matelots la jettent par-dessus le bord pour servir de pâture aux poissons et aux phoques, et je reste avec eux, le cœur contristé. Cependant, le vent et les flots nous poussent sur Ithaque, où Laërte m'achète de ses propres richesses. C'est ainsi que mes yeux ont vu cette terre.

— Cher Eumée, s'écrie Ulysse, que ton récit m'a ému l'âme! que de souffrances tu as endurées! Mais, pour toi, Jupiter à côté du mal a placé le bien, puisque après tes traverses tu es entré dans la maison d'un homme plein de bonté, où tu as largement des mets et du vin, et où s'écoule paisiblement ta vie. Mais moi, avant d'arriver ici, j'ai erré dans maintes cités, demeures des hommes. »

Tel est leur entretien; ils dorment ensuite, mais pas longtemps, car bientôt l'aurore brille. Cependant, les compagnons de Télémaque abordent à la côte, dénouent la voile, abaissent vivement le mât, poussent le navire à force de rames dans le port, jettent les ancres et attachent les amarres. Alors, ils descendent sur la plage, préparent le repas, et mélangent le vin plein de feu. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, le prudent Télémaque, le premier, rompt le silence :

« Maintenant conduisez à la ville notre navire ; je vais visiter mes pâtres et mes champs. Ce soir, après avoir vu leurs travaux, j'irai vous rejoindre ; et demain à l'aurore je vous offrirai, en récompense de ce voyage, un repas où abonderont les chairs et le vin délectable.

— Et moi, cher fils, s'écrie Théoclymène, où dois-je me rendre ? Quel est, des hommes qui dominent dans l'âpre Ithaque, celui

chez qui j'irai? Faut-il aller près de ta mère, dans ton propre palais?

— Hélas! reprend le prudent Télémaque, je ne t'indiquerais pas une autre demeure que la mienne; les dons hospitaliers y abondent; mais ce séjour serait pour toi le pire : je m'absente, et tu ne verrais pas ma mère qui, loin de se montrer aux yeux des prétendants, reste dans ses appartements supérieurs, où elle tisse de la toile. Toutefois, je puis t'indiquer un hôte; va chez Eurymaque, fils de Polybe, que maintenant les citoyens d'Ithaque considèrent comme un dieu. C'est le plus illustre des hommes; il brûle surtout d'épouser Pénélope et de succéder au domaine dont jouissait Ulysse. Mais Jupiter Olympien qui habite l'éther sait si, au lieu du jour de l'hyménée, les prétendants ne verront pas luire sur eux le jour suprême. »

Comme il dit ces mots, un oiseau vole à sa droite : c'est l'épervier rapide, messager d'Apollon. Il déchire dans ses serres une colombe, et répand ses plumes à terre entre Télémaque et le navire. A cette vue, Théoclymène entraîne le héros à l'écart, le prend par la main, et lui dit :

« Télémaque, ce n'est point sans la volonté d'un dieu que cet oiseau vole à ta droite; en le regardant avec attention, je le reconnais pour un augure. Non, il n'est point dans Ithaque de race plus royale que la vôtre, et vous serez toujours les plus puissants.

— Puisse ta parole s'accomplir, ô mon hôte! s'écrie le fils d'Ulysse. Tu connaîtrais bientôt mon amitié et mes nombreux présents; celui qui te rencontrerait te déclarerait heureux.

« Pirée, continue-t-il en s'adressant au fils de Clytios, son fidèle compagnon, des amis qui m'ont suivi à Pylos tu es le plus docile à mes ordres. Conduis mon hôte en ta demeure, aie soin de le fêter avec honneur jusqu'à mon retour.

— Télémaque, reprend Pirée, dusses-tu faire une longue absence, j'aurai soin de cet étranger, et il ne manquera pas d'un accueil hospitalier. »

Pirée, à ces mots, se rembarque, appelle ses compagnons qui le suivent et bientôt remplissent les bancs. Cependant, Télémaque attache sous ses pieds de belles sandales, saisit sur le pont une forte javeline surmontée d'une pointe d'airain. Ses amis détachent les câbles, et, selon ses ordres, le vaisseau vogue vers la ville; tandis que, d'un pas rapide, il marche jusqu'aux étables où sont renfermés ses porcs nombreux, au milieu desquels dort le bon Eumée, plein de dévouement pour ses maîtres.

CHANT XVI.

Cependant, aux premières lueurs de l'aurore, sous le toit d'Eumée, Ulysse et le divin pâtre allument le feu, préparent le repas du matin et envoient aux champs les serviteurs avec leurs troupeaux, lorsque soudain les chiens, au lieu d'aboyer, remuent la queue à l'approche de Télémaque. Le noble Ulysse s'en aperçoit, et en même temps recueille le bruit des pas.

« Eumée, s'écrie-t-il, sans doute l'un de tes compagnons ou de tes familiers arrive, car les chiens remuent la queue, au lieu d'aboyer, et j'entends un bruit de pas. »

A peine a-t-il achevé ces mots, que son fils chéri s'arrête sous le portique. Le pâtre se lève ému de surprise, laisse tomber le vase où il mélange le vin plein de feu, court au-devant de son maître, et couvre de baisers sa tête, ses beaux yeux, ses deux mains ; des larmes abondantes tombent de ses paupières. Tel un père accueille avec amour son fils chéri, son seul enfant né dans ses vieux jours, pour qui il a souffert nombre d'afflictions, et qui revient de contrées lointaines, après dix ans d'absence : ainsi le divin pâtre serre dans ses bras Télémaque, semblable à un dieu ; il l'embrasse comme un ami échappé à la mort, et il lui adresse ces paroles rapides, entrecoupées de sanglots :

« Te voici donc, Télémaque, douce lumière ; je n'espérais plus te revoir depuis ton départ sur le vaisseau qui t'a conduit à Py los. Entre, cher enfant, qu'en mon âme je me délecte à te con templer chez moi, dès ton retour d'une contrée étrangère. Tu n viens plus visiter tes champs ni tes pâtres ; tu restes toujours parmi le peuple ; ainsi donc tu as du plaisir, en ton cœur, à voir l'odieuse troupe des prétendants.

— J'entre, bon père, reprend Télémaque, c'est pour toi que je viens, c'est pour te voir, t'entendre, apprendre de toi si ma mère est encore dans son palais, ou si déjà elle a choisi un autre

époux. Hélas! peut-être la couche d'Ulysse est-elle abandonnée et occupée par l'araignée hideuse.

— Ta mère, reprend le pâtre, reste d'un cœur patient dans ton palais, où elle consume ses nuits et ses journées dans les larmes, dans les soupirs. »

A ces mots, il prend la lance d'airain; cependant, Télémaque entre et franchit le seuil de pierre. A sa vue, Ulysse veut lui céder son siége; le héros le retient et lui dit:

« O notre hôte, reste assis, nous trouverons dans cette étable un autre siége, et voici l'homme qui me l'apportera. »

Il dit: Ulysse reprend sa place, et, pour Télémaque, le pâtre étend des rameaux verts qu'il recouvre de toisons. Le fils chéri d'Ulysse s'y assied. Le pâtre place devant eux des plateaux où sont les chairs rôties que la veille les convives ont laissées, il se hâte d'entasser le pain dans des corbeilles, et mélange au fond d'un vase de bois le vin délectable; enfin, il s'assied en face d'Ulysse. Les convives étendent les bras, et saisissent les mets servis devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque s'adresse au pâtre divin:

— Bon père, d'où ton hôte est-il venu? comment des matelots l'ont-ils conduit dans Ithaque? qui se glorifie-t-il d'être? car je ne pense pas qu'il ait pu venir à pied en cette île.

— Mon enfant, reprend Eumée, je vais répondre à tes questions avec sincérité. Mon hôte se glorifie de tirer son origine de la vaste Crète; il raconte qu'errant il a parcouru les cités de beaucoup d'hommes: voilà ce que le sort lui a destiné. Maintenant, en fuyant d'un vaisseau thesprote, il est venu dans ma demeure, et je te le confie; dispose de lui selon tes désirs, il s'honore d'être ton suppliant.

— Ah! s'écrie le prudent Télémaque, Eumée, certes tu viens de dire une parole douloureuse; comment accueillerais-je un hôte dans ma demeure? je suis jeune encore, et je ne puis point me fier en la force de mes bras pour repousser un homme, si quelqu'un le premier me nuisait. Ma mère, en son esprit, en son âme, agite ce double dessein: ou de rester auprès de son fils pour prendre soin de sa maison, respectant la couche nuptiale et la voix du peuple, ou de suivre bientôt le plus illustre des Grecs qui la recherchent: celui qui lui offrira le plus de présents. Mais puisqu'un hôte s'est assis à ton foyer, je lui donnerai de beaux vêtements: une tunique, un manteau; je lui donnerai des sandales et un glaive à double tranchant; je le ferai conduire où son cœur et son âme le désirent. Cependant,

si telle est ta volonté, garde-le dans ton étable, prends soin de lui; je te ferai porter des vêtements et des mets, de peur qu'il ne soit à charge à toi et à tes compagnons; mais je ne l'attirerai pas en ma demeure, auprès des prétendants : leur insolence est sans bornes, je veux éviter qu'ils ne l'offensent et ne me causent une vive douleur. Il est difficile à un homme seul de lutter contre plusieurs; ceux-ci sont les plus forts, si vaillant qu'il soit.

— Ami, dit à son tour le divin et patient Ulysse, m'est-il permis de parler à mon tour? Que mon cœur souffre à vous entendre! Quoi, les prétendants, malgré toi, tel que je te vois, commettent en ta demeure d'aussi mauvaises actions! Leur cèdes-tu sans résistance, ou le peuple entier obéissant à la voix d'un dieu t'a-t-il pris en haine? Peux-tu reprocher à des frères de t'abandonner? c'est sur eux que l'on compte, quelque grave que soit la querelle. Ah! si, avec mon courage, j'étais jeune comme toi, si j'étais le fils de l'irréprochable Ulysse, ou ce héros lui-même, revenant après avoir erré (car tout espoir de retour n'est pas encore perdu), je voudrais que soudain un ennemi fît rouler ma tête, si je ne me rendais au palais du fils de Laërte pour perdre les prétendants; et s'il arrivait qu'étant seul, je fusse accablé par le nombre, j'aimerais mieux périr chez moi que de voir ces violences : mes hôtes frappés, mes captives indignement outragées, mon vin puisé à pleines coupes, et mes troupeaux dévorés gratuitement et sans fin, à l'occasion d'une entreprise qui ne s'accomplira pas!

— O mon hôte, reprend le prudent Télémaque, je vais te parler avec sincérité. Non, sans doute, je ne suis point en butte à la haine d'un peuple qui m'opprime; je ne puis reprocher à des frères de m'abandonner, car c'est sur eux que l'on compte, quelque grave que soit la querelle. Jupiter, à mes ancêtres et à mon père, n'a jamais accordé qu'un fils : Arcésios a donné le jour au seul Laërte; Laërte à Ulysse; enfin, Ulysse n'a laissé que moi dans ses palais, et je ne lui ai point réjoui l'âme. Maintenant, de nombreux ennemis envahissent sa demeure. Ce sont les premiers d'Ithaque et des îles de Dulichios, de Samos, de Zacynthe ombragée de forêts : ils prétendent tous à l'hymen de ma mère, et dévorent ma maison. Pénélope n'ose refuser ouvertement cet hyménée, mais elle ne peut se résoudre à l'accomplir. Cependant, ils consument mes biens, et bientôt ils me perdront moi-même; mais tout cela est dans les mains des dieux. Cher Eumée, rends-toi sur-le-champ auprès de la prudente Pénélope; apprends-lui mon retour de Pylos, dis-lui que

je suis sain et sauf; je vais t'attendre ici, ne tarde pas à y revenir, et ne parle qu'à ma mère; prends garde que nul des Grecs ne t'entende, car il y en a beaucoup qui méditent ma ruine.

— Je sais, je comprends, reprend Eumée, ces ordres seront exécutés avec intelligence. Mais dis-moi sincèrement et sans détour si, dans le même voyage, je me rendrai auprès de l'infortuné Laërte. Tout en s'affligeant à cause d'Ulysse, il surveillait encore les travaux de ses serviteurs; assis avec eux à son foyer, il apaisait sa faim et sa soif, lorsqu'en son sein son âme le lui ordonnait. Maintenant, depuis ton départ sur le vaisseau qui t'a conduit à Pylos, il refuse, dit-on, le vin et les mets; il ne regarde plus ses champs, mais il reste immobile à gémir, à sangloter, et sur ses os sa chair se dessèche.

— Ah! reprend le prudent Télémaque, c'est un chagrin de plus! cependant, quoi qu'il nous en coûte, n'y va pas. Si les humains pouvaient tout faire, nous choisirions d'abord pour mon père l'instant du retour. Reviens, aussitôt ton message; ne t'écarte pas pour aller aux champs. Prie toutefois Pénélope d'envoyer secrètement et à la hâte l'économe du palais annoncer au triste vieillard que je suis arrivé. »

Il dit et excite le porcher; celui-ci prend ses sandales, les attache sous ses pieds, et part pour la ville. Cependant, il ne quitte pas la cabane sans que Minerve l'aperçoive; soudain elle-même s'en approche, sous la figure d'une belle femme majestueuse, habile aux travaux merveilleux. Elle s'arrête sur le seuil, visible seulement pour Ulysse; Télémaque ne soupçonne pas sa présence, car les dieux n'apparaissent pas à ceux dont ils veulent se cacher. Ulysse et les chiens seuls voient la déesse; les chiens n'aboient pas, mais en gémissant ils s'enfuient au fond de l'étable. Minerve agite ses sourcils; Ulysse comprend ce signe, sort, se rend hors du grand mur de la cour, et s'arrête devant la déesse, qui lui adresse ces mots :

« Divin fils de Laërte, parle à ton fils, ne lui cache rien, afin qu'après vous être concertés sur la mort des prétendants, vous alliez à la superbe ville; je ne serai pas longtemps loin de vous, et je brûle de combattre. »

A ces mots, elle frappe le héros de sa baguette d'or. D'abord, elle lui met autour de la poitrine un manteau frais et une tunique, puis elle le fait paraître plus jeune et plus majestueux. Il reprend son teint brun; ses joues n'ont plus de rides; une barbe brune ombrage son menton. Cela fait, la déesse s'éloigne.

Aussitôt Ulysse rentre dans la cabane; son fils chéri est frappé de surprise, il détourne les yeux de frayeur, il croit voir une divinité, et s'écrie :

« O mon hôte! tu m'apparais différent de ce que tu étais tout à l'heure; tu as d'autres vêtements; ton teint n'est plus le même, sans doute tu es l'un des dieux qui habitent le vaste ciel. Apaise-toi, nous te ferons de gracieux sacrifices et des offrandes d'or travaillé avec art; mais épargne-nous.

— Je ne suis point un dieu, répond le patient et divin Ulysse pourquoi me comparer aux immortels? Je suis ton père, pour qui, en soupirant, tu as tant souffert, exposé à la violence des hommes. »

A ces mots, il couvre son fils de baisers, il baigne la terre de larmes que jusqu'alors il avait su retenir; mais Télémaque ne peut croire encore que ce soit son père, et il lui adresse ces paroles :

« Tu n'es point Ulysse mon père, mais une divinité qui me charme, pour que je gémisse, plus affligé encore. Nul mortel ne peut, par son génie seul, accomplir de tels prodiges, à moins qu'une divinité ne survienne, et à son gré ne le fasse aisément jeune ou vieux. Tu étais tout à l'heure accablé d'ans, revêtu de haillons : tu ressembles maintenant aux dieux qui habitent le vaste ciel.

— Télémaque, reprend le prudent Ulysse, il ne te sied pas, quand ton père bien-aimé est auprès de toi, d'être aucunement surpris ni trop émerveillé. Jamais un autre Ulysse ne viendra ici; je suis ton père; j'ai souffert bien des maux, j'ai longtemps erré, et après vingt ans je revois ma douce patrie. Ceci est l'œuvre de Minerve; elle me fait apparaître, comme il lui plaît (car cela est en son pouvoir), semblable tantôt à un mendiant, tantôt à un homme jeune encore, paré de riches vêtements. Il est facile aux dieux qui habitent le vaste ciel, ou de faire briller un mortel ou de le défigurer. »

En achevant ces mots, le héros s'assied. Télémaque, en sanglotant, presse dans ses bras son noble père; il fond en larmes et, chez tous les deux, naît le désir des pleurs; leurs soupirs, leurs gémissements éclatent plus perçants que les cris de l'aigle ou du vautour lorsque le pâtre ravit ses petits que leurs ailes ne peuvent soutenir. Ainsi, les deux héros laissent échapper de leurs paupières des larmes à attendrir, et la lumière du soleil aurait disparu avant que leurs pleurs eussent cessé, si bientôt Télémaque n'eût dit à son père :

« Sur quel navire, ô mon père, des matelots t'ont-ils conduit dans Ithaque? Qui se glorifient-ils d'être? car je ne pense pas que tu sois venu à pied en cette île.

— Mon enfant, reprend le divin et patient Ulysse, je vais te dire la vérité. Des Phéaciens, navigateurs illustres, m'ont ramené, accoutumés à reconduire les étrangers qui arrivent chez eux. Je dormais quand ils m'ont transporté sur un vaisseau rapide et déposé dans Ithaque. Ils m'avaient fait de beaux présents : de l'airain, de l'or en abondance, et des vêtements d'un riche tissu. Ces trésors, par la volonté des dieux, sont placés dans une grotte, et je suis venu ici, selon les conseils de Minerve, pour que nous nous concertions sur le moyen de faire périr les prétendants. Dis-m'en donc le nombre; apprends-moi quels ils sont : j'agiterai ensuite en mon âme irréprochable si nous pouvons seuls l'emporter sur eux, ou si nous appellerons des secours étrangers.

— O mon père! répond le prudent Télémaque, j'ai toujours entendu parler de ta grande gloire, de ta vaillance, de la prudence de tes desseins; mais que tes paroles sont superbes! je suis saisi de surprise; il n'est pas possible que deux hommes combattent beaucoup de guerriers robustes; car les prétendants ne sont pas seulement dix ou deux fois dix, mais bien plus, et tu vas à l'instant le savoir. Il y a d'abord cinquante-deux jeunes gens, l'élite de Dulichios, six serviteurs les accompagnent; vingt-quatre sont venus de Samos vingt de Zacynthe; et d'Ithaque même, les douze plus vaillants. Avec ces derniers, sont le héraut Médon, un chanteur divin, et deux serviteurs habiles à découper les chairs. Si nous les attaquons tous réunis, je crains que dès ton retour tu n'éprouves des violences cruelles et terribles. Vois donc si tu peux invoquer un défenseur qui nous seconde résolûment.

— Je vais te rassurer, reprend Ulysse, sois attentif à mes paroles : considère si Minerve, si son père tout-puissant suffiront, et s'il est besoin de s'inquiéter d'autres vengeurs.

— Ah! s'écrie le prudent Télémaque, les dieux que tu nommes, quoique assis au haut des nuées, sont d'excellents défenseurs; ils règnent sur les hommes et sur les dieux éternels.

— Eh bien, répond le divin et patient Ulysse, ils ne se tiendront pas longtemps éloignés du combat terrible, lorsque dans mon palais l'impétueux Mars décidera la querelle. Pars pour notre demeure dès les premières lueurs de l'aurore; mêle-toi

à ces jeunes gens superbes; le pâtre ensuite me conduira jusqu'à la ville, sous la figure d'un misérable mendiant accablé de vieillesse. Si dans le palais on m'outrage, patiente en ton cœur quand on me maltraitera. Lors même qu'ils me traîneraient par les pieds pour me jeter hors de ma maison; lors même qu'ils me lanceraient des traits, regarde-les sans te trahir; exhorte-les seulement, par de douces paroles, à cesser leurs folies : au reste, ils ne t'écouteront pas, car leur jour fatal approche. Retiens ce que je te recommande encore, et fais-le tomber en ton âme. Lorsque Minerve, féconde conseillère, m'aura inspiré, je te ferai de la tête un signe que bientôt tu apercevras; enlève alors et transporte dans le réduit de l'appartement supérieur toutes les armes de guerre qui sont suspendues dans la grande salle. Si les prétendants les désirant, te questionnent, trompe-les par ces paroles :

« Je les ai éloignées de la fumée, car elles ne sont plus telles « qu'Ulysse les a laissées en partant pour Ilion; la vapeur du « foyer les a ternies. Ce n'est pas tout : le fils de Saturne m'a « mis en l'esprit un motif plus puissant encore. Je crains qu'en« traînés par le vin, la discorde ne s'élève entre vous, que vous « ne vous blessiez mutuellement, que vous ne souilliez nos fes« tins et l'espoir de votre hyménée : car le fer de lui-même « attire l'homme. »

« Laisse cependant pour nous seuls, deux glaives, deux javelots et deux vastes boucliers que nos mains puissent saisir et dont nous nous armerons pour fondre sur eux. Minerve ensuite et Jupiter leur troubleront l'esprit. Écoute ce que je te recommande encore, fais-le tomber dans ton âme, s'il est vrai que tu me doives le jour et que tu sortes de mon sang; que personne, dans Ithaque, n'apprenne le retour d'Ulysse : ni Laërte, ni le pâtre, ni l'un de tes serviteurs, ni Pénélope elle-même. Sachons seuls les sentiments des captives; éprouvons nos serviteurs, distinguons ceux qui nous honorent et nous craignent de ceux qui n'ont point de souci de leurs maîtres, et qui tel que tu es te méprisent.

— O mon père! répond l'illustre Télémaque, j'espère que plus tard tu connaîtras mon courage. Certes, je n'ai aucune légèreté d'esprit, mais je ne pense pas que ce dessein nous soit utile et je te conjure d'y réfléchir. Que de temps tu perdrais à parcourir tes domaines pour éprouver chacun de nos serviteurs! tandis que les prétendants chez toi dévorent tes richesses audacieusement et sans trouble, et n'y mettent pas d'épargne. Toutefois, ne

néglige pas de bien t'informer des femmes, de connaître celles qui te méprisent et celles qui sont innocentes. Je ne voudrais pas non plus que nous allassions nous-mêmes aux étables pour sonder tes pâtres : plus tard nous nous livrerons à ce soin, s'il est vrai que tu saches un signe du dieu qui porte l'égide. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, le navire qui a ramené de Pylos Télémaque et ses compagnons entre dans le port profond d'Ithaque. Ils le tirent sur la plage, de fiers serviteurs enlèvent les agrès, déposent chez Clytios les magnifiques présents, et envoient au palais d'Ulysse un héraut, pour annoncer à la prudente Pénélope que son fils, après avoir donné l'ordre de faire voguer le vaisseau jusqu'à la ville, est allé à ses champs. Ils ont hâte de calmer les craintes de la reine et d'arrêter ses larmes. Le héraut et le divin porcher se rencontrent chargés tous deux du même message pour la plus noble femme. A peine sont-ils entrés dans la demeure du roi, que le héraut, au milieu des captives, s'écrie :

« O reine! ton fils chéri est de retour. »

Le pâtre cependant s'approche de Pénélope et lui répète tout ce que son fils chéri a recommandé qu'on lui dit. Lorsqu'il a terminé, il sort du palais et des cours, et retourne à son étable.

De leur côté, les prétendants contristés, le cœur abattu, sortent du palais, se rangent hors du grand mur de la cour, et s'asseyent devant les portes. Eurymaque, fils de Polybe, le premier prend la parole :

« Amis, dit-il, cette grande entreprise, ce voyage de Télémaque, ont donc été audacieusement accomplis, et nous pensions qu'il ne le ferait jamais. Eh bien, lançons à la mer un vaisseau à l'épreuve; rassemblons des rameurs expérimentés qui porteront à nos compagnons cette nouvelle, et les feront revenir ici. »

Comme il dit ces mots, Amphinome, en se tournant du côté de la mer, voit un navire entrer dans le port profond; les matelots plient les voiles et ne font plus usage que des rames; le jeune prétendant, riant de bon cœur, s'écrie :

« N'envoyons point de message; nos compagnons sont dans le port : une divinité les a sans doute avertis, ou eux-mêmes ont reconnu la marche de l'autre navire sans pouvoir l'atteindre. »

Il dit : les prétendants se lèvent et courent au port. Ils tirent le navire sur la plage et de fiers serviteurs enlèvent les agrès. Tous ensemble se rendent à l'agora, sans permettre à d'autres,

ni vieux ni jeunes, de s'y asseoir avec eux; Antinoos s'empresse de leur adresser ces paroles :

« Hélas! les dieux ont donc préservé cet homme de la mort. Tous les jours nos sentinelles se succédaient sur la pointe des rochers battus des vents, épiant attentivement son passage. Au soleil couchant, nous ne reposions jamais sur la rive; mais, en sillonnant les flots, nous attendions la divine Aurore; nous ne nous écartions point de l'embuscade, pour prendre Télémaque et lui arracher la vie. Toutefois, une divinité l'a ramené en sa maison. Délibérons donc ici sur son trépas. Ne le laissons point échapper; croyez-moi, tant qu'il respirera, notre entreprise restera inachevée, car il sait concevoir et se résoudre; et les peuples ne sont nullement disposés à nous complaire. Agissez donc avant qu'il réunisse les Grecs à l'agora; je ne pense pas qu'il tarde; il leur parlera avec colère; il dira, debout au milieu de l'assemblée, que nous avons tramé sa perte et que nous ne l'avons pas atteint; ils l'entendront et n'approuveront pas cette action coupable. Craignez qu'ils ne nous maltraitent, qu'ils ne nous chassent de notre patrie et ne nous forcent de fuir chez des peuples étrangers. Prévenons-le; tuons-le aux champs loin de la ville, ou bien sur la route à son retour, et emparons-nous de ses biens et de ses domaines, partageons-les également entre nous; donnons son palais à sa mère et à celui qu'elle épousera. Si mes conseils ne vous sont pas agréables; si vous voulez encore qu'il vive, qu'il reste en possession de son héritage, cessons de consumer chez lui ses richesses, retirons-nous chacun en notre demeure, pour rechercher Pénélope en lui offrant des présents : elle se mariera ensuite à celui que le sort lui destine et qui lui donnera la plus belle dot. »

Il dit : et tous gardent le silence jusqu'à ce qu'Amphinome, fils illustre de Nisos, né du roi Arétios, prenne la parole. Chef des prétendants de la fertile et verte Dulichios, il est le plus agréable à Pénélope par ses discours, et son esprit est heureusement doué. Il les harangue sagement en ces termes :

« Amis, je me refuse à faire périr Télémaque : c'est une action terrible que de faire couler le sang royal. Interrogeons d'abord la volonté des dieux : si la justice du grand Jupiter nous approuvait, je porterais le premier coup et j'exhorterais les autres à me suivre. Si les immortels nous détournent de ce dessein, je vous ordonnerai de l'abandonner. »

Ainsi parle Amphinome, et son conseil leur plaît à tous. La troupe entière soudain se lève et rentre en la demeure d'Ulysse,

où elle s'assied sur les trônes. A ce moment, Pénélope se résout à paraître devant les prétendants superbes ; elle sait que, dans le palais, ils méditent la mort de son fils. Le héraut Médon a écouté tous leurs discours, et est venu l'avertir. Elle descend dans la salle du festin, entourée de toutes ses suivantes. Lorsque la plus noble des femmes arrive près des prétendants, elle s'arrête sur le seuil, tire devant son visage un voile brillant, éclate contre Antinoos, et lui dit :

« Antinoos, homme audacieux et méchant, tu passes dans Ithaque pour exceller parmi ceux de ton âge, par la sagesse et l'éloquence ; tu n'es point ce qu'on dit. Insensé ! pourquoi tramer la mort de Télémaque, sans respect pour les suppliants ? mais Jupiter veille sur eux, et il n'est point permis de se nuire les uns aux autres. Ne sais-tu pas comment ton père s'est réfugié dans ce palais pour échapper à la colère du peuple ? Uni à des pirates taphiens, il avait combattu les Thesprotes nos alliés, et les citoyens irrités voulaient l'immoler, lui arracher le cœur, dévorer ses grandes richesses. Mais Ulysse les contint et calma leur fureur. Maintenant tu déshonores, tu consumes sa maison ; tu prétends à l'hymen de son épouse ; tu veux faire périr son fils ; tu m'accables de douleurs. Ah ! je t'ordonne de te contenir et d'apaiser tes compagnons.

— Fille d'Icare, prudente Pénélope, s'écrie Eurymaque, rassure-toi, chasse de ton esprit ces pensées : tant que je respirerai, et que mes yeux verront la lumière, il n'est, il ne sera, il ne viendra personne qui porte la main sur ton fils. Je te le jure, et ma parole s'accomplirait, aussitôt le sang de cet audacieux ruissellerait sur ma javeline. Souvent Ulysse m'a pris sur ses genoux et m'a donné des chairs rôties et du vin ; je ne l'ai point oublié, et de tous les hommes son fils m'est le plus cher. Qu'il ne craigne point la mort de la part des prétendants ; celle que nous envoient les dieux, on ne peut l'éviter. »

C'est ainsi qu'il rassure la reine, quoique lui-même prépare la mort de son fils. Cependant, elle remonte dans son appartement splendide, et pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'à ce que Minerve répande sur ses paupières un doux sommeil.

Dans la soirée, le divin pâtre rejoint Ulysse et son fils, comme ils apprêtent avec soin le repas, et sacrifient un porc d'un an. Mais déjà Minerve, s'approchant d'Ulysse, l'a frappé de sa baguette d'or et lui a rendu l'aspect d'un vieillard. Elle a couvert son corps de haillons, de peur qu'Eumée ne le reconnaisse, ne puisse renfermer cette nouvelle en son âme, et ne

l'aille dire à la prudente Pénélope. Télémaque, le premier, s'écrie :

« Te voici de retour, divin Eumée ! qu'y a-t-il de nouveau à la ville ? Les prétendants sont-ils revenus de leur embuscade ? sont-ils encore à épier mon passage ?

— En traversant la ville, répond Eumée, je n'ai point songé à m'informer d'eux ; mon âme m'ordonnait de remplir promptement mon message et de revenir près de vous. Mais j'ai rencontré un héraut de tes compagnons, qui le premier a appris ton retour à ta mère. Ce que je sais de plus, mes yeux l'ont vu : j'étais déjà hors des murs, au sommet de la colline de Mercure, quand un vaisseau rapide est entré dans notre port, transportant une nombreuse troupe, chargée de boucliers et de javelines à deux pointes. Sans doute, c'étaient les prétendants eux-mêmes ; mais rien ne me l'a appris. »

Il dit : Télémaque sourit en cherchant les yeux de son père, et en évitant les regards d'Eumée. Bientôt leurs apprêts sont terminés ; le repas est dressé ; ils mangent, et nul, en son âme, ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, ils s'étendent sur leurs couches, et goûtent les douces faveurs du sommeil.

CHANT XVII.

Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, Télémaque, fils chéri du divin Ulysse, attache sous ses pieds de belles sandales, saisit une forte javeline, telle que ses mains peuvent la manier, et, prêt à partir pour la ville, dit au pâtre :

« Bon père, je vais à la ville pour que ma mère me voie ; je n'espère pas qu'avant de m'avoir vu moi-même elle cesse de pleurer et de gémir. Ensuite, voici ce que je t'ordonne ; conduis à la ville notre malheureux hôte, afin qu'il mendie sa nourriture : lui donnera qui voudra la coupe et le pain. Je ne puis accueillir tous les hommes, contristé comme je le suis ; si mon hôte en conçoit de la colère, ce sera d'autant plus douloureux pour lui, mais j'aime à dire la vérité.

— Ami, reprend l'artificieux Ulysse, je ne désire point que tu me retiennes ici : il est plus profitable de mendier à la ville qu'aux champs. Dans Ithaque, me donnera des aliments qui voudra. Je ne suis d'ailleurs plus d'âge à obéir pour le service des étables, à tout ce qu'un chef me prescrirait. Pars donc ; ton serviteur me conduira, comme tu l'ordonnes, aussitôt que je me serai chauffé devant le feu, et que le soleil s'élèvera : car avec mes haillons je crains que le froid du matin ne m'accable, et, dit-on, le chemin est long d'ici à la ville. »

Il dit : Télémaque sort de l'étable et marche à grands pas, méditant la ruine des prétendants. En arrivant au palais superbe, il dépose sa javeline contre une haute colonne, entre et franchit le seuil de pierre. La nourrice Euryclée, occupée à couvrir de toisons les trônes habilement travaillés, l'aperçoit la première ; elle pleure et court au-devant du héros ; bientôt toutes les femmes du patient Ulysse se rassemblent autour de lui, l'embrassent et couvrent de baisers sa tête et ses épaules. La prudente Pénélope,

elle-même, sort de sa chambre nuptiale, belle comme Diane, ou comme la blonde Vénus; elle presse son fils dans ses bras, elle fond en larmes, elle couvre de baisers sa tête et ses beaux yeux, enfin elle lui adresse ces paroles rapides entrecoupées de sanglots :

« Te voici donc, ô Télémaque ! douce lumière ! je n'espérais plus te revoir depuis ton départ sur le vaisseau qui t'a conduit à Pylos en secret, malgré moi, pour t'informer de ton père bien-aimé. Mais allons, rapporte-moi fidèlement ce que tu as vu.

— Ma mère, reprend le sage Télémaque, n'excite point mes larmes, n'émeus point mon cœur, puisque j'ai pu échapper au trépas. Mais lave-toi, revêts une robe blanche, monte avec tes femmes à l'appartement supérieur; et voue aux immortels le sacrifice de complètes hécatombes, si Jupiter accomplit l'œuvre de ma vengeance. Je me rends à l'agora, où je veux appeler un hôte qui m'a suivi à mon retour dans Ithaque ; je l'ai fait partir avant moi, avec mes fidèles compagnons, et Pirée s'est chargé jusqu'à mon arrivée de l'accueillir et de l'honorer en sa demeure. »

Telles sont ses paroles, qui ne sont point vaines. Pénélope se lave, revêt une robe blanche, monte avec toutes ses femmes à l'appartement supérieur, et voue aux immortels le sacrifice de complètes hécatombes, si Jupiter accomplit l'œuvre de la vengeance de son fils.

Télémaque cependant sort du palais, sa javeline à la main. Deux chiens aux pieds agiles le suivent, et Minerve a répandu sur sa personne une grâce divine. Comme il s'avance, tout le peuple l'admire ; les prétendants audacieux s'empressent autour de lui et le flattent par leurs discours, mais en leur esprit ils méditent sa ruine. Bientôt, il s'éloigne de leur foule et va s'asseoir où siégent Mentor, Antiphos, Halithersès, anciens compagnons de son père. Ces vieillards lui demandent le récit de son voyage ; l'illustre Pirée les aborde, amenant par la ville à l'agora l'hôte de Télémaque. Le héros aussitôt se retourne du côté de Théoclymène, et s'approche de lui pendant que Pirée s'écrie :

« Télémaque, envoie promptement en ma demeure des femmes qui transportent les présents que t'a faits Ménélas.

— Pirée, reprend le prudent fils d'Ulysse, savons-nous ma fortune? Si les audacieux prétendants me font périr secrètement dans mon palais et se partagent mes biens, je veux, puisque tu

as ces objets précieux, que ce soit toi qui en jouisses, plutôt que l'un d'eux. Mais si c'est moi qui les livre à la mort et à la Parque, tu les apporteras, tout joyeux, à un homme plein d'allégresse. »

A ces mots, il conduit en sa demeure son hôte éprouvé par l'infortune. En arrivant au palais superbe, tous les deux déposent leurs manteaux et entrent dans de splendides baignoires : lorsque les captives les ont baignés et parfumés d'huile, elles les revêtent de tuniques, de manteaux moelleux, et, au sortir du bain, ils prennent place sur des siéges. Une suivante verse d'une belle aiguière d'or, dans un bassin d'argent, l'eau dont ils se lavent les mains, et dresse devant eux une table polie que la vénérable économe, pleine de grâce pour les convives, couvre de pain et de mets abondants.

Pénélope s'assied en face de son fils, auprès d'une colonne; appuyée sur son siége, elle tourne un léger fuseau, tandis qu'ils étendent les bras, et saisissent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, la prudente mère leur dit :

« Télémaque, je remonterai dans mes appartements, je m'étendrai sur la couche désolée, que toujours je baigne de mes larmes depuis qu'Ulysse a suivi les Atrides aux rivages d'Ilion, et, avant l'entrée des audacieux prétendants, tu n'auras pas voulu me dire clairement si tu as appris quelque chose sur le retour de ton père !

— Ma mère, reprend le sage Télémaque, je vais te faire un récit véritable. Nous arrivons à Pylos, chez Nestor, pasteur des peuples; il me reçoit dans son palais superbe et me fêté tendrement, comme un père fête son fils récemment de retour des pays lointains : tel est l'accueil que me font le noble vieillard et ses illustres fils. Mais personne ne lui a rien appris du divin Ulysse : il ignore s'il respire ou s'il a cessé de vivre. Alors, il m'envoie chez le glorieux Ménélas, et m'y fait conduire sur son char traîné par ses coursiers. Je vois l'Argienne Hélène, pour qui les Grecs et les Troyens ont tant souffert par la volonté des dieux. Ménélas m'interroge sur le sujet qui m'amène dans la divine Lacédémone. Je lui dis sans déguisement la vérité, et telle est sa réponse :

« Grands dieux ! des lâches veulent entrer dans la couche d'un « héros! Tels les deux faons à la mamelle, qu'une biche a dé« posés dans l'antre d'un lion formidable tandis qu'elle va paître « parmi les collines et les vallons verdoyants, sont tués miséra« blement par la bête farouche qui rentre soudain en son re-

« paire : tels ces insolents subiront, sous les coups d'Ulysse, « une mort ignominieuse. Plaise à Jupiter, à Minerve, à Phébus, « qu'il se mêle à la foule des prétendants tel qu'il se montra « dans la superbe Lesbos, quand il terrassa rudement le fils de « Philomèle aux yeux des Argiens réjouis. Ah ! que leur sort « serait promptement accompli ! que leurs noces auraient d'a- « mertume ! Ce que tu me demandes en m'implorant, je vais te « le dire sans détour, comme je l'ai su du véridique vieillard de « la mer, dont je ne veux point te celer les paroles. Protée a vu, « dans une île, ton père souffrant de cruelles afflictions ; la « nymphe Calypso le retient dans ses demeures, et il lui est « impossible de rentrer dans sa patrie, car il n'a plus ni vais- « seaux ni compagnons, pour le conduire sur le dos des plaines « liquides. »

« Ainsi parla Ménélas. Je songeai alors à mon retour ; les immortels m'accordèrent un vent favorable et me poussèrent promptement en ma chère patrie. »

Il dit : et l'âme de Pénélope tressaille dans son sein. Alors Théoclymène, semblable à un dieu, s'écrie : « O vénérable épouse d'Ulysse, ton fils ne sait pas tout ; sois attentive à mes paroles, je te prédis la vérité et ne te cèle rien ; j'atteste Jupiter, le plus grand des dieux, j'atteste cette table hospitalière et le foyer de ton époux où je trouve un asile : Ulysse est déjà dans sa patrie. Errant ou caché, il s'informe des mauvaises actions qui se commettent en sa demeure, et il prépare la ruine des prétendants. Oui, tel est le sens de l'augure que j'ai interprété quand j'étais assis sur le navire, et que j'ai fait connaître à Télémaque.

— Puissent tes paroles s'accomplir, ô mon hôte ! s'écrie Pénélope. Tu connaîtrais bientôt mon amitié et mes nombreux présents ; celui qui te rencontrerait te déclarerait heureux. »

Pendant que dans la grande salle ils s'entretiennent ainsi, les prétendants, devant le palais d'Ulysse, au milieu de la cour pavée où toujours s'est montrée leur arrogance, se récréent à lancer le disque et les traits. Enfin, le moment du repas approche, et le bétail, de toutes parts, arrive des champs, conduit par les pâtres accoutumés. Alors, Médon, celui des hérauts qui leur est le plus agréable et qu'ils admettent à leurs festins, s'écrie :

« Jeunes héros, assez longtemps vous avez récréé votre esprit par les jeux ; rentrez au palais, préparons le repas. Il n'est pas moins doux de s'asseoir au festin lorsque l'instant est venu. »

Il dit : et dociles à ce conseil, ils se lèvent, rentrent dans le superbe édifice, déposent leurs manteaux sur les siéges et sacrifient les grandes brebis, les chèvres succulentes. Ils immolent encore des porcs florissants de graisse et une génisse prise au pâturage ; enfin ils apprêtent le festin.

Dans ce moment, Ulysse et le divin pâtre s'encouragent à partir pour la ville. Eumée, le premier, dit :

« Mon hôte, si ton désir est de te rendre à la ville aujourd'hui, comme l'a prescrit mon maître, partons ; j'aimerais mieux sans doute te confier la garde de l'étable, mais je respecte Télémaque et crains ses reproches : rien n'est plus pénible que les réprimandes d'un maître. Hâtons-nous donc ; le jour s'avance, et bientôt tu aurais à souffrir du froid de la soirée.

— Je sais, je comprends, répond Ulysse, tes ordres seront exécutés avec intelligence ; partons et sois mon guide ; donne-moi, si tu en as une, quelque branche d'arbre pour m'appuyer, car, dit-on, le chemin est glissant. »

A ces mots, il jette sur ses épaules sa misérable besace rapiécée et nouée par une courroie tordue. Eumée lui donne un bâton à son gré ; ils partent, les chiens et les serviteurs restent pour garder l'étable. Leur chef conduit son roi, semblable à un mendiant sordide, accablé d'années, courbé sur le bâton qui le soutient et couvert de misérables vêtements. Ils parcourent l'âpre sentier ; déjà ils approchent de la ville et touchent à la riante fontaine où les citoyens viennent puiser une onde limpide ; jadis construite par Ithaque, Nérite et Polyctor, un bois sacré de peupliers noirs, dont ses eaux entretiennent la fraîcheur, l'entoure d'un cercle régulier. Ses cascades glacées tombent du haut d'une roche au pied de l'autel des nymphes où les passants offrent leurs sacrifices. En ce lieu, Ulysse et le pâtre rencontrent, accompagné de deux serviteurs, Mélanthe, fils de Dolios, comme il conduit, pour le repas des prétendants, les chèvres les plus belles de ses troupeaux. Dès qu'il les voit, il les injurie et leur adresse ces paroles menaçantes qui émeuvent le cœur du roi :

« Ainsi donc un misérable conduit un autre misérable : comme toujours un dieu réunit les semblables ! Où mènes-tu ce parasite, méchant porcher ! ce mendiant importun, ce trouble-fête, qui de porte en porte fatiguera ses épaules à s'appuyer au seuil, en demandant des miettes et non des glaives ou de riches bassins ? Donne-le-moi pour garder mes étables, nettoyer mes cours, porter des feuilles aux chevreaux ; il boira du petit-lait

et retrouvera de l'embonpoint. Mais il ne sait faire que de mauvaises actions : le travail lui est odieux et il préfère, parmi le peuple, mendier la nourriture qu'exige son estomac insatiable. Mais, je te le prédis, et ma promesse s'accomplira, s'il entre dans le palais du divin Ulysse, nombre d'escabelles lancées par les mains des prétendants voleront autour de sa tête, et s'useront à se frotter contre ses côtes. »

A ces mots, il s'élance, et dans sa folie il frappe du pied son roi sans pouvoir le repousser du chemin, où il reste inébranlable. Cependant, Ulysse agite si, d'un coup de son bâton, il lui ôtera la vie, ou si, le soulevant, il lui brisera la tête contre le sol ; mais il calme ses sens et dévore cet outrage. Eumée, indigné, étend les mains et prononce ce vœu :

« Nymphes de la fontaine, filles de Jupiter, si jamais pour vous Ulysse a consumé des cuisses de brebis et de chevreaux, enveloppées d'une graisse succulente, accordez-moi l'accomplissement de mes désirs : qu'il revienne ce héros, qu'une divinité le conduise. O Mélanthe ! comme il ferait évanouir cette arrogance que tu vas montrer à la ville, tandis que les mauvais pâtres perdent tes troupeaux !

— Grands dieux ! s'écrie Mélanthe, que dit ce chien, habile à mal faire ? Mais un jour je le conduirai sur un vaisseau, loin d'Ithaque, et j'en tirerai un grand prix. Plût aux dieux qu'aujourd'hui même Apollon perçât de ses traits Télémaque, et le fît périr par les mains des prétendants, aussi sûrement que dans une contrée lointaine Ulysse a perdu l'instant du retour ! »

A ces mots, il les quitte et les laisse marcher doucement; bientôt, il entre dans le palais de son maître et s'assied parmi la foule des prétendants en face d'Eurymaque, celui de tous qu'il aime le mieux. Des serviteurs placent près de lui une part de chairs, et la vénérable économe lui présente du pain. Cependant, Ulysse et le divin pâtre arrivent et s'arrêtent près du palais. Les sons de la lyre parviennent jusqu'à leurs oreilles ; car le chanteur Phémios se fait entendre au milieu des convives. Ulysse saisit la main du pâtre, et lui dit :

« Eumée, sans doute voici le superbe palais d'Ulysse; on le reconnaîtrait facilement au milieu d'une multitude d'édifices; il a plus d'un étage, la cour est ornée de murs à mantelets, les portes solides ont deux battants ! Nul homme ne pourrait la mépriser. Je devine aussi que, dans l'intérieur, de nombreux convives préparent leur repas. Le fumet des chairs rôties s'é-

lève, et la lyre résoune, compagne que les dieux ont donnée aux festins.

— Tu ne te trompes pas, reprend Eumée, en toutes choses ton esprit est pénétrant. Mais délibérons sur ce qu'il nous reste à faire. Veux-tu le premier t'introduire dans cette opulente maison et te mêler aux prétendants, tandis que je demeurerai ici même ? Aimes-tu mieux attendre, et que je te précède? Mais ne tarde pas à me suivre, de peur qu'en te voyant dehors on ne te frappe et l'on ne te repousse; je t'exhorte à y penser.

— Je sais, je comprends, répond Ulysse, et ton conseil sera suivi avec intelligence ; entre le premier; je demeurerai ici même. Je connais les blessures, les traits, et mon âme est patiente, car j'ai supporté bien des maux sur les flots et dans les combats. Advienne en outre ici ce que tu crains! Il n'est pas possible de se soustraire aux désirs d'un ventre affamé, cause d'une foule de maux pour les mortels, qui fait armer les navires, sillonner les flots et porter la dévastation chez les ennemis. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, un chien languissamment étendu lève la tête et les oreilles; c'est Argos, le chien du patient Ulysse, qui le nourrit lui-même et n'en jouit point, car il partit pour la sainte Ilion. Les jeunes chasseurs le lançaient jadis à la poursuite des lièvres, des cerfs et des chèvres sauvages; maintenant, en l'absence du roi, il est couché sans soins sur l'amas de fumier que l'on répand devant les portes, jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse en engraissent son vaste verger. Ainsi, Argos gît honteusement; la vermine le dévore. Lorsqu'il sent l'approche du héros, il remue la queue et laisse tomber ses deux oreilles; mais il n'a plus la force de s'élancer au-devant de son maître. Ulysse, à son aspect, ne peut retenir une larme qu'il dérobe aisément au pâtre. Aussitôt, il le questionne en ces termes :

« Eumée, chose surprenante, vois ce chien étendu sur le fumier, quel beau corps ! Je ne sais toutefois si avec ces formes il a été d'une extrême agilité, ou si c'est un de ces chiens nourris à la table des rois, que leurs maîtres élèvent à cause de leur beauté.

— Ah ! repreud Eumée, c'est le chien d'un héros mort dans les contrées lointaines; s'il pouvait retrouver la beauté et l'ardeur qui le signalaient avant qu'Ulysse à son départ pour Ilion le laissât dans son palais, tu admirerais sa valeur et sa rapi-

dité. Le gibier qu'il poursuivait dans les profondes vallées de la forêt, ne pouvait lui échapper ; il savait mieux que tout autre découvrir une piste. Maintenant, les infirmités l'accablent ; son maître a péri loin des champs paternels, et des femmes insouciantes le laissent là sans soin. Car, lorsque le maître ne commande plus, les serviteurs ne veulent plus rien faire selon la justice ; le puissant Jupiter en ravissant à un homme la liberté lui ôte la moitié de sa vertu. »

A ces mots, il entre dans le palais et va droit à la grande salle où sont les nobles prétendants. Au même instant, la Parque de la sombre mort enlève Argos, aussitôt qu'il a revu son maître après vingt années d'absence.

Télémaque, le premier, aperçoit le pâtre ; il se hâte de lui faire signe pour l'appeler à ses côtés. Eumée cherche du regard un siége, et s'empare du banc où l'écuyer tranchant a coutume de s'asseoir, pour partager les chairs abondantes entre les prétendants. Eumée l'attire devant la table de Télémaque, en face de son jeune maître, et s'assied. Aussitôt, un héraut lui présente des mets et le pain qu'il prend dans une corbeille.

Bientôt après, Ulysse pénètre dans sa demeure, semblable à un mendiant sordide, accablé d'années, courbé sur le bâton qui soutient ses pas et couvert de misérables vêtements. Il s'assied sur le seuil de frêne, en dedans des portes, et s'appuie au jambage du cyprès que jadis un artisan habile a façonné à l'aide du cordeau.

Télémaque prend un pain entier dans une superbe corbeille, avec des chairs autant que ses mains en peuvent saisir, donne ses ordres au pâtre, et dit :

« Porte ceci à l'étranger ; donne-le-lui, exhorte-le à mendier devant tous les prétendants. Malheur à l'indigent qui conserve de la honte. »

Il dit : le pâtre, après l'avoir entendu, part, s'approche d'Ulysse, et lui adresse ces paroles rapides :

« Télémaque, ô mon hôte, te donne ceci et t'exhorte à mendier devant tous les prétendants, et il dit : Malheur à l'indigent qui conserve de la honte.

— O Jupiter ! répond Ulysse, que Télémaque soit heureux entre tous les hommes, et que tout réussisse au gré des désirs de son âme ! »

A ces mots, il prend les mets des deux mains, les place devant ses pieds, sur sa misérable besace, et apaise sa faim, pendant que Phémios chante dans le palais. Bientôt il est rassasié,

le chanteur s'arrête, et les prétendants remplissent la grande salle de cris tumultueux. Alors, Minerve s'approche du fils de Laërte, et l'excite à recueillir du pain parmi les prétendants, pour qu'il discerne le juste et l'injuste. Mais aucun d'eux ne doit échapper à la mort. Ulysse obéit, et demande à chacun, à la ronde, en étendant les mains à la manière des mendiants de profession. Les convives, émus de pitié, lui donnent et s'étonnent de sa présence. Comme ils se demandent entre eux qui il est, d'où il vient, Mélanthe leur dit :

« Écoutez-moi, prétendants d'une illustre reine, je puis vous parler de cet étranger ; je l'ai déjà vu. C'est Eumée qui l'a conduit ici ; mais je ne sais d'où il se glorifie d'être. »

Il dit : et Antinoos éclate en reproches contre le pâtre : « Célèbre porcher, pourquoi nous amener cet homme à la ville ? n'avons-nous pas assez de vagabonds importuns, de trouble-fête ? Trouves-tu mauvais que ce soit la foule ici rassemblée qui dévore les biens de ton maître ? est-ce pour cela que tu appelles cet homme, on ne sait d'où ?

— Antinoos, répond le pâtre, tu es noble : mais tes paroles ne valent rien. Quels hommes, de leur plein gré, appellent un étranger survenant des contrées lointaines, s'il n'est de ceux dont l'art intéresse tout le monde ? un devin, un médecin expérimenté, un artisan habile à façonner le bois, ou un chanteur divin qui nous charme : voilà ceux des mortels que par toute la terre sans limites on aime à inviter. Mais personne n'attire un mendiant pour consumer ses propres biens. De tous les prétendants, tu es le plus dur pour les serviteurs d'Ulysse, et surtout pour moi ; mais je ne m'en inquiète point, aussi longtemps que la prudente Pénélope et Télémaque semblable aux dieux vivent dans ce palais.

— Garde le silence, s'écrie Télémaque ; ne lui réponds pas si longuement. N'est-ce point sa coutume de nous pousser à la colère par des paroles provocantes, et d'animer les autres ? »

Il dit : puis, se tournant vers le jeune prétendant, il ajoute : « Antinoos, quels soins paternels ! Quoi ! tu ordonnes à cet étranger, en termes violents, de sortir de ce palais ? puisse un dieu empêcher ta volonté de s'accomplir ! Donne à ce mendiant ; je ne te le reprocherai point ; je t'y exhorte même. Ne crains pas par tes dons d'offenser ma mère ni aucun des serviteurs du divin Ulysse. Mais ce n'est point cette pensée qui te retient, et tu aimes mieux engloutir tous ces mets que d'en faire part à un infortuné.

— Télémaque, s'écrie Antinoos discoureur hautain, esprit indomptable, qu as-tu dit? Si tous les prétendants lui donnaient autant que moi, nous serions délivrés de sa présence au moins pendant trois lunes. » A ces mots, il prend sous la table, et montre l'escabelle où, pendant le repas, s'appuient ses pieds brillants.

Cependant, les autres convives donnent tous à Ulysse et remplissent de chairs et de pain sa pauvre besace. Il est déjà près de revenir sur le seuil pour goûter les présents des Grecs, lorsqu'il s'arrête devant Antinoos, et lui dit :

« Ami, donne-moi, tu ne me parais pas le moindre des Grecs, mais le plus noble; car tu ressembles à un roi. Il te sied de m'offrir plus que les autres, et je répandrai tes louanges sur la terre sans limites. Moi aussi, jadis fortuné parmi les hommes, j'ai habité une riche maison; j'ai souvent donné au vagabond, quel qu'il fût, de quelque contrée qu'il vînt, manquant de tout, je possédais nombre d'esclaves, et tous ces biens qui rendent la vie heureuse, qui font passer pour opulent. Mais, le fils de Saturne a tout détruit; telle a été sa volonté. Il m'excita à me rendre en Égypte avec des pirates errants, et ce long voyage causa ma ruine. J'arrête mes navires dans le fleuve Égyptos; j'ordonne à mes compagnons de ne point s'écarter et de garder la flotte; j'envoie seulement des éclaireurs a la découverte. Mais, emportés par leur audace, confiants dans leurs forces, ils ravagent les champs magnifiques des Égyptiens, entraînent les femmes, les tendres enfants, massacrent les guerriers. Le tumulte parvient soudain jusqu'à la ville. Les citoyens, attirés par les cris, accourent aux premières lueurs de l'aurore ; la plaine couverte de piétons, de chars, resplendit d'airain. Jupiter, qui aime la foudre, frappe mes compagnons d'un effroi funeste; ils n'osent affronter les assaillants; le trépas de tous côtés les environne; la plupart tombent percés par l'airain aigu; le reste, pris vivant, est condamné à de durs travaux. Les vainqueurs me donnent à un étranger que le sort amène sur le lieu du combat, à Dmétor, fils d'Iasis, roi puissant de Chypre. C'est de là que je viens dans votre île, après avoir souffert des maux infinis.

— Quelle divinité, répond Antinoos, a conduit ici cette peste, ce fléau des festins? Va-t'en vite au milieu, loin de ma table, si tu ne veux bientôt voir une Égypte, une Chypre bien amères, aussi sûrement que tu es un mendiant effronté et importun. Eh quoi! tu t'arrêtes tour à tour devant chaque convive, ils te

donnent étourdiment; et, sans pitié, sans scrupule, ils disposent du bien d'autrui, car l'abondance règne autour d'eux.

— Grands dieux ! s'écrie Ulysse en s'éloignant, il est dono vrai que chez toi l'esprit n'est pas joint à la beauté; tu refuserais même du sel à qui mendierait sur le seuil de ta maison, toi qui, maintenant à la table d'autrui, crains de te séparer d'un débris de pain pour me le donner, quand l'abondance règne autour de toi. »

Il dit; Antinoos, le cœur gonflé de colère, lui jette un regard indigné, et lui adresse ces paroles rapides :

« Quoi, tu oses nous outrager! Non, certes, tu ne t'éloigneras pas de ce palais sans affront. »

A ces mots, il lance son escabelle, qui vole et atteint Ulysse au dos, vers l'extrémité de l'épaule droite. Le héros, ferme comme un roc, reste immobile; le trait d'Antinoos ne l'a point troublé. Mais, sans mot dire, il secoue la tête et médite une affreuse vengeance. Il retourne ensuite près du seuil, s'assied, dépose sa besace bien remplie, et dit aux convives :

« Prétendants d'une illustre reine, prêtez-moi tous une oreille attentive, je veux vous faire entendre ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Lorsqu'un homme, en combattant pour ses richesses, pour ses grands troupeaux, pour ses blanches brebis, reçoit une blessure, il la supporte sans affliction, sans honte. Mais Antinoos m'a frappé parce que je suis tourmenté par la triste et pernicieuse faim, source de maux infinis pour les mortels. Mais s'il y a pour les mendiants des dieux et des Furies, puisse la mort l'atteindre avant qu'il se marie !

— Étranger, répond le fils d'Eupithée, satisfais en repos ton appétit ou sors de ce palais, si tu ne veux que, pour punir tes insolents discours, les jeunes serviteurs t'entraînent par les pieds ou par les mains et te mettent en lambeaux. »

Il dit : mais tous les prétendants le blâment, et s'écrient :

« Antinoos, il est honteux de frapper ce malheureux vagabond. Insensé ! peut-être est-ce l'un des habitants du ciel. Les dieux eux-mêmes, sous la figure d'étrangers, prennent mille aspects divers, et parcourent les cités des hommes pour connaître leur justice ou leur iniquité. »

Ainsi parlent les prétendants, mais Antinoos n'est point ému de leurs discours. Cependant, le coup qu'il a porté a rempli d'affliction le cœur de Télémaque. Il ne laisse point échapper de larmes, mais, sans mot dire, il secoue la tête et médite une affreuse vengeance. A ce moment, la prudente Pénélope apprend

que dans le palais un hôte a été frappé. Soudain elle s'écrie, au milieu de ses captives :

« Puisse ainsi Phébus frapper Antinoos d'un trait lancé par son arc redoutable !

— Ah ! dit la vénérable Eurynome, l'économe du palais, si tout cela finissait selon nos vœux, aucun de ces audacieux ne verrait le retour de la divine Aurore.

— Eurynome, répond la reine, ils me sont tous odieux, parce qu'ils nourrissent de funestes desseins. Mais Antinoos surtout est aussi cruel que la sombre Parque. Un hôte infortuné promène ses pas dans le palais, demandant aux convives, car le besoin l'y oblige ; ils lui donnent tous au gré de ses désirs, Antinoos seul lui lance son escabelle, et le frappe à l'épaule. »

Le divin Ulysse achève son repas, tandis que la reine parle en ces termes, au milieu de ses femmes. Soudain, elle fait venir le pâtre divin, et lui dit :

« Va, bon Eumée, ordonne à ton hôte de se rendre près de moi ; je veux l'interroger : peut-être a-t-il entendu parler du patient Ulysse ; peut-être l'a-t-il vu, car il semble avoir longtemps erré.

— O reine ! répond Eumée, puissent les Grecs faire silence ! il raconte de telles aventures, que ton cœur en serait charmé. Pendant trois jours et trois nuits, je l'ai eu à mes étables, où d'abord il s'était réfugié en fuyant d'un navire, et il n'a pas achevé le récit de ses infortunes. Comme un chanteur, instruit par les dieux, charme les mortels par d'aimables chants que l'on désirerait entendre sans cesse, ainsi cet étranger, assis chez moi, m'a charmé. Il se dit hôte paternel d'Ulysse, et il habitait la Crète, où règne la race de Minos. Il est arrivé dans Ithaque après avoir beaucoup souffert, et erré en suppliant ; il jure que chez les Thesprotes il a entendu parler d'Ulysse, que ton époux vit encore, et rapportera en son palais des trésors infinis.

— Cours, appelle-le ici, reprend Pénélope, qu'il parle lui-même devant moi ; les prétendants, assis sous le portique ou dans le palais, peuvent se récréer, car ils ont le cœur à la joie. Leurs provisions se conservent intactes dans leurs demeures, où des serviteurs seuls boivent et mangent ; tandis que sous ce toit, chaque jour, ils sacrifient nos bœufs, nos brebis, nos chèvres succulentes, font de grands festins, et boivent nos vins pleins de feu. Que de richesses ils ont déjà dévorées ! car il n'y a point ici un guerrier tel que mon époux pour chasser l'iniquité de sa maison. Ah ! si Ulysse revenait ! s'il abordait aux champs de sa

patrie ! bientôt, avec son fils, il aurait puni la violence des prétendants. »

En cet instant, Télémaque fait entendre un éternument terrible, la maison entière en retentit. Pénélope rit, et dit rapidement à Eumée :

« Cours, fais venir cet hôte en ma présence ; ne vois-tu pas que mon fils vient d'éternuer comme j'achevais mes paroles ? Ainsi donc, la mort serait près de tous les prétendants ; nul d'eux ne devrait éviter la Parque. Mais, je te le dis, fais tomber mes promesses en ton âme ; si je reconnais la sincérité de l'étranger, je lui donnerai de beaux vêtements : une tunique et un manteau. »

Le pâtre s'empresse de lui obéir, il s'approche d'Ulysse et lui adresse ces paroles rapides :

« O mon hôte ! ô mon père ! la prudente Pénélope, mère de Télémaque, t'appelle. Malgré les chagrins dont elle souffre, son âme lui ordonne de t'interroger sur son époux ; si elle est assurée de ta sincérité, elle te revêtira d'une tunique, d'un manteau, dont surtout tu as besoin ; tu demanderas ensuite ton pain parmi le peuple, et tu apaiseras ta faim ; te donnera qui voudra.

— Eumée, répond le divin et patient Ulysse, je ne tarderai pas à faire connaître à la prudente fille d'Icare toute la vérité. Je n'ignore rien de ce qui regarde son époux, et nos infortunes ont été les mêmes. Mais, je redoute la multitude des cruels prétendants, dont l'orgueil et la violence montent jusqu'au ciel de fer. Tout à l'heure l'un d'eux, comme je parcourais, sans lui nuire, la salle du festin, m'a frappé et livré aux douleurs, et ni Télémaque ni tout autre convive ne l'ont réprimé ; exhorte donc Pénélope, quelle que soit l'ardeur de ses désirs, à patienter jusqu'au coucher du soleil ; alors assise près du foyer, elle m'interrogera sur le retour de son époux. J'ai de misérables vêtements, mais tu ne l'ignores pas, puisque c'est toi que j'ai abordé le premier en suppliant. »

Il dit ; le porcher après l'avoir ouï s'en va. Comme il franchit le seuil, Pénélope s'écrie :

« Tu ne l'amènes pas, Eumée ? Quelle est donc la pensée de ce mendiant ? redoute-t-il quelque violence, ou la honte le retient-elle ? Malheur à l'indigent qui conserve de la honte.

— Il parle avec sagesse, répond Eumée, personne ne penserait autrement ; il évite les outrages de ces hommes audacieux, mais il t'exhorte à patienter jusqu'au coucher du soleil ; à ce mo-

ment, ô reine ! il te sera plus commode de t'entretenir seule avec lui, et d'entendre ses discours.

— Quel qu'il soit, repond Pénélope, cet étranger ne manque point de prudence ; car jamais hommes audacieux n'ont médité de plus coupables desseins. »

Elle dit, et le pâtre rentre dans la foule des prétendants, où soudain il dit à Télémaque, en penchant vers lui la tête pour que personne ne l'entende :

« Ami, je pars ; je vais veiller à tes troupeaux, à tes richesses et aux miennes. Aie ici l'œil à tout ; mais d'abord sauve ta vie, sois sur tes gardes : les Grecs méditent d'affreux desseins ; puisse Jupiter les perdre avant qu'ils causent notre ruine !

— Tes vœux seront accomplis, frère, répond Télémaque ; pars, et n'attends pas la nuit ; demain, à l'aurore, amène les victimes : l'issue de ces événements regarde les immortels et moi. »

Il dit : Eumée s'assied encore sur le banc poli, et lorsqu'il a apaisé sa faim et sa soif, il retourne près de ses troupeaux ; il abandonne les cours et le palais rempli de convives. Ceux-ci se livrent aux plaisirs de la danse et du chant, car la fin du jour est déjà venue.

CHANT XVIII.

A ce moment, survient un mendiant qui demandait de porte en porte dans Ithaque, et se signalait par un estomac forcené, toujours à manger et à boire ; mais il était sans force et sans énergie, et il avait très-grand air. Sa vénérable mère, à sa naissance, lui avait donné le nom d'Arnaîos ; mais tous les jeunes gens l'appelaient habituellement Iros; parce que quand quelqu'un lui ordonnait de porter quelque part un message, il y allait.

Dès son arrivée, il veut chasser Ulysse de son palais ; il le gourmande et lui dit : « Vieillard, va-t'en de ce vestibule, si tu ne veux bientôt être traîné par les pieds ; ne vois-tu pas que tout le monde me fait signe et m'exhorte à te tirer d'ici ? mais j'en aurais honte. Debout donc, ou tout à l'heure nous allons nous quereller et jouer des mains.

— Méchant, répond Ulysse en lui jetant un regard courroucé, je ne te fais point de mal et ne te dis rien ; je ne trouve pas mauvais qu'on te donne, même beaucoup ; ce seuil nous contiendra tous les deux, et il ne sied pas de porter envie à un étranger ; tu me sembles un vagabond comme moi. Mais ce sont les dieux qui distribuent les richesses ; ne me provoque donc pas aux coups de poing ; crains de m'irriter ; prends garde que, tout vieux que je suis, je ne souille de sang ta poitrine et tes lèvres ; je n'en serais demain que plus tranquille, et je crois que tu ne reviendrais plus dans le palais du fils de Laërte.

— Grands dieux ! s'écrie plein de colère le vagabond Iros, comme ce parasite parle vivement ! on dirait une vieille enfumée ; je le mettrai à mal en le frappant des deux mains. Je ferai sauter de ses mâchoires toutes ses dents ; elles joncheront la terre comme celles d'une truie qui broute les moissons. Serre ta ceinture, et que tout le monde nous voie combattre. Mais comment lutteras-tu contre un homme plus jeune que toi ? »

Tandis que devant les portes superbes, sur le seuil étincelant, ils se disputent tout courroucés, Antinoos les aperçoit, et, riant de bon cœur, il dit aux jeunes Grecs :

« Amis, voilà ce que nous n'avons jamais vu. Quel nouveau plaisir un dieu nous envoie ! Iros et l'étranger se disputent et vont en venir aux mains ; hâtons-nous de les faire combattre. »

Il dit : et tous s'élancent en éclatant de rire. Bientôt ils entourent les deux mendiants en haillons. Le fils d'Eupithée prononce ces mots :

« Écoutez-moi, généreux prétendants, soyez attentifs à mes paroles. Voici, devant le feu, des poitrines de chèvres remplies de sang et de graisse, pour notre repas du soir. Quel que soit le vainqueur, il enlèvera celle que lui-même aura choisie ; nous l'admettrons à l'avenir à tous nos festins, et nous ne souffrirons pas qu'un autre mendiant vienne demander parmi nous. »

Ainsi parle Antinoos, et les prétendants applaudissent, lorsque Ulysse leur adresse ces mots artificieux :

« Amis, comment un vieillard affaibli par la misère peut-il lutter contre un homme plus jeune que lui ? Mais le maudit estomac me presse et va me faire accabler de coups. Cependant, engagez-vous tous par un serment solennel à ne point seconder Iros, à ne point me frapper traîtreusement d'une main pesante, pour qu'il l'emporte sur moi. »

Il dit : tous jurent comme il l'a demandé. Quand ils ont juré et achevé le serment, Télémaque, à son tour, prend la parole :

« Étranger, si ton cœur et ton âme généreuse t'excitent à chasser Iros, ne redoute aucun autre des Grecs. Celui qui te frapperait aurait à combattre plus d'un adversaire : moi d'abord, qui t'ai reçu comme hôte, et deux rois prudents qui m'approuvent, Eurymaque et Antinoos. »

Il dit : et tous applaudissent. Cependant, Ulysse se ceint de ses haillons, et laisse à nu ses cuisses grandes et belles ; il découvre aussi ses larges épaules, sa poitrine et ses bras vigoureux. Minerve approche, elle grossit les membres du pasteur des peuples. Les prétendants sont saisis d'une vive surprise, et à cet aspect ils se disent entre eux :

« Ah ! bientôt Iros perdra son nom et sentira le mal qu'il s'est attiré ! Quels muscles nous montre ce vieillard, en écartant ses vêtements ! »

Pendant qu'ils échangent ces propos, l'âme d'Iros est misérablement émue. Cependant, les serviteurs le conduisent et le

ceignent par force, tout tremblant; on voit ses chairs frissonner. Antinoos le gourmande et s'écrie :

« Fanfaron, puisses-tu ne plus vivre, ou n'être pas né, toi qui trembles et meurs de crainte devant un vieillard affaibli par la misère! Mais, je te le prédis, et ma promesse s'accomplira : s'il est victorieux, s'il l'emporte sur toi, je te jette sur un vaisseau et je t'envoie en Épire, chez le roi Échétos, fléau des humains; il te coupera avec l'airain aigu le nez et les oreilles; il t'arrachera la virilité, et fera dévorer par les chiens tes chairs palpitantes. »

Il dit, et de plus belle Iros tremble de tous ses membres; on l'entraîne au milieu, et les deux combattants lèvent les mains. Alors, le divin et patient Ulysse agite s'il le poussera de telle sorte, qu'à l'instant de sa chute la vie l'abandonne, ou si, ménageant ses coups, il se contentera de l'étendre tout de son long. Ce dernier parti lui semble préférable, de peur que les Grecs ne le reconnaissent. Déjà ils ont les bras tendus; Iros porte un coup de poing à l'épaule droite d'Ulysse, mais celui-ci le frappe à la nuque au-dessous de l'oreille; ses os sont brisés; un sang vermeil s'échappe de sa bouche; il tombe en mugissant dans la poussière; il claque des dents, et bat de ses deux talons la terre. Les prétendants illustres lèvent les bras et meurent de rire. Cependant, Ulysse le prend par les pieds et le tire hors du portique jusqu'à la cour, auprès des portes retentissantes; il l'appuie contre le mur extérieur, lui met dans les mains un bâton et lui adresse ces paroles rapides :

« Reste là maintenant; défends-nous contre les chiens et les porcs; ne te crois plus le maître des hôtes ou des mendiants, misérable que tu es! prends garde qu'il ne t'arrive pis encore! »

A ces mots, il jette autour de ses épaules sa besace sordide, où pend une longue courroie, et revient se rasseoir sur le seuil. Les prétendants éclatent de rire, s'approchent de lui et le flattent par leurs discours :

« Étranger, que Jupiter et les autres immortels t'accordent ce que surtout tu désires, ce qui est agréable à ton âme, toi qui empêches cet insatiable mendiant d'errer parmi le peuple; nous ne tarderons pas à le conduire chez le roi Échétos, fléau de tous les humains. »

Ils disent, et le divin Ulysse se réjouit du présage. Antinoos place à côté de lui une énorme poitrine de chèvre remplie de graisse et de sang; Amphinome prend dans une corbeille deux

pains qu'il lui apporte; il le salue en inclinant vers lui une coupe d'or, et lui dit :

« Salut, vénérable hôte, puisses-tu devenir désormais opulent! car plus d'une calamité s'est apesantie sur toi. .

— Amphinome, reprend Ulysse, tu me sembles doué de prudence, tel fut ton père; car la renommée m'a dès longtemps appris que dans Dulichios Nisos était bon et riche. On dit que tu lui dois le jour, et tu parais un homme affable. Je te le dis donc : sois attentif à mes paroles, et ne les néglige pas. De tous les êtres que nourrit la terre et qui volent ou rampent sous le ciel, nul n'est plus misérable que l'homme. Jamais il ne veut croire que l'infortune puisse l'atteindre, aussi longtemps que les dieux veillent à sa félicité, et que ses genoux se meuvent. Mais, lorsque les bienheureux immortels l'ont plongé dans le malheur, bon gré mal gré, il le supporte d'un cœur patient. Car la pensée des terrestres humains se conforme aux jours changeants que fait luire sur eux le père des dieux et des hommes. Moi aussi, jadis il me fut donné d'être heureux parmi les humains; souvent aussi j'ai commis des actions injustes, emporté par ma force et mon énergie, confiant dans l'appui de mon père et de mes frères. Qu'un mortel donc se garde de s'abandonner à l'iniquité, mais qu'il jouisse en silence des biens que les dieux lui accordent. Ici, je vois les prétendants, le cœur plein d'injustice, consumant les richesses, outrageant l'épouse d'un héros, qui, je le pense, ne sera pas longtemps encore absent de son pays, car il en est tout près. Toi, puisse une divinité te conduire en ta demeure pour que tu ne le rencontres pas, lorsqu'il reviendra dans sa douce patrie! Certes à son retour le sang coulera, quand il dispersera les prétendants. »

A ces mots, il fait une libation, boit le vin délectable et remet la coupe entre les mains du chef des guerriers. Celui-ci traverse le palais le cœur contristé et secouant la tête, car en son âme il prévoit des malheurs; mais il ne doit pas éviter la mort : Minerve le retient pour qu'il soit dompté plus tard par les mains et la forte javeline de Télémaque. Maintenant, il reprend sa place sur le trône qu'il a un instant quitté.

A ce moment, Minerve inspire à la fille d'Icare de se montrer aux prétendants; pour leur dilater l'âme, et pour qu'elle devienne plus honorable encore à son époux et à son fils. Soudain la noble reine laisse éclater un rire amer, et s'écrie :

« Eurynome, mon âme est excitée par un désir qu'elle n'a jamais eu; je veux apparaître aux prétendants, malgré la haine

que je leur porte ; je donnerai à mon fils le conseil salutaire de ne point se mêler à la foule de ces hommes superbes qui le flattent, par de douces paroles, et méditent en secret sa perte.

— Chère enfant! reprend l'économe, ton projet est plein de sagesse, parle à Télémaque, ne lui cèle rien. Cependant, lave-toi le corps; parfume tes joues; ne sors pas ainsi le visage flétri de larmes : rien n'est plus funeste que les pleurs continuels. Eh quoi! ton fils n'est-il pas maintenant un homme, et n'as-tu pas maintes fois demandé aux immortels de voir son menton ombragé de duvet?

— Eurynome, reprend Pénélope, si attentive que tu sois pour moi, ne me parle pas de me laver le corps, de me parfumer le visage. Hélas! les dieux qui habitent l'Olympe ont détruit ma beauté du jour que mon époux est parti sur un large navire. Ordonne à Autonoé, à Hippodamie de venir auprès de moi; elles m'accompagneront à la salle du festin; je ne veux point seule me rendre à l'assemblée de ces hommes, car j'en aurais honte. »

Elle dit, et la vieille court dans le palais pour appeler les deux femmes et les presser d'obéir. Alors, Minerve conçoit une nouvelle pensée; elle répand sur la fille d'Icare un doux sommeil. Pénélope s'endort sur son long siége; tous ses membres sont détendus; aussitôt, la plus noble des déesses lui fait des présents divins pour que les Grecs l'admirent. D'abord, elle lui lave le visage avec de l'ambroisie, comme celle dont Vénus est parfumée lorsqu'elle se rend aux danses charmantes des Grâces. Minerve fait paraître la reine plus grande, plus majestueuse, et lui donne un teint plus blanc que le frais ivoire. Après cela, elle s'éloigne, et les deux belles suivantes arrivent avec bruit; le doux sommeil abandonne leur maîtresse qui s'essuie des deux mains les joues, et s'écrie :

« Eh quoi! malgré ma douleur, le doux sommeil a pu m'envelopper; puisse la chaste Diane m'envoyer dès maintenant une aussi douce mort! puissé-je ne pas continuer à consumer ma vie, l'âme contristée, regrettant les qualités de toute sorte d'un époux bien-aimé, le plus illustre des Grecs!... »

En parlant ainsi, elle descend de sa chambre resplendissante, non point seule, car ses deux suivantes l'accompagnent. Bientôt, la plus noble des femmes arrive près des prétendants, elle s'arrête sur le seuil, et tire devant son visage un voile éclatant. Les chastes suivantes se tiennent à ses côtés. Les prétendants

à sa vue sentent leurs genoux fléchir; l'amour transporte leurs âmes; ils désirent tous partager la couche de la reine. Celle-ci cependant s'adresse à Télémaque, son fils chéri :

« Télémaque, ton esprit manque de fermeté, tu n'as plus d'intelligence; enfant, tu roulais en ton âme de plus sages pensées; maintenant que tu as grandi, que tu es dans la fleur de la jeunesse; que tout étranger, en te voyant, te prendrait à ton maintien, à ta beauté, pour le fils d'un homme opulent, tu es sans prudence et sans justice. Eh quoi! une telle action a pu s'accomplir en ton palais; tu as souffert que ton hôte fût ainsi outragé. Qu'arrivera-t-il désormais, si un hôte assis à notre foyer est durement frappé? la honte et les affronts retomberont sur toi parmi les hommes.

— Ma mère, répond le sage Télémaque, je ne puis m'indigner de ton courroux. Crois cependant qu'en mon âme je pense, et je sais ce qui est bien ou mal. Naguère j'étais un enfant, et je ne puis avoir acquis une prudence consommée. Et puis, ces hommes m'oppriment! Assis les uns près des autres, ils méditent ma ruine, et je n'ai point de défenseurs. Mais, le combat entre Iros et notre hôte n'a pas été provoqué par les prétendants; et l'étranger a été de beaucoup le plus fort. Plût à Jupiter, à Phébus, à Minerve, que dès ce moment, les prétendants vaincus, énervés, secouassent la tête dans nos cours ou dans cette salle, comme le fait maintenant, devant les portes extérieures, Iros qui, semblable à un homme ivre, ne peut se tenir debout ni retourner à son asile accoutumé, car ses membres sont détendus.»

Après cet entretien, Eurymaque s'adresse à la reine : « Fille d'Icare, prudente Pénélope, si, dans Argos ville de Jason, tous les Achéens te voyaient, demain, dès l'aurore, un plus grand nombre de prétendants viendraient à nos festins dans ce palais, car tu l'emportes sur toutes les femmes par ta beauté, par tes grâces et par la justesse de ton esprit.

— Eurymaque, répond la prudente Pénélope, les dieux m'ont ravi mes attraits, ma beauté, mes grâces, du jour que les Grecs se sont embarqués pour Ilion, et avec eux mon époux. Si ce héros, de retour, gouvernait lui-même nos biens, ma renommée en serait meilleure et plus éclatante. Maintenant, je suis pénétrée de douleur, tant une divinité a répandu sur moi d'infortunes. Ulysse, au moment de quitter sa douce patrie, me serra la main droite et me dit :

« O femme! je n'espère pas que tous les Grecs reviennent « sains et saufs d'Ilion. Les Troyens sont des guerriers valeureux,

« habiles à lancer le javelot, à diriger les flèches, à pousser des « coursiers dont le choc entraîne la victoire indécise. Je ne sais « donc si les dieux me conserveront ou s'ils me feront périr « sur cette terre lointaine. Toi, dans cette île, prends soin de « toutes choses; souviens-toi de mon père et de ma mère « comme tu l'as fait jusqu'à ce jour, et plus encore pendant « mon absence. Mais lorsque la barbe ombragera le menton de « ton fils, marie-toi à celui que tu auras préféré et quitte cette « demeure. »

« Ainsi parla le héros, et tout ce qu'il a prévu est accompli; la nuit approche où je subirai un nouvel et triste hymen, puisque Jupiter a détruit ma félicité. Mais quelle douleur pénètre mon cœur et mon âme! respectez-vous les anciennes coutumes des prétendants? ceux qui recherchent une noble femme, née de parents opulents, et sont rivaux entre eux, amènent eux-mêmes des bœufs, de grasses brebis, pour les repas des amis de la jeune fille, et font à celle-ci de beaux présents; mais ils ne dévorent pas, sans dédommagement, les biens d'une maison étrangère. »

Elle dit : le divin et patient Ulysse se réjouit de ce qu'elle attire leurs dons et charme leur âme par des paroles flatteuses contraires à sa pensée.

Cependant, le fils d'Eupithée répond à la reine : « Fille d'Icare prudente Pénélope, accepte les présents que les Grecs, chacun à son gré, vont faire apporter dans ton palais; il ne serait pas convenable de refuser nos offrandes, et nous ne retournerons point à nos travaux, nous ne ferons aucune entreprise avant que tu aies épousé le plus considérable des Achéens. »

Ainsi parle Antinoos : tous les prétendants applaudissent et chacun envoie un héraut pour rapporter des présents. Celui d'Antinoos revient avec un grand et magnifique voile merveilleusement orné; douze anneaux d'or massif y sont assujettis, et s'adaptent à autant d'agrafes recourbées. Eurymaque reçoit, pour l'offrir, un admirable collier d'or et d'émaux, étincelant comme le soleil. Les serviteurs d'Eurydame lui remettent deux boucles d'oreilles, ornées de trois brillants d'un travail délicat resplendissant d'une grâce infinie. Le héraut de Pisandre, fils du roi Polyctor, apporte un grand collier, superbe parure. D'autres objets non moins précieux sont remis aux autres Grecs. Enfin, la plus noble des femmes remonte à son appartement, et ses captives la suivent, chargées de présents magnifiques.

Les prétendants aussitôt se livrent de nouveau à la danse et

au chant, et demeurent jusqu'à ce que vienne le soir; l'obscurité les surprend à se délecter encore. Alors, ils dressent dans la grande salle trois luminaires qui doivent les éclairer; ils placent à l'entour du bois inflammable, dès longtemps desséché, et récemment fendu en éclats. Enfin, ils y ajoutent des torches. Les captives du patient Ulysse, tour à tour, animent la flamme; mais ce héros, issu de Jupiter, leur dit :

« Captives d'Ulysse, d'un maître absent depuis de longues années, rentrez dans la chambre où est votre vénérable reine; tournez le fuseau; assises auprès d'elle, charmez-la, et de vos mains peignez la laine; je me charge d'entretenir la lumière pour tous les convives, dussent-ils veiller jusqu'à l'aurore : ils ne me lasseront pas, car je sais tout endurer. »

Il dit : et les femmes s'entre-regardent, éclatant de rire, mais la belle Mélantho l'accable d'injures. Fille de Dolios, Pénélope prit soin d'elle, l'éleva comme son enfant, et lui donna ce qui pouvait récréer son cœur. Mais, loin de partager la douleur de la reine, elle s'abandonne à l'amour d'Eurymaque, et maintenant elle outrage Ulysse.

« Misérable étranger, tu es hors de sens; quoi! tu refuses d'aller dormir dans la demeure de qnelque forgeron, ou dans un parloir public? Faut-il ici que tu pérores hardiment parmi beaucoup d'hommes, sans que ton âme éprouve de crainte? sans doute le vin te trouble, ou c'est ton habitude, et tu parles toujours inconsidérément; ou bien tu ne te possèdes plus, pour avoir vaincu le vagabond Iros. Prends garde que tout à l'heure un homme plus vaillant que ce glouton ne se lève, n'accable ta tête de coups de sa forte main, et ne te chasse du palais, tout souillé de sang.

— Chienne! répond Ulysse en lui jetant un regard courroucé, je vais rapporter à Télémaque, dès qu'il sera revenu, comment tu parles, pour qu'en ce lieu même il te découpe en lambeaux.»

Ces menaces épouvantent les femmes, qui se hâtent de rentrer dans le palais; la terreur fait fléchir leurs genoux : car elles croient que le mendiant a dit la vérité. Ulysse alors se tient debout auprès des luminaires enflammés, et les surveille tous. Mais son cœur agite d'autres desseins qui doivent s'accomplir. Minerve ne permet pas que les audacieux prétendants cessent leurs poignants outrages, elle veut que la douleur pénètre plus profondément dans l'âme du héros. Eurymaque, fils de Polybe, le premier, raille Ulysse, et excite la risée de ses compagnons.

« Écoutez-moi, prétendants d'une illustre reine, je veux vous faire entendre ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Cet homme n'est point venu dans la demeure d'Ulysse sans la volonté des dieux. Il me semble toujours que l'éclat des flambeaux s'échappe de sa personne et de sa tête, où il ne reste plus la moindre trace de cheveux. »

Il dit et, se tournant vers Ulysse, destructeur des cités, il ajoute : « Étranger, si tu voulais servir, je t'emmènerais à mes champs lointains, tu gagnerais un juste salaire à réparer les haies, à planter des arbres. Je te fournirais du pain au gré de tes désirs; je te vêtirais décemment; je te donnerais des sandales; mais tu ne sais faire que de mauvaises actions; tu as le travail en haine, et tu préfères parmi le peuple mendier la nourriture qu'exige ton estomac insatiable.

— Eurymaque, répond Ulysse, que ne sommes-nous tous les deux dans l'herbe, une faux à la main, disputant à qui travaillerait le plus pendant les longues journées du printemps, fauchant sans manger, jusqu'au coucher du soleil! Que n'avons-nous à conduire une paire de bœufs des meilleurs, de même âge, de même force, grands, pleins d'ardeur, bien repus de fourrage, et difficiles à dompter, pour labourer un terrain de quatre arpents, où la glèbe cède à la charrue ! tu verrais si je sais tracer droit un long sillon. Enfin, si aujourd'hui même le fils de Saturne faisait naître de quelque part la guerre, et que j'eusse un bouclier, deux javelots, un casque d'airain adapté à mon front, je me mêlerais aux premiers combattants, et tu ne me blâmerais plus de ce que je souffre de la faim. Mais tu es insolent et tu as un esprit cruel; tu te crois grand et puissant parce que tu fréquentes un petit nombre d'hommes sans valeur. Si Ulysse apparaissait soudain dans sa patrie, ces portes, malgré leur largeur, te sembleraient un défilé étroit, lorsqu'en fuyant tu franchirais les portiques. »

Ces paroles gonflent de courroux le cœur d'Eurymaque; il lance au héros un regard indigné, et lui adresse ces paroles rapides :

« Misérable! je t'aurai bientôt rendu plus malheureux encore, puisque tu pérores si hardiment parmi beaucoup d'hommes sans que ton âme éprouve de crainte. Sans doute le vin te trouble, ou c'est ton habitude de parler inconsidérément; ou bien tu ne te possèdes plus, pour avoir vaincu le vagabond Iros. »

A ces mots, il saisit une escabelle; mais Ulysse s'assied aux

genoux d'Amphinome de Dulichios, pour éviter le coup qui atteint l'échanson à la main droite. L'urne tombe et retentit, l'homme en gémissant est renversé dans la poussière. Les prétendants se livrent au tumulte, dans le palais qu'enveloppent les ténèbres, et ils se disent en se regardant entre eux :

« Plût aux dieux que ce vagabond étranger eût péri en d'autres contrées, au lieu de venir nous apporter le désordre ! Maintenant, nous nous querellons pour des mendiants ; plus de joie dans nos festins, puisque parmi nous le mal triomphe.

— Malheureux ! s'écrie Télémaque, vous délirez, vous ne cachez même plus que vous êtes gorgés de mets et de vins ; sans doute un dieu vous excite ; n'êtes-vous pas rassasiés? Allez dormir en vos demeures, aussitôt que votre âme le désirera ; car je ne chasse personne. »

Il dit : et tous se mordent les lèvres de dépit, stupéfaits de la hardiesse de ces paroles ; alors, Amphinome leur adresse ce discours :

« Amis, que nul ne réponde avec colère, et ne dise rien de violent à celui qui a parlé selon la justice ; gardez-vous de maltraiter cet hôte ou l'un des serviteurs de ce palais. Croyez-moi, que l'échanson nous donne des coupes à la ronde, afin que nous fassions des libations ; puis, allons dormir en nos demeures. Quant à l'étranger, qu'il reste chez Ulysse ; Télémaque en aura soin, puisqu'il est dans sa maison. »

Il dit : et tous l'approuvent. Le héros de Dulichios, Mulios serviteur d'Amphinome, mélange le vin dans l'urne et le distribue à la ronde aux convives ; ils font aux dieux bienheureux des libations, boivent le vin délectable ; et lorsqu'ils l'ont répandu, lorsqu'ils ont bu autant que le désire leur âme, ils se rendent chacun en sa demeure, pour s'abandonner au sommeil.

CHANT XIX.

Cependant, le divin Ulysse est resté dans le palais, où avec Minerve il médite la mort des prétendants. Soudain il adresse à son fils ces paroles :

« Télémaque, il faut maintenant enlever toutes les armes de guerre. Si les prétendants, les désirant, te questionnent, trompe-les par ces paroles : « Je les ai éloignées de la fumée, car elles « ne sont plus telles qu'Ulysse les a laissées, en partant pour « Ilion; la vapeur du foyer les a ternies. Ce n'est pas tout, une « divinité m'a mis en l'esprit un motif plus puissant encore; je « crains qu'animés par le vin, la discorde ne s'élève parmi vous, « que vous ne vous blessiez mutuellement, que vous ne souilliez « nos festins et l'espoir de votre hyménée; car le fer de lui-même « attire l'homme. »

Télémaque obéit à son père bien-aimé, appelle Euryclée et lui dit : « Nourrice, retiens les femmes dans ce palais, pendant que je vais renfermer là-haut les belles armes de mon père; longtemps elles sont restées sans soins, noircies par la fumée en l'absence du noble Ulysse. J'étais alors enfant; je veux maintenant les placer où la vapeur du foyer ne peut parvenir.

— Cher enfant, répond la fidèle Euryclée, puisses-tu, avec cette prudence, surveiller ta maison et garder toutes tes richesses. Mais qui portera devant toi une lumière, si tu ne veux pas que les captives te précèdent pour t'éclairer?

— Ce sera mon hôte, reprend Télémaque; quoiqu'il arrive des contrées lointaines, je ne le laisserai point sans labeur, puisqu'il a mangé de mon pain. »

Il dit, et n'a point prononcé une vaine parole. Euryclée ferme les portes du solide palais. Ulysse et son illustre fils se hâtent de transporter dans l'intérieur les casques, les boucliers courbés et les javelines aiguës. Minerve, tenant une lanterne d'or,

produit devant eux une vive lumière, et soudain Télémaque interroge le héros :

« O mon père, quel grand prodige éclate à mes yeux ! Les murs de ce palais, ses belles poutres, les solives de sapin, les hautes colonnes brillent comme un ardent brasier. Ah ! sans doute, l'un des dieux qui habitent le vaste ciel est en notre demeure.

— Garde le silence, répond Ulysse, renferme ta pensée, ne m'interroge pas. Oui, tels se manifestent les dieux qui habitent le vaste ciel. Maintenant, va dormir ; laisse-moi seul en cette salle, je veux encore éprouver les captives et ta mère qui, dans sa douleur, me fera bientôt nombre de questions. ».

Il dit : Télémaque traverse le palais, et, à la lueur des torches enflammées, gagne la chambre accoutumée où il dort quand le sommeil vient à lui. Là, il se couche et attend le retour de l'aurore.

Cependant, le divin Ulysse est resté dans le palais où, avec Minerve, il médite la mort des prétendants.

Alors, la prudente Pénélope sort de sa chambre nuptiale, semblable à Diane ou à la blonde Vénus ; pour elle on approche du foyer le trône où toujours elle s'assied. OEuvre de l'ingénieux Icmalios, ses contours sont ornés d'ivoire et d'argent ; audessous, pour soutenir les pieds de la reine, l'artisan a placé une escabelle que l'on couvre d'une vaste toison. La prudente Pénélope prend place sur ce siége.

Cependant, les belles captives arrivent de l'intérieur du palais ; elles enlèvent les pains abondants, les tables, et les coupes où ont bu les audacieux prétendants ; elles font tomber sur le sol le feu des luminaires, et le remplacent par du bois qui doit le lendemain éclairer et chauffer. Alors Mélantho, pour la seconde fois, outrage Ulysse :

« Étranger, veux-tu donc toute la nuit nous importuner, rôder dans le palais et épier les femmes ? N'es-tu pas rassasié ? passe la porte, misérable ! sors ou je te chasse en te frappant de ce tison embrasé.

— Méchante, s'écrie Ulysse en lui jetant un regard courroucé, pourquoi t'acharnes-tu sur moi avec cette fureur ? Est-ce parce que je suis malpropre, que je suis vêtu de haillons, et que je mendie parmi le peuple ? Car la misère m'y contraint. Hélas ! tel est le sort des vagabonds et des malheureux ! Moi aussi, jadis fortuné parmi les hommes, j'ai habité une riche maison, j'ai souvent donné à l'homme errant, quel qu'il fût, de quelque

contrée que, manquant de tout, il vint. Je possédais nombre d'esclaves, et tous les biens qui rendent la vie heureuse, qui font passer pour opulent. Mais le fils de Saturne a tout détruit : telle a été sa volonté. Crains donc, ô femme! de perdre aussi la beauté qui te fait briller parmi les captives; prends garde que ta maîtresse irritée ne te punisse, ou que son époux ne revienne; car tout espoir n'est pas perdu. Si au contraire, il a péri, s'il n'est plus pour lui de retour, déjà son fils, par la faveur d'Apollon, n'est plus un enfant, et nulle des femmes qui sont en faute dans le palais ne peut se cacher de lui. »

Il dit : la prudente Pénélope l'entend et réprimande sa captive : « Effrontée, chienne impudente, il ne m'échappe pas que tu fais une mauvaise action, et tu l'expieras sur ta tête ; car tu sais tout; tu m'as ouïe moi-même annoncer le dessein de questionner cet étranger sur le sort de mon époux, parce que je suis cruellement affligée. »

Elle dit; puis, se tournant vers l'économe, elle ajoute : « Eurynome, apporte un siége recouvert de toison, afin que notre hôte, assis à mes côtés, m'entende et me parle; je désire l'interroger. »

Eurynome s'empresse d'obéir, elle approche un siége brillant qu'elle couvre de toisons. Le patient et divin Ulysse s'y assied, et Pénélope commence l'entretien.

« O mon hôte! je veux moi-même d'abord t'interroger. Qui es-tu et d'où es-tu parmi les hommes? où sont ta cité, ta famille?

— O femme! répond le patient Ulysse, personne sur la terre sans limites ne trouvera en toi rien à blâmer; ta gloire s'élève jusqu'au vaste ciel comme celle d'un héros irréprochable qui, craignant les dieux, règne sur des guerriers nombreux et vaillants, en maintenant la justice. Autour de lui, les champs fertiles produisent de riches moissons; les arbres plient sous le faix des fruits; les brebis mettent bas constamment; la mer abonde en poissons, et sous ses lois le peuple est heureux. En ce moment donc, dans ton palais, tu peux me demander tout ce qui t'intéresse. Toutefois, n'insiste pas pour connaître ma patrie, ma famille; ne réveille pas de douloureux souvenirs et n'ajoute pas aux afflictions de mon âme. Je suis accablé d'infortunes, et il ne me sied pas, assis au foyer d'une maison étrangère, de la remplir de gémissements et de larmes. Ce qu'il y a de pire est de pleurer sans relâche. C'est alors que tes captives m'outrageraient et peut-être toi-même : vous diriez que l'ivresse fait couler mes pleurs.

— O mon hôte! répond la prudente Pénélope, les dieux m'ont ravi mes attraits. ma beauté, mes grâces, du jour que les Grecs se sont embarqués pour Ilion et avec eux mon époux. Si ce héros de retour gouvernait lui-même nos biens, ma renommée en serait meilleure et plus éclatante. Maintenant je suis pénétrée de douleur, tant une divinité a répandu sur moi d'infortunes. Les premiers des îles de Dulichios, de Samos et de Zacynthe, ombragée de forêts, ceux de la riante Ithaque même prétendent, malgré mes désirs, à mon hymen et détruisent ma maison. Aussi, je ne prends plus soin des hôtes, des suppliants, ni des utiles hérauts; mais accablée du regret d'Ulysse, mon cœur se consume dans les larmes. Les prétendants pressent le jour de l'hyménée, je le retarde par mes artifices. Un dieu d'abord m'inspira la pensée de tisser dans mon palais une toile immense et délicate en leur disant : « O mes jeunes préten- « dants! puisque le divin Ulysse a cessé de vivre, attendez, « pour presser mon mariage, que ce voile soit achevé; per- « mettez que mes fils ne soient pas perdus. C'est lo linceul du « héros Laërte, quand enfin la Parque inexorable le plongera « dans le long sommeil de la mort. Vous ne voudriez pas que « parmi le peuple l'une des Achéennes me reprochât d'inhumer « sans linceul un roi qui a possédé tant de domaines. » Telles sont mes paroles, et leur cœur généreux se laisse persuader. Dès lors, chaque jour je tisse l'immense toile, et la nuit, à la lueur des flambeaux, je défais mon ouvrage. Pendant trois ans, j'ai l'adresse de me cacher d'eux et ils me croient. Mais lorsque vint la quatrième année; lorsque les saisons recommencèrent leur cours; que les lunes furent consumées et les jours accomplis, informés par mes femmes, chiennes qui ne songent à rien de bon, ils arrivent, me surprennent, m'accablent de reproches; et, quoique je ne le voulusse pas, me forcent d'achever. Maintenant, je ne puis plus longtemps éviter cet hymen : je ne trouve plus de ruse qui le retarde, et mes parents m'exhortent à m'y déterminer. D'ailleurs mon fils supporte impatiemment la perte de ses biens qu'il apprécie; car il est déjà un homme, tel que ceux qui prennent soin de leur maison et que Jupiter comble de gloire. O mon hôte! fais-moi aussi connaître ta famille et ta patrie, car tu ne sors point du chêne ni du rocher dont parlent les anciens contes. »

Le héros répond en ces termes : « O femme vénérable d'Ulysse, tu ne renonces point à m'interroger sur mon origine, je vais te la dire : sans doute tu auras accru les douleurs qui m'ac-

cablent, mais tel est le sort d'un infortuné qui, comme moi longtemps éloigné de sa patrie, a erré dans les nombreuses cités des hommes en butte à des maux infinis ; je vais donc répondre à tes questions.

« Au milieu des sombres flots de la mer est l'île de Crète, terre fertile et riante ; des hommes nombreux, infinis, habitent ses quatre-vingt-dix cités où leurs langages divers se confondent. Des Achéens se mêlent avec les Crétois indigènes au cœur altier, avec les Cydoniens, les Doriens en trois tribus et les divins Pélasges. Sur eux tous, dans la grande ville de Gnosse, régna Minos, qui passait chaque neuvième année à s'entretenir avec le grand Jupiter. Ce roi donna le jour au magnanime Deucalion, mon père et celui du roi Idoménée, qui partit sur ses vaisseaux pour Ilion avec les Atrides. Mon illustre nom est Aïthon, et je suis le dernier-né ; mon frère, plus âgé que moi, fut aussi plus vaillant. Après son départ je vis Ulysse, et lui offris les dons de l'hospitalité. La violence des vents, comme il se dirigeait vers les rivages troyens, l'éloigna du cap Malée et le poussa jusqu'en Crète ; il s'arrêta dans l'Amnise où est la grotte des Ilithyes. Le port était difficile, et à peine échappa-t-il à la tempête. Il vient aussitôt à la ville, il demande Idoménée. C'est, dit-il, son hôte vénéré et chéri. Mais déjà dix ou onze fois l'aurore a paru depuis que mon frère est parti pour Ilion avec ses vaisseaux. Alors, je conduis ton époux en ma demeure, je l'accueille bien comme hôte, et le traite largement, car je possède toutes choses en abondance ; enfin, aux frais du peuple, je donne à lui et aux Grecs qui le suivent de la farine de froment, du vin plein de feu et des bœufs à immoler jusqu'à ce que leur âme en soit rassasiée. Pendant douze jours, ils restent auprès de moi. Le souffle violent de Borée les retient et ne leur permet pas de se tenir debout à terre, car une divinité funeste l'excite. Enfin, dans la treizième journée, le vent tombe, et ils partent. »

Ainsi dissimule Ulysse en racontant ces mensonges vraisemblables. La reine, qui l'écoute, pleure abondamment ; son visage fond en larmes. Telle la neige rassemblée par Zéphyre au sommet des montagnes fond sous les chaudes haleines d'Euros en ruisseaux qui vont gonfler les fleuves : telles les belles joues de la reine se fondent en pleurs, à cause de son époux.

Cependant, Ulysse est ému de compassion à la vue de cette douleur. Ses yeux toutefois, non moins que le fer ou la corne, restent immobiles sous ses paupières. Sa prudence l'aide à re-

tenir ses larmes. Pénélope, dès qu'elle est rassasiée de gémissements, reprend l'entretien. « Maintenant, ô mon hôte! je veux t'éprouver, et savoir s'il est vrai, comme tu me l'assures, que tu aies accueilli dans ton palais mon époux et ses divins compagnons. Dis-moi donc quels vêtements il avait, quel il était lui-même, quels étaient les guerriers qui le suivaient.

— O femme! reprend Ulysse, après un si long temps il m'est bien difficile de te répondre, car déjà la vingtième année s'écoule depuis que ton époux est venu dans ma demeure, et a quitté ma patrie. Toutefois, je vais te dire ce que me rappelle mon cœur. Le divin Ulysse portait un double manteau de laine pourpre et une agrafe d'or, avec deux tuyaux, ce qu'on en voyait était une œuvre d'art. Sous ses pieds de devant, un chien tenait un jeune daim et le contemplait palpitant. Tout le monde admirait cet or animé; ce chien qui en regardant le faon cherchait à l'étouffer, cette timide bête qui agitait ses pieds et s'efforçait de fuir. Je remarquai aussi sur le sein du héros une tunique éclatante. Telle est une pelure d'oignon : tel était ce tissu délicat, brillant comme le soleil; nombre de femmes en étaient émerveillées. Mais je te le dis, fais tomber mes paroles en ton âme; je ne sais si dans son palais Ulysse portait ces vêtements, ou s'il les avait reçus, soit de l'un de ses compagnons en montant sur son navire, soit d'un hôte : car il était chéri d'un grand nombre de mortels, et peu de Grecs pouvaient lui être comparés. Moi-même je lui fis présent d'un glaive d'airain, d'un vaste et double manteau de pourpre, d'une longue tunique, et je le conduisis avec respect sur son navire. Un héraut l'accompagnait, à peine plus âgé que lui; je me rappelle encore ses traits, ses épaules voûtées, sa peau brune, sa chevelure crépue. Il se nommait Eurybate, et Ulysse l'honorait parmi tous ses compagnons; car il était d'une prudence consommée. »

Il dit et il excite chez la reine le désir des pleurs; elle ne peut méconnaître ces signes qu'Ulysse lui décrit avec assurance. Pénélope, dès qu'elle est rassasiée de gémissements, reprend l'entretien :

« Désormais, ô mon hôte! naguère si misérable, tu seras chéri et respecté dans mon palais; j'ai moi-même retiré de la chambre nuptiale où je les avais pliés, et j'ai donné à mon époux les vêtements que tu décris, je les ai ornés de cette brillante agrafe. Hélas! jamais je n'accueillerai ce héros, revenant en sa demeure, dans sa chère patrie. Ah! c'est une mauvaise destinée

qui a conduit Ulysse, sur un navire, à cette Ilion funeste, dont le nom ne devrait pas être prononcé.

— Femme vénérable du fils de Laërte, reprend le héros, ne ternis pas l'éclat de ton teint, n'épuise pas ton cœur à pleurer ton époux. Je ne puis toutefois blâmer cette affliction. Et de quel jeune époux, dont l'amour vous a rendu mère, de quel époux déplorerait-on la perte plus que d'Ulysse, que l'on dit semblable aux immortels! Cependant, arrête tes larmes et prête attention à mes paroles. Je ne te dirai rien qui ne soit véritable, et rien ne te sera caché de ce que j'ai appris sur le retour d'Ulysse qui est vivant près d'ici, chez les opulents Thesprotes; il rapporte nombre de magnifiques objets précieux qu'il a obtenus en demandant parmi les peuples ; mais il a perdu ses chers compagnons et son large navire au milieu de la sombre mer, en partant de l'île Thrinacie, où ses compagnons avaient tué les bœufs du Soleil. Ce dieu et Jupiter en furent irrités contre eux, et ils périrent tous dans les vagues tumultueuses de la mer. Ulysse se sauva sur la carène de son vaisseau, et un flot le poussa aux champs des Phéaciens. Ces peuples, en leur cœur, l'honorèrent comme un dieu, le comblèrent de présents et résolurent de le ramener sain et sauf en sa patrie. Depuis longtemps il y serait rentré, mais il lui semble préférable d'amasser de nouveaux trésors en parcourant une grande part de la terre, car nul des humains n'est comme lui plein d'artifices ; nul ne pourrait rivaliser avec lui. O reine ! voilà ce que me dit Phidon, roi des Thesprotes, et il me jura, en faisant des libations, que les navires et les rameurs qui devaient reconduire ton époux dans sa douce patrie étaient déjà préparés. Mais je partis avant le retour du héros. Phidon profita, pour me congédier, d'un vaisseau thesprote qui se rendait à Dulichios. Toutefois il me montra toutes les richesses que le héros a recueillies, et il y en a assez pour nourrir jusqu'à sa dixième génération ; lui-même, m'a-t-il dit, était à Dodone pour entendre du chêne divin, au feuillage élevé, les desseins de Jupiter ; pour savoir si, après une si longue absence, il doit revenir, chez lui, en secret ou bien ouvertement. Ton époux est donc sauvé, il est près de toi, tu le reverras, et il ne sera pas longtemps encore éloigné de ses amis, de ses champs paternels : je vais t'en faire serment. J'atteste d'abord Jupiter, le plus grand et le plus puissant des dieux ; j'atteste le foyer de l'irréprochable Ulysse, où je me suis reposé, que ces choses s'accompliront, comme je vais te le dire. Avant que le soleil ait

achevé de marquer l'année, avant que ce mois se soit écoulé, oui, dans cette première décade même, Ulysse reviendra dans Ithaque.

— O mon hôte! répond la prudente Pénélope, puissent tes promesses s'accomplir, tu connaîtrais bientôt mon amitié et mes nombreux présents. Celui qui te rencontrerait te déclarerait heureux. Mais, hélas! mon âme ne prévoit que trop ce qui doit arriver. Jamais Ulysse ne rentrera dans sa demeure, et toi, tu ne pourras préparer ton départ. Il n'y a point dans ce palais de maître tel que fut jadis mon époux parmi les hommes (si le passé n'est pas un songe), toujours prêt à accueillir et à faire reconduire les hôtes dignes de respect. Mais, ô mes suivantes, lavez les pieds de mon hôte et dressez sa couche; étendez un lit de manteaux, de couvertures éclatantes; qu'à l'abri du froid, il repose jusqu'à l'aurore. Aux premières lueurs du matin, vous le baignerez, vous le parfumerez, afin qu'assis dans le palais, auprès de Télémaque, il songe au repas. Malheur aux insensés qui l'offenseront désormais, ils ne feront plus œuvre ici, dussent-ils en être très-courroucés. Comment, ô mon hôte! serais-tu convaincu que je l'emporte sur les autres femmes par l'esprit et la prudence, si, manquant de propreté, enveloppé d'un mauvais manteau, tu t'asseyais au festin dans mon palais? La vie des mortels est de courte durée. L'homme inique, qui commet des actions iniques, est poursuivi pendant sa vie d'imprécations qui appellent sur lui mille maux; après sa mort, on insulte à sa mémoire. L'homme irréprochable, dont les actions sont irréprochables, jouit au loin, grâce à ses hôtes, d'une bonne renommée parmi les hommes, et beaucoup le disent excellent.

— O femme vénérable d'Ulysse! répond le héros, les manteaux, les tapis éclatants me sont odieux depuis que, montant sur un vaisseau à longues rames, je me suis éloigné des monts neigeux de la Crète. Laisse-moi m'étendre comme je l'ai fait pendant tant de nuits sans sommeil. Combien de fois ai-je reposé sur une dure couche, attendant patiemment le retour de l'aurore! Les bains de pied non plus ne sont désirés par mon âme; aucune des captives de ton palais ne me touchera, s'il ne s'y trouve une prudente vieille des temps passés, éprouvée comme moi par la souffrance. Je ne refuserai point qu'une telle femme me lave les pieds.

— Cher hôte, reprend la reine, jamais homme aussi sensé n'est venu dans cette maison qui a reçu tant d'hôtes lointains

dignes d'amitié ; tous tes discours respirent la sagesse. J'ai auprès de moi une vieille dont l'esprit est plein de prudence. C'est elle qui jadis nourrit et soigna cet infortuné, et qui le reçut dans ses bras, au moment où sa mère lui donna le jour. Elle te lavera les pieds, quoique bien faible.

« Viens ici, bonne Euryclée, baigne le contemporain de ton maître ; peut-être Ulysse a-t-il de pareils pieds, de pareilles mains, car l'infortune amène promptement la vieillesse. »

A ces mots, la nourrice se cache des deux mains le visage, laisse échapper des larmes brûlantes, et s'écrie en sanglotant :

« O mon fils! je ne puis rien pour toi. Oui, Jupiter, parmi les hommes, t'a pris en haine malgré la piété de ton âme. Qui donc a plus que toi brûlé des cuisses succulentes pour le dieu qui se réjouit à lancer la foudre? Qui donc lui a plus offert de solennelles hécatombes? Tu le priais alors pour atteindre une heureuse vieillesse, et élever ton illustre fils, et il t'a ravi l'instant du retour. Peut-être aussi des femmes insultent-elles Ulysse, sous les toits superbes où pénètrent les hôtes lointains, comme toutes ces chiennes t'insultent ici. O vieillard! pour éviter leurs outrages, tu ne veux point qu'elles te lavent, et la prudente fille d'Icare m'ordonne de le faire, à moi qui m'y prête avec joie. Oui, je te laverai les pieds pour l'amour de Pénélope et aussi de toi; car, en mon sein, mon âme est émue de tes douleurs. Mais entends la parole que je vais dire : bien des hôtes lointains sont venus dans ce palais ; jamais aucun ne m'a paru, comme toi, ressembler à Ulysse pour le maintien, la marche et la voix.

— O vénérable suivante! répond le héros, tous ceux qui nous ont vus l'un et l'autre assurent que nous nous ressemblons beaucoup, comme tu le dis toi-même avec sagesse. »

A ces mots, la vieille prend un bassin éclatant, elle y verse beaucoup d'eau froide, puis de l'eau bouillante. Cependant, Ulysse, assis devant le foyer, se retourne vivement, et se place dans l'obscurité. Son âme est saisie de la crainte soudaine qu'Euryclée, en lui prenant la jambe, ne voie sa cicatrice et ne dévoile son secret. La nourrice, en effet, s'approche de son maître, le lave et reconnaît bientôt les traces de la blessure que lui fit jadis la blanche défense d'un sanglier, lorsque sur le Parnasse il visita Autolycos et ses fils. Ce héros était le vaillant père de sa mère, supérieur aux autres hommes par son habileté à faire du butin et des serments ambigus. Mercure lui-

même, pour qui il brûlait les cuisses succulentes des agneaux et des chèvres, et qui l'accompagnait volontiers, lui avait fait ce don.

Autolycos visita l'opulente Ithaque, au moment où la noble Anticlée venait de donner le jour à un fils. Euryclée, après le repas, posa l'enfant sur les genoux de son aïeul, et lui dit :

« Autolycos, invente un nom que tu puisses donner au fils chéri de ta fille ; n'est-ce pas toi qui l'as le plus désiré?

— O mon gendre! ô ma fille! répond Autolycos, donnez à votre fils le nom que je vais dire : j'arrive auprès de vous irrité, sur la face de la terre, contre un grand nombre de mortels; que son nom soit donc Ulysse, et il sera bien nommé[1]. Je l'invite, lorsqu'il sera parvenu à la florissante jeunesse, à venir sur le Parnasse dans le vaste palais de son aïeul maternel, où sont renfermés mes trésors. Je lui ferai de riches présents et le congédierai plein de joie. »

A cause de ces paroles, Ulysse se rendit auprès de lui pour recevoir de riches présents. Autolycos, les fils d'Autolycos, le pressent dans leurs bras et l'accueillent avec de douces paroles. Amphithéa, la mère de sa mère, l'embrasse et couvre de baisers sa tête et ses beaux yeux. Le roi ordonne à ses illustres fils de préparer le festin. Prompts à obéir, ils amènent soudain un taureau de cinq ans, le dépouillent et l apprêtent ; ils séparent ensuite ses membres, les dépècent, les traversent de broches, les rôtissent avec soin et les distribuent. Durant tont le jour, jusqu'au coucher du soleil, les convives prolongent le repas ; nul en son âme ne se plaint de n'en avoir point une juste part. Le soleil disparaît et fait place aux ténèbres ; alors, ils s'étendent sur des couches et goûtent les douces faveurs du sommeil. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, les fils d'Autolycos partent avec leurs chiens pour la chasse, et parmi eux marche le divin Ulysse ; ils gravissent le Parnasse escarpé, couvert de forêts, et bientôt atteignent ses ravins battus par les tempêtes. Déjà le soleil, au sortir du profond et paisible Océan, frappe de ses rayons les campagnes, lorsque les chasseurs entrent dans un vallon où les chiens, lancés sur une piste, les ont précédés. Les jeunes héros les suivent de près, et parmi eux le divin Ulysse brandit une longue javeline. Là, sous un grand amas de feuilles sèches, un sanglier monstrueux se cache dans un épais fourré, où jamais,

1. *Odysseus*, veut dire irrité.

tant il est touffu, ne pénètrent le souffle humide des vents, ni les rayons ardents du soleil, ni même les grandes pluies. Les aboiements des chiens, le bruit des pas des hommes qui les conduisent, arrivent jusqu'au sanglier; il sort de sa retraite, furieux, les soies hérissées, les yeux flamboyants, et s'arrête près des chasseurs. Ulysse, le premier, de sa forte main, soulève contre lui sa longue javeline et s'élance brûlant de le frapper. Mais, le sanglier le prévient, et le blesse au genou, de sa défense qui laboure obliquement les chairs et les enlève, mais sans atteindre l'os. Le héros en même temps, d'un coup terrible, lui perce l'épaule droite et pousse à travers tout son corps la pointe d'airain; il tombe, en râlant, dans la poussière, et la vie aussitôt l'abandonne. Alors, les fils d'Autolycos soignent la blessure de l'irréprochable et divin Ulysse, la bandent avec adresse, et par leur incantation arrêtent le sang noir qui s'en écoule; ils retournent ensuite à la demeure de leur père chéri. Autolycos et les fils d'Autolycos guérissent complétement le héros, lui font de magnifiques présents, et ne tardent pas à le renvoyer plein de joie, dans Ithaque sa douce patrie. Son père et sa vénérable mère l'accueillent avec tendresse, le questionnent sur son voyage et sur la blessure qu'il a reçue. Il leur en fait le récit fidèle, et leur apprend comment dans une chasse sur le Parnasse, où l'ont conduit les fils d'Autolycos, un sanglier l'a blessé de sa défense blanche.

La nourrice maintenant penche ses mains, les passe sur cette cicatrice et la reconnaît au toucher. Soudain, elle laisse échapper le pied qu'elle soutient : la jambe tombe dans le bassin et le renverse, l'airain retentit, l'eau s'épanche tout entière. Euryclée sent ses esprits transportés à la fois de joie et de douleur; ses yeux se gonflent de larmes, sa voix est entrecoupée de sanglots. Elle saisit le menton du héros, et s'écrie :

« Tu es Ulysse, mon cher fils, et je ne t'ai point reconnu avant que mes mains aient touché mon maître tout entier ! »

Elle dit : et des yeux elle fait signe à Pénélope pour lui indiquer que son époux est dans le palais. Mais la reine ne peut de sa place la voir ni la comprendre : car Minerve a détourné son esprit. Cependant, Ulysse la prend dans ses mains; de la droite, il lui presse doucement le gosier, et de l'autre il l'attire auprès de lui en disant :

« Nourrice, pourquoi veux-tu me perdre, toi qui m'as allaité de tes mamelles ? Maintenant, après avoir souffert bien des maux, j'arrive en ma patrie dans la vingtième année. Mais,

puisque tu m'as reconnu et qu'un dieu a inspiré ton âme, garde le silence, crains que personne ne t'entende : car je te le prédis, et ma promesse s'accomplira, si sous mes mains les dieux domptent les prétendants illustres, je n'épargnerai pas même ma nourrice, lorsque je ferai périr dans mon palais les autres captives.

— O mon fils ! reprend la prudente Euryclée, quelle parole s'échappe de tes lèvres ! ne sais-tu pas que ma constance est inébranlable, inflexible ? je garderai ton secret aussi sûrement que la pierre ou le fer. Mais, je te le déclare, fais tomber mes paroles en ton esprit : si sous tes mains un dieu dompte les prétendants illustres, aussitôt je t'indiquerai celles des femmes qui te méprisent dans ce palais et celles qui sont innocentes.

— Nourrice, répond le héros, qu'est-il besoin que tu me les indiques ? cela ne te sied pas ; je saurai bien moi-même les connaître et les juger. Mais garde le silence et confie-toi aux dieux. »

Il dit : et la nourrice traverse la grande salle pour remplir de nouveau le bassin ; car l'eau tout entière s'est répandue. Lorsqu'elle a baigné son maître et parfumé ses pieds d'huile, Ulysse rapproche du feu son siége, pour se chauffer, et avec ses haillons, il cache sa cicatrice. Alors, la prudente Pénélope reprend l'entretien.

« O mon hôte, je veux moi-même encore t'interroger peu d'instants ; car bientôt viendra le moment du repos, bien doux pour celui dont s'empare le bienfaisant sommeil, quels que soient ses chagrins ; pour moi, une divinité en a comblé la mesure. Durant tout le jour, du moins, je charme mes peines à visiter, en pleurant et en gémissant, mes travaux et ceux des femmes de ce palais. Mais, lorsque la nuit arrive et que l'envie de dormir gagne tous les mortels, je m'étends sur ma couche, et autour de mon cœur patient de profondes et amères inquiétudes irritent mes douleurs. Telle la fille de Pandarée, Philomèle, au verdoyant plumage, quand revient le printemps, chante cachée dans le feuillage le plus sombre, et avec de rapides roulades, répand ses notes sonores ; plaintive, elle pleure encore son fils chéri, son Itylos, né du roi Zéthée, que jadis par une fatale imprudence elle tua avec l'airain aigu : ainsi mon âme agite tour à tour ce double dessein, ou de rester auprès de mon fils, de conserver avec constance mes richesses, mes serviteurs et ce palais superbe, respectant la couche de mon époux et la voix du peuple ; ou de suivre bientôt le plus illustre de mes

prétendants, celui qui m'apportera des dons infinis. Aussi longtemps que mon fils fut débile, incapable de se conduire, il ne m'était pas permis de songer à l'hyménée ni d'abandonner la maison de mon époux. Mais maintenant, déjà sorti de l'enfance, il est entré dans la florissante jeunesse, et il me conjure de quitter ce palais; il s'irrite de ce que ses richesses sont dévorées par les Achéens.

« Mais prête-moi une oreille attentive et interprète ce songe. Vingt oisons dans mes cours, en sortant de l'eau, se repaissent de froment, et leur vue me réjouit, lorsqu'un grand aigle, au bec recourbé, descend de la montagne, leur brise la tête et les tue; ils gisent tous amoncelés dans ce palais; l'oiseau s'élève jusqu'au divin éther, et moi, dans mon songe, je pleure et je m'écrie. Les Grecques aux belles tresses s'empressent autour de moi, comme je m'afflige amèrement de ce que l'aigle a tué mes oisons. Soudain il revient, s'arrête snr le sommet de l'édifice, et, prenant une voix humaine, il me dit : « Calme-toi, fille de « l'illustre Icare, ce n'est point un songe, mais une vision heu- « reuse qui s'accomplira. Les victimes sont les prétendants, et « moi, tout à l'heure un aigle, je suis ton époux, maintenant de « retour, pour livrer ces hommes superbes à leur sort funeste. » Il dit : et le doux sommeil m'abandonne; mes regards cherchent aussitôt mes oies, et je les aperçois paissant le froment dans la mangeoire accoutumée.

— O femme ! répond le héros, il n'est point permis de donner à ce songe une autre interprétation. Ulysse lui-même t'a dit comme il doit s'accomplir. La perte des prétendants est visible, et nul d'eux n'évitera la Parque mortelle.

— O mon hôte, reprend la prudente Pénélope, sans doute les songes sont inexplicables ou d'une interprétation difficile, et tous ne se réalisent pas. Les songes s'échappent par deux portes, l'une de corne, l'autre d'ivoire; ceux qui voltigent au travers des lames délicates de l'ivoire sont trompeurs et ne font entendre que de vains discours; ceux qui sortent par la corne polie annoncent la vérité. Je ne pense pas que le mien vienne de cette porte; ce serait une grande joie pour moi et pour mon fils; mais j'ai autre chose à te dire; fais-le entrer dans ton esprit; voici déjà l'aurore funeste qui m'éloignera du toit d'Ulysse; car je veux dès maintenant proposer l'épreuve des haches qu'il dressait à la file dans son palais, comme les étais d'une carène; il y en a douze, et de loin il les traversait d'une flèche. Je vais inviter les prétendants à faire cette épreuve; celui qui de ses

mains tendra le plus facilement l'arc et dont le trait traversera les douze haches, je le suivrai; je m'éloignerai de cette maison nuptiale, de ce palais superbe où règne l'abondance et dont je me souviendrai toute la vie, même dans mes songes.

— O femme vénérable d'Ulysse ! répond le héros, ne tarde pas à proposer cette épreuve dans la salle du festin. Le fils de Laërte sera de retour en son palais avant que ces jeunes hommes, tirant l'arc poli, tendent le nerf et lancent un trait qui traverse le fer.

— O mon hôte ! reprend Pénélope, si tu voulais, assis à mes côtés, dans ce palais, me charmer de tes discours, le sommeil ne se glisserait pas sur mes paupières. Mais il ne nous est point donné de rester toujours sans sommeil; car les dieux pour les mortels ont réglé toutes choses sur la terre fertile. Je vais donc remonter dans mon appartement et m'étendre sur la couche désolée, si souvent arrosée de mes larmes depuis qu'Ulysse est parti pour cette Ilion funeste, dont le nom ne devrait plus être prononcé ; c'est là que je vais reposer. Tu peux dans cette salle t'étendre ou sur le sol ou sur un lit que l'on te préparera. »

A ces mots, elle remonte à sa chambre resplendissante. Elle n'est point seule, toutes ses suivantes l'accompagnent. Lorsque avec elles elle est rentrée dans l'appartement, elle pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'à ce que Minerve verse sur ses paupières un doux assoupissement.

CHANT XX.

Cependant, Ulysse dresse son lit dans le vestibule; il étend à terre une peau de bœuf non préparée et par-dessus plusieurs peaux des brebis que les Grecs ont sacrifiées. Eurynome, lorsqu'il s'y est placé, lui jette un manteau. Tandis que le héros, méditant en son âme la perte des prétendants, est couché sans sommeil, les femmes qui dès longtemps s'abandonnent à l'amour de ces jeunes audacieux, sortent du palais, s'excitant entre elles aux rires et à la joie. Son âme est vivement émue; il ne sait si, se jetant sur elles, il leur arrachera la vie, ou s'il leur permettra, pour la dernière fois, de s'unir à leurs amants; son cœur murmure au fond de sa poitrine. Comme une lice, tournant autour de ses petits, aboie contre le passant inconnu et brûle de le combattre : ainsi le sein du héros crie et se révolte contre ces intolérables outrages. Enfin, il se frappe la poitrine et réprimande son cœur par ces mots :

« Patiente encore, ô mon cœur! N'as-tu pas supporté des maux plus cruels, le jour où l'invincible Cyclope dévora mes généreux compagnons? Tu le souffris pour que ma prudence nous fît sortir de l'antre où nous croyions périr. »

C'est ainsi qu'il s'efforce d'apaiser les mouvements de son cœur, qui enfin retrouve le calme accoutumé. Cependant, Ulysse se retourne en tous sens. Tel, sur un brasier ardent, un homme change de côté le ventre d'une victime, rempli de graisse et de sang, qu'il désire griller à la hâte : ainsi Ulysse s'agite en méditant comment, seul contre tous, il appesantira ses mains sur les prétendants audacieux. Enfin, Minerve descend du ciel, s'approche de lui sous la figure d'une femme, s'arrête au-dessus de sa tête et lui dit :

« O le plus infortuné des hommes! pourquoi résister au sommeil? Ce palais est le tien, ta femme est sous ce toit, et

près d'elle est un fils, tel que chacun voudrait en être le père.

— Déesse, répond le héros, tes paroles sont pleines de sagesse; mais mon âme médite comment seul j'appesantirai mes bras sur les prétendants audacieux qui toujours arrivent en foule dans ma demeure. Je roule ensuite en mon sein ceci, qui est plus grave encore : si je les tue par ta volonté, par celle de Jupiter, de quel côté pourrai-je me réfugier ensuite? Je te conjure d'y penser.

— Insensé! s'écrie Minerve, eh quoi! l'on se confiera à l'un de ses compagnons, qui ne me vaut pas, qui est mortel et ne sait pas comme moi se résoudre à propos!... Mais je suis une déesse; je te protége dans toutes tes épreuves, et je te le déclare : dussent cinquante troupes en armes nous entourer tous les deux, brûlant de te faire périr, tu les vaincrais, tu ravirais leurs bœufs et leurs florissants troupeaux. Cède donc au sommeil. Il est pénible de veiller toute la nuit, et déjà tu touches au terme de tes infortunes. »

A ces mots, la plus noble des déesses répand sur les paupières du héros un doux assoupissement; et, dès qu'elle a vu ses membres se détendre, ses inquiétudes s'évanouir, elle remonte à l'Olympe.

La sage Pénélope, cependant, s'éveille. Elle s'assied en pleurant sur sa couche moelleuse, et lorsqu'elle a rassasié son âme de pleurs, la plus noble des femmes adresse ses vœux à Diane :

« Vénérable déesse, fille de Jupiter, puisse l'un de tes traits me percer le sein et m'arracher dès ce moment la vie! Puisse une tempête me saisir, m'emporter à travers les routes brumeuses de la mer, et me précipiter dans le cours perpétuel de l'Océan! Ainsi, jadis un tourbillon ravit les filles de Pandarée. Les dieux avaient fait périr leurs parents; et, restées orphelines dans leur palais, Vénus les nourrit de lait, de miel délicieux et de vins délectables. Junon les doua, plus que toutes les femmes, de beauté, de prudence; la chaste Diane leur donna une taille majestueuse, et Minerve leur enseigna les travaux les plus merveilleux. Or, tandis que Vénus est montée au vaste Olympe, près du puissant Jupiter, qui sait la fortune et le malheur des humains, afin de lui demander pour ses vierges chéries l'accomplissement d'un heureux hyménée, les Harpies les enlèvent et les donnent comme suivantes aux odieuses Érinnyes. Puissent les habitants des palais de l'Olympe me faire dispa-

raître aussi rapidement! puisse Diane me frapper de ses flèches, et que du moins, sous les tristes abîmes de la terre, il me soit accordé de contempler Ulysse, plutôt que de faire la joie d'un homme moindre que lui! On peut supporter son infortune quand, le cœur bien contristé, après avoir consacré tout le jour aux larmes, le sommeil, la nuit, vous gagne, car dès qu'il a enveloppé les paupières, il efface le souvenir des maux et des biens. Mais une divinité me poursuit jusque dans mes songes. Cette nuit même le fantôme d'Ulysse a reposé près de moi, sous la figure qu'eut jadis mon époux lors de son départ pour Ilion. Mon cœur était pénétré de joie, et j'espérais que ce n'était pas un vain songe, mais une vision. »

Comme elle parle, l'aurore brille; le divin Ulysse entend la voix de son épouse désolée, et l'inquiétude le prend; il pense que Pénélope, l'ayant déjà reconnu, est là auprès de sa tête. Aussitôt, il saisit le manteau, les toisons qui ont formé sa couche et les place sur un trône dans la salle du festin; il jette ensuite hors des portes la peau de bœuf; puis, les mains étendues, il adresse ses vœux à Jupiter :

« Dieu puissant, si dans l'Olympe, après m'avoir livré à tant d'infortunes, vous avez voulu me faire arriver dans ma patrie, à travers les contrées diverses et les humides chemins, que j'entende dans l'intérieur de ce palais un mot d'heureux présage, prononcé par l'un des hommes déjà éveillés, et qu'au dehors il m'apparaisse un autre signe de tes desseins. »

Tels sont ses vœux : Jupiter les exauce. Soudain, du haut de l'Olympe, resplendissant, hors des nuées, il fait gronder le tonnerre, et le divin Ulysse est pénétré de joie. Au même instant, près de la grande salle, une esclave occupée à moudre prononce le mot d'heureux présage. Douze femmes font tourner les meules du pasteur des peuples pour préparer l'huile et la farine, moelle de l'homme. Elles se sont endormies après avoir réduit du froment en poudre. Une seule, que sa faiblesse a empêchée d'achever sa tâche, est encore à l'ouvrage; c'est elle qui arrête sa meule, et prononce ce présage pour son roi :

« Puissant Jupiter, qui règnes sur les dieux et sur les humains, quel terrible coup de tonnerre tu fais entendre du haut du ciel étoilé, où l'on ne voit pas un nuage! c'est sans doute un signe que tu manifestes à quelque mortel. Fais que ce souhait d'une malheureuse s'accomplisse : qu'aujourd'hui les prétendants goûtent pour la dernière fois dans le palais d'Ulysse un délectable festin. Ils m'ont accablée d'une mortelle fatigue

à préparer leur farine; puisse le repas qu'ils vont prendre être leur dernier repas! »

Elle dit : le divin Ulysse se réjouit du présage et du tonnerre du maître des dieux; il espère enfin punir les coupables. Cependant, les autres femmes arrivent de divers points dans la grande salle du palais, et font briller dans le foyer la flamme infatigable. Télémaque, couvert de ses vêtements, sort de sa couche, semblable à un dieu; il a mis autour de ses épaules un glaive tranchant, il a attaché sous ses pieds brillants de belles sandales; il saisit une forte javeline à pointe d'airain, s'arrête en passant sur le seuil, et dit à Euryclée :

« Nourrice chérie, avez-vous honoré mon hôte dans cette demeure en lui donnant un lit et des vivres? ou bien est-il inconsidérément négligé? Souvent ma mère, malgré sa prudence, fête l'homme qui le mérite le moins, et renvoie sans honneur celui qui vaut mieux.

— O mon enfant! répond la prudente Euryclée, n'accuse pas ta mère, lorsqu'elle n'est pas coupable. Ton hôte, paisiblement assis, a bu du vin au gré de ses désirs, mais il a dit n'avoir plus faim, car Pénélope elle-même l'excitait à manger. Plus tard, elle a commandé aux captives de lui dresser une couche; mais, comme un homme accoutumé à l'infortune, aux fatigues, il a refusé un lit de tapis moelleux, et a dormi dans le vestibule sur une peau de bœuf non préparée et sur des toisons de brebis; nous-mêmes l'avons couvert d'un manteau. »

Elle dit : Télémaque, le javelot à la main, sort du palais, ses deux chiens agiles l'accompagnent; il se rend à l'agora, parmi les Achéens aux belles cnémides, tandis qu'Euryclée, noble entre toutes les femmes, donne ces ordres aux captives :

« Allons, arrosez et balayez promptement ce palais; jetez sur les trônes superbes des tapis de pourpre. Vous, épongez ces tables; vous, nettoyez les urnes et les belles coupes arrondies; vous, allez à la fontaine puiser de l'eau fraîche, et hâtez-vous de revenir : car les prétendants ne tarderont pas à remplir les salles du palais; dès le matin ils vont accourir. Ce jour est pour tous un jour de fête. »

Elle dit : et, dociles à sa voix, les femmes lui obéissent Vingt d'entre elles vont à la fontaine profonde. Les autres dans le palais travaillent avec zèle. Bientôt arrivent les serviteurs des Achéens, qui se mettent à fendre le bois; les femmes ensuite reviennent de la fontaine, et, après elles, Eumée conduit trois

porcs engraissés, les plus succulents du troupeau. Il leur permet de paître le long des belles haies, tandis qu'il adresse à Ulysse ces paroles bienveillantes :

« O mon hôte, les Grecs ont-ils déjà plus d'égards pour toi, ou te méprisent-ils dans le palais comme précédemment?

— Eumée, répond le héros, puissent les dieux punir leur insolence et les mauvais desseins qu'ils trament dans une maison étrangère! Il ne leur reste pas la moindre pudeur. »

Pendant cet entretien, Mélanthe s'approche ; à l'aide de deux pâtres qui l'accompagnent, il conduit pour le repas des prétendants les meilleures chèvres du troupeau, et les attache sous le portique retentissant: aussitôt, il recommence à injurier Ulysse.

« Eh quoi! tu vas encore nous importuner ici, et demander aux héros? Tu n'as pas franchi ces portes? Je ne pense pas que nous nous séparions avant d'avoir goûté de nos poings; car tu mendies outre mesure. N'est-il point d'autres repas parmi les Achéens? »

C'est ainsi qu'il parle; Ulysse, sans mot dire, secoue la tête et médite une affreuse vengeance. Philétios, chef des bouviers, arrive le troisième, amenant aux prétendants des chèvres grasses et une génisse stérile. Il a passé le détroit à l'aide des rameurs qui font habituellement ce trajet; et, après avoir attaché les victimes sous le portique sonore, il aborde Eumée en l'interrogeant.

« Quel est cet hôte nouvellement arrivé dans notre demeure? Parmi quels hommes se glorifie-t-il d'avoir reçu le jour? Où sont sa famille et ses champs paternels? L'infortuné! il ressemble par son maintien à un roi, mais les dieux accablent les hommes sans asile, et ils font connaître aux rois eux-mêmes l'adversité. »

A ces mots, il s'approche d'Ulysse, lui tend la main droite et lui adresse ces paroles rapides : « Salut, mon père et mon hôte, qu'à l'avenir t'advienne l'abondance; maintenant tu es en butte à bien des misères. Redoutable fils de Saturne, nul des dieux n'est plus cruel que toi : tu n'as aucune pitié de voir les humains, que toi-même as créés, tomber dans l'infortune et les déplorables afflictions. En voyant cet étranger, mes yeux se remplissent de larmes au souvenir d'Ulysse. Je pense que mon maître, couvert de semblables haillons, est errant parmi les hommes, si toutefois il vit encore, s'il voit la douce lumière du soleil. Mais, s'il est mort, s'il est descendu chez Pluton,

malheur à moi, à cause de l'irréprochable Ulysse, qui, dès mon enfance, m'envoya garder ses bœufs chez le peuple de Céphallénie. Or, il se sont multipliés plus que ceux d'aucun homme ayant des bœufs au front superbe, et d'autres m'ordonnent de les amener pour leurs repas. Ceux-là n'ont aucun souci de l'enfant élevé dans ce palais; ils ne redoutent point la vengeance des dieux; ils brûlent de se partager les richesses d'un roi absent depuis de longues années. Cependant, mon âme roule nombre de pensées: ce serait mal, son fils vivant, de m'en aller ailleurs avec mes bœufs; mais il est plus pénible de rester ici à veiller sur les troupeaux d'autrui et à endurer mille douleurs. Oui, dès longtemps j'eusse fui chez quelque roi puissant, car ici tout devient intolérable. Mais j'espère toujours que cet infortuné reviendra et dispersera les prétendants.

— Ami, répond l'artificieux Ulysse, personne ne te prendra pour un méchant ni pour un insensé. Je reconnais moi-même que la sagesse anime ton esprit; je vais donc te parler, sous la foi du serment: j'atteste Jupiter, le plus grand des dieux, j'atteste la table hospitalière et le foyer de l'irréprochable Ulysse, où je me suis assis, que, tandis que tu es dans cette demeure, ton maître y rentrera et que tu le verras de tes yeux, si tel est ton désir, immoler les prétendants qui commandent ici.

— O mon hôte! s'écrie le bouvier, puisse le fils de Saturne accomplir ta promesse! tu connaîtras alors ce que valent ma force et mes bras. »

Eumée, à l'instant, implore aussi tous les dieux pour qu'Ulysse revienne en sa demeure.

Pendant cet entretien, les prétendants préparent le meurtre de Télémaque; mais un oiseau apparaît à leur gauche: c'est l'aigle au vol altier qui tient une tremblante colombe. A cette vue, Amphinome s'écrie:

« Amis, nous ne verrons jamais s'accomplir le dessein d'immoler Télémaque; ne songeons donc plus qu'à prendre le repas. »

Ainsi parle Amphinome; et son conseil leur plaît; ils entrent dans le palais du divin Ulysse; ils déposent leurs manteaux sur les trônes et sur les siéges; ils immolent tour à tour les grandes brebis, les chèvres succulentes, les porcs engraissés et la belle génisse. Ensuite, ils partagent les entrailles qu'ils ont rôties. D'autres cependant mêlent le vin dans les urnes: Eumée distribue les coupes; Philétios, chef des bouviers, leur présente le pain dans de belles corbeilles, et Mélanthe est leur échanson. Les con-

vives étendent les mains, et prennent les mets placés devant eux. Télémaque, roulant en son âme de sages pensées, fait asseoir Ulysse dans l'intérieur de la salle, près du seuil de pierre, sur un siége grossier; il pose devant lui, sur une petite table, une part des entrailles; il verse du vin dans une coupe d'or et dit :

« Prends place parmi les guerriers et bois mon vin; je détournerai de toi les coups et les outrages. Cette demeure n'est point un lieu public : c'est le palais d'Ulysse, d'un noble roi, qui l'a acquis pour me le transmettre. Et vous, prétendants, retenez en votre âme vos paroles injurieuses, retenez vos bras, si vous ne voulez que la discorde éclate dans la salle du festin. »

Il dit : et les convives se mordent les lèvres de dépit, stupéfaits de la hardiesse de ce discours. Antinoos, fils d'Eupithée, s'écrie :

« Amis, Télémaque est impérieux, et nous devons lui obéir. Quelles paroles menaçantes! Jupiter ne l'a pas permis, sans quoi nous l'eussions déjà calmé dans ce palais, malgré l'éclat de son éloquence. »

Antinoos se tait, et Télémaque méprise son discours. Cependant, les hérauts par la ville conduisent la sainte hécatombe des dieux, et les Grecs à la belle chevelure se rassemblent dans le bois ombragé consacré à Phébus-Apollon.

Mais déjà les prétendants ont rôti les chairs extérieures des victimes; ils les retirent du foyer, les distribuent et commencent le noble festin; les serviteurs donnent à Ulysse une part égale à celles qui sont échues aux autres convives, car ainsi l'a ordonné Télémaque.

Cependant, Minerve ne permet point que les audacieux prétendants s'abstiennent de poignants outrages; elle veut que la douleur pénètre plus profondément dans l'âme du fils de Laërte. Parmi eux est un homme plus que tous les autres adonné à l'injustice, son nom est Ctésippe et sa patrie Samos. Fier de ses immenses richesses, il recherche l'épouse d'Ulysse absent depuis de longues années, et maintenant il adresse ces paroles aux téméraires convives :

« O généreux prétendants! prêtez-moi une oreille attentive. Cet étranger a déjà une part égale à la nôtre, ainsi que le veut l'équité; il serait en effet cruel de restreindre les hôtes de Télémaque qui viennent en suppliants à son foyer. Eh bien, je veux aussi faire à celui-ci mon présent, afin que lui-même récom-

pense le baigneur ou tout autre des captifs qui habitent le palais du divin Ulysse. »

A ces mots, il prend dans une corbeille un pied de bœuf qu'il lance de sa forte main; mais Ulysse l'évite en courbant la tête, et en son âme il rit d'un rire sardonique. L'os rebondit contre le mur, et Télémaque réprimande Ctésippe en ces termes :

« Ctésippe, il vaut mieux pour ta vie que tu n'aies point atteint mon hôte, et que lui-même ait évité le trait; car à l'instant j'eusse frappé ton sein de ma javeline aiguë, et au lieu de ton hymen ton père eût célébré tes funérailles. Que personne chez moi n'ose montrer son âme insolente : rien maintenant ne m'échappe, ni le bien ni le mal, et auparavant j'étais un enfant; toutefois, je suis contraint à vous voir égorger mes troupeaux, épuiser mon froment et boire mon vin, car il est difficile à un homme seul d'expulser une troupe nombreuse. Mais, allons, cessez de me maltraiter et d'agir en ennemis. Si déjà vous êtes impatients de m'immoler, je préfère périr et cela vaut mieux pour moi que de voir ces violences : mes hôtes frappés et mes captives indignement outragées dans mon superbe palais. »

Il dit : et les convives gardent un morne silence; enfin Agélas, fils de Damastor, s'écrie : « Amis, que nul ne réponde avec colère, et ne dise rien de pénible à celui qui a parlé selon la justice, gardez-vous de maltraiter cet hôte ou l'un des serviteurs de ce palais. Je vais parler doucement à Télémaque et à sa mère, puissé-je être agréable à leur cœur. Aussi longtemps qu'en votre âme vous espériez revoir le prudent Ulysse, vous n'étiez point blâmables de retenir les prétendants en sa demeure; c'est ce qu'il y avait de mieux à faire, s'il eût dû y rentrer; mais il n'y reviendra jamais, rien n'est maintenant plus manifeste. Va donc trouver ta mère, parle-lui sans détour; ordonne-lui de choisir le plus illustre des Grecs, celui qui lui offrira les plus riches présents. Tu jouiras alors avec joie de l'héritage paternel, et, tandis que Pénélope prendra soin d'une autre maison, tu boiras et mangeras chez toi.

— O Agélas ! s'écrie Télémaque, par Jupiter, par les malheurs de mon père, qui peut-être a péri ou est errant chez des peuples étrangers, loin de retarder l'hymen de Pénélope, je l'exhorte à suivre l'époux qu'elle choisira et qui lui donnera les plus nombreux présents. Mais, je rougirais de la contraindre par des paroles impérieuses à s'éloigner contre son gré de ce palais, et m'en préservent les dieux. »

Ainsi parle Télémaque. Cependant, Minerve trouble l'esprit

des prétendants et les livre à un rire inextinguible. Déjà, ils rient d'un rire forcé ; ils dévorent les chairs saignantes ; leurs yeux se remplissent de larmes, leur âme pressent des malheurs. Alors, le divin Théoclymène s'écrie :

« Infortunés ! quelle calamité tombe sur vous ! quelles ténèbres vous enveloppent de la tête aux pieds ! vos sanglots éclatent ; vos joues sont baignées de larmes ; ces murs, ces colonnes ruissellent de sang ; ces cours, ces portiques se remplissent de fantômes entraînés dans l'obscurité de l'Érèbe. Le soleil au ciel périt et une affreuse nuit se précipite. »

Théoclymène se tait ; à ces paroles tous les convives éclatent de rire. Enfin Eurymaque, fils de Polybe, s'écrie : « Tu perds le sens, étranger nouveau venu. Jeunes serviteurs, hâtez-vous de le mettre hors de ce palais ! Qu'il aille à l'agora, cet homme qui prend le jour éclatant pour la nuit.

— Eurymaque, répond Théoclymène, ne me fais point conduire hors de cette demeure ; mes yeux, mes oreilles, mes pieds, l'esprit inébranlable que renferme mon sein me dirigeront ; je sors de cette salle, où je vois le trépas suspendu sur vos têtes : vous le subirez tous sans pouvoir l'éviter ni le fuir, ô prétendants ! ô hommes outrageux ! qui sous le toit d'Ulysse ne cessez de tramer des actions iniques. »

A ces mots, il franchit le seuil du superbe édifice et retourne chez Pirée, qui d'abord l'a gracieusement accueilli. Les prétendants alors se regardent les uns les autres, irritent Télémaque en le raillant sur ses hôtes, et lui disent :

« Télémaque, personne plus que toi n'est malheureux en hôtes. Il te reste ce vagabond affamé, sevré de mets et de vin, sans adresse, sans intelligence, inutile fardeau de la terre. L'autre porte ailleurs ses présages : crois-nous, ce que nous avons de mieux à faire est de les jeter tous les deux sur un navire et de les envoyer aux Sicules : tu en trouveras un grand prix. »

Ainsi parlent les prétendants. Télémaque méprise leurs discours ; il regarde son père en silence, impatient de voir comment il appesantira les mains sur ces jeunes audacieux.

Cependant, Pénélope, assise en face sur un siége magnifique, entend les discours qu'échangent les convives, car, en riant, ils ont préparé un repas agréable et abondant, et ils ont sacrifié de nombreuses victimes. Mais nul repas du soir ne saurait être plus désagréable que celui qu'une déesse et un héros terrible vont bientôt leur servir, parce que, les premiers, ils ont tramé des actions iniques.

CHANT XXI

A ce moment, Minerve inspire à la prudente fille d'Icare d'apporter aux jeunes Grecs, dans la salle du festin, l'arc et le fer éclatant d'Ulysse ; ces jeux doivent préluder au carnage. Pénélope, tenant dans sa forte main la belle clef d'airain à poignée d'ivoire artistement courbée, monte avec ses femmes, par la grande échelle du palais, à l'appartement supérieur où sont renfermés les trésors du roi : l'airain, l'or et le fer difficile à travailler. Là reposent l'arc flexible, le carquois et les flèches cruelles dont il est rempli. Iphitos, fils d'Euryte, semblable aux immortels, jadis, dans la Laconie, fit, par hasard, au fils de Laërte ces présents d'hospitalité ; ils s'étaient rencontrés à Messène dans la demeure de l'illustre Orsiloque. Ulysse y était allé pour réclamer une dette due par tout le peuple, car ceux de Messène, montés sur de forts navires, avaient enlevé dans Ithaque trois cents brebis et leurs pâtres. A cause de cela, à peine sorti de l'enfance, il fut envoyé par son père et par les autres anciens, et fit un long voyage. Iphitos vint en même temps à Messène, comme il cherchait douze belles cavales et autant de mules qu'il avait perdues, et qui bientôt furent cause de sa mort; car il se présenta ensuite chez le fils de Jupiter, Hercule, célèbre par ses travaux, et celui-ci, quoiqu'il fût son hôte, le tua dans sa demeure. L'insensé ! il ne craignit pas la vengeance des dieux, il ne respecta pas la table où l'infortuné s'était assis, mais il l'immola et retint ses vigoureux coursiers.

Iphitos s'en informait quand il rencontra Ulysse et lui fit présent de cet arc, que d'abord avait porté le grand Euryte, et que ce héros laissa à son fils quand il expira dans ses superbes demeures. Ulysse lui donna un glaive tranchant et une forte javeline. Telle fut l'origine d'une amitié intime entre eux, mais ils ne connurent pas la table l'un de l'autre; car d'abord le fils de Jupiter fit périr le divin Iphitos. Ulysse portait en son île cet

arc, souvenir d'un hôte bien-aimé, mais à la guerre il ne s'en servait pas, et le laissait chez lui.

Quand la plus noble des femmes est arrivée à cet appartement et devant le seuil de chêne, que jadis un artisan habile polit, ajusta au cordeau, garnit d'un chambranle, et ferma de portes brillantes, elle se hâte de détacher la courroie engagée dans l'anneau, d'introduire la clef et de repousser les verrous des portes. Tel mugit un taureau paissant l'herbe d'une prairie, ainsi retentissent les belles portes frappées par la clef, et elles s'ouvrent à l'instant.

La reine, après être montée sur une haute tablette, où sont rangés les coffres qui renferment les vêtements parfumés, étend les mains, et retire l'arc du clou où il est suspendu avec son étui brillant. Elle s'assied en ce même lieu, pose l'arc sur ses genoux, et se prend à pleurer amèrement. Lorsqu'elle est rassasiée de deuil et de larmes, elle descend à la grande salle, parmi les prétendants illustres, tenant en ses mains l'arc flexible, le carquois et les flèches cruelles dont il est rempli.

A sa suite, les captives portent la corbeille où sont renfermés le fer et l'airain dont Ulysse se servait dans les jeux. Lorsque la plus noble des femmes arrive près des prétendants, elle s'arrête devant le seuil, ayant à ses côtés deux chastes suivantes; elle tire devant son visage un voile éclatant, et, s'adressant aux convives, elle dit :

« Généreux prétendants, prêtez-moi tous une oreille attentive. Vous ne cessez, par vos festins, de ruiner la maison d'un héros absent depuis de longues années, sans autres prétextes que le désir de me prendre pour femme. Eh bien, prétendants, tentez cette épreuve; voici devant vos yeux le grand arc du divin Ulysse. Celui de vous qui de ses mains tendra le plus facilement ce nerf et fera passer une flèche à travers les douze haches, je le suivrai; je m'éloignerai de cette demeure nuptiale, de ce palais superbe où règne l'abondance, et dont je me souviendrai toute la vie, même dans mes songes. »

Elle dit, et ordonne à Eumée de présenter aux prétendants l'arc et le fer éclatant. Le pâtre, fondant en larmes, prend les armes de son maître et les pose devant les convives. Philétios aussi, à la vue de l'arc du roi, ne peut retenir ses pleurs. Antinoos les réprimande, et s'écrie :

« Rustres insensés! qui ne pensez qu'au jour présent, misérables! pourquoi ces larmes? vous allez émouvoir l'âme de votre maîtresse, qui souffre de cruelles douleurs depuis qu'elle a

perdu son époux chéri. Asseyez-vous donc en silence et mangez, ou franchissez les portes ; allez gémir hors de ce palais et laissez-nous ces armes. C'est une épreuve honorable pour les prétendants; je ne pense pas qu'ils tendent aisément cet arc. Il n'est point ici de guerrier aussi fort que le fut Ulysse. Je l'ai vu moi-même et je ne l'ai point oublié, quoique je fusse alors encore enfant. »

Telles sont ses paroles : toutefois, en son âme, il espère tendre l'arc et traverser le fer ; mais c'est lui qui le premier doit goûter une flèche amère lancée par l'irréprochable Ulysse, que récemment il outragea dans son palais, en excitant contre lui ses compagnons. Alors Télémaque s'écrie :

« Grands dieux ! Jupiter m'a-t-il privé de la raison? ma mère chérie, ma mère si prudente annonce qu'elle va suivre un autre époux et s'éloigner de ce palais, et moi je ne puis réprimer mes rires ; je me réjouis en mon âme insensée. Eh bien, prétendants, tentez cette épreuve ; trouverez-vous dans l'Achaïe, dans la sainte Pylos, dans l'Argolide, dans Mycènes, dans Ithaque même ou dans la noire Épire, une femme semblable à ma mère? Mais, qu'ai-je besoin de la louer ? vous savez cela vous-mêmes. Plus de retard donc ni de prétexte, ne différez pas de tendre cet arc ; voyons quel sera le victorieux ; et moi aussi, je veux essayer mes forces. Si c'est moi qui tends l'arc et fais passer une flèche à travers les haches, l'auguste mère d'un homme navré de douleur ne quittera pas ce palais pour suivre un autre époux; elle ne m'abandonnera pas, me voyant capable de remporter le prix des nobles jeux de mon père. »

A ces mots, Télémaque, s'étant levé, ôte son glaive tranchant, et le manteau de pourpre qui couvre ses épaules. D'abord, il place les haches et creuse pour les contenir un long fossé qu'il aligne au cordeau ; ensuite, à l'entour, il foule la terre. Son adresse saisit de surprise tous les convives, car il fait ce qu'il n'a jamais vu. Il s'arrête ensuite sur le seuil et essaye l'arc. Trois fois, plein d'ardeur, il l'ébranle ; trois fois ses forces le trahissent. Cependant, il espère encore tendre le nerf et faire passer la flèche au travers du fer, et sans doute un quatrième effort eût réussi ; mais Ulysse lui fait signe de ne point continuer, malgré ses désirs, et soudain il s'écrie :

« Hélas ! je dois être sans valeur, ou je suis trop jeune encore ; je ne puis me fier à mes bras pour repousser un homme qui le premier m'offenserait. Vous me surpassez en force ; essayez l'arc, et achevons cette épreuve. »

A ces mots, il appuie contre les battants de la porte l'arc dont l'extrémité pose à terre, et à côté il place le trait rapide que soutient le superbe anneau. Enfin, il retourne s'asseoir sur le trône que, tout à l'heure, il a quitté. Alors, Antinoos parle à l'assemblée :

« Amis, avancez tour à tour en commençant par la droite, dans l'ordre que suit l'échanson. »

Il dit : et ce conseil leur est agréable. Liodès, fils d'Œnops, le premier, se lève : c'est leur sacrificateur ; il s'assied toujours le plus près de l'urne magnifique. Seul il déteste l'injustice et il ne cesse de réprimander ses compagnons. C'est lui qui le premier saisit l'arc et le trait rapide. Il s'arrête sur le seuil et essaye l'arc, mais il ne le tend pas ; auparavant ses mains délicates, non exercées, se fatiguent à tirer, et il dit :

« Amis, je renonce à tendre cet arc ; qu'un autre s'en empare. Cette arme doit priver de l'âme et de la vie beaucoup d'hommes vaillants, car il vaut mieux mourir que de vivre après avoir échoué dans l'entreprise qui nous tient réunis dans ce palais, attendant tous les jours. Il en est plus d'un ici qui espère en son cœur, mais lorsqu'il aura fait l'épreuve de l'arc et vu, qu'il recherche quelque autre Achéenne au beau voile, en lui offrant des présents. Pénélope ensuite épousera celui qui lui donnera le plus, et que le sort lui destine. »

A ces mots, il appuie contre les battants de la porte l'arc dont une extrémité pose à terre, et à côté il place le trait rapide que soutient le superbe anneau. Enfin, il retourne s'asseoir sur le trône que tout à l'heure il a quitté. Antinoos éclate en reproches, et s'écrie :

« Liodès, quelle terrible parole s'échappe de tes lèvres ! qui donc n'en serait pas indigné ? Quoi ! cette arme doit priver de l'âme et de la vie beaucoup d'hommes vaillants, parce que tu n'as pu la tendre ? Ta vénérable mère ne t'a pas enfanté pour que tu deviennes un habile archer, mais bientôt d'autres prétendants illustres seront plus heureux que toi. »

Ainsi parle Antinoos ; puis, se tournant vers Mélanthe, il ajoute :

« Ami, allume dans cette salle un grand feu, approches-en un large siége recouvert de toisons ; apporte ensuite l'énorme disque de graisse qui se trouve dans le palais, afin que nous jeunes prétendants, après l'avoir chauffé et en avoir frotté l'arc, nous essayions de le tendre et terminions cette épreuve. »

Il dit : et soudain Mélanthe fait briller la flamme infatigable,

il en approche un siége couvert de toisons ; il apporte l'énorme disque de graisse qui se trouve dans le palais. Les prétendants l'ayant chauffé, tentent l'épreuve ; mais ils ne peuvent tendre l'arc, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient assez forts. Déjà il ne reste plus qu'Antinoos et Eurymaque, chefs des prétendants, l'un et l'autre les plus vaillants et les plus adroits.

A ce moment, le bouvier et le porcher du divin Ulysse sortent ensemble du palais. Le héros lui-même sort après eux, et lorsque déjà ils sont hors des portes et des cours, il élève la voix et leur adresse ces paroles persuasives :

« Philétios, Eumée, dois-je parler ? vaut-il mieux me taire ? Mon âme m'ordonne de ne rien vous cacher. Seriez-vous prêts à seconder Ulysse s'il revenait soudain, si un dieu le ramenait ? Défendriez-vous votre maître ou les prétendants ? Parlez, dites ce que vous commande votre cœur.

— Redoutable Jupiter ! s'écrie Philétios, puisses-tu accomplir nos vœux. Qu'il arrive ce héros, qu'une divinité le conduise ! tu connaîtras alors, ô mon hôte, ce que valent ma force et mes bras. »

Eumée à l'instant implore aussitôt tous les dieux pour qu'Ulysse revienne dans sa demeure. Le roi ne peut douter de la sincérité de leur âme, et il s'écrie :

« Je suis celui que vous attendez ; après avoir souffert bien des maux, j'arrive en ma patrie dans la vingtième année. Je reconnais que de tous mes serviteurs vous seuls aspirez à me revoir. Je n'ai entendu que vous faire des vœux pour mon retour. Je vais vous dire avec vérité ce qui s'accomplira. Si sous mes coups un dieu dompte les prétendants illustres, je vous donnerai de chastes épouses, des richesses et des demeures bâties auprès de la mienne ; vous serez pour Télémaque des compagnons, des frères. Mais allons, je vais, en outre, vous montrer un signe, bien manifeste, afin qu'à votre cœur je sois reconnaissable et digne de foi ; voyez la blessure que jadis, de sa blanche défense, me fit un sanglier, lorsque j'allai sur le Parnasse avec les fils d'Autolycos. »

A ces mots, il écarte ses haillons de la grande cicatrice ; les serviteurs, lorsqu'ils ont vu et bien réfléchi, se prennent à pleurer ; ils jettent les bras autour de leur maître, ils l'embrassent et couvrent de baisers sa tête et ses épaules. Ulysse aussi baise leurs têtes et leurs mains, et le soleil couchant les aurait trouvés encore en larmes, si le roi ne les eût arrêtés en s'écriant :

« Cessez de pleurer et de sangloter, de peur qu'un des captifs, en sortant du palais, ne nous voie et n'aille parler. Mais rentrons l'un après l'autre ; je pars le premier, vous viendrez ensuite. Écoutez ce signal; aucun des prétendants ne consentira que l'on me donne l'arc et le carquois. Divin Eumée, prends-le toi-même, apporte-le à travers la salle, et remets-le-moi dans les mains; recommande ensuite aux femmes de fermer les portes solides du palais. Si l'une d'elles entend, dans les cours, du tumulte et des gémissements d'hommes, qu'elle ne franchisse pas le seuil extérieur, mais qu'en silence elle reste à ses travaux. Toi, noble Philétios, je t'ordonne de fermer les portes de la cour, d'y poser les verrous, et de les assujettir promptement avec des liens. »

Il dit, rentre dans le superbe édifice, et s'assied sur le banc que tout à l'heure il a quitté. Les deux serviteurs du divin Ulysse, après lui, reprennent leurs places.

A ce moment, Eurymaque tient déjà l'arc et l'assouplit en le tournant et le retournant devant le feu, mais, même ainsi, il ne peut le tendre; son cœur glorieux soupire amèrement, et en gémissant il s'écrie :

« Grands dieux ! quelle douleur pour moi et pour tous les prétendants ! je m'attriste, mais ce n'est pas à cause de ce mariage : il est assez de jeunes Grecques soit dans Ithaque, soit dans les autres villes ; ce qui me fait gémir, c'est de nous voir si inférieurs en force au divin Ulysse. Hélas ! nous n'avons pu tendre son arc, et notre opprobre parviendra jusqu'à la postérité.

— Eurymaque, répond Antinoos, il n'en sera pas ainsi ; réfléchis toi-même : le peuple aujourd'hui célèbre la fête d'Apollon, qui donc pourrait tendre un arc? Déposons-le, sans nous affliger, et laissons les haches debout; je ne pense pas que personne vienne les enlever dans le palais d'Ulysse. Cependant, ô échanson, remplis nos coupes, et après avoir fait des libations nous mettrons de côté les flèches. Mélanthe amènera demain les chèvres les plus belles du troupeau; nous brûlerons leurs cuisses pour Apollon, illustre archer, et nous terminerons l'épreuve. »

Ainsi parle Antinoos; les convives l'applaudissent. Les hérauts leur versent de l'eau sur les mains ; des jeunes gens couronnent de vin les urnes, et le distribuent à la ronde à pleines coupes. Lorsque les Grecs ont fait des libations, et bu autant que le désire leur âme, Ulysse plein d'artifices leur dit :

« Écoutez-moi, prétendants d'une illustre reine, je veux dire

ce qu'en mon sein m'inspire mon âme. C'est surtout Eurymaque et le divin Antinoos que j'implore, car celui-ci a conseillé, avec sagesse, de laisser maintenant reposer l'arc, et de se confier aux dieux. Demain l'un des immortels accordera, à qui il voudra, la victoire. Mais donnez-moi cet arc brillant, afin que devant vous j'éprouve mes forces et mon bras. Que je sache si j'ai encore la vigueur qui jadis animait ces membres flétris, ou si ma vie errante et le manque de soins l'ont détruite ! »

Il dit, et tous les prétendants s'indignent avec violence ; ils craignent que ce mendiant ne tende l'arc brillant. Antinoos éclate en reproches, et s'écrie :

« Misérable étranger ! il ne te reste plus l'ombre de raison ! N'es-tu pas satisfait de t'asseoir paisiblement à nos repas ? manques-tu d'aliments ? n'entends-tu pas nos discours ? Quel autre mendiant ou vagabond a jamais été admis à nos entretiens ? le vin te fait tort ; il en trouble bien d'autres quand on l'engouffre avidement, au lieu de le boire avec mesure. N'est-ce point le vin qui, dans le palais du magnanime Pirithoüs, égara l'illustre centaure Eurytion, lorsqu'il prit part au festin des Lapithes ? L'esprit égaré par le vin, furieux, il commet dans ce palais des actions criminelles. Une vive douleur transporte les héros, ils se lèvent, ils l'entraînent hors du portique, et lui coupent impitoyablement avec l'airain aigu, les oreilles et les narines, et lui, tout à fait hors de sens, s'en va supportant son affliction d'un cœur abattu. De là naît la guerre entre les hommes et les Centaures ; mais d'abord Eurytion a trouvé dans l'ivresse sa propre infortune. Je te prédis de semblables malheurs si tu oses tendre cet arc. Nul ici ne sera bienveillant pour toi ; car nous t'enverrons à l'instant, sur un noir navire, au roi Échétos, fléau de tous les humains ; là, rien n'empêchera ta perte. Bois donc tranquillement, et ne lutte pas contre des hommes plus jeunes que toi. »

Alors la prudente Pénélope prend la parole et dit : « Antinoos, il n'est ni juste ni honnête d'offenser les hôtes de Télémaque qui s'asseyent à son foyer. Penses-tu que, si cet étranger, confiant dans la force de ses bras, réussit à tendre le grand arc d'Ulysse, il me conduise dans sa demeure et me fasse son épouse ? Lui-même dans son sein n'oserait concevoir une telle espérance. Que nul de vous, en mangeant ici, ne se tourmente au sujet de notre hôte, car en vérité ce ne serait pas convenable.

— Fille d'Icare, répond Eurymaque, nous ne croyons point que cet homme t'épouse : ce ne serait point convenable ; mais, re-

doutant les propos des hommes et des femmes, nous ne voulons pas que le moindre des Achéens dise : « Certes, ces hommes « qui recherchent l'épouse d'un héros irréprochable sont loin de « le valoir ; ils n'ont pu faire plier son arc, et un misérable vaga« bond, portant dans le palais ses pas errants, a facilement tendu « le nerf, et lancé une flèche qui a traversé les haches ! » Tels seraient leurs discours, et ils nous couvriraient d'opprobre.

— Eurymaque, reprend la prudente Pénélope, il n'est plus de bonne renommée parmi le peuple, pour ceux qui dévorent et méprisent la maison d'un vaillant héros. Pourquoi vous-mêmes vous êtes-vous couverts de cet opprobre ? Cet hôte est robuste et de taille majestueuse, il se glorifie de descendre d'un noble sang : donnez-lui donc l'arc d'Ulysse, et voyons. Je le promets, et ma parole s'accomplira : s'il le tend, si Phébus lui accorde l'honneur, je le revêtirai richement d'une tunique, d'un manteau ; je lui donnerai, pour qu'il se défende des chiens et des hommes, une pique acérée et un glaive à double tranchant. Je lui donnerai encore des sandales, et je le ferai conduire où son cœur et son âme le désirent.

— Ma mère, s'écrie le sage Télémaque, personne parmi les Grecs plus que moi ne peut donner ou refuser ces armes, ni de ceux qui dominent dans l'âpre Ithaque, ni de ceux des îles voisines de la fertile Élide. Aucun d'eux ne contraindra mes désirs, s'il me plaît de donner l'arc d'Ulysse à mon hôte. Mais retourne dans ton appartement, occupe-toi de tes travaux : du fuseau, de la toile ; ordonne à tes femmes d'achever leur tâche. Le soin des armes est réservé aux hommes, et à moi surtout, qni suis le maître dans ce palais. »

Pénélope, surprise, remonte à ses appartements, car elle a recueilli en son âme le sage discours de son fils. Lorsqu'elle y est rentrée avec ses compagnes, elle pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'à ce que Minerve répande sur ses paupières un doux assoupissement.

Cependant, le divin Eumée prend l'arc recourbé et l'emporte ; mais les prétendants le menacent tous d'une vo.x dans la grande salle, et s'écrient :

« Misérable porcher, où portes-tu cet arc ? Vagabond ! bientôt, si Apollon et les autres dieux nous sont propices, les chiens que tu nourris te dévoreront, loin des demeures des hommes, à l'entour de tes troupeaux. »

Ils disent. Eumée s'arrête et dépose l'arc au lieu même où il se trouve, saisi de crainte d'entendre dans la salle tant de

voix qui le menacent. Télémaque, à son tour, le gourmande et s'écrie :

« Vieillard, porte cet arc plns loin. Tu ne te trouveras pas bien de leur obéir ; prends garde que malgré ma jeunesse je ne te renvoie aux champs en te poursuivant à coups de pierres : car ma force l'emporte sur la tienne. Ah ! si je surpassais de même les prétendants, je les aurais bientôt chassés honteusement de ma demeure, où ils ne cessent de tramer des actions iniques. »

A ces mots, les prétendants éclatent de rire sur Télémaque, et oublient leur colère. Eumée traverse la salle avec l'arc, et s'arrêtant auprès de l'illustre Ulysse, il le lui remet entre les mains. Aussitôt, il sort et appelle la nourrice en lui disant :

« Télémaque t'ordonne, prudente Euryclée, de fermer avec les barrières les portes solides du palais. Si l'une de vous entend dans les cours du tumulte et des gémissements d'hommes, qu'elle ne franchisse pas le seuil extérieur, mais qu'en silence elle reste à ses travaux. »

Il dit, et n'a pas prononcé une vaine parole. Euryclée ferme les portes du superbe édifice. De son côté, Philétios saute en silence hors de la salle, et, à l'aide d'un câble d'écorces, agrès de navire, déposé sous le portique, il barricade les portes extérieures de la cour ; puis il rentre, reprend le siége que tout à l'heure il a quitté, et est attentif à ce que fait Ulysse. Le héros déjà manie son arc, le retourne en tout sens, examine de toutes parts si, en son absence, les vers n'ont point rongé la corne. A cette vue les convives se disent entre eux :

« Cet homme est un grand admirateur d'arcs, et il s'y connaît ; peut-être dans sa demeure en a-t-il de semblables ; ou bien il veut apprendre à en fabriquer. Comme ce méchant vagabond retourne en ses mains l'arc d'Ulysse ! »

D'autres, parmi ces jeunes audacieux, s'écrient : « Puisse-t-il en toute chose avoir mauvaise chance, aussi sûrement qu'il ne pourra le tendre ! »

Ainsi parlent les prétendants. Cependant, Ulysse a pesé et visité son arc. Soudain, de même qu'un homme, habile au chant et sur la lyre, tend facilement, autour de la cheville nouvelle, la corde de boyau de brebis qu'il vient d'attacher par les deux bouts, Ulysse tend le grand arc, en tirant de la main droite le nerf, qui rend un son plein, semblable à un cri d'hirondelle. Une vive douleur vient aux prétendants, tous changent de couleur, et Jupiter au même instant tonne à grand bruit, montrant un signe manifeste ; le divin Ulysse se réjouit de ce que le fils

de Saturne lui envoie un présage. Il prend sur sa table une flèche aiguë qu'on a retirée du carquois où les autres sont encore renfermées, jusqu'à ce que bientôt les Grecs les éprouvent. D'une main Ulysse tient la poignée de l'arc, de l'autre il tire le nerf et le trait sans quitter le banc où il est assis. Enfin, après avoir visé, il lance la flèche à pointe d'airain qui, sans s'écarter du but, traverse rapidement tous les anneaux dont le manche des haches est surmonté. Aussitôt le héros dit à son fils : « L'hôte assis à ton foyer ne te fait pas honte. Je n'ai pas manqué le but, et il ne m'a pas fallu de longs efforts pour tendre l'arc, mes forces sont encore entières, et les prétendants ne songent plus à me mépriser, ni à m'adresser des reproches. Mais voici le moment de préparer, à la lueur du jour, le repas du soir; les convives se livreront ensuite aux plaisirs de la musique et du chant, délices des festins. »

A ces mots, il agite ses sourcils. Télémaque jette sur ses épaules un glaive tranchant, saisit dans ses mains une javeline, et se place resplendissant d'airain auprès du siége de son père.

CHANT XXII.

Cependant, Ulysse se dépouille de ses haillons, et tient en ses mains l'arc et le carquois rempli encore de flèches ; il s'élance devant le seuil et répand à ses pieds les traits rapides, puis il dit aux prétendants :

« Cette épreuve honorable est accomplie; je vais maintenant viser à autre but que jamais homme n'a frappé : puissé-je l'atteindre! veuille Apollon me donner la gloire ! »

A ces mots, il dirige contre Antinoos un trait amer. Le jeune prétendant est près de porter à ses lèvres une large coupe d'or à deux anses ; déjà, de ses deux mains, il la soulève pour boire du vin ; car en son âme il est loin de songer à la mort. Qui eût soupçonné qu'au milieu de tant de convives un homme seul, quelle que fût sa force, le livrât à la sombre Parque? Ulysse l'atteint à la gorge, la pointe d'airain traverse le cou délicat. Antinoos se penche à la renverse; la coupe s'échappe de ses mains ; un flot de sang jaillit de ses narines, et soudain ses pieds repoussent au loin la table ; les mets roulent à terre; le pain, les chairs sont souillés. Les prétendants, lorsqu'ils le voient tomber, remplissent le palais de tumulte. Ils s'élancent de leurs trônes, parcourent en désordre la salle, et cherchent en vain des regards, sur les murs superbes, mais il ne peuvent prendre ni javeline ni bouclier. Cependant, ils éclatent contre Ulysse en paroles furieuses.

« Étranger, c'est aux hommes que visent tes flèches ! Malheur à toi ! voilà ta dernière épreuve, tu touches à ton moment suprême. Tu viens de faire périr le plus illustre des jeunes héros d'Ithaque, et en cette île même tu seras la proie des vautours. »

Chacun parlait ainsi, cependant ils croyaient encore que le coup avait été porté involontairement. Les insensés! ils ne

voyaient point la mort suspendue sur leurs têtes ! Ulysse leur lance un regard terrible et s'écrie :

« Chiens, vous pensiez que jamais des champs d'Ilion je ne reviendrais en ma demeure. Vous ruiniez ma maison ; vous forciez mes captives à dormir avec vous ; moi vivant, vous recherchiez mon épouse, sans crainte des dieux qui habitent le vaste ciel, ni de l'inévitable vengeance des hommes. Vous allez tous franchir les portes du trépas ! »

A ces mots, la pâle terreur les saisit, ils regardent de toutes parts comment ils pourront fuir l'instant suprême ; le seul Eurymaque répond au héros :

« Si vraiment tu es Ulysse d'Ithaque, de retour chez toi, tes reproches sont pleins de justice. Oui, dans tes champs, dans ton palais, les Grecs ont commis des iniquités. Mais déjà celui qui en fut coupable gît étendu devant toi. Antinoos a causé tout le mal, non qu'il désirât bien vivement cet hymen, ni qu'il languît à l'attendre, mais parce qu'il nourrissait d'autres desseins que le fils de Saturne n'a point accomplis. Il voulait régner seul sur la riante Ithaque, et faire périr ton fils par ses embûches. Maintenant, il est mort comme il le méritait ; épargne donc ton peuple. Nous ne tarderons pas, pour t'apaiser au nom de tous les citoyens, à te dédommager de ce qui a été bu et mangé dans ton palais ; nous te donnerons chacun de l'airain, de l'or, du prix de vingt bœufs, afin que ton cœur se réjouisse. Jusque-là, personne ne peut te reprocher ta colère.

— Eurymaque, répond le héros en lui jetant un regard terrible, dussiez-vous m'apporter tous vos biens paternels et y ajouter encore, je ne suspendrai pas le carnage avant que tous les prétendants aient expié leur insolence. Vous avez le choix de me combattre résolûment ou de fuir la mort et la Parque. Mais, je me trompe si un seul de vous doit échapper au trépas. »

A ces mots, les prétendants sentent leurs cœurs faillir et leurs genoux plier. Enfin, pour la seconde fois, Eurymaque s'écrie :

« Amis, cet homme ne laissera pas reposer ses mains invincibles, puisqu'il a saisi son arc et son carquois ; du seuil de cette salle, il nous lancera ses traits jusqu'à ce qu'il nous ait tous immolés. Songeons donc à combattre ; tirez vos glaives, couvrez-vous de vos tables pour arrêter les flèches rapides ; élançons-nous sur lui tous en foule ; si nous le repoussions loin du seuil et des portes, nous nous élancerions dans la ville ; nous y pousserions aussitôt un cri d'alarme, et cet homme aurait tendu son arc pour la dernière fois. »

A ces mots, il tire son glaive d'airain à double tranchant, et fond sur le héros en jetant des cris horribles. Mais, dans le même instant, Ulysse le prévient, décoche une flèche et l'atteint près de la mamelle. Le trait rapide lui traverse le foie; ses mains laissent échapper le glaive; il tombe en tournoyant sur une table qu'il renverse : les mets, la coupe roulent à terre. Lui-même, le cœur contristé, frappe de son front le sol, et de ses pieds repousse en trépignant un long siége. Les ténèbres se répandent sur ses yeux.

Cependant, Amphinome, le glaive à la main, se précipite sur le glorieux Ulysse pour voir s'il forcera le passage des portes ; mais Télémaque, le prévenant, lui porte entre les deux épaules un coup de sa javeline d'airain, et la lui passe à travers la poitrine; il tombe avec fracas, et de son front frappe le sol. Le vainqueur laissant son javelot dans le corps d'Amphinome recule, car il craint fort que s'il retire son long frêne, l'un des Achéens ne le perce de son glaive ou ne le frappe du tranchant; il court donc, arrive aussitôt auprès de son père, et lui adresse ces paroles rapides :

« O mon père! je vais t'apporter deux javelots, un bouclier, un casque d'airain qui s'adapte à tes tempes; je m'armerai moi-même; j'armerai nos deux serviteurs; le moment est venu de nous couvrir d'airain.

— Hâte-toi, répond Ulysse; et reviens pendant que ces flèches me défendent; plus tard ils pourraient me repousser des portes, si j'étais seul. »

Télémaque obéit à son père bien-aimé et court à l'appartement où sont les belles armes; il prend quatre boucliers, huit javelots, quatre casques d'airain à flottantes crinières et les apporte vite au héros. Lui-même, le premier, revêt l'airain; et aussitôt qu'auprès de lui les deux captifs se sont couverts de leurs belles armes, ils entourent l'illustre et artificieux Ulysse. Celui-ci, tant qu'il a des flèches, tend son arc sans relâche, et atteint dans la salle les prétendants tour à tour; le sol en est jonché. Mais lorsque les flèches manquent à leur roi qui les a lancées, il dépose l'arc devant le seuil, l'appuie, désormais immobile, sur le mur éclatant, et couvre sa poitrine du bouclier à quatre lames. Sur sa tête, il pose le casque pesant à flottante crinière, dont l'aigrette ondule terriblement. Enfin, il saisit deux javelots étincelants d'airain.

Il existait dans la forte muraille de la grande salle, au niveau de l'étage supérieur, une porte à degrés, issue secrète qui con-

duisait hors du superbe palais, et que fermaient deux ais solidement adaptés. Ulysse ordonne au divin Eumée de la surveil-veiller en se plaçant près de l'unique et étroite ouverture extérieure.

Cependant, Agélas s'écrie au milieu des prétendants :

« Amis, n'est-il personne parmi vous pour franchir la porte supérieure, parler au peuple et pousser un cri d'alarme? cet homme aurait tendu son arc pour la dernière fois.

— Noble Agélas, répond Mélanthe, il n'y faut pas songer : elle est trop près de la porte des cours, et l'ouverture extérieure est trop étroite ; un seul homme, s'il est vaillant, pourrait nous arrêter tous. Mais prenez courage, je vais vous apporter des armes de l'appartement supérieur. C'est là sans doute qu'Ulysse et son illustre fils les ont renfermées. »

A ces mots, Mélanthe monte au dépôt des armes par les degrés intérieurs de la salle ; il prend douze boucliers, autant de javelots, autant de casques d'airain à la flottante crinière ; il les emporte à la hâte et les donne aux prétendants.

Ulysse sent son cœur faillir et ses genoux plier, lorsqu'il voit sur leurs poitrines étinceler les armes, et dans leurs mains les longues javelines; il comprend la grandeur de son entreprise, et il adresse à son fils ces paroles rapides :

« Télémaque, l'une de nos femmes, ou le perfide Mélanthe, nous expose à une lutte cruelle.

— O mon père! répond le jeune héros, c'est moi qui ai failli, et je suis seul coupable : j'ai laissé ouverte la porte de la chambre, et leur homme a été mieux avisé que moi; va donc, divin Eumée, ferme la porte, et observe bien si c'est l'une des femmes, ou, comme je le soupçonne, le fils de Dolios qui a fait cela. »

Pendant qu'ils échangent ces paroles, Mélanthe va une seconde fois à la chambre, pour en rapporter des armes ; le fidèle Eumée l'aperçoit, et se rapprochant d'Ulysse, il s'écrie :

« Divin fils de Laërte! je reconnais le méchant serviteur que nous soupçonnions; parle-moi sans détour : le tuerai-je si je suis le plus fort, ou te l'amènerai-je ici, pour qu'il expie les excès intolérables qu'il a commis dans ton palais?

— Mon fils et moi, répond le héros, nous contiendrons les prétendants, quelle que soit leur ardeur. Vous deux, saisissez Mélanthe, liez-lui les pieds et les mains, rejetez-le dans la chambre, entourez-le d'un cordage; et, avant de fermer les portes, suspendez-le à une haute colonne, afin que, sans expirer, il souffre de cruelles douleurs. »

Il dit : les deux serviteurs obéissent ; ils courent à l'appartement supérieur, sans que Mélanthe, qui déjà y est entré, les aperçoive ; et pendant que, dans les recoins, il cherche des armes, l'un et l'autre s'arrêtent en dehors, des deux côtés du seuil. Bientôt le chevrier sort, tenant dans une main un casque superbe, et de l'autre un vieux bouclier que jadis porta dans sa jeunesse le héros Laërte. Depuis longtemps cette large armure gît oubliée, et les jointures de ses courroies sont consumées. Philétios, Eumée sautent sur Mélanthe, le saisissent, l'entraînent dans la chambre par les cheveux, le terrassent tout contristé ; lui attachent avec de lourdes cordes les deux pieds et les deux mains, qu'ils ramènent derrière son dos, comme l'a ordonné le divin Ulysse, puis, en tirant une chaîne tressée qui le tient suspendu, ils l'élèvent le long d'une haute colonne, jusqu'aux solives ; alors Eumée lui adresse ces paroles amères :

« Maintenant, Mélanthe, tu vas veiller toute la nuit dans cette couche moelleuse, tu l'as bien mérité ! La fille du matin, au sortir du cours de l'Océan, n'échappera pas à tes regards, au moment où tu as coutume d'amener aux prétendants les chèvres réservées à leurs festins. »

A ces mots, ils le laissent retenu dans de cruels liens ; puis, revêtus de leurs armures, ils ferment la porte éclatante, et rejoignent leur illustre maître. Là, respirant la fureur, les combattants sont en présence ; quatre défendent le seuil ; d'autre part, une troupe nombreuse et vaillante s'élance dans la salle. En cet instant Minerve, fille de Jupiter, s'approche, ayant pris la figure et la voix de Mentor. A sa vue, Ulysse est pénétré de joie et s'écrie :

« Mentor, viens éloigner de nous le péril ; souviens-toi de ton compagnon chéri, de ton contemporain qui a toujours été bon pour toi. »

Telles sont ses paroles, mais il soupçonne que c'est Minerve elle-même. Les prétendants, de leur côté, font retentir la salle de leurs menaces. Agélas, fils de Damastor, le premier, éclate en reproches.

« Mentor, ne te laisse pas prendre aux paroles d'Ulysse ; garde-toi de combattre les prétendants pour le défendre. Voici notre pensée et je ne doute pas qu'elle s'accomplisse, lorsque nous aurons tué le père et son fils : tu périras après eux, pour avoir tenté de pareilles actions dans le palais ; tu les expieras sur ta tête ; l'airain triomphera de vos forces, et nous con-

fondrons avec ceux d'Ulysse tes domaines et tes trésors ; enfin, nous ne laisserons vivre dans ta demeure, dans Ithaque, ni tes fils, ni tes filles, ni ta chaste épouse. »

Ces menaces augmentent le courroux de la déesse, qui adresse au fils de Laërte ces paroles irritées :

« Ulysse, tu n'as plus toute ta force ni la valeur avec laquelle, pendant neuf ans aux champs troyens, tu combattis sans relâche pour la blanche Hélène. Tu as fait périr une multitude de héros, dans des mêlées terribles ; tu as détruit par tes conseils la vaste ville de Priam ; comment donc, dans ta demeure, au milieu de tes richesses, peux-tu hésiter à te conduire en brave contre les prétendants? Prends courage, ô mon fils ! tiens-toi près de moi ; examine si, en face de tes ennemis, Mentor sait reconnaître tes bienfaits. »

Ainsi parle la déesse, mais elle n'assure pas à l'instant, au héros, la victoire encore indécise ; elle veut éprouver sa valeur et celle de son glorieux fils. Elle-même prend la forme d'une hirondelle, voltige et se pose sur une poutre de la salle resplendissante. Cependant, Agélas, fils de Damastor, Eurynome, Amphimédon, Démoptolème, Pisandre, fils de Polyctor, et l'illustre Polybe encouragent les prétendants. De tous ceux qui n'ont point succombé et qui combattent pour leur vie, ce sont les plus vaillants. Les autres sont déjà domptés par l'arc et les traits rapides. Agélas leur adresse ce discours :

« Amis, cet homme va enfin laisser reposer ses mains invincibles. Voyez ! déjà Mentor est parti, après ses vaines bravades ; nos adversaires sont seuls auprès de la première porte ; ne lancez donc pas toutes vos grandes javelines ; mais, allons, que six d'abord partent ; voyons si Jupiter nous accorde de blesser Ulysse et de remporter la victoire ; s'il tombe, il n'y a pas à s'inquiéter des autres.

Il dit, et ils lancent leurs javelots avec ardeur, mais Minerve les rend inutiles : l'un frappe le seuil, l'autre la porte, un autre la paroi du mur. Dès que les traits des prétendants se sont égarés, le divin et patient Ulysse s'écrie :

« Amis, c'est à nous maintenant de frapper les prétendants qui brûlent de nous immoler pour mettre le comble aux maux qu'ils nous ont faits. »

A ces mots, tous, après avoir visé, font voler leurs traits : Ulysse perce Démoptolème ; Télémaque, Euryade ; Élatos tombe sous les coups d'Eumée ; Pisandre, sous ceux de Philœtios. Soudain tous quatre mordent la poussière. Les prétendants se ré-

fugient à l'extrémité de la salle, et les vainqueurs s'élancent pour retirer des cadavres leurs longues javelines.

Une seconde fois les prétendants lancent leurs javelots avec ardeur, mais Minerve les rend inutiles : l'un frappe le seuil, l'autre la porte, un troisième la paroi du mur. Amphimédon effleure la main de Télémaque, et la pointe d'airain enlève l'épiderme. Ctésippe, au-dessus du bouclier d'Eumée, dirige sa longue javeline, qui fait à l'épaule du pâtre une légère blessure, et tombe derrière lui sur le sol.

Soudain, quatre traits acérés volent sur la foule des prétendants : Ulysse frappe Eurydamas; Télémaque, Amphimédon; Polybe tombe sous les traits d'Eumée; Ctésippe, sous ceux de Philétios; ce dernier se glorifie en ces termes :

« O fils de Polytherse! insolent railleur! tu ne parleras plus avec orgueil, entraîné par ta folie; laisse aux dieux le soin de discourir : car ils sont les plus puissants. Ce coup est le prix du don d'hospitalité que tu as fait au divin Ulysse, comme il mendiait dans sa demeure. »

Ainsi parle le bouvier. Cependant Ulysse porte un coup de pique au fils de Damastor; Télémaque plonge dans le flanc de Léocrite, fils d'Évenor, sa javeline d'airain qui lui traverse le corps; il tombe et frappe de son front le sol.

Alors, Minerve, du faîte de la salle, agite sur la tête des prétendants la formidable égide; leurs sens sont glacés d'épouvante; ils fuient éperdus comme les bœufs d'un grand troupeau que poursuit et disperse, aux longs jours de printemps, un taon aux couleurs variées.

Tels des vautours aux fortes serres, au bec recourbé, réjouissant le laboureur, fondent du haut des monts sur une troupe d'oiseaux, les chassent tout effrayés, des sillons jusqu'aux nues, les atteignent et les immolent, car ils n'ont ni force ni refuge : tels les vainqueurs se précipitent dans la salle du festin, sur les prétendants troublés, et les frappent de toutes parts. Le bruit des coups, les gémissements, retentissent dans le palais; le sol ruisselle de sang.

Enfin, Liodès s'élance au-devant d'Ulysse, embrasse ses genoux, le prie et lui adresse ces paroles rapides : « Je t'implore, ô fils de Laërte! prends pitié de moi, épargne ma vie. Je te le jure, jamais, dans ta demeure, je n'ai fait ou dit rien de coupable contre tes femmes, je m'efforçais au contraire de contenir les autres prétendants qui les outrageaient. Mais je n'ai pu les dissuader de mal faire, et ils ont justement expié leur

folie. J'étais leur sacrificateur, et non leur complice; périrai-je donc comme eux? Ne sera-t-il plus à l'avenir de récompense pour les bonnes actions? »

Ulysse, en lui jetant un regard terrible, s'écrie : « Si tu te glorifies d'avoir été un sacrificateur parmi ces audacieux, n'as-tu pas, comme eux, désiré que le doux instant du retour me fût ravi; que mon épouse bien-aimée devînt ta compagne, et qu'elle te donnât des enfants? Meurs donc! tu ne peux éviter le triste trépas. »

En disant ces mots, il relève de sa forte main le glaive qu'en expirant Agélas a laissé tomber, et le pousse au travers de la gorge de Liodès. L'infortuné parlait encore lorsque sa tête roule dans la poussière.

Le chanteur Phémios, fils de Terpias, échappe à la Parque : car c'était par contrainte qu'il chantait parmi les prétendants audacieux. Sa lyre harmonieuse à la main, debout près de la porte à degrés, il agite en son esprit s'il sortira de la salle pour s'asseoir dans la cour au pied de l'autel de Jupiter-Hercéen[1], sur lequel Laërte et Ulysse avaient brûlé nombre de cuisses de taureaux, ou s'il se prosternera devant Ulysse pour implorer sa pitié. Ce dernier parti lui semble enfin le meilleur. Il dépose donc à terre sa lyre entre l'urne et son trône à clous d'argent; puis, se jetant au-devant d'Ulysse, il embrasse les genoux du héros, et le prie en lui adressant ces paroles rapides :

« Je t'implore, ô fils de Laërte, prends pitié de moi, épargne ma vie : ce serait pour toi plus tard un regret si tu immolais un chanteur qui célèbre les dieux et les humains. Je me suis instruit moi-même dans mon art, et un dieu a fait naître en mon esprit les chants les plus divers. Il est en mon pouvoir de te célébrer toi-même comme une divinité; ne désire donc pas ma mort. Télémaque, ton fils chéri, te dira que jamais, de mon plein gré, je ne me suis assis dans ta demeure pour me mêler aux prétendants et me faire entendre pendant leurs festins : mais ils étaient nombreux et robustes, et ils m'ont toujours forcé à les suivre. »

Telle est sa prière. Telémaque, qui l'écoute, s'approche de son père, et dit :

« Épargne-le, ne frappe pas un homme qui n'est point coupable; sauvons encore le héraut Médon, qui, dans le palais, a pris soin de moi dès mon enfance, pourvu que ni Philétios ni

1. Jupiter du foyer, des clôtures, de l'intérieur du palais. Voy. Hérodote, VI, 68.

Eumée ne l'aient fait périr, et qu'il ne soit pas tombé sous tes coups. »

Il dit : et le sage Médon l'entend ; tout tremblant, il s'était glissé sous son trône, et, enveloppé de la peau d'un bœuf récemment écorché, il avait évité la sombre mort. Soudain, il se montre, repousse la peau de bœuf, se jette devant Télémaque, embrasse ses genoux, et le prie en lui adressant ces paroles rapides :

« Ami, me voici, épargne-moi ; dis à ton père qu'il détourne loin de moi sa force invincible et son airain tranchant : car il est encore courroucé contre les prétendants qui dévoraient ses richesses et qui te méprisaient.

— Rassure-toi, répond Ulysse en souriant, déjà mon fils t'a défendu et sauvé, afin qu'en ton âme tu saches et que tu dises aux autres hommes que la perversité ne vaut pas la vertu. Mais sors du palais avec Phémios ; asseyez-vous dans la cour loin du carnage, pour qu'ici j'accomplisse ce qu'il me reste à faire. »

A ces mots, ils sortent de la salle, s'asseyent au pied de l'autel du grand Jupiter, et portent autour d'eux des regards inquiets ; car ils sont toujours dans l'attente de la mort. Cependant, Ulysse promène son coup d'œil dans le palais pour s'assurer si l'un de ses ennemis est encore vivant et a évité la sombre Parque. Il les voit tous étendus dans le sang et la poussière. Tels des poissons, que dans un vaste filet l'on retire de la profonde mer, étendus sur le sable, regrettent l'humide séjour, et bientôt expirent frappés par l'ardeur du soleil : ainsi les prétendants gisent en monceaux. Alors, Ulysse donne ses ordres à son fils :

« Télémaque, hâte-toi d'appeler la nourrice Euryclée, je veux lui prescrire ce qui est en mon âme. »

Le jeune héros obéit à son père bien-aimé, il ébranle la porte intérieure et, s'adressant à la nourrice, il lui dit : « Accours auprès de nous, vieille Euryclée, toi qui surveilles ici les captives de notre palais ; viens, mon père t'appelle et veut te parler. »

Il dit, et n'a pas prononcé une vaine parole. Euryclée ouvre les portes du superbe édifice, et s'élance sur les pas de Télémaque. Elle trouve bientôt Ulysse entouré de cadavres, souillé de sang et de poussière. Tel le lion sort du parc où il a dévoré un taureau ; sa poitrine, ses mâchoires sont ensanglantées, son aspect est terrible : tel est Ulysse, les mains et les bras couverts de souillures. La vieille, à la vue des cadavres, et de ces flots de sang, est près de jeter des cris de joie : car elle a sous les yeux une grande entreprise achevée ; mais Ulysse la retient,

quels que soient ses désirs, en lui adressant ces paroles rapides :

« Nourrice, réjouis-toi en ton âme ; garde-toi de pousser de grands cris. Il n'est point juste de se glorifier de la mort des héros. La destinée des dieux et leurs actions iniques ont dompté ceux que tu vois ici étendus ; ils n'honoraient aucun des hommes qui sont sur la terre, et traitaient de même le bon et le méchant qui s'approchaient d'eux. Leur perversité les a conduits au trépas. Maintenant, fais-moi connaître les femmes de ce palais qui m'outragent et celles qui ne sont point coupables.

— Mon fils, répond la fidèle nourrice, je vais te dire la vérité. Ton palais renferme cinquante captives que nous avons instruites aux travaux de leur sexe, à peigner la laine et à supporter la servitude. Parmi elles, douze sont entrées dans l'impudicité. Elles ne m'honorent pas, ni Pénélope elle-même. Quant à Télémaque, à peine sort-il de l'enfance, et sa mère ne lui a pas encore permis de commander aux femmes. Mais j'ai hâte de monter au splendide appartement de ma maîtresse, et de l'avertir : car une divinité l'a plongée dans le sommeil.

— Ne l'éveille pas encore, répond Ulysse, fais venir ici les femmes, et d'abord celles qui ont commis des actions indignes. »

A ces mots, la vieille sort de la salle, porte aux femmes ce message et les presse d'arriver. Cependant, Ulysse réunit Télémaque, Eumée, Philétios, et leur adresse ces paroles rapides : « Commencez à enlever les morts et ordonnez aux femmes de vous seconder ; lavez ensuite, avec de l'eau et des éponges, ces tables et ces trônes superbes. Lorsque dans la grande salle tout sera remis en ordre, conduisez les femmes coupables entre le grand mur de la tour et le donjon. Là, frappez-les de vos longs glaives : qu'elles périssent ; qu'elles oublient Vénus dont elles subissaient la loi, avec les prétendants, quand en secret elles s'unissaient à eux. »

Il dit, et les femmes coupables entrent toutes ensemble ; aussitôt, elles poussent des gémissements terribles, et fondent en larmes. Toutefois, en s'entr'aidant d'abord, elles transportent les cadavres, qu'elles entassent sous le portique de la cour. Ulysse lui-même les dirige, les presse et les force d'obéir. Elles lavent ensuite, avec de l'eau et des éponges, les trônes superbes et les tables. Cependant, Télémaque et les deux pâtres, passant des pelles sur le sol de la grande salle, amoncellent les souillures, que les femmes enlèvent et déposent hors du palais. Quand

tout est remis en ordre dans la grande salle, ils conduisent les femmes coupables entre le grand mur et le donjon, et les entassent dans cet étroit défilé, d'où elles ne peuvent sortir. Télémaque alors, le premier, prend la parole :

« Je n'ai garde de faire périr d'une mort sans tache ces femmes qui partageaient la couche des prétendants, et déversaient les outrages sur ma tête et sur celle de ma mère. »

A ces mots, il assujettit au baut d'une colonne le câble d'un navire, et l'étend tout autour du donjon, de sorte que les pieds des captives ne puissent toucher à terre. Telles des grives ou des colombes se prennent au filet dans les buissons de l'enclos qu'elles envahissent, et goûtent un triste repos : telles ces femmes rangées en ordre ont la tête serrée en des lacets qui les font périr ignominieusement. Elles remuent un moment les pieds, mais pas longtemps.

Alors, à travers le vestibule, ils entraînent Mélanthe dans la cour, lui tranchent les narines et les oreilles, lui arrachent la virilité et jettent aux chiens ces chairs palpitantes. Leur colère n'est pas encore assouvie : ils lui coupent bras et jambes. Ensuite, ils se lavent les pieds et les mains, et rentrent dans le palais d'Ulysse; l'œuvre est accomplie. Le héros, cependant, dit à la fidèle nourrice :

« Euryclée, apporte-moi du soufre, remède des maux, apporte-moi du feu, pour que je purifie la salle; exhorte Pénélope à me rejoindre ici avec ses suivantes; presse toutes les captives de se rendre auprès de moi.

— O mon fils, répond la fidèle nourrice, tes paroles sont pleines de sagesse. Mais d'abord je vais te donner une tunique, un manteau : ne reste pas dans ton palais les épaules couvertes de haillons, ce serait vraiment blâmable.

— Non, non, répond Ulysse; allume dans la salle un ardent brasier. » Il dit : et la fidèle nourrice ne désobéit pas; elle lui présente le soufre et le feu. Ulysse répand la vapeur purifiante dans la salle, dans le palais, dans la cour. Cependant, la vénérable Euryclée sort, pour porter aux femmes les ordres du roi, et les convoquer. Bientôt elles entrent dans la salle, des torches à la main. Elles entourent leur maître, le saluent, lui serrent les mains, le pressent dans leurs bras, couvrent de baisers sa tête et ses épaules. Le héros ressent un doux désir de répandre des pleurs : car en son cœur il les reconnaît toutes.

CHANT XXIII.

Euryclée monte en riant aux appartements supérieurs, pour apprendre à sa maîtresse que son époux chéri est dans le palais. Ses genoux se meuvent rapidement, ses pieds vont vite ; elle se penche au-dessus de la tête de Pénélope, et lui dit :

« Réveille-toi, chère enfant, viens voir de tes yeux ce que tous les jours tu désires. Ulysse, si longtemps absent, est de retour dans son palais ; il a fait périr les audacieux prétendants, qui tourmentaient sa maison, dévoraient ses richesses, et opprimaient son fils.

— Chère nourrice, s'écrie la prudente Pénélope, les dieux t'ont-ils privée de la raison ? Ils peuvent rendre insensé même le sage et donner la sagesse à l'insensé. Ils ont égaré ton esprit, toujours si mesuré. Pourquoi me railles-tu quand j'ai dans l'âme tant de peines ? Pourquoi m'annonces-tu des choses incroyables en m'éveillant du doux sommeil qui m'enchaînait, et enveloppait mes paupières ? Jamais je n'avais si bien dormi depuis le jour où Ulysse est parti pour la fatale Ilion, dont le nom ne devrait plus être prononcé. Allons, descends, retourne dans le palais. Si toute autre de mes femmes était venue m'éveiller, pour m'apporter un tel message, je ne tarderais pas à la chasser honteusement de ma présence ; mais ton grand âge te profitera.

— Je ne te raille point, chère enfant, répond la fidèle nourrice ; il est bien vrai qu'Ulysse est de retour ; il est en son palais, comme je l'ai dit : c'est l'hôte que tout le monde méprisait dans la grande salle. Télémaque déjà le savait ici ; mais, plein de sagesse, il cachait les desseins de son père pour punir sûrement la violence de ces hommes superbes. »

Elle dit : et Pénélope, transportée de joie, s'élance de sa couche, embrasse sa nourrice, laisse échapper de ses paupières un torrent de larmes, et lui adresse ces paroles rapides :

« Chère nourrice, dis-moi la vérité, Ulysse est-il réellement dans son palais, comme tu me l'assures ? comment seul a-t-il appesanti ses bras sur ces jeunes audacieux, qui se tenaient toujours ici en foule ?

— Je ne l'ai point vu, je ne l'ai point appris, répond Euryclée, j'ai seulement entendu les gémissements des hommes qu'on égorgeait. Au fond de nos appartements, nous étions assises pleines de trouble, et les portes solidement fermées nous retenaient, jusqu'à ce qu'enfin Télémaque, obéissant aux ordres de son père, vint m'appeler. Je trouve Ulysse debout au milieu des cadavres amoncelés qui jonchaient le sol de la grande salle. Ah ! quelle allégresse eût ressentie ton âme à le voir souillé de sang et de poussière, comme un lion ! Maintenant, les morts sont entassés sous les portiques de la cour. Ton époux, à l'aide d'un vif brasier, purifie avec du soufre son vaste palais, et il m'envoie te chercher. Suis-moi donc, que vos cœurs s'abandonnent à leur félicité après avoir tant souffert ! mais enfin vos plus ardents désirs sont accomplis : Ulysse est revenu plein de vie ; il te retrouve, il retrouve son fils, et il a puni dans sa demeure les prétendants qui l'ont outragé.

— Chère nourrice, reprend la prudente Pénélope, ne te glorifie pas tant, en riant aux éclats. Tu sais avec quelle joie nous verrions tous apparaître ce héros, moi surtout, et le fils que nous avons enfanté. Mais ce que tu dis est dépourvu de vérité. C'est l'un des immortels qui, irrité de l'insolence et de l'intolérable cruauté des prétendants, les a fait périr ; ils n'honoraient aucun des hommes qui sont sur la terre, et traitaient de même le bon et le méchant, qui s'approchaient d'eux. Leur perversité les a conduits au trépas. Mais Ulysse a perdu, loin de l'Achaïe, l'espoir de son retour, et lui-même a cessé de vivre.

— Chère enfant, répond Euryclée, quelle parole s'échappe de tes lèvres ! Quoi ! lorsque ton époux est en sa demeure, tu dis qu'il ne reviendra jamais, ton âme est encore méfiante ! Sois attentive, et reconnais un signe irrécusable. La blessure que lui fit jadis la dent blanche d'un sanglier, hier, en lui lavant les pieds, je l'ai vue de mes yeux ; je voulais dès lors te le dire : il ne me l'a pas permis, et dans sa prudence, de sa main il m'a fermé les lèvres. Suis-moi donc ; je m'abandonnerai à toi, si je te trompe, pour que tu me fasses subir une mort ignominieuse.

— Ah, nourrice ! s'écrie la prudente Pénélope, tu as beaucoup vu, mais il t'est difficile de saisir les desseins des dieux éter-

nels. Cependant, allons rejoindre mon fils, allons contempler les prétendants, qui ne sont plus, et celui qui les a tous immolés. »

A ces mots, elle descend de son appartement, et son cœur agite si elle questionnera de loin son époux chéri, ou si d'abord elle couvrira de baisers sa tête et ses mains. A peine a-t-elle franchi le seuil de pierre, qu'elle s'assied, à la lueur du foyer, en face d'Ulysse, près du mur opposé. Le héros est assis, les yeux baissés, contre une haute colonne; il attend si sa noble épouse lui adressera la parole, après l'avoir vu de ses yeux. Pénélope cependant, immobile, garde le silence; la stupeur s'empare de son âme ; autant de fois elle attache sur lui ses regards, autant de fois sous ses ignobles haillons, elle méconnaît son époux.

Enfin, Télémaque éclate en reproches et s'écrie : « O ma mère ! mère cruelle, âme insensible ! Pourquoi t'éloigner de mon père? pourquoi tarder à t'asseoir auprès de lui, à le presser de questions? Nulle autre femme ne se tiendrait ainsi, le cœur ferme, loin d'un époux qui, après avoir souffert bien des maux, arrive en sa patrie dans la vingtième année. Mais ton cœur fut toujours plus inflexible qu'un rocher !

— Mon enfant, répond la prudente Pénélope, mon âme est frappée de stupeur, je ne puis prononcer une parole, ni trouver une question, ni le regarder en face. Mais, si vraiment notre hôte est Ulysse, nous nous reconnaîtrons mieux entre nous : il est des signes secrets que nous seuls connaissons. »

Elle dit : le divin et patient Ulysse sourit, et adresse à son fils ces paroles rapides : « Télémaque, laisse ta mère m'éprouver encore en cette salle ; tout à l'heure elle sera plus facile à persuader. Maintenant, parce que je suis malpropre et que je suis vêtu de haillons, elle me méprise, et ne peut croire que je sois son époux. Examinons cependant ce que nous avons de mieux à faire. Lorsque, parmi le peuple, un citoyen même sans nombreux vengeurs a été tué, le meurtrier fuit et abandonne ses parents. Pour nous, nous avons fait périr le soutien de la ville, les plus illustres des jeunes Grecs d'Ithaque ; je t'exhorte à y penser.

— O mon père chéri ! répond Télémaque, vois toi-même ; on te dit le plus sage des mortels ; nul ne pourrait rivaliser avec toi ; nous te suivrons avec ardeur, et je ne pense pas que nous manquions de courage, autant que le permettra notre force.

— Écoute, reprend Ulysse, ce qui me semble préférable. Lavez-vous d'abord et revêtez-vous de tuniques ; ordonnez aux captives

de prendre dans le palais de beaux vêtements; puis le chanteur divin, avec sa lyre harmonieuse, nous donnera le signal d'une joyeuse danse, afin qu'à nous entendre du dehors nos voisins ou les passants s'imaginent que l'on célèbre ici un hyménée, et que le bruit du meurtre des prétendants ne se répande pas avant que nous soyons à nos champs et à nos vergers; là, nous délibérerons sur ce que le maître de l'Olympe nous inspirera. »

Il dit : et ses serviteurs obéissent. D'abord ils se lavent, ils se revêtent de tuniques, et les femmes se parent. Ensuite le poëte divin prend sa lyre et fait naître chez eux le désir des doux chants et des danses gracieuses. Le palais entier retentit sous les pieds des danseurs, hommes et femmes à la belle ceinture. Ceux qui du dehors les entendent se disent : « Sans doute l'un des nombreux prétendants célèbre enfin son mariage avec la reine. L'indigne femme ! elle n'a pas eu le cœur de garder toujours le palais de son premier époux, ni d'attendre qu'il revienne. »

Ainsi parlent les citoyens, car ils ne soupçonnent pas la vérité. Cependant, Eurynome baigne le magnanime Ulysse et le parfume d'huile; autour de lui, elle jette une tunique, un superbe manteau. Minerve répand sur sa tête une exquise beauté; elle le fait paraître plus grand, plus majestueux; elle fait tomber sur ses épaules les tresses onduleuses de sa chevelure, semblables aux fleurs de l'hyacinthe. Tel un artisan habile, que Minerve et Vulcain ont doué d'un art ingénieux, fait couler de l'or sur de l'argent et perfectionne de gracieux travaux : ainsi la déesse répand sur la tête et sur les épaules du héros une grâce divine. Il sort du bain, semblable aux immortels, et s'assied de nouveau sur le trône que tout à l'heure il a quitté. Il se tourne du côté de son épouse et lui dit :

« Cruelle ! les dieux, habitants de l'Olympe, t'ont donné plus qu'à toutes les mortelles un cœur inflexible. Nulle autre femme ne se tiendrait ainsi, le cœur ferme, loin d'un époux qui, après avoir souffert bien des maux, arrive en sa patrie dans la vingtième année. Allons, nourrice, dresse ma couche, que je prenne enfin du repos : car Pénélope, en ses entrailles, renferme une âme de fer.

— Cruel ! reprend la prudente reine, je n'ai ni orgueil ni mépris, et je n'admire pas outre mesure, mais je sais bien ce que tu étais en partant d'Ithaque. Allons, Euryclée, dresse un lit dans la forte chambre nuptiale, que lui-même a construite, transportes-y

le lit solide où vous étendrez des toisons, des manteaux et des tapis resplendissants. »

Telle est la dernière épreuve qu'elle réserve à son époux. Alors Ulysse, en gémissant, s'écrie : « Femme, tu viens de dire une parole affligeante. Qui donc a déplacé mon lit? c'était chose difficile pour l'homme le plus adroit, à moins qu'un dieu survenant n'ait aidé à le porter ailleurs. Nul des vivants, même très-jeune, ne l'eût fait mouvoir aisément. C'est moi, et non un autre, qui l'ai construit seul, sans secours, avec un art qui est un signe manifeste.

« Dans l'intérieur des cours s'élevait un florissant olivier, verdoyant et plein de séve, aussi gros qu'une colonne. J'amassai de grandes pierres ; je bâtis tout autour, jusqu'à ce qu'il y fût renfermé, les murs de la chambre nuptiale : je la recouvris d'un toit et je la fermai de portes épaisses, solidement adaptées. Alors, je fis tomber les rameaux touffus de l'arbre ; je tranchai, à partir des racines, la surface du tronc ; puis, m'aidant habilement de la hache d'airain et du cordeau, je le polis, j'en fis le pied du lit et le trouai avec une tarière. Sur ce pied je construisis entièrement ma couche, que j'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire, et dont je formai le fond avec des courroies de cuir de bœuf, teintes d'une pourpre éclatante. Tel est, ô femme ! le signe que tu ne peux méconnaître. Maintenant, j'ignore si ce lit est encore à la place où il a été façonné, ou si quelque artisan, en tranchant sa base, a pu le transporter. »

Pendant qu'il parle, Pénélope sent son cœur faillir et ses genoux plier : elle ne peut méconnaître ces signes que son époux lui décrit avec certitude. Soudain, ses larmes éclatent ; elle s'élance, jette ses bras autour du cou d'Ulysse, couvre sa tête de baisers et s'écrie :

« Pardonne-moi, cher époux, ô toi, le plus prudent des humains ! Les dieux nous ont fait connaître l'infortune ; ils nous ont envié le bonheur de rester l'un auprès de l'autre, de jouir ensemble de nos florissantes années et d'atteindre ensemble le seuil de la vieillesse. Mais, ne sois point irrité, ne m'adresse pas de reproches, si, dès que je t'ai vu, je ne t'ai point accueilli tendrement ; mon âme en mon sein frémissait de crainte qu'un mortel, arrivant à ce palais, ne me trompât par ses discours, car il y en a beaucoup qui trament de méchants artifices. Non, l'Argienne Hélène, issue de Jupiter, ne se fût point abandonnée à l'amour d'un étranger, si elle eût prévu que les vaillants fils de la Grèce devaient la ramener chez elle, dans sa douce patrie,

Mais une divinité l'entraînait à des actions honteuses, et ce n'est pas elle qui avait fait entrer en son âme l'égarement déplorable d'où vinrent d'abord ses malheurs et les nôtres. Maintenant, tu m'as décrit notre couche par des signes manifestes, jamais mortel ne l'a visitée. Nous seuls et la fidèle Actoris, que me donna mon père lorsque je vins en cette île, et à qui furent confiées les portes de notre chambre nuptiale, en connaissons les secrets. Tu as donc enfin persuadé mon cœur malgré sa méfiance. »

Ces paroles excitent dans le sein du héros le désir des pleurs; il sanglote en pressant dans ses bras sa belle et chaste épouse. Telle la terre apparaît à des naufragés et les réjouit : Neptune, au milieu des flots, a brisé leur navire, emporté par les grandes vagues et par la tempête : un petit nombre, ballottés sur l'immense gouffre, sont poussés jusqu'au rivage; ils ont nagé, le corps souillé d'écume, et ils montent sur la plage, heureux d'échapper à la mort. Tel l'époux de la reine la comble de joie lorsqu'elle le contemple; elle ne peut détacher du cou du héros ses bras éblouissants de blancheur, et l'Aurore aux doigts de rose les aurait surpris à verser des larmes, si Minerve n'eût conçu une nouvelle pensée. Elle arrête la longue nuit, dans la région du jour, et retient l'Aurore sur les flots de l'Océan, l'empêchant d'atteler ses coursiers agiles, Lampos et Phaéthon, pour porter aux humains la lumière. Enfin Ulysse adresse ces paroles à son épouse chérie :

« O femme ! nous n'avons pas atteint le terme de nos épreuves : plus tard, il faudra tenter une entreprise grande et périlleuse, et il est nécessaire que je l'accomplisse. Ainsi me l'a prédit l'âme de Tirésias, lorsque je descendis aux demeures de Pluton, pour interroger le devin de Thèbes sur mon retour et sur celui de mes compagnons. Mais suis-moi, viens partager mon lit, ô femme ! goûtons enfin sur la même couche les douceurs du sommeil.

— Ah ! reprend la prudente Pénélope, nous irons sur ta couche quand tu le désireras, puisque les dieux nous ont accordé ton retour en ton palais superbe, dans ta patrie. Mais quelle est cette épreuve à laquelle tu penses, et qu'un dieu t'a mise en l'âme? je dois le savoir un jour, et mieux vaut que ce soit à l'instant.

— Cruelle, répond le héros, pourquoi par tes instances m'arracher ce secret? je ne puis te le celer, et je vais t'en instruire. Ton âme en sera pleine de tristesse, et moi-même je m'en afflige. Le devin m'a ordonné de visiter encore les demeures de beau-

coup d'hommes : « Tu partiras, me dit-il, en portant une rame, « jusqu'à ce que tu arrives chez des peuples ignorants des choses « de la mer, et ne mêlant point de sel à leurs aliments, ne sa- « chant ce que c'est qu'un vaisseau aux flancs coloriés, ni une « rame légère, aile d'un navire. Je vais t'indiquer un signe ma- « nifeste, et ces peuples ne te seront pas cachés : c'est quand « tu rencontreras un autre voyageur qui croira que sur ton « épaule tu portes un fléau. A ce moment, tu planteras la rame « en terre ; tu sacrifieras solennellement à Neptune un bélier, « un taureau, un verrat. Retourne alors à Ithaque, et immole « selon leur rang à tous les dieux qui habitent le vaste ciel de « saintes hécatombes. Pour toi, hors de la mer, une douce mort « viendra, et t'enlèvera accablé d'une heureuse vieillesse, en- « touré de peuples opulents. Oui, ajouta le devin, tout ce que « je te prédis s'accomplira. »

— Ah ! s'écrie la prudente Pénélope, si du moins les dieux te promettent une vieillesse heureuse, il me reste l'espoir que tu échapperas à ces nouvelles épreuves. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, Eurynome et la nourrice, à la lueur des torches, couvrent la couche de moelleux tissus. Lorsque avec zèle elles ont dressé un lit épais, Euryclée rentre dans les appartements, et l'intendante Eurynome, un flambeau à la main, les conduit à leur chambre nuptiale ; dès qu'elle les y a introduits, elle s'éloigne, et les époux retrouvent, pénétrés de joie, leur couche si longtemps délaissée.

En ce moment, Télémaque et les deux pâtres font cesser la danse et arrêtent les femmes; eux-mêmes vont chercher le repos dans le palais qu'enveloppent les ténèbres.

Les deux époux cependant, lorsqu'ils se sont abandonnés aux délices de l'amour, se charment encore par leurs mutuels récits. La plus noble des femmes dit ce qu'elle a souffert dans le palais en voyant l'odieuse foule des prétendants, réunis pour l'amour d'elle, dévorer ses bœufs, ses succulentes brebis, et tirer beaucoup de vin des tonneaux. Ensuite, le divin Ulysse raconte les maux qu'il a infligés aux mortels et ceux que lui-même a éprouvés. Pénélope l'écoute transportée de plaisir, et le sommeil n'approche point de ses paupières avant qu'Ulysse ait achevé son récit.

Il dit d'abord comment il détruisit la ville des Ciconiens, comment il fut jeté sur la terre fertile des Lotophages; puis la cruauté du Cyclope et comment il s'en vengea, lorsqu'il eut sans pitié dévoré ses braves compagnons ; puis la généreuse hospita-

lité d'Éole, le présent qu'il en reçut à son départ; la destinée funeste qui ne lui permit pas de revoir dès lors sa patrie, et la furieuse tempête qui l'emporta gémissant sur les flots poissonneux.

Il raconte ensuite comment il parvint à Télépyle en Lestrygonie, et comment périt toute sa flotte, hormis le seul vaisseau sur lequel il échappa; puis les artifices de Circé, puis son voyage pour interroger l'âme du Thébain Tirésias, aux vastes demeures de Pluton, où il a vu tous ses compagnons et la mère qui l'a enfanté et nourri dès sa naissance.

Il dit encore comment il entendit les voix des Sirènes, comment il côtoya les roches errantes, l'affreuse Charybde et Sylla que les mortels ne peuvent éviter sans lui laisser des victimes. Il dit le meurtre des bœufs du Soleil, les terribles coups de foudre enflammée dont Jupiter frappa son rapide navire, et la mort de ses braves compagnons, qui tous périrent sans qu'un seul pût échapper à la Parque. Il dit comment il aborda sur l'île d'Ogygie, où la nymphe Calypso, dans sa grotte profonde, le désirant pour époux, le combla de tendresse et lui promit, sans pouvoir fléchir son âme, de le mettre à l'abri des atteintes de la vieillesse et de la mort; comment, après d'affreuses souffrances, il aborda sur l'île des Phéaciens, qui l'honorèrent à l'égal d'une divinité, le firent conduire sur un vaisseau dans sa douce patrie, et lui donnèrent des tissus précieux, de l'airain et de l'or en abondance. Ainsi se termine son récit; alors le bienfaisant sommeil s'empare de ses sens, et efface les soucis de son âme.

Cependant Minerve, concevant une nouvelle pensée, attend qu'Ulysse en son âme ait goûté les douceurs de l'amour et du repos. Ensuite, elle excite à sortir de l'Océan l'éclatante fille du matin, pour qu'elle porte la lumière aux mortels. Soudain, Ulysse s'élance de sa couche moelleuse, et dit à Pénélope :

« Chère épouse, nous avons été l'un et l'autre rassasiés d'épreuves, toi, en pleurant en ce palais sur mon retour cause de mille inquiétudes; et moi, parce que, malgré mes efforts Jupiter et les autres dieux me retenaient loin de ma douce patrie. Puisque enfin nous avons retrouvé cette couche désirée, prends soin dans ma demeure des trésors qui m'appartiennent. Pour remplacer les troupeaux que les prétendants superbes ont dévorés, j'irai moi-même en ravir un grand nombre, et les Grecs m'en offriront d'autres jusqu'à ce que mes étables soient remplies. Cependant, je vais partir pour mes champs et mes riches

vergers, je veux voir mon père qui souffre tant de mon absence. Toi, chère épouse, voici ce que je t'ordonne, quoique tu sois pleine de sagesse : bientôt, à mesure que le soleil va s'élever, le bruit du meurtre des prétendants se répandra ; monte dans tes appartements supérieurs avec toutes tes femmes, et tiens-toi renfermée sans communiquer avec aucun des Grecs. »

A ces mots, le héros couvre ses épaules de belles armes, réveille Télémaque et les deux pâtres, et leur ordonne de saisir en leurs mains des armes de guerre. Ils s'empressent d'obéir, revêtent l'airain, franchissent les portes, et s'élancent, Ulysse à leur tête. Déjà le jour brille sur la terre, mais Minerve les enveloppe d'un brouillard, et les conduit rapidement hors de la ville.

CHANT XXIV.

Cependant, Mercure évoque les âmes des amants de Pénélope. Le dieu du Cyllène tient à la main le superbe rameau d'or qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les yeux des humains, ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés. Il l'agite et conduit les âmes qui le suivent en bruissant. Tel est, au fond d'un antre divin, le petit cri que jettent, en voltigeant, des chauves-souris, lorsque l'une d'elles tombe de la roche où toutes ensemble elles sont attachées : tel est le bruissement de ces âmes qui marchent en foule. Le dieu bienveillant est à leur tête, et les entraîne vers les sombres chemins. Bientôt, elles arrivent sur le cours de l'Océan; elles passent la roche Leucade, les portes du Soleil, le peuple des Songes; enfin elles entrent dans la prairie d'asphodèle qu'habitent les âmes, images, des hommes qui ne sont plus. Là, elles rencontrent l'âme d'Achille, fils de Pélée, celles de Patrocle, d'Antiloque, d'Ajax, le plus grand et le plus beau des Grecs après l'irréprochable fils de Pélée. C'est autour de celui-ci que les autres s'empressent, lorsque survient l'âme dolente d'Agamemnon, fils d'Atrée, escortée des âmes de ses compagnons, qui en même temps que lui, dans le palais d'Égisthe, ont subi la mort et la destinée. L'âme d'Achille commence l'entretien.

« Atride, nous pensions que de tous les héros tu étais le plus cher au dieu de la foudre, car aux champs d'Ilion, où les Grecs ont souffert tant de maux, tu régnais sur de nombreux et vaillants guerriers. Hélas! et c'est toi d'abord qui devais subir la Parque inexorable à laquelle sont voués les humains dès qu'ils ont reçu le jour. Ah! que n'as-tu succombé devant les murs de Troie, jouissant des honneurs attachés à son pouvoir! tous les Grecs eussent élevé ta tombe, et tu eusses remporté pour ton fils à l'avenir une grande gloire éternelle; mais la destinée voulait que tu périsses d'un trépas déplorable.

— Ah ! répond l'âme d'Atride, heureux fils de Pélée, Achille, semblable aux dieux, il t'était réservé de mourir aux champs d'Ilion, loin d'Argos. Autour de toi, les fils les plus vaillants des Troyens et des Grecs s'entre-tuèrent en se disputant ton cadavre ; cependant, gisant dans un tourbillon de poussière, tu couvrais un vaste espace, et déjà tu avais oublié ton adresse à diriger les coursiers. Nous combattîmes durant tout le jour, et la bataille n'eût point cessé si Jupiter ne l'eût interrompue par une tempête. Enfin, nous t'entraînons de ce champ de carnage ; nous te déposons devant nos vaisseaux, sur une couche funèbre ; nous lavons ton beau corps avec de l'eau tiède, nous te parfumons ; et sur toi, les Grecs, fondant en larmes brûlantes, sacrifient leurs chevelures. Alors, ta mère, accompagnée des immortelles filles de Nérée, sort des flots aussitôt qu'elle a appris l'affreuse nouvelle ; une clameur divine s'élève sur les vagues. Les Grecs, saisis d'effroi, se fussent réfugiés sur leurs vaisseaux, si un héros plein de sagesse et d'expérience, si Nestor ne les eût retenus, toujours le premier à donner le meilleur conseil. L'esprit plein de bienveillance, il les harangue en s'écriant :

« Contenez-vous, enfants de la Grèce, ne fuyez pas ; une mère « sort des flots, avec ses sœurs immortelles, pour contempler « son fils qui n'est plus. »

« A ces mots, la terreur des magnanimes Achéens se dissipe. Cependant, les filles de Nérée se tiennent autour de toi, pleurent amèrement et te couvrent de vêtements incorruptibles. Les neuf Muses font tour à tour entendre de lugubres chants ; nul des Grecs ne peut retenir ses larmes, tant les émeut la Muse harmonieuse. Pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, humains, immortels, nous pleurons sans relâche. A la dix-huitième aurore, nous te livrons au bûcher ; nous immolons de nombreuses brebis, des bœufs au front superbe. Ton corps, parfumé d'huile, couvert de miel délectable, est enveloppé dans des vêtements divins ; la flamme le dévore ; une multitude de héros grecs se précipitent en armes, autour de ton bûcher, à pied ou sur des chars ; le fracas de la guerre retentit. Enfin, le feu de Vulcain t'a consumé. Dès l'aube du jour suivant, ô Achille ! nous rassemblons tes ossements, nous les plongeons dans des parfums et du vin sans mélange. Ta mère a donné une grande urne d'or, présent de Bacchus, nous dit-elle, et œuvre de l'illustre Vulcain. C'est là, noble Achille, que reposent tes ossements confondus avec ceux de Patrocle, mais à quelque

distance d'Antiloque, celui de tous tes compagnons qu'après la mort du fils de Ménétios tu chérissais le plus. Au-dessus de l'urne, la sainte armée des vaillants Grecs élève une irréprochable tombe au sommet d'un promontoire, sur les bords du vaste Hellespont. De cette hauteur, elle frappera les regards des hommes de ce temps et de ceux qui à l'avenir sillonneront les flots. Ta mère obtient des dieux de magnifiques prix, et les dépose au milieu de l'assemblée pour les plus vaillants. Déjà, j'avais été témoin de bien des funérailles, lorsque, sur la tombe d'un roi, les jeunes gens se ceignent et que des prix ont été préparés; mais en mon âme, j'ai été saisi d'une admiration plus grande, quand j'ai vu ceux qu'auprès de ton corps apporta Thétis aux pieds d'argent. Tu étais cher aux immortels, Achille, la mort n'a point fait périr ton nom, et toujours ta gloire brillera au-dessus de celle de tous les humains. Et moi, que m'est-il arrivé d'heureux, lorsque j'eus terminé la guerre? A mon retour, Jupiter m'a réservé un trépas déplorable par les mains d'Égisthe et d'une perfide épouse. »

Pendant cet entretien, Mercure approche, conduisant les âmes des prétendants que le fils de Laërte a vaincus. A cet aspect, les héros surpris courent à leur rencontre. L'âme d'Agamemnon reconnaît l'illustre Amphimédon, fils de Mélanée, qui jadis lui donna l'hospitalité dans Ithaque. L'âme d'Atride, la première, lui adresse ces questions :

« Amphimédon, pourquoi descendez-vous dans les régions ténébreuses, tous illustres, tous du même âge? On ne choisirait pas autrement si l'on voulait prendre l'élite d'une ville. Est-ce Neptune qui vous a domptés sur une flotte en soulevant la furie des terribles tempêtes? est-ce sur la terre un peuple ennemi dont vous ravissiez les brebis et les bœufs, ou qui combattait pour sa ville et ses femmes? Réponds à mes questions, je me glorifie d'être ton hôte : as-tu oublié que je fus accueilli dans ta demeure, lorsque, avec le divin Ménélas, j'allai exciter Ulysse à nous suivre aux rives d'Ilion? Nous mîmes un mois entier à faire ce voyage en traversant la vaste mer, et à peine réussîmes-nous à persuader le destructeur des cités.

— Glorieux Atride, répond l'âme d'Amphimédon, je n'ai point oublié ce que tu me rappelles, et je vais te raconter sans déguisement la triste fin de notre vie. Nous étions les prétendants de l'épouse d'Ulysse, absent depuis de longues années. Elle n'ose repousser un odieux hymen, elle ne peut se décider à l'accomplir, et en son âme elle médite de nous livrer tous à la Parque

et à la sombre mort. Soudain, elle imagine un nouvel artifice, et se met à tisser dans son palais une toile immense et délicate, en nous disant : « O mes jeunes prétendants, puisque le « divin Ulysse a cessé de vivre, attendez, pour presser mon ma« riage, que ce voile soit achevé, permettez que mes fils ne « soient pas perdus. C'est le linceul du héros Laërte, quand « enfin la Parque inexorable le plongera dans le long sommeil « de la mort. Vous ne voudriez pas que, parmi le peuple, l'une « des Achéennes me reprochât d'inhumer sans linceul un roi « qui a possédé tant de domaines. » Elle dit : et notre cœur généreux se laisse persuader. Dès lors, chaque jour, elle tisse l'immense toile, et la nuit, à la lueur des flambeaux, elle défait son ouvrage. Pendant trois ans, elle eut l'adresse de se cacher de nous, et nous la crûmes. Mais lorsque vint la quatrième année, lorsque les saisons recommencèrent leur cours, lorsque les mois furent consumés et les jours accomplis, une de ses femmes qui connaissait son secret nous le dévoila ; nous la surprîmes comme elle défaisait sa grande toile, et quoiqu'elle ne le voulût pas, elle fut contrainte à l'achever. Enfin, elle déploie à nos regards ce tissu, dont le vaste contour et l'éblouissante blancheur rappelaient l'éclat du soleil ou de la lune. Mais alors, une divinité funeste ramène, de je ne sais quelle contrée, le fils de Laërte. Il aborde à l'extrémité de ses champs, en la demeure du gardien de ses porcs. Au même lieu, vient le fils du divin Ulysse, de retour de la sablonneuse Pylos. Tous deux préparent la mort des prétendants et partent pour l'illustre ville : Télémaque d'abord, et, après lui, Ulysse conduit par le pâtre, revêtu de misérables haillons, semblable à un mendiant sordide, accablé d'années, appuyé sur un bâton. Ce déguisement, son arrivée soudaine, le rendent méconnaissable même aux plus anciens. On l'outrage par de dures paroles ; on lui lance des traits, mais, dans sa demeure, il endure d'un cœur patient nos injures et nos coups. Cependant, lorsque l'esprit de Jupiter le ranime, il enlève à l'aide de son fils les armes de guerre, et les dépose dans un appartement, dont il ferme les verrous. Bientôt, par ruse, il engage son épouse à déposer devant les prétendants l'arc et le fer éclatant, épreuve qui nous doit être fatale, signal d'un effroyable carnage. Personne ne peut tendre le nerf, il s'en faut de beaucoup que nous soyons assez forts. Mais lorsque le grand arc arrive entre les mains d'Ulysse, nos outrages redoublent, nous jetons tous des cris menaçants, pour qu'on ne le lui donne pas, quelles que soient ses instances.

Télémaque seul l'encourage et commande; le divin et patient Ulysse reçoit donc l'arc, le tend facilement, et fait passer son trait à travers le fer. Il s'élance alors sur le seuil, s'arrête, répand à ses pieds les flèches rapides, jette autour de lui de terribles regards, et perce le roi Antinoos. Il vise ensuite droit devant lui, et atteint de ses traits amers les autres prétendants, qui tombent en foule. Nous reconnaissons que l'un des dieux est son auxiliaire, car son fils, ses serviteurs, entraînés par la fureur, portent tout autour d'eux le carnage. Les gémissements, le bruit des coups retentissent dans le palais, le sol ruisselle de sang. C'est ainsi, ô Agamemnon! que nous avons péri. Maintenant encore, nos cadavres négligés sont étendus dans le palais d'Ulysse, tandis qu'en nos demeures nos amis ignorent notre destinée. Ils laveraient le sang noir de nos blessures, ils nous enseveliraient en versant des pleurs; car telle est la récompense des morts.

— Heureux fils de Laërte, s'écrie l'âme d'Atride, certes tu as bravement repris ton épouse. Quel bon esprit que celui de l'irréprochable Pénélope! comme elle s'est souvenue d'Ulysse, de son légitime époux! jamais sa gloire ne périra. Les dieux eux-mêmes inspireront aux mortels des chants gracieux sur la prudente fille d'Icare. Telles n'ont point été les pensées de la fille de Tyndare, qui a porté ses mains meurtrières sur son légitime époux. Des chants odieux éterniseront sa mémoire; son opprobre rejaillira sur toutes les femmes, même sur les plus vertueuses. »

Ainsi les âmes s'entretiennent, dans les demeures de Pluton, sous les abîmes de la terre. Cependant, Ulysse et ses compagnons s'éloignent de la ville et parviennent bientôt au superbe verger de Laërte, que jadis ce héros acquit lui-même de ses richesses, après avoir déjà souffert bien des maux. Là, s'élève sa demeure entourée de toutes parts d'un portique, où les captifs qui cultivent son domaine prennent la nourriture et le repos. Au logis même est une vénérable Sicule qui, dans ce lieu solitaire, loin de la ville, prend soin du noble vieillard. Ulysse, avant d'y pénétrer, dit à son fils et aux pâtres :

« Entrez dans la maison; immolez aussitôt pour le repas du matin, un porc, le meilleur du troupeau. Pour moi, je désire éprouver mon père, et voir si, au premier aspect, il me reconnaîtra ou ne me reconnaîtra pas, après une si longue absence. »

A ces mots, il remet ses armes aux pâtres, qui soudain entrent dans la demeure de leur maître, tandis qu'Ulysse, pour éprouver Laërte, s'enfonce dans le fertile verger. Le héros des-

cend le grand vignoble, et ne trouve ni Dolios, ni ses fils, ni les autres captifs. Dolios les a conduits tous au loin, et ils assemblent des épines pour servir de haies à l'enclos. Ulysse trouve donc son père seul bêchant dans le verger le pied d'un arbre. Laërte est revêtu d'une tunique sordide, rapiécée; autour de ses jambes il a lié, pour se préserver des écorchures, des cnémides en cuir recousues; des gants défendent ses mains, et sa tête est couverte d'un casque de peau de chèvre, qui met le comble à son lugubre aspect. En voyant son père accablé de vieillesse, et l'âme pénétrée d'un immense deuil, le patient et divin Ulysse s'arrête sous un large poirier, et fond en larmes. Il agite ensuite en son cœur s'il couvrira de baisers Laërte, et lui dira comment il est revenu en sa patrie, ou si d'abord il le questionnera pour l'éprouver encore. Après avoir réfléchi, il croit préférable de l'éprouver par des paroles irritantes. Il se dirige vers lui au moment où, la tête baissée, il creuse une fosse au pied d'un arbre, et lui dit :

« O vieillard, tu n'es point inhabile à cultiver un enclos. Quels soins attentifs! comme ces oliviers, ces figuiers, ces poiriers, ces vignes sont merveilleusement entretenus! le moindre carré de terre témoigne de ta vigilance. Mais, il faut te l'avouer, ma remarque va-t-elle exciter ton courroux? tu ne prends pas autant de souci de toi-même; tu te laisses accabler à la fois par la triste vieillesse et par la misère; tu as de pauvres vêtements. Ce n'est point à cause de ta paresse que ton maître t'a si fort négligé; à te voir, tu n'as rien dans tes beaux traits, dans ta taille majestueuse, qui annonce la servitude, tu as plutôt l'apparence d'un roi. Oui, tu ressembles à ceux qui, au sortir du bain et d'un abondant repas, s'étendent sur une couche moelleuse : car tel est le droit des vieillards. Dis-moi donc à qui tu appartiens, quel est le maître du verger que tu cultives? Réponds sincèrement aussi à une autre question. Suis-je réellement en Ithaque, ainsi que me l'a dit, sur ma route, un passant insensé, qui n'a pas eu la patience de m'apprendre si mon hôte respire encore, ou s'il a cessé de vivre. Je te le déclare, sois attentif à ce discours : Je fêtai jadis en ma demeure, dans ma chère patrie, un héros, et jamais mortel arrivant de loin ne fut aussi bienvenu à mon foyer; il se glorifiait d'être né en Ithaque, et de tenir le jour de Laërte, fils d'Arcésios. Je le conduisis en ma demeure, où régnait l'abondance; plein de tendresse pour lui, je lui offris une généreuse hospitalité, et lui fis de riches et dignes présents. Il reçut sept talents d'or artistement travaillé, une grande urne ornée de fleurs, douze manteaux simples, au-

tant de tapis, autant de vastes manteaux, autant de tuniques assorties. Enfin, don inouï, je lui permis de choisir parmi mes femmes, au gré de ses désirs, les quatre plus belles, les plus habiles aux travaux de leur sexe.

— Étranger, répond Laërte en versant des pleurs, oui, tu es dans la contrée sur laquelle tu m'interroges ; mais des hommes violents l'oppriment, et tu as fait en vain les dons nombreux que tu viens de me décrire. Si tu trouvais en Ithaque ton hôte chéri, il ne te congédierait pas sans t'avoir noblement fêté, sans t'avoir rendu de riches présents, dignes de ceux qu'il a reçus. Mais apprends-moi combien il y a d'années que tu accueillis cet hôte déplorable. Hélas ! c'était mon fils, si le passé n'est pas un songe. L'infortuné ! loin de ses amis et de sa terre paternelle, les poissons l'ont dévoré, ou il a été sur la terre la proie des oiseaux et des bêtes farouches ; sa mère ne l'a point pleuré après l'avoir enseveli, ni moi qui l'ai engendré. Son attrayante épouse, la sage Pénélope, n'a point fermé ses yeux et n'a point baigné de larmes sa couche funèbre ; car telle est la récompense des morts. Mais parle sincèrement, afin que je le sache : qui es-tu, d'où es-tu ? où sont ta cité, ta famille ? Dans quel lieu s'est arrêté le vaisseau rapide qui t'a amené dans cette île, avec tes divins compagnons? Es-tu venu comme passager sur un navire étranger qui a continué sa route après t'avoir jeté sur ce rivage ?

— Je vais te répondre avec sincérité, dit Ulysse ; ma patrie est Alybas, où j'habite un superbe palais ; mon père est le roi Aphidas, fils de Polyphémon, et l'on me nomme Épérite. Une divinité, malgré mes désirs, m'a poussé depuis les côtes des Sicaniens jusqu'à cette contrée, et mon vaisseau est arrêté sur la plage, loin de la ville. La cinquième année s'écoule depuis qu'Ulysse a visité ma patrie. A son départ, des oiseaux volaient à sa droite. Je le congédiai donc avec joie, et lui-même s'embarqua plein d'allégresse. En notre âme, nous espérions nous revoir comme hôtes, et nous faire de mutuels présents. »

Il dit : et un sombre nuage de douleur enveloppe les sens du vieillard. De ses deux mains, il saisit la poussière brûlante, et en poussant de profonds soupirs, il la répand sur ses cheveux blancs. A la vue de cette douleur, l'âme d'Ulysse s'émeut, ses narines se gonflent ; il s'élance, presse le héros dans ses bras, le couvre de baisers, et s'écrie :

« O mon père, je suis celui que tu attends ; j'arrive après vingt ans dans ma chère patrie ; mais cesse de pleurer, de san-

gloter; écoute, il faut nous hâter : j'ai tué dans mon palais tous les prétendants; j'ai puni leurs poignants outrages et leurs actions cruelles.

— Ah! répond Laërte, si tu es Ulysse, si tu es mon fils, de retour en cette île, décris-moi un signe manifeste que je ne puisse méconnaître.

— Vois d'abord, reprend Ulysse, vois cette blessure que jadis, sur le Parnasse, me fit la défense blanche d'un sanglier, lorsque j'allai près d'Autolycos pour rapporter les présents qu'ici même il m'avait promis. Écoute encore, je vais te décrire les arbres de ton superbe verger, que jadis tu me donnas et que je te demandai dans mon enfance, comme je suivais tes pas; nous traversions ton enclos, tu me disais le nom de chaque arbre, et tu me donnas treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers; enfin tu promis de me donner cinquante rangées de vignes en plein rapport, dont les grappes diverses mûrissent quand pèse sur elles la saison de Jupiter. »

Comme il parle, le vieillard sent son cœur faillir et ses genoux plier. A ces signes que son fils lui décrit avec assurance, il ne peut méconnaître Ulysse; il jette ses bras autour du héros qui le reçoit évanoui. Bientôt, il reprend haleine, ses esprits se raniment, et il s'écrie :

« Puissant Jupiter! vous êtes encore dieux, dans le vaste Olympe! s'il est vrai que les prétendants aient expié leur violence. Mais maintenant, je tremble que les citoyens d'Ithaque ne viennent nous attaquer, et ne convoquent ceux de Céphallénie.

— Calme-toi, répond Ulysse, que ton âme quitte ce souci; mais rendons-nous à la demeure qui s'élève près de ton verger : déjà j'y ai envoyé Télémaque, Eumée, Philétios, pour qu'à la hâte ils nous préparent le repas du matin. »

Après cet entretien, les deux héros gagnent le superbe édifice, où ils trouvent Télémaque et les deux fidèles pâtres, occupés à diviser les chairs et à mélanger le vin. Alors la vénérable Sicule baigne son maître Laërte, le parfume d'huile, et, autour de lui, jette de riches vêtements. Minerve survient et rend de la force aux membres du pasteur des peuples. Elle le fait paraître plus grand, plus majestueux; il sort du bain; son fils chéri l'admire en le voyant semblable aux immortels, et lui adresse ces paroles rapides :

« O mon père, sans doute l'un des dieux éternels a voulu te donner cette beauté, cette majesté irréprochable.

— Ah! s'écrie le vieillard, que n'a-t-il plu à Jupiter, à Phé-

bus, à Minerve, de me transporter hier au sein de notre palais, tel que j'étais jadis, lorsqu'à la tête des Céphalléniens je pris, sur le continent, la superbe ville de Nérice ! Avec vous, la poitrine couverte d'armes, je vous eusse secondés, et j'ensse aussi repoussé les prétendants. Plus d'un de ces audacieux eût péri sous mes coups, et toi, Ulysse, en ton âme, tu t'en fusses réjoui. »

Ils disent : les autres cependant ont terminé les apprêts et dressé le festin. Les convives s'asseyent en ordre sur des trônes, sur des bancs, et déjà ils étendent leurs mains vers les mets, lorsque le vieillard Dolios arrive avec ses fils, fatigués de leur labeur ; la vieille Sicule, qui les a nourris, et qui prend soin du vieillard depuis que les ans l'accablent, en courant au-devant d'eux, a hâté leur retour. A l'aspect d'Ulysse, ils le reconnaissent en leur âme et s'arrêtent frappés de surprise ; mais le héros leur adresse ces douces paroles, et les encourage :

« O vieillard ! prends place au festin, laisse là cette stupeur ; malgré notre désir de saisir ces mets, nous sommes restés longtemps à vous attendre. »

A ces mots, Dolios s'élance les bras étendus, prend les mains de son maître, les couvre de baisers et lui adresse ces paroles rapides :

« Ami, puisque tu reviens auprès de ceux qui t'ont si vivement désiré, et qui n'espéraient plus te revoir, et que les dieux eux-mêmes t'ont conduit, je te salue ; puissent les immortels te combler de félicité. Mais dis-moi si la prudente Pénélope sait déjà ton retour, ou s'il faut nous hâter de lui en porter la nouvelle ?

— Elle le sait, ô vieillard ! répond Ulysse ; pourquoi t'occuper de ces soins ? »

A ces mots, le héros s'assied de nouveau sur son siége ; autour de lui les fils de Dolios, à l'exemple du vieillard, saluent lenr maître par leurs paroles, et lni baisent les mains ; ensuite, ils s'asseyent en ordre auprès de Dolios, leur père.

Pendant qu'à la maison des champs ils prennent leur repas, la Renommée répand par toute la ville le bruit de la triste mort des prétendants. A cette nouvelle, les citoyens accourent de toutes parts devant le palais d'Ulysse, qui retentit de leurs soupirs et de leurs gémissements. Ils en retirent les morts et chacun les ensevelit ; ils confient à des pêchenrs, déposent sur des barques, et renvoient par mer, à leurs demeures, ceux des villes étrangères ; puis, le cœur contristé, ils se rendent en foule à l'agora. Lorsqu'ils se sont réunis, lorsque leur foule est rassemblée, Eupithée se lève et prend la parole. Une intolérable

douleur a pénétré ses sens à cause de son fils Antinoos qu'Ulysse a frappé le premier. Il prononce ce discours entrecoupé de sanglots :

« Amis, cet homme a commis contre les Grecs de méchantes actions! Ceux que jadis il a conduits nombreux et vaillants, sur sa flotte, où sont-ils? Les vaisseaux ont péri, les guerriers ont péri, et à son retour il vient d'immoler les premiers des Céphalléniens. Croyez-moi donc : avant que bientôt il fuie soit à Pylos, soit dans l'Élide divine, marchons, ou nous ne pourrons plus vivre sans honte, et cet outrage rejaillira sur nous jusqu'à la postérité, si nous refusons de venger nos frères et nos fils. Pour moi, la vie me serait trop amère; plutôt mourir et rejoindre nos morts chez Pluton : marchons donc et prévenons leur fuite. »

Ainsi parle Eupithée en pleurant; la douleur pénètre tous les Achéens ; alors, Médon et le divin chanteur s'approchent en sortant du palais d'Ulysse, où les retenait le sommeil ; ils se placent au milieu de l'assemblée. Les citoyens sont frappés de surprise, et Médon, l'esprit plein de bienveillance, leur adresse ces mots :

« Ithaciens, prêtez-moi tous une oreille attentive. Ulysse n'a pas accompli une telle œuvre sans la volonté des dieux. J'ai vu moi-même une divinité immortelle qui, sous la figure de Mentor, se tenait à ses côtés; tantôt elle apparaissait encourageant ce héros; tantôt elle se précipitait dans la salle et troublait les prétendants; ceux-ci tombaient en foule. »

Il dit : et la pâle terreur s'empare de leurs sens. Alors, le vénérable héros Halithersès, fils de Mastor, prononce ces paroles. Lui seul voit le passé et l'avenir; l'esprit plein de bienveillance il s'écrie :

« Écoutez, Ithaciens, ce que j'ai à vous dire. Amis, c'est par votre perversité que ces maux vous arrivent. Vous ne m'avez point obéi, ni à Mentor, pasteur des peuples; vous n'avez point contenu l'audace de vos fils; vous leur avez permis de commettre, avec une fureur insensée, des actions terribles : de dévorer les richesses, et d'outrager l'épouse du plus noble des héros, qu'ils croyaient ne jamais revoir. Maintenant, puissiez-vous faire comme je vais dire, et ne pas mépriser mes conseils : gardons-nous de partir, si nous ne voulons attirer sur nous de plus grands désastres. »

A ces mots, ils se lèvent avec un immense tumulte et forment deux nombreux partis. Les uns restent assemblés : ce sont ceux qui rejettent l'avis d'Halithersès, et qu'Eupithée a per-

suadés. Soudain, ils revêtent leurs armes, et, lorsque leur corps étincelle d'airain, ils traversent la vaste ville en rangs serrés. Eupithée marche à leur tête et espère venger le meurtre de son fils; l'insensé! lui-même doit, non pas revenir, mais, subir là le destin et la mort.

Cependant, Minerve dit au fils de Saturne : « O notre père, ô le plus puissant des rois! réponds à ma demande, pourquoi nous cacher ta pensée? As-tu dessein d'exciter la guerre et les combats terribles? ou veux-tu que les deux partis s'unissent par la paix?

— Mon enfant, répond le dieu qui excite les nuées, pourquoi m'interroger? n'est-ce point toi qui as conçu ces desseins et préparé la vengeance d'Ulysse? Fais donc selon tes désirs; écoute seulement mes justes recommandations. Puisque le fils de Laërte a puni les prétendants, qu'il cimente par des sacrifices une alliance sincère et règne sans trouble à l'avenir. Nous nous chargeons d'effacer chez les citoyens d'Ithaque le souvenir du meurtre de leurs fils et de leurs frères : ils s'aimeront comme jadis; la paix et l'abondance régneront parmi eux. »

Ces mots excitent la déesse, qui déjà brûle d'ardeur. Elle prend son essor du sommet de l'Olympe.

Cependant, en la demeure de Laërte, les convives ont chassé la faim, lorsque le patient et divin Ulysse, le premier, ouvre cet avis : « Que l'un de vous sorte et voie, de peur que ceux qui viennent ne soient déjà près d'ici. »

Il dit : et docile à cet ordre l'un des fils de Dolios s'élance, et s'arrête sous le seuil, d'où il aperçoit la foule qui s'avance. Aussitôt, il adresse à Ulysse ces paroles rapides :

« Ils sont déjà tout près, hâtons-nous de prendre les armes. »

Ces mots animent tous les courages. Ulysse, ses trois compagnons, les six fils de Dolios revêtent leurs armes, et dans la maison, Laërte et Dolios s'arment aussi : malgré leurs cheveux blancs, la nécessité les entraîne à combattre. Lorsque leur poitrine est couverte d'airain resplendissant, ils ouvrent les portes et s'élancent; Ulysse marche à leur tête. Près d'eux survient la fille de Jupiter, Minerve, qui emprunte la voix et la figure de Mentor; à sa vue, le divin et patient Ulysse, pénétré de joie, dit à Télémaque son fils chéri :

« Télémaque, voici le moment où tu vas apprendre, en fondant toi-même au milieu des combattants, qu'ainsi se signalent les héros; garde-toi de ternir la race de tes pères, qui toujours, sur toute la terre, a brillé par sa vaillance et sa vertu.

« O père chéri! s'écrie le sage Télémaque, tu vas voir que je ne ternirai point la gloire de ta race, comme tu le crains. »

Telle est sa réponse qui remplit de joie Laërte; ce noble vieillard s'écrie : « Divinités favorables, quel est donc cet heureux jour! mon âme tressaille de joie : mon fils et mon petit-fils rivalisent en vertu.

— Fils d'Arcésios, lui dit Minerve en s'approchant, ô le plus chéri de tous mes compagnons, implore Minerve et son père, et ne tarde pas à brandir ton grand javelot. »

A ces mots, la déesse inspire au vieillard une force divine; soudain, il implore Minerve et son père, et il brandit son grand javelot. Le trait vole et frappe le casque d'Eupithée, traverse ses lames d'airain et pénètre dans la tête du guerrier. Le père d'Antinoos tombe avec fracas, sur lui ses armes retentissent. Alors, Ulysse et l'illustre Télémaque se précipitent sur le premier rang à grands coups de glaives ou de piques à deux pointes. Bientôt, ils les auraient tous immolés, ils leur auraient ravi l'instant du retour, si Minerve, en élevant la voix, n'eût arrêté les combattants.

« Ithaciens, s'écrie la déesse, mettez fin à cette guerre affreuse, sans répandre plus de sang; séparez-vous aussitôt. »

Ainsi parle Minerve. La pâle terreur saisit les Ithaciens; dans leur effroi ils laissent échapper leurs armes, qui, à la voix de la déesse, tombent à terre; eux-mêmes, brûlants de sauver leur vie, s'enfuient vers la ville; le patient et divin Ulysse pousse des cris horribles, se ramasse et s'élance à leur suite comme l'aigle au vol altier. Alors, le fils de Saturne lance les traits enflammés de la foudre qui éclatent devant la déesse, fille d'un père impétueux. Aussitôt Minerve dit au héros :

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, calme-toi, ne poursuis pas cette guerre civile, crains d'irriter le dieu qui se plait à lancer la foudre. »

Ainsi parle Minerve; le héros plein de joie lui obéit. La déesse, toujours sous la figure de Mentor, fait conclure entre les deux partis une alliance sincère.

FIN DE L'ODYSSÉE.



PETITS POËMES

ATTRIBUÉS A HOMÈRE

L'usage veut que l'on imprime, à la suite de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ces petits poëmes que l'on ne trouverait pas ailleurs; nous nous y conformons, quoique, selon nous, ils n'appartiennent pas aux temps héroïques. On en est loin, dès le premier vers de la *Batrachomyomachie:* les Muses d'Homère habitent l'Olympe; ce sont de graves divinités qui ne forment point de chœurs de danses; l'Hélicon leur est inconnu.

LA

BATRACHOMYOMACHIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

RATS.	GRENOUILLES.
Psicharpax, *pille-miettes.*	Physignathe, *joues-bouffies.*
Troxarte, *ronge-pain.*	Pêlée, *fangeux.*
Lichomyle, *lèche-meule.*	Hydroméduse, *reine de l'eau.*
Pternotrocte, *ronge-jambon.*	Hypsiboas, *crie-haut.*
Lichopinax, *lèche-plat.*	Pélion, *limoneux.*
Embasichytros, *trotte-en-marmite.*	Seutlée, *de poirée.*
Lichénor, *lèche-homme.*	Polyphone, *bavard.*
Troglodyte, *habite-trou*	Limnocharis, *grâce de l'étang*
Artophage, *mange-pain.*	Crambophage, *mange-choux.*
Tyroglyphe, *creuse-fromage.*	Limnisios, *du marais.*
Pternophage, *mange-jambon.*	Calaminthios, *du roseau.*
Cnissodiocte, *chasse-graisse.*	Hydrocharis, *grâce de l'eau.*
Sitophage, *mange-blé.*	Borborocite, *couche-en-bourbe.*
Tyrophage, *mange-fromage.*	Prassophage, *mange-poireau.*
Pternoglyphe, *creuse-jambon.*	Pélobate, *trotte en boue.*
Philtrée, *charmant.*	Prassée, *de poireau.*
Artépibule, *guette-pain.*	Craugaside, *enfant de cri.*
Méridarpax, *pille-portion.*	Ocimide, *fils de Basilic.*
	Origanion, *fils d'Origan.*

Avant tout, en commençant, je prie le chœur des Muses de quitter l'Hélicon, pour venir dans mon âme, à cause d'un chant, que tout à l'heure, sur mes genoux, j'ai mis en tablettes; le sujet est une immense querelle, œuvre guerrière et tumultueuse de Mars; j'ai fait vœu de transmettre aux oreilles de tous les humains comment les rats se ruèrent victorieux sur les grenouilles, imitant, comme on l'a rapporté parmi les hommes, les travaux des géants nés de la terre. Or, cette guerre eut une telle origine :

Il arriva qu'un rat altéré, ayant échappé aux embûches de la belette, plongea son menton délicat dans l'étang voisin, charmé de humer l'eau douce comme du miel; or, un babillard habitant du marais le vit et lui tint ce discours :

« Etranger, qui es-tu? d'où es-tu venu sur ce rivage? et qui

est celui qui t'a engendré? Parle-moi vrai sur toutes ces choses, de peur que je ne te prenne à mentir. Plaise au ciel que je te reconnaisse digne de mon amitié! je te conduirai en ma demeure et te ferai les dons de l'hospitalité, nobles et nombreux. Pour moi, je suis le roi Physignathe, qui dans tout le marais suis honoré, chef immuable des grenouilles, et mon père Pélée jadis m'engendra, s'étant uni d'amour à Hydroméduse, sur les bords de l'Éridan. Et toi, je te vois beau et vaillant plus que tes semblables; tu dois être un roi décoré du sceptre, et, dans les batailles, un guerrier. Mais allons, dis-moi promptement ton origine. »

Or, Psicharpax lui répliqua et lui dit : « Ami, pourquoi demandes-tu mon origine? elle est connue de tous, et des hommes, et des dieux, et des oiseaux du ciel. Pour moi, je me nomme Psicharpax. Je suis fils de Troxarte, père magnanime, et ma mère est assurément Lichomyle, fille du roi Pternotrocte. Elle m'enfanta dans une cachette et me nourrit de bonnes choses : de figues et de noix, et de mets de toute sorte. Mais comment pourrais-tu me faire ton ami, moi qui ne suis pas ton semblable par nature? car tes aliments sont dans l'eau, tandis que moi j'ai coutume de ronger tout ce qui se trouve chez les hommes. On ne peut pas me cacher le pain trois fois pétri, dès qu'il est sorti de sa ronde corbeille, ni les galettes à larges rebords, bien saupoudrées de farine de sésame, ni une tranche de jambon, ni un foie dans sa blanche enveloppe, ni un fromage de bon lait frais pressé, ni un tourteau de miel que désirent même les dieux, ni rien de ce que pour les festins préparent les cuisiniers des hommes, lorsqu'ils ornent leurs plats d'assaisonnements divers.

« Je n'ai jamais fui les redoutables clameurs de la guerre, mais m'élançant droit au fort du tumulte, je me suis mêlé aux premiers combattants.

« Je ne redoute point l'homme, quoiqu'il porte un grand corps; mais je grimpe sur sa couche et je lui mords le bout du doigt; je lui ai saisi même une fois le talon et la douleur ne troubla pas l'homme; son profond sommeil ne s'enfuit pas, lorsque je le mordis. Mais je crains deux ennemis sur toute la terre : la belette et le faucon, qui me tiennent en grand deuil; je crains encore la triste ratière où réside une artificieuse destinée. Certes, je crains surtout la belette; elle est la plus forte, elle habite aussi des trous et elle furète dans les cachettes.

« Je ne ronge point de radis, ni de choux, ni de citrouilles;

je ne broute pas non plus de poireaux verts ni de persil : ce sont là de vos mets, vous qui habitez les étangs. »

A ces derniers mots, Physignathe souriant, à son tour reprit : « Étranger, tu te glorifies bien de ta panse ; et nous aussi, nous avons dans le marais et sur la terre des choses admirables à voir. Car le fils de Saturne a fait les grenouilles amphibies, pour sauter sur la terre ou se cacher dans l'eau, et pour habiter des demeures divisées en deux éléments. Mais, si tu veux être instruit de ces choses, c'est facile. Monte-moi sur le dos et serre-moi bien, de peur de périr, et tout joyeux tu parviendras en ma demeure. »

Il dit et présente son dos ; l'autre aussitôt bondit légèrement, monte et passe ses pattes autour d'un cou flasque. D'abord vraiment, il se réjouit, parce qu'il considère les havres voisins et que la natation du Physignathe le charme. Mais lorsque enfin les flots pourprés le baignent, il pleure à chaudes larmes, il se reproche de se repentir trop tard, il s'arrache des poils ; il ramène ses pieds contre son ventre ; le cœur lui bat, faute d'habitude, et il voudrait bien être à terre. Il gémit terriblement contraint par la froide épouvante.

D'abord, il déploya sa queue au-dessus de l'eau et la tira comme une rame, suppliant les dieux de le conduire à terre, car il était baigné par les flots pourprés. Or, il jetait les hauts cris, et il tint ce discours et il dit du fond de sa bouche :

« Ce n'est pas ainsi que le taureau porta sur ses épaules le fardeau de l'amour, lorsqu'à travers les vagues il conduisit Europe en Crète ; non, ce n'est pas de la manière que le roi des grenouilles, m'ayant embarqué sur son dos, me conduit vers sa demeure, soulevant au-dessus de l'eau blanche son corps verdâtre. »

Or, soudain une couleuvre d'eau apparut — terrible aspect pour tous les deux, — et elle tenait son cou droit hors de l'eau. A cette vue, Physignathe plongea, sans plus songer au compagnon qu'il allait perdre en l'abandonnant.

Or, il descendit au fond du marais et évita la sombre Parque ; mais l'autre, aussitôt lâché, tomba dans l'eau, étendu à la renverse ; il serra ses pattes et, près de périr, il poussa un cri strident ; maintes fois il descendit sous l'eau et autant de fois il remonta en battant l'onde de ses pattes ; mais il ne devait point fuir la destinée. Cependant, ses poils humides pesaient de plus en plus sur lui ; enfin, en s'abîmant il prononça ces mots :

« Physignathe, tu ne cacheras point par tes artifices l'action

que tu as commise en précipitant un naufragé de ton corps, comme d'une roche. A terre, ô méchant, tu ne l'aurais emporté sur moi, ni au pugilat, ni à la lutte, ni à la course. Mais, après m'avoir égaré au milieu des vagues, tu m'as précipité. Dieu[1] a un œil vengeur; tu recevras ton châtiment de toute l'armée des rats, et tu ne pourras échapper. »

Il dit, et expira dans l'eau. Or, Lichopinax le vit, assis sur le doux rivage, et il poussa un gémissement terrible, et il courut pour l'apprendre aux rats. Dès que ceux-ci surent sa destinée, une violente colère les saisit tous: et alors ils ordonnèrent à leurs hérauts de convoquer, dès l'aurore, le peuple à l'agora, dans la demeure de Troxarte, père de l'infortuné Psicharpax, qui, à la surface du marais, flottait sur le dos, à la manière d'un cadavre; et le malheureux n'était point près du rivage, mais il nageait au milieu de cette mer. Lorsque, pleins de zèle, ils furent arrivés, en même temps que l'aurore, Troxarte le premier se leva, enflammé de courroux, à cause de son enfant, et il prononça ce discours :

« Amis, quoique seul j'aie cruellement souffert de la part des grenouilles, cet amer coup du destin vous frappe tous. Je suis maintenant bien digne de pitié, puisque j'ai perdu trois enfants. L'odieuse belette, ayant saisi le premier hors de son trou, le ravit et le tua. Des hommes farouches menèrent le second à sa perte, par de nouveaux artifices, ayant inventé la machine de bois qu'ils appellent ratière, perdition des rats. Le troisième me restait, mon bien-aimé, et celui de sa chaste mère; Physignathe a suffoqué celui-ci, après l'avoir conduit dans l'abîme. Mais allons, armons-nous et marchons à l'ennemi, ayant couvert nos corps d'armures étincelantes. »

Il dit, et les détermina tous à prendre les armes; Mars, il est vrai, lui-même, toujours avide de combats, se mit à les exciter. D'abord, autour de leurs jambes, ils posèrent des cnémides, ayant ouvert et artistement préparé des cosses de fèves vertes, que, pendant la nuit, ils avaient rongées. Ils portaient des cuirasses de cuir, affermies par des roseaux, savamment faites de la peau d'une belette par eux écorchée. Leur bouclier était une bossette de lampe, et, certes, leur lance était une longue aiguille, toute d'airain, œuvre de Mars, et sur leurs tempes leur casque était une coque de noix.

1. Dieu, etc., l'indice, selon Ernesti, d'idées puisées dans les livres saints.

Ainsi les rats furent armés; de leur côté, lorsque les grenouilles s'en aperçurent, elles sortirent de l'eau; elles vinrent en un seul lieu, et elles réunirent un conseil au sujet de la sinistre guerre. Comme elles considéraient d'où pouvait venir cette discorde, et quelle était cette rumeur, un héraut s'approcha, le sceptre à la main : c'était Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe, apportant de dures paroles de défi, et il prononça ce discours :

« O grenouilles! les rats, après avoir exhalé des menaces, m'ont envoyé vous dire de vous armer pour la guerre et le combat, car ils ont vu sur les vagues Psicharpax qu'a fait périr votre roi Physignathe. Combattez donc, vous qui, parmi les grenouilles, avez de la vaillance. »

Après ces mots, il expliqua l'affaire, et chacune de ses paroles, pénétrant dans les oreilles de tous, troubla l'âme des fières grenouilles. Or, Physignathe, les blâmant, se leva et leur dit :

« Amis, ce n'est pas moi qui ai fait périr Psicharpax, je ne l'ai pas même vu mourir. Il se sera noyé en jouant le long du marais, et en nageant pour imiter les grenouilles. Et maintenant les méchants m'accusent, moi qui ne suis pas coupable. Mais allons, cherchons dans ce conseil comment nous perdrons les rats perfides. Et moi, d'abord, je dirai ce qui me semble préférable. Couvrons nos corps d'armures; plaçons-nous tous sur les sommités du rivage, où les pentes sont abruptes. Et lorsqu'ils se rueront sur nous, nous saisirons leurs casques, chacun prenant celui qui l'abordera; et nous les pousserons droit dans le marais avec leurs armures. Certes, nous aurons bientôt noyé nos ennemis qui ne peuvent plonger, et sur le lieu même, pleins de joie, nous dresserons un trophée à cause de la ruine des rats. »

Ayant ainsi parlé, il revêtit tous ses guerriers de leurs armes. Ils enveloppent leurs jarrets de feuilles de mauves; ils ont pour cuirasses de larges et vertes poirées; ils disposent habilement en boucliers des feuilles de choux; un long jonc pointu sert à chacun de javeline, et de légères coquilles de limaçon couvrent leurs têtes. Après s'être armés, ils s'arrêtent sur les rives escarpées; ils brandissent leurs javelines, et chacun est plein de courage.

Or, Jupiter, ayant convoqué les dieux dans le ciel étoilé, leur montra la grandeur de cette guerre et les valeureux combattants grands et nombreux, portant de longues javelines;

telle marche l'armée des centaures ou celle des géants. Le dieu, riant de plaisir, demande quels seront les auxiliaires des grenouilles ou des rats affligés, et il dit à Minerve :

« O ma fille ! tu vas sans doute secourir les rats, car toujours ils trottent auprès de ton temple, charmés de la graisse et des reliefs des sacrifices. »

Ainsi parla le fils de Saturne, et Minerve lui répondit : « O mon père ! ce n'est pas moi qui irai seconder les rats, car ils me font endurer bien des maux en endommageant mes bandelettes et mes lampes à cause de l'huile ; oui, je suis fortement mordue au cœur de tout ce qu'ils m'ont fait. Ils m'ont rongé un voile que j'avais tissu avec fatigue du fil le plus fin, et j'en avais filé la trame et ils me l'ont rempli de trous. Et le rentrayeur[1] me poursuit, et il réclame beaucoup ; il y a bien de quoi s'irriter : il me demande des intérêts, chose pénible aux immortels ; car j'ai tissu ayant emprunté et je n'ai point de quoi rendre. Mais je ne me soucie pas non plns de porter seconrs aux grenouilles ; elles sont trop étourdies. Récemment encore, comme je revenais de la guerre, car j'étais accablée de fatigue et je tombais de sommeil, elles ne me permirent pas avec leur vacarme de fermer l'œil un moment. Et moi, je restai couchée sans dormir, souffrant d'un mal de tête, jusqu'à ce que le coq chantât. Croyez-moi donc, abstenons-nous, ô divinités! de les seconrir, de peur que l'nn de nons ne soit blessé d'un trait acéré, on n'ait le corps frappé, soit d'une javeline, soit d'un glaive, car ils sont tous prêts à combattre, même si un dieu se présentait devant eux. Du haut du ciel, charmons-nous donc tons à contempler la querelle. »

Elle dit, et tous les autres dieux lui obéissent ; ils se réunissent pressés en un même lieu. Cependant, denx hérauts s'avancèrent, portant des emblèmes guerriers, et alors des cousins, avec de longues trompettes, donnèrent à grand bruit le signal du combat. De son côté, Jupiter, fils de Saturne, du haut du ciel, fit retentir le tonnerre, présage d'une terrible mêlée.

Or, le premier, Hypsiboas, frappa de sa lance dans le ventre, au milieu du foie, Lichénor qui se tenait parmi les premiers combattants. Celui-ci tomba à la renverse et souilla de ponssière sa délicate chevelure ; et il tomba avec fracas, et sur lui ses armes retentirent. Or, après lni, Troglodyte atteignit Pé-

1. Tout ce passage est l'indice d'un temps où les divinités du paganisme étaient singulièrement livrées au ridicule.

lion et il lui enfonça son fort javelot dans la poitrine. La sombre mort saisit le vaincu, et son âme s'envola de son corps. Seutlée tua Embasichytros, en le frappant au cœur. Une vive douleur s'empara d'Ocimide, et il porta un coup de son jonc pointu. De son côté, Artophage blessa au ventre Polyphone, qui tomba en avant, tandis que l'âme s'envolait de ses membres. Limnocharis alors, voyant périr Polyphone, plus prompt que Troglodyte, lui cassa le cou d'une pierre grosse comme une meule; l'obscurité enveloppa les yeux du vaincu. Mais Lichénor[1] avait fait vibrer contre le vainqueur sa brillante javeline; il la lança, elle ne s'égara point et se plongea dans le foie. A cet aspect, Crambophage, en fuyant, tomba de la rive escarpée, mais Lichénor ne renonça pas à le combattre; il l'atteignit et l'empêcha de s'échapper à la nage. Il teignit de son sang pourpré l'onde du marécage, et lui-même flotta étendu sur la rive, ses gras intestins sortant de sa panse. Sur le même bord, périt Tyrophage. D'autre part, Calaminthios, apercevant Pternoglyphe, fut saisi d'effroi; en fuyant, il sauta dans le marais après avoir jeté son bouclier. Mais, l'irréprochable Borboricite tua Philtrée, et Hydrocharis tua le roi Pternophage en le frappant d'un caillou au sommet de la tête; la cervelle coula par les narines; et la terre fut souillée de sang. Cependant, Lichopinax, se ruant avec sa lance, perça l'irréprochable Borborocite; l'obscurité enveloppa ses yeux. Prassophage, saisissant le moment, tira par le pied Cnissodiocte, et le noya dans le marais, le tenant par le tendon. Psicharpax[2] vint au secours de ses compagnons morts, et il frappa Prassophage avant qu'il fût remonté à terre; celui-ci tomba devant lui, et son âme descendit chez Pluton. Pélobate, l'ayant vu, jette au vainqueur une poignée de fange, lui plâtre le front et l'aveugle à l'instant. Celui-ci, plein de colère, saisit de sa forte main une roche impétueuse qui gît dans le champ, fardeau de la terre; il en frappe Pélobate au-dessous du genou, toute sa jambe droite est broyée, il tombe à la renverse dans la poudre. Craugaside s'élance à son secours et rebrousse contre Psicharpax, et le frappe au milieu du ventre; le jonc tout entier s'y plonge, et lorsqu'une main puissante le retire, il entraîne avec lui toutes

1. Lichénor vient d'être tué; tout ce combat paraît une satire contre Homère qui ramène des héros morts précédemment. Voy. Pylémène (*Il.* V, 576, et XIII, 643, 658, pages 72 et 490).

2. Même observation que ci-dessus; il y a, dans toute cette mêlée, une confusion sans doute volontaire, que le traducteur a un peu atténuée.

les entrailles. Sitophage l'aperçoit sur le bord du fleuve; en sautillant, il s'éloigne du combat, car il pâtit cruellement, et il saute dans un fossé, afin d'éviter le moment suprême. Mais Troxarte frappe Physignathe à l'extrémité du pied; celui-ci, accablé de souffrance, plonge aussitôt dans le marais. Prassée, qui le voit tomber, respirant à demi, se porte parmi les premiers combattants et fait voler son jonc, mais il ne peut briser le bouclier de Troxarte; la pointe de sa javeline s'y casse et y reste. Alors, le divin Origanion, imitant Mars lui-même, frappe de Troxarte l'irréprochable casque, coin d'une marmite carrée; il est le seul qui, parmi les grenouilles, se signale encore hors de la foule. Tous se ruent donc contre lui; mais lorsqu'il s'en aperçoit, il n'attend pas de vaillants héros, et il plonge dans les grottes profondes du marais.

Il y avait parmi les rats un jeune héros, presque enfant encore, qui plus que tous excellait, combattant corps à corps, fils chéri de l'irréprochable Artépibule, chef qu'on eût pris pour Mars lui-même : le robuste Méridarpax; il était le seul des rats qui se signalât encore dans la mêlée.

Il s'arrêta près du marais, plein d'orgueil, seul en avant des autres, promettant d'exterminer la race des grenouilles belliqueuses.

Sans doute, il eût accompli ce dessein, car sa force était grande, si le père des dieux et des hommes ne l'eût aussitôt pénétré. Or, soudain le fils de Saturne eut pitié des grenouilles près de périr, et ayant agité sa tête, il prononça ce discours :

« O dieux! certes, je vois de mes yeux une action prodigieuse; Méridarpax ne m'a pas médiocrement troublé, en se vantant, près du marais, d'anéantir les grenouilles; mais hâtons-nous d'envoyer la belliqueuse Pallas, et avec elle Mars, qui le tiendront éloigné du combat, si vaillant qu'il soit. »

Ainsi parla le fils de Saturne; mais Mars répondit : « Fils de Saturne, certes, ce ne sera ni la force de Minerve, ni celle de Mars, qui serviront à sauver les grenouilles du moment suprême. Mais crois-moi, allons tous les secourir. Et, ta grande arme, ton arme irrésistible, meurtrière des Titans, avec laquelle tu as tué les géants, les plus redoutables de tous les êtres; cette arme dont tu as terrassé Capanée, homme impétueux; cette arme qui t'a servi à enchaîner Encelade et la fameuse tribu des Titans, agite-la, car c'est ainsi qu'il sera maîtrisé, malgré sa valeur. »

Il parla donc en ces termes, et le fils de Saturne brandit la

foudre enfumée. Il tonna d'abord, et le vaste Olympe en fut ébranlé. Ensuite, il lança et fit tomber la foudre, arme formidable de Jupiter; elle s'échappa des mains du roi, et, lorsqu'il l'eut lancée, elle frappa d'épouvante grenouilles et rats, pas assez cependant pour que l'armée des rats cessât de combattre; elle n'en désira que plus d'exterminer la race des grenouilles belliqueuses, mais du haut de l'Olympe, le fils de Saturne eut pitié des grenouilles et leur envoya soudain des auxiliaires.

A l'instant survinrent avec leurs dos d'enclume, leurs griffes crochues, leur marche oblique, leurs yeux louches, leurs bouches en ciseaux, leurs cuirasses d'écaille, leurs corps osseux, leurs larges dos, leurs épaules luisantes, leurs pieds tordus, leurs mains étalées, leurs poitrines percées d'yeux, leurs huit pattes, leurs deux têtes et leurs bras manchots, — ceux que l'on appelle crabes, — qui rognèrent à pleines bouches les queues des rats, et leurs pieds et leurs mains; les javelines fléchirent. Les infortunés rats, saisis de crainte, s'enfuirent. Cependant, le soleil déjà se couchait, et cette guerre finit qui ne devait durer qu'un jour.

———

HYMNES.

HYMNE PREMIER.

A APOLLON.

J'aurai toujours présent à la mémoire et je n'ai jamais oublié Apollon aux longs traits, que les dieux eux-mêmes redoutent à son entrée dans le palais de Jupiter, et certes, s'il approche, ils se lèvent tous de leurs siéges, quand il a tendu son arc étincelant. Latone seule alors est restée auprès de Jupiter foudroyant; déjà elle a fermé le carquois, elle a détendu l'arc, et de ses mains elle l'a ôté de fortes épaules pour le suspendre à une colonne de la demeure paternelle, où le retient un clou d'or. Alors, elle conduit le dieu et le fait asseoir sur un trône; cependant le père, saluant son fils chéri, lui a donné le nectar dans sa coupe d'or. Ensuite, au même lieu, les autres divinités s'asseyent, et la vénérable Latone se réjouit d'avoir donné le jour à un fils, sagittaire puissant. Salut, heureuse Latone, tu as enfanté deux beaux enfants : le roi Apollon et Diane fière de ses flèches; celle-ci en Ortygie; celui-là dans l'âpre Délos, surprise par les douleurs, auprès de la grande montagne et de la colline de Cynthios, au pied d'un palmier, sur les rives de l'Inope.

Comment te louerai-je, ô Phébus, toi qu'en tout il faut louer? car en tous lieux, c'est à toi qu'il appartient d'inspirer des chants, soit sur le continent fécond en génisses, soit dans les îles. Les hauts points de vue et les cimes extrêmes des grandes montagnes te plaisent, et les fleuves courant à la mer, et les promontoires suspendus au-dessus des flots, et les rades paisibles.

Je dirai d'abord comment Latone t'enfanta, délice des humains; arrêtée près de la colline de Cynthios, en une île âpre, à Délos, ceinte par la mer, tandis que, poussés par les vents sonores, les flots, des deux côtés, bondissaient sur le rivage. T'élançant de là, tu règnes sur tous les mortels, autant qu'en

contiennent la Crète et les dêmes de l'Attique, et l'île d'Égine, et l'Eubée, illustre par ses vaisseaux, Aigas, Irésie, et Péparèthe que baignent les vagues et l'Athos de Thrace, et le sommet du Pélion, et la chaîne ombragée de l'Ida, et Scyros, et Phocée, et le mont escarpé d'Autocane, et la riante Imbros, et l'inabordable Lemnos, et la divine Lesbos, séjour de Macaris, issu d'Éole, et Chios couchée sur la mer, de toutes les îles la plus riche, et la rocailleuse Mimas, et les cimes de Coryce, et la splendide Claros, et le mont escarpé d'Ésagée, et Samos, où abondent les sources, et les sommets escarpés de Mycale, et Milet, et la populeuse Cos, et la superbe Cnide, et Carpathe battue des vents, et Naxos, et Paros, et la pierreuse Rhênéa. En toutes ces contrées, près d'enfanter Apollon, Latone se rendit, cherchant si l'une d'elles voudrait abriter son fils. Mais elles tremblèrent, elles craignirent, et nulle, si riche qu'elle fût, n'osa recevoir Phébus. Enfin, la vénérable Latone débarqua à Délos, et l'interrogeant, elle prononça ces paroles rapides :

« Délos, est-ce que tu consentiras à devenir le séjour de mon fils Phébus-Apollon, et à le placer dans un riche temple? Nul autre jamais ne t'abordera ni ne t'honorera: je ne pense pas que tu sois à l'avenir riche en bœufs, riche en brebis; tu ne porteras pas de vignes et tu ne produiras pas de nombreuses plantes. Mais lorsque tu posséderas le temple d'Apollon aux longs traits, tous les hommes t'amèneront des hécatombes; ils viendront ici en foule, le fumet des sacrifices ne cessera pas de s'exhaler. Aussi longtemps, ô reine, que tu le nourriras, les dieux te protégeront contre les attaques étrangères, et ton sol n'est pas fertile. »

Elle parla en ces termes; or Délos se réjouit, et répondant, elle dit : « Latone, illustre fille du grand Céos, sans doute plus que tout autre je ferai un accueil favorable à ton fils naissant, car j'ai vraiment une mauvaise renommée parmi les hommes, et je serai désormais comblée d'honneurs. Mais j'ai une crainte, ô Latone, et je ne te la cacherai pas. On dit qu'Apollon doit être plein d'orgueil, qu'il gouvernera[1] fortement les immortels et les mortels humains sur la fertile terre. Je redoute donc vivement en mon esprit et en mon âme, que dès qu'il aura vu la lumière du soleil, il ne méprise l'île, parce que je suis stérile,

1. *Littéralement :* Qu'il sera prytane, magistrature athénienne dont il n'est point question dans l'*Iliade* ni l'*Odyssée*.

et que, de son pied me bouleversant, il ne me pousse au large dans la mer. Là, les grandes vagues nombreuses et puissantes toujours m'inonderont, et lui s'en ira en une autre contrée qui lui sera agréable, où on lui élèvera un temple entouré d'un bois sacré. Cependant, les polypes me couvriront, et les sombres phoques feront chez moi leurs sordides demeures, à défaut d'habitants. Mais, déesse, je cesserai de craindre si tu ne refuses pas de me prêter le grand serment qu'ici d'abord il bâtira son superbe temple où sera l'oracle des hommes, et de tous les hommes, parce que sa renommée est immense. »

Elle parla donc en ces termes, et Latone prêta le grand serment des dieux : « J'atteste la terre et le ciel qui la recouvre et les ondes infernales du Styx, serment le plus grand et le plus redoutable des bienheureux immortels ; toujours ici seront l'autel odorant de Phébus et son enclos, et il t'honorera au-dessus de toutes les îles. »

Lorsqu'elle eut juré et accompli son serment, Délos certes se réjouit beaucoup de la puissance du roi aux longs traits. Neuf jours et neuf nuits Latone fut transpercée de douleurs désespérées. Toutes les déesses les plus illustres étaient autour d'elle : Dioné, et Rhéa et l'investigatrice Thémis, et la retentissante Amphitrite, toutes les immortelles hormis Junon aux bras blancs, car celle-ci était restée dans le palais de Jupiter, assembleur de nuages; et seule, Ilithye, arbitre des douleurs, n'avait rien appris. Elle était assise sous une nuée d'or au plus haut de l'Olympe, retenue par les artifices et la jalousie de Junon, car Latone aux belles tresses allait enfanter un fils irréprochable et puissant.

Les autres déesses alors envoyèrent de l'île riante Iris, afin qu'elle ramenât Ilithye, promettant à celle-ci un grand collier de neuf coudées, noué de fil d'or. Elles avaient ordonné à Iris de l'appeler à l'insu de Junon, de peur qu'en partant elle ne fût détournée par ses discours.

Lorsque l'agile déesse, aux pieds légers comme le vent, les eut entendues, certes elle s'élança rapidement, et bientôt elle eut franchi l'espace. A peine arrivée au séjour des dieux, à l'Olympe escarpé, elle se hâta d'appeler Ilithye à la porte du palais, et elle lui répéta, en brèves paroles, tout ce que lui avaient prescrit les divinités olympiennes, et dans son sein elle lui toucha le cœur. Elles partent, semblables en leur marche à de timides colombes. Quand Ilithye, arbitre des douleurs, atteignit Délos, l'enfantement saisit Latone, et elle se sentit

près d'accoucher, et elle jeta ses deux bras autour d'un palmier, et elle appuya ses genoux sur le tendre gazon, et la terre au-dessous d'elle sourit, et l'enfant bondit à la lumière. Or, toutes les déesses jetèrent un cri de joie. Alors, ô cher Phébus, les déesses te lavèrent d'eau limpide, purement et chastement, et elles te donnèrent pour langes un voile blanc, léger, frais tissu, et elles l'assujettirent avec une ceinture d'or. La mère n'allaita point Apollon au glaive d'or, mais, de ses mains immortelles, Thémis lui fit goûter le nectar et l'aimable ambroisie, et Latone se réjouit d'avoir donné le jour à un fils, sagittaire puissant.

O Phébus, dès que tu fus rassasié des aliments divins, la ceinture d'or fut impuissante à contenir tes mouvements; il n'y eut plus de lien qui pût te retenir, tous tes bandeaux se dénouèrent, et soudain Phébus-Apollon dit aux immortelles :

« Donnez-moi une douce lyre et un arc recourbé; par mon oracle je ferai connaître aux humains les véritables desseins de Jupiter. »

Ayant ainsi parlé, Phébus à la longue chevelure, aux longs traits, marcha sur la terre aux larges voies. Cependant, toutes les déesses étaient frappées de surprise. Or, Délos tout entière se sentit chargée d'or à la vue du rejeton de Jupiter et de Latone, pleine de joie de ce que ce dieu l'avait choisie pour sa demeure, parmi les autres îles et le continent. Elle fleurit comme la cime d'un mont, converte des fleurs de la forêt.

Toi-même, Apollon à l'arc d'argent, aux longs traits, tantôt tu parcourais le Cynthios hérissé de rochers, tantôt tu évitais les îles et leurs habitants; car tes temples et tes bois sacrés sont nombreux, et les hauts points de vue te sont chers, et les cimes extrêmes des grandes montagnes, et les fleuves courant à la mer.

Mais, Phébus, c'est à Délos surtout que ton cœur est délecté; là, pour toi se rassemblent les Ioniens aux longues tuniques avec leurs enfants et leurs pudiques épouses; et, dans leur reconnaissance, ils te charment, quand ils célèbrent des jeux, par le pugilat, la danse et le chant. Lors de ces grandes réunions des Ioniens, celui qui surviendrait parmi eux les prendrait pour des immortels, pour des êtres que la vieillesse ne peut atteindre : il prendrait plaisir en son âme à voir leur grâce, à voir les hommes et les femmes à belles ceintures, et les vaisseaux rapides, et leurs richesses infinies, et par-dessus tout, une grande merveille dont la gloire ne périra jamais : les jeunes filles de Délos servantes du dieu qui atteint au loin. D'abord, elles louent

Apollon, puis elles se souviennent de Latone et de Diane fière de ses flèches, et enfin elles chantent les hommes et les femmes d'autrefois, et elles remplissent de joie les tribus des mortels. Elles savent imiter le rhythme et les accords de toutes les contrées. Chacun croit entendre des chants accoutumés, tant elles ont réussi à les ajuster à leurs voix.

Courage, puissent Apollon et Diane vous être propices. Salut à vous toutes, ô jeunes filles; et plus tard souvenez-vous de moi, lorsque l'un des mortels terrestres, un hôte éprouvé par la souffrance, arrivant ici vous fera cette question : « O vierges, quel est cet homme, le plus doux des chanteurs qui demeure parmi vous et dont surtout vous êtes charmées ? » Répondez-lui toutes avec tendresse : « C'est un aveugle, il habite l'âpre Chios[1]; tous ses chants excellent et passeront à l'avenir. » Et nous, nous répandrons votre gloire sur toute la terre et dans toutes les belles villes des hommes où le sort nous portera, et nous les persuaderons parce que nous aurons dit la vérité.

Mais moi, je ne cesserai point de louer Apollon aux longs traits, qu'enfanta Latone aux belles tresses.

O roi, tu possèdes et la Lycie, et l'aimable Méonie, et Milet, riante ville que baigne la mer, mais ton grand empire a pour siége Délos entourée des flots.

Mais, le glorieux fils de Latone, faisant retentir sa cithare creuse, portant des vêtements immortels et parfumés, s'avance vers l'âpre Pytho (Delphes) ; sa cithare d'or rend sous l'archet des sons harmonieux. Là, il s'élance de la terre, comme la pensée, et arrive à l'Olympe dans le palais de Jupiter, parmi l'assemblée des dieux, et soudain les immortels ne songent plus qu'à la lyre et aux chants. Toutes les Muses ensemble, répondant à ses accords par leurs belles voix, célèbrent les biens immortels dont jouissent les dieux, et les misères des hommes que subissent, de la part des dieux, les insensés et les esprits inquiets, sans pouvoir se défendre ni de la mort, ni de la douleur, ni de la vieillesse. Cependant, les Grâces aux belles tresses, et les joyeuses Heures, et l'Harmonie, et Hébé, et Vénus, fille de Jupiter, forment un chœur de danses, se tenant toutes par la main. Avec elles danse Diane, fière de ses flèches, sœur d'Apollon, non laide et de petite taille, mais grande à voir et imposante par sa beauté. Mars et le subtil meurtrier d'Argus se mêlent à leurs jeux ; cependant,

1. C'est bien là la légende d'Homère ; mais qui en est l'auteur? Ce n'est assurément point le chantre de l'*Iliade* ni de l'*Odyssée*.

Apollon frappe sa cithare et il marche d'un pas majestueux, et un vif éclat l'environne, et ses pieds et sa fine tunique ont des reflets lumineux. Latone aux belles tresses et le pensif Jupiter sont en leur âme grandement charmés, lorsqu'ils contemplent leur fils jouant avec les dieux immortels.

Comment te louerai-je dignement, toi qu'en tout il faut louer? Te chanterai-je en tes amours, lorsque tu devins épris de la vierge Azanide, en même temps que le divin Ischys, fils d'Élation, aux beaux coursiers? Tu rivalisas aussi, soit à la course, soit sur des chars, avec Phorbas, fils de Triope, et avec Érechthée, et avec Leucippe, et avec la femme de Leucippe. Et certes Triope n'avait pas abandonné son fils. Te chanterai-je lorsque d'abord tu parcourus la terre, ô Apollon, cherchant où tu rendrais aux hommes tes oracles?

De l'Olympe, tu descendis dans la Piérie; tu passas près de Lectos et de l'Ématie et des Énianes, et tu traversas les Perrhèbes; bientôt tu parvins en Iolchos, puis à Cénée et à l'île d'Eubée, illustre par ses navires. Tu t'arrêtas dans la plaine de Lélante; mais en ton cœur il ne plut ploint d'y établir ton temple et ton bois sacré. De là, ayant passé l'Euripe, Apollon aux longs traits, tu gravis une divine montagne verte; mais tu ne tardas pas à t'en éloigner pour te rendre à Mycalèse et à Teumesse, qui repose sur un lit de verdure, puis à Thèbes, séjour revêtu d'une forêt, car nul des mortels alors n'habitait la sainte Thèbes; on n'eût trouvé ni sentier ni chemins dans la fertile plaine de Thèbes, mais une forêt l'occupait.

De là, tu poussas plus loin, Apollon aux longs traits; puis, tu vins en Oncheste, aimable bois sacré de Neptune; là, le poulain, nouvellement dompté, souffle, le cœur accablé, en tirant de beaux chars; le cocher, quoique habile, sautant du siége, poursuit son chemin à pied; les coursiers cependant, privés de direction, font retentir un char vide. Or, s'ils le conduisent au bois sacré, des serviteurs en prennent soin, et laissent reposer le char. Tel est le rit qui a été dès l'origine établi; les hommes alors prient le dieu, le char lui appartient, et la Destinée le garde.

De là, tu poussas plus loin, Apollon aux longs traits, jusqu'au beau cours du Céphise, qui depuis Lilaïa roule une eau limpide; tu le traversas, dieu qui atteins de loin, puis la fertile Ochalée, d'où tu parvins à la verdoyante Aliarte. Or auprès, tu vis Telphuse; ce lieu paisible te plut pour y établir ton temple et ton bois sacré; tu t'arrêtas vers la fontaine, et tu lui dis :

« Telphuse, je pense à bâtir ici un beau temple, afin d'y rendre

des oracles aux hommes, qui pour moi toujours amèneront ici de complètes hécatombes, soit du gras Péloponèse, soit de l'Europe, ou des îles entourées d'eau, lorsqu'ils viendront consulter l'oracle, et moi je prononcerai pour eux des conseils sûrs, en un temple où abonderont les chairs. »

Ayant parlé en ces termes, Phébus-Apollon jeta des fondations larges et grandes en toute leur étendue. Mais Telphuse, à cet aspect, se courrouça en son cœur et dit :

« Phébus, toi qui atteins de loin, je ferai entrer en ton esprit quelques paroles : puisque tu penses à bâtir ici un beau temple, afin d'y rendre des oracles aux hommes qui pour toi toujours amèneront ici de complètes hécatombes, je t'en parlerai, et toi recueille mes conseils en ton esprit. Le bruit des chevaux rapides et des mules, qui viennent s'abreuver à mes sources sacrées, te troublera toujours. Ici tout homme aimera mieux contempler des chars bien faits et des chevaux frappant la terre, qu'un grand temple ou les nombreuses richesses qu'il renferme. Puissé-je te persuader, ô roi plus que moi puissant et redoutable, car ta force est très-grande. Va bâtir à Crissa sous les pentes du Parnasse, où jamais char ne s'élancera, où jamais les pas des chevaux ne retentiront autour de ton riche autel ; mais où, quand les tribus des mortels présenteront des offrandes à Io-Péan, tu accepteras avec allégresse les beaux sacrifices des hommes d'alentour. »

Ayant ainsi parlé, elle persuada les esprits d'Apollon, afin que pour elle-même, Telphuse, il y eût gloire sur la terre, et non pour le dieu qui atteint au loin.

De là, tu poussas plus loin, Apollon aux longs traits, et tu parvins en la ville des Phlégyens, hommes arrogants, qui habitent la terre, sans souci du fils de Saturne, en une belle vallée, près du lac de Céphise. Mais tu en partis soudain, courant à la montagne, et tu arrivas à Crissa, sous le Parnasse, aux neiges éternelles, au pied d'un mamelon tourné du côté de Zéphyre ; au-dessus sont suspendus des rochers, et au-dessous court une vallée profonde et raboteuse. Là, le roi Phébus-Apollon se détermina à bâtir un temple gracieux, et il dit :

« Voici où je pense à bâtir un beau temple où je rendrai des oracles aux hommes qui pour moi toujours amèneront ici de complètes hécatombes, soit du gras Péloponèse, soit de l'Europe, ou des îles entourées d'eau, lorsqu'ils viendront consulter l'oracle, et moi je prononcerai pour eux des conseils sûrs, en un temple où abonderont les chairs. »

Ayant ainsi parlé, Phébus-Apollon jeta des fondations larges et grandes en toute leur étendue, et, sur ces fondements, Trophonios et Agamède, fils d'Ergine, chers aux dieux immortels, posèrent le seuil de pierre, et, tout autour, les innombrables tribus des hommes élevèrent le temple en pierres de taille, pour qu'il fût toujours célébré. Or, auprès était une fontaine aux belles ondes, où, de son arc puissant, le roi, fils de Jupiter, tua la femelle d'un dragon, monstre farouche, grand et gros, qui faisait sur la terre beaucoup de mal aux humains, tant à eux-mêmes qu'à leurs brebis aux longs pieds; car c'était un fléau sanguinaire. Et jadis, l'ayant reçu de Junon au trône d'or, elle nourrit l'effroyable et cruel Typhon, fléau des mortels, que cette déesse enfanta, furieuse contre le père Jupiter, quand de son cerveau il fit sortir la glorieuse Minerve. Certes soudain la vénérable Junon en ressentit un violent courroux, et, aux dieux assemblés, elle tint ce langage :

« Écoutez-moi, vous tous dieux et déesses, maintenant que Jupiter, assembleur de nuages, commence à me mépriser le premier, puisque m'ayant pris pour femme, moi qui ne pense qu'à lui être fidèle, il vient d'enfanter sans moi Minerve aux yeux bleus, qui excelle à l'assemblée des dieux, tandis que seul parmi les immortels mon fils Vulcain est infirme et a les pieds tournés; car dès que je lui eus donné le jour, l'ayant saisi de mes mains, je le précipitai et le jetai dans la vaste mer; mais la fille de Nérée, Thétis, aux pieds d'argent, le recueillit, et avec toutes ses sœurs elle l'éleva. Que tu devrais autrement te rendre agréable aux dieux bienheureux, cruel, fécond en artifices! Quelle autre perfidie médites-tu encore? Comment as-tu osé seul enfanter Minerve aux yeux bleus? Ne m'était-il plus donné d'enfanter? Et moi, j'étais toujours appelée ton épouse, chez les dieux qui habitent le vaste Olympe. Eh bien! moi aussi je vais m'ingénier contre toi, afin qu'il me naisse un fils qui puisse exceller parmi les dieux immortels, sans que j'aie souillé ta sainte couche ni la mienne. Je n'approcherai point de ton lit, mais séparée de toi, fuyant au loin, j'irai trouver d'autres divinités immortelles. »

Ayant ainsi parlé, le cœur plein de courroux, elle s'éloigna des dieux; aussitôt après la vénérable Junon aux grands yeux pria, et de la paume de la main elle frappa la terre, et elle dit :

« Écoutez-moi maintenant, Terre, et au-dessus, vaste Ciel; et dieux Titans, qui sous la terre demeurez autour du grand Tar-

tare, et de qui nous sommes issus, hommes et divinités; écoutez-moi tous et donnez-moi un enfant, sans Jupiter, et qu'il ne lui soit nullement inférieur en force, qu'il le surpasse même, autant que Jupiter, au vaste regard, a surpassé Saturne. »

Ayant ainsi parlé, elle frappa la terre de sa forte main. Or, la terre productrice des aliments en trembla; ce que voyant, Junon en son cœur fut charmée, car elle sentait que ses vœux étaient accomplis. De ce moment jusqu'à ce que l'année fût révolue, elle n'entra point dans la couche du pensif Jupiter, ni, comme auparavant, dans le séjour merveilleusement orné où siégeant elle faisait connaître ses sages desseins. Mais, restant dans ses temples les plus fréquentés, la vénérable Junon aux grands yeux se complut au culte qu'on lui rendait. Enfin, lorsque les mois et les jours se furent écoulés, et que les saisons de l'année revinrent recommençant leur cours, elle enfanta non un fils semblable aux dieux ou aux hommes, mais l'effroyable, le cruel Typhon, fléau des mortels. Aussitôt, la vénérable Junon aux grands yeux l'ayant pris, le porta et donna le monstre au monstre. Le dragon femelle le nourrit, et il fit beaucoup de mal aux glorieuses tribus des humains. Cependant, celui qui la rencontrait, subissait le moment fatal, jusqu'à ce que le roi Apollon, qui atteint au loin, lui eût lancé un trait irrésistible. Déchirée d'atroces douleurs, elle s'étendit palpitante sur un vaste espace, puis elle se tordit sur le lieu même, en poussant de longs et horribles cris; enfin, elle recueillit ses forces et s'enfonça en rampant çà et là dans la forêt, où elle expira exhalant des flots de sang. Or, Phébus-Apollon se glorifia, et dit :

« Maintenant pourris où tu es, sur la terre nourricière des humains ; tu ne vis plus ; tu ne seras plus la perdition des mortels qui, consommant les fruits de la terre fertile, amèneront ici de complètes hécatombes. Ni Typhon, ni la sinistre Chimère ne détourneront de toi la rigide mort ; mais ici la sombre terre et le brillant Hypérion te consumeront. »

Il dit en se glorifiant ; cependant, les ténèbres couvrirent les yeux du monstre, et la force sacrée du soleil le dévora au lieu même que depuis on appelle Pytho [1]. Et les hommes ont donné au roi le surnom de Pythien, parce que là les rayons de l'ardent soleil ont pourri le serpent.

Et alors aussi Phébus-Apollon reconnut en son esprit que la fontaine aux belles ondes l'avait trompé. Il retourna donc plein

1. Du verbe grec pourrir.

de courroux vers Telphuse et il y arriva rapidement; et se tenant auprès d'elle, il lui dit :

« Telphuse, dont le site est si gracieux, tu n'étais pas destinée, après avoir abusé mes esprits, à répandre plus longtemps ton courant d'eau limpide. Certes, ici ma gloire resplendira et non la tienne seule. »

Il dit, et le roi Apollon, qui atteint au loin, poussa sur le ruisseau les rochers d'où il s'écoulait, et en cacha le cours; puis, il bâtit un autel au milieu d'un bois sacré près de la belle fontaine, et là tous les hommes invoquent le roi sous le nom de Telphusien, parce que, au cours sacré de Telphuse, il ravit sa beauté.

Et certes alors, en son âme, Phébus-Apollon se demanda quels hommes initiés il amènerait pour être ses ministres dans l'âpre Pytho.

Il roulait donc cette question en son esprit, quand sur la sombre mer, il aperçut un rapide vaisseau, qui portait des hommes habiles et nombreux. C'étaient des Crétois de Gnosse, ville de Minos, instruits des rits du roi et habiles à interpréter les sentences de Phébus-Apollon, au glaive d'or, quelle que soit leur forme, lorsque sous le Parnasse il rend ses oracles du creux d'un laurier. Ils naviguaient, pour leur négoce et leurs besoins, sur un noir vaisseau, et allaient à la sablonneuse Pylos trafiquer avec les hommes de race Pylienne. Mais Phébus-Apollon courut à leur rencontre; il s'élança dans la mer, semblable par le corps au dauphin, et il entra dans le rapide navire où il s'étendit, monstre grand et effroyable; or, nul des matelots en son âme ne réfléchit et ne le reconnut; il bondissait de tous les côtés et ébranlait les bois du navire. Eux cependant, remplis de crainte, restent en silence assis dans le vaisseau; ils ne songent ni à dénouer les câbles, ni à carguer la voile; ils naviguent, comme ils étaient placés d'abord auprès de leurs rames. Or, l'impétueux Notos poursuit par derrière le vaisseau rapide : d'abord, ils côtoient Malée, puis la terre de Laconie, puis Hélos, ville maritime, puis Ténare, consacrée au soleil charme des humains; là, les brebis aux toisons touffues du roi Soleil paissent toujours, et il possède un agréable lieu. Les matelots alors voulurent arrêter le navire et débarquer pour considérer cette grande merveille, pour voir de leurs yeux si le monstre demeurerait sur le pont du creux navire, ou si d'un nouveau bond il sauterait dans la mer poissonneuse. Mais le vaisseau bien façonné n'obéit pas aux rames; il fit route longeant le gras Pélo-

ponèse. Le roi Apollon, qui perce de loin, dispose facilement de la brise, et le vaisseau, continuant sa route, arrive en Arène, à la gracieuse Argyphée, à Thryos, où l'on traverse l'Alphée, et à la superbe Épy, et à la sablonneuse Pylos, séjour des hommes de race Pylienne ; il passa ensuite près de Chalcis, et de Dymé, et de l'Élide divine où règnent les Épéens. Lorsqu'il eut touché Phères, la montagne escarpée d'Ithaque leur apparut sous les nuées, puis Dulichios, et Samos, et Zacynthe, ombragée de forêts. Ils sont au delà du gras Péloponèse, et ils voient l'immense golfe de Crissa, qui limite le gras Péloponèse; à ce moment, Zéphyre, excité par la volonté de Jupiter, se précipita de l'éther avec violence, afin que soudain le navire achevât de franchir les flots salés de la mer ; ils reviennent du côté de l'aurore et du soleil : le roi, fils de Jupiter, Apollon les dirige, et ils entrent au port de Crissa, ville féconde en vignes, et que l'on voit de loin; le vaisseau frôle le sable.

Là, le roi Apollon, qui perce de loin, saute du navire, semblable à un astre au milieu du jour; il lance de nombreuses étincelles; l'éclat se répand jusqu'aux cieux. Il se glisse dans le sanctuaire à travers les riches trépieds; il y allume une flamme, annonçant ses traits; l'éclat envahit Crissa tout entière. Les femmes des Crissiens et leurs filles à la belle ceinture poussent de grands cris, sous le choc de Phébus, car l'effroi les a toutes saisies. De là, comme la pensée, il reprend son essor pour voler sur le navire, semblable à un homme alerte, robuste, dans la première jeunesse, ses larges épaules couvertes d'une flottante chevelure, et, parlant aux matelots, il leur dit :

« Étrangers, qui êtes-vous ? comment sillonnez-vous les humides chemins ? Est-ce pour quelque négoce ou naviguez-vous à l'aventure, tels que des pirates qui errent en exposant leur vie, et portent le malheur aux hommes des autres contrées? Pourquoi donc êtes-vous ainsi consternés? Pourquoi ne débarquez-vous point après avoir déposé vos agrès? Telle est la coutume parmi les hommes, lorsque, rassasiés de fatigue, ils viennent du large et abordent à la terre avec un noir vaisseau. Aussitôt, le désir d'une douce nourriture s'empare de leurs esprits. »

Il dit, et dans leur sein il fait entrer la hardiesse, et le chef des Crétois lui répond :

« Étranger, puisque tu ne ressembles aux humains ni par la taille, ni par la beauté, mais aux dieux immortels, je te salue

réjouis-toi grandement et puissent les dieux te combler de biens. Parle-moi vrai sur toutes les choses, pour que je les sache bien, quel est ton peuple? quelle est ta terre? quels mortels t'ont engendré? car, animés d'une autre pensée, nous naviguions sur le grand abîme, allant à Pylos, de la Crète où nous nous glorifions d'être nés. Et maintenant, avec notre navire, nous sommes arrivés ici, sans le vouloir, impatients du retour, ayant parcouru une autre route, d'autres chemins. Mais l'un des immortels nous a conduits ici contre notre volonté. »

Apollon, qui perce de loin, leur répondant, dit: « Étrangers, vous habitiez jadis Gnosse aux arbres nombreux; désormais, nul de vous ne retournera dans son aimable ville, dans sa belle maison, auprès de son épouse, mais ici vous garderez mon riche temple, honoré de beaucoup de mortels. Je suis fils de Jupiter, et me glorifie d'être Apollon. Je vous ai conduits ici, sur le grand abîme de la mer, ne vous voulant point de mal, car ici vous garderez mon riche temple, très-honoré parmi tous les humains. Vous saurez les desseins des immortels et, par leur volonté, vous serez sans cesse honorés, perpétuellement, tous les jours. Mais allons, comme je vais dire, faites promptement: d'abord, descendez la voile, après avoir détaché les rames; tirez ensuite à terre le rapide vaisseau. Prenez-en le chargement et les agrès, puis élevez un autel sur le rivage de la mer. Priez enfin, debout autour de l'autel, après avoir allumé la flamme, et sacrifié de la fleur de farine.

« Or, puisque j'ai sauté tout d'abord sur le navire rapide, au milieu de la sombre mer, semblable à un dauphin [1], invoquez-moi sous le nom de Delphien, et l'autel de Delphes lui-même sera célèbre toujours.

« Prenez ensuite un repas auprès du noir navire, et faites des libations aux dieux bienheureux qui habitent l'Olympe. Et lorsque vous aurez chassé le désir des doux aliments, venez avec moi et chantez Io-Péan, jusqu'à ce que vous arriviez au lieu où vous garderez le riche temple. »

Il dit, et ils l'écoutèrent volontiers, et ils obéirent; d'abord, ils délièrent les rames et ils descendirent la voile; ils couchèrent le mât dans le coursier, après l'avoir abaissé avec les cordages. Eux-mêmes débarquèrent sur la plage, et aussitôt hors du navire, ils le tirèrent à bras jusqu'au haut de la grève; alors ils le posèrent sur de grands étais. Ils élevèrent un autel

1. Δελφίς, δελφῖνος.

sur le rivage de la mer, et, debout autour de l'autel, ils prièrent comme le dieu l'avait ordonné, après avoir allumé la flamme, et sacrifié de la fleur de farine. Ils prirent ensuite un repas auprès du noir navire, et ils firent des libations aux dieux bienheureux qui habitent l'Olympe. Enfin, lorsqu'ils eurent chassé le désir du breuvage et des mets, ils partirent. Le roi, fils de Jupiter, Apollon se mit alors à leur tête, ayant en ses mains une lyre; il en tirait de doux sons, et il marchait d'un pas majestueux. Les Crétois le suivaient, frappant du pied la terre, et ils se rendirent à Pytho, et ils chantaient le Io-Péan, comme on chante les Péans en Crète, où la Muse a placé dans toutes les poitrines les chants harmonieux.

Or, ils atteignirent à pied, sans fatigue, la haute montagne, et bientôt ils arrivèrent au Parnasse et au lieu charmant où ils devaient demeurer, honorés de beaucoup de mortels. Là, le guide leur montra le sol et le riche temple et, en leur sein, leur cœur s'émut, et le chef des Crétois répondant, lui dit : « O roi, puisque, loin de nos amis et de la terre paternelle, tu nous as conduits selon qu'il plaisait à ton âme, comment allons-nous subsister ? Nons t'exhortons à y réfléchir. Cette terre n'est point féconde, elle ne produit ni vignes ni pâturages pour que nous y puissions bien vivre et en même temps être utiles aux hommes. »

Le fils de Jupiter, Apollon, en souriant leur dit : « Hommes puérils, infortunés, avides de soucis, de travaux pénibles et d'angoisses du cœur, je vous ferai facilement une réponse, et je la ferai entrer en vos âmes. Que chacun de vous ait dans la main droite un glaive pour égorger toujours des brebis. Vous aurez en abondance tout ce que m'amèneront les illustres tribus des hommes : gardez mon temple; accueillez les tribus des hommes ici rassemblées, recueillez surtout mes instructions, soit que l'on vous adresse une parole vaine, soit qu'on vous offense par une action ou par un outrage, comme il arrive aux hommes mortels. Ensuite, d'autres gouverneurs vous viendront, à qui tous les jours vous serez soumis par nécessité. C'est à toi, chef, que toutes ces choses s'adressent; gardeles en ton esprit. »

Et à toi maintenant salut, fils de Jupiter et de Latone et; moi, je n'oublierai jamais ni toi ni tes autres chants.

HYMNE II

A MERCURE.

Muse, chante Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, roi du Cyllène et de l'Arcadie riche en troupeaux, bienveillant messager des dieux, que Maïa, pudique nymphe aux belles tresses, a enfanté, s'étant unie d'amour à Jupiter. Elle évitait la foule des divinités bienheureuses et habitait une grotte obscure; là, le fils de Saturne s'unit à la nymphe aux belles tresses, pendant une profonde nuit, afin que le Sommeil retînt Junon, aux bras blancs, et qu'ils ne fussent aperçus ni des dieux immortels, ni des mortels humains. Mais lorsque le dessein de Jupiter fut accompli et que le dixième mois fut marqué au ciel, en son lieu, elle enfanta, et des choses merveilleuses arrivèrent, et elle mit au jour un fils plein d'artifices, d'esprit insinuant, larron, ravisseur de bœufs, conducteur de songes, éclaireur de nuit, gardien de portes, qui parmi les dieux immortels devait bientôt faire briller des travaux glorieux.

Né à l'aurore, il joua le jour de la cithare, et le soir il déroba les bœufs d'Apollon qui lance au loin ses traits. Or, la pudique Maïa l'enfanta le quatrième jour du mois.

Lorsqu'il se fut élancé du sein immortel de sa mère, il ne resta pas longtemps étendu dans le berceau sacré; mais s'étant brusquement levé, il s'informa des bœufs d'Apollon. Puis, il sortit de la haute grotte, et, tout auprès, ayant trouvé une tortue, il devint possesseur d'une richesse infinie. Mercure, certes, le premier façonna la tortue harmonieuse, qui se présenta à ses yeux près la porte de la cour, comme elle paissait, devant la grotte de la nymphe, l'herbe fleurie où elle se traînait lentement. Le bienveillant fils de Jupiter à son aspect sourit, et il dit soudain :

« Voici déjà pour moi une rencontre grandement profitable; je ne la dédaigne pas. Salut, être d'aimable naturel, stimulant des chœurs, compagne des festins, bienvenue en m'apparaissant. D'où viens-tu, jouet délicieux, tortue des montagnes, avec ton écaille bigarrée? N'importe, je m'empare de toi et je vais te porter en ma demeure; tu me seras bonne à quelque chose, je ferai grand cas de toi et tout d'abord tu vas m'être utile : mieux vaut rentrer au logis, puisqu'il est nuisible de rester à la

porte. Vraiment, vivante tu préserveras des mauvais sortiléges; et si tu meurs, alors tu charmeras par tes chants. »

Il dit, et de ses deux mains il l'enlève, et il retourne à sa demeure, emportant l'aimable instrument de plaisir. Là, avec un ciseau de fer brillant, il creusa, et il arracha la vie à la tortue de montagne. Telle une pensée traverse rapidement le sein d'un homme que de nombreux soucis agitent, telles de nos yeux semblent quelquefois jaillir des étincelles: de même pour l'illustre Mercure la parole et l'œuvre arrivent en même temps. Il fixe donc, en les coupant de diverses mesures, des tiges de roseaux, et il les passe à travers le dos de la tortue à écaille de pierre; alentour, il tend habilement la peau d'un bœuf, et il y pose les deux bras de l'instrument, auxquels il ajuste le chevalet; enfin, il tend sept cordes harmoniques faites de boyaux de brebis.

Aussitôt qu'il eut fabriqué le jouet délicieux, il l'essaya, note par note, avec un archet. L'instrument sous sa main rendit des sons merveilleux, et le dieu continuant de l'éprouver, maîtrisé par le sentiment du beau, soudain se mit à chanter; tels de jeunes hommes, à la fleur de l'âge, se raillent tour à tour au milieu de leurs joies. Il chanta Jupiter, fils de Saturne, et Maïa, aux belles sandales, et comme d'abord ils avaient de doux entretiens, au temps de leur mutuel amour, et comme lui-même était né, prédisant la gloire de son nom; il honora les compagnes et les belles demeures de la nymphe, et les trépieds qui l'ornaient et les durables bassins. Il chanta donc ces choses, et cependant son esprit roulait d'autres pensées. Il déposa ensuite la lyre creuse sur le berceau sacré, et, désirant des chairs, il sauta de l'appartement parfumé sur une éminence, méditant en son esprit une ruse profonde, comme celles que pratiquent les voleurs au moment le plus sombre de la nuit.

Le soleil cependant descendit sous la terre dans les flots de l'Océan avec ses chevaux et son char. Alors, Mercure se hâta d'arriver aux montagnes ombragées de la Piérie. C'est là que les bœufs immortels des divinités bienheureuses ont leurs étables, et qu'ils paissent de riants herbages que l'on ne fauche jamais. Le fils de Maïa, le vigilant meurtrier d'Argus, sépara promptement du troupeau cinquante génisses mugissantes et il les poussa à l'écart, à travers un sol sablonneux, après avoir retourné leurs traces, car il n'oubliait point ses habiles artifices. Les sabots de devant étaient placés en arrière et les sabots de derrière en avant; et lui-même, comme les génisses,

marchait à reculons ; il avait d'abord jeté ses sandales sur le sable de la mer, et il en avait tressé d'inouïes, d'inconnues, merveilleux travail, en entrelaçant des rameaux de tamaris et de myrte, et en liant une brassée de ces bois tout frais ; il avait noué sous ses pieds, sans inquiétude, ces sandales légères, portant encore leurs feuilles ; le glorieux meurtrier d'Argus, ainsi chaussé, sortit de la Piérie, évitant le grand chemin, et, quoiqu'il eût hâte, il s'en retourna par une plus longue route.

Or, un vieillard, travaillant à son enclos fleuri, l'aperçut comme il s'efforçait de regagner la plaine, à travers les prairies d'Oncheste ; l'illustre fils de Maïa lui parla le premier :

« O vieillard qui, les épaules courbées, creuses ici au pied de ces arbres, certes, tu auras un grand profit, lorsqu'ils seront tous en plein rapport. Mais si tu as vu n'aie point vu, et sois sourd ayant entendu ; garde le silence, lorsque rien de ce qui t'appartient n'est endommagé. »

Ayant ainsi parlé, il poussa les fortes têtes des génisses. Or, l'illustre Mercure traversa beaucoup de montagnes ombragées, des ravins retentissants et des campagnes fleuries. Enfin, la divine Nuit, sa sombre auxiliaire, était presque entièrement écoulée, et bientôt l'Aurore, qui appelle le peuple au travail, allait paraître. Mais la divine Lune, fille du roi Pallas fils de Megamèdes, venait de monter au lieu d'où elle observe ; à ce moment, le vaillant fils de Jupiter poussa sur le fleuve Alphée les génisses de Phébus-Apollon. Elles arrivèrent, sans être fatiguées, devant une belle prairie, à une grande étable et à ses abreuvoirs.

Là, lorsqu'il eut rassasié d'herbe fraîche les génisses mugissantes, lorsqu'elles eurent brouté le lotos et le souchet humide de rosée, il les fit entrer confusément dans l'étable. Puis, il rassembla une quantité de bois, et chercha l'art de faire du feu. Il prit un gracieux rameau de laurier, et le pela avec du fer, puis il le frotta de sa main, et une chaude vapeur en sortit.

Mercure d'abord employa les aliments du feu, puis le feu. Il entassa, dans une fosse profonde, les nombreuses et épaisses branches inflammables qu'il avait prises, et la flamme brilla, lançant au loin la vapeur ardente d'un grand foyer. Tandis que le feu, force de l'illustre Vulcain, brûlait, il tira hors de l'étable deux génisses qu'il amena près du foyer : car il était doué d'une vigueur prodigieuse ; il les renversa haletantes, les étendit à terre sur le dos, les roula, en les inclinant, et leur arracha

la vie, passant d'un travail à un autre travail; ensuite, il divisa les chairs grasses et succulentes. Puis il rôtit, autour des broches de bois qui les traversaient, les chairs et les dos que l'on donne en récompense, et le sang noir enfermé dans les entrailles. Toutes ces choses étaient là étendues sur le sol. Or, le dieu étala les peaux sur une solide roche, comme on le fait encore, lorsque l'on veut couper celles que l'on a préparées longuement pour qu'elles durent sans fin. Après cela Mercure, tout réjoui, dressa ses grasses offrandes sur un plateau uni, et il en fit douze parts à tirer au sort, attribuant chacune à une récompense irréprochable[1].

A ce moment, le glorieux Mercure se sentit épris d'un rit qui aboutit à se rassasier de chairs, et l'agréable parfum le frappa, tout immortel qu'il était. Cependant, malgré l'ardeur de sa convoitise, son cœur généreux ne lui céda pas au point de leur faire traverser son saint gosier. Mais graisse et chair, il les déposa dans la vaste étable, et il les empila rapidement, trophée de son récent larcin; puis, il les entoura de bois sec, et le souffle du feu eut bientôt dévoré tout, pieds et têtes. Le dieu, après avoir, comme il le devait, tout accompli, jeta ses sandales dans l'Alphée tourbillonnant; il éteignit les braises, et pendant le reste de la nuit il fit disparaître la cendre noire. Cependant, la belle lueur de la lune brillait, et dès le point du jour le dieu revint sur les cimes sacrées du Cyllène; nul des dieux bienheureux ni des hommes mortels ne le rencontra dans son long voyage, et les chiens n'aboyèrent pas après lui. Le bienheureux fils de Jupiter, Mercure, s'étant courbé, entra dans sa demeure à travers la serrure, semblable au souffle d'automne ou comme une vapeur. Puis marchant doucement, il traversa la grotte et parvint au riche temple; et il ne fit point de bruit comme on en fait sur le sol. Et vite, le glorieux Mercure se glissa dans son berceau, les épaules enveloppées de langes, comme un enfant qui vient de naître; il s'y coucha, s'amusant à repousser de ses mains la couverture jusqu'à ses genoux, et serrant de la main gauche son aimable tortue. Il ne put toutefois se cacher de la déesse sa mère, et elle lui dit :

« Que veut dire ceci, enfant artificieux, revêtu d'impudence, d'où viens-tu à cette heure de la nuit? Quand même des liens invincibles t'entoureraient les flancs, quand même Apollon, de ses mains, t'entraînerait hors du portique, te tenant entre ses

1. Destinant chacune à l'un des douze grands dieux

bras, je te crois capable de le voler encore. Cours à ta perte, malheureux! Ton père t'a engendré pour être en grand souci aux mortels humains et aux dieux immortels. »

Or, Mercure lui répondit par ces paroles astucieuses: « Mère, pourquoi m'accueillir de la sorte, comme un enfant qui vient de naître, qui en son esprit connaît à peine le mal, timide et redoutant les réprimandes maternelles? Mais moi, veillant à ton intérêt et au mien, je mettrai en pratique un art auquel rien n'est préférable; nous ne nous contenterons pas, comme tu l'ordonnes, de nous tenir ici, seuls des dieux immortels, sans présents et sans nourriture. Il vaut mieux converser tous les jours avec les immortels, riche, opulent, jouissant d'abondantes moissons, que d'avoir pour demeure une grotte obscure; j'en viendrai, moi aussi, aux honneurs des sacrifices, comme Apollon. Et si mon père ne me les accorde pas, certes, j'essayerai de les acquérir; je suis capable d'être le chef des voleurs. Or, si l'illustre fils de Latone fait des recherches contre moi, je pense qu'il rencontrera quelque autre chose de meilleur encore, car je pars pour Pytho; je veux forcer l'entrée du grand temple, où je pillerai à foison de superbes trépieds, et des bassins, et de l'or, et quantité de fer, et de nombreux vêtements; tu le verras, si tel est ton désir. »

Tandis que le fils du dieu qui porte l'égide et la vénérable Maïa s'entretenaient de la sorte, l'Aurore, fille du Matin, portant la lumière aux mortels, sortit de l'Océan aux profonds abîmes; cependant, Apollon partit et arriva dans Oncheste, bois sacré du bruyant Neptune. Il y trouva le sauvage vieillard, travaillant le long du chemin à la haie de son enclos. L'illustre fils de Latone lui parla le premier :

« O vieillard, qui tailles des buissons dans le vert Oncheste, je viens ici m'informer des bêtes du grand troupeau de la Piérie, toutes femelles, toutes à cornes recourbées; le taureau noir seul paissait séparé d'elles, et quatre chiens les suivaient par derrière animés d'un même zèle, comme des hommes; les chiens, il est vrai, et le taureau m'ont été laissés, ce qui est certes une grande merveille. Mais les génisses sont parties, au dernier soleil couchant, de leur douce prairie, de leur suave pâturage. Dis-moi, ô vieillard chargé d'années, si par aventure tu as vu un homme faisant route auprès de ces bestiaux? »

Or, le vieillard lui répondit : « Ami, il est difficile, en vérité, de dire tout ce que les yeux ont pu voir, car beaucoup de voyageurs suivent le grand chemin; ils marchent méditant les uns

de mauvaises, les autres de bonnes actions; il n'est pas aisé de pénétrer chacun d'eux. Pour moi, pendant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, j'ai creusé autour de mon clos de vigne, et je pense, ô mon brave! mais je ne sais pas bien clairement, je pense avoir vu un enfant, tout jeune, allant avec des génisses aux belles cornes, et il avait un bâton. Or, il marchait en faisant des détours; il les entraînait à reculons. et il tournait la tête du côté opposé. »

Ainsi dit le vieillard, et le dieu l'ayant entendu reprit aussitôt sa route. Or, il vit un augure aux ailes étendues, et soudain il connut le larron né de Jupiter. Alors, le roi Apollon, les épaules enveloppées d'une nuit sombre, se hâta de partir pour Pylos, afin de s'informer de ses génisses aux pas pesants. Le dieu qui atteint de loin découvrit les traces, et s'écria :

« Grands dieux! certes, je vois de mes yeux une grande merveille. Voici bien les traces de génisses, mais elles sont tournées du côté de la prairie d'asphodèle, et auprès, les pas ne sont point ceux d'un homme ni d'une femme, ni de loups chenus, ni d'ours, ni de lions. Je ne pense pas non plus que ce puisse être ceux d'un taureau au cou velu qui aurait fait, d'un pied rapide, de si grandes enjambées. Surprise de ce côté du chemin, surprise plus vive de cet autre côté. »

Ayant ainsi parlé, le roi fils de Jupiter, Apollon, s'élança; or, il parvint au mont Cyllène revêtu d'une forêt, et à la retraite pleine d'ombre où la nymphe immortelle avait enfanté le fils de Jupiter. Un parfum délectable se répandait à travers la sainte montagne, et des brebis aux longs pieds paissaient l'herbe alentour. Alors, Apollon, qui atteint de loin, se hâtant, descendit le seuil de pierre, et pénétra dans la grotte sombre.

Aussitôt que le fils de Jupiter et de Maïa l'aperçut, courroucé à cause de ses génisses, il s'enfonça dans ses langes parfumés, comme, sous un épais amas de cendres, on cache les nombreuses braises d'un bûcher.

Ainsi Mercure, ayant vu le dieu aux longs traits, tenta de lui échapper. En un clin d'œil, il rétrécit sa tête, et ses mains et ses pieds, appelant à lui le doux sommeil, comme on le fait au retour de la chasse et au sortir du bain, et il posa sous son aisselle sa tortue nouvellement travaillée.

Or, le fils de Jupiter et de Latone ne s'y trompa point; il ne méconnut ni la belle nymphe de la montagne, ni son fils, enfant tout petit, revêtu de perfides artifices; et, promenant ses regards sur tous les coins de la vaste demeure, il ouvrit, après

avoir pris la clef brillante, trois replis secrets, pleins de nectar et d'aimable ambroisie; des amas d'or et d'argent y étaient déposés, et de nombreux vêtements de la nymphe, tissus de pourpre et d'argent, comme en renferment les saintes habitations des divinités bienheureuses. Lorsque le fils de Latone eut sondé tous les recoins de la vaste demeure, il dit à l'illustre Mercure :

« Enfant qui reposes dans le berceau, dis-moi sur-le-champ où sont mes génisses, car nous allons nous quereller contre toute bienséance. Je vais te saisir et te précipiter dans le sombre Tartare, dans les affreuses ténèbres que nulle lueur ne peut dissiper. Ni ta mère, ni même ton père ne te ramèneront aux régions lumineuses, mais sous la terre tu erreras tristement, chef d'un petit nombre d'hommes. »

Or, Mercure lui répondit par des paroles artificieuses : « Pourquoi me tiens-tu ce dur langage, et pourquoi viens-tu demander ici tes génisses? Je n'ai rien vu, je n'ai rien appris, je n'ai entendu personne en parler; je ne puis te dire où elles sont, et je ne gagnerai point la récompense qu'on donne pour objets perdus. Je n'ai pas trop l'air d'un ravisseur de bœufs, ni d'un homme robuste, ce n'est pas là mon affaire, et d'autres soins d'abord m'occupent; j'ai souci du sommeil et du lait de ma mère, et des langes qui enveloppent mes épaules, et des tièdes lotions. Prends garde qu'on ne nous entende et qu'on ne sache pourquoi tu me cherches querelle. Voilà qui émerveillerait grandement les immortels : un enfant, à peine né, franchir le portique avec des bœufs parqués dans les champs! Tu parles inconsidérément; je suis né hier, mes pieds sont délicats, et au-dessous la terre est raboteuse. Le veux-tu? je vais jurer, par la tête de mon père, grand serment, que moi je ne conviens pas d'être coupable, que je n'ai pas vu une autre personne dérober tes bœufs ou tes génisses, s'il s'agit de génisses. Tu m'en donnes la première nouvelle. »

Il dit, et dardant sans relâche le feu de ses prunelles, il fronce les sourcils, il regarde çà et là, et se met à siffler bruyamment, comme lorsqu'on entend un vain propos. Apollon aux longs traits, avec un tendre sourire, lui dit :

« Cher enfant, trompeur, plein de ruses, à t'entendre, je puis juger vraiment que bien des fois tu forceras des demeures richement pourvues, que nuitamment tu feras coucher plus d'un homme sur la paille, après avoir déménagé sans bruit la maison. Certes, tu affligeras, dans les prairies des montagnes, de

nombreux pâtres auprès de leurs parcs, lorsqu'en appétit de chairs tu rencontreras des troupeaux de bœufs ou de brebis. Mais allons, si tu ne veux dormir d'un dernier et suprême somme, descends de ton berceau, compagnon de la sombre nuit. Tu auras du moins à l'avenir parmi les mortels cette récompense : on t'appellera toujours chef des voleurs. »

A ces mots, Phébus-Apollon ayant pris l'enfant l'emporta. Alors, le puissant meurtrier d'Argus réfléchit tandis que les mains du dieu l'enlevaient, et il fit partir un augure, misérable mercenaire de son ventre, impertinent messager[1], et aussitôt après il éternua. Apollon, à ce bruit, jeta à terre l'illustre Mercure, puis il s'assit devant lui quoiqu'il eût hâte et, le gourmandant, il lui dit :

« Courage, fils emmaillotté de Jupiter et de Maïa; avec de pareils présages, je ne manquerai pas de retrouver les fortes têtes de mes génisses, et c'est toi qui me montreras le chemin. »

Il dit, et l'agile dieu du Cyllène, Mercure, se releva; marchant à grand'peine, il repoussa de ses mains, vers ses deux oreilles, les langes roulés autour de ses épaules, et il prononça ces mots :

« Où me conduis-tu, cher Phébus, le plus véhément de tous les dieux? est-ce à cause de la colère que te donnent tes génisses que tu me harcèles de la sorte? O grands dieux, puisse périr la race des bœufs ! car ce n'est pas moi qui ai volé les tiens, et je n'ai vu personne; tu dis que ce sont des génisses, et m'en donnes la première nouvelle. Accorde-moi justice et accepte celle de Jupiter. »

Ainsi parlaient tour à tour à haute voix, Mercure rôdeur solitaire, et l'illustre fils de Latone, tous deux animés de sentiments divers. Celui-ci, disant des choses véritables, ne s'en prenait pas injustement, au sujet de ses bœufs, à l'illustre Mercure : l'autre, par ses artifices et ses discours insinuants, voulait tromper le dieu à l'arc d'argent. Mais le rusé avait rencontré l'habile; le premier marchait en avant à pas précipités, sur le sable, le fils de Jupiter et de Latone le suivait. Ils ne tardèrent pas d'arriver aux cimes de l'odorant Olympe, vers le fils de Saturne ; là, les balances de la justice étaient placées pour tous les deux.

1. La poésie héroïque est naïve, mais décente; cette bouffonnerie, digne de Rabelais, ne peut lui appartenir.

La rumeur s'en répand dans l'Olympe aux neiges éternelles, et les dieux incorruptibles se rassemblent dans les vallons de la montagne. Or, Mercure et Apollon à l'arc d'argent se tenaient aux genoux de Jupiter, et le dieu qui tonne de haut interrogea son illustre fils.

« Phébus, lui dit-il, d'où nous amènes-tu cette capture réjouissante, cet enfant nouveau-né, ayant la tournure d'un héraut? C'est une affaire digne d'empressement qui survient en l'assemblée des dieux. »

Le roi Apollon qui lance au loin les traits lui répondit: « Père, tu vas entendre une parole peu commune, toi qui me railles comme si j'étais seul avide de butin. J'ai trouvé sur le mont Cyllène, après avoir traversé de vastes espaces, cet enfant, brigand qui en a bien la mine, fripon comme je n'en ai jamais vu parmi les dieux ni parmi les hommes qui, sur la terre, trompent leurs semblables. Après avoir volé au pâturage mes génisses, il est parti sur le soir, les poussant le long du rivage de la mer aux bruits tumultueux, et il les a conduites droit à Pylos. Or, leurs traces étaient assez étranges pour qu'on s'en émerveillât. C'était bien l'œuvre d'une illustre divinité. La poussière noire montrait l'empreinte de pieds tournés comme si les génisses étaient entrées dans la prairie d'asphodèle. Et lui-même, à leurs côtés, ce rusé personnage ne foulait la terre sablonneuse ni de ses pieds, ni de ses mains; mais, grâce à une invention nouvelle, il se frayait un chemin tellement singulier qu'on eût dit quelqu'un marchant, chaussé de jeunes chênes. Tant qu'il suivit une plage sablonneuse, il laissa des traces à retrouver dans la poussière; une fois hors du grand chemin sablé, les vestiges des génisses et les siens devinrent imperceptibles, à cause de la dureté du sol. Mais un homme mortel l'aperçut comme il poussait droit vers Pylos la race des génisses au front large. Lorsqu'il les eut tranquillement renfermées, et qu'il eut accompli çà et là tous les mauvais tours projetés en ce voyage, il s'étendit dans son berceau, semblable à la nuit obscure, dans la partie ténébreuse d'une sombre grotte où l'aigle aux perçants regards ne l'eût point découvert, et de ses mains souvent il se frottait les yeux, s'occupant de nouvelles ruses. Or, il prononça soudain des paroles affirmatives: « Je n'ai rien vu, je n'ai rien « appris, je n'ai entendu personne en parler; je ne puis te dire « où elles sont, et je ne gagnerai point la récompense qu'on « donne pour objets perdus. »

Ayant ainsi parlé, Phébus-Apollon s'assit, et de son côté Mer-

cure répondit en ces termes, s'adressant à Jupiter, souverain de tous les dieux :

« Père Jupiter, certes c'est moi qui te dirai la vérité, car je suis sincère et ne sais point mentir. Il est venu chez nous aujourd'hui, dès le soleil levant, s'informant de ses génisses, et il n'avait avec lui comme témoin, comme spectateur, aucun des dieux bienheureux. Or, il m'ordonne, en usant d'une grande contrainte, de lui donner des indications ; et il me menace fort de me jeter dans le vaste Tartare, parce qu'il est dans la tendre fleur de la joyeuse jeunesse ; et moi je suis né d'hier, — et il le sait bien lui-même, et je n'ai point l'air d'un ravisseur de bœufs, ni d'un homme robuste. Crois-moi, — car tu te glorifies d'être mon père bien-aimé. — Je n'ai point poussé les génisses en notre demeure, puissé-je aussi sûrement être riche ! et je n'ai point fait un pas au delà du seuil. Or, je te dis tout cela exactement. Je vénère beaucoup le soleil et les autres divinités, et toi je t'aime, et lui, je le crains. Tu sais toi-même que je ne suis point coupable ; et j'ajoute le grand serment : non, je ne le suis point; non, par les superbes portiques des immortels ! et moi quelque jour je lui ferai payer cette noire accusation, si robuste qu'il soit ; toi, Jupiter, sois l'auxiliaire des plus jeunes. »

Ainsi parla, en clignant des yeux, le dieu du Cyllène, meurtrier d'Argus, et il avait sur les bras ses langes qu'il ne rejeta point. Jupiter rit aux éclats en voyant son astucieux fils nier avec tant d'art qu'il eût pris les génisses. Or, il leur ordonna à tous les deux de faire des recherches d'un commun accord, et au messager Mercure de les diriger, et de montrer, en toute innocence d'esprit, la place où il avait caché les fortes têtes des génisses. Or, le fils de Saturne fit signe de la tête, et l'illustre Mercure obéit, car la volonté de Jupiter porte-égide persuade facilement.

Les deux beaux enfants de Jupiter se hâtèrent donc de se rendre à la sablonneuse Pylos, vers le gué de l'Alphée, et ils arrivèrent aux champs et à la haute étable où le fruit du larcin avait été renfermé à l'heure de la nuit. Là, Mercure s'enfonça dans la grotte de pierre, puis il ramena à la lumière les fortes têtes des génisses. Cependant, le fils de Latone, du plus loin, reconnut les deux peaux de ses génisses, étendues sur la roche escarpée, et soudain il questionna le glorieux Mercure.

« Comment as-tu réussi, rusé personnage, à égorger deux génisses, toi enfant nouveau-né ? je suis émerveillé que tu me

surpasses en force ; tu n'as que faire de grandir, fils de Maïa, dieu du Cyllène. »

Il dit, et de ses mains il balance en rond de forts liens d'osier ; mais sous ses pieds, au lieu même, les branches prennent racine en terre, quoique bien entrelacées les unes dans les antres ; la même chose arrive pour toutes les génisses ; c'est encore un artifice de Mercure. Apollon le voit et en est frappé de surprise ; de son côté, le robuste meurtrier d'Argus examine obliquement les alentours, ses prunelles dardent de fréquents éclairs, et il brûle de se cacher. Mais il prend le parti d'adoucir l'illustre fils de Latone, et il y parvient facilement. Il place la tortue sur sa main gauche, et avec l'archet il l'essaye note par note ; l'instrument sous sa main rend des sons merveilleux. Or, Phébus-Apollon, plein de joie, rit tandis que l'aimable bruit de la musique divine pénètre ses sens et que l'écoutant de toute son âme, un doux désir le ravit. Le fils de Maïa se sentait rassuré en jouant de la lyre assis à la gauche de Phébus-Apollon. Bientôt, en s'accompagnant avec énergie, il chanta à pleine voix, et sa voix était remplie de grâce, mêlant aux louanges des dieux immortels, celles de la Terre, d'abord ténébreuse. Il dit comment les choses naquirent et comment chacun par le sort fut partagé. Il glorifia, par ses chants, Mnémosyne, mère des Muses, car cette déesse maîtrisait le fils de Maïa. Après elle, il célébra le reste des dieux immortels, chacun selon son ancienneté, et il dit leur origine, toujours avec ordre et mesure, en faisant résonner sa lyre. Cependant, un désir immodéré s'empara du cœur de Phébus, et s'adressant à Mercure, il lui dit ces paroles rapides :

« Tueur de génisses, rusé personnage, habile travailleur, compagnon de festins, tu as inventé un instrument qui vaut bien cinquante bœufs ; je pense finir paisiblement notre querelle. Allons, dis-moi, fils artificieux de Maïa, si après ta naissance tu as inventé cette œuvre merveilleuse, ou si l'un des immortels ou des hommes t'a fait ce présent illustre et t'a enseigné le chant divin. Plus j'entends cette surprenante et jeune voix, moins je crois que l'un des hommes ou l'un des immortels, qui habitent les palais de l'Olympe, ait pu t'instruire, hormis toi-même, larron, fils de Jupiter et de Maïa. Quel est cet art ? quelle est cette Muse propre à calmer les irrémédiables soucis ? quelle est cette exécution ? car ces trois choses sont ici réunies pour que nous goûtions joie, désir et doux sommeil. Moi, serviteur des Muses de l'Olympe à qui est confié le soin

des chœurs, et de l'illustre règle des vers, et des chants féconds, et de l'aimable son des chalumeaux, je n'ai jamais rien pris autant à cœur que ces accords dignes des fêtes où les jeunes hommes se délectent. Je t'admire, ô fils de Jupiter, tandis que tu fais gracieusement résonner ta lyre; maintenant donc, puisque, si petit encore, tu possèdes un art illustre, assieds-toi, cher enfant, et ne désapprouve pas les conseils de tes aînés, car la gloire t'en reviendra parmi les dieux immortels, à toi et à ta mère. Je te le dis sincèrement, oui, par cette javeline de cornouiller, certes c'est moi qui veux te conduire riche et glorieux parmi les immortels; je te ferai de beaux présents et je ne te tromperai pas quand j'accomplirai ma promesse! »

Or, Mercure lui répondit par ces paroles artificieuses: « Dieu aux longs traits, tu me demandes avec trop de réserve, tandis que moi je te verrai sans envie pénétrer dans mon art. Aujourd'hui tu posséderas; je veux être bon pour Phébus en résolution comme en paroles. Et toi, en ton esprit, tu sais toutes choses; car fils de Jupiter, robuste et beau, tu siéges à la première place parmi les immortels. Le prudent Jupiter t'aime et c'est de toute justice. Il t'a accordé de nobles présents et de grands honneurs; et sa voix même, dit-on, t'en a informé. Apollon, tu tiens de lui, dit-on encore, la connaissance des oracles et des décrets du destin. J'aurai donc enseigné un enfant riche. Mais n'es-tu pas libre d'apprendre toi-même ce que tu as dessein de savoir? Puisque ton cœur désire vivement de jouer de la cithare, chante en t'accompagnant, adonne-toi à ce qui réjouit, accepte-le de ma main, et, en retour, ami, donne-moi de la gloire. Chante avec cette compagne aux sons pénétrants, instruite à retentir à propos, et avec ordre et mesure. Va tranquillement porter la joie dans les festins, dans les chœurs de danses et dans les banquets pompeux, égaye les jours et les nuits. A celui qui sait avec art et sagesse interroger la lyre, elle répond, et lui enseigne diverses choses agréables à l'esprit, facile à une touche moelleuse, redoutant les efforts laborieux. Mais le novice qui la questionne d'abord brutalement n'en obtiendra que des sons vains et discordants. Mais n'es-tu pas libre d'apprendre toi-même ce que tu as dessein de savoir? Assurément je te donnerai cette lyre, ô fils illustre de Jupiter. Et nous, dieu aux longs traits, nous retournerons aux pâturages des montagnes et de la plaine nourricière des coursiers, nous y ferons paître tes bœufs dans leurs parcs. Là, les génisses, confondues

avec les taureaux, s'uniront à eux et porteront à profusion ; il ne te convient pas, si avide que tu sois, de conserver un violent courroux. »

A ces mots, il lui tendit la lyre ; Phébus-Apollon l'accepta et il lui donna à tenir un fouet brillant ; et il lui enjoignit de prendre soin des génisses. Le fils de Maïa y consentit avec joie ; or, le fils de Latone, le roi Apollon, ayant posé la cithare sur son bras gauche, l'essaya note par note avec l'archet ; animée par le sentiment du beau, elle rendit des sons délicieux, et le dieu, maîtrisé par la mélodie, se mit à chanter.

Les génisses cependant retournèrent à leur divin pâturage, et les deux beaux enfants de Jupiter s'élancèrent vers l'Olympe aux neiges éternelles, se charmant des sons de la lyre. Le prudent Jupiter se réjouit, et il les amena à s'aimer. Mercure aima toujours, comme il l'aime encore, le fils de Latone, après que pour gage il lui eut donné la cithare, et celui-ci, instruit à se servir de cet instrument aimable, ne cessa d'en jouer et de le tenir sur son bras. Lui-même, à son tour, par sa propre sagesse, inventa un art nouveau. Il fabriqua le chalumeau qui retentit au loin, et alors Apollon dit à Mercure :

« Fils de Maïa, messager plein d'artifices, je crains que tu ne me dérobes à la fois ma cithare et mon arc flexible, car tu tiens de Jupiter l'honneur de négocier tout le trafic des humains sur la terre fertile. Mais si tu ne redoutes pas de me prêter le grand serment des dieux, soit en faisant un signe de la tête, soit sur l'onde impétueuse du Styx, toutes tes actions seront pour mon esprit aimables et réjouissantes. »

Alors le fils de Maïa fit, en le saluant d'un signe de sa tête, la promesse de ne rien dérober de ce qui appartiendrait au dieu qui perce de loin, et de ne jamais approcher de sa forte demeure. Apollon, de son côté, s'engagea par un signe de tête à une étroite amitié ; il jura que nul autre parmi les immortels ne lui serait plus cher et qu'il le préférerait à tous les fils de Jupiter, soit dieux, soit humains.

« Je veux, dit-il, rendre notre union manifeste aux immortels et à tous, par un gage accompli, irrécusable et précieux à mon âme. Oui, je te donnerai la baguette de la richesse et de la félicité, toute d'or, à trois feuilles, sans alliage, et elle te protégera par son pouvoir sur tous les dieux. C'est l'instrument des actes et des paroles utiles dont je suis informé par la voix de Jupiter. Mais, ami, il n'est point accordé ni à toi, ni à aucun des immortels, de comprendre les signes divinatoires

que tu pourrais interroger. Cette science est réservée à la pen sée de Jupiter, et moi, en qui il s'est confié, j'ai promis par ma tête, j'ai prêté le grand serment que, hormis moi, nul des dieux éternels ne saurait autrement les prudents desseins du fils de Saturne. Et toi, frère au rameau d'or, ne me demande pas de te dévoiler ses décrets. Je puis, parmi les hommes, détruire celui-ci et être utile à cet autre, me mêlant aux nombreuses tribus des misérables humains. Ma voix sera profitable à celui qui aura foi au cri et au vol des irréprochables augures; celui-là tirera profit de ma voix et je ne le tromperai point. Mais si l'on se fie à des oiseaux dont le langage est vain, si l'on veut interroger les signes divinatoires, hors de ma pensée, on s'engagera dans une route qui ne mène à rien, lors même que j'aurais accepté des présents. Mais je te le dis, illustre fils de Maïa et de Jupiter porte-égide, serviable messager des dieux, il existe trois sœurs vierges, ce sont les Thries qui se complaisent à voler de leurs ailes rapides. La tête poudrée de farine blanche, elles ont leur demeure au fond du vallon du Parnasse; en ce lieu retiré, elles m'ont enseigné, sans que mon père s'en inquiétât, la science divinatoire, dont j'étais avide, enfant encore et gardant mes bœufs. Depuis lors, elles voltigent çà et là; elles se repaissent de rayons de miel et accomplissent chaque chose [1]. Or, lorsque, rassasiées de miel nouveau, elles entrent dans une fureur prophétique, elles consentent, avec ardeur, à dire la vérité. Mais, lorsqu'elles sont privées de la douce nourriture des dieux, elles tentent de conduire hors de la route. Je te les abandonne, et toi, charme ton esprit à les interroger avec soin; et s'il est un mortel à qui tu t'intéresses, il pourra souvent consulter ta voix, si toutefois il te rencontre. Disposes-en, fils de Maïa, et des bœufs au pas pénible; occupe-toi des chevaux et des mules laborieuses, et des lions horribles, et des sangliers aux dents blanches, et des chiens, et des menus troupeaux que nourrit la vaste terre; sois maître de toutes les brebis, illustre Mercure. Sois chez Pluton le seul vrai messager, et, quoique pauvre, il ne te donnera pas une chétive récompense. »

Telles furent les diverses marques d'amitié que le fils de Maïa reçut du roi Apollon, et Jupiter y ajouta sa grâce. Mercure se mêle aux humains et aux immortels; à un petit nombre, il est utile; mais, pendant la nuit obscure, il trompe sans fin les tribus des hommes mortels.

1. Qu'elles ont prédite. (Voir la phrase suivante.)

Ainsi je te salue, fils de Jupiter et de Maïa; et moi, je me souviendrai toujours de toi et des autres chants.

HYMNE III.

A VÉNUS.

Muse, dis-moi les travaux de la riche Vénus, de Cypris, qui, parmi les dieux, a fait naître le doux désir, et qui a subjugué les tribus des mortels humains, et les oiseaux descendus du ciel, et toutes les bêtes farouches que nourrit la terre, et les monstres marins. Tous ont à cœur les œuvres de Cythérée.

Il est toutefois trois âmes qu'elle ne peut ni séduire ni tromper. La fille de Jupiter porte-égide, Minerve aux yeux d'azur, car à celle-ci les œuvres de la riche Vénus déplaisent; mais elle aime les guerres et les travaux de Mars, et les mêlées et les batailles; elle se plaît aussi à s'occuper d'ouvrages merveilleux. La première elle apprit aux artisans, parmi les terrestres mortels, à façonner des chars de guerre et des chariots décorés d'airain. C'est elle encore qui a enseigné à de tendres et sédentaires jeunes vierges son art ingénieux, et en a pénétré leur esprit.

Jamais non plus la souriante Vénus n'a dompté par l'amour Diane, déesse bruyante, au fuseau d'or. Car à celle-ci plaisent l'arc, et la chasse dans les montagnes, et la lyre, et les chœurs, et les retentissants hallalis, et les forêts pleines d'ombre, et encore une cité peuplée d'hommes justes.

Jamais non plus les travaux de Vénus n'ont été chers à une chaste vierge, à Vesta, qu'engendra la première le subtil Saturne, et elle fut sa fille la plus honorée par la volonté de Jupiter porte-égide; vénérable déesse que recherchèrent Neptune, puis Apollon. Mais elle fut bien éloignée de les accueillir; elle les refusa obstinément, et prêta le grand serment qui certes est accompli; elle jura, en touchant la tête de Jupiter, de rester toujours vierge, noble parmi les divinités. Or, le père des dieux, au lieu de mariage, lui donna une belle récompense; elle jouit de la graisse des sacrifices, assise au milieu des demeures célestes; et, dans tous les temples des dieux, elle a part aux honneurs qu'on leur rend, et parmi les mortels, elle est de toutes les divinités la plus vénérée.

De ces trois déesses, elle ne peut séduire ni tromper l'âme. Mais, parmi les autres êtres, dieux bienheureux ou mortels hu-

mains, rien n'est échappé à Vénus. D'abord elle a égaré l'esprit, de Jupiter qui se réjouit de la foudre, lui le plus grand, et doté de la plus grande part d'honneurs. Autant de fois qu'elle l'a voulu, elle a trompé cette âme prudente, elle a uni le dieu à des femmes mortelles, elle a su le cacher de Junon sa sœur et son épouse, la plus belle de beaucoup parmi les déesses immortelles.

Le subtil Saturne et sa mère Rhéa l'enfantèrent pleine de gloire, et Jupiter, qui conçoit d'impérissables desseins, en fit son épouse vénérable et fidèle.

Jupiter fit entrer dans l'âme de Vénus elle-même le doux désir de s'unir à un homme mortel; il ne voulut pas qu'elle fût exclne de la couche des humains et que, se glorifiant, elle pût en riant raconter dans l'Olympe comment elle unissait les dieux à des femmes mortelles de qui naissaient des enfants sujets à la mort, ni comment elle unissait des déesses à des hommes mortels. Il lui fit donc entrer dans l'âme le doux désir d'Anchise, qui alors, sur les cimes de l'Ida fécond en sources, faisait paître des bœufs, et par sa beauté ressemblait aux immortels.

Aussitôt que la souriante Vénus l'eut aperçu, elle l'aima, et le désir s'empara violemment de son âme; elle se rendit à Chypre, elle entra dans son temple parfumé de Paphos, où elle a un bois sacré et un autel odorant. Dès qu'elle y fut entrée, elle en ferma les portes brillantes. Alors, les Grâces la plongèrent dans le bain, et l'oignirent d'une huile incorruptible comme celle dont se servent les dieux éternels, divine, précieuse, qui lui avait été offerte en sacrifice. Elle entoura ensuite son corps de beaux vêtements, elle se para de ses joyaux d'or, et elle s'élança vers Troie, abandonnant l'île fleurie de Chypre; elle fit rapidement ce voyage sur de hautes nuées, et elle parvint à l'Ida, fécond en sources, asile des bêtes fauves. Elle se dirige à travers les monts droit à l'étable; autour d'elle des loups chenus, d'horribles lions, des ours, d'agiles panthères avides de chevreuils, bondissent en remuant la queue. Elle les voit et son âme est charmée; elle remplit leurs cœurs de désirs, et tous en même temps s'accouplent dans les vallons couverts d'ombre. Elle-même cependant arrive aux solides cabanes des pâtres; elle trouve le héros Anchise doué par les dieux de la beauté, près de sa demeure où seul loin des autres il est resté; tous ses pâtres ont suivi les bœufs aux gras pâturages, et lui se tenant près de sa demeure, seul, loin des autres, se promène çà et là et fait fortement résonner une cithare. Vénus, fille de Jupiter, s'arrête de-

vant lui, semblable, par la taille et la beauté, à une vierge qui ne connaît point l'hymen, de peur que, de ses yeux apercevant une déesse, il n'ait crainte. Anchise, à son aspect, l'observa et fut stupéfait de la beauté de sa taille et de ses magnifiques vêtements, car elle était enveloppée d'un voile plus éclatant que la flamme ; elle avait des bracelets contournés, et, dans sa chevelure, des épingles étincelantes, et, autour de son cou délicat, un riche collier d'or, artistement travaillé ; il brillait sur son sein comme la lune : chose admirable à voir. L'amour saisit Anchise, et il lui dit :

« Salut, reine, l'une des bienheureuses, qui viens en cette demeure, Diane, ou Latone, ou la riche Vénus, ou la noble Thémis, ou Minerve aux yeux d'azur, ou peut-être l'une des Grâces qui accompagnent tous les dieux, et que l'on appelle immortelles ; ou bien encore l'une des nymphes des belles forêts, soit de cette riante montagne, soit des sources des fleuves, soit des verdoyantes prairies. Moi, sur une éminence, en un lieu que de loin on découvrira, je te dresserai un autel, je te ferai à toute heure de gras sacrifices, et toi, animée de bienveillance, accorde-moi d'être parmi les Troyens un homme illustre, fais-moi père d'une florissante famille, fais que longtemps je vive bien, que je voie la lumière du soleil, et que, riche au milieu du peuple, j'atteigne le seuil de la vieillesse.

— Anchise, reprit Vénus, fille de Jupiter, le plus digne de gloire des hommes nés sur la terre, je ne suis point une déesse. Pourquoi me compares-tu aux immortelles ? Je suis mortelle, et une mère, femme d'un mortel, m'a enfantée. Mon père est le célèbre Otrée, si tu as entendu ce nom ; il règne sur toute la Phrygie aux belles murailles. Je sais votre langue et la mienne ; car en nos palais une nourrice troyenne m'a allaitée, et elle m'a soignée dès la première enfance, m'ayant reçue de ma mère. Voilà certes comment je sais bien votre langue et la mienne. Or, maintenant le meurtrier d'Argus, le dieu au rameau d'or, m'a enlevée du milieu d'un chœur de la bruyante Diane au fuseau d'or. Nous étions là beaucoup de nymphes et de vierges attrayantes. Nous dansions et une innombrable foule nous entourait. C'est de ce lieu que m'a enlevée le dieu au rameau d'or, et il m'a fait traverser beaucoup de travaux des mortels humains, puis de vastes solitudes, sans demeures ni cultures, hantées seulement par les bêtes qui se repaissent de chairs crues dans les vallons couverts d'ombre. Il ne me permit pas d'effleurer de mes pieds la terre productrice des vivants. Or, il me dit appelée, épouse encore

vierge, à la couche d'Anchise, et destinée à te donner de beaux enfants; puis, lorsqu'il m'eut parlé et montré, le robuste meurtrier d'Argus retourna parmi la tribu des immortels. Et moi, je suis venue à toi, et une dure nécessité m'opprime. Mais toi, par Jupiter, par tes nobles parents, car ce ne sont point des époux indignes qui ont donné le jour à un homme tel que toi, je t'en conjure, lorsque tu m'auras emmenée, avant que je connaisse ni l'hymen ni l'amour, montre-moi à ton père et à ta mère, sa fidèle épouse, et à tes frères, nés de la même origine (et je ne serai point pour eux une belle-sœur à leur faire honte, mais digne d'eux); qu'ils jugent si je serai ou non pour toi une indigne épouse. Envoie aussi, sur-le-champ, un messager chez les Phrygiens aux coursiers rapides; qu'il parle à mon père et à mon affligée mère. Ils te donneront beaucoup d'or et des vêtements tissus; accepte de nombreux et beaux présents. Lorsque tu auras accompli ces choses, prépare un gracieux repas de noces, honorable aux yeux des hommes et des dieux immortels. »

A ces mots, la déesse fait pénétrer dans son âme le doux désir; l'amour saisit Anchise et il dit:

« Si tu es vraiment une mortelle, si une mère, femme d'un humain, t'a enfantée; si Otrée est ton célèbre père, comme tu le dis, si tu viens auprès de moi par la volonté du messager immortel, de Mercure, tu seras toujours appelée mon épouse. Nul des dieux ni des mortels humains ici ne m'empêchera de m'unir avec toi d'amour, dès maintenant, sans retard. Non, quand même Apollon me lancerait, de son arc d'argent, ses traits, cause de bien des soupirs, dussé-je, après avoir partagé la couche d'une femme semblable aux déesses, descendre aux demeures de Pluton. »

Il dit et lui prend la main; la souriante Vénus se détourne, baisse les yeux et se laisse entraîner vers la couche bien dressée, où toujours s'étendait le roi; elle était formée de moelleux tapis et recouverte de peaux d'ours et de lions rugissants que lui-même avait tués dans les hautes montagnes. Lorsqu'ils furent montés sur l'élégante couche, d'abord Anchise enleva du corps de la déesse sa brillante parure, les agrafes et les bracelets recourbés, et les épingles et les colliers; il dénoua ensuite la ceinture, et ôta les vêtements précieux, qu'il déposa sur un trône orné de clous d'argent. Enfin, un mortel, par la volonté des dieux et de la destinée, dormit avec une déesse immortelle, ignorant qui elle était.

Au moment où les pâtres ramènent des prés fleuris à l'étable

les bœufs et les grasses brebis, elle répandit sur Anchise un sommeil profond; cependant elle reprit ses beaux vêtements. Lorsque la plus noble des déesses s'en fut revêtue, elle se tint debout auprès de la couche, et sa tête atteignit le haut de la cabane. L'immortelle beauté de son visage resplendit; on ne pouvait méconnaître Cythérée, elle le réveilla en l'appelant, et elle lui dit :

« Debout, fils de Dardanos! pourquoi dors-tu d'un si profond sommeil? Regarde si je te semble telle que d'abord tu m'as vue. »

Elle dit, et sortant de son sommeil, il l'entendit soudain; à l'aspect du cou et des beaux yeux de Vénus, il eut crainte, il détourna ses regards, et voilant d'un tapis son visage, il la supplia en lui adressant ces paroles rapides :

« Déesse, aussitôt que mes yeux t'eurent vue, je reconnus que tu étais une divinité, mais tu ne m'as point dit vrai. Maintenant, je t'implore par Jupiter porte-égide, ne me laisse pas parmi les humains vivre sans force, prends pitié de moi, puisque l'homme qui s'est uni aux déesses immortelles ne conserve pas la vigueur de la jeunesse. »

Or, la fille de Jupiter, Vénus, lui répondit : « Anchise, de tous les mortels le plus digne de gloire, rassure-toi, ne conserve aucune crainte en ton âme, car tu ne dois nullement redouter de souffrir des maux, soit de moi, soit de la part des autres bienheureux, parce que tu es cher aux immortels. Tu auras un fils bien-aimé, qui régnera sur les Troyens; et à ses fils toujours naîtront des fils. Et son nom sera Énée (terrible), parce que j'ai ressenti une terrible douleur d'être tombée en la couche d'un homme mortel. Mais c'est surtout en votre race que toujours des hommes mortels sont proches des dieux par la taille et la beauté. Jupiter a enlevé le blond Ganymède à cause de sa beauté, afin qu'il vécût parmi les immortels, et qu'il fût l'échanson des dieux, dans le palais du fils de Saturne; c'est merveille de le voir, honoré de toutes les divinités, puiser d'un cratère d'or le nectar pourpré. Cependant, une insupportable douleur s'empara des esprits de Tros; il ne savait pas où la tempête divine avait enlevé son fils chéri. Chaque jour, il le pleurait et ne cessait de verser des larmes; enfin Jupiter eut pitié de lui et il lui donna, pour prix de son fils, de ces chevaux rapides qui transportent les immortels; il lui en fit présent et, par son ordre, le messager meurtrier d'Argus apprit au père comment son fils était désormais à l'abri de la vieillesse et

de la mort. Tros, lorsqu'il eut entendu les messages de Jupiter, ne pleura plus, mais en son âme il se réjouit, et ce fut plein de joie qu'il courut, entraîné par les coursiers aux pieds rapides comme la tempête. De même, l'Aurore au trône d'or enleva, dans votre famille, Tithon, semblable aux immortels. Elle alla demander au fils de Saturne qu'il fût à l'abri de la mort et qu'il vécût toujours, et Jupiter, d'un signe de tête, y consentit; il accomplit ses désirs. L'insensée! la vénérable Aurore ne songea pas en son esprit à demander pour lui la jeunesse, et à le préserver de la vieillesse odieuse. Aussi longtemps qu'il conserva l'aimable jeunesse, charmé de la belle Aurore, il demeura sur les rives de l'Océan aux confins de la terre. Mais lorsque les premiers cheveux blancs descendirent de sa belle tête, et que son noble menton blanchit, la vénérable Aurore s'éloigna de sa couche. Toutefois, le gardant en son palais, elle le nourrit d'ambroisie et d'aliments divers, et elle lui donna de riches vêtements. Mais quand la hideuse vieillesse l'eut tout à fait accablé, qu'il ne put ni mouvoir ses membres, ni se tenir debout, ce parti en son âme parut le meilleur à la déesse : elle le relégua dans un appartement dont elle ferma les portes brillantes. Là, sa voix coule insaisissable; il n'a plus rien de la force qui animait ses membres flexibles. Ce n'est pas moi qui te prendrai de la sorte parmi les immortels, pour que tu sois exempt de la mort et que tu vives toujours. Mais, s'il t'était donné de vivre tel que tu es, conservant ta taille et ta beauté; et d'être appelé mon époux, jamais à l'avenir la douleur n'envelopperait mes esprits. Par malheur, la vieillesse niveleuse ne tardera pas à t'envelopper, l'impitoyable, qui se tient toujours auprès des hommes, destructive, accablante, et que les dieux eux-mêmes ont en horreur. Cependant, à cause de toi je serai sans cesse exposée à une grande humiliation parmi les immortels; ils redoutaient jusqu'ici mes propos et mes projets, car j'avais tour à tour uni tous les dieux à des femmes mortelles. Ma volonté les avait tous subjugués, et désormais ma bouche ne s'ouvrira plus pour leur rappeler ces aventures, puisque moi-même j'ai grandement failli; mon esprit s'est laissé entraîner à un égarement cruel dont on n'ose parler; je porte un enfant dans mon sein, après avoir partagé la couche d'un mortel. Dès qu'il aura vu la lumière du soleil, il sera nourri par les nymphes des montagnes, aux puissantes mamelles, qui habitent ce mont grand et divin, et ne suivent la loi ni des hommes ni des immortels. Elles vivent longtemps, elles se nourrissent d'ambroisie et elles

dansent en chœur avec des dieux. Les satyres et le clairvoyant meurtrier d'Argus s'unissent d'amour avec elles, dans l'ombre des grottes secrètes. Or, des sapins et des grands chênes, nés en même temps qu'elles, croissent sur la terre nourricière des humains, dans les hautes montagnes, beaux et florissants. Ils se dressent sous les rayons du soleil, et les nymphes leur donnent le nom de bois sacré des immortels. Jamais humains n'osent y porter le fer. Mais, lorsque la Parque de la mort approche, les beaux arbres d'abord se dessèchent sur pied, leur écorce se consume et leurs rameaux tombent ; en même temps l'âme des nymphes abandonne la lumière du soleil. Elles emmèneront chez elles mon fils, elles le nourriront, et, lorsque l'aimable adolescence l'aura pris, elles te le conduiront ici et te feront connaître ton enfant. Mais déjà moi, afin que toutes ces choses ne s'effacent pas de mon esprit, je serai revenue et t'aurai amené l'enfant, à sa cinquième année. Dès que de tes yeux tu auras vu cette douce fleur, tu te réjouiras à son aspect, car il sera semblable à un dieu. Aussitôt que les nymphes te l'auront remis, tu le conduiras à la grande Ilion battue des vents ; et si l'un des hommes mortels te demande quelle mère a porté dans son sein ton fils, tu te souviendras de leur parler comme je te le prescris. Dis-leur qu'il provient d'une nymphe au teint de rose, qui habite le mont revêtu de forêts. Si tu parles, si, avec un esprit insensé, tu te glorifies de t'être uni d'amour à la belle Cythérée, Jupiter irrité te frappera de la foudre. J'ai dit, ton esprit m'a compris ; maîtrise-toi, crains de me nommer, redoute la colère des dieux. »

A ces mots, elle s'élance et retourne au ciel battu des tempêtes.

Salut, déesse qui règnes sur la riante Chypre, et après avoir commencé par toi, je passerai à d'autres chants.

HYMNE IV.

A CÉRÈS.

Je commence par chanter Cérès, aux beaux cheveux, vénérable déesse ; elle-même et sa fille à la démarche légère, que Pluton, du consentement de Jupiter, enleva loin de Cérès, au glaive d'or, aux beaux fruits, comme elle jouait avec les filles aux puissantes mamelles de l'Océan, cueillant des fleurs dans une molle prairie ; des roses, des crocus, de belles violettes, des glaïeuls, des jacinthes et un narcisse que, pour tromper la

vierge au teint de rose, la Terre, désirant plaire à l'insatiable Pluton, produisit, par la volonté de Jupiter, d'un éclat prodigieux, faisant, à le voir, l'admiration de tous les dieux immortels et des mortels humains; de sa racine cent têtes jaillissaient, et de son doux parfum tout le vaste ciel qui nous recouvre, toute la terre étaient réjouis, et aussi le gouffre salé des mers. La jeune fille étonnée étendit à la fois les deux mains pour saisir ce jouet délicieux; mais soudain la vaste terre s'entr'ouvrit, dans la plaine Nysienne, et l'insatiable roi, fils du célèbre Saturne, en sortit avec ses coursiers immortels. Il la porta, malgré sa résistance, sur son char d'or, et l'emmena gémissante. Alors, elle jeta des cris perçants, invoquant le maître suprême, le tout-puissant fils de Saturne; mais nul des dieux, nul des mortels humains n'entendit sa voix ni celle de ses compagnes chargées de fleurs. Seulement, la bienveillante fille de Persée, Hécate, aux riches bandelettes, du fond de sa grotte, et le roi Soleil, illustre fils d'Hypérion, entendirent la vierge invoquer Jupiter. Mais le père des dieux était alors assis, loin des autres immortels, dans un temple très-fréquenté, où il recueillait les gras sacrifices des mortels humains.

Le fils du célèbre Saturne, l'insatiable roi du populeux empire, inspiré par son tout-puissant frère, enleva donc avec ses coursiers la jeune vierge. Aussi longtemps que la déesse vit la terre et le ciel étoilé, et les flots impétueux, séjour des monstres marins, et les rayons du soleil, elle ne perdit pas l'espoir d'apercevoir encore sa vénérable mère et la tribu des dieux éternels; aussi longtemps, malgré sa douleur, l'espérance charma sa pensée.

Cependant, les cimes des montagnes et les abîmes salés retentissaient de sa voix immortelle; sa vénérable mère enfin l'entendit, une douleur aiguë la saisit au cœur; elle déchira de ses mains les bandeaux qui retenaient sa chevelure; elle jeta sur ses deux épaules un voile sombre, et elle s'élança, comme un oiseau, sur la terre ferme et sur les vagues, cherchant au hasard. Mais nul ne voulut lui dire la vérité, ni parmi les dieux ni parmi les mortels humains; nul augure, nul messager digne de foi, ne se présenta à ses regards. Pendant neuf jours, la vénérable Cérès parcourut la terre, tenant en ses mains des torches enflammées; toute contristée, elle ne goûta ni ambroisie ni nectar; elle ne plongea pas son corps dans les bains. Lorsque advint pour elle la dixième aurore, Hécate, une lumière à la main, la rencontra et lui déclara ce qu'elle savait, et lui dit :

« Vénérable Cérès, arbitre de la maturité et des splendides présents, qui des dieux célestes ou des mortels humains a ravi Proserpine et t'a affligé le cœur? Car j'ai entendu ses cris, mais je n'ai point vu de mes yeux qui l'enlevait, et je m'empresse de te dire toutes choses véritables. »

Ainsi parla Hécate, et la fille de Rhéa ne lui répondit pas un mot, mais, avec elle, elle poursuivit sa course rapide, tenant en ses mains des torches enflammées. Toutes deux arrivent auprès du Soleil, surveillant des dieux et des hommes; elles s'arrêtent devant ses coursiers, et la plus noble des déesses l'interroge :

« Soleil, si jamais par mes paroles ou mes actions j'ai réjoui ton cœur, révère-moi plus que toute autre déesse, révère aussi la fille que j'ai enfantée, doux rejeton, illustre par sa beauté, dont, à travers l'inépuisable éther, j'ai entendu les cris retentissants, comme si on lui eût fait violence; néanmoins de mes yeux je n'ai rien vu. Mais (car toi de l'éther sacré tu aperçois avec tes rayons toute la terre et les flots salés) dis-moi véritablement, cher fils, si tu l'as vu, lequel des dieux ou des mortels humains l'emmène sans que j'y aie consenti, l'ayant saisie et contrainte malgré sa résistance. »

Elle parla en ces termes, et le fils d'Hypérion lui répondit : « Fille de Rhéa, puissante Cérès, tu le sauras. Car certes je te révère et j'ai compassion de ta douleur au sujet de ta gracieuse fille. Nul autre des immortels n'est coupable que l'assembleur de nuages Jupiter, qui l'a accordée à son frère Pluton pour qu'il l'appelle sa florissante épouse. Celui-ci l'a conduite sous les épaisses ténèbres, après l'avoir enlevée dans son char malgré ses hauts cris. Mais, déesse, fais trêve à tes longs gémissements, il ne te convient pas de conserver ainsi une vaine et impuissante colère; ce n'est pas parmi les immortels un gendre indigne de toi que Pluton, roi d'un populeux empire; il est aussi ton frère, issu des mêmes parents, et de plus il a sa part d'honneurs; lorsque l'héritage paternel fut divisé en trois lots, il lui échut d'habiter parmi les morts et de régner sur eux. »

Ayant ainsi parlé, il anima ses coursiers; ceux-ci, excités par ses menaces, emportèrent rapidement le char léger, en étendant leurs ailes comme des oiseaux. Mais une douleur plus terrible et plus poignante envahit le cœur de la mère; irritée contre le souverain fils de Saturne, s'éloignant de l'assemblée des dieux et du vaste Olympe, elle s'enfuit jusqu'aux cités des

hommes et à leurs grasses cultures; elle effaça longtemps sa beauté, nul des hommes ni des femmes aux larges ceintures en la voyant ne la reconnut, avant qu'elle arrivât au palais du prudent Célée, qui alors était roi de l'odorante Éleusis.

Elle s'assit sur le chemin, contristée en son cœur, vers le puits de Parthénie, où les citoyens venaient puiser; au-dessous d'elle s'élevait un olivier touffu qui la couvrait de son ombre, semblable à une vieille avancée en âge, exclue de l'enfantement et des dons de Vénus; telles sont les nourrices des rois, gardiens de la justice, ou leurs économes dans leurs palais retentissants. Les filles de l'Éleusinien Célée la virent comme elles allaient puiser de l'eau limpide, afin de la porter, dans des cruches d'airain, en la demeure chérie de leur père. Elles étaient quatre, comme des déesses, parées de la fleur de la jeunesse : Callidice et Clisidice, et l'aimable Démo et Callithoé, l'aînée de toutes; elles ne la reconnurent pas, car, pour les mortels, il est difficile de découvrir les dieux, et s'approchant, elles lui adressèrent ces paroles rapides :

« Qui es-tu, bonne vieille, contemporaine des hommes d'autrefois? D'où viens-tu? Pourquoi rester loin de la ville et ne pas entrer dans nos maisons? Là, tu trouverais, dans les demeures pleines d'ombre, des femmes de ton âge, et d'autres plus jeunes; toutes te feraient bon accueil en paroles et en actions. »

Elles dirent, et la plus vénérable des déesses leur répondit : « Chères enfants, qui que vous soyez parmi les tendres femmes, je vous salue, et moi je vais vous parler; il n'est pas hors de propos, puisque vous me questionnez, de vous dire des choses véritables. Déo est mon nom, car ma vénérable mère me l'a donné; et maintenant sur le dos de l'abîme salé, j'arrive de la Crète, non volontairement, mais à contre-cœur et contrainte par la violence; des pirates m'ont enlevée. Ils arrêtèrent ensuite leur vaisseau léger à Thorique, où toutes les femmes ensemble débarquèrent sur le continent, tandis qu'eux-mêmes, auprès des câbles qui retenaient le navire, apprêtaient leur repas. Mais mon cœur n'avait aucun désir de ce doux festin, et sans être vue, je me mis à courir à travers la sombre contrée, fuyant des maîtres orgueilleux, de peur qu'ils ne me vendissent, moi qu'ils n'avaient point achetée, et qu'ils ne tirassent profit de ma personne. C'est ainsi qu'après avoir erré, je suis venue ici, et je ne sais ni quelle est cette terre, ni quels hommes l'habitent. Mais que tous les dieux des palais de l'Olympe vous donnent de

jeunes époux et des enfants comme les parents en souhaitent. Prenez pitié de moi, jeunes vierges, soyez bienveillantes, chères enfants, jusqu'à ce que je parvienne à la demeure d'un homme ou d'une femme pour qui je travaillerai avec ardeur, faisant ce que peut faire une vieille chargée d'années. Je puis porter dans mes bras un enfant qui vient de naître et lui bien préparer sa nourriture ; je puis encore garder la maison, ou dresser les lits des maîtres, dans le lieu le plus secret de leur belle chambre nuptiale, ou enseigner aux suivantes les travaux de leur sexe. »

Ainsi parla la déesse : soudain Callidice, la plus belle des filles de Célée, vierge fière et pure, lui répondit :

« Nourrice, ce que nous réservent les dieux, quelle que soit notre peine, nous sommes contraints de le supporter, nous autres humains, car ils sont les plus puissants. Je vais t'apprendre ce qu'il est bon que tu saches et je te nommerai les hommes qui ont ici le pouvoir et les honneurs ; ils sont les premiers du peuple, et, par leurs conseils et leurs équitables jugements, ils gardent les remparts de la cité. C'est le sage Triptolème, c'est Dioclès et Polyxène, et l'irréprochable Eumolpe, et Dolichios, et notre vaillant père ; les épouses de tous ces héros, en leurs demeures, sont pleines de soins pour eux. Nulle d'elles au premier aspect ne méprisera ta beauté et ne t'éloignera de sa demeure, mais elles t'accueilleront, car certes tu ressembles à une déesse. Mais, si tu veux, attends que nous retournions à la maison de notre père ; nous raconterons tout exactement à notre mère Métanire à la riche ceinture ; sans doute, elle t'ordonnera de venir auprès d'elle, et de ne point chercher d'autre palais. Un fils, fruit de leur vieillesse, tardif rejeton, est nourri dans leurs solides appartements, enfant désiré et chéri. Si tu l'élevais et s'il parvenait à l'adolescence, tu serais pour les femmes qui te verraient un sujet d'envie, tant il comblerait de présents sa nourrice. »

Elle dit, et la déesse fit de la tête un signe de consentement, les jeunes filles, cependant, ayant rempli d'eau leurs vases splendides, les portèrent toutes glorieuses. Elles se rendirent rapidement à la demeure paternelle, et dirent aussitôt à leur mère ce qu'elles avaient vu et entendu. Celle-ci, non moins empressée, leur ordonna de partir et de l'engager au prix d'un énorme salaire. Les jeunes filles relèvent les plis de leurs gracieux voiles, puis, telles qu'au printemps des génisses rassasiées de pâturage bondissent dans la prairie, ou telles que des biches, elles s'é-

lancent vers le chemin creux où roulent les chars; autour de leurs épaules leurs cheveux flottent semblables au crocus fleuri. Elles retrouvent, près de la route, l'illustre déesse où elles l'ont laissée tout à l'heure, et elles la conduisent à la maison chérie de leur père. Cérès, derrière elles, contristée en son cœur, marche, la tête enveloppée d'un voile sombre qui descend et tournoie autour des pieds agiles de la déesse. Toutes, bientôt, parviennent au palais de Célée, élève de Jupiter; elles traversent le portique où la vénérable mère est assise auprès du seuil de la salle solidement construite, ayant à la mamelle son enfant, rejeton nouveau-né; les jeunes filles courent à elles. Or, la déesse de ses pieds franchit le seuil, et sa tête atteint les solives, et elle répand sur les portes un éclat divin. Le respect et l'admiration et la pâle terreur saisissent Métanire; elle lui cède son siége et l'invite à s'asseoir. Mais Cérès, arbitre de la maturité et des splendides présents, refusant le riche trône, resta debout en silence, baissant ses beaux yeux, jusqu'à ce qu'enfin la prudente Iambe lui eût offert un siége solide, qu'elle recouvrit d'une blanche toison. La déesse, après s'y être assise, étendit de ses mains son voile; et, toute contristée, elle se tint muette, immobile, sans dire un mot, sans faire un geste, sans sourire, sans goûter ni mets, ni breuvage. Elle se tint assise, consumée par le regret de sa fille à la riche ceinture, jusqu'à ce qu'enfin la prudente Iambe, qui devait plus tard lui plaire par son heureux naturel, ayant fait de nombreuses bouffonneries [1], amenât la chaste, la vénérable déesse à prendre un air riant, puis à rire, puis à se sentir l'âme joyeuse. Alors Métanire remplit de vin doux comme le miel une coupe, et la lui offrit, mais elle refusa, car, dit-elle, il ne lui était point permis de boire du vin pur; elle ordonna donc qu'on lui donnât un breuvage mêlé d'eau et de farine avec du pouliot broyé. Métanire, ayant préparé ce breuvage comme elle l'avait demandé, le donna à la déesse. La vénérable Cérès l'accepta et accomplit les choses sacrées. Métanire à la riche ceinture commença de la sorte l'entretien :

« Je te salue, femme, puisque je pense que tu ne viens pas de parents méprisables, mais d'excellents; sur toi, en tes yeux paraissent la pudeur et la grâce, comme chez les rois gardiens de la justice. Mais ce que nous réservent les dieux, quelle que

1. Voici, depuis Homère, un nouveau commensal du palais : le bouffon; tient-il la place de l'ancien aède?

soit notre peine, nous sommes contraints de le supporter, nous autres humains, car le joug est étendu sur notre tête. Or, maintenant, puisque tu es venue ici, tu auras de leurs dons autant que j'en ai moi-même. Prends soin de ce mien enfant, né tard quand on ne l'espérait plus, les immortels me l'ont donné, et je le désirais ardemment. Si tu l'élevais, s'il parvenait à l'adolescence, tu serais pour les femmes qui te rencontreraient un sujet d'envie, tant je comblerai de présents sa nourrice. »

Cérès, à son tour, lui répondit : « Et toi aussi, femme, je te salue de tout mon cœur; puissent les dieux te prodiguer les biens. Je me chargerai volontiers de ton fils, comme tu me l'ordonnes, je l'élèverai; et j'espère que les soins de sa nourrice le préserveront des plantes maléfiques et des enchantements. Car je connais des herbes plus puissantes que les herbes des maléfices, et je sais le remède aux pernicieux sortiléges. »

A ces mots, de ses mains immortelles, elle prit l'enfant sur son sein parfumé, et en son cœur la mère se réjouit. Ainsi, elle éleva dans le palais Démophon, gracieux fils du prudent Célée, qu'avait enfanté Métanire à la riche ceinture. Il croissait, semblable à une divinité, sans être allaité, sans prendre d'aliments; Cérès l'oignait d'ambroisie, et le tenant entre ses bras, elle soufflait doucement sur lui. La nuit, elle l'enveloppait de la force du feu, comme une torche enflammée, à l'insu de ses père et mère. Pour eux, c'était une grande merveille de le voir pousser vigoureusement et ressembler aux dieux. Et elle l'eût mis à l'abri de la vieillesse et de la mort, sans l'imprudence de Métanire à la belle ceinture, qui, une nuit, de sa chambre parfumée, observa et vit; soudain, elle jeta un grand cri, et craignant pour son fils, elle se frappa sur les deux cuisses, et en son âme elle commit une grande faute, et en gémissant elle prononça ces paroles rapides :

« Mon fils Démophon, l'étrangère te cache dans un grand feu, et pour moi, elle prépare les larmes et les déplorables soucis. »

Ainsi elle parla en gémissant, et la plus noble des déesses l'entendit. Irritée contre elle, Cérès à la belle couronne, de ses mains immortelles retira du feu et loin d'elle déposa sur le sol l'âme violemment courroucée, l'enfant chéri que Métanire avait enfanté dans son palais, lorsqu'elle ne l'espérait plus, et en même temps, à la mère, elle adressa ces mots :

« Humains ignorants et insensés, incapables de prévoir ce

qu'au temps à venir le sort réserve de bien ou de mal! Et toi aussi, par ton imprudence, tu as commis une très-grande faute. Car j'atteste, et c'est le grand serment des dieux, j'atteste l'onde redoutable du Styx : ton enfant chéri, je l'aurais mis pour toujours à l'abri de la vieillesse et de la mort, je l'aurais associé aux honneurs impérissables. Et, maintenant, il n'est plus possible de le soustraire à la mort ni aux Parques. Mais ses honneurs ne périront jamais, parce qu'il a monté sur mes genoux et qu'il a dormi dans mes bras. Lorsque les années seront révolues, au temps marqué pour lui, les fils d'Éleusis seront toujours en guerre les uns contre les autres.

« Je suis Cérès, comblée d'honneurs, charme et très-grand profit des dieux et des mortels. Mais allons, que tout le peuple me bâtisse sous la ville et le superbe rempart, au sommet du Callichoros et de la colline dominante, un vaste temple, qui contiendra un autel. Moi-même, je vous initierai à mes mystères, afin que désormais vous en pratiquiez les rites, et que vous apaisiez mon esprit. »

A ces mots, la déesse changea de taille et d'aspect, elle repoussa la vieillesse, et autour d'elle respira la beauté. Un parfum délicieux se répandit de ses voiles odorants, et loin de son corps immortel l'éclat de la déesse resplendit, et sa blonde chevelure flotta sur ses épaules, et la forte demeure fut remplie de ses rayons, comme si la foudre l'eût sillonnée; enfin, elle sortit du palais. Métanire sent ses genoux fléchir, longtemps elle reste sans voix, elle ne songe pas à relever du sol son enfant, le fruit de sa vieillesse; mais les cris plaintifs qu'il jette sont entendus de ses sœurs; elles sautent de leurs bons lits. L'une prend l'enfant dans ses bras et l'attire sur son sein; une autre allume le feu; une autre, de ses pieds délicats, court à la chambre parfumée de sa mère, croyant la réveiller.

Toutes à la fois entourent l'enfant et le lavent tout palpitant; elles le soignent avec amour; mais son cœur n'est pas apaisé, car il est dans les bras de bonnes et de nourrices moindres que la déesse.

Toute la nuit, elles cherchent à se rendre propice la vénérable déesse, agitées par la crainte. Dès que brille l'aurore, elles racontent au puissant Célée ces choses véritables, et comment la déesse Cérès à la belle couronne leur a donné des ordres. Le roi, ayant convoqué à l'agora le peuple d'origines diverses, lui commanda de bâtir pour Cérès à la belle chevelure, sur la colline dominante, un riche temple et un autel. On est docile à sa

voix, on s'empresse de lui obéir, on se met à bâtir comme il l'a demandé ; par la volonté des dieux, l'édifice s'élève rapidement ; lorsqu'ils l'ont achevé, lorsqu'ils ont cessé de travailler, chacun retourne à sa demeure. Cependant, la blonde Cérès y fait son séjour, loin de tous les bienheureux, consumée du regret de sa fille à la belle ceinture. Or, elle prépara pour les hommes, sur la terre fertile, une année terrible et cruelle : la terre ne fit germer aucune semence, car Cérès les avait toutes cachées. Les bœufs, au labourage, traînèrent vainement de nombreuses charrues recourbées. De nombreuses graines d'orge blanche tombèrent sur le sol et furent perdues. Alors la race entière des humains eût péri sous les atteintes de la faim cruelle ; elle eût privé de l'honneur des récompenses et des sacrifices les célestes habitants de l'Olympe, si Jupiter n'y eût songé et n'eût réfléchi en son âme. D'abord, il envoya Iris aux ailes d'or appeler la blonde Cérès ; il dit, et prompte à lui obéir, la messagère, de ses pieds rapides, traversa l'espace. Elle arrive à la ville odorante d'Éleusis, elle trouve, dans le temple, Cérès, voilée de noir, et elle lui adresse ces paroles rapides :

« Cérès, notre maître Jupiter, qui sait les décrets impérissables, te mande pour que tu te rendes parmi les tribus des dieux éternels. Mais viens ; n'écoute pas, sans l'accomplir, l'ordre que je t'apporte au nom de Jupiter. »

Elle dit d'un ton suppliant, mais elle ne fléchit point le cœur de Cérès. Jupiter ensuite envoya près d'elle tous les dieux éternels, bienheureux ; chacun à son tour la convoqua ; ils lui firent de nombreux et magnifiques présents ; ils lui offrirent tous les honneurs qu'elle désirerait parmi les divinités immortelles. Mais nul ne put persuader l'esprit ni la pensée d'une mère courroucée en son cœur ; elle repoussa obstinément leurs prières ; elle promit de ne point monter à l'odorant Olympe, de ne point permettre à la terre de produire de fruits, avant qu'elle eût vu de ses yeux sa fille aux regards attrayants.

Lorsque le dieu qui tonne avec fracas et qui voit au loin eut entendu ces paroles, il envoya à l'Érèbe le meurtrier d'Argus au rameau d'or, afin qu'il exhortât Pluton par de douces paroles, que celui-ci permît à la chaste Proserpine de revenir des épaisses ténèbres à la lumière, parmi les dieux, et que sa mère, l'ayant vue de ses yeux, déposât sa colère. Mercure ne désobéit point ; mais, abandonnant le séjour de l'Olympe, il plongea rapidement dans les profondeurs de la terre, et il trouva le roi

dans sa demeure, assis sur une couche avec sa vénérable épouse, toute navrée du regret de sa mère, tandis que celle-ci, à cause des intolérables actions des dieux, persistait dans ses desseins. Le robuste meurtrier d'Argus, se tenant près d'eux, leur dit :

« Pluton, aux cheveux noirs, roi de l'empire des morts, mon père Jupiter m'ordonne d'emmener de l'Érèbe et de conduire parmi les dieux l'illustre Proserpine, afin que sa mère de ses yeux l'ayant vue, calme sa colère et son terrible courroux contre les immortels, car elle médite une effroyable action : elle veut détruire les faibles tribus des humains nés de la terre, en cachant sous le sol les semences, et en anéantissant les honneurs des immortels. Une terrible colère la possède, elle ne se mêle point aux dieux, mais elle est assise à l'écart, au fond d'un temple odorant, dans l'âpre Éleusis. »

Il dit, et le roi des enfers, Pluton, sourit en agitant ses sourcils, et il ne désobéit point au commandement de Jupiter; il se hâta de donner des ordres à la prudente Proserpine.

« Va, Proserpine, auprès de ta mère voilée de noir, pars et emporte en ton sein du courage et de bienveillants désirs, et ne t'afflige pas plus que les autres femmes. Je ne serai point pour toi parmi les immortels un indigne époux, moi frère du souverain des dieux. A ton retour ici, tu régneras sur tout ce qui se meut et respire, et tu jouiras des plus grands honneurs entre les divinités. Toujours les hommes qui pratiquent l'iniquité seront punis, à moins que par des sacrifices, ils ne se rendent favorables à ta volonté, accomplissant les rites et t'offrant des présents convenables. »

Il dit, et la prudente Proserpine soudain bondit de joie; mais, l'ayant attiré à part, il lui donna des graines de grenade, doux fruit qu'il lui fit manger secrètement, pour qu'elle ne restât pas toujours auprès de sa mère vénérable. Ensuite, Pluton, chef du populeux empire, attela à son char d'or des coursiers immortels. Elle monte sur le char, et à ses côtés le robuste meurtrier d'Argus, ayant pris le fouet et les rênes, passe à travers le palais; les chevaux volent avec ardeur. Ils ont bientôt achevé leur longue course; ni la mer, ni l'eau des fleuves, ni les vallons verdoyants, ni les hautes cimes n'arrêtent l'essor des coursiers immortels; mais au-dessus, ils marchent fendant la profondeur des airs. Leur guide les arrête où demeure Cérès à la belle couronne, devant le temple odorant; à cet aspect, elle s'élance comme les Ménades des montagnes à travers les sombres forêts; Proserpine aussi court en sautant, à sa mère...

à elle:... [1] » Enfant, n'as-tu pris aucune nourriture? parle.... en revenant ainsi.... tu vas habiter avec moi et avec le père, maître des sombres nuées, fils de Saturne, tu seras honorée de tous les immortels. Mais si tu as goûté (des graines de grenade) tu retourneras dans les profondeurs de la terre; tu y résideras un tiers de l'année, et les deux autres tiers tu les passeras avec moi et avec les autres immortels. Lorsque la terre se couvrira de toutes les fleurs odorantes du printemps, tu sortiras de nouveau des épaisses ténèbres, grande merveille pour les dieux immortels et pour les mortels humains.... Mais par quelle ruse le roi insatiable a-t-il pu te tromper? »

La belle Proserpine lui répondit : « Ma mère, je te dirai certes des choses véritables. Lorsque le bienveillant Mercure, messager rapide, vint à moi de la part de Jupiter et des autres dieux célestes, pour que je sortisse de l'Érèbe et que de tes yeux m'ayant vue, tu déposasses ta terrible colère contre les immortels et ton ressentiment; moi je bondis de joie. Mais Pluton me fit manger secrètement des graines de grenade, fruit bien doux ; or, malgré moi, par force, il me contraignit d'en goûter. Je vais te rapporter, sans rien omettre, puisque tu me le demandes, comment m'ayant enlevée, par la volonté du fils de Saturne, mon père, il partit m'emportant dans les profondeurs de la terre. Nous toutes dans une belle prairie, Leucippe, Phéno, Électre, et Ianthe, et Mélite, et Iaché, et Rhodia; Calliroé, Mélobose, et Tyché, et Ocyroé, au teint de rose, et Chryséis, et Ianire, et Acaste, et Admète, et Rhodope, et Pluté, et la gracieuse Calypso, et Styx, et Uranie, et l'aimable Galaxaure, et Pallax qui excite les batailles, et Diane fière de ses flèches, nous jouions et nous cueillions d'agréables fleurs; nous mêlions le doux crocus au glaïeul et aux jacinthes, et nous y mêlions des boutons de rose et des lis; et il y avait là, merveilleux à voir, un narcisse que la vaste Terre avait fait pousser comme un crocus. Et moi, transportée de joie, je le cueillis; mais au-dessous la terre s'entr'ouvre, l'insatiable roi en sort et, malgré ma résistance, il part m'emportant sous terre dans son char d'or, tandis que je jette des cris perçants. Quelle que soit ma peine, je te raconte ces choses, parce qu'elles sont véritables.

Ainsi, durant tout le jour, unies de sentiments, pleines d'une mutuelle tendresse, elles s'épanouissent, tour à tour, l'âme et le cœur ; leur douleur se calme et elles s'offrent avec joie, ou

1. Lacunes dans le texte.

elles acceptent l'une de l'autre, de doux présents. Près d'elle vient Hécate aux riches bandeaux, et elle comble de caresses la chaste fille de Cérès, parce que la reine avait été sa compagne et suivante. Or, Jupiter leur envoya comme messagère Rhéa à la belle chevelure, afin de ramener Cérès parmi la tribu des immortels, et il promit de lui donner dans l'Olympe les honneurs qu'elle exigerait. Il consentit d'un signe de sa tête à ne laisser Proserpine sous les épaisses ténèbres que le tiers de l'année, pour qu'elle passât les deux autres tiers auprès de sa mère et des autres divinités.

Tels furent les ordres et les promesses de Jupiter, et la déesse ne refusa pas de remplir son message ; elle s'élança soudain des cimes de l'Olympe et arriva en Rharios, jadis féconde mamelle de la Terre et maintenant stérile, inerte, dépouillée de feuillage, car par la volonté de Cérès elle cachait l'orge blanche. Mais bientôt elle allait, au retour du printemps, se couvrir de longs épis, ses sillons engraissés allaient être surchargés de moissons que l'on ne tarderait pas à lier en gerbes. C'est là que Rhéa descendit de l'inépuisable Éther. Les deux déesses furent charmées de se revoir, et en leurs âmes elles se réjouirent. Rhéa la première dit :

« Viens, ma fille, Jupiter t'invite à te rendre parmi la tribu des dieux ; il a promis de te donner dans l'Olympe les honneurs que tu exigeras et, d'un signe de tête, il a consenti à ne laisser sa fille sous les épaisses ténèbres que le tiers de l'année.... Voilà ce qu'il a scellé d'un signe de sa tête.

« Mais viens, mon enfant, et obéis ; ne conserve pas un implacable ressentiment contre le fils de Saturne, et soudain multiplie les fruits dont se nourrissent les mortels. »

Elle dit, et Cérès ne désobéit pas ; soudain, elle fit produire les champs cultivés. Toute la vaste terre gémit sous le poids des feuilles et des fleurs. La déesse en parlant instruisit les rois gardiens de la justice : Triptolème et Dioclès, dompteurs de coursiers, et le fort Eumolpe, et Célée, chef des peuples ; elle leur enseigna le ministère sacré, elle les initia tous (Triptolème et Polyxène et surtout Dioclès) à ses augustes mystères, qu'il n'est permis ni de négliger, ni de sonder, ni de divulguer, car le profond respect des dieux retient la voix. Heureux parmi les hommes qui habitent la terre celui à qui les choses saintes ont été dévoilées ; l'homme non initié aux mystères et qui n'y participe point n'a pas une semblable destinée, même mort, sous les épaisses ténèbres.

Lorsque la plus noble des déesses eut tout suggéré, elle se rendit à l'Olympe, à l'assemblée des dieux. Là, vénérables et augustes, elles habitent auprès de Jupiter qui se réjouit de la foudre. Grandement heureux celui des hommes sur la terre qu'elles aiment en leur cœur. Elles lui envoient bientôt, hôte du foyer de sa vaste demeure, Plutus, qui distribue la richesse aux mortels humains.

Mais allons, toi qui possèdes le peuple de l'odorante Éleusis et Paros, entourée des eaux, et l'âpre Antron, vénérable Cérès, arbitre de la maturité et de splendides présents, reine, toi et ta fille la belle Proserpine, accordez-moi bénévolement, à cause de cet hymne, une vie agréable; et moi je me souviendrai de vous et des autres chants.

HYMNE V.

A VÉNUS.

Je vais chanter la vénérable, la belle Vénus à la couronne d'or qui a reçu en partage les citadelles de la maritime Chypre, où le souffle humide de Zéphyre l'a poussée sur la molle écume, à travers les vagues de la mer aux bruits tumultueux. Les Heures, aux bandelettes d'or, l'accueillirent avec joie et l'enveloppèrent de vêtements immortels; sur sa tête, elles posèrent une couronne d'or resplendissante, d'un travail merveilleux; elles passèrent, dans ses oreilles percées, des fleurs d'orichalcum et d'or précieux; elles ornèrent son cou délicat et sa poitrine blanche des colliers d'or dont elles-mêmes étaient parées, lorsqu'elles se mêlèrent, dans le palais de leur père, aux gracieux chœurs de divinités. Mais bientôt elles ont achevé sa parure; alors elles la conduisent parmi les immortels; à son aspect, tous la saluent et lui tendent la main; chacun désire la prendre pour épouse et l'emmener en sa demeure, tous sont frappés de la beauté de Cythérée, couronnée de violettes.

Je te salue, douce déesse, aux mobiles regards; fais que dans cette lutte je sois vainqueur, et viens animer mon chant. Et moi, je me souviendrai de toi et des autres chants.

HYMNE VI.

A BACCHUS.

Je vais rappeler un souvenir de Bacchus, fils de la glorieuse Sémélé, lorsqu'il apparut sur le bord de la mer inépuisable, au

sommet d'un saillant promontoire, semblable à un adolescent, dans la première fleur de la jeunesse. Sa belle chevelure brune flottait, et, autour de ses robustes épaules, il avait un manteau de pourpre. Soudain, des pirates tyrrhéniens approchent rapidement, à travers les sombres vagues, sur leur beau navire ; une mauvaise destinée les amène ; ils ont vu le dieu, ils se font signe l'un à l'autre ; ils sautent à terre, ils le saisissent et se réjouissant en leur cœur, ils le font entrer dans le vaisseau. Ils l'avaient pris pour le fils d'un roi, élève de Jupiter, et leur dessein était de le charger de liens pesants. Mais les liens ne l'arrêtèrent pas ; l'osier tomba loin de ses pieds et de ses mains, et lui, souriant de ses yeux bruns, s'assit. Le pilote, l'ayant observé, se hâta de donner des ordres à ses compagnons, et il dit :

« Misérables, quel est ce dieu puissant que vous enchaînez après l'avoir ravi ? Notre solide navire ne peut le porter ; car c'est Jupiter, ou Apollon à l'arc d'argent, ou Neptune ; puisqu'il est semblable, non aux mortels humains, mais aux dieux qui habitent les palais de l'Olympe. Allons, déposons-le sans retard à terre, et gardez-vous de porter sur lui les mains, de peur que, dans son courroux, il ne suscite la violence des vents et une longue tempête. »

Il dit, et le chef le réprimanda sévèrement : « Misérable, fais attention que le vent nous seconde ; emploie tous les agrès et tends la voile ; nos hommes, après cela, s'occuperont de celui-ci ; j'espère qu'il arrivera ou en Égypte ou à Chypre, ou chez les Hyperboréens, ou plus loin encore ; il finira par nous dire quelque chose des siens et de ses frères et de ses richesses, puisqu'une divinité l'a fait tomber en nos mains. »

Ayant ainsi parlé, il dressa le mât du navire et tendit la voile ; le vent souffla au milieu de la voile et à l'entour, ils mirent dehors tous les agrès. Mais à l'instant, de grands prodiges éclatent à leurs yeux. D'abord, un vin délicieux, parfumé, coule, en murmurant, à travers le sombre navire, une odeur divine s'élève ; à cet aspect, la stupeur s'empara de tous les nautoniers. En même temps une vigne, projetant çà et là ses rameaux, s'étendit jusqu'au haut de la voile et de nombreuses grappes y étaient suspendues, tandis qu'autour du mât grimpait un lierre, couvert de fleurs, étalant de gracieux fruits ; toutes les chevilles des rameurs avaient des couronnes, ce que voyant les matelots, ils ordonnèrent au pilote Médide de pousser à terre. Cependant, le dieu devint pour eux dans le navire un lion terrible, et vers la proue il se mit à rugir avec force ; puis,

au milieu, montrant ses signes, il créa une ourse au cou velu, qui se dressa furieuse; le lion, de son côté, à l'extrémité du pont, lançait des regards effroyables. Les matelots, éperdus, s'enfuirent à la poupe, autour du sage pilote; alors, le lion bondit et saisit le chef; les autres, évitant le destin fatal, sautèrent tous à la fois dans la mer divine et ils devinrent dauphins. Bacchus eut pitié du pilote, il le sauva, il le rendit heureux, et il lui dit :

« Reprends courage, digne pilote, très-cher à mon cœur; je suis, moi, le retentissant Bacchus, qu'enfanta une mère cadméenne, Sémélé, après s'être unie d'amour à Jupiter. »

Je te salue, fils de la belle Sémélé; il n'appartient pas à celui qui t'oublierait de donner des charmes à ses doux chants.

HYMNE VII.

A MARS.

Très-puissant Mars, fardeau des chars de guerre, dieu au casque d'or, à l'âme impétueuse, porte-bouclier, sauveur des villes, armé d'airain, à main robuste, infatigable, fort par ta lance, rempart de l'Olympe, père de la belliqueuse Victoire, auxiliaire de Thémis, tyran des rebelles, chef des justes, roi de la vaillance, toi qui, parmi les sept signes de l'Éther, roules sur un cercle enflammé, où tes coursiers bouillants te maintiennent toujours au-dessus du troisième orbite [1]; écoute, allié des mortels, dispensateur de la courageuse adolescence, toi qui de haut répands doucement sur notre vie éclat et bravoure martiale; fais que je puisse chasser de ma tête la triste timidité, et aussi maîtriser en mon esprit les trompeurs élans de l'âme; de plus, contiens l'âcre colère qui m'exciterait à m'engager en d'horribles combats. Mais toi, dieu bienheureux, donne-moi le vrai courage; accorde-moi de demeurer sous les douces lois de la paix, après être échappé aux batailles contre les ennemis et aux Parques violentes.

1. Homère ne connaissait pas les planètes. Voy, l'article *Astronomie* de l'Encyclopédie homérique; ce troisième orbite est celui de Vénus; nous voici dans le système de Ptolémée.

HYMNE VIII.

À DIANE.

Muse, chante Diane, sœur du dieu qui perce de loin, vierge fière de ses flèches, nourrie du même lait qu'Apollon; après avoir abreuvé ses coursiers dans le cours bordé de joncs touffus du Mélète, elle pousse rapidement son char d'or, à travers Smyrne, sur Claros féconde en vignes, où est assis Apollon à l'arc d'argent, en attendant sa sœur fière de ses flèches,

Ainsi, par mon chant, je te salue, et avec toi toutes les déesses; et moi, par toi, par ce qui provient de toi, je veux commencer mes chants, et lorsque j'aurai commencé par toi, je passerai à un autre hymne.

HYMNE IX.

A VÉNUS.

Je vais chanter Cythérée, née à Chypre; elle fait aux mortels de doux présents; son aimable visage toujours sourit, et elle porte la gracieuse fleur de la beauté.

Je te salue, déesse, reine de Salamine et de Chypre entière; accorde-moi des chants qui excitent les désirs, et moi, je me souviendrai de toi et des autres chants.

HYMNE X.

A MINERVE.

Je commence par chanter Minerve Pallas, divinité redoutable, protectrice des cités; elle s'occupe avec Mars des travaux belliqueux, et des villes dévastées, et des clameurs et des combats; elle est aussi la sauvegarde des armées au départ et au retour.

Salut, déesse, donne-moi la fortune et la félicité.

HYMNE XI.

A JUNON.

Je chante Junon au trône d'or, que Rhéa a enfantée, reine immortelle, d'une beauté incomparable, glorieuse épouse et sœur de Jupiter Tonnant; dans le vaste Olympe, tous les bien-

heureux, pleins de respect, l'honorent à l'égal du dieu que réjouit la foudre.

HYMNE XII.

A CÉRÈS.

Je commence par chanter Cérès à la belle chevelure, divinité vénérable, elle et sa fille la belle Proserpine.

Salut, déesse, protége cette ville et préside à mes chants.

HYMNE XIII.

A LA MÈRE DES DIEUX.

Muse harmonieuse, fille du grand Jupiter, vante-moi la mère de tous les dieux et de tous les hommes ; le bruit des cymbales et des tambourins lui plaît, et le son des flûtes et le hurlement des loups et le rugissement des lions horribles ; elle aime aussi les montagnes retentissantes et les vallons couverts de forêts.

Ainsi, par mon chant, je te salue, et avec toi toutes les déesses.

HYMNE XIV.

A HERCULE CŒUR DE LION.

Je vais chanter Hercule, fils de Jupiter, le plus vaillant des hommes terrestres, que dans Thèbes aux beaux chœurs a enfanté Alcmène, après s'être unie d'amour au fils de Saturne aux sombres nuages. Il erra d'abord, envoyé par le roi Eurysthée, sur l'immense terre et sur les flots ; il accomplit nombre de prodigieux travaux, et il eut beaucoup à souffrir. Maintenant, il habite, charmé, les belles demeures du neigeux Olympe, et il possède la légère Hébé.

Salut, roi, fils de Jupiter, donne-moi la vertu et la félicité.

HYMNE XV.

A ESCULAPE.

Je commence par chanter le fils d'Apollon, Esculape, qui guérit les maladies et que dans la plaine de Dotios a enfanté la noble Coronis, fille du roi Phlégos, pour être la joie des humains et le calmant des cruelles douleurs.

Ainsi, roi, je te salue, et je t'implore par mon chant.

HYMNE XVI.

AUX DIOSCURES.

Muse harmonieuse, chante les Tyndarides Castor et Pollux, nés de Jupiter Olympien. La vénérable Léda, secrètement séduite par le fils de Saturne aux sombres nuées, les enfanta sous les cimes du Taygète.

Je vous salue, Tyndarides, dompteurs de rapides coursiers.

HYMNE XVII.

A MERCURE.

Je chante Mercure Cyllénien, meurtrier d'Argus, roi du Cyllène et de l'Arcadie féconde en troupeaux, bienveillant messager des immortels, qu'enfanta Maïa, pudique fille d'Atlas, s'étant unie d'amour avec Jupiter. Elle évitait la foule des divinités bienheureuses, et habitait une grotte pleine d'ombre. Là, le fils de Saturne s'unit à la nymphe à la belle chevelure, pendant une nuit profonde, lorsque le doux sommeil se fut emparé de Junon aux bras blancs, et il échappa aux regards des dieux immortels et des mortels humains.

Ainsi je te salue, fils de Jupiter et de Maïa, et moi, après avoir commencé par toi, je passerai à d'autres chants.

Salut, Mercure, distributeur des grâces, messager, dispensateur des biens.

HYMNE XVIII.

A PAN.

Muse, entretiens-moi du fils chéri de Mercure, dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes, épris des danses bruyantes, qui parcourt les prairies plantées d'arbres, avec les nymphes accoutumées à former des chœurs. Celles-ci foulent les cimes des roches escarpées, elles invoquent Pan, dieu des pâtres, à la superbe chevelure inculte, à qui sont échus les monts couverts de neiges, et les cimes des montagnes, et les sentiers rocailleux. Il marche çà et là parmi les halliers épais : tantôt un paisible ruisseau l'attire, tantôt il remonte au milieu des âpres rochers, et, du haut d'un pic extrême, il contemple ses brebis; souvent il court sur les chaînes de montagnes chenues; souvent il côtoie le pied des collines, et tue les bêtes fauves que découvre sa

vue perçante. Quelquefois seul, sur le soir, au retour de la chasse, excité par la douce Muse, il chante en jouant du chalumeau; et l'oiseau qui, dans la saison fleurie du printemps, fait entendre les sons les plus doux, lorsque dans le feuillage il répand ses notes plaintives, ne le surpasserait pas en mélodie; alors, les nymphes Orestiades le suivent d'un pied furtif vers la fontaine profonde, et à sa voix mêlent leurs voix sonores; l'écho leur répond autour du sommet des montagnes, dans la molle prairie où le crocus et la jacinthe aux suaves parfums confondent leurs fleurs avec l'herbe touffue, tandis que le dieu, le dos couvert d'une peau de lynx ensanglantée, agitant ses pieds, entre çà et là dans le chœur, fier en son âme de ces jeux retentissants. Les Nymphes célèbrent les divinités bienheureuses et le vaste Olympe; elles racontent combien excelle parmi tous les dieux le bienveillant Mercure, et comment il est leur messager rapide. Il vint dans l'Arcadie aux nombreuses sources, mère des troupeaux, où est son bois sacré du Cyllène, et quoique dieu, il y paissait pour un homme mortel des brebis à toison moelleuse. Car la langueur du désir, étant survenue, abondait en son âme pour qu'il s'unît à la nymphe Dryopé. Et il accomplit ce mariage florissant; la nymphe enfanta dans sa demeure le fils chéri de Mercure, au premier aspect, prodigieux, dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes, épris des danses bruyantes et riant doucement. Elle fit un bond et s'enfuit, la nourrice abandonna l'enfant, car elle fut saisie de crainte, en voyant ce visage rude et barbu. Aussitôt, le bienveillant Mercure le recueillit dans ses mains, et en son âme, il fut comblé de joie; il se hâta de se rendre au séjour des immortels, ayant enveloppé l'enfant dans la peau velue d'un lièvre de montagne. Il s'assit auprès de Jupiter et des autres immortels, et il leur montra son fils. Tous les dieux en leur âme furent charmés, et surtout Bacchus; il lui donnèrent le nom de Pan (tout), parce qu'il les avait tous réjouis.

Ainsi, roi, je te salue; je t'implore par ce chant, et moi je me souviendrai de toi et des autres chants.

HYMNE XIX.

A VULCAIN.

Muse harmonieuse, chante l'ingénieux Vulcain; avec Minerve aux yeux d'azur, il a enseigné les beaux travaux, sur la terre, aux hommes qui d'abord habitaient des antres dans les montagnes, comme les bêtes fauves. Maintenant, instruits par l'il-

lustre artisan Vulcain, grâce à leurs arts, ils passent facilement les années et leur vie entière en de commodes demeures.

Sois-nous propice, Vulcain, donne-nous la vertu et la félicité.

HYMNE XX.

A APOLLON.

Phébus, le cygne aussi, soutenu par ses ailes, te chante doucement, lorsqu'il voltige sur les rives du tourbillonnant Pénée. Et l'aède au doux langage, s'accompagnant d'une lyre sonore, te chante toujours le premier et le dernier.

Ainsi, roi, je te salue et je t'apaise par mon chant.

HYMNE XXI.

A NEPTUNE.

Je commence par chanter au sujet de Neptune, grand dieu, dieu marin, qui ébranle la terre et la mer inépuisable, qui possède Hélice et la vaste Aigas. Pour toi, Neptune, les immortels ont divisé les honneurs en deux parts; ils t'ont donné d'être dompteur des coursiers et sauveur des vaisseaux.

Salut, Neptune, dieu qui ébranles la terre, bienheureux à la noire chevelure, cœur bienveillant, protecteur des nautonniers.

HYMNE XXII.

A JUPITER.

Je vais chanter Jupiter, le meilleur et le plus grand des dieux, au loin retentissant, souverain, accompli, qui souvent a de sages entretiens avec Thémis, respectueusement assise à ses côtés.

Sois-nous propice, fils de Saturne, au loin retentissant, très-grand, très-auguste.

HYMNE XXIII.

A VESTA.

Vesta, qui dans la sainte Pytho gardes la demeure sacrée du roi Apollon aux longs traits, toujours de tes tresses coule l'huile onctueuse; viens en cette maison, le cœur bienveillant, viens avec le prudent Jupiter, et sois favorable à mon chant

HYMNE XXIV.

AUX MUSES ET A APOLLON.

Je commence par les Muses, et par Apollon et par Jupiter : car sur la terre les aèdes et les joueurs de cithare proviennent des Muses et d'Apollon aux longs traits; les rois proviennent de Jupiter. Heureux celui que les Muses aiment! de doux ac cents découlent de ses lèvres.

Je vous salue, filles de Jupiter, honorez mon chant, et moi je me souviendrai de vous et des autres chants.

HYMNE XXV.

A BACCHUS.

Je commence par chanter Bacchus, dieu bruyant, couronné de lierre, illustre fils de Jupiter et de la glorieuse Sémélé, que nourrirent des Nymphes aux belles tresses, l'ayant reçu en leur sein du roi son père. Elles le soignèrent tendrement dans les vallons de Nysa, et, par la volonté de son père, il grandit dans une grotte parfumée, compté parmi les immortels. Mais, lorsque les déesses l'eurent élevé, digne de nombreuses louanges, il se mit à parcourir les retraites des forêts, enveloppé de lierre et de laurier; toutes les Nymphes le suivaient, il marchait à leur tête, et le bruit de leurs pas remplissait la forêt immense.

Ainsi, je te salue, ô Bacchus, riche en raisins, fais qu'avec joie nous reprenions encore le cours des saisons, et que des saisons nous arrivions à de nombreuses années.

HYMNE XXVI.

AU MÊME.

....Les uns disent, fils de Jupiter, cousu dans sa cuisse, que Sémélé, s'étant unie au dieu que réjouit la foudre, t'a enfanté à Dracane; d'autres disent à la venteuse Icare; d'autres à Naxos; d'autres, vers le tourbillonnant Alphée; d'autres enfin, ô roi, prétendent que tu es né dans Thèbes; tous parlent contre la vérité. Le père des dieux et des hommes t'a enfanté, loin des mortels, se cachant de Junon aux bras blancs. Il est une Nysa, haute montagne, couverte d'une forêt, loin de la Phénicie, près du cours du fleuve Égyptos.... et ils lui dresseront de nombreuses statues dans les temples. Et comme ces choses

sont trois [1], les hommes, tous les trois ans, sacrifieront de complètes hécatombes....

Il dit, et le fils de Saturne, en agitant ses noirs sourcils, fait le signe de ses promesses; sa chevelure divine frémit sur la tête immortelle du roi, et le vaste Olympe est ébranlé....

Ayant ainsi parlé, le prudent Jupiter fit un signe de tête....

Sois-nous propice, ô Bacchus, courtisan des femmes, nous, les aèdes, nous te chanterons en commençant et lorsque nous cesserons; à qui t'oublie, il n'est point permis de se souvenir des chants sacrés.

Ainsi, je te salue, Bacchus, avec ta mère Sémélé, que l'on appelle aussi Thyone.

HYMNE XXVII.

A DIANE.

Je chante la bruyante Diane au fuseau d'or, vierge pudique, terreur des cerfs, fière de ses flèches, sœur d'Apollon au glaive d'or ; sur les montagnes pleines d'ombres, sur les cimes battues des vents, charmée de la chasse, elle tend un arc d'or, et lance des traits mortels; les sommets des monts tremblent et la forêt ombragée retentit du fracas des bêtes fauves. La terre frémit et les flots poissonneux ; la déesse au cœur vaillant tourne partout ses pas, et détruit la race des animaux farouches. Mais lorsque la chasseresse s'est assez délectée, lorsqu'elle a réjoui son âme, elle détend son arc flexible, puis elle entre dans la vaste demeure de son frère chéri, de Phébus-Apollon, chez le riche peuple de Delphes, pour former l'aimable chœur des Muses et des Grâces. Là, après qu'elle a suspendu arc et traits, revêtue d'une gracieuse parure, elle prend la tête, elle dirige les chœurs. Toutes d'une voix divine célèbrent Latone à la démarche légère, et disent comment elle donna le jour à des enfants qui excellent parmi les dieux en desseins et en actions.

Je vous salue, enfants de Jupiter et de Latone à la belle chevelure, et moi je me souviendrai de vous et des autres chants.

HYMNE XXVIII.

A MINERVE.

Je commence par chanter Minerve-Pallas, déesse glorieuse, aux yeux d'azur, ingénieuse, au cœur inflexible, vierge pudique,

1. Quelles choses? Les lacunes du texte rendent la question insoluble.

protectice des cités, vaillante Tritogénie, que le prudent Jupiter seul de sa majestueuse tête enfanta, couverte d'armes de guerre, d'or, étincelantes ; et à son aspect l'admiration saisit tous les immortels. Elle cependant, devant Jupiter porte-égide, jaillit soudain de la tête immortelle, brandissant une javeline acérée ; le vaste Olympe fut profondément ébranlé sous le poids de la déesse aux yeux d'azur, et à l'entour la terre rendit un son terrible. La mer aussi fut troublée, et ses sombres vagues s'agitèrent ; mais elle se calmèrent aussitôt, et l'illustre fils d'Hypérion arrêta ses coursiers jusqu'à ce que la jeune vierge Minerve-Pallas eut enlevé de ses immortelles épaules les armes divines ; et le prudent Jupiter en fut réjoui.

Ainsi, je te salue, fille de Jupiter porte-égide, et moi je me souviendrai de toi et des autres chants.

HYMNE XXIX.

A VESTA ET A MERCURE.

Vesta, qui dans les superbes demeures de tous les dieux immortels et des mortels, habitants de la terre, as droit à un siége perpétuel, antique honneur, ton lot est une belle et honorable récompense, car sans toi point de grands festins chez les mortels ; on commence par Vesta à répandre le doux vin, pour elle sont les premières et les dernières libations.

Et toi, meurtrier d'Argus, fils de Jupiter et de Maïa, messager des bienheureux, dieu au rameau d'or, dispensateur des biens, sois-moi favorable. Vous habitez de belles demeures chères à l'un et à l'autre ; dieu propice, seconde-moi, avec la vénérable et bien-aimée Vesta. Car tous les deux vous savez les beaux travaux des terrestres humains, et vous êtes attachés à l'esprit et à la jeunesse.

Je te salue, fille de Saturne, et toi aussi Mercure au rameau d'or ; et moi je me souviendrai de vous et des autres chants.

HYMNE XXX.

A LA TERRE, MÈRE DE TOUS.

Je vais chanter la Terre, mère universelle, assise sur de solides fondements, très-antique ; elle nourrit, sur son sol, tout ce qui existe. Tout ce qui marche sur le sol divin, tout ce qui vit dans la mer, tout ce qui vole se nourrit, ô Terre, de ta richesse. De toi, vénérable, naissent les hommes qui ont beau-



coup d'enfants et les arbres féconds en fruits; c est à toi qu'il appartient de donner ou d'ôter des aliments aux mortels humains. Heureux celui qu'en ton cœur tu honores bénévolement; toutes choses chez lui sont en abondance; son champ fertile est chargé de moissons, ses pâturages sont riches en bestiaux, sa demeure est remplie de biens. Ceux que tu protéges règnent par de justes lois sur les villes aux belles femmes; la félicité et de nombreuses richesses les assistent; leurs fils se complaisent dans les joies du jeune âge, et les vierges leurs filles, formant avec gaieté des chœurs florissants, dansent sur les tendres fleurs de la prairie. Tel sera le sort, vénérable déesse, riche divinité, de ceux que tu honoreras.

Je te salue, mère des dieux, épouse du Ciel étoilé; pour prix de mon chant, donne-moi de doux aliments, et moi je me souviendrai de toi et des autres chants.

HYMNE XXXI.

AU SOLEIL.

Muse, fille de Jupiter, Calliope, commence cette fois par chanter le Soleil, dieu brillant qu'Euryphaïsse aux grands yeux enfanta pour le fils de la Terre et du Ciel étoilé. Car Hypérion épousa l'illustre Euryphaïsse, sa sœur; elle lui donna de beaux enfants: l'Aurore aux bras de rose, la Lune aux belles tresses et le Soleil infatigable, semblable aux immortels, qui, traîné par des chevaux, répand sa lumière sur les hommes et les dieux; celui-ci, de ses yeux, lance de terribles regards, sous un casque d'or, et lui-même resplendit de rayons éblouissants; sur ses tempes, les côtés du casque, éclairés par sa tête, couvrent son gracieux visage dont l'éclat s'étend au loin; autour de son corps, de légers vêtements brillent agités par le souffle des vents, et, sous son char, sont attelés des chevaux mâles. Là où le soir il arrête son char d'or et ses coursiers, il les envoie du ciel à l'Océan.

Salut, roi, donne-moi avec bienveillance de doux aliments, et ayant commencé par toi, je célébrerai la race des hommes demi-dieux, dont les travaux ont été manifestés aux hommes par les dieux.

HYMNE XXXII.

A LA LUNE.

Muses, filles au doux langage de Jupiter, maîtresses en l'art du chant, apprenez-moi à chanter la Lune aux ailes étendues,

dont la clarté qui se montre au ciel part d'une tête immortelle, et enveloppe la terre ; elle orne toutes choses de sa splendeur, et l'air ténébreux est illuminé par sa couronne d'or. Ses rayons se répandent au loin, lorsque le soir, au milieu du mois, la Lune divine, après avoir baigné son beau corps dans l'Océan, revêtue de vêtements splendides, ayant attelé ses chevaux lumineux, les pousse en avant avec ardeur ; elle est alors dans son plein ; elle s'est entièrement accrue et elle lance des cieux sa plus vive lumière : signe et présage pour les mortels. Le fils de Saturne un jour s'unit d'amour avec elle, et, ayant conçu, elle enfanta Pandié, remarquable par sa beauté, parmi les dieux immortels.

Salut, reine, déesse aux bras blancs, à la belle chevelure, Lune divine, bienveillante ; ayant commencé par toi, je chanterai la gloire des hommes demi-dieux, dont les aèdes, serviteurs des Muses, célèbrent les travaux par leurs aimables chants.

HYMNE XXXIII.

AUX DIOSCURES.

Muses aux mobiles regards, entretenez-moi des fils de Jupiter, Tyndarides, enfants de Léda, à la démarche légère, Castor, dompteur de coursiers, et l'irréprochable Pollux. Leur mère, après s'être unie d'amour au fils de Saturne aux sombres nuées, enfanta sous les cimes du Taygète, grande montagne, des fils sauveurs des terrestres humains, et des vaisseaux rapides lorsque les tempêtes d'hiver agitent l'inexorable mer. Les nautoniers suppliants invoquent les Dioscures, fils du grand Jupiter, et leur vouent des agneaux blancs, du haut de la poupe. Mais déjà le vent les submerge sous les flots, quand soudain les Dioscures apparaissent, soutenus à travers l'éther par des ailes blondes, et, au même instant, ils apaisent le souffle des vents cruels, ils aplanissent les vagues de la mer blanchissante, signes pour les nautoniers de la fin de leur labeur. Ceux-ci, à leur aspect, se réjouissent, et ils cessent leurs pénibles travaux.

Salut, Tyndarides, dompteurs des rapides coursiers, et moi je me souviendrai de vous et des autres chants.

ÉPIGRAMMES.

I

AUX NÉONTICHEENS.

Révérez celui qui manque de demeure et de présents hospitaliers, vous, habitants d'une ville escarpée, riante fille de Cyme, sur le dernier versant du mont Sédène au superbe feuillage : vous y buvez l'eau immortelle du fleuve blond, du tourbillonnant Hermos qu'engendra Jupiter.

II

EN RETOURNANT A CYME.

Puissent mes pieds me transporter bientôt en une ville d'hommes vénérables, car leur âme est bienveillante et ils excellent par leur sagesse.

III

A MIDAS.

Je suis une vierge d'airain ; je suis placée sur le tombeau de Midas. Aussi longtemps que l'eau coulera, que les grands arbres verdoieront, que le soleil levant répandra sa lumière, ainsi que la brillante lune; tant que les fleuves déborderont et que la mer s'agitera, je resterai ici sur une tombe où l'on a versé bien des larmes ; je dirai au passant que Midas y est enseveli.

IV

AUX CYMÉENS.

A quelle destinée m'a voué Jupiter en me nourrissant à ma naissance sur les genoux d'une mère vénérable pour que je devinsse un sujet de mépris ! L'Éolienne Smyrne, cité maritime, battue des vagues, que traversent les belles ondes du Mélès sacré, par la volonté du fils de Saturne, les peuples de Phricon,

jeunes dompteurs d'impétueux coursiers, se consacrant à Mars avec la fureur de la flamme, l'entourèrent de remparts. De là partirent (pour Cyme) les filles de Jupiter; gracieuses, enfants, elles voulaient célébrer la Terre divine et les cités des hommes. Ceux-ci (les Cyméens), en leur ignorance, repoussèrent la voix sainte, le son du chant. Quiconque les connaît par expérience, comprendra ce qui, à leur opprobre, a préparé mon malheureux sort. Mais moi, je supporterai la fortune que dès ma naissance un dieu m'a donnée ; d'un cœur patient j'endurerai l'insuccès ; toutefois, mes membres ne veulent plus rester dans les rues sacrées de Cyme, et mon grand cœur m'excite à me rendre chez un autre peuple, tout chétif que je suis.

V

AU FILS DE THESTOR.

Thestoride, quoique beaucoup de choses pour les hommes soient obscures, rien pour les hommes n'est plus obscur que leur esprit.

VI

A NEPTUNE.

Exauce-moi, puissant Neptune, qui ébranles la terre, roi du vaste espace et de la divine Hélice; accorde aux nautoniers un vent favorable et un heureux retour, puisque sur leur navire ils sont mes conducteurs et mes compagnons. Fais qu'au pied du haut Mimas, je trouve en arrivant des mortels pieux et vénérables. Puissé-je tirer vengeance de l'homme qui, m'ayant trompé l'esprit, a irrité Jupiter Hospitalier, et a fait injure à la table où un hôte s'est assis.

VII

A LA VILLE D'ÉRYTHRÉE.

Vénérable Terre, généreuse, dispensatrice des douces richesses, pour ceux-ci, parmi les hommes, tu es prodigue de tes dons; pour ceux-là, contre lesquels tu es irritée, tu deviens âpre et stérile

VIII

AUX NAUTONIERS.

Nautoniers qui traversez la mer, semblable à l'odieuse Até, émules en votre genre de vie de la timide poule d'eau, révé-

rez la majesté de Jupiter Hospitalier, au loin puissant; car, pour qui l'a offensé, la vengeance de Jupiter Hospitalier est terrible.

IX

AUX MÊMES.

O mes hôtes! le vent contraire vous a saisis; mais encore une fois, maintenant, accueillez-moi et vous naviguerez facilement.

X

A UN PIN.

D'autres arbres, ô pin! produisent de meilleurs fruits que toi, sur les cimes battues des vents de l'Ida aux vallées nombreuses; là, les hommes terrestres sentiront le fer de Mars, lorsque les hommes de Cébren posséderont la contrée.

XI

A GLAUCOS.

Glaucos, gardien des troupeaux, je ferai entrer un conseil en ton esprit; d'abord donne à manger à tes chiens devant la porte de l'étable, c'est la meilleure manière; car un chien, aux premiers pas, distingue un homme qui approche, d'une bête fauve qui s'introduit dans le parc.

XII

A UNE PRÊTRESSE DE SAMOS.

Protecteur des adolescents, Apollon, exauce ma prière; fais que cette femme refuse l'amour des jeunes gens, car elle est charmée des vieillards à tête chenue dont la force est éteinte, quoique leur esprit désire encore.

XIII

A LA MAISON D'UNE CONFRÉRIE.

Les enfants sont la couronne d'un père; les remparts celle d'une cité; les chevaux sont la parure des champs, les vaisseaux celle de la mer. Les richesses grandissent une maison; les rois vénérables assis à l'agora sont l'ornement des peuples qui les contemplent; plus honorable encore est le logis où brille un feu



flamboyant un jour d'hiver, quand le fils de Saturne fait tomber de la neige.

XIV

LE FOURNEAU OU LES POTIERS.

Si vous me donnez une récompense, ô potiers, je me mettrai à chanter : Viens ici, Minerve, protége ce fourneau ; que les gobelets, que tous les vases prennent une bonne couleur, qu'ils cuisent à propos, qu'ils soient d'un grand prix, qu'on en vende beaucoup à l'agora et beaucoup dans les rues ; qu'ils rapportent un gros bénéfice ; voilà comme en votre faveur je chanterai. Mais, si vous êtes enclins à l'insolence, si vous me trompez, je convoque soudain les mauvais génies des fourneaux : Brisetout, Furibond, Inextinguible, Possédé et Cuisant (qui cuit), le plus capable d'apporter à votre art des maux infinis : détruisez par le feu la maison et le portique ; que le fourneau soit bouleversé et que les pots craquent avec fracas, que le four fasse entendre des grincements, semblables à ceux des mâchoires de chevaux, lorsque les vases voleront en éclats. Viens aussi, fille du Soleil, empoisonneuse Circé, répands ici tes venins cruels, abîme les gens et leurs œuvres. Viens aussi, Chiron, amène-moi la foule des Centaures, il en est d'échappés à Hercule, si d'autres ont péri ; qu'ils piétinent rudement ces poteries, que le fourneau s'écroule, et qu'eux-mêmes gémissent en voyant le dégât qu'ils auront fait. Moi, cependant, je me réjouirai en admirant leur terrible adresse. Enfin, que ceux qui se pencheront sur la fournaise aient le visage brûlé, afin que tous apprennent à pratiquer la justice.

XV

LE CHANT DE LA MENDIANTE.

Nous voici près de la demeure d'un homme très-puissant, il peut beaucoup et il murmure beaucoup malgré son inaltérable félicité. Portes, de vous-mêmes ouvrez-vous, la richesse mène avec elle la joie florissante et la douce paix. Que les vases soient toujours remplis, que la pâte soient toujours pétrie dans la main, tout à l'heure beau gâteau d'orge et de sésame. Votre bru va venir sur son char. Des mules au pied robuste l'amèneront en cette demeure. Que de ses mains elle tisse une toile, assise sur un siége orné d'émaux. Je reviendrai, certes, je reviendrai tous les ans, comme l'hirondelle. Je suis debout sous le portique, les pieds nus, apporte-moi soudain quelque chose....

Que tu me donnes ou que tu ne me donnes pas, je ne resterai pas ici ; car nous ne sommes pas venus dans le dessein d'y demeurer.

XVI

AUX PÊCHEURS.

HOMÈRE.

Pêcheurs d'Arcadie, aurons-nous quelque chose?

LES PÊCHEURS.

Nous laisserons ce que nous aurons pris; ce que nous n'aurons point pris nous l'emporterons [1].

HOMÈRE

Vous êtes bien du sang de vos pères, qui n'avaient ni terre ni troupeaux.

XVII

SUR LA TOMBE D'HOMÈRE.

Ici la terre cache une tête sacrée, le chantre des héros, le divin Homère.

XVIII

EXTRAIT DU MARGITÈS.

Il savait beaucoup de choses, mais il les savait mal.

Les dieux ne l'avaient point fait jardinier, ni laboureur, il n'était en rien habile et il ne possédait aucun art.

Serviteur des Muses et d'Apollon qui perce de loin.

1. Voici encore une bouffonnerie à la Rabelais : l'Arcadie est dans l'intérieur des terres; des pêcheurs d'Arcadie ne pêchent pas, ils cherchent leur vermine; ce qu'ils prennent ils le laissent, ce qu'ils ne prennent pas ils l'emportent avec eux; il n'y a là rien d'homérique. Voy. Hésiode, fin du *Certamen*.

FIN.



ENCYCLOPÉDIE

HOMÉRIQUE[1].

A

Adultère est puni par des dommages-intérêts, 449; comme en Angleterre, contrée où le droit héroïque moderne a laissé le plus de traces.

Affirmation par serment est un des actes les plus solennels de la vie héroïque; si le serment est faux, c'est un crime puni après la mort, 42, 279. (Voir, pour les formalités dont elle est entourée, 200).

Age. Il y a quelque chose de patriarcal dans les âges homériques. Les chefs de l'armée, qui ont mis dix ans à la rassembler, qui combattent depuis dix ans sous les murs de Troie, 19, ont bien près de la cinquantaine. Hélène et Pénélope sont à au moins quarante ans dans tout l'éclat de leur beauté, 39, 370, 371, etc. Nestor donne à la péninsule grecque le nom qu'elle portait avant Pélops, 7 (champs paternels; il y a dans le texte terre Apienne). Or Pélops est antérieur au siége de Troie d'environ quatre-vingt-seize ans. Nestor doit donc être centenaire. Il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'Antiloque dit de l'âge d'Ulysse; 339; c'est une plaisanterie, l'armée est en belle humeur, et Antiloque se sert d'une expression proverbiale, telle que *il est vieux comme le temps.*

Agora. Ce n'est point encore le forum romain ni l'agora des républiques grecques; le peuple ne vote pas; mais il a une volonté qu'il faut entraîner, s'il doit concourir à l'entreprise sur laquelle on délibère. Les rois se concertent à l'avance, dans un conseil secret, et conviennent des moyens d'agir sur ses passions, 17; lorsqu'il ne doit pas être mis en mouvement, son intervention dans les affaires que l'on traite témoigne d'une habitude de publicité, d'un besoin d'émotion, qui contiennent en germe toutes les institutions d'une nation libre, 1, 271, 375.

Agriculture. Voir, pour les procédés de labourage, pour l'usage des engrais, pour les travaux de la récolte, 272, 273, 559; pour la manière de séparer le grain de la paille, 189, 295; pour la manière de faire de grain farine, 436, 593.

Amazones. Priam et l'aïeul de Sarpédon les ont combattues, 40, 85.

Ame. L'individu et le corps sont identiques, 1. Qu'est-ce donc que la mort laisse subsister? Une âme, une vaine image, qui, dès que la vie a abandonné les ossements, s'échappe et voltige comme un songe, 324, 482. Cette ombre légère, après le trépas, n'a plus de sensations; mais elle ne peut franchir les portes de Pluton si l'homme qui n'est plus ne reçoit les honneurs de la sépulture.

1. Cette table ne peut être regardée que comme un essai. Pour la faire complète il faudrait transcrire presque tout Homère par ordre alphabétique.

Jusque-là elle souffre, elle gémit; elle revient sur la terre, 323, 486. Lorsque la flamme du bûcher a dévoré les chairs et les os que les nerfs ne soutiennent plus, elle entre dans l'empire des morts, et Proserpine lui ôte la science et la pensée, 479, 482; pour rendre le souvenir à cette image *inerte* et *vaine*, 491, il faut une cérémonie d'évocation, 479; mais ce court et fugitif rappel à la vie ne réveille chez elle que des regrets, 491 et suiv., et elle est impatiente de rentrer dans les éternelles ténèbres. Il n'y a rien de consolant ni de moral dans cette doctrine informe qui semble née du besoin d'inculquer à l'âge héroïque l'usage des sépultures solennelles et des combats à outrance sur les corps des héros terrassés. Après l'idée générale viennent les incohérences, qui sont poussées jusqu'au burlesque. Il ne faut point ranger parmi les contradictions: 1° les supplices de Tytie, de Tantale, de Sisyphe, 493. Homère n'aurait point conçu de peines physiques, non plus qu'une béatitude éternelle, sans le corps (Voy. ce mot), et il admet, 467, que l'on puisse être précipité aux enfers *sans âme et sans vie*. Pour les grands criminels donc, ce serait le corps, et non l'âme, qui serait permanent; 2° le long entretien d'Agamemnon et d'Achille. Ce passage est controuvé et nous paraît intercalé. Mais que penser d'Orion, qui chasse encore dans la prairie d'asphodèle les bêtes que jadis il a tuées? 493. Que penser du fantôme d'Hercule et de son arc toujours tendu qui épouvante la foule des morts, 494? Que penser des sacrifices offerts à des ombres vaines, 479? Que penser de ces vêtements qu'on brûle pour elles, 321, sans doute pour qu'elles portent des ombres de vêtements, 323? Minos aussi, 493, est difficile à expliquer; juge-t-il par habitude, comme Perrin Dandin? Est-il divinisé? Quels droits peut-il avoir à débrouiller, si ce n'est le mérite des funérailles? Jusqu'à la mort, l'âme, ainsi que les facultés intellectuelles, réside dans la poitrine. Elle s'exhale à travers les lèvres (les dents selon le texte), 126, et quelquefois par une blessure dont il semble qu'elle ait horreur. Comment fonctionne-t-elle pendant la vie? (Voy. *Sentiment*.)

AMITIÉ. L'amitié héroïque est fondée sur des rapports de sentiments, d'âge, et surtout sur une noble communauté d'exploits et de périls, 342, 534.

AMOUR. Passion beaucoup moins vive que l'amitié; elle se borne aux désirs que fait naître Vénus à l'aide de sa merveilleuse ceinture, 199, 200. Le dieu amour n'existe pas encore.

ANATOMIE. Il faudrait pouvoir ici transcrire entièrement une brochure de M. Malgaigne, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Ce savant docteur a cherché dans Homère le secret de l'origine et des progrès de la médecine antique jusqu'à la grande révolution opérée par Hippocrate. « Vous verrez dans l'*Iliade*, dit-il, un cadre complet d'une très-belle anatomie des régions extérieures. Et n'est-il pas bien curieux d'y retrouver certaines délimitations des régions toutes pareilles à celles qu'ont adoptées de nos jours MM. Blandin et Velpeau et moi-même?» Nous nous bornerons à dire que cette brochure nous a été fort utile pour la partie anatomique, quoique nous nous en soyons écarté pour la physiologie. (Voy. *Ame*.) Les deux blessures faites par Mérion, 61, 190, qui causent une mort immédiate ont de remarquable qu'Homère a indiqué comment le fer de l'opérateur pouvait pénétrer jusqu'à la vessie.

ANIMAUX (Histoire naturelle des). Homère, en sa qualité d'encyclopédiste est classificateur, et il se plaît à faire suivre les noms d'une épithète qui peut passer pour une définition. Ces épithètes, intraduisibles à moins de périphrases, ne font rien à l'action, et, en général, on les a supprimées; mais il est à propos d'en rétablir ici quelques-unes, en témoignage de la sagacité de ces observations primitives. L'homme est un *être à face humaine et à voix articulée*; il est encore un *inventeur*; et ces deux définitions sont bien supérieures à celles de Platon. Le cheval est *solipède*, *hennissant*, *galopant*. Le bœuf est *fissipède*, *flexipède*, *au front superbe*, *aux cornes droites*, *aux cornes recourbées*. (Voy. Buffon). La guêpe est *variée par le milieu*. Le taon est *bariolé*. etc., etc. Les mœurs de plusieurs bêtes fauves sont, de plus, très-

exactement décrites dans une foule de comparaisons.

Anthropophages. Homère a rejeté les cannibales dans les régions fantastiques, 470, 447. On savait de son temps qu'il en existait encore, mais on ne savait pas précisément dans quelles contrées.

Armes. Pour leur luxe et leur solidité, Voy. l'arc de *Pandoras*, 49; le bouclier d'Ajax, 97; l'armure d'Agamemnon, 146; le bouclier d'Achille, 270.

Art militaire (Voy. les discours de Nestor, 53; d'Ulysse, 196, 277, 278; de Polydamas, 166, 169, 191, 265). —Voy. *Bataille*, *Camp*, *Fortification*, *Menaces*, *Tactique*.

Astronomie. Il n'y a de nommées dans l'*Iliade* que quatre constellations : les Pléiades, les Hyades, Orion et l'Ourse, 270; plus deux étoiles : le chien d'Orion ou astre d'automne (Sirius), et Hespéros (Vénus), 60, 147, 310, 317. Dans l'*Odyssée* on trouve encore quatre constellations; mais le Bouvier a remplacé les Hyades, 420; on retrouve Hespéros, 442, etc.; on trouve le même astre sous le nom d'étoile du matin, 509; mais ce qui est très-important, la connaissance de ces astres dans le second poëme est appliquée à la navigation (Voy. ce mot). Il n'est point question des planètes; cependant la légende des amours de Mars et de Vénus, 447, a paru astronomique. (Lucien, *Traité de l'Astrologie.*) Si c'est en effet une allusion à une conjonction des deux planètes, Homère en aurait eu connaissance entre la composition des deux poëmes, et les tables astronomiques pourraient servir à trouver une date certaine au-dessus de laquelle il serait vraisemblable de faire remonter l'*Iliade*, au-dessous de laquelle on ne pourrait se refuser à placer l'*Odyssée*. Il n'est pas impossible que l'époque des compositions homériques soit indiquée par les deux descriptions du ciel ci-dessus rappelées : celle de l'*Iliade* se rapporte à l'été; celle de l'*Odyssée* à l'hiver. Nous avouons notre impuissance pour cette recherche, et nous souhaitons qu'elle soit faite par les hommes compétents.

Augure. Oiseau envoyé comme *signe des dieux*, et interprète du vol des oiseaux. La science de l'augure rentre dans la divination (Voy. ce mot); elle demande un don spécial d'Apollon, et est fort délicate, car tous les oiseaux ne sont pas fatidiques, 3, 170, 378, 541; aussi l'infaillibilité de l'augure est-elle mise en doute, 3, 347, 378. Pour prendre les augures, on tourne la face du côté du soleil levant. (Voy. *Points cardinaux*.)

B

Bataille. Napoléon a relevé l'exactitude d'Homère, à ne le considérer que comme historien militaire. Quelques détails à l'appui de ce jugement ne paraîtront pas hors de saison. Il faut se figurer le camp des Grecs (Voy. ce mot) sur le rivage; et, à trois lieues dans les terres, au levant, la grande Ilion. Au nord du camp et de la ville, coule le Simoïs, qui reçoit, à une lieue du camp, le Scamandre, dont deux sources sont sous les murs de Troie. Pour marcher aux ennemis, les Grecs doivent donc ou traverser le Scamandre, et appuyer leur gauche au Simoïs; ou appuyer leur gauche au Scamandre, et s'avancer entre ce fleuve et la mer. Dans le premier cas ils se heurtent contre la colline Batiée, dans le second contre le tertre marqué par le tombeau d'Ilos, 34, 147, 149. La première action s'engage sur la colline Batiée. Agamemnon, trompé par un songe, a cru surprendre les Troyens, mais il les trouve sous les armes; leur résistance est très-vive, surtout lorsque les dieux ont abandonné le combat, 81. Les assaillants sont en péril, car ils ont deux rivières à dos, *ibid.*, mais Ajax les sauve en rompant les phalanges ennemies, *ib.* La seconde bataille est livrée entre le Scamandre et la mer, 105, 141. Les Grecs, épouvantés par un orage, la perdent, et sont refoulés dans les retranchements qu'ils viennent de construire. Le lendemain ils font une sortie générale, 147; mais, après avoir repoussé les vainqueurs jusqu'à la ville, ils sont encore mis en déroute. C'est alors qu'ont lieu les attaques du camp (Voy. ce mot); l'intervention de Patrocle, ses succès, son habile manœuvre, qui consiste à couper la retraite à une

partie de l'armée troyenne, 232; puis sa mort, qui assure à Hector l'honneur de la journée. A l'aurore le combat recommence; mais Achille est sorti de son repos, et, par une combinaison digne d'un grand tacticien des temps modernes, il pousse droit au gué du Scamandre, 296, rompt les ennemis, en jette une part dans la rivière, repousse l'autre vers le tombeau d'Ilos, et s'élance pour la prévenir aux portes de Troie, par la colline Batiée, *ibid.* et suiv. Mais les efforts des dieux favorables à Priam (selon le poëte), ou un corps de réserve placé de ce côté, 141, font échouer ce dessein. Toutefois le héros terrasse Hector, et c'en est fait d'Ilion. (Voy. *Tactique.*)

C

Camp des Grecs. La disposition générale est indiquée, 195, 196; cherchons à reconstruire les détails. Les extrémités de la première ligne sont connues : Ajax, fils de Télamon, et Achille les occupent, 146. Le centre n'est pas moins formellement déterminé : c'est par là qu'Hector pénètre dans les retranchements, 183, et là se trouvent les vaisseaux d'Ajax le Locrien et de Protésilas, 190. Au delà de la première ligne se trouve, au centre, le vaisseau d'Ulysse, 106, 149, et plus loin l'agora, 163, qui s'étend jusqu'au rivage, 280, lequel est bordé par les vaisseaux d'Agamemnon, 8, 12, 103, 118, 280. Près de la porte qu'Hector a forcée, combattent : les Béotiens, les Athéniens, les Locriens, les Phthiotes de Protésilas et les Épéens des Échinades, 190. Les trois premières de ces phalanges appartiennent à l'escadre de droite (Voy. *Flotte des Grecs*), la quatrième à l'une des escadres du centre, la dernière à l'escadre de gauche. N'est-on point autorisé à conclure de leur ordre de bataille et de leurs points de départ désignés : 1° que l'escadre de droite, divisée en deux files, occupe la droite du camp; qu'aux extrémités de la première file sont : à droite le fils de Télamon, à gauche le fils d'Oïlée? 2° que l'escadre de gauche, divisée en deux files, occupe la gauche du camp; qu'aux extrémités de la première file sont : à gauche Achille, à droite le frère de Protésilas? 3° que le reste de la flotte est réparti autour de l'agora, puis à droite et à gauche de cette vaste enceinte?

Camp (attaque du). Cet épisode donne une idée complète de la manière dont alors on combattait. Hector espère d'abord franchir le fossé avec les chars, 166; sur les observations de Polydamas, il fait mettre pied à terre à toute l'armée, et la forme en cinq colonnes, 167. Le rempart forcé, les Grecs serrent leurs rangs en avant des vaisseaux, et soutiennent bravement le choc, 179, 180, jusqu'à ce que la blessure et la chute du grand fils de Priam leur rendent l'attaque possible, 206. Mais bientôt Hector reparaît, et ramène la victoire; le fossé est comblé, le mur est abattu, les chars pénètrent jusqu'aux navires, et les assiégés, du haut des tillacs, ou entre les flancs de leurs vaisseaux, font de terribles efforts pour les repousser, 214; ils n'y peuvent réussir, sont encore rompus, abandonnent l'avant des navires; toutefois ils s'arrêtent, reforment leur alignement, et se défendent assez longtemps pour donner le temps à Patrocle d'armer les Myrmidons et de leur apporter un secours décisif, 230 et suiv. Il faut lire, pour les détails de cette action, qui ressemble de tous points à un combat de nos jours, les pages 173, 183, 190. (V. *Tactique.*)

Camp des Troyens. Les détails que donne Dolon, 141, sur le campement des Troyens et auxiliaires, suffisent pour faire comprendre que les guerriers d'Ilion n'étaient pas moins expérimentés que leurs adversaires dans la science de la guerre. De la mer à Thymbra, leurs bivacs couvrent à la fois Troie, les rives des deux fleuves et les deux collines qui défendent l'accès de la ville.

Cardinaux (Points). Les Arabes appellent encore la Syrie *Barr-el-Cham*, ou *pays de la gauche.* Cette dénomination, par son contraste avec celle d'*Yamin*, ou *pays de la droite*, indique pour chef-lieu un local intermédiaire qui doit être la Mecque. Dans l'antiquité, les peuples qui adoraient le soleil, lui ren-

dant hommage au moment de son lever, se supposèrent toujours tournes à l'orient. Le nord fut la gauche, le midi la droite, et le couchant le derrière. (Volney, *Voyage en Syrie.*) Comparons ces traces, encore existantes, d'un culte oublié, à ce qui se trouve dans Homère. Hector, 170, en parlant des augures, s'écrie : Je ne m'inquiète point s'ils volent à ma droite *du côté de l'aurore ou du soleil*, ou à ma gauche vers les *ténèbres immenses.* Minerve, en vantant la gloire d'Ithaque, 512, affirme qu'elle est connue de peuples nombreux : soit qu'ils vivent du côté de l'*aurore et du soleil:* soit que, *par derrière*, ils habitent du côté des *ténèbres immenses.* Enfin Ulysse, 455, indique, en ces termes la position géographique de sa patrie : Plusieurs îles alentour parsèment la mer, les unes près des autres ; Dulichios, Samos et Zacynthe ombragée de forêts, toutes du côté *de l'aurore et du soleil ;* Ithaque, plus humble, s'en éloigne, et la dernière sort des flots du côté *des ténèbres.* Que veut dire, dans ces trois passages, le mot *ténèbres?* Mais, dans le dernier, l'interpretation est palpable. Ithaque, par rapport à l'embouchure de l'Asper (Acheloüs), où se trouvait Dulichios; par rapport à Céphalénie (Samos); par rapport à Zante (Zacynthe), est au nord-ouest et au nord-est. Homère indique donc par les *ténèbres* la région du ciel où le soleil ne va jamais. Le sens est le même dans l'exclamation d'Hector; et cette région est pour ceux qui prennent les augures, comme pour ceux qui adorent le soleil, la région de la gauche. Enfin, par les *ténèbres*, ou pays *de derrière*, Minerve entend parler du couchant. Elle réduit les *ténèbres* à un point : celui où elles commencent. Il soit de là que l'*aurore et le soleil* signifient généralement toute la région du ciel que parcourt le soleil, et quelquefois le point où commence sa course. Au reste, le poëte est plus formel quand il désigne l'est ou l'ouest, 364-442; quoiqu'il ne leur donne point de nom particulier, et que ce que nous appelons les quatre *points cardinaux* ne lui soit point connu.

CHANTEURS. Les héros ont assez d'audace et de vaillance pour lutter contre le destin (V. ce mot); mais les *chanteurs* et les *poëtes* sont doués d'inspirations assez énergiques pour lutter contre la violence héroïque. C'est la Muse, c'est Jupiter qu'ils rendent responsables des sages vérités qu'ils font entendre, 1, 27, 363, 370. Après s'être placés sous la protection du peuple et des dieux, ils rappellent les rois à la vertu. Les coupables desseins d'Égisthe sont longtemps déjoués par l'influence d'un chanteur divin, 389. Phémios charme les prétendants de Pénélope, mais par contrainte : son âme est révoltée contre leur injustice, 599 ; mais Homère lui-même remplit surtout la sainte mission qu'il ne fait qu'indiquer à l'égard de ses devanciers. Les lamentations de Briséis sur le corps de Patrocle, 280; les pleurs des captives qui l'entourent, *ibid.*: les discours de Priam, 311, d'Andromaque, 312, sont autant de protestations, sinon de jugements contre la vie héroïque. L'arrêt est formel lorsque le poëte s'explique sur le sacrifice des douze jeunes Troyens immolés par Achille devant le bûcher de Patrocle 326 : « Car, dit-il, en son esprit le héros a résolu une mauvaise action. » Ce blâme, d'un acte tout dans les mœurs du temps est sorti de l'âme d'Homère; c'est le coup d'œil prophétique du génie qui vit au delà de son époque et entrevoit un avenir meilleur. On peut donc faire honneur à la tribu des poëtes, des chanteurs divins, de l'adoucissement de ces mœurs farouches qu'ils ont domptées par le sentiment du beau et par l'impression qu'ils ont faite sur la foule. Les legendes d'Amphion et d'Orphée, en ce sens, sont véritables.

CHARRON (Art du). La roue est déjà celle dont nous nous servons maintenant avec ses rayons, ses jantes, ses bandes, ses moyeux, 76. On était plus avancé du temps d'Homère qu'on ne l'est aujourd'hui en Espagne.

CIEL. Le ciel d'Homère est un firmament, 252, 384; c'est le domaine de Jupiter, 214. Dans l'*Iliade*, les dieux habitent les palais de l'Olympe, montagne de Thessalie, 1, 11, 13, 198. Dans l'*Odyssée*, ils habitent le ciel, que deux géants tentent d'es-

calader en entassant sur l'Olympe le Pélion et l'Ossa, 488.

CITÉS (Fondateurs des). « Le héros romain, le fondateur de la cité, doit être d'abord un homme sans patrie et sans loi, un *outlaw*, un banni, un bandit, mots synonymes chez les peuples barbares. » (Michelet, *Histoire romaine*, I, 91.) La légende de Romulus est la même que celle des fondateurs de Pylos et de Thèbes, 487, 488.

COMMERCE. Ne se fait que par échange. 367, 539, et est entremêlé de piraterie, 539. Le Troyen Dolon porte, 140, la dépouille d'un loup blanc, animal des régions boréales. Il y a donc, dès ces temps reculés, un commerce médiat de fourrures entre l'Asie et les peuples du Nord. De là, sans doute, les notions vagues d'Homère sur les contrées hyperboréennes, 470, 481. La connaissance de l'étain, 146, 270, de l'ivoire, 50, 397, des émaux, *ibidem*, constate des relations indirectes avec une grande partie de l'ancien hémisphère. Le vin paraît un objet de commerce particulier, 103, réservé aux possesseurs de fiefs (V. *Fiefs*). V. p. les émaux : *Recherches sur la peinture en émail par J. Labarte.*

CORPS (Permanence du). Rhadamanthe et Ménélas ne meurent point : ils vivent aux champs Élysées, 408, dans une béatitude que le poëte ne concevrait pas si, comme l'âme, ils étaient privés de sensation. (V. ce mot.)

CORROYEUR (Art du). 251.

COSMOLOGIE. La terre est un immense plateau; car, dès son lever, l'aurore l'éclaire tout entière, 104. Au-dessus est le ciel (V. ce mot), qui paraît s'élever à une distance double de la hauteur des plus grandes montagnes. 77, 105. Elle est entourée par le grand fleuve Océan, 279, 473, au delà duquel, dans une région vouée à une obscurité éternelle, 481, s'élève le palais de Pluton, 479. L'enfer, séjour des morts, est creusé en gouffre; au plus profond de ces abîmes est le Tartare ténébreux, éloigné du palais de Pluton autant que le ciel l'est de la terre, 104 : ainsi la forme sphérique est déjà pressentie. Le ciel s'appuie sur la terre au moyen de grandes colonnes que soutient Atlas, 364. Ce dieu fantastique (car son séjour n'est pas indiqué) a une fille non moins fantastique que lui. C'est la déesse Calypso (cachée) qui habite l'île d'Ogygie (primitive), au point culminant (nombril) de la mer, *ibid.* Cette filiation est toute naturelle. Atlas réside au point le plus élevé de la terre (lieu idéal); sa fille a pour demeure le lieu (non moins idéal) où la convexité de la mer atteint le maximum de hauteur.

CRIMES. S'il fallait classer les crimes, on mettrait au premier rang l'outrage aux dieux, qui est cruellement puni aux enfers, 493. Viendrait ensuite le parjure, dont la punition après la mort est annoncée, 42, 279, quoiqu'elle n'apparaisse pas formellement au onzième chant de l'*Odyssée*. En troisième lieu seraient les violences contre les hôtes, 563; puis, après, l'usurpation des biens d'autrui, 369. Pour les autres attentats, V. *Morale*.

D

DESSIN. Le voile d'Hélène, 38; le bouclier, la cuirasse, le baudrier d'Agamemnon, 146; le bouclier d'Achille, 270 et suivantes, prouvent une grande perfection dans l'art du dessin.

DESTIN. Le destin gouverne l'univers, et les dieux semblent avoir la mission spéciale de faire respecter ses arrêts. Cependant, l'esprit héroïque aspire à se dégager des liens de ce vieux fatalisme oriental, contre lequel il se sent la force de lutter. Deux fois Jupiter délibère s'il sauvera des héros voués à la mort, 233, 314; deux fois il est rappelé à son devoir par d'autres divinités. Les Grecs se seraient embarqués, *malgré la destinée*, 29, sans la vigilance de Junon et Minerve. Patrocle est sur le point de prendre Troie, *malgré le destin*, 239; c'est Apollon qui le repousse. Tout l'Olympe descend parmi les guerriers pour empêcher Achille de renverser les remparts d'Ilion, *malgré le destin*, 284. Enfin, Égisthe brave le destin, et, malgré ses décrets, que les dieux lui ont fait connaître, il immole Agamemnon, 364, sans que sa témérité soit au-

qu'une idée incomplète de ses artifices. Les discours de Nestor commencent presque toujours par une cadence de syllabes ioniennes, et il emploie de préférence ce dialecte, le plus doux de ceux d'Homère.

ÉLYSÉES. Séjour de béatitude, situé vraisemblablement à l'orient, par opposition aux enfers, dont l'entrée est à l'occident, 408.

ÉQUITATION. Ulysse et Diomède montent à cheval sans que l'on sache dans quelle position, 144; mais les exercices de voltige sont déjà en usage, 222.

ESCLAVES. On les achète, 297, 372; ou on les ravit à main armée, 130, 372; ils sont à la merci de leur maître, 91; il a sur eux droit de vie et de mort, 619; cependant, ce n'est point tout à fait une chose comme dans la loi romaine : il peut posséder, 527; et si son maître est juste, une condition heureuse est la récompense de ses travaux, 518.

F

FEMME. Son état d'infériorité n'est pas douteux. L'interpellation de Télémaque à sa mère, 370, en est la preuve irrécusable. Appeler *femme* un héros est la plus poignante injure, 21, 95, 107. Cependant la femme est déjà la compagne de l'homme, et celui-ci reconnaît qu'il a envers elle des devoirs à remplir, 124. Le harem (moins l'eunuque) existe chez les Troyens, 350, comme chez les Grecs, 2; et l'horrible crise de jalousie dont Ulysse est saisi à la vue de ses captives infidèles, la vengeance atroce qu'il en tire, 591, 619, semblent une scène de sérail.

FÊTES. Il n'y a point dans l'*Iliade* d'apparence de jour sanctifié; mais dans l'*Odyssée* Ulysse immole les prétendants le jour de la fête d'Apollon, 594, 605. La connaissance qu'a tout le peuple d'Ithaque du retour de cette solennité indique l'usage d'une distribution du temps et d'un ordre dans le classement des journées. (V. *Temps* (mesure du).

FIEFS. Les Lyciens donnent à Bellérophon, parmi leurs champs, un vaste enclos, riche par ses vignes fécondes et par ses moissons abondantes, 85. Les Étoliens offrent à Méléagre une pareille récompense, 129. Achille suppose que c'est ce qu'ambitionne Énée, 288. Enfin, Sarpédon explique à Glaucos, 171, que ces concessions du domaine public ne sont point gratuites, et qu'elles entraînent l'obligation de combattre au premier rang. C'est bien là une condition féodale et héroïque. De plus, les rois décorés du sceptre sont gardiens des coutumes dictées par Jupiter, et doivent rendre la justice, 6, 235. Le peuple lui-même les convoque au conseil, 427. Les fiefs sont toujours riches en vignobles; et, tant à cause des frais de culture que par la difficulté de le conserver, le vin paraît une denrée réservée à leurs possesseurs. (V. *Commerce*.)

FLOTTE DES GRECS. On a séparé par des alinéa les forces dénombrées, 27 et suiv. On suppose que les flottilles de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, d'Eubée, de l'Attique et de Salamine, ont formé l'escadre de la droite; supposition que leur place dans le dénombrement et la situation géographique des peuples qui les ont fournies rendent très-plausible (toutes les distributions, tout ce qui suppose un ordre dans Homère commence par la droite. On admet que les flottilles du Péloponèse, que celles des îles Ioniennes et de l'Étolie, que celles de la Crète et des îles Sporades, divisées en trois escadres, ont formé le centre. On suppose, enfin, que les flottilles de la Thessalie, survenant du nord, ont pris naturellement la gauche de l'armée et ont formé l'escadre de gauche. Si les onze cent quatre-vingt-six bâtiments, si les vingt-neuf flottilles, si les cinq escadres se sont en effet déployées dans cet ordre, en sortant de la rade de l'Aulide, il s'ensuit que, pour se porter au nord-est, ils ont dû voguer la gauche en tête; circonstance qui a pu déterminer le poëte à dénombrer cette portion de l'armée, contrairement à son habitude, de gauche à droite, pour commencer par le héros qui la commande. Mais, pour pénétrer dans une rade étroite, cette longue file de navires a dû se disloquer; et si l'on consulte la disposition du camp (V. ce mot), on concevra que les deux ailes ont d'abord débarqué,

puis après elles les trois escadres du centre.

FONTAINIER (Art du), 301.

FORTIFICATION. Les villes sont entourées de murailles et de hautes tours sans fossés; on y ajoute quelquefois des palissades, 239, 435. Le camp des Grecs est défendu par un retranchement palissadé, derrière lequel s'élèvent un mur et des tours, 102, 166. M. de Choiseul donne 3118 mètres de longueur à l'enceinte extérieure du camp. Il n'est pas impossible qu'elle ait été couverte d'une muraille et d'un fossé dans le délai qu'indique Homère, 102.

G

GAGEURE. Idoménée propose un pari à Ajax, comme le ferait un gentleman à une course de chevaux, 332.

GÉOGRAPHIE. Le dénombrement des Grecs et des Asiatiques, 27 à 35, est une nomenclature géographique dont l'exactitude a toujours été admirée. Au delà, le poëte ne connait plus que des traits généraux souvent entremêlés de notions confuses. Ses Abiens, les plus justes des hommes, ses Hippomolgues, d'après leur nom même (*nourris de lait de jument*), sont évidemment des Scythes, 176. Qu'est-ce que ses Éthiopiens (visages brûlés) qui, 11, habitent les rives de l'Océan; qui, 363, habitent aux extrémités de la terre: les uns, les régions où le soleil termine sa course; les autres, celle où il la commence (comme dans l'Hindoustan), et que Ménélas, 398, visite en même temps que les Phéaciens, les Sidoniens, les Erembes, l'Égypte et la Libye? S'agit-il à la fois des Éthiopiens actuels et des Indiens? Que veulent dire les paroles de Nestor au sujet de Ménélas, 391 : *Il est arrivé de pays lointains, de contrées d'où n'espérerait pas revenir celui que d'abord la tempête aurait poussé sur une mer tellement vaste, que les oiseaux n'en reviennent pas la même année parce quelle est grande et terrible?* Ce n'est pas de la Méditerranée, entre l'Égypte, et la Grèce, qu'il s'agit; car on sait, 522, qu'en cinq jours on se rend de la Crète en Égypte, et le trajet de la Crète est bien connu. Cette Égypte qui occupe tant Homère lui a-t-elle été ouverte? Il indique avec précision la distance du Phare au Nil, 403. Il décrit les productions merveilleuses de ce sol fécond, 401; mais il ne dit rien des sept bouches du fleuve, ni de ses canaux, ni de ses débordements. Pour les contrées visitées par Ulysse, nous renverrons le lecteur au mot *Voyages*.

GOUVERNEMENT. C'est une sorte d'administration municipale, avec publicité des délibérations, des débats et des jugements, 271, 427. Il y a souvent plusieurs rois dans une ville; mais l'un d'eux a la prééminence, 427, 450 et il tient des citoyens sa force et sa puissance, 430. Le peuple paye des tributs, 120; et il est des circonstances où les rois l'imposent extraordinairement, 505.

H

HOMICIDE. Il n'y a point de partie publique pour punir ce crime; mais le peuple prend fait et cause pour la victime, et le meurtrier est obligé de fuir, 623. Cette expiation faite, ou s'il a transigé avec les parents du défunt, il rentre dans la condition commune: sa violence n'inspire pas de sentiments qui lui nuisent, 324, 536.

HONNEURS. (V. *Récompense*.)

J

JEUX. Ces fêtes, qui ont été longtemps les délices de la Grèce, sont déjà en usage avant le siége de Troie, 120, 161; le poëte prend occasion des funérailles de Patrocle pour les décrire avec détail, 328 et suiv. Maintenant, qu'est-ce que les paisibles jeux dont il est question, 324, 365? S'agit-il des osselets, des échecs ou des dés? Question plus facile à poser qu'à résoudre.

L

LANGAGE. Le langage, même habituel, n'était-il pas cadencé? Pourquoi cette formule si souvent répétée: *il*

••

PROLÉTAIRES. A côté de l'esclave si misérable (V. ce mot), il y a le prolétaire, dont la vie est non moins dure, 174; et souvent, au lieu de salaire, il reçoit de mauvais traitements, 306.

R

RÉCOMPENSE. Après la prise d'une ville on partage le butin, 456, 492. Mais, outre son lot, le héros obtient une récompense, 4, 5 et suiv. C'est un présent à la fois matériel et honorifique auquel, à ce titre surtout, celui à qui il a été décerné attache une extrême importance. Toute l'*Iliade* roule sur la colère que ressent Achille parce que sa récompense lui a été ravie. Les dieux aussi ont leur récompense : c'est la nourriture qui leur est nécessaire, 48, et que les hommes leur fournissent. Ce mot de récompense dont se sert Jupiter indique à la fois un besoin matériel et un besoin d'hommages moins grossiers. Les vieillards ont leur récompense : c'est d'encourager les jeunes guerriers par leurs conseils, 54. Les morts eux-mêmes ont pour récompense les pleurs que l'on verse sur eux, 322, 400.

RELIGION. Quelle était la religion héroïque? Quelles pouvaient être les croyances d'hommes nés des dieux, avec qui ils se trouvaient toujours en communication, soit réellement, soit par la divination? Voici ce que nous apprend Homère. Les dieux ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes appétits que les hommes. Ainsi, il leur faut des aliments, 11, 417; il leur faut des parfums, 198; il leur faut des sacrifices offerts par les mortels. S'ils prennent en affection un héros, un peuple, une ville, c'est que chez ce héros, chez ce peuple, dans cette ville, *jamais leur autel ne manque de mets qui leur conviennent, de libations et du fumet des victimes; car telle est la récompense qu'ils ont reçue en partage*, 48. Enfin ils ne dédaignent pas de s'asseoir aux festins des hommes, 11, 360. De leur côté, les humains ont constamment recours à l'assistance des dieux pour lutter contre la violence des temps, contre la nature, contre le destin. Il y a ainsi entre l'Olympe et la terre un échange perpétuel de bons offices, nullement gratuits, mais intéressés. C'est une sorte de compte courant, et l'*Iliade* tout entière roule sur cette donnée. Chrysès, méprisé par Agamemnon, invoque Phébus, et se réclame des victimes qu'il a brûlées pour lui, et non en son honneur. Le dieu n'hésite pas à se reconnaître débiteur envers son prêtre, et il venge son injure. Achille, inspiré par Junon, comprend que la peste dont le camp des Argiens est frappé est un signe de sa colère, et il propose de l'apaiser *en lui donnant sa part du fumet des agneaux et des chèvres les plus belles*, 3. La religion héroïque est donc une sorte de fétichisme, non point abrutissant comme celui du nègre, mais fondé sur la proche parenté des héros et des dieux.

S

SALAIRE, 174, 306. Les éditeurs allemands pensent que les deux talents d'or déposés devant les juges, 271, sont leur salaire. Cette opinion est contraire au droit héroïque. Au moyen âge, il n'y a eu d'épices que quand il y a eu des corps judiciaires, et pendant l'âge héroïque de l'antiquité l'obligation de rendre la justice paraît être une des conditions de la possession des fiefs. (V. ce mot.) Sarpédon protégeait la Lycie par sa vaillance et par *sa justice*.

SENTIMENT. Dans Homère, toutes les pensées partent du cœur, 50, 104, 399, 442 et *passim*. Toutes les facultés intellectuelles résident dans la poitrine; en d'autres termes, elles sont toutes du ressort du sentiment. De là l'extrême mobilité, la violence des héros, qui sont à peine sûrs de remplir leurs promesses lorsqu'ils les ont scellées par les plus terribles serments. Les dieux eux-mêmes partagent cette infirmité humaine, et Jupiter lui-même, aussi bien qu'un frêle mortel, ne fait jamais que ce que son cœur ordonne; c'est-à-dire qu'il est toujours à la merci des impressions du moment. Une prière, un vœu, un accès de pitié, ébranlent ses résolutions, 12, 13, 48, 76, etc. Ame (pendant la vie), cœur, sentiment, sont un seul et même mot, auquel est souvent associé celui qui se rapporte, selon nous, à la sensa-

tion et à l'esprit. Cette disposition de l'homme à céder aux mouvements de son âme (qui à l'époque héroïque sont, pour ainsi dire, palpables, attendu qu'ils ne sont combattus ni par une morale absolue et universelle, ni par la volonté, ni par la réflexion) le jette dans d'étranges aberrations. Il prend toutes ses impressions pour des désirs de l'âme. et, en lui donnant en apparence la prééminence sur le corps, il ne fait que l'enchaîner aux passions et aux sens. Les besoins les plus vulgaires sont attribués à l'âme. Les héros boivent beaucoup, parce qu'ainsi le veulent leurs âmes; on leur donne des bœufs à rassasier leurs âmes; si les mets étaient inégalement partagés, leurs âmes auraient sujet de s'en plaindre; s'ils s'éloignent du péril, c'est que leurs âmes le leur ordonnent, *Il. et Od. passim.* Au reste, rien n'est plus propre à faire ressortir ce qu'il y a d'excellent et de perfectible dans la nature humaine. que le contraste entre cette métaphysique, si complétement immorale, et les sentiments d'humanité qu'expriment Eumée et Nausicaa, ou plutôt le poëte lui-même. (V. *Morale* et *Chanteurs*.)

Statuaire. Les Troyennes implorent Minerve dans son temple, et déposent sur les genoux de la déesse un voile magnifique, 88; la statue est donc assise, et sans doute informe comme les statues égyptiennes du Musée. Les statuettes de Vulcain, 269, celles d'Alcinoos, 436, sont vraisemblablement idéales : l'imagination du poëte a devancé celle de l'artiste.

Suicide. Le genre de mort du fils de Télamon n'est point indiqué par Homère. Il n'a donc point trouvé blâmable l'attentat du héros sur lui-même. Ulysse parle d'ailleurs, 469, de la tentation qu'il a eue de se donner la mort, sans témoigner qu'il regarde cette action comme coupable. Enfin, Épicaste n'est point punie aux enfers, 487, mais sa faute retombe sur son fils.

T

Tactique. Les deux mille cinq cents Myrmidons d'Achille sont divisés en cinq bataillons. Ils se mettent en bataille, homme contre homme, casque contre casque, bouclier contre bouclier, 228. Le poëte compare le front des deux armées au cordeau dont se sert un artisan habile. Les chars sont au premier rang; les piétons, *rempart de la guerre*, au dernier rang, et, entre les deux, les guerriers d'une moindre valeur, 53. Les héros sortent de la ligne, et combattent corps à corps, 62, 66. 230, 492. Le reste se borne à lancer des armes de trait, 80, 250. Il y a en outre, derrière les rangs, des tirailleurs dispersés qui, à l'aide d'arcs et de frondes, lancent des pierres ou des traits, 191. Les instruments de musique militaire sont en usage, 133; et il semble que l'on connaisse le pas cadencé. 26. Il y a des corps d'infanterie d'élite, 53, et il arrive que, même en plaine, ces phalanges s'entre-choquent, 57 105. Les chars sont attelés de deux chevaux; 65, Nestor et Patrocle y ajoutent un cheval de volée. 105, 234. Hector seul a quatre chevaux (sans doute attelés deux à deux, car il leur parle au duel), 108.

Temps (Mesure du). Le jour n'est pas encore divisé. Les moments sont indiqués par des usages de la vie commune : par le repas des bûcherons, 148; par l'action de dételer les bœufs, 241; par le départ du juge qui quitte l'agora pour prendre son repas, 505; ou par la position du soleil, 105. Ulysse, d'après le cours des étoiles, fait de la nuit trois parties, 138, 547. Dans l'*Iliade* on passe du jour au mois sans division intermédiaire. Les mois sont des lunes, et les mots qui veulent dire année n'expriment pas d'autre idée que celle d'une révolution accomplie. Les saisons sont les mêmes qu'aujourd'hui. Mais trois passages de l'*Odyssée* semblent indiquer l'usage du calendrier qui a porté le nom d'Harpalus, quoique son origine fût vraisemblablement égyptienne. Ulysse revient à Ithaque pendant l'automne, près de l'hiver, 538, 557 (les jours sont courts et le froid est vif); on touche donc à la fin de l'année (d'Harpalus). Il tue les prétendants le jour de la fête d'Apollon, 605 et suiv. Or, dans le calendrier d'Harpalus, cette fête tombe le 7 de chaque mois, et le mois est divisé en trois décades. Lors donc qu'Ulysse annonce à Eumée et à Pénélope qu'il reparaîtra, 520, 584, d'abord avant la fin de l'année, leur attention doit être vivement excitée, puisque la

dernier ou l'avant-dernier mois s'écoule. Puis il ajoute : avant la fin du mois, avant la fin de cette première décade même (en d'autres termes, dans trois ou quatre jours). Le mot employé dans ce passage pour indiquer l'année, qui ne se trouve point dans l'*Iliade*, paraît s'appliquer à l'année solaire.

Terre. Elle est productrice des vivants, 41. Euripide place le centre (nombril) de la terre à Delphes; mais l'expression dont il se sert nous a semblé avoir un autre sens dans Homère, qui n'indique pas de position centrale pour l'univers. (V. *Cosmologie.*)

V

Vents. Il n'y a que quatre vents : Notos (du midi), Borée (du Nord), Zéphire (de l'ouest), Euros (de l'est), 421. Ulysse décrit, 581, un ouragan aussi violent que ceux des Antilles.

Voyages « Le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile est le vestibule par lequel Homère pénètre dans les régions de la Fable. Au delà de ce vestibule, tout devient merveilleux, et c'est même dans cette seule petite partie du monde qu'il n'y a absolument rien de réel et de vrai. » (*Histoire générale des voyages.*) Cette appréciation des voyages d'Ulysse nous paraît très-juste. Il nous semble seulement que le poëte a encadré dans le récit de cette excursion au pays du fantastique, les notions obscures que le commerce lui a données sur les peuples septentrionaux, sur les cannibales, etc. (V. *Commerce*, *Anthropophages*.) Il est reçu que Schérie est Corfou : soit; mais les Phéaciens de l'*Odyssée* ne sont pas moins imaginaires que les autres peuples visités par Ulysse.

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.





